

Albert FUCHS

Professeur agrégé au Lycée Henri-Poincaré, Nancy

LES APPORTS FRANÇAIS

DANS

L'ŒUVRE DE WIELAND

DE 1772 A 1789

THÈSE

présentée devant

la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

en vue

de l'obtention du Doctorat ès Lettres



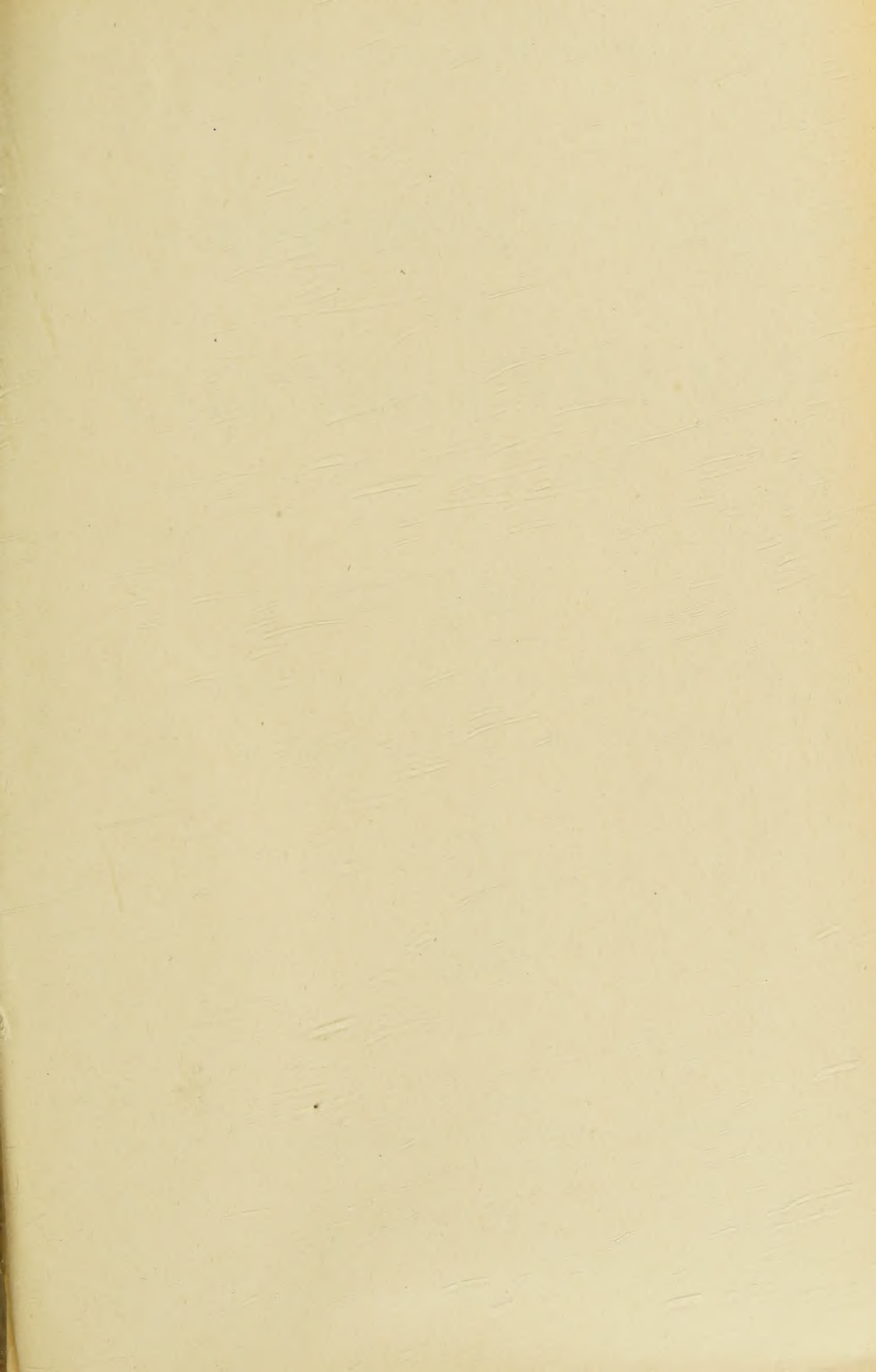
PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1934

*Thèse Paris
1934.*





Digitized by the Internet Archive
in 2026

Albert FUCHS

Professeur agrégé au Lycée Henri-Poincaré, Nancy

LES APPORTS FRANÇAIS

DANS

L'ŒUVRE DE WIELAND

DE 1772 A 1789

THÈSE

présentée devant

la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

en vue

de l'obtention du Doctorat ès Lettres



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1934

596

1817



A MA FEMME
EN SOUVENIR
DES ANNÉES
MCMXXIII - MCMXXV

PRÉFACE.

Le présent ouvrage rejoint Wieland en 1772 et l'accompagne jusqu'en 1789. Ces deux années marquent dans la carrière de l'écrivain.

En quittant Erfurt, Wieland a abandonné à tout jamais les fonctions de professeur. Le préceptorat à Weimar lui laisse bien des loisirs; de plus, il ne dure guère. Dès 1772, le Hofrat und Prinzenhofmeister a la possibilité de se consacrer à une tâche qui fera de lui un des publicistes les plus écoutés d'Allemagne. Ses goûts et les obligations de la besogne nouvelle le poussent dans une voie où il s'engagera toujours davantage. Wieland fera de la vulgarisation de bonne tenue intellectuelle. La France, et tout d'abord la France des lettres, en sera un des principaux objets. Ensuite, aux abords de 1785, Wieland deviendra de plus en plus le traducteur et l'érudit tourné vers l'antiquité classique; en 1789 arrivera le moment des intérêts politiques, l'heure de la Révolution.

Les années de 1772 à 1789 sont placées sous le signe d'un Merkur littéraire dirigé par un Wieland fortement attiré par la France. Le fait explique et légitime les dates où s'enferment les recherches dont ce livre voudrait exposer les résultats.

Mais à Weimar Wieland n'a pas cessé d'être artiste créateur. Tout au contraire, ses œuvres poétiques se parent d'un charme nouveau, plus nuancé et parfois exquis. Elles gagnent en profondeur. Une d'entre elles — Gyron — sera même d'une force mâle et contenue.

Puis, autre côté de l'activité de l'écrivain, la pensée abstraite le sollicite parfois et lui fait formuler son avis, préciser sa manière de voir. Cependant, Wieland n'apportera plus, à cultiver ce domaine, l'ostentation agaçante et parfois un peu ridicule de sa jeunesse aux horizons fleuris, étroits et voilés. De même, la causticité de ses années de libération y manquera. La philosophie n'est plus pour lui une question urgente, vitale. Dès avant 1772, Wieland a trouvé son chemin et sa formule; il ne s'en écartera plus. Sa pensée sera en 1789

ce qu'elle a été en 1772. Ce n'est pas elle qui confère son caractère distinctif à cette période. Seule, la pensée politique fait une exception ; mais celle-ci est de poids.

Journalisme vulgarisateur avec sa prédominance des intérêts littéraires, poésie et pensée, voilà les trois centres d'intérêt de l'auteur ; voilà aussi ceux autour desquels se groupe la matière dans les pages qui suivent.

La poésie y sera traitée en premier lieu, bien que ce ne soit pas d'elle que ces années tiennent leur caractère distinctif. Mais c'est grâce à Gyron et Obéron que Wieland surrit. Le comparatiste devra chercher ce que le fond et la forme de cette œuvre poétique ont emprunté à la France. Les pages dues à Wieland publiciste, c'est-à-dire lecteur d'œuvres et d'écrits français, érudit ou simple curieux, seront analysées ensuite. Les résultats de cette partie de mon travail occupent la place la plus grande. Il a été tenté d'y montrer ce que cet Allemand a su de la France dont il a saisi bien des aspects. Il en a parcouru et parfois scruté d'assez près la littérature à travers six siècles ; il en a pratiqué, aimé et étudié la langue ; il en a observé les rapports intellectuels avec d'autres nations ; il en a goûté, à sa manière, l'art et mis à profit l'érudition, les revues, les journaux ; il s'est fait dans une certaine mesure une vision concrète du pays et du peuple. Enfin, il a exprimé une pensée nourrie d'idées venues de France. C'est le côté le moins important de son labeur ; aussi n'en sera-t-il question qu'en dernier lieu.

Il va de soi que dans les différentes parties du présent ouvrage la matière traitée ne saurait être toujours de la même richesse. Aussi a-t-il paru impossible d'adopter partout dans l'exposé les mêmes divisions. Il est sans doute opportun d'attirer dès maintenant l'attention du lecteur sur ce détail. Puisse cet avertissement qui est peut-être, aux yeux de certains, l'aveu d'une faute, me valoir au moins sur un point de mon travail l'indulgence des esprits critiques.

Je n'ai eu de prédécesseurs dans ma besogne que pour quelques questions isolées. Il y avait une lacune à combler. Je serais heureux si les résultats de mon effort n'étaient pas trop au-dessous de l'importance du sujet traité. Wieland est un écrivain qui a grandement compté de son temps et dont il semble bien que notre époque ait tendance à mal juger le rôle historique et la valeur. Il y a lieu, peut-être, de tenter sur certains points une sorte de réhabilitation. En outre, il s'agit d'étudier et d'exposer un aspect nullement négli-

geable de l'influence intellectuelle française au XVIII^e siècle. Que cette dernière considération contribue à faire creuser l'aridité de telles pages purement bibliographiques.

**

Il m'incombe le devoir infiniment agréable de m'acquitter de mes dettes de reconnaissance.

Qu'il me soit permis de nommer en premier lieu Madame Jean de Pange. Elle a bien voulu croire que le simple dilettantisme apporté, à telle époque, à mes lectures et à mes très modestes recherches pouvaient dépasser le stade d'une occupation d'amateur et devenir mieux. Elle m'a fait l'honneur de me mettre en rapport avec M. F. Baldensperger, alors Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. De ces deux faits est né le geste libérateur qui m'a donné accès aux études littéraires. Veuillez Madame de Pange agréer l'hommage de ma profonde gratitude.

M. F. Baldensperger m'a suggéré dès 1920 le sujet des recherches auxquelles je n'ai pourtant pu me consacrer qu'à partir de 1925. Est-il nécessaire de dire que chaque contact avec M. F. Baldensperger a été pour moi un enrichissement intellectuel et, notamment au cours du présent travail, un encouragement précieux ? Que l'auteur du Mouvement des idées dans l'émigration française me permette de lui exprimer ici toute ma reconnaissance. —

Je ne saurais dire avec assez de force ce qu'ont été pour moi les années que j'ai passées à la section germanique et à la section comparatiste de la Faculté des Lettres de Strasbourg. Le bénéfice intellectuel en a été inappréciable, et je n'ai pas principalement en vue l'acquisition d'une somme plus ou moins grande de connaissances précises. J'ai eu le bonheur d'y trouver des maîtres tels que M. Cahen, mort trop jeune, puis MM. F. Baldensperger, E.-H. Lévy, J.-E. Spénlé, H. Tronchon, E. Vermeil. Qu'il me soit permis de nommer à part M. E. Tonnelat, actuellement Professeur à la Sorbonne. Il m'a guidé pour ma thèse complémentaire et m'a témoigné une bienveillance de tous les instants. Je le prie, ainsi que mes autres maîtres de Strasbourg, de croire à ma gratitude sincère et durable.

Le hasard a voulu que je fusse appelé à habiter la même ville

qu'un autre wicklandiste, M. V. Michel, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Nancy. Il a mis à ma disposition, avec une complaisance qui ne s'est jamais démentie, certains textes originaux de sa bibliothèque. Les conversations que nous avons eues bien fréquemment et dont je garde le souvenir le meilleur, m'ont apporté des éclaircissements sur bien des points. Que M. V. Michel soit assuré que je lui en suis grand gré.

Ma tâche m'a été très considérablement facilitée par l'attribution de la Bourse Jules-Ferry, en 1929. J'ai pu passer en Allemagne un temps assez long dont la majeure partie a été consacrée à des recherches dans les Archives Goethe-Schiller à Weimar. Je suis heureux de saisir l'occasion de cette préface pour présenter mes plus respectueux hommages à Madame Abel Ferry et de la prier d'agréer, ainsi que MM. les membres du Comité de la Bourse, en particulier M. H. Lichtenberger, Professeur à la Sorbonne, mes remerciements bien vifs. Pour mes recherches à Weimar j'ai trouvé l'accueil le plus courtois, l'aide la plus efficace auprès de M. M. Hecker, l'éminent Conservateur des Archives Goethe-Schiller, de même qu'auprès de son adjoint, M. A. Bergmann, l'érudit auteur d'une Carl August-Bibliographie, et chez M. P. Ortlepp, Bibliothécaire à la Bibliothèque d'État de Weimar. Il m'est agréable de joindre à ces noms celui de M. Fiebigler, de la Bibliothèque d'État à Dresde. Il a bien voulu me fournir d'utiles renseignements pour mon chapitre sur Tristan. Que ces savants veuillent agréer, eux aussi, l'expression de ma reconnaissance.

L'ouvrier qui se respecte doit vouloir disparaître derrière son travail. L'honnête homme évitera de parler de lui-même. Peut-être n'ai-je déjà que trop failli à cette règle. Il faut pourtant que je me rende encore coupable de pareille infraction. Certains silences risquent de ne plus être que de l'ingratitude, et une discrétion trop grande peut tout avoir d'une injustice.

Le travail dont les présents Apports français sont l'aboutissement, a eu pour condition préalable un changement de profession, l'abandon d'une situation sûre. Pour un temps que la chance a abrégé au delà de mes espoirs, j'ai rendu précaire la base matérielle de mon existence. Je n'aurais pas le droit d'en parler si j'avais été seul en

cause. Mais à côté de moi il y avait ma femme. Elle s'est associée à ma marche et en a partagé les risques avec un courage ferme et très dour. Ce fut mon plus grand réconfort dans ces heures de lassitude et de désarroi intime que comporte tout effort de longue durée et à l'issue incertaine. Que ma compagne en soit remerciée du plus profond de mon cœur et qu'elle veuille accepter la dédicace de ce travail que tant de fois sa présence m'a rendu plus facile.

Nancy, le 29 septembre 1933.

Première Partie

WIELAND POÈTE, CONTEUR ET AUTEUR DRAMATIQUE

Livre I.

LES POÈMES

INTRODUCTION.

Parmi les poèmes de Wieland, un seul est libre de toute dette envers la France. C'est *Le Moine et la Religieuse du Mädelstein*. Les autres récits en vers contiennent des apports français à des titres de valeur diverse.

Dans les uns, il s'agit de retrouver quelques simples réminiscences de lectures françaises, de voir si les conceptions esthétiques d'un auteur ont influé sur celles de Wieland ou de mettre en lumière telle similitude dans la tournure d'esprit qui rapproche l'Allemand et les Français (*l'Amour inculqué, la Titanomachie*).

Dans un autre groupe, l'apport français est bien plus compact. Ce n'est pas que la matière traitée y soit française. Elle est orientale (*Le Conte d'hiver; Hann et Gulpenhé; Schah Lolo*) ou italienne (*Perrote; Clélie et Sinibalde*). Mais la France a servi d'intermédiaire,

des adaptations françaises d'originaux non français ont fourni à Wieland les données qui allaient être ses points de départ, plus que cela, des bases et des matériaux de construction.

Puis, il y a le dernier groupe, celui des textes français transmettant des matières françaises. Voici ces œuvres dans leur ordre chronologique : *Gandalin*¹, *Gyron le Courtois*, *le Conte d'été*, *le Chant de l'Oiselet* et *Obéron*. Il faut encore citer le projet d'un *Tristan*. Le sujet a tenté Wieland avant *Obéron* déjà ; il y a pensé encore longtemps après avoir achevé celui-ci.

Dans les recherches suivantes, le classement chronologique a été remplacé par un autre principe de présentation. Ces poèmes ont tous pour matière la chevalerie, monde où règnent loyauté, courage, manières délicates, poésie, amour. Le *Chant de l'Oiselet* énumère ces thèmes. Il sera placé en tête du groupe. Suivront les œuvres consacrées aux preux du cycle breton, à Gyron, Gauvain, Tristan ; puis celles qui racontent les aventures de chevaliers qu'aucun lien ne rattache entre eux : ce seront les histoires de Gandalin et d'Huon Obéron, bien qu'il joue un rôle dans la vie d'Isaïe-le-Triste, fils de Tristan de Léonois et de la belle Isent², ne suffit pas pour faire rentrer dans le cycle breton les aventures du duc de Bordeaux.

Pareil ordre a été jugé préférable à une suite inspirée par le simple respect des dates. Une vue d'ensemble plus nette semble s'en dégager.

1. Au moins une partie des textes dont *Gandalin* est issu traite une matière française.

2. *Vogelsang*, v. 163, 209-213.

3. *BR* 1775, avril, II, 8.

Section I.

ŒUVRES SANS PRÉDOMINANCE DES APPORTS FRANÇAIS

CHAPITRE I.

L'AMOUR INCULPÉ.¹

Les bases physiques de l'amour tiennent la première place dans ce poème. L'amour qui veut faire fi de l'attrait physique entre les sexes, y est présenté comme un non-sens dangereux. Voilà, ramenée à l'essentiel, la donnée de *l'Amour inculpé*.

Celui-ci est de la même veine que les *Contes comiques*. En ce sens, il est d'inspiration partiellement française. Il se place près des œuvres légères des Hamilton, Gresset, Piron, Le Mierre, Dorat, Bonnard, Boufflers, poètes énumérés l'année d'avant l'achèvement et la publication de *l'Amour inculpé*². Prior, l'Anglais, précède cette série d'inspirateurs indirects. Il faut sans doute faire également une place aux poètes anacréontiques allemands³ et à Lucien⁴.

Des passages qui ont une petite allure de « potins » mondains français, style XVIII^e siècle, ne sont pas déplacés dans pareil texte. Le

1. Bibliographie : Fuchs, *Abderiten*.

2. XXXVIII, 164.

3. XI, 220.

4. XI, 255.

vertueux Catinat⁵ est évoqué : mais il est bien entendu que sa force de résistance aux tentations n'est pas à toute épreuve. La création de généraux par Mme de Pompadour trouve place parmi ces médiocrités⁶. Le Céladon de d'Urfé⁷, la comédie larmoyante⁸, les *Mille et une Nuits* de Galland⁹ et l'insuccès que connut *Zémire et Azor* de « Monsieur » Marmontel¹⁰ émaillent ces vers frivoles de reflets mi-mondains, mi-littéraires. La vie de la haute société française est encore évoquée par des fêtes somptueuses et des représentations théâtrales, par des déesses qui s'intéressent à l'astronomie, y gagnent un bon rhume et se bornent à faire des études de physique, notamment d'électricité, entre leurs quatre murs¹¹. Enfin, il reste encore des occasions pour caser des allusions à la philosophie matérialiste : Wieland souligne l'importance qu'« estomac et bas-ventre » ont pour notre vie sentimentale¹² ; il met en lumière la place que le besoin physique tient dans la vie amoureuse¹³. Mais la France n'est pas seulement le pays des généraux chastes, de l'astronomie mise à la portée des belles duchesses, de la philosophie terre-à-terre. Elle est aussi le sol qui donne les bons crus : Apollon apprécie le vin de Beaune¹⁴.

Ces détails renseignent sur la connaissance que Wieland a eue de certaines choses de France. Quelles sont ses sources ?

Voltaire est très probablement à la base des allusions à Catinat. Wieland était assez familiarisé avec le *Siècle de Louis XIV*. Une année auparavant, il en avait critiqué un passage relatif à la vie d'Hortense Mancini¹⁵. En parlant de Marmontel, il déforme peut-être un souvenir du *Mercury de France* ; celui-ci avait donné, en janvier 1772¹⁶, un compte-rendu élogieux de *Zémire et Azor* représenté à la Comé-

5. XI, 212.

6. XI, 221.

7. XI, 235.

8. XI, 231.

9. XI, 224.

10. XI, 240.

11. XI, 240-242.

12. XI, 237.

13. XI, 238.

14. XI, 236.

15. II^e partie livre 2, chap. 4, V sur Voltaire historien.

16. I, 157-163.

die italienne et bien accueilli par le public. — La comédie larmoyante était un genre bien connu par Wieland : il en sera question ailleurs¹⁷. Il ne faut pas s'étonner que Wieland, pourtant familier avec la matière, ait rendu la valeur du terme technique français par « Lustspiel, wo man weint » : le vocable « comédie » a un sens bien plus large que le mot allemand employé par le poète, et possède dans le terme « Schauspiel » un équivalent qui, ici, serait plus précis. Wieland l'a su ; mais il n'a pas voulu sacrifier son antithèse. Wieland cite d'Urfé en en connaissant sans nul doute plus que le nom¹⁸. Mais *Les Mille et une Nuits* de Galland sont évoquées à meilleur droit par Wieland ; elles tiennent dans son œuvre poétique le rôle de source fort importante, comme on le verra dans la suite.

Quand Wieland montre des déesses occupées d'astronomie, il touche encore à une question littéraire : il pense à la *Pluralité des mondes* de Fontenelle. Les études de physique, d'électricité, par contre, ne peuvent pas se vanter d'un si illustre parrainage littéraire. Si l'on veut y voir des apports français, il faut vraisemblablement en chercher les sources dans le *Mercur de France* : la vogue qu'eurent les sciences dans la France mondaine de cette époque, s'y reflète dans maintes annonces et communications¹⁹.

Après les sciences, il est permis de parler amour quand on le conçoit comme le fait le poème de Wieland, quand on l'assaisonne d'une solide dose de matérialisme. Là, on peut penser à Helvétius sans trop craindre de faire fausse route. Wieland était nourri des deux livres célèbres du Français. La formule de « l'estomac et du bas-ventre » a son équivalent dans les *Abderitains*²⁰. Or, le roman est nettement placé sous le signe de l'auteur qui a écrit *De l'esprit*²¹.

Que Bayle figure dans les *Notes*²² — avec une allusion à Buri-dan — va presque de soi chez Wieland. Enfin, il est amusant de constater que l'auteur fort gaillard et passablement hétérodoxe de l'*Amour inculpé* cite le janséniste Saint-Cyran comme juge du jésuite Thomas Sanchez, auteur d'un traité fort mal famé de *matrimonio*²³.

17. Cf. II^e partie, livre 2, chap. 4, IV.

18. Cf. II^e partie, livre 2, chap. 3.

19. *Mercur de France*, 1771, déc., p. 152 ; 1772, janvier I, p. 189 ; janvier II, p. 168-169 ; sept., 163 ; 1773, janvier I, p. 169 ; mars, p. 184.

20. VII, 60.

21. Cf. Fuchs, *Abderiten*, index, « Helvétius. »

22. XI, 253.

23. XI, 254.

On quitte le domaine des influences littéraires quand on arrive aux fêtes somptueuses, aux représentations théâtrales dont parle Wieland... Sans doute il y a un reflet, venu de France, dans ces évocations — un reflet, nullement une vision directe : les occupations mondaines françaises avaient fortement déteint sur les passe-temps de certaine haute aristocratie allemande.

L'allusion à Mme de Pompadour cache sans doute les fortunes et les infortunes de Soubise. Ce sont là des choses qui se savaient par transmission orale tout autant, sinon plus que par l'intermédiaire de quelque pamphlétaire ou historien.

C'est donc assez peu de chose que le fond du poème doit à la France. Ce peu de chose contribue pourtant à créer une atmosphère. L'esprit français, un certain esprit français marque encore la forme de Wieland. Les vers ont une petite allure dégagée assez agréablement frivole. Quelques termes empruntés au français y mettent comme un sourire coquet ou comme le mouvement de paupières trop savamment baissées. Il y a là des *Zéphyrettes*²⁴ et des « heilige Nituschen »²⁵ aux pieds desquelles on cherche des chaussures légères à talons Louis XV : mieux que les sandales sévères elles seraient indiquées dans cet Olympe et dans cette Amathonte fort peu classiques. Wieland parle de « Chronique scandaleuse » sur laquelle pourrait « broder » un esprit aussi mal fait qu'Ovide²⁶ ; il n'hésite pas à traduire ou à transposer en allemand ces termes techniques des salons de France. Il trouve à « Tête à tête » déjà traité avec la liberté que donne la prosodie allemande, une rime d'outre Rhin²⁷ ; de même, il n'a nul scrupule à faire rimer « Antichambre » et « Amber »²⁸.

C'est peu de chose, dira-t-on, et répétera le jugement sur ce que le fond du poème doit à la France. On aura raison. C'est peu de chose. Aussi peu de chose qu'une goutte de parfum dans un boudoir, ou un doigt de champagne bu au bon moment.

24. XI, 222.

25. XI, 231.

26. XI, 227.

27. XI, 235.

28. XI, 216.

CHAPITRE II.

LA TITANOMACHIE.¹

La Titanomachie tout en étant une sortie contre le « Sturm und Drang »² est de la même veine que l'*Amour inculpé* : les dieux y sont copieusement ridiculisés. On y voit les Olympiens d'abord joyeusement attablés à leur éternel festin, puis plongés dans le désarroi et la terreur par les Titans qui montent à l'assaut de la montagne sacrée.

Ces vers qui tiennent cinq pages dans l'édition Hempel³, ne sont qu'un exorde. Ils montrent avec une clarté suffisante le caractère que devait avoir l'œuvre achevée. L'irrespect y règne en maître ; les digressions abondent : apostrophes à l'adresse du lecteur, ou sujets qui n'ont rien à voir avec la matière traitée ; l'anachronisme fleurit ; la forme a une allure bonhomme en opposition flagrante avec la grandeur des événements qu'évoque le poète ; Wieland s'y inspire du langage du XVI^e siècle pour parler des coups donnés et reçus aux premiers temps mythologiques de la Grèce. Ces pages sont placées sous le signe de la joyeuse contradiction intérieure. A bon droit, Wieland a appelé ses vers un poème burlesque.

Le fragment pose notamment deux problèmes de littérature comparée : Wieland s'est-il inspiré de la *Gigantomachie* de Scarron ? A quel titre Wieland prétend-il pouvoir classer ses vers dans un genre qu'il appelle marotique ?

Wieland et la *Gigantomachie* de Scarron... M. Seuffert se demande⁴ s'il y a eu influence du poète français sur le poète alle-

1. Bibliographie : W. de Lerber, *L'influence de Clément Marot aux 17^e et 18^e siècles*, Lausanne-Paris, 1920.

Seuffert, *Prolegomena*, VII, n° 370.

2. Böttiger, I, 234.

3. XXIX, 239-243.

4. Cf. note 1.

mand. Elle paraît assez probable. Ainsi que Wieland, Scarron présente son œuvre comme poème burlesque. Ses dieux sont également des jouisseurs couards⁵ qui préfèrent le nectar et l'ambrosie à la lutte avec des adversaires terrifiants. Le poème allemand montre comme première scène le festin des dieux. Le texte français en fait un de ses premiers tableaux⁶. Les deux auteurs insistent sur le goût des Olympiens pour les coupes fréquemment remplies et vidées. Après l'interruption des joies de la table par les adversaires⁷ — interruption qui se fait différemment dans les deux textes, — des conversations commencent entre certaines divinités chez les deux poètes. Silène, Vénus, Mars, Jupiter, Mercure assistent au festin dans la *Titanomachie* aussi bien que dans la *Gigantomachie*⁸. Enfin, dans chacun des poèmes, une petite fenêtre a une certaine importance : chez Wieland, les dieux s'y précipitent pour voir ce que signifie le bruit formidable qu'ils entendent soudain ; chez Scarron, elle est le lieu de la rencontre entre Jupiter et Encélade⁹.

Ici, s'arrêtent les rapports de fond. Il n'y a entre Scarron et Wieland que similitude de quelques données générales et dans l'insignifiant détail de la fenêtre. Cela est quelque peu troublant, mais n'est pas encore convaincant, d'autant plus que le Jupiter de Wieland est moins impressionnable que celui de Scarron.

Wieland, nourri de Lucien, n'avait pas besoin du modèle de Scarron pour écrire ces pages. Des éléments de forme viennent cependant plaider la cause de l'influence du poète français. Wieland écrit ses vers dans un allemand d'allure archaïque et baigné de cette même atmosphère du passé qu'il peut retrouver à un certain degré dans le français de Scarron. Celui-ci a également le culte de l'anachronisme, et ouvre des parenthèses bien volontiers, trop volontiers ; il écrit en un style badin qui ne prend rien au sérieux et reste sans rapport avec l'importance du sujet traité.

Il y a là une série de coïncidences. Isolées les unes des autres, elles n'auraient aucune force probante ; prises dans leur ensemble, elles font pencher vers l'hypothèse qui admet l'influence de Scarron sur Wieland. Mais celle-ci, on ne saurait pourtant l'affirmer catégoriquement. —

5. Scarron, *Œuvres*, nouvelle édition, 5 volumes, Paris, chez Jean-François Bastien, 1786, tome V, 429-430.

6. *Ibid.*, 429.

7. *Ibid.*, 430.

8. *Ibid.*, 431, 430, 429, 429 ss., 431.

9. *Ibid.*, 445.

En 1798, au tome IV des *Suppléments* de l'édition de ses œuvres complètes¹⁰, Wieland a ajouté une note à sa *Titanomachie* : le fragment doit montrer ce que serait une œuvre écrite en « style marotique allemand ou, si l'on préfère, dans la manière de Hans Sachs ». Ce n'est pas le moment d'exposer toute la question du marotisme chez Wieland. Celle-ci trouvera sa place aux pages qui parleront des « Règles et doctrines littéraires »¹¹. Ici, il faut se borner à exposer les résultats de cette enquête et montrer ce qu'est la manière de l'Allemand en face du style marotique, c'est-à-dire des œuvres badines d'un Chaulieu ou d'un Voltaire.

Or, il y a une différence considérable entre celles-ci et la *Titanomachie*. Le récit de Wieland abandonne trop souvent et pour trop longtemps la ligne droite dans l'exposé des faits, le vers est trop rocailleux et trop empreint de rusticité, le persiflage est trop apparent, trop direct, l'archaïsme du langage, trop accentué. La manière fait bien plus songer à Scarron qu'au marotisme cher au XVII^e siècle finissant et au XVIII^e siècle. Pourtant, encore une fois, l'influence de la *Gigantomachie* n'est pas chose prouvée. En s'éloignant de la manière de Chaulieu et de Voltaire, l'écriture de la *Titanomachie* se rapproche de Scarron, mais aussi du XVI^e siècle allemand. Pourtant Hans Sachs est absolument étranger à l'élaboration du petit fragment. Ce qui est allemand dans la facture de celui-ci, provient d'ailleurs. Que la note de l'édition de 1798 n'induisse pas en erreur. Wieland n'a connu les œuvres, quelques œuvres du Nurembergeois, qu'après l'arrivée de Goethe à Weimar. Une lettre écrite à Lavater en date du 15 avril 1775 est formelle¹² sur ce point et empêche toute fausse interprétation des lignes adressées à Merck en 1778¹³. —

Il ne reste plus qu'à mentionner quelques allusions aux lettres et à l'art français. Rien d'étonnant de voir Wieland citant Noverre¹⁴ qui, vers 1760, a fait les délices de Stuttgart, puis, dix ans plus tard, celles de Vienne ; Wieland s'est occupé des ballets pour la

10. Seuffert, *Prol.*, VI, n° 1.193.

11. II^e partie, livre 2, chap. 5, II.

12. *Arch. f. Lit.-Gesch.*, IX, 428.

13. En date du 24 juin 1778 ; Wagner, *Merckbriefe*, 1838, p. 170.

14. XXIX, 240.

cour d'Anne Amélie; dès avant son arrivée à Weimar, il envoie au comte Goertz pour la grande duchesse¹⁵ « le programme des *Grâces* de Noverre ». M. Seuffert se demande¹⁶ si Wieland n'a pas lui-même traduit, pour le *Merkur*¹⁷, *Alexandre et Campaspe* du Français. « Wieland, on le sait, continue le germaniste de Graz, était partisan de Noverre et a écrit lui-même un ballet, intitulé *Idris* ».

Faisant incursion dans un autre domaine, l'auteur de la *Titano-machie* cite parmi des peintres italiens, hollandais et allemands, trois artistes français. Ce sont Vernet, Watteau et Greuze¹⁸. Greuze tient particulièrement au cœur de Wieland¹⁹ : la note moralisatrice, familiale et érotique est commune à l'écrivain et au peintre. Aussi, dans *Danischmend*, datant de la même époque que la *Titanomachie*, il y a une scène nettement inspirée par l'*Accordée de village* de Greuze²⁰, toile connue et popularisée par la gravure de Flipard; et le catalogue de la bibliothèque de Wieland note, à la fin, deux gravures de Flipard; l'une d'elles a chance de reproduire la toile en question.

Watteau apparaît à plusieurs reprises chez Wieland, comme peintre dont la manière s'oppose à celle de Boucher, de Raphaël et de certains anciens appartenant à l'école idéaliste²¹. Quant à Vernet, Joseph Vernet, sa renommée avait franchi les frontières de la France et s'était répandue en Allemagne. L'appréciation enthousiaste que Diderot portait sur ce peintre en février 1774 dans la *Correspondance*²², avait pu raviver les souvenirs de Wieland; en outre, le *Mercure de France* annonçait assez souvent des gravures d'après Vernet²³.

Pour terminer l'énumération des apports français, certains ou seu-

15. Lettre à Goertz, en date du 20 VIII 1772; Seuffert, *Viert.-Jahrschr.*, I, 397.

16. *Proleg.*, III, p. 9.

17. 1773, II, 104-113.

18. XXIX, 242.

19. Cf. VI^e partie, chap. 2.

20. XX, 68.

21. Lettre à Jacobi, du 14 VI. 1769. *A. Br.*, II. 317; XXXVIII, 182 et XXXVII, 463.

22. *Corresp.* X, 358; cf. aussi le prés. ouvrage, VIII^e partie, chap. 2.

23. *Mercure de France*, 1771, nov., pp. 4, 159. — 1772, avril, II, p. 173. — 1773, mai, p. 180.

lement probables, il convient encore de se demander si, vers la fin du fragment²⁴, il n'y a pas une réminiscence de *Candide*. Il n'est pas impossible que le récit de la prise du navire de la vieille par les corsaires²⁵ ait fourni à Wieland le canevas pour cette partie de la *Titanomachie*. Mais une fois de plus, il faut se résigner à rester confiné dans le domaine de l'hypothèse.

La *Titanomachie* est parsemée d'apports étrangers; cependant, grâce à la manière dont l'auteur les utilise en les adaptant à son génie, en ne prenant que ce qu'il porte déjà en lui, ces quelques pages sont bien wielandiennes. Car si Wieland a vraiment reçu son inspiration de Scarron, elle rejoint celle qui a pu venir de Lucien, proche parent de l'Allemand; s'il a été à l'école de Marot-Chaulieu, c'est qu'il était leur frère d'esprit. Et s'il parle, sans liaison bien organique, de Watteau ou de Voltaire, d'autres encore, il manifeste son goût invétéré de la conversation qui aime errer à son gré, capricieuse, aimable, et n'arrivant pas à cacher, sous des dehors un peu populaires, le savoir d'un érudit parfois trop disert.

24. XXIX, 243.

25. *Candide*, chap. XI.

Section II.

MATIÈRES NON FRANÇAISES TRANSMISES PAR LA FRANCE

CHAPITRE I.

LE CONTE D'HIVER.¹

Le *Conte d'hiver*, ainsi que le dit le sous-titre, a été composé d'après un récit qui figure à la première partie des *Mille et une Nuits*. Remarque utile dans un de ses énoncés, superflue dans l'autre. En effet, dès les tout premiers vers du prologue même, Dinazarde qui invite sa sœur à faire un de ses contes, renseigne sur la source de cette œuvre de Wieland. Mais d'autre part, le renvoi de l'auteur à la première partie des *Nuits* circonscrit opportunément les recherches. Celles-ci ont précisé que les passages du grand recueil qui ont inspiré Wieland, sont les *Nuits* 8 à 11, et 18 à 27². Il ne peut, naturellement, s'agir qu'exclusivement de la traduction de Galland. Ceci permet, dans une certaine mesure, de compter parmi les apports français le texte qui a fourni à Wieland la matière de son conte.

Voici le récit tel qu'il se présente chez Galland. Dans la 8^e *Nuit*,

1. Bibliographie : Klee, I, 268, ss.

K. O. Mayer, *Die Foenmärchen bei Wieland* (Seufferts *Viert.-Jahrschr.*, V, 374 ss., 497 ss.),

2. Klee, I, 269,

L'histoire du pêcheur commence. Les auditeurs apprennent qu'il s'agit d'un homme accablé par l'âge et la pauvreté, et père de trois enfants. Un jour, de grand matin, il jette ses filets — geste qu'il s'est interdit de faire plus de quatre fois quotidiennement. Il retire une carcasse d'âne, puis, ainsi qu'il est dit dans la 9^e *Nuit*, « un grand panier plein de gravier et de fange », ensuite des pierres, des ordures et, finalement, lors de sa dernière tentative, un vase de cuivre. Le pêcheur se console à l'idée qu'il le vendra au fondeur. Puis, le vase ne rendant aucun son et étant scellé, le pauvre pense à la possibilité d'avoir trouvé un trésor. Il ouvre; de la fumée sort du vase, s'élève, prend la forme d'un géant. Le géant qui, bien entendu, est un génie, proteste de son obéissance à l'égard de Salomon. Dans la 10^e *Nuit*, le génie menace le pêcheur de le tuer; pour lui en expliquer l'inéluctable nécessité, il raconte son histoire. Le pêcheur — et c'est le récit de la 11^e *Nuit* — arrive par une ruse à faire rentrer le géant dans sa prison de cuivre. Puis, digression coutumière au recueil des *Nuits*, l'*Histoire du roi grec et du médecin Douban* se trouve intercalée ici pour aller de la 11^e *Nuit* à la 17^e. Dans la 18^e, le génie, délivré sur la foi d'un serment fait au « grand nom de Dieu », conduit le pêcheur dans une vaste plaine, « à un étang situé entre quatre collines ». Il se trouve dans l'eau des poissons de quatre couleurs différentes, « c'est-à-dire de blancs, de rouges, de bleus et de jaunes ». Le pêcheur en prend quatre, un de chaque couleur. Le génie l'envoie les porter au sultan qui les payera cher; il enjoint en outre au pêcheur de ne jamais jeter son filet plus d'une fois par jour, puis disparaît. Le pêcheur se rend au palais du sultan pour lui présenter sa capture. Le récit de la 19^e *Nuit* relate l'accueil fait par le sultan aux poissons que le vizir doit envoyer à la cuisinière. Le pêcheur reçoit quatre cents « pièces d'or de sa monnaie ».

Quand la cuisinière a retourné les poissons frits d'un côté, une jeune femme, très belle et splendidement vêtue, sort du mur de la cuisine, frappe de sa baguette magique un des poissons et lui demande « s'il est dans son devoir ». La réponse, fort obscure, donnée par les quatre poissons ensemble, n'est fournie qu'après un deuxième coup de baguette. La jeune femme renverse la poêle et disparaît. Les poissons sont changés en charbon, au grand désespoir de la cuisinière. Elle raconte tout au vizir qui survient. Celui-ci mande le pêcheur et lui ordonne d'apporter de nouveaux poissons. Le pêcheur a soin de ne pas être obligé de les prendre le jour même; le lendemain, il apporte sa prise au vizir qui s'enferme avec la cuisinière et assiste au

spectacle offert à celle-ci le jour précédent. Le vizir — 20^e *Nuit* — décide d'en parler au sultan qui, naturellement, réclame quatre nouveaux poissons pour que l'expérience puisse se refaire. Le pêcheur demande un délai de trois jours, apporte les quatre poissons et touche une seconde fois quatre cents pièces d'or. Dans son cabinet, le sultan fait répéter l'expérience culinaire par son vizir. Au moment attendu, la scène inexplicable se reproduit, pourtant avec cette différence qu'un « noir... d'une grosseur et d'une grandeur gigantesques » apparaît. Le sultan à qui les poissons « causent bien de l'inquiétude », mande le pêcheur et, conduit par lui, se transporte avec sa cour à l'étang que personne ne connaît et d'où sont provenus les poissons mystérieux. On campe au bord de l'eau. Le sultan quitte sa suite pour aller rechercher la solution du mystère. Il s'en explique assez longuement à son vizir qui tiendra cette absence secrète. Dans un « habillement commode » et « muni d'un sabre », le prince s'en va. Après une marche d'une certaine durée, il arrive à « un château très fort, d'un beau marbre noir poli, et couvert d'un acier fin et uni comme une glace de miroir ». Le château est désert; le sultan frappe trois coups à la porte, puis appelle trois ou quatre fois sans que personne ne vienne. Enfin, il pénètre dans l'édifice qui reste silencieux. — La 21^e *Nuit* débute par la description des pièces du palais, parmi lesquelles un salon a l'honneur d'une évocation particulièrement détaillée. Il y a également un jardin de toute beauté. Le sultan s'assoit à la fin dans un « cabinet ouvert qui avait vue sur le jardin ». Soudain, il entend « une voix plaintive », des « cris lamentables », mais poussés dans un langage absolument inintelligible. Le sultan pénètre dans une grande salle et y trouve le jeune homme qui a proféré ces plaintes. Celui-ci, un prince, prononce de cérémonieuses paroles de bienvenue. Le sultan offre son aide; mais, avant d'apprendre les malheurs de l'habitant de cette demeure somptueuse, il voudrait connaître le mystère de l'étang, des poissons, du château et de la présence du prince tout seul dans le palais. Le jeune homme pleure, se lamente, débite des lieux communs, mais ne répond à aucune des questions précises qui lui sont posées. Il fait « voir au sultan qu'il n'était homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que l'autre moitié de son corps était de marbre noir ». Naturellement, le récit est interrompu à ce passage particulièrement captivant et ne continue que dans la 22^e *Nuit*. Là, apparaît un titre : *Histoire du jeune prince des Iles noires*. Le jeune homme s'y présente comme fils de Mahmoud, souverain du royaume des Iles noires. Devenu roi lui-même après la mort de son

père, il épouse sa cousine. Cinq années de bonheur passent, puis la reine commence à se lasser de son époux royal; elle le trompe; il l'apprend par un hasard : deux des suivantes de la reine le croyant endormi sur un sofa, s'assoient auprès de lui avec des éventails. Elles s'entretiennent des malheurs conjugaux de leur prince. Il se tient immobile et apprend ainsi que chaque soir sa femme lui fait absorber « un certain suc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond qu'elle a le temps d'aller où il lui plaît » et de revenir à la pointe du jour; alors, elle le réveille avec « une certaine odeur ». Le malheureux dissimule l'émotion que lui cause ce récit; le soir, il fait semblant de boire « la tasse pleine d'eau » que la reine lui présente; il feint le sommeil. Sa femme le quitte en lui souhaitant « de dormir et de ne se réveiller jamais ». Dans la *Nuit* suivante, Schéhérazade raconte comment le sultan, sabre au poing, suit son épouse criminelle... Des portes s'ouvrent, par magie, et c'est un jardin avec un « petit bois dont les allées étaient bordées de palissades fort épaisses ». Caché derrière une de celles-ci, le mari trompé assiste au rendez-vous de sa femme qui se révèle magicienne redoutable : elle offre à la mauvaise humeur de son amant des preuves d'amour qui dépassent les forces des maîtresses de race humaine : villes mises en ruines, édifices transportés au delà du Caucase et hors des bornes du monde habitable. La situation étant propice, le roi se rue sur son rival, le frappe « sur le cou » et le renverse par terre, croyant l'avoir tué. Il épargne sa femme qui est sa parente, et se retire sans se faire connaître.

La reine adultère et magicienne conserve à son amant « la vie par la force de ses enchantements, d'une manière toutefois qu'on peut dire de lui qu'il n'est ni mort ni vivant ». L'épouse infidèle se lamente à grands cris, mais se trouve le lendemain matin couchée auprès de son mari. Le roi, ainsi que l'expose la 24^e *Nuit*, se lève, se rend au conseil, revient et voit sa femme en vêtements de deuil. Elle explique son costume par des mensonges : père, mère, frère viennent de mourir. « Je ne fus pas fâché, dit le roi dans les *Mille et une Nuits*, qu'elle prit ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction. » Il ne lui révèle pas qu'il sait tout et que c'est lui qui a tué son amant. La reine pleure une année, puis fait construire le « Palais des larmes », sa sépulture, pour y « demeurer jusqu'à la fin de ses jours ». Elle y fait transporter son amant qu'elle a empêché et empêche de mourir. Mais le malheureux ne donne « aucun signe de vie que par ses regards ». Le roi connaît les deux visites quotidiennes assez lon-

gues que la reine fait au blessé. Il surprend, un jour, sa femme dans ses lamentations d'amante éplorée, lui fait des remontrances, mais n'obtient pas qu'elle change d'attitude. Deux autres années s'écoulent, puis la scène entre « l'Indien noir » et la reine se renouvelle en présence du mari trompé, avec cette différence que le roi a des paroles railleuses et cruelles pour le couple. La femme bondit, lance à la figure de son mari qu'elle sait tout; le roi riposte, regrette de ne pas avoir traité l'épouse comme il avait traité l'amant, tire son sabre et se trouve « moitié marbre et moitié homme ». Ensuite, il est transporté dans une autre salle — la 25^e *Nuit* en fait le récit —, et la ville, métamorphosée en campagne déserte et en étang. « Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang, sont les quatre sortes d'habitants de différentes religions qui la composaient : les blancs étaient les musulmans, les rouges les Perses, adorateurs du feu, les blancs les chrétiens, les jaunes les juifs... » Pour compléter le châtimement, la magicienne vient chaque jour donner à son mari cent coups de nerf de bœuf, puis le couvre du brocard qui revient à un roi.

Le prince malheureux ne peut pas s'empêcher de pleurer sur son sort atroce. Le sultan est trop ému pour pouvoir le consoler. Le prince s'en remet à la volonté du « Puissant Créateur de toutes choses ». Le sultan a des desseins plus mâles. Il demande où il pourra trouver le couple, puis, s'étant dépouillé de ses vêtements de dessus, va au « Palais des Larmes », y trouve le noir, le tue, et se glisse à sa place dans le lit. Dans le récit de la 26^e *Nuit*, la reine s'approche, est transportée de joie en entendant parler le sultan qu'elle prend pour son amant, essuie avec humilité le reproche d'avoir trop longtemps empêché par les cris arrachés à son mari flagellé, son amant de guérir et de recouvrer la parole. Elle se hâte de lever l'enchantement qui pèse sur le roi; cependant, celui-ci est chassé du château. Le sultan demande ensuite, toujours en contrefaisant la voix du noir, que la reine parachève son œuvre de guérison. A cet effet, il faut que la ville, ses habitants et les quatre îles soient ramenés à leur premier état. Cela est vite fait, par une aspersion avec quelques gouttes d'eau que la magicienne puise dans l'étang. Cette métamorphose est racontée au début de la 27^e *Nuit* qui relate ensuite l'étonnement de la cour du sultan. Elle n'est en effet « pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville belle, vaste et bien peuplée ».

La reine s'empresse de rejoindre « son cher seigneur » pour être coupée en deux, par un seul mouvement du sabre du sultan. Elle n'a « pas le temps de se reconnaître ». Le roi montre au sultan « que son

cœur est pénétré de reconnaissance » et quitte son royaume pour suivre son sauveur qui l'adopte comme fils. Le sultan rejoint sa capitale après une année de voyage. La magie avait changé les vraies distances qui se trouvent à présent rétablies. Ses officiers l'assurent que « sa longue absence n'a apporté aucun changement dans son empire ». Le sultan fait à ses courtisans le récit de ses aventures, leur présente son fils adoptif et leur octroie « des largesses proportionnées au rang que chacun tenait à sa cour ». Le pêcheur, bien entendu, n'est pas oublié. Il est comblé de biens et passe, très heureux, le reste de ses jours avec sa famille.

*
**

Wieland respecte assez la matière que lui fournissent les *Nuits*. Il y apporte cependant des modifications. Il change, élimine, développe, ajoute des détails, varie l'ordre du récit, précise et nuance la psychologie, crée une situation nouvelle; çà et là, il intercale des passages d'une certaine allure lyrique; il ne serait pas Wieland s'il ne faisait pas entrevoir son attitude personnelle en face des êtres et des événements de son conte; de là au didactisme, il n'y a qu'un pas; en effet, le poète veut qu'une leçon se dégage de ses vers.

Le pêcheur du *Conte d'hiver* a quatre enfants, un de plus que son compagnon de misère des *Nuits*¹. Il travaille toute la nuit², au lieu de ne se mettre au travail qu'au matin. Au deuxième coup de filet, il ramène une tête d'âne, avec quelques côtes, de la vase, des pierres³, au troisième coup un vase de bronze⁴. Le génie de Wieland s'emporte contre Salomon⁵. Sur les bords de l'étang, il fait à son sauveur des promesses moins précises⁶. Les poissons blancs des *Nuits* deviennent de couleur gris-argent chez le poète allemand⁷; les pièces d'or sont appelées Bahams d'or⁸; le sultan n'a pas une cuisinière, mais un cuisinier⁹. Le miracle des poissons dans la poêle

1. v. 11 (Les vers sont cités d'après Klee, t. 1^{er}, pp. 288 ss.).

2. v. 8.

3. v. 31-33.

4. v. 60.

5. v. 106 ss..

6. v. 146 ss..

7. v. 182.

8. v. 201.

9. v. 198.

s'accomplit quand ceux-là sont sur le point d'être retournés¹⁰; la belle fée s'adresse à tous les poissons trois fois, au lieu de se borner à deux apostrophes¹¹; la réponse qu'elle reçoit est telle¹² que la suite du récit pourra lui conférer un sens. Le deuxième lot de poissons est demandé au pêcheur pour le lendemain matin¹³; l'homme réclame, pour apporter sa troisième prise, vingt-quatre heures, non pas trois jours¹⁴. Le noir qui remplace la belle fée, ne porte plus un costume d'esclave, mais un vêtement « couleur de feu »¹⁵... Puis, devant le château d'acier, les premiers sons qui frappent l'oreille du sultan, ne sont pas articulés nettement¹⁶. Ensuite, la reine magicienne s'offre de transporter son amant avec tous les trésors imaginables au sommet de l'Atlas¹⁷.

Ce sont des changements sans grande importance. Les élagages pratiqués par Wieland sont plus significatifs. Il a éliminé les menaces de mort que le génie délivré profère tout d'abord contre le pêcheur : tous deux se mettent immédiatement en route pour l'étang aux poissons de couleur où l'esprit veut faire le bonheur de son libérateur. Wieland dispense son pêcheur de s'interdire plus de quatre coups de filet par jour, et n'oblige pas le sultan à frapper trois coups à la porte du château d'acier; il s'abstient également de faire la description détaillée des pièces et du salon somptueux, évocation qui tient assez de place dans les *Nuits*. De même, le père du roi disparaît du récit de Wieland; la reine y perd sa qualité de parente de son mari. L'auteur allemand juge inutile de parler des portes qui s'ouvrent par magie lorsque la femme adultère va rejoindre son amant. Et avant tout, la reine ayant découvert immédiatement qui est l'assassin de son noir bien-aimé et de son bonheur¹⁸, châtie le roi sur le champ¹⁹ : tous les événements racontés dans la 24^e *Nuit* disparaissent en bonne logique du récit de Wieland. De même, le sultan du *Conte d'hiver* tuant, sans la moindre explication, la reine avec son amant, les ruses dont

10. v. 234 ss..

11. v. 263

12. v. 274 ss..

13. v. 323.

14. v. 405.

15. v. 456.

16. v. 655 ss..

17. v. 960 ss..

18. v. 975.

19. v. 1.000 ss..

parle les 26^e et 27^e *Nuits* n'ont plus de raisons d'être dans l'œuvre allemande.

Bien entendu, Wieland développe aussi, à tel ou tel endroit, les données de sa source, en ajoute du sien. Deux des personnes, anonymes dans les *Nuits*, trouvent des noms dans le *Conte d'hiver* ; le génie s'appelle Éblis²⁰, le roi, Uzim-Oschantei²¹. Wieland trouve le moyen d'évoquer, ne fût-ce qu'en passant, Urgande et Fanfreluche²² si loin d'un conte oriental. L'État du sultan porte le nom de Visapour²³. Il invente des détails pour dépeindre avec plus d'éclat la magnificence du jardin du roi enchanté²⁴. Il introduit trois bonnes fées dans la biographie d'Uzim-Oschantei²⁵. La méchante magicienne a, chez Wieland, un tour de plus dans son sac que chez Galland ; elle sait attirer la lune vers la terre²⁶. Le pêcheur de l'Allemand se lamente davantage que celui, plus avare de paroles, dans les contes arabes. Il va de soi que Wieland prête au roi et à la reine des propos bien plus abondants et touchants que ne fait sa source²⁷... De même, la femme se déchaine auprès de son amant blessé avec beaucoup plus de brio²⁸. Dans le même ordre d'idées, il convient encore de mentionner l'ampleur qu'a chez Wieland la scène où le pauvre roi reçoit son châtiment²⁹.

Même quand il relate tous les faits dont parlent les *Nuits*, Wieland peut se trouver amené à les disposer dans un ordre qui diffère de celui de sa source. Ainsi, les raisons par lesquelles, au bord de l'étang, le sultan explique au vizir son départ, se trouvent placées au début de la deuxième partie du *Conte d'hiver*³⁰, au moment où le sultan aperçoit le château d'acier. Les paroles cérémonieuses que, dans les *Nuits*, le roi adresse au sultan dès le premier contact, ne sont prononcées qu'un peu plus tard chez le poète allemand³¹. De la même

20. v. 103.

21. v. 783.

22. v. 1.163.

23. v. 703.

24. v. 620 ss..

25. v. 785.

26. v. 958.

27. p. ex. v. 783 ss. ; 936 ss. ; 1.087 ss..

28. v. 975 ss..

29. v. 1.031 ss..

30. v. 584 ss..

31. v. 753 ss..

façon se trouve retardée la question que le sultan pose au sujet de l'é-tang et des poissons³². Il n'en parle qu'après avoir appris à connaître l'état de son interlocuteur et lui avoir promis son aide. Le « Palais des Larmes » n'est mentionné chez Wieland qu'un peu avant le moment où le sultan veut s'y rendre pour venger le roi³³. Dans les *Nuits*, il en est question plus tôt, à la suite de la mort ou de la demi-mort du noir.

Le poète allemand a tenu à approfondir la psychologie de sa source franco-arabe, à la changer considérablement, parfois. Le roi des « Hies noires » devient un amant éploré et sentimental. N'est-il pas doué de « tendresse, de patience et de fidélité », grâce à trois bonnes fées qui sont présentes à son berceau ?³⁴. Il aime les larmes, aussi dans les *Nuits*; mais il n'y pleure que sur lui-même. Le triste héros de Wieland reste au contraire toujours attaché à son épouse cruelle; en la surprenant en flagrant délit d'adultère, ses entrailles s'émeuvent au son de la voix aimée³⁵; il épargne la traîtresse parce qu'il la chérit toujours³⁶, la plaint même d'avoir perdu son amant³⁷, ne peut pas voir la tête coupée de celle-ci qui reste pour lui « la plus exquise des créatures »³⁸. Il n'est pas étonnant qu'il aime le phébus³⁹. Pour souligner davantage le caractère du roi, Wieland a dépouillé la reine de sa qualité de parente de son époux — détail qui explique et excuse pour une partie l'attitude du mari trompé dans les *Nuits*. — Encore un point : la soumission sous une volonté divine manque au roi de Wieland. Le poète estimait sans doute que les plaintes éternelles du malheureux soulèveraient, en face d'un Être suprême, de trop grands problèmes métaphysiques. Le *Conte d'hiver* ne devait pas s'en trouver chargé, alourdi.

Le sultan est plein de vaillance⁴⁰, de pitié⁴¹, de bonhomie⁴², de bon sens⁴³ auquel s'allie pourtant un certain penchant à s'emporter⁴⁴.

32. v. 757 ss..

33. v. 1.090.

34. v. 785 ss..

35. v. 934.

36. v. 972 ss..

37. v. 1.105 ss..

38. v. 1.185 ss..

39. v. 716.

40. v. 748, 1.074 ss..

41. v. 687, 703 ss., 736 ss., 1.071s..

42. v. 546, 1.137, 1.204 ss..

43. v. 715 ss., 1.107 ss..

44. v. 1.173 ss..

Bien qu'il trouve son confrère malheureux parfois trop mou, larmoyant ⁴⁵, épris de bel esprit déplacé ⁴⁶, il lui offre son aide ⁴⁷. Il aime les procédés expéditifs sans songer que trop de hâte peut compromettre une entreprise ⁴⁸. Un seul trait, la manière un peu naïve dont il définit ce que c'est qu'un « grand homme » ⁴⁹, fait de lui, pour un instant, comme un parent éloigné du schah Baham de Crébillon et du *Miroir d'Or* ⁵⁰; il n'en reste pas moins assez intelligent pour ne pas se faire illusion sur les choses de gouvernement ⁵¹. — Le sultan des *Nuits* est bien entendu vaillant comme il sied à un prince de l'être; il est également prêt à aider le roi; mais il n'est pas si précipité, et manque de l'ironie bon enfant du héros de Wieland. — Le poète allemand a également apporté des modifications à la psychologie du génie Éblis. Celui-ci nourrit une haine indomptable contre Salomon ⁵², mais est douceur et bienveillance pour le vieux brave homme qui l'a sauvé de sa prison ⁵³.

Le changement le plus important pratiqué par Wieland se trouve au dénouement du récit. Le poète y a créé une situation foncièrement différente de celle que lui fournissait sa source. La magicienne est tuée, mais le roi n'a pas recouvré sa forme primitive. Wieland se tire d'affaire grâce à la tête d'âne ⁵⁴ qu'est devenue chez lui la carcasse mentionnée par les *Nuits*. Il imagine que pareil ossement a été de tout temps la relique tutélaire de la famille du roi ⁵⁵. En présence de l'objet sacré ⁵⁶, les esprits, les fées, les génies perdent leur feu, leur rayonnement, leur pouvoir. La reine ⁵⁷, connaissant le secret, a fait jeter le talisman à la mer. Le sultan donne l'ordre d'aller à la pêche aux têtes d'âne ⁵⁸. Naturellement, il s'agit du crâne tiré des eaux par le pêcheur, au début du récit. Le bonhomme le retrouve

45. v. 1.108 ss..

46. v. 715 ss..

47. v. 763 ss..

48. v. 1.114.

49. v. 450 ss..

50. *Le Sopha*, pass.; *Hempel*, XVIII; 11 ss..

51. v. 554 ss..

52. v. 106 ss..

53. v. 99 ss.; 121 ss..

54. v. 31.

55. v. 1.221 ss..

56. v. 1.236 ss..

57. v. 1.247 ss..

58. v. 1.268 ss..

où il l'a laissé, sur le rivage dans le sable⁶². Le pouvoir de l'objet magique produit l'effet attendu. Tout rentre dans l'ordre⁶³.

Wieland a émaillé de passages lyriques le déroulement de son conte, éléments que, bien entendu, Galland ne lui fournit pas. — Voici le pauvre pêcheur, vieux, presque chauve, trempé, grelottant⁶⁴, au point que la nature inanimée⁶⁵ semble éprouver un sentiment de compassion. Wieland donne également plus de force évocatrice au tableau du génie sortant de son vase⁶⁶, à la description du chemin que font le génie et le pêcheur pour arriver à l'étang⁶⁷. Le portrait que le poète fait de la fée sortie du mur de la cuisine, est tracé avec un évident plaisir sensuel⁶⁸. —

On peut semble-t-il, dégager quelques principes qui ont présidé aux changements apportés par Wieland aux données de sa source.

Il y a d'abord le besoin de retrancher du récit des *Nuits* ce qui n'est pas en liaison étroite avec le sujet principal et en empêcherait le développement continu en ligne droite. Ainsi disparaissent, avant tout, les événements des trois années où la reine porte le deuil de son amant.

Puis, l'auteur veut créer une atmosphère chargée d'émotions variées et plus intenses que celles des *Mille et une nuits*. Wieland s'ingénie à tenir l'attention du lecteur en éveil par des moyens aussi divers que la pitié⁶⁹ et l'humour⁷⁰, la sensualité⁷¹ et la sensiblerie⁷², l'ironie⁷³ et la franche féerie⁷⁴, la cocasserie⁷⁵ et l'esprit de critique sociale⁷⁶.

Ensuite, Wieland a le goût d'une psychologie de juste moyen-

59. v. 1.291 ss..

60. v. 1.307 ss..

61. v. 1 ss..

62. v. 39 ss..

63. v. 78 ss..

64. v. 127 ss..

65. v. 240 ss..

66. v. 1 ss., 728 ss..

67. v. 546 ss., 1.203.

68. v. 240 ss..

69. v. 1.185 ss..

70. v. 397 ss..

71. v. 261 ss..

72. v. 1.205 ss..

73. v. 274 ss., 1.311 ss..

ne. Ainsi s'explique l'attitude différente que prend le génie délivré à l'égard de Salomon et du pêcheur chez Wieland et dans les *Nuits*⁷⁴. Dans un ordre d'idées analogue, le poète allemand estime peu conforme à la vraisemblance que le roi, apercevant un sauveur possible, songe à débiter des propos conventionnels et cérémonieux⁷⁵; il pense que le sultan, homme compatissant, ne peut pas déceimment omettre d'offrir, en premier lieu, son aide à la triste victime soudain aperçue⁷⁶. — Cela s'allie fort bien chez Wieland au désir de créer des êtres dont l'âme ait une certaine complexité et offre une certaine latitude à la fantaisie du poète. Le sultan reste toujours un homme bien équilibré, en dépit de son goût de l'aventure⁷⁷ et malgré quelque emportement⁷⁸ ou quelque précipitation⁷⁹. — On n'a pas le droit de faire valoir le caractère d'Uzim-Oschantei pour contester que ce soient là les principes directeurs de Wieland psychologue; ce n'est pas lui qui a façonné l'âme du pauvre roi, ce sont trois fées⁸⁰.

Dans le *Conte d'hiver*, seule la magicienne est un personnage terrible, menaçant. Elle est digne de sa sœur chez Galland. Le génie Eblis est plus juste et plus bienveillant que son modèle dans les *Nuits*. Les êtres de nature purement humaine n'ont pas de méchanceté en eux; cela est également vrai pour les acteurs du récit arabe. Mais plus que ceux-ci, ceux-là forcent la sympathie, la pitié parfois un peu agacée, le rire amusé. Dans l'œuvre de Wieland, l'atmosphère n'est jamais torturante, accablante. Même en face des pires malheurs du roi, on sait que tout finira bien. Le lecteur n'oublie à aucun instant qu'il lit un conte de fées. —

Un passage du *Miroir d'or*⁸¹ montre nettement que Wieland savait fort bien apprécier le charme d'un conte de fées raconté pour lui-même, sans aucune arrière-pensée didactique. D'autre part, en songeant simplement au point de départ de *Don Silvio*, on comprend que le poète ait voulu donner plus de poids à la matière fournie par sa source. Wieland n'était pas en vain lecteur et disciple

74. v. 99 ss.,

75. v. 693 ss.,

76. v. 701 ss.,

77. v. 548 ss.,

78. v. 1.144 ss.,

79. v. 1.114 ss., 1.177.

80. v. 785 s.,

81. *Hempel*, XVIII, 21.

d'Horace. Certes, il aime divertir ; mais il tient également à instruire.

Il y a, en effet, des enseignements que le poète a enfermés dans son conte — bien entendu sans les avoir trouvés chez Galland.

Le *Conte d'hirer* est un plaidoyer contre la sensibilité larmoyante. Cela explique les changements profonds que Wieland a fait subir au caractère du roi des « Hles noires ». L'ironie manifestée à l'égard de ce personnage assez lamentable n'étonne pas. Il y a des analogies dans d'autres œuvres de l'auteur⁸².

Puis, un autre aspect didactique de l'œuvre de Wieland : elle a chance d'avoir été écrite un peu à l'intention de Charles-Auguste. Le couplet dit par les poissons et si différent de leur propos dans les *Nuits*, résume la situation qu'occupent, dans un État absolutiste, des sujets mal payés de leur soumission obéissante et dont tous les efforts restent vains⁸³. Les conseils⁸⁴ que le sultan donne à son vizir à la fin de la première partie, précisent la méthode de gouvernement qu'il faut éviter.

Puis, il y a des sorties à peines voilées contre le culte des reliques et le principe de la monarchie héréditaire. Pousser le respect pour les reliques au point de vénérer une tête d'âne, c'est évidemment porter grave atteinte à toute l'institution ridiculisée par un cas particulier. Faire dépendre d'une pareille tête le sort d'une maison régnante, c'est livrer à la risée le principe de la monarchie héréditaire. Que peut valoir une institution qui a recours à de tels moyens de défense ? — D'autre part, dans la pratique, rien n'est compromis : la tête d'âne ne s'attaque pas à la sottise ; elle n'est dangereuse que pour l'esprit qu'elle tue. Le bon peuple, bête et béat, vénère l'objet sacré et ne réfléchit pas⁸⁵.

Qu'a dit Goethe ? « Wieland est taquin, là où les Français du XVIII^e siècle sont destructeurs »⁸⁶.

La source essentielle, ce sont donc les *Mille et une Nuits*. Il convient d'ajouter quelques souvenirs d'autre provenance.

Tout d'abord, il y a un petit nombre de noms propres : Fanfre-

82. Germann, *Wielands « Gandalin »*, p. 28 ss..

83. v. 274 ss..

84. v. 554 ss..

85. v. 1.236 ss..

86. *Sprüche in Prosa*, ed. Müller-Westend, p. 100.

luche, réminiscence de *Don Silrio*¹ et, au delà de *Don Silvio*, de la *Babiole* de Madame d'Aulnoy² ; Uzim-Oschantei, fourni par les *Mille et un quarts d'heure* de Gueulette³ ; Zéphyrette, nom formé très probablement en souvenir d'une Finette, Bleuette ou Minette créée par Perrault, Caylus ou encore Mme d'Aulnoy⁴. Urgande, par contre, sort de l'*Amadis de Gaule*, tel que le présente « la vieille traduction allemande » ou la traduction « française de d'Herberay » dont une partie était connue à Wieland⁵. Le poète allemand a-t-il remplacé le Caucase par l'Atlas⁶, en songeant au magicien Caramussel ? Dans les *Quatre Farcadins* d'Hamilton, il habite les montagnes d'Afrique⁷ qui, du reste, sont aussi situées à proximité de la contrée où se passe le *Nouvel Amadis*.

Les fugitives réminiscences de Crébillon fils doivent être citées au moins pour mémoire⁸. Un des thèmes essentiels est peut-être inspiré par Hamilton : sa *Fleur d'épine* est précisément dirigée contre les contes orientaux où la beauté féminine produit des effets exagérés. Ce qui est plus important, c'est de rattacher l'aversion pour la sensiblerie à l'attitude générale de Wieland en face de la comédie larmoyante. Le sujet a déjà été effleuré dans l'*Amour inculpé* et dans les *Abdéritains*⁹.

*
**

Toutes les sources de Wieland sont, à très peu de choses près, des contes de fées. Matière légère de poids à laquelle le poète a pourtant réussi à donner une valeur grandement accrue d'abord par certaines pensées. Il y invite, d'un geste léger d'homme du monde cultivé et malicieux, à consacrer quelques moments de réflexion à tel problème psychologique, religieux, politique. — Comme écrivain, il fait preuve de savoir-faire ; il en résulte cette précision et cette concision mer-

1. *Hempel*, XIV, 18.

2. Mayer, 397.

3. *ibid.*, 392.

4. *ibid.*, 398, 508.

5. *Hempel*, XVII, 6.

6. v. 961.

7. Mayer, 399.

8. Cf. plus haut. p. 21.

9. *ibid.*, p. 4 ss.,

veilleuses dont Goethe parlera plus tard¹⁰. Faut-il y voir un enseignement tiré de la prestesse de certains récits français ? Faut-il songer à Voltaire ? Ou faut-il plutôt aller en Grèce, penser à Lucien ? Dans le premier cas, la France, en plus des apports de fond, aurait contribué à la forme du *Conte d'hiver*.

Il serait cependant inadmissible de ne pas voir ce qui est allemand ou a chance de l'être, dans cette œuvre.

Le sentiment, assez intense, de la nature qui se manifeste au début du poème, semble bien être un don de l'âme germanique de Wieland. Et le sultan, avec son humour, son emportement bon enfant, a probablement trouvé ces nuances de son caractère sur la rive droite du Rhin. Un Français eût préféré l'ironie plus intellectualiste et moins tournée contre celui-ci même qui la manie. Avec assez de vraisemblance on peut également admettre qu'il aurait, différemment du sultan, cherché à prévoir les suites possibles d'une intervention trop rapide; il aurait hésité à compromettre la délivrance du roi et la venue de l'instant où serait levé l'enchantement pesant sur les habitants de la ville métamorphosés.

On n'arrive pas à faire avec une netteté et une précision irréfutables le départ des apports français et des éléments allemands. Mais il est certain que les uns et les autres s'y unissent en un tout organique, et que Wieland a réussi à en faire la synthèse. Et quand on songe à toute la vie plus abondante et plus nuancée qu'il a introduite dans ses vers, on ne saurait contester que cette synthèse est œuvre de poète.

C'est dire que les sources entrent pour bien peu de chose dans la valeur du *Conte d'hiver*.

10. *Dichtung und Wahrheit* (Jub.-Ausg., XXIII, 66).

CHAPITRE II.

HANN ET GULPENHÉ.¹

Le goût de Wieland pour les sujets érotiques trouve la possibilité de se manifester encore dans un nouveau conte, dans *Hann et Gulpenhé*. C'est l'histoire d'un pauvre diable de tailleur qui épouse une femme trop jolie et s'en trouve puni — sous réserve des effets de la justice divine.

Cela se passe à Samarcande. Un tailleur du nom de Hann épouse une jeune femme bien tournée, aux yeux noirs, à la taille svelte, aux cheveux blonds... Naturellement, ce sont là raisons suffisantes pour qu'il voie un vrai ange dans sa compagne². Dans un moment de transport amoureux, il pense au désespoir que lui causerait la mort de sa femme, et jure qu'il passerait neuf jours à pleurer sur la tombe de la défunte³. La belle renchérit : elle se ferait enterrer vivante avec son Hann s'il venait à mourir⁴ ; le naïf, bien entendu, croit à de si belles promesses⁵. Une année passe. Voici que Gulpenhé, la belle jeune femme, s'étrangle en avalant par mégarde un os⁶. Déjà, elle repose dans le sein de la terre, et le veuf commence à tenir la promesse faite à celle qui fut sa femme. Le voici au cimetière, gémissant et pleurant⁷. — Aïssa, le prophète, passe et entend les lamentations. Quand le tailleur lui apprend quel trésor il a perdu, le saint

1. Bibliographie : Klee, II, 4.

R. Köhler, *Die Quelle von Wielands « Hann und Gulpenhé »* (*Schnorrs Archiv*, III, 416 ss.).

Mayer, p. 392.

2. v. 1-10.

3. v. 18-29.

4. v. 30-33.

5. v. 34-37.

6. v. 38-59.

7. v. 60-65.

homme ressuscite Gulpenhé. Elle sort de la tombe et se jette à la poitrine de son mari. Quelle joie de se revoir ainsi ! Lorsqu'ils veulent remercier Aïssa, celui-ci a disparu⁸.

Or, la défunte revenue à la vie porte pour tout vêtement une chemise qui couvre à peine les genoux. Impossible de traverser ainsi la ville, même quand le soir tombe déjà. Hann va chercher chez lui de quoi habiller sa femme. Qu'elle attende un instant et sans peur. Il reviendra si vite⁹ !

Mais un autre personnage arrive avant le retour du tailleur : c'est le fils du sultan. A l'éclat des flambeaux, ses domestiques aperçoivent une femme demi-nue. Le prince s'approche, seul ; des yeux, il dévore la belle. Une conversation s'engage, très courte ; elle a pour conclusion rapidement amenée, que Gulpenhé, ayant affirmé qu'elle n'est pas mariée, entre comme favorite au harem¹⁰. Elle n'a pas hésité un seul instant à renoncer sans scrupule au modeste logis de son mari¹¹.

Hann revient, ne trouve plus sa femme, est au désespoir. « Un brigand l'a ravie », pense-t-il¹² ; nul soupçon ne s'éveille en lui contre sa femme qu'il se représente désolée, prête à se soustraire à l'opprobre par le suicide¹³.

Gulpenhé ne songe à rien d'aussi tragique et jouit de sa nouvelle situation. Aucune pensée ne va d'elle à Hann¹⁴ qui s'affole et cherche la tant aimée. Finalement, il apprend par un témoin de la scène du tombeau ce qui s'y est passé et que « sa chère femme s'est rendue, sans grande répugnance, au fils du sultan pour devenir le joyau de son harem »¹⁵.

Le tailleur continue de croire en elle, court au palais, parvient jusqu'au prince et le supplie de lui rendre sa fidèle épouse¹⁶. Le prince, un bon prince et peut-être déjà un peu lassé de la belle Gulpenhé, raconte à Hann les événements au cimetière¹⁷, Hann excuse

8. v. 66-89.

9. v. 90-98.

10. v. 99-133.

11. v. 134-145.

12. v. 150.

13. v. 146-166.

14. v. 166-173.

15. v. 181-183.

16. v. 184-192.

17. v. 193-198.

l'infidèle : elle était affolée de peur, a cru que le prince était son mari ; si l'on mettait les deux époux l'un en présence de l'autre, l'affection de la femme apparaîtrait avec éclat. « Bien, fait le prince, vous vous verrez. Moi, je n'assisterai que de loin »¹⁸.

Hann a peine à reconnaître Gulpenhé dans la splendeur de ses vêtements et de ses bijoux. Mais la femme recule en voyant son mari, blémit, rougit ; le prince demande si elle connaît l'homme¹⁹. Et la perfide de déclarer que c'est le brigand qui l'a malmenée, traînée au cimetière et abandonnée nue — la nuit où son Altesse l'a trouvée. Le mari est abasourdi en entendant pareil récit, ne peut plus parler. Cela suffit pour que toute la cour le considère comme coupable²⁰. Il est traîné devant le cadi ; la femme dépose ; Hann ne conteste rien. A quoi bon vivre après pareil malheur ? Et c'est la marche au gibet²¹.

Mais là, les choses vont prendre une toute autre tournure. Aïssa passe ; il intervient avec son témoignage — lui qui n'a jamais menti. La foule, le prophète, Hann se présentent devant le sultan. Aïssa, *persona gratissima* en cour, parle avec « la puissance d'un prophète ». Gulpenhé est confrontée avec lui. Le poids de sa culpabilité écrase et tue la femme aux pieds du saint homme²². C'est alors au tour de Hann de connaître les richesses et les honneurs. Gulpenhé, elle, est traînée dans la tombe. Et cette fois, le mari ne ressent nulle envie de pleurer et de jeûner au cimetière²³.



Une fois de plus, la source de Wieland se trouve dans la *Bibliothèque des romans*¹. Elle y figure comme extrait des « *Contes turcs* composés par Chec-Zadé, et traduits... (par M. Galland) »² ; elle est intitulée *Histoire du tailleur et de sa femme, racontée... pour prou-*

18. v. 198-206.

19. v. 207-218.

20. v. 219-232.

21. v. 233-239.

22. v. 240-259.

23. v. 260-265.

1. 1777, oct. I. 186-192.

2. *BR* 184.

rer combien on doit se méfier des femmes³. L'auteur allemand a fort fidèlement suivi ce texte. Cependant, il précise le théâtre où se déroule l'action, et la situe à Samarcande⁴. De même, il donne un nom au tailleur, l'appelle Hann; faut-il y voir l'abréviation du nom du prince Nourgêhan qui figure dans l'introduction de l'*Histoire du tailleur*?⁵. Question sans importance. Question sans grande importance, en outre, que celle du nom de la femme. De Gullendam, « corps de rose », il devient « fleur de pêcher », Gulpenhé. Gneulette, dans l'*Histoire d'Outzim-Oschantey* que Wieland a déjà utilisée pour le *Conte d'hiver*, lui a fourni le deuxième nom et lui en a révélé la signification. Ce n'est sans doute pas la différence de sens qui a poussé le poète au changement. C'est probablement l'euphonie — prononcez : Hann et Gullendam — et le fait que Gulpenhé est une princesse menant une vie de « débauche ».

Ce qui a plus de poids, ce sont les changements, les approfondissements psychologiques apportés par Wieland aux données de sa source. Il tient à mettre en lumière plus vive le but didactique indiqué par le titre du récit dans la *Bibliothèque des romans*. Il veut faire voir un exemple de perfidie féminine; mais il tient aussi à monter en épingle la sottise d'un homme que désarment et aveuglent les charmes d'une femme.

En effet, les trente premières lignes décrivent les attraits réunis en la personne de Gulpenhé, et soulignent le manque d'intelligence de Hann; le poète fait ressortir ces thèmes avec infiniment plus de force que le texte français⁷. L'aveuglement du mari est évoqué une seconde fois à quelques vers de distance de ceux du début⁸, puis encore à une occasion où sa confiance aurait déjà dû être sérieusement ébranlée⁹. La résignation avec laquelle le tailleur se laisse mener au lieu d'exécution, après la trahison impudente de sa femme, relève de la même préoccupation de Wieland¹⁰.

Celui-ci estime du reste que ce sont là des erreurs pardonna-

3. BR 186.

4. v. 1.

5. BR 184.

6. Mayer, 392, note 39.

7. BR 186.

8. v. 37.

9. v. 184.

10. v. 236-237.

bles¹¹. Dépasant largement la mesure de sa source, il plaide les circonstances atténuantes. La description de la beauté de Gulpenhé, au début, est reprise, avec un souffle plus sensuel et un accent plus brutal : il sera question de chairs nues, fermes et opulentes, et semblant encore plus nues sous l'éclat des flambeaux¹²; il sera question de deux jambes impeccablement taillées dans l'albâtre et découvertes parce que la chemise doit servir à cacher le sein¹³.

Wieland n'oublie jamais de se conformer à l'atmosphère qu'il a lui-même créée. Les vers où Gulpenhé, demi-nue, parle pour la première fois au fils du sultan, sont empreints d'une coquetterie provocante de soubrette style Louis XV¹⁴. Le texte de la *Bibliothèque des romans* n'en porte nulle trace¹⁵. La belle infidèle reposant dans les bras de son nouveau seigneur et maître¹⁶ est évoquée avec complaisance par le poème, alors que la source française constate simplement que « Gulhendarn... se divertissoit très bien dans le sérail du prince »¹⁷.

Wieland a chance d'être dans la vérité psychologique en traçant le portrait du prince autrement que celui-ci n'apparaît dans le texte de la *Bibliothèque*. Ici, le fils du souverain est « aussi équitable que voluptueux »¹⁸; là, il est un seigneur débonnaire mais qui, d'autre part, s'est probablement déjà lassé des attraits de Gulpenhé¹⁹. Le ton de condescendance sur lequel il parle au tailleur²⁰, parachève cette petite esquisse psychologique.

L'insistance que Wieland apporte à l'exposé de l'idée centrale du poème, la manière dont il la met en lumière, créent un certain lyrisme. Toute l'œuvre en profite, l'auteur devant se soucier de l'unité de ton. Aussi, développe-t-il certaines scènes : Gulpenhé trouvant la mort²¹ ou ressuscitant du tombeau²²; donne-t-il plus de couleur et de

11. v. 14-17.

12. v. 108 ss.

13. v. 114 ss.

14. v. 123-125.

15. *BR* 188.

16. v. 169-172.

17. *BR* 189.

18. *BR* 190.

19. v. 193-198.

20. v. 205-206.

21. v. 48-54.

mouvement à un portrait : Hann reconnaissant la froide infidélité de sa femme²² ; mêle-t-il au récit une pointe d'ironie²³ ou a-t-il soin de laisser Gulpenhé s'effondrer sous le sentiment de son indignité²⁴, alors que le texte français constate simplement que la femme du tailleur meurt²⁵.

Le petit poème est un mélange aimable d'ironie bienveillante, de sensualité, d'expérience de la vie et de bonne humeur. Ces qualités font que le lecteur accepte volontiers la féerie et le didactisme qui s'y mêlent. Une fois de plus, Wieland se révèle conteur adroit, rompu à son métier et sachant vivifier et embellir par le mouvement, la couleur, la variété une matière première assez terne.

22. v. 81-89.

23. v. 225-229.

24. v. 58, 181-182.

25. v. 257-259.

26. *BR* 191.

CHAPITRE III.

SCHAH LOLO.¹

A la base de *Schah Lolo* écrit en 1778, se trouve la pensée que le droit divin qui appelle les souverains au trône, est simplement la nécessité telle qu'elle se manifeste par les lois de la nature. Le droit divin est la force des choses². L'homme le plus apte au pouvoir arrive au pouvoir, en vertu de ses aptitudes, et uniquement en vertu de ses aptitudes. D'autre part, il y a la justice immanente qui veille :

*Difficilement, un homme s'amuse à faire le mal
Sans appeler son propre châtiment*³.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ces idées et de remonter à leur origine⁴. Mais il fallait les indiquer sommairement afin de montrer dans quel esprit le poème est conçu.

Wieland indique lui-même sa source : c'est Galland⁵.

La matière de *Schah Lolo* est en effet contenue dans les 11^e à 13^e et 15^e à 17^e *Nuits* qui relatent l'*Histoire du Roi grec et du Médecin Douban*. Les récits *Du Mari et du Perroquet*⁶ et *Du Vizir puni*⁷ y sont intercalés sans avoir été pris en considération par Wieland.

Pour une œuvre précédente, le *Conte d'hiver*, Wieland avait puisé presque au même endroit.

1. Bibliographie : Klee, II, 4/5.

Tim. Klein, dans *Wieland und Rousseau (Studien zur vgl. Lit.-Gesch., IV, 139, ss.)*.

2. XXXIII, 106.

3. *Schah Lolo*, v. 70, 71.

4. Cf. Klein, l. c., et le présent ouvrage, II^e partie, livre 2, chap. 1, VI.

5. Klee, II, 4.

6. 14^e *Nuit*.

7. Fin de la 15^e et début de la 16^e *Nuit*.

Pourtant, le nom du souverain, Lolo, a été fourni par un autre recueil de contes. Il se trouve dans les *Mille et un jours*⁸.

Deux des idées générales de *Schah Lolo* sont déjà exprimées dans les contes arabes. D'abord, celle qu'un mauvais roi est toujours puni par les suites de ses actions répréhensibles⁹; puis cette autre, qu'un conseiller déloyal arrive facilement à faire avorter les intentions d'un homme puissant, d'un souverain¹⁰.

L'atmosphère où vit le sultan¹¹ est faite d'oisiveté; le malheureux est entouré d'eunuques et de femmes. Il perd toute indépendance d'esprit, toute initiative. Il se défie de tous et accepte les conseils de chacun. Il se croit exploité par les hommes qui lui apparaissent comme autant de vampires. Il ne réussit plus à discerner qui est honnête, qui ne l'est pas. Les hommes de bien n'osent plus l'approcher. Enfin, ce n'est que la faiblesse qui l'empêche d'être un émule de Néron. — Ce tableau, d'où toute allure de conte de fées est absente, met à nu une situation que laissent entrevoir l'ironie amusée d'un Crébillon¹² et tels passages ou maximes des *Nuits*¹³. Pareil état de choses est encore analysé par Montesquieu. *L'Esprit des lois*¹⁴ note des caractéristiques qui se retrouvent chez Wieland, peintre du despotisme : le despote est paresseux, voluptueux, se désintéresse des affaires. La crainte règne en souveraine. Montesquieu ne dit pas le vide qui risque de se faire autour du trône : peut-être, parce que cela est trop évident. Enfin, Montesquieu évoque Domitien; le nom a pu amener Wieland à parler de Néron, de Caligula, d'Héliogabal¹⁵.

C'est devant cette toile de fond que se déroule le poème. Quand on veut saisir le sens de celui-ci, il faut se souvenir de cet arrière-plan. Par moments, en effet, l'atmosphère du conte léger, insouciant, règne de façon absolue. L'introduction du poème proprement dit¹⁶, après les considérations générales, en est un exemple.

8. Cf. Klee, II, 5, note 2 qui renvoie à Mayer, p. 516.

9. *Nuits*, tome I, p. 105; *Schah Lolo*, v. 69 ss., 118 ss..

10. *Nuits*, I, 91, 96, 100; *Schah Lolo*, v. 160 ss.,

11. v. 169 ss..

12. Introductions du *Sopha* et de l'*Écumoir*.

13. Tome I^{er}, p. 105.

14. II, 5, resp. III, 9.

15. v. 27, 28.

16. v. 197 ss..

Schah-Lolo, souverain de Schéchian qu'il serait fastidieux de citer *cum titulis plenissimis*¹, n'est pas un esprit très distingué, loin de là². Il laisse tout aller à la grâce des dieux et des fées³. Son existence n'est qu'un semblant de vie⁴. Le vin et la musique le plongent chaque soir dans un tel sommeil que ses femmes ne peuvent plus lui servir que de coussins. Puis c'est le réveil⁵, le lever; on l'habille, le parfume, il va au conseil des ministres où il décide de tout, au hasard; le repas de midi⁶, la digestion qui est aidée par la musique, et un somme de deux heures suivent; pour se distraire, l'excellent homme qui bâille souvent, compte ses doigts ou cherche à attraper des mouches. — Nouveau changement de décor⁷: sa Majesté passe dans une troisième salle splendidement illuminée; fruits, parfums, chasse-mouches; des chanteuses l'attendent et exaltent ses hauts-faits. Mais Schah Lolo bâille; on lui pèle une pomme. Il laisse passer le temps, puis se rend à la quatrième salle où se déroule à peu près la même scène⁸ avec cette différence qu'elle est placée sous le signe du vin et des danses lascives. A minuit, c'est l'ivresse complète de cette « royale pièce de bétail »; le sultan s'endort avec deux autres Circassiennes qui lui serviront de coussins. —

On le voit, on est en plein dans l'atmosphère des Crébillon et des Hamilton: que l'on se rappelle la Chéchianée et les fées qui gouvernent tout dans *Tanzaï et Néadarne*⁹, que l'on se reporte à l'introduction du *Sopha*, et l'on y retrouvera ce type du sultan ignorant, ennuyant et ennuyé, et d'une mollesse achevée. Lui aussi ne mène qu'un simulacre de vie. Il est également fort insensible aux charmes féminins. Et si Schah Lolo compte ses doigts et regarde voler les mouches, le schah de Crébillon pose ses mornes regards sur les travaux de broderie ou de découpage que font ses femmes..

Wieland, nourri de lectures galantes et d'une imagination qui s'engageait volontiers dans les sentiers des amours licites ou défen-

1. Wieland pense peut-être à un passage de *Zadig*, chap. *Les rendez-vous*, où le chef des prêtres des étoiles est appelé: « Fils aîné de la grande ourse, frère du taureau, cousin du grand chien. »

2. v. 262.

3. v. 204.

4. v. 210.

5. v. 223 ss..

6. v. 238 ss..

7. v. 261 ss..

8. v. 294 ss..

9. Chap. 1^{er}.

dues, n'avait pas de peine à créer autour de ce personnage une cour où le désir et les sens règnent. Rechercher, ici, des sources, serait oiseux. Il importe, par contre, d'analyser les rapports entre l'action, la fable de *Schah Lolo* et les *Mille et une Nuits*.

La 11^e Nuit parle simplement de la lèpre d'un roi qui régnait en Perse sur des sujets originaires grecs. Sans plus de détails, les contes arabes constatent la faillite de l'art des médecins. — Wieland¹⁰ brode sur ces données, ramène l'origine du mal de Schah Lolo, de la lèpre, à sa vie de mollesse et de paresse et oppose à la maladie du fainéant riche et puissant la santé de l'homme qui travaille. Les médecins, sans aucun succès, ont recours à bien des moyens de guérison. Même le traitement électrique y figure : c'était la grande vogue à l'époque où Wieland composa son poème¹¹. Puis, c'est l'arrivée du médecin étranger, « d'un très habile médecin nommé Douban », dit la 11^e *Nuit*. Au courant de la science grecque, persane, latine, syriaque, hébreue, il connaît parfaitement les bonnes et les mauvaises qualités de toutes sortes de plantes et de drogues. Rien qu'en voyant son nez, dit à peu près Wieland, l'aubergiste se rend compte que l'étranger sait plus que son a b c¹². Douban apprend la maladie du roi. Il fait des préparatifs pour paraître devant le souverain : simples préparatifs vestimentaires dans les contes arabes¹³, préparatifs de nature mystérieuse chez Wieland¹⁴ où le médecin ressort de sa chambre avec un maillet en main. Il arrive à être présenté au roi et s'engage à le guérir de sa lèpre. Le simple énoncé de ces faits chez Galland est entouré de quelques développements dans *Schah Lolo*. Wieland ajoute notamment que Douban consent à se laisser décapiter s'il ne réussit pas¹⁵. Dans les deux textes, le médecin s'engage à n'avoir recours à aucun breuvage ni topique¹⁶. Dans le texte allemand, il se donne à lui-même un délai de sept jours¹⁷. Wieland fait, à cette occasion, le portrait de l'homme de l'art et lui confère un peu de sa propre faconde. Le roi de Wieland, plus humain que son modèle, ne veut pas que

10. v. 314-343.

11. Klee II, p. 75, note 1.

12. v. 348-349.

13. 11^e *nuit*.

14. v. 352-357.

15. Galland, *ibid.*, resp. v. 358-364.

16. Galland, *ibid.*, resp. v. 375 ss.

17. v. 377.

Douban engage sa vie¹⁸. Le malade fait à Douban des promesses magnifiques pour le cas de sa réussite; c'est une occasion, pour Wieland, de broder sur les données de sa source : chez lui, tous les trésors du roi, jusques et y compris le harem, seront à la disposition du sauveur¹⁹. Le poète allemand fait répondre son médecin par une tirade bien venue; ensuite celui-ci dit à son illustre client le moyen dont il se servira pour venir à bout de la lèpre royale : c'est un maillet²⁰ qu'il présente aussitôt. Galland place à cet endroit-là le récit de la confection de l'ustensile par Douban. «... le médecin Douban se retira chez lui, et fit un mail qu'il creusa en-dedans par le manche où il mit la drogue dont il prétendit se servir. » Wieland, plus soucieux d'un exposé suivi et sans heurts, en parle déjà plus tôt, mais sans qu'il soit question de remède mystérieux introduit dans le bois. D'autre part, le texte de la source mentionne encore une boule que Wieland passe sous silence²¹. Puis le roi se rend à cheval au jeu de mail et y joue avec le maillet et une boule qui n'apparaît qu'à ce moment chez Wieland. Le mouvement que se donne le roi provoque une sudation abondante²². Le médecin, attribuant cet effet à un « talisman », envoie son malade au bain et au lit. Wieland brode un peu sur les données de sa source²³. Dans les *Nuits*, le roi est guéri dès le lendemain; dans le poème allemand, la santé se rétablit plus lentement, au bout de huit jours; chez Galland, le roi a « le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie » qu'est la lèpre. Wieland est plus explicite, ses vers, plus fleuris²⁴. Le roi exprime ses remerciements à son sauveur, de façon bien plus exubérante chez Wieland que chez Galland²⁵. Pourtant, les distinctions honorifiques ne manquent pas dans la source franco-arabe, pas plus que dans *Schah Lolo*. Le médecin prend place à table, à côté du roi²⁶. Il est revêtu d'une « robe longue fort riche » que Wieland appelle un kaftan²⁷, est logé au palais, a son entrée jusqu'à dans la chambre à coucher du roi, ne doit

18. v. 382-384.

19. 11^e nuit; v. 385 ss..

20. 12^e nuit; v. 402 ss..

21. 11^e nuit.

22. 12^e nuit; v. 411-417.

23. v. 418-422.

24. v. 423-440.

25. v. 444-448.

26. v. 451-452.

27. 13^e nuit; v. 453.

jamais se séparer de Lolo²⁸. Le poète développe le texte de Galand, sans pourtant mentionner les deux mille sequins d'honoraires qui y figurent.

Le vizir voit que le mérite du médecin commence « à lui faire ombrage », comme disent les contes arabes : que « les faveurs dont jouit Douban voilent son prestige à lui », pour parler comme Wieland²⁹. Le vizir se met à préparer sa contre-attaque sournoise et savante. Chez les deux auteurs il est « avare, envieux » — ce sont les *Nuits* qui s'expriment aussi brièvement, alors que le poète allemand est plus explicite³⁰ en faisant la caractéristique de cet homme qu'il appelle Roukh. Audience secrète est demandée et accordée, et Wieland dote son Roukh d'une physionomie expressive de courtisan soucieux du bonheur et de la sécurité de son maître³¹. Les préoccupations formulées par le vizir suivent, dans le texte allemand, le canevas de la source³² et aboutissent à une accusation de haute trahison lancée contre Douban qui méditerait d'assassiner le souverain. Le schah se cabre d'abord ; le vizir ne s'en émeut pas ; le schah garde confiance en Douban et veut le combler encore davantage de richesses en dépit de la jalousie et des intrigues des courtisans ; le vizir souligne sa façon de voir à lui, bien entendu au nom de l'intérêt public ; il engage sa vie en preuve du bien-fondé de ses accusations. Le schah commence à être ébranlé : il ne fait plus valoir sa simple conviction pour soutenir la cause de Douban, mais a recours à l'argumentation logique : pourquoi le médecin l'aurait-il sauvé si maintenant il songe à lui ôter la vie ? Et puis ce trait, marquant le début du revirement et inspiré à Wieland par une psychologie fine : « Vizir, vous m'êtes fidèle ; je sais que vous connaissez le monde, que vous avez de l'expérience ; mais cette fois-ci, vous vous leurrez³³. » Roukh enfonce davantage le soupçon dans l'âme du schah : c'est la bonté du souverain, le manque de toute méfiance chez lui qui l'expose à se voir assassiné un jour. Lolo, affolé, finit par demander conseil à son ministre : « Que faut-il faire ? », s'écrie-t-il, les lèvres blêmes, « que me

28. v. 455-462.

29. v. 466.

30. v. 476-481.

31. v. 485 ss..

32. v. 488-504.

33. v. 505-551.

conseilles-tu ? ³⁴... Un homme peut jouer la comédie, cela est certain, et Douban est homme » ³⁵. Et le souverain songe à renvoyer le médecin à Kandahar, après l'avoir comblé de cadeaux. Roukh voit son maître ébranlé dans son attitude primitive. Il use et abuse de la situation : la sécurité d'un roi, le repos d'un peuple sont en jeu. Et c'est le conseil de faire décapiter celui qui est sûrement un traître. La répugnance du schah est vite vaincue : même s'il n'était question que de soupçons à l'égard du médecin, lui fait-on comprendre, un soupçon pèse lourd en pareil cas ; qu'est la vie d'un esclave quand il s'agit, encore une fois, de la sûreté d'un souverain ? — Schah Lolo cède et fait mander Douban ³⁶.

Si le récit de Wieland est infiniment plus vivant, plus coloré, plus nuancé dans le langage respectif des deux interlocuteurs, s'il s'y mêle de l'humour et avant tout si le poète le fait bénéficier d'une psychologie plus développée, ces vers n'en suivent pas moins l'enchaînement des idées de la source. Chez Galland ³⁷, le schah se révolte également, au début, contre l'accusation émise ; c'est ensuite la réponse du vizir ³⁸, puis la riposte de Lolo qui parle de l'envie des courtisans et des cadeaux dont il comblera Douban ³⁹. C'est, de la part du ministre, l'appel à l'importance qu'a la vie d'un roi ⁴⁰ ; c'est la déclaration du vizir d'engager sa tête pour la vérité de ses affirmations ⁴¹. L'argument que Douban ne peut pas vouloir ravir la vie à Lolo après la lui avoir sauvée, provient également des contes ⁴², bien qu'il y soit inséré à une place différente de celle où Wieland ne confiait valoir ⁴³. Les contes arabes donnent aux prétendues intentions criminelles de Douban des raisons politiques que Wieland ne connaît pas. Le vizir arrive à ébranler le souverain ⁴⁴ ; mais celui-ci n'a pas, comme Wieland, l'idée de se débarrasser de Douban en le renvoyant dans son pays. Il est immédiatement question des moyens

34. v. 569-570.

35. v. 574-575.

36. v. 576-607.

37. 13^e nuit.

38. *ibid.*.

39. *ibid.*.

40. 15^e nuit.

41. *ibid.*.

42. 13^e nuit.

43. 16^e nuit.

44. *ibid.*.

forts, de décollation⁴⁵, le roi ayant demandé à son conseiller quelle mesure il convenait de prendre.

Douban, mandé, arrive, ignorant naturellement de quoi il s'agit, et apprend qu'il doit être décapité. Les deux textes sont à peu près identiques dans leur fond⁴⁶. Mais, très finement, Wieland met dans la bouche de son schah une sortie contre le médecin, sortie violente et abondante en paroles⁴⁷. Les contes arabes se bornent à faire dire à Douban par le souverain qu'il est un espion, qu'il veut attenter à la vie du schah, et qu'il en sera puni. Le Lolo de Wieland, par son flux de paroles outrées rappelle trop les gens qui, n'étant pas sûrs d'eux-mêmes, prennent courage et se font une conviction en s'étourdissant de leur propre éloquence.

Dans les deux textes, Douban découvre la jalousie de ses ennemis au fond de ces événements brusques et tragiques⁴⁸. Chez Wieland, il se rend compte qu'il n'a guéri que le corps du schah, nullement son esprit⁴⁹. Ses supplications restent vaines⁵⁰; là encore, la psychologie du souverain chez Wieland est mise en lumière plus nette : comme font souvent les êtres faibles, Schah Lolo se raidit dans son attitude et dans sa décision précisément quand elles ne sont fondées en rien. Il déclare qu'il n'est pas l'homme versatile dont il a la renommée⁵¹. D'autre part, Wieland a éliminé les supplications des courtisans qui interviennent pour l'accusé⁵².

Voici donc, dans les deux textes, le médecin à genoux, les yeux bandés⁵³. Mais Douban formule encore une prière⁵⁴ : il aimerait rentrer chez lui pour une heure, donner aux siens le baiser d'adieu et partager entre eux sa fortune essentiellement constituée par des livres. L'un de ceux-ci qu'on appelle à bon droit le roi des livres, ne saurait échoir qu'à un souverain. Le volume, œuvre d'un sage qui lui a consacré plus de cent ans de travail, contient sur chaque feuillet la clé d'un mystère. Douban cite un exemple des qualités miraculeuses

45. *ibid.*.

46. v. 608-614; 16^e nuit.

47. v. 617-630.

48. 16^e nuit; v. 631-634.

49. v. 635-638.

50. 16^e nuit; v. 639-643.

51. v. 644-647.

52. 16^e nuit.

53. 16^e nuit; v. 630, 647.

54. v. 650-683.

du livre : que sa tête, retranchée du tronc, soit recueillie dans un plat d'or, et celui-ci placé sur le volume magique. Le sang cessera de couler, la tête se redressera toute seule et répondra à chaque question que le souverain trouvera au huitième feuillet du livre et posera à la tête séparée du corps.

Wieland suit assez fidèlement le texte des contes arabes⁵⁵. Dans ceux-ci, il est pourtant question d'aumônes que Douban veut distribuer et dont le poème ne parle pas. En outre, Galland indique avec plus de précision, voire de façon compliquée, l'endroit où se trouvent les questions à poser : « ouvrir le livre au sixième feuillet... lire la troisième ligne de la page à gauche ». Enfin, dans les *Nuits*, Douban obtient un délai d'un jour, alors que dans *Schah Lolo* il n'est question que d'une heure⁵⁶. Que Wieland brode ça et là, ne saurait étonner, le texte des contes arabes étant très ramassé, sans aucun lyrisme et se bornant à relater les faits.

Douban est emmené sous bonne garde. La rumeur qu'un événement unique va se produire après son exécution, se répand. La salle d'audience est comble. Une foule compacte veut voir ce qui arrivera. Les textes concordent dans leurs grandes lignes, sauf un développement de Wieland sur le nombre énorme de gens venus pour assister au triste et miraculeux spectacle ; en outre, le poète allemand note avec perspicacité comment la pitié pour Douban lutte avec la curiosité dans les cœurs des assistants⁵⁷.

Le dénouement approche : Douban revient ; tout le monde pénètre dans la salle où l'exécution doit avoir lieu, scène décrite par Wieland avec une certaine abondance de détails, là où les *Nuits*⁵⁸ font un exposé fort sec. Le « gros livre » de Galland devient un « in-folio » dans le texte allemand⁵⁹. Une modification au sujet du « drap de couleur écarlate »⁶⁰, un petit développement⁶¹ sur les préparatifs de l'exécution distinguent le texte de Wieland de sa source.

Douban fait une dernière et vaine tentative pour fléchir le souverain⁶², puis se résigne et subit son sort⁶³. Le schah devenu sangui-

55. 16^e nuit.

56. v. 652, 685.

57. 16^e nuit ; v. 684-703.

58. v. 704-711 ; 16^e nuit.

59. v. 714.

60. v. 719-720.

61. v. 721-723.

62. 16^e nuit ; v. 727-735.

naire veut la mort de son sauveur, ne fût-ce que pour voir le miracle promis⁶⁴. Le poème, contrairement aux contes, muets sur ce point, dit la raison pour laquelle le médecin a cherché une dernière fois à échapper à son sort : il veut avant tout éviter à Lolo la torture du remords⁶⁵.

La tête tombée est recueillie dans le plat d'or lequel est placé sur le livre. Le sang cesse de couler⁶⁶. Chez Galland, le plat se trouve posé sur une couverture, alors que le schah tient le livre en main⁶⁷. Chez Wieland⁶⁸, le tronc décapité reste debout ; chez Galland, il n'est pas question du corps de Douban. Les instructions que la tête donne à Lolo, sont plus explicites que celle du récit arabe⁶⁹ ; de même, Wieland ajoute un trait de son invention : Douban ordonne de replacer sa tête sur son tronc et de nouer autour du cou un fil d'or qu'on trouvera dans sa poche⁷⁰. — Chez les deux auteurs, le souverain retourne avec son doigt humecté les pages, lisses et collantes⁷¹, Wieland parlant de ce détail avec une bonhomie enjouée. A l'endroit indiqué par sa victime, le schah ne trouve rien⁷². Exhorté par la tête, il continue à tourner les pages⁷³. Mais le poison dont elles sont imprégnées et qu'il a absorbé en portant son doigt à la bouche, agit ; ce sont des convulsions, il tombe du trône, meurt⁷⁴.

Mais avant que le roi n'expire, la tête de Douban, dans les *Nuits*⁷⁵, tire la morale des événements : les mauvais princes qui abusent de leur autorité, sont tôt ou tard punis de leur injustice. — Le roi étant mort, la tête « perdit elle-même le peu de vie qui lui restait ».

Wieland, sans doute, donne dans son poème le même enseignement ; il l'a du reste exposé dès l'introduction⁷⁶. A la fin, il le rap-

63. v. 733-736.

64. v. 730-733 ; 16^e nuit.

65. v. 724-726.

66. v. 737-739.

67. 16^e nuit.

68. v. 740.

69. v. 743-748 ; 16^e nuit.

70. v. 751-755.

71. 16^e nuit ; v. 759-768.

72. 16^e nuit ; v. 771.

73. 16^e nuit ; v. 771 ss..

74. 16/17^e nuit ; v. 776-783.

75. 17^e nuit.

pelle brièvement, sans pourtant se placer sur le plan des considérations politiques⁷⁷. Il parle simplement du point de vue moral et humain. Le Douban du poète allemand a moins de dureté dans son caractère que celui des contes; il se refuse à trouver une joie quelconque à la fin de Lolo : « Douban ne saurait railler ta chute »⁷⁸. Et si dans le récit des *Nuits*, dans leur atmosphère sanguinaire, le médecin meurt, on n'est pas surpris de le voir survivre dans le poème allemand plus enjoué et plus « conte de fées » au sens aimable du mot⁷⁹.

Il y a une double différence entre le récit des *Nuits* et le *Schah Lolo* de Wieland. Le poète allemand connaît davantage le libre jeu de l'esprit, a plus d'humour; et, mélange curieux de préoccupations très différentes, il se soucie, dans une mesure plus grande, du *fabula docet*. Il y a donc chez Wieland, comparé à Galland, plus de fantaisie et plus de didactisme. Wieland veut donner un poids accru à l'enseignement qui se dégage de son conte; mais pour contrebalancer la lourdeur qui pourrait en résulter, il traite le récit proprement dit avec plus de détachement souriant. La personnalité du poète se manifeste encore quand la matière brute fournie par Galland se trouve enrichie par maint détail vivant, par des allusions à la propre époque de Wieland⁸⁰, par une psychologie plus nuancée, plus développée, plus humaine dans le bien et dans le mal. Wieland a écrit certainement son *Schah Lolo* en grande partie pour le plaisir de faire œuvre d'artiste, créateur de personnages vivants. — Son rationalisme se montre là où il le peut sans détruire l'atmosphère de conte de fées : Wieland supprime la drogue mystérieuse à laquelle le médecin des *Nuits* a recours. Puis, il a le souci d'éviter que son récit ne fasse des tours qui embrouillent l'action⁸¹. Sans doute, Wieland s'inspire de très près de sa source, à laquelle, pour certaines réminiscences, il faut ajouter les *Mille et un jours*, Crébillon fils et Montesquieu, peut-être. Mais ce n'est là que la matière première. L'essentiel, le travail d'artiste et de psychologue qui fait la valeur de *Schah Lolo*, revient au poète allemand.

76. v. 70-73.

77. v. 785-787.

78. v. 788/9.

79. v. 797.

80. v. 337.

81. v. 403.

CHAPITRE IV.

PERVONTE.¹

Avec *Pervonte*, c'est une matière italienne que la France fournit à Wieland. Le poète a dit lui-même où il a pris son bien². Le sujet se trouve à la *Bibliothèque des romans*, au volume de septembre de 1777, aux pages 162 à 180. Il est emprunté au *Pentaméron* de Jean-Baptiste Basile qui a publié son œuvre sous le pseudonyme de Jean-Alexis Abbatutis. Le volume de juin, de la même année, donne une brève caractéristique du livre et de son auteur³.

*
**

Pervonte est, chez Basile, l'histoire d'un imbécile parfaitement laid qui, par la grâce de trois fées, trouve une épouse de sang royal, richesse, beauté, esprit et bonheur; finalement, il arrive même à monter sur le trône.

La mère du Pervonte italien vit près de Salerne, dans une aisance restreinte, mais qui lui suffit. Son fils est « par malheur le plus vilain et le plus sot enfant du monde. Ignorant en tout, bête jusqu'à ne rien comprendre. » Il ne possède ni volonté ni désirs. Il a le teint noir, les cheveux roux, des yeux de grandeur et de couleur différentes, un nez gros, des lèvres très épaisses; « deux longues dents

1. Bibliographie : Klee, II, 5 ss.

F. Muncker, *Sitzungsberichte d. philos.-philol. und d. hist. Klasse d. bayer. Akad. d. Wissensch.*, 1903, Heft 2, S. 121 ss.; 1904, Heft 1, S. 81 ss..

B. Seuffert, *Wielands « Pervonte » (Euphorion)*, 1903, S. 76 ss.; 1922, 436).

2. *T. M.*, 1778, IV, 99, note.

3. *BR* 207/209.

jaunes comme deux défenses de sanglier sortoient de sa bouche d'ail-leurs mal garnie; il avait une épaule plus haute que l'autre, et la jambe plus courte du côté opposé »¹.

Le Pervonte de Wieland est fils de mère plus pauvre : elle vit du produit de sa quenouille, et fort petitement². D'autre part, Wieland n'est pas tout aussi cruel que Basile pour l'extérieur de son héros : il ne parle pas des yeux, ni des dents de sanglier, ni de la longueur inégale des jambes. Mais il décrit avec plus de force évocatrice la laideur du visage : il trace un portrait qui fait presque songer à un crétin au sens médical du terme³.

Si, un peu plus loin, Wieland insiste longuement sur la sottise, l'ataraxie intellectuelle et physique du jeune homme⁴, il brode simplement sur les données de sa source⁵. Elles ont déjà été relatées.

Arrivé à ce point de son récit, le conteur italien, d'après la *Bibliothèque des romans*, croit pouvoir se lancer dans l'exposé de l'action dont Pervonte est le héros. Wieland suit une autre technique. Il situe son action, à Salerne, comme le fait du reste aussi la *Bibliothèque des romans*⁶. Mais ensuite il se souvient que Pervonte a une partenaire qui tiendra un grand rôle dans les événements. Basile la présente incidemment, cette fille du prince de Salerne, « fille belle, charmante, qui avoit de l'esprit et des talents, mais de la hauteur, de la fierté, et dédaignoit tous les amans qui se présentoient en foule pour lui faire la cour »⁷. Elle s'appelle Vastole⁸.

Wieland, lui, commence par la présentation de la jeune fille⁹. Il prend ces notations assez sèches de la source comme point de départ pour un portrait physique et moral plus fouillé, et se lance dans des considérations sur les femmes et les hommes de l'antiquité et la race d'aujourd'hui, sur les effets de la beauté de Vastole, sur l'insensibilité cruelle et coquette de cette belle dame sans merci¹⁰. Ce n'est qu'après cette double présentation que l'action peut commencer et

1. BR 163.

2. v. 91-103.

3. v. 73-83.

4. v. 104-131.

5. BR 163.

6. v. 1; BR 163.

7. BR, 167.

8. *ibid.*.

9. Seuffert, l. c., 79.

10. v. 15-66.

se développer. Dans les deux textes, la mère envoie son fainéant de fils à la forêt chercher un fagot de bois¹¹. Pervonte obéit et s'en va « en niaisant et en dandinant », comme le dit la *Bibliothèque* suivie, ici, par Wieland jusque dans le choix des termes¹². Courbé sous sa charge, il rencontre les trois fées, les contemple — selon le texte allemand¹³ avec un sentiment plus marqué de convoitise que d'après la source¹⁴ — et construit un petit abri pour elles. Riant, en vrai sot, de l'idée qu'il a eue, il réveille les trois beautés¹⁵. Il y a alors, dans le roman, échange de propos, tandis que le Pervonte de Wieland ne profère pas un seul mot pour répondre à ses interlocutrices. Les fées de la *Bibliothèque* parlent de leur teint protégé par ces bons soins. Le poète allemand passe ce détail sous silence. Il n'utilise pas davantage la promesse d'un pourboire que le Pervonte du texte français croit entrevoir dans les paroles des fées. En outre, chez lui, les trois bebes, après avoir dit qui elles étaient, et protesté de leur reconnaissance, disparaissent soudain et mystérieusement en vrais êtres surnaturels, alors que dans la *Bibliothèque des romans* elles s'éloignent comme de simples mortelles¹⁶. Le Pervonte de Wieland, se croyant dupé, a pour cette « race de nobles » quelques vagues paroles de pauvre diable déhérité¹⁷; elles ne se trouvent pas dans la source. Puis, il y a dans les deux textes un mot de regret pour cette poche que le triste héros croyait déjà remplie d'argent et que la destinée a laissée vide¹⁸. Et Pervonte de reprendre son fardeau.

Dans le passage qui suit, le poète allemand respecte assez les données de sa source. Le favori des fées se trouve soudain à califourchon sur son fagot, en vertu d'un souhait qu'il a formulé. Il traverse la ville, passe devant le château où il est aperçu et jugé sans bienveillance par Vastole, entend les propos de la belle et lui souhaite d'être immédiatement enceinte de jumeaux dont il serait le père. Wieland modifie ou brode un peu; l'allure générale du récit

11. v. 132-143; *BR* 164.

12. v. 147-148.

13. v. 163.

14. *BR*, 164.

15. v. 172-181; *BR*, 164/5.

16. v. 182-193; *BR*, 165.

17. v. 195-6.

18. v. 197-198, *BR*, 166.

ne s'en trouve nullement atteinte¹⁹. Puis, le pauvre et heureux imbécile se trouve rendu à sa mère qui le questionne sans pouvoir tirer de lui rien de bien clair; on oublie toute son aventure, et il reste l'être qu'il a toujours été²⁰.

La princesse, bien entendu, accouchera de jumeaux sans avoir rien changé à son attitude dédaigneuse vis-à-vis de ses soupirants. Wieland insiste un peu et avec quelques clignements d'yeux sur ce malheur²¹. Le roi se déchaîne; rien n'y fait²². Nul moyen de découvrir le père des deux petites filles. Fidèle à son attitude précédente, Wieland prend un plaisir évident à décrire la situation²³: les jeunes beaux de Salerne qui se donnent des airs importants; les silences, les regards, les propos échangés à mi-voix; les honnêtes bourgeois qui se scandalisent; les pucelles qui ont peur de pareilles hydrophobies; les efforts que font Messieurs de l'Académie des Sciences pour prouver qu'une parthénogenèse est théoriquement possible. Naturellement, Vastole, interrogée, est incapable de fournir le moindre renseignement sur le père de ses enfants²⁴.

Le poète consacre encore quelques lignes²⁵ à l'éducation faussée que reçoivent les deux petites filles, puis rejoint sa source au moment où l'on fait, six ans — ou, selon la *Bibliothèque*, sept ans — après leur naissance, une nouvelle tentative pour découvrir leur père. « Un sage Ministre du Roi, dit la source, propose d'essayer si, dans le grand nombre de courtisans qui fréquentent la Cour, un instinct naturel ne... portera pas » les enfants « à reconnaître leur père »²⁶. Wieland voit là une excellente occasion de ridiculiser les ministres fainéants et ennemis des choses de l'esprit²⁷. Un bal est organisé où se réunira la noblesse: parmi elle, les deux petites filles se sentiront peut-être poussées vers l'auteur de leurs jours. Tentative vouée à l'échec²⁸. Dans le texte allemand, le ministre propose une deuxième réunion; on y conviera la roture. D'abord, le roi proteste avec

19. v. 200-252; BR, 166/7.

20. v. 253-271; BR, 168.

21. v. 272-284; BR, 168.

22. BR, 168.

23. v. 289-313.

24. v. 319-320; BR, 168/169.

25. v. 322-328.

26. BR, 169.

27. v. 329-342.

28. v. 345-353; BR, 169.

indignation : sa fille s'être oubliée avec un bourgeois ! Cela ne se peut. Puis il se rend à la vérité rappelée par le ministre, que l'amour est aveugle. Et puis, qui sait, peut-être le souverain trouvera-t-il lui-même une occasion de délecter ses sens émoussés en voyant de beaux yeux et une gorge capable de se soutenir toute seule. Mais là encore, le cœur des enfants ne parle pas²⁹.

Il ne reste donc plus qu'à chercher le père parmi les gens du peuple, ainsi que l'expose le texte français aussi bien que le poète allemand. « Le prince ordonne une cocagne », dit la *Bibliothèque des romans*³⁰. « Rien, si ce n'est une cocagne ne peut nous mettre sur la piste », écrit Wieland³¹ et évoque cette fête avec bien plus de détails que sa source³². Il n'omet pas de décocher une petite flèche empoisonnée qui égratignera la cour au même titre que le bon peuple³³. Pervonte est de la fête : sa mère a estimé que malgré sa sottise il sera capable de conquérir du moins un saucisson³⁴. Le triste héros paraît, et déjà les deux petites en quête d'un père se jettent dans ses bras³⁵. Le ministre chez Wieland n'en perd pas son calme³⁶ ; mais dans la *Bibliothèque*, il est aussi surpris par cet événement que toute la cour. Dans la source, la colère du roi est rapportée en termes fort conventionnels³⁷ ; le poète allemand dote sa Majesté d'un vocabulaire plus coloré et débité avec infiniment plus de brio³⁸. Le souverain ne laisse même pas parler sa fille qui tenterait volontiers de se disculper³⁹. Puis, d'après les deux textes, parents et enfants sont placés dans une barrique et jetés à la mer⁴⁰.

Dans le langage de son époque, la *Bibliothèque*¹ résume la psychologie de la princesse livrée aux flots et à Pervonte : « Quels sont

29. v. 354-379.

30. *BR*, 169.

31. v. 380-381.

32. v. 386-407.

33. v. 411-415.

34. v. 408-439 ; *BR*, 170.

35. v. 427-429 ; *BR*, 170.

36. v. 430.

37. *BR*, 170.

38. v. 432-439.

39. v. 439-441.

40. v. 442-455 ; *BR*, 170-171.

1. *BR*, 171.

l'horreur et le désespoir de Vastole ». Et il y a la suite, formulée en un langage plus précis et moins guindé : « Monstre, dit-elle au vilain paysan, comment aurais-je pu faire des enfants avec toi ? »

Wieland ne saurait être aussi concis. Il fait, durant près de vingt-cinq vers², un exposé fort éloquent de la situation. Des reminiscences mythologiques y revivent et rapprochent Omphale, Alcène, d'autres encore, de l'orgueilleuse Vastole. Ces souvenirs s'associent à des vers qui évoquent bras, jambes, bouche et gorge de la belle malheureuse. Le poète montre comment la fierté de la princesse s'exaspère toujours davantage, jusqu'au moment où elle s'écrie : « Fi donc, quelle idée ! Comment aurais-je pu demander des jumeaux à pareil personnage de cauchemar »³. Pour le dialogue suivant⁴, Wieland s'est inspiré d'assez près de son modèle franco-italien. Il se borne à de simples développements, sans exagérer pourtant, et ajoute ça et là une expression plus vigoureuse. Cet entretien sur la conception des deux enfants finit par évoquer les fées⁵. C'est le mot magique dont dépendra dans les deux textes la marche ultérieure des événements. La *Bibliothèque des romans* et le poème de Wieland concordent dans le dialogue où Pervonte avoue naïvement n'avoir jamais plus mis à l'épreuve la bienveillance de ses protectrices ; n'avait-il pas sa soupe et le bois pour la faire cuire⁶ ? Wieland, se souvenant de l'absence de besoins qui faisait le bonheur de Diogène, dote la belle Vastole de son propre savoir d'helléniste. Elle cite le philosophe athénien et dit que la sottise arrive également à faire des sages. C'est là le fin mot du récit tel que l'entend le poète allemand : la source ne contient pas pareil sens caché⁷. Il est logique qu'après cette petite mais importante digression, Wieland revienne à son texte français où la princesse demande à son compagnon d'avoir recours aux fées⁸. Mais l'auteur allemand se sépare de sa source aussitôt. Comme l'amour donne de l'esprit aux filles, le désir donne du caractère à Pervonte ; il n'obéit pas immédiatement ; usant, abusant de la situation, il ne promet son intervention qu'au prix d'un baiser. Vastole s'y résigne :

2. v. 456-479.

3. v. 490-491.

4. v. 492-523.

5. v. 523 ; BR, 171.

6. BR, 171/172 ; v. 525-533.

7. v. 534-536.

8. BR, 172 ; v. 537-542.

« Quelle chance que le rustre soit si peu exigeant »⁹, dit-elle en elle-même, permettant à Wieland de lancer à ses auditeurs un de ces regards entendus et gaillards qu'il affectionnait¹⁰. Payé d'avance de la peine qu'il va prendre, Pervonte est abandonné par le peu d'esprit qu'il a eu pour un instant, et demande à la jeune femme quel vœu il doit exprimer¹¹. Dans la *Bibliothèque des romans*, il le formule sans l'aide de sa compagne de misère et de péril.

En relatant la suite des événements, Wieland est plus concis que son modèle; d'après celui-ci, la barrique reste d'abord barrique, mais flotte sans plus courir le danger de sombrer. Ce n'est qu'en vertu d'un second vœu qu'elle se transforme en galère « ornée de tous ses agrès et de toutes les commodités nécessaires pour faire un voyage de long cours »¹². Chez le poète allemand le fût est immédiatement transformé en galère : c'est que Vastole qui a conseillé Pervonte, est plus prompte d'esprit et plus exigeante que lui. Mais ensuite, Wieland se complaît dans une description détaillée du bâtiment, véritable nid de plaisir et d'amour. La galère fait penser à celle qui porta Cléopâtre au-devant d'Antoine¹³.

En veine de bavardage, le poète, versé dans la pensée wolffienne, insère ici une petite digression sur l'attitude de Pervonte. Le jeune homme ne se demande pas si tous ces événements ont de la réalité. Pour lui, toute existence porte en elle-même sa justification, du fait même qu'elle existe. Une fois de plus, Wieland oppose son héros satisfait de ce qu'il possède, à Vastole éternellement avide de changement et de nouveauté. Le poète a également soin de préciser que l'attitude de la princesse en face d'un être si miraculeusement doté de forces surnaturelles, commence à changer¹⁴. — La galère avec ses occupants double un cap¹⁵ et arrive à la plus belle des plages¹⁶ d'où l'on aperçoit un vallon solitaire entouré de hauteurs¹⁷. Wieland brode un peu sur les données de sa source et cite, en pas-

9. v. 562-563.

10. v. 542-568.

11. v. 569-570.

12. *BR*, 172.

13. v. 571-594.

14. v. 594-618.

15. v. 619; *BR*, 173.

16. v. 621; *BR*, 173.

17. v. 622-628; *BR*, 173.

sant, une île heureuse du Pacifique pour renforcer le charme lyrique de son évocation. Par contre, il trouve inutile d'insister sur le fait que des collines séparent cette vallée de la ville de Salerne, détail que rapporte la *Bibliothèque des romans*¹⁸.

Vastole désire habiter ce lieu. Elle dit à Pervonte que quelque chose fait cependant défaut. Le pauvre garçon estimant que ce qui manque le plus, ce sont des choses bonnes à manger et suspendues aux arbres comme au Pays de Cocagne, est vivement rabroué¹⁹ : détail inventé par Wieland pour agrémenter son récit de quelques mouvements psychologiques. Vastole songe naturellement à « un beau château dans lequel ils puissent trouver toutes les commodités de la vie et être servis comme dans le palais de Salerne ». Ainsi s'exprime la *Bibliothèque des romans*²⁰. Wieland développe cette donnée sèche, et décrit complaisamment cette demeure somptueuse ; il n'omet pas d'ajouter sa petite touche érotique : Vastole réclame « dans le plus ombreux des bosquets un bain, construit de marbre, et si beau que Vénus elle-même désirerait s'y baigner »²¹.

Pervonte — geste qui ne figure pas à la *Bibliothèque des romans* — a une hésitation avant de formuler à son tour le vœu exprimé par Vastole²², mais s'y décide quand-même. Il obtient tout ce que la princesse désire, et même plus ; ils sont les premiers à en être éblouis²³. La source, plus concise, moins lyrique que le poème allemand, ne sait rien de cet étonnement. De même, le moment où ils pénètrent dans le palais et y sont accueillis par de la musique, ne figure que chez Wieland²⁴. Ensuite, en quelques lignes, la *Bibliothèque des romans*²⁵ dit qu'on soupe et qu'on va « bientôt après se reposer des fatigues et des inquiétudes de la journée ». Wieland, au contraire, développe longuement cette situation ; Pervonte mange au point de ne plus respirer qu'avec peine. Il n'est plus maître du flot de joie qu'il sent monter en lui en considérant où il se trouve. Il boit ; et naturellement il commence à prendre des libertés avec Vastole. La princesse

18. BR, 173.

19. v. 629-639.

20. p. 173.

21. v. 645-667.

22. v. 667-669.

23. v. 668-677.

24. v. 678-679.

25. p. 174.

est prise dans un cruel dilemme. Entrera-t-elle au couvent ou acceptera-t-elle Pervonte pour époux²⁶? La *Bibliothèque des romans* ne précipite pas ainsi la marche des événements. Elle laisse passer cette nuit et une partie de la journée suivante sans que rien ne se produise : elle ne sait rien des désirs amoureux du protégé des fées. Elle dit simplement que la princesse regrette la laideur de celui à qui elle « avoit obligation de ce merveilleux établissement »²⁷. Puis c'est dans les deux textes le même dialogue : la princesse dit à Pervonte qu'il ne perdrait rien à être plus beau. Le jeune homme répond que personnellement il se trouve suffisamment bien fait, mais qu'il consent à accepter un extérieur plus présentable si Vastole y attache de l'importance. Wieland est plus loquace et montre son don de la conversation ; mais nulle différence de fond n'existe entre son exposé et celui de sa source.

Celle-ci passe très rapidement sur la métamorphose de Pervonte. Wieland, au contraire, insiste. Sa Vastole à lui n'est pas en vain une création de son esprit ; elle porte en elle la vision d'un idéal physique qui vient de l'antiquité, et songe à Adonis, à Milon de Crotone, à Antinoüs, à Hercule ; et l'imprécise synthèse dont elle rêve devient une réalité vivante et parfaite : elle n'est même pas le résultat d'une parole que Vastole aurait eu à prononcer. Le désir simplement ressenti par la princesse gagne la vertu magique jusqu'alors attachée aux propos formulés par Pervonte²⁸. Le consentement de principe exprimé auparavant par le protégé des fées²⁹, suffit. Dans la *Bibliothèque des romans*³¹, Vastole réclame immédiatement un prêtre pour « faire réparer, par un bon et légitime mariage, le tort qu'avoit pu faire à sa réputation la naissance des deux petites filles ». Wieland se soucie peu de ce qu'il considère ici comme une simple formalité. Chez sa Vastole à lui, les sens parlent, et parlent d'une voix si forte que nulle autre considération ne peut se faire entendre à côté d'elle ; chez lui, il n'y a que joie naïve et débordement amoureux, érotique³².

26. v. 680-711.

27. p. 174.

28. v. 712-725 ; *BR*, 174.

29. v. 726-742.

30. v. 724-725 ; *BR* 174.

31. p. 175.

32. v. 743-768.

Cette note sensuelle se retrouve encore dans les vers³³ exposant les raisons qui amènent Vastole à constater le manque d'esprit de Pervonte. Quand les corps sont fatigués, l'esprit reprend ses droits. Vastole s'ennuie à côté de son amant beau, las, sot. La source passe sous silence les raisons qui déterminent ce nouveau vœu de la jeune femme. Mais dans l'un et l'autre texte, il est formulé et exaucé³⁴. Seulement, chez Wieland, Pervonte doit devenir très intelligent, aussi intelligent que possible. La *Bibliothèque des romans* lui confère, par contre, juste la dose qu'il faut pour « être heureux et rendre sa femme heureuse »³⁵. Wieland juge, du reste, nécessaire de dire que les fées exaucèrent le vœu et peut-être dans une mesure dépassant, tout compte fait, les désirs de Vastole³⁶.

Pervonte propose, précisément en vertu de son intelligence nouvellement acquise, de ne plus user du don que lui avaient accordé les fées. Dans la *Bibliothèque des romans*, on trouve la même décision, elle est commandée par une raison fort terre à terre : les fées pourraient se lasser³⁷. Chez Wieland, c'est le sens de la mesure, de la modération qui inspire Pervonte. Puis, Pervonte dit qu'il faut jouir des biens que l'on possède pour vraiment les acquérir. Et enfin il estime qu'il faut répandre autour de soi bonheur, joie, vie, quand le sort vous a favorisé³⁸. Par là, le poème de Wieland dépasse singulièrement la source et son tableau d'une vie paisible, heureuse, inspirée d'une certaine sagesse, mais dépourvue de toute pensée altruiste, généreuse³⁹. Il la dépasse encore par l'idée générale : un sot peut arriver, en face de la vie, à la même solution qu'un sage. Le sot et le sage savent se résigner en face de la destinée et de ses desseins insondables. Ils arrivent à cette attitude par des voies différentes. L'un ne désire rien parce qu'il manque d'intelligence, l'autre parce qu'il en est pourvu suffisamment⁴⁰.

*
**

L'œuvre de Wieland a donc une portée morale qui est refusée à son modèle. Cela crée la différence essentielle entre le récit de l'Ita-

33. v. 769-793.

34. v. 808-810 ; *BR*, 175.

35. v. 801-803 ; *BR* 175.

37. p. 175/176.

38. v. 814-824.

39. p. 176.

40. *T. M.*, 1778, IV, 98 ; Senffert, *Euphorion*, 1903, 78.

lien et le poème de l'Allemand. Mais il y a encore d'autres points où le contact entre les deux œuvres n'existe plus.

Ne parlons de la forme que pour mémoire : ici des vers, là, de la prose. Ici, un artiste du rythme, de la rime, de la conversation, de la digression, là, un exposé fort sec. Ne mentionnons aussi qu'en passant la manière habile dont Wieland présente les deux personnages de son œuvre.

Ce sont les changements de fond qui sont vraiment significatifs. Inutile de revenir sur le sens que Wieland a donné à son *Pervonte*. Mais il faut insister sur les autres facteurs qui créent une atmosphère nouvelle.

Et tout d'abord, il y a plus de vie concrète. Le portrait physique de Pervonte, la grosseur de Vastole et l'agitation autour de cette grosseur, la fête populaire de la Cocagne, l'emportement du roi contre sa fille, l'attitude de Pervonte et de Vastole dans la barrique, la description de la galère, du château, du premier souper du couple dans sa nouvelle demeure somptueuse, les désirs érotiques de Pervonte : autant de tableaux desquels émane un flot de vie intense et qui fait défaut au conte italien. Et il n'y a pas que des mouvements extérieurs. Les sens, les âmes, les esprits vibrent plus fortement. L'érotisme tient une large place. La psychologie des deux protagonistes devient plus nuancée. Wieland introduit en outre dans son œuvre des préoccupations assez surprenantes pour le cadre d'un conte de fées : voyez le petit mouvement de révolte sociale de Pervonte devant les fées, voyez les considérations du poète sur l'éducation des deux sœurs à la cour, voyez les flèches qu'il décoche aux milieux que forment courtisans et peuple, voyez la bourgeoisie que, en signe des temps, introduit ce représentant du Tiers état. Tous ces apports nouveaux donnent un poids spécifique accru au poème allemand.

Dans cet ordre d'idées il faut signaler un point qui a une importance capitale pour l'économie de l'œuvre toute entière : le Pervonte de Wieland est plus intelligent que Vastole ne le souhaite. Il y a là le germe d'un antagonisme qui, au gré du poète, pourra pousser l'action plus loin. La psychologie remplace la féerie comme force qui décide de la marche des événements. Wieland élève les poupées du conte de fées au rang d'individus vivants¹, même dans les deux premiers chants où il s'inspire de sa source. Il est impossible de s'y tromper : le poète ne veut plus de la féerie que comme d'une chose toute exté-

1. Seuffert, *l. c.*, 79.

rieure. Il veut dégager, exposer une philosophie qui a de la valeur pour la vie réelle. Cela est encore plus évident quand on songe à la place que *Pervonte* occupe dans l'œuvre de Wieland et que M. Seuffert a mise en lumière².

En dépit de cette portée morale, le lecteur ne trouve le poème pas alourdi. La bonne humeur ne cesse d'y régner. Elle est soutenue par la désinvolture avec laquelle Wieland mêle tout à tout. On est tellement entraîné par ce flot de jovialité que l'on accepte jusqu'à un petit cours de philosophie wolffienne et, bien plus facilement encore, des réminiscences de Wieland helléniste.

Ce qu'il faut le plus admirer, c'est l'art avec lequel Wieland sait terminer toute cette sarabande de personnes, de caprices, de bribes d'érudition, de désir et d'aversion, de soupirs et d'empportements, par un son grave, par une leçon morale. Il y arrive sans détruire l'impression d'unité de son œuvre. Il ne choque pas le lecteur; il le subjugue, lui impose sa vision. C'est le triomphe du poète qui a su faire éclore des fleurs là où avant lui il n'y avait guère que du terrain aride. Il a rendu plus profond, plus vivant, plus varié ce qui avant lui n'avait été qu'une « vieille, très vieille histoire racontée par les bonnes femmes de Naples »³.

Pervonte a eu une suite en 1794. Elle n'était pas absolument indispensable⁴. Au point où Wieland avait laissé son poème en 1778, le problème lui avait paru poussé suffisamment loin; ses goûts de psychologue avaient pu se satisfaire. Aussi, ne s'était-il même pas soucié de suivre sa source jusqu'à la fin. Que lui importait, puisque Pervonte s'était fait une philosophie solidement fondée, que le roi retrouvât Vastole et la ramenât avec le gendre et les petites-filles à Salerne? Et quand le poète ajoutera aux deux premiers chants un troisième, celui-ci sera — sauf la brève apparition du couple au château du souverain⁵ — dégagé de tout lien avec le *Pentaméron*. La dernière partie sera le développement des données morales et psychologiques que Wieland avait introduites dans son œuvre en les puisant essentiellement dans sa propre substance à lui⁶.

2. *ibid.*, 78.

3. *T. M.*, 1778, IV, 99, note.

4. Seuffert, *Euphorion*, 1903, 80/81.

5. *ibid.*, 83.

6. *ibid.*, 81-99.

CHAPITRE V.

CLÉLIE ET SINIBALDE.¹

Clélie et Sinibalde est une histoire sans féerie. Caviceo en a fourni la matière². — Voici le contenu de ce poème en dix chants précédés d'une introduction.

Cela débute à Palerme³, au jour de la Sainte-Catherine. Sinibalde, jeune fainéant, de la race de Tancrède, accompagné de son ami Guido, pénètre dans une église, tout contre son habitude : les jeunes beautés l'y attirent. Jusqu'à ce jour, l'amour n'a pas eu de prise sur lui. Il n'a cherché que son plaisir, frivolement. Mais il aperçoit une jeune fille « semblable aux anges du Guide », et le voici subjugué. Cependant, il a aussi fait naître l'amour dans le cœur de celle qui l'a enflammé. C'est entre eux un va-et-vient de regards ; la jeune fille croit lui montrer un visage sévère. Elle est fort troublée par ce qui lui arrive. Pourtant, la messe terminée, ses yeux cherchent le jeune homme inconnu sans le retrouver ; emmené par un vieil oncle, il a dû partir sans apprendre le nom de celle qu'il s'est si soudainement mis à aimer. Elle, de son côté, est obligée de rentrer au logis où l'attendent une vieille tante souffrant de la goutte, sourde, et ne voyant plus que d'un œil. Le ménage compte en outre une servante, dame Claire, ancienne nourrice de Rosine — car tel est le nom de cette enfant de quinze ans. Dame Claire est pieuse, mais, aussi, portée à aider les jeunes cœurs en mal d'amour.

Elle a accompagné Rosine à l'église et très bien remarqué Sinibalde et Guido. Elle a conçu quelque soupçon. Elle connaît les deux jeunes gens, mais les confond toujours l'un avec l'autre. Rosine et la

1. Bibliographie : R. Köhler, *Zu Wielands « Clélie und Sinibald »* (*Kleinere Schriften*, III, 101-106).

F. Muncker, *Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wissensch.*, 1903, Heft 2, S. 125 ss.).

2. *Hempel*, XII, 115.

3. Chant I^{er}.

nourrice sont dévorées par l'envie de parler du petit événement qui s'est déroulé pendant la messe. La jeune fille prétexte un mal de tête pour pouvoir se retirer dans sa chambre et échapper ainsi à la présence importune de la tante. Dame Claire tient compagnie à Rosine. On bavarde, et la nourrice dit que le beau seigneur aperçu à l'église s'appelle Guido. Il est amoureux de Rosine; Claire l'a bien vu. Il est vrai que l'oncle peut former obstacle au plan de mariage de son neveu. Mais les choses s'arrangeront sans doute. Bref, la nourrice voit la jeune fille déjà mariée. Sur cette parole d'encouragement, elle la laisse seule : il vaut mieux dormir que veiller, la nuit.

Le conseil de dame Claire est sage; adressé à Sinibalde, il eût été perdu, cependant. Après s'être débarrassé de la compagnie de son oncle, le jeune homme a cherché jusqu'à l'Angélus du soir la maison de sa belle inconnue, et ne l'a pas trouvée. Puis, ç'a été la nuit passée en d'amoureuses rêveries éveillées.

Or, Asmodée¹ a fait encore d'autres ravages, ce jour-là, à l'église. De son prie-dieu, entouré d'une grille qui la soustrait à tous les regards, mais lui permet de voir, Clélie de Montapert a aperçu Guido et s'est éprise de lui, comme Rosine, de Sinibalde. Les deux jeunes filles, parentes et amies, sont en outre voisines : de leurs fenêtres elles peuvent se parler, et bavardent souvent la moitié de la nuit; car nulle rivalité en amour ne les a encore séparées.

Elles n'ont nul contact avec le monde. Aussi, pour Rosine ce sera probablement après la mort de la tante, sauf hasard heureux, le convent. Clélie doit s'attendre au mariage avec son tuteur Pantaléon, vieillard cupide, jaloux et malmené par la goutte. Rosine, très douce, s'en remet au ciel de son sort; Clélie, fouguese, se cabre devant l'avenir qui la menace. Si Rosine aime Sinibalde avec toute la tendresse qui est en elle, Clélie aime Guido avec plus d'ardeur. Mais Guido, bien entendu, ne sait rien du feu qu'il a allumé.

Dame Claire a un pendant auprès de Clélie; c'est Laurette, fille jolie et délurée, digne de porter un nom si coquet. Elle se met en route pour trouver le jeune homme dont sa maîtresse a su lui faire le portrait, sans pourtant pouvoir lui dire le nom. Laurette réussit à apprendre que l'inconnu s'appelle Guido de Ripalte et qu'il est grand conquérant de cœurs de vierges. L'amour n'est pour lui qu'un passe-temps. Clélie se propose de venger l'amour et les femmes sur l'audacieux.

4. Chant 2.

Les deux jeunes gens⁵, Guido et Sinibalde, sont unis par l'amitié comme le sont Rosine et Clélie. Ils habitent la même maison, et Laurette qui l'a découverte et y pénètre, parle à Sinibalde, en croyant avoir Guido devant elle. Pour Sinibalde, Laurette est la messagère de la jeune fille vue à l'église et qui pour lui s'appellera naturellement Clélie. Laurette n'est-elle pas au service d'une Clélie ? A la fin, la messagère est récompensée par une poignée de pièces d'or, et Sinibalde prend rendez vous avec elle pour le lendemain, à dix heures du soir, devant le jardin de la bien aimée. Là, Laurette et lui fixeront ce qu'il convient de faire. — Clélie écoutant le compte-rendu de sa servante, est étonnée d'être aimée, alors qu'elle n'a jamais été vue par le jeune homme. Elle est surprise d'entendre que pour lui elle a les yeux bleus. Mais l'amour est habile avocat, et la jeune fille n'approfondit pas toutes ces questions, d'autant plus qu'elle n'aime pas se laisser arrêter par des obstacles, ainsi que le répète le poète.

Pendant ce temps, Rosine est agitée par mille inquiétudes. Nul signe de vie de celui qu'elle suppose s'appeler Guido. Elle croit le haïr et interdit à dame Claire de parler du volage. Le remède de faire partager ses soucis par Clélie, n'existe plus : les jeunes filles sentent confusément qu'elles sont devenues rivales..

Sinibalde est au rendez-vous, longtemps avant l'heure fixée. Mais au lieu de Laurette, il trouve dame Claire. Celle-ci le reconnaît sans que le jeune homme se rende compte qu'il n'a pas la jolie servante devant lui. Après un début où naturellement un interlocuteur étonne l'autre par des propos semblant déçus, la conversation finit bien au gré des deux partenaires. La vieille nourrice promet de faire l'impossible pour que la nuit prochaine le mariage, secret mais valable, unisse le couple amoureux.

Wieland intercale ici une page pour faire semblant de vouloir expliquer comment Sinibalde a pu prendre dame Claire pour Laurette, puis continue son récit.

Onze heures sonnent. Sinibalde est parti. Le hasard amène Guido qui revient d'un repas de noces. Il est interpellé par Laurette; elle lui reproche son retard, mais lui donne, au nom de Clélie, rendez vous pour le lendemain, à minuit au jardin. Guido, jouisseur sans scrupules et confiant en sa désinvolture qui l'a tiré déjà de bien des affaires, accepte. Il comprend qu'il y a eu erreur et se promet d'en avoir tout le bénéfice possible.

5. Chant 3.

Wieland résume⁶ l'imbroglia qui a mis cinq jours à naître : il y a deux Clélie's malades d'amour pour un Guido ; il y a deux Guidos brûlant pour une Clélie ; et deux Laurettes ont convié toutes ces personnes à un pavillon situé dans un jardin.

Pareille situation n'a été rendue possible que par le silence des deux jeunes gens. Amants discrets, ils ne se sont rien dit de leur dernière conquête — fidèles à la bonne tradition de la chevalerie. Mais que va-t-il advenir de tout cela ?

Rosine hésite à se rendre au pavillon où veut la mener sa vieille nourrice. Dame Claire la rassure : le cas échéant, elle interviendra. Pourtant, la jeune fille ne peut pas se décider. Finalement, la nourrice la porte dans ses bras au lieu du rendez-vous. Un jeune homme paraît que l'éclairage insuffisant permet de prendre pour Sinibalde. Dame Claire n'y regarde du reste pas de bien près. Le jeune homme est Guido qui s'est trompé de porte et de jardin. Il veut « mener les choses rondement comme fait un faune enlaçant une ménade au fond du bois le plus épais ». Rosine, blessée dans le tréfond de son être, outragée, appelle au secours. La nourrice arrive et met Guido en fuite.

Mais Sinibalde, lui aussi, s'est trompé de porte et pénètre dans le jardin de Clélie ; en outre il est encore en retard. Dans le pavillon obscur, il attend un certain temps ; quelqu'un vient ; Sinibalde croit trouver enfin Rosine-Clélie et tient Laurette dans ses bras. Celle-ci après ne s'être pas trop pressée de se dégager, se met à parler. Non, Clélie n'a pas manqué de bonne volonté en ne venant pas. Cependant Laurette ne peut pas s'empêcher de trouver singulière la manière dont le jeune homme s'est épris de la jeune fille. C'est à peine s'il l'a entrevue. Cet amour est certainement l'œuvre de forces surnaturelles. C'est une garantie que tout ira bien. Et pourtant le vieux tuteur se doute de quelque chose et a enfermé sa pupille. Par bonheur il n'a pas pris la même précaution à l'égard de la servante, et celle-ci dit à l'amoureux le seul moyen de faire avorter les projets nuptiaux du vieux monstre. Avant quarante-huit heures, la demoiselle devra quitter Palerme. L'aide de Guido-Sinibalde est indispensable. Par un moyen ou un autre, s'il le faut par une lettre, il sera informé des mesures à prendre. Puis, prestement, l'ardent amoureux est reconduit et se trouve dans la rue.

Or, le vrai Guido reçoit la lettre : qu'il soit à la maison de

6. Chant 4.

Clélie cette nuit, à deux heures, prêt pour un voyage par mer; qu'il commande une barque qui puisse conduire tout le monde à Salerne. Le jeune homme accepte. Nulle dame ne pourra dire qu'il a hésité à risquer sa vie pour elle. En effet, à l'heure fixée, le petit navire fait voile pour le but indiqué.

Le pauvre Sinibalde⁷ poursuivi par la malchance, doit se contenter d'un bonheur de rêve. En songe, il reçoit la lettre promise; elle lui apprend qu'il peut rejoindre la bien-aimée dans la chambre nuptiale. Mais avant le moment du suprême bonheur, le rêveur se réveille. En vain, il attend le mot qu'on lui a fait espérer. Nulle missive n'arrive. Il rôde dans la nuit autour de la maison de celle qu'il aime. Peine perdue. Le lendemain il la voit à l'église Saint-Pierre. Elle ne daigne pas le remarquer. Il n'y comprend rien, va se poster en face de la fenêtre de la jeune fille. Celle-ci l'ouvre, aperçoit le soupirant et la referme bien vite. Furieux, il s'en va pour passer une nuit remplie d'imprécations contre les filles d'Ève et contre l'amour. Cela ne l'empêche pas de chercher Rosine-Clélie dès le jour à Saint-Pierre et à Sainte-Catherine. La chance ne lui sourit pas. Enfin, il trouve la bien-aimée dans un tout petit cloître fort éloigné. Mais à nouveau elle ne consent pas à agréer l'hommage de ses regards enflammés et de ses soupirs. Il ne récolte qu'un coup d'œil chargé de colère et de dédain, complété par une semonce dans les formes, débitée par dame Claire. Sinibalde n'y comprend naturellement rien et réitère la déclaration de son amour pour la jeune fille. Qu'on cherche un prêtre. Il ne demande pas mieux que de terminer honnêtement les choses. La nourrice ne veut rien entendre, et plante là le pauvre amoureux. Celui-ci entrevoit un malentendu. Il cherche à obtenir une explication. La maison de la belle reste fermée, surveillée par dame Claire. Que faire? Il commande chez un artiste, Ralph le bancal, une statue de sainte Catherine. Ce chef-d'œuvre est fait en carton, et creux. Sinibalde s'y glisse, et par une manœuvre habile, il arrive à se faire transporter ainsi dans la maison, dans la chambre de Rosine-Clélie.

La jeune fille⁸ n'a pas pu chasser de son esprit l'image du jeune homme, malgré la conduite brutale et laide de Guido. Elle évoque cette messe où elle l'a vu pour la première fois. Il semblait être si noble et si beau. Elle se croit punie par sainte Catherine

7. Chant 5.

8. Chant 6.

pour avoir eu des pensées profanes, pour ne pas leur avoir résisté comme elle aurait dû le faire. Perdue dans sa douleur, elle rêve, à moitié dévêtue lorsque soudain elle entend une voix, sortie de la statue. Elle lui dit, cette voix, de faire taire ses scrupules et promet la fin de tous les chagrins. Et Sinibalde de sortir de sa cachette.

Frayeur de Rosine qui le reconnaît. Où se cacher ? Mais le jeune homme sait apaiser toute les craintes, et voici le couple se mettant à se parler ; bientôt la scène au pavillon du jardin n'est plus imputée à Sinibalde-Guido. Il parvient aussi à convaincre la bien-aimée qu'il s'est introduit chez elle sans mauvaise intention, mais simplement pour dissiper un malentendu. Cependant, Rosine n'est pas sûre que la sainte ne soit pas en colère. Cette crainte sauve peut-être la vierge qui revient soudain à elle lorsqu'elle entend prononcer par l'amoureux le mot « époux ». Elle veut bien l'aimer, ce jeune homme, mais ne consent même pas à lui donner un baiser. Le désir emporte Sinibalde ; il est vaincu après une longue lutte qui a également fatigué Rosine ; la jeune fille a besoin de repos, de sommeil. Il fait froid ; que faire de l'amoureux ? Eh bien, tournant le dos à Rosine, il passera gentiment la nuit sur un vieux divan, pendant que, vêtue de sa jupe, la jeune fille se glisse dans son lit et s'endort, la conscience calme, le cœur léger.

Sinibalde-Guido tient bon⁹ durant une heure ; puis il s'approche du lit de Rosine qui se réveille soudain. Car elle a rêvé que sainte Catherine avec vingt-quatre vierges lui est apparue et lui a enjoint de ne jamais céder à un mauvais désir ni de participer au péché d'autrui. Un homme que Rosine connaît bien s'est rendu coupable à l'égard de la sainte ; mais il peut se racheter. Que Rosine le laisse donc quitter Palerme immédiatement, en pénitent. Car sans pénitence, nulle rémission des péchés. Rosine raconte ce songe à Sinibalde ; il jure de se soumettre à tout ce qu'elle lui imposera. Il ira en Arabie, au Mont-Sainte-Catherine, en passant par le mont Horeb et la Source-aux-perdrix. Ainsi il arrivera à la chapelle que sainte Hélène a construite en l'honneur de sainte Catherine, au sommet de sa montagne. Là, où le sol a conservé l'empreinte du corps de la vierge martyre, il passera neuf jours dans les prières, les jeûnes, les flagellations... La sainte soutiendra le pénitent sur son chemin ardu. Le jeune homme est atterré, cherche à se sous-

9. Chant 7.

traire à ce qui lui semble une chimère, non pas un ordre venu d'en haut. Rosine Clélie ne cède pas. Sinibalde-Guido ne la conquerra et ne gagnera le salut de son âme que par ce pèlerinage. Il y consent donc. Mais au moins il emportera comme viatique le souvenir d'un baiser donné à la bien aimée. Elle lui tend la joue, il prend la bouche. Et sans le réveil opportun de dame Claire, les choses auraient pu prendre une tournure aucunement voulue par sainte Catherine. Un bruit léger venu de la chambre de la nourrice force Sinibalde à se cacher dans la statue, et bientôt il reprend le chemin de l'atelier de maître Ralph.

Le poème revient alors à l'autre couple, à la vraie Clélie et au vrai Guido¹⁰.

Guido découvre avec quelle belle jeune fille le hasard l'a réuni sur le même navire. Le bonheur est réciproque. Le couple n'attend que le prêtre qui les unira, à Salerne. Hélas ! une tempête pousse le bâtiment vers la côte de la Tripolitaine où il fait naufrage. Les amoureux sont séparés durant six longues années sans se voir et finissent par désespérer à tout jamais de leur union. Pendant ce temps, Sinibalde fait son pèlerinage. Il passe par le Caire et Suès et se dirige à dos de chameau vers le désert du Sinaï, exécutant tous les ordres de Rosine. Il veut en faire davantage et pousser jusqu'à Jérusalem. Il y arrive, pour rester malade, à l'hôpital Saint-Jean, pendant six mois. Puis ce sont des courses à travers l'Orient ; trois années durant, il est l'esclave d'un émir ; un templier le délivre. Sinibalde l'accompagne, dans sa course aux aventures, jusqu'à ce que le chevalier tombe dans un combat. Cela a lieu cinq ans après le départ de Palerme. On ne sait pas ce qui lui arriva ensuite, dit Wieland fort sèchement.

Rosine, dont l'âme reste d'abord toujours à peu près égale, attend fidèlement celui qu'elle aime, et se partage entre le ménage et des occupations pieuses ; elle brode un voile en ex-voto pour sainte Catherine, si le jeune homme revient bien portant, fidèle, et lavé de ses péchés. Après une année, elle commence à s'inquiéter, à perdre courage. Elle dépérit. Finalement, sa tante morte, elle se met en route, à la recherche de Sinibalde au pays du mont Sinaï. Dame Claire proteste d'abord, puis l'accompagne. Mais le voyage finit mal : des pirates attaquent le navire, et les deux femmes sont vendues comme esclaves à Damas.

10. Chant 8.

Or, les quatre autres héros et héroïnes du poème¹¹ se trouvent par un hasard miraculeux réunis à Damas, pour leur grand étonnement. Voici Sinibalde dans une roseraie de la mère du sultan Saladin. Rosine, Laurette, Clélie obéissent depuis peu de temps à la même maîtresse. Hasard ou intervention de sainte Catherine ? Peu importe. Voici en tout cas Clélie et Rosine se racontant leurs aventures, mais sans souffler mot des deux Guidos. Sinibalde erre dans les jardins ; il attend la venue de sa bien-aimée — Wieland ne précise pas comment Sinibalde en connaît la présence à Damas — et se trouve soudain en face de Guido. Les deux amis s'étonnent, s'écrient, se demandent le comment et le pourquoi de leurs séjours en ces lieux. L'amour y a amené l'un et l'autre — un amour pour une jeune fille qui mérite tous les éloges extatiques et qu'il n'a plus vue depuis six ans, explique l'un et l'autre. Cette coïncidence frappe les amis ; ils sont étonnés davantage par les autres détails qui ont marqué les débuts de leurs amours. Quand le nom de Clélie est prononcé, à la fin, la fureur et la jalousie lance Sinibalde contre Guido. Les deux amis se trouvent, l'épée à la main, l'un en face de l'autre.

Or, dans la même nuit, Clélie et Rosine n'ont plus pu retenir le secret réciproque de leur amour. Une scène, semblable à celle qui s'est déroulée entre les hommes, suit : mais les deux jeunes filles à la fin, ne se dressent pas l'une contre l'autre. Rosine croit tout perdu ; Clélie, moins impressionnable, plus énergique, veut voir, avant de désespérer. Ensemble, elles courent vers le point d'où à l'instant elles ont entendu venir le bruit d'un combat. Et déjà Guido et Clélie, Sinibalde et Rosine se jettent l'un dans les bras de l'autre. Leurs cris de joie remplissent toute la roseraie ; Laurette et dame Claire les entendent et accourent. Et voici ces destinées, tout naturellement, menées à un heureux aboutissement.

La sultane¹² donne la liberté à ses six esclaves et les renvoie chez eux chargés de cadeaux. Mais en cours de route, une tempête s'élève, une fois de plus ; le bâtiment périt, corps et biens, sauf les deux couples, Laurette et dame Claire. Rosine a prié sainte Catherine laquelle a délégué saint Christophe pour opérer le sauvetage qui profite aussi au voile brodé par Rosine et emporté par elle lors de son départ de Palerme. Les naufragés sont jetés au rivage d'une

11. Chant 9.

12. Chant 10.

toute petite île, habitée par un ermite, le père Paul, fervent adorateur de sainte Petronille, et par son neveu; ils vivent de légumes et de quelque gibier tué à l'occasion. Les deux religieux sont fort hétérodoxes : ils estiment que le mariage leur est permis, Puisque Dieu a créé l'homme et la femme, argue le révérend père Paul, tout théologien qui condamne le mariage, même le mariage d'un prêtre, a tort. Le père marie les deux couples, marie son neveu avec Laurette et épouse de son côté dame Claire. Et voici que malgré toutes les difficultés et tous les travaux et efforts demandés aux hommes et aux femmes, la petite île — c'est l'île de Lampéduse — a pour habitants les gens qui sont peut-être les plus heureux de la terre.

Cependant, Rosine a encore des scrupules religieux : sainte Catherine les a tous sauvés, sainte Catherine doit être remerciée, sainte Catherine doit avoir son effigie dans la chapelle. Sinibalde qui a déjà appris tant de métiers, s'improvise sculpteur en bois. Sous ses mains une statue prend forme; elle doit représenter sainte Catherine, mais ressemble parfaitement à Rosine. Puis, c'est l'installation du chef-d'œuvre plastique à la chapelle de sainte Pétro-nille. Le voile sauvé du désastre enveloppe le front de la statue. Rosine est agenouillée en prière devant elle. Un regard chargé de grâce descend de la sainte vers la jeune femme qui sait enfin que tout péché est à présent remis.

Wieland a dit dans l'introduction de son poème que Caviceo était la source de *Clélie et Sinibalde*¹. Donnée fort insuffisante. Qui connaît Caviceo ? Aussi, le poète a-t-il complété sa première indication par trop succincte. Dans une conversation avec Böttiger² il revient à son auteur, romancier italien tout à fait inconnu qui a vécu au XVI^e siècle. C'est dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, continue Wieland, qu'il en a trouvé le « bavardage incohérent » — jugement exact confirmé par l'avis que le recueil français émet aussi de son côté sur le récit de l'Italien³, en guise d'introduction aux *Amours de Pérégrin et de Genièvre*⁴.

Wieland souligne qu'il n'y a nulle féerie dans son poème⁵. Sans doute. Il n'en est pas moins vrai que l'œuvre contient quelques

1. XII, 115.

2. *Lit. Zustände...* I, 182.

3. *Mél.* X, 278 ss.

4. *ibid.*, 278-391.

5. XII, 115.

invraisemblances de taille. Le poète en convient, et passe avec une désinvolture souriante⁶. Il se dit probablement que sa source, Caviceo, use d'une liberté bien plus grande encore. Les *Mélanges*⁷ écrivent en effet, et à juste titre, que le roman italien réunit une bonne dose « d'inconséquences, de trivialités, d'invraisemblances et d'impossibilités ».

Voilà donc le premier apport de ce texte franco-italien auquel Wieland doit du reste fort peu. Il lui a pris quelques « positions » pour employer le terme de l'introduction de la source⁸.

La donnée générale commune aux deux œuvres est celle-ci : un jeune homme, Sinibalde chez Wieland, Pérégrin chez Caviceo, se croit à l'abri des atteintes de l'amour ; présomption téméraire : « de longs et pénibles travaux furent la punition que méritoit son imprudence »⁹.

Le théâtre principal du roman est Ferrare¹⁰ que le poème remplacera par Palerme.

Pérégrin, tout comme Sinibalde, s'est donc « fait un système de braver l'amour »¹¹. Il succombe ainsi que le héros de Wieland, en voyant une belle inconnue — elle s'appelle Genièvre — dans « un couvent de Franciscains » ; cela se passe cependant le premier mai, non pas le jour de la Sainte-Catherine¹². Un regard a suffi pour l'enflammer¹³. C'est une des rares concordances qui se trouvent entre les événements dans les deux textes. En voici encore quelques autres, les seules : Pérégrin sera en avance à un rendez-vous fixé par Astane, servante de Genièvre, tout comme Sinibalde le sera à celui que lui a donné Laurette¹⁴. Le stratagème de la statue creuse se trouve déjà chez Caviceo¹⁵ ; mais il ne donne pas au soupirant l'occasion de voir sa belle. Cependant, cette ruse blasphématoire est dans les deux textes la cause du pèlerinage du jeune homme. La pénitence est exigée également chez Caviceo par sainte Catherine apparaissant en songe à la jeune fille. C'est le moment où Wieland suit

6. XII, 200-201.

7. *Mél.*, X, 278.

8. *ibid.*, 279.

9. *ibid.*, 280.

10. *ibid.*.

11. *ibid.*.

12. *ibid.*, 280/281.

13. *ibid.*, 292.

14. *ibid.*, 300 ; *H.*, XII, 142-143.

15. *Mél.*, X, 324-327.

sa source de plus près que partout ailleurs : Genièvre et Rosine ont peur du courroux du ciel¹⁶ ; Pérégrin et Sinibalde jurent d'avance de tout faire pour apaiser cette colère¹⁷ ; les deux textes parlent du Sinaï et de la neuvaine à faire¹⁸ ; Wieland fournit pourtant plus de détails topographiques, baglographiques, théologiques¹⁹. Chez l'Allemand et chez l'Italien, le jeune homme se cabre, veut enlever la base à l'exigence de la jeune fille : ce que celle-ci considère comme une vision envoyée par le ciel, n'est « qu'une erreur, et le fruit d'une imagination frappée »²⁰, « un rêve »²¹. Genièvre et Rosine restent inébranlables, mais promettent, l'une à Pérégrin, l'autre à Sinibalde, de les attendre fidèlement²². Pourtant, les adieux sont bien plus sensuels chez Wieland que chez l'Italien²³. Le pèlerinage au Mont-Sainte-Catherine est imposé à Sinibalde lorsqu'il se trouve dans la chambre de Rosine, et s'approche doucement du lit de la jeune fille endormie. Ce thème de l'amant dans la chambre de la bien-aimée a pu être fourni à Wieland par un passage du roman italien — mais seulement comme donnée générale et sans aucune similitude dans les détails —²⁴ : Pérégrin croit être dans la chambre de Genièvre et s'avance vers la couche où repose une autre qu'elle. Il ne trouve pas Genièvre, il trouve Léonore qui pour un moment croit tenir Lutellus dans ses bras. C'est chez Caviceo le seul et bref passage où apparaisse une confusion de personnes — ce thème que Wieland a si largement développé.

En fait d'autres situations inspirées à Wieland par les *Mélanges*, il convient de noter que Pérégrin et Agathès sont fait prisonniers et vendus comme esclaves à Alep²⁵ : Wieland montre ses six personnages également comme esclaves, mais à Damas. Ce nom figure aussi chez Caviceo, bien que dans un enchaînement de faits fort différent de celui où il apparaît dans le poème allemand²⁶. Pour finir, il faut encore relever que Pérégrin se trouve à certain moment abandonné dans une petite île²⁷.

16. *ibid.*, 338; *H.*, XII, 185.

17. *Mél.*, X, 339; *H.*, XII, 186.

18. *Mél.*, X, 339-340; *H.*, XII, 187.

19. Köhler, 104.

20. *Mél.*, X, 340.

21. *H.*, XII, 189.

22. *Mél.*, X, 341; *H.*, XII, 188.

23. *H.*, XII, 189; *Mél.*, X, 341.

24. *Mél.*, X, 329 ss..

25. *ibid.*, 344.

Wieland doit donc à sa source très peu de choses pour l'action et les scènes de son œuvre. On arrive au même résultat quand on recherche ce qu'il a tiré des caractères fournis par le romancier italien.

De Pérégrin, modèle de Sinibalde, il a déjà été question. Dame Claire a dans les *Mélanges* un vague équivalent dans Violante, « une vieille femme qui avait élevé Pérégrin »²⁶. Astane, servante de Genièvre, peut avoir donné au poète allemand l'idée de Laurette; mais le seul point de contact entre les deux personnages consiste dans leurs fonctions d'intermédiaires délurées, fonctions qu'elles remplissent de manière fort différente²⁷. Anastasie, la sévère et soupçonneuse mère de Genièvre, a inspiré, peut-être, à Wieland le personnage de la tante de Rosine²⁸, bien que cette tante soit de beaucoup moins agissante que cette mère. Mais enfin, l'une et l'autre sont un obstacle aux amours des jeunes filles dont elles ont la charge. Il n'y a qu'une différence de degré. Agathès, ami de Pérégrin, n'a que deux points communs avec Guido : il est fidèlement attaché à Pérégrin, et préfère l'amusement des sens au vrai amour²⁹. On le voit : il n'existe entre tous ces personnages du romancier italien et ceux de Wieland que fort peu de rapprochements à faire.

Cela se vérifie encore pour Genièvre et Rosine. L'héroïne de Caviceo en sait bien plus long que celle de Wieland, sur les dangers de l'amour et sur la psychologie des amants³⁰. Ce qui se retrouve chez les deux jeunes filles, c'est un certain égoïsme ou une certaine prudence. L'une et l'autre imposent impitoyablement une lourde épreuve aux jeunes gens qui les aiment; car l'une et l'autre craignent que le ciel ne punisse celui qui a commis un acte sacrilège, et ne fasse « rejaillir sur elles tout le poids de sa juste colère »³¹.

A quoi se ramènent les obligations de l'Allemand envers l'Italien ? Celui-ci a fourni un point de départ, une idée générale, quelques situations, des rudiments de quelques caractères. Il est signi-

26. *ibid.*, 378.

27. *ibid.*, 383.

28. *ibid.*, 284.

29. *ibid.*, 296, 299, 312, 325.

30. *Mél.*, X, 298, 369, 371.

31. *ibid.*, 282, 342.

32. *ibid.*, 293/295.

33. *ibid.*, 338; *H.*, XII, 185, l. 34.

ficatif que l'imbroglia résumé par Wieland au début du quatrième chant¹ et qui est si important pour l'économie de tout le poème, ne se trouve pas chez Caviceo. Puis, soulignons deux points pour leur valeur symbolique : aucun nom n'a passé du roman dans le poème sauf celui de Damas ; et quelques années après avoir composé son œuvre, Wieland ne se souvenait même plus du nom exact de l'auteur étranger.

Caviceo a écrit un roman d'amour et d'aventures. Nulle idée à exposer, nulle thèse à soutenir ne vient donner du poids à son récit. Cela est vrai également pour l'œuvre de Wieland, abstraction faite de la fin. Là, surgit soudain le problème de la civilisation raffinée d'un côté, et, d'autre part, celui de la vie simple de l'homme près de la nature². Le poète touche ici à un sujet qui l'a souvent préoccupé et se trouve lié au nom de Rousseau³. A Rousseau vient se joindre Diderot qui avait évoqué l'île de Lampédouse, siège d'une petite communauté d'hommes heureux⁴.

Wieland ne fait qu'effleurer cette question. Il y mêle une note gaillarde : l'attitude négative à l'égard de la société policée et, par là, faussée, se trouve marquée par les propos et les actes des prêtres qui se marient. Cette évocation d'un problème idéologique, si rapide soit-elle, et cette désinvolture devant une question religieuse — désinvolture qui se manifeste assez souvent au cours de *Clélie* et *Sinibalde* — sont encore bien faites pour séparer l'Allemand du texte italien transmis par le recueil français des *Mélanges*⁵.

1. XII, 148.

2. XII, 213.

3. Cf. II^e partie, livre 2, chap. 4, VI.

4. Édit. Assézat, VII, 108 ; H., XXXI, 142 ; XVII, 204.

5. Pour être aussi complets que possible dans l'énumération des apports français, relevons :

XII, 148, Bauny et Garasse d'après les *Provinciales* ; cf. XII, 266.

149, Brangien, la Table ronde, Lancelot d'après les romans bretons dans la *Bibliothèque des romans* ; cf. XII, 266.

191, Montgolfier, cf. les pages sur l'aéropétomanie, (VIII^e partie, chap. 3).

193, Cours d'amour, cf. II^e partie, livre 2, chap. 1^{er} ; cf. H., XII, 267.

136, Galaor ; 149, les nains fidèles ; 157, Urgande, d'après l'*Amadis de Gaule* ; cf. XII, 266.

130, Asmodée, d'après le *Diable boiteux* de Le Sage ; cf. XII, 266.

211/214, Petronille, peut-être d'après une note de la *Pucelle* de Voltaire (Beuchot, IX, 66), où une « dame nommée Pétronille du Chemille » est investie du généralat du cloître fondé par Robert d'Arbrissel ; le couvent recrutait ses religieuses en grande partie parmi les filles de joie.

Section III.

MATIÈRES FRANÇAISES

CHAPITRE I.

LE CHANT DE L'OISELET.¹

Pour Klee, le *Chant de l'Oiselet* est une fidèle reproduction poétique du *Lai de l'Oiselet*, œuvre française du moyen âge. Il est certain que Wieland a suivi la marche de son modèle au point qu'en résumant le texte allemand, on fait l'analyse de la source; celle-ci figure au tome premier des *Fabliaux et contes des poètes français des 12^e, 13^e, 14^e et 15 siècles*, publiés en 1756 par Barbazan². Wieland l'indique dans le *Merkur*³.

C'est tout d'abord la présentation du héros du récit⁴, un vilain inconnu et riche; il possède une belle propriété qui, jadis, a appartenu à des gens de plus grande valeur que lui⁵. C'est

1. Bibliographie : Klee, II, 4.

G. Paris, *Le Lai de l'Oiselet*, Paris, 1884.

2. p. 179-199. A ce texte correspond, à très peu de chose près, celui qui est reproduit par G. Paris, *l. c.*, p. 73-99. Méon, II, 140-143 n'a rien à voir avec le texte de Barbazan. G. Paris l'affirme à tort, à la page 66, note 1, où il faut, du reste, lire *Fabliaux et contes*., t. II, p. 140 ss., au lieu de t. I, p. 114.

3. 1778, I, 193.

4. Dans ce chapitre, B désigne les vers chez Barbazan, W, ceux de Wieland. — W 1-5, B 1-4.

5. W6-12, B22-28,

la plus belle demeure sous le ciel⁶. Près de la maison s'étend un jardin selon Wieland⁷, un verger d'après le *lai*⁸. L'air y est pur et salubre au point que les malades y guérissent s'ils y passent une seule nuit⁹. Au centre, ombragé par des arbres aux branches entremêlées¹⁰, une source jaillit, froide et claire¹¹. Jamais la chaleur du plus torride été ne pénètre jusqu'à elle¹² qui donne aux arbres un feuillage impérissable¹³. Chaque jour un petit oiseau y vient chanter deux fois¹⁴. Il ressemble à un vulgaire moineau, est même plus petit¹⁵. Mais il chante toute sorte de chants qui chassent les chagrins, donnent l'oubli de tous les maux et versent l'amour dans les cœurs¹⁶. Le petit animal a encore une autre qualité merveilleuse : lui disparu, les arbres perdent leurs feuilles, la source se tarit, les fleurs se fanent et meurent¹⁷.

Une fois ou deux par jour, le vilain que Wieland appelle Jean, vient dans son verger¹⁸. Or, il lui arrive de rafraîchir ses yeux à la source et d'entendre chanter l'oiseau¹⁹ qui exalte l'amour²⁰ et la loyauté. Le rustre estime que le faux moineau, vendu, peut lui rapporter un bon prix²¹. La bête sait ce qui se passe dans l'esprit du lourdaud et reprend son chant : elle regrette que la belle propriété soit entre les mains de Jean, et souhaite que les bâtiments tombent en ruine, que les arbres périssent, que la source cesse de couler. Jadis, la fleur de la chevalerie, de belles dames vivaient ici ; les manières courtoises, l'amour, la poésie y fleurissaient. A présent il n'y a plus qu'un rustre épais aux désirs grossiers : l'argent et la gloutonnerie sont ses seules préoccupations²².

6. *W*14-15, *B*12.

7. *W* 41 ss..

8. *B* 20.

9. *W* 52-57, *B* 32-41.

10. *W* 71-77, *B* 53, 54, 60-62.

11. *W* 79-82, *B* 55-59.

12. *W* 83-84, *B* 63-67.

13. *W* 86-87, *B* 69-70.

14. *W* 90-92, *B* 73-78.

15. *W* 96-98, *B* 82-83.

16. *W* 99-110, *B* 91-112.

17. *W* 115-122, *B* 114-123.

18. *W* 123-126, *B* 124-126.

19. *W* 145-148, *B* 129-136.

20. *W* 149-176, *B* 137-168.

21. *W* 176-186, *B* 167-170, 194.

22. *W* 189-221, *B* 171-190.

Le vilain, courroucé, prend l'oiseau dans des lacets et le met en cage²³. Le petit animal avertit l'homme qu'il a fait un mauvais calcul: il ne chantera pas, étant prisonnier; il est trop épris des forêts, des prairies et de leur verdure. Que le vilain le mette en liberté²⁴. La rispote est brutale: l'oiseau sera mangé²⁵. Celui-ci fait observer qu'il sera une bouchée bien petite. Puis, se pliant à la nécessité, il promet à Jean trois enseignements, merveilleux de sens, pour prix de la liberté²⁶. Le vilain se laisse prendre aux propos de l'oiseau, ouvre la cage, et la bête s'élance pour se percher sur un arbre²⁷. Alors ce sont, suivis des répliques dépitées, furieuses de l'homme, les trois conseils de l'animal: que Jean ne croie pas tout ce qu'il entend; qu'il ne pleure pas un bien qui ne lui a jamais appartenu; qu'il tienne solidement le bien qu'il a en mains. Le vilain dit à la fin qu'il connaissait déjà la sagesse que l'oiseau lui a prodiguée²⁸. Non, répond celui-ci: sans quoi, le rustre ne l'aurait pas lâché, mais tué et trouvé dans l'estomac une pierre lourde de trois onces et précieuse par les qualités les plus rares²⁹. A cette nouvelle, Jean se désespère, tout en fureur au point de se frapper lui-même et de mettre ses vêtements fort à mal. L'oiseau, très placidement, voit le bonhomme faire si belle besogne³⁰, puis précise avec méchanceté que tout son poids à lui n'est même pas d'une demi-once³¹. Jean gémit de la félonie du petit animal³². Ensuite, l'oiseau montre dans le *lai* point par point que le vilain n'a rien compris aux enseignements reçus³³; chez Wieland, la bête parle de façon plus sommaire³⁴. Les textes allemand et français se rejoignent lorsque l'oiseau avertit l'homme d'être plus clairvoyant à l'avenir³⁵, et disparaît³⁶. Ce départ

23. W 222-238, B 191-209.

24. W 239-259, B 210-229.

25. W 260-262, B 230-231.

26. W 263-288, B 232-251.

27. W 289-307, B 252-263.

28. W 307-366, B 265-339.

29. W 367-389, B 340-357.

30. W 390-400, B 358-366.

31. W 400-412, B 367-371.

32. W 413-416, B 372-373.

33. B 374-387.

34. W 416-425.

35. W 426-427, B 388.

36. W 429-430, B 397-399.

a les suites auxquelles il faut s'attendre : les arbres meurent, la source ne coule plus, les fleurs sont condamnées à mourir, et Jean ne garde plus rien des beautés qu'avait enfermées son jardin³⁷.

Klee¹ ne dit pas que Wieland a été le traducteur fidèle du *lai* français : il parle d'une fidèle recreation poétique. Par là, il a sans doute voulu réserver à Wieland une certaine liberté. Wieland poète, non pas traducteur, avait le droit de suivre la loi de son individualité. Elle se retrouve, en effet, là où il est fidèle à sa source et là où il s'en écarte.

Il lui est fidèle dans l'allure didactique, dans la moquerie et, jusqu'à un certain degré, dans la rapidité avec laquelle le récit est mené; le poème a profité de l'entraînement à la concision qu'a été la composition de *Gyron le Courtois* écrit une année auparavant.

Cependant, le *Chant de l'oiselet* baignant dans une autre atmosphère que l'aventure pathétique de la dame de Maloanc, Wieland pouvait se laisser aller ça et là et avec mesure aux digressions tant aimées. Digressions et développements sont en effet une des différences entre le texte de l'Allemand et celui du vieux poète français. —

Wieland était propriétaire d'un jardin auquel il tenait beaucoup. De là les vers lyriques et d'inspiration personnelle où il exalte les joies de la vie au bois et au jardin². C'est en somme l'unique digression au sens strict du mot dans le poème allemand. Car la description du genre de vie de Jean³ peut déjà être considérée comme le développement d'une donnée fournie par le *lai*. Wieland y met en lumière le caractère du vilain tel qu'il apparaît, plus sobrement dessiné, dans la source française. La vision du château⁴, le monologue du paysan⁵ qui entend pour la première fois chanter l'oiselet, le deuxième chant de celui-ci⁶ doivent être considérés sous le même angle. Il y a encore d'autres passages où le texte allemand est plus loquace que son modèle. Mais l'écart n'est pas bien important. Que l'on voie par exemple comment

37. W 434-439, B 400-402, 409, 410.

1. *l. c.*

2. 58-70.

3. 125-144.

4. 15-39.

5. 177-189.

6. 189-221.

Wieland parle de la pierre précieuse; après les développements déjà énumérés, cela ne compte plus guère⁷.

S'il y a une différence dans le degré de concision, il y a également différence de ton entre les deux œuvres. Le vocabulaire de Wieland étonne un peu, parfois. Il cesse par moment d'être de bonne compagnie, sans nécessité évidente. Passe encore pour « Du-delei », « Schuft » et « grober Knoll ». « Hurensoln » choque, bien qu'un vilain prononce le mot⁸. Si Wieland reste ici au-dessous du niveau du texte français, il le dépasse ailleurs et risque d'être mièvre. On perçoit comme une anticipation du style des Baumbach et des Scheffel⁹. Cela sonne faux le moyen âge de mascarade.

De façon analogue, Wieland manque peut-être du don de voir avec justesse, d'observer la nature. Chez lui, l'oiseau sorti de cage est comparé à une âme tirée du purgatoire; il danse et saute en rond¹⁰. Dans le *lai*, le petit animal vole sur un arbre et lisse son plumage¹¹. Chez Wieland, Jean, en entendant le premier enseignement donné par la bête, pousse un juron qui fait une impression quelque peu livresque¹². D'après la source, « li vilain fronce le nez d'ire »¹³.

Il convient de noter, pour mémoire, que Wieland transpose la scène de France en Allemagne, en Souabe; il tient aussi compte du fait qu'il vit cinq à six siècles après l'auteur du *lai*¹⁴. Ce sont des détails sans la moindre valeur pour l'atmosphère du poème. Il y a un changement plus significatif. Dans le *lai*, Dieu est invoqué par le chant de l'oiseau. Wieland qui, ici, ne suit en général sa source que d'assez loin, Wieland homme du XVIII^e siècle, n'a que faire de cette nuance religieuse¹⁵. Ce n'est pas qu'il ait été athée. Mais l'idée d'un Être suprême n'était pas aussi constamment présent à son esprit que ne l'était Dieu à l'âme d'un croyant du XII^e ou du XIII^e siècle.

7. 375-389.

8. 185, 215, 217, 223.

9. 200-213.

10. 300-307.

11. B 257-263.

12. W 313-315.

13. B 270.

14. W 1-2.

15. W 149-176, B 137-169.

Le *Chant de l'oiselet* est avec *Gyron le Courtois* l'œuvre de Wieland qui suit de plus près son modèle. Et pourtant, par des nuances de style et par l'attitude spirituelle, la personnalité de l'auteur s'y manifeste avec netteté. Même là où l'on se sent tenté de parler d'adaptation, la force poétique, créatrice de l'auteur allemand perce toujours.

Précisément parce qu'il était poète, Wieland a choisi ce texte français parmi d'autres offerts par Barbazan : le *Lai de l'oiselet* glorifie la poésie comme une des forces qui vivifient l'existence. Pour la renommée de Wieland poète, il faut regretter que, justement en traitant pareil sujet, il ait été moins discret dans ces moyens que l'auteur inconnu du *lai* et qu'il soit par là resté inférieur à sa source.

CHAPITRE II

GYRON LE COURTOIS ^{1 2}

En 1777³, Wieland avait l'intention de composer plusieurs poèmes d'après des légendes de la Table ronde. *Gyron le Courtois* devait commencer le cycle; ensuite ce serait un *Tristan*, puis le poète n'avait plus de projet bien arrêté.

Or, *Tristan*, bien que Wieland y eût songé encore après *Obéron*, n'a jamais été écrit⁴. C'est le *Conte d'été* qui remplacera l'histoire « touchante » de l'amant malheureux. *Gyron* est donc la seule œuvre grave traitant un sujet pris dans les légendes groupées autour du roi Artur ou situées dans son pays.

Avec *Obéron*, *Gyron le Courtois* est le plus achevé et le plus connu des poèmes de Wieland. Un bref rappel du contenu peut remplacer ici une analyse plus poussée.

L'œuvre relate ce qui se passa entre Gyron le Courtois, loyal chevalier et ami fidèle, et la dame de Maloanc, femme de son ami Danayn. Celle-ci s'éprend de Gyron. Sentant le danger, il est sur ses gardes. Elle lui déclare son amour; il résiste; les yeux de la femme continuent à parler. Il fuit, se rend à un autre château, mais s'y sent dépaysé et retourne à Maloanc. Il ne se demande pas pour combien la dame de Maloanc entre dans sa décision. — On convie les amis à un

1. Les vers sont cités d'après Klee, I, 413 ss. : les *Notes* d'après le *T. M.*, 1777, janvier, février.

2. Bibliographie : Klee, I, 271 ss.

Ransohoff G., *Untersuchungen über Wielands « Geron »*
(*Seufferts Viert-Jahrschr.*, III, 530 ss.).

Singer L., *Über Wielands « Geron »* (*Zeitschr. f. deutsche Philol.*, XXV, 220 ss.).

3. *Merckbriefe*, II, 86; Wieland à Merck, 16 I. 1777,

4. Cf. le chap. sur *Tristan*,

tournoi. Ils s'y rendent ainsi que la dame toujours éprise de Gyron. Elle dépasse en beauté toutes les autres femmes qui assistent aux fêtes, et Lak, ami du roi Méliadus, en tombe amoureux. Il se vante de mettre en fuite les vingt-six chevaliers qui forment la suite de la dame de Maloanc, et de leur enlever celle qu'ils doivent protéger. Gyron entend ces propos. Il s'ensuit — dans le cadre du tournoi — un combat entre lui et Danayn d'une part, Lak et Méliadus d'autre part lesquels finissent par mordre la poussière. A la tombée de la nuit, un message urgent éloigne Danayn de son ami; la femme de Danayn avec son cortège de chevaliers retourne à Maloanc. Mais Gyron, se souvenant des propos de Lak, la suit; Lak, en effet, l'enlève, mais seulement pour se faire vaincre par Gyron et pour accepter sa vie de la dame de Maloanc.

La voici seule avec Gyron, au fond de la forêt. L'homme et la femme sont agités par la même pensée d'amour. Ce qui selon toute vraisemblance psychologique doit se produire, est sur le point d'arriver. Mais au moment où Gyron s'approche de la dame, il entend son épée tomber dans la fontaine auprès de laquelle il l'avait déposée. Cette épée, il l'a héritée de son père adoptif, Hector le Brun. Elle porte, gravé sur la lame, l'ordre d'être loyal chevalier et de fuir la trahison. En lisant cette exhortation, Gyron est dégrisé; il s'enfonce l'arme dans la poitrine et se blesse gravement. Danayn survient en ce moment. Gyron raconte ce qui s'est passé, en réclamant pour lui toute la responsabilité; il supplie Danayn de le laisser mourir, mais de ne pas haïr sa mémoire, « car le repentir a précédé l'action ». Danayn ressent trop vivement la vertu de son ami. Il le supplie de vivre et le fait transporter dans un château voisin. Là réside un bon vieux chevalier dont la fille guérit Gyron. Mais la dame de Maloanc ne peut pas survivre à tant d'émotions. Une fièvre la tue au bout de trois jours.

Ce récit est mis dans la bouche du vieux Branor qui vient à la cour du roi Artur à Kramalot, se mesurer en combat singulier avec les chevaliers. Il veut savoir lesquels des champions, des vieux ou des jeunes, ont le plus de valeur. Lui, le vieillard de cent ans, vainc tous les chevaliers qui sont là, dans la force de leur âge. Mais il refuse de se battre contre le roi.

Après ces prouesses, il raconte devant Artur, Genièvre et Lancelot, le couple adultère, et les autres membres de la cour, l'histoire de la belle dame de Maloanc et du loyal Gyron, en relatant rapidement l'ascendance et la vie de Gyron le Courtois. Un fait est relevé com-

me particulièrement important : Hector le Brun blessé à mort, remet à Gyron qu'il a élevé et formé, son épée, cette épée dont la devise empêchera Gyron de faillir.

C'est encore la *Bibliothèque des romans* qui a incité Wieland à écrire le poème qui allait suivre *Gandalin*. Les *Éclaircissements* que fournit le *Mercur* de février 1777¹, le montrent. Une lettre à Merck, en date du 16 avril de la même année² vient s'ajouter comme preuve. Wieland ne s'attribue dans *Gyron* qu'un « petit effort de composition, la versification et, à la rigueur, un style cherchant à se rapprocher du coloris dans lequel l'histoire se présentait à son esprit ».

En effet, la matière est presque entièrement empruntée à la *Bibliothèque des romans*. L'essentiel provient en masse compacte du premier volume d'octobre de 1776³.

Cependant, pour le premier tiers environ de son poème, Wieland n'a pris que fort peu de chose à sa source qui, là, n'est qu'un canevas. — Selon le texte français, Branor arrive « accompagné d'une Damoiselle »⁴ à la cour d'Artur; chez Wieland, le vieux chevalier est « tout seul »⁵; par contre, il vient dans la même intention d'après les deux récits⁶; il veut savoir lesquels des chevaliers, des jeunes ou des vieux, sont les plus valeureux; en bonne logique, la *Bibliothèque* fournit ensuite l'idée qui a inspiré à Wieland le récit de la série de combats soutenus par le vieillard. Mais d'après le texte français, Artur est vaincu, lui aussi; d'après Wieland, Branor refuse de rompre sa lance contre le souverain⁷. Puis, le poète allemand prend dans la source française l'âge⁸ et le nom⁹ de celui qui relate ce qui se passa entre Gyron le Courtois et la belle dame de Maloanc. Si Branor parle devant Genièvre et Lancelot, le poète a eu pour point de départ la présence du vieux chevalier à la cour d'Artur et la remarque que « c'est Branor-le-Brun qui conte ». Mais à Wieland revient l'idée sub-

1. p. 129.

2. Citée Klee, I. 271-272.

3. *BR*, 48 ss.

4. v. 1-294.

5. *BR*, 49.

6. v. 16.

7. v. 38-39; *BR*, 49.

8. *BR*, 49; v. 68-69.

9. *BR*, 49; v. 200.

10. *BR*, 48; v. 207.

tile de faire exposer devant un couple adultère cet hymne à la fidélité et à la loyauté¹¹. — Il s'agit donc de sept emprunts, dont trois emprunts modifiés, pour un peu moins de trois cents vers.

Après cette introduction, Wieland ne quitte plus son texte français, au point presque de ne pas s'en écarter un seul instant au sens le plus rigoureux du terme. Il suit le cours du récit tel qu'il figure dans la *Bibliothèque des romans*. Parfois, le texte allemand n'est qu'une traduction assez consciencieuse¹². Là où l'on hésite à parler de traduction, le poète s'inspire pourtant grandement de sa source française¹³. A certains passages, Wieland brode sur les données que lui fournit le roman français¹⁴. Ça et là, très rarement, il se laisse aller à un bref développement lyrique¹⁵, sait savamment retarder l'action¹⁶, donner à un geste une plus profonde assise psychologique¹⁷, conférer plus de force sensible et concrète à l'évocation d'une scène¹⁸. D'autre part, il sait être plus concis que son modèle¹⁹ et atténuer par exemple ce qui dans le texte français peut ressembler à une vantardise²⁰. Il apporte quelques modifications au texte de la *Bibliothèque* : le roi Artur devient le roi Uther par souci de concordance chronologique²¹, Yvain s'appelle Irwein²², encore afin d'éviter un anachronisme²³, et la dame de Maloane sauve la vie à Lak²⁴, geste que la *Bibliothèque des romans* ne mentionne pas, bien qu'il soit dicté par les usages de la chevalerie. Dans le texte français, Branor arrive

11. *BR*, 49; v. 272 ss.

12. v. 470-474, *BR*, 54; v. 499-509, *BR*, 58-59; v. 550-562, *BR*, 61; v. 592-610, *BR*, 62-63; v. 651-661, *BR*, 65; v. 747-793, *BR*, 70-72; v. 821-893, *BR*, 73-77; v. 971-977, *BR*, 80.

13. p. ex. v. 322-345, *BR*, 49-51; v. 366-384, *BR*, 52-53; v. 475-485, *BR*, 55; v. 662-725, *BR*, 66-69; v. 794-821, *BR*, 72-73; v. 904-916, 921-970, *BR*, 77-79; v. 998-1070, *BR*, 81-84.

14. p. ex. v. 295-381, *BR*, 49; v. 406-467, *BR*, 53-54; v. 620-649, *BR*, 64; v. 725-734, *BR*, 69.

15. v. 893-903, *BR*, 77; v. 918-921, *BR*, 78 parle simplement d'une fontaine.

16. v. 978-983 sans contre-partie dans *BR*.

17. v. 1027-1037, *BR*, 82; Ransohoff, 534.

18. v. 948-949, *BR*, 79; Ransohoff, l. c.

19. Au v. 845, *BR*, 74; entre les v. 848-849, *BR*, 75; v. 984-989, *BR*, 80; v. 1009-1013, *BR*, 81-82.

20. v. 320-322, *BR*, 50; Singer, 230.

21. v. 963, *BR* 78; Singer, 235.

22. v. 611, *BR*, 63.

23. Klee, I, 430, note.

24. v. 733-734.

à la cour d'Artur, « accompagné d'une Damoiselle »²⁵; chez Wieland²⁶, le chevalier est seul : ainsi toute idée de galanterie qui aurait juré avec l'atmosphère du récit de Branor, se trouve écartée²⁷. Ce changement à son importance. Il en est de même, bien qu'à un moindre degré, lorsque le texte français fait faire à la dame de Maloanc une seconde et explicite déclaration d'amour à Gyron, tandis que d'après Wieland seuls les yeux parlent²⁸. En dernier lieu, vers la fin du poème, l'auteur allemand exalte la beauté de la jeune fille qui soigne Gyron, jusqu'à la comparer, à peu de choses près, à la femme de Danayn. —

Wieland n'a tenu aucun compte de certaines actions secondaires ou de certains prolongements que relate la *Bibliothèque*. Ainsi disparaissent la demoiselle Bloye et le combat avec les géants²⁹, de même que les noms de ceux qui organisent le tournoi du château aux deux sœurs³⁰. La conversation entre Lak et Méliadus se borne à sa première partie qui suffit pour faire avancer l'action³¹. Le poète trouve inutile de dire, comme le fait son modèle³², qu'après les paroles provocantes de Lak « l'amour rentra pour rien dans le dépit » de Gyron. Wieland arrête son récit au moment où Gyron se trouve au château de l'ami de Danayn ; il agit pour la même raison qui lui a fait supprimer le passage consacré à la demoiselle Bloye et aux géants ; seulement ce qui se passe entre Gyron et la dame de Maloanc entrera dans son récit ; rien ne doit faire dévier l'attention de ce drame pathétique et noble. C'est ce que Wieland appelle dans une lettre à son ami Merck³³ son « petit effort de composition »³⁴. Wieland n'a développé les données de son modèle que pour approfondir la psychologie ou pour créer une atmosphère plus chargée de lyrisme. Il a agi avec discrétion et doigté. Il a bien plus élagué que développé. Sa réaction à lui en face des événements n'est marquée qu'avec une extrême réserve ; son goût de la satire — une satire qui, ici, est

25. BR 49.

26. v. 16.

27. Singer, 224.

28. v. 482-483.

29. BR 55-58.

30. BR 59.

31. BR 65/66.

32. BR 67.

33. du 16 IV. 1777.

34. Klee, I, 272.

amère ne se manifeste qu'au début et à la fin du poème : Lancelot et Genièvre, le couple adultère, font conter au loyal Gyron cette histoire qui leur fera honte³⁵ et qui force la reine à une exclamation déplacée dans sa bouche³⁶. Ainsi Wieland donne un sens moral plus accentué à son conte³⁷.

La cohésion du plan, l'allure rapide et directe de l'exposé, l'objectivité du récit ont leur équivalent dans l'unité, le calme d'un style dépouillé. Nul anachronisme ne vient se mêler à ce langage. Le texte de la *Bibliothèque* contient des passages archaïques; sans doute ils ont contribué que Wieland s'inspirât de la manière des vieux auteurs allemands. Ce n'est pas le lieu de rechercher ici ce que vaut ce langage de Wieland³⁸. Mais il faut souligner que le poète est resté inébranlablement fidèle à son dessein de créer, en son idiome, l'équivalent des archaïsmes de sa source. Il veut employer un langage naïf, ayant l'attrait du vieux parler français, de ce style qui le charmera encore plus tard chez Christine de Pisan par exemple³⁹. Celle-ci, en effet, écrit en ce vieux « gaulois » dont, selon la préface de *Gyron*, Wieland a voulu, dès 1777, donner une réplique allemande⁴⁰.

Tout concourt à faire de *Gyron le Courtois* un chef-d'œuvre. Là, Wieland a su arriver comme il ne l'avait jamais fait et comme jamais il ne le fera plus, à « cette concision et à cette précision merveilleuses » dont parle Gœthe en évoquant certains poèmes de son aîné⁴¹. Wieland a tort de prétendre que son œuvre souffrira d'être confrontée avec sa source⁴². Comme le dit avec raison Klee dans son introduction du poème⁴³, grâce à Wieland le vieux récit possède la forme par laquelle il s'impose encore au lecteur moderne.



Encore un mot sur les sources de second ordre. Elles sont de peu d'importance; il faut les citer à simple titre de mémoire. Ce sont quatre volumes de la *Bibliothèque des romans* : les premiers volumes

35. v. 271-280.

36. v. 1080; Ransohoff, I. c..

37. Ransohoff, 535.

38. Singer, 236 ss..

39. Cf. II^e partie, livre I^{er}, chap. 5.

40. Klee, I, 412; *BR* 1775, juillet I, 140 parle du style gaulois dans lequel sont écrits les prophéties de Merlin.

41. *Jub.-Ausg.*, XXIII, 66.

42. Lettre à Merck, du 16 avril 1777; cité Klee, I, 271.

43. Klee, I, 272.

de juillet et d'octobre 1775, le volume de février et le premier volume de juillet de l'année suivante. C'est là que Wieland a puisé ce qu'il dit dans ses notes sur les preux autour d'Artur, et sur les coutumes chevaleresques de cette époque¹. C'est encore là qu'il a trouvé les noms des chevaliers qui combattent Gyron².

Il y a chance que se soient là toutes les sources françaises du *Gyron* de Wieland. Selon toute vraisemblance, le *Roman de Gyron le Courtois* de 1494 n'entre pas en ligne de compte. Le poète allemand en aura simplement connu l'existence³, sans pouvoir se reporter au texte. — Par contre, le *Girone il Cortese* de Luigi Alamanni a probablement fourni certaines données au poème allemand. Ce *Girone* italien est du reste mentionné par le *Merkur*⁴, et a figuré dans la bibliothèque de Wieland⁵.

1. Notes du *Merkur*, février 1777 sur *Artur* (p. 132) : les vieux chroniqueurs le placent au cinquième siècle ; *BR* 1776, février, 36. — Il règne sur Logres ; *BR* 1776, février, 38.

Wieland mentionne « le plus ancien roman français du roi Artur et des compagnons de la Table ronde (Paris 1488, vol. III, in-fol.) », d'après *BR* 1776, juillet, I, 90.

Genièvre (p. 133) : épouse du roi Artur et fille du roi Laodagant de Carmelide ; *BR* 1776, juillet, I, 95-97. — Ses amours avec Lancelot du Lac, la bataille où Artur périt, ainsi que ses chevaliers, la fin de Lancelot comme ermite avec son frère Hector de Mares d'après *BR* 1775, oct. I, 62-117.

Knappen, varlet (p. 135) : « par ce mot Varlet, l'Auteur entend l'avant-garde de la chevalerie, un apprentif chevalier, un chevalier servant ou qui est encore simple écuyer » ; *BR* 1775, oct., I, 83.

Merlin (p. 136/138 ; *BR* juillet 1775, I, 109-140.

« qui à d'autres passages des romans de la Table ronde ne s'appelle que la Dame du Lac... » (p. 137) ; *BR* 1775, oct. I, 75.

L'épée (p. 139) : le passage relatif à Escalibor posé sur une enclume et que seul Artur arrive à en retirer ; *BR*, 1775, juillet I, 132 ; *BR*, 1776, juillet I, 92. — Gouffed jette Escalibor dans un lac : *ibid.*, 107.

La Table ronde (p. 140-141) : *BR* 1775, juillet I, 109-140 passim ; 1776, juillet I, 90-118 passim.

Les sires clercs et *Arrodian de Cologne* (p. 140-141) : *BR* 1776, juillet I, 90-91.

2. *BR* 1776, juillet, I, 92-93, 109 ss.

3. *T. M.* 1777, février, 129-130.

4. *ibid.*.

5. *Cat.* n° 3.110.

6. J'arrive à une conclusion opposée à celle de M. Ranschoff (p. 531) et me rapproche du point de vue de M. Singer (p. 225).

CHAPITRE III

LE CONTE D'ÉTÉ

ou

LA MULE SANS FREIN¹.

Dans le recueil des *Derniers poèmes composés de 1770 à 1777*², Wieland indique comme source du *Conte d'été* un fabliau de Chrétien de Troyes; M. de Sainte-Palaye³, dit-il, en possède le manuscrit. Que cette donnée n'induisse pas en erreur. En réalité, Wieland a emprunté la matière de cette œuvre à la *Bibliothèque des romans* où elle se trouve au volume du mois de février de l'année 1777⁴. Il y a également pris ce qu'il dit de Lacurne de Sainte-Palaye⁵.

Les événements relatés dans le *Conte d'été* se rattachent au cycle d'Artur⁶. Dans ses grandes lignes, le récit de Wieland suit la source française. Les deux textes débent de façon semblable. Au mois de mai — à la Pentecôte, dit la *Bibliothèque*⁷, — Artur et sa cour sont à Cardigan⁸. Du haut d'un balcon d'où se présente le spectacle de la campagne printanière⁹, une des demoiselles de la reine Genièvre voit

1. Bibliographie : Klee, II, 3/4.

R. v. Raumer, *Gesch. d. germ. Philol.*, Munch 1870, p. 269 ss.

2. *Neueste Gedichte vom Jahre 1770-1777*, 2 Teil, Weimar, 1777 : p. 189.

3. Il faut lire Sainte-Palaye, ou Sainte-Palaie d'après *BR* 1777, février, p. 45.

4. p. 98-112.

5. *BR* 45.

6. Cf. le début du chap. sur *Gyron le Courtois*.

7. p. 98.

8. Cardigan est mentionné plus tard chez Wieland, v. 422.

9. *BR* 98; v. 16 ss..

venir une inconnue bien vêtue; elle monte une mule sans frein¹⁰, mais qui est rapide comme Pégase, dit Wieland¹¹. La nouveau-venue est accueillie avec empressement par toute une foule de chevaliers, d'écuyers et de suivantes chez le poète allemand¹², par plusieurs chevaliers selon le texte français. Les larmes aux yeux, la demoiselle implore l'aide d'Artur et de ses preux : qu'ils lui rapportent le frein que portait sa mule et qui lui a été volée. Si personne n'y réussit, elle sera la plus malheureuse fille du monde¹³. Par contre à qui la fera rentrer en possession de l'objet dérobé, elle offrira soit sa mule, soit son amour fidèle¹⁴. Le roi, avec une bonhomie que Wieland lui confère¹⁵, assure la belle qu'elle trouvera à Cardigan l'aide attendue. Il regrette que l'âge l'empêche de courir cette aventure¹⁶ et déplore également que Gauvain soit absent de la cour en ce moment¹⁷. Wieland intercale en passant une brève évocation de la jeune fille, de son charme, et de l'effet qu'elle produit sur les chevaliers¹⁸, puis passe au sénéchal qui s'appelle Gries dans le texte allemand, Queux dans la source¹⁹. Lui et Gauvain sont les seuls à ne pas avoir d'amies²⁰. Le sénéchal, ainsi que le dit la *Bibliothèque*, est « vanteur, maldisant, jeteur »²¹ : de ses trois données sèchement énoncées et qui ne trouvent qu'un petit complément d'information, Wieland tire un assez agréable développement²². Les deux textes précisent du reste que Gries-Queux, cet excellent homme, n'a encore trouvé nulle grâce auprès du beau sexe²³ : il est trop indiscret, dit la source, alors que le poème ne fournit aucune explication. Gries-Queux espère retrouver le frein et gagner ainsi renommée et belle amie²⁴. Avec grande assurance, il promet à l'inconnue un succès entier et réclame un

10. BR 98/99; v. 26-43.

11. v. 44-46.

12. v. 49 ss..

13. BR 99; v. 66-75, 86-98.

14. BR *ibid.*; v. 119-127.

15. v. 81-85, 100-104.

16. BR 99; v. 105-111.

17. BR 100; v. 112 ss..

18. v. 128-132.

19. BR 100; v. 142.

20. BR 100, 103/4; v. 133-141.

21. BR 100.

22. v. 142-185.

23. BR 100; v. 186-195.

24. BR 100; v. 196-208.

baiser à titre d'acompte sur la récompense promise²⁵. Il essuie un refus, mais s'en va pourtant sur la mule mise à sa disposition et qui l'emporte comme le char d'un fée : départ immédiat chez Wieland, départ remis jusqu'au lendemain dans la *Bibliothèque des romans*²⁶.

Sur sa monture qui est fée ainsi qu'on l'apprend maintenant chez le poète allemand²⁷, après que la source l'a dit depuis longtemps²⁸, le champion s'en va. Il pénètre dans une forêt qui retentit de rugissements de lions²⁹. L'appétit de ces fauves auxquels le texte français ajoute des tigres l'affole de peur, et il renoncerait volontiers à toutes « les mies de la terre »³⁰. Heureusement, la mule arrête net l'élan des quadrupèdes menaçants et le faux héros peut poursuivre son chemin jusqu'à ce qu'il arrive dans un vallon sombre, encaissé entre de hautes montagnes³¹. C'est le séjour de dragons vomissant des flammes brun-rouge. Et quel vacarme ! Pour le rendre plus effrayant, Wieland lui donne pour source unique des reptiles, alors que le texte français parle du bruit des torrents, des vents et des tonnerres. Le pauvre sénéchal ne se connaît plus de peur³². La mule, cependant, ne craint rien et porte son cavalier à une prairie que Wieland, exagérant les données de la source, appelle un second paradis. Ce n'est plus « une rivière large et profonde » qui la traverse, ce sont de petits ruisseaux qui y coulent³³. Gries que Wieland dote d'un mépris d'idéaliste pour les contingences de la vie matérielle, ne songe ni à faire boire sa mule ni à manger, comme le veut la *Bibliothèque des romans*³⁴. Il se félicite que nul témoin de sa peur ne pourra l'accabler. Les affirmations de la mule, il les contestera tout simplement³⁵. Il voit surgir un château³⁶ dont il ne sera question qu'ultérieurement dans le texte français. Mais hélas ! un fleuve profond coule entre le preux et l'édifice ; une étroite barre de fer tient

25. BR 100 ; v. 209-225.

26. BR 101 ; v. 228-254.

27. v. 268.

28. BR 99.

29. v. 270 ss. ; BR 101.

30. BR 101 ; v. 280-297.

31. BR 101-102 ; v. 304-328.

32. BR 102 ; v. 329-347.

33. BR 102 ; v. 348-371.

34. BR 102.

35. v. 372-380.

36. v. 382.

lieu de pont³⁷. Gries renonce à toute entreprise de folle témérité et à toute mie qu'il faut conquérir à pareil prix³⁸. Il revient à Cardigan où il est de retour pour l'heure du repas selon le poème, avant la fin du jour selon le roman³⁹. L'arrivée est bien plus longuement décrite chez Wieland évoquant à ce propos les regards railleurs de la reine Genièvre et les propos peu obligeants de la mie présumée de Gries⁴⁰, que dans la *Bibliothèque des romans*. Celle-ci a pourtant un trait que le poète allemand a passé sous silence : « la mule même semblait se moquer de lui »⁴¹. Dans le texte allemand, Gries cherche à se faire pardonner son échec par d'éloquents explications⁴²; dans le texte français, il fait « servir un excellent souper au roi et à toute la compagnie »⁴³.

L'ancienne 'propriétaire du frein se désole, naturellement⁴⁴. Heureusement Gauvain survient pour calmer un désespoir qui met en danger la belle chevelure blonde de la malheureuse⁴⁵. La demoiselle éprouve une sympathie et une confiance immédiate pour le chevalier⁴⁶. Gauvain promet de rétablir la situation et dit, très simplement, que la belle sera sa femme... Elle lui fait comprendre qu'elle n'y verra guère à redire, et reçoit les compliments des dames qui la félicitent d'avoir trouvé pareil champion⁴⁷.

Au moment où Gauvain entre en scène, Wieland a le souci d'un exposé plus cohérent. Au début du récit, Artur avait regretté l'absence de cet illustre chevalier⁴⁸. Wieland raconte maintenant qu'il vient de revenir de son équipée, alors que la *Bibliothèque des romans* dit simplement que Gauvain aperçoit la demoiselle dans sa désolation⁴⁹. Les propos que le chevalier lui adresse, sont nuancés de façon différente. Chez Wieland, ils sont assez brefs et directs, sans

37. BR 102; v. 381-397.

38. BR 102; v. 398-415.

39. BR 102; v. 416-422.

40. v. 423-471.

41. BR 103.

42. v. 474-497.

43. BR 103.

44. BR 103; v. 498-509.

45. v. 510-523.

46. v. 524-533.

47. v. 534-547.

48. v. 112 ss.

49. BR 103.

pourtant manquer de courtoisie; le goût de l'aventure périlleuse et un désir amoureux subitement né s'y font sentir. Son discours dans la *Bibliothèque des romans* est plus développé, plus mondain aussi, et contient plus de galanterie. La réponse que reçoit Gauvain, brève, mais confiante et empreinte d'une tendresse naissante, n'a pour équivalent chez le Français qu'un exposé un peu sec qui contient, certes, les mêmes éléments psychologiques, mais est dépourvu de tout lyrisme.

Gauvain se met en route, immédiatement, selon Wieland, — « dès la pointe du jour suivant », selon sa source⁵⁰. D'après le texte allemand, la mule l'emporte très vite, beaucoup plus vite que d'après la source⁵¹. Wieland ne dit rien de l'armement léger que le texte français donne au chevalier. C'est la chevauchée rapide, rapidement mentionnée, à travers la forêt aux lions et la vallée aux dragons, puis l'arrivée au fleuve et au pont étroit⁵². Chez Wieland, Gauvain le franchit, sans les pensées pieuses et galantes que lui prête la *Bibliothèque des romans* et sans la description un peu prolixue que la source fournit de cette entreprise⁵³. Ici, il est question, chez Wieland et dans le texte français⁵⁴, du château dont le poème avait parlé déjà auparavant⁵⁵, d'un château qui selon la *Bibliothèque des romans* fait également penser à une petite ville fortifiée. Wieland relate, à ce passage⁵⁶, une aventure que son modèle ne lui fournit pas. Gauvain est assailli par sept chevaliers, leur réclame le frein de la mule, est invité à le conquérir de haute lutte, met en morceaux les sept assaillants pour les voir renaître comme dragons, terrasse ceux-ci avec l'aide vaillante de sa mule et s'en trouve débarrassé au bout de trois à quatre secondes. Cependant il n'est pas encore aisé de pénétrer dans le château pour une raison indiquée par les deux récits qui se rejoignent à nouveau⁵⁷ : le château tourne sur lui-même avec une vitesse beaucoup plus grande chez Wieland que dans la *Bibliothèque des romans*. Gauvain, sans longue hésitation, se rue vers la porte au moment où elle passe devant lui⁵⁸. Il parvient à la franchir. Sans

50. BR 104; v. 548-549.

51. BR 104; v. 550 ss..

52. BR 104; v. 554-569.

53. BR 104; v. 570-600.

54. BR 105; v. 603.

55. v. 382.

56. v. 604-689.

57. BR 105; v. 690.

58. BR 105; v. 708-711.

y être autorisé par sa source ⁵⁹, Wieland suppose que la rotation cesse alors. Gauvain se trouve en face d'un noir de taille énorme, montant un éléphant et armé d'une massue. Le monstre fait voir une face de géant peu rassurante ⁶⁰. Ce noir remplace le champion d'une autre sorte figurant à la *Bibliothèque des romans*. Celle-ci, en effet ⁶¹, dit qu'un « géant horrible se présente, couvert de haillons... les cheveux hérissés... armé d'une énorme hache ».

Le Gauvain allemand provoque la fureur de ce gardien du château en lui réclamant le frein de la mule. Le monstre dit au chevalier que pareil bien ne peut être obtenu qu'au prix de quelques bras et jambes cassés, mais l'invite à entrer et à prendre quelque nourriture. Tout cet intermède ne figure pas à la *Bibliothèque des romans*. Là ⁶², le géant semble « d'abord vouloir frapper » le preux, « mais ayant reconnu la mule », se radoucit tout à coup, félicite le chevalier de la grandeur de son courage qui le fait affronter un danger aussi redoutable que celui dans lequel il s'est engagé, et veut lui persuader « de renoncer à son entreprise ». Gauvain, bien entendu, refuse et se voit « humblement » offert un gîte pour lui et pour sa monture ⁶³. Puis, c'est le repas — dîner chez Wieland, souper d'après le texte français ⁶⁴. Après, le Gauvain allemand réclame son frein ⁶⁵, naturellement sans le recevoir, est mené dans un jardin, s'y promène, s'y endort, se réveille, prend le repas du soir où il vide d'assez nombreuses coupes, est renvoyé au lendemain pour obtenir l'objet qu'il désire, et passe la nuit dans une pièce somptueuse, non sans avoir congédié trois ou quatre « sylphides » venues pour le servir ⁶⁶.

Ces menus événements ne figurent pas à la *Bibliothèque*. Par contre, celle-ci ⁶⁷ relate un incident qui ne se trouve pas chez Wieland. Le géant, après le repas, demande à son convive de lui couper la tête. Gauvain obéit sans hésitation ni réflexion; la tête roule, est ramassée par le géant qui la remet sur ses épaules et s'en va. Le preux, en vrai chevalier de la Table ronde, ne s'étonne pas de si peu et va se coucher.

59. v. 714.

60. v. 716-724.

61. BR 105.

62. BR 105.

63. BR 106.

64. v. 718, BR 106.

65. v. 792.

66. v. 793-928.

67. BR 106-107.

Le jour décisif se lève pour le Gauvain français et pour le Gauvain allemand⁶⁸. Celui-ci se battra avec le géant⁶⁹, celui-là avec « des lions, des tigres et des quadrupèdes de toute espèce »⁷⁰. Sans doute, dans le texte français, le géant a trop d'obligation à Gauvain de sa décollation pour vouloir lui faire l'outrage d'une provocation en duel. Chez Wieland, le combat est précédé d'un échange de propos assez humoristiques. Puis, Gauvain, évitant avec agilité un coup de massue de son adversaire, lui tranche d'un seul coup⁷¹ la main qui porte la massue. Le monstre cherche son salut en se métamorphosant en différents animaux — licorne, tigre, hyène — pour se faire trancher la tête au moment où il prend la forme d'un griffon. Il succombe, après que la lutte a duré trois longues heures⁷². Dans la *Bibliothèque des romans*, le combat dure deux jours, contre les monstres déjà mentionnés, contre des dragons volants et des serpents, contre trois chevaliers. Gauvain, aidé de sa mule, reste maître du terrain, sans avoir dû se mesurer avec le géant : celui-ci se borne à l'inviter aux repas et au repos et à dire non quand le chevalier réclame le frein⁷³. La victoire de Gauvain, dans les deux textes est marquée par le géant qui disparaît pour faire place à un nain invitant le champion à se rendre chez la maîtresse du château⁷⁴ et à partager son repas. La dame est très belle, comme cela va de soi, et vêtue avec un art qui rehausse les charmes naturels. Le Gauvain de Wieland en est ébloui et décontenancé; le Gauvain du texte français est plus vaniteux, mais aussi, sans doute à cause de cela, plus maître de lui-même. Cependant, ni l'un ni l'autre n'oublie leur mission et réclament le frein de la mule⁷⁵. « Patience », dit la dame aux deux chevaliers⁷⁶, parole reprise, seulement dans la *Bibliothèque des romans*, par le nain et par le géant. La dame du roman mange peu, mais regarde le chevalier « beaucoup et tendrement »⁷⁷; celle du poème essaie tout les jeux de la coquetterie pour émouvoir le chevalier qui se tient sur ses gardes, ne remarque rien et, au dessert, réclame son frein⁷⁸. Puis Wieland brode

68. BR 107 : v. 929 ss.

69. v. 931-968.

70. BR 107.

71. v. 969-984.

72. v. 985-1.020.

73. BR 108-109.

74. BR 109 : v. 1.026 ss.

75. BR 109 : v. 1.043-1.070.

76. BR 109-110 : v. 1.071-1.072.

77. BR 109.

78. v. 1.077-1.110.

sur les propos que la dame du texte français tient à Gauvain en lui reprochant d'être un ingrat insensible et de vouloir même sa mort⁷⁹. Le poète, toujours d'après le texte de sa source, raconte ensuite, par la bouche de la dame, que celle-ci est une fée⁸⁰. Son père, un druide — dignité qu'il n'a pas dans la *Bibliothèque des romans* — et un enchanteur, avait deux filles, la dame et sa sœur. Celle-ci était belle; celle-là ne l'était pas. Celle-ci hérita de la mule avec le frein, talisman conférant et assurant une beauté impérissable; celle-là reçut, en guise de consolation, le château avec tous ses trésors, et la baguette magique du père. Mais à quoi bon, tout cela, quand on est femme laide? Le frein est volé par la sœur laide. Geste naturel de la part de chaque femme. De toute façon la sœur qui est belle, n'a pas besoin du talisman. Du reste, à titre de dédommagement, elle peut obtenir toutes les richesses de la voleuse. Gauvain sera-t-il assez cruel de réclamer le frein et de faire un geste qui équivaldrait à un assassinat? Et c'est l'invitation finale de rester et de partager les joies que peuvent offrir les biens et la personne de celle qui détient l'objet volé⁸¹.

Il n'y a pas de différences essentielles entre le récit de Wieland et celui de sa source. Chez l'auteur allemand, le père est promu à la dignité de druide⁸². Il compense, dans la *Bibliothèque des romans*, cette déficience spirituelle par des richesses plus considérables, étant propriétaire de trente-neuf châteaux. Ces différences sont aussi peu importantes que telle petite modification apportée à l'ordre du récit, lorsque, par exemple, la fée commence son exposé en parlant de son père, tandis que dans la *Bibliothèque des romans* elle se préoccupe avant tout du frein.

Gauvain oppose naturellement une fin de non-recevoir aux suppositions et aux explications de sa belle interlocutrice; sa parole est engagée: tel est l'argument décisif sur lequel il se base⁸³. Il n'est pas étonnant que le chevalier soit plus disert chez Wieland que dans le texte français. Wieland a, du reste, inséré un joli petit passage de sa façon⁸⁴ où Gauvain refuse de juger l'attitude de la sœur voleuse. Et c'est le refrain qui revient: il me faut mon frein⁸⁵.

79. *BR* 110; v. 1.111-1.150.

80. *BR* 110; v. 1.125.

81. *BR* 110; v. 1.153-1.204.

82. v. 1.153.

83. *BR* 111; v. 1.222.

84. v. 1.206-1.216.

85. v. 1.233; *BR* 111.

Cri de désespoir de la dame; le nain apparaît avec l'objet réclamé, le chevalier le prend⁸⁶. D'après le fabliau, il peut encore faire « une profonde révérence à la fée ». Chez Wieland cela est impossible : la fée a disparu, ayant perdu avec le frein toute sa beauté⁸⁷. Gauvain met celui-ci à la mule qui bondit de joie jusqu'au plafond de son écurie. Et c'est le départ si ailé que l'herbe se courbe à peine sous l'animal⁸⁸. La *Bibliothèque des romans* trouve inutile de parler de ces détails; elle relate tout de suite que Gauvain, en passant sur la place, entend un cri poussé par la fée : elle se plonge un poignard dans le sein. Comment survivre à la perte de sa beauté ? Wieland fait naturellement aussi le récit de l'événement tragique⁸⁹, mais montre davantage le désespoir de la fée et parle du coup mortel avec une ironie parfaite. Ici, il est le versificateur pour lequel le libre jeu des rimes est bien plus important qu'un dénouement funeste et inondé de sang. Le retour à Cardigan se fait sans encombres : fleuve, pont, monstres ont disparu; le poète allemand le raconte d'après sa source⁹⁰. Il précise que la mie qui attend le chevalier se trouve embellie sur-le-champ par la magie du frein reconquis⁹¹. Wieland indique d'un mot la jalousie des dames, l'envie des seigneurs⁹². Mais Gauvain s'en soucie fort peu, prend sa promise par la main et souhaite bonne nuit à tout ce beau monde⁹³ — s'abstenant de suivre le récit de la *Bibliothèque* dans ses craintes inspirées par la méfiance à l'égard des femmes trop belles et tentées par là d'être peu constantes⁹⁴.

Sans doute, Wieland a suivi de très près sa source essentielle, presque exclusive, la *Bibliothèque des romans*. Quant au fond, il n'y a que quelques différences entre le texte allemand et le texte français. Le poète ajoute le combat du chevalier devant le château⁹⁵; le géant gardien devient un noir montant un éléphant et portant une massue; il est effrayant de visage⁹⁶. Wieland compose un colloque de

86. BR 111 : v. 1.234-1.243.

87. v. 1.244-1.249.

88. v. 1.250-1.259.

89. v. 1.260-1.277.

90. BR 111 : v. 1.278-1.287.

91. v. 1.288-1.296.

92. v. 1.297-1.298.

93. v. 1.299-1.303.

1. v. 604 ss..

2. v. 716-724.

son invention³, élimine l'histoire de la tête coupée au géant⁴, insère la promenade au jardin du château, le dîner et les jeunes « sylphides » au service du chevalier⁵. Le combat avec les monstres dans la cour tel que le relate le texte français⁶ est remplacé dans le poème par le duel avec le noir⁷. — Bien qu'elles n'aient rien d'original et soient, toutes, proches des données courantes des récits d'aventures du moyen âge, ces modifications semblent devoir être attribuées à l'esprit inventif de Wieland — dans la mesure où le où le terme d'invention ne paraît pas trop pompeux. Pour trois cas, le poète semble du reste être redevable à *Iwein* d'Hartmann⁸.

Les autres menues différences s'expliquent par la tournure d'esprit de Wieland, par le genre d'inspiration qui a présidé à la composition du *Conte d'été*. Le vieux récit prend sa matière au sérieux. Le poète moderne ne le fait pas. Le sujet à pour lui la valeur d'un prétexte. Ce qui importe à Wieland, c'est le laisser-aller de la causerie, les jeux du lyrisme⁹, de l'érotisme¹⁰, de l'humour¹¹, de l'ironie¹², de la bonne humeur¹³. Ayant l'esprit aussi dégagé, il peut insérer des anachronismes dans son poème, parler de Lenz ou de Ganymède dans une aventure arrivée à un chevalier de la Table ronde¹⁴, mêler à ses vers des mots étrangers¹⁵, ou apostropher le lecteur¹⁶. Wieland ne touche qu'une fois à un problème sérieux, et encore en l'effleurant simplement : c'est la faiblesse de l'homme devant la parfaite beauté physique de la femme¹⁷.

3. v. 725-769.

4. *BR* 106.

5. v. 804-929.

6. *BR* 107-108.

7. v. 931-1.025.

8. v. 716-722; *Iwein*, v. 427, 430-459, 469 (le gardien noir). — v. 777; *Iwein*, v. 1.141 (la salle d'or). — v. 804; *Iwein*, v. 334 (le jardin). — J'arrive à des conclusions moins importantes que M. Klee (II, 3, note) qui s'attend à « manche Reminiscenz ». — Sur Wieland et Hartmann, cf. Raumer, *Geschichte der germanischen Philologie*, 1870, p. 269-270.

9. v. 11 ss., 542 ss..

10. v. 900 ss..

11. v. 81 ss., 100 ss., 142 ss., 725 ss..

12. v. 581 ss., 1.271 ss..

13. v. 1.299 ss..

14. v. 241, 1.037.

15. v. 178 ss., 201, 483 ss., 927.

16. v. 577 ss., 1.272 ss..

17. v. 1.046 ss..

Une fois de plus on est amené à constater le fait si souvent rencontré quand on étudie les contes en vers de Wieland : la matière perd presque toute son importance en face de la forme ; et là se mélangent, de façon bien personnelle, des modes de penser et de sentir, des manières de travailler tantôt françaises, tantôt allemandes. Si le sentiment de la nature et l'humour, si le goût pour les mots étrangers mêlés à la langue maternelle, si l'absence de scepticisme psychologique à la fin relèvent plutôt de l'esprit d'outre-Rhin, l'ironie et la légèreté de touche peuvent dans une certaine mesure être revendiquées par la France.

Il serait pourtant puéril de vouloir établir nettement une ligne de démarcation. Rien de plus significatif à cet égard que l'érotisme de Wieland tel qu'il figure aussi dans ce *Conte d'été*. Le poète en trouvait des exemples innombrables dans les lettres françaises. Mais il n'en avait guère besoin. Sa propre hantise lui a fourni matière assez ample.

CHAPITRE IV

TRISTAN ¹

A l'instar de maint autre poète, Wieland a été attiré par l'histoire de Tristan et Iseut.

Gyron le Courtois à peine terminé, il songe à écrire la « belle, plaisante et touchante » aventure du chevalier Tristan de Lionnois. Elle ne sera pas composée dans la manière de *Gyron*, mais se situera par sa forme entre celui-ci et *Gandalin*. De cette forme, Wieland porte déjà dans son âme l'idéal, tout fait de grâce. Tristan sera une œuvre importante, comprenant des chants nombreux d'étendue réduite. C'est la seule manière possible ².

L'idée de ce poème a été inspirée à Wieland par la *Bibliothèque des romans* où le sujet est traité dans le volume du mois d'avril de l'année 1776 ³.

L'entreprise dont nulle trace n'a été conservée, si jamais il en a existé une, le hante, mais ne semble guère avancer. Est-elle seulement commencée ? Le 20 avril 1778, seize mois après la première mention faite de cette matière, il réclame à Merck le volume de la *Bibliothèque des romans* avec l'extrait de *Tristan* ⁴ et cherche à obtenir d'autres textes à Dresde ⁵. *Obéron* l'accapare, mais ne fait qu'éclipser passagè-

1. Bibliographie : Bechstein R., *Tristan und Isolt in deutschen Dichtungen der Neuzeit*, Leipzig, 1876.

Golther W., *Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der Neuzeit*, Leipzig, 1907.

Löseth E., *Le roman en prose de Tristan...* (Bibl. de l'École des hautes Études, sciences philol. et hist., fasc. 83), Paris, 1891.

2. Lettre à Merck, du 10 janvier 1777 ; *Merckbriefe*, II, 86.

3. Lettre à Merck, du 30 VII. 1777 ; *ibid.*, I, 118.

4. *ibid.*, I, 125.

5. Cf. plus bas.

rement les préoccupations vouées à *Tristan*. Une lettre datée du 28 août 1780 et encore adressée à Merck⁶, en fait foi : le poète n'a aucune envie de travailler; c'est son état habituel « entre un *Obéron* et un *Tristan* ou une entreprise semblable ».

Le sujet continue à le poursuivre pendant la même année. Wieland n'oublie pas de mentionner *Tristan* dans les extraits des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*⁷. En 1781, ses occupations de rédacteur en chef du *Mercur* l'empêchent de répondre aux signes que lui fait le couple des illustres amants⁸. En 1783, il cite, dans *Clélie et Sinibalde*, le nom de la fidèle Brangien⁹.

Puis, c'est de la part de Wieland le silence pendant plus de vingt ans, du moins dans les documents accessibles jusqu'aujourd'hui. D'après un propos de Böttiger, Wieland est plus d'une fois revenu à l'idée d'un *Tristan*, pendant d'*Obéron* ou du *Cid* de Herder. Mais le divin enthousiasme qu'inspire les Muses — *μυθία ἐκ τῶν Μουσῶν* — lui manquait absolument, et Wieland estimait que sans l'intérêt le plus passionné pour le sujet, nulle œuvre acceptable n'était possible. Le poète se sentait trop âgé pour éprouver pareil intérêt pour pareille matière. En outre, il se rendait compte qu'il y aurait quelque ridicule à voir un vieillard de soixante-et-onze ans traiter dans le détail et avec feu des scènes d'amour; et celles-ci devaient nécessairement figurer dans le poème¹⁰.

Le point de départ de Wieland a donc été la *Bibliothèque des romans*; mais il a cherché à se documenter encore ailleurs. La Bibliothèque d'État de Dresde conserve quelques lettres qui fournissent des renseignements sur ce point¹¹. C. Ch. Canzler, bibliothécaire du prince électeur, les a écrites au poète. Il en ressort qu'en 1777 Wieland a cherché à se procurer le manuscrit d'un *Tristan* allemand figurant à la bibliothèque de Dresde. Celle-ci possède en effet, d'après une lettre de Canzler, *den edeln Herrn Trystrant*, copié par le scribe auquel sont dûs le *Roland* et les *Trois rois mages* (*die drey Könige*) dont a parlé Gottsched dans son *Neue Büchersaal*, IV^e partie, p. 408. Quant à la suite des faits relatés, le manuscrit ne concorde que peu avec le

6. *Merckbriefe*, I, 258.

7. XXXVI, 27.

8. Lettre à Gräff, à Gera, du 23 II. 1781; citée Golther, 261.

9. XII, 149.

10. Böttiger, I, 262, en date du 22 XI. 1804.

11. *LD* I, 69-73.

Nouveau Tristan Prince de Léonois, mais il y a concordance parfaite avec le *Tristant d'Ergorabonde* (« mit dem Ergorabundischen Tristant »). Le *Tristrant* du manuscrit en question a des beautés infinies, mais qui se sont perdues lors de l'adaptation ultérieure (« unendliche Schönheit... besitzt, die bey der Erneuerung verloren gegangen ist »). Aussi, Canzler est-il convaincu que le *Tristrant* manuscrit ne décevra pas l'attente de Wieland².

Une année plus tard³, Canzler informe le poète qu'il espère pouvoir lui transmettre le manuscrit pour quelques mois. Mais le 2 février 1779⁴ il est question de la suite d'une copie du manuscrit : l'original, de toute évidence, n'est pas sorti de la bibliothèque. Canzler a dû le faire copier pour son correspondant. Dans la même lettre, le bibliothécaire offre à Wieland de lui procurer le *Nouveau Tristan* de Maugin.

Le 16 avril 1779, Canzler communique au poète quelques précisions bibliographiques sur le manuscrit. Celui-ci porte simplement le titre : *Sehr alte Historie*. Il figure au catalogue des manuscrits de la bibliothèque du prince électeur sous le numéro 433, *Rolandi, Tristrandi et trium regum fol.* A la fin du manuscrit, on lit : « Expliciuunt dicta rolandi tristrandi et trium regum per manus Nicolai Swertfeger de Dhamis Anno Dei MCCCXXXIII feria quarta post andree... » Swertfeger, continue Canzler, a parfois employé l'orthographe de son époque, mais sans moderniser le langage⁵.

A la même occasion, Wieland reçoit du bibliothécaire le *Nouveau Tristan* de Maugin. Le volume, précise l'homme serviable, est au fond le double de l'édition de 1552⁶ qui se trouve à Dresde. Aussi, Canzler a-t-il pu le mettre sans difficulté à la disposition de Wieland.

Puis, c'est le silence sur Tristan jusqu'en janvier ou juin⁷ 1785 : et encore est-il à peine rompu ; le *Tristan* français est toujours entre les mains de Wieland : Canzler l'y voit bien volontiers⁸. C'est tout ce qu'en dit cette lettre, la dernière où il soit question du sujet.

Les indications bibliographiques fournies à Wieland permettent

2. Lettre de Canzler, du 8 VII. 1777 ; LD, I, 70.

3. Lettre du 13 VII. 1778 ; LD, I, 69 ; erreur de numérotation dans le volume de lettres à Dresde. Cf. la date et la cote de la lettre à la note précédente.

4. LD, I, 71.

5. LD, I, 72.

6. Golther, p. 127.

7. Le nom du mois est mal écrit.

8. LD, I, 73.

de préciser en deux cas sur trois, de quels textes il s'agit dans la correspondance avec Canzler.

Dans le *Nouveau Tristan*, l'auteur, Jean Maugin, a adapté au goût de la Renaissance l'ancien roman en prose de Tristan¹. Il s'agit d'une œuvre publiée en 1554, non pas en 1552, comme le dit Canzler. En voici le titre : *Le premier livre du Nouveau Tristan, Prince de Léonois...* — Fait François par Jean Maugin, dit l'Angevin, Paris, chez la veuve Maurice de la Porte, 1554². — La *Schrittliche Historie* de Tristan peut être identifiée par le numéro — 433 — qu'elle portait dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du prince électeur³. Il s'agit d'une copie faite, au XVIII^e siècle, d'un *Tristan* d'Eilhart d'Oberge. Elle porte le titre : *Historie von Trystrant*. Par elle, Wieland a connu la forme de la légende au moyen âge allemand.

Qu'est le *Tristan d'Ergarabonde* ? On pourrait émettre l'hypothèse qu'il s'agit d'une analyse exacte, mais sèche du *Tristan d'Oberge*⁴. Cependant, on ne saurait aller plus loin⁵.

Pour écrire son *Tristan*, Wieland avait donc au moins trois textes en main : le *Tristan* de la *Bibliothèque des romans*, celui d'après Eilhart, et un roman de la Renaissance. Trois textes, trois conceptions différentes du sujet. Quelle part le poète aurait-il faite aux apports français, laquelle aux apports allemands ? Dans quel sens aurait-il traité la matière ? Probablement, sûrement presque, dans un esprit de respect pour la chevalerie, et en restant profondément sensible à la ferveur et au tragique de la légende⁶. Mais c'est peut-être à cause de cette ferveur et de ce tragique qu'il a abandonné son projet. Cette atmosphère ne lui convenait pas. D'autre part le respect en face d'un thème formidable et éternel a bien pu lui défendre de fausser, d'adoucir, de rapetisser ce qui était grand, pathétique, obéissant à une loi intérieure qui ne connaît rien en dehors d'elle-même.

1. Golther, 127 et la bibliogr., *ibid.*, 112.

2. D'après E. Löseth., p. IV.

3. Cf. Franz Schnorr von Carolsfeld, *Katalog der Handschriften der Königlichen öffentlichen Bibliothek in Dresden*, II, p. 481. — Je dois ce renseignement à l'amabilité de M. Flebiger, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque d'État à Dresde.

4. Cf. la lettre de Canzler, en date du 8 VII. 1777.

5. La bibliothèque de Dresde n'a pu me renseigner. Les bibliographies sont muettes sur ce *Tristan*.

6. La lettre à Jacobi, du 24 III. 1777; A. B., III, 276.

CHAPITRE V

GANDALIN ¹

Gandalin, jeune chevalier, aime Sonnemon, comtesse de Brabant. Pour obtenir la main de la belle insensible, il s'engage à courir le monde durant trois ans, bien entendu en restant un amant parfaitement fidèle. Vers la fin du temps d'épreuve, à Paris, une dame voilée, du nom de Jelängerjeliieber et prétendant être une princesse orientale, demande à Gandalin de l'accompagner et de la protéger sur le chemin du retour. Sympathie naissante du chevalier pour la dame inconnue... passion violente du jeune homme lorsqu'il voit Jelängerjeliieber au bain... Pour rester fidèle à Sonnemon, Gandalin décide de quitter la dame voilée, mais est désolé, lorsque cette séparation a lieu trop vite. Revenu à Brabant, près de Sonnemon il croit cependant avoir triomphé de l'amour pour Jelängerjeliieber. Remis en présence de celle-ci, il s'aperçoit de son erreur. Au désespoir, il veut renoncer aux deux jeunes filles, lorsque Jelängerjeliieber, se dévoilant, révèle son identité avec Sonnemon.

Sur la foi du nom du héros, on avait cru devoir chercher la source du poème dans *l'Amadis de Gaule* ², après que l'on eut supposé qu'exceptionnellement Wieland avait inventé son sujet ³. M. Rudolf Germann a mis les choses au point. La source essentielle est Scarron. Wieland a exploité *l'Histoire de l'amante invisible*, qui forme le chapitre IX du *Roman comique*. Puis il y a, pour compléter les apports

1. Bibliographie : R. Germann, *Wielands « Gandalin »* ; Probefahrten, 26. Band, Leipzig, 1914.

Klee, I, 269-271.

Pour le texte de Scarron, je me suis servi de celui que Paul Bourget a publié dans la *Collection Jouaust*, Paris, s. d., t. I^{er}, 41-66.

2. Klee, I, 271.

3. *ib.*, 270.

français, des emprunts faits aux *Cent nouvelles nouvelles*, à Hamilton et à Crébillon. Ici, ce n'est pas le lieu de parler des dettes contractées par Wieland envers l'Arioste, Italien et l'*Amadis de Gaule*, d'origine portugaise ou espagnole.

Wieland a connu l'*Histoire de l'amante invisible* d'abord par un extrait que publiait la *Bibliothèque universelle des romans*, au second volume de janvier 1776⁴. Il n'a pas tardé d'aller au texte original que pouvait lui fournir la bibliothèque grand-ducale de Weimar : des détails qu'il n'a pas pu trouver dans l'extrait de la *Bibliothèque des romans* le prouvent. M. Germann le montre en s'appuyant sur les précisions chronologiques données par Wieland⁵, sur le silence dans lequel Gandalin revenu à Brabant est reçu au château de Sonnemon⁶, sur la manière dont Porcia et Sonnemon se présentent devant leurs soupirants⁷.

Wieland doit à Scarron avant tout l'idée générale du poème. Chez l'auteur français, Don Carlos d'Aragon aime une belle inconnue qui lui accorde la faveur de quelques rendez-vous, elle, se tenant masquée derrière une fenêtre grillée, lui, étant dans la rue. Un soir, le jeune homme est enlevé dans un carrosse et conduit dans un château où lui apparaît bientôt « la maîtresse du palais enchanté », la princesse Portia. Elle lui fait des avances sans succès. Il est ramené à son logis à lui, puis va au lieu de ses rendez-vous avec la dame masquée, qui le prie de l'accompagner « en un lieu où elle ne lui cacheroit plus son visage. » Il obéit ; arrivée à destination, la dame se démasque. La belle inconnue et Portia ne faisaient qu'une seule personne. Puis c'est le mariage, suivi de réjouissances publiques.

Chez les deux auteurs, un amant est mis à l'épreuve par une inconnue, avec cette différence que Wieland masque la deuxième femme qu'il met en présence de son héros, alors que chez Scarron, c'est la première. Puis ils ont en commun l'idée de mettre la fidélité du soupirant à l'épreuve. Sonnemon, ainsi que la dame masquée de Scarron vivent dans un monde où pullulent de jeunes beaux en quête de succès auprès de l'autre sexe⁸.

Pourtant, l'évocation de ce cadre par Wieland étant bien plus variée et animée que celle de Scarron, elle représente un travail que

4. pp. 118-126.

5. Germann, p. 6; *Gandalin*, v. 418; Scarron, p. 41.

6. Germann, p. 7; *Gandalin*, v. 2.161 ss., Scarron, p. 55.

7. Germann, p. 8; *Gandalin*, v. 2.194 ss.; Scarron, p. 56.

8. Germann, p. 28; *Gandalin*, v. 1.108; Scarron, p. 41-42.

l'on peut qualifier d'original. L'auteur français a simplement mis en branle l'imagination de Wieland. Ensuite, Wieland est resté plus près du *Roman comique*, en introduisant Gandalin chez la tentatrice. Comme Porcia, Jelängerjelierber reçoit l'amoureux chez elle, en enveloppant de mystère le chemin parcouru. Mais là s'arrête le parallèle : les quatre hommes qui enlèvent Dom Carlos dans un carosse et lui font courir la campagne nocturne, n'ont rien de commun avec la jolie soubrette qui, chez Wieland, mène Gandalin par la main à travers les couloirs du château⁹. Le chevalier espagnol songe en face de tout ce qui lui arrive à un tour de magie d'une Urgande toute-puissante ; le poème de Wieland évoque également une atmosphère de conte de fées, lorsque Jelängerjelierber se fait passer pour l'héroïne d'une aventure à laquelle se mêle la magie¹⁰ : les deux auteurs mettent tout en scène pour égarer l'amoureux. Autres points : Wieland évoque le port majestueux de l'inconnue en des vers qui sont nettement inspirés par Scarron¹¹ ; le charme prenant de la voix de l'inconnue dans le poème se trouve également préfiguré dans le *Roman comique*¹² bien que sur ce point les données de la source soient également amplifiées. Il en est de même, lorsque Scarron parle « de la plus belle main du monde » et inspire à Wieland une petite scène à effet dont le point de départ est la brusque apparition d'« un beau bras bien en chair et d'une blancheur de lys »¹³. Par contre, l'esprit, la conversation animée, intelligente qui prend une si grande place chez Scarron¹⁴, ne tient un rôle vraiment important qu'une fois chez Wieland¹⁵. Dans la suite des événements, lorsque Gandalin accompagne Jelängerjelierber hors de Paris, il rencontre le « chevalier bleu », champion des dames qu'avaient mises en colère les soins exclusifs de Gandalin pour Jelängerjelierber : colère née des mêmes raisons que les ressentiments des dames de Naples qui voyaient que Dom Carlos n'avait d'yeux que pour la belle au visage masqué¹⁶ ; et enfin — ce qui a déjà été dit — l'accueil silencieux que Gandalin trouve en revenant au château de Sonnemon, a son équivalent dans certains détails de la réception faite à Dom Carlos dans la demeure de Portia¹⁷.

9. Germann, 36-37 ; *Gandalin*, v. 515-570 ; Scarron, 52-53.

10. Germann, 36-37 ; *Gandalin*, v. 784 ; Scarron, 56.

11. Germann, 42 ; *Gandalin*, v. 942-945 ; Scarron, 56.

12. Germann, 43 ; *Gandalin*, x. 679-683 ; Scarron, 57.

13. Germann, 44 ; *Gandalin*, v. 838-859 ; Scarron, 43.

14. p. 44, 52, 61, 65.

15. v. 1.309.

16. Germann, 59 ; *Gandalin*, v. 1905-1908 ; Scarron, 50-51.

17. Cf. plus haut, p. 98.

Faut-il suivre M. Germann lorsqu'il admet que le nom de Gandalin tiré de l'*Amadis de Gaule* soit indirectement inspiré par le *Roman comique*, celui-ci l'évoquant Esplandian et Amadis, et Gandalin ayant été l'écuier du héros éponyme du roman de chevalerie¹⁸ ? L'hypothèse a des chances d'être fondée, mais n'a pas grand intérêt pour le reste¹⁹. Les autres sources révèlent davantage les tendances littéraires de Wieland.

A côté de Scarron il y a en premier lieu, et cela n'a rien qui étonne, des souvenirs d'Hamilton. M. Germann les a également relevés avec soin. Jelängerjelierber gagne le cœur de Gandalin par des qualités morales — tout comme Olinde dans le *Nouvel Amadis*; or, dans la première rédaction du poème, cette Olinde s'appelait *Fleur d'épine* d'après le conte de fées d'Hamilton²⁰. Un second personnage dans l'œuvre de ce Français, Luisante, est fille de calife : chez Wieland, Jelängerjelierber revendique la même qualité²¹. Cet orientalisme fait aussi que la mystérieuse inconnue remplace par un voile le masque qui figure au récit de Scarron²². Luisante a encore été en d'autres points le modèle de Jelängerjelierber : la beauté de l'une et de l'autre provoque les effets les plus désastreux; de même, chez l'une et chez l'autre, les poètes citent certaines années marquant dans la vie de leurs héroïnes²³. Dans les deux cas, on cherche à remédier aux malheurs que provoque tant de beauté : chez Hamilton, on s'adresse à la magicienne Serène, chez Wieland on demande conseil à un ermite²⁴. Le nom de Jelängerjelierber qui n'est nullement un nom propre, mais une phrase elliptique prêtant facilement aux jeux de mots, a son modèle dans le nom du prince Tarare auquel s'applique une définition analogue²⁵. Ce nom provoque du reste des exclamations semblables à celles dans le conte de Wieland²⁶. Quant au prétendu père

18. p. 54.

19. Germann, 2-3.

20. Toujours est-il qu'Amadis est cité à trois reprises, v. 322, 766, 1979.

1. Germann, 36.

2. Germann, 38; *Gandalin*, v. 788; Hamilton, I, 207.

3. Germann, *ibid.*; *Gandalin*, v. 639 ss..

4. Hamilton, I, 206 ss..

5. Germann, 41; *Gandalin*, v. 798; Hamilton, I, 212; *Gandalin*, v. 724 ss.; Germann, 40.

6. Germann, 39; Hamilton, I, 211.

7. *Gandalin*, v. 712.

de Jelängerjelier, bonne fourchette et qui en outre boit sec et dort bien, il est le frère d'esprit du sultan du *Sopha* et de *Fleur d'épine*, du *Miroir d'or* et un peu du *Conte d'hiver*.

Wieland est encore redevable aux *Cent nouvelles nouvelles*. Il ne s'agit pas du texte original, mais d'un extrait publié, encore, par la *Bibliothèque des romans*, en 1775, au deuxième volume de juillet⁸. C'est inspiré par la *Demoiselle cavalière* qu'il y a trouvée, que Wieland a transporté son action d'Italie en Brabant, terre mieux faite pour ses héros que l'ardent pays au sud des Alpes⁹. C'est encore dans le texte de la *Bibliothèque* — et dans son propre poème *Aurore et Céphalus* — que Wieland a trouvé l'idée de faire de la seconde femme, rencontrée par son héros, une dame inconnue¹⁰. Puis, partant des données de la *Demoiselle cavalière*, le poète allemand fait passer un certain temps avant que l'épreuve de fidélité ait vraiment lieu. De même, il met une assez grande distance entre les deux endroits où Gandalin rencontre les deux belles qui jettent l'émoi dans son cœur¹¹. La situation qui réunit Gandalin et sa bien-aimée inconnue dans la même chambre a son équivalent dans la *Demoiselle cavalière*¹². Enfin, les adorateurs nombreux qui papillonnent autour de Sonnemon ne sont pas préfigurés exclusivement dans *l'Amante invisible*. Les *Cent nouvelles nouvelles* en parlent également¹³ en évoquant le genre de vie de leur héroïne. — Indirectement, ce récit a pu amener Wieland à situer la seconde partie de son poème à Paris : la nouvelle parle du Barrois¹⁴, pays inconnu à Wieland ou du moins à la plupart de ses lecteurs, mais faisant songer à la France; sa capitale fut choisie comme théâtre de l'action en vertu d'un enchaînement d'idées facile à concevoir¹⁵.

Wieland ayant choisi Paris, le roi Philippe qui figure chez Scarron devient un souverain français; dans la dernière rédaction du poème, il s'appelle Philippe-Auguste. La prédilection pour la chasse¹⁶ dont il témoigne cependant dès la première publication de *Gandalin*, fait

8. BR 115-122; Germann, 15.

9. Germann, 16; BR, 115; *Gandalin*, v. 21.

10. Germann, *ibid.*, et 14; BR, 118.

11. Germann, 16.

12. *Gandalin*, v. 590 ss.; BR, 119; Germann n'en parle pas.

13. Germann, 28; BR, 116.

14. BR, 115.

15. Germ., 19.

16. Millot, I, 236.

supposer que de tout temps ce Philippe a été Philippe-Auguste dans l'esprit de Wieland. La splendeur qui règne à la cour du roi, d'après le poète allemand, n'est par contre nullement historique : en réalité, Philippe-Auguste était avare¹⁷. M. Germann allègue ici comme source probable du poète allemand, l'*Histoire littéraire des troubadours* par l'abbé Millot, mais n'apporte pas la preuve de ses dires¹⁸. L'année suivante, en parlant de Richard Cœur de Lion et de Blondel, Wieland se fonde sur Massieu et sur Warton, non pas sur Millot ; il faut donc laisser à l'historien allemand la responsabilité de sa thèse en faveur de laquelle je n'ai pu trouver un seul argument nouveau.

Afin d'être complet et de mettre en lumière les lectures de Wieland, il convient de relever encore quelques allusions à des œuvres françaises : ayant à peine terminé le *Conte d'hiver*, le poète parle du sceau de Salomon¹⁹ et de Fanfreluche²⁰, souvenirs de Galland et de Mme d'Aulnoy²¹. A un autre endroit, il faut très probablement voir un souvenir de *Gabrielle de Vergy*²², tragédie de Belloy : il l'a connue dès 1772, où il l'a vue représentée à Weimar²³, et en parle à propos d'*Alceste*²⁴. — Marivaux et son art de faire des portraits trouvent une petite place²⁵ ; l'allusion à Robert d'Arbrissel est selon toute vraisemblance due à Bayle²⁶. —

**

Wieland doit donc à ses sources l'idée générale de son conte en vers, et quelques détails... des points de départ pour son imagination de poète et pour son génie créateur. A cette matière, il a imprimé le cachet de sa personnalité.

La ligne de départ est une brève nouvelle de laquelle toute senti-

17. Millot, *ibid.*

18. Germann, 20.

19. *Gandaïn*, v. 1337 ; *Conte d'hiver*, v. 107, 114.

20. *Gandalin*, v. 1786 ; *Conte d'hiver*, v. 1.163.

21. Cf. le chap. 3.

22. v. 1728.

23. Lettre à Goertz, du 30 VII.1772 ; Seuffert, *Viertelj.-Schr.*, I, 390.

24. XXXVIII, 138.

25. v. 1.305.

26. Art. Fontevraux, note D. — Germann, 19, admet comme probable encore l'influence de Cantillon, *Délices du Brabant et de ses campagnes*, Amsterdam, 1757, sur *Gandalin*, v. 2.058 ss.,

mentalité est absente. Aussi pour la psychologie des personnages, ce récit est placé sous le signe de l'esprit, de l'intelligence vive et pétillante. La femme y respecte l'homme : elle ne prolonge pas l'épreuve. L'homme n'admet pas d'être le jouet de sa partenaire : il a le sentiment de sa dignité. Chez Scarron il n'y pas de place pour la galanterie fade : une femme consciente de sa valeur cherche un homme qui la vaille ; elle comprend que l'homme veut légitimement que la femme fasse également effort pour le gagner. Tout le récit est l'œuvre d'un psychologue averti : rien que la lettre reçue par Dom Carlos dans les jardins de Portia le montre. Et ces quelques pages sont écrites dans un style nerveux, pittoresque, réaliste, ne craignant pas les apostrophes qui fouaillent.

Le poème allemand se déroule dans une atmosphère faite de sentiment, de sentimentalité si l'on veut ; l'auteur a choisi pour héros un jeune homme qui est prêt à subir toutes les épreuves pour sa dame, sans formuler de son côté une exigence analogue. Gandalin accepte un traité où toutes les charges sont pour lui ; lui seul doit prouver sa valeur ; la femme est dispensée de cette obligation. Gandalin est le type du jeune homme par trop soumis à l'ascendant du charme féminin, et aimant de façon exalté ; il représente la même psychologie que le pauvre diable de roi dans le *Conte d'hiver*. En face du beau sexe, il n'a rien de l'attitude un peu âpre de son modèle français qui sait qui il est et ce qu'il vaut... Ce modèle n'aurait du reste pas daigné s'occuper d'une jeune fille portant un nom aussi fade, aussi imprégné de faux lyrisme que Sonnemon.

L'attraction qui existe entre les deux sexes, domine évidemment le récit français ; mais elle n'est pas indiscrètement mise en avant ; même lorsque Portia paraît sans masque, on ne saurait parler d'intention ou de sous-entendu équivoques. Wieland par contre n'a pas su s'interdire certaines allusions sensuelles. L'amour chez Scarron donne plus d'intensité à la vie, n'a jamais rien d'affadissant ; chez Wieland il rend parfois assez ridicule. Sonnemon est une jeune fille coquette et longtemps insensible, comme le veut souvent son âge. Portia sait que l'amour est une chose grande et grave, une force avec laquelle elle se refuse à jouer. — Ce qui distingue enfin *Gandalin* de l'*Amante invisible*, c'est le sentiment de la nature. Il manque absolument chez Scarron.

Le caractère de la matière psychologique telle que le poète allemand l'a façonnée, entraîne des différences de style entre lui et le conteur français. Scarron reste nerveux, même dans ses digressions,

très brèves du reste; Wieland bavarde — assez agréablement, c'est entendu — même quand son récit se poursuit en ligne droite. — Son ironie reste souriante, alors que celle de Scarron sait donner, en passant, des coups de griffes rapides et profonds. L'ironie de Scarron reste organiquement attachée à son sujet, sa nouvelle est mise dans la bouche d'un conteur qui peut se permettre des réflexions comme les admet le caractère d'un récit fait devant un verre de vin au coin du feu. Wieland, lui, tourne son ironie contre lui-même. Il ne respecte pas sa propre œuvre. Aussi, n'hésite-t-il pas à parler un langage anachronique avec des souvenirs assez XVIII^e siècle français : des termes comme « Migräne », « Bergère », « emballiert », « tête à tête », « Tapisserie » et « gutes Glück », traduction évidente de « bonne fortune », en font foi¹.

Tout, la psychologie, la conduite de l'action, le style, oppose Wieland à Scarron, sa source essentielle. Entre ce Scarron et Wieland il y a incompatibilité d'humeur. Aussi, le poète allemand n'a rien abandonné de sa personnalité en faisant des emprunts chez l'auteur du *Roman comique*. Il a transposé à sa manière les données de sa source, un peu comme l'aurait par exemple fait un Moritz von Schwind s'inspirant de la toile d'un Ribéra.

1. v. 1.299, 1.301, 1.341, 1.176, 1.708, 250.

CHAPITRE VI

OBÉRON.^{1 4}

Wieland a dit lui-même que trois sources ont fourni l'essentiel de la matière d'*Obéron*². Ce sont deux textes anglais; le *Merchant's tale* de Chancer-Pope et le *Midsummer night's dream* de Shakspeare, puis un apport français, l'*Histoire de Huon de Bordeaux* dans la *Bibliothèque des romans*. Cet *Huon* se trouve au second volume d'avril de l'année 1778³. Ainsi que le précise Wieland⁵, le comte de Tressan, auteur de l'extrait dans le recueil français, a tiré son récit du vieux roman de chevalerie d'*Huon de Bordeaux*. Le poète allemand a pris ce renseignement dans la courte introduction qui précède le travail de l'homme de lettres français⁶.

1. Dans ce chapitre, les chiffres romains et arabes renvoient aux chants et aux strophes du poème, non pas comme ailleurs aux tomes et aux pages de l'édition Hempel.

2. Bibliographie : Texte : édition de 1796 dans Klee, I, p. 9-216; les leçons des différentes rédactions sont sans importance pour la présente étude (Düntzer, 12-15).

H. Düntzer, *Wielands « Oberon »*, 2. Aufl., Leipzig, 1880.

Ch. J. Goodwin, dans la *Zeitschr. f. vgl. Lit.-Gesch.*, XIII, 210.

M. Koch, *Das Quellenverhältnis von Wielands Oberon*, Marburg, 1880.

J. W. Loebell, *Die Entwicklung der deutschen Poesie von Klopstocks erstem Auftreten bis zu Goethes Tode*, II, Bonn, 1858.

K. O. Mayer, *Die Feenmärchen...* 559-512.

Texte établi et annoté par F. Muncker, Stuttgart, 1893.

3. Klee, I, 9.

4. BR 7-163.

5. Klee, I, 9.

6. BR 8.

Max Koch et Heinrich Düntzer ont étudié dans le détail les sources d'*Obéron*⁷. Quand on veut reparler de cette question, on ne le peut qu'à leur suite. Mais comme ils ont analysé tous les apports, une étude consacrée aux seuls éléments français du plus célèbre poème de Wieland, exige au préalable un travail de déblaiement. Il fera le départ de ce qui est français dans *Obéron* et de ce qui ne l'est pas.

Ainsi il faut éliminer les apports anglais dus à Chaucer-Pope et à Shakespeare. C'est l'histoire de Rosette et Gangolf⁸, la querelle de Titania et d'Obéron⁹, et le serment du roi des fées¹⁰.

Puis, il y a un deuxième ensemble qui figure chez Wieland sans avoir un équivalent dans les sources françaises. C'est le séjour des amants dans l'île, après qu'ils se sont précipités à la mer, c'est leur vie en commun avec l'ermite, c'est la naissance d'Huonnet¹¹. Peut-être y a-t-il là des reminiscences littéraires allemandes qui remontent à *l'Île de Felsenbourg*¹². — Les aventures de Fatmé et de Gêrasmine¹³ sont également étrangères à la source française¹⁴. Ensuite, il y a différence presque absolue entre le roman français d'*Huon de Bordeaux* et le poème de Wieland à partir du moment où Obéron consent à prendre, de nouveau, part à la destinée de son ancien protégé¹⁵. Car le poète allemand voulait exposer, à la plus forte des tentations la fidélité d'Amanda et d'Huon, afin que le couple réuni dans le bonheur après les épreuves, participât à tous les honneurs et reçût tous les hommages¹⁶. Le roman français n'a pas de préoccupation semblable. En outre, son récit est trop touffu au gré des exigences esthétiques de Wieland. Enfin, il faut faire la place capitale — à un passage très bref mais qui est essentiel pour l'économie de l'œuvre tout entière; ce sont les deux strophes¹⁷ où Wieland établit un lien entre l'amour inébranlable d'Huon et d'Amanda

7. cf. bibliographie.

8. VI, 36-84, 90-97.

9. VI, 85-90.

10. VI, 98-100; Koch 7-8, 51-57; Düntzer, 71-86.

11. VII, 57-VIII, 80; IX, 24-52.

12. Düntzer, 60-61.

13. IX, 1-23.

14. Koch, 48.

15. X, 23-XII, 94.

16. Düntzer, 63.

17. VI, 101-102.

d'une part, et la réconciliation d'Obéron et de Titania d'autre part. Il ne doit cette idée à personne ¹⁸.



Quand on se rappelle à quel point Wieland a mis à contribution les textes de la *Bibliothèque des romans*, on peut admettre avec Koch que c'est de là, non pas de Chaucer ou de Shakespeare, que l'idée d'écrire un *Obéron* est venue à l'auteur allemand ¹. Des raisons d'ordre psychologique viennent corroborer cette manière de voir. Comme le souligne Koch ², Wieland a trouvé dans l'histoire d'Huon de quoi satisfaire son goût du romanesque, et a rencontré un sujet où la faiblesse humaine remporte une victoire sur des idées d'amour séraphique. Enfin, la lecture d'*Huon de Bordeaux* pouvait assez facilement conduire à Shakespeare et à Chaucer-Pope; par contre on s' imagine plus difficilement Wieland partant de ces auteurs anglais pour arriver au roman de chevalerie français.

Qu'offrait à Wieland le récit de la *Bibliothèque des romans*? Huon de Bordeaux ³ s'attire sans le vouloir la colère de son souverain. Afin d'apaiser ce ressentiment, il court hardiment les plus grands dangers, sûr de son innocence; le génie tutélaire de sa race l'aide. C'est Obéron, roi des elfes, simple *deus ex machina* ou presque ⁴. Cependant, le chevalier connaît les pires malheurs; car il renie sa foi, bien que ce ne soit que pour un instant, et s'unit à sa fiancée sans attendre que l'Eglise fasse d'elle sa femme. Sa vaillance dans la lutte contre les infidèles lui vaut cependant le pardon d'Obéron et du ciel. Pourtant, il n'est pas encore au bout de ses épreuves. Son frère, un traître, compromet sa réussite, et ce n'est qu'après de nouvelles luttes qu'Huon conquiert le pardon de son prince et le bonheur définitif.

On le voit : il s'agit d'un vulgaire roman de chevalerie, c'est-à-dire d'une œuvre sans portée psychologique comme c'est le cas dans la plupart de ces récits. La vie intérieure y tient fort peu de place. Celle qui y revient à la féerie est au contraire assez grande.

18. Koch, 8; Düntzer, 70.

1. Böttiger, I, 187; Koch, 2.

2. p. 3.

3. Koch, 2 ss.

4. *ibid.*, 6.

Qu'est ce que Wieland a fait de cette matière première ? En d'autres termes, quelle marche les événements suivent-ils chez lui ? Comment les caractères se trouvent-ils modifiés — s'ils le sont ? Dans quel esprit a-t-il mené sa besogne, dans quelle atmosphère son œuvre baigne-t-elle ? Et enfin, problème de forme après les problèmes de fond : d'après quel principe directeur Wieland a-t-il ordonné et présenté les données fournies par sa source française ?⁵.

5. Il faudrait plutôt dire : par ses sources françaises. Car à *Huon de Bordeaux* il convient d'ajouter encore une série de textes auxquels Wieland doit quelques apports minimes. C'est en majeure partie l'érudition des Düntzer, Klee, Koch, Mayer qui les a identifiés. Les voici :

II, 8-9, le bonheur champêtre ; Rousseau et le rêve pastoral. Koch, 17 (de même au 8^e chant ; Koch, *ibid.*).

III, 6, Adèle ravie par Angoulafre dans la nuit de noces, d'après les *Mille et une Nuits* (Koch, 21).

III, 17, Huon se ruant sur les colosses d'airain en mouvement ; cf. : *Conte d'été*, v. 702 ss. ; BR, 1777, février, 105, peut-être.

III, 58 ss., 46 ss., les rêves de Rézia et d'Huon : thème inspiré par l'*Histoire de Joseph et de Zélicka*, BR, 1778, juin (Düntzer, 91).

IV, 2, Genièvre, et IV, 20, la tombe de Merlin ; cf. le chap. sur *Gyron le Courtois* ; encore la BR.

IV, 37-42, l'accueil fait par la vieille, à Babylone ; peut-être d'après les *Mille et un Jours* ; cf. Mayer, 510 : le prince Calaf « arrive à Pékin pour conquérir la fille du roi et est hébergé chez une bonne vieille femme. Elle l'accueille avec soin et empressement, et, questionnée par lui, parle du roi et de sa fille : Je puis vous parler sagement de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille qui a l'honneur d'être au sérail parmi les esclaves de la princesse. »

IV, 40, Rézia ; nom emprunté aux *Mille et un Jours* ; Mayer, 510.

VI, 8, Salerne : peut-être souvenir de *Pervonte* ; encore la BR ; cf. le chap. sur *Pervonte*.

VI, 39, les trente-trois points de la beauté féminine. Jacques-François de la Chambre, *L'art de connaître les hommes*, 1660, les énumère (Düntzer, 73-74).

VI, 72, la conception de Judith, femme dangereuse, d'après Voltaire, *Pucelle*, II, 232 ss. (Klee, I, 106).

VII, 34, le sceau de Salomon ; cf. le chap. sur le *Conte d'hiver* ; encore la BR.

X, 5, Almansor, d'après la BR, 1778, avril, I, 101 (Düntzer, 68).

X, 33, Pèz, *ibid.*.

Fatmé serait inspirée d'après Koch, 49, par les confidentes de la tragédie classique française ; le germaniste allemand y voit en outre une influence de Marivaux : les amours des maîtres doivent avoir leur équivalent dans les amours des serviteurs,

I.

Lorsque le héros de Wieland apparaît pour la première fois, il est prosterné aux pieds du Saint-Père¹. En effet, dans les deux textes, les aventures en Asie sont précédées d'une visite qu'Huon fait à Rome, au pape, son oncle. Puis, le chevalier se rend au Saint-Sépulchre. Ici², Wieland est plus concis que sa source³; et avant tout, il fournit un récit tout criblé de malice. En outre, dans le poème allemand, le voyage à Jérusalem est fait par le preux en costume de pèlerin, détail que ne connaît pas le roman⁴. La chevauchée de Jérusalem jusqu'à l'endroit habité par Gerasmine est le développement du texte français⁵. Wieland y introduit du mouvement psychologique et du pittoresque. Puis, c'est la rencontre de Gerasmine et d'Huon⁶. En gros, les deux textes concordent⁷. Mais Wieland sait créer une atmosphère où il y a davantage de cordialité, de bonhomie souriante, d'humour, de profonde et joyeuse émotion humaine. Une certaine sécheresse qu'Huon fait voir pendant un moment disparaît vite⁸. Par contre, le poète allemand allège son récit de détails secondaires superflus. Il n'y est pas question des aventures de Gerasmine ni de la manière dont mourut le père d'Huon⁹. Wieland a également soin de créer un juste rapport chronologique entre les événements dont il parle et d'éviter des contradictions intérieures comme il s'en trouve dans la *Bibliothèque* : ici, en effet, à un moment donné, Amaury dit que Sévin est mort depuis sept ans; un an plus tard environ, Gerasme dit que le trépas de son maître remonte à dix-huit ans. Il y a là une différence de dix ans que Wieland a tenu à ne pas reproduire¹⁰. Chez lui, Gerasmine n'a pas vu Huon depuis dix-huit ans¹¹; les autres indications chronologiques — fort peu précises — ne forment pas contradiction : Gerasmine quitte Huon lorsque celui-ci porte encore son costume d'enfant, son « Flügelkleid », donc à l'âge de deux ans en-

1. I, 10.

2. I, 10-11.

3. *BR* 26-27.

4. Koch, 12.

5. I, 12-18; *BR* 28.

6. I, 19-28; *BR* 28-30.

7. Koch, 12.

8. *BR* 29.

9. *BR* 29-30.

10. Koch, 13.

11. I, 27.

viron¹² ; puis, le jeune homme est proclamé duc « lorsqu'un peu de duvet apparaissait à son menton »¹³, c'est-à-dire à dix-sept ou dix-huit ans environ ; ensuite, deux années passent¹⁴ ; on peut compter un an entre le début des intrigues d'Amaury et l'arrivée d'Huon chez Gêrasmine. Le jeune chevalier a par conséquent vingt à vingt et un ans, ce qui correspond aux chiffres fournis par le compagnon d'armes de Sévin.

Le récit que le jeune homme fait à Gêrasmine prouve à nouveau la liberté de Wieland à l'égard de sa source. Il dit qu'Amaury était l'ennemi de la famille d'Huon et qu'il a calomnié celui-ci auprès de Charlemagne. L'empereur, du reste, n'avait déjà pas aimé le père d'Huon¹⁵. Amaury s'entend avec le méchant Charlot qui a jeté depuis longtemps son dévolu sur le fief d'Huon. Et c'est l'embuscade dans la forêt de Montlbery.

Le poète a donc passé sous silence l'intention d'abdiquer que le roman prête à Charlemagne¹⁶. Amaury n'est pas caractérisé comme issu de « la coupable branche de la maison de Mayence », ni comme « cousin de Ganelon », ni comme ayant été souvent puni par Sévin de ses forfaits¹⁷. La collusion de Charlot et d'Hautefeuille n'est pas exposée avec tous les subterfuges employés pour la cacher. De même disparaît la description de l'accueil trouvé à Bordeaux par les envoyés de l'empereur¹⁸. Il y a donc de la part de Wieland un évident souci de simplification¹⁹. Mais il y a aussi le fait que le poète introduit un détail nouveau : c'est Charlemagne ennemi déjà de Sévin. L'auteur d'*Obéron* ébauche de cette façon le portrait d'un empereur moins injuste, ou du moins plus excusable que celui du roman²⁰.

Les événements dans la forêt de Montlbery se déroulent identiquement dans les deux textes, à très peu de choses près²¹. Il y a avant tout différence de ton. Wieland réduit à une simple mention l'audience accordée par Charlemagne à Huon²², supprime notamment

12. I, 26.

13. I, 29.

14. I, 30.

15. I, 30.

16. *BR* 9.

17. *BR* 10.

18. *BR* 11-12.

19. Koch, 14.

20. Koch, 15.

21. I, 32-37 ; *BR* 14-16.

22. I, 38.

le passage où le chevalier accuse le souverain d'être responsable de l'embûche dressée et celui où le jeune homme est félicité d'avoir abattu Thierry; Wieland voulait éviter qu'Huon ne parût trop emporté, et Charlemagne, juge trop partial dès que sa famille était mise en jeu²³. L'arrivée d'Amaury avec le cadavre de Charlot se fait chez Wieland dans le silence, et avec un appareil bien fait pour créer une atmosphère lugubre²⁴; dans le roman, c'est l'effervescence, ce sont les « cris du peuple assemblé dans la cour »²⁵.

La sorte de procès mené devant l'empereur s'inspire de la source française. Il y a pourtant des différences. Notamment le tumulte des chevaliers, tumulte qui se produit deux fois²⁶, n'a pas son équivalent dans le roman; de même, Wieland ne sait rien de l'offre faite par l'abbé de Cluny de se battre pour prouver qu'Amaury a menti. Charlemagne est au début plus emporté dans le roman²⁷ que dans le poème²⁸; mais ensuite, c'est chez Wieland, non pas chez Tressan qu'il obéit à un mouvement d'injuste colère et veut empêcher le duel d'Huon et d'Amaury²⁹. La scène est infiniment plus mouvementée chez l'Allemand que dans sa source française.

Le duel judiciaire a lieu le lendemain d'après le roman³⁰, à huitaine, selon le poème³¹. Chez Wieland, il y moins de force à toute épreuve de la part d'Huon³², alors que dans la *Bibliothèque* le jeune champion ne risque jamais d'être vaincu³³. Le même manque de nuance se retrouve à la fin du combat. Amaury, dans la source, est d'une perfidie calculée³⁴; chez le poète allemand, il reste avide du sang de son adversaire, mais n'est pas aussi déloyal³⁵. Le mouvement inconsideré de colère qui tue le vaincu est, quant au résultat, identique dans les deux textes³⁶: Amaury ne peut plus désavouer ses paroles

23. BR 16-17.

24. I, 39.

25. BR 17-18.

26. I, 43-44, 51.

27. BR 18.

28. I, 41-43.

29. I, 50-51.

30. BR 20.

31. I, 53.

32. I, 58-59.

33. BR 21.

34. BR 21.

35. I, 60.

36. BR 21; I, 61.

d'accusation. Dans ce qui suit, Wieland s'inspire de Tressan assez fidèlement.

Les tâches imposées à Huon sont les mêmes dans le roman et dans le poème. Pourtant, les noms propres — Gaudisse et Esclarmonde — ne sont pas repris par Wieland; en employant simplement les termes génériques de « calife » et « d'héritière de son trône », il estimait être plus évocateur. Chez le poète allemand, Charlemagne a du reste une parole féroce et cruelle : il assure Huon qu'il compte ne plus revoir, de son entière bienveillance³⁷. Wieland écarte les commentaires de l'abbé et des chevaliers³⁸, mais en invente un autre : Gauvain, dit un des assistants, n'aurait pas entrepris ce qu'on demande à Huon³⁹. Puis le poète remplace les préoccupations terre à terre que le roman prête au jeune champion⁴⁰, par une analyse de l'état d'esprit qui le pousse à tenter l'aventure⁴¹. Girard et Alix, le frère et la mère⁴², ne sont pas mentionnées; ni l'un ni l'autre ne tiendront plus aucune place dans le poème⁴³.

Le chant se termine par la promesse que fait Gêrasmine d'accompagner Huon. L'écuyer avertit son jeune seigneur que l'entreprise est difficile. Dans la *Bibliothèque* elle était qualifiée d'impossible⁴⁴. Koch⁴⁵ croit que le Gêrasme du roman, chevalier, peut exprimer des appréhensions qui auraient risqué de faire paraître l'écuyer comme un lâche. L'explication a sa valeur. Mais ne peut-on pas voir dans le propos de Gêrasmine un effet de la belle confiance qu'Huon a en face de la vie et qui, en fluide magique, a passé dans l'âme du vieil écuyer, tout ragaillardisé en outre d'avoir trouvé le fils de son ancien seigneur⁴⁶ ?

La route que suivent Gêrasmine et Huon passe par le Liban¹, alors que celle de Gêrasme et d'Huon dans le roman « conduit par l'Isthme de Suès, jusque sur la mer rouge » qu'elle longe, et passe

37. v. 540.

38. *BR* 23-24.

39. I, 69.

40. *BR* 24.

41. I, 70.

42. *BR* 25-26.

43. Koch, 16.

44. *BR* 16.

45. Koch, 16.

46. cf. aussi v. 1.023-1.024.

1. II, 1.

« en Arabie »². Le combat avec les Arabes se trouve dans les deux textes, mais Wieland le fait avoir lieu plus tôt que sa source; il le place au lendemain de la rencontre des deux chrétiens, non pas quatre jours plus tard³. Le roman a fourni les thèmes : les brigands sont « attirés par quelques pierreries qui brillaient sur le casque de Huon de Bordeaux. Le brave Prince tue le Chef des brigands et met la troupe en fuite. Gerasme s'empare de ses armes et de son épée »⁴. Wieland ajoute un cheval au butin du vieil écuyer.

L'intermède lyrique, tout baigné de douceur, et où apparaît le bonheur de paisibles agriculteurs, n'a pas d'équivalent dans le roman⁵. Mais celui-ci redevient la source de Wieland immédiatement après, et c'est l'aventure de la forêt qu'habite Obéron⁶. La ligne générale est la même chez Wieland et chez Tressan. Celui-là brode simplement sur les données de celui-ci, et s'efforce de créer une atmosphère chargée d'émotions plus variées. Il n'y a, quant aux faits, que de rares différences de quelque poids : en passant par la forêt, Huon gagne cinq à six jours chez Wieland⁷, trois mois chez Tressan⁸. Gerasme est forcé de danser pour avoir médit d'Obéron⁹, alors que Gerasme est puni pour avoir, en outre, murmuré contre la providence¹⁰. S'inspirant d'une note de Tressan¹¹, Wieland change les cordeliers et les clairesses en frères de l'ordre de saint Antoine et en religieuses de l'ordre de sainte Agathe¹². Ainsi un anachronisme est évité.

Les deux cadeaux d'Obéron ont chez Wieland des qualités un peu différentes de celles qui sont mentionnées dans le roman. Chez Wieland, la coupe brûle les lèvres du malhonnête qui veut y boire¹³; chez Tressan, elle reste simplement vide¹⁴. Quant au cor, le poème trouve inutile de spécifier, comme le fait le roman, que seuls danse-

2. *BR* 30-31.

3. Koch, 18.

4. *BR* 31; *Obéron* II, 2-6.

5. Koch, 17.

6. II, 10-55; *BR* 31-42.

7. II, 12.

8. *BR* 31.

9. II, 44.

10. *BR* 36.

11. *BR* 34.

12. II, 35.

13. II, 50.

14. *BR* 41.

ront ceux dont la conscience n'est pas pure¹⁵. Wieland procède ainsi parce qu'il veut éviter une sorte de redite. La danse où Gêrasmine s'est trouvé entraîné parle un langage assez clair¹⁶.

Un fait doit encore être souligné : les avis qu'Obéron donne à Huon, chez Wieland, ont un accent moral plus fort que ceux dans le roman¹⁷. Roman d'aventure, ici ; expérience psychologique, là.

Un mot sur le « décalage » qu'il y a entre Wieland et sa source en matière topographique¹⁸. Pour Wieland, Babylone est identique avec Bagdad¹⁹. Dans le roman, Huon suit l'isthme de Suez, arrive à la mer Rouge²⁰, se bat en Arabie²¹, traverse la mer²², et arrive trois jours après « dans une forêt voisine de Babylone »²³. Cette Babylone ne peut donc pas être Bagdad ; celle-ci est à l'est de la mer Rouge, et Huon se trouve à l'ouest. La Babylone du roman correspond en réalité au Caire.

Wieland ne suit pas le roman dans le récit des événements à Tourmont¹. Mais il emprunte à sa source l'épisode d'Angoulafre. Il le fait pourtant avec des modifications. Il ne parle pas des avertissements qu'Obéron donne à son protégé en le mettant en garde contre les terribles périls à venir. Chez Wieland, le roi des fées n'intervient pas ici : la fidélité et la chasteté d'Huon, amoureux, ne seront pas mises en cause, et cela seul tient au cœur d'Obéron. Il peut donc se taire.

Mais Wieland fait précéder l'aventure proprement dite d'un intermède tout baigné d'ironie souriante : le roman ne le connaît pas. C'est la rencontre d'Huon et du prince du Liban avec sa suite².

Dans leurs grandes lignes, les événements de la cour se passent chez Wieland comme chez Tressan. Voici pourtant quelques divergences. Huon pénètre dans la tour d'une façon mieux faite pour montrer son courage : les deux colosses qui défendent l'entrée arrêtent, dans le roman, leur mouvement avant que le chevalier s'élance vers

15. *BR* 41.

16. II, 41.

17. II, 52 ; *BR* 42.

18. Koch, 18.

19. I, 26 et IV, 34.

20. *BR* 30.

21. *BR* 31.

22. *BR* 61.

23. *ibid.*.

1. *BR* 43-55.

2. III, 1-14.

eux ; dans le poème, c'est Huon qui les immobilise³. La parenté telle que le roman l'indique entre le chevalier et Sibille⁴ n'existe pas chez Wieland qui ne fait pas intervenir la jeune fille dans le combat : elle n'est pas issue de « la race héroïque d'Huon ». Dans le poème, cette Sibille s'appellera Angèle, et sera fille de Balazin de Phrygie, seigneur de Jéricho⁵. Elle n'est plus la fiancée de Gautier le Danois, mais du prince Alexis du Liban... Elle n'a pas séjourné trois ans dans la tour⁶, mais seulement sept mois⁷. Le sommeil dans lequel le géant se trouve plongé après chaque tentative amoureuse contre la « noble pucelle », est chez Wieland un miracle opéré par la sainte Vierge⁸, alors que dans le roman il y a œuvre collective de plusieurs « Saints Patrons »⁹. L'Allemand réduit en outre de dix pieds la taille du géant¹⁰. Le haubert magique existe dans les deux textes¹¹, avec cette différence pourtant que dans le roman il a appartenu à Obéron et qu'Huon le dérobo¹² ; chez Wieland il n'y a aucun rapport entre le roi des fées et la cuirasse. Huon en paralyse les effets par une bague magique¹³. Celle-ci n'a pas plus son équivalent exact dans le texte français. C'est sur elle que Wieland reportera certaine vertu qui revient, dans la source, au haubert. Elle rend invincible l'Huon de Wieland¹⁴ ; dans le roman, le haubert possède pareille force.

Wieland ne parlera pas des tentatives faites par Huon en vue de convertir le géant au christianisme¹⁵ ; de même il abrège le récit du combat et le réduit à son strict minimum¹⁶. Puis Huon quitte rapidement la scène ; Wieland s'inspire du vœu qui, dans le roman, oblige Huon à ne jamais rester plus de trois jours au même endroit¹⁷.

La Bibliothèque des romans mène Huon ensuite très vite jusqu'au

3. *BR* 57 : III, 17.

4. *BR* 58.

5. III, 10, 21.

6. *BR* 58.

7. III, 7.

8. III, 25.

9. *BR* 58 ; Koch 21.

10. *BR* 58 ; Obéron III, 27.

11. *BR* 56 ; Obéron III, 35.

12. *BR* 57.

13. III, 36.

14. III, 5, 36.

15. *BR* 60.

16. *BR* 60/61 ; Obéron III, 36/37.

17. *BR* 27 ; Koch 21.

moment où il sauve le roi d'Hircanie¹⁸. Wieland intercale auparavant des événements importants, sans rapport avec l'*Huon de Bordeaux* de la *Bibliothèque* : ce sont la sorte de tentation à laquelle est exposé Huon en face d'Angèle¹⁹, et le songe du chevalier²⁰. Ce thème des deux futurs amants, rêvant l'un de l'autre, a du reste été inspiré à Wieland par une source autre que le roman d'Huon, mais également française : c'est *l'Histoire de Joseph et de Zélicka* au volume de juin de 1778 de la *Bibliothèque des romans*²¹. Cependant, le détail des deux visions nocturnes ainsi que la réponse faite par Gêrasmine à Huon sont l'œuvre de Wieland même²².

Le roman d'*Huon de Bordeaux* ne fournit au poète pour ainsi dire que le thème général du combat où le Français sauve la vie au Sarrasin. Il s'y trouve en outre un échange de paroles assez vives entre les deux hommes dont l'un est chrétien, l'autre, musulman²³. Rien n'est dit sur la façon dont le mécréant se sépare d'Huon.

Chez Wieland, Huon est accompagné par Gêrasmine²⁴ — le Gêrasme du roman est resté à la tour d'Angoulafre²⁵ et ne rejoint le jeune homme que plus tard, à Babylone²⁶. Le combat avec le lion est décrit de façon plus mouvementée et détaillée²⁷. Le Sarrasin est discrètement caractérisé comme lâche²⁸. La question religieuse est moins explicitement traitée²⁹ que dans la source. Mais le païen apparaît comme terrible blasphémateur. En outre, la coupe révèle qu'il est homme sans conscience pure — motif emprunté au festin d'Huon fait chez son oncle³⁰. Puis, le Sarrasin s'enfuit sur le cheval d'Huon, geste doublement méprisable puisqu'il est fait au détriment de celui qui a sauvé la vie du voleur³¹. Mais le jeune champion aura ainsi

18. BR 62.

19. III, 40-42.

20. III, 58-IV, 23.

21. Düntzer, 91 ; Koch, 23.

22. Koch, 23.

23. BR 61-62.

24. IV, 24.

25. BR 61.

26. BR 72.

27. IV, 24-26.

28. IV, 27.

29. IV, 27, 28.

30. BR 51, Koch 24, *Obéron* IV, 24.

31. IV, 29.

deux raisons de paraître moins inhumain en tuant plus tard l'homme assis à côté du calife³².

Dans le roman, il ne faut que quelques lignes pour mener Huon du lieu du combat aux portes du palais de Gaudisse¹. Wieland ne fait pas avancer les événements avec une rapidité pareille². Il fait trouver à Gêrasmine un mulet pour remplacer le cheval perdu. Ensuite, c'est l'entrée à Babylone, la rencontre avec la mère de Fatmé, qui fut nourrice de Rézia, l'histoire de Rézia et de Babekan, le récit du rêve qu'a fait la princesse, l'attitude de celle-ci en face de son fiancé, la nuit passée par Huon, son habillement fourni par Obéron, et enfin son arrivée au palais.

Seuls quelques rares détails de ces passages rappellent la source française³. L'entrée à Babylone⁴ doit être rapprochée de l'entrée à Tourmont⁵. La mère de Fatmé⁶ correspond à Floriac⁷. Comme celui-ci fournit à Huon et à Gêrasme des éclaircissements sur l'oncle du jeune chevalier⁸, celle-là parle de Rézia⁹. Si Huon trouve à son réveil, grâce à Obéron, le costume qu'il lui faut¹⁰, le roi des fées a accompli pareil miracle déjà plus tôt dans le roman¹¹. Koch a signalé les raisons de cette différence chronologique¹² : cet habillement somptueux remplace la bague d'Angoulafre pour laisser Huon pénétrer dans le palais du calife ; en outre, le héros apprend par là qu'en cas de danger il peut compter sur l'aide du roi des fées.

Dans les événements au palais¹³, Wieland ne reprend contact avec le texte français que de distance à distance. Il a pris à sa source le

32. V, 36.

1. BR 62.

2. Le combat avec le Sarrasin finit IV, 29; Huon est au palais du calife V, 30.

3. Koch 26-27.

4. IV, 31, 36.

5. BR 43.

6. IV, 37.

7. BR 43.

8. BR 45 ss..

9. IV, 39 ss..

10. V, 26-27.

11. BR 42.

12. l. c..

13. Koch 28 ss.,

thème des dards et des piques qui s'opposent à l'entrée d'Huon¹⁴. Babekan est tué¹⁵ comme le roi d'Hircanie¹⁶, les deux auteurs ayant soin de préciser que la victime avait blasphémé. Mais pour le roi d'Hircanie, son futur époux, Esclarmonde ne sent pas d'aversion.

On peut retrouver dans l'abandon croissant de Rézia embrassée par Huon¹⁷, un rappel de l'impression faite à Esclarmonde par les trois baisers du jeune chevalier et de l'ardeur toujours plus grande de celui-ci¹⁸. La bague d'Angoulafre sert de bague de fiançailles¹⁹; elle n'a plus aucune signification politique²⁰. Du moins figure-t-elle à cette scène. Puis, il y a la colère du sultan²¹. Dans les deux textes, bien qu'à des moments différents de l'action qui se déroule au palais, Huon, agissant au nom de Charlemagne, demande au calife une poignée de poils de sa barbe et quatre molaires²². Huon sonne du cor, avec succès chez Wieland²³, sans succès chez Tressan²⁴. Dans les deux textes il y a combat²⁵, bien qu'à des moments différents de l'action²⁶.

Wieland a inséré dans son poème d'autres données du roman, mais les a empruntées ailleurs qu'au récit des événements dans la demeure du calife. La danse folle qui se déroule dans *Obéron*²⁷ a son modèle chez Tressan, à Tourmont, lors du séjour d'Huon près de son oncle²⁸. A cette occasion Gêrasme et Huon s'apprentent à fuir avec Floriac²⁹; de même, Gêrasmine vient plus tard, mais en vain, inviter son jeune seigneur à la fuite; Fatmé doit y être associée³⁰. Dans les deux textes, mais à des endroits différents, mention est faite du calife sommé de se faire chrétien³¹ et pris par une fureur sans bornes³². Le

14. BR 64; *Ob.* V, 32.

15. V, 86.

16. BR 65.

17. V, 40-42.

18. BR 65-66.

19. V, 41.

20. BR 64, 66.

21. V, 42; BR 67.

22. BR 66-67; *Obéron* V, 56.

23. V, 45-53.

24. BR 67-68.

25. V, 65; BR 67.

26. Koch, 29/30.

27. V, 46 ss..

28. BR 52-53.

29. BR 53.

30. V, 49-50.

31. V, 61; BR 75.

32. V, 64; BR 75.

suprême appel lancé³³ à Obéron a également son équivalent chez Tressan³⁴, mais bien entendu à un autre passage que pendant la lutte dans le palais; là, en effet, Obéron refuse son aide à Huon qui a renié sa foi. L'apparition du roi des fées et les larmes qu'il verse se retrouvent dans les deux textes³⁵. Par contre, le voyage aérien des deux couples³⁶ n'a pas d'équivalent dans le roman où les amants s'enfuient à dos de chameau³⁷. Mais d'après Tressan comme d'après Wieland, ils arrivent au bord de la Méditerranée : à Ascalon chez celui-ci³⁸, près de l'isthme de Suez, chez celui-là³⁹.

Dans le poème, c'est par les soins d'Obéron qu'Huon est entré en possession des dents et des poils de la barbe du calife¹. Le chevalier les a reçus bien emballés dans un coffret. Le poète allemand n'a pas voulu de la brutalité et de la laideur qui caractérisent ce passage dans le roman² : Huon y arrache les dents et les poils d'une tête tranchée du corps par une main invisible; les objets sont ensuite « enclavés sous la peau de Gerasme ». Puis, le roman dit qu'Huon équipe deux navires pour voguer vers l'Italie³; dans le poème, Obéron se charge de trouver des bâtiments qui mèneront le chevalier et sa fiancée à Salerne d'où le couple ira à Rome⁴. Le pape l'unira par le sacrement du mariage. Jusqu'à ce moment, Huon et Rézia devront vivre en frère et sœur⁵. Sur le navire, selon les deux textes, l'ardeur amoureuse du couple augmente⁶. Pourtant, Huon prend, selon Wieland, plus de précautions⁷ et lutte davantage⁸ que d'après le roman⁹. Dans le poème, Huon prend une part un peu plus active au baptême¹⁰;

33. V, 66 ss..

34. *BR* 75.

35. V, 75; *BR* 76.

36. V, 75 ss..

37. *BR* 77.

38. V, 75.

39. *BR* 77.

1. VI, 7.

2. *BR* 76.

3. *BR* 77.

4. VI, 8-9.

5. VI, 9; *BR* 77.

6. VI, 16 ss.; *BR* 78.

7. VI, 17.

8. VI, 22.

9. *BR* 78.

10. VI, 24-31,

en outre, Rézia change de nom. Le prêtre grec est mentionné par Wieland et par sa source¹¹. Après le sacrement qui reçoit Rézia dans le sein de l'Eglise, les amants se sentent unis par un lien spirituel et opposent moins de résistance aux désirs de leur sens¹². Gêrasmine devient un « témoin qui gêne » chez Wieland¹³, un « censeur incommode », chez Tressan¹⁴.

La source française ne connaît pas encore, à cet endroit-là, le moyen employé par Gêrasmine pour chercher à distraire, à occuper le couple. Gêrasme ne fera des contes à Esclarmonde que plus tard¹⁵. L'aventure de Rosette et de Gangolf¹⁶ n'a rien à voir avec le roman. La manière ingénieuse dont le sort d'Obéron et de Titania est attaché à celui d'Huon et d'Amanda est le mérite de Wieland.

Dans les deux textes, Huon et son compagnon se séparent. Chez Wieland, le chevalier ordonne à Gêrasmine de se rendre auprès de Charlemagne. L'écuier apportera à l'empereur les preuves qu'Huon a exécuté les ordres reçus¹⁷. Le jeune homme agit ainsi parce qu'il est un peu excédé « de la vigilance et du regard de mentor » du vieillard¹⁸. Mais il regrette son geste bientôt, cependant trop tard¹⁹. Il lutte ensuite contre son désir²⁰. Puis, c'est l'union interdite²¹, la tempête, le tirage au sort, Huon se sacrifiant sans renier son amour, et Amanda se jetant avec l'homme aimé à la mer²², finalement les deux amants abandonnés aux flots²³. —

Il y a avant tout des différences psychologiques entre l'œuvre de Wieland et les données de sa source. D'après la *Bibliothèque des romans*, Huon s'emporte contre Gêrasme; c'est celui-ci qui propose à l'autre la séparation. Le vieux chevalier veut se rendre auprès de Charlemagne pour sauver l'honneur d'Huon chevalier²⁴. Le jeune

11. VI, 27; BR 77-78.

12. VI, 28-30; BR 78.

13. VI, 32.

14. BR 80.

15. BR 107.

16. VI, 36-97.

17. VII, 3.

18. VII, 2.

19. VII, 7.

20. VII, 8, 9, 14.

21. VII, 16.

22. VII, 26-29.

23. VII, 32.

24. BR 79.

homme voit partir sans regret le compagnon éprouvé; « on dit même qu'Esclarmonde aida de ses belles mains à baisser le pont sur lequel Gêrasme passa pour se séparer d'eux »²⁵. Huon ne lutte nullement contre la tentation; seule « Esclarmonde fait quelque légère résistance »²⁶. Et c'est un naufrage qui projette le couple à la mer²⁷.

D'après le roman, les amants peuvent se tenir à la surface des eaux en « s'attachant... à quelques débris » du navire perdu²⁸. Dans le poème, c'est la bague qui ne les laisse pas se noyer²⁹. Mais deux passages de sa source ont inspiré³⁰ Wieland à d'autres endroits de son récit. Pendant la tempête, encore sur le navire, Huon serre Esclarmonde dans ses bras, la trouvant « toujours belle à la lueur des éclairs »³¹. De même, le jeune homme et la jeune femme se tiennent enlacés, d'après le poème, quand ils se trouvent ballotés par les vagues³². — Le passage où Tressan parle d'Huon et de « sa chère Esclarmonde à moitié nuds »³³, est à la base de la strophe³⁴ où chez Wieland le couple se trouve complètement dépouillé de ses vêtements.

Pour les événements suivants, jusqu'à la fin du neuvième chant, le texte français n'a fourni que quelques thèmes¹.

Dans le roman, le couple découvre au delà des rochers du rivage auquel il est jeté, « un assez beau pays... »², mais qui ne lui offre nul moyen de subsistance : donnée utilisée par Wieland. Huon explore les « récifs » et trouve également le « beau pays », mais plus tard que dans le roman³. Le fruit qu'il peut cueillir, est pourri et amer⁴. Le désespoir que fait naître cette trouvaille⁵ a son équivalent chez

25. *BR* 80.

26. *BR* 80.

27. *BR* 81.

28. *BR* 81.

29. VII, 33.

30. Koch, 37.

31. *BR* 81.

32. VII, 32.

33. *BR* 81.

34. VII, 39.

1. Koch, 37.

2. *BR* 81.

3. VII, 44.

4. VIII, 4.

5. VII, 54.

6. VII, 55.

Tressan⁷, de même que le repentir du chevalier⁸. Et quand le poème dit que le malheur ne fait qu'aviver l'amour du couple et que, s'il souffre, il souffre en commun, il y a encore l'utilisation d'un passage du roman⁹. D'après Tressan¹⁰, Huon se repent d'avoir enfreint la défense faite par Obéron. C'est avec ce passage qu'il faut établir un rapport quand, bien plus tard¹¹, Alfonso conseille la chasteté au jeune homme. Enfin, Huon cherchant à franchir la barrière de montagnes¹², à la fin du septième chant, est décrit d'après une page de la deuxième partie du roman¹³.

A ce point de son récit, Wieland se sépare des données de sa source. Il le fait pour les aventures de Gerasmine¹⁴ lesquelles n'ont aucun rapport avec ce qui arrive à Gerasme¹⁵. Il le fait également pour Huon et Amanda jusqu'au moment où les pirates viennent ravir celle-ci et ligoter son mari à un arbre pour le faire mourir de faim et de soif. Dans le roman, Huon aborde les corsaires, reçoit d'eux de la nourriture qu'il apporte à Esclarmonde, et montre ainsi le chemin aux brigands. Leur capitaine est un sujet de Gaudisse¹⁶. Chez Wieland, Amanda est vue par les pirates avant Huon¹⁷. Il n'est aucunement question du père de l'héroïne. Le poète donne plus de mouvement à l'intervention du jeune homme qui défend sa femme¹⁸. Il décrit aussi plus longuement le malheureux lié à un arbre¹⁹. Dans le poème, le capitaine qui ne sait rien d'Huon, ne tue pas sa victime; mais il a d'autres raisons, que celles qu'allègue Tressan²⁰. La psychologie du pirate semble du reste plus juste chez Wieland que chez son modèle.

Ce que Wieland dit d'Amanda sur le navire des corsaires²¹, est

7. *BR* 82.

8. VII, 57, 66; *BR* 82.

9. *BR* 82.

10. *BR* 82.

11. VIII, 37.

12. VII, 97 ss..

13. *BR* 134.

14. IX, 6-23.

15. *BR* 101-107.

16. *BR* 83.

17. IX, 53 ss..

18. IX, 59-61.

19. IX, 63.

20. IX, 62; *BR* 84.

21. X, 4-6.

en partie le très libre développement d'une simple remarque de la source : là, « le capitaine espérant une riche récompense du Roi Yvoirin, fit tous ses efforts pour calmer son désespoir »²². L'intervention d'Obéron en faveur d'Huon a été relatée par Wieland avec une semblable liberté à l'égard du texte français. Le roi des elfes envoie un sylphe chez le chevalier qui est délié et transporté ailleurs. Voilà dans leur sécheresse les seuls points de contact des deux textes²³. Ce qui est plus important, c'est la différence des motifs qui font agir l'Obéron de Wieland et celui du conte français. L'Obéron de Tressan consent à venir en aide à Huon si Malemburn s'engage à rester lutin encore vingt-huit ans de plus; l'Obéron du poème allemand ne peut songer à abandonner son protégé, alors que la moitié de ses épreuves a déjà été subie victorieusement²⁴.

Dans le roman, Huon est déposé « sur un rivage uni »²⁵ où il rencontre bientôt « un petit vieillard assez vigoureux encore » : c'est Moufflet²⁶. Chez Wieland, le chevalier, transporté à Tunis, trouve « un homme de haute taille, à la barbe blanche, mais aux joues fraîches et roses »²⁷ : c'est Gerasmine. Les soins de Moufflet pour Huon²⁸ ont, avec certaines modifications, leur équivalent dans ceux que Gerasmine aura pour son jeune seigneur²⁹. Huon devient l'aide de Moufflet dans la source³⁰, de Gerasmine-Ibrahim dans le poème³¹. Les deux Huon reprennent des forces, vite, il est vrai chez Tressan³², plus lentement d'après Wieland³³.

Ici, on franchit la ligne au delà de laquelle Wieland se détourne définitivement de sa source française. Dans les trois derniers chants, on ne retrouve plus la marche de l'action telle que la relate le roman.

22. *BR* 84.

23. X, 14-22 : *BR* 87-88.

24. Koch 42.

25. *BR* 88.

26. *BR* 89.

27. X, 24.

28. *BR* 90.

29. X, 27, 40-41.

30. *BR* 90.

31. X, 54.

32. *BR* 91.

33. X, 42.

Par contre, Wieland a emprunté des traits isolés en nombre plus important qu'on ne le croirait à première vue¹.

Et tout d'abord, il y a le point essentiel de la fin du poème. C'est l'épreuve à laquelle sera soumise la fidélité d'Huon et d'Amanda. Elle est préfigurée dans ce que le roman raconte du chevalier et de la fille d'Yvoirin d'une part², d'autre part dans ce qu'il y est dit de la proposition de mariage faite par Galafre à Esclarmonde³. Mais il n'y a pas que cette donnée générale. Il y a des détails⁴. La fille d'Yvoirin s'étonne de la beauté du serviteur de Moufflet⁵. Il en est de même d'Almansaris en face du preux français⁶. Jouant aux échecs avec la fille d'Yvoirin, le chevalier songe à Esclarmonde⁷ comme le fait Huon devant Almansaris⁸. La princesse dans le roman ne se sent pas plus humiliée par sa défaite au jeu⁹ que ne l'est la favorite dans le poème par la hardiesse du faux jardinier¹⁰. Quand l'Huon français renonce au droit que lui confère sa victoire aux échecs, « la Princesse eut peine à cacher le secret dépit dont elle étoit agitée... elle alla se renfermer dans son appartement ». Elle regrette « en son cœur de n'avoir pas été plus attentive à son jeu »¹¹. Dans ce cas, elle aurait pu se venger de l'indifférence du paladin. — Almansaris a des mouvements analogues quand elle voit que ses charmes ne séduisent pas Huon. La femme dédaignée se jure, chez Wieland, de prendre une vengeance sans bornes¹². Le mélange de colère et de désir éprouvé par Almansaris à un autre moment¹³, a son parallèle dans le roman. Huon a rendu d'éclatants services à la cause d'Yvoirin. Celui-ci « le fit couronner de lauriers par les mains de la Princesse, sa fille... Ce fut avec

1. Il se peut qu'il faille songer aussi à Achille Tatius pour la conduite de l'action depuis la capture d'Amanda jusqu'à la visite qu'Almansaris fait à Huon dans sa prison (cf. Ch. J. Goodwin, *Zeitschr. f. vgl. Lit.-Gesch.*, XIII, 216 s.).

2. *BR* 95-96.

3. *BR* 86.

4. Koch, 44.

5. *BR* 93.

6. XI, 13-16.

7. *BR* 95.

8. XI, 58.

9. *BR* 95.

10. XI, 14.

11. *BR* 96.

12. XI, 65; XII, 2.

13. XI, 16.

des regards animés par l'amour et par le dépit, qu'elle lui reprocha son indifférence »¹⁴. — La visite faite par Almansaris à Huon emprisonné¹⁵ est inspirée, non par un geste de la fille d'Yvoirin, mais par un geste d'Esclarmonde¹⁶. Almansaris y tente une dernière fois de fléchir Huon dans son amour fidèle pour Amanda. Huon subit victorieusement l'épreuve — comme son modèle français en face de la fille d'Yvoirin. Il paraît, du reste, assez douteux que Wieland se soit inspiré de *Joseph et Zélicka*, en évoquant les artifices d'Almansaris pour séduire Huon. Peut-être le poète a-t-il eu recours à l'histoire de *Flore et Blanchefleur*¹⁷ dans la *Bibliothèque bleue* ou dans un *livre populaire* allemand.

Pour Amanda également, Wieland s'est borné à broder sur une donnée essentielle — l'épreuve de fidélité — fournie par le roman, et à ajouter quelques détails que contenait déjà sa source.

Cette épreuve telle que Wieland la présente, a fait des emprunts à deux épisodes différents du roman : ceux d'Esclarmonde placée d'abord en face de Galafre¹⁸ et, plus tard, en face de Thierry¹⁹ qui veut la faire brûler vive.

Un lien très lâche existe entre la fin des pirates, ravisseurs de la jeune femme, dans le roman et dans le poème²⁰. Ceux-là, sauf un, périssent dans un combat²¹; ceux-ci sont tous frappés par la foudre tombée d'un ciel sans nuages. Wieland a simplement pris à sa source l'idée de punir les bandits. Les détails de la mise en œuvre de cette idée sont libres de tout apport étranger. Il en est à peu près de même d'Amanda et d'Esclarmonde tombées entre les mains d'un sultan qui s'éprend d'elles : la donnée générale provient du roman; c'est tout²². Les deux femmes ont assez d'influence sur l'homme, qu'il promet d'accepter toutes leurs conditions²³. Esclarmonde, comme Amanda, est prête à se tuer dans le cas où le sultan oublierait son serment²⁴, thème

14. *BR* 100.

15. XII, 32-38.

16. *BR* 69 ss.

17. Koch, 46-47.

18. *BR* 86.

19. *BR* 129-132.

20. Koch, 45.

21. *BR* 85.

22. X, 50; *BR* 86.

23. XII, 45; *BR* 87.

24. XII, 52; *BR* 87.

utilisé par Wieland déjà dans un épisode antérieur²⁵. La menace de la mort plane sur le couple dans les deux textes, bien que dans des conditions différentes²⁶. Chez Wieland, il attend le bûcher, chez Tressan, la pendaison, sur l'ordre de Charlemagne²⁷.

Le bûcher où doivent périr les amants se retrouve chez Tressan comme il a été dit. Almansor et Almansaris survenant au moment où la mort semble inévitable, sont chez Wieland la réplique de Gloriant et de Malemburn, malgré la différence des raisons qui les font agir²⁸. L'Huon de Wieland retrouve le cor d'Obéron, au moment du suprême danger²⁹, comme l'Huon de Tressan est remis, dans la situation correspondante, en possession du cor, du hanap et du hautbert³⁰. Le couple est enfin marié, par le pape chez le Français, par Obéron chez l'Allemand³¹. Huon et Amanda dans la forêt enchantée d'Obéron³² fournissent un thème développé avec lyrisme, et dans un sens très spiritualisé, d'après une indication fort brève de la source française³³.

Entre le mariage des amants et la réconciliation avec Charlemagne, Wieland a écarté de son œuvre toutes les aventures telles que les raconte le roman — sauf une suggestion bien générale : celle que le chevalier court encore un **danger** avant le bonheur définitif, sûr³⁴. Les intrigues de Girard dans le roman deviennent l'ultime tournoi d'Huon qui en sort vainqueur³⁵. Son adversaire est un fils de Doolin de Mayence³⁶. La deuxième partie du roman avec son Thierry de Mayence³⁷ a pu inspirer à Wieland le nom du dernier adversaire de son héros. Huon reçoit son fief des mains de l'empereur selon Wieland³⁸ comme selon Tressan³⁹. Les poils et les dents du calife,

25. V, 10.

26. Koch, 48.

27. *BR* 118.

28. XII, 60; *BR* 132.

29. XII, 59.

30. *BR* 117.

31. XII, 70.

32. XII, 69-74.

33. *BR* 120.

34. Koch, 48.

35. XII, 81-89; *BR* 109-117.

36. XII, 87.

37. *BR* 129-132.

38. XII, 91-94.

39. *BR* 119.

sont remis à Charlemagne dans le coffret d'après le poème⁴⁰ ; d'après le roman⁴¹, Obéron les fait apparaître sur la table du souverain. Il y a là un écart notable entre la source et l'œuvre qu'elle a inspirée. Une différence semblable se retrouve dans l'attitude de l'empereur à l'égard d'Huon, selon les deux textes. Chez Tressan, Charlemagne est forcé par Obéron à être juste pour le jeune champion⁴². Chez Wieland, il y est amené par la valeur humaine d'Huon⁴³.

Ainsi le veut toute l'atmosphère dans laquelle Wieland a placé son œuvre. Cette atmosphère ne pourra cependant être saisie pleinement qu'après une étude des caractères dans *Obéron* et dans le roman d'*Huon de Bordeaux*.

II.

Et tout d'abord le caractère d'Obéron lui-même. Dans le roman, Obéron, fils de Jules César¹ et roi des féeries², est caractérisé comme un être « despotique », « rancunier »³, « vindicatif »⁴. Il n'est pas généreux : à preuve son marché avec Malemburn lorsqu'il s'agit de délivrer Huon⁵. Pourtant, il a des mouvements de compassion⁶ et sait parler avec douceur⁷. Il s'affirme bon chrétien ; il le fait à plusieurs reprises, soit par ses paroles, soit par ses actes⁸. Enfin, l'Obéron de la *Bibliothèque des romans* agit au nom de la providence et de la justice divine⁹.

Obéron apparaît, chez Tressan, comme « enfant de quatre à cinq ans ». La malédiction d'une fée le veut ainsi¹⁰. Wieland le représente également comme très petit, mais pour une autre raison :

40. XII, 92.

41. BR 119.

42. BR 117-118.

43. XII, 94.

1. BR 37.

2. BR 32.

3. BR 79.

4. BR 82.

5. BR 87.

6. BR 63, 76, 116.

7. BR 35.

8. BR 35, 36, 37, 63, 118.

9. BR 36, 120 ; Koch, 42.

10. BR 39.

il a, de son propre gré, changé de forme après sa querelle avec Titania¹¹. La différence est significative. Sans doute, il y a métamorphose, comme dans un conte de fées. Mais elle est commandée par des motifs qui relèvent de la psychologie humaine. L'Obéron de Wieland est plus près des hommes que celui du roman. Il a un geste qu'ignore la source : il montre à Rézia la portée de son amour pour Huon ; il la met en garde contre la perte qu'elle fera en quittant son père, le calife¹². Une sollicitude semblable apparaît lorsqu'il permet à un de ses serviteurs de venir en aide à Huon ligoté : dans le poème, cette aide n'est liée à aucun service en retour, contrairement à la donnée du roman¹³. Chez Wieland, même ses interventions les plus efficaces ne sont pas si brutales, ne provoquent pas de désastres irrémédiables comme dans la source. Aussi, peut-il rassurer Rézia sur le sort de son père¹⁴, alors que Gaudisse, lui, est tué¹⁵. Obéron est chrétien aussi chez Wieland¹⁶, mais le fait voir beaucoup moins. Il n'agit pas tant au nom de la providence, que dans son propre intérêt et selon son propre gré dans la mesure où Dieu le permet¹⁷. La mélancolie qu'il éprouve en songeant à Titania, l'aureole d'une douceur qui le rapproche encore davantage des hommes. En partie pour ne pas troubler cette atmosphère, Wieland a renoncé à reproduire la généalogie d'Obéron telle que le roman la fournit¹⁸.

Le caractère d'Huon représente dans le roman le type conventionnel du chevalier. Il est pieux, courageux, loyal, facilement emporté, dévoué au service des dames. Il a une certaine douceur de manières et assez peu d'instruction. Toutes ces qualités, il les garde chez Wieland. Mais le poète allemand y met plus de nuances. Le courage de son Huon revêt, parfois, cette forme supérieure qu'est la peur maté¹. Ce qui risquerait de ressembler à de la vantardise, est transfiguré par l'élan juvénile qui est confiance dans la vie². Il est

11. VI, 104.

12. V, 70-72.

13. BR 87; *Obéron* X, 21.

14. V, 72.

15. BR 76.

16. II, 39.

17. X, 20.

18. BR 37-40.

1. I, 16; II, 13.

2. I, 70.

modeste et n'attribue pas grande importance aux hauts faits qu'il accomplit³. Il ne songe pas à ses intérêts matériels, différent en cela de son homonyme dans le roman⁴. Sa douceur devient de la délicatesse de sentiment : il ne veut pas peser sur les décisions de Rézia⁵ et la calme sur le sort de son père, le calife⁶. Son amour n'est pas né soudain de la sensualité comme chez Tressan⁷, mais préparé par des forces plus subtiles. Il lutte contre le désir de posséder Amanda physiquement⁸. Quand il se sépare de Gêrasmine, il n'y a pas querelle, comme dans le roman ; et encore faut-il remarquer que Gêrasmine n'est pas chevalier, alors que Gêrasme l'est⁹. Huon a dans *Obéron*, envers les humbles, des gestes qu'ignore son homonyme chez Tressan¹⁰. Il sait faire abstraction des différences que crée l'ordre social¹¹. Cela est fondé dans sa sensibilité plus affinée. Elle ne se manifeste pas seulement en face des êtres humains. Un paysage l'émeut et fait surgir un sentiment complexe en lui¹². Il est capable de profiter de l'éducation morale qu'est pour lui le séjour près d'Alfonso¹³. Huon est chrétien, aussi chez Wieland, mais bien plus discrètement que chez Tressan... Un public XVIII^e siècle, le poète lui-même, n'attribuaient plus une telle importance à des différences de *credo*.

Sur Rézia-Amanda, Wieland a fourni un travail encore plus considérable. Esclarmonde est sensuelle, plus passive qu'elle, et sans profonde vie intérieure. L'héroïne de Wieland a une individualité marquée ; elle ne veut pas de Babekan, l'homme que lui impose la politique¹ ; mais courageusement elle défend Huon qu'elle aime² ; elle lui sacrifie lucidement son bien-être somptueux³ ; elle a un rôle

3. III, 49.

4. *BR* 24, 77.

5. V, 73.

6. V, 78.

7. *BR* 65-66.

8. VII, 8 ss. : *BR* 80.

9. *BR* 79 ; *Obéron* VII, 2.

10. I, 8, 9 ; V, 29.

11. X, 32.

12. IV, 31-33.

13. VIII, 47.

1. V, 34.

2. V, 44.

3. V, 74.

actif dans les épreuves de fidélité : elle se jette à la mer⁴, a des paroles de réconfort dans les situations désespérées⁵, cherche par son travail à aider Huon pendant le séjour près d'Alfonso⁶. Elle est toute loyauté et ignore les subterfuges d'Esclarmonde à l'égard de Galafre⁷. Nulle ruse féminine n'a droit de résider dans cette âme d'élite⁸.

Est-ce à dire que Rézia-Amanda représente un exsangue modèle de toutes les vertus ? Nullement. Quand elle quitte le palais de son père avec Huon⁹, elle a un regard en arrière. Regret pour son père, sans doute, mais aussi regret pour le bien-être qu'elle abandonne. Puis, malgré l'affinement moral qu'elle sera capable, elle aussi, de tirer du contact avec Alfonso, elle n'ignore pas l'appel des sens¹⁰. Mais si dans le roman Esclarmonde baptisée se croit autorisée à se donner à Huon¹¹, Wieland à soin de rendre cette attitude beaucoup plus discrète¹², et jamais sa Rézia-Amanda ne serait capable du geste laid d'Esclarmonde qui, aiguillonnée par le désir, aide Huon à se débarrasser de Gêrasme¹³. Chez l'héroïne d'*Obéron*, la sensualité est ennoblie par les élans du cœur¹⁴. Avec Huon, elle sera capable de sentir, comme une force toute-puissante, l'attrait des félicités célestes telles que le roi et la reine des fées les leur révéleront à la fin¹⁵. Huon et Amanda parcourent un développement intérieur qui les fait grandir moralement.

Le Gêrasme du roman est chevalier comme Huon¹. Chez Wieland, Gêrasmine n'est que l'écuier d'abord de Sévin, ensuite du fils de Sévin². Ce changement de place dans la hiérarchie féodale est lourd de conséquences : il influe de façon décisive sur le caractère que le poète

4. VII, 29.

5. VII, 72.

6. VIII, 45.

7. *BR* 86.

8. Koch, 46.

9. V, 76.

10. V, 74 ; VII, 16.

11. *BR* 78.

12. VI, 30 ; Koch, 29.

13. *BR* 80.

14. VII, 13.

15. XII, 74.

1. Koch, 16.

2. I, 26.

allemand donnera au vieil homme. Huon est le chevalier esclave du code d'honneur de sa caste. Gerasme est un deuxième représentant de cette catégorie d'hommes liés par ce qu'ils estiment être leur devoir. Gerasmine est plus libre. Il peut connaître et faire connaître des mouvements psychologiques plus proches de l'humanité moyenne. En face d'une certaine exaltation chevaleresque d'Huon³, il pourra représenter le bon sens mettant en garde contre une action téméraire⁴ ou ramenant à sa juste valeur telle entreprise qui lui semble trop audacieuse de la part de son jeune seigneur⁵; d'autre part, il n'hésite pas devant la critique de ses propres gestes à lui⁶. En homme ainsi fait, il n'a nulle honte à avouer qu'il tient à la vie; mais jamais il ne consent à être lâche en face d'un péril que des forces humaines sont capables de braver⁷. Il est fidèlement dévoué à son maître, qu'il sert de son bras et de sa tête, de son expérience d'homme âgé⁸, sachant faire preuve, s'il le faut, d'une délicatesse de sentiment touchante⁹. Grâce à sa qualité de simple écuyer il peut parfois être l'intermédiaire entre le chevalier et les petites gens¹⁰. Sa position sociale lui permet avant tout d'enrichir le poème par un caractère qui ne figure pas dans la source. Ses propos y introduisent une note nouvelle. C'est la bonhomie¹¹, le bavardage expansif¹², un peu prolixe parfois¹³, mais toujours sympathique, c'est l'ironie indulgente, l'humour. Comme le note Koch¹⁴, il y a du Sancho Pansa dans le personnage qu'est Gerasmine. —

Charlemagne, figure de second plan, apparaît dans une lumière différente chez Wieland et chez Tressan. Il est moins odieux chez l'Allemand que chez le Français¹, bien que la haine de l'empereur

3. IV, 64.

4. III, 16; X, 52.

5. IV, 10; IV, 64.

6. IX, 7.

7. II, 13, 19, 20.

8. V, 66; VI, 34; IX, 7; X, 52; XII, 60; passages cités par Koch, 25.

9. X, 31.

10. V, 29.

11. I, 21; IV, 64.

12. I, 23-24.

13. II, 18-22.

14. Koch, 25.

1. Koch, 15.

contre Sévin n'excuse guère celle contre Huon, fils de Sévin². Selon les deux textes, Charlemagne cherche à tuer le jeune duc de Bordeaux. Dans le poème, il est plus excusable : Huon s'y trouve près du cadavre de Charlot³ ; d'après le roman, il est dans un appartement éloigné où l'empereur va le trouver⁴. La dure sentence prononcée contre le meurtrier est chez Wieland un fait isolé qu'explique la douleur du père⁵ ; chez Tressan, elle est un des cas nombreux où Charlemagne cherche à se débarrasser de chevaliers qu'il déteste⁶. Rien dans le poème ne justifierait enfin qu'Obéron prit en face de l'empereur l'attitude que relate le roman : le Charlemagne de Wieland n'a pas à craindre que l'on ne dévoile des « crimes secrets qui le couvriroient de honte »⁷. Il est emporté, vindicatif, injuste ; il n'est pas fourbe. Un reflet de la grande tradition l'auréole, quand-même. —

Fatmé n'a pas d'équivalent dans la source de Wieland. Almansor et Almansaris, inspirés au poète par Galafre et par la fille d'Yvoirin⁸, ne présentent qu'un seul trait de caractère : c'est leur passion amoureuse⁹. Wieland n'a pas cherché à enrichir leur physionomie morale, mais s'est borné à renforcer, à rendre sensible avec une force accrue, ce qui domine leur être.

Le père de Rézia tient une place bien plus petite qu'Almansor et Almansaris. Pourtant, Wieland a fourni, là, un travail plus grand. Dans le roman, Gaudisse est le despote violent et sanguinaire¹⁰. L'Allemand lui laisse ces deux défauts. Mais il présente le personnage dans la lumière d'un opéra bouffe, en souvenir peut-être des sultans de Crébillon et d'Hamilton. Il obtient cet effet par la danse forcée de toute la cour : « même le sultan ne peut refréner son envie, saisit son grand vizir par la barbe et veut apprendre au vieillard à sauter comme un bouc »¹¹ ; la vision du calife trempé de sueur¹², puis bondissant d'indignation et hurlant comme un fou¹³ pour être finale-

2. I, 30.

3. I, 43.

4. *BR* 18.

5. I, 41 ; II, 48.

6. *BR* 41.

7. *BR* 118.

8. cf. cependant plus haut, p. 124, note 1.

9. Koch, 50.

10. *BR* 67, 68, 76.

11. V, 47.

12. V, 52.

13. V, 64.

ment dompté par l'intervention d'Obéron¹⁴, renforce encore cette impression. Wieland a traité son calife avec une parcelle de cet humour qu'il a répandu plus abondamment sur le personnage de Gêrasmine¹⁵. —

III

Wieland a introduit dans l'atmosphère de son poème bon nombre d'éléments qui ne se trouvaient pas dans sa source. D'autre part, il a éliminé ou atténué certains apports qui figuraient au roman. De ce fait on respire dans *Obéron* un air bien différent de celui qui passe dans les pages d'*Huon de Bordeaux*.

Le roman français est écrit « dans la prose simple d'une narration naïve »¹. Le poète allemand est bien plus savant dans sa manière. Ce n'est pas le lieu de faire ici des recherches de style. Mais il faut relever le lyrisme qui se fait jour à maint passage d'*Obéron*. Huon est rayonnant de jeunesse et de confiance dans la vie². Les apparitions d'Obéron sont évoquées chaque fois avec leur atmosphère particulière³. En outre, Wieland tient à présenter avec force le ravissement des âmes⁴, le charme des fêtes⁵, le sens d'un paysage⁶, l'agitation de la mer en furie⁷. Parfois, le lyrisme devient simplement du pittoresque. Et c'est Gêrasmine en fuite dans la forêt du roi des elfes⁸ ou bien Almansaris dans son appartement⁹ ou au bain¹⁰. C'est là une pratique dont la *Bibliothèque des romans* avait fourni des exemples¹¹; mais Wieland multiplie les applications.

Puis, il y a une malice que l'on sent rien qu'à lire les premières strophes du poème, et qui est bien de Wieland. Pleine de charme, elle

14. V, 68.

15. Koch, 50.

1. Koch, 11.

2. I, 22; V, 63.

3. I, 36; V, 68; VI, 10; VII, 17; XII, 71.

4. V, 83-86.

5. V, 34.

6. II, 27; IV, 31-33.

7. VII, 17-19.

8. II, 29.

9. XI, 47-53.

10. XII, 16.

11. BR 70, 81,

se manifeste comme un souriant détachement des hommes, des idées, des valeurs. Détachement à l'égard des hommes : voyez comme Wieland se moque gentiment des lecteurs, de lui-même, de la muse, et cela au début même de son poème. Voyez comme il sourit avec indulgence de la vertu un peu chancelante de la belle Angèle¹². L'excellent Gêrasmine qui a pourtant toute la sympathie de l'auteur, est un peu ridiculisé pour son affolement en face de dangers imaginaires¹³. Il n'est pas très sûr que Wieland ait parlé du Saint-Père et de sa pantoufle avec le sérieux nécessaire¹⁴ ; l'évident plaisir avec lequel le poète montre moines et nonnains dansant ensemble, n'est pas plus orthodoxe¹⁵. L'auteur décoche également des flèches à la chevalerie dont l'intelligence et l'instruction ne lui en imposent guère¹⁶. Les propos prêtés à certains preux montrent une boursofflure de mauvais aloi qui peut bien cacher une intention de moquerie¹⁷. Wieland a même des idées fort irrespectueuses sur les princes¹⁸ et sur les souverains¹⁹. Mais ce détachement n'est pas hostilité. C'est l'attitude d'un homme qui juge les choses à ce qu'il croit être leur juste valeur, laquelle n'est pas grande. Ce n'est pas de l'ironie cinglante. C'est de l'humour où il y a de la bonhomie. Le poète raille ; mais sous la raillerie subsiste l'indulgence.

Humour, lyrisme, goût du pittoresque sont des modes de sentir. Ils aident à constituer l'atmosphère d'une œuvre. Mais pour *Obéron* il existe des apports plus denses et qui l'enveloppent encore davantage d'un air différent de celui du roman.

L'amour n'est pas absent du roman français. Il y existe, mais est simplement évoqué comme ressort de l'action. C'est un amour fait de franc désir sensuel. Chez Wieland, il y a plus et il y a moins. Il y a moins dans ce sens que le désir dégénère souvent en jeu voluptueux. Il y a chez Wieland² trop de seins d'albâtre, trop de gorges parfaitement modelées et imparfaitement cachées aux regards indis-

12. III, 24, 28.

13. II, 14.

14. I, 10, 11.

15. II, 37-44.

16. I, 12 ; VI, 24, 27.

17. I, 34, 50.

18. III, 48.

19. IX, 9-10.

1. III, 44 ; V, 13 ; VII, 13 ; XI, 49 ; XII, 16.

crets Il y a plus chez Wieland que chez Tressan parce que le désir sait devenir l'amour qui dompte, subjugue, exalte, grandit tout l'être. Ce ne sont plus les sens seuls qui parlent. Huon pourra vivre chaste à côté d'Amanda² sans que l'amour du couple diminue. Amanda peut sacrifier tout le luxe dans lequel elle vivait, tout son bien-être, pour Huon sans cesser d'aimer l'homme de son choix³. Dès la première rencontre, Huon et Amanda sont placés sous le signe de la douceur aimante⁴.

Il y a là une tendance à procéder plus discrètement, plus humainement que le roman. Elle agit encore ailleurs. Obéron intervient moins tragiquement quand son protégé sonne du cor⁵. Charlemagne est moins odieux. Rézia déteste Babekan⁶; Esclarmonde a de l'indifférence pour le roi d'Hircanie⁷. Huon tuant Babekan risque donc bien moins que son homonyme du roman, de se rendre haïssable aux yeux de celle qu'il a embrassée. De même, Wieland agit plus courtoisement que Tressan pour ravir au calife ses dents et les poils de sa barbe⁸. Avant tout, il ne fait pas faire à Huon un geste brutal contre le père de Rézia. Puis, pour mettre à l'abri les objets ainsi conquis, le poète allemand a soin de choisir un procédé moins laid que celui que lui fournit sa source⁹.

Un élément d'humanité est donc introduit dans le poème. Dans cet ordre d'idées, Wieland a atténué le caractère chrétien très prononcé de certains passages du roman. L'élément religieux a disparu dans ce sens que la foi du chevalier ignore tout fléchissement, n'entre pour rien dans les péripéties de l'action. Et si le roman prend, bien entendu, au sérieux les sorties contre les infidèles, il n'en est pas ainsi chez Wieland. La chevalerie figure chez lui en partie pour des raisons décoratives. L'histoire d'Huon devient l'aventure — extérieure aussi bien que psychologique — d'un homme dont il s'agit de montrer bien plus la valeur humaine¹⁰, que la constance chrétienne ou les qualités chevaleresques.

2. VIII, 38.

3. VII, 72.

4. V, 40-42.

5. V, 72; *BR* 76.

6. V, 34.

7. *BR* 65.

8. VI, 7; *BR* 76.

9. VI, 6; *BR* 76.

10. Koch, 12.

Des considérations semblables ont fait en outre qu'en un point important, Wieland n'a pas voulu de la féerie du roman. Ce n'est pas une fée qui a rendu Obéron nain. Lui-même est l'auteur de cette métamorphose, par suite d'une déception que chaque homme, chaque femme peut éprouver. Le roi et la reine des fées connaissent des souffrances d'humains, ne peuvent recouvrer le bonheur que par des souffrances d'humains.

Quand on songe à cela : quand on considère le développement moral dont le poète a réservé la possibilité à Huon et à Amanda ; quand on pense à l'enrichissement psychologique que Wieland a conféré à sa matière première ; quand on tient compte de l'expérience personnelle que, malicieux ou ému, il y a introduite, la différence profonde entre *Obéron* et *Huon de Bordeaux* éclate. Ici, un roman où les événements extérieurs priment ; là, un poème qui tend à l'« interiorisation », en dépit du charme du cadre et des scènes pittoresques qu'il enferme. Ici, un récit d'aventures ; là, une histoire d'âmes. Ici, un passe-temps pour des gens qui s'ennuient ou qui sont de simples curieux ; là, un document humain.

IV.

Wieland considère donc sa matière première d'un point de vue nouveau et qui devient le principe directeur pour son travail de psychologue.

Dans le domaine de la forme se décèle un souci semblable d'unification. Le poète sait que seule la cohésion des parties, l'unité solidement établie, donnent à l'œuvre d'art le nerf qui vivifie. Il construira son poème autour d'un point vers lequel tout converge : c'est la réconciliation d'Obéron et de Titania. Huon et Amanda la rendent possible par leurs malheurs et par leur constance. Le héros et l'héroïne et toutes leurs joies et souffrances ne se présentent dans la vraie lumière que considérés du point de vue d'Obéron.

L'œuvre de Wieland s'appelle *Obéron*, sa source, *Huon de Bordeaux*. Ainsi se trouve marqué dans quelle mesure le centre de gravité a changé de place.

Le roi des fées, dans la *Bibliothèque* un simple *deus ex machina* qui ne s'occupe que des dénouements et du dénouement, est devenu chez le poète allemand le personnage qui joue le rôle le plus

important. Il le fait presque dès le début. Dans *Huon de Bordeaux*, le héros éponyme aime Esclarmonde parce qu'il la trouve belle, en l'apercevant pour la première fois¹; dans le poème, Obéron empêche Huon de sentir le charme d'Angèle², mais envoie au jeune preux un rêve qui fait naître l'amour pour Rizia³; il agit de même à l'égard de la fille du calife : elle s'éprendra d'Huon⁴. Tous les malheurs qui suivent ont leur importance non seulement pour le couple amoureux, mais avant tout pour Obéron lui-même. Les coups frappant Huon et Amanda sont autant de moyens de réconcilier le roi et la reine des fées⁵.

Chez Wieland, Obéron est plus que le génie tutélaire de la race d'Huon⁶. En effet, le roi des fées a besoin d'être délivré d'un anathème qui pèse sur lui⁷, et le jeune preux le lui permettra. Le thème se retrouve déjà, bien que sous une forme extrêmement atténuée, chez Tressan⁸. Là, Obéron n'est pas séparé de sa femme — il n'est pas marié —, mais condamné à ne plus grandir à partir de sa quatrième année et à rester laid pendant trente ans; il est vrai que la deuxième partie de la malédiction a déjà été levée au moment où le nain rencontre Huon⁹. Mais le premier anathème subsiste. Il n'est pas question chez Tressan de le faire cesser. Cependant pour un lecteur aussi lucide que l'était Wieland quand il fallait l'être, le problème flottait dans l'atmosphère du récit. C'est le point où dans l'esprit ordonnateur du poète le roman français rejoint Shakespeare et Chaucer-Pope¹⁰. C'est le point de départ du rapport entre Obéron et Huon tel qu'il existe chez Wieland. Pour l'admettre, il n'est pas nécessaire de supposer¹¹ que le poète ait lu le conte dans la *Bibliothèque bleue* où Obéron a besoin des efforts et des services d'Huon. Wieland a pratiqué la *Bibliothèque*¹²; mais il est peu probable qu'il ait été influencé par elle pour *Obéron*. A aucun endroit de ses écrits, il n'a signalé une relation

1. *BR* 65-66.

2. III, 43.

3. III, 58-63; IV, 4-8.

4. IV, 45-49.

5. Koch, 2.

6. *BR* 35.

7. VI, 98-102.

8. Koch, 4-5.

9. *BR* 39-40.

10. Koch, 6-7.

11. Koch, 5.

12. *Hempel* XXXII, 282; XXX, 10.

entre elle et son poème. — Il est certain qu'à chaque page on rencontre un apport étranger chez Wieland. Mais lui contester de façon absolue le don de combiner les matériaux pris à droite et à gauche, c'est avoir trop mauvaise opinion de lui.

Obéron devient chez Wieland une source d'action et un objet d'intérêt psychologique et moral dans une mesure bien plus grande que chez Tressan. Il le devient essentiellement par la logique intime du plan du poète allemand.

Si Wieland a agi librement à l'égard du personnage d'Obéron et de ses rapports avec Huon, il en fait autant pour le couple que forment Amanda et le chevalier français. L'ordre enjoint aux amants de ne pas s'unir l'un à l'autre, n'est dans le roman qu'un prétexte à de nouvelles aventures. Dans le poème, cette interdiction est formulée parce qu'elle entraînera des suites qui seront des épreuves dont profitera Obéron¹. Cette défense est faite parce qu'il y a un rapport entre son contenu et l'incident qui a causé la séparation du roi et de la reine des fées. Là encore, le principe créant l'unité de l'œuvre, opère. C'est à lui qu'il faut ramener également certaines différences entre la source et le poème qu'elle a inspiré.

Et c'est tout d'abord le fait que le reniement de la foi chrétienne par Huon² ne figure pas chez Wieland. Cette faiblesse sur laquelle le roman français gémit avec une telle conviction, n'intéresse pas l'agencement du poème; tout y tourne autour du problème de la fidélité en amour³.

Puis, le naufrage remplacé par le geste du couple se précipitant à la mer, figure au poème, lui aussi, en vertu de la donnée qui commande tout. En se jetant dans les flots, Huon se sacrifie volontairement pour Amanda : il fournit une preuve d'amour comme Obéron la réclame. Le geste d'Amanda à la même portée. Huon et Esclarmonde subissant le naufrage n'ont pas cette signification.

La bague d'Angoulafre qui devient la bague de fiançailles du couple⁴, qui le sauve de la noyade⁵, qui est retrouvée par Titania⁶, est du reste un symbole éloquent de l'unité du poème. Elle est le témoigna-

1. Koch, 8-9.

2. *BR* 63-64.

3. Koch, 27-28.

4. V, 41.

5. VII, 33.

6. X, 2, 3.

ge des rapports qui lient Obéron à Huon et à Amanda. Car cette bague est l'alliance d'Obéron et de Titania⁷, alors que dans le roman elle est simplement « un tribut que l'Amiral Gaudisse avoit rendu comme vassal au Géant qui se l'étoit assujetti »⁸.

L'épisode d'Angoulafre, même pris dans son ensemble, ne rompt pas l'unité d'Obéron⁹. D'abord, Huon, dans un combat particulièrement dangereux, a l'occasion de montrer sa vaillance autrement que par un récit qu'il fait lui-même : car dans le poème, différent en cela du roman, les événements en France sont racontés par le héros, non pas par le poète. Et ensuite, la part que le roi des elfes a dans les aventures d'Huon, y est marquée de façon significative : Angèle a tout pour séduire Huon, mais une force invisible attire le héros vers Bagdad et rend inopérants les charmes de la belle captive délivrée¹⁰.

Inutile de dire que ce que le poète doit peut-être à l'Allemagne — le séjour du couple dans l'île, le temps passé près d'Alfonso — s'insère tout seul dans la trame des événements tels que Wieland les ordonne. « Dans la solitude, une vie intérieure forte et pure doit se développer en Huon et en Amanda afin qu'ils puissent subir victorieusement les épreuves qui les attendent »¹¹.

Le conte de Rosette et Gangolf, lui aussi, n'est pas un simple hors-d'œuvre. Il est organiquement lié au tout. Il l'est même doublement. Gêrasmine relate cette aventure scabreuse pour occuper Huon et Amanda, le couple trop dangereusement énamouré¹². Ensuite, cet intermède montre le lien qui rattache la destinée du chevalier et de sa fiancée à celle d'Obéron et de Titania¹³. Non seulement, le conte inspiré par Pope-Chaucer trouve sa place; mais en outre, celle du roi des fées est nettement marquée. Avec une habileté consommée, Wieland crée l'unité d'intérêt de son œuvre, fond en un ensemble organique ce qu'il a pris en Angleterre et en France. —

Aucun événement ne forme centre dans le roman français; son unité lui vient du héros dont on raconte la vie faite d'aventures¹⁴. Mais rien qu'à dégager le ressort des événements dans le poème, un

7. X, 3.

8. *BR* 61.

9. Koch, 20.

10. III, 43.

11. Koch, 39.

12. VI, 34.

13. VI, 165 et Klee I, 10.

14. Koch, 10.

des côtés du travail accompli par Wieland sur sa matière première apparaît : son œuvre a un centre d'intérêt. Il est un organisme. —



Comment Wieland a-t-il fait pour ne pas alourdir son plan savamment élaboré ? Qu'a-t-il éliminé des données fournies par la *Bibliothèque des romans* ?

Là, deux faits sautent aux yeux. Le poète n'a pas tenu à enserrer Huon dans la trame de la matière de Charlemagne, de rappeler les chansons de geste¹ ; et il ne s'inspire pas jusqu'au bout du récit français.

Il reste en contact plus ou moins étroit avec lui jusqu'au moment où Huon et Amanda sont déçus dans leur espoir de trouver de la nourriture dans l'île². Alors commence dans le roman une accumulation d'aventures, telle que la cultive le mauvais genre romanesque³. Aussi, Wieland ne fait-il pas surgir les pirates aussi vite qu'ils apparaissent dans sa source⁴ ; et lorsqu'ils abordent et s'emparent du couple, le poète allemand modifie le cours de l'action au point de ne s'inspirer que par endroits du texte français.

La période passée par Huon auprès de Moufflet n'est pas mentionnée par Wieland : Le roi Yvoirin et sa fille disparaissent⁵, de même les luttes auxquelles sont mêlés Huon, Sobrin, Gerasme, Galafre, Yvoirin⁶. Il n'est pas question des méfaits que commet Girard, frère d'Huon, à Bordeaux⁷. Le voyage d'Huon à Rome⁸ ne trouve pas place dans *Obéron*. Les intrigues de Girard auprès de l'empereur sont passées sous silence⁹. Huon n'est pas jeté en prison, en France¹⁰, ni accusé de haute trahison auprès de Charlemagne¹¹. Obéron venant sauver ses protégés, ne rencontre pas l'empereur¹².

1. Koch, 12.

2. VII, 56 ; BR 82.

3. Koch, 39.

4. Koch, 38.

5. BR 89-96, 106-107.

6. BR 96-104.

7. BR 106.

8. BR 107-108.

9. BR 108-113.

10. BR 111.

11. BR 112.

12. BR 116-126.

Et bien entendu, tous les événements situés après la réconciliation du souverain et d'Huon sont passés par Wieland sous un silence qu'on peut qualifier de complet¹³.

Les aventures que Gêrasme court dans le roman d'abord avec Sévin et plus tard, après s'être séparé d'Huon, n'ont pas davantage trouvé place chez Wieland. Pas de séjour en Palestine¹⁴, ni d'entrevue avec Esclarmonde¹⁵, ni de combat avec Huon¹⁶; les dents et les poils de la barbe de Gaudisse ne sont pas ravis au vieux serviteur¹⁷.

Les vicissitudes d'Esclarmonde dans le roman n'ont pas davantage trouvé grâce devant le jugement critique du poète allemand. Rézia n'est pas capturée par des sujets de son père, ni exposée à la possibilité d'être livrée à son oncle¹⁸ : l'action se serait en quelque sorte trouvée ramenée en arrière, jusqu'au point où Esclarmonde n'avait pas encore quitté sa famille pour suivre l'homme aimé. Pas plus, la jeune femme ne devient la raison d'une guerre entre deux souverains, Galafre et Yvoirin¹⁹; le mariage, conclu immédiatement mais restant provisoirement mariage blanc²⁰, ne trouve pas place chez Wieland. Esclarmonde ne revoit pas Gêrasme qui veut l'aider à fuir²¹. Enfin Guire, frère de Gêrasme²², ne paraît pas dans le poème allemand.

On le voit : tout ce qui n'est que simplement coups donnés et reçus, a été écarté par Wieland. Il n'a pas davantage tenu compte de situations embrouillées au point d'absorber l'intérêt qui devait aller à la vie des âmes. Pas plus, il n'a voulu des complications inutiles alors que l'action tirait sur sa fin et que les problèmes psychologiques et moraux avaient déjà été menés au point voulu. Cela encombrait au même titre que des personnages de second plan — éliminés, eux aussi.

En pratiquant ces coupes dans le récit de la *Bibliothèque*, Wieland a également tendu à éviter les redites qui y sont assez nom-

13. BR 120-163.

14. BR 101.

15. BR 102.

16. BR 103/4.

17. BR 111.

18. BR 84.

19. BR 86.

20. *ibid.*.

21. BR 102.

22. BR 105/6.

breuses. Ainsi s'explique que l'épisode avec Floriac et l'oncle d'Huon, à Tourment²³, n'a pas trouvé grâce devant le poète allemand. Le thème de la danse, puis la conversion proposée à un haut dignitaire musulman devaient être réservés pour le père de Rézia : Floriac allait fournir certains traits à Fatmé. — Pour la même raison, Huon ne cherche pas à faire des chrétiens d'Angoulafre²⁴ et de Babekan²⁵. Et enfin, la fidélité d'Alexis et d'Angèle, au troisième chant, n'est pas montrée sous un jour pathétique. C'eût été anticiper sur le sujet même du poème tout entier²⁶.

Créer un centre, puis élaguer, voilà les deux principes essentiels d'après lesquels Wieland a mis de l'ordre dans l'amas de matières qui lui était fourni. Il reste à voir si dans le détail de la mise en œuvre on ne découvre plus d'autres règles esthétiques, moins importantes, mais nullement négligeables.

**

Le roman relate les événements dans leur stricte suite chronologique. Wieland procède différemment. Il débute par un résumé succinct, mais mystérieux pour le lecteur¹. C'est abrégé ne commence même pas par l'origine des faits dont va parler le poème. Ceux-ci seront relatés plus tard ; et Wieland, une seconde fois, ne respecte pas l'enchaînement des événements dans le temps : il relate d'abord le voyage qu'Huon fait de France à Rome et en Palestine², l'implique dans une première aventure — la rencontre avec Gêrasmine³ — et ne raconte qu'à ce moment, en une narration rétrospective, les tout premiers débuts de l'entreprise du paladin⁴. Ce n'est pas par caprice que Wieland procède ainsi⁵. Il a un but : il veut tendre la curiosité du lecteur⁶, et mener son héros à un point d'où il peut immédiatement le lancer dans l'action. Raconter d'abord les événements à la cour de

23. *BR* 43-59.

24. *III*, 33.

25. *IV*, 28.

26. Koch, 21.

1. *I*, 1-7.

2. *I*, 9-17.

3. *I*, 18-27.

4. *I*, 28-70.

5. Koch, 13-14.

6. *I*, 8.

Charlemagne, puis le voyage à Rome — épisode sans intérêt épique — et la période calme, donc également fastidieuse, où Huon poursuit sa chevauchée en Asie, aurait compromis le nerf de son récit.

En agissant ainsi, Wieland obtient, entre autres résultats⁷, que l'apparition de Charlemagne reste réservée pour une sorte d'apothéose finale.

Cela relève de cet art de la mise en scène qui se retrouve souvent dans le poème. Il apparaît avec une force particulière dans le procès devant l'empereur¹, lorsque Amory et Huon s'affrontent. Dans son allure, ce passage du roman² est assez calme. La vivacité qu'il a, provient des discours des protagonistes. Chez Wieland, il s'y ajoute un cliquetis d'armes et des mouvements de masses digne d'un opéra à grand spectacle. La scène dans le palais du calife est aussi plus savamment construite chez Wieland que dans le roman. Mise à mort du roi d'Hircanie; baisers donnés à Esclarmonde; propositions de Charlemagne transmises à Gaudisse; combat; appel vain lancé à Obéron; Huon fait prisonnier: voilà les étapes que parcourt l'action chez Tressan. La marche en est simple, logique, sans détours imprévus. Ce n'est pas le cas pour *Obéron*. En gros, Wieland suit l'enchaînement des faits selon sa source jusqu'aux baisers, inclusivement. Puis il y a un épisode qui ne se trouve pas chez Tressan: la menace de combat et la danse imposée par le son du cor. Mais Wieland revient à l'ordre suggéré par le roman, quand Huon adresse au calife sa requête insolente, et que le combat s'engage. L'aide définitive apportée par Obéron est encore un fait qui ne se trouve que dans le poème. Là, le procédé consiste donc essentiellement à intercaler dans le cours des événements un fait qui retarde le développement. Cette action comme celle à la cour de Charlemagne, déferle, en quelque sorte, comme deux vagues qui se suivent.

Ailleurs encore Wieland s'efforce de présenter les événements capitaux d'une façon qui frappe l'imagination. C'est la triple apparition d'Obéron, apparition qui, chaque fois, revêt une forme nouvelle³. C'est, dans un autre ordre d'idées, l'entrée d'Huon au palais du calife⁴ ou dans l'appartement d'Almansaris⁵.

7. Koch, 13-14.

1. I, 40-52.

2. *BR* 18-19.

3. V, 75; VI, 6, 10; VII, 17; Koch, 36.

4. V, 31-34.

5. XI, 45-53.

Dans ces deux épisodes, il y a le même souci du décor qui se manifeste, sur une échelle plus large, lorsqu'il s'agit de la topographie générale du poème. Wieland, en effet, identifie la Babylone de sa source avec Bagdad, bien à tort. Cette Babylone correspond en réalité au Caire. En menant son héros dans cette ville, Wieland aurait dû lui faire franchir la mer. Or, il a voulu que celle-ci fût réservée comme toile de fond à la deuxième partie de son *Obéron*⁶, comme l'Asie, terre où abonde l'imprévu, où l'amour et la volupté ont leur pays d'élection, devait rester la scène de la première partie. Pour arriver à ce résultat, Wieland a évité de relater lui-même les événements à la cour de Charlemagne. C'est Huon qui en fait le récit à Gêrasmine, auprès d'un feu dans une gorge du Liban.



Que l'on jette un coup d'œil rétrospectif sur ce que Wieland a fait de la substance du vieux roman français; que l'on considère comment il en a approfondi, enrichi, affiné les données; que l'on se rappelle ensuite le soin avec lequel il a mis en lumière le côté humain d'une matière rendue déjà plus précieuse par lui; que l'on se souvienne de la façon dont il a rapproché *Obéron* et le couple de ses protégés, les plaçant sous le signe de la souffrance que connaissent les hommes: le poème allemand apparaîtra alors comme une œuvre travaillée en profondeur, vivante, nuancée, bien composée, en face d'une autre création où les figures, sans relief et sans mouvements souples, se succèdent dans des actions dépourvues de rapports organiques bien apparents. *Obéron* comparé à *Huon de Bordeaux* est une toile de maître d'une époque de maturité artistique en face d'une tapisserie du XII^e ou du XIII^e siècle.

6. Koch, 18.

CONCLUSION.

Sur quatorze poèmes achevés ou projetés, un seul traite une matière fournie par l'Allemagne. Est-ce à dire que Wieland avait une prédilection pour les sujets étrangers ? Il faut sans doute répondre par l'affirmative. Mais les matières françaises avaient-elles un attrait particulier pour le poète ? Non.

Il est vrai qu'elles forment la majorité relative et arrivent presque à la majorité absolue. Mais dans les poèmes du groupe français¹, le caractère national de la matière première n'est jamais très prononcé. C'est à peine s'il se manifeste. L'homme y apparaît avant le Français.

Cela est particulièrement visible dans le *Chant de Voiselet* : le paysan picard ou champenois peut être remplacé par le paysan souabe sans qu'il soit besoin de changer quoi que ce soit aux autres données de la source. — Dans les œuvres qui se rattachent au cycle breton, les héros intéressent Wieland en leur qualité de chevaliers tout court, nullement en tant que chevaliers d'un pays déterminé. Les mœurs et les coutumes de la chevalerie représentent une forme particulière de l'affinement moral, humain. C'est le côté social qui intéresse Wieland, ce n'est pas le côté national. Aussi, voyez dans le *Conte d'été*², comme il peut mêler indistinctement les données de la *Bibliothèque des romans* à celles de l'*Iwein* de Hartmann. — Le peu d'importance que le poète attribuait au caractère national d'un sujet, en l'espèce au caractère national français, apparaît encore dans le cas de Gandalin. Gandalin a pour modèle un Espagnol ; celui-ci se trouve transformé en chevalier qui a des attaches en Brabant, terre germanique ; rien de français dans son caractère, et pourtant Wieland aurait eu toute liberté de façonner son héros à la française ; au contraire, la France, Paris ne sont le théâtre que d'une partie de l'action. — Le sujet d'*Obéron* participe dans une certaine mesure de l'Allemagne et de la France. Charlemagne n'est-il pas vénéré dans les deux pays ? Et Huon ne se présente-t-il pas comme Franc, en souvenir d'une origine germanique ? —

Non, rien de national n'a fait porter le choix de Wieland sur les matières françaises.

Qu'est-ce qui l'a attiré vers elles ? La même raison qui l'a déter-

1. cf. plus haut, p. 1.

2. *ibid.*, p. 91.

miné à s'occuper des autres sujets trouvés dans les textes français : le fait d'avoir, là, sous la main, des « matières déjà dégrossies »³. Des écrivains français racontent les histoires qu'ils ont imaginées ou traduites, et suppléent ainsi au manque de génie inventif⁴ de Wieland.

Pour préciser la valeur des poèmes de Wieland en face de leurs sources, il faut faire une place large, très large, à la forme. Ce qui compte chez un poète, c'est la manière dont il traite les données brutes qui lui servent pour ses œuvres. Par le savoir-faire de leur auteur, nullement en vertu de la qualité des textes étrangers⁵, les poèmes de Wieland ont le « naturel, l'esprit, la grâce, l'enjouement et toutes les autres qualités qui confèrent la vie »⁶. Dans des cas extrêmes, l'auteur de *Perronte* et du *Conte d'hiver* a assuré une haute valeur à des matières sans le moindre intérêt⁷.

Sans doute, la forme dont Wieland a fait bénéficier ses poèmes doit-elle une partie de ses mérites à la France, et ce maître du vers et de la rime maniés à la perfection a-t-il été à l'école des Français. Mais on n'apprend bien que ce que l'on porte déjà en soi. Si Wieland a contracté pour le fond et, dans une moindre mesure, pour sa forme, des dettes envers la France, il n'en demeure pas moins poète allemand. Ainsi, sauf le respect pour la hiérarchie des valeurs, Racine, auteur d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, reste poète français en dépit d'Euripide et d'Aristote.

3. Goethe, *Jub.-Ausg.*, XXXVII, 19.

4. auquel Wieland n'a jamais attribué grande importance; cf. *Hempel*, XXX, 14; Böttiger, I, 182, 200, 254 s.; J. Steinberger, *Wieland in Mainz* (*Stachelschriften*, neuere Reihe, 3) Heidelberg, 1925 s., p. 45.

5. *Le chant de l'oiselet* et *Gyron* peut-être exceptés.

6. Goethe, *l. c.*, XXXVI, 274.

7. Goethe, *l. c.*, XXXVII, 20.

Livre II.

UN RÉCIT HISTORIQUE

CHAPITRE UNIQUE.

RICHARD CŒUR DE LION ET BLONDEL.¹

Quand on se rappelle que Wieland est le poète d'*Obéron*, de *Gandalin* et de *Gyron le Courtois*, on ne s'étonnera pas de lui voir consacrer quelques pages à Richard Cœur de Lion. Certes, la part de travail personnel et créateur y est bien moindre que dans les poèmes ; mais par toute son atmosphère, le récit s'apparente à ceux-ci. Qu'il trouve donc sa place ici.

En dehors de son sujet proprement dit, il contient bien des éléments : histoire des troubadours, histoire des croisades, aperçus philosophiques sur ces expéditions en Terre sainte. Ces problèmes, dans la mesure où il conviendra de le faire², seront traités en temps et lieu. Qu'il ne soit question, pour le moment, que de l'anecdote qui met en scène le roi d'Angleterre et son « minstrel ».

Les données sont connues. Leur caractère romanescque, fait de recul historique et d'une atmosphère où se mêlent l'aventure, l'amour, le dévouement, l'imprévu, devait plaire aux lecteurs, davantage encore aux lectrices du *Merkur*. C'est là, en effet, que parurent ces pages en 1777³.

1. Bibliographie : les notes de M. Kurrelmeyer dans *Aka A*, I, XIV, 96-98.

2. Bien entendu, je ne tiendrai compte que des apports français.

3. *T. M.*, 1777, IV, 210-221 ; *Hempel*, XXXVI, 105-113.

Voici l'histoire telle que la raconte Wieland.

Richard, surnommé Cœur de Lion, était le troisième roi d'Angleterre issu de la race des Plantagenet ou Anjou : il était le deuxième fils d'Henri II et monta sur le trône en 1189⁴. Epris d'aventures, il se lance passionnément dans la troisième croisade. Mais en Terre sainte, des rivalités éclatent parmi les princes chrétiens qui participent à l'expédition. Au moment où l'on peut espérer de prendre Jérusalem, ils se séparent de Richard : dans le nombre, se trouve le duc Léopold d'Autriche⁵ avec qui le roi d'Angleterre a eu plus d'une grave querelle⁶. Léopold, le cœur gonflé de haine impuissante, retourne dans son pays : Richard est obligé d'en faire autant⁷. Il est accompagné par le fidèle Blondel⁸ qui déjà en Palestine s'était particulièrement attaché au souverain⁹. Mais en mer, une tempête sépare les bâtiments des deux voyageurs : Richard est jeté sur les côtes d'Istrie, alors que Blondel est poussé dans les lagunes de Venise¹⁰. Le roi, déguisé, arrive à Vienne, est découvert et jeté, à Linz, dans un cachot indigne d'un prisonnier de son rang¹¹.

Le « minstrel », de son côté, poursuit son voyage à travers l'Allemagne et les Pays-Bas, recherchant en vain son maître royal : en Angleterre, on ne peut pas le renseigner davantage ; mais, plein de courage et de décision, il se met en quête de son souverain, dût il le chercher dans le monde entier. Après de longues pérégrinations, une rumeur imprécise ou une supposition rendue vraisemblable par l'inimitié de Richard et de Léopold, le conduisent dans les Etats de celui-ci¹².

Ayant fait de nombreuses journées de voyage sans résultat, il arrive à un vieux château ; le donjon, apprend-il, renferme un prisonnier étroitement gardé. Malgré l'absence de renseignements plus précis, son cœur lui dit que le captif pourrait être son roi¹³. Ne trouvant d'autre moyen qui ne l'eût rendu suspect, il chante dans la nuit profonde, sous la fenêtre, à portée de voix du prisonnier, après un

4. XXXVI, 105 ; BR 1776, juillet, II, 164 ; Wieland a corrigé l'erreur de date contenue dans sa source (1192 au lieu de 1189).

5. XXXVI, 106 ; BR 166.

6. XXXVI, 107 ; BR 168 ss.

7. XXXVI, 107 ; BR 167 ss.

8. XXXVI, 110 ; BR 168.

9. XXXVI, 108 ; BR 168.

10. XXXVI, 110 ; BR 168.

11. XXXVI, 107 s. ; BR 169.

12. XXXVI, 110 ; BR 170.

13. XXXVI, 110 ; BR 171.

prélude, un lai de la façon de Richard lui-même. Le roi l'avait composé en Palestine, à l'époque de son plus grand amour pour la belle comtesse Marguerite de Hainaut¹⁴. Le prisonnier répond par le refrain du lai; le même jeu se reproduit encore deux fois; puis, c'est un chant alterné improvisé¹⁵.

Le « minstrel » est convaincu d'avoir trouvé son roi. Il ne lui est pourtant pas possible d'apporter un secours immédiat¹⁶. Du moins, Richard peut reprendre courage après avoir entendu une voix amie qui lui a fait espérer une délivrance prochaine. Blondel rentre en toute hâte en Angleterre et informe les barons du lieu de captivité du roi. Celui-ci est libre quelques mois plus tard, après beaucoup d'efforts et dans des circonstances qui font peu d'honneur à l'empereur Henri IV et au duc Léopold¹⁷.

L'analyse qu'on vient de lire ne reproduit, sauf à la fin, que les éléments fournis par la source essentielle de Wieland. C'est, dans la *Bibliothèque universelle des romans*¹, le récit fait d'après la *Tour ténébreuse et les Jours lumineux* de Mlle l'Héritier de Villadon. Une remarque de Wieland² ne doit pas induire en erreur : il n'a pas eu l'original sous les yeux. Le titre indiqué par l'auteur allemand correspond à celui qui se trouve dans la *Bibliothèque des romans*³, et nullement à celui du récit original, primitif⁴. Puis, aucun rapport n'existe entre les vers du roman de Mlle l'Héritier⁵ et ceux de Wieland qui a, de toute évidence, travaillé sur les thèmes fournis par la *Bibliothèque*. Le roman, en effet, parle en deux strophes d'une indifférente qui ne répond aux soupirs d'aucun adorateur; même le poète qui chante en son honneur ne trouve pas grâce devant ses yeux. Pourtant, il « aime mieux souffrir des rigueurs éternelles » que rendre hommage à une belle qui écoute plus d'un amant. Toute cette petite mièvrerie est exprimée en de fades for-

14. XXXVI, 116; BR 172.

15. XXXVI, 111 s.; BR 172 ss..

16. XXXVI, 113; BR 175.

17. XXXVI, 113; Fauchet, *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*, Paris, 1581, p. 92 ss., d'après Kurrelmeyer, p. 97.

1. 1776, juillet, II, 163-193.

2. XXXVI, 113.

3. BR 163.

4. cf. Kurrelmeyer, p. 97.

5. *ibid.*.

mules rebattues, dans le pire des styles du XVIII^e siècle. Les vers de la *Bibliothèque* sont, certes, également dépourvus d'originalité. Là aussi, il y a un vocabulaire tout usé. Mais on sent du moins l'intention d'y faire passer un souffle guerrier. A la rigueur, un chevalier épris de batailles pourrait avoir composé ces vers s'il avait vécu à l'époque de Parny ou de Colardeau. Aux huit strophes de Wieland correspondent neuf strophes dans le texte français, celui-ci reproduisant le refrain une fois de plus que l'auteur allemand. Le développement des deux poésies est identique : l'amant est sur le point de trépasser d'amour, sa dame s'approche, la mort fuit ; puis, le refrain chante le bonheur que donne la femme aimée. Ensuite, une strophe exalte le réconfort qu'apporte au chevalier, dans la bataille, la pensée qui va à sa dame ; le refrain, après, c'est un nouvel éloge de la bien-aimée qui, exauçant le chevalier, lui inspire un courage inébranlable ; refrain ; enfin, il y a l'allusion discrète au roi et à son serviteur dans la *Bibliothèque*, l'évocation précise du Cœur de Lion et de Blondel chez Wieland. Chez le poète allemand, inspiré par un sentiment esthétique plus sûr, ce chant alterné se termine par deux vers à l'adresse de Marguerite de Hainaut et par le refrain, alors que la source, plus proluxe, trouve nécessaire de répéter celui-ci après six lignes correspondant à celles du texte allemand.

Les vers allemands ont plus de souffle que le petit poème français. Wieland écrit des vers de longueur différente, alors que ceux de la *Bibliothèque* ont tous six ou sept pieds selon leur rime masculine ou féminine. Wieland est plus énergique et plus imagé ; au moins dans deux strophes, il cherche à imiter le style guerrier et rude du moyen âge. Sa source, par contre, est toute sous l'influence de la phraséologie du XVIII^e siècle.

Comme on le voit, il ne s'agit nullement d'une traduction. Wieland a composé librement, d'après la donnée générale de sa source, un poème qu'il souhaitait aussi proche que possible de la poésie provençale qu'aurait pu composer Richard — poésie que l'Allemand n'a pas connue et dont il a dû se contenter de se faire une idée d'après le caractère du roi. C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut interpréter le passage un peu obscur où Wieland évoque la « force et la simplicité sans fard » de l'original^o.

L'écrivain allemand ne continue pas son récit après l'espèce de reconnaissance de Blondel et du roi. Il relate simplement que le

« minstrel » rentre en Angleterre et fait tirer le souverain de sa prison. D'après le texte de Mlle l'Héritier par contre, le fidèle serviteur pénètre dans le château fort. Il gagne la sympathie du gouverneur, Didier, et de sa fille, Hedwige, et arrive à délivrer le captif. Mais Wieland ne relatera pas cette partie de l'aventure, comptant dédommager ses lecteurs par d'autres récits inspirés par des œuvres de troubadours et de minstrels.

La manière dont Wieland a écrit le poème inséré dans son conte, caractérise également la façon dont il a utilisé sa source tout entière. Elle lui a servi de canevas sur lequel il a brodé, en l'enrichissant d'apports provenant d'ailleurs, d'un autre volume de la *Bibliothèque des romans*¹, de Warton², de Massieu³, de Fauchet⁴, de Voltaire⁵, de telle autre histoire des croisades⁶. Ces quelques pages sur Richard et Blondel sont, en ce sens, bien significatives pour Wieland. Elles le sont aussi par l'aisance poétique qui s'y manifeste, et par le choix du sujet.

1. XXXVI, 106, au sujet d'Escalibor, d'après BR 1776, juillet, I, 107.

2, 3, 4. cf. Kurrelmeyer, p. 96 ss.

5. cf. plus bas, les pages sur Villehardouin et Joinville, dans la II^e partie, livre I^{er}, chap. 3 et 4.

6. Menzel ou Gebauer; cf. XXXVI, 21,

Livre III.

LES CONTES EN PROSE DE «DSCHINNISTAN».

INTRODUCTION ¹.

Parmi les contes de fées publiés entre 1786 et 1789 dans les trois volumes de *Dschinnistan*, douze reviennent à Wieland. Il peut les réclamer à des titres de valeur inégale. Il s'explique lui-même sur ce point dans les deux préfaces qu'il a écrites ².

La pierre philosophale ³, *La salamandre et la statue* ⁴, *Timandre et Mélissa* ⁵ sont présentés comme œuvres originales. *Alboflède* peut, toujours d'après Wieland lui-même, également être considérée comme telle : l'auteur allemand a terminé un conte inachevé de Hamilton, en y apportant de nombreuses modifications et additions au point que le tout forme une œuvre nouvelle ⁶. Puis, c'est le deuxième groupe, celui des récits faits d'après des originaux étrangers qui subissent certains changements. Wieland y classe le *Chandelier de fer* et le *Griffon du mont Kaf*. *Bleu-de-ciel* et *Lupine* est également écrit

1. Bibliographie : K. O. Mayer, *Die Feenmärchen bei Wieland* (Seufferts *Viert.-Jahrschr.*, 1892, V, 519 ss.).

Seuffert, *ProL.*, III, IV, p. 41 s..

2. XXX, 5-14.

3. 11.

4. 13.

5. 9, 12, 13.

6. 13.

d'après un texte étranger; mais Wieland ne parle pas de modifications qu'il aurait apportées à sa source⁷. Enfin, c'est la troisième série avec des contes présentés comme traductions plus ou moins fidèles. L'auteur allemand indique le degré de liberté qu'il s'est cru autorisé ou obligé à prendre. Aux termes de la deuxième préface, *Pertharite et Ferrandine* semble dans sa forme linguistique le plus se rapprocher de son original; Wieland l'appelle « une traduction assez fidèle de quelques beaux contes de fées que Hamilton a insérés dans la trame de son *Bélier* ». Le traducteur ajoute cependant qu'il présente ces récits autrement ordonnés entre eux⁸. Le caractère de cette œuvre tiendrait donc de la traduction et de l'adaptation. De même, le *Rameau d'or* est traduit librement, mais modifié dans son développement⁹. *Nadir et Nadine* est une « traduction libre »; *Adis et Dahy* l'est encore davantage. « *Néangir...* est une traduction faite sans respect servile pour l'original », mais qui le suit assez fidèlement¹⁰. Enfin, Wieland a achevé le *Palais de vérité*¹¹, d'après un original « de l'illustre femme auteur qui composa *Adèle et Théodore* »; c'est Mme de Genlis. La traduction, commencée par une dame, a été terminée par Wieland. Il a adapté le récit, sans hésitation, au goût et aux intérêts des lecteurs allemands. Notamment, il a retranché des passages où la critique tenait une trop grande place¹².

La source commune de tous ces récits, *Pertharite et Alboflède* exceptés, est le *Cabinet des fées*, ou *Collection choisie de Contes de Fées et autres Contes merveilleux*¹³, recueil de trente volumes in-octavo comme dit Wieland en 1786, mais arrivant en réalité à quarante et un volumes; il a paru à Paris de 1785 à 1789. Wieland trouve qu'il y a trop de déchets dans cette anthologie, et qu'il faudrait faire un choix dans ce choix. Il devra représenter tous les genres de contes de fées. Il y aura le genre sensible, et le genre psychologique; tel récit voudra simplement être un amusement pour gens d'esprit; tel autre, basé sur la connaissance des hommes, sera

7. 13.

8. 13.

9. 13.

10. 12.

11. 14.

12. Comme il est impossible de préciser la part exacte de Wieland dans ce travail, je me borne à reproduire ce que l'auteur en dit,

13. XXX, 8.

critique et satirique; un autre encore aura une tournure allégorique; le récit naïvement fait ne manquera pas¹⁴.

Wieland s'explique aussi sur la manière dont lui et ses collaborateurs ont traduit les textes français. Traductions très libres, dit-il¹⁵. On a retranché, changé, condensé, ajouté. On a introduit tel trait qui, à lui seul, augmentait grandement la valeur d'un passage. On a inventé une petite tournure qui conférait à une idée la nuance indispensable. On s'est fait scrupule de faire disparaître la moindre beauté des originaux; on n'a pas hésité à en ajouter. On a suppléé à l'imagination des auteurs qui ne voyaient pas le parti qu'ils pouvaient tirer d'une donnée. On a lutté contre ce qui péchait par excès de merveilleux et contre ce qui était platement raisonnable. Bref, tous les changements ont paru permis comme s'il s'était agi d'un bien gagné par droit de conquête... Des créations originales ont éga-

lement trouvé place dans le recueil.

Et voici qu'apparaissent les problèmes posés par les contes de fées que Wieland a publiés dans *Dschinnistan*.

Les contes prétendus originaux, le sont-ils vraiment ?

Quelles sont les sources précises de Wieland ? Qu'en a-t-il tiré ?

A-t-il suivi et, le cas échéant, avec bonheur, la poétique qu'il a formulée lui-même ? A-t-il réussi à créer des contes de fées susceptibles de devenir des types, comme il se l'était proposé ?

14. 8.

15. 8-9.

CHAPITRE I.

LA PIERRE PHILOSOPHALE.¹

La pierre philosophale date du printemps ou de l'été de l'année 1785². Le conte est original dans la mesure où un écrit de Wieland peut l'être. L'auteur a mêlé, à la trame d'une invention qui lui revient, toutes sortes d'apports étrangers. Il y a des souvenirs du *Lucius* de Lucien, du mythe de Midas, une allusion à la légende de Tristan et Iseut : le héros du récit s'appelle Mark, petit fils du célèbre roi Mark de Cornouailles³. Certains passages, très brefs il est vrai, rappellent de loin un thème d'*Obéron*⁴. Mais avant tout, il y a des pages du conte qui font penser aux occultistes de l'époque. Misphragmutosiris⁵ est un imposteur et un charlatan. Il est âgé de plus de mille ans, à l'en croire; il prétend savoir faire de l'or; il affirme avoir recueilli sa science en Égypte au fond d'une pyramide. Pour ce personnage, Wieland a certainement songé à Cagliostro⁶. L'imposteur du récit vit à la cour d'un roi qui dilapide la fortune de son pays en fêtes somptueuses; bien entendu, les finances publiques sont dans un état lamentable. Wieland a-t-il eu en vue la France de Louis XV et de Louis XVI ?

Dès 1781, il est permis de voir des allusions à Cagliostro dans les écrits de Wieland⁷; en 1787, de même⁸; en 1788, il met Cagliostro et Misphragmutosiris sur le même plan⁹. Le comte de Saint-Germain

1. XXX, 131-165.

2. XXX, 11.

3. 131.

4. 145, 163.

5. 132-145.

6. *T. M.*, 1786, III, 93-96; cf. aussi XXXV, 39.

7. *Aka*, XIV, 160.

8. *Aka A.*, XV, 28.

9. XXXV, 39.

qui prétendait avoir plus de deux mille ans¹⁰ figure également chez Wieland¹¹.

L'atmosphère de magie et d'imposture n'est donc pas réservée à la *Pierre philosophale*. Pour celle-ci, il y a, en dehors des apports fournis par les événements contemporains, très probablement des réminiscences de lectures faites. Il faut songer à ce que l'auteur des *Abderitains* a dit de Démocrite chez les prêtres égyptiens¹²; il faut aussi citer l'abbé de Montfaucon de Villars¹³ : ce que Wieland dit de « l'huile volatile extraite de rayons de soleils concentrés »¹⁴, remonte très probablement au *Comte de Gabalis*; il y est dit que pour certain procédé magique « il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; ... il se forme dans ce globe une poudre solaire... »¹⁵. Ailleurs¹⁶, la « quintessence solaire » est évoquée. Dans ces *Entretiens sur les sciences secrètes* il est du reste aussi question de la pierre philosophale¹⁷ qui a donné son titre au conte de fées de Wieland.

L'abbé a écrit son livre afin de combattre, en le ridiculisant, le goût de son époque pour la magie; Wieland en fait autant dans son récit¹⁸. Dans celui-ci, il se trouve en outre une partie positive : c'est le culte de la vie simple, tout près de la nature¹⁹. Et là apparaissent le rêve pastoral de l'époque, et Rousseau.

10. *Aka A.*, XV, 64.

11. XXXV, 39.

12. Fuchs, *Abderiten*, index « Magie ».

13. XXXIII, 234; édition de *Gabalis*, Metz, s. d., in-12, 1 vol..

14. XXX, 142; XXXIII, 234.

15. *Comte de Gabalis*, 53.

16. *ibid.*, 70.

17. *ibid.*, 11.

18. Cf. la remarque trop brève, chez Mayer, 520-521.

19. XXX, 156 ss.,

CHAPITRE II.

LA SALAMANDRE ET LA STATUE.

La salamandre et la statue relève de la même tendance tournée contre les sciences secrètes¹. Là aussi, il paraît falloir admettre l'influence du *Comte de Gabalis*; un des héros de Wieland, du nom de Clodion, n'a qu'aversion pour les femmes et les jeunes filles mortelles; il est avide de connaître les « habitants des éléments purs »². De même, le comte de Gabalis dit qu'il « faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes »³. On doit leur préférer les « créatures très-parfaites » qui vivent dans les éléments⁴. Les femmes et les filles des salamandres « ne recherchent pas avec empressement »⁵ la compagnie des hommes : Thermutis qui est aux yeux de Clodion plus qu'une mortelle⁶ fait de même, lorsque Clodion lui offre l'hommage de son amour... Une colombe tient un certain rôle dans le récit allemand⁷; la Gaule est le théâtre d'une partie de l'action⁸. Colombes et Gaule apparaissent aussi chez Montfaucon⁹, quoique très brièvement et sans qu'on puisse établir une liaison avec la manière dont elles figurent chez Wieland. Au moins pour la Gaule, il faut plutôt penser à une influence du *Bélier* de Hamilton.

Mais où sont les « quelques traits » empruntés aux *Voyages de Zulma dans le pays des fées*¹⁰, d'après les dires de l'auteur allemand lui-même¹¹ ?

1. Mayer, 526-529.

2. XXX, 236.

3. p. 29 et 127 ss..

4. *ibid.*, 31.

5. *ibid.*, 35.

6. XXX, 255.

7. XXX, 238.

8. XXX, 236.

9. p. 79.

10. *C. d. F.*, XVI, 263 ss..

11. XXX, 13.

Wieland a eu essentiellement recours aux deux derniers chapitres de ces *Voyages*, à l'*Histoire d'Abensaï* et à celle d'Abulmer¹². Certains thèmes semblent pourtant pris dans d'autres passages de ces contes. C'est le motif du voyage; chez Wieland, voyage entrepris afin d'éprouver la profondeur d'un amour¹³; voyage pédagogique fait par Zulma¹⁴, d'après le *Cabinet des fées*. Clodion¹⁵ et Zulma¹⁶ sont élevés dans la retraite. Dans les deux récits, le héros voit défiler toute une longue théorie de femmes parmi lesquelles il doit choisir celle qu'il préférera¹⁷. Zulma est métamorphosé en vieillard, Osmandyas porte le masque d'un homme très âgé¹⁸. L'un cherche à s'abriter contre un orage dans une vieille tour¹⁹, l'autre pénètre pour la même raison dans une pyramide sous la conduite d'une fée²⁰.

Ensuite, ce sont des emprunts plus importants. Dans l'histoire d'Osmandyas apparaissent des détails pris dans celle d'Abensaï²¹: les deux jeunes gens ont des pères qui sont de grands sages; cependant Kalasiris, père d'Osmandyas, ne croit pas à la magie. Dans les deux récits se retrouve un cabinet mystérieux avec deux statues, représentant une jeune fille et un vieillard: dans le recueil français, elles permettent de communiquer avec les personnes dont elles sont les portraits; mais chez l'Allemand il n'y a qu'une très légère réminiscence de ce trait de magie²². Osmandyas et Abensaï s'éprennent de l'effigie d'une jeune fille. L'un et l'autre se mettent à voyager, bien qu'avec des buts différents. Osmandyas pénètre un soir dans une vieille tour, en Gaule, et y rencontre Clodion; Abensaï s'introduit dans une pyramide où il trouve Abulmer. Dans les deux cas, la sympathie et la confiance naissent très vite et entraînent les confidences; Abensaï et Osmandyas ont un extérieur laid; Abulmer et Clodion sont beaux, ce qu'ils se racontent est écouté par de tierces personnes.

Pour le récit de Clodion, Wieland suit sa source de plus près.

12. *C. d. F.*, XVI, 385-440; cf. Mayer, 526-528.

13. XXX, 234.

14. *C. d. F.*, XVI, 273.

15. XXX, 236.

16. *C. d. F.*, XVI, 272.

17. *C. d. F.*, XVI, 284; *H.*, XXX, 231.

18. *C. d. F.*, 383; *H.*, 234, 221.

19. *H.*, 220.

20. *C. d. F.*, 384.

21. *C. d. F.*, 285-399.

22. *H.*, 233.

C'est l'*Histoire d'Abulmer*²³. Là aussi, il s'agit de l'amour d'un jeune homme pour une femme qui refuse de dire qui elle est. Wieland ne parle pas de la première tentation d'être infidèle que subit l'amoureux. Mais l'épisode de la princesse au cœur transpercé par une flèche est repris par lui, sans modifications essentielles. Il donne au récit un dénouement heureux, alors que dans l'original français les amants sont séparés.

Se conformant à la tendance générale de la *Pierre philosopale* et de la *Salamandre*, Wieland explique les événements par un enchaînement de faits savamment combinés, mais absolument naturels.

Wieland a mêlé toutes ces données aux éléments fournis par le *Comte de Gabalis*. Cela est logique : les *Voyages de Zulma* parlent du royaume des sylphes et des salamandres, tout comme le fait le livre de l'abbé de Montfaucon. A ces deux sources, il faut ajouter²⁴ la *Zéneyde* de Hamilton : elle a fourni les noms de Clodion et de Clotilde. —

Encore deux réminiscences de lectures antérieures faites dans la *Bibliothèque des romans* : voici deux géants portant d'énormes masques et gardant une porte²⁵ : c'est un souvenir déformé qui provient de la source d'*Obéron*²⁶ ; et voici Clodion jouant aux échecs avec Thermutis-Pasidora²⁷ : pour cette scène, Wieland a pu penser à Huon en face de la fille d'Yvoirin²⁸.

Wieland a eu tort de dire qu'il n'avait emprunté que « quelques traits » aux *Voyages de Zulma*. S'il a fortement remanié l'*Histoire d'Abensai*, il n'a pas été aussi indépendant à l'égard de l'*Histoire d'Abulmer* qui se retrouve presque trait par trait dans les aventures de Clodion. Et le poète allemand n'a même pas l'avantage d'avoir fourni sur cette matière un travail comparable, comme valeur esthétique, à celui qu'il avait fait pour ses contes en vers, *Gandalin* par exemple. Présenter *Le druide* comme une œuvre « entièrement originale »²⁹, c'est avancer une thèse difficile à soutenir.

23. *C. d. F.*, 399-440.

24. Mayer, 525.

25. XXX, 246.

26. *BR* 1778, avril, II, 56.

27. XXX, 254.

28. *BR*, *ibid.*, 94 ss..

29. XXX, 13.

CHAPITRE III.

TIMANDRE ET MÉLISSA.¹

A en croire Wieland, *Timandre et Mélissa* est inspiré par un conte de Mme d'Aulnoy, mais de si loin qu'il a la valeur d'un original². Ce sont deux assertions fausses.

Le texte auquel remonte ce conte de fées n'est pas dû à l'auteur que suppose Wieland, il revient à Mme de Lintot. L'erreur du poète doit provenir du fait d'avoir travaillé sur les *Trois nouveaux contes de fées par Madame D...* publiés en 1735, figurant dans sa bibliothèque³ et attribués par lui à Mme d'Aulnoy. S'il s'était reporté au *Cabinet des fées*, il y aurait trouvé les mêmes récits sous le nom de leur véritable auteur⁴. Ensuite, Wieland a fait plus que prendre « quelques matériaux »⁵ à sa source. Il lui a simplement fait subir de légères retouches⁶.

Il n'y a pas grand chose à ajouter à ce que Mayer dit de *Timandre et Mélissa* : Wieland suit la marche des événements telle qu'elle apparaît dans la source; cependant, il amène le dénouement plus rapidement. Timandre et Mélissa une fois mariés, l'auteur allemand croit pouvoir se passer de l'intervention des deux fées dont parle Mme de Lintot. Il va cependant inventer encore un époux destiné à Pasithée au visage de guenon. — La feuille magique du *Cabinet des fées* devient une bague, mais qui ne rend pas invisible. La chienne noire qui a ravi la fille du roi est remplacée par une ourse. Le trône qui transporte Timandre au pays de Gracieuse est soutenu par un essaim d'abeilles; Wieland leur substitue des pigeons blancs.

1. Mayer, 529-531.

2. XXX, 9, 11-13.

3. *Catal.*, n° 2705.

4. *C. d. F.*, XXXII, 179 ss.; Mayer, 529-530.

5. XXX, 13.

6. Mayer, 530.

7. XXX, 165, 171 s., 179.

Il convient aussi de signaler à la suite de Mayer que l'auteur allemand apporte certains changements à la forme du récit du *Cabinet des fées*. Il est plus prolixe, aussi bien quand il veut instruire que quand il veut évoquer des tableaux érotiques⁷. Trop souvent, il compromet l'effet de son exposé par des réflexions personnelles⁸.

Pour compléter l'analyse du critique allemand, signalons la façon dont Wieland rend en grec les noms français de sa source. Le roi Silencieux devient le roi Siopas; Abdal, l'homme sage, s'appelle Euthyphron; Fatime a également trouvé un nom qui la caractérise : celui de Sophronia. Ces changements correspondent au décor où se déroule l'action chez Wieland, la Thessalie. Il a probablement pensé à Lucien et à son *Lucius* en choisissant cette terre où « la féerie et la magie étaient chez elles depuis des temps immémoriaux »⁹. Mais peut-être y a-t-il aussi influence des *Veillées de Thessalie* de Mlle de Lussan. Elles figureraient également au *Cabinet des fées*¹⁰.

A ce conte de fées se mêlent assez malencontreusement une allusion certaine aux montgolfières¹¹ et une allusion probable aux physiocrates¹². Que Wieland ait donné une sorte de note didactique à son récit en insistant sur les inconvénients du métier de roi, en évoquant les charmes de la vie aux champs, en esquissant le tableau d'un gouvernement idéal¹³, ne saurait étonner. L'écrivain voulait être plus qu'un simple amuseur¹⁴.

8. XXX, 169, 176, 178, 180.

9. XXX, 166.

10. Cf. aussi *H*, XXXVI, 168.

11. XXX, 169.

12. XXX, 168.

13. XXX, 165, 167, 168.

14. XXX, 8.

CHAPITRE IV.

ALBOFLÈDE ¹.

Alboflède a été écrite d'après un conte de fées laissé inachevé par Hamilton, et comporte de nombreux changements et additions qui font du fragment de Hamilton un tout complet; ce tout complet est devenu une « œuvre nouvelle ». Ainsi s'explique Wieland ².

Le fragment en question est la *Zéneyde* de Hamilton. Wieland y a pris l'histoire d'Alboflède ³. — Clodion a conquis Troyes, mais a épargné la ville sur les instances de Gertrude, fille du gouverneur. Le vainqueur s'éprend de la blonde beauté; cependant, il ne peut pas l'épouser immédiatement. Il est obligé de la quitter pour un temps. Elle élit domicile auprès d'Alboflède « dans une Isle que forme la Seine deux lieues au-dessus de Troyes ». Gertrude veut s'y « dérober au commerce du monde pendant l'absence de son Amant » ⁴.

Alboflède est la même chez Hamilton que chez Wieland : une jeune fille très belle changée en vieille femme d'une laideur hideuse. Le poète français en raconte l'histoire : elle est, en gros, identique à celle qui se trouve chez l'auteur allemand : Alboflède recouvre sa beauté tant qu'elle porte le collier d'escarboucles de certain noir ⁵, collier qui est chez Hamilton « un carcan garni de pierreries... brillantes » ⁶. Elle peut garder le bijou après s'être donnée au nègre. Celui-ci la quitte ensuite assez rapidement. Mais la jeune fille garde le bénéfice de son geste au moins dans une certaine mesure.

A cette histoire d'Alboflède, Wieland a apporté certaines petites modifications. Chez lui, le nègre et le prince qui fut un cerf blanc,

1. Mayer, 532-533.

2. XXX, 13.

3. Hamilt., I, 298-319.

4. *Ibid.*, 302-303.

5. XXX, 272.

6. Hamilt., I, 316.

sont la même personne ; d'après Hamilton, ce n'est pas le cas. — Le Clodion et la Gertrude du Français deviennent un Arbogaste et une Selma chez l'Allemand. L'un des noms de la source, celui de Clodion, avait déjà été utilisé dans *La salamandre et la statue*. Il fallait lui en substituer un autre ; le premier changement a entraîné le second.

Il y a une différence plus importante. Elle n'a pas trait aux aventures d'Alboflède, mais au cadre dans lequel celles-ci sont présentées. Chez Hamilton, il s'agit d'une longue incidente introduite simplement parce que Alboflède se trouve évoquée à un certain passage du récit. Wieland procède de façon plus organique, insère plus fortement l'histoire dans le cadre qu'il lui donne : Alboflède raconte sa vie à un couple d'amants qui est venu la consulter sur l'avenir. Grâce à cet agencement, l'auteur allemand à beau jeu pour prolonger le récit au delà du point où le mène Hamilton ; il peut en outre ajouter un enseignement à ce conte : celui-ci doit montrer aux hommes le danger qu'il y a à vouloir dévoiler ce qui doit rester caché. Afin de n'être pas trop sèchement didactique, ni trop tragique, Wieland fait faire aux amoureux un rêve ; celui-ci remplace l'avenir qui autrement eût été le leur.

A côté de cet enrichissement matériel de la donnée primitive, les développements qui relèvent seulement de la forme sont sans importance ; à titre d'exemple il convient pourtant de signaler les manières différentes dont les auteurs racontent l'entrevue d'Alboflède et du noir : récit plus nerveux chez le Français, dialogue assez prolixe chez l'Allemand¹. Les Gorgones et les Parques introduites par Wieland sont également caractéristiques pour lui². —

Ce que Wieland dit de son conte est formulé de façon peu claire³. Certes, à lire les quelques lignes de la préface, on croirait qu'il a travaillé sur la *Zéneyde* tout entière, celle-ci étant inachevée, alors que l'épisode d'Alboflède qui s'y trouve insérée est un tout complet. Il paraît en outre hasardeux de la part de Wieland de prétendre avoir fait œuvre nouvelle. Son conte ne mérite pas d'être jugé aussi favorablement.

1. *H*, XXX, 271-274 ; *Hamilt.*, I, 316-319.

2. XXX, 263.

3. XXX, 13.

CHAPITRE V.

LE CHANDELIER DE FER.

*Le chandelier de fer*¹, d'après l'*Histoire du derviche Abounadar* dans les *Nouveaux contes orientaux* du conte de Caylus², est un simple délayage, une transcription, non une traduction. Il y a un changement de nom, le jeune Abdalla de l'original s'appelant Nardan chez Wieland. L'auteur allemand insiste sur la psychologie du pauvre qui croit avoir trouvé la possibilité d'améliorer l'état de sa fortune et ne se fait pas scrupule d'acquérir la richesse par quelque infraction à la loi morale -- en l'espèce, la gratitude. Abdalla-Nardan est naturellement puni de son geste, conclusion qui devait plaire à Wieland. — Celui-ci n'a introduit qu'une seule petite donnée nouvelle : Nardan espère racheter son péché qu'il estime être de peu d'importance, par une fondation pieuse³. C'est une sortie de Wieland contre certains abus d'une religion comprise de façon superficielle.

1. *H.*, XXX, 321-331.

2. *C. d. F.*, XXV, 167-180.

3. *H.*, XXX, 30.

CHAPITRE VI.

LE GRIFFON DU MONT KAF.

Mieux que le récit précédent, le conte du *Griffon du mont Kaf*¹ reste près du texte français — au moins par endroits. C'est encore Caylus qui a fourni l'original, l'*Histoire du griffon*². A part des changements de noms³, Wieland s'écarte de sa source quand il décrit la rencontre du prince et de la princesse; il y est moins lyrique et modifie aussi dans une certaine mesure les données matérielles du récit. Cependant, la marche de l'action ne se trouve changée en rien. — Au gré de Wieland, il faudrait probablement classer ces quelques pages parmi les récits naïvement faits. Les compter au nombre des amusements pour gens d'esprit paraît ambitieux.

1. XXX, 333-339.

2. *C. d. F.*, XXV, 181-191.

3, Géoncha au lieu de Dieu; Edris au lieu de Gabriel,

CHAPITRE VII.

BLEU-DE-CIEL ET LUPINE.

*Bleu-de-ciel et Lupine*¹ d'après *Minet bleu et Louvette* de M^{me} de Fagnan² est une transcription assez fidèle. Wieland a choisi ce sujet à cause de l'intérêt psychologique qu'il lui trouvait : on arrive à aimer quand on persiste à faire semblant d'aimer³. — Dans le conte allemand, le prince porte deux noms : celui de Bleu-de-ciel quand il est dans ses jours de beauté ; celui de Magotin lorsqu'il est laid. Magotin a été formé d'après le terme « magot » qui figure dans le texte français⁴. — On peut reprocher à Wieland une petite inadvertance⁵ : Bleu-de-ciel est blessé à la main par une flèche empoisonnée ; le texte français⁶ dit qu'il faut sucer le poison que contient la plaie, et qu'il y a danger à le faire ; ce danger n'est pas mentionné par Wieland. Pourtant, sans un risque à courir, le geste de Lupine-Louvette soignant le beau blessé, n'a pas la portée qu'il faut.

1. XXX, 187-195.

2. *C. d. F.*, XXXV, 13-30 ; Wieland XXX, 13, rend Louvette par Lupine en citant le titre de sa source.

3. XXX, 194.

4. *C. d. F.*, 22.

5. XXX, 194.

6. *C. d. F.*, 28.

CHAPITRE VIII.

PERTHARITE ET FERRANDINE.

Pertharite et Ferrandine est ce que dit Wieland : une « traduction assez fidèle » de quelques contes de fées pris dans le *Bélier* de Hamilton¹. Le traducteur parle de changements apportés à la marche de l'action. Ils n'apparaissent que vers la fin du récit² : Wieland veut obtenir pour les faits relatés un enchaînement plus fortement marqué que dans sa source ; cela explique les différences entre les deux textes.

Wieland s'inspire de l'*Histoire de Pertharite et de Ferrandine*³ et de l'*Histoire de la mère aux gaines*⁴. Les interruptions que sont dans l'original les propos du Bélier et du géant Moulineau n'avaient pas de raison d'être pour l'auteur allemand : il n'a pas inséré son récit dans un autre, plus long, comme le fait Hamilton. Cette différence de composition fait aussi que le texte allemand ne relate pas à la première personne les aventures de Philoclée⁵.

Le style de Wieland n'a pas la légèreté de celui de Hamilton. Parfois, des lourdeurs et des expressions triviales se font sentir fâcheusement⁶. D'autre part, le traducteur atténue un passage qui relate deux supplices, trop atroces, à son gré, pour l'atmosphère d'une œuvre de féerie⁷.

1. *H.*, XXX, 281-320, 13.

2. *ibid.*, 314 ss.

3. Hamilton, I, 56-125.

4. *ibid.*, 161-190.

5. *ibid.*, 161 ss. ; *H.*, XXX, 311 ss..

6. *H.*, XXX, 283, 285, 286.

7. *H.*, XXX, 286 ; Hamilt., I, 67-68.

CHAPITRE IX.

LE RAMEAU D'OR¹.

*Le rameau d'or*², « librement traduit d'après un des plus beaux contes de fées de Mme d'Aulnoy »³, a subi des changements que Wieland estime heureux⁴. Ils se rapportent à la marche de l'action.

D'abord, Wieland n'a pas inséré dans la trame de son récit l'histoire du génie Trasimène et de la fée Bénigne⁵, mais n'en fait qu'une simple mention⁶. En deuxième lieu, chez l'Allemand et chez le Français les événements ne sont approximativement identiques que jusqu'au moment où le héros et l'héroïne — Trognon et Torticoli ici, Marmotte et Krummbuckel là — se trouvent métamorphosés, c'est-à-dire devenus beaux⁷. A partir de cet instant, il y a différence profonde entre les deux textes. D'après Wieland, le couple qu'unit vite un tendre amour, reste attaché à la vie pastorale. Il se marie, a de beaux enfants, instruit les autres bergers et bergères en certains travaux utiles et fait ainsi le bonheur du monde dans lequel il vit. — Dans le conte de Mme d'Aulnoy, les événements ne se déroulent pas en ligne si droite. La princesse Trognon devenue la belle Brillante aime Torticoli qui, métamorphosé, s'appelle Sans-Pair. Mais elle le fuit. Elle se rend auprès d'un magicien pour se faire guérir de son amour. Le sorcier s'éprend d'elle qui ne l'écoute pas, et la change en sauterelle. Une fée transforme Sans-Pair en grillon, pour la même raison. Enfin, le rameau d'or leur rend leur forme naturelle. Ils sont

1. Mayer, 531-532.

2. *H.*, XXX, 197-218.

3. *C. d. F.*, 257-312.

4. *H.*, XXX, 13.

5. *C. d. F.*, 281-283.

6. *H.*, 205.

7. *H.*, 216.

réunis, et la fée Bénigne ainsi que le génie Trasimène les comblent de cadeaux⁸.

On le voit : Wieland a voulu insister sur le charme de la vie pastorale, préférable à la vie des cours. Il a voulu conférer une certaine note didactique, moralisatrice, à son adaptation. L'évocation de l'*Astrée* ne prouve en rien le sérieux des intentions de Wieland ; mais Gessner est nommé⁹, et cela est plus significatif.

Wieland a écrit un conte qui ne se prolonge pas inutilement. C'est une supériorité sur la source française. Dans le détail, l'auteur allemand n'a pas eu la main aussi heureuse. Il est prolix dans ses développements¹⁰ et indiscret par la manière dont il intervient dans l'exposé des faits¹¹. L'atmosphère du conte de fées s'en trouve viciée.

8. Mayer, 532.

9. *H*, 214.

10. p. ex. *H*, 197 ; *C. d. F.*, 257 ; *H*, 211, *C. d. F.*, 279.

11. *H*, 214, 216, 218,

CHAPITRE X.

NADIR ET NADINE.

*Nadir et Nadine*¹ est, comme le dit Wieland², une traduction libre de l'*Enchanteur* ou de *La bague de puissance* de Pajon³. Dans cette histoire qui relève du genre sensible⁴, l'auteur allemand a changé certains noms pour renforcer le caractère oriental de son sujet; une magicienne⁵ devient magicien⁶; certaines coupures sont faites⁷. Mais aucune de ces modifications n'est importante. Le travail de Wieland reste dans son ensemble une traduction libre, ne devient pas encore une adaptation.

1. *H.*, XXX, 15-41.

2. *ibid.*, 12.

3. *C. d. F.*, XXXIV, 58-94.

4. *H.*, 15, 35, 40, 41.

5. *C. d. F.*, 82.

6. *H.*, 25.

7. Notamment *H.*, 36 comparé à *C. d. F.*, 104-108,

CHAPITRE XL

ADIS ET DAHY.

Adis et Dahy revêt plus que le conte précédent le caractère d'une adaptation¹. Wieland y abrège des passages plus nombreux² de sa source, l'*Histoire de deux Frères Génies, Ady et Dahy*, tirée des *Mille et un jours*³. Il rend moins choquant un passage scabreux⁴, mais introduit une petite attaque contre les prêtres⁵. Ces retouches ne changent cependant rien d'essentiel. — Wieland a probablement choisi ce conte à cause du caractère de Cadige, jeune fille saine qui ne peut se résoudre à aimer un vieillard. Scheherbanon et ses sujets épris de gens laids, et persécutant les personnes jeunes et bien faites, étaient un exemple de relativisme et ont dû charmer le lecteur de Micromégas qu'était Wieland,

1. *H.* XXX, 43-74.

2. *H.*, 49; *C. d. F.*, XV, 387 — *H.*, 52; *C. d. F.*, 391-394 — *H.*, 57-58; *C. d. F.*, 403-406 — *H.*, 61; *C. d. F.*, 413 — *H.*, 72; *C. d. F.*, 438 — *H.*, 73; *C. d. F.*, 440-441.

3. *C. d. F.*, XV, 374-444.

4. *H.*, 61; *C. d. F.*, 411-412.

5. *H.*, 71.

CHAPITRE XII.

NÉANGIR.

*Néangir*¹ est raconté d'après l'*Histoire des trois fils d'Hali Bassa de la mer et des filles de Sirocco gouverneur d'Alexandrie*². Pajon est l'auteur de l'original français. — Le travail fait par Wieland est une traduction plus serrée que ne le laisse prévoir la caractéristique qu'il en donne³. Il faut pourtant constater ça et là quelques lourdeurs de langage qui déparent le texte allemand⁴. Quelques détails superflus biffés par Wieland, quelques longueurs qu'il réduit⁵, des atténuations apportées à certains passages scabreux, à tel terme cru⁶, profitent par contre à la version allemande.

1. *H.*, XXX, 75-129.

2. *C. d. F.*, XXXIV, 119-143.

3. *H.*, 12.

4. *H.*, 92; *C. d. F.*, 152 — *H.*, 93; *C. d. F.*, 154 — *H.*, 105; *C. d. F.*, 180.

5. *H.*, 102; *C. d. F.*, 172-173 — *H.*, 104; *C. d. F.*, 176-177 — *H.*, 108; *C. d. F.*, 185 — *H.*, 109; *C. d. F.*, 187-188 — *H.*, 110; *C. d. F.*, 189 — *H.*, 111; *C. d. F.*, 191 — *H.*, 116; *C. d. F.*, 202 ss. — *H.*, 118; *C. d. F.*, 208-209 — *H.*, 121; *C. d. F.*, 216 — *H.*, 124; *C. d. F.*, 221 ss.

6. *H.*, 85; *C. d. F.*, 140 — *H.*, 98; *C. d. F.*, 164 — *H.*, 104, *C. d. F.*, 175 — *H.*, 105; *C. d. F.*, 179.

CONCLUSION.

Maintenant, il est possible de répondre aux questions qu'a formulées l'introduction. —

Le problème de la valeur originale de certains contes de *Dschinnistan* trouve une solution moins flatteuse pour Wieland que ne le laissaient prévoir ces propres allégations. Dans trois récits sur quatre réclamés comme œuvres personnelles, les attaches avec les textes étrangers sont très nombreuses et dépassent de beaucoup les passages où Wieland s'est libéré d'une influence venue du dehors. Seule, *La pierre philosophale* peut être considérée comme œuvre essentiellement originale¹.

Le degré de fidélité des traductions a été précisé avec exactitude par Wieland, sauf pour *Néangir* qui se rapproche davantage de l'original qu'on ne le croirait d'après les propos de l'auteur.

Dans les sources que les pages précédentes ont indiquées pour chaque conte, l'auteur a pris à peu près tout ce qu'elles lui offraient. Les coupures sont relativement rares. Elles sont d'ordinaire opportunes². Wieland biffe des passages superflus ou scabreux ou prolongeant inutilement l'action déjà arrivée au point voulu. Il procède avec moins de bonheur, lorsqu'il ajoute aux textes étrangers³. Il devient indiscret à force de vouloir être mieux renseigné ou introduire, dans des contes de fées, d'ironiques allusions à des situations politiques ou religieuses de son époque. Il compromet l'objectivité de la technique épique. Il dépasse la mesure en évoquant la beauté ou la laideur de certains personnages. Enfin, il a le tort de faire voir à contretemps son savoir d'helléniste. Une intime discordance de style fausse ainsi l'atmosphère de certains récits.

1. J'arrive à des conclusions différentes de celles de M. Seuffert qui réclame comme originaux *La Pierre philosophale*, *Timandre*, et la *Salamandre*; Seuffert, *Proleg.*, III, n° 43-45, 47-50, 59-61. — Je suis d'accord avec Mayer pour *Timandre* (Mayer, 530) et pour l'histoire même d'Alboflède (*ibid.*, 533); sur la *Salamandre*, il ne formule pas de jugement qui résume (*ib.*, 528). — En somme, le préjugé favorable à l'hypothèse de l'originalité de ces œuvres (Seuffert, *Proleg.*, III, IV, p. 43) ne peut plus être maintenu : il ne peut plus être « recommandé » de classer *Dschinnistan* en bloc parmi les « œuvres » opposées aux simples traductions.

2. Mayer, 523-525.

3. *ibid.*, 521-523.

Wieland a eu l'ambition d'écrire des contes de fées représentatifs de genres différents. On peut, en effet, distinguer dans chacun de ces récits une préoccupation qui domine. *Le rameau d'or* et *Nadir* représentent le goût sensible; dans le *Chandelier de fer*, dans *Adis et Dahy* et dans *Bleu-de-ciel*, l'observation des mouvements de l'âme a sa place assez largement mesurée; le *Griffon* est un conte naïvement fait; *Néangir* et *Pertharite* doivent être, probablement, ce que Wieland appelle un « amusement pour gens d'esprit »; en écrivant la *Pierre philosopale* et la *Salamandre*, l'auteur, connaissant le penchant de certaines gens pour le mystérieux et le surnaturel, a suivi son goût pour la critique et la satire; dans *Timandre* coule également une petite veine semblable; mais elle prend une direction différente: ces pages contiennent quelques sorties contre l'exaltation amoureuse de la jeunesse; *Alboflède* donne une leçon de sagesse⁴.

Dschinnistan forme un ensemble de plus de trois cents pages. Il constitue l'emprunt le plus massif que Wieland ait fait à des textes français, même quand on ne considère que les parties du recueil où leur auteur prétend être original. Mais jamais, dans toute son œuvre, le contact avec la France n'a été rencontre plus stérile. Jamais, analyse comparatiste appliquée à un texte de Wieland poète ou conteur n'aboutit à des conclusions d'aussi peu de portée. Elles rectifient simplement ce que Wieland dit sur le degré d'exactitude avec lequel il a suivi ses sources. Cela ne relève plus de l'histoire de l'esprit.

4. Tout comme le *Palais de vérité*. Meister écrit dans *Von der natürlichen Moral* (trad. allemande de Schulthess, avec des notes de Wieland, Leipzig, 1789), p. 108: « Nur durch viele Nachsicht und Vernunft gelingt es den Menschen sich gegenseitig zu ertragen, ohne diese Stütze kann keine Freundschaft lange bestehen ». Puis, note de Wieland: « Eine bekannte französische Schriftstellerin hat diese unlängbare Wahrheit in dem *Palais de vérité*, einem der sinnreichsten Mährchen, sehr anschaulich gemacht ».

Livre IV.

TEXTES POUR LE THÉÂTRE

CHAPITRE I.

VUES D'ENSEMBLE.

Parmi les textes que Wieland a écrits pour le théâtre¹ après 1771, il ne se trouve que quatre qui décèlent des influences et des apports français. Ce sont *Idris et Zénide*, *Alceste*, *La philosophie endormie* et *Pandore*².

Idris et Zénide est un simple canevas de ballet. Sa matière présente une analogie lointaine avec celle du *Pygmalion* de Rousseau que Wieland avait pu voir représenté à Weimar³. *Alceste* est un livret d'opéra pour lequel l'auteur s'est mis à l'école du classicisme français : ce texte sera étudié à propos des *Règles et doctrines littéraires* que l'Allemand a reçues de la France. *La philosophie endormie*⁴ est une sortie contre certain esprit philosophique français et anglais ; sa forme ne contient pas d'emprunts littéraires dont il faille parler ; son fond reste réservé pour l'étude globale de la pensée française chez l'auteur⁵. *Pandore* enfin, seule œuvre qui compte vraiment par les dettes que ses pages ont contractées chez nous, se place, par là, sur le même plan que certains des poèmes de Wieland.

1. Bibliographie : E. Marx, *Wieland und das Drama*, Strasbourg, 1913.

II. Pröhle, dans *Kürschners Nat.-Lit.*, II, p. 181-182.

B. Seuffert, *Wielands höfische Dichtungen* (*Euphorion*, 520-540, 693-717).

2. *Aurora* ne doit rien à la France (Seuffert, 526), pas plus que *Diana und Endymion* et *Aurora und Cephalus*, ballet en liaison avec cette pièce. Il n'y a pas davantage d'influence française dans le *Choix d'Hercule* où se retrouvent des apports dus à Métastase, Shaftesbury, Xénophon, Spencer (Seuffert, 530 ss.). Le *jugement de Midas* est dirigé contre Klopstock (*ibid.*, 537), et *Rosmonde* a des sources exclusivement anglaises (*Hempel*, XXIX, 139 ss.).

3. Seuffert, 526.

4. Cf. Proehle, *l. c.*

5. Cf. la X^e partie.

CHAPITRE II. PANDORE.

Wieland s'était proposé de traduire pour une scène d'amateurs *La boîte de Pandore* écrite par Le Sage en 1721 pour la troupe du sieur Francisque qui jouait à ce moment à la foire de Saint-Laurent à Paris. Le désir de donner à la « petite farce spirituelle » de Le Sage un sens plus riche, une forme plus achevée¹, entraîne Wieland au delà du cadre de la simple traduction et l'amène à écrire cette « bagatelle dramatique »², mélange de traduction et de création originale.

La petite comédie de Le Sage³ se déroule en vingt-quatre scènes dans le cadre agreste et idyllique d'un hameau où se dressent les statues de l'Innocence et de la Bonne-Foi, symboles des mœurs et des coutumes des campagnards. Pandore, porteuse de la boîte fatale, se trouve en conversation avec Pierrot, jeune paysan, fiancé à Olivette. Que peut bien receler la boîte ? Mercure, fier de son costume d'Arlequin qui le rend méconnaissable, les renseigne et les avertit l'un et l'autre. Mais Pandore, autant que Pierrot, ignorent ces « animaux » qui ont pour noms les passions, les maux. Car les hommes sont encore bons et innocents⁴. Et à l'occasion du mariage qui se prépare, nous allons assister aux scènes de cette vie primitive où s'étale une joie de vivre un peu naïve, une douceur si désintéressée dans les rapports entre les membres d'une même famille, que l'étonnement de Mercure, acteur qui se double d'un commentateur critique, n'a rien de surprenant : « Une Mère qui n'est point intéressée. Une Tante qui ne minaude pas pour effacer sa nièce. Deux Epoux également innocens. Un Vieillard qui se fait une raison sur son amour et qui offre son bien à son Rival heureux, sans aucun intérêt de galanterie. Une Assemblée de Parens qui ne se querellent point. Voilà ce qu'on ne verra plus... »⁵, nous dit le messager des dieux lorsqu'il voit approcher Pandore qui pétille de curiosité. Une deuxième fois, Mercure

1. « mehr Sinn, mehr Gestalt und Rundung », XXIX, 195 qui indique le tome IV du *Théâtre de la Foire* (par Le Sage et d'Orneval, 10 vol., Paris, 1721-1737).

2. *ib.*.

3. *Le théâtre de la Foire* (par Mrs. Le Sage et d'Orneval), Amsterdam, 1720, tome IV, 345-398.

4. scènes I à III.

5. p. 364.

va chercher à détourner la catastrophe⁶. La curiosité de Pandore l'emporte, elle ouvre la boîte. « Les statues de l'Innocence et de la Bonne-Foi... s'envolent », et Mercure se demande comment les hommes vont se trouver de l'ouverture de la boîte⁷. Il assistera à la contre-partie de cette idylle innocente⁸. La jalousie, la haine, la fureur, l'avarice dressent l'un contre l'autre. Le vieux Silène, prétendant riche, et Pierrot vont brouiller la mère d'Olivette avec son futur gendre de modeste origine. L'envie, le calcul intéressé, la coquetterie vont séparer les amoureux à la veille de leur mariage. L'hypocrisie, la médisance feront agir tante et cousine dans leurs désirs d'établissement. La toux et les rhumatismes accablent les vieillards. Enfin, l'orgueil, l'ambition inspirent au paysan Corydon le mépris de ses semblables qu'il va dominer par la violence et la chicane. L'inégalité des hommes s'installe dans la société; il y aura dorénavant les seigneurs Corydon et Olivette; les roturiers Silène, Pierrot et leurs femmes seront repoussés par leurs parents devenus tout à coup hautains. Et Pierrot est obligé de convenir le soir de ses noces que le cadeau de Pandore a amené dans le monde une « belle débâcle »⁹. La dernière scène va nous apporter avec les excuses et les compliments des acteurs, la morale de la pièce : Sachez garder vos secrets prudemment. « Mère qui vivez trop librement... Amans dans l'erreur... indiscrets Epous... n'ouvrez... point la boîte de Pandore »¹⁰. —

Comédie de foire, légère, spirituelle, l'œuvrette de *Le Sage* est destinée à amuser le public badaud aux dépens du voisin sans lui imposer l'effort de penser : la logique des événements est si simple qu'elle peut être suivie par le plus distrait des spectateurs.

Mais, se demandera un de ceux-ci s'il s'avise à réfléchir sur ce qu'il a vu et entendu, pourquoi les hommes étaient-ils primitivement bons ? Comment et pourquoi Pandore vient-elle parmi les hommes ? Même Mercure-Arlequin, ce commentateur spirituel et précis, ne le dit pas. Et puis : que deviendront les hommes abandonnés aux passions, aux vices, aux maladies qui les ravagent ?

Autant de questions auxquelles la pièce de *Le Sage* ne saurait répondre. Quel nom donner, en effet, aux personnages qui y évoluent

6. sc. VIII.

7. sc. IX.

8. sc. X à XXIV.

9. sc. XXIII.

10. p. 397 s..

devant nous, si ce n'est celui de marionnettes ? Car nous imaginerons difficilement des êtres humains aussi dépourvus de psychologie.



Wieland, en prenant cette pièce pour point de départ de la sienne, pouvait se poser pareilles questions. Auteur et traducteur, il devait être gêné dans toutes ses conceptions littéraires par des lacunes qui rendaient difficile à son génie, nuancé et précis, l'adaptation d'un texte semblable. Aussi, commencera-t-il par donner à ces scènes plus ou moins déconsues un cadre qui en rendra le sens plus profond et plus pathétique : à l'intérieur de ce cadre, la matière sera agencée de sorte qu'elle se présentera comme « Singspiel » aux actes bien composés¹.

Le cadre, il le construira de toutes pièces en introduisant une figure nouvelle dans la comédie : ce sera Prométhée qui la dominera de sa personnalité puissante et par sa destinée pathétique. Wieland accusera le sens et l'unité des événements, point que Le Sage n'avait traité que très sommairement.

Ayant quitté l'Olympe, Prométhée descend un jour sur terre où les animaux captivent son attention pour un certain temps. Puis, le demi-dieu se met à créer des êtres d'argile, intermédiaires entre les dieux et les bêtes. Il leur insuffle une âme, et comme il les veut heureux sans mélange, il les fait bons, si bons que bientôt ses créations, les hommes, l'ennuient. Ne pouvant les changer, il les fuit. Le voilà rejeté dans la solitude. Au bout de soixante ans, l'isolement, la curiosité de savoir ce que sont devenus ces êtres le ramènent vers les lieux habités de la terre. C'est là qu'il rencontre Pandore, envoyée par les dieux pour apporter à Prométhée la boîte fatale que lui seul doit ouvrir. Prométhée accueille avec enthousiasme la messagère, et avec une extrême méfiance, le présent des dieux. Il craint, non sans raison, quelque ruse pernicieuse. Pandore le suit dans sa demeure². Puis Mercure, chargé par les dieux de surveiller Pandore, apparaît sur la scène. C'est lui qui nous apprendra que les dieux ont décidé de jouer un tour à Prométhée. Ils voudraient savoir ce que les passions feront de ces délicates créatures d'argile dont il a plu à Pro-

1. Le terme a ici une autre valeur que lorsqu'il s'agit d'*Alceste*. Celle-ci est une tragédie lyrique ; *Pandore*, une comédie à ariettes.

2. acte I^{er}, sc. I.

méthée de « menbler » la terre. Mais ils ne désirent pas passer pour les auteurs du mal ; ils se sont arrangés de façon que la faute du désordre tombe sur Prométhée ou sur Pandore³. Après le monologue qui révèle ces intentions des dieux, se suivent, entrecoupées de chant, les scènes selon Le Sage où nous voyons dans leur cadre primitif les créatures de Prométhée⁴. Mercure, à la recherche de Pandore, regarde avec curiosité vivre les hommes et les trouve fort heureux⁵. Pandore sortant de la demeure de Prométhée qui n'a pu se résoudre à ouvrir la boîte, va, elle aussi, faire connaissance avec les humains. Elle rencontre Mercure. En vain, elle a jusqu'à présent insisté pour que Prométhée ouvre la boîte. Le demi-dieu est pourtant sur le point de fléchir. Troublé par les charmes de la belle messagère, il l'a quittée pour un instant afin d'interroger le destin. C'est alors que Pandore, plus curieuse de connaître le contenu de la boîte, que soucieuse d'accomplir la mission dont elle est chargée, décide d'ouvrir elle-même la boîte. Elle est stimulée dans son désir par Chloé, un des êtres que Prométhée a créés. Mercure survient pour l'avertir du risque qu'elle va faire courir au monde. Mais Pandore cède à sa curiosité, comme cela se devait⁶.

Le deuxième acte, s'inspirant des données fournies par Le Sage, va montrer l'effet produit par le cadeau des dieux⁷. Dans une seule scène, Wieland force les situations qu'il trouve chez son modèle⁸. C'est la révolte des paysans contre ceux qui s'érigent en seigneurs. On en vient aux mains, et Prométhée arrive à temps pour remettre bon ordre à tous les caprices de ses créatures. Une conversation avec Mercure ne réussit pas à calmer la colère du Titan contre les dieux. Mais l'arrivée de Pandore, destinée à être la compagne de Prométhée, et la promesse de voir naître de leur union l'Espérance apaisent Prométhée qui s'incline devant l'éternelle destinée. Les Muses, enfin, entourant la déesse de la paix, apporteront aux hommes un palliatif à toutes leurs peines⁹. —

C'est l'introduction de ce personnage nouveau, Prométhée, qui fait de la farce de Le Sage une pièce nouvelle. A la comédie humaine

3. sc. III.

4. sc. II. IV-IX.

5. sc. VII.

6. sc. IX-XI.

7. acte II, sc. I-IX.

8. sc. X.

9. sc. XI, XII.

se superpose la tragédie de Prométhée berné par les dieux. Ce qui n'était chez Le Sage qu'un accident dont les spectateurs devaient savourer les fruits, devient chez Wieland un acte derrière lequel surgit la loi qui régit le monde. Le terme de tragédie semble de prime abord bien lourd, bien austère, si on veut l'appliquer à ce bon tour que les dieux s'amuse à jouer au Prométhée de Wieland. Il ne faudrait pas cependant se laisser prendre tout à fait au ton de brusquerie comique, de résignation bourru, de colère exagérément violente du bon et original grognon solitaire qu'est ce Prométhée. Wieland, soucieux de laisser au genre sa légèreté spirituelle et enjouée, ne pouvait commettre le contresens d'interpréter le texte de Le Sage par une tragédie. Il y a aussi le caractère personnel de Wieland qui protestait contre les solutions trop pessimistes. Mais si l'on veut bien peser tout ce que Prométhée donne à la pièce de fondements idéologiques et d'apports psychologiques, si l'on veut ne pas perdre de vue à quel point il élargit l'horizon où s'était enfermé Le Sage, on se trouvera en face d'une création bien différente de son modèle et pour laquelle le nom de farce n'épuise pas toute la donnée profonde.

Et quelles sont les idées sur lesquelles Wieland a construit son remaniement, son adaptation ?

Prométhée et Mercure en sont les représentants principaux.

En premier lieu, on voit surgir le besoin créateur de celui-là. Il commence par observer les mœurs des animaux et se demande si, grâce à l'art, il ne pourra point élargir les bornes étroites de la nature organique¹. Il va chercher à transformer les animaux par l'éducation. Des éléphants, des singes, des perroquets il fait des animaux dressés, mais non pas des êtres nouveaux. Avec de l'argile et de l'eau, il va modeler, très maladroitement d'abord, puis, grâce à des efforts renouvelés, avec un succès grandissant, ce que son imagination a conçu. L'amour achève l'œuvre du caprice. L'argile docile reproduit la forme de l'homme, ce curieux mélange de dieu et de bête. Il ne reste plus qu'à l'animer.

Prométhée a donc créé, par caprice d'abord, par amour ensuite; il a formé l'homme avec un soin et une patience infinis. Et puisqu'il a créé avec amour, il veut des créatures heureuses. Elles doivent

1. « die Kunst », acte I, sc. I.

être bonnes, aussi bonnes que possible pour connaître le plus grand bonheur possible. C'est pourquoi Prométhée leur a tout laissé ignorer de l'existence des dieux, des passions et des désirs qui agitent ceux-ci. Oubliant le fardeau de sa propre supériorité d'intelligence et de puissance, Prométhée veut prendre part à leurs joies innocentes, devenir « homme avec les hommes, enfant avec les enfants »².

Mais une difficulté ne tarde pas à surgir. Parfaitement bons, parfaitement heureux, les hommes sont parfaitement ennuyeux. Les efforts pour leur donner plus de vie, plus d'habileté, plus d'esprit, pour les rendre moins monotones enfin, restent stériles tant que Prométhée ne voudra se résoudre à leur enlever leurs vertus primitives. Et voici le tragique de la situation du demi-dieu : les êtres purs qu'il a créés, sont ennuyeux à force d'être purs. Pour augmenter l'intensité de vie chez les hommes, il faut leur faire connaître le mal. Or, Prométhée aime ses créatures, il ne peut pas se résigner à les rendre malheureuses. Et pour ne pas leur enlever leur félicité, il s'en va, les abandonne à leur vie naïve et innocente. Il s'éloigne, si bien que les hommes ne le connaissent plus guère. La jeune Chloé que Pandore interroge sait que Prométhée est le créateur du genre humain ; mais nul homme ne le connaît. Prométhée ne se montre jamais, refuse les dons, les cultes et les hommages dont les humains veulent l'honorer. C'est un bon seigneur³ qui ne s'occupe pas de ses créatures pourvu qu'elles soient heureuses. Si Prométhée est déjà affligé du sort médiocre fait à celles-ci, quelles ne seront pas sa tristesse et sa colère lorsqu'il verra ces êtres fragiles à la merci des tourments que soulèvent les passions. Ah ! la belle victoire, la spirituelle farce que de gâcher des hommes ainsi faits, que de se venger d'êtres à qui leur nature interdit les passions réservées aux dieux. Le caprice des Olympiens prive Prométhée de la seule joie qu'il ait eue sur terre ; le créateur voit son œuvre détruite. Il n'a que des paroles de colère et de révolte pour Mercure qui cherche à lui montrer qu'à la longue le temps aurait fini par accomplir l'œuvre que les dieux n'ont fait que hâter⁴. La destinée, dit encore Mercure, a donné aux hommes ce que Prométhée leur avait refusé. Le seul remède laissé à l'homme pour se tirer de l'ennui monotone, ce sont les passions et la peine. Ainsi, l'on se trouve en face de la lutte où se heurtent la vertu pure

2. *ibid.*

3. « Es muss ein recht guter Herr sein » ; acte I, sc. X.

4. acte II, sc. XI.

et la vie, l'esprit et la réalité. Et Prométhée doit reconnaître que, s'il a créé les hommes mais leur a refusé la passion et le mal qui, seuls, rendent la vie plus intense, la destinée ne peut achever son œuvre à lui qu'au risque de la détruire.

Pourtant, il faudra l'arrivée de Pandore pour calmer la douleur de Prométhée. Il faudra l'oracle de la destinée qui annonce au Titan que l'adoucissement de toutes les misères, c'est lui qui le donnera aux hommes par l'Espérance, la fille qui naîtra de Pandore et de lui.

A la fin, la pièce élargit ses horizons. Prométhée reconnaît que, s'étant élevé au rang de créateur, il n'a pourtant été qu'un simple instrument entre les mains de la destinée : nulle force ne saurait se soustraire au plan d'après lequel est réglée la marche du monde. C'est l'énoncé d'une loi métaphysique. Puis, il y a une loi morale : que les hommes s'aiment, et la vie sera supportable. Et, enfin, il y a une loi pour la direction des efforts spirituels, intellectuels de l'humanité : que celle-ci cultive les arts, et la vie sera plus que supportable ; elle sera belle⁵.

C'est la philosophie wielandienne, philosophie qui ne se leurre pas sur ce que le sort des hommes peut avoir de dur, mais qui cherche à y pallier avec un courage souriant et avec optimisme. Et c'est pour cette raison que *La boîte de Pandore* n'est pas devenue une tragédie sous les mains de son remanieur.

Wieland, en effet, ne pouvait pas dire non à la marche toute entière de l'humanité qu'il croyait être appelée à monter vers la lumière ; il ne pouvait pas dire non à la vie des passions qui, seules, font éclore le jeu multiple et divers de la vraie vie, de cette vie qu'il s'était si souvent plu à ressentir, à observer, à retracer dans ses œuvres et sans laquelle l'art ne serait pas. Il ne pouvait pas ne pas attribuer, dans l'existence de l'humanité, une large place à ces arts qu'il aimait et servait et dans lesquels il voyait vraiment des guides vers le mieux.

Wieland penseur apparaît ici bien lié à son époque. C'est un adversaire de Rousseau qui surgit en lui, quand il fait le procès de l'humanité primitive et s'érige en champion des arts ; et c'est l'optimisme du XVIII^e siècle qui parle en lui quand il fait confiance aux destinées humaines. La farce de *Le Sage* devient chez Wieland une œuvre où se mire, en un rapide sourire lumineux, tout un vaste monde pensée.

Toute la comédie de *Le Sage* reprise par Wieland est subordonnée à l'aventure de Prométhée, est conditionnée par cette aventure. C'est dans ce cadre que le poète allemand a inséré les données fournies par son modèle français; c'est par ce procédé qu'il leur a conféré un sens approfondi. Prométhée est le représentant de l'idée fondamentale de la pièce. A lui vient se joindre Mercure. *Le Sage* s'est contenté de nous montrer un Mercure-Arlequin, un Mercure qui commente les faits pour le public. Wieland a donné plus d'envergure au sien. Il lui enlève le masque et l'allure comique et le pare de bon sens. Sur les passions il en sait bien plus long que son prédécesseur français. Certes, les explications qu'il donne à la curieuse Pandore ne sont pas faites pour effrayer la jeune fille. Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, les passions, selon Mercure. Toute est question de mesure, de but poursuivi, de temps, de lieu. Il faut savoir en faire l'usage qui convient. Avant d'être satisfaites, elles font souffrir, mais après, elles donnent de grandes joies. C'est la raillerie de Mercure, aussi, qui cherchera à ramener Prométhée à la réflexion, ce Prométhée que la colère n'empêche pas de parler en iambes⁶. Mercure sait que l'on ne peut appeler vie une succession de jours monotones; il sait que le bonheur n'est pas subordonné à la seule vertu, mais qu'il faut la souffrance, le plaisir, la lutte et la victoire, le travail et le repos, des dissonances et l'harmonie pour que l'existence soit supportable. Il connaît les voies de la Destinée et travaille consciemment pour qu'elle s'accomplisse, en dépit de Prométhée, de Pandore, des dieux et des hommes.

Si Prométhée permet à l'auteur d'esquisser, très rapidement, le principe d'une philosophie de l'histoire, d'indiquer un principe métaphysique, Mercure lui donne l'occasion d'ébaucher une philosophie de la vie pratique. En face de Prométhée qui représente la bonté sur le plan de l'idéal absolu, Mercure est la bonté qui sait tenir compte des contingences. C'est une bonté qui a l'expérience de la vie et qui aide à vivre. Il y a chance que Mercure incarne Wieland lui-même, son expérience, son intelligence, son indulgence. —

Le deuxième personnage qui se trouve étroitement mêlé à l'aventure du Titan, c'est Pandore. Chez *Le Sage*, elle est marionnette parmi des marionnettes, elle l'est davantage, peut-être, que les autres. Une simple question de Pierrot nous rappelle que jadis Pandore fut en marbre, et Pandore elle-même nous apprend que les dieux lui ont

fait cadeau de la boîte qu'elle porte. De cet être superficiel et quelconque, Wieland a fait une femme très consciente de ses charmes, sûre d'elle et du pouvoir qu'elle peut exercer sur Prométhée. Et quand celui-ci hésite à ouvrir la boîte fatale, la femme saura exciter la curiosité de Chloé. « Elle — la boîte — contient des choses fort belles et fort bonnes », dit-elle à la jeune fille⁷. Mais elle se garde encore d'enfreindre les ordres des dieux. Si Chloé veut se risquer à ouvrir la boîte, Pandore ne demande pas mieux : la faute ne retombera pas sur elle. Mais Chloé, elle aussi, hésite. Mercure va les tirer d'embarras. Pandore ne sait pas ce que sont les passions : elle demande des explications précises à Mercure. Le souci de pousser des exclamations naïves, elle le laisse aux humains présents, à Chloé, à Hylas, le Pierrot de Le Sage. Lorsqu'elle sait que les passions peuvent non seulement être la cause de grands maux, mais aussi la source de ce qui est beau et bon et donne le bonheur, elle déclare à Mercure, qu'elle ouvrira la boîte. Il doit connaître mieux qu'elle les intentions des dieux et savoir si elle en a le droit. Subtile dans la dialectique du désir, elle sait transformer le « Tu es libre d'agir à ton gré » de Mercure en un : « J'en ai donc le droit, si je le veux ». Mercure a beau rectifier : « Tu peux si tu le veux »⁸, Pandore a suffisamment réfléchi. Son désir devient son bon droit. Elle ouvre la boîte. Elle est beaucoup moins effrayée par les petits monstres qui s'en échappent, que par l'apparition de Prométhée. De terreur, elle laisse tomber la boîte et s'enfuit. Consciente de sa faute, elle saura plus tard aborder Prométhée avec des paroles qui obtiennent le pardon. Belle, intelligente, consciemment coquette, curieuse, mais ayant aussi un certain fonds de bonté, elle sera la compagne que Wieland choisit pour Prométhée.

En écrivant le rôle de Pandore, le poète allemand a quitté les spéculations abstraites et générales pour se donner le plaisir d'artiste de créer tout simplement un être vivant. Il y a réussi⁹. Cela ne veut pas dire que la figure de Pandore fausse l'économie idéologique de la pièce. Bien au contraire. Cette femme marque la place qui revient dans la vie aux poussées de l'instinct, au goût du risque, au jeu dangereux et délicieux des passions.

Wieland, créateur quand il trace un cadre autour des scènes

7. acte I, sc. X.

8. acte I, sc. XI.

9. Cf. acte I, sc. IX, qui est un petit chef-d'œuvre de psychologie de femme coquette et belle.

empruntées au modèle français, n'est très souvent que simple adaptateur dans les pages reprises à *Le Sage*.

Si Wieland a donné un tour bien précis aux personnages qui sont en contact immédiat avec Prométhée, il n'a pris nul souci de transformer les autres personnages qui, eux, se trouvent aussi chez *Le Sage*. Le vieux Silène devient Glaucon; Pierrot porte le nom d'Hylas, Olivette s'appelle Lalage, sans que rien ne change dans leurs réactions, leurs attitudes ou même le sens de leurs paroles. Mais Wieland a au moins eu le souci de leur donner d'autres noms pour éviter un mélange d'éléments modernes et d'éléments antiques. Cela ne lui semblait supportable que dans une pièce comme l'était celle de *Le Sage*, jouée à la foire.

Que l'on ne s'attende pourtant pas à une transposition servile du texte étranger même là où il est suivi de près. Le ton de Wieland est plus rustique, plus réaliste. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire par exemple les premières scènes de *Le Sage* et de les comparer aux scènes II et IV du premier acte de Wieland. Puis, en dehors de ces différences de style, il faut noter que même là où subsistent toutes les données du texte français, elles ne sont pas reproduites dans l'ordre de l'original, mais refondues, mêlées à des éléments nouveaux : les répliques changent de bouche, tantôt Hylas reprend les paroles d'Olivette, tantôt Lalage reprend celles de Pierrot. Le souci d'introduire un personnage inconnu, de motiver sa présence, ses paroles, ses actes, fait que Wieland amplifie et transforme les données de *Le Sage*. Par besoin d'unité, il supprime des réflexions gênantes de Mercure interrompant des conversations pour exprimer son approbation ou son mécontentement¹⁰. Wieland ne reprend pas une scène de *Le Sage* sans retrancher, ajouter, transformer, selon les besoins de son œuvre à lui. Avec la liberté du génie qui crée, il transporte les pierres de l'édifice voisin pour hausser sa propre construction.

Elargissant les horizons, approfondissant la pensée, nuancant la psychologie, conférant aux propos une saveur, une vivacité, une précision nouvelle, Wieland est infiniment plus que le traducteur ou l'adaptateur d'une œuvrette insignifiante. Le travail entrepris et mené à bonne fin par le poète allemand fait un peu songer à son Prométhée qui, ayant devant lui de simples formes d'argile, finit par les animer parce qu'il les aime.

10. scène V chez *Le Sage*; acte I, sc. V chez Wieland.

Deuxième Partie

WIELAND HISTORIEN ET CONNAISSEUR DES LETTRES FRANÇAISES

INTRODUCTION.

L'œuvre de Wieland, auteur d'*Obéron*, de *Dschinnistan* ou de *Pandore*, vit pour une large part de la substance transmise par des livres. Aussi, toute l'organisation intellectuelle de cet homme a-t-elle voulu qu'il ne fût pas seulement poète et conteur, mais encore érudit. Il est allé aux textes français et comme artiste créateur et comme historien littéraire.

Les pages où Wieland parle de ce qu'il a su des lettres françaises s'ordonnent en deux masses de caractère différent et d'importance inégale. D'un côté, c'est la série des écrits consacrés chacun à un auteur ou à une œuvre. D'autre part, il y a les articles et les passages qui effleurent ou analysent avec plus ou moins de détails une question littéraire, évoquent brièvement la figure d'un écrivain, formulent un jugement.

Les études du premier groupe vont d'Héloïse à Linguet, du XII^e siècle au dernier quart du XVIII^e siècle¹. Les autres textes relatifs à l'histoire des lettres embrassent la même époque. Dans les pages suivantes, ils seront réunis dans une tentative de synthèse; elle complètera les données du premier groupe et cherchera à faire voir dans un exposé d'ensemble ce que l'auteur allemand a connu de la littérature française, ce qu'il en a pensé et le profit qu'il a tiré de ce contact.

1. Dans mon exposé, j'insérerai pourtant les études de Wieland sur Voltaire et sur Rousseau dans le livre II. Ils ont leur place dans l'ensemble formé par tous les aperçus consacrés par l'Allemand aux deux auteurs.

Livre I.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET ANALYSES D'ŒUVRES

CHAPITRE I.

HÉLOÏSE.¹

En parlant d'Héloïse, Wieland parle d'une Française, mais qui ne relève pas des lettres françaises au sens strict du mot : elle a écrit en latin. Pourtant, Wieland la range parmi les femmes-auteurs de notre pays. Il lui a suffi qu'elle ait vécu en France et y ait laissé une trace dans la littérature.

Quatre pages de l'édition Hempel sont consacrées à Héloïse. En un peu plus d'une page, Wieland cherche à caractériser ce qu'est la correspondance d'Héloïse et d'Abélard. Le reste de l'étude constitue un aperçu succinct de la fortune littéraire de ces lettres.

Elles ne sont pas, dit Wieland², l'œuvre d'un littérateur écrivant pour le public. Elles ont été rédigées par une femme pour l'homme qu'elle aimait, par un homme pour la femme qu'il aimait. Le cœur les a dictées.

1. Bibliographie : *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*; trad. nouvelle par Jacob, précédée d'un travail historique par Villenave, Paris, 1865.

Lettres d'Abailard à Héloïse, trad. par E. Oddoul, 2 vol., Paris, 1839.

O. Gréard, *Des Lettres d'Abélard et d'Héloïse et de leurs traducteurs*, Paris, 1869.

2. *Hempel*, XXXVI, 53,

3. *ibid.*,

Le caractère particulier que nulle imagination n'aurait pu leur donner leur vient de la qualité d'Héloïse et d'Abélard, elle, religieuse, lui, moine.

Abélard est très brièvement présenté⁴ comme le cerveau le plus intelligent et comme l'un des hommes les plus éloquents de son époque. Mais pour la beauté et la force de l'expression, ses lettres cèdent la place à celles d'Héloïse, comme lui-même est inférieur à son amante dans la ferveur de son sentiment.

Héloïse⁵ par contre a été dans tout son être la proie du « démon de l'amour ». Elle a connu l'amour avec toutes ses contradictions, dans sa beauté sublime et dans son déchainement insensé, dans ses joies et dans ses tortures. Et simplement en se laissant aller au courant où l'entraînait son cœur, en laissant brûler librement la flamme de son imagination⁶, elle a décrit, de façon parfaite, ce qu'est l'amour.

Ainsi ses lettres qui ne sont pas un roman — avertissement de Wieland aux lecteurs songeant à la *Nouvelle Héloïse* — sont devenues de précieux documents humains. Le poète y étudiera les passions d'une nature que rien n'est venu fausser; le philosophe y cherchera ce que le cœur humain recèle dans ses abîmes.

Les pages dues à Héloïse ont en outre le mérite d'être excellemment écrites, et se placent au premier rang des œuvres composées par une femme. Sans doute, le latin d'Héloïse n'est pas celui de l'âge d'Auguste; il faut tenir compte de l'époque où elle vivait et qui était celle de Philippe I^{er}, de Louis VI et de Louis VII. Si Bussy-Rabutin prétend n'avoir jamais lu de latin plus beau, c'est qu'il a oublié tout le langage classique appris à l'école⁷. Il n'en reste pas moins qu'Héloïse ayant fait passer dans ses phrases toute la flamme de son âme, a créé une langue souple, capable d'épouser ses sentiments et ses pensées dans toute leur variété. Quintilien en personne n'aurait pu s'empêcher de lire ces lettres avec plaisir.

A cet exposé sur l'œuvre d'Héloïse, Wieland n'ajoute qu'un seul détail biographique précis. Elle mourut, dit-il, en 1163, comme première abbesse du Paraclet.

Puis c'est, chez Wieland, l'histoire de ces lettres, traduites en français. Il fallut que le français acquit des qualités qui lui faisaient

4. *ibid.*, 52.

5. *ibid.*, 53.

6. De Bussy à Madame de Sévigné; *Lettres de Bussy* (6 vol., Amsterdam, 1731), II, 44.

encore défaut à l'époque où Héloïse écrivit ses originaux latins, à l'époque de Philippe I^{er}. Ce travail d'affinement de la langue nationale était suffisamment avancé sous le règne de Philippe le Bel. Jean de Meun⁸ s'occupera alors du texte latin d'Héloïse. Quand on songe dans quel esprit bas Jean de Meun a continué le *Roman de la Rose* laissé inachevé par Guillaume de Lorris, on peut deviner quel fut le sort des lettres de l'illustre religieuse. Puis, en 1687, Bussy-Rabutin publia une traduction. Parmi les versions françaises de date plus récente, elle recueillit les jugements les plus favorables. Malherbe la cita, dans sa grammaire française, comme un modèle de langage châtié et de goût. Une traduction de la correspondance se trouve également dans le livre qu'un certain Dubois consacra à Héloïse et à Abélard. Il se peut que ce Dubois, homme absolument inconnu, ait été un des réfugiés d'après l'abolition de l'Edit de Nantes. Il vécut en Hollande. Probablement pour gagner quelque argent, il eut l'idée de faire de cette histoire d'amour un petit roman historique. C'était la grande mode littéraire d'alors. Le travail de Dubois est très plat. Grâce aux noms de ses héros, il y en eut cependant huit éditions. La première fut publiée en 1695 à la Haye, sous le titre d'*Histoire des Amours d'Abellard et d'Héloïse*. Mais la meilleure traduction en prose est celle de Dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe; il l'a jointe à la biographie d'Abélard condamnée par la Sorbonne.

Wieland parle également de traductions en vers. Il cite celle que Godard de Beauchamps publia en 1714. Elle est dépourvue des qualités essentielles requises pour pareille œuvre : elle n'a ni flamme ni force. Pourtant elle a été réimprimée à différentes reprises. En Angleterre, ce fut avec ses qualités et ses succès, la libre transposition de Pope. Elle incita une série de beaux esprits français à s'engager dans la même voie que l'illustre Anglais, et on vit paraître les traductions de Cailleau, Feutry, Mercier, Dorat, Saurin, Colardeau — Colardeau que seul peut-être le chevalier de Parny dépasse comme poète érotique réussit le mieux.

Pour conclure son étude bibliographique, Wieland dit qu'à sa connaissance aucune traduction allemande ne vaut les versions anglaises et françaises de Pope ou de Colardeau.

7. XXXVI, 53.

8. XXXVI, 54.

Toute la partie bibliographique des pages sur Héloïse est, bien entendu, de seconde main. La *Bibliothèque universelle des romans* est, une fois de plus, le réservoir qui a alimenté le savoir de Wieland. En 1778¹, elle avait publié l'*Histoire des Amours d'Abcilard et d'Héloïse*; un *Portrait d'Abcilard en vers*; des *Vers d'une Epître d'Héloïse à Abcilard*. C'est de la *Bibliothèque* que proviennent les noms de Jean de Meun, de Guillaume de Lorris, de Bussy-Rabutin, de Malherbe²; de là, également, le jugement porté sur Bussy-Rabutin par Malherbe. Ce que Wieland dit de Dubois est puisé à la même source³; pourtant, le recueil⁴ reconnaît que l'œuvre de Dubois « n'est pas tout à fait sans mérite pour l'époque où elle a été composée », alors que l'auteur allemand n'a que mépris pour ce « petit roman historique ». Tout ce qui suit, enfin, sur les traductions postérieures, depuis Dom Gervaise jusqu'à Colardeau, se trouve également dans le recueil français. Wieland supprime seulement la mention faite de Guys, auteur d'un drame, *Abcilard et Héloïse*, de 1752⁵ et fournit de son propre fonds la brève comparaison de Colardeau et de Parny, ainsi que la caractéristique de la traduction que Pope a faite d'une lettre d'Héloïse à Abélard.

La *Bibliothèque des romans* a encore donné des précisions⁶ sur la date et le lieu de la mort d'Héloïse, au Parcelet, en 1163. Elle exalte également les qualités intellectuelles d'Abélard⁷ quelle place cependant au-dessous de sa maîtresse comme épistolier et pour la force d'aimer⁸. Et c'est encore à la même source, bien qu'à un autre volume⁹, que Wieland doit les précisions fournies sur l'état de la langue française à l'époque d'Héloïse. Il indique du reste la provenance de son savoir qui remonte à la *Dissertation sur l'état de la littérature Française sous les règnes de Louis VI, Louis VII, Philippe Auguste...* Wieland en nomme même l'auteur — Tressan — dont la *Bibliothèque* ne cache le nom qu'en apparence¹⁰.

1. *BR*, janvier I, 194-221.

2. *BR*, 214-215.

3. *BR*, 194-213.

4. p. 194.

5. *BR*, 217.

6. *BR*, 212-213.

7. *BR*, 213.

8. *BR*, 212.

9. 1779, mars, p. 193 ss..

10. *l. c.*, 189.

Le véritable intérêt des pages de Wieland sur l'Héloïse ne réside nullement dans la compilation bio-bibliographique à laquelle s'est livré l'auteur allemand et où il n'a développé son propre point de vue qu'au sujet de Pope et, un peu, de Colardeau. Ce qui compte, c'est la question de savoir si Wieland a compris l'illustre amoureuse; ce qui compte, à un degré bien inférieur, c'est la manière dont il a présenté son héroïne à ses lecteurs et à ses lectrices.

Et tout d'abord, Wieland a lu la correspondance des amants dans le texte latin¹. On peut s'étonner qu'il n'ait pas souligné l'écart entre ces pages toutes gonflées de vie et la poésie à l'eau de rose que sont les petits vers d'un Colardeau². Car Wieland a saisi la force formidable avec laquelle l'amour s'est emparé d'Héloïse. Il a compris qu'à côté de cet amour, seule réalité qui existât, tout ne devenait qu'ombre flottante, occupation assumée, acceptée parce qu'il le fallait bien. « Jamais, depuis... Sapho, femme n'a vécu si exclusivement pour l'amour » dit Wieland. Il transpose en formule acceptable pour son public les pages si directes, si pathétiques dans leur absolutisme qu'écrit Héloïse : les religieuses du Paraclet se sont données à Dieu; elle ne s'est donnée qu'à Abélard³. Elle ne s'est pas faite religieuse par dévotion, mais pour obéir à son amant⁴. Et puis, pris au hasard, entre cinq, dix autres, ce cri de détresse : « Vous le savez et personne ne l'ignore, en vous perdant, j'ai tout perdu »⁵.

Les sentiments d'Héloïse, dit encore Wieland, ont épuisé toutes les tortures de cet enfer que peut être l'amour⁶. Héloïse pleure d'avoir perdu un bonheur jalouxé par toutes les femmes. « Qui donc, gémit-elle, homme ou femme pourrait me refuser sa compassion ? La haine elle-même s'attendrirait sur mon sort ». — Mais il y a pire : Héloïse doute d'Abélard; elle lutte pour ne pas le perdre. Depuis qu'il a été émasculé, Abélard la néglige : ni présence personnelle ni même une pauvre lettre ne viennent consoler Héloïse. « C'est la concupiscence plutôt que la tendresse qui vous a mis dans mes bras... Vos désirs une fois éteints, tous ces emportements passionnés ont disparu... Plût à

1. « Héloïse usa de la langue latine fort habilement ainsi que le prouve la lecture du texte ». XXXVI, 53.

2. *BR*, 220-221.

3. XXXVI, 52.

4. *Oddoul*, I, 76.

5. *ibid.*, 82.

6. *ibid.*, 77.

7. XXXVI, 52.

Dieu que je puisse imaginer des raisons pour vous excuser et me persuader que mon souvenir vous est encore nécessaire »⁸. — Il y a là le cri de détresse d'un croyant qui commence à douter de son Dieu :

« Rettet euch und rettet euer Bild in meiner Seele ».

Héloïse, précise encore Wieland, montre tout le dérèglement insensé que peut faire naître l'amour. Cela est vrai, mais exprimé bien faiblement, reflet pâle de la flamme qui monte et gronde dans le passage célèbre où Héloïse préférerait être la concubine ou la fille de joie d'Abélard, plutôt que son épouse : plus elle se ferait humble et petite, plus elle s'élèverait en grâce et en faveur auprès de son amant et, bornée à ce rôle, entraverait moins les destinées glorieuses⁹ de l'homme idolâtré.

Tout cet élan admirable, toute cette humilité, tout ce culte exclusif voué à l'homme aimé, Wieland l'a compris. Sans doute il parle de « dérèglement insensé ». Mais c'est l'unique expression de blâme, si blâme il y a, dont il se serve dans toute son étude. Et il n'a pas seulement vu et admis que dans Héloïse l'amour était devenu l'Absolu. Il a reconnu que cette femme a su voir clair dans son amour et en a su faire passer le souffle brûlant dans ses lettres. Il reconnaît — à bon droit — à Héloïse la force du sentiment et la lucidité du cerveau. En outre, l'écrivain Wieland a tenu à rendre hommage à l'écrivain qu'avait été Héloïse.

Mais tout cela, sauf l'admiration pour l'auteur, il ne pouvait pas le dire avec trop de netteté. Il fallait être prudent comme l'avait été la *Bibliothèque des romans* qui s'était bien gardée de publier la moindre ligne d'Héloïse. Il y avait des susceptibilités religieuses à ménager parmi le public de Wieland. Il y avait des conceptions morales qu'il ne fallait pas attaquer. De là la vague des formules qui caractérisent Héloïse. Pour qui ne connaissait pas les lettres dont il était question, il y avait là de la rhétorique. Mais l'initié comprenait. Il n'en voulait pas à Wieland de n'avoir parlé que de l'amoureuse, d'avoir négligé l'érudite qui cite Ovide, Lucain, les Pères de l'Eglise, de n'avoir rien dit de l'abbesse du Paraclet discutant avec Abélard la règle qui conviendra le mieux à ses religieuses, de n'avoir pas fait œuvre d'historien des lettres en donnant un avis personnel sur les travaux de Jean de Meun, de Bussy Rabutin, d'autres encore. Le fait est que Wieland n'a pas voulu être complet. Mais il a dit l'essentiel. Et cela suffit.

8. Oddoul, I, 81-82.

9. *ibid.*, I, 78.

CHAPITRE II.

MARIE DE FRANCE.¹

Marie de France²; au XVIII^e siècle, dit Wieland, ce nom ferait penser à quelque membre de la famille régnante de France. Cinq cents ans auparavant — il fallait dire six cents ans —, il n'en était pas de même. La poétesse se conféra ce nom supplémentaire parce que telle était la coutume d'alors; peut-être aussi ignorait-elle le lieu de sa naissance.

Nous pouvons seulement dire, continue l'auteur allemand, que Marie de France est la première poétesse française dont le nom et les œuvres soient parvenus jusqu'à nous. Elle est l'auteur d'un poème qui s'intitule *Le purgatoire de saint Patrice* et d'un recueil manuscrit de fables en vers, M. le Grand qui a déjà publié des fabliaux et contes des XII^e et XIII^e siècles a promis d'en faire autant pour les fables de Marie et quelques autres poésies choisies de la même époque. C'est chose faite, depuis quelques semaines d'après ce que Wieland a appris³. Quand il tiendra le recueil en main, il donnera des détails sur ces fables qui ont excité sa curiosité de façon toute particulière.

Wieland n'est pas revenu sur ces fables. Il n'a plus jamais parlé de Marie de France. Il s'est contenté de fournir à ses lecteurs les quelques données qu'il a tirées de deux passages du recueil que Le Grand d'Aussy avait fait des *Fabliaux et Contes des XII^e et XIII^e siècles*⁴. Pourtant ce ne sont pas tous les renseignements que

1. J. Bédier, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1891.

2. XXXVI, 56.

3. Source : *Journal de Paris*, 1781, p. 440.

4. (4 vol., Paris, 1779); t. I^{er}, p. CVIII; t. III, p. 441 et p. 444, note b., Wieland possédait, d'après le *catal.* de sa bibl., n° 2.830-2.832, les tomes 1, 2, 4 de l'édition de 1781.

l'érudition de l'époque pouvait fournir à Wieland. Fauchet qu'il cite à propos de Richard Cœur de Lion, contenait encore d'autres détails⁵. Mais cela n'a pas grande importance. Il faut regretter davantage que très probablement Wieland n'a jamais eu de contact avec les écrits de Marie de France. Sans doute, il faut le regretter moins pour l'*Ysopet* qui se cache sous les *Fables* annoncées par Le Grand, que pour les *Lais*. Ils auraient contribué à élargir et à nuancer les connaissances que Wieland avait de la littérature française au XII^e siècle. Ils auraient augmenté le nombre de textes qui pouvaient former le contrepoids à la grossièreté, à l'obscénité, au matérialisme des fabliaux. Ils auraient placé leur frêle délicatesse à côté des masses parfois embrouillées, toujours pesantes des romans de chevalerie... Mais Le Grand d'Aussy ignore les *Lais*. Il ne publie que des fables⁶. Le plus précieux de l'œuvre de Marie de France aurait échappé à Wieland.

5. XXXVI, 113.

6. Claude Fauchet, *Œuvres, Des anciens poètes françois*, 1610, p. 579.

7. t. IV, 155.

CHAPITRE III.

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN ET

L' « HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE ».

Dans les études consacrées à la littérature française, Wieland ne s'enferme pas dans le domaine des belles-lettres. Après Héloïse écrivant l'histoire de sa propre âme, après Marie de France, poète, voici deux chroniqueurs, Villehardouin et Joinville. Avec le premier, Wieland pénètre dans le XIII^e siècle.

Renseignements et textes relatifs au maréchal champenois et aux événements dont il parle sont empruntés aux *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹. — Pour la *Conquête de la ville de Constantinople*, Paulmy s'appuie sur l'édition de 1657, publiée par du Cange². Quand on veut se documenter sur les faits relatés par le Champenois, on ferait mieux selon Wieland³ de se reporter à l'*Histoire de France* de Meusel, voire au résumé qu'en donne l'*Histoire universelle* de Gebauer⁴. Mais à lire le texte de Villehardouin, le moraliste apprend à mieux connaître la barbare manière de voir de l'époque — et le philologue y trouve également profit. Paulmy est du même avis : les ouvrages d'auteurs tels que Villehardouin « montrent non seulement combien le langage de leurs temps est éloigné de celui du nôtre, mais encore combien leur façon de penser diffère de celle d'aujourd'hui »⁵.

1. Bibliographie : J. Bédier, dans *Bédier-Hazard*, I, 77-81.

G. Paris-A. Jeanroy, *Extraits des chroniqueurs français*, Paris, 1922.

2. *Mél.*, I, 263-316 (sur ces *Mélanges*, cf. le présent travail, VIII^e partie, chap. I; *Hempel*, XXXVI, 20).

3. *Mél.*, I, 263.

4. *H.*, XXXVI, 21.

5. Cf. le présent travail, IX^e partie, chap. I.

6. *Mél.*, I, 304.

Wieland fait à ses lecteurs grâce de l'exposé généalogique que le marquis français consacre à la famille de Villehardouin⁷. Cela avait, en effet, moins d'intérêt pour des Allemands que pour des Français dont l'un ou l'autre pouvait avoir des rapports avec des familles ou des terres nommées par Paulmy. En guise d'introduction, Wieland cite, toujours d'après les *Mélanges*⁸, les trois chefs de l'expédition, Dandolo, Baudouin de Flandre et Boniface de Montferrat. Il parle ensuite du vieil auteur en tant qu'individu et représentant de sa classe sociale, dit quelques mots de la valeur littéraire de l'œuvre et caractérise, à la fin, l'époque où se sont déroulés tous ces événements⁹. Il renonce à résumer le livre de Villehardouin ainsi que le font les *Mélanges*. Le marquis de Paulmy voulait communiquer à ses lecteurs une somme de connaissances historiques précises. Wieland poursuit un autre but : il veut évoquer un personnage et une atmosphère. Cet article d'un journaliste est une « contribution à l'histoire naturelle de l'esprit humain »¹⁰ et devient un écrit de propagande.

Voici le portrait de Villehardouin¹¹. C'était un chef des plus vaillants et des plus haut placés de l'expédition. Il était tout imprégné de conceptions encore barbares que Wieland souligne davantage que Paulmy. En lui se retrouvaient dans un mélange singulier le chevalier extrêmement ignorant, mais brave, intrépide, loyal, le chrétien de l'époque, esprit engourdi, orthodoxe et superstitieux, l'ancien Franc tout proche de la férocité des cannibales. Les autres croisés représentaient le même type humain. Dans la relation de Villehardouin se retrouve la manière de voir d'un gentilhomme de l'époque authentique de la chevalerie. Il ne se soucie pas¹² des ressorts politiques secrets qui provoquent les événements. Comme son palefrenier, il ignore l'histoire et la géographie. Le vaste monde n'est pour lui qu'une lice où il peut accomplir des prouesses de chevalier. Il parle d'une révolution politique dans l'empire d'Orient comme d'une aventure de choix, ignore jusqu'au nom du prince pour lequel il risque sa vie et se rend, à la requête d'un inconnu qui prétend être fils d'empereur, à Constantinople afin de détrôner un souverain. Ainsi Lan-

7. *ibid.*, 264 s..

8. *ibid.*, 267 s..

9. XXXVI, 21-22.

10. XXXI, 5.

11. XXXVI, 21.

12. *ibid.*, 22.

celot et Perceval se mettent en route sur la prière d'une belle éplorée qui se jette à leurs pieds et vont faire tomber de selle quelque lourdaud de géant ou de païen dans la cour de son propre château.

Wieland dit crûment ce que Paulmy ne laisse qu'entrevoir ou n'indique que d'un geste discret. Chez l'auteur français, Villehardouin est un « bon, franc et loyal Gentilhomme et Chevalier »¹³. Ce qui chez Wieland est orthodoxie bornée, se ramène dans les *Mélanges* à « quelques réflexions pieuses » réitérées, mais qui jamais « ne sont philosophiques ni ingénieuses »¹⁴. Nulle trace par contre de la férocité de cannibale dans le portrait dessiné par Paulmy. Au contraire, celui-ci souligne que le maréchal « blâme souvent les Croisés qui perdirent si fort de vue leur objet et qui exercèrent tant de cruauté et de pillage dans une ville aussi Chrétienne que l'étoit Constantinople »¹⁵. Et si Paulmy a des paroles bien dures pour le gros des « braves militaires » qui « ternirent malheureusement leur victoire par un brigandage affreux et nombre d'actes inhumains »¹⁶, il cite, en les leur opposant, « le respectable Dandolo et le brave et sage Villehardouin », et les loue d'avoir cherché à « contenir le Soldat vainqueur »¹⁷. — Chez Paulmy il y a tout au plus un point de départ pour la remarque de Wieland : c'est la mention du « ton de simplicité » avec lequel le Champenois raconte tous ces événements¹⁸. —

Que doit Wieland aux *Mélanges* pour son portrait du chevalier type qu'il trace ensuite ? Tout d'abord, il convient de souligner que Paulmy n'use à aucun moment de formules aussi ramassées que celles de l'étude allemande qui ne pourraient donc être éventuellement que des condensations, des résumés de faits signalés dans le recueil français. — Wieland présente le maréchal comme assez dénué de valeur intellectuelle. Or, Villehardouin, négociateur dans mainte circonstance délicate, n'apparaît nullement, en matière politique, comme esprit naïf et inexpérimenté¹⁹. Les Vénitiens sont plus fins que lui. C'est chose entendue. Pourtant, entre eux et un naïf, il y a de la place pour bien des tournures d'esprit. — On ne chicanera pas Wieland d'avoir souligné l'ignorance de Villehardouin dans des ques-

13. *Mél.*, I, 303.

14. *ibid.*.

15. *ibid.*.

16. *Mél.*, I, 286.

17. *ibid.*.

18. *Mél.*, I, 304.

19. *Mél.*, I, 266.

tions d'histoire et de géographie. Au moins pour le dernier de ces deux points il pouvait s'appuyer sur une donnée précise : c'est l'étonnement du chroniqueur en vue de la ville de Constantinople. En effet, « la surprise et l'admiration qu'elle causa aux Croisés sont décrites avec beaucoup de naïveté par le brave Geoffroi de Villehardouin »²⁰. — Les croisés perdent de vue leur but primitif, et ce sont les longs combats et les situations compliquées à Constantinople, en Thessalie, en Achaïe. Il était permis à Wieland de dire que pour Villehardouin qui y tient une place importante le monde n'était plus qu'un champ clos. Et encore aurait-il convenu d'atténuer ce jugement. Les *Mélanges* soulignent en effet que le « bon et sage Villehardouin ne peut trop déplorer les malheurs qui s'ensuivirent » des luttes intestines des Latins²¹. Et si Villehardouin, au chapitre 35²², parle de l'expédition comme d'une « aventure », le mot rend un autre son que le terme allemand par lequel Wieland l'a traduit. L'emploi de ce mot par la source ne fait pas du maréchal un chevalier errant quelconque qui ne saisit pas la portée des événements. — En outre, mêlé aux négociations, étant capable de faire la relation de tous les brusques changements sur le trône de Constantinople, Villehardouin ne mérite pas le reproche de s'être battu pour un prince inconnu. Il le mérite d'autant moins qu'il expose toujours en vertu de quels titres les différents souverains détiennent leur pouvoir : c'étaient des titres absolument suffisants d'après les idées du temps féodal. Tout au plus pourrait-on trouver légitime le reproche qu'il ait pris fait et cause pour le fils d'Isaac l'Ange, sans que celui-ci, au moins d'après l'exposé et les extraits des *Mélanges*, ait fourni les preuves indispensables de sa qualité. Quant à l'évocation de Lancelot et de Perceval, se sont des apports personnels de l'auteur de *Gandalin* ou de *Gyron*.

En brossant cette caractéristique, Wieland a été la victime d'un manque de précision dans sa propre pensée. Il confond Villehardouin avec la moyenne des chevaliers, ses compagnons. Et pourtant, il n'est pas permis de procéder ainsi. Il suffit de reconnaître, avec Paulmy, d'une part « le ton de simplicité »²³ sur lequel Villehardouin raconte les atrocités des croisés, et de se souvenir d'autre part qu'il s'oppose à ces actes avec énergie²⁴.

20. *Mél.*, I, 273.

21. *Mél.*, I, 289.

22. *Mél.*, I, 306.

23. *Mél.*, I, 304.

24. *Mél.*, I, 286.

La description morale du chevalier-type était déjà une partie des éléments qui aideront Wieland à évoquer l'atmosphère de toute cette époque — autre point, et point essentiel auquel il touche dans son article. Là il se base constamment sur les *Mélanges*, et sans en trahir les détails. Voici d'abord, commises dans la capitale de l'Orient chrétien, les « atrocités bestiales » de ces chrétiens croisés qui se prétendent pieux. Le terme extrêmement fort choisi par Wieland¹ ne fausse pas la pensée du marquis de Paulmy qui écrit : « Les violences que les croisés exercèrent particulièrement sur les personnes du sexe furent effroyables. On rapporte qu'ils ne respectèrent ni les lieux, ni les vases sacrés, ni les ministres de la Religion. Ils pillèrent les monastères d'hommes et de filles... »². Quant à la sérénité avec laquelle Villehardouin rapporte ces faits, elle provient de l'état d'esprit de l'époque³. Wieland s'inspire encore des *Mélanges* en soulignant la discordance criante entre ces actes de terreur et les gestes de piété que sont la confession et la communion des troupes chrétiennes avant l'assaut de la ville⁴. En effet, Paulmy parle des indulgences promises aux croisés par Boniface III⁵. Emprunt encore, et emprunt textuel, que ce Murzuphle « assassin et usurpateur »⁶. Emprunt, ensuite, la relation du conseil de guerre où fut établi, avant le combat, le partage de l'empire et du butin⁷. On élirait un empereur à qui échoueraient les deux tiers de la ville, alors que les Vénitiens se réserveraient le tiers de la ville et environ le meilleur tiers de l'empire. Wieland glisse sur certains détails — somme toute négligeables et secondaires —; mais il relate que le butin devait être partagé à parts égales entre tous. Il prend, dans le texte de Villehardouin, reproduit textuellement par les *Mélanges*, la mort d'un chevalier que le comte de Saint-Pol fit pendre, écu au cou, pour avoir transgressé les termes des conventions passées et s'être approprié un surplus de butin⁸.

Paulmy avait senti l'intérêt linguistique et littéraire du livre

1. *H.*, XXXVI, 23.

2. *Mél.*, I, 286.

3. *Mél.*, I, 304.

4. *H.*, XXXVI, 24.

5. *Mél.*, I, 283.

6. *H.*, XXXVI, 24; *Mél.*, I, 283.

7. *H.*, XXXVI, 24; *Mél.*, I, 283-284.

8. XXXVI, 24; *Mél.*, I, 313.

de Villehardouin. Les ouvrages de ce genre, dit-il, montrent « combien le langage de leur temps est éloigné de celui du nôtre »¹. Il ne donne pourtant pas d'appréciations sur ce style, si ce n'est qu'il le nomme naïf et simple² — alors que Wieland est bien plus explicite. Selon lui, la langue française des XII^e et XIII^e siècles était encore bien lourde, dépourvue de souplesse et de précision élégante. Mais l'insuffisante habileté de Villehardouin entre aussi en ligne de compte. La même époque a connu les chansons d'amour naïves et charmantes du roi Thibaut. La manière du Champenois est plate, plate au suprême degré. « On ne saurait vraiment imaginer manière de conter plus plate que la sienne ». Se joindra-t-on à ce jugement de Wieland ? Il est certain que Villehardouin n'a pas un style travaillé, œuvre d'un écrivain conscient. Il aligne les faits qu'il relate, en petite phrases, reliées entre elles par des « et » souvent nombreux, ou se combinant en périodes relatives ou consécutives d'un effet naïf. Et c'est toujours le même rythme, égal et un peu essoufflé. C'est un peu le style d'un enfant qui raconte. Il en est constamment ainsi, du moins dans les chapitres donnés par les *Mélanges*, si bien que le jugement de Wieland peut se défendre. Un historien moderne de la littérature française, M. Bédier, n'a-t-il pas dit que Villehardouin « s'est comme enveloppé d'impassibilité » ?⁴ Là où le moderne, assuré d'une connaissance parfaite de l'ancien parler français, au courant de faits qui éclairaient la psychologie de Villehardouin, plus conscient aussi du relativisme historique, voit de l'impassibilité, Wieland, moins bien outillé, pouvait bien voir de la platitude.

Wieland, on le voit, ne veut pas donner une idée précise de l'enchaînement des faits historiques ni un ensemble de détails, mais recréer en tout premier lieu l'atmosphère morale de l'époque; c'est une des divergences entre lui et sa source dans laquelle d'autres préoccupations l'emportent. Il y a, en outre, ceci qui est de plus de poids. A la fin de son exposé d'une quarantaine de pages, et après avoir attribué à la Providence « ces phénomènes historiques auxquels rien ne prépare »⁵, Paulmy⁶ exprime le regret de « l'abus que ces

1. *Mél.*, I, 304.

2. *Mél.*, I, 303.

3. *II*, XXXVI, 21.

4. Bédier-Hazard, 80.

5. *Mél.*, I, 303.

6. *Mél.*, I, 304.

Croisés faisaient du motif sacré en apparence de cette expédition, pour couvrir leur ambition, leur avidité et leur goût pour la débauche ». Tout cela, continue-t-il, « est trop criant pour que nous n'ayons pas à remercier Dieu d'être nés dans un siècle éclairé qui ne nous laisse aucune crainte de voir de pareils événements se renouveler ». Ces remarques n'ont pas trop de poids dans l'exposé relativement long des *Mélanges*. Il en est de même pour les remarques sur l'incompatibilité entre des gestes de christianisme, vains et vides, et des actes très réels de barbarie. Ce sont des détails qui ne frappent pas trop, perdus comme il le sont parmi d'autres. Cela est encore vrai pour les conceptions féodales sur le sac d'une ville.

*
**

Chez Wieland, qui ne songe pas à faire entrer la Providence en ligne de compte, tous ces faits se trouvent mis en pleine lumière. Il a soin de bien les éclairer. Son article devient un écrit de propagande sinon contre le christianisme, du moins pour le rationalisme¹ : c'est l'homme pensant librement qui parle. Plus même. Il y a des sorties très nettes contre le pape, contre les formes catholiques du christianisme. Le libre penseur avait reçu l'empreinte protestante. Et quel sens attribuer aux attaques contre les conceptions féodales, s'il ne faut y voir comme une manifestation anticipée d'un représentant du Tiers état ? La dernière phrase du texte de Wieland est significative à cet égard.

Quant aux deux textes reproduits par Wieland², il les a choisis en bonne logique, pour donner plus de poids à sa manière de voir. L'un relate comment Alexis, fils d'Isaac l'Ange, fut amené à solliciter le secours des croisés. Wieland le publie parce que les événements apparaissent sous l'angle de l'aventure merveilleuse ; en outre, c'est sur un passage comme celui-ci que son jugement sur le style de Villehardouin a dû se fonder. L'autre chapitre sur le pillage de Constantinople permet de voir, à celui qui sait lire entre les lignes, toutes les « atrocités bestiales » commises et vient à l'appui de la thèse, antichrétienne dans le sens précisé à l'instant, et antiféodale de Wieland.

Derrière les *Mélanges*, première source, apparaît, voltairien, le

1. Cf. de façon analogue, pour Voltaire : Lanson, *Voltaire*, 130.

2. II, XXXVI, 22-23.

génie de l'Epoque des Lumières. Qu'il y ait eu ou qu'il n'y ait pas eu influence directe, immédiate³ de l'*Essai sur les Mœurs*, Wieland était trop de son temps pour ne pas arriver, en face du fait historique des croisades, à des appréciations comme celles qui ont été exposées. Il peut paraître opportun de citer quelques passages de l'œuvre de Voltaire — ne serait-ce que pour mieux faire sentir la ressemblance des optiques. Voici les seigneurs français de l'époque, « inquiets, indépendants, aimant la dissipation et la guerre, plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne, et dans une ignorance aussi honteuse que leurs débauches. Le pape ... leur ouvrait le ciel en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions, de courir au pillage ».⁴ « Ces vagabonds »⁵ sont capables de tous les actes de brigandage. Tel d'entre eux, Bohémond, fils de Robert Guiscard, part pour « conquérir des provinces soit sur les chrétiens soit sur les mahométans ».⁶ A la fin, « le prétexte de la religion n'avait plus de part aux affaires politiques ».⁷ Et à qui revenait le profit de ces efforts qui exténuaient l'Europe ? Aux Gênois, aux Pisans, aux Grecs et surtout aux Vénitiens⁸.

On voit le ton. Les croisés de Voltaire, ce sont, eux aussi, des gens qui n'ont, du chrétien, que le nom. Le pape apparaît en fâcheuse posture; et ceux qu'il bénit sont bien les brutes de Wieland, capables de toutes les atrocités bestiales. Voltaire souligne même deux faits qui n'apparaissent pas dans les *Mélanges*, mais bien chez Wieland : c'est le savoir-faire des Vénitiens⁹ et l'ignorance de ces gentilshommes.¹⁰ Les pages de Voltaire n'ont pas cette forte inspiration bourgeoise que Wieland donne à la fin de son étude. Le seigneur de Ferney, par toute l'atmosphère où il vivait, y ait peut-être moins porté que Wieland avec son atavisme de citoyen d'une petite répu-

3. Elle semble bien avoir agi avec force en 1777, lorsque Wieland relate l'histoire de Richard Cœur de Lion et de Blondel : *H*, XXXVI, 105-107, 110-111 contiennent des passages qu'il est instructif de rapprocher de *Moland*, XI, 442-448, 450 ss., 455, 457, 466 s., 474.

4. *Moland*, XI, 441.

5. *ibid.*.

6. *ibid.*, 442.

7. *ibid.*, 443.

8. *Moland*, XI, 453.

9. *Moland*, XI, 446, 458 s..

10. *Moland*, XI, 459.

11. *Moland*, XI, 441.

blique souabe. Cet atavisme n'a pas empêché Wieland de porter sur l'époque de Villehardouin un jugement qui est, en gros, exact¹². Mais il ne lui a pas permis de voir avec une exactitude suffisante qui était Villehardouin lui-même.

12. M. Bédier lui reprocherait sans doute de n'avoir vu aucun idéalisme dans le caractère des croisés (Bédier-Hazard, I, 80) ; Wieland a eu le tort de juger sans avoir eu sous les yeux toutes les pièces du procès.

CHAPITRE IV.

JEAN DE JOINVILLE ET L' « HISTOIRE DE SAINT LOUIS ».¹

Ce que Wieland dit en 1780² de Joinville et de sa vie de saint Louis, n'est que la traduction ou le résumé de textes fournis, encore, par les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Le seul fait intéressant est d'analyser l'esprit dans lequel Wieland présente Joinville, de dégager le principe d'après lequel il a choisi cinq anecdotes parmi les vingt-sept paragraphes reproduits par le recueil français, et d'étudier la valeur de la traduction.

Wieland consacre à l'homme et à l'œuvre³ une introduction d'une trentaine de lignes. Avec une seule exception, elle est dans tous ses détails prise chez Paulmy⁴.

Voici Joinville, l'homme, assez grand seigneur en Champagne dont il était sénéchal. Son bisaïeul était neveu de Godefroi de Bouillon; lui-même était, par sa mère, de la famille de l'empereur Frédéric II. Par sympathie il s'attacha au roi Louis IX, fut son chambellan et l'accompagna dans sa croisade en Palestine, mais lui survécut de près de 50 ans; en effet, il ne mourut qu'en 1318, sous Philippe le Long, étant âgé de plus de 90 ans. La dernière descendante directe, Marguerite de Joinville, comtesse de Vaudemont, épousa Ferri de Lorraine, seigneur de Guise, de qui sont descendus les princes de Lorraine, Guise et Elbeuf, établis en France. La sei-

1. Bibliographie : G. Paris et A. Jeanroy, *Extraits des chroniqueurs français*, Paris, Hachette, 1922, p. 87-110.

2. Il l'avait déjà mentionné en 1777 (XXXVI, 106), mais d'après une source de seconde main, Warton; cf. *Aka A*, I, XIV, 96.

3. *II*, XXXVI, 24/25.

4. *MC*, I, 318-320.

gneurie de Joinville, érigée en principauté dès 1522, est actuellement possédée par le duc d'Orléans dont la famille la doit à une princesse de Guise.

Le texte qu'on vient de lire est la traduction fidèle du texte de Wieland. Or, elle a été sauf un terme, — « par sympathie » — composée exclusivement avec des mots pris dans les *Mélanges*⁵. Wieland n'a retranché que quelques détails généalogiques sur la descendance de Marguerite de Joinville.

Procédé analogue dans l'exposé que Wieland fait sur l'œuvre de Joinville. De cette œuvre du Sire de Joinville, dit-il, on n'a aucune édition où l'on ait respecté le langage du manuscrit original, quoique la dernière édition soit faite d'après des manuscrits plus anciens que ceux qui eurent servi aux précédentes. L'ouvrage est divisé en deux parties; la première est la plus courte et ne contient que des traits et des anecdotes de caractère édifiant sur saint Louis; la deuxième renferme son histoire depuis sa majorité jusqu'à sa mort, en insistant sur la croisade à laquelle l'auteur lui-même a participé. On extraira pour l'agrément du lecteur quelques anecdotes qui caractérisent avec force l'esprit, les mœurs, la façon de penser de ces temps-là. Ce sera tout ce qu'il faudra. Car on connaît suffisamment la piété et d'autres belles vertus de ce bon roi qui a bien mérité l'apothéose au même titre que le meilleur des empereurs romains.

Tout cela se trouve en entier, ou presque, chez Paulmy. On peut citer des passages qui sont textuellement traduits. Wieland n'a ajouté du sien qu'en rapprochant saint Louis de certains empereurs romains pour lesquels l'auteur allemand avait une vénération particulière, et en remplaçant la canonisation chrétienne des *Mélanges* par l'apothéose païenne. En outre, il sacrifie l'anecdote pieuse ou vertueuse au trait qui caractérise l'époque.

Ce détail est significatif. Il s'apparente à l'attitude antichrétienne de Wieland en face de la quatrième croisade et laissera entrevoir le principe d'après lequel se fera le choix de cinq anecdotes parmi les vingt-sept paragraphes chez Paulmy.

En effet, après cette brève introduction, Wieland commencera à transcrire des anecdotes sur saint Louis et son époque. La première est l'histoire du vieux chevalier qui termine une disputation théologique entre talmudistes et prêtres chrétiens, en rossant le porte-

5. 318-320.

parole des juifs. Insensible au principe de la liberté de pensée, le catholique se défend contre le reproche de brutalité déraisonnable, en répliquant qu'admettre pareille controverse est geste de sot¹.

Ensuite, c'est l'histoire d'Henri, comte de Champagne qui donne son maître-clerc à un chevalier. C'était la seule aide que pouvait accorder au chevalier, père de deux filles sans fortune, le comte ruiné par ses prodigalités au point que le maître-clerc était devenu sa dernière propriété. Celui-ci dut se libérer par une forte rançon².

En troisième lieu vient l'anecdote sur Marguerite de Provence, épouse de saint Louis. Elle se trouve à Damiette, sur le point d'accoucher, alors que le roi est en captivité. Un vieux chevalier doit promettre à la femme qu'affole la peur des mécréants, de la décapiter plutôt que de la laisser tomber entre les mains des Sarrasins³.

Puis, Wieland relate les idées naïves de Joinville au sujet du Nil qui, venant du Paradis, charrie les épices les plus précieuses, la marchandise et la prétendue source de la marchandise procurant des bénéfices appréciables aux trafiquants⁴.

Comme cinquième anecdote, l'auteur allemand raconte l'histoire des deux ambassades que s'étaient réciproquement envoyées le khan des Tartares et saint Louis, histoire d'une bouffonnerie involontaire et peu banale. Le khan avait dépêché auprès du roi de France des ambassadeurs. Ils devaient lui demander son amitié et laisser entrevoir la possibilité d'une conversion de leur souverain. A son tour, saint Louis fait le même geste : ses représentants sont un franciscain et un dominicain. Ils étaient missionnaires, au moins autant que messagers diplomatiques. Après de nombreux malentendus qui naturellement passent inaperçus, l'aventure finit comme elle le peut et doit : en renvoyant les émissaires chrétiens, le Tartare leur confie une lettre. Il y somme saint Louis d'adopter la foi et la loi du khan. Les moines disent de leur côté qu'une tentative de christianisation faite en Tartarie aurait un succès plein et entier⁵.

Il serait fastidieux d'exposer dans tous ses détails la liaison étroite qui existe entre le texte allemand et celui des *Mélanges*. Il suffit de fixer les résultats de ces rapprochements.

1. *Mél.*, I, 325-326.

2. *ibid.*, I, 329-330.

3. *ibid.*, I, 354-356, avec des détails pris aux pages 338, 347-349.

4. *ibid.*, I, 333-335.

5. *ibid.*, I, 361-364.

Quant à la forme, Wieland délaie¹ parfois le texte de sa source. C'est sa manière. Il aime les récits à la façon d'un homme qui a du temps et a trouvé un auditoire à l'avenant.

Wieland n'ajoute au fond que des détails insignifiants. Sur la puissance des abbés de Cluny et de Saint-Denis, une remarque qui est une réminiscence d'*Huon de Bordeaux*, le récit publié par la *Bibliothèque des romans* et source essentielle d'*Obéron*². Puis, au sujet du nom de Tristan donné à Jean, fils de saint Louis, une allusion à Tristan de Léonois, connu à Wieland par le même recueil³. L'évaluation de la rançon que doit payer le maître-clerc du comte de Champagne est rendue possible par des chiffres que Paulmy fournit à un autre endroit de sa compilation⁴ : 500 livres de saint Louis valaient 6500 francs de Louis XVI.

Si Wieland met en doute la réalité de l'ambassade envoyée par le khan tartare, sensible à l'attrait de la doctrine chrétienne, il fait simplement preuve d'une intelligence sachant distinguer ce qui est vraisemblable de ce qui ne l'est pas. Le récit des deux moines revenant de Tartarie et invitant saint Louis à convertir ce pays au christianisme est inspiré par la *Allgemeine Historie aller Reisen*⁵ que Wieland cite et qu'il avait dans sa bibliothèque⁶. Et s'il oppose malicieusement les deux ardeurs religieuses, la chrétienne et la tartare, et leur prosélytisme, il suit un penchant invétéré dont chez Paulmy il aurait en vain cherché un exemple. Penchant de nature analogue aussi, et également sans précédent chez l'auteur des *Mélanges*, s'il caractérise le procédé du vieux chevalier frappant l'adversaire juif : ce sont là, dit Wieland, manières de palefrenier. Il ajoute : la réponse brève du chevalier a plus de sens que toute la solennelle disputation organisée par l'abbé de Cluny. — Sans doute, cette réponse symbolise-t-elle, au gré de Wieland, le véritable esprit de l'époque en matière religieuse. Car si, en ce temps-là, le christianisme s'est senti menacé, il a préféré l'assommade à la persuasion.

Faut-il encore voir une intention dans la manière directe dont, à l'encontre de Paulmy qui est bien plus discret, Wieland souligne

1. p. ex. *H*, XXXVI, 26 et *Mél.*, I, 325 s..

2. *BR*, 1778, avril II, 12, 19.

3. Cf. le chap. sur *Tristan* (I^{re} partie, chap. 11).

4. *Mél.*, I, 348 s..

5. *H*, XXXVI, 29.

6. *Cat.*, n° 970-987 : 18 vol., Leipzig, 1747-1764 ; cf. aussi le présent volume, VII^e partie, chap. 5.

« l'étonnante stupidité et crédulité » des gens de l'époque qui admettent tous les racontars sur les merveilles du Nil ? Cela est fort probable.

Mais dans ces remarques, ajoutées au texte des *Mélanges*, et dans la façon de présenter les faits, Wieland n'est pas seulement un détracteur des anciens temps. Au sujet de l'entretien de Marguerite de Provence avec son vieux chevalier, il trouve de sincères paroles d'admiration. « Des traits d'une pareille force, dit-il, ne sont pas rares dans les documents historiques de ces temps. Ils prouvent que les auteurs des anciens romans de chevalerie n'ont pas inventé, purement et simplement, la noblesse d'âme dont ils ont doté leurs héros et leurs héroïnes ».

Pourtant, l'impression d'ensemble que laisse cette étude de Wieland n'est pas favorable au moyen âge. Au début, l'auteur avait dit qu'il négligerait les anecdotes relatives à la personne de saint Louis pour choisir des textes d'où ressortirait l'esprit de l'époque. Celle-ci apparaît capable, certes, de grandeur, mais bien plus portée à la brutalité, à l'intolérance et à la crédulité ; par son organisation sociale elle permet de criantes injustices ; et l'atmosphère morale et intellectuelle de ce temps amène Louis IX, la fleur de son peuple, à des entreprises biscornues, ridicules et trouvant leur pendant dans celles du descendant de Gengis-Khan.

En parlant de saint Louis, Wieland laisse percer l'esprit voltairien qui se trouve déjà dans l'analyse de Villehardouin. Il laisse voir en outre et pour la deuxième fois, son antipathie pour l'époque et l'esprit du féodalisme. On sent par contre la fierté de l'homme qui a le bonheur de vivre au siècle des lumières.

Et puis, est-ce par un effet voulu que ces pages consacrées à l'apogée des temps chrétiens ne se terminent pas par un point d'orgue majestueux et solennel, mais par une histoire dont un esprit mal fait peut à loisir tirer des conclusions assez subversives ? Cela concorde bien avec le fait que Wieland s'est abstenu à dessein d'exalter la piété et les autres qualités de saint Louis dont pourtant il reconnaissait la valeur humaine.

CHAPITRE V.

CHRISTINE DE PISAN.¹

Christine de Pisan est à peu près oubliée; Wieland estime qu'il y a là une injustice. Si cette femme a compté parmi ses contemporains par ses qualités personnelles et ses écrits, les hommes du XVIII^e siècle ont également intérêt à la connaître : d'abord à cause de sa place dans l'histoire intellectuelle de son temps, ensuite à cause de son caractère et de sa destinée.

*
**

A propos de Thomas de Pisan, père de Christine, dont il trace une biographie sommaire², Wieland parle d'abord d'astrologie. Cette science, tout en ne reposant sur aucune base solide, était fort prisee entre le XIV^e et le XVI^e siècle. L'astrologue avait sa place au sommet des connaissances humaines ; il ne se bornait pas à observer les astres, il leur commandait en quelque sorte; il scrutait les cœurs humains aussi bien que l'avenir. Les démons de l'enfer étaient à ses ordres. Car le peuple confondait, la plupart du temps, le magicien et l'astrologue, malgré la différence qu'on établissait entre eux. Sur ce point, les grands seigneurs n'étaient guère plus éclairés que les gens du peuple³. Ils tenaient à avoir de pareils faiseurs de miracles (« Wundermänner ») à leurs cours. Tout en s'efforçant de ne point passer pour trop crédules, ils subissaient pourtant bien souvent le prestige de ces magiciens. Dans la présence des astrologues aux cours des rois des XIV^e et XV^e siècles, Wieland incline pourtant à voir moins un effet de la superstition, qu'un moyen politique : le peuple croyait aux astrologues; donc, ils pouvaient rendre service aux souverains. —

1. Bibliographie : L. Foulet dans Bédier-Hazard, I, 90-91.

Petit de Julleville, dans Petit de Julleville, II, 357-366.

2. XXXVI, 57 ss..

Thomas de Pisan, gentilhomme bolonais, mathématicien, c'est-à-dire astrologue, selon le langage de l'époque, quitta sa ville natale et entra au service de la république de Venise comme astrologue officiel. Mais en vertu de sa renommée, deux princes le sollicitèrent ; ce sont⁴ Louis de Hongrie et Charles V, roi de France. Thomas accepta les offres de celui-ci et se rendit à Paris⁵.

Ce détail permet à Wieland de dire quelques mots de Charles le Sage, souverain de grandes qualités et dont le règne fut un bienfait et une gloire pour la France⁶. Cependant, il dut son surnom probablement à son amour des lettres et des sciences⁷. Il porta la bibliothèque du roi Jean, son père, de vingt volumes à neuf cents⁸ et la confia aux soins de Giles Malet, son valet de chambre⁹.

Thomas de Pisan se fixa avec sa famille en France. Il fut investi de la fonction de conseiller d'Etat et toucha une pension de cent livres par mois, somme considérable pour l'époque¹⁰. Au dire de sa fille, l'Italien eut la part la plus grande dans les succès du souverain¹¹. Sa qualité d'astrologue réputé l'y aida puissamment¹².

Après ces digressions, Wieland revient à Christine elle-même. Auparavant, il avait déjà dit qu'elle était née à Bologne — en quoi il rend mal les données de ses sources¹³. Puis, c'est une allusion à l'éducation, très soignée¹⁴, et le récit du mariage de Christine : à quinze ans, elle épousa un jeune prud'homme picard, Etienne Ducastel, agréé par le père parmi plusieurs chevaliers, écuyers et riches clers¹⁵. Thomas choisit celui-ci : il « répustat celui le plus valable qui le plus sciences avec bonnes mœurs avoit »¹⁶. Le roi Charles V confia au jeune

3. *Mém.*, II, 707.

4. *Mém.*, II, 704 ; le nom de Louis ne figure pas dans les sources françaises.

5. *Ibid.*, 705.

6. *Ibid.*, 692.

7. *Ibid.*, 691, note.

8. *Ibid.*, 691 et 695.

9. *Ibid.*, 694.

10. *Ibid.*, 707 ; *BR* 1777, oct. II, p. 123.

11. *Mém.*, l. c. 706.

12. *Ibid.*, 707.

13. Elle est née à Venise, d'après *Mél.*, IV, 89 ; *Mém.*, 704.

14. *Ibid.*, 705.

15. *Ibid.*, 705.

16. *Ibid.*, 705/6.

époux un poste de notaire et de secrétaire et l'honora de son affection et de sa confiance¹⁷.

Ce bonheur ne dura pas. La mort du bon roi survint. Il mourut en 1380, bien tôt pour le bonheur de son royaume et de ceux qui lui étaient attachés¹⁸. Thomas de Pisan perdit son crédit avec la majeure partie de son traitement; le reste fut mal payé. La vieillesse et des infirmités que les soucis et les chagrins rendaient inguérissables le mirent au tombeau quelques années après la mort de son bienfaiteur¹⁹.

A cet endroit, Wieland intercale en note l'éloge que Christine fait, « en son vieux langage français si naïf », du caractère de son père : « Des princes et des grands seigneurs l'honorèrent, non seulement à cause de son savoir où il ne trouvait son égal, ni de son temps, ni bien auparavant; ils le faisaient particulièrement pour ses qualités morales. Il était parfait honnête homme, âme noble, fidèle, loyale, généreuse et restée, en toute occasion, vierge du plus petit reproche — à moins que, ajoute-t-elle, on ne veuille lui faire grief de sa trop grande libéralité vis-à-vis des pauvres, alors qu'il devait songer à sa propre famille »²⁰.

Ducastel²¹, à présent chef de famille, sut assez bien sauvegarder la situation, grâce à sa conduite intelligente et au crédit que sa charge lui donnait. Mais en 1389 une mort prématurée l'arracha aux bras de son aimable épouse; celle-ci, peu fortunée et chargée de trois enfants en bas âge, fut veuve à vingt-cinq ans²².

Ici, Wieland laisse encore la parole à Christine même, en s'inspirant comme auparavant du texte du XIV^e siècle : « Or, il m'incombait, dit-elle, de ne pas rester oisive, mais de me mettre vaillamment à l'œuvre. Ma délicate éducation de jeune fille de qualité m'avait préparée à la vie des cours, je n'avais pas été formée pour guider une nef sans pilote sur une mer démontée — je veux dire pour diriger un ménage sans ressources dans une ville et un pays étrangers où je n'avais pas d'amis. En rangs serrés, des soucis et des chagrins m'assaillirent — et, sort commun des veuves, des litiges et des procès surgirent de toute part. Et qui me devait, se hâta, tant qu'il put, de

17. *ibid.*, 706.

18. Inspirés par *Mél.*, l. c., 90 s.?

19. *Mém.*, II, 706.

20. Très librement traduit d'après l. c., 706.

21. *H.*, XXXVI, 60.

22. *Mém.*, II, 707.

me citer en justice comme sa débitrice afin que je ne le prévinsses pas de mon côté »¹. Puis Wieland revient à son récit à lui. La pauvre femme, continue-t-il, passa plusieurs années dans toutes les inquiétudes et affres qui sont la suite naturelle d'une pareille situation. Et après qu'elle eut été plumée par les soins de la justice au point de ne plus guère savoir comment se tirer d'affaire, l'implacable nécessité la força à prendre un parti auquel durant les jours de bonheur elle n'aurait peut-être jamais songé². Pour un temps, elle se retira complètement du monde, s'enferma dans son cabinet et, entourée des livres laissés par son père et par son mari, se remit aux études auxquelles on l'avait initiée dans sa première jeunesse. Son goût la porta principalement à celles qui s'adressaient à l'imagination : après s'être familiarisée avec les récits mythologiques et les poètes, elle se décida à mettre la fertilité de son esprit à l'épreuve. Elle voulut voir si elle pourrait attirer l'attention sur elle comme poète et comme écrivain, et améliorer ainsi sa situation³.

Wieland défend⁴ Christine contre le reproche que pourrait faire naître l'origine de son activité poétique. Horace lui-même n'a-t-il pas obéi à la *diva necessitas* en faisant des vers ?

Christine commença également par des vers : elle avait alors trente-quatre ou trente-cinq ans. La brave femme y mit une grande ardeur. Wieland cite à nouveau les paroles mêmes de la poétesse. « Depuis 1399 jusqu'en cette année 1405 où je n'ai pas encore cessé, j'ai rempli quinze gros volumes, sans compter les autres petits dictiés qui forment ensemble environ soixante-dix feuilles in-folio comme chacun peut se rendre compte »⁵. Cependant, au début le succès semble s'être fait attendre. Du moins, elle se plaint dans une ballade que les princes ne daignent pas écouter les Muses⁶. En effet, ainsi que l'histoire nous l'apprend, les princes de cette époque avaient à vaquer

1. Librement traduit d'après *Mém.*, II, 707; *H.*, XXXVI, 60.

2. *Mém.*, II, 707/8.

3. *Ibid.*, elle n'ose pas s'attaquer à l'étude des sciences; elle n'y dit pas qu'elle voulait faire un gagne-pain de ces études.

4. *H.*, XXXVI, 61.

5. En note, par Wieland : « Elle entend par Dictiés ou Dits de petites pièces fugitives (kleine Arten von leichter Poesie) alors en vogue, telles que les ballades, lais, virelais et rondeaux. Le terme anglais de Ditty est probablement le même mot, avec une désinence anglaise ». Sauf la dernière phrase, d'après *Mém.*, II, 708.

6. *I. c.*, 709.

à d'autres besognes. Elles n'étaient pourtant pas plus inoffensives⁷. Christine n'en perdait pas son courage. Elle composa des ballades et des virelais comme les enfants chantent dans l'obscurité : au début pour endormir la douleur que lui causait la perte de son mari bien-aimé, à la suite pour faire passer le temps, et finalement par véritable goût⁸.

Parmi sa production lyrique⁹, il y avait aussi de nombreux *Dits amoureux et gays*, c'est-à-dire des poésies d'amour. Christine dit elle-même que son imagination lui permettait de s'y placer dans la situation d'autrui et de chanter des souffrances d'amour. Ce n'étaient pas les siennes, bien entendu. Mais un cœur tendre comme celui de la poétesse, dit Wieland, les évoquait facilement. Sa facilité était même telle que des gens ne connaissant pas bien ses faits et gestes pouvaient avec la même facilité en concevoir de mauvaises pensées. En effet, les calomnies ne l'épargnèrent pas¹⁰. Elle le dit, avec beaucoup de chagrin, au livre trois de la *Vision* : « Ne fut-il pas dit de moi, par toute la ville, que j'aimais d'amour ? Mais je te jure, mon âme, celui qui le disait ou le croyait, ne me connaissait pas ni ne savait pas qui j'étais. Aussi n'y eut-il jamais ni homme ni créature vivante qui m'eût vue, soit en un lieu public, soit en privé, ni ou que cela fût — ce dont Dieu m'est témoin. Et me sentant innocente, parfois, quand on me tenait pareil propos, j'en changeai de couleur ; parfois, j'en souris et dis simplement : Dieu et lui (c'est-à-dire le prétendu amant) savons qu'il n'en est rien »¹¹.

Entre temps, le destin lui amena inopinément, au milieu de sa détresse, un protecteur noble et aimable. Ce fut le comte de Salisbury, un des favoris du roi Richard II d'Angleterre. Il arriva en France peu de temps après que Christine eut commencé à être connue comme poète¹². Il devait y négocier le mariage¹³ que, pour des raisons politiques, son maître, le jeune roi, songeait à conclure avec Isabelle de France, princesse de sept ans¹⁴. Salisbury, jeune chevalier favorisé

7. *BR*, l. c. 160 ou *Mém.*, l. c. 710 parlent de ces luttes.

8. Inspiré d'assez loin par l. c., 709.

9. *H*, XXXVI, 62.

10. *Mém.*, l. c. 709.

11. Trad. d'après *Mém.*, II, 709 ; en note, Wieland reproduit le vieux texte français.

12. *Ibid.*, 709/10.

13. *H*, XXXVI, 63.

14. *BR*, l. c., 127/8.

par toutes les Grâces, était également grand amateur de petites poésies et en faisait lui même de fort réussies. Il lut les dietiés de Christine; ils lui plurent; il chercha à faire la connaissance de la poétesse qui lui plut, peut-être, mieux encore que ses vers. Bref, il devint son ami; il lui en donna la plus généreuse preuve en offrant d'emmener en Angleterre le jeune fils de Christine, garçon de treize ans, pour le faire élever avec le sien propre¹⁵. Christine était trop bonne mère pour ne pas consentir à une séparation qui promettait à son fils de si précieux avantages; et ses écrits sont remplis de nombreux passages où elle témoigne au généreux comte son estime et sa gratitude¹⁶.

A cet endroit de son exposé, Wieland porte un coup droit à la *Bibliothèque des romans*. L'auteur d'une étude sur Christine y avait raconté¹⁷ tout un petit roman sentimental où la poétesse jouait le rôle d'amante éprise du comte de Salisbury. Wieland proteste. L'auteur, dit-il, a sans doute pensé qu'en collaborant à un recueil tel que la *Bibliothèque*, il avait le droit d'y ajouter du sien et de changer l'amitié de Christine en amour. L'écrivain allemand estime que, malgré l'intérêt que pouvait inspirer Christine comme femme et malgré ses charmes physiques dont fait foi un portrait dans la *Cité des dames*¹⁸, il ne convient pas de faire d'elle une héroïne amoureuse et romanesque. Aucun document ne vient à l'appui de pareille hypothèse. En outre, il s'agit d'une femme de trente-six ans qui a renoncé aux joies du monde et que les contrariétés de dix ans de veuvage avec ses chagrins ont probablement flétrie. Par endroits, il est vrai, elle parle du comte avec tendresse. Mais ce sont plutôt les accents du cœur d'une mère reconnaissante que ceux d'une passion secrète et mal cachée¹⁹. Et puis, Christine était en général une âme douce et aimante; il faut ajouter sa qualité de poétesse aux sentiments vifs et qui parfois ressemblaient à des passions. Son langage²⁰ a également une grande part de responsabilité. Il est très naïf et se trouve encore bien éloigné de l'affinement et de la précision de celui d'aujourd'hui. Souvent, il dépasse la pensée de l'excellente femme.

15. *Mém.*, II, 710.

16. *MéA.*, IV, 92.

17. *BR.*, I. c., 127 ss..

18. *Mém.*, I. c., 713.

19. *BR.*, I. c., 131?

20. *H.*, XXXVI, 64..

Christine était destinée à toujours être privée de ses protecteurs par la mort²¹. A la fin du siècle, Salisbury perdit la vie dans une sédition qui échoua; il l'avait fomentée, plus zélé que prudent, par amour et fidélité pour son maître Richard II que l'usurpateur Henri de Lancaster avait détrôné et cruellement assassiné²². De ce fait, le fils de la poétesse perdit son appui dont il eût eu grand besoin.

Henri IV, le nouveau roi, aimait se faire, avec le moins de frais possibles, le plus grand nombre de partisans et de panégyristes. Il accueillit le jeune Ducastel auprès de lui, le combla d'amabilités et de grâces; par deux hérauts d'armes envoyés en France et porteurs de force promesses, il manda même la mère auprès de lui. Mais la noble femme ne voulut pas des bienfaits de celui qui avait tué son ami et le souverain légitime de celui-ci. Aussi poliment que possible, elle déclina l'invitation du roi et n'eut de repos qu'après avoir obtenu, non sans peine et dépense d'argent, le congé et le retour de son fils. « Et ainsi, dit-elle, je refusai ces avantages pour moi et pour mon fils, et ne le regrette point; car je ne puis croire qu'un homme qui a forfait à son honneur et à son devoir, vienne à bonne fin »²³.

Bientôt²⁴ la destinée sembla vouloir la dédommager des sacrifices auxquels avait consenti sa loyauté, et lui amena un autre protecteur puissant. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, prit le jeune Ducastel à son service et fournit également, à ce qu'il semble, à sa mère de quoi soutenir fort honnêtement son état. Mais cela dura peu. Le duc mourut en 1404 et elle fut replongée dans tous les soucis de son ancienne situation²⁵.

A moins qu'en raison de sa tournure d'esprit elle n'ait eu trop grande hâte à prendre de simples compliments pour des offres sérieuses, il n'aurait dépendu que d'elle de trouver une très brillante situation à la cour de Jean Galéas Visconti, duc de Milan²⁶, et père de la fameuse Valentine de Milan, duchesse d'Orléans²⁷. Elle cite plusieurs

21. *BR*, I. c., 137?

22. *Mém.*, I. c. 710.

23. Dans le *Merkur*, Wieland cite le texte français : « Ne puis croire que fin de déloyal vienne à bon terme ». Ceci et l'exposé qui précède, d'après *Mém.*, I. c. 710.

24. *H*, XXXVI, 65.

25. *Mém.*, I. c., 711 : en partie textuel; mais *Mém.* parle de Philippe le Bon; *BR*, I. c., 137 de Philippe le Hardi.

26. *BR*, *ibid.*.

27. *BR*, I. c., 170.

seigneurs milanais par lesquels il lui aurait fait transmettre l'offre d'une importante pension à vie, à condition qu'elle se fixât à Milan²⁸. Mais elle ne put se décider à quitter Paris où, pourtant, ses ressources étaient précaires. En dehors d'éternels procès avec des débiteurs de mauvaise foi et des créanciers impatients, bien d'autres circonstances lui rendaient la vie difficile. Par dessus le marché, elle avait à sa charge une vieille mère, un fils sans situation et quelques parentes sans fortune qui, tous, voulaient vivre des produits de l'esprit et de la plume de la pauvre femme²⁹.

Après un développement sur la situation des gens de lettres à l'époque de Christine, Wieland fait allusion aux moyens littéraires que la poétesse a dû mettre en œuvre quand elle voulait obtenir une pension³⁰. Et encore n'y réussit-elle que fort médiocrement.

Du moins ne semble-t-elle pas être restée sans amis³¹ à la cour de Charles VI, après la mort du duc de Bourgogne. En effet, il appert d'un registre de la Chambre des comptes de l'année 1411 qu'il lui fut accordé une pension de deux cents livres³². Cette somme, ajoute Wieland, valait plus que deux mille livres du temps de Louis XV.

Tous ces bienfaits n'écartèrent pas de Christine les soucis matériels durant la plus grande partie de sa vie. Ceux-ci étaient d'autant plus pressants que, de naissance noble, elle avait été élevée selon son rang de fille de qualité; que, pendant sa jeunesse, le plus bel avenir lui avait semblé promis; qu'elle était généreuse et qu'elle sentait l'humiliation qu'il y avait à accepter, voire à rechercher des bienfaits. Au milieu de ces adversités³³, elle conservait pourtant une certaine fierté digne d'éloges, et avait toujours évité que le mauvais état de ses finances n'apparût aux yeux du monde. Elle se contentait de nourriture modeste, mais son lit était luxueux. Elle était toujours coiffée avec goût et habillée selon sa position sociale. Un surcot d'écarlate, une riche ceinture, un mantelet doublé de fourrure délicate et quelques perles sauvées du naufrage de sa fortune donnaient une sorte de lustre à l'agrément naturel de sa personne. Ce savoir-faire la mettait à l'abri du mépris de la plèbe et lui assurait la consi-

28. *Mém.*, I. c., 710.

29. *ibid.*, 711/12.

30. *ibid.*, 709, 712?

31. *H.* XXXVI, 66.

32. Wieland donne la traduction du décret d'après *Mém.*, I. c. 712.

33. *H.* XXXVI, 67.

dération des gens de condition qui connaissaient sa situation — ou les empêchait du moins d'avoir honte d'elle³⁴.

Je n'ai pas pu trouver, continue Wieland, ce qu'est devenu son fils. A plus d'un endroit, elle parle de ses qualités et talents avec la satisfaction et l'affectueuse tendresse d'une bonne mère. La fille, enfant premier-né, était belle et très vertueuse. Obéissant à sa vocation intime, elle choisit, jeune encore, la vie monacale et prit le voile chez les dames de Poissy qui relevaient de l'ordre de saint Benoît. Elle mena une vie édifiante, dans l'heureuse ignorance et la solitude d'une vierge fiancée au Christ. Selon les idées le l'époque, elle fut pour sa mère une source de consolation et de joie. Aussi, Dame Philosophie parle d'elle comme d'une des raisons pour lesquelles Christine doit s'estimer heureuse. Wieland cite le texte français avec quelques modifications insignifiantes : « Ton premier fruit, dit la Philosophie, est une fille donnée à Dieu par inspiration divine et de sa pure volonté, en l'Eglise et noble Religion des Dames à Poissy, où elle, en fleur de Jonesse et très grande beauté, se porte tant notablement en vie contemplative et dévotion, que la joye de la relation de sa belle vie souventefois te rend grand confort »³⁵.

Là s'arrêtent les données biographiques fournies par Wieland. Elles sont, dit-il, tirées des écrits de Christine, notamment de la *Vision* où elle parle d'elle et de ses affaires avec toute la naïveté de son temps. Mais il a été impossible de trouver des renseignements plus copieux. Wieland avoue même qu'il ignore l'année où mourut la poétesse³⁶.

*
**

Puis c'est l'œuvre de Christine. Wieland débute, ici, par une appréciation d'ensemble : par la quantité, la variété et la valeur relativement grande de ses écrits, Christine mérite incontestablement une des premières places parmi les auteurs français des XIV^e et XV^e siècles¹ ; encore le XVI^e siècle imprima et goûta très vivement une de ses œuvres principales, à savoir le *Chemin de Long-Etude*².

34. Inspiré, partiellement de très près, par *BR*, l. c., 138.

35. *Mém.*, l. c., 713.

36. *H*, XXXVI, 68.

1. *BR*, l. c., 159?

2. *ibid.*, 141.

Aussi est-ce l'analyse relativement détaillée de celui-ci que Wieland aborde en premier lieu. C'est une sorte de roman philosophique. Selon le goût de l'époque, tout y est évocation visionnaire et allégorie. Le genre avait dû sa vogue à la *Divine Comédie* de Dante et au *Roman de la Rose*. Du moins, c'est à celui-ci que semble remonter l'inspiration de Christine dans le *Chemin*³ et dans la plupart de ses autres œuvres.

Par une nuit fort ténébreuse, la sibylle de Cumes apparaît à Christine, s'assoit sur son lit et lui parle avec bonté. « Ma fille, lui dit-elle, j'ai pitié de tes malheurs. Toutes les âmes pures sont placées sous ma protection. J'ai conduit Enée aux royaumes souterrains; à présent, je serai ta guide dans un autre voyage ». — « Très sainte dame, lui répond Christine, je suis prête à vous suivre partout ». A l'instant, elle se lève, s'habille rapidement et se met en route avec la sibylle. C'était au mois de mai. L'air était pur⁴. Les deux femmes arrivent dans une plaine délicieuse, diaprée de mille fleurs aux parfums exquis. Elles voient neuf belles dames se baigner dans une onde d'une limpidité cristalline. « N'est-ce pas ici le paradis de la Volupté ? », s'écrie Christine. « Non, répond la sibylle, c'est le séjour des Muses, première hôtellerie du chemin de Long-Étude, asyle plein de charmes pour les hommes⁵ qui ne veulent qu'en cueillir les fleurs sans faire un trop grand effort⁶. Ceux qui creusent les abîmes des sciences s'égarent souvent en tristesse; ceux-là par contre ne s'égarent qu'en gaité. Fille très chère, soit toujours gaie; la Vertu l'est. Ne vois-tu pas les neuf vierges du Parnasse, Hippocrène et les poètes, fils des dieux, qui les entourent, sur l'herbe ? Mais il ne te les faut qu'entrevoir. Quand on s'attarde ici, on ne saurait plus continuer son chemin, tant ce séjour est délicieux et enchanteur »⁷. Les deux dames continuent leur route, devisant de maintes choses⁸ et ne s'apercevant pas qu'elles ont franchi une grande mer sans être montées en navire⁹. Elles arrivent à la deuxième hôtellerie de Long-Étude qui a nom Géographie. La station à quelque étendue; car elle

3. *Mél.*, I, c., 85?

4. *BR.*, I, c., 141, soit traduit, soit résumé par Wieland.

5. Presque textuel d'après *BR.*, I, c., 142.

6. Un peu abrégé par rapport à *BR.*, I, c.,

7. *ibid.*; suivi de très près.

8. *II*, XXXVI, 69.

9. Librement d'ap. I, c., 143.

embrasse toute la terre ¹⁰. En faisant le récit de leur commun voyage, dit Wieland en résumant, Christine fait voir ce qu'elle sait des contrées éloignées. Puis, elles arrivent à Constantinople et de là, à l'ancien emplacement de Troie, parcourent toute l'Asie, les Etats du Grand Khan, le riche pays de Cathay, patrie de la belle Angélique, les Iles Fortunées, les régions habitées par les Brahmanes et par le prêtre Jean, d'autres encore... Partout, la sibylle dit à sa compagne ce qu'à l'époque on savait de plus intéressant sur ces contrées ¹¹. Enfin, elles atteignent la troisième station de Long-Etude. C'est l'Astronomie; elle établit une sorte de communication entre le ciel et la terre ¹². Les voyageuses gravissent une haute montagne. La sibylle fait une invocation; Christine ne la comprend pas : elle est en grec. Mais les habitants du ciel entendent cette belle langue. Car, à l'instant, un adolescent d'une beauté ravissante se présente devant elles. « Ami, dit la sibylle, apporte-moi une échelle, afin que cette dame puisse monter avec moi au ciel et y contempler les mystères divins ». Aussitôt, une échelle descend du ciel. Christine pense mourir de peur ; il lui faut monter pourtant. Enfin, elle prend courage, fait le signe de la croix et suit sa guide immortelle. D'échelon en échelon, elles arrivent si haut, qu'en regardant la terre à leurs pieds, celle-ci ne leur paraît pas plus grande qu'une mouche. A présent, la pauvre Christine n'en peu plus. « Madame, dit-elle, descendons; je suis à bout de forces; le vertige me prend, je vais tomber, je vais subir le supplice d'Icare. Oh ! mon Dieu ». « Ah ! je le vois bien, répond la prophétesse avec un sourire, les connaissances sublimes dépassent les forces de ton sexe. Reprends courage cependant et ne crains rien. Le sort d'Icare n'attend que ceux qui ont sa présomption. Le désir qui te fait monter au ciel est pur ; viens, donne-moi la main, je te ramènerai saine et sauve sur ce monceau de boue que tu regrettes tant » ¹³. En conséquence, elles montent au ciel — de Ptolémée ¹⁴. Car à cette époque, l'ancien philosophe grec était le seul détenteur des clés qui ouvraient le ciel astronomique ¹⁵. La sibylle montre à Christine tous les corps célestes et lui explique l'enchevêtrement des cer-

10. *ibid.*; sauf une lacune chez Wieland.

11. Résumé d'apr. l. c., 144/5.

12. l. c., 146.

13. *BR*, l. c.; 146/7, d'assez près.

14. *H*, XXXVI, 70.

15. Passage dû à Wieland.

cles et des mouvements d'après les principes de Ptolémée¹⁶. Après avoir contemplé toutes ces merveilles du haut de l'Empyrée, elles aperçoivent aux quatre points cardinaux du monde quatre trônes d'un éclat merveilleux et, au centre, un cinquième. Quatre dames y étaient assises; elles s'appelaient Sagesse, Noblesse, Chevalerie et Richesse. Jadis, dame Raison avait occupé le trône du milieu. A présent il était vacant, malheureusement. Autrefois — ah ! l'heureuse époque — dame Raison gouvernait toute la terre. Noblesse, Sagesse et Richesse n'étaient que ses vassales. Mais elles surent à la fin se rendre indépendantes, détrônèrent leur souveraine et gouvernent à présent le monde selon leur bon plaisir, c'est-à-dire assez mal¹⁷.

Wieland arrête ici son analyse du *Chemin de Long-Etude*. Ce qu'il en a dit est, à son sens, suffisant pour donner une idée de cette œuvre, d'autant plus que le goût a changé depuis le XV^e siècle. Il passe ensuite aux autres productions importantes de la poétesse.

Après le *Chemin*, la *Cité des Dames* est présentée comme l'œuvre la plus remarquable¹⁸. C'est un livre composé pour l'instruction des reines et des princesses. Christine les invite à ne pas rougir de descendre de leurs trônes et d'écouter les enseignements de la Sagesse¹⁹. C'est également une œuvre riche en matière. Quand on tient compte de la barbarie de l'époque, la *Cité* est tout à l'honneur de l'esprit et de l'érudition de Christine²⁰. Elle raconte²¹ que trois dames lui apparurent et la conduisirent dans une belle ville; elles lui dirent qu'elles en avaient été les architectes. La première a bâti les murailles, la seconde a construit et peuplé les maisons, la troisième a couronné l'œuvre des trois autres. Le tout n'est qu'allégorie, jusqu'aux murailles dont les pierres sont autant de vertus. Les habitants de cette ville sont toutes les héroïnes et tous les modèles de parfaite vertu féminine que Christine a trouvés dans l'histoire et qui lui fournissent l'occasion de conter nombre de récits instructifs ou d'actions exemplaires. Le comble ou le dernier degré de perfection de cette ville allégorique pour parler comme la poétesse, est la dévotion ou la sain-

16. D'assez près d'après BR 147. Puis une petite lacune insignifiante.

17. *l. c.*, 148, d'assez près; à la fin, traduction libre.

18. *MéL.*, *l. c.*, 88, voit l'œuvre maîtresse dans la *Cité*.

19. *BR.*, *l. c.*, 160.

20. *BR.*, *l. c.*, 159 porte un jugement analogue sur le *Chemin*.

21. *MéL.*, *l. c.*, 85/86.

22. *H.*, XXXVI, 71.

teté²³, et les exemples relatés dans cette rubrique sont autant d'histoires de saints. Tous ces trésors de la mythologie ou de l'histoire étaient pour les dames du XV^e siècle parés de tout le charme de la nouveauté. Aucun livre n'était mieux fait pour orner leur esprit et former leurs cœurs et leurs mœurs; en aucun ne se trouvait plus heureux mélange de l'utile et de l'agréable selon le goût et la manière de voir de cette époque²³ — abstraction faite du compte qu'y trouvait l'orgueil des dames²⁴. Car Christine attribue à son sexe l'honneur d'avoir créé tous les beaux-arts et d'avoir fait toutes les inventions utiles. Cérès, Minerve et Araine — Arachné — étaient trois princesses grecques, d'après ce qu'elle avance peut-être avec raison. Cérès fit toutes les inventions auxquelles nous devons le pain, soutien principal de la vie humaine; Minerve dota l'humanité de l'art de travailler la laine et lui donna les outils qu'il fallait pour cette tâche, elle enseigna à faire de l'huile, à forger les instruments de guerre, les armes en acier et en fer; Arachné nous apprit l'art de teindre la laine et de faire toutes sortes de broderies et de tapisseries; une autre Grecque, Pamphile, inventa la culture de la soie²⁵. Bref, Christine n'omet, dans la *Cité des Dames*, aucun des titres de gloire de son sexe; d'autre part, elle ne ménage pas les différents vices et défauts qui déparaient la femme de son époque²⁶.

Parmi les points qui caractérisent ce temps, il y en a un qui a particulièrement frappé Wieland. Il a trait aux vêtements de ce siècle qu'il nomme malheureux et barbare²⁷. Sur la question du costume de l'époque, le public s'est formé des idées fausses. Christine parle de la magnificence exagérée et du luxe insolent qui étaient alors de bon ton dans les chambres des accouchées. Même les bourgeoises de Paris s'efforçaient d'égaler voire de dépasser les plus grandes dames. De cet état de choses, elle relate un exemple qui l'a particulièrement choquée et lui inspire des déclamations très naïves. Un jour, elle alla voir la femme d'un marchand; celle-ci venait d'accoucher. Christine traversa deux belles pièces magnifiquement décorées; les rideaux y étaient somptueux, et dans l'une d'elles un buffet chargé de vaisselle d'argent frappait la vue. La chambre de l'accou-

23. de Wieland.

24. Inspiré par *BR*, l. c., 160.

25. *Mél.*, l. c., 87/88.

26. Insp. par *BR*, l. c. 160, 162.

27. Jugement insp. par *BR*, l. c., 118 (?), 159, 161, 163.

28. *II*, XXXVI, 72.

chée était tendue d'une précieuse tapisserie en riche tissu de Chypre²⁹. Sur les cartouches brillaient, en fine broderie, le nom et la devise de la maîtresse de maison. Le lit n'était pas moins magnifique. A eux seuls, les draps de lit, de la plus fine toile de Reims, avaient coûté plus de trois cents livres. Le couvre-pieds était en étoffe d'argent, et même le tapis brillait comme s'il était en tissu précieux. Dans son lit de parade se prélassait l'accouchée vêtue d'un élégant costume de soie cramoisie et appuyée sur des coussins à gros pompons de perles véritables. « O mœurs, s'écrie notre poétesse avec indignation, que reste-t-il à la reine si de riches bourgeoises peuvent oser la dépasser en magnificence ! Pourquoi le roi tolère-t-il pareil abus ? Pourquoi le roi n'impose-t-il pas à ces gens insolents de nouvelles contributions pour les alléger de cet argent dont ils ont vraiment trop ? »³⁰ On le voit : dès l'époque de Charles VI, l'inégalité a dû être excessive. Car on ne saurait nier que la majeure partie du peuple ne vécût alors misérablement³⁶.

La Vision de Christine, continue Wieland, est la source presque exclusive de tout ce que nous savons de la biographie de Christine³¹. L'œuvre se divise en trois parties. La première contient un tableau d'ensemble du monde et de ses merveilles. Dans la seconde, on présente dame Opinion et son influence sur le bonheur et le malheur des hommes ; dans la troisième partie apparaît dame Philosophie, consolatrice qui guérit tous les maux et toutes les souffrances des humains³². Là encore, tout n'est qu'allégorie et vision — masque que selon le goût du temps dame Philosophie empruntait afin de pouvoir utilement faire la morale³³.

Puis, Wieland tient à citer l'*Épître d'Othéa à Hector*, plus communément nommée le *Roman d'Othéa*³⁴. Il estime que c'est une des meilleures productions en vers de Christine. Au fond, le livre n'est qu'un livre d'images versifié. Il est dédié au fils aîné du fameux duc d'Orléans, frère de Charles VI, que Jean sans Peur, duc de Bour-

29. Inspiré de plus ou moins près par *BR*, I. c., 164/165.

30. Peut-être d'après *ibid.*, 160/161.

31. *Mém.*, II, 709.

32. Wieland s'inspire de *BR*, I. c., 168, mais en rendant parfois par une périphrase une expression trop obscure.

33. Souvenir de *Mél.*, I. c., 85 ou de *BR*, I. c., 159 ?

34. *Mél.*, I. c., 92 et *Mém.*, II, 714.

gogne, fit assassiner en 1467³⁵. Tous les vices et toutes les vertus, les effets des passions dérégées, les maximes qu'un loyal chevalier ne doit jamais perdre de vue, et d'autres enseignements de ce genre sont présentées au jeune prince dans ce petit livre³⁶. Ils revêtent des formes variées et appropriées que la poétesse a empruntées à la mythologie et aux poètes et dont ses vers fournissent l'application et l'explication. Ainsi Christine montre au jeune prince Saturne³⁷ moissonnant de sa faux tous les hommes et leurs œuvres, alors qu'il contemple les savants avec plaisir et respecte leurs travaux³⁸. Par là, elle veut lui inspirer de l'estime pour ceux dont c'est la mission d'éclairer le monde et sans lesquels le temps aurait tôt fait d'engloutir le souvenir des hommes et de leurs œuvres³⁹. Le tableau de Persée délivrant Andromède lui grave dans l'esprit qu'un chevalier doit toujours être prêt à risquer sa vie pour l'honneur des dames⁴⁰. Les avantages de la courtoisie lui sont rendus sensibles par l'image de la déesse de l'amour attirant à elle tous les cœurs par la grâce de ses propos séduisants⁴¹. Les effets désastreux de la colère lui sont montrés par la fureur d'Athamas tuant son épouse; les suites malheureuses d'un amour déraisonnable le sont par la destinée navrante de Pyrame et de Thisbé...⁴². Les vers de Christine sont devenus illisibles malgré le goût qu'a pu y trouver son époque⁴³; cependant, l'idée d'éveiller, grâce à des tableaux allégoriques et faciles à comprendre, dans un jeune prince, des pensées et des aspirations nobles est à l'honneur de l'intelligence de Christine et mérite attention⁴⁴.

Dans son désir d'exercer par ses écrits une influence bienfaisante, la poétesse aurait aimé rendre service même à la reine Isabelle de si mauvaise renommée. En effet, il se trouve parmi les manuscrits conservés à la Bibliothèque royale à Paris un exemplaire portant le titre suivant : *Instructions des Princesses et Dames de Cour, et*

35. Insp. par *BR*, l. c., 170 et complété par d'autres sources pour les grands événements politiques.

36. Peut-être inspiré par *Mél.*, l. c., 93.

37. *H*, XXXVI, 73.

38. *BR*, l. c., 171/2.

39. Wieland développe le terme « immortalité » trouvé l. c., 171.

40. *ibid.*, 171.

41. *ibid.*

42. *ibid.*, 172.

43. Wieland doit en juger d'après *Mém.*, XVII, 518 ss..

44. Inspiré par *BR*, l. c., 173 ?

45. *Mém.*, II, 714.

autres Lettres à la Reine Isabelle, en MCCCCV⁴⁶. Ce fut peine perdue. La reine Isabeau de Bavière et les dames de sa cour qui se modelaient avec plaisir sur leur charmante souveraine ne tinrent nul compte des enseignements moraux de la bonne Christine, se moquaient probablement de sa simplicité et restèrent — ce que l'on sait⁴⁶.

Son protecteur, le duc Philippe de Bourgogne, encouragea la poétesse à écrire la vie du roi Charles V⁴⁷. Le livre a chance d'être plutôt un panégyrique qu'un exposé historique, dit Wieland en ajoutant que c'est là le seul jugement qu'il puisse en porter. Christine n'était nullement qualifiée pour écrire une histoire digne de retenir l'attention de la postérité.

Une femme auteur aussi féconde, doublée d'une tendre mère, n'a pas oublié ses enfants; on l'imagine sans peine. Pour son fils, elle composa les *Enseignements moraux de Christine à son fils*⁴⁸; pour sa fille, le *Dit de Poissy*⁴⁹.

Wieland tient encore⁵⁰ à signaler un mot tiré des *Epîtres sur le Roman de la Rose*; Christine a adressé ces lettres à différents savants de l'époque dont les noms ne sont plus connus que grâce à la femme auteur. Et Wieland de citer les propos naïfs de la poétesse au sujet des vers fameux de maître Clopinel :

*Vous êtes, vous serez, et fûtes
de fait ou de volonté Putes.*

« Le méchant, s'écrie-t-elle, comme il ment »⁵¹.

Wieland estime qu'après ce portrait moral, il lui faut faire le portrait physique de Christine. Il relate d'abord ce que la poétesse dit elle-même de sa personne : il traduit le passage, puis le reproduit en français : « qu'elle avoit corps sans nulle difformité, assez plaisant, et non maladif, mais bien complexionné »¹. C'est un des principaux bienfaits qu'énumère dame Philosophie à la troisième partie

46. *Mél.*, I, c., 92.

47. *Ibid.*, 91.

48. *BR*, I, c., 169.

49. *Mém.*, II, 714.

50. *H.*, XXXVI, 74.

51. *BR*, I, c..

1. *Mém.*, II, 713.

de la *Vision* en exhortant Christine à en remercier le ciel². Si une femme aussi honnête en dit tant de son physique, Wieland croit que sans hésitation on peut se faire une idée avantageuse des agréments de sa personne³.

Boivin — c'est encore Wieland qui parle — nous décrit celui de ses portraits qui lui paraît être la meilleure des miniatures répandues dans ses œuvres. Il se trouve en tête de la *Cité des Dames* dans le manuscrit 7395 de la Bibliothèque royale⁴. L'auteur de l'étude sur Christine de Pisan dans la *Bibliothèque des Romans* a également vu ce portrait. Il semble avoir apporté des rectifications et des précisions à la description faite par Boivin. « Il me faut souligner ce fait, remarque Wieland, afin d'éviter le reproche d'avoir ajouté des détails de mon invention »⁵. Puis c'est la description de la miniature. Christine est représentée⁶ assise sous une espèce de dais, la tête penchée sur la main gauche et le coude appuyé sur un bureau. Elle a le visage rond, les traits réguliers, le teint délicat⁷, la taille fine, mais loin de toute maigreur. Ses yeux sont fermés; elle paraît sommeiller. Sa coiffure est une sorte de chapeau lilas, ombragé d'une gaze très déliée. Sa chemise, d'une finesse extrême, un peu entr'ouverte sur la poitrine, laisse découverte une très petite partie du haut des épaules. Sa robe est bleue, brodée d'or par le bas et doublée d'un tissu jaune foncé; elle s'ouvre sur la gorge comme de nos jours les mantelets des femmes, si bien qu'on peut entrevoir, dessous, un petit corset violet orné d'étroits réseaux d'or. L'attitude de cette femme assise et de trois autres dames, debout devant elle, semble indiquer que la miniature représente Christine à l'instant où elle a la vision décrite dans la *Cité des Dames*⁸.

**

Wieland, on le voit, a tenu à faire naître d'abord certains côtés de l'atmosphère spirituelle de l'époque où vécut Christine de

2. *ibid.*, à rapprocher de *BR*, l. c., 169.

3. Peut-être réminiscence de *BR*, l. c., 139.

4. *Mém.*, II, 713.

5. *H*, XXXVI, 75.

6. Toute cette description d'après *BR*, l. c., 139/40, sauf les passages des notes 7 et 8.

7. *Mém.*, II, 713/14.

8. Inspiré par *Mél.*, l. c., 85.

Pisan. Il dit quelques mots de Thomas, père de son héroïne, et du roi Charles V, protecteur de Thomas. L'astrologie et des préoccupations scientifiques et littéraires plus solidement fondées apparaissent. Puis, ce sont les aspects changeants de la vie de Christine, l'analyse — partielle — de son œuvre et quelques rares appréciations critiques dispersées ça et là, des traits constituant sa physiologie morale, et finalement son portrait physique.

L'attitude de Wieland en face de cette femme, de cet auteur, de cette œuvre, se dégage avec netteté.

La femme, il l'admire. Elle est intéressante par son caractère : c'est une des raisons pour lesquelles elle mérite de survivre dans l'esprit des gens de bien (« guter Menschen »)¹. Wieland fait ressortir son éducation soignée et son savoir, sa sensibilité et son intelligence, son courage en face des difficultés éternellement renouvelées de son veuvage, son fidèle attachement au souvenir d'un mari chéri, l'amour dépourvu d'égoïsme qu'elle avait pour ses enfants, son désir d'être utile qui, sur le plan humain, devient sollicitude pour sa mère et pour des parents plus éloignés, sa loyauté à l'égard d'amis même morts, sa fierté et sa pudeur effarouchées par l'idée de devoir solliciter des bienfaits et soucieuses de cacher une pénible déchéance matérielle, son indignation en face d'une richesse insolemment étalée, son respect pour les têtes couronnées, respect qui pourtant n'hésite pas à donner à l'esprit la supériorité sur la naissance, la conscience qu'elle a de la valeur de son sexe, la modestie avec laquelle elle parle d'elle-même, et enfin la pureté de son âme qui, par exemple, refuse d'accepter l'aide offerte par les ennemis de ses amis...

Des reflets de ce caractère apparaissent avec une certaine intensité dans l'image que trace Wieland de Christine auteur. C'est d'abord la naïveté, disons mieux, l'ingénuité de la poétesse. Ce trait se retrouve dans la manière dont elle fait l'éloge de son père. Puis, elle n'hésite pas à écrire pour d'autres des poésies d'amour qui pourraient la compromettre et qui la compromettent effectivement : malgré le langage insuffisamment affinée de l'époque, Christine reste en partie responsable d'avoir produit pareil effet ; car à son ingénuité viennent se joindre la sensibilité et l'imagination. Wieland lui reconnaît assez de dons poétiques pour conférer une certaine force

1. II, XXXVI, 74, note.

communicative à l'expression de sentiments fictifs. Enfin, le besoin féminin, humain d'aider, devient chez Christine auteur conscience de la mission morale de l'écrivain. Par contre, les qualités d'historienne étaient absolument refusées à pareille âme, à pareil esprit.

Parmi les œuvres, Wieland cite les *Dictiées*, c'est-à-dire de petits morceaux lyriques, le *Chemin de Long Etude*, la *Cité des Dames*, la *Vision de Christine*, le *Roman d'Othéa*, les *Instructions des Princesses et Dames de Cour et autres lettres à la reine Isabelle*, l'*Histoire de Charles V*, les *Enseignements moraux de Christine à son Fils*, le *Dit de Poissy*, et enfin les *Lettres sur le Roman de la Rose*. Wieland ne conteste pas le charme évocateur de certains de ses poèmes d'amour ; mais son jugement se fonde sur les médisances qu'ils ont provoquées et sur l'impression qu'ils ont faite sur le comte de Salisbury. L'appréciation de Wieland ne s'appuie pas sur une réaction personnelle. Du *Chemin de Long-Etude*, il fournit une analyse partielle qu'il ne mène pas jusqu'à la fin de l'ouvrage. Il constate que l'œuvre a vieilli ; de la forme, il ne dit rien si ce n'est qu'il en relève le caractère allégorique. En fait de jugement d'ensemble, il se borne à relater que le *Chemin* est la production la plus importante de Christine. Dans la *Cité* il voit un monument de l'intelligence et de l'érudition de la poétesse : c'est un livre qui a été utile à son époque. Il l'analyse succinctement mais ne donne, là encore, aucune appréciation personnelle de lettré ou d'historien de la littérature. La *Vision de Christine*, caractérisée très brièvement comme œuvre allégorique, est citée à titre de principale source biographique. L'*Épître d'Othéa* est classée parmi les meilleures productions en vers de la poétesse et résumée en une page. Là, par grande exception, une opinion personnelle est formulée : les vers sont devenus illisibles. Quant au fond, Wieland loue les intentions moralisatrices et l'intelligence de Christine. — Les autres œuvres sont simplement mentionnées sans que l'écrivain allemand ne les analyse ni ne les juge ; il fait deux exceptions à peine dignes d'être signalées : la *Vie de Charles V* est probablement un simple panégyrique qui ne relève guère de l'histoire. Quant aux *Lettres sur le Roman de la Rose*, Christine y apparaît comme championne de l'honneur de son sexe.

A deux cas près, Wieland ne marque pas sa position personnelle en face de toute cette production. On aurait tort de s'en étonner,

voire de lui en faire grief. En effet, cette attitude est tout à l'honneur de sa probité intellectuelle.

Ici, l'on touche à la question des sources.

*
**

L'étude de Wieland n'est qu'un travail de seconde main. A très peu de choses près, elle est de la compilation intégrale. Il indique du reste très loyalement les sources où il a puisé. Ce sont :

La vie de Christine de Pisan et de Thomas, son père, par Boivin le Cadet¹ ;

une de l'abbé C..., dans la *Bibliothèque universelle des romans*, 1779, octobre, II, 117-173, publiée sous le titre d'*Anecdotes sur Christine de Pisan* ;

une autre étude dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*² ;

quelques pages consacrées, encore par Boivin le Cadet, à la Bibliothèque du Louvre sous les rois Charles V, Charles VI et Charles VII³. — Faut-il chicaner Wieland de ne pas avoir cité la *Notice sur deux ouvrages manuscrits de Christine de Pisan* que l'abbé Sallier a publiée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*⁴ ? L'auteur pourrait se défendre aisément : il n'y a rien pris si ce n'est un fragment de texte original, quelques vers de l'*Épître d'Othéa*. Ce sont précisément les seuls vers qu'il a vraiment jugés en connaissance de cause. Aux autres textes, par contre, il a fait des emprunts sans compter. Il y a des passages de son étude qui sont tout simplement des traductions ; d'autres s'inspirent de très près de ses sources ; d'autres encore sont des résumés ou des développements d'écrits de chez nous. — Ce qu'il dit de Charles V et de sa bibliothèque remonte aux *Mémoires*⁵. Ce qu'il rapporte des relations de Thomas de Pisan et du roi s'appuie sur la même étude⁶. L'exposé de la vie de Christine jusqu'au moment où Salisbury entre dans cette existence, repose également sur un passage des *Mémoires*⁷. Ensuite, il puise au

1. *Mém.*, II, 704-714.

2. IV, 85-93.

3. *Mém.*, II, 690-694.

4. XVI, 515-525.

5. II, 691-695.

6. *ibid.*, 706 s..

7. *ibid.*, 706-710.

volume déjà cité de la *Bibliothèque des Romans*⁸; il y prend des détails sur la mission du comte et sur ses relations avec Christine. A-t-il pris à la page 131 son appréciation des vers de la poétesse où l'on a voulu voir l'expression d'une secrète passion amoureuse ? A la page 137 il a trouvé des considérations sur la destinée qui prive Christine successivement de tous ses protecteurs. Ensuite, ce sont de nouveaux emprunts massifs aux *Mémoires*⁹ pour les détails biographiques : c'est l'époque de la mort de Salisbury, ce sont les tribulations de sa vie de veuve sans fortune et, aussi, ses joies de mère. Wieland a intercalé, ici, des passages dont la matière lui a été fournie soit par la *Bibliothèque des Romans*¹⁰, lorsqu'il s'agit du duc de Milan et de sa fille Valentine, soit par la page 138 du même texte, quand il parle de la vie matérielle de Christine.

Dans son opinion sur la place de la poétesse dans les lettres françaises, Wieland se trouve peut-être sous l'influence du jugement qu'émet la *Bibliothèque des romans*¹¹ sur le *Chemin de Long-Etude*. Il doit aux *Mélanges*¹² le rapprochement de cette œuvre et de la *Divine Comédie*; la *Bibliothèque des Romans*¹³ l'a probablement fait penser, dans cet ordre d'idées, au *Roman de la Rose*. Toute l'analyse que Wieland consacre ensuite à ce *Chemin* allégorique provient de la même *Bibliothèque*¹⁴. Il passe sur les douze dernières pages qu'elle réserve à cette composition, pour emprunter aux pages 160 à 165 ce qu'il va dire de la *Cité des Dames*. Il complète ces données en allant aux *Mélanges*¹⁵ pour certains détails. Quant à la *Vision de Christine*, Wieland a, en premier lieu, mis à contribution la *Bibliothèque des Romans* : il en reproduit la page 168, en l'expliquant, en la délayant. Faut-il voir des souvenirs des *Mélanges*¹⁶ et de la *Bibliothèque*¹⁷ à l'endroit où il parle du caractère allégorique de l'œuvre ? En tout cas, c'est incontestablement d'après les *Mémoires*¹⁸ qu'il appelle la

8. *BR*, l. c., 127 s.

9. II, 710-713.

10. *BR*, l. c., 137, 170.

11. p. 159.

12. IV, 85.

13. p. 159.

14. pp. 141-148.

15. IV, 85-88.

16. IV, 85.

17. *BR*, l. c., 159.

18. II, 709.

Vision la source principale de ce que l'on sait de la vie de Christine. Les jugements sur l'*Épître d'Othéa* sont conformes à ce que l'auteur allemand a trouvé dans les *Mélanges*¹⁹ et dans les *Mémoires*²⁰. A la *Bibliothèque*²¹ sont empruntés les renseignements historiques sur le duc d'Orléans — renseignements qu'il a cependant tenu à compléter encore. Puis ce sont de larges emprunts à la *Bibliothèque*²² pour l'analyse du contenu du poème; et finalement les *Mémoires*²³ lui ont permis de lire quelques vers sur lesquels il a pu fonder, pour une fois, un jugement personnel.

Le titre des *Instructions des Princesses* a été relevé sur une page des *Mémoires*²⁴. Les propos de Wieland sur la reine Isabeau sont inspirés par les *Mélanges*²⁵. Ceux-ci ont encore²⁶ appris à Wieland que l'*Histoire de Charles V* a été écrite sur l'instigation de Philippe de Bourgogne. La *Bibliothèque*²⁷ l'a instruit sur Christine et le *Roman de la Rose*; il a pu y trouver à la même page un mot sur les manifestations littéraires de l'amour maternel de la poétesse pour son fils. L'auteur allemand a complété ces données en citant, d'après les *Mémoires*²⁸, le *Dit de Poissy* dédié à la fille de Christine.

Pour tracer le portrait physique de l'excellente femme, Wieland s'en est avant tout tenu au texte de la *Bibliothèque*²⁹; pour quelques détails secondaires, il a eu recours aux *Mémoires*³⁰; la toute dernière phrase du passage et cependant due aux indications fournies par une page des *Mélanges*³¹.

La majorité écrasante des données que Wieland expose à ses lecteurs provient donc, par emprunts massifs, de quelques sources abondamment mises à contribution. Il reste cependant un très petit nombre de points qui ne sont pas dus à ces textes là. A quel ouvrage

19. IV, 92.

20. II, 714.

21. BR, t. c., 170.

22. BR, t. c., 171-173.

23. XVII, 518.

24. II, 714.

25. IV, 92.

26. *ibid.*, 91.

27. BR, t. c., 169.

28. II, 714.

29. BR, 139-140.

30. II, 713.

31. IV, 85.

Wieland s'est-il reporté pour décider entre les *Mémoires*³² parlant de Philippe le Bon et la *Bibliothèque*³³ citant l'exemple de Philippe le Hardi ? D'où sait-il que les dames de Poissy vivaient selon la règle de saint Benoît ? Il serait oiseux de le rechercher : l'enquête ne mènerait qu'à des conjectures qui, par-dessus le marché, ne répandraient aucune lumière nouvelle sur la tournure d'esprit de l'auteur allemand. Ce qu'il dit de l'astrologie et de la foi astrologique des grands pourraient bien être une réminiscence de lectures faites dans Bayle. Le résultat n'apporte pas d'enseignement nouveau, et il en serait à l'avenant pour les autres points en litige. Ce qu'il dit du goût qu'avait le XIV^e siècle pour les œuvres littéraires mêlant l'utile à l'agréable est un truisme : la simple lecture des résumés des écrits de Christine le lui rappelait. Et son jugement sur Christine historienne est solidement fondé sur la psychologie du personnage.—



Avec l'étude de Wieland on se trouve donc, comme il a été dit, en face d'un travail de seconde main ; mais il est fait avec soin, et un savant moderne n'y verrait pas grand'chose à redire. On ne saurait sérieusement reprocher à Wieland d'avoir omis quelque titre ou détail biographique³⁴. Tout au plus pourrait-on lui faire grief de n'avoir pas souligné suffisamment cette sorte d'humanisme qui se manifeste dans l'œuvre de la poétesse³⁵ ni d'avoir ramené à une formule frappante la qualité de première femme de lettres que revêt Christine³⁶. Néanmoins, l'impression d'ensemble qui se dégage de ces pages reste juste.

32. II, 711.

33. I. c., 137.

34. *La Mutation de Fortune, La Lamentation, Le Livre de la Paix* (Petit de Julleville, II, 360, 365). — Wieland ne dit rien de la joie éprouvée par Christine lors de l'apparition de Jeanne d'Arc; *ibid.*, 365-366.

35. *ibid.*, 364.

36. *ibid.*, 360.

CHAPITRE VI.

MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE.¹

Comme vers Christine de Pisan, Wieland s'est senti attiré vers la reine de Navarre par des qualités morales. Les écrits de Marguerite sont pour lui un fait d'importance secondaire. Ils ne comptent que par la personne de leur auteur. L'esprit et le cœur de la reine de Navarre sont les titres grâce auxquels tous les gens de bien lui vouent un culte éternel².

Qu'est-ce à dire ? Comme réponse, Wieland renvoie à la dernière note de l'article que Bayle consacre à l'auteur de l'*Heptaméron*. On y trouve, dit-il, une « réflexion singulière ». Il faut sans doute rapprocher de ces deux termes le passage où Bayle évoquant la vie et l'œuvre de Marguerite parle de « la beauté de son génie » et de « la grandeur de son âme »³. Ces deux qualités ont découvert à Marguerite « un chemin que presque personne ne connaît ». Bayle fait ici allusion à l'attitude de son héroïne à l'égard des calvinistes. D'après certain auteur — Florimond de Rémond — elle aurait protégé les « Sectateurs des nouvelles opinions » plutôt par compassion pour eux que par haine du catholicisme. C'est pour Bayle une raison d'entonner un véritable hymne en l'honneur de Marguerite. Elle a fait un geste héroïque et qui prouve en même temps la supériorité de son intelligence : elle a su « plaindre le malheur de ceux qui errent et admirer en même temps la fidélité qu'ils ont pour les instincts de la conscience »⁴.

Courage, altruisme et liberté d'esprit, voilà donc ce qui fait aux yeux de Wieland le véritable titre de gloire de Marguerite.

1. Bibliographie : Jourda P., *Marguerite d'Angoulême*, 2 vol., Paris, 1930.

2. *H.*, XXXVI, 82 note.

3. Bayle, art. *Navarre, Marguerite de Valois, reine de*, 1^{er} article, note P.

4. Bayle, *l. c.*,

Wieland estime qu'il est inutile d'insister sur la biographie de Marguerite. Cette vie est suffisamment connue. Aussi, se borne-t-il à rappeler brièvement⁵ ce que fut l'existence de cette femme illustre parmi les femmes illustres de son époque. Au XVI^e siècle, pourtant riche en personnages éminents, on ne trouve guère de femme dépassant Marguerite en extraordinaires dons naturels, en esprit, vertu et grandeur d'âme. En guise de mots magiques qui doivent faire naître des visions précises et multiples, le texte de Wieland mentionne la naissance de son héroïne, les péripéties de sa destinée, son extraordinaire affection pour son frère François I^{er}, son influence sur lui et les services qu'elle lui rendit, sa sympathie publiquement avouée pour « ce qu'on appelait alors la nouvelle religion », la protection qu'elle accordait aux savants, notamment aux savants soupçonnés d'hérésie religieuse, et la renommée, bonne ou mauvaise, qui fut son sort en vertu même de sa noblesse d'âme, de son équité et de sa bonté, qualités qui mécontentaient les deux partis... Wieland ne veut parler dans son étude que du mérite le plus petit de Marguerite. C'est son activité littéraire.

Ayant reçu une excellente éducation à la cour du bon roi Louis XII, appelé le père de son peuple, elle se sentait portée, dès sa première jeunesse, aux belles-lettres. Elle n'en avait pas seulement le goût, mais encore le don. Durant toute sa vie, elle aimait fréquenter les hommes érudits et éclairés⁶. Au milieu des affaires publiques et de la cour la plus galante et la plus brillante de l'Europe d'alors, elle trouvait le temps de s'occuper de littérature.



Ici, Wieland aborde l'étude de l'œuvre de Marguerite. Il commence par l'énumération des écrits de son auteur ; ce sont d'un côté un recueil d'œuvres poétiques, d'autre part ses contes bien connus.

Celui-là fut publié du vivant de la reine en 1547, par son valet de chambre Jean de la Haye. Il lui donna un titre bizarre selon le goût de l'époque et l'intitula *Marguerites de la Marguerite des Princesses*. En note, Wieland n'omet pas d'expliquer le jeu de mot auquel s'est complu La Haye, puis parle brièvement du contenu du recueil ; il cite les poésies spirituelles, quatre mystères, deux dialogues du genre

5. XXXVI, 76.

6. XXXVI, 77.

qu'on appelait *moralités*, un conte allégorique portant le titre *Les satyres et les nymphes de Diane*, et fait, enfin, mention de la série de petites pièces telles que des sonnets et d'autres poésies.

Après cette énumération, Wieland s'étend plus longuement sur certaines œuvres. Il reproduit le jugement du marquis de Paulmy sur les poèmes de la reine et se sent porté à s'y ranger : les vers de Marguerite sont en général « agréables, spirituels et bien faits »¹. Tous les défauts qu'on peut leur reprocher sont ceux du XVI^e siècle ; c'est l'époque qui, de toute évidence, est par exemple responsable du « ridicule de ces pièces dévotes ». Mais Wieland cite d'autre part un petit poème : « Pour être un digne et bon chrétien... ». Il estime que la vivacité d'esprit à laquelle Marguerite se laissait aller dans ses contes ne l'a pas entièrement abandonnée dans ses vers édifiants. En effet, le refrain de ces deux strophes est malicieux et montre bien qu'en glorifiant les beautés austères de la vie dévote, Marguerite n'oubliait pas l'humaine faiblesse.

Les considérations sur le style amènent Wieland à parler, au même passage, de la *Querelle des Satyres et des Nymphes*. Le *Parnasse des Dames* l'a reproduite dans sa deuxième partie, avec des retouches selon le goût moderne. Le conte y a perdu sa naïveté, sans y gagner d'autres qualités.

Ensuite² l'étude passe aux mystères ou drames spirituels. Elle les énumère. Ce sont la *Nativité de Jésus-Christ*, l'*Adoration des Rois*, le *Massacre des Innocents*, la *Fuite en Egypte*. Wieland insiste longuement sur cette *Fuite* qui se distingue par des tableaux pleins de charme et un style délicat. On voit la Vierge épuisée endormie dans le désert, l'enfant Jésus dans les bras. Joseph est allé à la recherche de quelque nourriture. Sur ces entrefaites, des anges ont transformé sur l'ordre du Père éternel le désert en un paradis. La métamorphose se fait pendant que les anges chantent un hymne alterné dont trois strophes sont reproduites. La description de la surprise³ de la Madone qui se réveille et de son bonhomme d'époux qui revient termine ce tableau gracieux. Malheureusement, il est gâté par l'intervention de trois personnages allégoriques qui sont *Contemplation*, *Mémoire* et *Consolation*. Portant chacun un gros livre aux garnitures d'argent,

1. D'après *Mél.*, VII, 162, cité par Wieland.

2. XXXVI, 78.

3. XXXVI, 79.

ils sont descendus du ciel pour procurer à la Vierge un passe-temps édifiant. Et encore une fois, Wieland met en cause le goût de l'époque, goût douteux, mais que même une reine n'a pas osé enfreindre, si seulement elle a songé à le faire.

Après avoir montré par un exemple ce que sont les *Mystères* écrits par Marguerite, Wieland s'attache à analyser une des comédies de la reine. Il définit le genre : la comédie de l'époque — la *Moralité* — est faite de simples dialogues sans intrigue ni action. Une jeune fille entre en scène ; elle est heureuse de tout ignorer de l'amour ; une autre s'estime encore plus heureuse : elle aime et elle est aimée. Deux femmes arrivent ; l'une se lamente d'être trompée par son mari qu'elle chérit tendrement ; l'autre, d'être injustement soupçonnée à cause d'un soupirant qu'elle tolère sans pourtant l'écouter. Finalement, une petite vieille de cent ans s'amène ; elle a passé vingt ans dans le célibat, vingt ans dans le mariage, soixante ans dans le veuvage. En vertu de son expérience, cette vénérable doyenne croit avoir le droit de donner des conseils à chacune de ces jeunes dames. Elle prédit à l'une des jeunes filles que l'amour se vengera d'elle ; à l'autre, que son amant l'abandonnera ; et puis — propos inattendu sous la plume de Marguerite, princesse vertueuse et pieuse, et dans la bouche d'une sibylle de cent ans — elle conseille aux deux épouses affligées de prendre des amants ; ainsi l'une se consolera de l'infidélité, l'autre, de la jalousie de son mari. Afin de donner plus de poids à un aussi bon conseil et de procurer un partenaire à la vieille — la pièce devant se terminer par une danse — Marguerite fait encore entrer un vieillard en scène. Il affirme que les deux jeunes filles et les deux jeunes femmes ignoreraient leur propre intérêt s'ils ne donnaient suite au bon conseil de la vieille dame. La comédie⁴ se termine par l'arrivée de quatre jeunes seigneurs. Ils feront danser les dames : « Menons les danser toutes quatre ». — « Je veux bien, acquiesce le vieillard, véritable Français de la vieille France, ma vieille et moi ne ferons pas défaut. Et vous payerez cela un bon prix.

Soit ! nous allons bien vous combattre,

Ma vieille et moy, de bien danser. » —

La morale de cette petite *moralité* est fort sujette à caution, constate Wieland. Il en est de même de l'*Heptaméron*. Là aussi, il y a discordance entre la vertu inattaquable de la reine de Navarre

4. XXXVI, 80.

5. XXXVI, 81.

et le ton de l'œuvre littéraire. Pourtant, ce recueil de contes revient à Marguerite. Il y a le témoignage d'un historien tel qu'Auguste de Thou : dans l'édition de 1567 il y a la dédicace à Jeanne d'Albret, fille de Marguerite ; il y a Brantôme¹ qui affirme tenir le fait de source sûre. Et Wieland de citer le texte des *Dames illustres* : Marguerite y apparaît composant ses *Contes* pour sa distraction ; le style y est vanté pour sa douceur et sa fluidité ; ni Catherine de Médicis, ni Madame de Savoie ne furent capables d'égaliser la reine de Navarre comme auteur. Puis, un détail matériel sur la composition des nouvelles : elle les composa « la plupart dans la litière en allant par le pays. » Et finalement, Brantôme révèle sa source : « J'ai l'ouï aussi conter à ma Grand'Mère qui alloit toujours avec elle dans sa litière comme sa dame d'honneur, et luy tenoit l'escritoire... »

Wieland ne se borne pas à parler de la genèse de l'*Heptaméron*. Il ajoute une brève caractéristique du livre². Il souligne sa valeur documentaire. C'est un mérite de ces contes, dit-il, de relater fort probablement des événements réels qui se sont produits, pour la plupart, à l'époque de Marguerite. Par là, ils sont bien faits pour nous renseigner sur les coutumes, l'esprit, les manières de voir et le costume des Français de cette époque intéressante. Le cadre de ces nouvelles — il est imité du *Décameron* de Boccace — est ennuyeux, comme le sont également les enseignements moraux, souvent insupportablement plats, les conversations et discussions rarement divertissantes, mais caractéristiques que soutiennent les dames et les seigneurs durant sept jours. Les contes y nagent comme de petits poissons dans un grand plat de sauce, mais, contrairement à ce qu'on a dit du commentaire de Solin par Saumaise, la sauce ne vaut pas mieux que le poisson.

Comme pour les *Marguerites*, Wieland fournit quelques renseignements bibliographiques sur l'*Heptaméron*. Il dit que l'œuvre est connue sous ce titre, en outre sous celui des *Sept journées* et enfin, plus couramment, sous celui des *Contes de la Reine de Navarre*. Il ajoute qu'on en a fait de nombreuses éditions, une très belle ayant vu le jour quelques années auparavant, en Suisse.

L'activité littéraire de Marguerite ne fait pas perdre de vue à Wieland l'être humain caché et révélé tour à tour par les écrits.

L'auteur allemand n'oublie pas qu'il a attribué, dès le début de son étude, plus d'importance à la vie de la reine de Navarre qu'à son œuvre.¹

Deux problèmes se posent. C'est, d'abord, l'écart entre les qualités morales, la vertu de Marguerite, et la nature de certains de ses écrits. Puis, il y a la question du catholicisme de la sœur de François I^{er}.

Wieland évoque la renommée inattaquable de Marguerite en parlant de la *moralité* intitulée *Les deux filles et les deux mariées*¹. Il en interrompt l'analyse à un point assez scabreux pour céder la parole à l'éditeur du *Parnasse des Dames*² dont il traduit la réflexion morale : « On remarquera aussi que la Reine de Navarre ne se fit aucun scrupule de laisser imprimer cette Comédie, avec privilège et sous son nom; que ce fut deux ans avant sa mort; et qu'alors elle étoit dévote et même reconnue pour Catholique ».

Comment, demande Wieland, Marguerite peut-elle donner par un de ses personnages parlant sérieusement un conseil fort immoral à deux jeunes femmes ? L'explication, répond-il, est peut-être fort simple. Probablement, elle connaissait son sexe et croyait que son conseil était le meilleur possible. En outre, elle était assez franche pour dire ce qu'elle pensait. L'époque — le cœur du XVI^e siècle — et le milieu — la cour de François I^{er} —, puis sa qualité de reine lui permettaient cette liberté de propos.

Un autre point donne à Wieland l'occasion de mettre en lumière la vertu de Marguerite, ainsi que son tour d'esprit libre et enjoué. C'est l'aventure arrivée à l'amiral Bonnivet³.

Elle est connue par un des contes de l'*Heptaméron*, le quatrième de la première journée. Marguerite elle-même en est l'héroïne. Le récit est d'autant plus curieux que le sujet est des plus scabreux. En effet, il ne s'agit de rien de moins que de surprendre nuitamment et contre sa volonté une dame endormie. Le fameux amiral de Bonnivet, favori de François I^{er} et jouissant par là-même de prérogatives particulières, eut l'idée de faire aussi brutalement le satyre auprès de la sœur de son roi. Par bonheur, Marguerite se réveilla au bruit de la trappe secrète par laquelle l'amiral amoureux voulait se glisser dans sa chambre à coucher. Comme bien on pense, elle l'éconduisit de la belle manière. Pourtant, et c'est le côté le plus curieux de cette

1. XXXVI, 79/80.

2. II, 64.

3. XXXVI, 81/82.

affaire, à deux reprises il avait déjà eu recours à la violence auprès d'elle, la douceur ne lui ayant pas permis d'aboutir. La deuxième fois, il s'en était si mal tiré que durant cinq semaines il ne pouvait se laisser voir par personne. Pour le malheur de l'amiral, la princesse avait oublié de couper ses ongles. Il faut ressentir des convoitises de brute et être favori d'un souverain par-dessus le marché, pour revenir une troisième fois à la charge, après un pareil accueil. Wieland termine en disant que l'anecdote n'est pas de celles que l'on croit volontiers. Pourtant, l'authenticité en est garantie par l'historien Varillas et par la grand-mère de Brantôme. Celle-ci la tenait de la reine en personne et n'hésita pas, Marguerite morte, à la raconter à son petit-fils. Elle pouvait le faire avec d'autant moins de scrupules que la reine l'avait racontée au monde entier sur un ton enjoué, bien que sous des noms d'emprunt.

Après un exposé si long consacré à Marguerite, femme vertueuse, on s'attendrait que Wieland traitât de façon quelque peu approfondie un autre problème psychologique, moral, intellectuel. C'est celui de la foi de la reine de Navarre. Wieland fait entrevoir l'existence du problème : Marguerite, dit-il, penchait vers la foi nouvelle, protégeait les savants soupçonnés d'hérésie, cherchait pourtant à tenir la balance égale entre les deux parties⁴ et mourut très probablement hors de l'orthodoxie catholique⁵. Mais Wieland se borne à ces quelques propos succincts. Hésitation, très probablement, d'un directeur de revue qui ne voulait pas froisser de nombreux abonnés catholiques, ne fût-ce qu'en étudiant très calmement un problème encore brûlant pour bien des âmes⁶.

*
**

Les deux lignes par lesquelles débute l'étude sur la reine de Navarre reflètent peut-être tout simplement la table des matières du tome VII des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Mais tout le reste de ce premier alinéa est inspiré par Bayle. L'article *Navarre* (*Marguerite de Valois, Reine de*)¹ commence par l'évocation du

4. XXXVI, 76.

5. *Ibid.*, 80.

6. Cf. dans un ordre d'idées analogue la lettre de Wieland à Jean Müller, du 10 V. 1773, A. B., III, 155/6.

1. Bayle, éd. 1720, III, pp. 2.053-2.058.

« très grand mérite » de Marguerite, « qui se fit admirer par sa vertu, par sa piété, par son esprit et par les productions de sa plume ». Il rappelle sa naissance, ses mariages, sa tendresse admirable pour son frère, le roi François I^{er}, « tous les services qu'une bonne et habile sœur étoit capable de rendre », son penchant « vers ce que l'on appeloit les nouvelles opinions » et la protection qu'elle accorda à « ceux qui furent persécutés pour cette cause ». Dans Bayle, Wieland a pu voir que Marguerite arriva à mécontenter les deux partis religieux alors aux prises. Selon le *Dictionnaire*, elle « fit un livre qui fut censuré par la Sorbonne et se vit exposée à l'indignation des Théologiens » ; d'autre part, elle « se conduisit d'une manière que les Calvinistes ont condamnée hautement... ».

Cours extérieur de l'existence ; histoire de l'âme : dans les deux domaines, Bayle ne se borne pas à fournir de brefs résumés. Wieland lui doit des détails. En effet, pour la mésaventure de l'amiral de Bonnivet, l'auteur allemand s'est encore reporté à son cher *Dictionnaire* : non pas à l'*Heptaméron*. Wieland parle de celui-ci, il est vrai. Que cela n'induisse pas en erreur, malgré les précisions renvoyant au quatrième conte de la première journée. Bayle a fourni cette indication. Mais il a donné en outre des précisions qui ne se trouvent pas dans le récit de la reine. Le terme de favori qui caractérise Bonnivet ne figure que chez Bayle ; dans l'*Heptaméron*, l'amiral se borne à essuyer une seule défaite, pour trois dans le *Dictionnaire* ; celui-ci précise que l'amoureux éconduit resta défiguré pour cinq semaines ; le récit de la reine est muet sur ce point de chronologie. Enfin, Varrillas et la grand'mère de Brantôme sont cités par Bayle ; dans l'*Heptaméron*, rien n'aurait justifié leur présence.

Si Wieland⁴ reste fort sceptique sur l'orthodoxie catholique de Marguerite vers la fin de sa vie, il exprime très probablement la conclusion qu'il a dégagée de la longue note H de l'article de Bayle. Dans le corps de l'article, il est dit que depuis l'affaire des *Placards*, Marguerite fut « obligée... de se ménager ». Puis c'est en note, selon la consciencieuse habitude de Bayle, une substantielle énumération analytique de passages où différents auteurs plaident la cause du calvinisme ou du catholicisme de Marguerite. Est-ce que la reine a été sincère en suivant les pratiques extérieures de l'Eglise

2. *L. c.*, note O.

3. *L. c.*, renvoi 89.

4. XXXVI. 80.

de Rome ? Est-ce qu'un geste correspondait une conviction ? Bayle personnellement laisse la question ouverte : « ... si elle adhéra intérieurement à la Communion de Rome, ce ne fut tout au plus que vers la fin de sa vie. » Se trompe-t-on en supposant que Bayle voudrait voir ce *si* souligné très fortement ? Wieland, en tout cas, ne veut pas admettre sans preuve irréfutable qu'un esprit d'une trempe aussi forte ait abandonné à la fin de sa vie les convictions intimes de toute une existence de femme intelligente et courageuse. Les gestes extérieurs ne prouvent rien.

Bayle a chance d'avoir poussé Wieland vers d'autres problèmes psychologiques encore. « J'ai... à faire observer qu'une princesse toute remplie de l'amour divin ne laissait pas d'exercer sa plume sur des matières obscènes comme celle de l'*Heptameron*. » Cette remarque du *Dictionnaire*⁵ peut bien être à la base de la remarque où Wieland signale la vertu de Marguerite et le caractère scabreux de son œuvre principale⁶. Chez Bayle encore, il a trouvé dans le corps de la même note le titre des *Sept journées* et en outre les doutes qu'on a pu émettre sur la reine comme auteur de l'*Heptaméron*. Mais la même source a également fourni le témoignage de Thou, la dédicace à Jeanne d'Albret, l'affirmation de Brantôme et la conviction personnelle de Bayle que Marguerite a composé le recueil à la renommée compromettante.

Finalement, il semble bien que Wieland ait dû à Bayle⁷, non pas au texte même de Brantôme, le passage sur la composition des *Contes* par Marguerite⁸. Le texte reproduit par l'auteur allemand ne correspond du reste exactement ni au *Dictionnaire*, ni aux *Mémoires*.

Si Bayle a appris à Wieland que Marguerite fut élevée à la cour de Louis XII, une autre source, plus importante pour ce point que le *Dictionnaire*, est venue compléter une indication trop brève. La prédilection précoce que la reine de Navarre montrait pour les lettres, ses dons pour ce genre d'activité, sa manière de vivre à la cour de son frère — cour qui était alors la plus voluptueuse et la plus fastueuse de l'Europe — ont été évoqués, selon toute vraisemblance,

5. *l. c.*, note N, fin.

6. XXXVI, 80.

7. *l. c.*, note N.

8. XXXVI, 81.

d'après une inspiration venue du *Parnasse des Dames*¹ : la mention que ce recueil et Wieland font de Christine de Pisan² est assez concluante. On est encore davantage porté à adopter cette manière de voir quand on considère quelle somme d'autres apports — purement littéraires, cette fois-ci — Wieland doit au *Parnasse*.

Très loyalement, il cite le recueil trois fois³. Il indique une piste qui, suivie, fournit une ample moisson de renseignements.

C'est dans le *Parnasse*⁴ que Wieland a pris le titre du recueil des *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, le nom et la qualité de Jean de la Haye qui le publia, la date de l'édition princeps, 1547, et le renseignement chronologique d'après lequel le volume fut publié du vivant de la reine⁵.

Le *Parnasse* publie⁶ un *Couplet à Jésus-Christ* et *Les perfections du chrétien, cantique*, permettant à l'auteur allemand de dire que les *Marguerites* contiennent des poésies spirituelles. A la même source il trouve deux sonnets⁷ et le conte allégorique intitulé *Les Satyres et les Nymphes de Diane*⁸. Wieland insiste, en la regrettant, sur la forme modernisée que le recueil a donnée à ce conte : la naïveté primitive en a disparu, sans avoir été remplacée par une autre qualité. — Puis, Wieland semble devoir au *Parnasse*⁹ le nom générique de *moralité* qu'il donne¹⁰ à la comédie des *Deux filles et des deux mariées*.

Mais avant tout, Wieland a pris au *Parnasse* des résumés de pièces et deux textes lyriques : le premier de ceux-ci¹¹ s'appelle *Les perfections du chrétien*¹², le deuxième¹³ est tiré de l'analyse que le recueil fait du mystère appelé *La fuite en Egypte* par Wieland, nommé *Du désert* par le texte français.

Ce que Wieland dit de ce *mystère* correspond de très près

1. II, 32.

2. *Parnasse*, II, 32, note; *H*, XXXVI, 77.

3. XXXVI, 77, 79, 80.

4. II, 38.

5. XXXVI, 77.

6. II, 50, 51.

7. *l. c.*, 53, 55.

8. *l. c.*, 40-49.

9. *l. c.*, 56.

10. XXXVI, 79.

11. XXXVI, 77, 78.

12. *Parnasse*, II, 51.

13. XXXVI, 78.

à ce qu'en dit le *Parnasse*¹⁴. Cependant, il ne va pas jusqu'à comparer, comme le fait sa source, cette pièce « à un des jolis Ballets du dix-huitième siècle ». Il se borne à en louer « les tableaux charmants et le style délicat. » En outre, il reproduit seulement trois sur quatre couplets chantés par les anges.

Après le texte spirituel, c'est un texte d'une autre veine, assez proche de celle qui alimente certains fabliaux. C'est la *Comédie des deux filles et des deux mariées*. Si Wieland en relate le contenu d'abord d'après les *Mélanges* du marquis de Paulmy¹⁵ il a recours pour les deux derniers tiers environ au *Parnasse*¹⁶. Les prophéties adressées aux jeunes filles par la vieille en sont tirées, ainsi que les conseils donnés aux femmes mariées. L'arrivée du vieillard et des quatre jeunes seigneurs qui, tous les cinq, danseront est inspirée par la même source. Les trois vers cités dans l'analyse de la petite comédie se trouvent également dans le recueil français. Les réflexions faites par le *Parnasse* et reprises par Wieland au sujet de la morale de cette pièce d'une part, de la vertu de Marguerite d'autre part, ont déjà été rapportées.

Une seconde anthologie, les *Annales poétiques*, a permis à Wieland de compléter les données fournies par le *Parnasse*. Si Wieland¹⁷ mentionne des pièces d'importance moyenne (« kleinere Stücke ») dues à Marguerite, il songe à quelques poésies publiées par les *Annales*. Il y a trouvé, en cinq strophes de huit vers, la *Réponse pour une Dame à un amant qui ne s'exprimoit que par ses yeux*¹⁸; il y a lu, encore en cinq strophes de huit vers, une poésie *Sur la maladie de François I^{er}*¹⁹. Mais avant tout, grâce aux *Annales*, il a pu comparer pour les *Satyres* un remaniement plus proche de la version originale avec la forme par trop modernisée dans le *Parnasse*. Les *Annales*²⁰ reproduisent le conte, comme avait fait le *Parnasse*. Mais elles mettent en garde contre le texte que celui-ci présente au lecteur. Elles conviennent qu'on « pourrait louer... le style de l'Editeur (du *Par-*

14. II, 60-62.

15. XXXVI, 79; *Mél.* VII, 105/6.

16. XXXVI, 79/80; *Parnasse*, II, 63/64.

1. XXXVI, 77.

2. *Annales*, II, 103/4.

3. *L. c.*, II, 1^{re}5/6.

4. II, 93-102.

nasse) ; mais il est difficile d'y reconnaître celui de Marguerite »⁶. Cela est exact : les vers de la reine de Navarre dans les *Annales* sont moins fluides, plus rocailleux que ceux du *Parnasse*. Mais ils sont bien plus gonflés de sève ; on y sent palpiter une vie plus brusque, mais aussi plus forte.

Enfin, c'est la dernière des sources utilisées par Wieland pour son étude sur Marguerite. Il s'agit des *Mélanges* de Paulmy. C'est à eux que Wieland doit l'idée de consacrer quelques pages à la reine de Navarre¹. C'est à eux pourtant qu'il a fait des emprunts bien peu importants. Quand il parle² de quatre pièces dramatiques appelées *mystères* et de deux morceaux dialogués qualifiés de *moralités*, cette énumération est très probablement inspirée par le recueil du marquis de Paulmy³ : là, il est question de quatre « Mystères dramatiques, d'une Comédie et d'une Farce ». La dernière partie de cette nomenclature n'est pas conforme à la formule simplifiée de Wieland. Mais le *Parnasse*⁴ cite tout bonement cinq comédies, sans distinction de genre, Bayle ne parle que de « comédies » et les *Annales* sont tout à fait muettes sur ce point de la production littéraire de Marguerite. Et si, comme il a été dit, le terme de *moralité* est emprunté au *Parnasse* — à un passage où il est question des œuvres dramatiques de l'époque en général, non pas à une page consacrée à Marguerite en particulier — la définition que Wieland donne de ce type d'ouvrage⁵ provient des *Mélanges*⁶ : ceux-ci parlent d'une « suite de Dialogues, dénués d'intrigue et d'action » ; Wieland, « de simples dialogues sans intrigues ni action ». L'énumération des titres des quatre mystères⁷ a pour source probable également les *Mélanges*⁸ ; ils sont, avec le *Parnasse*⁹, les seuls à donner ces titres ; ils sont même les seuls à donner celui de la *Fuite en Egypte* : le *Parnasse* cite simplement *Du désert*, les *Mélanges*, eux, fourn

5. l. c., II, 90.

1. XXXVI, 37, 51.

2. XXXVI, 77.

3. *Mél.*, VII, 104.

4. II, 57.

5. XXXVI, 79.

6. VII, 105.

7. XXXVI, 78.

8. VII, 105.

9. II, 57.

un double titre et parlent du *Désert* ou de la *Fuite en Egypte*. Paulmy a du reste été plus qu'une source de vocables et de titres : c'est à lui que Wieland doit le premier tiers environ de l'analyse des *Deux filles et des deux maries*". L'emprunt fait par l'auteur allemand s'arrête au passage où sa source évoque la grande expérience de la vieille de cent ans qui va assister de ses conseils les représentantes de la jeunesse. — Pour clore l'énumération des apports fournis par Paulmy, il convient de rappeler encore le jugement sur les vers de Marguerite : Wieland le transcrit en indiquant honnêtement sa source". Peut-être, le silence des *Mélanges* sur l'abandon du protestantisme par Marguerite à la fin de sa vie¹² a-t-il confirmé Wieland dans sa manière d'envisager les convictions religieuses de la reine.

*
**

De brèves évocations biographiques ; des points de repère psychologiques ; quelques indications bibliographiques ; des jugements littéraires et des opinions sur la valeur humaine de Marguerite : voilà la matière que Wieland expose dans les pages consacrées à la reine de Navarre.

Sur quoi celles-ci s'appuient-elles ? Sur quatre sources de seconde main, sur quelques « morceaux choisis » et sur l'*Heptaméron*.

Que vaut le travail de Wieland ?

Ce que Wieland dit de la biographie de Marguerite est, en gros, exact. On ne saurait équitablement lui reprocher d'avoir affirmé, à tort, mais sur la foi d'une source telle que Bayle, que Marguerite a eu un rôle politique important.¹ Il semble pourtant que sur un point de psychologie l'auteur allemand aurait pu pousser plus loin son investigation. Wieland s'étonne de l'écart entre la tenue morale de l'*Heptaméron* et la vertu de Marguerite. S'il avait mieux médité ou peut être simplement mieux lu les considérations à la fin de chaque nouvelle, il aurait compris davantage la portée morale du recueil : celui-ci veut montrer la faiblesse de l'homme sans Dieu².

10. XXXVI, 79, resp. *Mél.*, VII, 105/106.

11. Cf. plus haut, p. 234.

12. *Mél.*, VII, 101/102.

1. Jourda, 1.075.

2. *Heptaméron*, fin des 34^e et 48^e nouvelles.

Et Wieland qui connaissait les fabliaux aurait dû saisir la différence profonde entre ceux-ci et les contes de Marguerite : « elle inaugure le sérieux, la pitié, le tragique ». Et puis, « du conte destiné à amuser, elle fait un instrument d'observation, une méthode de description des passions humaines ».³

Par contre la formule de Wieland selon laquelle Marguerite, sans être bonne catholique, était pourtant une âme religieuse, a chance d'approcher du vrai. Justesse due au vague de la formule ou à la perspicacité psychologique de Wieland ? En tout cas, Wieland n'est guère démenti par le plus récent biographe de la reine, M. Jourda qui écrit : « En réalité, sensible et enthousiaste, Marguerite a trouvé dans le mysticisme le moyen de ne pas rompre avec l'Eglise tout en vivant d'une vie religieuse très personnelle...⁴ Catholique, elle ne l'était plus, protestante elle ne l'était pas encore⁵. »

Quant au côté bibliographique de l'étude, Wieland n'a pas mis à profit toutes les données fournies par ses sources. Il aurait pu trouver *La Coche* citée et analysée par les *Mélanges*⁶ qui l'auraient également renseigné sur la sixième des œuvres dramatiques de Marguerite, sur la *Farce de Trop, Prou, Peu et Moins*⁷. Le *Parnasse*⁸ en dit, du reste, également quelques mots. Et dans Bayle⁹, l'auteur allemand aurait pu cueillir les titres du *Triomphe de l'Agneau* et du *Miroir de l'âme pécheresse*.

On comprend que Wieland ait choisi, comme objets de son analyse, un mystère et une moralité de Marguerite. C'étaient là des textes difficilement accessibles au grand public. Il faut aussi le louer, pour les mêmes raisons, d'avoir reproduit deux spécimens du lyrisme de la reine. Il pouvait passer plus rapidement sur les *Nouvelles*. Qui le voulait pouvait aisément se les procurer : comme preuve, Wieland cite une édition contemporaine¹⁰ qu'il possédait dans sa bibliothèque¹¹.

Dans quelle mesure Wieland avait-il une connaissance directe de

3. Lanson, *Hist. de la Litt. franç.*, p. 239 ; cf. également Jourda, p. 1.079.

4. *ibid.*, p. 1.065.

5. *ibid.*, p. 1.071.

6. VII, 103/4.

7. *ibid.*, p. 107.

8. II, 65.

9. Note N.

10. XXXVI, 80.

11. Berne, 3 vol., 1780 ; *cat.*, n° 2.449-2.451.

l'Heptaméron ? Il est peu probable qu'il l'ait lu dans son entier, bien que la langue de Marguerite ait dû être moins hérissée de difficultés pour lui que celle de Rabelais¹². Mais Wieland a certainement fait de nombreux sondages. Dans le *Prologue* il a trouvé l'affirmation que les *Nouvelles* s'appuyaient sur des faits authentiques¹³ ; de même il y a lu le nom de Boccace — fourni, du reste, encore par l'inévitable Bayle¹⁴. Et c'est la lecture des contes mêmes qui a dû apprendre à Wieland qu'ils fournissaient de nombreux témoignages sur la civilisation du XVI^e siècle.

Il ne les goûtait du reste pas particulièrement, les nouvelles. Dès 1777, il les juge avec assez de dureté¹⁵, les plaçant sur le niveau, voire au-dessous du niveau d'un recueil d'ineptes contes édifiants. Il voit dans les récits de Marguerite en premier lieu des documents historiques. S'il a raison de trouver le cadre à la manière de Boccace assez dépourvu d'attraits, il a tort de conclure par une phrase un peu obscure où il confère aux récits du recueil le même brevet d'ennui qu'aux considérations morales qui suivent chacun d'eux¹⁶. —

En parlant du lyrisme, Wieland¹⁷ se sent porter à ratifier le jugement de Paulmy. L'auteur allemand croit ne pas se tromper en reconnaissant à ces vers fraîcheur et vivacité d'inspiration et correction de facture, tout en leur trouvant encore la trace des défauts du XVI^e siècle. Là, Wieland a vu plus juste que pour *l'Heptaméron*. Car « les vers de Saint-Gelais, de Brodeau, de Chappuis sont l'œuvre de rimeurs appliqués, d'esprits fins, ceux de la reine sont d'un poète... Traduisant... les plus intimes, les plus secrètes de ses émotions, elle est, à l'aube de notre littérature moderne, la première de nos lyriques »¹⁸. Wieland n'a pas connu assez de textes lyriques de Marguerite pour se former un jugement aussi nuancé ; il a pourtant le mérite d'avoir senti qu'il y avait dans ses poésies quelque chose de nouveau et qui avait sa valeur intrinsèque.

12. Cf. le présent ouvrage, III^e partie, sur « Wieland et la langue française ».

13. XXXVI, 82 ; comme témoignages des lectures faites par Wieland, cf. XI, 247 s..

14. *art. cité*, note N.

15. XXXV, 401, où il parle du reste des cent contes de Marguerite.

16. XXXVI, 82.

17. XXXVI, 77.

18. Jourda, I, c., 1.078.

Enfin, il ne faut formuler aucune restriction, quand Wieland exalte la valeur humaine de Marguerite. Il faut seulement protester lorsqu'il dit que ses écrits tirent leur prix de la personnalité morale de Marguerite. C'est sous-estimer grandement leur valeur intrinsèque. Cependant, le fait rappelle que les qualités humaines de la reine de Navarre ont été le point de départ de l'étude du *Merkur*¹⁹. Certes, ce n'est pas là un principe d'historien des lettres. Mais Wieland n'a pas eu l'ambition de l'être dans la rigueur du terme. Il ne faut pas perdre de vue que ses pages sur Marguerite sont écrites pour une revue de bonne tenue littéraire, sans doute, mais qui devait compter avec un public aux goûts multiples. L'aridité que confère trop souvent la précision scientifique aurait risqué de rebuter une grande partie des lecteurs. Wieland a dû faire une large part à l'anecdote, au pittoresque. Pourtant, il reste substantiel et s'interdit tout exposé fantaisiste. Son travail est de bonne « vulgarisation », s'il est permis d'appliquer à un auteur du XVIII^e siècle ce terme né à plus de cent ans d'intervalle.

19, XXXVI, 76, 82.

CHARPITRE VII.

LOUISE LABÉ.¹

La vie, le caractère, l'œuvre et la renommée de Louise Labé ont sollicité la curiosité et la sensibilité de Wieland. Il a consacré à la Belle Cordière une étude qui paraît au troisième volume du *Mercur* de 1781².

Voici, telle qu'elle est retracée par ces pages, la biographie de Louise. Elle naquit³ à Lyon en 1526 ou 1527. Son père s'appelait Charly, dit Labé. C'est tout ce qu'on sait de lui. On ignore si c'est lui qui fit donner à sa fille une éducation qui sortait à un tel degré de l'ordinaire. A l'âge où la plupart des filles ont à peine abandonné leurs poupées, Louise était déjà une merveille de son sexe. Puis⁴, lance au poing et casque en tête, elle se rendit, en 1542, au siège de Perpignan et y rejoignit l'armée du dauphin qui plus tard allait être le roi Henri II. Sous le nom du capitaine Loys, elle y fit la sensation que l'on peut imaginer. Cette entreprise, loin de nuire à la jeune héroïne, fit d'elle l'objet de l'admiration des chevaliers galants et courtois qui se trouvaient auprès du prince. C'est probablement là que l'Amour apprit à la jeune fille aventureuse que son cœur était formé d'une matière trop tendre pour qu'elle pût jouer impunément le rôle des Marfise et des Bradamante. Aussi, la campagne restant infructueuse, Louise retourna en robe longue à Lyon, reprit l'aiguille d'Arachne et le luth de Sapho et chanta la blessure inguérissable qu'avait reçue son cœur au camp de Perpignan.

1. Bibliographie: *Œuvres de Louise Labé*, éd. Ch. Boy, 2 vol., Paris, 1887.
Joseph Aynard, *Les poètes lyonnais*, Paris, 1924.

Albert Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*,
Paris, 1906.

2. *Mercur*, 1781, III, 23-38; *H*, XXXVI, 83-90.

3. XXXVI, 84.

4. *ib.*, 86.

Puis, on ne sait plus rien de certain sur elle, jusqu'en 1555. A ce moment, elle publie ses écrits. Elle les munit d'une préface apologétique et les dédie à Mlle Clémence de Bourges, Lyonnaise. La signature ⁵ Louise Labé, le ton de la dédicace, le caractère amoureux de la majeure partie du recueil font supposer que le mariage de Louise avec Ennemond Perrin ne se place qu'après la publication de ses œuvres. Perrin était un riche cordier arrivé à faire sa profession en gros sur une échelle très importante. Il possédait une grande maison, un vaste jardin dans le style magnifique de l'époque et bon nombre de bâtiments qui lui servaient pour son commerce et son industrie. Il occupait ainsi une rue entière, celle qui aujourd'hui a conservé encore le nom de la Belle Cordière. Perrin a dû être un homme déjà âgé lorsqu'il s'adjoignit une si aimable épouse. Mort sans enfants quelques années plus tard, il laissa toute sa fortune à sa femme en lui substituant ses neveux. Louise elle-même mourut en mars 1566, à l'âge de quarante ans.

Par elle, la maison de son mari était devenue une Académie des Muses et des Grâces. Savants, artistes, étrangers attirés par la renommée de Louise, femme d'esprit et pleine de charmes, venaient en foule. Ils y trouvaient les agréments de sa compagnie, bonne société, et, probablement, en outre bonne chère. Le vieil Ennemond se sentait honoré d'être l'époux d'une femme qui avait une cour de tant de seigneurs distingués et érudits, et qui lui procurait, dans ses vieux jours, des amitiés si précieuses. Bref, ce fut l'époque où Louise tenait à Lyon comme le rôle d'une nouvelle Aspasie. Mais il y avait des gens malveillants et la foule qui ignore le culte des Grâces et ne sait pas ce que les âmes nobles appellent l'Amour. Des calomnies⁶ firent paraître Louise dans une lumière absolument fausse. Là aussi, elle eut le sort d'Aspasie.

En retraçant l'histoire de cette vie, Wieland a, bien entendu, parlé de la valeur intellectuelle et du caractère de Louise Labé. Son éducation⁷, dit-il, était à l'avenant de ses qualités et de ses goûts. Dès sa quinzième année, elle réunissait en elle tous les dons de Minerve. Elle chantait, jouait du luth, savait le grec et le latin, l'italien et l'espagnol; elle brodait comme Arachné, s'entendait à manier les armes et à monter un destrier comme la Camille de

5. *ib.*, 87.

6. *ib.*, 88.

7. *ib.*, 84.

Virgile; comme celle-ci, elle aimait la chasse et tous les exercices d'homme et de guerrier. Il est possible qu'elle ait été quelque peu romanesque⁸ et sensible aux appels du merveilleux dans l'œuvre de l'Arioste⁹. Cela expliquerait suffisamment son séjour à l'armée devant Perpignan¹⁰. On ne risque guère de se tromper en lui attribuant un cœur fait de naïveté et de bonté. Ce sont du reste les qualités qui exposent le plus aux embûches de l'amour. Et Louise a su aimer passionnément. Elle le dit avec franchise : l'amour a été la source de toutes ses faiblesses¹¹. —

Passant de l'auteur aux œuvres, Wieland les mentionne toutes; après la dédicace citée précédemment ce sont¹² trois élégies, vingt-quatre sonnets et le *Débat de Folie et d'Amour*, écrit en prose et formant cinq dialogues d'après une fable connue. Wieland caractérise ce *Débat* : rédigé dans le style de l'époque avec esprit et enjouement, il ne mérite pas d'être qualifié de drame, pas plus que le *Banquet* de Platon. Wieland ne partage pas l'avis de l'auteur du *Parnasse des Dames* pour qui cette œuvre est la seule comédie écrite au XVI^e siècle dans « le genre charmant de l'auteur de l'*Oracle et des Grâces*¹³. » Pour les autres compositions de Louise, Wieland se borne à dire¹⁴ qu'elles respirent, dans leur style naïf, toutes ou presque toutes la passion, et une passion qui a chance d'être vraie. Il ne lui semble pas que Louise l'ait feinte, simplement à titre d'exercice poétique.

Une question hante Wieland : c'est la renommée de la poétesse; c'est Louise Labé dans le jugement souvent sévère de ses contemporains et de la postérité.

Wieland ne nie pas qu'il n'y ait prétexte, et même plus que prétexte à pareilles rigueurs : ce sont ses propres poésies à elle, et les poèmes hyperboliques et indiscrets de ses admirateurs; mais si Du Verdier et Bayle à sa suite l'ont ignominieusement appelée

8. *ib.*, 86.

9. *ib.*, 85.

10. *ib.*, 86.

11. *ib.*, 85.

12. *ib.*, 90.

13. L'auteur en est G.-F. Poulain de Saint-Foix; les deux œuvres sont qualifiées, par leurs sous-titres, de comédies; les *Grâces* ont été représentées à la Comédie Française (Barbier, *Ouvrages anonymes*).

14. XXXVI, 88.

« Courtisane Lyonnaise », aucun argument solide ne vient à l'appui de cette qualification infâme. Wieland invoque, pour la défense de la poétesse, deux faits de sa biographie : d'abord le ton de la préface-dédicace adressée à Clémentine de Bourges, jeune fille lyonnaise de bonne famille et d'une renommée sans tache, connue en outre pour sa beauté, ses talents et son amour des sciences ; ce ton prouve, au gré de Wieland, que Louise avait la conscience pure en publiant ses poèmes et ne craignait que des blâmes d'ordre littéraire. En second lieu¹, Wieland souligne la signification du mariage de Louise. Perrin a été un homme simple, sans prétentions, soit, il n'en était pas moins un riche bourgeois considéré. Il s'est marié après la publication des œuvres de Louise et a fait de sa femme sa légataire universelle. Ces faits prouvent que la poétesse avait eu une conduite irréprochable comme jeune fille et comme femme.

Wieland concède pourtant que les poèmes de la Belle Cordière respirent presque tous la passion, et que l'apologie adressée aux dames de Lyon² parle à ce sujet un langage suffisamment clair. Mais Marguerite de Navarre, femme d'une vertu inattaquable, n'a-t-elle pas écrit des nouvelles très libres ? Est-il, alors, équitable de faire une courtisane de la naïve Louise qui a seulement ressenti une passion involontaire et vraie pour un seul homme infidèle et insensible ? Quant aux éloges poétiques que lui ont adressés ses admirateurs, ils seraient sans doute fort compromettants pour une jeune fille ou une femme d'aujourd'hui. Ils font croire que la Belle Cordière était bien généreuse de ses baisers³, bien vite prête à laisser contempler un sein « large, poli, profond et plein », et qu'elle ne menaçait nullement de se fâcher quand l'imagination des poètes rôdait autour d'autres trésors, cachés, ceux-ci. Mais là, riposte Wieland, il faut tenir compte de trois points. Le poète, en composant ces vers, était amoureux ; donc, il n'était pas pleinement responsable. Ensuite, il s'est inspiré de l'Olympie de l'Arioste, modèle qu'il est allé jusqu'à copier d'assez près. Enfin, les conceptions sur ce qui est bienséant ont changé. Et le défenseur de Louise cite, à l'appui de ses dires, Ronsard, Marot et Brantôme. Il convient du reste que tout ce plaidoyer ne lave pas la Belle Cordière de tout soupçon. « Aimable, tendre, pasisonnée, ne tenant dans sa manière de voir nul compte des

1. *ib.*, 89.

2. *ib.*, 88.

3. *ib.*, 89.

usages habituels de son sexe, entourée d'admirateurs qui lui offraient leurs hommages en prose et en vers et qui n'étaient peut-être pas tous portés à aimer comme Pétrarque¹ pour le plaisir de composer des sonnets en l'honneur de l'idole de leur cœur — elle a fort bien pu octroyer ce qu'on appelait alors le don de l'amoureuse mercy à un favori, voire, au cours du temps, à plus d'un favori. Mais, *de occultis non judicat ecclesia* ». Et il faut croire qu'en tout état de cause, elle a respecté les lois de la bienséance.

**

A lire l'étude de Wieland et les notes de cette étude, on dirait que la documentation en a été puisée à des sources multiples. Bayle est cité, naturellement, puis les *Bibliothèques françaises* de Du Verdier et de La Croix du Maine, l'une de 1585, l'autre de 1584; ensuite, l'*Histoire de Lyon* de Guillaume Paradin, le *Parnasse des Dames* et, enfin, l'édition des *Œuvres de Louise Labé*... à Lyon, chez les frères Duplain, publiées par une société de gens de lettres en 1762. Cette édition contient, en tête, des *Recherches sur la vie de Louise Labé Lyonnaise*, et, à la fin, des *Escriz de divers poètes à la louange de Louise Labé Lyonnaise*.

Pour mémoire, il faut encore citer les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*². Fait curieux : ils n'ont fourni aucune donnée à Wieland, mais lui ont très probablement inspiré l'idée de consacrer quelques pages à la belle poétesse³.

La source essentielle de l'étude de Wieland sont les *Recherches* dans l'édition de 1762. Il y a pris la date, approximative, de la naissance de Louise, et le nom de son père. Il y a aussi vu qu'en dehors du nom on ne savait rien de Charly⁴, et s'élève en bonne logique contre les fables qu'en contradiction avec elles mêmes les *Recherches* veulent échauffer : ces hypothèses ont trait à la manière dont Charly aurait élevé sa fille et lui aurait fait faire son entrée dans le

4. *ib.*, 90.

1. Pour Bayle, Du Verdier, La Croix du Maine, Paradin, cf. *H.*, XXXVI, 88; pour le *Parnasse*, *l. c.*, 83, 90; pour les *Œuvres* de Louise, *l. c.*, 90; le passage des *Mélanges* se trouve *Mél.*, VII, 155-160.

2. *H.*, XXXVI, 51.

3. Labé, *Œuvres*, p. V.

monde⁴. Mais l'auteur allemand revient à cette source lorsqu'elle expose les qualités intellectuelles, guerrières et domestiques⁵ de Louise. Il met quelques fioritures aux récits des *Recherches*, mais ne change rien à leurs données matérielles. Il suit celles-ci parce qu'elles reposent soit sur des poésies de Louise, soit sur les *Escriz de divers poètes*. La participation au siège de Perpignan, le nom de Capitaine Loys, l'attention générale qu'elle y attira sur elle, l'issue malheureuse de cette entreprise militaire, la vie studieuse après la vie au camp... tous ces détails proviennent des *Recherches*⁶. Mais celles-ci remontent de leur côté aux *Escriz*⁷ pour le siège de Perpignan, et à Du Verdier⁸ pour le surnom masculin de Louise. Wieland estimait sans doute qu'il ne s'avancait pas trop témérairement en acceptant ces deux points. Quant aux autres, il se sentait mis à l'abri par la logique des choses.

Les emprunts faits par Wieland aux *Recherches* continuent, copieux, dans les passages consacrés au mari de Louise⁹ et à la date de la mort¹⁰ de la poétesse. Il s'y mêle, peut-être, au sujet du jardin de Perrin, une réminiscence déjà un peu effacée mais qui condense, d'une poésie¹¹ d'un des admirateurs de la Belle Cordière. Sur ces points, l'auteur allemand pouvait à bon droit accorder crédit à sa source. La rue de la Belle Cordière à Lyon¹² ne vient-elle pas corroborer les précisions des biographes sur les richesses de Perrin ? Et si Wieland admet comme probable que Perrin était déjà un homme d'un certain âge en épousant Louise, n'y a-t-il pas, pour rendre fort défendable cette hypothèse, la richesse¹³ du cordier où l'on peut aisément voir le fruit d'un long labeur, n'y a-t-il pas sa mort après quelques années de mariage seulement, n'y a-t-il pas la stérilité¹⁴ de cette union ? Faut-il chicaner Wieland d'avoir cru au testament du cordier en faveur de sa femme ? Wieland pourrait riposter en demandant pour quelles raisons il n'aurait pas dû le considérer comme historique.

4. *ib.*, VI, VIII.

5. *ib.*, VII, XII.

6. *ib.*, VII-IX.

7. *ib.*, 185.

8. Reproduit par Bayle, art. *Labé*, note B.

9. Labé, *Œuvres*, X, XXI, XXII.

10. *ib.*, XXII.

11. *ib.*, 187 ss. ; cf. aussi p. X, « un jardin spacieux et agréable ».

12. *ib.*, X-XI.

13. *ib.*, X.

14. *ib.*, XXI.

La description du *Salon* avant la lettre que tenait Louise à Lyon, dans la maison de son mari, ne s'inspire plus uniquement des *Recherches*¹⁵. Une fois de plus, Bayle a été mis à contribution. D'après les *Recherches*, la maison de Perrin est fréquentée exclusivement par des savants et par des gens aimables ou désirant le devenir. Le *Dictionnaire* donne avec le texte de Du Verdier, sa source, une allure plus galante à son récit : il parle de « seigneurs, de gentilshommes et d'autres personnes de mérite ». Bayle mentionne également les « confitures exquis »¹⁶, alors que les *Recherches* sont muettes sur de prétendue joies de la table. Il paraît indubitable que Wieland se soit laissé inspirer ou du moins impressionner par les touches plus fortes du *Dictionnaire*. En effet, il se rapproche de ce ton et s'éloigne de celui du reste de son étude, lorsqu'il parle des charmes de Louise qui attireraient tout ce monde venant « en masse », et lorsqu'il évoque les repas et les bons vins que le vieil Ennemond — c'est presque le « bonhomme de cordier » de Bayle — fait servir aux admirateurs de sa femme.

Wieland quitte le *Dictionnaire* — et pour cause — et revient s'inspirer des *Recherches* pour expliquer la genèse de la renommée fâcheuse de Louise Labé. Les propres poésies de la Lyonnaise et les éloges indiscrets et hyperboliques de ses soupirants sont pour beaucoup dans cette célébrité équivoque. Mais, continue l'auteur allemand, des âmes jalouses et grossières y ont ajouté leurs calomnies. L'envie de femmes intellectuellement inférieures, mais socialement supérieures à cette affranchie, s'est acharnée contre une victime honnête, disent les *Recherches*¹⁶. Wieland donne, on le voit, une explication analogue à celle de sa source française; mais il n'accuse pas que le sexe faible et beau. Est-ce par respect pour les femmes ? Ou a-t-il si mauvaise opinion de leurs compagnons ?

Les *Recherches* ont du reste suggéré à Wieland un argument en faveur de l'honnêteté de la poétesse. Ce texte souligne la signification que prend, dans cet ordre d'idées, l'étroite amitié de Clémentine de Bourges et de Louise. « Si les mœurs de Louise, dit la source française, eussent été équivoques, est-il à présumer que la famille de Clémentine eût consenti à des liaisons si particulières ? »¹⁷.

15. *ib.*, XII, XIII.

16. *ib.*, XIV.

17. *ib.*, XX.

En outre, on trouve soulignée dans le même texte¹⁸ la différence de ce qui était bienséant en matière poétique au XVI^e siècle et de ce qui l'était au XVIII^e. Et ce sont encore les *Recherches* qui relèvent dans quelle mesure le testament de Perrin plaide en faveur de la conduite honnête de la Belle Cordière¹⁹.

À côté des apports des *Recherches*, ceux que fournit Bayle disparaissent. Il a déjà été dit comment Wieland, évoquant le *Salon* de Louise, avait pris leur bien à ces deux sources. En dehors de ce point, le *Dictionnaire* n'existe que pour être combattu. L'auteur allemand s'élève avec raison contre la manière dont Bayle a écrit son article sur Louise Labé; il lui reproche de ne s'être inspiré que de Du Verdier, de n'avoir ni lu les écrits de la Belle Cordière, ni consulté un autre historien où il aurait pu trouver des jugements plus favorables à Louise; il constate, en résumé, que Bayle, à cette occasion, se trouve entièrement abandonné de son habituel esprit d'équitable critique.

Cependant, on aimerait savoir si Wieland est lui-même allé à l'une ou l'autre de ces sources élogieuses pour la poétesse. Il n'est guère permis de l'admettre. Qu'il existait un certain nombre de textes sur Louise, Wieland le savait bien par l'édition de 1762 des œuvres de celle-ci²⁰; mais il ne pouvait s'y documenter plus ample-ment sur leur contenu. D'autre part, s'il s'était effectivement reporté ne fût-ce qu'au texte de Paradin qu'il mentionne pourtant en une note²¹, il en aurait été très probablement fait état dans son étude. Cela n'eût pas été un vain étalage d'érudition stérile. Les propos accablants de Du Verdier auraient été admirablement contrebalancés par Paradin. Car de son livre monte un véritable hymne d'adoration pure vers Louise, « à la face plus angélique qu'humaine », vers son esprit « tant chaste, tant vertueux, tant poétique, tant rare en savoir, qu'il sembloit qu'il eust été créé de Dieu pour être admiré comme un grand prodige entre les humains ».

Parmi les sources de seconde main, il faut encore mentionner le *Parnasse des Dames*. Wieland ne lui doit, à vrai dire, qu'extrêmement peu de choses. Cette anthologie avait dit que le *Débat de Folie et d'Amour* était au XVI^e siècle la seule comédie « dans

18. *ib.*, XIX.

19. *ib.*, XXI-XXII.

20. *ib.*, XXIII-XXIV nomme Du Verdier, Paradin, La Croix du Maine.

21. *H.*, XXXVI, 88.

le genre charmant de l'auteur de l'*Oracle* et des *Grâces* ». A bon droit, Wieland ne veut pas que cette œuvre soit classée parmi les productions dramatiques, pas plus que le *Banquet* de Platon.

Cependant, l'auteur allemand a encore consulté des sources plus proches de son héroïne. Ce sont les *Escriz de divers poètes à la louange de Louise Labé Lionnoise*¹ et les œuvres de Louise elle-même. Il a déjà été dit que Wieland revient aux *Recherches* lorsqu'elles exposent les qualités intellectuelles, guerrières et domestiques de la poétesse — et qu'il fait foi à ce texte parce qu'il s'appuie sur les *Escriz* et les *Œuvres*. En effet, ces *Escriz* contiennent des poèmes italiens, latins et grecs. Louise devait donc très probablement entendre les deux langues mortes; elle entendait sûrement l'italien, ayant composé un sonnet dans la langue de Pétrarque², et Lyon subissant à cette époque très fortement l'influence italienne³. Puis, sans donner de précisions, bien des vers⁴ de ses admirateurs vantent Louise pour

« sa doctrine, sa sagesse, son savoir,
la pensée aus arts encline ».⁵

Elle-même dit qu'elle savait broder comme « celle-là qui plus dorte que sage — avec Pallas comparait son ouvrage »⁶. C'est encore elle qui nous apprend comment elle maniait les armes et domptait un cheval⁷. Un des poèmes des *Escriz*⁸ le confirme du reste. Puis c'est uniquement sur les vers de Louise que se fonde Wieland pour chercher à dégager son caractère. Il cite d'assez copieux extraits de la troisième élogie. C'est le passage où la poétesse proteste en accents convainquants de la pureté de son âme qui ne veut pas semer la discorde entre des amis, n'est pas avide de gain et déteste le mensonge, la tromperie, la ruse et la médisance.⁹ C'est, en outre, encore un autre passage où elle évoque « Bradamante ou la haute Martise » pour qui on eût pu la prendre à tel moment de sa vie.¹¹

1. *Parnasse*, II, 67.

2. Labé, *Œuvres*, 143-211.

3. *ib.*, 119.

4. Baur, 85.

5. Labé, *Œuvres*, 150, 178.

6. *ib.*, 207.

7. *ib.*, 115.

8. *ib.*, 115.

9. *ib.*, 185.

10. *ib.*, 115.

11. *ib.*, 115.

Wieland estime que ce portrait moral tracé par la poétesse en personne mérite d'être considéré comme digne de foi : c'est le caractère habituel de ceux qui sont faibles en face de l'amour ; et c'est l'amour qui a été la seule cause des faiblesses de Louise. Encore une fois, la troisième élégie¹² se trouve citée :

« Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
Qu'on blame Amour : c'est lui seul qui l'a fait... ».

A côté de ces points sur lesquels les sources projettent une lumière plus ou moins certaine, il en reste d'autres qui attendront sans doute à tout jamais l'éclaircissement indiscutable et définitif. Des hypothèses ont été échafaudées. Les *Recherches* ne s'en sont pas fait faute, de même que le *Parnasse des Dames*. Wieland avait à prendre position. Il l'a fait de façon fort intelligente.

Il rejette ce que disent les *Recherches* au sujet du père de Louise ; il s'interdit toute hypothèse sur la manière dont il aurait pu faire l'éducation de sa fille. Ensuite, en opposition avec sa source principale¹³, il place au camp de Perpignan la rencontre qui fit de Louise l'amoureuse des élégies et des sonnets. On peut saisir le recoupement par lequel il est arrivé à cette chronologie. Dans sa troisième élégie, la poétesse se décrit elle-même comme la guerrière qui se trompe en se croyant à l'abri des flèches de l'Amour¹⁴, alors qu'elle fut frappé à ce moment même. Or, la seule époque où Louise est représentée en guerrière est le siège de Perpignan. Louise dit, encore dans la troisième élégie¹⁵, qu'elle avait seize ans, lorsque l'Amour l'atteignit. Si l'on place sa naissance en 1526, ces seize ans mènent à l'année 1542 où le siège de la ville du midi eut effectivement lieu.

Cette interprétation permet à Wieland de remplacer par une hypothèse vraisemblable l'absurde explication que les *Recherches* font de l'origine des poésies de Louise. D'après les *Recherches*, elle aurait composé ses plaintes d'amour afin d'enlever un soupirant à Clémentine de Bourges¹⁶. Wieland a saisi toute la contradiction intérieure qui mine pareille thèse. Comment Louise aurait-elle pu dédier

12. *ib.*, 115.

13. *ib.*, XVI-XVII ; d'après les *Recherches*, Louise compose ses vers afin de conquérir l'amant de Clémentine de Bourges.

14. *ib.*, 115-116.

15. *ib.*, 117.

16. Cf. plus haut, note 13.

ses poèmes à une amie qu'elle aurait trahieusement rendue malheureuse par ces mêmes vers ? C'eût été faire le plus abominable des monstres d'une femme qui avait dit :

« Oncques ne fut mon œil marry de voir

Chez mon voisin mieux que chez moi pleuvôir »¹⁷.

Aussi, Wieland ne fait-il même pas explicitement mention de cette thèse des *Recherches*. Il se contente d'une allusion très discrète¹⁸. Il faut connaître le texte auquel il songe pour la saisir lorsqu'il déclare que Louise ne composa pas ses poésies en guise d'exercice littéraire.

Pas plus, l'auteur allemand ne suit les *Recherches* dans la chronologie du mariage de celle qui allait devenir la Belle Cordière. La source n'essaie pas de fixer une date à cette union. Wieland voudrait la placer après 1555, année de la publication des œuvres de Louise. La poétesse, en effet, les a signées de son nom de jeune fille ; puis, le recueil est inspiré par un amour qui n'est pas celui de l'épouse pour l'époux ; et enfin, le ton de la dédicace convient mieux à une jeune fille qu'à une femme mariée. Ce raisonnement est fort soutenable. Wieland ne cherche du reste nullement à en faire plus qu'une hypothèse. Il en est de même, lorsqu'il suppose que Perrin était déjà un homme d'un certain âge en épousant la poétesse. En plaçant tard dans la vie de Louise son mariage avec Perrin, Wieland s'est assuré pour la défense de celle-ci l'argument qui a été développé plus haut et que les *Recherches* n'avaient pas su trouver et mettre à profit.

En résumé, l'édition de 1762 des œuvres de Louise avec leur introduction — les *Recherches* — et leur appendice — les *Eseriz* — sont la source presque exclusive de cette étude. Bayle, le cher Bayle si souvent mis à contribution, n'y tient qu'un rôle négatif. Il en est de même du *Parnasse des Dames*. Du Verdier, Paradin et La Croix du Maine semblent bien s'être introduits en fraude. Faut-il en vouloir à Wieland ? A peine. Ces noms de vieux historiens donnent un tel lustre à l'auteur d'une étude biographique et au rédacteur en chef d'une revue littéraire....

**

17. Labé, *Œuvres*, p. 115.

18. II, XXXVI, 88.

Combinant les rares renseignements biographiques qu'il pouvait considérer comme assez sûrs et précis avec la lecture des œuvres de Louise et des écrits à sa gloire, et interprétant toutes ces données en psychologue intelligent, Wieland a réussi à tracer de la vie de Louise Labé une image qui pouvait fort bien se défendre. Il serait injuste de lui demander plus, de s'attendre notamment à des précisions que seules auraient pu fournir des recherches qui étaient impossibles pour lui¹. Aussi, Wieland souligne lui-même le caractère d'hypothèse que son exposé a dû revêtir. Ce qui l'attire du reste plus que l'érudition et la discussion d'une chronique scandaleuse,² c'est la vie qui vibre avec une si magnifique force, avec une si déchirante tendresse dans les vers de Louise. On pourrait reprocher à Wieland de ne pas avoir caractérisé avec plus d'ampleur cette œuvre restée si émouvante, de ne pas avoir cité un seul vers des sonnets; on pourrait lui faire grief de ne pas avoir précisé la place de ce poète dans les lettres françaises, de ne pas avoir mieux souligné le rôle d'émancipée avant la lettre qu'a joué cette bourgeoise du XVI^e siècle. Pourtant, il est incontestable que Wieland a senti toute la valeur humaine de l'œuvre de Louise. Cela, précisément, le pousse dans les rangs de ceux qui défendent cette âme et cette vie. L'étude sur Louise Labé honore avant tout le cœur de Wieland. Pour sa part, il a voulu empêcher la souillure d'un être qu'il aimait croire généreux et beau.

1. Edition des *Œuvres* de L. L., par Charles Boy, Paris, 1887, 2 vol.. Puis, s'inspirant de Boy, Joseph Aynard, dans l'introduction des *Poètes lyonnais*, Paris, 1924.

2. Sur ce point, cf. Baur, 80-87, qui arrive à des conclusions opposées à celles de Wieland; Baur s'attaque, entre autre, à l'argument que sont l'amitié de Louise pour Clémence de Bourges et le mariage avec Ennemond Perrin.

CHAPITRE VIII.

PERNETTE DU GUILLET, DITE LA COUSINE.

Wieland n'a pas soupçonné l'importance de Lyon pour les lettres françaises au XVI^e siècle. Par une sorte d'ironie du hasard il a presque l'air d'effleurer le problème intellectuel et spirituel que pose cette ville à l'époque de Scève : il cite trois Lyonnaises : Louise Labé, Clémentine de Bourges et Pernette du Guillet. Ce qui précise pourtant le point de vue de Wieland, c'est le fait d'avoir montré en Louise essentiellement l'individu remarquable, sans insister sur l'importance de la poétesse comme représentante d'un temps ardent entre tous. Deux points montrent à quel degré Wieland a ignoré la vaste place que la cité rhodanienne tenait alors dans la vie du pays : le nom de Scève n'est prononcé nulle part ; et les dons polyglottes de Louise ne lui ont pas révélé à quelle croisée des chemins de l'esprit était situé le Lyon d'alors.¹ Pour Scève, Wieland a droit à toute notre indulgence² ; sur le deuxième point, il faut être sans doute plus sévère.

Rien d'étonnant donc que Pernette du Guillet dont il parle après Louise Labé ne soit pour lui qu'une poétesse³. Wieland commet même la faute de ne pas conférer sans hésitation aucune la palme à Louise : peut-être, dit-il, Louise poétesse a-t-elle été supérieure à Pernette ; celle-ci, par contre, était meilleure musicienne, jouant excellemment du luth et d'autres instruments dont alors on accompagnait les chants. Elle savait, dit-on, le latin, l'italien, l'espagnol et commença des études de grec lorsqu'elle mourut, dans la fleur de sa vie.

1. Cf. A. Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, 1906, Paris.

2. Aynard, *Les poètes lyonnais*, 18.

3. *H*, XXXVI, 91.

Wieland donne, en prose, un spécimen des œuvres de Pernette. C'est la *Fantaisie à l'occasion de son Amant qui peu après devint son Mari*.⁴ La poétesse y dit le désir secret, souvent éprouvé, de se promener en été, près d'une source à l'eau claire, en compagnie de quelqu'un dont la belle âme aurait choisi la philosophie pour guide. Bien entendu, il aurait su inspirer à la jeune fille une confiance entière. Et, du reste, même seule, elle serait sous la sauvegarde de l'honnêteté et de la vertu de son compagnon. Puis elle le quitterait soudain, le laissant plongé dans ses spéculations philosophiques, et se jetterait toute nue à l'eau, en gardant cependant son luth avec elle. Par son chant et son jeu, elle l'attirerait; mais malheur à lui, s'il cherchait à la toucher, ne fût-ce que d'un doigt; elle l'aspergerait d'eau, désirant que le flot limpide pût le changer en Actéon. Non pas qu'il dût être déchiré et dévoré par ses chiens; il devrait simplement en esclave la suivre partout et la servir, jusqu'à ce que Diane en concevrait de la jalousie à se voir sa puissance enlevée. « Mais, se demande la jeune fille, serais-je bien capable de lui faire pareil mal à seule fin d'assouvir ma petite vanité ? »

Wieland termine cette analyse en citant huit vers de Pernette : elle s'y exhorte à laisser son amant au service des neuf Muses, sans vouloir le soumettre à elle qui est sans grâce ni mérite. Aussi, par des vers, le jeune homme fera

« Bientôt dire à la Renommée,
Entre les bras de sa bien-aimée,
Combien il est amoureux et content. »

L'auteur allemand accompagne ce texte de deux réflexions; l'une se rapporte au fond de cette *Fantaisie* et en analyse le point de départ psychologique : c'est une imagination naïve et innocente mise en branle par un amour naissant, et mise en branle dangereusement. Ces vers montrent « à quel point il était temps que le Dieu des mariages se mêlât de l'affaire »⁵. En termes modernes, Wieland dirait que la petite pièce en vers est un produit du refoulement sexuel. Puis, le critique allemand parle de la forme⁶ : pour être tout à fait réussie, il ne manque à cette page enjouée que « la facture plus affinée, la diction plus élégante, la versification plus belle ». Mais

4. *ibid.*, 92 s..

5. XXXVI, 92.

6. *ibid.*,

ce sont là des qualités que personne ne recherchait dans les œuvres des beaux esprits de l'époque de François I^{er}.

Après la mort prématurée de Pernette, son mari recueillit ses poèmes⁷, et Du Moulin les imprima à Lyon en 1545 sous le titre de *Rimes de gentille et vertueuse Dame, Pernette de Guillet*. A la suite, il y eut encore deux éditions, ce qui prouve l'accueil favorable fait alors à ces vers. Ce n'est du reste pas sans raison que l'épithète de vertueuse figure au titre du volume. Ainsi que le précise Wieland, Pernette avait, contrairement à Louise Labé, la chance de garder sa renommée intacte. « Elle n'aima qu'une fois et se maria avec celui qu'elle aimait... avant que la calomnie n'eût le temps de s'attaquer à elle ». Son mari « s'appelait probablement Cousin d'où, selon la coutume de l'époque, le surnom de Cousine donné à sa femme. » —

L'étude sur Pernette est incomplète dans ce sens que l'auteur ne parle pas de la réputation douteuse qui était également la part de cette Lyonnaise, ni de son amour pour Maurice Scève¹. Ces lacunes doivent être imputées aux sources de Wieland. Ce sont les *Mélanges*² et le *Parnasse des Dames*³. Il est vrai que les *Annales poétiques* sont également nommées par Wieland. Dans une note⁴ il dit qu'elles contiennent *Le triomphe des Muses sur l'Amour* et *Les Obsèques de l'Amour*. Mais ce n'est là qu'un emprunt fait aux *Mélanges*⁵. Ceux-ci parlent du mari de Pernette et du nom de celui-ci, Cousin, lequel a sans doute fait surnommer la poétesse « La Cousine ». Le recueil du marquis de Paulmy évoque les talents de Pernette musicienne et linguiste et les trois éditions de ses œuvres. Mais l'ouvrage ne fournit nulle précision bibliographique. Celle-ci provient du *Parnasse*⁶ qui donne également⁷ le texte de la *Fantaisie à l'occasion de son amant*. Cette anthologie établit aussi, par rapport à Louise Labé, le classement de Pernette musicienne et poétesse. C'est le *Parnasse* qui est donc responsable, en partie, si Wieland se trompe si lourdement

7. *ibid.*, 93.

8. *ibid.*, 91.

1. Baur, 81, 78.

2. VII, 154/55.

3. II, 150/154.

4. II, XXXVI, 91.

5. VII, 155.

6. II, 150.

7. *ibid.*, 152-154.

sur le prix respectif des poésies des deux femmes. Cela n'empêche pas que Wieland n'ait bien jugé la valeur des textes de Pernette dans la mesure où ils lui étaient accessibles. Avant tout le psychologue a vu juste en lisant ces vers de jeune fille. Ainsi se vérifie une fois de plus le fait observé pour Christine de Pisan, Marguerite de Valois, Louise Labé : toujours, derrière l'œuvre, Wieland cherche l'âme humaine.

CHAPITRE IX.

MADELEINE ET CATHERINE DES ROCHES

mère et fille.¹

Dès le début de son étude², Wieland souligne ce que la gloire littéraire a de relatif : les dames des Roches ont bénéficié d'une grande renommée à leur époque. Au XVIII^e siècle finissant, il n'en serait plus de même. Les mesures d'après lesquelles on détermine talents et mérites littéraires ont changé. La gloire des deux femmes était en partie fonction de l'esprit qui dominait alors les lettres de la majeure partie de l'Europe, notamment en Italie, en Espagne et en France.

Cependant Wieland fait entendre que Mme et Mlle des Roches sont intéressantes encore pour ses contemporains. Cette mère et cette fille « sont uniques dans leur genre ». Que veut-il dire ? Sans doute ceci : Madeleine et Catherine des Roches étaient savantes, douées pour la poésie, d'excellente famille, de conduite irréprochable, et unies par des liens tendres et indissolubles de mère à fille. Il y a là, en effet, un ensemble de qualités fort rare. Et il confèrait à celles qui en jouissaient une « valeur personnelle » entrant pour beaucoup dans l'estime publique dont les comblait la deuxième moitié du XVI^e siècle.

Une fois de plus, Wieland prend l'attitude qui est si typique pour lui : ayant à juger une œuvre littéraire, il ne peut s'empêcher de faire une large place à la valeur humaine de l'auteur. Wieland, historien des lettres, reste toujours un peu distributeur de prix de vertu.

Il n'est pas étonnant que la biographie des deux dames tienne

1. Sainte-Beuve, *Tableau... de la poésie française... au XVI^e siècle*, 1869, Paris, p. 128 s..

2. XXXVI, 94.

près de deux pages chez Wieland, alors que leur œuvre n'a même pas bénéficié d'une page entière.

L'auteur allemand relate que Madeleine des Roches, née Neveu, voit le jour à Poitiers, une des plus grandes villes de France après Paris et qui était alors plus florissante que vers 1780. Madeleine épouse André Fradonnet, sieur des Roches, gentilhomme breton. Le ménage s'installe à Poitiers. Catherine, enfant unique, naît³ pour devenir orpheline de père à l'âge d'environ quinze ans. La mère consacre des soins redoublés à l'éducation de sa fille très douée. Elles restent inséparables au point que Mlle des Roches refuse de nombreux et excellents partis qui s'offrent.

Le plus assidu de ses adorateurs est Jules Guersens. Il est l'un des amoureux les plus constants et l'un des poètes les plus froids de son époque. Toujours repoussé par Catherine, il tente une dernière chance. Il publie *Panthée*, particulièrement méchante tragédie de sa façon, sous le nom de la jeune fille. Rien ne permet de croire, ainsi que le veulent certains, que cela ait été fait avec l'autorisation des deux femmes. En effet, leurs vers à elle étaient bien mieux tournés, et de Guersens n'augmenta en rien ses chances auprès de la belle Madeleine⁴.

Cette *Panthée* était la première de six tragédies du même nom que connaît la scène française. Elle fut imprimée et jouée en 1571 à Poitiers. Mais c'est en 1579, lors des Grands Jours de Poitiers que la célébrité des deux femmes semble avoir connu son apogée. Les magistrats les plus considérés et les savants les plus illustres sont réunis dans la ville. Ils se retrouvent presque chaque soir dans la maison des Roches. Wieland cite parmi eux Scévole de Sainte-Marthe et Étienne Pasquier, deux noms célèbres à leur époque. Il ne dit rien de plus du premier, mais donne quelques précisions sur le second. Ses *Recherches de la France* et ses *Épîtres* lui avaient acquis une réputation de juriste habile et de bon philologue. En outre, il savait tourner de jolis vers latins et en écrivait d'assez mauvais en français. — Catulle ayant fait d'agréables poésies sur le moineau de son amante, Pasquier ne croit pas déroger en composant un petit poème sur une puce trouvée un jour en flagrant délit sur la gorge de

3. XXXVI, 95.

4. Wieland écrit Madeleine. Il lui fallait écrire Catherine, Guersens briguant la main de la fille, non pas celle de la mère,

Mlle des Roches¹. Dans l'esprit de l'époque, toute la docte compagnie qui avait assisté à ce petit incident prend part à la plaisanterie poétique; il en résulte une anthologie de *Poètes Chante-Puces*, rédigée en grec, latin, espagnol, italien et français — vers qui tous chantent la puce au sort enviable. Les deux dames, comprenant toutes ces langues, répondent en strophes fort joliment tournées qui figurent parmi leurs œuvres.

La vie de cette mère et de cette fille s'écoule souvent attristée par une destinée dont les traces se trouvent, sous forme de complaints, dans leurs écrits. Mais toujours elles jouissent de l'estime des personnes les meilleures et les plus nobles. Elles meurent, en 1587, le même jour, à la même heure, atteintes de la même maladie. Ainsi se réalise un souhait qu'elles ont souvent exprimé.

Passant aux questions plus exclusivement littéraires, Wieland dit simplement que les dames des Roches ont écrit toutes sortes de pièces en vers et en prose, d'importance différente. La mère, à elle seule, a fait une traduction poétique des *Vers dorés* de Pythagore; en compagnie de sa fille, elle a rendu Lucain, de la même façon, en français. Peut-être, ajoute l'auteur allemand, Louise Labé a-t-elle plus de force et de feu; mais les dames des Roches approchent déjà de la clarté et de la pureté qui, dans la langue française, datent de Malherbe. Puis, Wieland cite un sonnet de Mme des Roches sur la mort d'une amie: il confirme le jugement général formulé un peu auparavant. Mais est-il permis de porter une appréciation sur toute une œuvre d'après quatorze vers?

La très grande majorité des renseignements sur Madeleine et Catherine des Roches provient encore des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹. Les *Annales poétiques* et le *Parnasse des Dames* ne fournissent que de minces données complémentaires. Il suffit de les préciser pour que se dégage la part des *Mélanges*.

Les *Annales*² indiquent les prénoms des deux femmes: Madeleine pour la mère, Catherine pour la fille. Elles affirment catégoriquement³, alors que les *Mélanges*⁴ sont plus hésitants, que Poitiers a vu naître

5. XXXVI, 96.

1. VII, 292-295; 389; 391.

2. VII, 25 resp. 33.

3. VII, 25.

4. VII, 292.

Madeleine. Elles transmettent aussi son nom de jeune fille et le nom de son mari ⁵. Puis, elles disent un mot des vicissitudes qu'ont connues les deux femmes ⁶ et donnent ⁷ le texte du sonnet que Wieland reproduit en guise de conclusion.

Le *Parnasse* ⁸ précise l'âge auquel Catherine voit mourir son père et les soins que la mère prend ensuite de l'éducation de sa fille. Il relate aussi le rôle de Jules de Guersens dans la vie de Catherine : la comparaison du texte des *Annales* et de celui des *Mélanges* ⁹ montre que celles-là sont à la base de l'exposé de Wieland. Puis, le *Parnasse* ¹⁰ nomme les deux dames comme traductrices de Lucain, fournit à Wieland la brève comparaison des poétesses avec Louise Labé ¹¹ et lui inspire la remarque sur la clarté et la pureté de leur langage qui fait déjà songer à Malherbe.

Sauf les considérations fort générales sur ce que les bases d'une gloire littéraire peuvent avoir de relatif et sur la communauté d'atmosphère des lettres italiennes, espagnoles et françaises dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, rien des pages sur les dames des Roches ne revient à Wieland. Presque nulle part ailleurs dans ses études d'histoire littéraire, il n'a pas été compilateur de textes, pillier de textes au même degré qu'ici. Il ne lui reste que deux mérites : celui d'avoir indiqué ses sources, et celui d'avoir choisi comme spécimen de l'art de Mme des Roches un sonnet d'une telle venue.

A comparer le texte de Wieland avec ses sources, on se sent tenté de s'imaginer l'écrivain harcelé par le temps, quand il a composé ces pages. Sans quoi, il aurait très probablement ébauché, à l'instar des *Annales* ¹², un petit parallèle entre la mère et la fille, ou parlé des calomnies qu'a connues Catherine « pour avoir fait des vers sous le nom d'un amant et de sa maîtresse » ¹³. Cela eût été assez dans les goûts de Wieland si curieux de détails analogues chez Christine de Pisan ou Louise Labé.

5. *ibid.*.

6. *ibid.*, 26.

7. *ibid.*, 29.

8. III, 2.

9. VII, 294.

10. III, 3.

11. III, 1-2.

12. VII, 33.

13. *Parnasse*, III, 3.

CHAPITRE X.

MARIE DE ROMIEU.

La demi-page consacrée à Marie de Romieu suit l'étude sur Mme et Mlle des Roches, chez Wieland¹ ainsi que dans les *Mélanges*². Ceux-ci ont donc sans doute amené l'auteur allemand à parler de Marie. Mais ensuite, il a recours à d'autres sources. Les *Annales poétiques*³ lui apprennent que Marie avait un frère, « Jacques de Romieu, Gentilhomme Vivarois et secrétaire de la Chambre du Roy ». Puis, c'est le *Parnasse des dames* qui fournit des renseignements⁴ : pour complaire à son oncle, Jacques écrit un *Discours en vers* en l'honneur des hommes. La même source parle de la riposte que fait la sœur⁵ et publie des extraits avec analyse de ces pages intitulées *De la prééminence de la femme sur l'homme. Brief discours en vers*. Sémiramis, Zénobie, Valérie, Cornélie, d'autres femmes encore y sont évoquées, sans que soient oubliées les dames

« Des Roches, de Poitiers, Grâces Piériennes ».

Wieland a inséré toutes ces données dans son article. Pour finir, il revient aux *Annales*⁶ : celles-ci prétendent que la grande dispute sur la valeur respective des deux sexes n'est pas encore terminée, et ne veulent pas se « prononcer sur le fond » ; mais elles auraient « désiré plus d'éloquence à l'Avocat du beau sexe ».

Wieland prend avec bonhomie position en faveur du beau sexe, mais ne veut pas cacher que les vers de Marie sont indignes de la cause qu'ils cherchent à défendre. La gloire de soutenir par les ar-

1. XXXVI, 98.

2. VII, 295-296.

3. VII, 59.

4. III, 25.

5. *ibid.*, 27-29.

6. VII, 65-67.

mes de la poésie la prééminence des femmes sur les hommes, conclut-il, peut donc encore être conquise par quelqu'une de ses sœurs en Apollon.

Ainsi termine-t-il, badin, ces quelques lignes sans prétention et qui relèvent plutôt de l'histoire anecdotique que de l'histoire littéraire.

CHAPITRE XI.

GEORGETTE DE MONTENAY ET ANNE DE MARQUETS.¹

La première de ces femmes auteurs, dit Wieland, était dame d'honneur de Jeanne d'Albret, reine de Navarre et mère d'Henri IV. trains, c'est-à-dire d'épigrammes de quatre vers, rédigés en latin et en Elle a laissé des *Emblèmes* — « *Sinnbilder* » — accompagnés de quagrec. C'était là une sorte de jeu de l'esprit fort goûté à cette époque.

La deuxième de ces dames était religieuses de l'ordre de saint Dominique, à Poissy. Ses poésies comprennent des poèmes spirituels et cinq cent quatre-vingts sonnets également spirituels. Ces œuvres, à en croire Paulmy, sont des plus édifiantes.

Tous les renseignements contenus dans ces brèves petites notices sont dus aux *Mélanges*. Ceux-ci parlent de Georgette et d'Anne au septième volume², et l'auteur allemand a transcrit tout le passage. Ce que dit Wieland de la prédilection de l'époque pour les quatrains résume des lectures faites dans le même livre. Wieland a pu s'y documenter sur Guy Dufaur de Pibrac³, auteur de « fameux quatrains » portant son nom et « qui ont fait oublier les Distiques Latins attribués à Caton ». Il a pu y apprendre que le président Faure et Pierre Matthieu⁴ ont vu leurs propres quatrains joints à ceux de Pibrac. Il faut encore citer, dans cet ordre d'idées, Mermet⁵. « Le genre dans lequel Mermet a le mieux réussi, c'est celui de l'épigramme; il en a fait cent ». Puis, il y a Pierre Habert « qui a fait aussi quelques Ouvrages en vers; entre autres des Quatrains et Distiques moraux »⁶. Son frère, François Habert, ça et là, a porté son activité poétique sur

1. *Merkur*, 1782, III, 218 ss.; *H*, XXXVI, 99.

2. *Mél.*, VII, 274 s..

3. *ibid.*, 231 ss..

4. *ibid.*, 234.

5. *ibid.*, 244.

6. *ibid.*, 248.

le même terrain⁷. Et enfin, immédiatement avant de parler de Georgette de Montenay et d'Anne de Marquets, Paulmy consacre une page à Guillaume de la Perrière. On lui doit des recueils d'apophtegmes, d'emblèmes, de sentences et de quatrains⁸.

7. *ibid.*, 249.

8. *ibid.*, 273.

CHAPITRE XII.

ANNE MALLET DE GRAVILLE.^{1 2}

Anne Mallet de Graville a vécu à l'époque de François I^{er}. Elle était fille de Louis de Graville, amiral de France sous les rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII. Elle s'attacha à la bonne reine Claude, femme de François I^{er}, et dont le nom fut transmis à la postérité par la variété de prunes bien connue. Ce n'est qu'après la mort de la souveraine qu'elle épousa, en 1526, Pierre de Balzac, seigneur d'Entragues. Les poèmes de cette femme n'ont jamais été imprimés. Mais M. de Paulmy en possède un manuscrit sur vélin orné de douze belles miniatures. Il contient trois poèmes dont le plus important est *Palémon et Arcita*. Le célèbre Boccace est le véritable auteur de ce récit d'aventures héroïques⁴.

A en juger d'après le bref extrait donné par M. de Paulmy⁵, on peut sans exagération placer l'œuvre d'Anne à côté des meilleures productions de l'époque dans ce genre. A l'appui de ses dires, Wieland transcrit le passage consacré aux jardins de Thésée et le portrait d'Émilie, héroïne du poème.

L'auteur note que la poétesse n'est allée ni à l'école d'Homère ni à celle de Virgile. Cependant, on voit quels tableaux lui a fournis son imagination, quelles ont été ses intentions, et quelles causes rendent sa peinture défectueuse. Celle-ci fournit trop de détails, ou en donne trop peu; la langue qui était encore peu dégrossie, en est responsable; en outre, la poétesse n'a pas su s'arrêter à temps, défaut

1. Bibliographie : M. de Montmorand, *Une femme poète du XVI^e siècle, Anne de Graville*, Paris, 1916.

2. *Mercur*, 1782, III, 219-222; *H*, XXXVI, 100-102.

3. *Méla*, VII, 67.

4. *ibid.*, 68.

5. *ibid.*, 69 ss..

propre à tous les gens doués pour un art où ils ne sont pas encore passés maîtres. —

Les trois pages publiées sous le titre *Anne Mallet de Graville* ne sont pas exclusivement consacrées à cet auteur. Elles contiennent des digressions, mais qui se rattachent pourtant d'assez près du sujet principal. L'une, en effet, expose la filiation reliant la *Théséide* de Boccace au premier des *Canterbury-Tales* de Chaucer. Wieland saisit cette occasion pour relever une lacune dans la *Bibliothèque des Romans*⁶ qui ignore la source d'où Boccace prétend avoir tiré la donnée de son poème. Ici l'auteur allemand n'omet pas de noter que ce n'est pas l'invention qui fait le poète; c'est au contraire la manière dont celui-ci traite son sujet. Petit plaidoyer *pro domo*.

La seconde digression est amenée par la critique que Wieland fait de la technique poétique d'Anne. Elle n'a pas su, dit-il en se résumant, que le goût et le Beau idéal ne peuvent impunément dépasser la ligne de démarcation entre le *poco più* et le *poco meno*. C'est l'ultime but proposé aux maîtres après de longs exercices préliminaires; et Wieland d'en appeler au témoignage de Sterne.

Une fois de plus, l'auteur allemand cite honnêtement ses sources. En s'en prenant à la *Bibliothèque des Romans*, il en indique une, la moins importante parce qu'elle n'est mentionnée que pour être critiquée et n'a fourni aucun apport positif. Il dit ensuite que « Tyrwhitt, dans une note de sa belle édition des *Canterbury-Tales* publiée en cinq volumes in-octavo à Londres en 1775 », l'a renseigné au tome IV, p. 141, sur la source de Boccace et sur le lien entre Boccace et Chaucer. Pour tous les autres détails sauf pour le passage un peu déplacé sur les reines-Claude. Wieland est redevable à de Paulmy. Il ne prend pourtant pas toute la matière qu'il y a trouvée. Il supprime des renseignements sur les biens de famille d'Anne⁷, sur la connaissance qu'on avait de l'italien à la cour de François I^{er}⁸, et passe sous silence l'analyse assez longue du poème de *Palémon et Arcita*. Il en est de même des quelques éclaircissements sur les deux autres poèmes de Mlle de Graville. On peut se demander si Wieland est allé jusqu'à la fin des pages consa-

6. BR 1779, juillet, II, 3 ss..

7. M^{él.}, l. c., 67.

8. *ibid.*, 68.

crées à la poétesse. Car la question d'un plagiat possible commis par elle au détriment de Clément Marot y est soulevée sans que ce passage assez piquant ait trouvé un écho chez l'auteur allemand.

Détail significatif et amusant : les *Mélanges* ont inspiré à Wieland jusqu'à son allusion à ce qui fait la véritable valeur du poète⁹ : incitation venue du dehors même pour la défense d'une cause personnelle.

Wieland loue Anne Mallet de Graville à cause de la qualité relativement bonne de ses vers reproduits par Paulmy. Ce jugement est fondé. Ils sont assez fluides et on ne saurait leur contester une certaine fraîcheur. Pourtant, l'auteur allemand a raison de relever la rudesse de tel passage et de noter discrètement une propension à la sèche énumération inconnue à Homère et à Virgile. Mais, par là, ces vers caractérisent une époque et acquerraient droit de séjour dans une revue où l'on s'intéressait volontiers à l'aspect des époques passées et des nations étrangères.

9. *Mel.*, I. c., 68.

CHAPITRE XIII.

LINGUET ET LES « ANNALES POLITIQUES, CIVILES ET LITTÉRAIRES DU XVIII^e SIÈCLE ». ¹

Wieland parle de Linguet² en l'attaquant; en agissant ainsi, il estime servir la cause de la vérité; il veut montrer par un exemple qu'il faut être sur ses gardes en face de gens qui se proclament avec trop de bruit les champions de la vérité³.

Le *Merkur* avait déjà parlé de Linguet en 1774, dans un article qui n'était du reste pas de Wieland⁴. En 1777, la *Correspondance*⁵ de Grimm-Diderot, parfois accessible à Wieland grâce à ses relations avec Gotha, avait caractérisé ce « panégyriste zélé du despotisme asiatique, ce détracteur furieux de tous les gouvernements libres et nommément de celui de la Grande-Bretagne ». En outre, le nom de Linguet était assez répandu puisque des publications périodiques françaises et étrangères parlaient de lui. Wieland, lui, est, de plus, excellemment informé de première main pour avoir pratiqué les *Annales politiques, civiles et littéraires*.

Le 14 octobre 1777, il exhorte F. Jacobi, sans doute également lecteur des *Annales*, à coucher sur le papier quelques-unes des idées

1. Bibliographie: J. Cruppi, *Un avocat journaliste au XVIII^e siècle, Linguet*, Paris, 1895.

Tim. Klein, dans les *Stud. z. vergl. Lit.-Gesch.*, IV, 139.

Edition utilisée: *Annales pol., civ. et litt. du XVIII^e siècle*, par M. Linguet. A Londres, 1777 ss..

2. XXXVI, 129-139.

3. XXXVI, 132-133.

4. *T. M.*, 1774, I, 293 ss..

5. Février 1777, XI, 414 ss..

que les pages de ce périodique doivent lui suggérer en foule. Car Linguet, tout sophiste et phraseur qu'il est, sait « jeter ses lecteurs dans un véritable fleuve de pensées »⁶.

Le Français apparaît ici sous deux aspects : il est une force qui sait mettre les esprits en branle ; il ne peut être pris au sérieux ni moralement, ni intellectuellement.

Wieland précise son attitude quelques mois plus tard. Le 14 mai 1778⁷, il écrit à Merck pour lui demander son avis sur « une sorte d'extrait mensuel » des *Annales politiques, civiles et littéraires* de Linguet, extrait que publierait le *Mercur*. Wieland aurait de cette façon la possibilité de « redresser les torts de cet honnête homme qui n'a pas froid aux yeux (« ein ganzer Kerl ist »), mais est, également, à l'occasion, un sophiste sans honte ni vergogne et tranchant souvent des questions auxquelles il n'entend rien ». La plupart des lecteurs allemands n'étant pas abonnés aux *Annales*, pareille série d'articles conviendrait sans doute à la foule qui lit.

C'est le même jugement que le précédent : Linguet est un esprit qui exerce un attrait, mais contre lequel il faut être sur ses gardes. Le respect pour l'allant de l'homme ajoute une touche nouvelle au portrait antérieurement tracé.

Wieland n'a pas composé cette série d'extraits. Il n'a écrit qu'un seul article. Il a pour but unique de « redresser un tort » qu'a en Linguet et de mettre en lumière les côtés dangereux et déplaisants du journaliste français.



Voici Linguet vu par Wieland dans l'étude qui a paru au premier volume du *Mercur* en 1779¹.

Linguet, par ses côtés brillants un des derniers astres au ciel assombri des lettres françaises, est un homme qui a fait du bruit². Il a eu des démêlés avec le barreau de Paris qui l'a rayé de son tableau. C'est en vain que l'avocat français en a appelé au Parlement. Et c'est la remarque qui va au fond du problème : les idées de Linguet sont presque toujours contraires aux idées reçues.

6. Klein, *l. c.*

7. *Merckbriefe*, II, 138.

1. *T. M.*, 1779, I, 240-258 ; *Hempc*, XXXVI, 129-138.

2. XXXVI, 129.

Il est homme de culture vaste, mais superficielle. Il avance avec audace des thèses personnelles comme s'il s'agissait de faits dûment établis. En réalité, il n'y a chez lui que des jugements et des opinions sur des questions auxquelles il ne connaît absolument rien et dont il n'a pas le droit de parler³. Ses *Annales* se proposent de suivre les événements de l'Europe tout entière, mais l'auteur ne songe même pas à bien se documenter sur l'état des sciences en dehors du petit cercle où il se meut. Cette attitude caractérise avec Linguet la plupart des hommes de lettres français en face de l'étranger⁴.

Dans ces conditions, personne ne saurait être surpris que Linguet pût bien se placer en tête des sophistes de son époque. Sa formation professionnelle a sûrement dû contribuer à sa déformation intellectuelle. Wieland songe moins à l'habitude qu'ont beaucoup d'avocats de confondre un raisonnement bien mené avec un plaidoyer habilement prononcé. Il pense plutôt à la tendance de se mettre en opposition avec toutes les idées généralement reçues et de s'attaquer à des personnages jouissant depuis des siècles de l'estime universelle. Linguet a rempli à la perfection les fonctions d'avocat du diable, de défenseur des causes perdues. Ce pli lui est resté après qu'il a cessé de plaider, et se manifeste par l'esprit dans lequel il comprend son métier de journaliste où il s'est érigé en champion de l'humanité.

Linguet n'a peur d'aucune entreprise⁵. Il garde son sang-froid toujours, ne doute jamais de lui-même et n'a aucune espèce d'estime pour autrui. Il prétend être le héraut de la vérité. A propos de ses *Annales* il dit que cette œuvre « consacrée à la vérité... s'imprimera dans le puits où la perversité des hommes a forcé cette fille du ciel de se cacher »⁶. Linguet croit avoir la mission de veiller sur les intérêts de l'humanité⁷. Les leçons que ses écrits donnent « aux hommes n'ont vraiment que le bien public pour objet »⁸. L'auteur des *Annales* se sent appelé à juger les peuples et les princes. Il fait l'impression de se croire la bouche par laquelle la Raison proclame ses sentences⁹.

3. XXXVI, 132.

4. XXXVI, 137.

5. XXXVI, 129-131.

6. XXXVI, 133; *Ann.*, IV, 18.

7. XXXVI, 131.

8. XXXVI, 133; *Ann.*, IV, 14.

9. XXXVI, 131.

Linguet sait prendre un air d'importance comme personne avant lui¹⁰. Son attitude bargnuese a l'allure d'un geste méritoire et d'un service rendu à la chose publique. Il est vaniteux au point¹¹ que les *Annales* ne parlent en grande partie que de lui-même. Il en arrive à croire que ses affaires personnelles intéressent le monde entier¹². Il craint que le séjour d'un titan comme lui n'attire à la Suisse où il a élu domicile de graves complications politiques. Cette vanité¹³ est la mère d'une insolence sans bornes. L'*Encyclopédie* n'est pour lui qu'une « compilation bigarrée, qui seroit infiniment dangereuse si elle n'étoit ridicule »¹⁴. L'Académie des Sciences de Berlin qui a organisé un concours sur un sujet qu'il ne comprend pas ou qu'il ne veut pas comprendre¹⁵, n'est pour Linguet qu'une assemblée d'enfants écervelés qui ne savent ce qu'ils veulent. Les princes allemands sont qualifiés de petits hobereaux, et Frédéric II, ravalé au niveau d'un principicule¹⁶. Le « Corps germanique »¹⁷ est l'objet du mépris de Linguet. Les Allemands constituent pour lui une quantité si négligeable que l'on ne saurait commettre de péché contre eux¹⁸. Un « Docteur allemand » est à un bel esprit français ce qu'un Caraïbe est à l'Espagnol qui l'a asservi.

Pareille insolence compromet, annihile même la véracité de l'homme. Linguet ressemble à ce Gadriga qui répète ses mensonges jusqu'au point d'y croire lui-même¹⁹. Il en arrive à écrire : « Je ne me piquerai plus du tout de prouver par le raisonnement que je suis exact, je me contenterai de l'être »²⁰.

Un tel caractère ne permet pas à une vie de s'écouler tranquillement. Les heurts de Linguet avec ses confrères de Paris, heurts déjà mentionnés, en sont un premier témoignage. La manière dont l'écrivain français déverse sa bile sur d'Alembert, Marmontel, La

10. XXXVI, 133.

11. XXXVI, 134.

12. *Ann.*, II, 193.

13. XXXVI, 135; *Ann.*, IV, 15.

14. XXXVI, 138-139; *Ann.*, IV, 14.

15. Il s'agit probablement de la Paix perpétuelle, *Ann.*, I, 339 ss.; *H.*, XXXVI, 139.

16. *ibid.*.

17. En français dans le texte.

18. XXXVI, 139.

19. XXXVI, 133-134; XXXII, 163 ss..

20. XXXVI, 138.

Harpe, Arnault, d'autres encore, en est un second²¹. Linguet, devenu impossible en France, s'est réfugié en Suisse. Là, il n'a pas davantage pu vaquer à sa besogne de journaliste. Ses *Annales* s'attaquant à trop de corps constitués français et s'arrogeant la prérogative de juger avec une liberté cynique les nations, les rois, les princes et les événements politiques, les Républiques helvétiques n'ont pas voulu s'attirer de désagréments et ont pris des mesures contre l'auteur et ses écrits²².

L'œuvre porte l'empreinte de l'homme. Les *Annales* ont commencé à paraître en 1777 et ont connu le succès grand et durable. Elles prétendent embrasser l'ensemble des questions qui ont trait à la terre et au ciel, à Dieu et aux hommes²³. Le caractère de Linguet permet de deviner le ton dans lequel le périodique est rédigé²⁴; mais l'auteur réussit à en imposer à certaines gens. Un lecteur le félicite²⁵ de sa franchise et de sa véracité, de la profondeur de ses raisonnements et du charme de son style. Linguet, au dire de ce lecteur, sait inspirer une confiance aveugle. Wieland ne doute pas que l'assurance avec laquelle parle Linguet n'entraîne l'adhésion de bien des esprits. L'auteur allemand craint même que tels de ses compatriotes n'adoptent le ton du journaliste français²⁶.

Cette caractéristique de l'homme et de l'œuvre précède et enveloppe l'exposé d'une attaque que Linguet, incidemment et à propos d'un démêlé avec d'Alembert, a dirigée contre Lavater.

Une fois de plus, Linguet s'en est pris au mathématicien français et l'a félicité que sa personne « seroit un modèle de majesté pour des sculpteurs »¹. Le journaliste français parle ensuite de Lavater dans une note que Wieland² traduit exactement. La voici dans le texte de Linguet même :

« Je ne sais quel Docteur *Allemand* a fait un gros traité sur les physionomies : il révèle l'art de démêler dans les linéamens du visage, les talens, le mérite, enfin l'âme et le cœur d'un homme. Il

21. XXXVI, 133.

22. XXXVI, 134 s..

23. XXXVI, 130.

24. XXXVI, 131.

25. XXXVI, 132.

26. XXXVI, 133.

1. XXXVI, 135: *Ann.*, IV, 44,

2 XXXVI, 136,

assure qu'il n'y a jamais eu de grand homme sur le nez et dans les traits de qui on ne découvre les fondements de sa réputation. Il cite en exemple M. d'Alembert.

Il avoue, il est vrai, qu'il n'a jamais eu la consolation de le voir : mais d'après ses estampes, qu'il a beaucoup étudiées, M. le Docteur assure qu'il a fort bien vu que ce nez et ces traits là n'appartenoient pas à un homme du commun »³.

Wieland suppose que Linguet n'a ici parlé de d'Alembert que pour pouvoir placer cette note⁴. L'écrivain allemand est indigné du ton d'impertinent persillage sur lequel il est parlé ici d'un homme tel que Lavater et d'une œuvre comme les *Fragments physiognomoniques*⁵. Lavater n'est ni « Docteur » ni « Docteur Allemand ». Lavater est un prêtre vénérable par le caractère que lui confèrent sa valeur morale et sa fonction. Linguet n'a pas le droit de le traiter de « je ne sais quel Docteur Allemand »⁶. Mais le Français ne connaît ni l'homme dont il parle, ni l'œuvre⁷. De toute évidence, il n'a même pas vu la feuille de titre des *Fragments*. Probablement, il ne sait pas assez d'allemand pour les comprendre. Il ignore qui est Lavater et ne saisit pas la portée de son œuvre. Et pourtant, résidant en Suisse, il aurait eu la meilleure occasion de se renseigner. Il aurait pu apprendre qu'il ne s'agissait pas des élucubrations d'un rêveur, mais de l'œuvre réalisée par le travail et l'effort d'un naturaliste. Lavater, en effet, ne traite pas la physiognomonie comme une vieille bohémienne fait de la chiromancie ou comme Linguet s'occupe de politique. Dans l'attitude de Linguet apparaît le dédain que trop d'hommes de lettres français ont pour les mérites des Allemands ou d'autres étrangers. Si Linguet estime que le cas de Lavater est sans intérêt pour lui, c'est son affaire. Mais alors, qu'il se taise⁸. Linguet ne peut alléguer qu'une seule circonstance atténuante quelque peu valable : il s'est informé à une mauvaise source, chez quelque petit Français, barbier ou coiffeur, errant à travers le vaste monde et rencontré dans une auberge. Ce serait là une excuse pour mille petits freluquets de sa nation. Elle ne vaut pas pour Linguet avec ses prétentions d'être un informateur infail-
lible.

3. *Ann.*, IV, 44, note.

4. XXXVI, 135.

5. XXXVI, 136.

6. en français dans le texte.

7. XXXVI, 137.

8. XXXVI, 138.

Wieland sait bien que sa critique lui fait courir le risque d'être traité à l'occasion par Linguet de « je ne sais quel petit Poëtereau et obscure périodiste allemand »⁹. Il n'hésite pourtant pas à dire qu'une seconde « preuve d'exactitude »¹⁰ de cet acabit jetterait la suspicion sur la qualité d'apôtre de la vérité que s'arroge Linguet.

Wieland résume son jugement : il faut accorder à un écrivassier du genre de Linguet un *privilegium contra omnia privilegia*¹¹. Sans quoi, on ne saurait supporter patiemment toutes les incartades que le Français se permet contre des nations entières aussi bien que contre des particuliers. Sans quoi on ne saurait tolérer ses divagations sur les affaires politiques sur lesquelles son ignorance devrait lui interdire d'exprimer une opinion.

Les pages de Wieland se fondent sur une lecture attentive des *Annales*. Il n'y a pas que les lettres à Jacobi et à Merck qui l'attestent. Derrière chacun des jugements de l'auteur allemand on trouve le texte de Linguet.

Le *non-conformisme* de Linguet se montre maintes fois. Il exalte par exemple¹ le gouvernement despotique au détriment de la constitution anglaise alors si admirée². En bonne logique, Montesquieu est attaqué³. Autre opinion hétérodoxe : Titus avait mérité selon Linguet son nom de *Délices du genre humain* pour d'autres raisons que « cet excès meurtrier de prétendue humanité »⁴.

Le journaliste français n'ignore pas l'effet que produit pareille façon de voir. Il se tire d'affaire en disant qu'on a faussé sa pensée⁵.

Les luttes de l'avocat avec le barreau et le Parlement ont trouvé leur écho également dans les *Annales*⁶. La qualité de son savoir varié mais superficiel éclate lorsque Linguet touche à la chimie et à la médecine⁷, lorsqu'il prétend avoir mis efficacement en doute « la

9. En français dans le texte.

10. Cf. note précéd..

11. XXXVI, 139.

1. Sans mention contraire, les citations suivantes se rapportent aux *Annales*.

2. I, 293 ; IV, 268 ; III, 148 ; I, 47.

3. I, 293 ; IV, 208.

4. II, 196.

5. IV, 193 ss..

6. II, 200 ss..

7. III, 182 ss..

supériorité géométrique » de d'Alembert où lorsqu'il se mêle de choses maritimes; mais là, Linguet prévoit lui-même que les gens crieront « qu'il sied mal à un petit avocat, rayé du tableau, de parler marine »⁸.

Linguet, avocat des causes perdues, montre un exemple de son savoir-faire en cherchant à dégager un souverain absolu de l'obligation de faire honneur aux emprunts contractés par son prédécesseur⁹; à un autre endroit, il plaide¹⁰ la cause de l'esclavage: les esclaves ont un sort en somme enviable; leur subsistance et une calme sécurité leur sont assurés. Ailleurs encore¹¹, Linguet se fait le champion de la force: puisque de la force peuvent découler des suites opportunes, il veut qu'on la considère comme un titre de droit; mais il ne dit pas ce qui arrivera quand on ne peut se mettre d'accord sur l'opportunité de ces suites. — Voilà pour la défense d'idées difficiles à soutenir; quant aux plaidoyers en faveur de particuliers sujets à caution, l'avocat dit lui-même qu'il a été exposé au reproche « de récrépir les réputations délabrées »¹².

Linguet se sent sûr de lui-même et n'a que mépris pour les autres. Ne se compare-t-il pas à un « Brutus littéraire » s'insurgeant « contre les Tarquins qui aspirent au despotisme dans cette République » des lettres ?¹³. Le voici jugeant princes et peuples. Nulle part, dit-il, en Europe, il n'existe de législation¹⁴. Sauf la Prusse, la Sardaigne et la Russie, il n'y a pas un peuple « qui ait des loix faites avec réflexion »¹⁵. Linguet est le détenteur de connaissances irréfutables; sa revue est au service de « la vérité, ... cette fille du ciel »¹⁶.

Ces citations forcent le jugement à se ranger du côté de Wieland stigmatisant les sophismes, la vanité et l'insolence du personnage.

Quant aux attaques que Linguet dirige contre des personnes,

8. II, 164.

9. I, 293.

10. I, 46 ss..

11. I, 84-105.

12. IV, 200 ss..

13. II, 200.

14. IV, 38.

15. I, 16.

16. *ibid.*, 17.

17. IV, 18.

le cas de d'Alembert et de Lavater en fournit un exemple éloquent. Il n'est qu'un épisode dans une lutte menée sans trêve. Avec « le bénin M. d'Alembert, toujours content, pourvu qu'il soit sûr d'avoir à rire au dépens de quelqu'un »¹⁸, d'autres encore sont atteints. Il y a « M. Marmontel et son *Bélisaire* et ses *Incas* et son *Silvain*, etc., M. l'abbé Arnault et ses *Gazettes*, M. Thomas et ses *Éloges*, M. de Condorcet et ses petites feuilles volantes qui, dit-on, vont lui servir d'ailes pour le porter à l'Académie Française »¹⁹. Mais d'Alembert, peut-être pour son attitude hostile à l'Église²⁰, reste la bête noire de Linguet. Celui-ci ne cesse de l'attaquer d'une façon dépourvue de toute courtoisie... et encore reste-t-on fort indulgent en caractérisant ainsi sa manière²¹.

Les *Annales* sont enfin la source où Wieland se documente sur les vicissitudes qu'a connues l'existence de Linguet. Celui-ci parle, en effet, des malheurs qu'il a subis. Ses pérégrinations qui le mènent de France à Londres, et de Londres en Suisse, sont racontées sur le ton de la vertu injustement persécutée²². Il en est de même pour le récit de son séjour en Suisse.

Wieland n'a-t-il connu de Linguet que les *Annales* ? Non. En 1782, il cite l'opuscule du Français *sur le bled*²³. Mail là encore, il souligne le caractère sophistiqué de l'écrit. Il ne tire du contact avec ces pages aucune conclusion qui aurait nuancé autrement l'opinion qu'il s'était faite de Linguet. Cela eût également été le cas s'il avait lu par exemple la *Théorie des lois civiles* ou bien le *Traité du plus heureux gouvernement*.

*
**

Wieland a vu juste dans son article sur Linguet. Pour être absolument équitable, il aurait dû ajouter quelques petites lumières aux

18. IV, 19.

19. IV, 43.

20. IV, 42-43.

21. D'Alembert, « singe de Fontenelle », II, 163 ; sa gloire de géomètre est usurpée, comme sa renommée de littérateur, III, 121 ; intolérant et persécuteur, III, 328 s. ; il ne doit ses succès à l'Académie française qu'à un corps de « claqueurs robustes », IV, 296 ; sa *Destruction des Jésuites* est un « insipide cailletage..., ramassés dégoûtant des plus plats bons mots, des plus méprisables calembours dont on ait, depuis trente ans, insulté le public et la raison », IV, 297.

22. IV, 13 ss..

23. *Hempel*, XXXVII, p. XV,

ombres de son portrait. Le journaliste français a défendu quelques idées auxquelles il faut rendre hommage : il combat la contrainte par corps, lutte contre l'esprit de conquête, s'insurge contre l'abus de la fiscalité et voudrait améliorer l'organisation des armées.

Mais ce ne sont là que des détails; ils restent noyés dans l'ensemble de l'œuvre et n'arrivent guère à la rendre plus acceptable.

Fait digne d'être relevé : ces côtés positifs, rares mais pourtant réels, dans la pensée de Linguet, ne semblent pas avoir échappé à Wieland. Dans la lettre à Merck on croit en voir comme un reflet. En tout cas, l'auteur allemand y rend hommage à l'énergie que Linguet apporte à la défense de ses idées. Cette petite note approbative manque aux pages du *Merkur*.

Faut-il voir de la duplicité dans cette différence d'attitude ? Ce serait employer un terme bien fort. Il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit que d'une nuance, et que Linguet, dans la totalité de son œuvre et de son être ne mérite pas mieux que le jugement porté par son confrère allemand.

Même si Wieland avait été plus sévère, trop sévère, il aurait pour lui le bénéfice d'une circonstance atténuante; en face de Linguet, il s'est senti blessé dans son amour-propre national. Ce n'est pas qu'il ait possédé à un degré quelconque un sentiment de vanité nationale; il a jugé l'Allemagne et les choses d'Allemagne avec sérénité²⁴. Mais Linguet allait trop loin dans la voie de la critique. Il rendait ses observations et ses blâmes encore plus difficilement supportables par la forme arrogante et cassante sous laquelle il les présentait.

24. cf. sur la litt. all. la lettre à Gleim, de mai 1782, A. B., III, 328 s.; sur les lumières, la culture générale en Allemagne, la lettre à Archenholz, du 1^{er} II, 1784; *Cottasches Morgenblatt*, 1828, p. 411,

CONCLUSION.

Quand on jette un regard sur l'ensemble des auteurs auxquels Wieland a consacré des études particulières, on éprouve un certain étonnement : on y découvre un grand nombre de noms de femmes et parmi eux, des noms fort peu connus. C'est Wieland directeur de revue qui en est responsable. En cette qualité, il lui fallait avoir d'autres préoccupations qu'un historien des lettres n'étant qu'historien. Wieland avait besoin de pages qui pussent intéresser son public féminin. Cela contribue aussi à expliquer que l'importance littéraire ne déterminait pas exclusivement le choix fait par l'écrivain allemand. La valeur humaine ou le cours d'une destinée compaient également.

C'est par des raisons qui ne relèvent pas seulement de la littérature que Wieland est amené à parler de Villehardouin et de Joinville. Une fois de plus, on n'entend pas essentiellement l'historien des lettres. Sa voix se mêle à celle de l'homme vivant au siècle des lumières et se sentant supérieur à l'époque barbare des croisades.

Enfin, il y a les pages sur Linguet. Là encore, il semble que l'intérêt littéraire pur ait été un ressort d'importance secondaire ; Wieland apparaît plutôt poussé par l'indignation du patriote et de l'honnête homme.

Mais Wieland va se présenter sous un autre jour là où il parle des choses littéraires incidemment ou en esthéticien. Quand il le faut, il sait ne pas perdre de vue qu'à côté de l'auteur et de son individualité, il y a, à travers les siècles, la marche de la pensée, l'évolution de la sensibilité et l'affinement des formes d'art. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'intérêt pour ces questions ne se manifeste pas également dans telle page sur Héloïse, Christine de Pisan ou Madeleine des Roches.

Livre II.

VUES D'ENSEMBLE.

CHAPITRE I.

LE MOYEN AGE.¹

Dans les études biographiques consacrées à des auteurs français écrivant en français, Wieland estime — à tort — ne pas remonter au delà du XIII^e siècle : c'est là qu'il situe Marie de France. Dans les

1. Bibliographie : (se rapportant à tout le livre : elle doit pourtant être complétée par les bibliographies spéciales consacrées à Voltaire, à Rousseau et aux « Règles et doctrines littéraires », chap. IV, 5, 6, chap. V.).

E. Baret, *De l'« Amadis de Gaule » et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle*, Paris, 1873.

Louis P. Betz, *Bodmer und die französische Literatur*, dans la *Bodmerdenkschrift*, Zurich, 1900, p. 163-239.

V. Bouillier, *La renommée de Montaigne en Allemagne*, Paris, 1921. *Montaigne en allemand : Christophe Bode, son grand traducteur* (R. L. C., 1933, 5-13).

A. Ehrhardt, *les Comédies de Molières en Allemagne*, Paris, 1888.

E. Faguet, *Scizième siècle*, Paris, s. d. ; *Dis-septième siècle*, Paris, s. d. ; *Dis-huitième siècle*, Paris, s. d.

F. Gailfe, *Le drame en France au XVIII^e siècle*, Paris 1910.

G. Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, Strasbourg, 1904.

II. Heiss, *Deutschland und die klassische Tragödie der Franzosen* (*Intern. Monatsschr. f. Wissensch., Kunst und Technik*, 1918, 449-482, 545-562).

autres aperçus sur les lettres françaises, il se trompe également de date en croyant s'enfoncer davantage dans le passé où les romans² de chevalerie le mènent.

En 1781, il parle de Rusticien de Pise, « premier compilateur des romans du roi Arthur et de la Table Ronde »³. Rusticien a écrit au dernier tiers du XIII^e siècle. Or, la *Bibliothèque des romans*⁴, source de Wieland, place au début du XII^e siècle cet auteur qui « dès l'an 1120... composa, réunit en corps d'Histoire... les Romans de Merlin, d'Arthur, de Lancelot, de Tristan et tous ceux de la Table ronde ». L'étude des poèmes de Wieland a exposé dans quelle mesure celui-ci a exploré et exploité le cycle celtique. La *Bibliothèque des romans* le lui a communiqué dans la mesure des possibilités d'alors⁵. Le poète savait naturellement que ses sources n'étaient que des remaniements, des adaptations. Les textes authentiques constitués par d'anciens manuscrits dont il connaissait l'existence⁶ ne lui étaient accessibles que par petits fragments : *Gyron le Courtois* est le cas où Wieland s'est trouvé le plus favorisé dans cet ordre d'idées. Aussi parle-t-il avec enthousiasme de ce *Gyron* original⁷. Pour lui, ces vieux récits ne sont pas un fatras bon à être rejeté en

G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1920.; *Esquisse d'une histoire de la tragédie française*, Paris, 1927.

K. O. Mayer, *Die Feenmärchen bei Wieland* (*Seufferts Vierteljahrschr.*, 1892, 374 ss., 497 ss.).

Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, 8 vol., Paris, 1896 ss..

A. Sayroux, *Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, 2 vol., Paris-Genève, 1841.

W. Seibt, *Einfluss des französischen Rittertums und des « Amadis de Gaule » auf die deutsche Kultur*, progr., Francfort, 1886.

M. Streckenbach, *Madame d'Aulnoy, ihre Novellen und Romane* (*Roman. Forsch.*, hgg. v. R. Zencker, XLV, 2, 145-256).

R. Uehlin, *Geschichte der Racine-Übersetzungen in der vorklassischen deutschen Literatur*, Heidelberg, 1903.

2. Pour la question du roman, cf. aussi la vue d'ensemble au chap. « Le dix-huitième siècle ».

3. XXXVI, 54.

4. BR 1779, mars, 195.

5. *Mél.*, II, 10-11.

6. XXXV, 395.

7. Lettre à Merck, du 16 IV. 1777; *Merckbriefe*, I, 108-109.

bloc, et il connaît au moins le nom d'un auteur de cette époque. C'est celui de Chrétien de Troyes, « poète français du XII^e siècle ». Wieland se borne à le citer; il n'en parle pas plus longuement, malgré les quelques détails qu'aurait pu lui fournir la *Bibliothèque des romans*⁸.

Mais il ne connaît pas que le cycle breton. C'est pourtant le seul qui ait largement pénétré dans son œuvre. Wieland cite encore Renaud de Montauban⁹ et Doolin de Mayence¹⁰. Les connaît-il par des textes français ou par des sources allemandes ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il n'ignore pas l'existence d'un ensemble de romans cristallisés autour de Charlemagne¹¹ et bien connu en Allemagne et en France. Pour acquérir ce savoir, il n'avait pas besoin des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹² qui l'amènent à parler de ce sujet. La *Bibliothèque des romans* avait publié assez d'extraits de ces récits groupés autour du grand empereur¹³. Wieland n'a-t-il pas écrit *Obéron* ? Et n'y avait-il pas les *Volksbücher* allemands ?

Wieland ne sous-estime pas l'importance que les récits de chevalerie français ont eu dans l'histoire des lettres : pour lui, « toutes les véritables épopées courtoises allemandes du XIII^e et du XIV^e siècle ne sont ni plus ni moins que des traductions libres d'œuvres de poètes provençaux ou français »¹⁴.

L'écrivain allemand ne connaît pas seulement l'apogée du genre. Il est également informé de sa décadence. Il cite bon nombre d'histoires de chevalerie composées pendant la basse époque de cette catégorie de productions littéraires¹⁵. Là figurent *Robert le Diable* et *Richard sans Peur*, *La Belle Mélusine* et *Geoffroy à la grand'dent*, *Pierre de Provence* et *La belle Maguelonne*, *Gérard de Nersers* et *La belle Euriant de Saroie, sa mie*, *Le petit Jean de Saintré* et *La dame aux belles cousines*. Cependant là encore, on ne saurait préciser de quel côté du Rhin Wieland est allé se documenter. Là encore, il y a en partie communauté de biens spirituels entre la France et l'Allemagne.

8. Cf. plus haut, p. 82.

9. XXXIII, 184; XXXV, 111.

10. *Obéron*, XII, 87.

11. XXXVI, 35.

12. *Mél.*, II, 11.

13. *BR* juillet 1777 et suivants.

14. Raumer, *Gesch. d. germ. Philol.*, 1870, p. 270.

15. XXXVI, 36, d'après *Mél.*, II, 17-19.

En parlant de Rusticien de Pise, Wieland cite Guillaume de Lorris, en situant l'un et l'autre à peu près à la même époque¹⁶. Guillaume de Lorris conçut et commença le *Roman de la Rose*. Il fit œuvre d'homme ingénieux contribuant du reste à l'affinement de la langue française. Mais malheureusement environ 40 ans après sa mort, Jean de Meun, dit Clopinel, eut l'idée de terminer l'œuvre entreprise par Guillaume. C'est à Ostade que Wieland compare Jean de Meun. En d'autres termes, celui-ci aime ce qui est bas et vulgaire, tout différent, par là, de Guillaume de Lorris : à son propos Wieland parle d'Apelle. A l'époque on ne s'aperçut pas de cette différence. Louis le Bel — Wieland transcrit mal sa source : il faut lire : Philippe le Bel — récompensa Jean d'avoir composé les 18580 méchants vers qui lui reviennent dans le *Roman de la Rose* : il le déclara « Père des lettres françaises ». Et pourtant, Jean avait défloré la chaste rose à demi ouverte qu'était l'œuvre de Guillaume : Jean de Meun, rimeur plat et fécond, était un homme aux poings pesants et sales. Christine de Pisan, ainsi que Wieland le relate ailleurs¹⁷, a été outrée du jugement brutal que maître Clopinel porte sur les femmes : pour lui, toutes sont « de fait ou de volonté, Putes ». Et les lettres d'Héloïse ont eu le malheur d'être traduites par un pareil personnage¹⁸.

Pour les passages consacrés au *Roman de la Rose* et à ses deux poètes, Wieland est redevable à la *Bibliothèque des Romans*¹⁹ et aux *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*²⁰. Tous les renseignements matériels proviennent de ces deux sources, ainsi que les appréciations sur les auteurs. Sans doute, Ostade et Apelle n'y figurent pas. Mais les noms de ces peintres forment une antithèse où se retrouvent, dans une certaine mesure, les caractères des deux poètes d'après la *Bibliothèque des romans* : Guillaume, y est-il dit, connaissait bien les textes anciens, surtout Ovide, et possédait « le grand art de peindre et de peindre agréablement »²¹ ; Jean de Meun aime la licence détaillée et choquante²².

Wieland n'a parlé du *Roman de la Rose* qu'accidentellement. Il

16. XXXVI, 54.

17. XXXVI, 74.

18. XXXVI, 54.

19. 1779, mars, 202 ss..

20. IV, 9 ss..

21. *BR*, I. c., 203.

22. *ibid.*, 208.

y revient encore une fois, un peu plus tard, en l'appelant « une sorte de roman philosophique »²³. Il a donc bien vu, d'après les jugements et les extraits qui lui étaient accessibles, qu'il s'agissait d'un poème didactique.

Malgré son silence, Wieland a dû saisir la parenté d'inspiration entre l'œuvre de Jean de Meun et un autre genre littéraire, les fabliaux : des deux côtés il y a didactisme et goût pour les propos obscènes.

Le lai de Poiselet qui est à la base du *Chant de Poiselet* de Wieland se trouve dans un recueil de fabliaux, celui de Barbazan²⁴. En dehors des textes réunis par Barbazan, Wieland connaissait et possédait les *Fabliaux et Contes des XII^e et XIII^e siècles* par Legrand d'Aussy, dans l'édition de 1781²⁵. Le genre n'a pourtant guère laissé de traces dans l'œuvre de l'Allemand. Il savait cependant que les fabliaux comptaient dans la production littéraire du moyen âge : en parlant de la bibliothèque de Charles V, il dit qu'il y figurait des « chroniques, des romans de chevalerie, des fabliaux, des recueils de poésies »²⁶. Ailleurs²⁷, il parle des « gracieux lais et fabliaux » de l'époque de Villehardouin. L'association des fabliaux et des lais, l'adjonction d'une épithète soulignant le charme des deux genres est un fait significatif : Wieland prend le terme de fabliau dans un sens très large comme le faisaient les historiens de son époque²⁸. L'auteur allemand est donc pardonnable de n'avoir pas saisi quel était essentiellement l'esprit des fabliaux²⁹. Pourtant, rien qu'à feuilletter Barbazan, il aurait pu voir qu'il y avait là une veine qui se signalait avant tout par les préoccupations terre à terre, la rouerie, l'obscénité³⁰ — caractéristiques qui ne s'appliquent pas aux lais dont il avait adapté un dans le *Chant de Poiselet*.

23. XXXVI, 68.

24. Cf. le chapitre sur le *Chant de Poiselet*.

25. XXXVI, 56 et *ca.*, n° 2.830-2.832 (tomes 1, 2, 4), n° 2.975 (tome 3).

26. XXXVI, 58, note 2.

27. XXXVI, 21.

28. Petit de Julleville, II, 56.

29. Il en est sans doute de même des *Cent nouvelles nouvelles* dont Wieland connaissait des fragments par la BR 1775, Juillet, II, 115-122, une des sources de *Gandelin*; cf. plus haut, p. 101.

30. Petit de Julleville, II, 75.

Le lai est de caractère mi-épique, mi-lyrique. Comme forme où s'exerce le lyrisme pur, Wieland nomme ballades, virelais et rondeaux³¹. Le seul poète lyrique de langue française qu'il cite de cette époque, c'est Thibaut de Champagne, roi de Navarre, auteur de « poésies d'amour gracieuses et naïves ». Il sait que le roi n'était pas le seul à en faire³². Cette science s'appuie sur Tressan³³ qui en parle dans la *Bibliothèque des Romans*. En décembre 1778, celle-ci avait publié un *Choir de quelques chansons de Thibaud, comte de Champagne*.

Wieland dit que les poètes provençaux ont précédé et instruit les poètes français³⁴. La *Bibliothèque des romans*³⁵ le lui a rappelé. Un Anglais, Warton³⁶, a fourni trois noms de troubadours : Fouquet de Marseille, Anselm Paydit et Blondel de Nesle³⁷. Un Français, Massieu³⁸, a renseigné Wieland sur la vogue du lyrisme à cette époque³⁹ et sur les rapports entre ces poètes et les seigneurs⁴⁰. La question du lyrisme provençal n'était du reste pas nouvelle pour Wieland. Bodmer lui en avait parlé depuis longtemps⁴¹.

A un endroit, Wieland donne quelques détails sur les productions des troubadours⁴². Il parle des cours d'amour, des tençons et des jeux-partis : il s'y agissait de trancher une question du code de l'amour courtois. Millot⁴³, qui écrivit une *Histoire littéraire des troubadours* est ici la source probable de l'auteur allemand.

Après les productions relevant des belles-lettres, il convient de citer encore un historien, petit complément apporté aux pages de Wieland sur Villehardouin et sur Joinville. Il s'agit de Commines. Les *Mémoires* du conseiller de Louis XI figuraient dans la bibliothèque

31. Cf. les chapitres sur Christine de Pisan et le *Vogelsang*, v. 101.

32. XXXVI, 21.

33. BR, 1179, mars. 205, à rapprocher de XXXVI, 53 note.

34. XXXVI, 108.

35. 1776, juillet de 1824, tome I, 120.

36. Thomas Warton, *History of english poeny*; cité d'après l'édition de 1824, tome I, 120.

37. XXXVI, 108.

38. Abbé Massieu, *Histoire de la Poésie françoise*, Paris, 1739, p. 105, 96/97; Warton et Massieu cités *Aka*, XIV, p. 96, 97.

39. XXXVI, 108.

40. XXXVI, 109.

41. Betz, *Bodmerdenkschrift*, 222 ss..

42. XXXVII, 48/49.

43. tome 1^{re} introduction p. LII, LXVI ss..

de Wieland, en une édition publiée par Godefroy, à Bruxelles, en 1723⁴⁴. Wieland les a pratiqués ou peut-être simplement feuilletés, de sorte qu'il pouvait se faire une idée de la langue de Commynes. Il a dû la juger rude, rocailleuse, peu souple dans sa construction syntaxique. Car il trouve entre elle et le français de Voltaire la même distance qu'entre Hans Sachs et — Wieland⁴⁵. Mais si Wieland a émis un avis sur la forme chez Commynes et si, en vertu de cette forme, il l'a opposé à un représentant des temps modernes, il n'a dit nulle part ce qu'il a pensé du fond de l'œuvre de l'historien du XV^e siècle. On ne sait pas si Wieland a vu ce qui distingue Commynes de Villehardouin et de Joinville. Pourtant, les *Mélanges*⁴⁶ si souvent mis à profit, auraient pu renseigner l'auteur allemand. Il y aurait vu que les *Mémoires* de Commynes ne sont pas qualifiés de recueils « d'anecdotes singulières », de « traits qui caractérisent un siècle d'ignorance », mais qu'ils y sont loués pour contenir « des maximes applicables à tous tems et à tous pays ». Ces remarques auraient pu amener Wieland à se demander si ce conseiller de Louis XI n'est pas sur la limite entre le moyen âge et des temps nouveaux⁴⁷.

44. *cat.*, n° 737-741.

45. XXIX, 40.

46. VI, 300.

47. cf. Lanson, *Litt.*, 185.

CHAPITRE II.

LA RENAISSANCE.

Les romans de chevalerie, on l'a vu, tiennent une grande place dans les textes où Wieland traite de la littérature du moyen âge. Ils s'insèrent organiquement dans leur époque. Il en est autrement, quand il s'agit du XVI^e siècle et de l'*Amadis de Gaule* auquel l'Allemand revient si souvent.

Le *Nouvel Amadis* du poète n'a pourtant pas le moindre rapport avec son homonyme sans épithète¹. Ce n'est pas à cause de son œuvre à lui que Wieland s'est intéressé à ce roman de chevalerie qui jouissait, en son temps, d'une renommée européenne. Déjà Bodmer a dû parler d'*Amadis* au jeune homme².

Wieland a cherché à voir clair dans le problème de littérature comparée posé par *Amadis*³. Celui-ci, en tant qu'œuvre originale, n'a rien à voir avec les lettres françaises. Il y trouve sa place comme traduction et comme symptôme d'une partie du goût littéraire en France.

Dès 1771, Wieland dit que Nicolas d'Herberay, seigneur des Essarts, a traduit en français le texte espagnol de l'*Amadis de Gaule*. L'*Amadis* français a été publié par tranches successives à partir de 1540. D'autres écrivains ont travaillé sur l'œuvre de d'Herberay; à la fin, le roman comptait vingt-quatre livres. Il existe également un *Amadis* allemand. Wieland l'a mieux connu que le texte français⁴. On peut sans scrupule s'abstenir de rechercher dans lequel des deux l'écrivain a pris les allusions introduites dans *Gandalin*⁵, le *Conte*

1. XVII, 7.

2. Betz, 176.

3. XXXVI, 161 ss..

4. XVII, 6 et XXXVI, 161.

5. v. 322, 764 ss..

d'hiver", la *Philosophie endormie*. On peut conserver la même attitude lorsqu'en 1771 Wieland parle d'Esplandian⁶ ou, en 1781, relate que presque toute la descendance d'Amadis de Gaule naît avant le mariage des parents⁷.

Wieland s'est intéressé à la fortune littéraire de cette œuvre. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici ce qu'il dit de son succès dans d'autres pays que la France⁸. Là, le roman a eu une survivance plus durable qu'ailleurs⁹. En parlant de Louise Labé, Wieland rappelle qu'à cette époque les premiers livres d'*Amadis* avaient été traduits de l'espagnol en français et constituaient la lecture favorite de la cour et de la nation¹⁰.

En 1794, Wieland reparle du roman sous sa forme française¹¹. Le savoir dont il fait part à ses lecteurs remontant à 1779, il est permis d'en parler ici. En effet, le volume de juin 1779 de la *Bibliothèque des romans*¹² et le deuxième volume des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹³ sont sa source. Wieland y a vu que M^{lle} de Lubert a publié vers le milieu du siècle un extrait modernisé de tous les *Amadis* et que Tressan s'est fait l'auteur d'une traduction libre d'*Amadis de Gaule*. Celle-ci a reconquis au vieux récit la faveur du public du XVIII^e siècle. A la suite du comte français, Wieland est bien près d'admettre que le premier écrivain composant un *Amadis* ne fut ni un Espagnol, ni le Portugais Vasquez Lobeira, mais plutôt quelque troubadour de l'école de Rusticien de Pise¹⁴.

En pleine Renaissance, *Amadis* reste le témoin d'une époque dépassée. Malgré le goût que Wieland avait pour ce roman de chevalerie, il a vu l'importance de ce XVI^e siècle, non seulement pour la France, mais pour l'Europe. Il lui paraît avoir été plus fertile en

6. v. 1.163.

7. XXIX, 181.

8. XXXVIII, 548.

9. XXXVII, 83.

10. XXXVI, 161-164.

11. XVII, 6.

12. XXXVI, 86.

13. XVII, 6.

14. p. 3-132.

15. p. 12 s.

16. Aujourd'hui, on admet comme hypothèse très probable qu'*Amadis* a été composé par un Portugais, Lobeira, sous des influences partiellement françaises. Gröber, *Grundriss d. rom. Philol.*, II, 2, 216-226.

hommes véritablement grands et en vrais philosophes qu'aucune autre époque. Ailleurs, il dit que ce siècle était, de façon générale, riche en hommes de haute valeur¹ ; et à un autre passage encore, parlant de la France, il rappelle que François I^{er} était surnommé le « Père des Lettres »².

Ce roi est cité dans une étude consacrée à Jacques Lefèvre d'Étaples. Elle révèle pourquoi le XVI^e siècle est tant prisé par Wieland. Il y aime le retour à l'antiquité et la lutte pour la liberté de l'esprit. —

Guidé par des préoccupations de directeur de revue, Wieland, historien des lettres françaises, n'a parlé avec détail que de quelques femmes auteurs de ce temps. Mais l'une d'elles, Marguerite de Valois, lui a permis d'évoquer le mouvement des idées qui se faisait alors. Il apparaît, moins nettement et moins pathétiquement, dans les pages consacrées à Louise Labé.³

On n'est pas étonné de voir surgir, à côté de Marguerite, les noms de Montaigne et de Rabelais. A plusieurs reprises on les rencontre sous la plume de Wieland. Mais il n'en est question que brièvement. Il n'en reste pas moins qu'il a aperçu depuis⁴ longtemps une des caractéristique de l'auteur des *Essais* : c'est l'aversion pour la pensée rigidement systématique ; Wieland a compris avec le moraliste français que la vie échappe à toute formule cherchant à l'enserrer. Aussi, traduira-t-il plus tard, en 1773, un passage où apparaît nettement la conviction de Montaigne, qu'il est possible de trouver à l'acte le plus beau et le plus désintéressé, des motifs immoraux ou déloyaux⁵. — Il serait téméraire de partir de là pour faire de Wieland un lecteur assidu de Montaigne, bien que les *Essais* eussent figuré dans sa bibliothèque. Il faut se demander si Wieland ne s'est pas

1. Lettre à Zimmermann, sans date, probablement vers 1760 ; *A. B.*, I, 356 ; puis XXXVII, 415.

2. XXXV, 366.

3. cf. les chap. sur Marguerite et Louise Labé ; Wieland insiste encore sur ce mouvement dans les études sur Lefèvre d'Étaples (XXXV, 366 ss.) et Peires (*ibid.*, 369 ss.).

4. 1756 ; cf. *A. B.*, I, 179.

5. *Merkur*, 1773, III, 179 : « Man gebe mir die allerschönste und reinste Handlung, und es würde mir übel fehlen, wenn ich nicht ganz wahrscheinlich fünfzig schlimme oder unlautere Beweggründe dazu finden wollte ». Montaigne, *Essais*, I, chap. 37 (éd. Villey, I, 297) : « Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, et je m'en vois y fournir vraisemblablement cinquante vitienses intentions. »

borné⁶ à la lecture par passages, à écouter les propos avertis d'un Bode⁷ ou à remplacer le texte intégral par une de ces anthologies que l'époque appelait l'*esprit* d'un auteur et dont Wieland cite plusieurs exemples ? Rousseau, Bayle sont nommés, Montaigne également⁸. Les deux allusions aux *Essais* qui se trouvent dans les *Abderitains*⁹ n'infirment pas la thèse d'un contact superficiel entre Wieland et le philosophe. Les passages du roman ne remontent pas au texte même de Montaigne, mais à Bayle¹⁰. — Pourtant, l'homme intéressait Wieland. Le 10 mai 1773, le directeur du *Mercur* demande à Jean Müller de Schaffhouse, de lui envoyer un compte-rendu détaillé sur le *Journal de voyage* de Montaigne qui venait de paraître. Il ajoute : « Nous n'avons pas encore reçu le livre à Weimar, malgré mon impatience de le connaître »¹¹.

Ce qui n'est que fort probable au sujet de Montaigne est sûr à l'égard de Rabelais : Wieland ne l'a jamais lu du commencement à la fin¹². Les moutons de Panurge sont l'unique apport qui ait passé de l'œuvre du Français dans celle de Wieland après 1772¹³. Quand celui-ci parle de Rabelais en 1783¹⁴, c'est à propos d'une étude publiée dans un périodique.

Que signifie ce silence ? Connaissance par trop insuffisante du roman ? Cela paraît peu probable. En 1767¹⁵, Wieland n'admet pas que Rabelais et Sterne soient placés sur le même plan. En formulant pareil jugement qui compare, l'écrivain allemand doit être dans une certaine mesure familiarisé avec les deux auteurs. Pour Sterne, aucun doute n'est permis : Wieland l'a connu à fond¹⁶. Rabelais lui était

6. cat., n° 2.021, Montaigne, *Essais*, Paris, 1657 ; cat., 2^e partie, n° 143-152 : *Essais de Montaigne avec les notes de Coste*, 10 vol., Londres, 1759. — n° 106-III. *Montaignes Gedanken und Meinungen. Mit Bodes Leben von Böttiger*, 6 vol., 1793-1799. — Cf. aussi T. M., 1793, I, 307.

7. Boullier, *RLC*, 1933, p. 8 s..

8. XXXVI, 279 ; il figure à la bibliothèque, cat., n° 2.917-2.918, 2 vol., Londres, 1783, sur l'*Esprit de l'Encyclopédie*, cf. Fuchs *Abderiten*, index.

9. VII, 82, 99.

10. cf. le comment. des passages dans Fuchs, *Abderiten*.

11. A. B., III, 155.

12. *Neuer Amadis*, édit. de 1771, chant IV, note 3. Rabelais figure pourtant à la bibliothèque, cat., 2^e partie, n° 139/140 : Rabelais, *Œuvres*, 2 vol., 1675.

13. lettres à von Gebker et à Merck ; D. B., II, 49 ; *Merckbriefe*, I, 142.

14. XXXVIII, 572.

15. A. B., II, 288.

16. cf. Fuchs, *Abderiten*, index, art. « Sterne » et *ibid.*, la bibliographie.

bien plus étranger. Mais Wieland a dû saisir quelques différences essentielles entre l'Anglais et le Français : la puissance créatrice et vivifiante infiniment plus grande de celui-ci ; son horizon autrement vaste ; sa place au seuil des temps nouveaux ; et, avant tout, l'omniprésence des forces de la nature dans son roman. En outre, Wieland a certainement vu ce qui sépare la forme de Sterne de celle de Rabelais, n'y aurait-il saisi que le diapason différent des deux voix et l'attitude de Sterne plus désinvolte en face du lecteur.

Faut-il supposer que par sa tournure d'esprit Wieland était incapable de comprendre et de goûter Rabelais ? Non. — La gaillardise, la liberté des propos, ainsi que la prolixité et le goût des digressions n'ont pas dû déplaire à Wieland. La curiosité intellectuelle était développée chez l'un et chez l'autre. La force vitale qui éclate et s'étale si magnifiquement dans *Gargantua* et *Pantagruel* n'a pas dû effrayer, rebuter Wieland : si pour son propre compte il a été l'homme de tous les justes milieux, il a compris la puissance qui se déchaîne et en a aimé le spectacle...¹⁷ Non, ce qui l'a éloigné de Rabelais, c'est la langue. « J'ai certains livres, dit-il un jour à Böttiger, qui me consolent quand cela va mal. Lorsque j'ai perdu le goût de tous les autres, ceux-là me restent comme lecture de choix. Quelques morceaux de Lucien en sont. Volontiers j'y rangerais Rabelais, si je savais le lire à livre ouvert »¹⁸.

Après le moraliste et le poète épique, témoins d'un esprit nouveau, Wieland ne parle plus avec quelque insistance que d'un poète lyrique, de Clément Marot. Il n'a évoqué que de façon incomplète l'art de celui-ci¹⁹. Quant au fond, Marot permet à Wieland de dire que le XVI^e siècle se faisait une autre idée de la décence que le XVIII^e siècle²⁰. C'est aussi la seule remarque inspirée par Ronsard²¹. Les *Annales poétiques* ont pu fournir à l'écrivain allemand un nombre suffisant de poésies de Ronsard : il y « occupe jusqu'à deux cents pages dans le cinquième volume²². Peut-être, l'attitude négative de Wieland en face du chantre d'Hélène et de Cassandre a-t-elle été pro-

17. cf. par ex. XXXVIII, 373.

18. novembre 1795 ; Böttiger, I, 166 ; cf. aussi la III^e partie, « Wieland et la langue française ».

19. cf. le chap. sur les « Règles et doctrines littéraires ».

20. XXXVI, 89.

21. *ibid.*.

22. *Mél.*, VII, 182.

voquée par Chaulieu. Celui-ci, en effet, oppose la manière claire, courtoise, enjouée de Marot à Ronsard et à son style « rustique »²³.

Un autre aspect du lyrisme de la Renaissance française pouvait être montré à Wieland par les poèmes de Bèze : il en avait dans sa bibliothèque les *Poemata*²⁴. L'homme qui devait être plus tard l'austère réformé que l'on sait, y chante en vers latins des amours imaginaires et immorales, parfois aussi ingénues, délicates, timides²⁵. Bayle a pu renseigner Wieland sur Beze. Mais l'ami de Calvin n'a laissé nulle trace dans l'œuvre de l'auteur allemand.

Les belles-lettres de cette époque sont encore représentées chez Wieland par une tragédie, l'*Électre* de Baïf : c'est une traduction. Aussi, l'écrivain allemand ne parle-t-il que de la langue : en Allemagne, elle a son équivalent dans celle de Hans Sachs. Par là, l'*Électre* de Baïf se distingue de celle de Crébillon comme le parler du cordonnier nurembergeois reste inférieur au style châtié de Wieland²⁶.

Aux Villehardouin, Joinville, Commines du moyen âge correspondent chez Wieland, pour le XVI^e siècle, les mémoires²⁷. A vrai dire, ils ne tiennent pas dans son œuvre la place qu'y occupent les historiens plus anciens ; ils y occupent même une place fort petite. On ne peut citer que deux auteurs : Monluc pour avoir figuré dans la bibliothèque de l'Allemand²⁸, dans une édition publiée à Paris, en 1761 ; Brantôme dont Wieland possédait une édition en dix volumes²⁹. Il voit dans le mémorialiste le portraitiste de la femme corrompue et dangereuse³⁰ ; il fait allusion à un passage où la possibilité de violer une femme est formellement contestée ; il traite Brantôme de « vil courtisan » en se basant sur le jugement erroné qu'il a porté sur Anne de France, seconde fille de Louis XI³¹. Il tire

23. Charlien, I, 165 (édit. de 1777, La Haye, 2 vol., d'après les man. de l'auteur).

24. *catal.*, n° 572.

25. A. Sayous, *Études litt. sur les écriv. franç. de la Réform.*, 1841, I, 249 ss.

26. XXIX, 39-40.

27. XXXVII, 83.

28. *catal.*, n° 755-756.

29. Leyde, 1722 ; *cat.*, n° 948-957.

30. *catal.*, n° 755-756.

31. XX, 90 où Wieland indique la référence d'après son édition à lui ; VIII, 285.

32. *ibid.*,

la conclusion que la décence est chose relative et qu'elle a changé du XVI^e au XVII^e siècle. — Wieland cite cet auteur encore dans l'étude sur Marguerite de Valois. Pourtant, là, il ne s'est pas reporté au texte original, mais à Bayle³³. Brantôme n'est pas un esprit supérieur pour Wieland. Il s'arrête à des bagatelles qu'il considère comme trop importantes, comme trop lourdes de conséquence. Mais il est homme de bonne foi³⁴.

Wieland, on se le rappelle, a dit que pour lui le XVI^e siècle était un grand siècle. Il songe en premier lieu à la montée des idées nouvelles, à la lutte contre « l'esprit barbare des scolastiques et des moines »³⁵. Il est regrettable qu'il n'ait pas également exprimé en une courte formule comment, sur le plan littéraire, ce siècle est la rupture avec le passé. Un sonnet de Louise Labé, italien de forme, personnel d'inspiration ; la reine de Navarre s'élevant dans ses contes au-dessus des gauloiseries du temps passé ; Montaigne s'analysant lui-même auraient fourni d'utiles points de départ. La trop brève remarque sur la pureté et la clarté de la langue dans un sonnet de M^{me} des Roches³⁶ montre que Wieland sentait bien les lettres françaises arrivées à un tournant décisif ; il n'aurait tenu qu'à lui d'exposer et de développer avec plus de force et d'insistance ce fait capital.

33. cf. le chap. sur Marguerite.

34. J'interprète ainsi le jugement : « der ehrliche närrische Kerl Brantôme,... in seiner naiven Dumpfheit » ; lettre à F. H. Jacobi (*F. H. Jacobis auser lesener Briefwechsel*, I, 256, en date du 12 II. 1777).

35. XXXV, 366.

36. XXXVI, 96.

CHAPITRE III.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Amadis était un attardé au XVI^e siècle. D'Urfé et M^{lle} de Scudéry ont une position semblable cent ans plus tard. Du moins ne contribuent-ils pas à l'avènement rapide du classicisme vers lequel tend l'époque.

Wieland parle de ces auteurs. A ce qu'il semble, il a entrevu leur place dans l'histoire des lettres françaises. Il discerne un des points qui séparent d'Urfé¹ et les classiques : c'est le manque de justesse psychologique. Il ne veut pas des « Céladons métaphysiques des bords du Lignon ». Les propos du célèbre berger rendent ridicule le sage qui s'en inspire². Céladon est encore raillé dans *Per-vorante*³, à peu près à la même époque, et cité, avec quelque ironie, comme modèle du parfait amant, en compagnie d'Astrée dans *Danischmend*⁴.

Quelle édition du roman Wieland a-t-il connue ? Peut-être celle que fit paraître en 1733, à Paris, légèrement modifiée par rapport au texte original, l'abbé Souhai⁵. A-t-il lu l'œuvre en entier ? On ne le sait pas. Probablement faut-il répondre négativement, et admettre qu'il s'est borné à parcourir le résumé paru au tome IX de la *Bibliothèque de campagne*, à Genève, en 1761, ou les pages du volume de juillet de la *Bibliothèque des Romans* de 1775. Wieland dit l'ennui qu'exhale l'*Astrée*. Toujours est-il que pour l'auteur allemand elle reste un document de l'esprit d'une époque⁶. Il en est de même pour

1. XXXVIII, 143 ; le propos date de 1775. — Pour la question du roman, voir aussi l'exposé d'ensemble au chap. sur le XVIII^e siècle.

2. XXXVIII, 143 ; XI, 235.

3. v. 466.

4. XX, 23.

5. en douze volumes in-12 ; cf. XVII, 180.

6. XVII, 179 s. ; Wieland y parle de l'*Astrée* d'après Nicéron,

la *Clélie* et le *Grand Cyrus*, ces romans de M^{lle} de Scudéry. A l'époque où Pascal écrivit ses *Provinciales*, ces livres ont connu le grand succès à Paris : Wieland en parle peut-être d'après Balzac ou Nicéron⁷. Ce succès prouve que ce n'est pas le grand monde qui perfectionne une langue, mais bien l'écrivain de génie⁸. Wieland a sur ces histoires d'amants incomparables la même opinion que sur les romans de d'Urfé : leur psychologie n'a rien de vrai. Aussi évoque-t-il Aruns et Clélie à côté de Céladon et d'Astrée⁹. Il y a bien peu de chance qu'il ait lu *Clélie* dont un exemplaire, dépareillé, figurait dans sa bibliothèque¹⁰. Sur le *Grand Cyrus* il a pu tirer quelques renseignements de la *Bibliothèque universelle des romans*¹¹. En outre, il possédait dans sa bibliothèque une anthologie tirée d'*Ibrahim*, de *Cyrus* et de *Clélie* : ce sont les *Conversations sur divers sujets* publiées par M^{lle} de Scudéry en 1680¹².

On peut regretter qu'après les avis sur de pareilles œuvres, Wieland ne dise presque rien d'un auteur tel que M^{me} de La Fayette ; ie se borne à une simple mention¹³ qui la place au-dessus de M^{me} de Tencin et de M^{me} Gomez, et au-dessous de M^{me} de Riccoboni.

Wieland a senti que d'Urfé et M^{lle} de Scudéry péchaient en raffinant sur les mouvements de l'âme humaine. Il a également vu que Scarron commettait une erreur en sens contraire. Il est d'accord avec Voltaire qui classe Scarron parmi les caricaturistes¹⁴ : c'est en 1773. Dix ans après, Wieland renchérit encore¹⁵ : il parle de l'*Énéide travestie* de Blumaner. Chanter l'*Énéide* sur le ton burlesque est « une tentative dont on n'a pas tenu rigueur à Scarron, parce qu'il a fait rire et parce qu'on ne saurait en vouloir de rien à un Scarron »¹⁶. Voilà donc deux jugements défavorables, très durs. Comment se fait-il que Wieland parle en 1778 avec sympathie du Français, le citant en même temps qu'Homère et l'Arioste, Hans

7. *Lettres* à Conrart, Amsterdam, 1664, p. 81, 261 ; Nicéron, *Mémoires...*, XV, 113.

8. XXXVIII, 12.

9. Avant 1772, cf. II, 128 ; après 1772, cf. XX, 23.

10. *cat.*, n° 2.215-2.222 ; Paris, 1660, tomes I-III, VI-X.

11. *BR*, 1775, nov., 86-115.

12. *cat.*, n° 2.945 ; Amsterdam, 1686.

13. en 1768 ; lettre à Sophie de la Roche (Hassencamp, 168).

14. XXXVI, 277.

15. XXXVIII, 455.

16. *ibid.*.

Sachs, Dürer et Rembrandt¹⁷ ? Parce qu'en 1778 le temps n'était pas encore si éloigné où il avait écrit une œuvre sinon inspirée par Scarron, du moins conçue dans le goût de Scarron : c'est la *Titanomachie*¹⁸ ; et parce que *Gandalin*¹⁹, fondé partiellement sur des données du *Roman comique*, avait montré à Wieland un autre Scarron que le poète burlesque. En 1778, Wieland avait encore présent à l'esprit la psychologie juste, le trait ferme et précis qui font le mérite de certains passages du *Roman comique*. Il était en outre sous l'influence de Hans Sachs — voyez certaines pages dans le *Merkur*²⁰. D'autre part, en 1783, il était occupé à rédiger ses *Lettres à un jeune poète* où se trouvait exaltée la manière de Racine²¹. — Les différents jugements sur Scarron sont fondés ; mais chacun d'eux ne vise qu'un seul aspect de l'œuvre de celui-ci. Il faut réunir ces aperçus ; alors on constate que l'écrivain allemand a vu juste²².

A certains moments donc, Wieland a été choqué par Scarron qui dépassait la ligne du Beau idéal. C'est le reproche auquel il faut également ramener ses jugements sur Balzac²³. Les critiques s'adressent à la forme et au fond de l'œuvre. Les lettres de Balzac sont selon Wieland²⁴ une inépuisable source de *concetti* et d'antithèses. Leur auteur est souvent plat en voulant être spirituel. Il ne sait pas voir en nuances justes. Sans quoi, il n'aurait pas classé Homère et Virgile parmi les auteurs simplement récréatifs, en ne tenant nul compte de la philosophie pratique enfermée dans leurs ouvrages. C'est une des lettres de Balzac qui a amené Wieland à porter ce jugement²⁵. Au sujet d'un passage des *Entretiens de feu Monsieur de Balzac*²⁶ où il est question d'un propos de Pompée, un avis analogue est exprimé : Balzac n'a vu qu'un bon mot où il y avait du vrai pathétique. Après ce qu'on vient de lire, et en tenant compte, en outre, d'une mention des éloges que l'épistolier fait d'Anne

17. *Merckbriefe*, II, 156.

18. cf. le chap. sur la *Titanomachie*.

19. cf. le chap. sur *Gandalin*.

20. XXXVIII, 357.

21. XXXVIII, 110 ; cf. aussi XXXVIII, 13 (1782).

22. Le *cat.*, n° 128 (2^e partie) mentionne les *Nouvelles tragi-comiques* de Scarron, 2 vol., Paris, 1752.

23. XXXV, 370.

24. XXXII, 35.

25. Je n'ai pas réussi à trouver cette lettre.

26. Amsterdam, 1663, p. 251 s. ; *Hempel*, XXXII, 157.

Marie de Schurmann²⁷, on est porté à admettre que Wieland a pratiqué les *Entretiens* et certains recueils de lettres du Français. Mais il a aussi profité de Bayle citant Balzac. C'est le cas lorsqu'il est question des propos de l'épistolier sur son contemporain Peiresec²⁸.

Balzac est oublié maintenant, constate Wieland. Pourtant, vers 1650, il a passé pour un bel esprit de grande classe et pour un arbitre des élégances littéraires²⁹. Pourquoi cette chute ? C'est que Balzac n'a été qu'un faiseur maniéré de mots d'esprit. Suit, à l'appui de ce jugement, une citation tirée de Boileau et faite par Adelung³⁰.

Wieland reconnaît, il est vrai, et peut-être d'après Bayle³¹, que par endroits les *Lettres* de Balzac ont du mérite ; mais c'est presque par hasard qu'elles y arrivent. Faut-il dire ce qu'en dépit de cette restriction le jugement global de l'auteur allemand a d'incomplet et d'injuste ? Faut-il souligner que sous la boursoufflure et l'esprit forcé de Balzac on sent déjà s'annoncer un style plus dépouillé et plus direct ? Faut-il rappeler que Balzac lui-même se réclame des anciens comme de ses amis et qu'il ne veut pas être pris pour « un homme quintessencié »³² ? Et n'y a-t-il pas Boileau en personne qui dit non seulement le défaut essentiel, mais aussi le grand mérite de l'épistolier³³ ? Qu'il suffise d'enregistrer ici l'opinion de Wieland et d'en rapprocher la mention dédaigneuse faite par lui de Cotin et de Colletet³⁴. Là encore, le grand critique français du XVII^e siècle se dresse derrière l'Allemand : lui, et pour Cotin, peut-être Bayle³⁵.

27. *Lettres choisies du Sr. de Balzac*, Amsterdam, 1656, p. 197 s.; *Hempel*, XXXV, 344.

28. XXXV, 370; Bayle, art. Peyresc, renvoi 3.

29. XXXVII, 157.

30. XXXVIII, 47.

31. art. Balzac, Jean Louis Guez.

32. *Lettres à Chapelain*, p. 146; *Entretiens*, p. 198.

33. Niceron, XXIII, 319 s., cite Boileau, *Réflexions critiques sur le traité du sublime de Longin* : « On peut dire que personne n'a su mieux sa langue que lui [Balzac], et mieux entendu la propriété des mots, et la juste mesure des périodes ». Puis, c'est la caractéristique des lettres : « Car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque par tout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir, l'affectation et l'enflure ; on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux, qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. »

34. XXXVIII, 170.

35. Pour Colletet, cf. *Art poétique*, IV, 185; *Satires*, I, 77; VII, 45. — Pour

A côté de Balzac, il faut nommer Costar, « bel esprit et esthéticien du fameux siècle de Louis XIV »³⁶. Wieland le cite pour une remarque que le Français fait à propos d'un passage de l'*Hécube* d'Euripide, et lui donne raison contre le Grec, « bien qu'il ne soit que Costar ». Costar a dû être connu de Wieland par le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire³⁷ et par les lettres de Balzac³⁸.

Balzac, Costar, Colletet, Cotin sont des hommes défavorisés parce qu'ils précèdent les noms illustres d'une grande époque éprise d'un art nouveau. Celui-ci et celle-là, Wieland les appréciera. C'est par rapport à eux qu'il a jugé ces auteurs, comme il avait jugé d'Urfé, M^{lle} de Scudéry et Scarron.

*
**

Pourtant, il ne parle guère de l'homme qui contribua pour beaucoup à l'avènement des œuvres et des temps nouveaux. Wieland est muet sur Malherbe, ou presque. Il dit qu'il a fait une grammaire française¹ et que sa langue est clarté et pureté². Et encore ne juge-t-il pas sur pièces, mais sur des sources de seconde main : l'une est la *Bibliothèque des romans*³, l'autre, le *Parnasse des dames*⁴.

Après Malherbe, on peut parler, ici, de Pascal. Car pour Wieland, il est avant tout un des grands maîtres de la langue française. Aussi est-il évoqué en compagnie d'Arnauld⁵ comme un des prosateurs qui ont forgé la langue du XVII^e siècle. Celle des *Provinciales* passe toujours pour la plus belle qu'on ait écrite en France⁶. Trois ans après ce jugement, en 1785, Wieland parle à nouveau des *Provinciales* dans une lettre à Reich et d'une façon qui met en

Cotin, Sat., III, 60; VIII, 236; et « Avis » de l'édition de 1694. — Bayle, art. Cotin, Amsterdam.

36. XXXVII, 189.

37. 6d. Hachette, p. 479.

38. *Lettres choisies de Balzac*, Amsterdam, 1656, p. 92-94; à Chapelain, p. à Conrart, p. 278-279.

1. XXXVI, 54.

2. XXXVI, 96.

3. *BR*, 1778, janvier, I, 215.

4. III, 2.

5. XXXVIII, 12.

6. *ibid.*.

doute sa valeur comme critique⁷. Il s'agit d'une œuvre de Reinhold, les *Lettres échangées entre deux amis au sujet de la profession de foi de Lavater*⁸. Avec le goût de l'hyperbole auquel il cérait trop souvent, Wieland écrit : « Si nous avions trois ou quatre volumes de lettres pareilles, nous pourrions nous vanter d'avoir un pendant allemand original des *Provinciales* ». — Celles-ci semblent avoir attiré Wieland; sans doute en partie à cause de leur valeur esthétique; mais elles sont également une attaque contre un ordre ecclésiastique, donc, dans une certaine mesure, un combat pour la liberté de l'esprit. Les *Pensées*, trop tourmentées et trop chrétiennes, ne trouvent nul écho dans son œuvre. Elles ne semblent pas avoir figuré dans sa bibliothèque, contrairement aux *Provinciales*⁹. —

Wieland a-t-il eu une idée, si vague fût-elle, de l'évolution du théâtre français au XVII^e siècle? C'est probable. Il a dû connaître au moins l'existence de Mairet, de Du Ryer, de Rotrou. En effet, il cite en 1774¹⁰ les *Chefs-d'œuvre dramatiques* où Marmontel a publié *Sophonisbe*, *Scévole*, et *Venceslas*. En tout cas, Wieland saisit le rôle historique de l'auteur du *Cid*, l'évoque comme un des promoteurs de l'âge d'or de la littérature française¹¹. Corneille a conquis cette place en s'inspirant des anciens et en ne se pliant pas au goût du public. Qu'on lise, dit Wieland, ce que l'auteur du *Cid* écrit sur ce point, et l'on sera convaincu¹². Grâce à Corneille et à quelques autres écrivains, la France peut se passer des apports dramatiques allemands¹³, d'autant plus que ceux-ci seraient inférieurs au théâtre français¹⁴. *Cinna* et le *Cid* sont nommés, sans plus. Leur auteur figure encore dans une lettre¹⁵ : l'exemple de Corneille et d'Euripide ne permet pas à un dramaturge d'insérer dans ces pièces des maximes morales *ad spectatores*. Enfin, Wieland prend chez Corneille un argument *pro domo* : celui-ci et Boileau, dit-il, ont défendu

7. 21 VIII. 1785; F. W., 71, 40.

8. *Briefwechsel zweyer Freunde über Hrn. Lavaters Glaubensbekenntnis*.

9. *cat.*, n° 2.855-56, 3.165-3.166 : Mondaldo (Pascal) *Provinciales*, 4 vol., Cologne, 1739.

10. XXXVIII, 391.

11. *cat.*, n° 2.187-92 : Corneille, *Théâtre*.

12. XXXVIII, 12-13.

13. XXXVI, 154.

14. XXXVIII, 109.

15. à von Gebler, du 19 V. 1779; D. B., II, 33.

leurs œuvres par des exposés théoriques sans qu'on leur ait fait le moindre grief; qu'on accorde la même liberté à l'auteur d'*Alceste* et qu'on ne lui reproche pas d'être vaniteux¹⁶.

Quinault n'existe qu'en vertu de ces livrets d'opéra¹⁷. Pradon, La Calprenède — cité sans doute comme dramaturge — et Boyer n'apparaissent que pour être écartés d'un geste rapide : ils ont sacrifié au goût du public. L'évolution des lettres les a dépassés¹⁸.

Puis, c'est Racine.

Passons sur de simples mentions élogieuses¹⁹. Ne citons que pour mémoire la page où l'auteur allemand demande à ses compatriotes où étaient les Boileau, les Corneille, les Racine allemands, où les tragédies allemandes capables de supporter la comparaison avec le *Cid*, avec *Cinna*, *Phèdre*, *Britannicus*, *Athalie*...²⁰ Wieland voudrait que son pays pût opposer à la France au moins une seule tragédie valant, par la langue, la versification et la rime, une tragédie de Racine. Puis, il formule la définition du langage idéal du genre, en s'inspirant sans nul doute du poète français. Il réclame une langue absolument pure, sans fautes, noble, réunissant la beauté et la vigueur et ne pécant ni par l'hyperbole boursofflée, ni par la trivialité. Le vers doit être travaillé dans tous ses détails, avoir du nombre, flatter l'oreille sans jamais la blesser. Il est de rigueur pour la tragédie — au même titre que pour l'épopée. Wieland exige même la rime : car un poète allemand devra chercher à vaincre les mêmes difficultés que les grands auteurs étrangers. Et l'Allemagne sera bien obligée de se contenter des œuvres dramatiques qu'elle possède, jusqu'au moment où paraîtra le poète doué de la sensibilité, du goût et du talent d'un Racine²¹.

Est-ce à dire que Racine marque pour Wieland l'apogée de tout l'art dramatique ? Non. Sans doute Wieland mettra Racine en certains points au-dessus d'Euripide : il doit songer en premier lieu à la prolixité qui dépare souvent l'œuvre du Grec²², peut-être aussi au manque d'unité de ton²³ et au didactisme²⁴. Le naturalisme de cer-

16. XXXVIII, 679-680.

17. cf. VI, 1, le chap. sur la musique.

18. XXXVIII, 13. Pour Pradon, cf. aussi A. B., I, 272 (de 1758).

19. XXXVI, 154; XXXVIII, 12.

20. XXXVIII, 109.

21. XXXVIII, 110; cf. aussi Fuchs, *Abderiten*, 117 s..

22. XXXVII, 125-126; XXIX, 64.

23. XXIX, 64.

24. cf. plus haut, n. 15

tains passages chez l'auteur de l'*Alceste* grecque le choque²⁵. Mais Wieland mettra Racine au-dessous de Shakespeare. Car l'Anglais a infiniment plus de génie, d'imagination et de sentiment profond, et sait reproduire la nature bien plus fidèlement²⁶. Il ne s'agit pas d'une question de forme; Wieland n'est pas l'intolérant partisan d'une seule esthétique en dehors de laquelle il n'y aurait nul salut. « Je crois, dit-il, que l'on peut être juste envers les Français sans, pour cela, devoir prendre parti contre les Anglais »²⁷. Wieland attend tout d'un artiste, créateur puissant, et se soucie assez peu des règles d'après lesquelles celui-ci travaillera.

A-t-il vu avec justesse qui a été Racine ? Je crois que non. Il n'a pas saisi dans sa nature intime le langage si simple, si quotidien, d'autre part si enfiévré, si emporté qui se cache sous l'harmonie fluide et sous les mondanités obligées du vers racinien²⁸. Mais au moins, Wieland n'a pas présenté le Français comme un rhéteur de cour. D'autre part, il ne s'est pas aperçu de tous les trésors qu'offre Racine psychologue. Wieland n'a pas vu que la psychologie des hommes et des femmes de Racine était multiple comme la vie, généreuse, moyenne, basse. Quelque part dans son œuvre, l'Allemand cherche à caractériser les grandes écoles dramatiques²⁹. Il dira que Shakespeare est la nature; que les Grecs représentent la noble simplicité; que l'art et le goût sont la part échue aux Français. J'ai bien peur que, pour Wieland, Racine ne soit le *doux* Racine, et ne soit que le *doux* Racine. Or, la formule est trop étroite. Hermione et Clytemnestre suffisent pour le prouver.

Un fait montre à quel point Wieland a méconnu Racine : celui-ci apparaît trop souvent à côté de Voltaire. Wieland écrit : Racine et Voltaire, Racine ou Voltaire³⁰. L'époque le voulait ainsi; Lessing commettait le même crime³¹. A la décharge de Wieland il faut dire que de façon générale Racine n'a pas été goûté en Allemagne³².

25. XXIX, 57, 65, 66.

26. XXXVIII, 124.

27. XXXVIII, 125.

28. J. E. Schlegel aurait été seul, ou presque, à sentir ce que c'était que le vers de Racine; Heiss, 547.

29. XXXVIII, 119.

30. p. ex. XXXVIII, 124.

31. Heiss, 475, 555; cf. aussi Uehlin, 111 où Schiller cite ensemble Racine, Crébillon et Voltaire (1784).

32. Heiss, 467, 555 s., et Uehlin, notam. 110 s..

parce qu'il n'y a pas été saisi dans sa profondeur de psychologue³³. Pourtant, Wieland semble avoir été plus perspicace que ses compatriotes. Sa propre *Alceste* où tout se réduit à la vie des âmes, permet d'admettre qu'il a saisi l'« intériorisation » et la simplification qui fait l'essence de l'œuvre racinienne.

Même si sur ce point on fait la part trop belle à Wieland, il lui reste, sans danger que l'on s'abuse, un honneur très grand : en dépit des attaques de Lessing et du *Sturm und Drang*, il n'a pas abandonné sa conviction que Racine était poète, que Racine comptait. Il n'a pas crié, en agité : Racine ou Shakespeare : réfléchi et ferme, il a dit : Racine et Shakespeare.

Wieland a écrit avec *Alceste* une œuvre pour laquelle la tragédie de Racine avait l'importance d'un modèle concret. Ceci explique la large part que le poète tragique trouve dans les considérations historiques, davantage encore dans les considérations esthétiques de l'Allemand. Mais celles-ci auront leur place ailleurs³⁴.

Encore un mot sur le rôle attribué à Racine dans les lettres allemandes : le grand poète français doit être pour les Allemands un exemple qui montre comment on vainc les difficultés³⁵. Il va sans dire que Wieland n'a que mépris pour les pâles imitateurs de Racine qui ont inondé en leur temps la scène allemande³⁶. —

Auprès de Wieland artiste créateur, Molière³⁷ ne tenait pas un rôle aussi important que Racine ; il n'en tenait même aucun. On se sent tenté de dire qu'en bonne logique sa place doit être également plus petite dans les écrits critiques. C'est, en effet, le cas.

Molière apparaît en quelque sorte à la remorque de Racine : il a contribué comme lui à l'éclat du grand siècle littéraire français³⁸ ; comme Racine, il a été représenté en Allemagne en de médiocres adaptations³⁹ ; comme lui, il n'a pas son semblable sur la rive droite du Rhin : et Wieland de citer *Le Misanthrope* et *Tartuffe*⁴⁰. Les deux pièces ne doivent sans doute pas être classées parmi « les farces et

33. Heiss, 554.

34. cf. chap. 5, sur les « Règles et doctrines littéraires ».

35. XXXVIII, 110, 124.

36. *ib.*, 119.

37. *cat.*, n° 2.978-2.985 : Molière, *Œuvres*, 8 vol., Paris, 1729.

38. XXXVIII, 12 ; XXXVI, 154.

39. XXXVIII, 119 ; cf. aussi, A. Ehrhardt, *Les Comédies de Molière en Allemagne*, Paris, 1888.

40. XXXVIII, 109-110.

les caricatures » auxquelles se réduisent la plupart des comédies de Molière, selon un avis exprimé par Wieland ⁴¹ en 1771. En dépit d'une part de vérité dans ce jugement, on se demande si l'écrivain allemand n'a pas commis, ici, la même erreur qu'à l'égard de Racine. A-t-il vu suffisamment la part de vérité humaine des êtres qu'a créés le poète ? A-t-il vu le tragique latent dans certaines comédies de Molière ? Chez Racine, ce sont les bienséances tout extérieures qui empêchent Wieland de voir clair ; on craint que chez Molière ce ne soit le rire. Les données fournies par l'œuvre de Wieland sont malheureusement trop peu nombreuses pour que la question puisse être tranchée nettement, catégoriquement.

Après les jugements généraux et sommaires, trop sommaires, les quelques allusions au *Bourgeois gentilhomme* ⁴², au *Malade imaginaire* ⁴³ et à *Tartuffe* ⁴⁴ ne révèlent rien. Il est seulement significatif pour la tournure d'esprit de Wieland, qu'il cite le plus fréquemment la comédie cruelle dirigée contre les faux dévots, et que son héros éponyme soit le seul personnage du théâtre de Molière que l'auteur allemand caractérise : Tartuffe sait qu'il est un escroc des valeurs morales ⁴⁵.

Quand les poètes du XVII^e siècle sont en question, l'attitude de Wieland est significative.

Voici, en effet, La Fontaine ^{1 2}.

On sait que le Wieland mystique n'a parlé de La Fontaine contreur qu'avec une extrême réprobation ³. Encore en 1775, il le range parmi les auteurs qui sont un danger pour la morale, au même titre que le Boccace du *Décameron* ou le Crébillon du *Sopha* et de *L'écumoir* ⁴. Aussi, les *Fables* prennent-elles une place presque exclusive dans ce qu'il est dit de l'œuvre de La Fontaine. Hormis une mention générale et vague au rôle brillant du poète dans les lettres de son

41. XXXVIII, 366.

42. XXXII, 27.

43. XXXII, 32.

44. XXXII, 142, 161, 323, 335 ; XXXVIII, 200.

45. XXXII, 142. Disons, pour mémoire, que Régnard est cité une fois, ensemble avec Molière, XXXVI, 154.

1. *catal.*, n° 2.742, *Contes*, Paris, 1768 ; n° 2.834-35, *Fables*, Dresde, 1737.

2. Pour Boileau, cf. le chap. 5, sur les « Règles et doctrines littéraires »,

3. *A. B.*, I, 87, 101 ; II, 244,

4. XXXII, 232.

siècle⁵, ce ne sont du reste que quelques allusions aux *Fables* et aux *Contes*. Wieland parle du renard et des raisins⁶, du pavé de l'ours⁷, du *Petit chien que secoue de l'argent*, pour lequel le Français s'est inspiré de l'Arioste⁸. La fable des *Grenouilles qui désirent un roi* est citée⁹ d'après Ésope, non pas d'après La Fontaine : Wieland helléniste apparaît dans ce détail.

Pour Wieland, le fabuliste français n'est pas le poète exquis, observateur de la nature, ami de la nature. Il est le moraliste qui a l'expérience des hommes et de la vie.

Une fois, la personne de La Fontaine est évoquée : Wieland dit de lui-même qu'il est « simple et sans malice comme le brave Jean La Fontaine »¹⁰, il est « purus putus La Fontaine ». —

Wieland passe donc sous silence le seul vrai poète lyrique qu'ait connu le XVII^e siècle, à côté de d'Aubigné. Il va à la poésie légère, celle qui prépare la voie aux Dorat, Gresset, Parny. Il cite Chaulieu¹¹ qui cultive le genre marotique et dont les poésies, à côté des *Amours de Tibulle* de La Chapelle et des *Œuvres et Mémoires* de La Fare, figurent dans sa bibliothèque¹². Quant à Hamilton, c'est le conteur, non pas le poète qui a laissé des traces chez Wieland artiste créateur, dans le *Conte d'hiver*, *Gandalin*, *Dschinnistan*¹³. L'Allemand était en effet grand admirateur de l'auteur du *Bélier* et de *Fleur d'épine*. Il a lu les contes de Hamilton plus de vingt fois et se sent sûr du bien-fondé de son jugement. Si en toute autre question il veut subordonner sa manière de voir à celle de Merck, il ne le peut lorsque cet ami¹⁴ trouve excellente une traduction de Hamilton que lui-

5. XXXVIII, 12.

6. XXIX, 164.

7. XX, 62.

8. XXXVIII, 451.

9. XXXIII, 96.

10. A. B., III, 317; lettre à Voss, du 5 I, 1781. Peut-être d'après Nicéron, que Wieland nomme ailleurs (XXXV, 328); sur La Fontaine, cf. Nicéron, XVIII, 322 : « avec sa naïveté qui lui étoit naturelle »; 328 : « Jean s'en alla comme il étoit venu — Mangeant son fond après son revenu »; 329 : « Jamais homme ne fut plus simple que La Fontaine; mais de cette simplicité qui est le partage de l'enfance ».

11. XXXVIII, 37.

12. *cat.*, n° 2706 : Chaulieu, *Œuvres*, Amsterdam 1750; n° 2906, encore Chaulieu, La Haye, 1777; n° 2398-99 : La Chapelle, *les Amours de Tibulle*, Paris, 1712; La Fare, *Œuvres et Mémoires*, n° 742.

13. cf. ces chapitres.

14. Lettre à Merck, le 27 X. 1777; *Merckbriefe*, II, 109.

même estime être mauvaise. Bien entendu, Wieland possédait des textes de son cher poète¹⁵. — Tout cela ne veut pas dire que les vers de Hamilton n'aient pas été goûtés par Wieland. Il nomme Hamilton avec Chaulieu et Voltaire comme un des représentants les plus heureux du genre marotique¹⁶.

On rencontre sous la plume de Wieland encore quelques grands noms de l'époque; mais avec une seule exception ce sont de simples mentions. La Rochefoucauld, incapable de croire qu'un homme soit désintéressé et agisse par amour de l'idéal moral¹. La Bruyère², Bossuet, Bourdaloue, grands prosateurs³; Fléchier, pour Wieland l'auteur de l'*Histoire du Cardinal de Ximènes*⁴.

Au gré de l'écrivain allemand, ces prédicateurs étaient sans doute trop imprégnés de christianisme dogmatique, même lorsqu'ils se faisaient historiens. Wieland est indifférent à leur égard, comme il le reste en face du Pascal des *Pensées*. Il en est autrement de Fénelon. Là, il sent une personnalité dont le commerce l'enrichissait, lui qui n'était attaché ni au catholicisme ni à aucune autre forme du christianisme.

Dès 1758⁵, Fénelon est pour Wieland l'homme qui exalte les vertus des chrétiens primitifs et suit des tendances mystiques. Plus tard, en 1782, il est question du « bon Fénelon mystique » pour qui saint Ignace et saint Polycarpe étaient des chrétiens primitifs avec toutes leurs vertus⁶. On le voit : le ton n'a pas changé. Sous le vague de la formule wielandienne se cache la doctrine de l'amour pur.

A côté du prêtre, il y a l'éducateur, l'auteur de *Télémaque*. Le livre a influé sur le *Miroir d'or*⁷... Après 1772, le roman français ne trouve plus qu'une simple mention; mais elle est élogieuse pour l'œuvre et pour l'écrivain : *Télémaque* est une œuvre de premier ordre (« vortrefflich »), Fénelon, un homme unique en son genre et en son

15. Hamilton, *Œuvres mêlées*, Paris, 1731; *catal.*, n° 2.624.

16. XXXVIII, 37.

1. XXXII, 119.

2. *catal.*, n° 2.908-2.910 ; Théophraste-La Bruyère, *Caractères*, 3 vol., Londres, 1784.

3. XXXVIII, 12.

4. *catal.*, n° 613.

5. *A. B.*, I, 291.

6. XXXIII, 187-188.

7. Vogt, dans *Seufferts Vierteljahrschr.*, I, 418, 427.

état⁸. Ailleurs encore, il est question de l'auteur comme d'un maître de la prose française⁹. Ce jugement date de 1782. Vingt-quatre ans auparavant, Wieland avait demandé à Zimmermann¹⁰ si « Télémaque n'était pas écrit en prose poétique ».

Peut-être Fénelon politique a-t-il laissé quelques traces sinon dans la pensée de Wieland, du moins dans la forme où cette pensée s'exprime. En 1773, Wieland propose d'examiner, dans des dialogues, des problèmes précis, concrets de morale¹¹. En 1774, il écrit *Stilpon*¹². Wieland s'y demande si un honnête homme imbécile ferait plus de mal à la cité dont il est le chef, qu'un homme intelligent, mais taré. Ainsi, Fénelon avait cherché à savoir si un général hardi et imprudent pourrait rendre de meilleurs services à sa patrie qu'un chef ayant moins d'allant mais plus de circonspection¹³; il pesait la politique cruelle et rusée d'Henri III et celle, loyale et désintéressée, de son successeur¹⁴; il opposait l'activité de Richelieu à celle d'Oxenstiern, celle-ci dominée par la vanité et la hauteur, celle-là commandée par l'amour de la patrie¹⁵; il traçait un parallèle entre la probité du grand cardinal et les procédés tortueux de Mazarin¹⁶... Il y a une incontestable parenté d'inspiration entre l'écrit de Wieland et les dialogues de Fénelon. On ne saurait cependant affirmer qu'il y a eu filiation, influence, ne serait-ce que pour la raison que Lucien, lui aussi, a composé des *Dialogues* où il traitait toutes sortes de questions, morales et autres.

Pour les siècles précédents, Wieland avait consulté des récits de l'époque, Villehardouin, Joinville, Brantôme. Pour le XVII^e siècle, il a connu des mémoires dont certains ont de la valeur littéraire¹ et peuvent figurer ici. Wieland possédait ceux de La Fare, du comte de Grammont² et du cardinal de Retz³; puis, il y a ceux de Bussy-

8. XXXVI, 36.

9. XXXVIII, 12.

10. A. B., I, 299.

11. XXXIII, 94.

12. XXXIII, 7 ss..

13. 35^e *dialogue des morts*.

14. 68^e *dial.*.

15. 73^e *dial.*.

16. 74^e *dial.*.

1. Pour les autres, cf. le présent travail, X^e partie, chap. I.

2. *cat.*, n^o 742 resp. n^o 2,915-2,916.

3. *cat.*, n^o 733-734.

Rabutin⁴. Dans une certaine mesure, l'Allemand a dû pratiquer les *Lettres* de Rabutin⁵; il cite l'éloge qu'y trouve le latin d'Héloïse⁶. Par l'entremise de la *Bibliothèque des romans*⁷, Malherbe a appris à l'auteur allemand que le mémorialiste avait traduit les lettres de l'illustre amante⁸. Et enfin, l'*Histoire amoureuse des Gaules* n'est pas passée sous silence par Wieland, amateur d'anecdotes piquantes⁹. Il ne dit rien sur le fond de tous ces écrits, mais estime que leur style laisse trop à désirer : depuis Bussy, la langue est devenue plus souple et a acquis plus de brillant¹⁰.

Une œuvre de caractère particulier doit encore être mentionnée, quand il est question de Wieland et du XVII^e siècle : c'est l'*Histoire des Sévarambes* par Denis Vairasse. Ainsi que l'a montré M. Seuffert, elle a eu son importance pour le jeune Wieland qui s'en souvenait en composant son *Hymne au soleil*¹. Après 1772, il ne se souvient plus de ce roman utopique que pour caractériser des rêveries sans valeur réelle² : attitude qu'on peut trouver contestable dans son absolutisme.

En fait de récits invraisemblables, Wieland préférera les contes de fées, moins chargés de problèmes qu'une *Histoire des Sévarambes* ou qu'une *Basiliade*³. Il connaîtra et mettra à profit une série bien longue de récits où génies, fées, lutins doués de force merveilleuses montreront leur pouvoir. Un des auteurs auxquels Wieland aura souvent recours se place à la fin du XVII^e siècle : c'est Mme d'Aulnoy. Puis il y a Perrault, le Perrault des *Contes de ma mère l'Oye*. Leurs œuvres resteront vivantes pendant une très grande partie du XVIII^e siècle, lui survivront même, y trouveront de nombreux échos. Jusqu'à un certain point il est permis de les faire rentrer dans la littérature du siècle de Voltaire.

4. *ibid.*, n° 2.813-2.815; Paris, 1712.

5. XXXVI, 53.

6. cf. le chap. sur Héloïse.

7. 1778, janvier, I, 215.

8. XXXVI, 54.

9. *ibid.*, 53.

10. *ibid.*, 54.

1. *Euphorion*, V, 80 ss..

2. XXXIII, 185, 223.

3. Lettre à Zimmermann, du 8 XI, 1758; A. B., I, 309 ss..

CHAPITRE IV.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Mme d'Aulnoy et Voltaire... Ces deux noms viennent d'être cités ensemble. Ils forment contraste et représentent pourtant deux tendances qui se retrouvent dans le cours du XVIII^e siècle et que Wieland a connues, lui aussi. Leur rapprochement est un des nombreux symboles de la multitude des aspects qu'offre cette période.

Que sait Wieland des lettres du XVIII^e siècle ?

Qu'il soit permis de chercher à répondre en suivant un double classement de la matière : on étudiera d'abord les genres littéraires, quitte à ne pas parler de certains auteurs qui y ont laissé leur trace. Les lacunes dans cette première partie de l'exposé seront comblées par la seconde partie qui analysera l'influence de tels auteurs français considérés dans la totalité de leurs apports. Il ne s'agira du reste que de deux écrivains, Voltaire et Rousseau.

Cette manière de procéder a des inconvénients, quand on se place au point de vue de l'histoire des genres : mais elle ne morcelle pas l'exposé de ce que Wieland doit à des esprits si variés dans leur activité comme l'ont été précisément les hommes évoqués à l'instant même,

*
**

1. Contes de fées et romans utopiques. — Wieland a toujours aimé les contes de fées¹. Il en a lu, il en a écrit. Ce qu'il doit comme poète et conteur à ce genre littéraire a déjà été relaté. A présent, il s'agit de dégager dans une vue d'ensemble ce qui, en outre, a passé des contes de fées français dans l'œuvre de Wieland entre 1772 et 1789.

1. Mayer, *Die Feenmärchen bei Wieland*, *Seufferts Viert.-Jahrschr.*, 1892, V, 586.

Pour plus de clarté, un départ s'impose. D'un côté, il y a les contes plus ou moins originaux; de l'autre, il y a les traductions, adaptations, imitations. Et puis, Wieland ayant dit avant 1772 ce qu'il pensait des contes de fées, les passages où il en parle après cette date ne seront pour la plupart que de simples mentions ou des caractéristiques très brèves².

Dans les *Abdérains*, Mme d'Aulnoy paraît deux fois. Son *Mouton* n'est pas la première œuvre qui évoque le Pays de Cocagne³; dans certains de ses contes, lit-on à un autre endroit du roman⁴, l'excellente femme est arrivée au comble de l'ineptie et reste de beaucoup au-dessous de *Mélusine*. Fanfreluche dans le *Conte d'hiver*⁵ et dans *Gandalin*⁶ est un souvenir qui provient de la *Babiole* de Mme d'Aulnoy⁷. *Les illustres fées* sont citées en 1787⁸, donc à l'époque de *Dschinnistan*. Il est inutile de répéter ce que ce recueil doit à la femme auteur française. Qu'il soit seulement rappelé qu'au sens de Wieland il fallait la dépasser, elle, ainsi que Mme Murat; il fallait « écrire des contes de fées pour une classe de gens... plus difficiles à divertir que des enfants ou des personnes qui, à certaines heures, aiment se laisser traiter en enfants »⁹.

Perrault doit se contenter de bien peu : en 1773, ses *Contes de ma mère l'Oye* sont cités pour l'in vraisemblance de leur contenu : Voltaire l'a égalée dans certain passage de son *Histoire universelle*¹⁰. Douze ans plus tard, la même caractéristique est reprise : ces *Contes* sont pour leur époque l'équivalent des récits fabuleux qu'Ulysse fit chez les Phéaciens¹¹. En 1775, Wieland ne laisse à l'œuvre de Perrault pas la moindre qualité attrayante, la traite d'ineptie¹². Indirectement, il en rappelle pourtant un détail quand il parle de « Colifichette », « Chatouilleuse », « Dindonette », « Blafardine »¹³ : il

2. Mayer, 377; voir aussi les deux préfaces de *Dschinnistan*, et le présent ouvrage, p. 152 ss..

3. VII, 59.

4. VII, 9.

5. v, 1163.

6. v, 1786.

7. Mayer, 397.

8. XXXIII, 237.

9. XXX, 7.

10. XXXVI, 118.

11. XXX, 6.

12. XXXV, 54.

13. XXIX, 247; « Chatouilleuse » en outre XXXII, 237.

s'agit d'une réminiscence d'un passage du *Nouvel Amadis*; mais après cet *Amadis* il faut remonter à l'*Adroite princesse* de Perrault¹⁴.

Dans Schah-Baham expert en l'art d'attraper des mouches¹⁵, époux d'une femme qui a fort mauvaise opinion des contes de fées¹⁶, heureux possesseur de deux mille lustres de diamant¹⁷, deux apports se rejoignent. Le nom et les gestes proviennent de Crébillon le jeune¹⁸; le type a été créé par Hamilton, ainsi que Wieland le dit lui-même¹⁹.

Comme autres écrivains ayant composé des contes de fées, il faut encore citer Caylus, Mme Fagnan, Mme Genlis, Mme de Lintot et Pajon, tous les cinq figurant parmi les écrivains exploités dans *Dschinnistan*²⁰. Puis, il y a Gueullette qui tient un rôle particulier chez l'auteur allemand.

Il ne s'agit pas de ses minces apports dans le *Conte d'hiver* et dans *Hann et Gulpenhé*²¹, mais du travail que Wieland a consacré à une traduction des *Mille et un quarts d'heures* ou *Contes tartares*. L'adaptation dont parle Wieland se fera sous sa surveillance²² mais ne doit nullement être considérée comme son œuvre à lui²³. Le 5 octobre 1789, il promet de la fournir pour la foire de Pâques²⁴. Nouvelle mention en est faite le 27 du mois suivant²⁵. Puis, le 11 janvier 1790, il informe la librairie Weidmann que « Monsieur le diacre Schorcht » sera obligé de retrancher plus d'un tiers du texte original, si la version allemande ne doit pas dépasser trente feuilles. Ensuite, c'est le silence.

14. Mayer, 508.

15. *Schah Lolo*, v. 256; XXXII, 27; *An die allerdurchlauchtigste Herzogin*, (1783), *Euphorion* I, 700.

16. XXXVIII, 159-160.

17. XXXVI, 120.

18. *Le sophia*, introduct.; *Ah! quel conte*; allusion à *Tanzaï et Néadarne*, XXXVIII, 168; *Danischmend* XX, 29-30 cite un nom encore plus long que celui dans la préface du *Sophia*. Le nom de Massoud, XX, 174, pourrait provenir du *Sophia*, chap. V.

19. *Amadis*, éd. de 1771, chant I, note 6.

20. cf. plus haut sur *Dschinnistan*; de Caylus, le cat. de la bibliothèque (n° 2.707) cite : *Apologues et contes orientaux*, Paris, 1784.

21. cf. ces deux chapitres.

22. cf. plus bas, au sujet des *Mille et un jours*.

23. F. W., 71, 78; lettre du 16 XI, 1789 à la librairie Weidmann.

24. F. W., 71, 88.

25. F. W., 71, 79.

Wieland, cela a déjà été dit, a connu et mis à profit le recueil où se trouve réuni l'essentiel des contes de fées qu'a produit la France. C'est le *Cabinet des fées*²⁶. Il s'y trouve des récits originaux et des traductions.

De celles-ci, Wieland a également pratiqué un certain nombre, longtemps avant leur publication par le *Cabinet des fées*. Il faut mentionner en tout premier lieu les *Mille et une nuits* de Galland, si précieuses pour Wieland poète²⁷ et qui ont eu leur place sur les rayons de sa bibliothèque²⁸. Faut-il énumérer les rares allusions disséminées dans les écrits de l'Allemand ailleurs que dans les poèmes inspirés par le recueil arabe²⁹ ? Cela n'apprend rien de nouveau. Qu'il suffise de dire que Wieland a saisi le rôle de Galland dans les lettres françaises : lui et Mme d'Aulnoy ont en quelque sorte découvert le goût que l'ensemble du monde qui lit avait pour les contes de fées³⁰.

A côté de Galland, un second recueil de contes orientaux traduits en français tient une certaine place dans les écrits et les occupations de Wieland ; ce sont les *Mille et un jours* adaptés par Pétis de la Croix. Ne reparlons pas, ici, d'*Adis et Dahy* dans *Dschinnistan*³¹. Relevons, à titre de mémoire, les allusions au derviche du roi Fadlalla³² et au négociant Aboul Kasem³³. Disons aussi que le nom de Danischmend est emprunté au recueil de Pétis³⁴. Mais il est plus important de noter que Wieland s'est occupé de la traduction de ce recueil en allemand comme il a fait pour les contes de Gueullette.

Le 11 février 1788³⁵, Wieland s'ouvre de son plan à Reim, directeur de la librairie Weidmann. Un de ses amis, lui écrit-il, a l'intention de faire une nouvelle adaptation des *Contes persans* et des *Contes tartares*, appelés également les *Mille et un jours* et les *Mille et un quarts d'heures*. Il s'inspirera de la manière dont Voss a rendu les *Mille et une nuits*. Wieland se porte garant de la « qua-

26. cf. plus haut sur *Dschinnistan*.

27. cf. la I^{re} partie, livre I, section 2 du présent travail.

28. *catal.*, n° 2.244-2.249, 6 vol., Paris, 1727.

29. IV, 47, 62 ; XI, 224 ; XXIX, 246 ; XXXII, 19 ; XXXV, 403 ; XXXVI, 118.

30. XXX, 7.

31. cf. plus haut, p. 171.

32. XXXIII, 237.

33. XXXV, 409 ; XXXVI, 120.

34. 145^e à 154^e *jours* (Mayer, *Fecnmärchen*, p. 517).

35. F. W., 71- 63.

lité intrinsèque de la traduction, qui sera plutôt un remaniement », et il y mettra la dernière main. Cependant son nom ne devra figurer ni sur le titre, ni dans une publicité quelconque. Le 10 mars 1788⁴⁰ il promet de faire le nécessaire pour que le premier volume des *Jours* puisse paraître à la prochaine foire de la Saint-Michel. Il indique le titre de l'ouvrage :

Tausend und Ein Tag
oder
die Persianischen Erzählungen
des
Herrn Petis de la Croix
aus dem französischen
neu⁴¹ übersetzt.

Le 26 avril 1789⁴², il est question des honoraires pour la deuxième partie des *Mille et un jours*. La part que Wieland a prise à la traduction a dû être d'une certaine importance. Il est cependant impossible de la déterminer exactement ou même de façon simplement approximative.

Didactisme, fantaisie, besoin d'évasion ont poussé Wieland à s'occuper du conte de fées. Ce n'était pas un genre littéraire de second ordre pour lui⁴³. Homère, le grand et vénéré Homère l'a cultivé. Et si le conte de fées est au point de départ des littératures des peuples primitifs, il tient aussi sa place importante dans les littératures les plus développées, en est peut-être la partie la plus agréable et la plus goûtée⁴⁴ : la réflexion faite dans la première préface de *Dschinnistan*, recueil inspiré par le *Cabinet des fées*, vise nettement les lettres françaises.⁴⁵

36. F. W., 71, 65.

37. La mention « neu übersetzt » est rendue indispensable par l'existence d'une version allemande antérieure, de 1762.

38. F. W., 71, 84.

39. Un fait montre l'intérêt de Wieland pour les contes orientaux : la librairie Treuttel à Strasbourg devait lui faire parvenir immédiatement et sans ordre spécial « alles was mit orientalischen Märchen übereinkäme » (Treuttel à Wieland, le 27 X. 1785 ; *LD*, V, 85.)

40. XXX, 6.

41. Pour être complet, je mentionne encore, comme ayant figuré à la bibliothèque de Wieland, les ouvrages suivants :

Bibliothèque des Génies et des Fées, Paris, 1765. (D'après Barbier, elle est due à l'abbé Jos. de la Porte). *Catal.*, n° 2833, a, b.

Les contes de fées se meuvent dans l'irréel et sont les sœurs moins prétentieuses des romans utopiques. On sait la place que tient *L'an 2240* dans l'élaboration du *Miroir d'or*⁴². Wieland se souviendra de l'œuvre française encore plus tard, en différentes allusions, sans conséquence, du reste⁴³. Relevons simplement qu'en 1774 Mercier est jugé digne du nom de cosmopolite et d'ami des hommes⁴⁴.

L'intérêt que Wieland a témoigné aux voyages utopiques⁴⁵ en parlant des *Sérarambes*, œuvre du XVII^e siècle, ne se dément pas lorsqu'il s'agit du siècle suivant : il fait l'acquisition d'un grand recueil de *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, publiés en trente-six volumes à Paris, de 1787 à 1789⁴⁶. Ici, l'on peut aussi nommer le chevalier de Gastines⁴⁷, héros de *l'Île inconnue* de G. Grivel et cité en passant par Wieland.

II. Crébillon le jeune a été cité parmi les auteurs qui ont écrit des contes de fées. Cela est légitime en ce sens que dans ses récits apparaît à l'occasion un trait de féerie. Wieland l'a bien senti en rendant par « Märchen » le terme de « conte » employé par Crébillon¹. C'est essentiellement Crébillon créateur d'une atmosphère de contes de fées qui existe pour Wieland, au moins dans les témoignages que nous possédons. La véritable place de cet auteur français est pourtant parmi les conteurs de nouvelles, de récits plus ou moins proches de la réalité. Vu sous cet angle, il n'a presque rien fourni à l'Allemand. Mais celui-ci a bien su découvrir sous la fiction orientale un témoignage de la dissolution des mœurs dans

Digeon, *Nouveaux contes turcs et arabes*, 1781. *Catal.*, n° 2.193-2.194.

Nouveaux contes de Fées, tomes I, II, Paris, 1782. *Catal.*, n° 2.172-2.173. —

Barbier n'en parle pas.

De la Vaux, *Les Veillées du château*, Berlin, 1784. *Catal.*, n° 2.160-2.161. —

D'après Quérard, IV, 637, 2^e colonne, il s'agit d'une édition, faite pour l'Allemagne, de l'œuvre de Mme de Genlis.

42. Vogt, *Wielands « Goldener Spiegel »*, p. 28-29.

43. XXXII, 301, 311; XXXVIII, 127.

44. XXXVIII, 383.

45. cf. aussi Vogt., 24 s.

46. *catal.*, n° 2.408-2.045; le tome 34 manque.

47. XXXVII, 390.

1. XXXVIII, 160.

certains milieux français au XVIII^e siècle². Il ne conteste pas le talent de Crébillon ; mais la mauvaise compagnie semble avoir perverti l'homme et ses dons³. A Marmontel, Wieland reconnaît moins de talents, mais plus de vertu⁴. Il a pourtant placé *Béliraire* dans sa bibliothèque⁵. Baculard d'Arnauld trouve une seule mention⁶. Pour être complet, ajoutons encore le *Repos de Cyrus* de l'abbé Jacques Pernetti⁷ et les *Mémoires de Floricourt* par G. Gaspard Dubois-Fontanelle⁸.

L'auteur de l'*Écumeir* a des frères d'esprit. Voici *Angola*, roman de La Morlière ; *Thérèse la philosophe*, livre lu en cachette, les *Mémoires de Versorand*, de La Solle⁹, et le *Diable amoureux* de Cazotte¹⁰ ; et voici, bien que d'une valeur littéraire supérieure et malgré son cadre plus vaste que celui d'un boudoir, *Le paysan* parvenu de Marivaux¹¹, de ce Marivaux qui excelle à faire des portraits comme il est dit dans *Gandalin*¹², et qui est nommé à côté des Richardson, Smollet et Fielding¹³.

Bien entendu, Wieland a connu le *Diable boiteux* et *Gil Blas*. Le Sage est pour lui le « célèbre auteur de *Gil Blas* »¹⁴. Au gré de l'écrivain allemand, ce roman a le mérite de montrer comment se forme l'être moral d'un homme¹⁵ : par là, *Gil Blas* se classe à côté de *Tom Jones*. — Plus tard, en 1784, il y a encore une allusion pittoresque au « mendiant dans *Gil Blas* »¹⁶. — Quant au *Diable boiteux*,

2. XXXII, 232. Le catalogue de la bibliothèque de Wieland mentionne de Crébillon, *Lettres de Babet*, Amsterdam, 1768 (n° 2.8.8), et *La nuit et le moment*, Londres, 1758 (n° 2.937).

3. XXXVI, 37.

4. Lettre à F.-H. Jacobi, 12 II, 1777 : *F. H. Jacobis auserlesener Briefwechsel*, I, 257.

5. *catal.*, n° 2.816.

6. XXXVIII, 396.

7. Nouvelle édit., Paris, 1762 ; *catal.*, n° 2.703.

8. Lettre du libraire La Villette, de Cassel, à Wieland, du 20 I, 1785 ; *I.D.*, VI, 20.

9. XXXII, 232 ; I, 187.

10. XXIX, 176 ; *catal.*, n° 2.796.

11. *catal.*, n° 2.700-2.701, édition de Francfort, 1758 ; n° 2.836, *l'Esprit de Marivaux*, Paris, 1771.

12. v, 1305.

13. XXXVIII, 421.

14. XXIX, 195.

15. XXXII, 260.

16. XXXVIII, 708.

il a chance d'avoir fourni le « Cabinettsteufel » figurant dans la « clé » des *Abdérains*¹⁷, et d'être identique avec l'Asmodée qui apparaît dans *Clélie et Sinibalde*¹⁸.

Quant à Diderot romancier, Wieland, en lisant *Jacques le fataliste*, a élargi l'idée qu'il avait pu se faire de l'auteur des *Bijoux indiscrets*. Dès 1780, le manuscrit de *Jacques* était connu par quelques rares privilégiés à Weimar. Le duc Auguste de Gotha l'avait prêté à son cher Wieland¹⁹. On ne sait pas si celui-ci a éprouvé, à lire le roman, même ivresse et même joie que Gœthe. — Les *Contes moraux* de Diderot figuraient dans le même volume que les *Nouvelles idylles* de Gessner, à la bibliothèque de Wieland²⁰. Avant 1789, un autre romancier qui jouissait d'une grande vogue, Rétif de la Bretonne, n'apparaît pas dans les écrits de Wieland. Mais il a chance d'avoir été représenté parmi les livres de celui-ci déjà à cette époque²¹. Citons enfin, pour être complet, la rapide mention que trouve Mme de Riccoboni²².

Est-il permis de parler ici du comte de Tressan qui a renouvelé les vieux romans de chevalerie ? Dans une certaine mesure, il doit trouver place parmi les romanciers de son époque, puisqu'il a adapté les anciens textes en tenant compte des exigences du jour²³. On sait ce que Wieland poète doit au gentilhomme français. Aussi mentionne-t-il cet « auteur au goût sûr »²⁴ comme collaborateur de la *Bibliothèque des romans* où il a publié des adaptations d'*Euryanthe de Savoie*, du *Petit Jehan de Saintré*, de la *Dame aux belles cou-*

17. VIII, 145; *Diable boîteux*, chap. I. — Le livre a figuré à la bibliothèque de Wieland (*catal.*, n° 2.794-95) édition de Bâle, 1766; en outre : n° 2.893-2.896 : *Gil Blas*, 4 vol., 1755; n° 2.954-2.955 : *le Bachelier de Salamanque*, tome I à VI, Paris, 1767.

18. XII, 266.

19. Lettre de Mlle de Göchhausen à Merck, 26 IV. 1780; *Merckbriefe* I, 242 s..

20. *catal.*, n° 1.368.

21. *catal.*, n° 2.716-2.718 : *Rétif de la Bretonne, l'École des Pères*, Paris, 1776.

22. Lettre à Sophie de La Roche, du 14 II. 1781, *D. B.*, I, 164. — Les *Œuvres* de Mme de Riccoboni, en 8 vol., Paris, 1790, dans la bibliothèque de Wieland; *catal.*, n° 2.049-2.056. — E. A. Crosby, dit (*Une romancière oubliée, Madame de Riccoboni*, Paris, 1924, p. 7) que « Mme Riccoboni... fut... pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle connue et aimée dans toute l'Europe ».

23. XVII, 6.

24. IV, 119.

sines”, de *Gyron le Courtois*, de *Tristan de Lionnois*²⁵. Inutile de parler ici d'*Obéron*, sorti d'*Huon de Bordeaux* auquel Tressan a consacré ses efforts. La « traduction libre » de l'*Amadis de Gaule*²⁷ a figuré dans la bibliothèque de Wieland²⁸. Celui-ci tient à préciser dans une lettre à Sophie La Roche²⁹ que son *Amadis* à lui n'a rien à voir avec celui de Tressan, ne serait-ce que pour l'avoir précédé de plusieurs années. — Wieland caractérise la manière dont procédait le Français à l'égard des vieux textes³⁰ : son style est vivant et plein d'esprit ; pourtant, Tressan estime nécessaire d'insérer dans son exposé des passages assez grands des originaux sur lesquels il travaillait.

L'intérêt que l'écrivain allemand porte au roman apparaît encore dans le fait qu'il trace aux lecteurs du *Merkur* un tableau d'ensemble du roman français³¹, il est vrai d'après les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*³². Les œuvres originales s'y trouvent mêlées aux traductions.

Wieland s'appuie sur le catalogue établi par le marquis de Paulmy pour une femme du monde qui veut se constituer une bibliothèque.

Les pages du *Merkur* font simplement connaître les huit divisions adoptées par les *Mélanges*. Wieland étoffe cette énumération par quelques titres qu'il introduit en lieu et place et par l'addition de quelques remarques personnelles. Voici ce texte traduit :

« Il [le catalogue établi par Paulmy d'après la classification de la *Bibliothèque universelle des romans*] contient

1° des traductions de romans grecs et latins³³ ;

2° des romans de chevalerie³⁴ tirés des trois cycles : ceux de la Table ronde, ceux de Charlemagne, ceux du cycle complet des Amadis. A titre d'appendice, le marquis de Paulmy ajoute un joli lot de romans et de contes de chevalerie qui

25. XXXVI, 36.

26. XXXVIII, 426.

27. cf. XVII, 6.

28. Amsterdam, 1779; *catal.*, n° 2.800-2.801.

29. du 16 II. 1785; Hassencamp, p. 274.

30. XXXVIII, 426.

31. XXXVI, 35 ss.

32. *Mél.*, II, 1 ss.

33. *ibid.*, 3 ss.

34. *ibid.*, 10.

ne peuvent faire partie d'aucun de ces trois cycles principaux; ce sont par exemple l'*Histoire de Robert le Diable et de son fils Richard sans Peur*, celle de la *Belle Mélusine* et de *Geoffroy à la grand'dent*, son fils, celle de *Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*, les histoires de *Gérard de Nevers et de la belle Euriant de Savoie, sa mie*; du *Petit Jehan de Saintré* et de la *Dame aux belles cousines*, etc... Depuis, le comte de Tressan a donné des trois derniers récits dans la *Bibliothèque des romans* des extraits des plus agréables, qui, s'il est permis d'employer ce terme, sont plutôt des refontes;

- 3° des romans historiques³⁵, depuis le *Triomphe des neuf preux* jusqu'au *Bélisaire* de Marmontel; ce sont particulièrement des romans tirés de l'histoire de France et dont le nombre est énorme. Il y a ensuite le lot, plus petit, de ceux qui ont trait à l'histoire des autres nations. La *Bibliothèque universelle des romans* renseigne sur tous les volumes que mentionne Monsieur de Paulmy, et en donne des extraits;
- 4° des romans d'amour au nombre de deux cents, dont une partie considérable a été publiée dans les grandes collections qui s'appellent *Bibliothèques de campagne*³⁶;
- 5° des romans de spiritualité, de morale et de politique³⁷, depuis l'antique et assez insipide *Barlaam* jusqu'à l'excellent *Télémaque* de Fénelon, cet homme unique dans son genre et dans son état; depuis le *Gusman d'Alfarache* jusqu'au *Séthos* de l'abbé Terrasson; et depuis le *Puits de la vérité* de Dufresny³⁸ jusqu'au *Juif errant* de la *Bibliothèque bleue*;
- 6° des romans comiques et satiriques³⁹, depuis *Pétrone* jusqu'à *Eulenspiegel* ou *Tiel l'Espiègle* qui fait tant d'honneur à l'originalité de l'esprit allemand et a tant gagné par les embellissements de son dernier remanieur;
- 7° des nouvelles et des contes, domaine immense⁴⁰;

35. *Mél.*, II, 22.

36. *ibid.*, 59 ss..

37. *ibid.*, 116.

38. cf. aussi *T. M.*, 1777, I, 165 ss. : *Eine lehrreiche Conversation* (aus des Rivière Dufresny *Wahrheitsbrunnen*).

39. *Mél.*, II, 121.

40. *Mél.*, II, 129.

8° des romans merveilleux⁴¹, une catégorie dans laquelle la *Bibliothèque des romans* a classé tous les récits de génies qu'a fournis l'Orient, tous les contes de fées et tous les voyages dans le pays des idées;

9° enfin, des romans étrangers⁴².

Wieland n'a pas formulé d'avis d'ensemble sur le roman français. Mais il se trouve dans ses lettres un passage où l'on voit ce qu'il a goûté dans une partie de cette production littéraire : c'est la psychologie. Il voit des moralistes dans certains romanciers français⁴³. Par là, il a bien saisi une des préoccupations essentielles du roman français et de toute la littérature française.

III°. Au siècle de la Motte-Houdar on a perdu le sens du lyrisme. La prétendue « poésie » se ramène à une question de rimes et de syllabes comptés. Le poème devient un trait d'esprit ou un conte en vers. Aussi, quand il s'agit de cette époque, peut-on parler de poésie après avoir traité la question du conte de fées, du conte et du roman. Le lyrisme n'est pas sauvé par des auteurs cultivant les genres didactique ou descriptif comme Le Mierre ou l'abbé Delille. Le poème de *La peinture* de celui-là a figuré dans la bibliothèque de Wieland⁴⁴; les *Jardins* de celui-ci, dit l'Allemand, procurent le même plaisir qu'une toile représentant un beau parc⁴⁵.

Le genre qui caractérise la poésie française de cette époque, le genre érotique, a été connu par Wieland longtemps avant 1772. Son œuvre en porte témoignage. Après cette date, il ne s'agit que de rappels, de réminiscences. L'historien se trouve réduit à établir une simple nomenclature qui prolongera celle où ont paru les poètes du XVIII^e siècle.

En partie, Wieland a lui-même fourni cette liste; elle se trouve dans sa *Missive à nos jeunes poètes*, pour citer ce texte par le titre

41. *ibid.*, 138.

42. *ibid.*, 145.

43. Lettre à Wezel, du 18 XII. 1772; Burkhardt, *Freundesgaben*, 93.

1. A compléter par le chap. sur les « Règles et doctrines littéraires », où se trouve également une bibliographie de la question.

2. *catal.*, n° 2,625.

3. XXXVIII, 577.

que Düntzer lui a donné⁴. La page date de 1773. Gresset⁵, Piron, Dorat, Bonnard, Boufflers y sont cités. Ce sont des poètes à l'imagination pleine de fantaisie; ils ont du goût et de l'esprit. L'Allemagne n'a guère d'auteurs qu'on puisse leur comparer. Ce sont du reste des poètes chers aux dames un peu frivoles. — Qui faut-il encore ajouter à cette énumération ? Parny, Colardeau, Grécourt. — Wieland dépasse-t-il la simple mention ou la caractéristique d'ensemble qu'on vient de lire ? A peine, et encore ne le fait-il pas pour tous ces noms. Grécourt est « l'infâme poète de ses propres débauches crapuleuses »⁶; Boufflers a fait connaître Wieland à Vienne⁷; Colardeau et Parny doivent être considérés comme les meilleurs poètes érotiques français⁸. En passant, Wieland mentionne en 1781 que les « *Opuscules* de M. le chevalier de Parny » viennent de paraître en troisième édition chez Hardouin, à Paris⁹.

Dorat tient une place un peu plus grande que ses confrères galants en Apollon. Il la tient plus grande dans les écrits de Wieland et dans sa bibliothèque où se trouvent trois volumes publiés sous le nom du poète : *Les tourterelles de Zémire*, les *Poèmes et contes*, et les *Baisers* d'après Jean Second¹⁰. Il faut ajouter trois œuvres¹¹ parues sans le nom de leur auteur. Le *Merkur* publie en 1780 *Quelques mots sur Dorat, poète français*, qui ont chance d'être de Wieland; ils s'inspirent d'un article du *Journal de Paris*¹². La condamnation prononcée cinq ans auparavant contre les *Baisers* ne doit être admise qu'avec précaution¹³. Le jugement défavorable porté ailleurs¹⁴ requiert la même prudence de la part du lecteur. Car

4. XXXVIII, 163.

5. *cat.*, n° 2.911-2.912 : Gresset, *Œuvres*, 2 vol., Londres, 1780.

6. XXXII, 241.

7. Lettre à Leonhard Meister, à Zurich, du 28 XII. 1787; A. B., III, 389; *cat.*, n° 2.923 : Boufflers, *Œuvres*, Londres, 1782.

8. XXXVI, 55.

9. *ibid.*, d'après le *Journal de Paris*, 1781, p. 3, 147.

10. *catal.*, n° 2.827, 2.235, 2.802.

11. *Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne* (imitation des *Lettres portugaises*), La Haye, 1770; *catal.*, n° 2.162.

Mes fantaisies, Paris, 1770; *catal.*, n° 2.817.

La déclamation théâtrale, poème didactique en trois chants, Paris 1766; *catal.*, n° 2.837.

12. T. M., 1780, III, 62-69.

13. XXXII, 222.

14. XXXVIII, 427.

Wieland était assez sensible aux qualités esthétiques d'une œuvre pour ne pas la réproucher à cause d'un fond frivole. Il avait une raison particulière d'adopter pareille attitude en face de Dorat : celui-ci avait fourni la seule bonne traduction d'un conte en vers de Wieland¹⁵ : il s'agit de *Selim und Selima* qui avait paru en français, à Paris et à Leipzig, en 1768 sous le titre « *Sélim et Sélima*, poème imité de l'allemand par Cl. J. Dorat ».

Dorat figure encore à un autre titre comme traducteur dans les écrits de Wieland. Il a rendu en français une épître inspirée à Pope par la correspondance d'Abélard et d'Héloïse "Caillaud, Fentry, Mercier, Saurin, Colardeau en ont fait autant". En 1781, Wieland publie un *Avant-propos* qui a trait à cette traduction fournie par Colardeau¹⁶.

Où classer Florian, auteur aux dons multiples ? Citons-le ici, en souvenir de ses *Fables*. Wieland ne nomme nulle part ce personnage un peu mièvre. Mais ses *Œuvres* ont figuré dans la bibliothèque de l'Allemand¹⁷.

IV. Quand on parle de l'ensemble des rapports entre Wieland et le théâtre français au XVIII^e siècle, il faut faire une large place aux spéculations esthétiques aussi bien qu'aux œuvres. L'attitude de Wieland en face des théories sera relatée plus tard, dans l'expo-

15. Wieland à Sophie La Roche, en date du 16 II. 1785, Hassencamp, 274-275.

16. XXXVI, 55.

17. cf. le chap. sur Héloïse.

18. *T. M.*, II, 146 ss..

19. Neuchâtel, 1789; *catal.*, nos 2.710-2.714.

Pour être complet, citons encore quatre volumes de vers ayant figuré à la bibliothèque de Wieland :

n° 2.163 : M. le C. de B*** (le cardinal F.-J.-P. de Bernis), *Œuvres*, Londres, 1767.

n° 2.234 : *Cléoris*, poème, Paris, 1725, par Ignace-François de Limognon de Saint-Didier.

n° 2.697 : *Mes caprices*, ou *Spéculation sur l'homme*, poème en trois chants, par M. Mauger, Orléans, 1764.

n° 2.807 : *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème à Chloé, en quatre chants, par P.-H. Robbé de Beauverset, La Haye (Paris), 1760.

n° 2.904-2.905 : Bernis, *Œuvres*, 2 vol., Londres, 1779.

n° 2.938-2.939 : Roucher, *Les mois*, poèmes, Paris, 1779.

n° 2.924 : Saint-Lambert, *Les saisons*, poèmes, Londres, 1782,

sé global réservé à tout le problème des doctrines littéraires françaises dans ses écrits¹. Pour l'instant, il ne devra être question que de drames, tragédies, comédies... nullement de traités de dramaturgie.

Wieland observe l'évolution du théâtre en France. Il est depuis longtemps familiarisé avec Diderot, a écrit lui-même, dès 1760, *Clémentine de Poretta*, drame d'après la formule nouvelle venue des Français. Il ne connaît et n'apprécie pas seulement Diderot et son *Père de famille*²; il découvre des qualités à la *Mélanide* de Nivelle de la Chaussée et à la *Cénie* de Mme de Graffigny³. Il a trouvé la formule qui exprime les changements survenus : « Lorsqu'on ne pouvait plus rire en voyant jouer une comédie, on se mit à pleurer »⁴.

A *Cénie* et à *Mélanide* il faut ajouter l'*Eugénie* de Beaumarchais⁵ et, comme représentant de la comédie de caractère mise au goût larmoyant du jour, le *Glorieux* de Destouches⁶. En 1781⁷, celui-ci est compris dans l'éloge global fait du théâtre français. Destouches a été joué en Allemagne déguisé à l'allemande. Nivelle de la Chaussée a eu le même sort⁸.

Wieland sait que Voltaire a suivi le courant de la mode en écrivant l'*Enfant prodigue* malgré son aversion de principe pour le genre larmoyant⁹. En 1784, on trouve chez l'auteur allemand une allusion au *Mariage de Figaro*¹⁰; on peut en parler ici : la pièce a des attaches avec la comédie larmoyante : Beaumarchais y fait de la morale en se plaçant sur le plan social et politique. L'attention de Wieland semble avoir été attirée sur cette pièce par le *Journal de Paris*¹¹.

1. cf. le chap. sur les « Règles et doctrines littéraires ».

2. Diderot, *Comédies*, Amsterdam, 1757; cat., n° 2.842; cf. aussi le jugement très élogieux dans la lettre à Jean Müller, du 2 VIII. 1773, A. B., III, 162.

3. XXXVIII, 179.

4. XXXVIII, 120; XI, 231.

5. XXXVIII, 120.

6. cat., n° 2.803.

7. XXXVI, 154.

8. XXXVIII, 119; les *Œuvres* de Nivelle, dans la bibliothèque de Wieland, cat., n° 2.743-2.744, éd. d'Amsterdam, de 1754.

9. XXXVIII, 125, 179.

10. XXXV, 176.

11. Aka A, I, XV, p. 17, 19; le livre figure dans la bibliothèque de Wieland (cat., 2^e partie, n° 47); Wieland connaissait en outre l'*Eugénie* (voir plus haut) et au moins le 4^e *Mémoire*, le *Fragment de mon voyage en Espagne* (T. M., 1774, III, 153-213), source du *Clavijo* de Goethe (XXXVIII, 402).

Marivaux auteur dramatique n'est représenté que par son influence — hypothétique — sur la création du couple que forment Gerasmine et Fatmé dans *Obéron* : les amours des maîtres doivent avoir pour pendant celles des serviteurs, comme dans certaines pièces de l'auteur du *Jeu de l'amour et du hasard*¹². Fait significatif : Marivaux est représenté dans la bibliothèque de Wieland par une anthologie, un *Esprit*¹³. — A côté de Marivaux, l'on peut citer Saint-Foix pour la dose d'irréel que contient son œuvre. Comme le note Wieland¹⁴, cet auteur prend des sujets « dans le pays de l'imagination ».

Avec Marivaux, on touche à la Comédie-Italienne. *Azor et Zémire* de Marmontel y a été joué comme le sait Wieland¹⁵. En passant¹⁶, Godard de Beauchamps apparaît comme auteur écrivant pour cette scène. Wieland a connu cet écrivain « assez quelconque » par la *Bibliothèque des romans*¹⁷ et par les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹⁸. Dans cet ordre d'idées, il convient de mentionner Marmontel et Sedaine¹⁹, puis le *Théâtre de la Foire* de Le Sage et d'Orneval. Les dix volumes avaient leur place parmi les livres de Wieland²⁰. Ils lui ont fourni le point de départ pour sa *Pandore*²¹.

Le prolongement de la tragédie classique au XVIII^e siècle est représenté chez Wieland par Belloy avec sa *Gabrielle de Vergy*²² ; il faut nommer également Crébillon l'aîné, dont l'*Électre* est citée à deux reprises avec éloges²³, une fois sur le même plan que les tragédies de Racine et de Voltaire. Le Président Hénault avec ses *Pièces de théâtre* où la tragédie voisine avec la comédie figure dans la bibliothèque de Wieland²⁴ sans trouver une mention dans son œuvre. La place occupée par l'auteur de *Zaïre* sera analysée dans la vue d'ensemble pour laquelle Voltaire est réservé.

12. cf. le chap. sur *Obéron*, p. 108, note.

13. *cat.*, n° 2.836 ; Paris, 1774.

14. XXXVIII, 178 ; *cat.*, n° 2.942-43 ; Saint-Foix, *Œuvres de théâtre*, La Haye, 1763.

15. cf. le chap. sur *l'Amour inculpé*.

16. XXXVI, 55.

17. *BR* 1778, janv. I, 216.

18. *Mél.*, II, 235.

19. XXXVIII, 185.

20. Paris, 1737, 10 vol. ; *cat.*, n° 2.388-97.

21. XXIX, 195 ; cf. le chap. sur la musique.

22. XXXVIII, 138.

23. XXXVI, 154 ; XXXVIII, 112.

24. *Pièces de théâtre*, Paris, 1770 ; *cat.*, n° 2.839.

A certain passage, Wieland fournit une nomenclature des différents genres dramatiques qui florissaient alors en France²⁵. La tragédie et la comédie selon la formule classique ne sont évoquées que par les noms de leurs plus illustres représentants; Destouches est là pour marquer la transition vers un style nouveau. Puis sont cités avec leurs appellations génériques : le drame, la pièce de boulevard, le proverbe dramatique, la parade. Wieland n'oublie pas les genres qui touchent à la musique, la comédie à ariettes, l'opéra comique. Il y a enfin le théâtre de société, passe-temps mondain. Sur celui-ci, les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*²⁶ l'ont renseigné. Le recueil²⁷ lui a fourni un *Catalogue raisonné de toutes les tragédies et comédies des Théâtres français et italien, ainsi que de tous les actes d'opéra, opéras comiques, pièces à ariettes et proverbes... qui peuvent se représenter sur de petits théâtres particuliers*. Wieland donne²⁸ toujours d'après les *Mélanges*²⁹ une brève analyse de l'*Iphigénie* de Racine et du *Cercle* de Poinsinet, analyse faite du point de vue des acteurs mondains qui se sentiraient tentés de jouer ces pièces. A peu près à la même époque³⁰ Wieland montre encore un autre aspect du théâtre de société : les Allemands y sont ridiculisés copieusement dans des personnages qui s'appellent le « Prince Wourstberg », la princesse « Gudule » et « Monsieur le baron Schloff ». Ou bien les Français sont très insolents d'inventer pareilles figures, ou bien « ça et là, dans les Allemagnes, il doit y avoir des originaux qui méritent que quelque ex-perruquier français ou quelque bel esprit raté les promènent à travers le monde et les exhibe contre un droit d'entrée ».

Quittant les salons pour les vrais tréteaux, Wieland parle ensuite plus longuement avec un exemple à l'appui³¹ de la parade, en expliquant à ses lecteurs de quoi il s'agit. Car un Allemand, dit-il, a le droit d'être ignorant sur ce point. La parade est donc, toujours d'après les *Mélanges*³² reproduits avec une certaine liberté, une sorte de farce comme on les voit sur les boulevards de Paris, elle est destinée à un public qui d'ordinaire n'est pas compté parmi la bonne société;

25. XXXVI, 154.

26. II, 175 ss.

27. XXXVI, 38.

28. *ibid.*, 39-40.

29. II, 193 s., 217.

30. XXXVI, 151.

31. XXXVI, 40.

32. *Mél.*, II, 258.

mais parfois, ajoute Wieland, la très bonne société daigne y prendre plaisir. Comme il s'agit de faire rire les badauds de Paris, le bon sens, la vraisemblance et l'honnêteté sont naturellement absents de ces productions dramatiques. Les propos équivoques et orduriers y foisonnent. Bref, au dire du marquis de Paulmy, le recueil intitulé *Théâtre des Boulevards* ne contient pas une seule pièce qu'on puisse représenter devant des dames. Cependant, ajoute l'homme de lettres français, le Théâtre-Italien peut se vanter de posséder une pièce qui est très exactement une parade tout en ne choquant pas trop la décence; c'est le *Tableau parlant*. Il a été joué avec succès également en Allemagne, si les souvenirs de Wieland sont exacts. Monsieur de Paulmy, continue-t-il, estime que de pareilles facéties pourraient encore être inventées en nombre, et en donne un exemple en analysant brièvement la pièce intitulée *Isabelle, tête à coiffe*. Après l'avoir résumée, Wieland conclut : la parade, honnête, est une petite bagatelle amusante arrangée pour le théâtre; sa valeur dépend du lieu et du moment, d'une inspiration heureuse et du brio des exécutants.

En 1783, Wieland revient encore aux théâtres des boulevards, à propos des *Pensées matinales d'une jeune fille*³³ qui constate que le début et la fin d'une lettre rédigée en allemand doivent être écrits en français. Wieland proteste et ajoute le vœu que ce trait du caractère national allemand ne parvienne pas à la connaissance de quelque petit bonhomme de Français écrivant des pièces pour les « Grands Danseurs du Roi » ou pour « l'Ambigu comique »³⁴; grâce à leur sagesse, les Allemands tiennent déjà un rôle bien brillant dans les *Proverbes dramatiques*; encore quelque trait comme celui-là, et nul Allemand ne pourra plus se laisser voir à Paris.

A la même époque, Wieland montre du reste d'après le *Journal de Paris* que les théâtres des boulevards savent aussi se tourner contre les Français. En effet, ces scènes jouent des pièces où les expé-

33. *T. M.*, II, 169 s.

34. Les deux théâtres sont encore cités XXXV, 137; ils figurent régulièrement à la rubrique « Spectacles » du *Journal de Paris*; cf, aussi XXXVIII, 86,

riences aéronautiques de Charles sont ridiculisées de façon fort peu honnête³⁵.

V. VOLTAIRE¹. — Wieland avait une vue fort complète de l'œuvre de Voltaire. Il est vrai qu'il ne parle pas avec la même abondance des différents aspects de cette œuvre. Pourtant, il est possible

35. XXXV, 137: cf. *Aka* 4, I, XV, p. 6 s.; puis, dans le présent ouvrage, VIII^e partie, chap. 3, sur les aéronautes français. — A la suite de ces remarques sur le théâtre français, notons ici le pâle reflet que l'éclat des ballets français a trouvé dans l'œuvre de Wieland. Le 20 VIII. 1772, il envoie à Görtz (Seuffert, *Viert.-Jahrschr.*, I, 397) le « programme des *Grâces de No-verre* »; puis, cf. plus haut le chap. sur la *Titanomachie* et p. 175, n^o 2.

1. Bibliographie: F. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, Paris, 1910, 160 ss..

G. Bengesco, *Bibliographie*, Paris, 1882-1890, 4 vol..

Louis P. Betz.: *Bodmer-Denkschrift*, Zurich, 1900, 163-239.

P. F. Boost, *Wieland und Voltaire* (*Rhein. Archiv*, hgg. von Vogt und Weitzel, Wiesbaden, VII, 1814, 138-151).

Ed. Bodemann, *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis...*, Hanovre, 1874.

E. Bourgeois, *Voltaire, Siècle de Louis XIV*, éd. in-16, Hachette, Paris, 1922.

A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, 5 vol., Paris, 1899.

G. Desnoiresterres, *Voltaire*, 2^e éd., 8 vol., Paris, 1871.

W. Dilthey, *Das achtzehnte Jahrhundert und die geschichtliche Welt* (*Deutsche Rundschau*, 1901, CVIII, 241 ss.).

Ed. Fueter, *Histoire de l' historiographie moderne*, trad. par E. Jeanmaire, Paris, 1914.

G. C. Griswold, *Voltaire als Historiker*, Diss., Halle, 1898.

F. Gundolf, *Shakespeare und der deutsche Geist*, Berlin, 1927.

H. Hettner, *Literaturgeschichte des XVIII. Jahrhunderts*, 3 Teile, Braunschweig, 1925.

II. A. Korff, *Voltaire im literarischen Deutschland des XVIII. Jahrhunderts*, Heidelberg, 1917.

G. Lanson, *Voltaire*, Paris, 1922.

H. Lion, *Les tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, 1896.

R. Mahrenholtz, *Voltaire als Historiker* (*Herrigs Archiv*, 1879, LXII, 31 ss.),

de dégager avec une netteté suffisante ce qu'il a pensé de Voltaire poète, auteur dramatique, romancier et conteur, historien et philosophe. Sur le plan des recherches biographiques les données permettent à peine d'entrevoir ce qu'il a bien pu savoir de la vie extérieure du Français; mais heureusement les choses se présentent tout autrement quand on demande comment Wieland a jugé l'homme et son action, quand on s'inquiète de la place qu'il lui assigne. Là, les matériaux sont même assez abondants pour que le chercheur se sente autorisé à tenter une confrontation des deux esprits pour dégager des traits communs ou différents et pour établir une sorte de bilan intellectuel et moral.

*
**

Il est impossible de parler avec précision du problème de l'influence que Voltaire poète a pu avoir sur Wieland. On ne dépasse pas les aperçus généraux.

Wieland a goûté davantage les vers que la prose de Voltaire². Ses « badinages, ses riens » le « charment »³. Écrit en 1758, ce témoignage est fondé en partie sur l'avis de Bodmer et de Breitinger, de l'aveu même de Wieland⁴.

Sans doute, il a connu une grande partie des vers de Voltaire. Je n'ai pourtant réussi à identifier avec plus ou moins de sûreté qu'un petit nombre de titres. *Le temple du goût* est cité en 1751⁵. En 1764⁶, Wieland parle de deux vers que le poète français a crayonnés au-dessous d'une statue de l'Amour dans les jardins de Versailles. Il semble bien qu'il faille songer aux vers que l'édition Moland⁷ dit avoir été gravés sur pareille statue à Cirey ou à Sceaux. Huit ans

Oppeln, 1883.

Pelissier, *Voltaire philosophe*, Paris, 1908.

E. Stadler, *Wielands Shakespeare*, Strasbourg, 1910.

Wagensell, *In welchem Sinne nannte man Wieland den deutschen Voltaire ?* (*Lit. Almanach*, 1828, 295-297).

R. Mahrenholtz, *Voltaire im Urteil der Zeitgenossen*,

2. à Zimmermann, 24 IV. 1758, A. B., I, 272.

3. *Ibid.*, en français.

4. *I. c.*.

5. A. B., I, 17.

6. *Ibid.*, II, 243.

7. X, 487.

plus tard⁸, Wieland citera avec une inexactitude dans le texte, une faute de métrique et une erreur dans le titre, une ligne de l'*Épître au roi de la Chine*⁹ qui date de la fin de 1770; Wieland semble donc avoir été assez au courant de certaines nouveautés littéraires françaises. — A la même époque, il est question des *Systèmes* de Voltaire¹⁰. Un peu plus tard, Wieland s'est souvenu probablement des vers composés pour Mlle Gaussin¹¹, interprète du rôle principal de *Zaïre*. Il refait le geste de Voltaire pour son compte et en l'honneur de Mme Koch qui s'était distinguée comme Alceste. Pourtant, il se défend d'être tombé dans « l'afféterie et la galanterie » de son modèle¹²: jugement qui semble un peu dur. Se trompe-t-on beaucoup en croyant trouver dans les vers de Voltaire un accent de tendresse et de mélancolie que le vocabulaire conventionnel de l'époque ne voile pas complètement ? —

Ce qui est plus important que ces indications de détail, c'est le jugement d'ensemble porté par Wieland sur Voltaire poète¹³. Il défend le Français avec vigueur. Il écrit à Lavater : « J'aurais grande envie de vous quereller sur votre chapitre des poètes si je n'étais rimeur moi-même. Cependant, il faudra bien qu'un de ces jours je vous tape sur les doigts dans les *Mélanges* du *Merkur*. Selon vous, la postérité ne rangera pas Voltaire parmi les poètes de sa nation ! Vraiment, j'aimerais mieux recevoir de votre main une bonne et solide gifle (je veux dire une gifle physique donnée par une main en chair et en os) que rencontrer pareille assertion dans votre *Physiognomonie*. Voltaire a beau être mille fois Voltaire, ses badinages (« seine launischen Gedichte »), son *Zadig*, son *Candide*, même sa *Pucelle* frivole, voire infâme, seront lus tant que des hommes habiteront de grandes villes et éprouveront le besoin de lire pour faire passer le temps. Ne m'en veuillez pas si je fais vibrer cette corde. Je vous attends à dix ans d'ici, mon cher amy »¹⁴.

8. A. B. III, 126.

9. Moland, X, 418; Wieland parle de l'empereur de la Chine; il écrit : « v s vers (au lieu de tes) seront toujours très bons dans votre (au lieu de ton) royaume ».

10. Lettre au comte Görtz, du 19 VIII. 1772; *Scufferts Vierteljahrschrift*, I, 395.

11. Moland, X, 279-280.

12. Böttiger, I, 191.

13. Lettre à Lavater, 21 X. 1777, *Schnorrs Archiv*, IV, 321.

14. La dernière phrase en français.

Cet éloge n'est pas isolé. Douze ans auparavant, à propos de certains vers de Voltaire impossibles à identifier¹⁵, Wieland avait souhaité ne pas en faire « de plus mauvais à l'âge de soixante-dix ans ».

Un passage dans un écrit de 1782 est encore plus significatif, a plus de portée¹⁶. Avec Chaulieu et Hamilton — que Wieland a tellement goûtés — Voltaire est nommé comme l'un des plus éminents représentants du style marotique. Cela veut dire que Wieland a connu certains poèmes composés par Voltaire dans une langue légèrement archaïsante, l'archaïsme étant une des caractéristiques du style en question¹⁷. Il faut songer à de petites œuvres telles que *La Bastille*, *L'Anti-Giton*, *Le cocuage*¹⁸. La lecture de ces poèmes a contribué à apprendre à Wieland un secret essentiel de son art : la légèreté de touche, le maniement aisé, désinvolte du vers et de la rime. En d'autres termes, Voltaire a été un des maîtres à l'école desquels Wieland poète a beaucoup appris.

La *Henriade* figure en 1773 dans cette énumération d'œuvres représentatives qui se trouve dans la caractéristique d'ensemble de Voltaire par Wieland¹⁹. L'auteur allemand ne dit pas les raisons qui lui font assigner pareille place à ce poème épique. On en est réduit à des conjectures. Voici ce que l'on peut dire, à ce qu'il semble.

D'abord, l'œuvre a connu la grande renommée²⁰. Le roi de Prusse en a écrit l'avant-propos²¹. Les titres de gloire de la *Henriade* relevaient de l'orthodoxie poétique telle que l'époque l'entendait. On y retrouvait des données empruntées à l'*Énéide* : « une tempête, un récit, une Gabrielle quittée comme Didon, une descente aux enfers, un Élysée, une vue anticipée des grandeurs et des maux de la patrie, et même un *Tu Marcellus eris...* »²². Puis il y avait une atmosphère philosophique pour charmer les contemporains : « la description précise du système planétaire... le tableau de la grandeur anglaise fondée sur la liberté, le commerce et les arts; la satire élo-

15. Hassencamp, 128.

16. XXXVIII, 37.

17. cf. plus bas, chap. 5; « Règles et doctrines littéraires ».

18. *Moland*, IX, 353 ss., 561 ss., 571 ss.

19. XXXVI, 123; sur l'époque avant 1772, cf. Korff, 67 s..

20. *Moland*, VIII, p. V.

21. *Ibid.*, 22.

22. Villemain, d'après *Moland*, VIII, p. III.

quente de Rome catholique... »²³. Voltaire « y avait gravé, en beaux vers, des principes de liberté et politique et religieuse... »²⁴.

Tous ces prestiges n'ont cependant pas empêché Wieland de formuler à une autre époque des réserves, et des réserves bien fondées. Sans doute, il voit juste en déclarant la *Henriade* inférieure à l'*Illiade* parce que Voltaire a manqué de « dons poétiques bien personnels et d'imagination, de sentiment profond et de capacité d'évoquer fidèlement la nature »²⁵. Aussi n'est-on pas étonné de voir qu'en définitive le poème n'a pour ainsi dire pas laissé de trace dans l'œuvre de Wieland après 1772. —

Il en est autrement de la *Pucelle* : là, quelques rares influences peuvent être établies ou du moins être supposées avec un certain degré de vraisemblance.

La *Henriade* trouve trois mentions²⁶ ; la *Pucelle*, cinq. Celle-ci figure à côté de celle-là en 1773²⁷. En 1777, Wieland en parle dans la lettre envoyée à Lavater et déjà citée²⁸. L'année suivante, il en est question à propos de Bodmer²⁹. La *philosophie endormie*³⁰ fait une allusion au chant vingt du poème : ce sont les pages où Jeanne risque d'être la victime des élans érotiques de son âne. En 1782, Agnès Sorel et sa manière de parler sont évoquées par Wieland³¹.

Ces rapprochements permettent de supposer une connaissance plus que superficielle du poème. Aussi, ne paraît-il pas trop téméraire de voir des réminiscences de la *Pucelle* dans la façon dont Wieland parle de Judith dans *Obéron*³². Sainte Pétronille dans *Clélie et Sinibalde*³³ pourrait également être inspirée par la même source³⁴. Pétronille est selon Voltaire en rapports avec une société féminine de qualité morale fort douteuse : ce sont d'anciennes filles de joie, devenues religieuses. Wieland fait de la sainte la patronne d'un moine assez gaillard qui estime que la femme a été créée par Dieu

23. *Ibid.*, p. IV.

24. *Ibid.*, p. V.

25. XXXVIII, 124.

26. La troisième, XXXVII, 92.

27. XXXVI, 123.

28. cf. plus haut.

29. XXXVII, 92.

30. XXIX, 184.

31. XXXVIII, 28.

32. *Obéron*, VI, 72 ; *Moland*, IX, 47 ; Klee, I, 106.

33. XII, 211, 214.

34. *Moland*, IX, 66.

pour l'homme en dépit de toutes les lois sur le célibat. Il y a donc une certaine analogie entre les atmosphères où la sainte figure chez les deux poètes. Enfin, quand Wieland dit dans un texte où il va évoquer la *Pucelle*, que Voltaire se croit supérieur à tous les poètes y compris Homère³⁵, il est peut-être permis de voir, là encore, un souvenir du poème irrévérencieux du Français : à certain passage, Voltaire y parle fort familièrement de

« ... frère Orphée et Nason,

Et frère Homère, Hésiode, Platon... »³⁶.

La lettre à Lavater montre que Wieland a lu la *Pucelle* en prenant plaisir au moins à certaines parties.

Elle contenait, en effet, de quoi lui convenir.

Les sorties contre les moines³⁷, contre l'inquisition³⁸, contre les miracles³⁹ étaient absolument dans ses idées. La gaminerie de Voltaire a dû le charmer⁴⁰, même si elle n'était pas toujours assaisonnée de sel attique. Il a également savouré à coup sûr la manière dont l'auteur français utilisait des thèmes de l'épopée antique : la pesée des destinées et les apostrophes imitées d'Homère⁴¹ dont se gratifient saint Denis et saint Georges. La gaillardise et la paillardise de certains propos⁴² n'étaient pas pour effrayer le poète des *Contes comiques* ou de certains chapitres des *Abdérains*⁴³. D'autre part, Wieland aimait la mesure. Le *leitmotiv* de la virginité de Jeanne devait le lasser à la fin par sa trop obsédante répétition⁴⁴. Et c'est contre certaines crudités, contre l'évocation de certaines aberrations sexuelles⁴⁵ qu'il a protesté en qualifiant le poème d'« infâme ».

C'est parce qu'il était rationaliste que Wieland a goûté le persiflage qui est le fond de la *Pucelle*. C'est parce qu'il avait lui-même commencé une *Titanomachie*, épopée burlesque, qu'il en a apprécié la forme. C'est essentiellement parce que sa propre hantise sexuelle

35. XXXVI, 119; la *Pucelle*, p. 123.

36. Moland, IX, 85.

37. Moland, IX, 43, 59, 61, 70; Grisbourdon en enfer, p. 91 ss.; 169.

38. Moland, IX, 126.

39. Moland, IX, 59, 63.

40. Moland, IX, 43, 49, 52, 182, 208, 269.

41. Moland, IX, 174 ss., 180.

42. Moland, IX, 26, 68, 70, 118, 205 s., 269, 328.

43. Hempel, VII, 37, 71 ss.

44. Moland, IX, 44, 51, 54, 59, 76, 81 : « ...Il (Dunois) savait qu'à son bijou caché De tout l'Etat le sort était attaché ». 89, 207, 209, 213, 328.

45. Moland, IX, 52, 83, 178, 204, 208 ss., 310 ss..

s'était apaisée, peut-être aussi parce qu'il était devenu père de famille, que certains côtés du poème voltairien l'ont repoussé. Mais cela ne diminue pas l'obligation que Wieland praticien du vers a contractée à l'égard du poète français.



Six tragédies — *Alzire*, *Catilina*, *Mahomet*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Zaïre* — et une comédie — *L'enfant prodigue* — sont citées par Wieland, connaisseur de l'œuvre dramatique de Voltaire. Il a été en contact avec d'autres pièces encore du Français¹, même avec des pièces traduites en allemand². Mais c'est sur les sept pièces citées avec leurs titres qu'on devra se baser pour chercher à dégager ce que Wieland pense de Voltaire auteur dramatique.

Les données que fournit Wieland lui-même sont peu substantielles : *Mérope* et *Sémiramis* sont simplement nommées comme œuvres sur lesquelles se fonde à juste titre la gloire de leur auteur³. Ailleurs, il est dit que l'Allemagne ne possède rien qu'elle puisse opposer à *Alzire* et à *Catilina*⁴. *Zaïre* est la pièce que Wieland a probablement le mieux connue de tout le théâtre de Voltaire : en 1763⁵, il parle d'une représentation à Biberach d'où les cinq actes ont dû sortir assez malmenés. Corasmine « finit la pièce par se pendre pour l'amour de Mademoiselle Fatime »⁶. Ce Corasmine et cette Fatime, à en croire Koch et M. Klee, ont eu leur petite influence sur *Obéron*⁷ : il se peut que le Gerasme de la *Bibliothèque des romans* doive son nom allemand plus sonore à la pièce de Voltaire ; le nom de Fatmé-Fatime aurait eu la même provenance⁸. — En 1773, lors de la représentation d'*Alceste*, Wieland composa un petit poème en l'honneur de la principale interprète, Mme Koch : plus tard, il parlera⁹ à propos de ces vers de l'épître que Voltaire a consacrée à Mlle

1. A. B., I, 272.

2. XXXVIII, 119 ; cf. *Hamb. Dramturgie* sur *Sémiramis*, *Zaïre*, *Mérope* ; puis sur *Nanine* et *La femme qui a raison*.

3. XXXVI, 123.

4. XXXVIII, 109.

5. Hassencamp, 32.

6. La lettre du 2 II. 1763 à Sophie La Roche d'où est tiré ce passage, est rédigée en français.

7. cf. plus haut.

8. Klee, I, 8.

9. 1796 ; Böttiger, I, 191.

Gaussin¹⁰, première actrice ayant tenu le rôle de *Zaïre*¹¹. — Enfin, la tragédie est citée en 1778¹².

Wieland a déclaré que « la plupart » des tragédies de Voltaire le « charmaient »¹³. Mais Voltaire ne représente pas son idéal dramatique, aussi peu que Racine¹⁴. Ils doivent céder la place à Shakespeare. Wieland voit ce qui fait le caractère des tragédies de Voltaire¹⁵ : c'est la pureté du langage, le respect des règles, le plan savamment établi, le goût, — ce goût dont les Français sont si fiers¹⁶ et dont par exemple la *Seconde lettre à Monsieur Falkener* en tête de *Zaïre* et tels passages du *Siècle de Louis XIV* sont de si agaçantes apologies.

Wieland a aimé les tragédies de Voltaire non pas comme représentant l'art absolu, mais comme modèle d'un art qui avait le droit d'exister à côté d'autres esthétiques. Il estimait, en outre, que Voltaire — et Racine — pouvaient être d'excellents initiateurs pour les Allemands¹⁷. Derrière sa propre *Alceste* il faut voir les deux poètes français.

Cette dette explique peut-être que Wieland n'a été en rien touché par les attaques que Lessing a menées contre l'auteur de *Mérope* et de *Sémiramis*. En outre, il a été obligé à une certaine réserve du fait que la cour de Weimar goûtait fort le théâtre de Voltaire¹⁸. —

Il semble permis et nécessaire de chercher à dégager par de prudentes investigations auxquelles on laissera tout leur caractère d'hypothèses, pourquoi Wieland a cité en particulier certaines tragédies de Voltaire.

Zaïre est nommée parce qu'il ne pouvait en être autrement à une époque qui portait cette tragédie aux nues. Pour Laharpe¹⁹, elle est « la plus touchante de toutes les tragédies qui existent ». L'Allemagne tout entière ne restait guère en arrière²⁰. — La douceur de

10. Böttiger écrit Gossin.

11. *Moland*, X, 279-280.

12. XXXVII, 92.

13. A Zimmermann, 24 IV. 1758; A. B., I, 272.

14. XXXVIII, 124.

15. *Ibid.*

16. XXXVIII, 119.

17. XXXVIII, 124.

18. Gœthe, *Jub.-Ausg.*, XV, 389; Schiller, éd. Güntter-Witkowski, XI, 433, 437.

19. *Moland*, II, 535.

20. Korff, 78.

l'héroïne a dû plaire à Wieland. Il aimait ces caractères qui, sans trop murmurer, abandonnent ce qui a fait leur bonheur pour ce qu'ils ont reconnu comme la loi morale : voyez *Alceste*. Il y avait en outre dans *Zaïre* un Orosmane qui sait être vertueux²¹ sans le secours du christianisme : cela aussi était de son goût. Nul doute, ensuite, que l'atmosphère de tendresse amoureuse répandue sur toute la pièce ne l'ait charmé malgré les diatribes de Lessing²². Mais aussi, nul doute, qu'il n'ait préféré *Roméo et Juliette*.

Mérope pouvait devoir une partie de son prestige à son cadre, la Grèce antique. La sollicitude maternelle de l'héroïne éponyme est rendue avec assez de bonheur, ément jusqu'à un certain degré²³. Il y a la scène pathétique de Mérope devant épouser l'usurpateur, assassin de son mari et de ses enfants et menaçant de lui ravir le dernier de ses fils. Le cri : « Il est mon fils »²⁴ est digne d'un grand poète ; le culte de la valeur personnelle, tel qu'il se manifeste dans les propos de Polyphonte²⁵, a certainement trouvé un écho dans l'esprit de Wieland.

Quant à *Sémiramis*, le sang, la volupté et la mort l'auréolaient d'une gloire sinistre et qui attirait. Les plaintes de la reine y ajoutaient leur lyrisme et apportaient une nuance morale²⁶. Elle était encore renforcée par la menace de la juste punition des dieux²⁷. Des innovations de la mise en scène — le spectre de Ninus, un changement de décor²⁸ — devaient trouver l'approbation du traducteur de Shakespeare. Et puis Wieland qui haïssait les extrêmes prenait probablement plaisir au dénouement relativement heureux où seuls les coupables sont punis.

Dans *Alzire* il y a, aux termes de la préface même une peinture de la vérité et de la vertu. Voltaire y prêche une morale qu'il trouve déjà chez les sages de l'antiquité et que le christianisme n'a eu qu'à épurer ; l'hommage aux anciens a dû charmer Wieland au moins au même degré que la révérence faite aux chrétiens. Puis, il y avait, pour

21. acte IV, scène I^{re}.

22. *Hamb. Dramat.*, XV.

23. *Moland*, IV, 199 ss., 211.

24. *Ibid.*, 236.

25. *Ibid.*, 204.

26. *Ibid.*, 516.

27. *Ibid.*, 513.

28. acte III, scène VI.

lui plaire, des sorties contre les conversions forcées²⁹, contre les « brigands d'Europe »³⁰ flétris à l'occasion par Wieland lui-même³¹. Voltaire proclamait l'égalité des races, au moins l'égalité de certaines races, devant le droit à la liberté³²; Wieland avait donné, au livre premier de ses *Abdéritains*, une amie noire à Démocrite, l'homme idéal, et s'était montré, de façon générale, hostile à tout préjugé de race. Et puis, dans *Alzire* encore, l'issue était relativement heureuse.

Catilina, pièce politique, intéressait l'auteur du *Miroir d'or* et de *Stilpon*. Cicéron y figure pour qui Wieland avait toujours eu de l'intérêt. Et ce Cicéron, n'était-il pas une sorte de bourgeois qui réussit à « parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnaient à Rome » ?³³. On voit très bien Wieland suivre le conseil donné implicitement par Voltaire³⁴ qui croit cette « tragédie... plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité que pour être vue par le parterre ». Une sorte de romantisme d'érudit a fort bien pu agir en Wieland quand il voyait l'attitude de César ne voulant se soumettre Rome qu'après s'en être rendu « digne par des victoires extérieures »³⁵, ou quand il voyait Cicéron témoigner à César une confiance décorative, bien que téméraire³⁶. Il y a chance que Wieland ait représenté, de façon idéale, le lecteur auquel a songé Voltaire quand il écrivit dans sa préface : « Les grands passés des Romains tiennent encore toute la terre attentive »³⁷.

De manière semblable, *Mahomet* s'attaque à un grand sujet. Mais là, il y a en plus l'arrière-plan philosophique, la lutte contre le fanatisme. Wieland, citant la tragédie, s'est-il souvenu de ce mélange de cocasserie et d'insolence qu'est la lettre à Benoit XIV et que Voltaire a placée en tête de ses cinq actes ? Cela est fort possible. Wieland a dû goûter l'attitude du poète qui faisait du fondateur d'une religion positive un être fourbe et cruel, alors que Zopire, beaucoup plus discret en matière de foi, rayonne d'humanité et de désintéressement.

29. *Moland*, III, 389.

30. *Ibid.*, 397.

31. XXXV, 86, 92.

32. *Moland*, III, 416.

33. *Moland*, V, 206.

34. *Ibid.*, 209.

35. *Ibid.*, 232.

36. *Ibid.*, 263-264.

37. *Moland*, V, 205.

Et encore, dans *Mahomet*, l'Allemand a dû rencontrer ce culte de l'être d'exception qui n'a pas besoin d'aïeux.

« Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence »³⁸.

On voit applaudir Wieland, au moins applaudir en pensée.

L'enfant prodigue, pour citer la seule comédie de Voltaire dont Wieland parle, a trouvé place dans l'œuvre de celui-ci grâce à la préface. Le libéralisme esthétique qui y est exprimé — « tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux »³⁹ — était absolument conforme aux vues de l'Allemand⁴⁰. Il n'a pas été choqué par le caractère hybride de cette comédie où il y a à peine à rire. Quelques personnages font sourire : Rondon, Fierenfat, la baronne de Croupillac. Mais les larmes attendries coulent : un père retrouve son enfant « prodigue » ; cet enfant prodigue s'engage à nouveau dans le chemin de la vertu. L'action contenait des traits qui devaient plaire à Wieland, répondre à son désir de voir sur la scène des tableaux de la vie quotidienne, de la vie bourgeoise⁴¹; il y avait l'évocation de destinées telles que l'homme moyen pouvait les rencontrer, voire les vivre. La morale triomphait : Rondon dit : « Il faut du bien » ; Lise riposte : « Il faut de la vertu »⁴². Le sensible Wieland prenait plaisir à lire des vers comme ceux-ci :

« Ton œil contemple ces demeures;

Tu restes là tout pensif et tu pleures »⁴³.

Il était d'accord avec le conseil de travailler et de gagner soi-même sa vie⁴⁴.

La pièce était conforme au goût de Wieland, homme plutôt porté au sourire qu'au rire. Avec Voltaire, il devait trouver qu'il « y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté... »⁴⁵, et qu'il y a des « ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture et qui ne causent qu'un plaisir sérieux »⁴⁶. —

L'homme de notre époque est étonné de voir Wieland réunissant

38. *Moland*, IV, 114.

39. *Moland*, III, 445.

40. XXXVIII, 125.

41. XXXVIII, 179.

42. *Moland*, III, 470.

43. *Ibid.*, 478.

44. *Ibid.*, 479.

45. *Ibid.*, 443.

46. *Ibid.*, 444.

Racine et Voltaire dans la même admiration. Cette attitude s'explique quand on songe à la vogue immense dont jouissait le théâtre de Voltaire⁴⁷. En outre, celui-ci avait contribué puissamment, lui-même, à former le goût de ses contemporains selon sa propre esthétique si lamentablement étroite. Le bon goût, cet assassin de l'art, régnait en maître souverain, ou presque. Et puis, Racine était méconnu, mal interprété par ses lecteurs et par les spectateurs.

On ne saisissait chez lui que l'harmonieuse euphonie, les euphémismes qui voilaient⁴⁸.

La pauvreté de l'analyse psychologique de Voltaire ne pouvait donc pas trouver en Racine l'échelle à laquelle il eût été possible de la mesurer pour la juger à sa valeur vraie. Wieland est peut-être pardonnable d'avoir accepté les volte-face trop brusques d'un Gusman et d'une Zaïre, de ne pas avoir témoigné son étonnement à voir Zopire immédiatement prêt à sacrifier ses enfants au salut de la chose publique : certaines hardiesses, toutes relatives, de la mise en scène l'ont probablement ébloui quoi qu'elles fussent bien rares : peut-être aussi a-t-il cru que Voltaire avait conquis des domaines esthétiques nouveaux en transportant des situations rebattues dans des contrées encore inexplorées par les auteurs dramatiques : les chevaliers français en Syrie, les Espagnols au Pérou. Enfin, si Racine n'avait été que psychologue, Voltaire était propagandiste : voyez par exemple *Mahomet*, prêche contre le fanatisme. C'était faire du journalisme du haut des tréteaux, et Wieland était le directeur du *Merkur*. Cela encore pouvait fausser son jugement et contribuer à faire figurer Voltaire dans un éloge global du théâtre français, à côté de Racine et de Molière⁴⁹.

Si, dans ce cas, Wieland n'est pas capable de voir en nuances, il sait pourtant apercevoir ce qu'il faut changer aux appréciations que jadis, et sous l'influence de Voltaire, il avait exprimées sur Shakespeare⁵⁰. Comme l'a dit Goethe, les notes et les coupures de la traduction du poète anglais par Wieland sont placées sous le signe de « l'esprit français »⁵¹. Or, en 1773, Wieland prendra énergiquement position contre Voltaire⁵² qui pourtant avait été son guide quelques

47. Korff, 71 ss.

48. cf. plus haut p. 307 s.

49. XXXVI, 154.

50. Korff, 185 ss.

51. *Jub.-Ausg.*, XXXVII, 20.

52. Stadler, 20, 21.

années auparavant. Wieland résumera et rejettera⁵³ les griefs voltairiens dont il a pu trouver l'essentiel dans les *Lettres philosophiques*⁵⁴. Il prisera la grandeur et l'étendue du génie de Shakespeare, l'acuité de sa vision, sa puissance créatrice, son don d'organiser des masses qui ne sont confuses qu'en apparence, Shakespeare est psychologue par excellence ; il dispose, plus que n'importe qui, d'images prises dans la nature même, de langages caractéristiques empruntés à chaque âge, à chaque passion, à chaque classe sociale ; il est le plus grand poète et le plus grand moraliste. Son âme est faite de liberté et de générosité. Wieland, à ce point de son évolution, accepte Shakespeare en bloc. Voltaire n'en a jamais accepté qu'un florilège des plus beaux passages⁵⁵.

Shakespeare vu par Wieland permet d'esquisser le portrait de Voltaire dramaturge vu par Wieland. Car celui-ci n'aurait pas exalté l'Anglais comme il l'a fait, en le défendant contre le Français, si ce dernier avait paru digne de prendre figure de rival. Etroitesse du domaine poétique, défaillance des forces créatrices, simplification trop poussée, psychologie en surface, pauvreté du vocabulaire : tous ces défauts dont la critique d'aujourd'hui fait grief à Voltaire sont contenus implicitement dans l'antithèse esquissée par Wieland. S'il ne les a pas précisés, il faut peut-être en rendre responsable le milieu où en premier lieu il ne voulait pas froisser Charles-Auguste.

Et puis, malgré tout, il est proche de Voltaire. Wieland artiste, au tempérament éloigné de tout excès, reste toujours sensible aux moyennes qu'il estime justes⁵⁶. Dans l'ensemble de son œuvre de critique, mais non pas dans ses théories et dans ses créations artistiques, se trouve l'antagonisme du *goût* et du *génie* qui marquait la lutte des partisans et des adversaires de Shakespeare en France⁵⁷. En avril 1758⁵⁸ il dit, en parlant de Shakespeare critiqué par Voltaire : « Malheur à celui qui souhaite de la régularité à un génie d'un tel ordre, et qui ferme ses yeux, ou qui n'a pas des (*sic*) yeux pour sentir ses beautés uniquement parce qu'il n'a pas celle que la pièce la plus détestable de Pradon a dans un degré plus éminent que le *Cid*. » Gundolf a sans doute raison de voir là une réaction momen-

53. XXXVI, 277.

54. Lettre XVIII.

55. Korff, 190.

56. Gundolf, 161.

57. Baldensperger, II, 176 s..

58. Lettre, écrite en français, à Zimmermann le 24 IV, 1758 ; A, B., I, 272.

taquée contre Voltaire⁵⁹. Car à peine un mois auparavant, il avait écrit au même Zimmermann que sans le « Beau idéal des peintres et des poètes » il n'y aurait ni de Raphaël ni d'*Alcibiade*⁶⁰. Si, plus tard, en 1773, Wieland exaltera à nouveau Shakespeare, ce ne sera pas sans avoir écrit en 1772 une *Alceste* placée aux antipodes du grand Anglais⁶¹.

*
**

Voltaire, auteur de contes en prose et de romans, apparaît dans l'œuvre de Wieland pour la première fois en 1754, avec *Zadig*. En écrivant à Bodmer, Wieland loue Voltaire d'avoir su respecter, dans ce récit, la faiblesse humaine¹. Cinq ans plus tard, il recommande à Zimmermann de lire ce texte : cela le consolera de déplaire aux Liliptiens de Brugg². En 1772, il est question d'Isobad et de son fameux « un homme comme moi »³. Une année après, le conte est cité comme une des œuvres maîtresses de Voltaire, avec *Méropé*, *Sémiramis*, la *Henriade* et la *Pucelle*, *Micromégas*, *Candide* et le *Siècle de Louis XIV*⁴. Un texte de 1778 parle de *Zadig* qui se soucie fort peu de lire les doctes dissertations où il lui est prouvé qu'il est nécessairement malade⁵. Enfin, à la même époque, il y a dans *Schah Lolo*⁶ un passage qui semble bien contenir un souvenir du texte de Voltaire : schah Lolo est, chez Wieland, « le premier-né du firmament, oncle du soleil et de la lune, maître du zodiac, cousin de la grande ourse » : titres ronflants et rappelant ceux que, dans le chapitre des « Rendez-vous », la subtile et jolie veuve Almona donne au chef des prêtres des étoiles. Si l'hypothèse d'une influence de ce passage-ci sur ce passage-là était exacte, elle préciserait un point de bibliographie : Wieland n'aurait pas pratiqué la première rédaction du conte, le chapitre en question n'y figurant pas⁷.

59. Gundolf, 166.

60. Lettre, également écrite en français, du 12 III. 1758 ; *A. B.*, I, 262.

61. Cet exposé trouve son complément dans le chap. sur les « Règles et doctrines littéraires ».

1. *A. B.*, I, 134.

2. *A. B.*, I, 346.

3. Seuffert, *Vierteljahrschr.*, I, 374.

4. XXXVI, 123.

5. XXXII, 32.

6. v, 197-199.

7. cf. M. Ph. Van Tieghem, dans l'introd. du tome I^{er} des *Contes et romans* de Voltaire, édit. F. Roches, Paris, 1930,

Les propos tenus à Bodmer et à Zimmermann, le passage datant de 1778, montrent ce qui fait pour Wieland le prix de *Zadig* : le livre aide l'homme à supporter la vie. Car ne faut-il pas voir dans la lettre au patriarche de Zurich un éloge pour Voltaire qui ne fait pas punir féroce⁸ment Sémire, Azora et le brigand Arbogad⁹ et proclame ainsi que maint péché mérite miséricorde ? D'autre part, l'exemple de Zadig en butte aux attaques des envieux doit raidir le courage de Zimmermann exposé aux mesquineries d'une petite ville. Le bon sens du héros du conte¹⁰ montre comment on rend inopérantes les subtilités dialectiques et sophistiquées de gens dangereux pour le bien-être physique et moral d'autrui. Précisément, cette dernière remarque de Wieland figure dans une étude qui a pour titre : *La philosophie considérée comme l'art de vivre et comme thérapeutique de l'âme*. Or, toute la pensée de Voltaire tend à assurer le bonheur de l'homme¹⁰.

Qu'y a-t-il encore dans *Zadig* qui soit en contact avec les idées de Wieland ? — Le culte du bon sens, hostile à toute spéculation métaphysique¹¹ ; l'aversion pour les sentiments outrés¹² ; le principe que les recherches scientifiques doivent être orientées vers un but pratique¹³ trouvent leurs équivalents chez l'Allemand. Zadig doit lutter contre la méchanceté, la bassesse des hommes¹⁴ comme le fait moins tragiquement Démocrite à Abdère. Zadig, le bon serviteur de la chose publique, est menacé de dangers et doit fuir¹⁵ tout comme Stilpon : par des voies différentes, leur vertu les mène au même but qu'est l'exil¹⁶. Les prêtres sont une engeance dangereuse chez les deux auteurs ; ils sont avides et corrompibles¹⁷. L'idée cosmopolite est chère à Wieland comme à Voltaire¹⁸. L'un et l'autre ont le culte de la raison. « Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus »,

8. chap. du « Borgne », du « Brigand » et des « Enigmes ».

9. XXXII, 32.

10. Lanson, *Voltaire*, 116-117, 152.

11. chap. du « Borgne », du « Souper » : *H*, VII, 61-67.

12. chap. du « Nez » ; *Musarion*, v. 1421 ; *Wintermärchen*, v. 1107 ss. ; le jugement général de Goethe, *Jub.-Ausg.*, XXXVII, 17 ; *Maskenzug* 1818, *Jub.-Ausg.*, IX, 347.

13. chap. du « Chien et du cheval » : *H*, VII, 67.

14. chap. de l'« Envieux ».

15. chap. « Les disputes et les audiences », « La jalousie ».

16. XXXIII, 31.

17. chap. des « Rendez-vous » : *H*, VII, 89-91 ; XXXI, 208.

18. chap. du « Souper » : *Über das Geheimnis des Kosmopolitenordens*, *H*, XXXII, 123 ss.,

demande Setoc, « La raison est plus ancienne », répond Zadig¹⁹. Et Wieland : « Rien de ce que les hommes ont jamais publiquement dit, écrit, fait ne s'aurait s'arroger un privilège qui le mette à l'abri de la critique et de l'examen entrepris, à sang froid et avec modestie, par la raison »²⁰. — Enfin, la spéculation religieuse des deux penseurs aboutit au déisme²¹. Mais à ce point se manifeste aussi une différence qui a sans doute sa raison d'être dans la psychologie des deux hommes : Wieland apparaît plus convaincu de la bonté de Dieu²² que Voltaire.

L'œuvre et la pensée de Wieland baignent dans une atmosphère d'optimisme qui n'est pas si dense chez le Français. *Zadig*, il est vrai, a une souriante conclusion de conte de fées ; tout s'y arrange, comme dans le *Conte d'hiver*. L'intelligence y triomphe. Mais avant la fin, quelles péripéties ! Or, nulle part, on ne trouve chez Wieland des êtres que bouscule et ballote une force supérieure avec la sereine impassibilité et avec l'esprit de suite qui se trouve dans *Zadig*, dans *L'Ingénu* et dans *Candide*.

Contre *L'Ingénu* et la tournure cruelle qu'y prennent les événements, Wieland proteste dès 1767, c'est-à-dire dès la publication du roman²³ : « ... Je n'aime pas ce dénouement tragique et cette belle Yves qui meurt d'un accident si peu rare (à ce qu'il semble) à Paris et Versailles. » Il ne trouve pas à son goût l'âpreté de Voltaire et ajoute, en parlant d'*Agathon* : « La satire qui y règne, est bien douce en comparaison de celle de Mr. Arouet. » —

L'Ingénu, probablement à cause de cette âpreté, ne reparait plus sous la plume de Wieland, même pas dans cette énumération d'œuvres essentielles de Voltaire qu'il fait en 1773²⁴. À côté de *Zadig* figurent seulement *Micromégas* et *Candide* comme représentants du genre.

Micromégas doit cet avantage sans doute au relativisme défendu d'un bout à l'autre du conte. Le culte des orgueilleux systèmes philosophiques y est ridiculisé ; la prudence qu'apporte à ses propos le partisan de Locke est relevée avec sympathie²⁵. Bien que l'existence

19. chap. du « Bûcher ».

20. XXXII, 280.

21. chap. du « Bûcher » et du « Souper » ; VII, 67 ; XXXII, 282.

22. XXXII, 282.

23. Lettre à Sophie La Roche, 5 XI. 1767. *D. B. I.* 113 s. : la lettre est rédigée en français.

24. XXXVI, 123.

25. chap. « Convers, avec les hommes ».

d'un créateur de toutes choses soit admise comme principe indispensable²⁶, l'agnosticisme apparaît, quant au reste, comme la dernière conclusion à laquelle arrive un esprit bien fait²⁷, et la spéculation abstraite sera remplacée par l'observation²⁸. Or, tous ces points ralliaient les suffrages de Wieland²⁹.

Candide, comme *l'Ingénu*, a été lu par Wieland dès l'année de sa publication, mais n'a pas eu le bonheur de plaire. C'est, de la part du lecteur, une protestation contre l'esprit qui règne dans cette œuvre³⁰. Mais environ vingt ans plus tard, en 1778, le roman est déclaré « le livre de chevet de tous les gens d'esprit »³¹. Entre ces deux dates marquées par deux jugements contradictoires se placent des allusions dont deux au moins fournissent des indications sur l'évolution que parcourt Wieland. Le 18 novembre 1770³², il écrit à Gleim : « Non, maître Pangloss à beau dire, tout n'est pas au mieux dans ce bas monde. » Un peu plus tard, le 22 décembre de la même année, une lettre à Sophie³³ dit : Chaque homme et chaque chose à sa place, et nous verrions l'optimisme de maître Pangloss établi de la manière la plus incontestable ». L'année suivante, il se souvient encore du roman³⁴ qui, en 1773, est cité comme œuvre représentative³⁵ de son auteur. Peut-être y a-t-il dans la *Titanomachie*³⁶ de 1775 un vague souvenir du navire de la vieille pris par les corsaires³⁷. En 1778, une lettre à Merck contient une allusion gaillarde au « senza c... » de la fin du chapitre XI du roman³⁸. Enfin, en 1782, Wieland parle encore du *leitmotiv* cher à Pangloss³⁹.

26. chap. « Ce qui leur arriva avec des hommes ».

27. Fin du conte.

28. chap. « Ce qui leur arriva avec des hommes ».

29. cf. son attitude relativiste : VII, 34, 56, 57; XXXIII, 234; XXXV, 207, 208; l'attirance exercée sur lui par Locke, alliée pourtant à la tendance agnosticiiste XXXVII, 443; agnosticiiste *ibid.* 445; XXXII, 39, 280; le culte de l'observation scientifique XXXII, 356; le déisme XXXII, 39.

30. A Zimmermann A, 16 IV. 1750. A. B., I, 353.

31. XXXVI, 172.

32. A. B. III, 20.

33. Hassencamp, 219; lettre rédigée en français.

34. XI, 215.

35. XXXVI, 123.

36. XXIX, 243.

37. *Candide*, chap. XI.

38. *Merckbriefe*, I, 150; II, 288.

39. XXXVIII, 118.

Dans un exemplaire du *Nouvel Amadis* de 1771, une note ⁴⁰ remaniée par Wieland probablement pour l'édition de 1794 montre ce qu'il a vu dans *Candide*. Le livre est l'antithèse de *Zadig* ⁴¹. Malgré certains propos « un peu frivoles, cyniques et dont on tiendrait rigueur à tout autre que Voltaire », ce « roman comico-philosophique » contient « plus de vérité, de bon sens et d'expérience des hommes que mille autres in-folio très volumineux, très méthodiques, très graves et tout farcis d'inepties. » —

Deux modifications doivent être relevées dans cette rédaction ultérieure : en 1771, il était question de passages « cyniques » tout court. Plus tard, Wieland a adouci le ton : il fait comprendre que ce sont là des vétilles noyées dans le trésor des cadeaux spirituels que Voltaire a faits au monde. En 1771, *Candide* est un « petit roman » ; dans la correction de la note, l'épithète quelque peu péjorative a disparu : depuis 1771, Wieland a vu que *Candide* était un grand livre. —

Candide antithèse de *Zadig*. Ici apparaît ce que l'Allemand a blâmé dans l'esprit du roman en 1759. Dans *Zadig*, tout finit bien. La destinée finit par être douce aux hommes après les avoir assez tourmentés. Il en est autrement dans *Candide* ; la destinée y est dure, bien qu'elle n'arrive pas à abattre le courage du héros. Wieland, âgé de vingt-six ans, voyait la vie davantage en rose que Wieland, homme de quarante-cinq ans. L'homme jeune avait pu trouver que la peinture de l'humanité dans *Candide* était outrée ; plus tard, il lui reconnaît sans doute un solide fonds de vérité.

Et puis quelques *leitmotive* de *Zadig* et de *Micromégas* réapparaissent dans le plus célèbre roman de Voltaire et exercent, une fois de plus, leur charme. C'est encore la haine des systèmes philosophiques et le culte de l'observation : tout *Candide* n'est en quelque sorte qu'une observation scientifique opposée au dogmatisme de Leibniz. C'est le relativisme ⁴², la révolte contre les mauvais prêtres, la protestation contre les férociétés ignobles des Européens en face des « sauvages » ⁴³ ; enfin, la tendance antinobiliaire du livre ne pouvait pas ne pas plaire au bourgeois qu'était Wieland.

Tous ces traits ont dû le frapper. Certainement, il a lu le roman

40. Chant III, note 5 ; exempl. aux Archives Goethe-Schiller.

41. « der Revers von dem vortrefflichen Zadig ».

42. Les singes amants de deux jeunes filles ; chap. « Ce qui advint aux deux voyageurs ».

43. chap. « Ce qui leur arriva à Surinam » ; *H*, XXXV, 86, 92.

plus d'une fois. Il l'a médité. Le résultat de ces lectures et de ces méditations s'exprime dans le geste qui biffe l'épithète « petit » dans la caractéristique de *Candide*.

**

Voltaire historien a eu l'honneur d'un article dans le *Merkur*¹. Wieland y relate, avec un commentaire de sa façon, l'anecdote du *Siècle de Louis XIV* d'après laquelle, au dire de Caumartin, M^{me} de Mazarin — Hortense Mancini — aurait jeté des millions par les fenêtres. Il reproche à Voltaire d'avoir publié ce détail. Cette petite histoire n'aurait pas résisté à la critique voltairienne si elle avait été un récit de caractère religieux². Le peu de sûreté qu'offre le témoignage sur lequel se fonde l'historien français³, l'in vraisemblance de l'événement lui-même⁴ n'auraient pas dû échapper à Voltaire.

L'anecdote devient le point de départ d'une critique générale de Voltaire historien, critique qui par instants s'élargit pour viser la personnalité de Voltaire tout entière⁵.

L'étude du *Merkur* renvoie⁶ à l'*Histoire générale* de Voltaire; il s'agit de l'*Essay sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, édité en sept volumes par les frères Cramer à Genève, en 1756. Wieland indique avec précision le passage qu'il a en vue « dans la deuxième partie du *Siècle de Louis XIV* ou au chapitre 197 de l'*Histoire générale*, tome VI, page 157, édit. 1756 »⁷.

1. 1773, IV, 159-174; *Hempel*, XXXVI, 115-126.

2. XXXVI, 121, 123.

3. *Ib.*, 118.

4. *Ib.*, 122.

5. La critique globale se place ailleurs, dans mon exposé.

6. XXXVI, 118.

7. Abstraction faite de fautes d'impression et de détails d'orthographe, le texte est le même chez *Moland*, XIV, 432-433, sauf pour un point : dans l'édition de 1756, le terme « jettons » est suivi des mots « d'or ». Voici le texte de 1756 (orthogr. moderne) : « J'ai entendu conter à feu M. de Caumartin, intendant des finances, que, dans sa jeunesse, quelques années après la mort du cardinal, il avait été au palais Mazarin, où logeaient le duc son héritier, et la duchesse Hortense; qu'il y vit une grande armoire de marqueterie, fort profonde, qui tenait du haut jusqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perdues depuis longtemps, et l'on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. M. de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la duchesse de Mazarin qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute remplie de quadruples, de jetons d'or et de médailles d'or. Mme de Mazarin en jeta au peuple des poignées par les fenêtres pendant plus de huit jours ».

Wieland ne rend pas le texte par une traduction serrée et suivie⁸. Il le délaie parfois, le coupe d'explications. Ainsi, il précise qui sont le duc de Mazarin et la duchesse Hortense : l'un était le duc de la Meilleraye⁹, l'autre, la « célèbre nièce du cardinal, Hortense Mancini »¹⁰. La « grande armoire de marqueterie, fort profonde » de Voltaire, devient une « armoire large et profonde, munie de tiroirs »¹¹. Wieland développe une idée implicitement contenue dans le texte français et dit que cette armoire provenait de l'héritage du cardinal de Mazarin mort depuis quelques années déjà, à cette époque. Il ajoute : « Une armoire de plus ou de moins ne compte pas dans un héritage tel que celui qu'avait laissé le cardinal de Mazarin. Aussi, s'était-on fort peu occupé de celle-ci... » Voltaire écrit simplement que « les clefs en avaient été perdues depuis longtemps », et qu'« on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. » Wieland ne dit pas davantage tout en faisant plus de mots. — Puis Voltaire : « M. de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la duchesse de Mazarin qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit. » Wieland : « M. de Caumartin estima que pareil manque de curiosité ne pouvait se défendre ; il représenta à la duchesse que toutes sortes d'objets plaisants pouvaient s'y trouver, et l'amena à faire forcer l'armoire ». — Voltaire : « ... elle était toute remplie de quadruples, de jetons d'or et de médailles d'or ». Wieland : « L'armoire merveilleuse fut par conséquent ouverte, et voici que tous ses tiroirs étaient du haut en bas remplis de quadruples, de jetons d'or et de médailles »¹². Ici, Wieland quitte pour un moment le texte de Voltaire afin de placer, d'après Saint-Réal¹³, une petite digression historique, amorce de la critique qui va suivre. Trouvaille peu commune, s'exclame-t-il, mais qui est le moindre sujet d'étonnement. M^{me} Mazarin qui, à cette époque-là¹⁴, était déjà en fort mauvais termes avec son époux bizarre¹⁵ se plaignait on ne peut plus amèrement de ses dilapidations¹⁶ et allait bientôt le quitter¹⁷. Qu'avait-elle à faire après

8. XXXVI, 118-119.

9. Saint-Réal, VI, 150.

10. *Ib.*, 154.

11. *H.* XXXVI, 121.

12. Saint-Réal, VI, 176, 188 ss., 193, 199.

13. *Ib.*, 173 s.

14. *Ib.*, 179, 192.

15. en 1668, d'après Saint-Réal, VI, 202 ; Mazarin meurt en 1661 ; Voltaire place l'anecdote de l'armoire à « quelques années après la mort du Cardinal ».

avoir découvert un trésor qui, dans sa situation d'alors, pouvait lui être si utile ? — Voltaire dit : « Mme de Mazarin en jeta au peuple des poignées par les fenêtres pendant plus de huit jours. » Wieland écrit : « Par poignées, elle jeta toute cette énorme quantité d'or par la fenêtre et — ce qui n'est pas le trait le plus faiblement inventé dans le récit — elle avait à faire pour huit jours, avant de finir cette besogne généreuse et, comme on peut se l'imaginer, fort goûtée par la canaille de Paris. » —

Quelle critique Wieland formule-t-il à l'égard de ce texte de Voltaire ? Tout d'abord, il vise la source à laquelle l'historien français a puisé son savoir. C'est Caumartin, ancien intendant des finances, c'est à dire un homme « qui n'est plus du nombre des vivants »¹. Caumartin, témoin oculaire; Voltaire, témoin auriculaire. Carnéade et Pyrrhon douteraient s'il y a encore lieu de douter, en pareil cas. — Pourtant, Wieland se demande si M. de Caumartin, à moins d'être pris de boisson, a jamais pu raconter pareille histoire à Voltaire². L'ancien intendant des finances avait l'habitude de manier de grosses sommes. Un million n'a pas dû avoir trop d'importance pour lui. Cependant, au gré du critique, il n'a guère dû parler de richesses aussi grandes que celles que mentionne Voltaire. Celui-ci a probablement songé à quelque conte de fées, quand il couchait son récit sur le papier³. Il a dû penser à quelque vasque de marbre remplie de pièces d'or, telles que les *Mille et un jours* ou les *Mille et une nuits* en connaissent; autrement il n'aurait pas parlé, comme d'une affaire toute simple, d'une armoire pareille à celle que fit ouvrir M^{me} de Mazarin.

Et voici que Wieland aborde l'analyse du récit lui-même. D'après une évaluation modeste⁴, le meuble pouvait contenir quelques millions de quadruples. Mais n'en « contînt-il qu'un seul million, c'eût été à l'époque et selon le cours naturel des choses une somme fort coquette. M. de Voltaire qui fait avec tant d'exactitude le compte des trésors des rois David et Salomon⁵ et trouve incroyable la quantité d'or et d'argent laissée en héritage par celui-ci, semble avoir oublié que la dixième partie des quadruples nécessaires pour remplir une

1. XXXVI, 118.

2. *Ib.*, 119.

3. *Ib.*, 120-121.

4. *Ib.*, 121.

5. *Dictionnaire philos.*, art. Salomon, *Moland*, XX, 384 ss..

armoire seulement haute de dix pieds, large de huit pieds et profonde de seize pouces, n'est pas un objet qu'on possède sans le savoir. Le cardinal de Mazarin a beau en avoir de gros revenus, a beau en amasser de l'or, il n'en avait pas assez pour ne plus du tout se rappeler une grande armoire pleine de quadruples, ainsi que M. de Voltaire veut nous le persuader. *Credat Judæus Apella.* »

Première invraisemblance donc, contenue au gré de Wieland dans le récit de l'historien français.

Voici la seconde⁶.

A l'époque où M^{me} de Mazarin fit sa découverte, elle se trouvait dans une situation des plus embarrassées⁷. Elle allait quitter son mari, homme avare, gaspilleur, bigot, tyrannique⁸, bref, insupportable, à en croire le portrait qu'elle en fit faire par ses amis à elle⁹. Elle ne pouvait donc en aucune façon avoir trop d'argent. Quelles qu'aient été l'espièglerie et l'insouciance de cette femme¹⁰, elle n'a pas pu être assez sotte pour jeter par la fenêtre un trésor inespéré et d'une telle importance.

Wieland tient à donner plus de poids à son argumentation en précisant la situation pécuniaire de M^{me} de Mazarin. Il s'appuie, comme il l'indique lui-même, sur les *Mémoires de Madame de Mazarin* par Saint-Réal, sur les lettres de Saint-Evremond à Hortense, et sur d'autres écrits du célèbre exilé français. Ayant quitté son mari¹¹, elle n'aurait pas pu vivre à Chambéry sans la générosité du duc de Savoie¹², ni en Angleterre¹³ sans la pension payée par Charles II. Or, « l'aventure de l'armoire doit être arrivée quelques années après la mort du cardinal. Mais M^{me} de Mazarin n'a pu supporter la vie à côté de son mari que pendant cinq ans; par conséquent, cette découverte aurait dû avoir lieu peu de temps avant sa fuite, au moment précis où elle pouvait faire de ses quadruples un meilleur usage que de les jeter par la fenêtre. »

6. XXXVI, 121.

7. Saint-Réal, VI, 179, 193.

8. *Ibid.*, 193, 179, 192, 178, 194.

9. Saint-Réal, les *Mémoires* cités; Saint-Evremond, les *Lettres* à Madame de Mazarin, l'*Oraison funèbre* pour elle, la *Réplique* à Erard (avocat du duc de Mazarin).

10. Saint-Réal, VI, 245-246.

11. XXXVI, 122.

12. Saint-Evremond, III, 81-82.

13. *Ibid.*, 95.

Wieland prévoit bien qu'un connaisseur des *Mémoires* de M^{me} de Mazarin pourrait faire une objection. Hortense, très jeune fille, exubérante de toute sa jeunesse insouciante et de tous ses espoirs, a jeté aux valets, dans la cour, quelques centaines de louis d'or prélevés sur les dix mille dont son fiancé lui avait fait cadeau¹⁴. Le critique convient de ce fait, raconté par l'héroïne elle-même. Mais, ajoute-t-il, « seul un fou peut jeter par la fenêtre pendant huit jours et à pleines mains ses quadruples dans la rue. »

Wieland va encore davantage au devant d'objections possibles. On pourrait supposer, dit-il, que M^{me} de Mazarin n'avait pas voulu faire au mari détesté le plaisir de lui laisser un si grand trésor. — La riposte vient : si M. de Mazarin n'a rien appris de cette sorte de restitution faite à la canaille de Paris, il aurait certainement été cinq à six cent mille fois plus facile d'enlever en secret le trésor sans que le duc n'en eût rien appris. Les quelques silences indispensables auraient été faciles à acheter et M. de Caumartin était trop parfait galant homme pour trahir le secret de M^{me} de Mazarin.

Et puis¹⁵, arguments qu'eût fait valoir M. de Voltaire s'il s'était agi d'un récit tiré de la Bible ou de l'histoire ecclésiastique et que tous les miracles et tous les martyrs auraient beau en confirmer : comment M. de Caumartin a-t-il été le seul à parler d'une affaire faite pour défrayer les conversations dans toute l'Europe ? Comment M. de Voltaire, économiste distingué, a-t-il pu relater pareille anecdote sans songer au bruit qu'aurait fait dans une ville comme Paris une somme de trente ou quarante millions de livres en doublons et en quadruples trébuchants et sonnants ? Pareille somme, déversée comme d'un nuage qui crève et mise soudain en circulation parmi les couches les plus pauvres, provoquerait des échos. Pareil fait aurait des suites qui équivaldraient à une sorte de révolution et troubleraient grandement le cours normal du monde. Ah ! si La Beaumelle avait semé sur son chemin pareille anecdote, garantie par M. de Caumartin !

Voilà pour la critique de ce passage du *Siècle de Louis XIV*. Wieland lui reproche d'être fondé sur un témoignage qu'il est impossible de vérifier. En outre, il souffre d'une série d'invéraisemblances intérieures, de nature soit économique, soit psychologique. En résumé, Voltaire a oublié l'attitude critique qu'il prend ailleurs si volontiers.

14. d'après Saint-Réal, VI, 166-167.

15. XXXVI, 123.

Après s'être ainsi fait la main, Wieland élargit le champ de ses considérations. Voltaire, insérant de pareils racontars dans son histoire, fait rire¹ quand, ensuite, il s'attaque à Plutarque². Wieland traduit — exactement — le début du chapitre³ qui lui a fourni l'anecdote sur Hortense Mancini et où, en dehors de l'historien grec, il est question des règles de l'historiographie telles que Voltaire veut les voir observées⁴. Il y est notamment dit que, deux ennemis confirmant le même fait, ce fait est incontestable; que « ce qui n'est point vraisemblable, ne doit point être cru, à moins que plusieurs contemporains dignes de foi ne déposent unanimement ». Et Wieland de conclure triomphalement : « *Ain tu ? C'est par ta propre bouche que je juge l'honnête homme que tu es* »⁴.

Plutarque condamné par Voltaire — « Il n'est pas permis aujourd'hui d'imiter Plutarque » — excite la verve de Wieland. Si, dit-il, cela est permis, « Le monde entier vous saurait gré, M. de Voltaire, si vous vouliez être notre Plutarque. L'entreprise ne rencontre qu'un seul petit obstacle; et quelque inexprimable que soit votre vanité, cet obstacle n'a pas pu vous rester caché, si jamais vous avez lu Plutarque avec l'application et le profit d'Henri IV ». — Il semble bien qu'en termes voilés Wieland reproche à Voltaire de ne pas avoir suffisamment su faire abstraction de sa propre personne, de n'avoir décrit la vie des grands hommes et de n'avoir évoqué de grands événements que pour se faire valoir lui-même, et de n'avoir pas poursuivi de buts moralisateurs en écrivant l'histoire.

1. XXXVI, 123.

2. *Ib.*, 124.

3. *Moland*, XIV, 421 : « Les *Vies des grands hommes*, dans Plutarque, sont un recueil d'anecdotes plus agréables que certaines: comment aurait-il eu des mémoires fidèles de la vie privée de Thésée et de Lycurgue ? Il y a, dans la plupart des maximes qu'il met dans la bouche de ses héros, plus d'utilité morale que de vérité historique.

L'*Histoire secrète de Justinien* par Procope est une satire dictée par la vengeance; et, quoique la vengeance puisse dire la vérité, cette satire qui contredit l'histoire publique de Procope, ne paraît pas toujours vraie.

Il n'est pas permis d'imiter aujourd'hui Plutarque, encore moins Procope. Nous n'admettons pour vérités historiques que celles qui sont garanties. Quand des contemporains, comme le cardinal de Retz et le duc de la Rochefoucauld, ennemis l'un de l'autre, confirment le même fait dans leurs *Mémoires*, ce fait est indubitable; quand ils se contredisent, il faut douter: ce qui n'est pas vraisemblable ne doit point être cru, à moins que plusieurs contemporains dignes de foi ne déposent unanimement ».

4. « Aus deinem Munde richte ich Dich, Du — Biedermann ».

L'Allemand s'attache encore à montrer que Voltaire, reprochant au Grec son manque de sources sûres pour la vie de Thésée et de Lycurgue, n'a pas été juste pour Plutarque. Le grief formulé par Voltaire, demande Wieland, prouve-t-il que l'ancien n'a pas eu d'informations dignes de foi pour Périclès, Alcibiade, Épaminondas, Phocion, les Caton, César, Pompée, Brutus, Antoine et tant d'autres ? Cette déficience partielle dans la documentation⁵ n'autorise pas Voltaire à rejeter tout Plutarque comme un recueil d'anecdotes plus agréables que certaines. Le geste sommaire de l'historien montre le peu d'importance qu'il ajoute à la vérité de ses propres dires.

Et Wieland de continuer dans sa critique.

En effet, peu d'écrivains ont pris autant de libertés⁶ avec la vérité historique que Voltaire. Tout le monde le sait depuis longtemps. Un grand poète est toujours dangereux, quand il se fait historien. L'imagination, la chaleur de son cœur, le besoin d'arranger la matière en vue du meilleur effet à obtenir l'entraînent, même s'il a le sincère désir d'être véridique, ce qui, peut-être, n'a pas toujours été le cas de Voltaire.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* est passé maître en l'art de composer des tableaux historiques; mais la fidélité de l'historien à l'égard des faits est absente de tous. Et parfois il a poussé⁷ l'outrageance⁸ jusqu'au point de vouloir faire accepter par ses lecteurs des contes dignes de ma mère l'Oye, geste d'autant plus inadmissible que Voltaire s'est montré si souvent l'ennemi juré de tout ce qui est incompréhensible, de tout ce qui sent le miracle⁹.

Voltaire historien pêche, pour Wieland, sur quatre points essentiels : il ne sait pas oublier qu'il est poète; il est vaniteux; il n'est pas assez soucieux de la vérité; il ne respecte pas les principes qu'il a lui-même formulés.

Que vaut la manière dont Wieland commente et rend le texte de Voltaire ? Que vaut la critique dirigée par Wieland contre l'anecdote du *Siècle de Louis XIV* ? Que vaut le jugement général sur Voltaire historien ?

5. XXXVI, 125.

6. *Ib.*, 117.

7. XXXVI, 118.

8. « die Dreistigkeit ».

9. *Ib.*, 117.

Ce que Wieland dit, en guise de commentaire, sur le caractère d'Hortense Mancini, sur ses démêlés avec son mari, sur sa vie, est conforme aux sources qu'il indique, c'est-à-dire à Saint-Réal et à Saint-Evremont. Il ne recherche pas si ces auteurs ont dit la vérité; ce n'était pas la tâche qu'il s'était proposée. Une petite erreur de chronologie s'est pourtant glissée dans ses pages : Wieland dit qu'Hortense Mancini est restée auprès de son mari durant cinq ans². Il fallait dire six ou sept ans³. Mais c'est, là, un détail sans portée.

Il y a plus grave quant à la traduction.

Voltaire écrit au sujet des quadruples, jetons, médailles trouvés dans l'armoire, que « Mme de Mazarin en jeta au peuple des poignées... pendant huit jours. » Wieland dit qu'« elle jeta toute cette énorme quantité d'or par la fenêtre. » Il n'a pas vu le sens partitif du pronom employé par Voltaire⁴.

Wieland et sa critique de Voltaire deviennent de leur côté sujets à critique.

Chez Voltaire, Hortense apparaît répétant son geste de jeune fille qui veut voir les valets se battre pour quelques louis d'or. Une deuxième fois, elle jette « des poignées » d'or par la fenêtre; rien de plus. Il ne s'agit pas du contenu total d'une armoire. Hortense était fantasque — Wieland en convient lui-même pour la jeunesse de son héroïne⁵; pour une époque postérieure, le *Caractère de Madame la Duchesse Mazarin* par Saint-Réal⁶ aurait pu lui apprendre que, jeune femme et non plus jeune fille, elle passait toujours pour « étourdie et emportée jusqu'à l'extravagance, et bonne jusqu'à la sottise... » — Ensuite : elle n'aurait guère pu emporter l'or si miraculeusement découvert, surveillée comme elle l'était par son mari⁷. La fuite d'Hortense n'est donc pas un argument contre Voltaire. — Le bruit qu'aurait dû faire en Europe, la révolution qu'aurait dû

1. cf. les notes, plus haut.

2. XXXVI, 122.

3. Saint-Réal, VI, 151 et 202, note.

4. En 1752, paraît à Berlin une traduction anonyme « *Die Zeiten Ludwigs des Vierzehnten*. Aus dem Französischen des Herrn von Voltaire übersetzt ». Au tome II, p. 23, le passage mal traduit par Wieland a été correctement rendu : « Die Frau von Mazarin warf länger als acht Tage lang ganzer Hände voll unter das Volk zum Fenster hinaus ».

5. XXXVI, 122.

6. Saint-Réal, VI, 245-246.

7. *Ibid.*, 183, 185, 186 (*Mémoires*).

provoquer une énorme masse d'or jetée par la fenêtre n'existent que dans le cas où les faits se sont passés tels que Wieland les relate. Or, sur un point essentiel, sur le point essentiel, sa traduction est fausse. Nouvel argument qui s'effondre.

Il ne reste que deux points allégués par Wieland : le duc de la Meilleraye ignorant une partie si importante de ses richesses ; Caumartin, témoin unique.

Pour le duc, il ne faut pas oublier qu'il était follement riche, d'après les *Mémoires* de sa femme, c'est à dire d'après un texte connu et mis en avant par Wieland même⁸ : en épousant Hortense, La Meilleraye, devenu porteur du nom de Mazarin, était entré en possession de la fortune de sa femme qui était « la plus riche héritière... de la chrétienté »⁹. Le duc n'avait pas besoin de vérifier si, dans une armoire léguée par le cardinal, il y avait de l'or ; il pouvait fort bien ignorer l'existence de ce trésor. Il en eût été autrement s'il lui avait appartenu avant son mariage, ce que Voltaire ne prétend pas.

Il est vrai qu'un passage du texte de Wieland¹⁰ semble indiquer que l'armoire a pu être mentionnée expressément par le testament du cardinal. Mais Wieland n'en savait rien de certain. Il aurait dû se demander si le légataire n'avait pas reçu l'hôtel Mazarin en bloc, sans qu'il fût question d'une énumération détaillée de tous les objets qui s'y trouvaient. Et, en admettant que l'armoire eût été mentionnée en particulier, ce qu'elle contenait pouvait être passé sous silence. — Le seul problème troublant reste évidemment celui de savoir si une somme comme celle que mentionne implicitement Voltaire et que Wieland calcule approximativement, pouvait avoir été amassée par le cardinal. Cela ne paraît pas absolument impossible. Immédiatement avant l'anecdote sur Hortense, le *Siècle de Louis XIV* relate la manière dont Mazarin rançonnait la France. Le passage ne contient rien d'invraisemblable¹¹. Il aurait dû faire réfléchir Wieland.

Comme on l'a vu plus haut, les invraisemblances économiques et psychologiques que Wieland trouve au geste d'Hortense et qu'il croit devoir relever avec tant de force, tombent. Par là, le reproche qu'il fait à Voltaire de ne s'être fondé que sur un seul témoignage,

8. XXXVI, 121.

9. Saint-Réal. VI, 167 ; cf. *ib.* 179.

10. XXXVI, 121 : « Der Cardinal Mazarin mag noch so grosse Einkünfte gehabt... nicht mehr zu erinnern ».

11. cf. Lavissee, *Hist. de France*, 1905, VII, I, 110 s..

perd beaucoup de son poids. Et encore, ce reproche est-il matériellement faux. A l'endroit de l'édition même que cite Wieland, Voltaire dit qu'il a trouvé « cette même particularité dans Saint-Évremond ». Il y a donc un deuxième témoignage. En admettant même que Saint-Évremond parlant de la belle Hortense Mancini soit un témoin sujet à caution, il n'en reste pas moins que Voltaire n'a pas si crûment manqué à ses propres principes d'historien.

Ah ! si Wieland avait bien lu son texte !

Wieland a donc choisi avec quelque témérité le point d'où il s'élance pour sa critique générale de Voltaire historien. Sur ce plan, il oppose le Français à Plutarque, donnant celui-ci pour modèle à celui-là, trouvant au Grec des qualités qui font défaut à Voltaire. Seulement, Wieland oublie que Plutarque se distingue de Voltaire par des qualités de moralisateur, non pas par des qualités d'historien. Il oublie qu'une histoire faussée par des visées pédagogiques, par le culte de la vertu, reste une histoire faussée. Voltaire a été inexact, parfois; nul doute sur ce point. Mais Plutarque est logé à la même enseigne. Les motifs différents qui poussent l'un et l'autre à abandonner l'exposé objectif des faits, vanité chez l'un, morale chez l'autre, ne confèrent un coefficient de vérité accru aux écrits d'aucun des deux.

Puis, premier grief formulé en attaque directe contre Voltaire.

Wieland a-t-il raison de dire que dans tous les tableaux tracés par Voltaire on cherche en vain la véracité de l'historien ?¹ — Non. Le jugement est outré. Si l'on voulait être cruel pour Wieland, on le renverrait au *Supplément au Siècle de Louis XIV*. Il y verrait comment La Beaumelle² — ce La Beaumelle qu'il a invoqué lui-même³ — apprend que Voltaire s'est documenté sur certains points de son œuvre. Wieland aurait hésité, après pareille lecture, à formuler un jugement aussi absolu. Il aurait hésité d'autant plus qu'il aurait pu y trouver un passage comme celui-ci : « L'auteur — c'est Voltaire qui parle de lui-même — était tombé dans des méprises considérables. Il était bien difficile que, n'ayant pour tout secours que ses Mémoires qu'il avait apportés de France, il ne se fût pas trompé quelque fois. Toutes les erreurs qu'il a reconnues et dont des

1. XXXVI, 117.

2. *Moland*, XV, 106 ss.

3. XXXVI, 123.

hommes respectables ont eu la bonté de l'avertir, ont été soigneusement corrigées dans les éditions nouvelles de 1753... »⁴. Et *l'Esprit de l'Encyclopédie*⁵ que Wieland a connu⁶ aurait pu lui montrer comment Voltaire savait procéder en face d'un fait difficile à admettre. On est étonné de voir Wieland avancer que Voltaire n'a jamais, en aucun cas, respecté les règles qu'il a lui-même énoncées à différentes reprises.

Deuxième point : Voltaire poète nuit-il vraiment, autant que le veut Wieland, à Voltaire historien ? — Sans doute, *l'Histoire de Charles XII* a l'« intérêt d'un roman ». Mais Voltaire qui a écrit ce volume si agréable à lire, était « admirablement informé pour le temps, ayant consulté tous les documents et tous les témoins », il « a cherché la vérité avec une impartiale liberté », a fait un « bon travail d'histoire »⁷. Quant au *Siècle de Louis XIV*, La Beaumelle « qui avait de l'esprit et du savoir, n'a fait que de menues retouches »⁸. Wieland qui le cite eût dû s'en rendre compte ; et, puisque de toute évidence il a connu le *Supplément*, il aurait bien fait de peser ce que Voltaire y dit⁹ : « Il faut distinguer les erreurs dans les historiens. Une fausse date, un nom pour un autre, ne sont que des matières pour un errata. Si d'ailleurs le corps de l'ouvrage est vrai, si les intérêts, les motifs, les événements sont déroulés avec fidélité, c'est alors une statue bien faite à laquelle on peut reprocher quelque pli négligé par la draperie. » Ces lignes rendent un son grave, convaincu, libre de toute raillerie et de toute vanité ; on se sent en face d'un homme qui défend bien plus un principe qu'un intérêt personnel. Il faut se répéter et redire que ce texte, lui aussi, aurait dû inviter Wieland à la prudence.

Ensuite : la vanité du Français fausse-t-elle si dangereusement sa vision des choses ? — On est un moment tenté de donner raison à Wieland quand on songe à l'attitude de Voltaire en face du règne de Louis XV. Le *Siècle de Louis XIV* était conçu d'abord avec une arrière-pensée : le livre devait exalter cette cour où l'on voyait un Racine et un Boileau, et, par ricochet, donner une leçon au gou-

4. Moland, XV, 103.

5. III, 108.

6. Fuchs, *Abderiten*, index : *Esprit de l'Encyclopédie*.

7. Lanson, *Voltaire*, 111.

8. *Ib.*, 112.

9. Moland, XV, 105.

vernement de Louis XV qui ne faisait rien pour un Voltaire¹⁰. Je ne sais pas si Wieland a connu cette intention. Il se peut pourtant qu'il se soit souvenu au moins de certains passages de l'*Épître dédicatoire à M. Falkener* en tête de *Zaïre*¹¹. Mais quoi qu'il en soit, il n'avait pas, encore une fois, le droit de généraliser comme il a fait. Il y avait assez de passages où Voltaire savait faire abstraction de son propre moi, et « les épigrammes de style ne doivent pas nous dérober la modération sérieuse des jugements »¹².

Enfin, Voltaire a-t-il en vérité fait tellement fi de ses propres principes ? Il faut répondre négativement. Voltaire a eu la malchance humaine à laquelle, prétend-on, Homère en personne a succombé, de connaître des instants où son attention n'était pas toujours en éveil complet. Mais on peut rétorquer à Wieland que l'anecdote sur Hortense Mancini n'en est pas un exemple si probant. Et à nouveau le *Supplément au Siècle de Louis XIV*¹³ aurait pu montrer au critique, pour une malheureuse fois trop pétulant, que Voltaire, plus souvent que Wieland ne veut l'admettre, savait peser des témoignages, les confronter les uns avec les autres, choisir avec soin. —

Sur quelles œuvres de Voltaire historien Wieland se fonde-t-il en formulant son jugement général ? En tout premier lieu sur le *Siècle de Louis XIV* qu'il semble avoir pratiqué dans une assez large mesure¹⁴. Puis, comme on l'a vu, il faut nommer le *Supplément au Siècle de Louis XIV*. Quant à l'*Essai sur les mœurs*, il formait les premiers volumes de l'édition d'après laquelle l'Allemand relate l'anecdote sur Hortense Mancini¹⁵. Plus tard, en 1780, il apparaît que Wieland et Voltaire voient les croisades avec les mêmes yeux¹⁶. La filiation intellectuelle semble certaine, bien qu'il faille aussi tenir

10. Lanson, *l. c.*, 115.

11. « Tout semble ramener les Français à la barbarie dont Louis XIV et le cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux-arts ».

12. Lanson, *l. c.*, 114.

13. *Moland*, XV, 103.

14. 1774, XXXIII, 7 Sully et Colbert sont cités ensemble (cf. *Mol.*, XIV, 501, 524) ; XX, 47 les miracles, l'abbé Paris, Montgérón (cf. *Mol.*, XV, 61, 62) ; XI, 212 Catinat (cf. *Mol.*, XIV, 311) ; 1776, XXXII, 162, Mme de Montespan citée comme beauté (cf. *Mol.*, XIV, 451) ; 1777, XXXI, 172, les quatre siècles dans l'histoire du monde ; de même, en 1782, lettre à von Gebler, du 1^{er} IX., *D. B.*, II, 61 (cf. *Mol.*, XIV, 155-156).

15. XXXVI, 118.

16. cf. plus haut p. 201 ss., 208.

compte de l'atmosphère de l'époque. — Tels articles historiques du *Dictionnaire philosophique*¹⁷ ont certainement été connus de Wieland. D'autre part, il ne parle à aucun endroit de l'*Histoire de Charles XII*, des *Annales de l'Empire*, de *Pierre le Grand*, du *Précis du Siècle de Louis XV*. Mais Wieland n'eût-il connu que le *Siècle de Louis XIV* et son *Supplément*, on resterait fondé de lui faire un reproche grave : son jugement est incomplet au point qu'il est nettement, irrémédiablement faux : car les éloges à la fin de l'étude sur le geste d'Hortense Mancini¹⁸ ne visent guère l'historien.

Wieland aurait pu et dû souligner que Voltaire marque une date dans l'historiographie. Avant lui, il y avait d'excellents érudits¹⁹ : voici par exemple Bayle et les auteurs des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*²⁰ ; l'un et les autres étaient connus et exploités par Wieland. Mais il n'y avait pas de grand historien. Les bases sur lesquelles Bossuet construit son *Discours* ne laissent pas de place à la libre recherche, à la critique, relèguent l'œuvre hors du domaine de la science. Wieland a connu Rollin, au moins en traduction allemande²¹. Il n'est qu'« un candide compilateur »²². Wieland l'aurait-il pris au sérieux ? Plus qu'il n'a fait pour le Père Daniel²³ ? Et Saint-Réal ? Wieland n'a-t-il pas vu qu'il y avait chez Voltaire bien mieux, comme méthode d'investigation, précision du travail, richesse de faits relatés que chez l'auteur des *Mémoires de Madame la Duchesse de Mazarin* ? Comment le simple contact superficiel avec Voltaire et Saint-Réal ne lui a-t-il pas montré où se place l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ? Et Mézeray ? Figurait-il parmi les livres de Wieland²⁴ pour ne pas être utilisé, pour ne pas marquer un stade dépassé précisément par l'effort réalisateur de Voltaire ?

Wieland n'a pas davantage tenu compte d'une autre innovation dont l'historiographie est redevable à Voltaire. C'est l'idée

17. art. Salomon, Histoire.

18. XXXVI, 125-126.

19. Lauson, *l. c.*, 107.

20. cf. la VII^e partie : « Wieland débiteur de l'érudition française » et Fuchs, *Abderiten*, index : Bayle et Académie des Inscriptions.

21. *catal.*, n° 815-826 : *Gesch. aller Zeiten und Völker*, 1-12, Dresde et Leipzig, 1763 ; *catal.*, n° 827-843 : *Römische Historie*, 1-16, Leipzig, 1770.

22. Lauson, *l. c.*, 109.

23. *Hempel*, I, 52.

24. *catal.*, n° 575-578, *Hist. de France*, nouv. éd., I-IV, Paris, 1685.

de mettre la civilisation au centre du récit et des considérations historiques. C'était pourtant un point qui aurait dû frapper Wieland et forcer son adhésion²⁵. Rien qu'à lire l'*Introduction* du *Siècle de Louis XIV*, il serait arrivé à une vision plus juste du mérite de Voltaire historien. Et puis Wieland est impardonnable de ne pas avoir vu ou de ne pas s'être rappelé que Voltaire avait fait école en Allemagne même, que l'influence de Voltaire se retrouve dans les écrits des Abbt, Möser, Gatterer, Meiners, Heeren²⁶, des Schlözer, Schmidt, Spittler²⁷.

Pourtant, les rapports entre Wieland et Voltaire historien ne sont pas ramenés à leur formule définitive dans les pages consacrées à cette anecdote prise dans le *Siècle de Louis XIV*. Plus tard, Wieland prendra lui-même une des attitudes essentielles du Français. Le fera-t-il sous l'influence directe de Voltaire ou bien sous celle d'un de ses disciples allemands ? Je ne sais. Il n'en reste pas moins qu'en dernière analyse on rencontre Voltaire.

En 1775²⁸, en effet, il verra le côté essentiel de l'histoire de l'humanité dans la marche de la civilisation. Cela est voltairien bien que Wieland se place sous l'égide de Saint Evremond. En 1772, Wieland avait considéré l'historiographie comme une servante de la morale, comme un moyen de prouver l'existence de Dieu par une sorte d'argumentation physico-téléologique²⁹. En 1785, les considérations religieuses ont disparu de la pensée de Wieland méditant sur l'histoire. L'étude du passé de l'humanité lui servira à dégager ce qu'est la nature de l'homme et à trouver les bases de son bonheur³⁰. Cela encore est voltairien. Il semble permis d'en conclure que l'étude dans le *Merkur* n'est pas le dernier mot de Wieland sur Voltaire historien³¹.

Cette hypothèse serait du reste tout à l'honneur du critique allemand. Car il a eu une idée assez malencontreuse de s'attaquer à Voltaire comme il l'a fait. Tout son exposé est faussé parce que la

25. Hettner, III^e, 323.

26. *Ib.*, 320, 323.

27. Fueter, 460 ss.,

28. XX, 85.

29. Seuffert, *Vierteljahrschr.*, I, 410.

30. XXXIII, 173.

31. cf. en 1778, la mention élogieuse de la *Philosophie de l'histoire*, XXXII, 92.

perspective y est faussée. Wieland s'acharne tellement sur un point de détail qu'il le grossit démesurément. Il est l'homme placé si près d'une méchante petite mesure qu'il ne voit plus le paysage aux lignes harmonieuses et aux grandes perspectives qui s'étend derrière elle.



Dans les pages de Wieland sur Voltaire historien on sent parfois une véhémence, une moquerie¹ qu'on a pas coutume de rencontrer chez lui. On s'en étonne.

Or, sous sa plume se trouve, toujours à propos de Voltaire, un jugement qui surprend comme l'étude consacrée au *Siècle de Louis XIV* et à son auteur. C'est une lettre au comte de Görtz, en date du 19 août 1772², et dans laquelle Wieland s'acharne contre les *Systèmes*³, petit poème de Voltaire sur les spéculations métaphysiques. Cette attitude doit-elle concilier à Wieland les bonnes grâces de Görtz ? Cela est fort possible. Car dans une lettre postérieure, il écrit au comte⁴ : « Vous trouverez bon que je ne vous parle pas davantage de Voltaire sur lequel je pense à peu près comme Vous et dont je trouverai peut-être occasion de dire mon sentiment au public. » L'occasion a été fournie par le *Siècle de Louis XIV*. Nul doute qu'il n'y ait rapport entre la lettre adressée au comte et les pages sur l'historien français : dans les deux documents, le jugement est faussé, et le ton, forcé.

Que dit Wieland dans les pages adressées à Görtz sur Voltaire penseur ? Et d'abord, qu'est-ce que le poème sur les *Systèmes* ? Ce sont des vers d'un déiste qui se moque des constructeurs d'édifices métaphysiques, mais chez lequel subsiste la notion d'un dieu qui « est le meilleur des pères »⁵. Wieland traite Voltaire de « pauvre homme ». « Comme il radote ! dit-il, les méchants vers qu'il fait ! Les pauvretés, les plattitudes qu'il dit ! En vérité, c'est une pitié à voir... Il faut... avoir renoncé absolument à tout ce qu'on appelle goût et raison pour trouver cette mauvaise plaisanterie du radoteur de Ferney bonne !... Je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux d'être chan-

1. XXXVI, 118, 119, 124.

2. Seuffert, *Vierteljahrschr.*, I, 395.

3. Moland, X, 167-176.

4. Entre le 20 VIII. et le 13 IX. 1772 : la lettre est rédigée en français, comme la précédente.

5. Moland, X, 175.

gé en bête à la manière de Nabucodonossor qui se contenta de brouter avec les quadrupèdes que de l'être à la guise de M. de Voltaire qui au lieu de brouter de l'herbe fait des vers et des critiques dignes de la monture de Silène. » — Or, les vers de Voltaire raillent Thomas d'Aquin, Scot, Bonaventure, Gassendi, Descartes, Spinoza, Malebranche, Arnauld, Leibniz, Maupertuis, Maillet qui n'ont guère de crédit chez Wieland.

Même en tenant compte de la circonstance atténuante qu'est la différence des tempéraments de Voltaire et de Wieland, l'un fanatique, l'autre conciliant, on lit cette critique avec malaise, avec le malaise qu'inspire tout reniement⁶. Car en métaphysique, les deux hommes ont essentiellement la même attitude. Dans les *Abderitains*⁷ comme dans les *Systèmes*, il y a un étalage de conceptions philosophiques savamment échafaudées et qui, toutes, sont incapables à fournir la moindre parcelle de vérité. Seule, la notion d'un Dieu infiniment sage subsiste. Plus tard, en 1788, Wieland dira, en dépit de ses tendances d'agnostique, que l'existence d'un Dieu tout-puissant, sage, bon est une vérité essentielle pour l'humanité⁸. Là encore, il se rencontre avec Voltaire⁹. L'un et l'autre hésitent en face du problème de l'immortalité de l'âme et cherchent dans la religion avant tout des directives morales¹⁰.

Wieland doit-il ces conceptions à Voltaire ? En tout cas, il ne les doit pas à Voltaire seul. Il faut voir chez l'Allemand pour une part, pour la part positive de sa pensée, l'influence durable de l'empreinte de sa jeunesse chrétienne. Puis, il est familiarisé avec Lucien et Shaftesbury ; l'un et l'autre admettent comme valable un système positif : le Grec est épicurien, l'Anglais a sa pensée à lui et prétend également avoir sondé l'Absolu¹¹. D'autre part, pour la part négative, négatrice, Shaftesbury est très libre à l'égard de la religion positive ; Lucien la raille cruellement. Il y avait là pour Wieland une invitation au scepticisme qu'il a volontiers suivie en combinant celui-ci avec ses besoins d'une solution au moins partielle du problème métaphy-

6. Korff, 165.

7. VII, 61 ss..

8. XXXII, 280-282.

9. cf. plus bas, p. 367.

10. Korff, 311.

11. Fuchs, *Abderiten*, 34.

sique. A ses influences, amenées par des canaux déterminés, il faut ajouter l'atmosphère générale de l'époque¹².

Que restait-il à l'actif de Voltaire métaphysicien, maître de philosophie de Wieland ? Le mérite d'avoir soutenu par le prestige de son nom la cause des esprits autonomes.

Wieland n'est pas le fils de Voltaire philosophe. Ils sont cependant de la même famille. La lettre à Görtz ne doit pas induire en erreur.

Voltaire philosophe apparaît peu dans l'œuvre de Wieland. Wieland n'avait pas besoin de propager un état d'esprit qui était déjà suffisamment répandu et consolidé. Et l'influence de Voltaire se noyait parmi tant d'autres de nature identique ou semblable. —

Deux allusions au *Dictionnaire philosophique*¹ constituent chez Wieland tous les documents de l'activité de Voltaire critique de la tradition judéo-chrétienne.

Sur un point, Voltaire a recueilli l'adhésion enthousiaste et expresse de Wieland. C'est sur la tolérance. Dès 1764², l'Allemand s'offre comme traducteur du *Traité sur la tolérance*. Le projet n'eut pas de suite. Mais encore en 1788³ Wieland parle du livre avec flamme. « Quel auteur, dit-il, écrira sur la tolérance un livre plus répandu que celui de Voltaire ? Qui en fera mieux valoir les avantages ? Qui réfutera plus solidement les objections qu'on élève contre elle ? Qui démontrera plus irréfutablement l'obligation d'être tolérant, qui évoquera les suites détestables de l'intolérance et du fanatisme avec plus d'insistance et par des exemples plus frappants et plus terribles ? »

Ce *Traité*⁴ avait en effet de quoi toucher Wieland profondément. Dès le début du chapitre premier, il y trouvait l'exposé de l'affaire Calas avec sa conclusion pathétique : « ... l'abus de la religion la plus sainte a produit un grand crime. Il est donc de l'intérêt du genre humain d'examiner si la religion doit être charitable ou barbare. »

Puis, en dehors de l'intérêt immense de ce problème central, il y avait une série d'autres pensées qu'a dû approuver Wieland. En

12. Hettner, III^e, 27 ss., 142 ss..

1. XXXVI, 121 ; XXXII, 237.

2. Lettre à Zimmermann, 18 V. 1764. A. B., II, 238.

3. XXXII, 274.

4. *Moland*, XXV, 13-118.

voici quelques unes : l'évocation des horreurs des guerres de religion, évocation faite pour propager l'idée de tolérance⁵ ; Voltaire trouve bien fondées certaines critiques adressées par les réformés à l'Église catholique⁶. Il dit sa conviction que « l'humanité, l'indulgence, et la liberté de conscience » n'auraient jamais « produit des calamités comparables » à l'assassinat d'Henri III et d'Henri IV par des moines⁷. Il n'admet pas que des hommes, révoltés et poussés à la sédition par le mal qu'on leur a fait, se soulèveront quand on leur fera du bien⁸ ; argumentation lumineuse qui a certainement plu à Wieland. L'appel au droit naturel⁹ avec son universalisme était aussi du goût de l'auteur qui écrivit le traité sur les cosmopolites¹⁰. Wieland helléniste a lu avec plaisir les pages où Voltaire exalte l'esprit de tolérance des Grecs¹¹. Il y a dans ce *Traité* des passages où le raisonnement prend un accent de pitié et de bonté : Dieu sera indulgent aux hommes qui ont tant souffert pour avoir mal compris son enseignement. Il ne les punira pas dans l'au-delà : « car, à considérer... tous les maux qu'a produits le faux zèle, les hommes ont eu longtemps leur enfer dans cette vie »¹². Wieland qui n'a jamais cherché à imposer sa manière de voir a été certainement conquis par l'interprétation large que Voltaire fait du fameux *Contrains-les d'entrer*¹³. La vérité atroce du *Dialogue entre un mourant et un homme qui se porte bien*¹⁴ a dû le faire tressaillir. Et le retour lyrique et amplifié du leitmotiv de l'universalisme a empoigné, sans nul doute, le lecteur de la *Prière à Dieu*¹⁵.

Chez Voltaire, l'idée de tolérance semble poussée jusqu'au point d'où l'on entrevoit la séparation de l'Église et de l'État : sans qu'on le force, certain passage de l'*Éloge historique de la Raison* peut être interprété dans ce sens¹⁶. La même pensée se trouve, quoique voilée,

5. *Ib.*, 27.

6. *Ib.*, 28-29.

7. *Ib.*, 30-31.

8. *Ib.*, 31.

9. *Ib.*, 39.

10. *Hempel*, XXXIII, 123 ss.

11. *Moland*, XXV, 40 ss.

12. *Ib.*, 61.

13. *Ib.*, 84.

14. *Ib.*, 91-92.

15. *Ib.*, 107-108.

16. *Moland*, XXI, 520.

chez Wieland, dans les *Abdérîtains*¹⁷. Y a-t-il eu influence de la part de Voltaire ? Je ne sais pas, d'autant plus que Wieland a pratiqué Basedow et Helvétius chez lesquels se trouvent des idées semblables¹⁸. Toujours est-il qu'une fois de plus on constate une analogie dans l'attitude du Français et de l'Allemand en face du fait religieux.

On peut allonger la liste de ces similitudes. Voltaire et Wieland estiment que la religion, une religion, est chose absolument nécessaire. « Telle est la faiblesse du genre humain, dit celui-là¹⁹, et telle est sa perversité qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles pourvu quelles ne soient pas meurtrières, que de vivre sans religion. » — Wieland, pour une fois, est plus concis que le Français et écrit²⁰ : « Il fallait qu'ils [les Abdérîtains] eussent une religion ; et à défaut d'une religion meilleure [que le culte des grenouilles] toute religion valait mieux que l'absence de religion. »

Wieland et Voltaire se retrouvent dans l'antipathie et dans la sympathie pour certains hommes : ils parlent avec mépris de Garasse et de Busenbaum¹, mais exaltent Paolo Sarpi et Clément XIV². Enfin, ils sont d'accord pour voir dans le bonheur l'ultime but de l'humanité. Mais ni l'un, ni l'autre ne veulent le bonheur étroitement égoïste. Voltaire dit : « Il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général »³. Wieland écrit *Danischmend* dont le fond est la recherche du bonheur de l'individu et de la communauté. Il y a chez l'Allemand et chez le Français une préoccupation sociale. Ils la partagent avec bien des esprits nobles de leur époque : un Lessing l'a connue aussi bien qu'un Helvétius. Elle tient lieu de foi à ces hommes. Elle leur permet cet épanouissement de l'être, ce don, plus ou moins complet, de soi-même sans lequel il n'y a pas de vie digne d'être vécue.

Voltaire ne s'est pas contenté de penser ainsi ; il a cherché à être réalisateur. Aussi, Wieland dira-t-il un jour à Böttiger que le

17. *Hempel*, VIII, 109.

18. cf. Fuchs, *Abderiten*, 240.

19. *Moland*, XXV, 100.

20. *Hempel*, VIII, 85.

1. *Eloge hist. de la Raison*, *Moland*, XXI, 515 ; *Hempel*, XII, 266.

2. *Moland*, XXI, 515 s. ; *Hempel*, XXXV, 338 s., XXIX, 247.

3. *Eloge historique de la Raison*, *Moland*, XXI, 519.

Français a été novateur en matière politique, sociale et religieuse⁴. Pourtant, les données sur lesquels ce jugement est fondé ne sont pas précisées. Il est hasardeux de suppléer à cette carence d'explications. Mais sans doute faut-il songer pour l'action religieuse par exemple au *Traité sur la tolérance*, au *Désastre de Lisbonne*, ou à la *Religion naturelle*. Rien n'interdit de penser qu'à partir d'un certain moment, celui de l'acquisition des *Œuvres complètes*⁵ dans l'édition de Gotha, Wieland n'ait connu à fond les attaques menées contre la Bible. Et longtemps auparavant, chez le comte de Stadion, il avait certainement été mis au courant des affaires de Sirven et de La Barre.

Celles-ci empiètent déjà sur le domaine social. Ici, on peut probablement compter parmi la documentation de Wieland *l'Homme aux quarante écus*, et sa protestation contre l'abus des impôts de l'époque. *L'Ingénu*, dénonçant les lettres de cachet, la cruauté, la prévarication des ministres, s'y joint. Grâce aux *Œuvres complètes*, Wieland a pu connaître telle feuille volante s'attaquant à tel déni de justice. En Suisse et à Warthausen, il a certainement entendu parler de l'effort fait par Voltaire à Ferney pour améliorer le sort de ses « sujets »⁶.

Comme l'a dit un historien moderne⁷, la somme des menues

4. Böttiger, I, 140.

5. *catall.*, n^{os} 2.064-2.134; *Œuvres complètes de Voltaire*, Gotha, Charles Guillaume Ettinger, 1784-1790, 71 vol. in-8°. Réimpression de l'édition de Kehl, plus environ 70 lettres de Voltaire; de là le fait que cette édition compte un volume de plus que celle de Kehl: cf. Bengesco, IV, p. 146-147. Wieland consentit à ce que le prince Auguste de Gotha lui offrit l'édition publiée par Ettinger à Gotha. Il était vrai qu'il s'agissait d'une de ces éditions contre lesquelles Wieland s'était si souvent élevé. Cependant, comme il ne l'achetait pas, mais la recevait en cadeau, sa conscience se calma vite. Cf. les lettres du prince à Wieland, des 13 V. 1781 (*LD*, VII, 6) et 20 VII. 1781 (*LD*, VII, 7); dans la première, le prince exprime les scrupules qu'il éprouve à parler à Wieland d'une édition qui est une contrefaçon. Mais la différence de prix est par trop tentante. Dans la deuxième lettre, le prince écrit: « Dass Sie unsern wirklich nothwendigen Nachdruck des Voltaire nicht missbilligen, und mir ein unendliches Vergnügen zugleich gönnen wollen — sans doute, le plaisir d'offrir pareil Voltaire à Wieland —, ist mir von Herzen erfreulich... ». Après ces lettres, on est étonné de trouver à la deuxième partie du *catalogue*, aux numéros 161-220, l'édition de Beaumarchais, de 1785, en 70 volumes, d'autant plus que d'après une correspondance avec le libraire Treuttel, de Strasbourg, Wieland semble bien avoir réussi à faire annuler la commande qu'il avait faite de cette édition (lettres de la librairie à Wieland, en date du 8 VIII. 1785 (*LD*, V, 84) et du 27 X. 1785 (*LD*, V, 85)).

6. Desnoïsterres, VII, 301-310.

7. Lanson, *Litt.*, 758, note.

retouches exigées par Voltaire aurait fait « une France toute renouvelée », malgré le conservatisme de principe du patriarche de Ferney. Wieland l'a-t-il vu clairement ? A-t-il suivi l'action politique de Voltaire ? Il est impossible de répondre avec précision. Mais il faut, encore un coup, considérer la date à laquelle Wieland parle de ces questions. On se demande alors si son propos n'est pas simplement le reflet du jugement émis par Condorcet dans sa *Vie de Voltaire*⁸. Quoi qu'il en soit, ce que dit Wieland est juste.

*
**

Wieland parle très peu de la biographie de Voltaire dont la manière d'être, la manière de vivre n'apparaissent pour ainsi dire jamais par des détails pittoresques, curieux, caractéristiques.

On trouve mention de l'habitude qu'a Voltaire de se nommer le « Vieux du Mont Crapac »¹. Wieland sait que l'illustre écrivain veille jalousement à ce que ses éditeurs remplissent leurs obligations financières, et en fait autant : « Sur ce point je suis aussi avare que Pope et Voltaire », écrit-il à Gleim². Bien entendu, il connaît Ferney, demeure somptueuse³. Une lettre⁴ laisse entrevoir qu'il sait la raison essentielle qui a fait élire à Voltaire ce domicile près de la frontière : cette situation géographique, jointe à d'autres conditions favorables, permet au pamphlétaire de se moquer assez librement, mais non absolument, des réactions du pouvoir.

Quelques noms montrent Wieland au courant de certaines querelles de Voltaire. Il a déjà été question de La Beaumelle. Fréron apparaît, après 1772, parce que Voltaire parle de lui. Sans doute, en 1764, est-il question de l'*Année littéraire*⁵. Mais c'est une citation isolée. Le qualificatif de « Makulaturschreiber » infligé au journaliste en 1773⁶ avec un dédain tout voltairien, montre suffisamment sous quel angle Wieland voit le polémiste français. Connaissant parfaitement *Candide*, il s'est certainement souvenu du passage envenimé

8. qui figurait dans l'édition de Kehl, donc dans celle de Gotha ; cf. Mo-land, I, 286 ss..

1. XXXVI, 118, et auparavant, II, 129.

2. 2 X. 1769 ; A. B., II, 330.

3. XXXVII, 92 ; XXXVIII, 85.

4. A. F.-H. Jacobi, 8 IX. 1771, Hassencamp, 262.

5. A. B., II, 255.

6. XXXVIII, 676.

sur les « folliculaires » au chapitre XXII du roman. Il est permis de supposer que Wieland a lu l'*Écossaise* dirigée contre Fréron; car il dit qu'il connaît la plupart des pièces de théâtre de Voltaire. — A côté de Fréron et cités avec lui, figurent Palissot et Clément. La *Diatribes du docteur Akakia*⁷ apporte une touche nouvelle au tableau. Certainement, Wieland a été au courant d'autres détails du séjour de Voltaire à Potsdam⁸.

En 1779, le *Merkur*⁹ publie quelques anecdotes sur la fin de la

7. XX, 54, note.

8. Korff, 605/7.

9. *Merkur*, 1779, IV, 133-164, 217-250. Aux termes d'une brève note préliminaire, l'article s'inspire du *Journal d'un observateur*, c'est-à-dire des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres...* de Bachaumont, Pidansat de Mairobert et Mouffe, d'Angerville; cf. le tome XI (1779), p. 114 ss., passim., M. Seuffert, *ProL.*, V, n° 611, voudrait attribuer ces pages à Wieland, mais reste hésitant. Ce qui plaide peut-être contre cette hypothèse, c'est le fait que nulle part ailleurs le *Journal d'un observateur* n'est mentionné chez Wieland. D'autre part, il me semble essentiellement, pour des raisons de style, que M. Seuffert voie avec raison en Wieland l'auteur de l'introduction et des notes qui accompagnent cet article. Elles mettent en garde contre le peu de probabilité de certains passages des anecdotes. Il se peut que la part qui revient à Wieland dans ces pages se réduise à cette besogne de directeur de revue. Quoi qu'il en soit, l'article du *Merkur* montre ce que, sur quelques points précis, Wieland a connu de la biographie de Voltaire. Je relève les données les plus importantes :

Arrivée de Voltaire à Paris, le 10 février 1778. Présence du marquis et de la marquise de Villette, de Madame Denis, nièce de Voltaire, de l'abbé Mignot; le poète travaille à *Irène*; la mort de Le Kain l'impressionne fortement (135). Le médecin Tronchin; plaisir que fait à Voltaire l'accueil reçu à Paris; délégation, peu nombreuse, projetée par l'Académie française; délégation d'acteurs avec Bellecour et Madame Vestris. Voltaire dit à celle-ci : « Madame, j'ai travaillé pour Vous cette nuit comme un jeune homme de vingt ans. » Une note souligne ce que ce propos équivoque a de déplacé dans la bouche du vieillard (136). Propos politiques de Voltaire; sur Frédéric II et l'Empereur. Note : Voltaire est mal renseigné sur les intentions du roi de Prusse (137). Franklin, Madame Necker, l'ambassadeur d'Angleterre, M. Balbastre (un musicien) viennent présenter leurs hommages à Voltaire. Tronchin avertit Voltaire qu'il ne garantit pas huit jours de vie, à moins d'un repos absolu (138). Mais Voltaire continue le travail à *Irène*. Bénédiction du petit-fils de Franklin par Voltaire qui prononce les trois mots « Dieu - Liberté - Tolérance ». Une note dit que le traducteur a biffé les appréciations portées par l'original sur ce geste. Travail à *Irène*. Voltaire va mieux. Visite du maréchal de Richelieu (139). Visite de Madame du Barry. Voltaire est navré de devoir la recevoir en un habillement fort peu élégant (140). Il distribue aux acteurs les rôles d'*Irène*. Le roi tolère simplement la présence de Voltaire à

vie de Voltaire. En admettant que ces pages soient de Wieland, elles constituent la seule contribution importante consacrée par l'écrivain allemand à la biographie de son grand confrère français.

Ce silence ne veut pas dire que Wieland ait manqué d'infor-

Paris. Mais il permet qu'un sculpteur de l'Académie de Sculpture fasse la statue de Voltaire; ce sera Pigalle qui va en personne en informer le vieillard (141). Voltaire répond par six vers. Intrigues du parti des dévots. Voltaire crache du sang (142-143). Le clergé songe à faire une tentative de conversion ou à obtenir de la part de Voltaire au moins un geste qui permette aux dévots de triompher. Les amis cherchent à éloigner de vieillard de Paris. Mais est-il encore temps? Voltaire est très fatigué, affaibli par la répétition d'*Irène* qu'il a déclamée presque en entier pour instruire les acteurs (144). Lutte du parti des dévots et de celui des philosophes (145). La Harpe fait à Voltaire la lecture d'un chant de sa *Pharsalie*. Déchéance du corps et de l'âme de Voltaire (147). En note, réserve faite par le commentateur au sujet de ce prétendu amoindrissement intellectuel (148). Voltaire se confesse. Visite de l'abbé Gauthier qui doit sonder le terrain en vue d'une action du clergé; démarche vaine (149). Tronchin dit à Voltaire que son état est très grave. L'abbé Gauthier survient (150); Voltaire, physiquement très affaibli, est sur le point de céder au prêtre, par crainte du scandale et de la mort. Le curé de Saint-Sulpice arrive, renvoie l'abbé Gauthier, fait plusieurs visites au vieillard. Le marquis de Villette, importuné par les prêtres, mande un autre médecin, Lorry, plus optimiste que Tronchin (151). Conversation Lorry-Voltaire sur la confession de celui-ci. Voltaire dit qu'il a craint la voirie (152) et qu'il espère pouvoir rentrer à Fernay où « tout cela ne se serait pas produit ». Voltaire va mieux. Il se préoccupe d'*Irène*. Samedi, le 9 mars, il prend son repas à table (153). Sur sa confession : il dit qu'il n'avait pas à désavouer telle de ses œuvres qu'il n'a jamais avouée être de lui; puis, sa profession de foi (sans détail sur la teneur). Condorcet, d'Alembert viennent le tancer (« den Leviten lesen »). Voltaire réplique qu'il n'a pas voulu que son corps fût jeté à la voirie. Ses partisans cherchent à atténuer l'effet produit par la confession (154). Teneur de la profession de foi (155-156); texte conforme à Desnoires-terres VIII, 233, sauf : « vier Tage » au lieu de « quatre mois ». Le *Merkur* ajoute après « Im Hause des Hrn. Marquis de Villette » : « in Gegenwart des Hrn. Abbeé Mignot, meines Neffen, und des Hrn. Marquis de Villevielle, meines Freundes ». Voltaire s'occupe d'*Irène* (156). On veille pour éviter une deuxième tentative de la part du clergé. La famille craint des changements du testament qui la défavoriseraient (157). Dépression nouvelle, morale et physique. Délégation de l'Académie alarmée par cette rechute. La délégation ne peut pas être reçue, Voltaire prenant un peu de repos à cet instant précis (158). Voltaire a perdu toute sa vivacité : des attaques contre *Irène* ne l'émeuvent pas (15 mars). Accablement de l'entourage. Quelques mots sur Madame de Villette, née de Varicourt (159). Mesquinerie intéressée de Voltaire au sujet d'une couverture jugée trop chère par lui (160). Jugement sur *Irène*. La reine a noté des passages, probablement les plus édifiants, de la pièce (161). Elle

songe peut-être à justifier ainsi auprès du roi le patriarche des philosophes. Troisième résurrection de Voltaire; il reçoit des visites (162). On l'informe de l'accueil trouvé par *Irène*, en lui voilant l'insuccès des actes III et IV. L'auteur en est tout gonflé d'orgueil (« ganz geschwollen »). En apprenant que les passages dirigés contre le clergé ont été très applaudis, il semble ravi : il espère qu'ils répareront auprès du public ce que sa confession avait gâté. On interdit à la presse de parler de lui et de sa pièce autrement qu'avec éloge (163). Voltaire songe à de nouvelles tragédies. Il fait savoir qu'il remerciera les spectateurs en personne dès que sa santé le lui permettra (164). Promenade de Voltaire en voiture, dans Paris. Délégation d'une loge maçonnique (218). Voltaire s'habille complètement, recommence à faire des bons mots (219). L'anecdote sur la gorge de Madame de Villemeuze (petits coquins... de bien grands pendards) (220). Voltaire à l'Académie et à la Comédie française. Son triomphe lors de la représentation d'*Irène* (221-224). Petites déconvenues pour la vanité de Voltaire; attitude du roi et de la reine (225). Voltaire et les *Pensées* de Pascal (226-227). La gravure représentant le triomphe de Voltaire; parodie des vers composés par de Saint-Marc en l'honneur de Voltaire (228). Visite à la loge « des Neuf Sœurs ». Une note proteste contre le ridicule jeté sur les francs-maçons (229; cf. Seuffert, *Procl.*, V, n° 611). Différentes visites faites par Voltaire (230). Le clergé mis en fureur par les honneurs rendus à Voltaire; celui-ci achète un hôtel (231). Sur la relation de la réception de Voltaire à la loge des Neuf-Sœurs; de Miromesnil, garde des sceaux, lève la défense de rien imprimer qui soit désobligeant pour le philosophe (232). Correspondance de Voltaire et du curé de Saint-Sulpice (233-236). Visites de Voltaire : chez des particuliers, à la Comédie-Française, à l'Académie (236-237). Représentation d'*Alzire*; Voltaire semble ne pas vouloir retourner à Ferney (238). Mal que lui fait un somnifère envoyé par le duc de Richelieu. Nouveaux projets de retourner à Ferney (239). Inquiétudes de l'entourage. Fureur du clergé; en date du 31 mars 1778, la nouvelle que Voltaire est mort la veille, à onze heures. Le clergé refuse la sépulture chrétienne. On transporte en secret le corps ailleurs (240). Voltaire a encore travaillé le soir de sa mort; il est resté lucide jusqu'au dernier moment. Le corps transporté à Scellières en Champagne, abbaye appartenant à l'abbé Mignot. Pourparlers inutiles avec le clergé. Testament de Voltaire (241-242). Dernières paroles au prêtre qui lui demande s'il croit à la divinité du Christ : « Laissez-moi mourir en paix ». Voltaire répare ainsi sa pusillanimité précédente (243). Correspondance de l'évêque de Troyes et du prieur de Scellières (244-248). Séance de l'Académie. On lit quelques vers en l'honneur du mort. En note, citation de quatre autres vers :

Plus bel-Esprit que grand Génie,

Sans loi, sans mœurs et sans vertu,

Il est mort, comme il a vécu,

Couvert de gloire et d'infamie. (Orthographe du *Merkur*).

La note proteste contre le jugement de la source qui prétend que c'est là l'épithaphe la plus vraie et la plus impartiale qu'on ait faite sur Voltaire (248). L'Académie fixe un nouveau sujet de concours : une œuvre en vers à la louange de M. de Voltaire. D'Alembert parle du monument de Voltaire que tôt ou tard le gouvernement fera ériger. Aucun membre du clergé n'assiste à cette séance (249). La bibliothèque de Voltaire, importante avant tout par les notes faites

mations. Il en avait assez pour s'élever de façon générale¹⁰ contre telles parties de l'ouvrage que le marquis de Luchet¹¹ consacre au grand écrivain. Voici ce que Wieland écrit à Jean Müller : « Dites-moi, *sub rosa*, en deux mots, ce qu'on pense chez vous du singulier pot-pourri que le marquis de *** a affublé du nom trompeur d'*Histoire littéraire de Voltaire* et servi au public avec une confiance en lui-même que nous autres Allemands n'arrivons guère à comprendre. Jamais, sans doute, homme qui vécut, fût-il français et marquis, n'a mis au jour tant de bon sens et tant d'insanités, tant de connaissances et tant d'ignorance, tant de hardiesse à trancher toutes les questions, tant de déclamation creuse, tant de crudités, de contradictions, de redites, une si bizarre ordonnance de l'ensemble, tant de beaux détails et tant de « misères et platitudes »¹², le tout réuni dans un ouvrage de cinq volumes. Et, ce qui est le pire, l'excellent homme a tant de bonne volonté, fait toutes ses sottises avec une telle « bonne foi »¹² qu'il est impossible d'être assez cruel pour lui en toucher un mot. Je serais bien étonné si ses compatriotes ne lui revalaient pas ça »¹³. —

En 1784, Goethe lit à Gotha, en manuscrit, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Mr. de Voltaire*¹⁴. Wieland les a connus à la même époque, et les a jugés durement¹⁵. L'édition des *Œuvres com-*

dans les volumes. L'exemplaire de l'*Encyclopédie* en est tout couvert, à ce qu'il paraît. L'abbé Mignot, bien que n'ayant hérité que de 400.000 livres, vent faire construire à Scellières un mausolée à Voltaire. Il semble donc avoir abandonné l'idée de transporter les cendres de son oncle à Ferney. Le monument, dit-on, serait sculpté par Clodion (250).

10. *Merckbriefe* I, 286, Wieland à Merck, en date du 2 III. 1781 ; à Jean Müller, en date du 8 VI. 1781, A. B., III, 328.

11. *Histoire littéraire de Voltaire, contenant sa vie littéraire et privée, les anecdotes et les succès de chacun de ses ouvrages*, 6 volumes, Cassel, 1782 (Quérard, I, p. 425, n° 963).

12. Les mots en français.

13. « wenn ihms seine Landsleute so ungenossen hingehen lassen. »

14. Lettres à Mme de Stein, des 5 et 7-8 juin 1784.

15. Wieland à Archenholz, en 1784 (sans date plus précise), *Cottasches Morgenblatt*, 1828, p. 447 : « Die famösen *Mémoires de Mr. de Voltaire* kenne ich schon seit einigen Wochen, weil sie mir zugeschickt wurden. Ich weiss nicht, was die bösen Dämonen für einen Styl schreiben ; ich, meines Ortes, fand, als ich diese *Mémoires* gelesen hatte, dass unter allen sterblichen Menschen Voltaire allein der Verfasser derselben seyn könne. Es ist ein hässlicher Nachlass, und schwer genug büsset der grosse Friedrich dadurch seine partheiliche Vorliebe für den französischen Bel-Esprit ; er wollte ein französischer König seyn, hatte eine französische Akademie, machte, was noch

plètes lui a livré accès à une autre source de documentation biographique : c'était la *Vie de Voltaire* par Condorcet. En 1791, H. Stoecker allait lui en dédier la traduction allemande¹⁶.

Parmi les auteurs fournissant, en passant, dans leurs écrits, des renseignements sur Voltaire on peut en dehors du *Journal d'un observateur* citer avec certitude au moins Rousseau pour avoir été connu par Wieland. Rousseau parle ironiquement de la tolérance de Voltaire dans les *Lettres écrites de la montagne*¹⁷. Il évoque dans les *Confessions* la correspondance de Frédéric II et du philosophe. Puis, dans les parties publiées en 1788, Rousseau parle de son premier contact avec Voltaire¹⁸, et lui reproche sa souplesse de courtisan. Voltaire s'était installé près de Genève, Rousseau s'en éloigne de peur de retrouver dans sa patrie le ton, les airs, les mœurs qui le « chassoient de Paris »¹⁹. *Candide* est la réponse à la lettre que le Genevois écrivit après la lecture du *Désastre de Lisbonne*²⁰. Et enfin, la façon dont Voltaire mène ses discussions, amènent Rousseau à parler des « disputes brutales à la Voltaire »²¹. On le voit : l'auteur des *Confessions* parle non seulement de certains faits de la vie de Voltaire, mais aussi de certains traits de caractère. —

A côté des livres du genre de ceux qui viennent d'être cités, il

ärger ist, französischen Witzlingen ordentlich die Cour in Hoffnung, von ihnen für ihresgleichen anerkannt zu werden, und hat nun das Vergnügen zu sehen, wie sie ihn zum Besten gehabt haben, und wie gut ihr Coryphäus, Voltaire, dafür gesorgt hat, dass die Nachwelt ja nicht auf den Wahn kommen könne, er habe den nordischen Salomon für etwas mehr als einen Obotriten und für einen Marquis de Brandebourg gehalten, der ihm just gut genug gewesen, sich mit seinen Ridicules lustig zu machen und seine Friedrichsdor einzustreichen. Es ist ein schreckliches Exempel, das der französische Bel-Esprit an einem seiner Nation und Sprache sich schämenden deutschen Fürsten statuirt hat. Mit seinem Gleim, Kleist, Ramler etc. hätte der grosse König nichts dergleichen risquirt. Aber so ist nun einmal : per quod quis peccat, per idem punitur. Voltaire selbst, der von Seiten des moralischen Charakters längst nichts mehr verlieren konnte, wird nicht um einen Tüffel schwärzer dadurch, und die Nachwelt wird seine *Alzire*, seinen *Mahomed*, seinen *Candide* und seine *Jeanne* darum nicht mit weniger Bewunderung und Vergnügen lesen. »

16. Korff, 673.

17. Musset-Pathay, VI, 327 ss..

18. Musset-Pathay, XV, 96 ss..

19. *Ibid.*, 196.

20. *Ibid.*, 249 s..

21. *Ibid.*, XVI, 100.

faut encore tenir compte des moyens d'information qu'étaient les périodiques et les nouvelles transmises oralement ou par lettre.

Parmi ceux-là, il y a lieu de parler de sept publications, à des titres d'importance inégale.

Il est impossible de vérifier si la *Gazette des Deux-Ponts*²² mentionnée une fois, puis le *Journal encyclopédique* cité en 1764²³, en 1767²⁴, en 1777²⁵ ont été suivis par Wieland de façon régulière et lui ont fourni des renseignements sur Voltaire²⁶. Le rôle du *Journal d'un observateur* a déjà été mentionné²⁷. Quant au *Journal de Paris*, Wieland n'y était abonné que depuis 1780²⁸. De ce fait, l'importance du périodique pour les questions voltairiennes se trouve réduite, voire ramenée à rien. Les *Annales* de Linguet que Wieland a pratiquées²⁹ ne se font pas faute de parler du patriarche de Ferney³⁰. Malgré le dédain que Wieland a eu pour le *Mercur* de

22. XXXVIII, 530.

23. A. B., II, 254.

24. *Ibid.*, II, 282; Hassencamp, 151.

25. XL, 815.

26. Dans la *Gazette des Deux-Ponts*, 1778, p. 717 ss., Wieland pouvait p. ex. trouver certains traits de caractère de Voltaire (*Eloge de M. de Voltaire*, par M. Palissot) : effort immense poursuivi jusqu'à la grande vieillesse ; multiplicité et diversité des intérêts : goût pour les plaisirs ; humanitarisme. Palissot « attribue à sa trop grande sensibilité, aigrie par les persécutions, le fiel qu'il laissa couler de sa plume », même contre des hommes de mérite. Voltaire, ami constant et zélé, âme généreuse, désintéressée. Suivent les noms de personnes auxquelles Voltaire a rendu service. La *Gazette* estime que l'éloge fait par Palissot est « dicté par l'impartialité » et se trouve être « d'autant plus estimable que M. Palissot avait eu des démêlés avec M. de Voltaire ». Renseignements fournis par le *Journal encyclopédique*, p. ex. 1776, tome V, 2, 325 ss. : Remontrances du pays de Gex au roi, rédigées par M. de Voltaire. Plaidoyer en faveur de la paix, de la raison, du bonheur de l'humanité ; contre les impôts écrasants ; une leçon donnée aux princes. 1778, déc., p. 279, Voltaire aide efficacement (par un don de mille écus) des paysans qui ont perdu un procès. De façon générale, les renseignements fournis par le *Journal encyclopédique* sont cependant négligeables, au moins pour la période entre 1772 et 1778 que j'ai dépouillée.

27. cf. plus haut, p. 370 ss..

28. *catal.*, n° 2.024.2.048 ; années 1780-1788, 1790-1792. *Merckbriefe*, II, 228 ss., Wieland à Merck, 5 I. 1784.

29. cf. le chap. sur Linguet.

30. *Annales*, IV, 22 ss., 122, 271, 282, 441-448.

*France*³¹, il y a jeté çà et là un regard³² et a pu y glaner tel « écho » ou tel autre détail pittoresque³³. Mais la source qu'il faut citer comme la plus importante, c'est la *Correspondance* de Grimm et de Meister.

Elle renseignait sur les démêlés de Voltaire avec les Nonnotte, Sabatier, La Beaumelle, Fréron³⁴. « Voltaire homme, toutes ses faiblesses, sa prudence d'homme du monde et sa petitesse diplomatique n'échappe pas toujours à la raillerie accidentelle de Grimm »³⁵.

Dès son séjour en Suisse, Wieland a pu recueillir des renseignements oraux sur Voltaire. Bodmer lui a certainement parlé de l'écrivain français³⁶. Le cercle dont Julie de Bondeli était le centre a apporté des données nouvelles³⁷. Warthausen ne doit pas être né-

31. XXXVIII, 668.

32. XXXVI, 153; l'*Eloge du duc de Montausier* est mentionné d'après le *Mercur*, 1781, sept., 152 ss.

33. p. ex. 1778, avril, I, 197, anecdote relative à Voltaire et à l'actrice Dumesnil et où apparaît la fougue que Voltaire a apportée à toute son activité : « ... C'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts ». 1776, juillet, I, 220, mépris de Voltaire pour le noble qui n'est que noble. Puis, d'assez nombreux témoignages sur l'activité sociale et économique : 1777, sept., 195 ss., la manufacture de montres à Ferney. Sujet analogue : encouragements que l'agriculture et le commerce ont trouvés à Ferney : 1777, janvier, II, 13 ss.; anal., 1775, mai, 176 ss. 1777, déc., 189, calcul de la durée probable de la vie de Voltaire; celui-ci en parle dans une lettre courtoise et enjouée. 1776, déc., 206, une lettre est signée : « Le vieux malade de Ferney ». La multiplicité des intérêts de Voltaire apparaît : 1775, sept., 195 ss., lettre aux éditeurs de la *Bibliothèque des romans*; considérations d'historiographe : « Tout est roman dans nos premiers livres, Hérodote, Diodore de Sicile... »; puis, mépris du moyen âge. 1773, février, 140, attaque contre le pouvoir politique arbitraire. 1776, mai, 191 s., questions d'astronomie. Ses relations avec Frédérie II : 1773, avril, I, 194 ss., et 1778, juin, 7 ss.. Autre exemple de relations internationales : lettre à Pezzana, abbé italien : 1776, oct. I, 178 s.. Intérêt humanitaire pour les noirs d'Amérique : 1775, nov., 213 s. L'objectivité avec laquelle il juge la langue française et la langue italienne; il écrit au comte Medini qui a traduit la *Henriade* en italien : « Votre poésie est une danse libre dans laquelle toutes les attitudes sont agréables, et nous dansons avec les fers aux pieds et aux mains... » : 1775, janvier, I, 173 ss..

34. Mahrenholtz, *Voltaire im Urteil*, 16.

35. *Ibid.*, 17.

36. Betz, *Bodmerdenkschrift*, 203.

37. Bodemann, *Julie von Bondeli*, 9, 11, 60; pourtant, le livre ne dit rien de précis sur Voltaire, du moins pour l'époque des contacts personnels entre Julie et Wieland; cf. aussi Korff, 613 ss..

gligé. Une lettre de 1762³⁸ montre comment y parvenaient par transmission orale des nouvelles des choses de France. Bien que ces lignes ne parlent pas de Voltaire, il est permis de supposer qu'à d'autres occasions il était question de lui parmi les hôtes du comte Stadion. La cour de Gotha avec laquelle Wieland était en relations par le prince Auguste³⁹ avait vu Voltaire en 1753⁴⁰ : elle pouvait être une mine de renseignements, notamment sur les querelles du philosophe-poète avec Frédéric II. Et la *Correspondance* de Grimm n'était-elle pas adressée aussi à ce milieu-là ? — Sulzer avec qui Wieland était en relations au moins depuis 1756⁴¹ a su bien des choses sur Algarotti, d'Argens et Voltaire à Potsdam⁴² ; lui aussi a pu transmettre à son correspondant bien des détails intéressants. Charles-Auguste, Knebel, le comte Görtz ont certainement rapporté des renseignements de leur voyage à Paris, fait en 1775⁴³. A peu près à la même époque, « l'ami Grimm » est de passage à Weimar⁴⁴. En 1782⁴⁵, Raynal est l'hôte du grand-duc ; il « submergea » la société de Weimar « du matin à la nuit sous le flot de ses propos sur la politique et l'histoire, et de ses anecdotes, au point qu'on ne savait plus où caser tout cela ». Villoison y séjourne peu après. Mais Raynal a dû être un informateur mieux documenté sur la littérature contemporaine et ses dessous⁴⁶. Finalement, il se peut que, malgré la date tardive — 1785 — où elle était à Paris⁴⁷, Sophie Laroche ait encore pu rapporter à Wieland des inédits ou du moins des anecdotes inconnues par lui, sur Voltaire.

Il ne faut pas exagérer l'importance des données qu'ont pu fournir journaux, conversations, lettres. Elles n'ont certainement pas modifié essentiellement l'image que Wieland s'était faite de Voltaire. Elles ont pu ajouter un trait pittoresque, une tache de couleur plus crue au portrait du Français. C'était tout leur rôle. Car le tempérament, le caractère de Voltaire apparaissent avec une netteté

38. A. B., II, 191.

39. cf. les lettres du prince à Wieland, Biblioth. d'Etat, Dresde.

40. Desnoiresterres, IV, 423 ss.

41. Senffert, *ProL*, II, n° 97.

42. Desnoiresterres, IV, 178, note 1.

43. A. B., III, 199-200.

44. *Ibid.*, 193.

45. *Ibid.*, 338.

46. Mahrenholtz, *l. c.*, 59.

47. Hassencamp, 272 ss.,

suffisante et de façon autrement authentique dans ses écrits même. Tout problématiques que sont les apports provenant d'autres sources, il a pourtant semblé opportun d'indiquer celles-ci, avec toutes les réserves indispensables. C'est une très modeste contribution à l'histoire du cheminement d'une renommée littéraire.

*
**

Comment se présente, en une vue d'ensemble, ce que Wieland a dit de l'œuvre de Voltaire ? Quelle place assigne-t-il à celle-ci dans l'histoire des lettres et de l'esprit ? La formule à laquelle parvient l'historien de Wieland se trouve-t-elle confirmée par des aperçus de Wieland lui-même ? Que pense-t-il de l'homme ? Et enfin, que doit-il à Voltaire ?

*
**

Voltaire poète a reçu l'adhésion la plus enthousiaste de Wieland qui a nettement saisi la nature de ces vers. Ils ne relèvent pas du grand lyrisme. Ils sont plutôt une sorte « d'art d'agrément » si l'on n'hésitait pas à associer ces deux termes dont le second est une si cinglante injure pour le premier. — La sympathie conquise par cette poésie profite à la *Pucelle*, mais n'agit plus en faveur de la *Henriade* dont Wieland a vu les défauts, en dépit de l'alexandrinisme et du didactisme par quoi l'œuvre pouvait le charmer. La production dramatique du Français avec ses timides incartades à l'égard de certaines règles de la sacro-sainte esthétique classique est goûtée par l'Allemand qui n'en voit pas les faiblesses. Quant aux romans et contes de Voltaire, il les considère comme des livres qui aident à vivre, mais aussi comme des œuvres fouillant l'existence dans ses profondeurs.

Il est regrettable que Wieland n'ait pas reparlé expressément de Voltaire historien après la malheureuse étude de 1773. Rasséréné, il n'aurait probablement pas hésité à réviser son jugement. L'éloge, ou plutôt la brève mention élogieuse qu'il fait en 1778 de la *Philosophie de l'histoire* permet de l'admettre¹.

La communauté de pensée philosophique — une philosophie de la vie pratique — entre pour beaucoup dans l'attitude de Wieland en face des romans de Voltaire. Ce n'est qu'un des aspects de la communion d'idées qui unit les deux penseurs. Et là, il est sympto-

matique que l'un rejoint l'autre avant tout dans le culte de la tolérance. En effet, qu'y a-t-il au fond de celle-ci ? L'aveu qu'il est impossible d'arriver à une solution irréfutable du problème métaphysique, et le besoin de ne pas rendre plus dure la condition où vivent les hommes. Donc, attitude voisine de l'agnosticisme, et eudémonisme. On touche au centre de la pensée de Wieland et de Voltaire.

Wieland ne parle pas des efforts que Voltaire a consacrés aux sciences exactes. Lacune sans importance. « Tout cela n'a plus aucune valeur et n'en a jamais eu beaucoup »². Pour le reste, l'Allemand a une vue d'ensemble qui ne pénètre pas dans tous les détails, mais arrive à être suffisante.

On peut souscrire à son jugement sur Voltaire poète lyrique. S'il a fait sur la *Henriade* les réserves nécessaires, il a pensé trop de bien de la *Pucelle*. Il s'est trompé à l'égard des tragédies. Ce qu'il dit des romans n'est pas complet, mais est vu avec justesse. Par contre, il a tort de s'attaquer à Voltaire historien. Pour voir la faiblesse qu'une « tête métaphysicienne » peut évidemment reprocher à la pensée de Voltaire, il aurait fallu que Wieland lui-même ne fût pas aussi proche de celle-ci. La langue de Voltaire n'est caractérisée, sauf erreur, qu'une seule fois ; elle ignore la lourdeur⁴.

Il faut reprocher à Wieland de ne pas avoir dit que le Français a su faire rendre à son idiome national un son nouveau, comme en général il n'indique pas la position de Voltaire dans l'ensemble des lettres françaises. Car ce n'est guère circonscrire la place d'un auteur que de dire qu'il marque une apogée dans l'histoire de sa langue³. Cela est trop vague, ne précise rien, ou presque. La formule est pourtant un indice. Elle permet la supposition que Wieland a vu en Voltaire un aboutissement, non pas un commencement. En effet, il le rattache pour ses vers aux Chaulieu et aux Hamilton ; pour le théâtre, essentiellement à Racine ; pour l'épopée, sans doute à la tradition dérivée de Virgile. Par contre, a-t-il vu en quoi l'auteur de *Candide* et des contes innovait ? Je ne sais. Le fait est que Wieland n'en parle pas. Il n'a pas davantage dit les mérites de Voltaire historien, comme il ne fait nulle tentative de caractériser la forme de Voltaire pamphlétaire, journaliste si l'on veut, novateur aux procédés ignorés avant lui. Le grand auteur a donc tout l'air

2. Lanson, *Voltaire*, 72.

3. « leicht » ; lettre à Zimmermann, 14 II, 1758 ; A. B., I, 251.

4. XXXII, 46.

de prendre figure de conservateur dans le domaine des lettres. En gros, Wieland a vu juste.

Fait digne d'être relevé : quand Wieland évoque Voltaire novateur, il n'a en vue que son activité politique, sociale, religieuse. Et il n'en parle que tard, cela veut dire après la publication des œuvres complètes. Ce détail chronologique porte à croire que le Voltaire qui, de Ferney, prenait part aux affaires du monde politique et social, n'a été vraiment révélé à Wieland qu'avec un retard considérable.

Chez Wieland, Voltaire apparaît comme écrivain dont l'activité multiple garde le respect des formes esthétiques transmises par la tradition : il est le penseur et le publiciste qui a su contribuer au succès des idées nouvelles, mais s'est parfois leurré sur l'efficacité de son action ; ici comme là, il est un des maîtres de la langue française.

En 1773, Wieland esquisse une caractéristique de Voltaire et de son œuvre. Voici les passages qui parlent de l'écrivain et de ses écrits : ses livres sont « criblés d'anecdotes qui n'ont d'autre garant que lui-même, et de jugements qui sont uniquement fondés sur l'imagination et l'humeur d'un instant. A chaque moment, Voltaire remplace des raisons par des saillies, des déductions logiques par des sophismes, des démonstrations par des oracles. L'heureux don de dire tout ce qu'il veut dire lui a permis de persuader facilement ses lecteurs de ce qu'il veut. S'il ne réussit pas sur le ton sérieux, il fait une plaisanterie et met les rieurs de son côté. D'autre part, il a indiscutablement contribué dans une large, très large mesure à propager les idées saines [die bessere Denkart] qu'on voit chaque jour gagner du terrain dans le grand monde. Il a fait reculer la superstition, défendu les droits de l'humanité et dit avec liberté des vérités aux rois. Mais avouons qu'il nous a fait payer cher ces avantages. Les thèses erronées dont ses écrits regorgent ; le don dangereux de fausser le véritable aspect des objets par la magie de ses couleurs et par la répartition savante des ombres et des lumières dans ses tableaux ; l'usage audacieux qu'il fait de ce don depuis si longtemps et avec une persévérance si entêtée ; la légèreté avec laquelle il condamne ou approuve ; l'assurance avec laquelle il croit avoir suffisamment sondé, d'un seul regard hâtif, des questions demandant une étude longue et pénible ; son habileté à citer des livres qu'il n'a jamais lus, ou à réfuter des opinions qu'il n'a jamais comprises, et

vingt autres défauts de ce genre font de lui un écrivain séduisant pour la grande masse de ceux qui ne lisent que pour faire passer le temps, mais dont bien peu ont assez de loisir, de patience, d'intelligence ou de savoir pour faire une lecture critique... »⁶.

La formule par laquelle l'historien cherche à résumer comment Voltaire a été vu par Wieland, et le jugement que celui-ci a formulé dans ses écrits et propos révèlent deux points faibles. Wieland n'a pas vu ou n'a pas dit le rôle de Voltaire dans l'histoire des formes littéraires de son époque; là, il a passé sous silence l'introduction définitive du conte philosophique⁷, l'application des nouvelles théories d'historiographie, la feuille volante élevée au niveau d'une création d'art. Puis, il n'a pas insisté avec une force suffisante sur le côté positif de l'action voltairienne. Le résultat auquel arrive Wieland en faisant le bilan de l'œuvre du Français évalue trop bas ce que celui-ci a donné au monde ou a aidé à assurer au monde. Du moins, ces apports paraissent noyés dans le flot des réserves faites.

On est tenté de se demander si le jugement de Wieland sur l'œuvre de Voltaire n'est pas influencé par l'idée qu'il s'était faite de l'homme.

En 1758, Wieland écrit une phrase qui résume son attitude sur ce point : « Je suis mortifié, dit une lettre⁸ de ne pouvoir aimer cet homme que j'admire. » Voltaire, explique-t-il, a de graves défauts : la vanité, l'impertinence, le goût pour le mensonge ou du moins pour le sophisme. — En 1774⁹ se place un propos montrant son auteur encore froissé par la vanité, le manque de discrétion et de délicatesse chez Voltaire. L'Allemand écrit à von Gebler que l'affection ressentie par lui, Wieland, pour Charles-Auguste ne regardait pas le monde et que celui-ci n'en apprendrait jamais rien : « Car je ne suis pas Voltaire. » Wieland songe ici à un écrit d'Aroutet sur Frédéric II : *Idée de la personne, de la manière de vivre et de la cour du roi de Prusse*¹⁰.

Un autre jugement est formulé en 1778 : Voltaire a été un grand

6. XXXVI, 125 s..

7. Après Fontenelle; cf. Korff, 449.

8. En français; lettre à Zimmermann, du 24 IV. 1758; A. B., I, 272.

9. Lettre à von Gebler, 21 X. 1774; D. B., II, 43.

10. Korff, 605 ss..

cerveau, a eu des talents, des mérites. Encore après des siècles, il sera un sujet d'émerveillement. « Et pourtant, ajoute Wieland¹¹, quel homme, arrivé à la fin de sa carrière et ayant conservé la tête et le cœur quelque peu sains, n'aimerait pas plutôt avoir été Bodmer que Voltaire ? » — C'est un jugement qui ne se place pas sur le plan des valeurs intellectuelles, mais sur celui de la vertu. Mais même là, il paraît contestable, quand on admet comme Wieland la lutte pour la liberté de l'esprit et le bien-être matériel; dans ces domaines, Voltaire a rendu à l'humanité de plus grands services que le patriarche de Zurich. A la décharge de Wieland, il faut cependant considérer que ces phrases se trouvent insérées dans une étude visiblement destinée à faire plaisir au vieux Bodmer.

Quels sont, ici, les défauts visés par la critique ? Sans doute les mêmes que ceux dont il a été question en 1758. Un passage qui se situe entre cette date et le moment où fut rédigé l'article consacré à Bodmer, permet de le supposer à bon droit. Des pages datant de 1773¹² ajoutent aux taches relevées dans l'être moral de Voltaire le penchant pour la rancune¹³ et le désir de ravalier les grands hommes. Il manque de sérieux et n'a pas le sens de ses responsabilités. Le succès personnel lui importe plus que le triomphe d'une cause : c'est le reproche de vanité déjà formulé en 1758. Il revient en 1778¹⁴ : Voltaire, écrit Wieland, a joué son rôle d'acteur jusqu'au *Plaudite* de la fin.

On le voit : le portrait moral de Voltaire est presque tout en ombres. Cela aurait dû faire réfléchir Wieland. Peut-être, cela a fait réfléchir Wieland. Plus tard, à l'époque des conversations avec Böttiger, il a encore une fois eu l'occasion de revenir sur le Français et son caractère. Il dira qu'il estime et méprise ce caractère¹⁵. C'est la première appréciation élogieuse que trouve Voltaire homme chez Wieland. Le changement est probablement dû au fait que celui-ci n'avait plus à caresser un Görtz, ni à offrir un bouquet à Bodmer. En outre, il y a l'optique d'un homme qui a dépassé la soixantaine. Quand on se rappelle les variations qu'a connues entre 1771 et 1794

11. XXXVII, 92.

12. XXXVI, 125.

13. *I. c.* : « Was er dazu sagen würde, wenn dieser kleine Ausfall wider ihm je zu seiner Wissenschaft käme, kann ich mir sehr gut vorstellen ».

14. XXXVII, 92.

15. Böttiger, I, 357.

le jugement sur *Candide*¹⁶ et la protestation qu'a rencontrée l'épithaphe injurieuse rapportée par le *Journal d'un observateur*¹⁷, on n'est pas étonné de voir ces retouches apportées au portrait moral de Voltaire. La formule de Wieland est presque un résumé de la lettre, belle dans sa justesse et sa justice, où, s'adressant à Naigeon, Diderot établit le bilan de l'existence du philosophe de Ferney¹⁸.

Que doit Wieland à Voltaire ?

Ne cherchons pas à déterminer la somme des connaissances précises que l'Allemand a pu trouver dans les livres du Français. L'état en serait difficile à établir; presque à coup sûr il resterait incomplet; le statisticien risquerait de se couvrir du ridicule inhérent au pédantisme inutile. Chose plus grave, il ne s'attaquerait pas au fond du problème.

Il est infiniment plus important de noter que, de façon générale, Voltaire a contribué à faire de Wieland un esprit libre et qu'il a confirmé l'artiste qu'était Wieland dans son goût pour les moyennes estimées justes. Cependant, il faut dire que Wieland est resté lui-même.

L'activité philosophique de Wieland se meut sur le même plan que celle de Voltaire. Mais elle procède avec un autre mouvement. *Allégro, allégretto, scherzando, furioso*, voilà l'allure du Français. *Andante*, un *andante* n'allant même pas au *vivace*, voilà l'Allemand. Voltaire veut créer, avec tout l'allant admirable de sa fougue; derrière le destructeur, il y a le constructeur avide de voir sortir du sol les murs de la cité future. Wieland appelle, lui aussi, un avenir meilleur. Cependant, il y a dans son désir de réformes une dose bien plus forte de culte du *statu quo*.

Dans le domaine esthétique, il faut distinguer entre Wieland théoricien ou créateur, et Wieland critique littéraire ou lecteur cherchant simplement son plaisir. Ici Wieland était plus hardi, plus large d'idées que Voltaire : voyez son attitude en face de Shakespeare et de Goethe, auteur de *Götz*. Voltaire, il est vrai, n'avait pas comme Wieland le bénéfice d'un atavisme germanique qui aurait pu étendre la gamme de sa sensibilité. Ailleurs, c'est-à-dire dans

16. cf. plus haut, p. 348.

17. cf. plus haut, p. 372.

18. Lanson, *Choix de lettres du XVIII^e siècle*, Paris, 1918, p. 271 ss..

l'élaboration de ses préceptes esthétiques et dans ses œuvres poétiques, Wieland quittait les forêts septentrionales pour retourner aux jardins à la française. Voyez les *Lettres à un jeune poète* et *Alceste*.

Wieland a été à l'école de Voltaire pour ses vers et pour sa prose. Quant à la poésie, le passage où le marotique Wieland nomme Chaulieu, Hamilton et Voltaire¹⁹ est significatif. Significative également l'attitude de Wieland défendant Voltaire contre les attaques de Lavater²⁰. L'auteur du *Conte d'hiver* et de *Schah Lolo* n'admettait pas que seul fût poète celui qui créait dans l'ivresse d'une révélation venue d'en haut, on ne sait trop comment²¹. Ici, il y a évident contact entre l'Allemand et le Français.

D'autre part, rien de plus éloigné de la prose de Voltaire que la prose de Wieland. Et pourtant, celle-ci a profité de celle-là. Comme le dit M. Korff²², l'Allemand s'est laissé affiner et assouplir par la grâce du Français, par la délicatesse de sa touche, par la souriante supériorité avec laquelle l'honnête homme sait se placer au-dessus des choses de la vie. Les résultats de ces contacts ne se retrouvent pas dans la structure de la phrase wielandienne, mais bien dans la manière dont Wieland présente sa pensée.

Ce qui opère sur ce point, ce sont bien plus des influences psychologiques et morales que des enseignements esthétiques.

Ici, il faut préciser pour faire apparaître sous son vrai jour l'action de Voltaire penseur et artiste. On ne saurait prétendre qu'il a fourni des apports essentiellement nouveaux à l'esprit et à l'œuvre de Wieland. Il y a deux raisons à cela. D'abord, là où il faut admettre des influences — pour le choix des genres littéraires que sont le roman et le récit philosophiques, pour la forme d'*Alceste*, pour la forme et l'atmosphère des contes en vers, pour le fond des écrits philosophiques, pour l'attitude en face de l'histoire —, elles n'ont pas été les seules à agir. Voltaire n'était guère un esprit original; il savait admirablement résumer, ramener à une formule; il renforçait un courant, des courants qui existaient déjà²³. — Et puis, en Wieland il a retrouvé, tout prêts à se laisser féconder et à s'épanouir,

19. cf. plus haut, p. 334.

20. *Ibid.*, p. 333.

21. Lavater, au tome III des *Fragments*, cités par Korff, 527.

22. Korff, 407, 479.

23. Korff, 486.

ce que M. Korff²⁴ appelle les éléments progressiste, classique, gaulois²⁵. Voltaire n'a pas formé l'être de Wieland, il a aidé Wieland à prendre conscience de son être; il l'y a confirmé. Ce résultat est dû plutôt à une influence d'ensemble qu'à l'action venue de telle œuvre déterminée. Elle a été moins littéraire que spirituelle et morale²⁶. Elle a libéré des forces latentes. Voltaire a été un des accoucheurs, a été le principal accoucheur de l'esprit de Wieland.

La parenté d'esprit alliée à la différence de tempérament a permis à Wieland de devenir en Allemagne le propagateur de Voltaire. Il a adouci, atténué ce que le Français pouvait avoir de trop cassant, de trop mordant au gré des Allemands²⁷. Voltaire a contracté une dette à l'égard de Wieland, son représentant *in partibus Germanorum*.

D'autre part, il ne faut pas oublier que Wieland avait à Voltaire des obligations, et des obligations plus grandes. Il lui devait des joies et des enseignements esthétiques. Il lui devait dans une certaine mesure ce bien précieux qu'est la liberté et la conscience lucide de sa propre personnalité. On aimerait le voir souligner, avec plus de force, qu'il pensait parfois à cet enrichissement.

Mais l'oubli des bienfaits est un défaut qui se retrouve jusqu'entre les membres d'une même famille. Souvent, l'ingratitude est le sort que réservent les cadets au frère aîné, mieux doué et qui les a aidés. Cependant, dans le cas de Wieland en face de Voltaire, il ne faut pas croire à de l'aigreur dictée par un sentiment d'infériorité. La différence dans l'attitude de Wieland à l'égard de Rousseau sera significative.

24. *Ibid.*, 477.

25. « gallisch » chez M. Korff; dans l'emploi que je fais ici du terme « gaulois », il faut modifier le sens courant du mot. La grivoiserie s'y trouve encore, mais de façon moins prépondérante; il faut aussi songer à un scepticisme élégant et souriant : « unmoralischer Geist » et « spielender Witz » : Korff, 480.

26. *Ibid.*, 485.

27. *Ibid.*, 317.

VI. ROUSSEAU¹. — Quand Wieland arrive à Weimar, il a déjà pris contact avec tous les grands problèmes examinés par Rousseau. Il s'est également fait une idée de l'homme qu'est Rousseau.

Ces rencontres se manifestent littérairement de la façon la plus diverse, selon l'intérêt que Wieland ressent pour les questions soulevées par le Genevois. Tantôt, des remarques relativement brèves montrent sans plus que Wieland a su que tel sujet a été traité par Rousseau ; tantôt, il y a une position prise de façon plus explicite ; tantôt, Wieland écrit une longue série de pages pour préciser son attitude à lui. —

La *Nouvelle Héloïse* paraît en 1761. C'est, dans l'existence de Wieland, une époque qui n'est pas au diapason de cette œuvre pathétique et grave. C'est le temps de *Don Silvio*, des *Contes comiques*, d'*Idris*, d'*Amadis* et d'*Agathon* avec ces personnages peu sérapiques que sont Danaé et Hippas. Ces années sont placées sous le signe de

-
1. Bibliographie : Baldensperger-Beaulavon, *J.-J. Rousseau*. Leçons faites à l'École des Hautes Études sociales, Paris, 1912.
 - E. Bodemann, *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*, Hanovre, 1874.
 - A. Chuquet, *J.-J. Rousseau*. Paris, 1919.
 - R. Fester, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, 1890.
 - Tim. Klein, *Wieland und Rousseau (Studien zur vgl. Lit.-Gesch., 1903, pp. 425 ss., 1904, pp. 129 ss.)*.
 - G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, chap. Rousseau.
 - L. Lévy-Bruhl, *L'influence de J.-J. Rousseau en Allemagne (Annales de l'École libre des Sciences politiques, 1887, pp. 325 ss.)*.
 - P.-P. Plan, *J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps*, Paris, 1912.
 - V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897.
 - E. Schmidt, *Richardson, Rousseau und Goethe*, réimpression de l'édition de 1875, Iéna, 1924.
 - B. Seuffert, *Nachtrag zu Wielands Berufung nach Weimar* (Seuffert, *Vierteljahrschr.*, II, 579 ss.).
 - P. Van Tieghem, *Les idylles de Gessner et le rêve pastoral dans le préromantisme européen (R. L. C., 1924, 41 ss., 222 ss.)*.
 - O. Vogt, *Der goldene Spiegel und Wielands politische Ansichten*, Berlin, 1904.

l'érotisme. Aussi, en interprétant trop à la légère un passage de la *Lettre à d'Alembert*, Wieland arrive à fausser la pensée du Suisse, quand il est question d'un point de la morale de l'amour². Par l'interprétation erronée dont il se rend ici coupable, il montre qu'il ne goûte guère l'atmosphère de la *Nouvelle Héloïse*, roman où le véritable amour est « toujours modeste ». *Agathon*, il est vrai, évoque l'amour exalté des cœurs tout jeunes, l'étroite union des âmes, la nature animée par le sentiment de ceux qui la contemplent : autant de thèmes venus de l'histoire de Julie et de Saint-Preux ou bien, pour le moins, ravivés par elle. Mais si des personnages d'*Agathon* peuvent être en harmonie avec la pensée de Rousseau, aimer l'atmosphère rousseauiste, Wieland personnellement ne la hume qu'avec un sourire sceptique³.

Cependant, quelques années plus tard, en 1771, il exaltera la *Nouvelle Héloïse* dans des pages envoyées à F. Jacobi c'est un livre divin. L'époque n'en est pas digne. « Mais nous, ô mon frère, en sommes dignes, continue la lettre, et c'est pour nous et nos frères et sœurs disséminés dans le monde qu'il a été écrit⁴. » Wieland prend davantage à son compte ce qu'il avait attribué auparavant à *Agathon*, le culte de la vertu. L'influence morale de Rousseau auquel il avait songé en faisant exalter, à certains passages de son grand roman, la vertu et la religion⁵, a agi lentement, mais avec force.

Il n'en reste pas moins vrai qu'*Agathon* baigne dans une atmosphère toute différente de celle de la *Nouvelle Héloïse*. Wieland goûte l'affinement, voire le raffinement que confère une civilisation évoluée. Il croit que celle-ci a un effet moralisateur ; il expose cette idée encore ailleurs⁶. Il se félicite de voir les hommes persévérer dans leur marche en avant ; malgré sa tendresse pour toutes les Arcadies, il ne regrette pas que l'humanité ne se soit pas arrêtée à mi-chemin comme l'aurait désiré Jean-Jacques⁷. —

2. Klein, III, 434 s..

3. *Ibid.*, 433 s. ; dans le passage cité par Schmidt, 118 s., Wieland en appelle à « des amants tels que Saint-Preux et *Agathon* », et se garde bien de préciser sa propre position dans la querelle de l'amour des corps et de l'amour des âmes.

4. *Ibid.*, 436 ; sur la vogue immense de la *Nouvelle Héloïse* en Allemagne, cf. Rossel, 416 et Schmidt, 117.

5. Klein, III, 441.

6. *Ibid.*, 437 pour *Agathon* ; 427, 444 s. pour les *Grâces*.

7. *ibid.*, 445 s..

Ici, l'on touche à d'autres problèmes qui ont préoccupé Wieland placé en face de Rousseau. Ce sont ceux de l'homme primitif et de la civilisation. Il faut y joindre les problèmes pédagogique et politique.

Wieland traite du premier dans son *Socrate en délire*, dans les *Contributions à l'histoire secrète de la raison et du cœur humains*, et dans les *Grâces*¹. Il s'élève contre les idées de Rousseau sur l'homme primitif — ou plutôt contre les idées de Rousseau telles qu'il les voit. La critique formulée par Wieland reste à la surface des choses. Il fait de l'homme primitif une « bête » comme toute autre, alors que Rousseau parle d'« animal ». L'animal peut, selon le Genevois, être doué du libre arbitre : c'est l'homme. Mais l'animal peut aussi ne pas jouir de ce privilège : c'est la bête². Ensuite, Wieland prétend que Rousseau conteste à l'homme primitif la sociabilité³. En réalité, le Genevois n'est de loin pas aussi absolu⁴. Certains passages du *Discours sur l'inégalité* le laissent entrevoir : l'*Émile* est même tout à fait net sur ce point⁵. — Sur un des côtés essentiels de la civilisation humaine, sur l'origine du langage, il y a contact entre les hypothèses des deux auteurs, quoi qu'en dise Wieland à tel endroit de *Korkor*⁶.

Mais il y a opposition plus grande, quoique nullement opposition absolue, entre l'Allemand et le Genevois, lorsqu'ils abordent la question essentielle, celle de l'utilité et de la nocivité de la civilisation. D'après *Albanoarvis*, il faut laisser les peuplades primitives dans leur état primitif ; cependant, dans ce texte, Wieland n'adopte pas une attitude de principe comme le fait Rousseau ; il comble cette lacune ailleurs, dans *Korkor* et dans *Socrate en délire*. Ici, la civilisation n'est autre chose que la nature acheminée vers le perfectionnement grâce à la volonté de l'homme. Dans cette tâche, celui-ci doit se méfier des insinuations indiscreètes de la raison et savoir que l'action de la civilisation n'est bienfaisante qu'en restant dans certaines limites⁷. Or, Wieland ne semble pas remarquer qu'il ramène à ses justes proportions le paradoxe de Rousseau⁸.

1. Klein, III, 427.

2. *Ib.*, 461.

3. *Ib.*, 454.

4. 5. *Ib.*, 463.

6. *Ib.*, 456-459.

7. *Ib.*, 460.

8. *Ib.*, 455.

9. *Ib.*, 447.

10. *Ib.*, 455-456.

Il y a plus déconcertant : Wieland prétend même que selon Jean-Jacques l'homme ferait bien de retourner dans ses forêts primitives¹¹. Ah ! si Wieland avait lu certaines notes du *Discours sur l'inégalité* où il est dit que l'homme ne peut pas revenir en arrière¹² ! Une fois de plus, Wieland n'a pas vu le vrai visage du Genevois¹³.

Il en est de même lorsqu'il est question des rapports entre la société et l'individu. Selon Wieland, Rousseau aurait prétendu que la société est compromise par l'individu : en effet, Jean-Jacques l'a dit à un passage du *Discours sur l'inégalité*. Mais son critique aurait pu voir que le *Contrat social*, *Émile* et la *Nouvelle Héloïse* sont écrits pour garantir les droits de l'individu dans la société. Donc, celle-ci menace, et celui-ci est menacé¹⁴. Par l'ensemble de son œuvre, Rousseau dit exactement le contraire de ce que Wieland avance en le combattant. L'Allemand est d'accord avec le Genevois sans le savoir.

Les erreurs de Wieland trouvent une certaine excuse quand on y voit l'attitude d'un homme défendant l'esprit du Siècle des Lumières. Wieland proteste contre une doctrine pour laquelle la nature est tout, pour laquelle l'esprit n'est rien¹⁵.

Le côté pédagogique de l'activité de Rousseau n'a pas laissé de fortes traces dans l'œuvre de Wieland. En 1763, il veut écrire *Théano*, traité plus accessible qu'*Émile*¹. Le projet reste sans suite. Sept ans plus tard, l'écrivain se moque des spéculations de Rousseau qui voudrait savoir à quoi aboutirait la formation intellectuelle et morale d'êtres soustraits à toute influence exercée par la société. Wieland ne tient pas compte de la tentative en somme réalisable qu'est *Émile*, mais ne songe qu'à l'utopique projet pédagogique formulé dans le *Discours sur l'inégalité*². Il n'en est pas moins vrai que dans le *Miroir d'or*, Tifan est élevé dans des conditions qui tiennent des principes de Rousseau³.

11. Hempel, XXXI, 69 ; cité Fester, 39.

12. Musset-Pathay, I, 335.

13. cf. Rossel, 427.

14. Klein, III, 466-467.

15. *Ib.*, 453.

1. Klein, III, 431.

2. *Ib.*, 464 s.

3. *Ib.*, 477, cf. aussi Vogt, p. 70.

Avec le *Miroir d'or*, on touche à l'influence de la pensée politique de Rousseau. C'est de beaucoup le côté le plus important des apports du Genevois, quand on a en vue toute l'activité littéraire de Wieland. Rousseau a amené Wieland écrivain à s'occuper de questions politiques¹ et se trouve de ce fait à l'origine du *Miroir d'or* bien qu'il y soit combattu.

Il est vrai que des questions politiques avaient été traitées dès avant ce roman; mais c'était accidentellement, en passant. Dans *Agathon*², Wieland apparaît comme monarchiste convaincu : attitude moins souple, moins intelligente que le relativisme de Rousseau³. Divergences également entre les deux auteurs dans la manière dont ils envisagent les bases de toute organisation politique, le droit naturel : contrat social chez le Genevois, asservissement sous le poing pesant du plus fort chez Wieland; car Hippias⁴ ne présente pas les vues personnelles de l'auteur. Celles-ci seront résumées plus tard par un vers implacable et serein de *Schah Lolo*⁵.

Wieland et Rousseau se rejoignent par contre en refusant à l'esclavage tout fondement juridique⁶ et en préconisant le cosmopolitisme⁷. Mais cette similitude dans des questions d'importance secondaire ne doit pas induire en erreur sur les différences de principe. Elles apparaissent avec toute la netteté désirable dans le *Miroir d'or*⁸.

Ce texte n'apprend rien de nouveau; il rappelle et précise : monarchisme exclusif d'un côté, démocratisme de l'autre, bien que Rousseau ne présente la démocratie nullement comme la seule constitution possible; puis, droit du plus fort contre contrat social; ensuite, en bonne logique, l'anticonstitutionnalisme — inavoué mais réel⁹ — opposé la doctrine de la participation du peuple à la gestion des affaires publiques; enfin, pour ne pas perdre l'habitude, un faux-sens dans l'interprétation de ce que Rousseau appelle l'égalité et que Wieland prend pour de l'uniformité¹⁰.

1. Klein, III, 426.

2. *Ib.*, 442.

3. *Ib.*, 441.

4. *Ib.*, 439-440.

5. v. 23.

6. Klein, III, 448, note.

7. *Ib.*, 449.

8. *Ib.*, 468-480.

9. *Ib.*, 479-480.

10. *Ib.*, 472-473.

La personnalité humaine de Rousseau apparaît à côté de Rousseau écrivain dans l'œuvre de Wieland. Celui-ci connaît certains détails de l'existence du Genevois¹. M. Klein semble bien avoir raison quand il voit dans le Diogène de l'Allemand une transposition littéraire de Jean-Jacques vu par Wieland. Rousseau, lui aussi, était par toute son attitude en opposition avec son époque et sa civilisation brillante². D'autre part, il ne faut point perdre de vue que Wieland s'était fait de l'auteur des deux *Discours* une image trop simplifiée. Rousseau n'est pour lui qu'un ennemi des Muses et des Grâces³, un « adversaire juré de toute joie »⁴. La vision est fautive. C'est celle du poète des *Contes comiques*⁵, dira-t-on pour défendre Wieland. Sans doute; et le ton sermonneur des écrits de Rousseau pouvait en effet être, dans une certaine mesure, une excuse, une circonstance atténuante pour le Wieland de cette époque. Il convient du reste d'ajouter que si Rousseau est pour celui-ci un original, cet original ne cesse pas, au dire de Wieland même, de mériter estime et respect⁶. —

On peut affirmer avec certitude que jusqu'en 1772 Wieland a au moins lu les deux *Discours*, le *Contrat social*, la *Lettre à d'Alembert*⁷, *Émile*, la *Nouvelle Héloïse* et *Pygmalion*⁸.

Il n'admet pas la thèse de Rousseau sur l'homme primitif; mais il la juge à la légère. Ensuite, il se croit beaucoup plus loin de Rousseau qu'il ne l'est en réalité, pour la question de la civilisation; une deuxième fois, il formule ses conclusions trop vite. Troisième contre-sens, lorsqu'il parle des vues de Rousseau sur les rapports entre l'individu et la société. Wieland ne semble pas avoir médité la pensée pédagogique du Genevois et dit non à sa pensée politique; mais il finira par être sensible à l'atmosphère de paix et de vertu qui enveloppe la *Nouvelle Héloïse*.

Sauf peut-être pour ce roman, la connaissance que Wieland avait de tous ces écrits n'était pas assez profonde. Elle était faussée par là même. Et cela est encore vrai quand il s'agit de la personne de Rous-

1. Vogt, 45-46; Hassencamp, 44, 116.

2. Klein, III, 446-447.

3. A. F.-H. Jacobi, 8 IX. 1771, Hassencamp, 262.

4. Klein, III, 450.

5. Lettre à Gessner, 21 VII. 1766; D. B., I, 33.

6. Fester, 38.

7. Lettre à Zimmermann, 17 XI. 1758; A. B., I, 313.

8. A. Sophie La Roche, 15 VII. 1770; *Rev. germ.*, 1925, 313-314; février 1771, Hassencamp 232.

seau. Dans la forme de l'écrivain, dans la tournure d'esprit et le tempérament de Jean-Jacques, il y avait quelque chose qui a dû sembler outré et indiscret à Wieland. Il s'est très probablement senti agacé, impatienté, repoussé, incapable d'arriver à la sympathie ou à la sérénité qui permet de sonder la pensée d'autrui. Il faut ajouter la vénération exaltée que professait pour Rousseau le « Sturm und Drang » naissant. Elle n'était pas faite pour gagner à Jean-Jacques les faveurs de Wieland. Il se range parmi une génération plus éprise de mesure. Il ne se laisse pas emporter par l'enthousiasme, mais prend une position qui fait songer à la réserve d'un Lessing ou d'un Mendelssohn⁹. Et si la jeune génération allemande de cette époque entend parmi les appels de Rousseau avant tout ceux qui invitent à la révolution sociale ou politique¹⁰, il faut souligner que Wieland goûtera dans l'œuvre du Genevois en premier lieu le côté sentimental, paisible, vertueux, la douceur qui plane sur certaines scènes familiales et campagnardes de la *Nouvelle Héloïse*. Là, il y a parenté d'esprit. Derrière la prédication moralisatrice, Wieland apprend à découvrir la conviction morale. On sent qu'ici un lien puissant s'est noué. Et, en effet, dès environ 1770, l'ascendant de Rousseau est tel qu'il ne cessera jamais plus de s'exercer.

*
**

Après 1772, Wieland continue à combattre la théorie du contrat social qui forme la base de la pensée politique de Rousseau. L'étude consacrée en 1777 au *Droit divin des autorités*¹ et dans laquelle il ne faut guère voir une influence de Linguet², précise la position de son auteur. Le centre du débat est indiqué par une petite phrase explicative : *Discours sur la thèse que le pouvoir suprême dans l'État émane du peuple*. Il faut compléter ce texte par *Schah Lolo* dont le sous-titre — *Le droit divin des gouvernants* — serait, à lui seul, assez révélateur à défaut des indications fournies par l'auteur même³.

Or, dans l'écrit théorique aussi bien que dans le poème, le droit

9. Lévy-Bruhl, 329.

10. *Ib.*, 330.

1. XXXIII, 101 ss. : *Über das göttliche Recht der Obrigkeit*; *ibid.*, 105 : « das göttliche Recht nicht der Königer oder Monarchen ausschliessungsweise, sondern der Obrigkeit überhaupt ».

2. Klein, IV, 138 ss..

3. XXXIII, 120.

divin, c'est-à-dire le principe premier auquel remonte le philosophe, est tout simplement le fonctionnement des lois de la nature, la contrainte imposée par des forces supérieures, la nécessité⁴. Celle-ci est la source de tout gouvernement. Le plus fort, c'est-à-dire le plus apte au pouvoir, devient le maître, sera le souverain. A la base de tout gouvernement, dit Wieland, il y a un instinct inné de reconnaître comme notre chef naturel celui dont nous sentons la force supérieure. Ce principe a fait accepter par les peuples tous les changements de gouvernement⁵. L'esprit grégaire, une certaine conception de l'honneur, la paresse, la routine, l'insouciance rendent les hommes gouvernables⁶. Quand l'auteur parle de droit divin, il n'emploie qu'en apparence le vocabulaire du royalisme orthodoxe; à preuve le régicide Cromwell qui est pour Wieland également souverain de droit divin⁷. La divinité de Wieland n'est pas le Dieu du monarchisme chrétien; c'est la nature vue par un philosophe qui ne se soucie guère de métaphysique spiritualiste⁸.

L'auteur sent ce que pareille thèse a de révoltant pour certains esprits. Aussi dira-t-il qu'il peut y avoir antagonisme entre un gouvernement institué sur une telle base et le sens moral⁹. La force brutale sera châtiée et vaincue par la justice immanente; le roi qui devient despote sape lui-même son trône. En dernière analyse, le cours pris par l'action et la réaction des forces amORALES sera, dans ses effets, conforme aux exigences de la loi morale. C'est l'idée indiquée brièvement dans la première étude¹⁰ et développée dans *Schah Lolo*.

Wieland énonce quatre thèses¹¹ :

- 1) : l'autorité publique et administrative est nécessaire même aux peuplades à peine évoluées; c'est une institution naturelle;
- 2) : la monarchie est plus ancienne que la démocratie;
- 3) : rien ne prouve le caractère électif des premières monarchies;
- 4) : le peuple est incapable de se gouverner; il n'en a donc pas le droit, pas plus qu'il n'a celui de confier à un autre le droit de le gouverner; le peuple reste éternellement mineur¹².

4. *Ibid.*, 106; *Schah Lolo*, v. 23 ss..

5. XXXIII, 111.

6. *Ibid.*, 114.

7. *Ibid.*, 110.

8. *Ibid.*, 109.

9. *Ibid.*, 120.

10. *Ibid.*, 109.

11. *Ibid.*, 107.

12. *Ibid.*, 108, 116.

Après avoir ainsi déblayé son terrain, Wieland dit que le plus fort s'imposera aux plus faibles et sera le maître¹³. Les gouvernements représentatifs ne sont que des associations d'égoïstes¹⁴; les souverains élus ne profitent pas à la nation¹⁵; le peuple préfère le souverain héréditaire¹⁶ malgré tous les écrits républicains... D'ailleurs, la veulerie des peuples rend la tâche des gouvernants facile¹⁷. La démocratie et le républicanisme ont tout juste la valeur et la durée d'une mode vestimentaire — comme, du reste, toute spéculation abstraite en matière politique est presque complètement dénuée de valeur¹⁸. Ce qui compte, Wieland le dira plus tard, en 1788 : c'est l'élaboration de la forme de gouvernement en vertu des lois de l'évolution organique¹⁹.

L'étude sur le *Droit divin* est une discussion de principe. Wieland cite plusieurs théoriciens du libéralisme et du républicanisme²⁰ : Rousseau n'est pas évoqué. Mais sa pensée apparaît partout pour être combattue.

Et tout d'abord la base de cette pensée. Le peuple est chez Rousseau le détenteur de la souveraineté²¹. Chez Wieland, c'est le plus fort qui a ce rôle. Rousseau ne veut pas se passer de l'idée de droit et réclame des bases juridiques pour sa construction²²; Wieland se contente de donner au souverain la force, et à son gouvernement, comme une certaine garantie de durée, l'inertie des gouvernés²³. Chez Rousseau, le peuple souverain est en bonne logique maître de lui-même, il est majeur; chez Wieland, il reste éternellement mineur. Wieland parle des rapports entre peuple et souverain comme de ceux qui existent entre le père et les enfants²⁴. Rousseau évoque « un sophisme très familier aux politiques royaux; c'est... de comparer le gouvernement civil au gouvernement domestique, et le prince au père de fa-

13. *Ib.*, 110.

14. *Ib.*, 111.

15. *Ib.*, 112.

16. *Ib.*, 112.

17. *Ib.*, 114.

18. *Ib.*, 117.

19. *Ib.*, 143-144.

20. *Ib.*, 112, 106; Dohm, dont un article avait été le point de départ, n'est pas nommé (Klein, IV, 140), mais simplement désigné par ses initiales, XXXIII, 101.

21. *C. s.*, II, 1; III, 15.

22. *Ib.*, I, 3.

23. XXXIII, 114.

24. *Ib.*, 115.

mille... »²⁵. Wieland soutient que les « peuples aiment se plier docilement à un gouvernement héréditaire »²⁶. Rousseau ne voit qu'inconvénient et dangers à ce principe²⁷. « Ces difficultés, termine-t-il son analyse, n'ont pas échappé à nos auteurs, mais ils n'en sont point embarrassés. Le remède est, disent-ils, d'obéir sans murmure; Dieu donne les mauvais rois dans sa colère, et il les faut supporter comme des châtiments du ciel. Ce discours est édifiant, sans doute; mais je ne sais s'il ne conviendrait pas mieux en chaire que dans un livre politique ». Et Wieland²⁸ : le « peuple accepte ses maîtres, bons ou mauvais, comme envoyés par Dieu, et un maître méchant devrait ressembler au Dedjal avant que le peuple ne songeât à demander s'il dût tout souffrir de sa part ». Il semble bien que dans toutes ces idées Wieland croit avoir sur Rousseau la supériorité du réaliste sur l'idéologue. Il y a bien des chances qu'il comprenne le Genevois parmi « Messieurs les philosophes et théoriciens de la politique » qui s'érigent en représentants du peuple sans en être priés²⁹.

Rousseau visé, mais nullement cité : le fait, explicable par la connaissance que le public cultivé avait des idées du Genevois, de certaines idées au moins, se reproduit encore plus tard, en 1783 et en 1787. En 1783, Wieland prévoit le temps où, après les problèmes religieux, les problèmes politiques seront passés au crible de la critique. « Alors viendra le tour de recherches qui, par la suite, ne seront pas du goût de nos maîtres temporels... A eux* aussi, on finira par demander : A quel titre faites-vous ceci, faites-vous cela ? De qui tenez-vous votre pouvoir, à qui en devez-vous des comptes ? Sur quoi se fondent vos prérogatives, vos possessions, vos droits ? Est-ce de la nature que vous tenez le pouvoir qui nous opprime ? Etes-vous faits d'une matière plus précieuse que nous ? Avez-vous plus de sens, de mains, de pieds etc. ? Ou bien, si tous vos privilèges, ainsi que nos philosophes le proclament sur tous les toits, ne sont fondés que sur un contrat entre nous et vous... comment pouvez-vous vous attendre à ce que des gens aussi éclairés que nous, vous concèdent dans la question la plus importante de notre existence temporelle..., un pouvoir arbitraire et absolu sur nos personnes, nos propriétés, notre

25. *C. s.*, III, 6.

26. XXXIII, 112.

27. *C. s.*, III, 6.

28. XXXIII, 112.

29. *Ib.*, 113.

vie ? »¹. — L'évocation de l'égalité naturelle² et du contrat social ont nettement Rousseau en vue. Le principe du contrat social reparait encore, pour être combattu, quatre ans plus tard³.

La différence essentielle entre Rousseau et Wieland réside dans le fait que l'un part d'une construction de l'esprit, d'une spéculation aprioriste, alors que l'autre prétend se fonder sur la réalité empirique telle qu'elle apparaît au cours de l'histoire⁴. L'un va à la recherche d'une assise juridique et arrive au contrat social; l'autre ne parle d'aucun pacte et préfère s'incliner devant la notion réaliste de la force⁵. Et Wieland tient à sa manière de voir. Le *Voyage de plaisance aux champs Élysées* (1787) suit le *Discours sur le droit divin des autorités* (1774) à treize ans de distance et ne dit pas autre chose.

Rousseau est logiquement amené à voir dans la démocratie la constitution idéale⁶. Wieland la rejettera comme le pire des maux⁷.

En effet, à côté de la question de principe — droit du plus fort opposé au contrat social — Wieland examine les différents systèmes politiques.

Voici comment se pose pour lui le problème de l'État républicain. Il parle de son côté aristocratique et de son côté démocratique; de celui-là, dans *Stilpon* et dans les *Abdéritains*; de celui-ci, après *Agathon*, dans l'étude *Sur le droit divin des autorités*, encore dans les *Abdéritains*, dans *Athénion* et dans le *Voyage de plaisance aux champs Élysées*.

Stilpon, récit qui se passe à Mégare, est dédié « à tous les Etats aristocratiques qui élisent leurs gouvernants »⁸. En d'autres termes, Wieland y discute *in concreto* ce que Rousseau expose *in abstracto*

30. XXXII, 203. Wieland a tout à fait l'air de parler en conservateur. Sa véritable manière de voir — attente et espoir d'une révolution — apparaît dans une lettre à Archenholz, du 27 XII, 1783, *Cottasches Morgenblatt*, 1823, 358 ss.

31. Musset-Pathay, I, 267 ss.

32. XXXIII, 247.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, 248.

1. *C. s.*, III, 4, fin.

2. XXXIII, 63, 248.

3. *Ibid.*, 5.

dans le chapitre « De l'aristocratie »⁴. Rousseau fait l'éloge de l'aristocratie élective : « Outre l'avantage de la distinction des deux pouvoirs⁵, elle a celui du choix de ses membres; car, dans le gouvernement populaire, tous les citoyens naissent magistrats; mais celui-ci les borne à un petit nombre, et ils ne le deviennent que par élection; moyen par lequel la probité, les lumières, l'expérience, et toutes les autres raisons de préférence et d'estime publique, sont autant de nouveaux garants qu'on sera sagement gouverné... C'est l'ordre le meilleur et le plus naturel que les plus sages gouvernent la multitude quand on est sûr qu'ils la gouvernent pour son profit et non pour le leur... » Rousseau pose donc qu'il faut deux sortes de qualités aux gouvernants : qualités intellectuelles — « les lumières, l'expérience » —, qualités morales — « la probité » — ; en outre, il veut être sûr que le gouvernement agira pour le profit du peuple, non pour le sien propre. Or, quand on tire du cas concret exposé dans *Stilpon* un principe, il apparaît que selon Wieland une aristocratie élective n'aura jamais la chance de trouver des gouvernants intelligents et probes. Elle restera enfermée dans le dilemme de choisir un imbécile, honnête homme, ou bien un fripon intelligent. On a bien l'impression que l'auteur allemand veut donner au cas d'espèce qu'est l'élection de Mégare, une valeur générale pour s'en faire une arme dirigée contre la thèse rousseauiste sur l'excellence de l'aristocratie élective.

Mais Wieland rejette également l'aristocratie naturelle : ses principes sont inapplicables dans des sociétés trop évoluées; il n'en dote que la vallée de Jémal, cette fiction d'un petit organisme politique dans *Danischmend*⁶. Schéechian, pays étendu, est une monarchie. — Quant à l'aristocratie héréditaire, l'écrivain la ressent comme une injure faite au Tiers état auquel appartient entre autres Chr. M. Wieland de Biberach⁷; l'institution est en outre contraire au bon sens⁸ et forme un anachronisme⁹.

L'attitude en face des derniers types d'aristocratie est sensiblement la même chez les deux auteurs. Il serait cependant téméraire de

4. *C. s.*, III, 5.

5. Législatif et exécutif; *C. s.*, III, I, 4.

6. XX, 101.

7. Lettre à Sophie La Roche, du 14 II. 1781, *D. B.*, I, 167.

8. XXXV, 293.

9. IV, 120.

parler d'influence de Rousseau sur Wieland : celui-ci s'est simplement trouvé confirmé dans ses convictions personnelles¹⁰.

Les sympathies de Wieland iraient-elles à la démocratie ? Nullement. Cela apparaît dans *Agathon* et dans des écrits ultérieurs. Le peuple est corruptible¹¹, éternellement mineur¹², lâche¹³, paresseux, routinier, insouciant¹⁴. Que l'on se rappelle le triste rôle qu'il tient dans les *Abdéritains*¹⁵ : la foule est inconstante et inéduquée, un simple instrument entre les mains de ses véritables maîtres. Le peuple est accessible à toute démagogie, quand il se sent menacé dans ses intérêts : les petites gens ont trop de soucis personnels pour prendre vraiment part à la vie publique. — Enfin, en 1781, toute l'étude sur *Athénion*¹⁶ est une attaque féroce contre la démocratie visée dans sa base et dans ses sommets. Là encore reparait avant tout la crainte des suites de la démagogie¹⁷, quand il s'agit du peuple : la peur de l'immoralité ou de l'incompétence, quand il s'agit des chefs¹⁸. La démocratie est le mal par excellence en politique¹⁹.

Wieland a fixé dans ces tableaux les conclusions auxquelles l'avaient mené ses expériences politiques de Biberach. Celles-ci lui servent maintenant d'arme contre Rousseau. En effet, une page d'*Athénion* montre Wieland arrivant presque à user des formules du *Contrat social*. Il écrit : « Dans une république, l'homme qui, à lui seul, peut autant que l'ensemble des autres, est un despote ; en déléguant par son premier acte de souveraineté tout son pouvoir à un seul, la démocratie athénienne prit fin ». Rousseau écrit²⁰ : « Le souverain peut bien dire : Je veux actuellement ce que veut un tel

10. Sur l'aristocratie personnelle cf. *C. s.*, III, 5; elle « ne convient qu'à des peuples simples » ; sur l'aristocratie héréditaire, cf. *ib.*, et puis les développements sur l'inégalité qui est le résultat de l'organisation sociale (Mussel-Pathay, I, 270) ; Rousseau admet l'inégalité fondée sur les qualités personnelles, comme il ressort du *C. s.* même, III, 3 ; Wieland également, XXXIII, 135.

11. XXXIII, 14.

12. *ib.*, 108.

13. *ib.*, 112.

14. *ib.*, 114.

15. VIII, 42-43.

16. XXXIII, 53-80.

17. *ib.*, 70.

18. *ib.*, 73.

19. *ib.*, 63, 248.

20. *ib.*, 75.

21. *C. s.*, II, 1.

homme... : mais il ne peut pas dire : Ce que cet homme voudra demain, je le voudrai encore, puisqu'il est absurde que la volonté se donne des chaînes pour l'avenir... Si donc le peuple promet simplement d'obéir, il se dissout par cet acte... ; à l'instant qu'il y a un maître, il n'y a plus de souverain, et dès lors le corps politique est détruit ». Derrière l'institution démocratique, Wieland en vise le théoricien le plus écouté et le plus vigoureux. —

Mais quand Wieland parle d'aristocratie et de démocratie, il faut moins opposer ces deux concepts l'un à l'autre que les opposer ensemble²² à la monarchie, celle-ci prise dans un sens très large.

Qu'on se rappelle les bases que Wieland donne au pouvoir des gouvernants : on conçoit alors qu'il soit partisan du règne d'un seul et ne se fasse nullement le champion d'une oligarchie quelle qu'elle soit. Il parle toujours d'un isolé qui sait s'imposer ; il n'a pas en vue un corps qui s'empare de la chose publique²³. Tout en admettant la dictature²⁴, il lui préfère le gouvernement royal comme étant le plus conforme à la nature²⁵. En outre, il est légitimiste, partisan de la monarchie héréditaire²⁶. Rousseau est d'un avis contraire ; en se moquant du « roi Adam » et de l'« empereur Noé »²⁷, il le montre clairement. Wieland a soin d'exposer les défauts de la démocratie ; Rousseau, sans taire les avantages possibles du système monarchique, s'applique à en montrer les dangers²⁸ : la volonté particulière devient facilement prépondérante ; « la force même de l'administration tourne sans cesse au préjudice de l'État » ; un seul homme n'est guère capable de bien gouverner un grand État ; ceux qui arrivent aux premières places sont le plus souvent « de petits brouillons, de petits fripons » ; l'étendue d'une monarchie devrait être « mesurée aux facultés de celui qui la gouverne » ; l'inter règne dans les États monarchiques électifs est un danger ; dans la monarchie héréditaire, on risque « d'avoir pour chefs des enfants, des monstres, des imbéciles » ; « l'éducation royale corrompt nécessairement ceux qui la reçoivent ». Et puis, Rousseau ne croit pas que les monarques veuillent gagner l'attachement de leurs sujets par

22. XXXIII, 138 il est question de « démocratie aristocratique ».

23. cf. *Über das göttliche Recht...* et XXXIII, 248.

24. XXXIII, 110.

25. *Ib.*, 248.

26. *Ib.*, 112.

27. *C. s.*, I, 2.

28. *Ib.*, III, 6.

l'amour. « Leur intérêt personnel est premièrement que le peuple soit faible, misérable ». Plus loin²⁹, il insiste encore : « Au lieu de gouverner les sujets pour les rendre heureux, le despotisme — c'est-à-dire l'État monarchique, comme il ressort du contexte — les rend misérables pour les gouverner ».

Dans des pages intitulées *L'art de gouverner*, Wieland met Charles-Auguste en garde contre certains de ces périls³⁰, probablement sans songer au *Contrat social* et à ses griefs. Il dit qu'un jeune prince doit veiller que l'administration ne rançonne pas les sujets et se tenir en contact étroit avec ses ministres ; Wieland a attiré son attention sur de possibles roneries et forfaitures des agents de l'État : préoccupations analogues aux trois premiers points que mentionne le Genevois. Cela, le précepteur des princes peut le dire ; mais il lui est interdit d'aller aussi loin que Rousseau, libre de toute attache monarchique et, en outre, moins homme à taire quoi que cela soit ; il est pourtant certain que Wieland a dû donner raison à l'auteur du *Contrat social* encore sur d'autres points..., notamment sur l'éducation des futurs souverains³¹ ou sur le fait qu'un prince doit se soucier comme de sa tâche essentielle de gagner l'affection de ses sujets³².

Pour saisir le fond de la pensée de Wieland, il ne faut pas perdre de vue ce *doit*. Le mot laisse rêveur, d'autant plus qu'il domine tout cet *Art de gouverner*. Rousseau, critique de la monarchie, dirait-il ce qui est ? Wieland, *mentor* de princes, exprimerait-il ce qui devrait être, donc ce qui n'est pas ?³³ — Il faut répondre affirmativement.

En effet, s'il y a entre l'Allemand et le Genevois divergence sur les bases de l'État monarchique, il n'y en a guère sur son fonctionnement et sur son but. Que la manière dont Wieland parle de ces questions, ne trompe pas. Sa position à Weimar lui demandait une certaine réserve. Il avait toute faculté de critiquer la démocratie. Il devait prendre des chemins détournés quand il voulait en faire autant de la monarchie. Et encore, notons-le, il pouvait dire dès 1773

29. *Ib.*, III, 8.

30. XXXIII, 89 ss., *Die Regierungskunst*, 1773.

31. *Ib.*, 95.

32. *Ib.*, 90.

33. cf. aussi XXXIII, 147 s., datant de 1788.

que pour lui la monarchie absolue était un état de choses virtuellement condamné³⁴. Deux ans plus tard, il lui était loisible d'exprimer sa sympathie pour les États-Unis d'Amérique³⁵. Qu'on ne fasse pas de Wieland un monarchiste plus convaincu qu'il ne l'était. La monarchie représentait pour lui un pis-aller qu'il fallait provisoirement accepter³⁶ tant que le règne de la raison n'était pas encore arrivé.

Ici, il faut jeter dans le débat deux, voire trois lettres de Wieland ; il s'y explique plus librement que dans les écrits destinés à la diffusion par le livre ou le périodique. Le 27 décembre 1783, il confie à Archenholz³⁷ qu'il attend « de grandes révolutions », fruits des progrès de la raison, et qu'il espère « vivre assez longtemps pour en voir une partie de ses propres yeux ». Trois ans plus tard³⁸, il est plus loquace. Il félicite son correspondant d'être à Hambourg où l'on respire « l'air de la liberté »³⁹. Pour son compte à lui, il a besoin de toute la liberté de pensée compatible « avec les lois de la bienséance et les principes de toute société civile ». Car cette liberté est la base de tout le bien qui existe parmi les hommes. Puis, il y a ce passage qui en dit long : « Je n'aime écrire ni en faveur des rois, ni contre eux, quia non nescio longas regibus esse manus ; mais le peu que j'ai dit des rois, sera bientôt rendu superflu par le temps qui n'en montrera que trop abondamment le bien fondé ». Qu'est-ce à dire ? Wieland n'a pas critiqué les monarques parce qu'il les craignait ; il n'en a pas dit de bien parce qu'il n'en pensait guère de bien. Cette lettre vient à l'appui de la manière dont ont été interprétés les conseils donnés aux souverains par Wieland. Celui-ci ne prétend du reste nullement leur avoir été utile : « Pour ma part, je ne demande rien aux rois, et m'attends d'autant moins à des bienfaits de leur part que je ne crois pas avoir bien mérité d'eux. Mais je remercie la destinée de ne pas m'avoir fait naître sujet de celui dont il est question⁴⁰... Henri IV est à ma connaissance l'unique roi auquel Sully, cette exception⁴¹, ait

34. XXXIII, 96.

35. Klein, IV, 139-140.

36. XXXIII, 139.

37. *Cottasches Morgenblatt*, 1828, p. 358-359..

38. 1786, sans date précise ; *l. c.*, 497.

39. en 1770, la ville venait d'obtenir un député à la Diète.

40. Frédéric II ?

41. « der einzige Sully ».

pu parfois dire avec une entière liberté ⁴² même des vérités désagréables ; mais parmi tous les princes, depuis Nemrod, je ne connais qu'un seul Henri IV... » Dans le passage qui précède cette phrase, il avait été question de Joseph II.

Elle n'étonne donc plus, l'attitude que prend Wieland aux approches de 1789 et où on le voit applaudir aux tentatives françaises de réduire le pouvoir arbitraire des rois et des ministres ⁴³. Les passages que l'étude *Sur le secret de l'ordre des cosmopolites* consacre aux questions constitutionnelles ⁴⁴, mettent bien en lumière la marche de la pensée wielandienne. La force considérée précédemment comme la base de toute organisation politique, voisine dans ce texte avec des appels à la raison. Wieland pourrait se contenter de dire que le peuple est devenu plus fort que l'absolutisme et a, partant, le droit d'accéder au pouvoir. Or, l'écrivain voit dans cette marche en avant une manifestation de la raison ⁴⁵, une poussée qui hâtera l'avènement de la constitution idéale, c'est-à-dire conforme à la raison. Wieland ne précise pas s'il s'agit pour lui d'une monarchie constitutionnelle comme la voulait la France d'alors ou d'une république comme il en avait salué l'avènement aux États-Unis d'Amérique. En tout cas, l'organisation politique qui doit venir mettra fin à l'absolutisme, et sera placée sous le triple signe de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ⁴⁶. Sans doute, Wieland parle de la cité des temps futurs. Mais comme ses propos révèlent ses aspirations profondes !

Maintenant, il est possible de saisir avec quelque précision la pensée politique de Wieland et de la confronter utilement avec celle de Rousseau.

42. « mit der grössten Kühnheit ». — Sur le scepticisme de Wieland à l'égard de la monarchie absolue, cf. la lettre à Merck (*Merckbriefe*, II, 233 s.), du 4 II. 1784 : le grand-duc Charles-Auguste a fait des expériences avec un petit ballon, réplique de la charlière : « ...es ist immer gut, wenn die magni domini an solchen unschuldigen Dingen Freude haben und darüber vergessen, was zu tun, das andere Leute verdriesst ».

43. XXXIII, 142.

44. *Ib.*, 143-148.

45. Pour l'Allemagne, rapprocher la note 37 et une lettre écrite encore à Archenholz en date du 1^{er} II. 1784 (*Cottasches Morgenblatt*, 1828, p. 411) : « Aber unserer Aufklärung ungeachtet liegt bey weitem der grösste Teil unserer Nation, selbst der höheren Klassen in derselben, noch in der grössten Barbarey und Blindheit, und es ist als ob weder Schimpf noch Ernst die Deutschen klüger machen könne ».

46. XXXIII, 147, 135, 133.

Certes, l'opposition des deux penseurs est irréductible, quand il s'agit de donner un fondement plus ou moins spéculatif à l'organisation politique. C'est le sort de tous les antagonismes qui ne se fondent pas sur des faits vérifiables. Wieland et Rousseau sont les prisonniers des principes qui forment leurs points de départ. Comme philosophe de l'histoire des gouvernements, l'un est forcé de défendre le régime du maître unique, l'autre devient nécessairement le champion de la démocratie. Mais les deux adversaires se rapprochent dans la pratique, dans l'appréciation d'un État déterminé. Car Rousseau reconnaît qu'un royaume peut être gouverné de façon parfaite¹; Wieland concède que la monarchie bienveillante dégénère parfois en despotisme.

Puis, il y a un autre fait, d'un ordre plus général : les deux auteurs quittent les positions où leurs principes semblaient les enfermer; Rousseau estime qu'il n'y a pas de constitution bonne partout et toujours². Wieland évoque dans *Danischmend*, roman qui enferme des rêves tellement chers, une république qui arrive à être bien gouvernée et heureuse. Celui-ci abandonne son monarchisme, celui-là son démocratisme. Wieland quitte ce qu'il croit être du réalisme pour suivre les appels de ses goûts, de son sentiment intime; Rousseau se dégage de sa construction idéologique, aprioriste, pour s'incliner devant les faits. Pour lui, il s'agit d'un geste moins lourd de signification que pour l'Allemand. Jean-Jacques fait une de ces concessions sans portée auxquelles se trouve réduit l'idéal en contact avec le monde empirique. Wieland laisse apparaître les tendances profondes de son être qui s'expliquent par sa qualité d'enfant d'une ville libre, par la conscience qu'il avait de sa valeur personnelle et par l'importance qu'il était obligé de reconnaître à l'ensemble des sujets en face du monarque³.

Wieland partisan des idées politiques nouvelles n'a pas suivi un caprice. Il n'est pas en contradiction avec lui-même. Même à l'époque du *Discours sur le droit divin des autorités*, il ne faut pas établir une antithèse trop brutale où s'opposeraient Rousseau, champion du droit, et Wieland, adulateur de la force, l'un s'inspirant

1. C. s., III, 6, avant-dernier alinéa.

2. *Ib.*, III, 8.

3. Je renvoie encore une fois à XXXIII, 96 qui est de 1773 : « Tant que la constitution est viciée dans son essence, c'est-à-dire tant que les droits du peuple, des états et du chef de l'État ne sont pas nettement définis, équilibrés et à l'abri de tout danger... »

d'un principe moral, l'autre d'une donnée uniquement fondée sur des faits. N'oublions pas le rôle de la justice immanente chez l'auteur de *Schah Lolo*.

Il est incontestable que la monarchie est présentée chez l'Allemand avec beaucoup de réserves. Il l'accepte parce qu'il ne croit pas encore à la possibilité de la remplacer par un autre régime : le peuple est mineur. Pour l'Allemagne, voyez le triste état de choses qu'évoque la lettre du 1^{er} février 1784, à Archenholz⁴. Cependant, il y a en Wieland un républicanisme latent. Que les lumières de la raison se répandent, et l'heure où mourra la monarchie, du moins la monarchie absolue, aura sonné. Et aux abords de 1789, au bruit des événements de France, Wieland dira ouvertement ses sympathies allant à un nouvel état de choses, il les dira avec plus d'insistance qu'en 1775 lorsqu'il parla des affaires d'Amérique. Il n'aura pas besoin de se rallier à la démocratie qu'il a si énergiquement condamnée : les événements n'en sont pas encore là sur la rive gauche du Rhin. Mais il pourra reprendre une idée qu'il a exprimée, dès 1775, dans *Danischmend*⁵, ce livre répétons-le, qui est celui de rêves bien chers. Il pourra applaudir le peuple qui veut mettre ses droits essentiels à l'abri de l'arbitraire et de l'oppression.

Se trompe-t-on en croyant entendre dans cette étude *Sur le droit divin* une voix qui se force et qui sonne faux ? Se trompe-t-on encore en croyant par contre percevoir dans l'étude sur les cosmopolites un accent d'espoir immense et de conviction profonde ? N'y sent-on pas que Wieland est heureux de la marche des événements parce qu'elle va vers le but idéal qu'est la constitution conforme à la raison ? Raison ! Le mot lourd de sens, ici. C'est la pensée qui veut commander aux faits. N'indique-t-il pas qu'au fond de son être Wieland n'est pas le prisonnier des faits autant qu'il a parfois voulu le faire croire ? Ce mot ne dit-il pas que l'Allemand rejoindrait Jean-Jacques non seulement dans l'approbation des événements qui se déroulent en 1788, mais que pour les juger, il ferait appel à un principe qui ne serait plus brutalement matérialiste, mais spirituel et moral ?

Si ce n'est pas la pensée rousseauiste dans tout son enchaînement rigoureux qui a agi, c'est pourtant l'atmosphère dans laquelle elle baigne. Les points de départ spéculatifs des deux hommes

4. plus haut, note 45.

5. XX, 86.

sont bien éloignés l'un de l'autre. Mais les chemins de l'Allemand et du Genevois se rejoignent dans la pratique. La politique n'est pas le seul domaine où l'historien devra ramener à pareille formule les relations de Wieland et de Rousseau.



Après 1772, Wieland ne revient plus guère au problème de l'homme primitif. « Les hommes des forêts » ont cessé de l'intéresser¹. Ils ont été remplacés par les sauvages qu'ont observés les explorateurs². Dans *Danischmend*, l'auteur dit succinctement comment il conçoit la marche de l'humanité depuis les temps les plus reculés. Les hommes ont d'abord été des enfants; l'expérience, parfois douloureuse, les instruit; leur raison se forme; c'est l'heureuse vie en grandes familles. Mais le despotisme vient détruire tous les fruits de ce développement; il tue la pensée et la vertu³. On le voit: l'idylle et le despotisme sont les points de départ et d'arrivée fort différents de ceux qui se trouvent chez Rousseau. Puis, après cet exposé rapide, ce sera chez Wieland le silence sur l'homme primitif.

Mais il y a un autre ensemble de questions qu'il discutera après Rousseau, en songeant à Rousseau. C'est le problème de la vie idéale, le problème de la vie en commun et de l'existence de l'individu au sein de la communauté. Il s'agit moins de politique que de morale. On voit par quel point la *Nouvelle Héloïse* exaltée dans certaine lettre à Jacobi⁴ a pu agir. Le roman est cité ça et là par Wieland⁵. Abstraction faite de quelques textes d'importance secondaire, l'écho en vibre avant tout dans *Danischmend*.

Civilisation, conduite de la vie, c'est-à-dire vertu, et bonheur sont les trois centres d'intérêt du roman publié en 1775 dans le *Merkur*⁶.

Civilisation, vertu, bonheur... La simple évocation de ces termes rappelle les débuts de Wieland. Dans la *Vision d'un monde peuplé d'hommes heureux*⁷, il avait décrit l'organisation d'une société idéale,

1. XX, 17.

2. XXXI, 154.

3. XX, 78.

4. cf. plus haut, p. 387.

5. XXXII, 241; XXXVI, 212.

6. Dans le présent volume, il ne sera question que des chapitres 1 à 31 du roman, la fin de celui-ci n'ayant été publié qu'en 1794,

7. Klein, IV, 130,

telle qu'il la concevait alors : c'était en 1755. Que de fois il avait prêché la vertu : en 1752 par exemple, il met en tête de ses *Épîtres morales* deux vers français qui sont un appel à la vertu. Dans des poèmes d'inspiration religieuse, il cherche la solution du problème du bonheur : le détour que prend le jeune homme ne doit pas induire en erreur.

Ces brefs rappels sont nécessaires pour montrer avec plus de précision le rôle de Rousseau lorsque Wieland reprendra plus tard ces questions. Le Genevois ne le mène pas dans des terres inconnues : il lui rappelle des incursions d'une époque passée : à côté d'autres voix, il l'incite à les refaire. —

Un des aspects de la civilisation est l'organisation de la vie en commun. Il est inutile de revenir ici à ce qui a été dit précédemment sur le républicanisme de *Danischmend* ; mais il faut dire un mot de l'atmosphère sociale où la petite république de Jémal se trouve placée. Le héros éponyme du roman de Wieland songe à une « plaisante petite colonie de gens heureux ». Il ne pense pas à un état de cent millions d'habitants corrompus, mais à un groupe peu nombreux d'enfants de la nature. Ils sont incultes, certes, mais rien n'a encore fait courir un risque à leur innocence⁸.

On le voit : Wieland sait quitter la politique et la sociologie pour la pastorale, tout comme le fait l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Mais est-il si exclusivement rousseauiste, ce penchant de l'Allemand pour les enfants de la nature ? Qu'on se souvienne de telle de ses œuvres de jeunesse, qu'on se rappelle le *Télémaque* qu'il a tant admiré. Bougainville lu avec un tel enthousiasme¹⁰, le rêve pastoral qui flottait dans l'atmosphère de toute l'époque¹¹ et trouvait l'approbation de Jean-Jacques en personne¹² : il apparaît alors que bien des appels s'unissent pour renforcer en Wieland le goût de la vie simple et pour engager l'écrivain à célébrer les existences calmes éloignées de toute civilisation raffinée. Il n'en est pas moins vrai que ces intérêts et ces prédilections acquerraient une résonance singulière du fait que Rousseau y touchait. Les Jémalites n'ont rien à voir avec les hommes

8. XXXIX, 113.

9. XX, 16.

10. Fuchs, *Abderiten*, index : Bougainville ; Klein, IV, 131, note.

11. Pour Wieland cf. p. ex. XXXVIII, 144 ; *Oberon*, II, 9-10 ; puis, pour l'époque en général Van Tieghem, *Rev. d. Litt. comp.*, 1924, notamm. pp. 41, 47, 49, 50, 56, 58.

12. Van Tieghem, 226 s.,

primitifs du deuxième *Discours*. Ils sont les frères un peu plus gais des paysans du Haut-Valais dont parle la *Nouvelle Héloïse*¹³ et qui habitent un pays « où l'on est grave sans mélancolie... paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'éteignent ». Ces gens connaissent la simplicité, l'égalité d'âme et « cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs ». Ils ignorent le commerce et l'avidité. Leur pays est « sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans ». C'est le genre d'existence auquel pense Wieland quand il parle de vie selon la nature. Une note de *Danischmend*¹⁴ semble bien contenir une sortie contre Rousseau, le Rousseau du *Discours sur l'inégalité*. Wieland ne s'est pas aperçu que cette attaque n'avait plus de raison d'être à l'époque de la *Nouvelle Héloïse*.

Sans doute, Wieland cherchait dans son *Danischmend* et dans ses visions douces un remède contre les ennuis apportés par le cours de sa vie¹⁵. Le roman ébauche dès 1775 la critique de certains côtés de la civilisation et précisera ces griefs en 1794; et pourtant, il ne faut pas faire de Wieland un ennemi de la civilisation. Il ne pouvait pas l'être; il lui devait trop.

En effet, dans *Danischmend* même il y a un passage où Wieland quitte le pays de la fiction pour se placer dans le monde réel : il reconnaît que les arts et la philosophie sont un puissant antidote contre les méfaits du despotisme spirituel et temporel¹⁶. Dans les *Abderitains* qui sont presque de la même époque, il est dit que la formation du goût influe sur la valeur morale¹⁷. Ailleurs, Wieland pèse le bien et le mal qu'apporte la civilisation et prend parti pour elle, en attaque directe contre Rousseau¹⁸. D'autre part, comme le signale M. Klein¹⁹, il y a opposition entre cette attitude et les propos que Wieland tient en faveur de la nature. Il dit que certaines peuplades primitives en suivant la nature arrivent plus rapidement à une vie heureuse que nous. Pourquoi ? Parce que la civilisation nous égare en nous offrant trop de voies possibles.

13. I, lettre 23.

14. XX, 100.

15. Klein, IV, 130.

16. XX, 85; préface de *Narcisse*.

17. VII, 17.

18. XXXVIII, 147.

19. Klein, IV, 135.

Wieland ne serait pas lui-même s'il n'arrivait pas à une position intermédiaire entre les deux extrêmes : l'affinement qu'est la civilisation est un mélange de biens et de maux²⁰. Mais la nature mérite aussi des reproches : elle n'évite pas les extrêmes ; il y a les habitants de la Terre de Feu : ils sont dans une situation qui fait pitié ; il y a d'autre part les Tahitiens dont la vie est trop facile et trop voluptueuse²¹. Mais, point essentiel, Wieland discerne fort bien la force de restauration, de renouvellement qu'est la nature. Cela apparaît dans l'étude *Sur la dégénérescence du genre humain*²². Ces pages examinent le problème de la nature et de la civilisation au point de vue de l'humanité considérée dans son évolution tout entière. Une nation, y est-il dit, n'est pas à son apogée lorsqu'elle connaît un siècle de Louis XIV, mais lorsque sa force naturelle n'a pas encore besoin de l'aide qu'offrent les artifices de la civilisation. Wieland touche ici au point qu'avait traité la *Lettre à d'Alembert*²³. Un peuple qui s'affine trop, continue-t-il, finit par périr. L'humanité dans son ensemble en souffre-t-elle ? Non. Car les peuples nouveaux viennent remplacer les nations usées. La nature guérit les méfaits de la civilisation. Rousseau ne soutient pas d'autre thèse.

Les questions religieuses telles que Wieland les conçoit sont un côté de la civilisation. Sur ce plan, des rapprochements entre Rousseau et Wieland sont possibles ; mais il convient bien davantage de souligner certaines divergences qui sont révélatrices.

Wieland exprime des idées chères au vicaire savoyard ; l'un et l'autre parlent du culte voué à Dieu sans images ni prêtres, ni tem-

20. XXXVIII, 559.

21. XXXI, 154.

22. XXXI, 151 ; cité Klein, IV, 136 ss..

23. On peut tirer de celle-ci une phrase bien faite pour illustrer la pensée de Wieland : « Quand le peuple est corrompu, les spectacles lui sont bons, et mauvais quand il est bon lui-même. » — Cf. la lettre de Wieland à von Gebler, 2 XI. 1772, *D. B.*, II, 12 : « Hier [à Weimar] sehen wir das Theater als eine Schule der Tugend und der Sitten, als ein politisch-moralisches Institut an, und nach diesem Grundsatz trachten wir das unsrige auf einen solchen Fuss zu setzen, dass es in kurzem, sowohl was die Wahl der Stücke, als die Aufführung betrifft, einem Hanns Jakob Rousseau selbst den Beyfall abnöthigen dürfte. ». — Compromis curieux entre les goûts de Wieland et la doctrine de Rousseau. — A rapprocher de XXXII, 212, où le théâtre est qualifié d'institution bonne en elle-même.

ples, mais simplement par l'adoration en face de la nature¹. Cependant, il ne s'agit pas pour Wieland d'une profession de foi personnelle ; il parle en historien de la religion. Danischmend ne connaît pas la ferveur qui vibre dans la *Nouvelle Héloïse* et dans *Émile*.

Plus tard, Wieland reprendra ces questions et développera des vues qui seront bien proches encore de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, puis de la *Lettre à Christophe de Beaumont* et des *Lettres de la montagne*. Chez les deux auteurs on trouve comme base de la pensée religieuse le sentiment intérieur, la raison seule étant insuffisante². Wieland et Rousseau croient à un Être suprême juste, bon, sage qui gouverne le monde, et sont convaincus de l'immortalité de l'âme ; ils rejettent tout ce qui est superstition, imagination, artifice de prêtres, miracle³. Ils sont déistes, c'est-à-dire proclament une foi épurée par la raison, fondée sur le sentiment, et bienfaisante pour les hommes⁴. C'est le christianisme dans son caractère primitif que rien n'est venu fausser⁵.

Cette manière de voir reste dans la moyenne de l'opinion publique éclairée. Elle n'appartenait pas en propre à Rousseau. S'il y a contact, il n'y a pas eu nécessairement influence. Puis, il y a un point où Wieland est loin de Rousseau. C'est la question de l'action, de l'importance sociale de la religion. Wieland croyait sincèrement à ce rôle de la foi. Sa pensée religieuse est utilitaire. Il faut même se demander si cet utilitarisme n'était pas la base la plus solide de ces spéculations. La crainte de compromettre des intérêts politiques et sociaux auxquels il ne voulait pas voir courir de danger, a empêché Wieland de livrer au public le fond de sa pensée en matière métaphysique, donc religieuse. Dans une lettre à un ami il avoue son agnosticisme complet, aboutissement d'investigations exclusivement rationalistes⁶.

Là, le contact avec Rousseau est perdu. Il sera repris ailleurs, dans le domaine de la morale.

1. XX, 98 ; Musset-Pathay, IV, 104.

2. XXXII, 18 s..

3. XXXVI, 170 s..

4. XXXII, 314 ; Chuquet, 152 ss..

5. XXXII, 298, 319 ; Chuquet, 161 s..

6. « Sie kennen, mein Bester, jene berühmte Aufschrift zu Saïs : « Ich bin alles was ist, was war, und was seyn wird, und meinen Schleier hat noch kein Sterblicher aufgedeckt. » Dies ist meine ganze Dogmatik in nuce weiter habe ich nicht kommen können ». (Wieland à F.-H. Jacobi : Zoeppritz, *Aus F. H. Jacobis Nachlass*, 2 vol., Leipzig, 1869, II, 64, en date du 11 X, 1785).

On y pénètre en plein quand on étudie le tableau de la vie privée rêvée par Wieland et évoquée dans *Danischmend*. Elle est le reflet du caractère de l'auteur. Il serait inepte de vouloir chercher là des influences littéraires : il faut cependant relever des points de contact avec Rousseau. L'Allemand veut rester en communion avec la nature¹, vivre simplement², trouver le suprême bonheur dans le sein de la famille³. Puis, il y a des formules pour la conduite de la vie qui ont un accent plus grave. Il veut être sincère⁴ ; il déteste les égoïstes⁵, n'aime pas les gens « qui portent leur cœur dans leur tête »⁶. *Danischmend* est un philosophe sensible⁷ qui veut se sentir vivifier par un altruisme généreux⁸ ; il est animé d'un zèle ardent pour les droits et les intérêts de l'humanité...⁹ Ce sont des aspirations qui correspondent au plus profond des élans de Jean-Jacques. La seconde préface de la *Nouvelle Héloïse* pourrait fournir l'épigraphe de *Danischmend*¹⁰.

La vie n'a pas pu faire disparaître ces goûts de *Danischmend* ; ils font partie de l'essence indestructible de l'homme. Là encore, il y a un rapport entre Wieland et Rousseau dont la Julie reste dévouée à la vertu en dépit de sa chute¹¹ ; le sage de Wieland et l'amante de Rousseau portent en eux, ineffaçablement, l'image du Bien. — L'Allemand estime en outre comme le Genevois que le penchant vertueux dans une âme humaine est un don de la nature, qu'il est inné. Aussi *Danischmend* est-il muet sur le rôle de l'éducation dans la formation morale d'un homme.

Sur ce point, on aperçoit des variations dans l'attitude de Wieland, quand on examine d'autres œuvres¹². Il convient de souligner que la pensée morale se présente fortement liée à l'idée d'éducation¹³.

1. XX, 15, 19 ; cf. aussi 32.

2. *Ib.*, 15.

3. *Ib.*, 20, 30.

4. *Ib.*, 15.

5. *Ib.*, 46.

6. *Ib.*, 46, 120.

7. *Ib.*, 20.

8. *Ib.*, 15.

9. *Ib.*, 65.

10. Musset-Pathay, VIII, 17-18, « Il est clair... Est-ce bien cela ? ».

11. XXXII, 241.

12. Fester, 37-40.

13. VII, 17.

dans les *Abdéritains* ; ceux-ci sont pourtant chronologiquement bien près de *Danischmend*. Le chatolement de la pensée wielandienne apparaît ici dans un exemple instructif.

Démocrite est un intellectuel de haute lignée ; il est généreux ; il se trouve condamné à vivre dans un milieu à l'esprit détestablement borné et égoïste. Il est philosophe et saisit comme tel le monde par le cerveau. Il a besoin d'une lucidité aussi grande que possible ; il lui faut aussi l'esprit de suite : dans le domaine de la pensée scientifique, seul l'effort persévérant, méthodique, conscient a des chances d'aboutir. En outre, Démocrite est enfermé dans un monde contre lequel il n'y a que deux moyens de défense : la réclusion, indifférente ou dédaigneuse, et l'ironie. Démocrite ayant choisi l'ironie, est encore forcé à la lucidité. La pensée morale réclame aussi un effort conscient ; car le Bien est intimement lié au Vrai que seul l'investigation patiente saisira. Puis, le Beau compte pour Démocrite davantage que pour le philosophe de l'heureuse vallée de Jémal. — Lucidité, esprit de suite, multiplicité des intérêts, c'est Shaftesbury. Il est le symbole qui domine tout un aspect de la vie de Wieland. Wieland, homme de la culture personnelle, est placé sous le signe de l'auteur des *Characteristics*.

Mais Wieland repoussé par le monde civilisé — en l'espèce par les déboires connus à la cour de Weimar — fait fi, pour un temps, de l'esprit subtil, de ses vues sur le Vrai, le Beau, le Bien. Spéculations bonnes pour qui veut se pousser dans le monde des courtisans, des beaux esprits. Quelle délivrance que de se jeter dans la vie simple où l'on n'a qu'à suivre ses instincts qui sont bons en ce qu'ils sont contraires aux principes du monde qu'on a fui. Le milieu de *Danischmend* correspond à des besoins fondés sur d'autres données que les conditions dans lesquelles vit Démocrite. Il réclame d'autres principes. Ce sont ceux de Rousseau. Il y a succession dans les aspects de la pensée de Wieland, comme il y a succession de besoins dans une existence. Rousseau et Shaftesbury se contredisent moins qu'ils ne se complètent.

Et Shaftesbury a laissé sa trace dans *Danischmend* — peut-être en la mêlant à celle de Rousseau. En effet, le héros éponyme du roman assigne dans sa philosophie une large place à l'idée de bonheur¹⁴. C'est

14, XX, 18, 72.

en partie l'eudémonisme de l'Anglais qui parle ici ¹⁵. En partie : car Rousseau ne méconnaît pas l'importance du bonheur pour la vie et la morale. Voyez son homme primitif qui est inoffensif, c'est-à-dire bon à sa façon, parce qu'il a tout ce dont il a besoin ; voyez son Émile apprenant qu'il faut être heureux, le bonheur étant « la fin de tout être sensible » ¹⁶. Ainsi que Wieland ¹⁷, Rousseau semble bien considérer le bonheur comme la condition indispensable au développement moral de l'homme, alors que Shaftesbury voit dans l'existence heureuse la suite et la récompense de l'existence vertueuse. Il n'en reste pas moins vrai que Wieland est moins tourmenté, moins inquiet que Rousseau ¹⁸ dans la recherche du bonheur. —

Bien entendu, Wieland n'a pas songé à confronter ses idées avec celles des deux philosophes étrangers pour y faire une place à chacun. Sa pensée à lui est hostile à l'esprit de système : elle est le fruit de sa sensibilité et de son expérience de la vie. Quoi qu'on en ait dit, l'apport des livres comptait chez lui moins que l'apport de l'existence vécue. Pourtant, il peut sembler qu'un rapprochement entre Wieland, Rousseau et Shaftesbury soit plus qu'un simple jeu stérile de l'intelligence. Pareille confrontation permet de mieux saisir la famille spirituelle, les familles spirituelles dont Wieland faisait partie.

Il sentait qu'il y avait affinité entre lui et Rousseau. Sa sympathie pour le Genevois n'a cessé de croître. Poussé par elle, Wieland a vigoureusement pris la défense de Jean-Jacques lorsque les circonstances semblaient l'exiger.



Ce fut en 1780. Rousseau était mort depuis deux ans, son œuvre achevée. Dans la mesure où elle était publiée, Wieland l'avait entre

15. Fuchs, *Abderiten*, index : Eudämonismus.

16. Musset-Pathay, IV, 393.

17. XX, 18.

18. Musset-Pathay, III, 105, 402.

les mains¹, en connaissait tous les aspects². Un *Esprit* de Jean-Jacques lui servait peut-être d'aide-mémoire³. Quelques lettres s'y joignaient⁴. *Rousseau juge de Jean-Jacques* était parvenu rapidement à Weimar⁵ avant octobre 1780. Seules manquaient les *Confessions* et les *Rêveries du promeneur solitaire*.

Wieland attendait cette autobiographie avec impatience⁶. Au moins depuis 1773 il en connaissait l'existence, était informé des bruits qui couraient à Paris sur cette œuvre⁷. En 1778, la *Correspondance* de Grimm-Diderot les lui rappelait⁸. Trois ans plus tard, le prince de Gotha lui en parlait comme à un homme informé⁹.

Les *Confessions* allaient compléter utilement les nouvelles fragmentaires qu'on possédait sur la vie de Jean-Jacques.

Wieland ne savait que peu sur la jeunesse de Rousseau ; il le dit lui-même, mais sans préciser le degré de son information¹⁰. Quant aux autres périodes de cette existence, certains points arrivés à la con-

1. Le *catalogue* de la bibliothèque de Wieland note
n° 2.140-41 : *Confessions*, 1782, Genève.

» 2.142-45 : *Œuvres*, Paris, 1765.

» 2.146-47 : *Emile*, Genève, 1780.

» 2.148-51 : *Héloïse*, Genève, 1780.

» 2.152 : *Discours inégalité*, Amsterdam, 1759.

» 2.153-55 : *Suite des Confessions*, Genève, 1789.

» 2.156-59 : *Héloïse*, Amsterdam, 1761.

» 2.863 : *Tr. de la musique*, Genève, 1781.

» 2.863-64 : *Dictionnaire de la musique*, Genève, 1781.

» 2.865-67 : *Mélanges*, Genève, 1781.

» 2.868 : *Théâtre et poésies*, Genève, 1781.

Cat., 2^e partie, n° 231-263 : *Œuvres*, 33 vol., Deux-Ponts, 1782.

2. En 1772, Weimar avait vu une représentation de *Pygmalion* avec la musique de Schweitzer (Seuffert, *Euphorion*, I, 526) ; l'édition des *Œuvres* de 1765 contenait certains écrits sur la musique. — Dans une lettre publiée par le *Mercur de France*, février 1773, Gluck rend hommage « à la sublimité des connaissances et à la sûreté du goût » de Rousseau en matière de musique. — Choiesies aux environs de 1772, ces données montrent que ce côté de l'activité de Jean-Jacques était également connu par Wieland.

3. XXXVI, 279.

4. XXXII, 83.

5. *Ibid.*, 122.

6. *Ibid.*, 67.

7. *T. M.*, 1773, II, 272.

8. *Corresp.*, XII, 118.

9. Lettre à Wieland du 13 V. 1781, *LD*, VII, 6

10. XXXII, 83.

naissance de l'Allemand peuvent être fixés : Rousseau mène à Paris une vie solitaire ; Diderot lui inspire la tournure donnée au *Discours* de Dijon ; puis, ce sont les querelles littéraires nées à la suite de cette œuvre, notamment avec Borde ; c'est le deuxième *Discours* dicté par la rancune et l'amertume ; ensuite il est question de la *Lettre sur la musique française* et de sa thèse que les Français ne sauraient avoir de bonne musique ; le *Devin du village* est cité ; on évoque la dispute avec d'Alembert et Marmontel au sujet du théâtre ; enfin, c'est l'annonce des *Confessions* déjà lues à certaines personnes. Une lettre envoyée au *Merkur*¹¹ par un correspondant parisien apporte tous ces renseignements. Une autre page du périodique¹² parle d'après une source qui n'est pas indiquée, du séjour de Jean-Jacques à Motiers-Travers et de son habitude de faire des lacets ; il en donne un à une jeune fille qui va se marier et lui rappelle qu'en l'acceptant elle s'engage à remplir les devoirs des mères tels qu'il les a décrits.

Le prince de Gotha, instruit par la *Correspondance* de Grimm ou prêtant celle-ci à son cher et vénéré Wieland, avait pu fournir quelques renseignements complémentaires. En effet, ces lettres venues de Paris évoquaient par exemple les plaintes portées auprès de Frédéric II contre Rousseau par les pasteurs de Neuchâtel¹³ ; elles parlaient de la querelle avec Hume¹⁴ ou donnaient des nouvelles des derniers moments du Genevois¹⁵ ; dans telle page, il apparaît comme misanthrope austère¹⁶ ; dans telle autre il s'oppose à Voltaire comme Héraclite à Démocrite¹⁷. Mais détails biographiques ou traits de caractère étaient fournis avec parcimonie. Même avec les nouvelles que Wieland avait recueillies jadis en Suisse chez Bodmer et chez Julie de Bondeli, mais qu'il est impossible de préciser, même avec ce que d'autres informateurs pouvaient lui apprendre sur Rousseau comme ils l'avaient peut-être fait pour Voltaire¹⁸, la documentation reste peu importante.

Il ne faut admirer que davantage la pénétration avec laquelle

11. *T. M.*, 1773, II, 266 ss.,

12. *Ib.*, III, 93.

13. *Corresp.*, VII, 12.

14. *Ib.*, 141, 162, 204.

15. *Ib.*, XII, 13.

16. *Ib.*, IV, 295.

17. *Ib.*, VI, 132.

18. cf. plus haut, p. 276 ss.,

Wieland analyse tel détail de la biographie de Jean-Jacques et avec quelle justesse il lit dans cette âme tourmentée.

Il s'agit d'une série d'études qui se placent entre 1780 et 1786. Tout en évoquant certains détails biographiques, elles insistent principalement sur la personnalité morale du Genevois et sur son influence morale. Ce sont les *Lettres écrites à un ami sur une anecdote inconnue tirée de la biographie de Rousseau*, puis un groupe de quatre études et la traduction d'une relation sur les derniers jours de Jean-Jacques¹.

Un passage des *Éphémérides de l'humanité*² d'Iselin a fourni à Wieland l'anecdote qui est le point de départ de tous ces écrits. Ainsi qu'il ressort du *Deutsche Museum*³, W. G. Becker avait publié le petit récit dans le périodique d'Iselin. Le voici, tel que le *Merkur* le reproduit⁴ : « Dans son jeune âge, Rousseau vola un magnifique ruban broché d'or à un homme de qualité dans la maison duquel il se trouvait et où il fut en partie élevé. Bientôt, on constata que le ruban manquait. On soupçonna Rousseau. On fit des recherches et arriva, en effet, à le trouver chez lui. On lui demanda des explications. Mais il

1. 1° : *Briefe an einen Freund über eine Anekdote aus J.-J. Rousseaus geheimer Geschichte seines Lebens*. — *T. M.*, 1780, II, 74-90, 112-151; *Hempel*, XXXII, 65-98.

2° : *Magellans Zusatz zu Le Bûche de Presles Relation des derniers jours de M. Jean-Jacques Rousseau*. — *T. M.*, 1780, II, 218-233 (texte non reproduit par *Hempel*; on le trouve *Aka* I, XIV, 437-445).

3° : *Nachtrag zur Anekdote von J.-J. Rousseau im T. Merkur vom April dieses Jahres*. — *T. M.*, 1780, III, 146-156; *Hempel*, XXXII, 109-114.

4° : *Über die Frage : In wiefern es gut sey, die Übeltaten vortrefflicher Menschen bekannt zu machen, als eine Fortsetzung des Nachtrags zur Anekdote von J.-J. Rousseau*. — *T. M.*, 1780, IV, 26-67, *Hempel*, XXXII, 115-138.

5° : *Moralische Probleme*. — *T. M.*, 1781, I, 75-89; *Hempel*, XXXII, 139-148.

6° : *Nachtrag zu den vorstehenden Briefen*. — Publié en 1786 dans les *Prosaische Schriften*, II, 156-173, et devant remplacer les nos 3 et 4 publiés seulement par le *Merkur*; cf. *Aka* A, I, XIV, 128. — *Hempel*, XXXII, 99-108.

2. *Hempel*, XXXII, 69.

3. 1781, I, 469-474; cf. *Aka* A, I, 14, 123.

4. *Hempel*, XXXII, 72-73. Les passages soulignés dans cette traduction le sont également dans l'original.

se défendit « avec une hardiesse qui souvent est aussi bien le masque d'un fripon sûr de lui que le signe de l'innocence seraine ». Rousseau, paraissant tout étonné du soupçon qu'on avait conçu contre lui, dit « avec un calme convaincant » qu'il avait reçu ce ruban en cadeau de Marianne, une des servantes de la maison. Ainsi, il mit cette vilénie [Laster] à la charge de celle qu'il aimait et à laquelle il avait destiné ce ruban, « peut-être pour en obtenir des faveurs malhonnêtes ; car il est impossible qu'un acte si vil fût compatible avec un sentiment d'amour vertueux ». Marianne fut accusée du vol et Rousseau « sut être fripon au point » de soutenir son accusation à la face de la jeune fille. « La pauvre innocente qui avait peut-être éprouvé pour Rousseau les sentiments les plus généreux, en était comme foudroyée : sa face pâissait, elle tremblait de tout son corps ; son affliction éclatait en larmes ; d'une voix coupée par les sanglots, elle balbutia quelques faibles excuses et protesta de son innocence. Rien n'y fit. Marianne fut méconnue. Son cœur innocent avait manifesté son étonnement et son horreur indicibles : on y vit autant de signes incontestables d'une conscience qui avoue être coupable et mériter un châtiment. Rousseau voyait souffrir Marianne et se taisait. La méchanceté triompha et l'innocence fut écrasée. La malheureuse servante couverte de honte et d'opprobre fut immédiatement chassée de la maison. A la suite, personne n'a jamais pu savoir où elle s'était rendue, ni ce qu'elle était devenue. »

A la fin de son premier article, Wieland reproduit encore un passage des *Éphémérides*⁵ : Cet événement devait constamment torturer Rousseau durant tout le reste de sa vie ; toutes les joies de sa jeunesse se trouvaient envenimées dès que sa mémoire trop fidèle lui rappelait la pauvre innocente dont il avait peut-être causé la perte. Où qu'il portât ses regards, la vision de la malheureuse Marianne lui apparaissait. »

Wieland sent le besoin impérieux de voir clair dans cet épisode qui jette sur Rousseau une lumière si peu favorable⁶. Soumettant le texte à une analyse serrée, il estime tout d'abord⁷ que ces pages ne reproduisent pas fidèlement leur source, c'est-à-dire les mémoires du Genevois. Les deux « peut-être » insérés dans le récit le lui font supposer. Ils sont de toute évidence destinés à prévenir contre Rousseau

5. XXXII, 94.

6. *Ib.*, 72.

7. *Ib.*, 71.

et en faveur de la pauvre Marianne. Ils ne sont pas à leur place dans un exposé historique, simple et dépouillé. Ensuite, rien ne porte témoignage pour l'innocence de Marianne, si ce n'est l'accusation que Rousseau dirige contre lui-même. Un avocat aurait pu présenter une Marianne coupable sous le jour dans lequel le récit la place. L'historien impartial — troisième point — aurait dû ne pas user d'un pareil procédé, ou bien en faire autant pour Rousseau et montrer le combat intérieur du jeune homme. Le narrateur — et c'est le quatrième point⁸ — aurait d'autant plus dû insister sur l'état d'âme de Rousseau, que celui-ci est accusateur et accusé en personne, et se trouve privé de toute protection. Le sentiment humain nous oblige à le défendre contre ses propres dires. Il en a besoin, cet hypocondriaque qui se hait lui-même. Mais le narrateur ne s'en aperçoit pas. Il a perdu sa sérénité par pitié pour une Marianne qu'il semble bien avoir idéalisée. Il n'a pas un mot en faveur de Jean-Jacques. Au contraire — cinquième point —, il le présente comme une âme impassible et froide dans sa méchanceté.

Wieland ne s'avance pas jusqu'à prétendre que ces pages ne sont pas authentiques. Il estime simplement qu'elles doivent être débarrassées d'expressions et d'additions d'où vient une lumière réservée exclusivement à une face de l'événement relaté⁹. Puis, on devra compléter le récit par tout ce qui pourra donner une vision juste de l'état d'esprit et de la situation de Rousseau. Il ne s'agit pas d'arriver, à tout prix, à disculper Jean-Jacques ; il s'agit d'expliquer son geste. En l'inculpant lui, on offense l'humanité aussi bien qu'en accusant la jeune fille.

En d'autres termes, pour Wieland l'objectivité du récit est compromise soit par la corruption du texte original des *Confessions*, soit par le tempérament de Rousseau. Mais le critique ne songe pas à l'étude philologique d'un texte faite pour elle-même ; il veut voir la vraie physionomie de Jean-Jacques. —

Rousseau, commence Wieland, était homme, donc sujet aux faiblesses humaines¹⁰. S'il a commis tel acte répréhensible, c'est par suite de la vigueur de sa nature. Seuls les faibles sont à l'abri du risque d'être, par moment, inhumains. Donner la bonne direction à un tempérament plein de force, tout est là. Puis, Jean-Jacques semble avoir

8. *Ib.*, 75.

9. *Ib.*, 76.

10. *Ib.*, 77.

été bien jeune à l'instant critique qui est en question. Wieland se demande si ses quatorze ans étaient révolus. Rousseau était troublé par un obscur sentiment d'amour¹¹, voulait faire plaisir à la jeune fille, portait probablement dès cette époque en lui les idées du futur *Discours sur l'inégalité* et pensait que des gens riches ne se ressentiraient guère d'un ruban d'or de plus ou de moins. Certains vols n'apparaissent pas comme des crimes réprouvés par le sentiment naturel de ce qui est malhonnête et infâme. L'idée de propriété n'est pas connue d'êtres tels que les enfants ou les bons sauvages de Tahiti¹². Mais ce n'est pas le larcin qui est révoltant de la part de Rousseau. C'est la bassesse morale, l'obstination dans le mensonge, la dureté, la cruauté, l'impassibilité¹³ en face de Marianne qu'il aime, expose à l'opprobre et rend probablement malheureuse à tout jamais. C'est cela qui est abominable, horrible, impardonnable.

Et pourtant, n'y a-t-il pas de circonstances atténuantes ?

Si. Rousseau est enfant du malheur. Toute sa vie est placée sous le signe d'un dualisme terrible. Il a l'âme fière et noble, indépendante, éprise de gloire ; il est sensible, porté à la bienfaisance, à la générosité et aime faire toute chose avec une certaine grandeur. Il a des qualités qui pareraient un fils de roi et se trouve condamné à une existence asservie et étroite. Quelle source d'humiliations et de souffrances !

Au moment de l'affaire du ruban volé¹⁴, il vit dans un milieu qui convient à ses besoins profonds : il reçoit l'éducation qu'il faut à son esprit et qui lui promet l'avenir rêvé. Mais il sait aussi que le moindre hasard peut tout remettre en jeu, faire de lui un misérable, errant sur les grandes routes. En outre, la peur d'être froissé dans sa fierté le fait se replier sur lui-même¹⁵. L'altruisme si vif chez des êtres jeunes à l'âme bien faite se transforme et sera remplacé par le sentiment croissant de la propre valeur : c'est la seule force qui soutienne en pareille situation¹⁶. D'autres circonstances viennent peser sur l'enfant. Tous les habitants de la maison, jusqu'au moindre domestique, s'arrogent des droits sur lui qui vit du bon vouloir du maître. Il est surveillé, épié. Il apprend à dissimuler, à mentir, d'autant plus que peut-être ceux qui doivent l'éduquer sont maladroits.

11. *Ib.*, 78.

12. *Ib.*, 79.

13. *Ib.*, 80.

14. *Ib.*, 81.

15. *Ib.*, 82.

16. *Ib.*, 83.

Wieland n'affirme pas qu'il a tracé le tableau exact de la situation de Rousseau. Mais il croit être assez prêt de la vérité. Il le déduit de certains détails biographiques sur la jeunesse de Jean-Jacques, de certaines lettres de la même époque¹⁷.

Que va faire le jeune homme accusé de vol, continue son défenseur¹⁸. Dans un moment où il ne réfléchit pas, où son altruisme n'est pas en éveil contre son égoïsme, il saisit le seul moyen de salut, il ment, il s'obstine à mentir, il accuse une innocente pour sauver un enjeu immense et éviter une honte ineffaçable. Est-ce l'acte d'un mal-faiteur endurci¹⁹ ?

Wieland ne plaide pas non coupable ; il réclame des circonstances atténuantes. Ainsi, il arrive à toucher à ce que l'on pourrait nommer l'Absolu dans la psychologie de Rousseau vue par son défenseur : c'est la peur d'être couvert de honte, autrement dit, l'orgueil, la fierté²⁰. Wieland estime que très naturellement Rousseau a attaché beaucoup plus d'importance à son honneur à lui qu'à l'honneur de Marianne²¹. Point de vue, ajoute l'Allemand, qui n'est pas valable pour la juridiction civile ou pénale, mais bien pour le jugement philosophique. Car il y a une différence entre Rousseau et une petite servante quelconque. Certes, Wieland ne croit pas qu'une petite domestique, parce que domestique, soit une quantité moralement négligeable. Mais rien ne permet de faire de Marianne un être d'exception²². Cela a son importance. La gravité d'un péché est partiellement commandée par la qualité de la victime. Ce qu'il n'aurait pas pardonné à lui-même, Wieland se sent porté à le pardonner à Jean-Jacques²³.

Du reste, il faut ramener la situation à des données certaines²⁴. Il ne faut pas voir en Rousseau un homme qui bafoue un amour pur. Il ne s'agissait que de désir physique. La vertu n'est pas en cause ; pas d'avantage, le vice²⁵. Il ne faut pas reprocher trop durement à ce garçon son obstination dans le mensonge. Une âme comme la sienne

17. en somme, ainsi qu'il le dira plus tard (XXXII, 100), exclusivement d'écrits accessibles à tous les lecteurs.

18. XXXII, 84.

19. *Ib.*, 85.

20. *Ib.*, 85, 88, 91.

21. *Ib.*, 86.

22. *Ib.*, 87.

23. *Ib.*, 88.

24. *Ib.*, 89.

25. *Ib.*, 90.

où tout est subordonné à la crainte de l'opprobre²⁶ devait nécessairement rester dans la voie où elle s'était une fois engagée. « La nature l'avait doué de force d'âme. Quoi d'étonnant que, dans une situation si pressante, il rassemble toute sa force pour ne pas s'abandonner lui-même ? » N'a-t-il pas souffert en agissant ainsi ? Rien ne permet de dire non. Mais tout pousse à une réponse affirmative. Rousseau a été homme, il n'a pas été un monstre ; et il avait l'âge où même de futurs criminels endurcis ne sont pas dépourvus de sensibilité. Rousseau²⁷ a commis un acte dont un être d'une trempe moyenne n'aurait pas eu la force. Il a péché parce qu'il avait des qualités.

Après ces considérations psychologiques, il faut encore rechercher dans quelle mesure Jean-Jacques est responsable des suites de son attitude²⁸. Même si Marianne a péri, moralement ou physiquement, ce que rien ne prouve, est-ce la faute de Rousseau ? Si le geste de celui-ci a eu des conséquences heureuses, grâce à tel enchaînement de circonstances, est-ce le mérite du jeune menteur ? Non. Donc, l'hypothèse contraire trouvera une réponse également négative. Rousseau a-t-il voulu que Marianne fût chassée ? Non. N'est-ce pas plutôt au maître de la servante qu'il faut reprocher de l'avoir chassée²⁹ ? Jean-Jacques n'est responsable, s'il l'est, que du départ de la jeune fille. Quant aux autres suites, elles dépendent en partie de la conduite de Marianne, en partie du jeu des causes et des effets, c'est-à-dire de situations où nous ne comptons que comme instruments.

Après avoir cherché à dégager ainsi la vraie valeur de cette anecdote, Wieland montre par un dernier trait le peu de perspicacité psychologique de Becker. Rousseau, dit son défenseur³⁰, était une nature trop vigoureuse pour que cette blessure ne se fût pas fermée. La cicatrice est restée, bien entendu. Mais³¹ la vie, son activité, sa variété, son intérêt, l'ont emporté sur des scrupules qui auraient été exagérés. —

Comme Wieland le notera trois mois plus tard³², son plaidoyer en faveur de Rousseau est bien fondé. Des compléments d'information fournis par Iselin dans ses *Éphémérides* le montrent. Et encore plus

26. *Ib.*, 91.

27. *Ib.*, 92.

28. *Ib.*, 93.

29. *Ib.*, 94.

30. *Ib.*, 96.

31. *Ib.*, 97.

32. *Ib.*, 109 ss.

tard une justification plus éclatante est réservée à l'avocat intelligent et généreux. Les *Confessions* et les *Rêveries* paraissent enfin³³ et lui donnent raison sur tous les points essentiels³⁴. On aurait pu croire que Wieland avait utilisé pour son étude une copie des *Confessions*³⁵. D'après celles-ci, la scène se passe à Turin dans la maison de la comtesse de Vercellis, décédée. L'homme de condition est le comte de la Roque³⁶. La Marianne des *Éphémérides* s'appelle Marion³⁷. Wieland insiste ensuite sur les erreurs contenues dans le texte qu'il a discuté. Il souligne notamment³⁸ que dans les *Confessions* il n'est pas question de l'amour de Jean-Jacques pour Marion, ni que la jeune fille fût chassée ignominieusement, ni qu'elle disparût sans plus laisser la moindre trace. Le seul point de quelque importance sur lequel Wieland se soit trompé, est la place de Rousseau dans la maison de M. de la Roque : il ne jouissait pas d'une situation aussi privilégiée que le suppose son apologiste. —

Wieland s'est intéressé encore à un autre point de la biographie du Genevois. Il a voulu voir clair dans les nouvelles contradictoires qui circulaient sur les derniers instants de Jean-Jacques.

D'après des données fournies par le *Christliche Magazin*¹, Rousseau mourant aurait dit qu'il quittait cette vie sans avoir rien à se reprocher ; qu'il remerciait Dieu de pouvoir lui rendre une âme qui était aussi pure qu'au moment de la naissance. Wieland aperçoit l'opposition entre ce propos et les reproches incessants que Rousseau se serait faits au sujet de Marianne. L'Allemand ne croit ni à l'un, ni aux autres. Il dit avec raison qu'aucun mortel, fût-il le plus vertueux, le plus saint², ne peut parler ainsi à son créateur. — Quant aux tortures éprouvées par la conscience de Jean-Jacques, on sait comment Wieland, bon psychologue, les ramène à leurs justes proportions.

Pour donner une force encore accrue à sa manière de voir, il ren-

33. *Ib.*, 99.

34. Musset-Pathay, XIV, 127-132.

35. *Hempel*, XXXII, 101.

36. *Ib.*, 102.

37. *Ib.*, 103.

38. *Ib.*, 105.

1. *Ib.*, XXXII, 94 s. ; *Aka A.* I. XIV, 125.

2. *Hempel*, XXXII, 96.

voie³ à la *Relation des derniers jours de M. J.-J. Rousseau et des circonstances de sa mort*, publiée en 1779, à Neuchâtel par « M. Le Bègue de Presles, docteur en médecine de la Faculté de Paris »⁴. Wieland traduit le passage essentiel de ce texte⁵. Il en ressort que Mme Rousseau, seule auprès du mourant, n'a pas retenu les propos de son mari. Rien de ce que Le Bègue a pu apprendre ne confirme les paroles emphatiques attribuées à l'agonisant. Wieland fait confiance à la relation du médecin. Pour plus de sûreté, il ajoute un supplément d'information apporté par Magellan, gentilhomme portugais⁶. Ces pages, à vrai dire, sont un tableau de l'existence de Jean-Jacques d'Ermenonville, mais ne parlent que très peu de sa mort. Ce pendant elles protestent contre la majeure partie de ce que les journaux relatent des derniers moments de Rousseau. —

Wieland a écrit à la suite de ces recherches deux études d'une allure plus générale. L'une s'appelle : *Questions de morale. Dans quelle mesure la crainte de compromettre la portée d'un enseignement oblige-t-elle de ménager de son vivant un grand moraliste jouissant de la vénération générale*¹? L'autre a pour titre : *Dans quelle mesure convient-il de faire connaître les actes répréhensibles d'hommes éminents*²? Les deux textes précisent avec plus d'ampleur l'opinion de Wieland.

Le premier article montre que Rousseau — car c'est bien lui qui paraît visé dans certain passage³ — n'agit pas seulement par ses écrits, mais encore par sa vie. C'est la raison profonde de l'apologie entreprise. Dans le second texte Wieland touche encore à ce point⁴. Puis il affirme avec force que le Genevois aimait sincèrement la vertu et la vérité⁵. Autrement, l'« anthropophobie » qui s'exhale dans *Rousseau juge de Jean-Jacques* n'aurait pas laissé rayonner tant de bonté, de vérité, de pureté morale, de réconfort. Au moment d'écrire

3. *Ib.*, 97-98.

4. cf. *Aka* A, I, c., 125.

5. *I. c.*.

6. *Aka*, I, XIV, 437-445.

1. *Hempel*, XXXII, 139-148.

2. *Ib.*, 115-138.

3. *Ib.*, 141.

4. *Ib.*, 124.

5. *Ib.*, 122.

son étude, Wieland ne connaît pas encore les *Confessions*. Mais il ne doute pas qu'elles ne soient un livre sincère⁶.

La question de la sincérité de Rousseau a son importance. Il ne s'agit pas d'un inconnu quelconque et de son culte pour la vérité et la vertu. Il s'agit de Jean-Jacques Rousseau⁷, très grand écrivain, homme des plus rares talents, esprit de première grandeur, éminent par l'énergie de son imagination, la vigueur de son intelligence, l'éloquence enflammée de son style.

Et le caractère de l'homme ? Wieland complète-t-il le portrait moral qu'il a esquissé de Jean-Jacques ? Lui reconnaît-il d'autres qualités que la fierté, la vigueur, le goût pour ce qui est grand ? Oui. Il sera question de ce Rousseau qu'a façonné la vie que l'on sait.

Jean-Jacques a vécu en homme⁸ conscient de la pureté de son cœur. Il a été amer, aigri, parfois. Mais ce n'est pas un état d'âme créé par des remords. Il a eu un cœur débordant d'amour, une sensibilité trop vive, toujours blessée ; il a dû vivre parmi des hommes qui ont toujours déçu son attente ; il a été amené à les craindre et éviter ; il n'est pas arrivé au point de les haïr⁹. De là son amertume ou plutôt son exaspération. Rousseau a connu jusqu'à la folie de la persécution¹⁰. Aussi, y a-t-il de l'indulgence dans le ton de Wieland parlant de Jean-Jacques inconséquent envers lui-même¹¹. — Ajoutons la caractéristique tracée antérieurement. Tous ces déboires ne lui ont pas fait abandonner ses convictions. Il a cru à la vertu¹², aimé le Vrai et le Beau à une époque qui, éprise de jeux d'esprit, se plaisait à présenter tout tantôt comme vérité, tantôt comme erreur. Spirituel et éloquent comme Sénèque, il a préféré tenir le rôle d'Épictète ; il a

6. *Ib.*, 134.

7. *Ib.*, 123.

8. *Ib.*, 129.

9. Wieland ne veut pas employer le terme « Menschenhasser » et forge un mot nouveau : « Menschenscheuer ».

10. *Ib.*, 122.

11. « Die moralische Wahrheit, sagt Rousseau, ist nicht was ist, sondern was gut ist ; das Böse sollte nicht seyn, und man muss es auch nicht gestehen, zumal, wenn ihm das Eingeständnis eine Wirkung gibt, die es sonst nicht gehabt hätte » (Meister, *Von der natürlichen Moral...*; ...von Hrn. Sch^{ooo} übersezt... und mit einigen Anmerkungen begleitet von C. M. Wieland, Leipzig, 1789, p. 189 s.). Puis, note de Wieland, p. 190 : « Dieser Maxime zufolge hätte der gute Hanns Jacob einen Theil seiner Confessionen in petto behalten sollen ».

12. XXXII, 67,

poussé le respect de ses principes jusqu'au plus grand désintéressement matériel; il a eu le courage de braver l'opinion publique et la mode, alors que la vérité et la simple humanité étaient des pierres d'achoppement¹³. On le voit : le tempérament vigoureux, le caractère fortement trempé de Rousseau ont résisté aux vicissitudes d'une existence tourmentée. —

La vie de Jean-Jacques doit renforcer les effets de ses écrits¹⁴. Quels sont ces effets ?

Rousseau a été par ses œuvres le champion de la noblesse de l'homme. Il a renforcé dans les lecteurs capables de le suivre le dégoût de tout ce qui est indigne de cette noblesse. Il a voulu que l'on aimât la sagesse et les obligations qu'impose la loi morale. Là, aucun écrivain du XVIII^e siècle ne l'a égalé. Rousseau a notamment forcé le respect d'une certaine catégorie de gens du monde¹⁵. La conviction qu'il a été sincère est une épine à leur pied. Mais quel soulagement pour eux lorsqu'une petite anecdote les dégage de l'obligation de croire à la vertu et de frémir.

Rousseau convaincu et sincère, ou Rousseau sophiste, avocat de la cause perdue qui a nom Vérité et Vertu, voilà le problème en face duquel l'historien de Jean-Jacques se trouve placé. L'opinion publique dans la mesure où elle est impartiale s'est décidée pour la première manière de voir. Elle commence à prévaloir en France où le Genevois a été si longtemps méconnu. Elle est adoptée par Wieland¹⁶.

*
**

Wieland reconnaît dans le Genevois un sensitif et un individualiste¹, un homme de très hautes qualités intellectuelles, mais qui a souffert par moments de déséquilibre mental. La folie de la persécution le hante. Parfois, la justesse de ses vues en a été faussée. Mais Wieland ne pense ici qu'à Rousseau jugeant l'attitude de tels de ses contemporains; il ne vise pas les constructions idéologiques de Jean-Jacques. Et avant tout, il estime que la valeur de l'homme n'est pas

13. *Ib.*, 68.

14. *Ib.*, 124.

15. *Ib.*, 128.

16. *Ib.*, 123.

1. En 1782, il le nomme « berühmter und ehrwürdiger Sonderling » (XXXVIII, 569).

atteinte par cette anomalie psychologique. Après une vie tourmentée, parsemée d'embûches, où l'égoïsme devient par instants tout-puissant, Rousseau se présente dans une lumière qui force l'admiration, le respect, l'affection. Il fuit ses semblables, mais reste l'ami des hommes. Il aime la vérité et la vertu et souffre pour elles. Cette vie est une ascension morale.

Dans l'effort de l'écrivain, la pensée morale prime également. Sans doute, l'auteur qu'est le Genevois porte un très grand nom et a enrichi la langue française de formes nouvelles². Mais cette valeur esthétique n'est pas l'essentiel. Le fond de l'œuvre compte davantage. Par suite de la raison qui mène Wieland à cette attitude, certains problèmes cessent de l'intéresser. Qu'on jette un regard d'ensemble sur sa position en face des écrits de Rousseau. On s'aperçoit que telles parties de cette œuvre passent à l'arrière-plan. Les investigations vouées à l'homme primitif, les discussions « académiques » sur les bienfaits ou les malheurs semés par la civilisation ne retiennent plus guère l'attention de Wieland. La pensée politique de Jean-Jacques travaille l'esprit de l'Allemand, le confirme dans son républicanisme réel, mais si rarement exprimé. Cependant, Rousseau est avant tout l'auteur d'écrits qui veulent la renaissance de certaines valeurs morales. Ici, l'œuvre est considérée sous un angle très particulier : Wieland est tenté de quitter le plan de l'esthétique. Il a peine à séparer ces livres de leur auteur. Il ne voudrait leur attribuer que la valeur qu'il pourra reconnaître à l'homme. Le livre est sur le point d'être jugé comme le serait une action. C'est le signe qui marque de façon éclatante que l'homme l'intéresse plus que l'œuvre. Rousseau n'est plus écrivain. Il devient apôtre.

Non pas l'apôtre d'une nouvelle façon de saisir le monde extérieur par le sentiment. Wieland n'est pas Werther. Il n'éprouve pas le besoin de vivifier la nature par le sentiment. Le panthéisme lyrique n'est pas son fait. Le centre de ses préoccupations, c'est l'homme, très souvent l'homme social. Rousseau est pour Wieland le réformateur des relations que l'homme a avec l'homme. Mais il ne faut guère encore songer à leur aspect politique. Jean-Jacques est aux yeux de Wieland avant 1789 essentiellement le novateur qui veut affranchir ces rapports des influences mondaines, veut les placer sous le signe de la vérité et de la bonté, en un mot sous celui de la vertu. Wieland a été une nature moins généreuse, moins combattive que

2. XXXVIII, 14,

Rousseau. Il est pourtant permis d'affirmer qu'en disant oui à ce culte de la vertu, il a suivi des goûts bien à lui. Guidé par cette parenté d'esprit, il a saisi l'essentiel de Rousseau qui ne voulait pas détruire, mais régénérer.

La morale de Jean-Jacques est fondée sur la notion de Dieu; celle de Wieland, sur la notion d'utilité sociale. Mais comme la pensée religieuse de Rousseau était tolérante et sans étroitesse et que l'Allemand ignorait le fanatisme, cette divergence ne s'est pas élargie en fossé, en abîme qui sépare. En plus, il ne faut pas oublier les origines protestantes des deux hommes.

Les rapports entre Dieu et l'homme baignent chez Rousseau dans la même atmosphère que ceux entre l'homme et l'homme : il y a « émancipation du sentiment » (Gundolf). Le culte du sentiment répondait à une des aspirations primitives profondes de l'âme de Wieland. Dans l'émancipation, il trouvait de quoi nourrir ses exigences d'esprit critique.

Dans Wieland se mêlent le rationalisme et le mysticisme. On peut le rapprocher de Voltaire et de Rousseau. Mais chez Voltaire il y a, au gré de l'Allemand, trop d'émancipation et trop peu de sentiment. Chez Rousseau, celui-ci se manifeste ouvertement. D'où l'adhésion plus complète de Wieland. Puis, chez Voltaire, il y a trop d'âpre pessimisme; chez Rousseau souffle un vent d'optimisme. Voltaire homme appelle trop de réserves de la part de Wieland; en outre, le seigneur de Ferney avait crocs et griffes pour se défendre. Rousseau apparaît à l'Allemand comme étant d'une essence plus noble et ayant besoin d'être défendu — et Wieland se donne à cette tâche comme s'il devait se porter au secours d'un parent aimé³.

3. Certains contemporains semblent avoir senti cette parenté. Voici la lettre significative qu'écrivit à Wieland un médecin de Rothenburg sur la Fulda, le 23 II. 1782 (*Cottascher Morgenblatt*, 1855, 879-880); le défenseur de Rousseau n'a pourtant dû goûter que médiocrement certains passages de cette missive. En effet, après avoir fait à Wieland compliment de son étude sur Jean-Jacques, le scripteur continue: « Wie wäre es, vortrefflicher Mann, wenn Sie, der Sie nach und nach mit den Jahren doch auch älter werden, wenn Sie der Dichtkunst entsagten, *Oberon* Ihr letztes Gedicht seyn liessen? Man sagte dann mit Recht: finis coronat opus; und singen will ja nichts helfen! Die Menschen sind noch zu schlecht oder eigentlich zu dumm und unsinnig, als dass sie itzt schon hören könnten auf den Gesang des Dichters. Die Menschen stecken noch im Block, und Sie, vortrefflicher und verehrungswürdiger Mann, können Sie daraus hauen. Sie wissen, was aus dem Blocke werden kann, soll und muss, Sie kennen die Wahrheit, Sie kennen die Welt,

Issu de la petite bourgeoisie, ayant vécu dans une république municipale, épris de vie simple, il se sentait plus près de Jean-Jacques que d'Arouet. Il parle moins souvent de la *Nouvelle Héloïse* que de *Candide*. Cela est exact, mais ne constitue pas une objection. La parole qu'il a dite à Frédéric Jacobi en 1771 est restée durablement vraie⁴. C'est pour Wieland et des esprits comme lui que Rousseau a écrit son grand roman.

Dans le culte de Wieland pour Rousseau, héraut d'un monde plus pur, on retrouve l'action des prestiges qui ont profondément ébranlé un si grand nombre de ses contemporains. Dans l'apologie prolixe, mais émue, convaincue et juste⁵ de l'Allemand, on retrouve l'admiration, la reconnaissance, la pitié, l'attachement qui ont inspiré tel poème de Hölderlin ou de Schiller.

Sie kennen den Menschen der Natur und der Kunst, Sie kennen die Quellen seines Glücks und seines Elends, Sie kennen die schwachen Seiten der Menschen, sind erfahren im Reden und sind ein guter Mann; wie wäre es? wenn Sie — es versteht sich, nicht wie ein kalter Prediger der Tugend und Weisheit, sondern im Ernst und hoher Einfalt aus der innersten Fülle Ihres Herzens zu den Menschen redeten und sie Wahrheit lehrten — am Abend Ihres Lebens die Wahrheit lehrten, die Sie so reichlich am Morgen und Mittag Ihres Lebens aus der Natur und dem Menschen aller Zeiten sammelten — es wäre gut! — und für Ihr Herz gibt es wohl kein stärkeres Argument ».

4. cf. plus haut, p. 387.

5. cf. Lanson, *Hist.*, p. 774: Rousseau « champion de la vertu », individualiste et sensitif; p. 790; vigueur du sens moral,

CHAPITRE V.

RÈGLES ET DOCTRINES LITTÉRAIRES.

L'esthétique au sens philosophique du terme n'est pas en question, ici. Il sera plus simplement traité des voies et moyens par les-

1. Bibliographie. F. Baldensperger, *Gessner en France* (R. H. L., 1903, 437 ss.).

Louis P. Betz, dans la *Bodmerdenkschrift*, 1930, 163 ss..

P. Bonnefon, Ch. Perrault, *Attérateur et académicien*, R. H. L., XII, 549-610.

F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique*, 2 vol., 1922, Paris.

F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, 1933.

E. Ermatinger, *Die deutsche Lyrik*, I, Leipzig, 1921.

A. Fuchs, *Abderiten; Opéra*.

H. Gillot, *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Nancy, 1914.

G. Lanson, *Boileau*, Paris, 1914.

W. de Ierber, *L'influence de Clément Marot aux 17^e et 18^e siècles*, Lausanne-Paris, 1920.

H. Lichtenberger, *Introduction dans Goethe, Drame de jeunesse*, trad. Herrmann, éd. Moutaigne, Paris, 1929.

D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1907.

H. Potez, *L'élégie en France avant le romantisme*, Paris, 1898.

H. Rigault, *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1859.

Sainte-Beuve, *Lettres inédites de l'abbé de Chaulieu*, dans les *Causeries du lundi*, I, Paris, 1852.

F. Saran, *Deutsche Versichre*, Munich, 1937.

Schlüter, *Studien über die Reimtechnik Wielands*; Diss., Marburg, 1900.

B. Seuffert, *Der junge Goethe und Wieland* (Zeitschr. f.

quels un écrivain cherche à s'exprimer : il s'agit de métier. L'esthétique théorique ne sera évoquée que subsidiairement².

Les doctrines littéraires françaises ont en premier lieu de l'importance pour Wieland créateur et théoricien. Wieland historien s'en est occupé bien moins. Il est vrai que l'aspect purement historique ne devait guère plus avoir d'attrait après les investigations faites au nom de l'instinct qui veut produire.

La tragédie d'un côté, le conte et l'épître en vers de l'autre, sont après 1772³, avec leurs assises théoriques plus ou moins larges et profondes, les seuls genres littéraires français qui aient influencé Wieland créateur et dont il parle en même temps comme théoricien. Sur le plan purement théorique, il faut ajouter quelques remarques sur le drame. Du point de vue exclusivement historique, seule la *Querelle des anciens et des modernes* a sollicité l'attention de l'Allemand.

I.

En touchant à ce grand sujet qu'est la tragédie classique française on évoque toute l'esthétique classique française. A côté de Racine — Corneille n'existe guère pour Wieland —, Boileau surgit, mais aussi Aristote et Horace⁴. Cependant, Descartes reste invisible.

En effet, Wieland est hostile à toute spéculation métaphysique ; il ne se sent pas poussé à scruter jusqu'aux bases de l'esthétique clas-

deutsches Altertum, XXVI, 252-287).

— *Wielands höfische Dichtungen* (*Euphoriou*, I, 520-540, 693-717).

Hugo P. Thieme, *Essai sur l'histoire du vers français*, Paris, 1916.

Veit Valentin, *Goethe, Gotik und Knittelvers* (*Zeitschr. f. vergl. Lit.-Gesch.*, N. F. IX (1896), 281-294).

G. Weigand, *Traité de versification française*, Bromberg, 1863.

G. Witkop, *Die deutschen Lyriker*, I, Leipzig, 1921.

2. Pour les détails sur celle-ci, cf. la partie X : « Wieland et la pensée française ».

3. Avant cette date, il faut noter l'influence de la poésie française, celle du conte de fées satirique de Hamilton, celle de Diderot, théoricien du drame.

4. Pour la documentation précise, cf. Fuchs, *Abderiten*, introduction et le commentaire relatif à VII, 45, 13-46, 19.

sique française. Il voulait bien analyser lucidement les moyens qui menaient le plus sûrement au but voulu. Mais il haussait les épaules quand on lui demandait le dernier pourquoi de l'effet d'une œuvre d'art. Quelque part, en parlant esthétique, il renvoie au « sentiment intérieur » comme principe de ces émotions⁵. C'est un subterfuge, une faillite. Aussi, ne se rendait-il probablement pas compte que « l'étude exclusive de l'homme moral »⁶ par la tragédie de Corneille et de Racine est d'essence cartésienne ; et en dépit de certain passage des *Abderitains*, il n'admet pas l'universalisme auquel croyait pouvoir prétendre le théâtre classique, forme d'art raisonnable issue du rationalisme cartésien⁸.

Dans son culte du classicisme français, Wieland suivait le mouvement de son époque et les enseignements reçus dès sa jeunesse⁹.

Il y trouvait un aliment pour son besoin de beauté et de clarté ; la filiation qui rattachait un Racine à un Euripide était comme une incantation magique au charme puissant ; le jeune homme sentait la valeur de ces œuvres qui le dédommageaient de la médiocrité des productions littéraires allemandes et pouvaient hâter l'éducation esthétique de son pays. Ces raisons toutes empiriques ont suffi pour lui faire aimer, étudier, défendre la doctrine classique française.

En dépit de son influence capitale, Boileau¹⁰ n'apparaît que dans quelques rares passages pour être évoqué par son nom. Et encore, il n'est pas cité comme le doctrinaire de la scène française ; Wieland fait appel à son autorité de grand styliste, d'irréprochable maître dans l'art de manier la langue et le vers. Boileau est l'ennemi juré de l'affectation et du faux esprit¹¹ ; il réclame la forme simple, aisée, pleine¹². Autrement dit, Wieland a en matière de style et de versification le souci du même Vrai et du même Beau que l'auteur de *l'Art poétique*. C'est un premier point de repère. Puis, il y a un autre

5. VII, 35.

6. Lanson, *Hist.*, 402.

7. cf plus haut, p. 307.

8. Lanson, *Hist.*, 430.

9. Betz, 166-167, 194, 195, 213.

10. *ibid.*, n° 2.962-2.964 ; Boileau, *Œuvres*, 3 vol., Paris, 1756 ; *ibid.*, n° 2.913-2.914 ; 2 vol., Londres, 1780.

11. XXXVIII, 47.

12. Seuffert, dans *Euphorion*, I, 767 ; puis lettre à Wezel, du 18 XII. 1773, Burkhardt, *Freundesgaben*, 93 s. Celle-ci contient sauf erreur, la seule allusion, entre 1772 et 1780, à Boileau moraliste.

rapprochement à faire — toujours d'après des documents où paraît le nom de Boileau — qui montre la parenté d'esprit de l'Allemand et du Français dans une deuxième question. Wieland conseille à tout poète de prendre l'inspiration comme point de départ de son travail, mais d'avoir ensuite recours à l'effort patient de la révision critique ¹³. Despréaux dit ¹⁴ que l'on n'est poète que de naissance; cependant, malgré les dons naturels, on a besoin de règles, de métier. En voyant sa propre expérience essentielle formulée et codifiée par Boileau, Wieland a dû se sentir fortement attiré vers lui et poussé à en scruter davantage la pensée.

Est-ce que Wieland a saisi ce fond essentiel de la doctrine classique française qu'est son naturalisme? Sans doute, puisque l'exposé dramaturgique fait par Démocrite-Wieland ¹ proclame que la nature fournit au poète la matière première. Il est vrai qu'il y a ennoblissement de cette matière par le travail de l'écrivain. Mais la sphère du réel et du possible ne doit pas être quittée. Depuis le jour où il a cessé de fréquenter les séraphins et les personnes pieuses et décadées, Wieland n'a guère procédé autrement dans ses œuvres. Même *Perronte* ou *Obéron* ne contiennent pas de merveilleux psychologique; seul le merveilleux physique y a trouvé place. Boileau a fustigé les exaltés et les mièvres qui vers 1660 ont faussé la nature dans leurs livres. A un certain moment, Wieland avait besoin d'une leçon pareille. Despréaux, avec d'autres, la lui a donnée.

L'Allemand savait donc par expérience où le manque de raison et de bon sens pouvait mener un auteur. Il savait aussi, ou l'apprenait, que ces deux termes n'étaient pas nécessairement synonymes de sécheresse et d'étroitesse de l'esprit et du cœur ². Il y a chance qu'il ait interprété avec justesse les passages où l'esthéticien français parle de cette « raison » et de ce « bon sens » qui devaient simplement conduire à la vérité, c'est-à-dire au respect de la nature ³. Le prisme qu'est le tempérament de l'écrivain a beau auréoler la nature d'un halo aux couleurs nuancées et changeantes, le principe reste valable et respecté. Wieland écrit quelquefois « par fantaisie », déploie « son agilité

13. cf. la deuxième source indiquée à la note précédente.

14. *Art poétique*, I, v. 4.; Lanson, *Boileau*, 91.

1. VII, 45.

2. Lanson, *Boileau*, 96.

3. *Ib.*, 95.

ou ses grâces devant le public », gestes interdits au poète classique¹. Mais il sait s'arrêter avant de fausser la vérité. Boileau sans nul doute a contribué à empêcher Wieland de faire le pas qui mène de la forme fantaisiste au fond fantastique. Voilà, je crois, comment l'auteur d'un *Obéron* a su concilier son penchant personnel avec les doctrines classiques françaises. —

S'il arrive au naturalisme de Wieland de s'enfermer dans des limites plus étroites que les grandes œuvres classiques de chez nous, à quoi faut-il attribuer ce resserrement ? Si l'Allemand écrit une tragédie — son livret d'opéra d'*Alceste* — qui est faible, où faut-il chercher les responsabilités ? C'est dans l'influence affadissante de la musique interprétée trop mesquinement, dans l'attrait capiteux d'un conformisme de cour, dans l'esprit de toute une époque et dans un tempérament qui n'aimait pas ce qui était violent, tragique, extrême. Mais il ne faut pas accuser Wieland d'avoir ignoré les règles formulées par Boileau et appliquées par Racine. Il faut seulement l'accuser de ne pas les avoir saisies dans toute leur portée.

Wieland connaissait fort bien l'esthétique du théâtre classique français.

Voici comment il en parle dans les *Abderitains*¹.

Le point de départ de la tragédie est une donnée fournie par la nature, mais que la raison vient élaguer et ordonner. L'âme humaine, nuancée, individualisée, conséquente envers elle-même, offrant cependant des aspects universellement valables, formera l'essence et l'unique ressort de l'œuvre. Au centre de l'œuvre il y a donc l'homme. Mais de son côté, l'œuvre doit également agir sur l'homme : pré-occupations de moraliste. — Par son agencement, la tragédie doit être un organisme autonome qui se développe et se déroule d'après ses propres lois. La simplicité du plan est imperieusement requise ; c'est le reflet très imprécis et affaibli des trois unités ; en respectant les bienséances, l'œuvre d'art ne faussera pourtant pas la nature.

La conformité à une moyenne juste est encore réclamée dans l'emploi des procédés qui assureront le succès de la pièce auprès du spectateur. Ces effets seront préparés avec science. Mais l'auteur évitera ceux qui seront trop violents. Le plaisir reste la suprême loi.

1. *Ib.* 96.

1. Pour la documentation détaillée, cf. Fuchs, *Abderiten*, introduction et le commentaire relatif à VII, 45, 13-46, 19.

Le langage se tiendra éloigné de la boursoufflure et de la platitude. Il ne sera pas naturaliste; il ne sera même pas réaliste. Il faut la stylisation sous le signe de la noblesse. Le mot évocateur, créateur de réactions fortes dans l'âme du public, devra pourtant être trouvé. Ainsi l'on fera naître de la beauté qui est grandeur et ordre. L'entreprise est difficile; à sa base se trouve l'enthousiasme créateur; mais ensuite sonnera l'heure, sonneront les heures des coups de lime patients².

Les Grecs ont leur part à ces théories. Dans la critique de *Götz* à la même époque, Aristote non pas Boileau, est opposé comme autorité au jeune *Stürmer* qu'était Goethe. Puis, il y a — autre signe de l'influence grecque — l'ordre dans lequel les *Abdérîtains* présentent ce sujet. Dans une certaine mesure l'exposé suit l'enchaînement de la *Poétique* du Stagirite. La forte ordonnance du plan où pourtant les trois unités ne sont évoquées que de très loin, la recherche de l'effet scénique sont d'autre part des points où Athènes et Paris semblent avoir mêlé leurs sollicitations. Mais c'est incontestablement de France que vient le culte des bienséances, le souci de plaire aux spectateurs, la place centrale de la psychologie — le drame grec est plus riche en action —, et enfin la définition du langage idéal.

*Alceste*³, bien que livret d'opéra, montre l'application pratique que Wieland fait de ces théories. Ce texte est partiellement écrit en opposition avec l'esthétique grecque. « Cela n'est pas un mérite; c'est un sacrifice que chaque poète est obligé d'offrir, malgré lui, au génie de son époque »⁴. De son propre aven, Wieland sacrifie le naturel et le vrai, il idéalise, mais ne caractérise pas⁵; il biffe la scène où l'*Alceste* d'Euripide éclate en sanglots devant son lit nuptial, il édulcore le caractère de l'Hercule du poète grec. « Mon Hercule, dit Wieland, est l'Hercule de Prodicus, le héros à qui sa valeur ouvrit la route de l'Olympe. » La dispute d'*Alceste* et de *Phérès* disparaît également. Elle relève d'une psychologie vraie et a sa place justifiée dans l'économie du drame d'Euripide. Mais comme elle ne portait pas témoignage pour la beauté morale de l'humanité, elle est condamnée par l'Allemand. Les bienséances risquent de tuer trop facilement la

2. cf. aussi la lettre à Wezel, cité plus haut.

3. Voir la première phrase des *Lettres sur Alceste* et Fuchs, *Opéra*, p. 625 ss..

4. XXIX, 57.

5. Seuffert, *l. c.*, 268-269.

vie intense et multiple. Wieland ne s'en aperçoit pas ou ne veut pas s'en apercevoir. Les principes développés dans les *Abdérains* pouvaient passer pour une esthétique de l'élagage, de la concentration. Dans la pratique, ils mènent à une poétique de la faiblesse.

« Poètes, qui vivez sur nos restes »⁶, gronde Euripide dans *Les dieux, les héros et Wieland* du jeune Goethe. Et en effet, Wieland avait trahi l'esprit des Grecs en éliminant de son *Alceste* tout ce qui est combat. Mais il était également allé à l'encontre du génie du classicisme français.

Il avait oublié que la théorie classique française ne fermait nullement la porte à la vigueur, à l'analyse impitoyable des derniers recoins de l'âme humaine. Partant de cette vision fausse, de cette idéalisation au rabais, il avait cru devoir corriger les Grecs. Il admire Sophocle et Eschyle, mais reproche à Euripide son réalisme⁷.

Wieland auteur d'*Alceste* a été entraîné dans une fausse voie par son tempérament personnel et par le milieu pour lequel il travaillait. Cruellement et avec justesse, le jeune Goethe a mis le doigt sur la plaie. « Meine Fürstin » fait-il dire à son Wieland qui cherche un argument contre la colère et les remontrances d'une Alceste plus authentique que la sienne ; et Goethe-Euripide de préciser que pour Wieland tout « se réduit à savoir mutiler la nature et la vérité pour les adapter aux mœurs, aux conventions du théâtre et à des règles élaborées morceau par morceau »⁸. L'hellénisme du jeune Goethe ne représente pas l'esprit grec dans sa vérité historique⁹. Du moins il ne pêche pas par manque de vigueur. Goethe n'a pas eu de titres suffisants pour attaquer la conception que Wieland avait des Grecs¹⁰. Mais il possédait tous les titres pour se dresser comme le champion de l'art. L'art est de la vie rendue sensible avec une intensité accrue. Le classicisme n'est viable qu'à condition d'être de la force matée. Wieland n'avait pas le droit de renoncer consciemment à la simplicité de la nature naïve par égard pour le goût corrompu de ses contemporains¹¹.

6. trad. Herrmann.

7. « platte, rohe, ostadische Natur » (XXIX, 67).

8. trad. Herrmann.

9. Lichtenberger, p. XXVII.

10. Lichtenberger, dans la préface, p. XXVII, de *Les dieux, les héros et Wieland*, édition Montaigne, Paris, 1929.

11. Seuffert, l. c., 276.

Pour assigner leur vraie place aux théories développées dans les *Abderitains* et appliquées avec quelques défaillances dans *Alceste*, il ne faut pas perdre de vue certaines conditions historiques. Wieland était alors en pleine lutte contre le « Sturm und Drang »¹². Puis, un Euripide ne pouvait pas développer de vues qui ne fussent classiques. Wieland ne sera pas en contradiction avec lui-même lorsque, à d'autres occasions, il formulera des critiques à l'égard du classicisme français et dira nettement qu'il ne représente pas la seule doctrine esthétique possible.

Wieland défendait la tragédie française comme discipline artistique et école du bon goût¹³; il estimait que sa nation pouvait tirer bénéfice de ces enseignements¹⁴ comme les Corneille et Racine avaient profité des anciens à une époque où les Français n'étaient pas en mesure de leur fournir des modèles¹⁵. Mais Wieland n'écrivit pas moins que le naturel était l'apanage de Shakespeare¹⁶ et la belle simplicité, celui des Grecs¹⁷. A son gré, la force gothique était supérieure à un classicisme qui n'eût été élégant¹⁸. C'est dire que cet Allemand voit les dangers de la poétique française : elle risque de faire naître des œuvres ennuyeuses, monotones, dépourvues d'action et d'attrait, devenant facilement inintelligibles pour la plupart des spectateurs. Elles courent le risque de devenir déclamatoires et froides¹⁹. La psychologie, la morale, le langage prendront vite un caractère conventionnel. Et puis Wieland voit que la tragédie de Racine et de ses successeurs est le produit d'un tempérament, d'un milieu national déterminés, et qu'elle ne correspond pas aux besoins de l'esprit germanique²⁰. Cependant, le critique reste assez serein et lucide pour protester contre l'opposition que faisait au théâtre français un patriotisme mal compris²¹. Après les campagnes de Lessing, pareille atti-

12. Fuchs, *Abderiten*, index : Sturm und Drang.

13. XXXVIII, 110, 119.

14. *Ibid.*, 112, 113.

15. *Ibid.*, 13.

16. *Ibid.*, 119.

17. *Ibid.*.

18. *Ibid.*, 115.

19. cf. Seuffert, *Proleg.*, VI, 851 qui renvoie aux notes ajoutées par Wieland à une communication sur l'acteur Molé; Wieland y parle du « französische Geschmack... der ein Pathos zur Tragödie fordert, das bei uns für affectiert gehalten werden würde ».

20. XXXVIII, 123 s..

21. XXXVII, 126.

tude décèle une force et une rectitude de pensée auxquelles il convient de rendre sincèrement hommage. Ce libéralisme profite, à l'occasion, à un Shakespeare. Il réserve en bonne logique une place au drame.

Le drame et sa théorie sont depuis longtemps familiers à Wieland. En 1760, il avait écrit une *Clémentine de Poretta* d'après la doctrine alors nouvelle de Diderot. A Weimar, l'auteur des *Entretiens sur le fils naturel* mêle son influence d'esthéticien et de prédicateur laïque à celle de Rousseau. Vers 1773, le théâtre est pour Wieland « une école de vertu et de morale » : « Hans Jakob Rousseau » applaudirait, à l'en croire¹. D'autre part, le *Père de famille* et des pièces semblables font couler des « larmes versées par la vertu ». Aussi, c'est en faveur de la scène que Wieland prend position dans la querelle sur la valeur morale du théâtre : élégamment, il ajoute que cette controverse n'existe pas à Weimar du fait de la présence d'Anne-Amélie². A la même époque, Diderot, théoricien du drame, est évoqué dans une lettre où Wieland fait la critique du *Thamos* de von Gebler³ : le premier acte fait espérer un tout parfait, d'autant plus que le nœud et le dénouement sont préparés dès le début et permettent de prévoir⁴ approximativement la marche de la pièce. Diderot voit là un avantage, plutôt qu'un défaut, à condition que la pièce offre de l'intérêt par la grandeur des caractères et des événements. — Diderot se retrouve encore dans une certaine mesure — et en compagnie du Genevois — lorsque Wieland dit ensuite que la pièce de von Gebler mériterait d'être vue principalement par des rois et des princes. — Sept mois plus tard⁵, l'auteur du *Fils naturel* réapparaît : que von Gebler suive les conseils de l'*Art dramatique* du Français et de la *Poétique* d'Aristote en dessinant ses caractères et qu'il évite aussi bien les figures idéales que les diables. Le Grec et le Français se complètent ici : l'un réclame des caractères qui ne soient ni trop vertueux, ni trop immoraux⁶. L'autre ne veut pas que les caractères représentés dans un drame forment contraste⁷. Enfin, les vues de l'auteur du *Fils naturel* sont encore présentes à l'esprit de Wieland lors-

1. A von Gebler, 2 XI. 1772, *D. D.*, II, 12.

2. XXXVIII, 212.

3. 10 I. 1773, à von Gebler; *D. B.*, II, 14.

4. *De la poésie dramatique*, XI; *De l'intérêt* (Assezat, VII, 341).

5. Le 30 VIII. 1773 à von Gebler, *D. B.*, II, 28.

6. cf. Fuchs, *Abderiten*, commentaire de VII, 45, 30.

7. cf. *De la poésie dramatique*, chap. *Des caractères* où Diderot s'élève contre l'emploi des « contrastes des caractères » (Assezat, VII, 354).

qu'il écrit, à l'époque approximative de cette correspondance avec von Gebler, que Gœthe n'a pas songé à faire un plan d'après l'esthétique de Diderot en écrivant son *Gatz*⁸. Le Français apparaît, là, comme un des maîtres de l'esthétique littéraire.

Pourquoi cette place faite à Diderot ? Pourquoi, par exemple, l'encouragement adressé, ailleurs, à Engel qui doit cultiver le drame bourgeois et la comédie larmoyante ? Parce que Wieland, « Hofrat und Prinzenhofmeister » comme dit Gœthe, était obligé d'exercer une action pédagogique — individuelle⁹ ou sociale — aussi soutenue que possible¹⁰ ; parce que le drame qui se rapproche du goût anglais promet au spectateur une action plus vivante, un intérêt plus soutenu, une vérité plus saisissante que la tragédie régulière¹¹ ; autrement dit, parce que mieux que le pompeux théâtre classique, ce genre correspond à la situation et aux mœurs du public allemand¹². —

Ce qui compte pour Wieland placé en face d'une œuvre d'art, c'est l'intensité, la force de l'effet produit¹³. Il juge toute création artistique d'après ses lois à elle. Le critique qu'il est a trouvé ainsi la seule voie qui lui permit d'être juste et d'augmenter en même temps ses joies esthétiques.

Dans ce chapitre sur les doctrines littéraires françaises, Marmontel peut réclamer une place. Le cas que Wieland fait de ce théoricien sans originalité la réduit du reste à ses justes proportions. C'est dire que Marmontel ne figure ici qu'à titre de mémoire. Il est cité¹⁴ pour les *Chefs-d'œuvre dramatiques* richement illustrés où, dans des *Discours préliminaires*, Marmontel parle des genres tragique, comique et lyrique. Bertuch, commerçant aux aguets de ce qu'il croyait être une bonne affaire, a publié des extraits de ces dissertations esthétiques. Wieland dit que ce sont des observations et réflexions qui ne sont sans doute pas nouvelles, mais peuvent encore être utiles. Il estime que les lecteurs ont été habitués à une nourriture plus substantielle par la *Dramaturgie* de Lessing. Pourtant l'un

8. XXXVIII, 377.

9. A l'égard des princes de Weimar ; cf. Seuffert, *Vierteljahrschr.* I, 396.

10. XXXVIII, 124, 211.

11. *Ibid.*, 120.

12. *Ibid.*, 179.

13. *Ibid.*, 372.

14. XXXVIII, 391.

ou l'autre goûtera les textes offerts par Bertuch comme complément de la *Poétique française* de Marmontel.

II.

Wieland, à vrai dire, n'a guère eu intérêt à recourir à ce traité, abstraction faite peut-être de l'*Arant-propos*, bref historique des poétiques à travers les époques et les nations, depuis Aristote à la Motte-Houdar. Marmontel ne peut même pas se vanter d'avoir appris à Wieland du nouveau sur le style marotique dont avait déjà traité l'*Encyclopédie*¹. Sur cette question, l'Allemand s'était instruit à d'autres sources.

En 1782², il fournit certaines précisions sur le style marotique. Celui-ci est différent du style de la tragédie et du grand lyrisme, de la langue de la comédie relevée et de celle de la bonne compagnie. La définition est trop sèche : avant tout elle est négative. Un exemple serait précieux. Or, en 1798³, Wieland parle de Marot pour caractériser la forme de la *Titanomachie* écrite en 1775. Ce poème « burlesque » doit montrer ce que serait l'équivalent allemand du style marotique français. Mais il ne faut pas oublier que Wieland voit Marot à travers Hamilton, Voltaire et, notamment, à travers Chaulieu⁴. Depuis longtemps, Wieland avait cultivé celui-ci⁵. Dans une épître poétique à Hamilton, Chaulieu avait défini la manière de Marot : c'est une poésie enjonnée, sans obscurité ni raillerie trop mordante ; elle n'a rien de rustique, tout au contraire, elle est un modèle de badinage⁶. Et ainsi que le dit une poésie adressée à la duchesse du Maine, Marot possède avec quelques autres poètes

« le tour naïf, où, sans grand ornement,
en mots précis, s'exprimait noblement
au bon vieux temps une juste pensée »⁷.

Cette poésie claire, faite de simplicité, de bonne humeur, de bon sens, recherche, avec quelque archaïsme dans le vocabulaire et la ver-

1. cf. art. « Marotique », par Marmontel.

2. XXXVIII, 28.

3. La note XXIX, 239, date de 1798 ; cf. Seuffert, *Proleg.*, VI, n° 1.193.

4. XXXVIII, 37 ; sur Chaulieu et Marot, cf. Lerber, p. 72 ss..

5. Lettre à Zimmermann, 8 XI. 1762 ; A. Br., II, 195.

6. Chaulieu I, 164-165.

7. Chaulieu I, 190.

sification, la manière de parler des honnêtes gens. Elle plaît à Wieland.

Chaulieu a raison dans ce qu'il dit de Marot, mais reste incomplet. Il omet de rappeler la grossièreté de fond, la complication de forme par quoi le poète du XVI^e siècle fait songer aux rhétoriciens du moyen âge finissant. Probablement Wieland s'est aperçu de cette lacune. Mais de propos délibéré, en parlant du style marotique, il ne songe pas au lourd appareil allégorique, aux rimes par trop savantes, aux formes fixes⁸, aux obscénités de cette œuvre du XVI^e siècle. Aussi ne faut-il pas regarder de trop près les rapports historiques entre Marot et le genre qui, chez Wieland et les Français, s'appelle marotique. Il faut tout simplement le considérer comme un style badin, plaisant, familier⁹. Le terme ne prétend pas évoquer tous les aspects de l'œuvre de l'auteur de la Renaissance.

Ces règles françaises, l'Allemand les a adaptées à ses propres besoins. Ce ton du style marotique français « ne se prend que dans le monde, et dans un monde choisi », dit Marmontel dans la *Poétique*¹⁰. D'après l'*Encyclopédie*, le marotisme doit aller à la recherche « de la naïveté, du génie et de l'art d'assortir des idées riantes avec simplicité » ; le burlesque est rejeté¹¹. Le dictionnaire rejoint les préceptes que Wieland avait recueillis chez Chaulieu¹². Or, le poète de la *Titanomachie* a recours à la bouffonnerie, à l'extravagance, au ridicule. Puis il y a une deuxième divergence, moins grave, il est vrai, entre Wieland et les Français. L'épithète de *marotique* propose de s'inspirer du passé. L'Allemand a obéi à cette invitation dans une mesure plus large que ses modèles¹³. Pourtant, il ne faut pas voir ici une influence de Hans Sachs, en dépit des dires de Wieland lui-même¹⁴. Ce qui rappelle dans la *Titanomachie* la manière du cordonnier de Nuremberg, ce sont des idiotismes dialectaux, des éléments de poésie populaire et des archaïsmes puisés à droite et à gauche¹⁵.

Le marotisme de Wieland remplace par la sève et le mouvement l'élégance qu'il perd par rapport à son modèle français. S'il est moins

8. Chaulieu *l. c.*, parle de « Virelei, Chant-royal et ballade ».

9. XXXVIII, 37.

10. II, 539.

11. art. « Marotique ».

12. cf. plus haut, p. 438.

13. cf. p. ex. Chaulieu I, 111-113.

14. cf. plus haut, p. 9.

15. XXXVIII, 37-38.

mondain, il est d'autre part plus coloré. Sous la main de Wieland le style marotique devient un style d'allure plus populaire, mais il est manié par un artiste savant, lucide, lettré. Ces deux différences : archaïsme plus prononcé, verve plus drue, tenaient à des particularités de la vie allemande : le salon littéraire y était une institution inconnue ; et puis, dans l'Allemagne du sud le dialecte est plus familier à l'honnête homme qu'en France.

A peine deux années après la *Titanomachie*, en 1777, dans le style badin du *Conte d'été*, le procédé ne fait plus songer à Hans Sachs. Le maniement du vers est trop souple, l'effet plaisant n'est pas obtenu par des archaïsmes ou des idiotismes allemands, mais par des emprunts faits à d'autres langues — au français, à l'anglais, à l'italien, au latin, voire au russe¹⁶. Ce qui s'y trouve de burlesque montre que Wieland plongeait des racines dans beaucoup d'autres sols en dehors de celui qu'était le passé national. L'influence du maître chanteur de Nuremberg ne se retrouvera chez Wieland guère plus que dans certains essais historiques¹⁷ ; sous une forme poétique elle se manifestera bien davantage chez Goethe qui composera la *Mission poétique de Hans Sachs*, l'*Épiphanie*, la *Légende*¹⁸. Wieland était décidément trop francisé pour adopter et cultiver durablement la manière rocailleuse de Hans Sachs. Il quitte le style de la *Titanomachie*¹⁹ et va dans la direction qui aboutit à *Obéron* ; il fait à sa façon le chemin qui mènera Goethe de *Gatz* à *Iphigénie*, c'est-à-dire qui l'éloigne des formes d'art trop fortement inspirées par le passé germanique. Ces hommes sans préventions nationales se souciaient fort peu d'antarchie poétique.



Le marotisme, tant français qu'allemand, est une formule trop étroite pour enfermer toute l'œuvre poétique de Wieland. Rien que le subjectivisme inhérent au genre, interdit d'en user par exemple dans

16. cf. vers 491, 810 pour le français ; 201 pour l'anglais ; 823 pour l'italien ; 303, 843, 1.211 pour le latin ; 246 pour le russe.

17. XXXV, 273 ss..

18. *Jubil.-Ausgabe*, I, 263, 96, 260.

19. M. Seuffert, *ProL.*, V, n° 481, renvoyant au *T. M.*, 1777, II, 272-275, voit une œuvre de Wieland dans *Belline stirbt*, « Probe einer komischen Epöe », bien que Wieland présente cet extrait comme le travail d'un jeune auteur. Dans le cas où M. Seuffert aurait raison, l'emploi partiel de l'alexandrin serait significatif comme réaction contre Hans Sachs.

Gyron le Courtois ou même dans *Obéron*, bien plus fantaisiste pourtant que l'histoire de la dame de Maloanc. Aussi faut-il chercher quelles influences françaises ont pu agir sur les vers de Wieland là où il faut écarter résolument tout apport marotique.

Et tout d'abord, qu'était la poésie française représentée par les Hamilton, les Parny, les Dorat, les Voltaire, d'autres encore qu'a pratiqués et goûtés par Wieland¹ ?

« Bon sens, finesse, urbanité, précision, esprit, malice » en formaient le fond² d'où la vie individuelle était bannie³. Le terme abstrait et général remplace le mot propre, concret, pittoresque ; la notation colorée devient expression algébrique, la périphrase règne ; l'ordre synthétique se transforme en ordre analytique ; le langage de la passion fait place au langage de la raison⁴. « Ce n'est partout qu'élégance, correction, tours ingénieux et déclamations simples et grandes », dit Mathieu Marais pour caractériser la facture de la *Henriade*⁵. Ce jugement sur une œuvre particulière dit l'essentiel sur la forme d'une poésie qui savait « coudre une rime piquante à une pensée légère et fine »⁶.

Cette poésie était faite d'esprit presque exclusivement. Une clarté tout intellectuelle la caractérise. Est-ce encore de la poésie ? Cela peut, semble-t-il, se soutenir⁷. Un Hölderlin est tout entier ébranlé, submergé par l'afflux des sentiments multiples qu'un vers fait naître ; c'est là le suprême bonheur de ce type de poète. Voltaire connaît les moments les plus riches de son existence en voyant l'esprit rester lucide et « au-dessus de la mêlée » des sensations, des sentiments, des événements. Là aussi, il y a une vie extraordinairement intense ; là aussi, la condition essentielle de l'œuvre d'art est réalisée. Là aussi, une poésie est possible.

Mais lorsqu'un poète pénétré de pareille conception veut faire une place au sentiment, il n'arrive trop souvent qu'à la rhétorique pompeuse, à des souvenirs livresques qui enveloppent une disserta-

1. Pour la documentation, cf. plus haut, p. 310 s., 324 ss.

2. Petit de Julleville, dans Petit de Julleville, VI, 643.

3. Brunetière, I, 28 s.

4. *Ib.*, 45-46.

5. Petit de Julleville, 644.

6. *Ib.*, 645, à propos des poésies fugitives de Voltaire.

7. cf. M. Lanson qui, dans la dernière édition de son *Histoire*, p. 644, parle, à propos du 18^e siècle, d'une « poésie de l'esprit », après avoir montré dans ses éditions antérieures « un peu de dureté » pour cette même époque,

tion psychologique ou morale. Aussi est-il significatif que Wieland n'ait pas une parole d'éloge pour J.-B. Rousseau : pourtant, celui-ci était considéré par son époque comme un très grand poète⁸. Wieland a certainement vu ce que cette œuvre avait de factice. Il a goûté davantage les poètes légers, mondains. Il y sentait l'unité de la forme et du fond. Il y trouvait ce dont il avait besoin, ce dont il portait en lui le goût. En 1771⁹, il loue J.-G. Jacobi d'être arrivé à une grande aisance, à une grande souplesse dans le maniement de sa langue. Les Français, dit-il, vont bientôt être dépassés. Le propos montre ce que Wieland cherchait chez ses voisins d'outre-Rhin. —

Qu'on y prenne garde pourtant. Ce que l'on serait tenté d'appeler des influences en enfermant dans ce terme je ne sais quelle idée d'hétéronomie, ne sont que des encouragements donnés à des aspirations toutes personnelles. Que cherche Wieland après s'être trouvé, la période mystique une fois passée ? C'est la joie de vivre et de se sentir vivre, de jouer, d'être souple, de mettre en mouvement toutes ses facultés, tous ses dons. Un équivalent littéraire de ces dispositions s'offrait à lui dans une langue et un vers maniés avec science et agilité et revêtant de leur chatoiement le jeu des pensées, des sensations, des sentiments.

La poésie française et certaine poésie allemande formée d'après des modèles français¹ lui montraient à quoi pouvait arriver un bon ouvrier du vers. Le fond n'a pour ainsi dire plus d'importance chez les poètes français de l'époque. Il est éternellement le même. Ce qui compte, c'est la forme. C'est là que Wieland a pu voir ou entrevoir qu'il était possible d'écrire des vers pour le plaisir d'en écrire. Le maniement de la langue devient la chose essentielle. Pour Wieland c'est tellement vrai qu'il choisit pour sujets des contes de fées, des récits merveilleux. Le peu de poids qu'a le fond de ses poèmes ne provient pas du fait que l'auteur était un esprit superficiel. Il provient du fait que le fond devenait un prétexte pour la forme. Aussi, Goethe pouvait-il écrire que Wieland avait conféré par son travail une valeur très grande à des sujets banals².

Si l'aisance, la souplesse, le jeu sont ce que l'Allemand a prisé

8. Petit de Julleville, VI, 640.

9. *A. B.*, III, 43.

1. Witkop, I, 86, 91 ; Ermatinger, I, 10,

2. *Logenrede*.

le plus chez les Français, comment ces qualités se présentent-elles chez lui ? Avec une allure bien personnelle. Wieland ne recherche pas comme primordial le trait prestement lancé ; plutôt conteur qu'épigrammatiste, il aime être malicieux, mais ne veut pas blesser : de là des reprises, des atténuations ; il s'écoute bien volontiers bavarder, d'où d'autres développements. Ainsi naît une période plus longue et plus compliquée, mais nullement dépourvue de charme. L'allure du vers, elle aussi, est moins rapide, bien qu'elle ne pêche aucunement par lourdeur. Quant à la rime, elle est traitée avec le plus grand soin, comme le veut Boileau³. On le voit : l'assouplissement dont bénéficie la poésie de Wieland se manifeste moins sur le plan intellectuel que par la recherche des qualités sonores, musicales, sensibles du vers. C'est par ces préoccupations que le Wieland de la maturité est resté en contact avec la poésie française : car le fond de celle-ci ne pouvait plus rien lui donner après que sa hantise érotique fut passée. Il est certain, ne serait-ce qu'en vertu de ses contacts avec Gœthe et Herder, que Wieland a fort bien vu qu'il y avait une poésie plus complète que celle des Dorat, des Parny et de leurs semblables. La confrontation de ces auteurs avec Wieland doit chercher à montrer en quoi le poète du *Chant de l'oiselet* ou d'*Obéron* est encore de l'école française et en quoi il n'en est plus. L'enquête portera sur la forme et sur le fond.

Voyci Wieland mettant le doigt sur une des plaies de cette poésie française en soulignant la pauvreté de son vocabulaire en termes concrets⁴. L'allemand, dit-il, est une langue poétique bien plus riche, non pas en vertu de sa suavité, mais parce qu'elle dispose de plus de termes dont la sonorité fait naître, par elle seule, des images, des émotions, des sensations, des passions. L'allemand est la langue des onomatopées, notamment quand il s'agit d'évoquer les aspects somptueux et terrifiants de la nature, ou de peindre les agitations fortes d'une âme. Ce vocabulaire est utilement secondé par une syntaxe très souple, très libérale dans l'ordre où se placent les mots.

Continuant l'inventaire des ressources lyriques de son idiome national⁵, Wieland parle de la variété des rythmes qu'il offre. Il oppose l'allemand à l'italien pour dire les possibilités rythmiques de sa langue maternelle. Sur la valeur comparée de l'allemand et du français il se borne à une généralisation bien vague : la poésie allemande

3. Seuffert, dans *Euphorion*, I, 709 s..

4. XXXVIII, 106, à rapprocher de 188.

5. *Ib.*, 188.

jouit de libertés plus grandes que la poésie française⁶. Qu'est-ce à dire ? Le poète allemand est-il moins enserré dans des conventions et bienséances mondaines ? Le champ de ses explorations est-il plus vaste ? Ou bien les règles de prosodie sont-elles moins tyranniques ? Aucune réponse précise n'est possible. Il n'en reste pas moins nécessaire de réserver une place à l'étude du rythme dans la poésie française. La question est d'une importance très grande. Dans le vers français, le rythme est plus faiblement marqué pour l'oreille que dans le vers allemand⁷. Dans la poésie allemande comme dans les poésies latine ou grecque, on peut parler d'iambes, d'anapestes, de dactyles...⁸ Bien que les pieds y soient mesurés d'après des principes différents, l'accent tonique d'une part, la quantité de l'autre. Or, en français, « la quantité des syllabes est bien faible et indifférente pour la formation du vers⁹. Même l'accent tonique y est beaucoup moins sensible qu'en allemand... »¹⁰. Aussi, « parler en français d'iambes ou d'anapestes, c'est risquer, a priori, de fausser le problème par une comparaison que rien ne justifie »¹⁰. « Les vers français n'exigent pas un ordre fixe, mais seulement une relation proportionnelle et une succession harmonieuse de syllabes accentuées et de syllabes inaccentuées »¹¹. La cadence du vers français est moins soulignée par les accents toniques des syllabes que par le poids que la raison ou la passion confère à tel mot¹². Le vers français agit par des moyens rythmiques qui sont moins immédiatement sensibles que ceux du vers allemand. Les effets du premier sont essentiellement dus à l'analyse opérée par l'intellect. Puisque Wieland, un Allemand, est en jeu, il semble opportun de citer, ici, textuellement l'éloge que M. Lanson fait à M. Thieme dans la *Préface de l'Essai sur l'Histoire du vers français*¹³ : « Vous faites bien voir l'opposition de la conception allemande et de la conception française de notre vers : les philologues d'outre-Rhin ramenant tout à l'accent et à la quantité, et chez nous le « principe logique-mathématique » dominant en général ».

6. *Ib.*, « die Vorteile einer ungleich grösseren Freiheit, deren unsere Dichtkunst geniesst ».

7. Weigand, 6.

8. excepté la rime.

9. *Ib.*, 10 et 49, 50.

10. Bruneau-Brunot, 701.

11. Weigand, 10.

12. Thieme, 48.

13, p. IX.

Wieland était-il, en l'occurrence, « philologue d'outre-Rhin » ? A-t-il saisi dans le vers français cette cadence plus discrète dont on a si souvent contesté l'existence ? ¹⁴ Il n'y a guère qu'un Français qui puisse sentir à la lecture muette et faire ressortir à la déclamation les dernières finesses d'un vers français ¹⁵. Or, Wieland n'avait pas eu de grands contacts personnels avec des Français qui auraient pu l'initier à ces subtilités. Par là, il était en état d'infériorité en face d'une œuvre en vers français. Mais il avait sa sensibilité d'artiste intuitif ; et puis — qu'on ne crie pas au pédantisme sacrilège — il y avait des poétiques, des traités de prosodie. Précisément, sa bibliothèque contenait celui de l'abbé d'Olivet ¹⁶. Là, il pouvait apprendre ¹⁷ qu'au XVI^e siècle on avait tenté en France une poésie en vers mesurés « à la manière des Grecs et des Latins » ¹⁸, mais que ces essais avaient cessé après « Passerat, Desportes, Rapin et Scévole de Sainte-Marthe » ¹⁹. D'Olivet dit ²⁰ : « Pour les Grecs et les Romains, la Prosodie était une obligation étroite. Pour nous, si l'on veut, elle ne sera qu'une délicatesse, qu'une beauté accessoire, soit dans notre prononciation, soit dans nos écrits ». Beauté, délicatesse auxquelles Wieland homme des nuances n'était pas insensible. Aucun doute qu'arrivé à ce passage chez l'excellent abbé, il n'ait continué à lire. Il rencontra bientôt une page qui lui révélait l'essence de la prosodie française ²¹ : l'accent prosodique remplacé par l'accent oratoire. C'est par la raison ou la passion que les inflexions de la voix sont commandées dans le vers français ²². « Certainement, conclut l'abbé, l'harmonie a de

14. Weigand, p. 6.

15. cf. M. Lanson, dans la préface, p. IX, de Thieme.

16. *catal.*, n° 62.

17. d'Olivet, édition 1824, Paris, chez Delalain.

18. p. 5.

19. p. 7.

20. p. 8.

21. p. 15 : « J'ai consulté, au défaut des livres, quantité de personnes qui parlent bien et qui tiennent, soit de la réflexion, soit de l'usage, tout ce qu'il faut pour bien parler. Or ils sont tous convenus que notre langue ne connaissait point l'accent prosodique, et que la même syllabe qu'on élève dans une phrase, pouvait être baissée dans une autre. Aussi, est-ce une ancienne maxime que, pour bien parler français il ne faut point avoir d'accent. Par là, sans doute, on n'a pas voulu faire entendre qu'il fallût être monotone. On a seulement voulu nous dire que c'était à l'accent oratoire à régler notre prononciation, et à y mettre toute la variété dont elle peut avoir besoin. »

22. *Ib.*

grands charmes : mais celle qui naît de l'accent oratoire ne vaut-elle pas celle qui naît de l'accent prosodique ? »²³.

Vers la fin de son étude²⁴, d'Olivet fait marcher de pair le nombre oratoire dans la prose des anciens, et le même nombre dans les vers français. Les Grecs et les Latins « n'avaient point de règles fixes pour la distribution des longues et des brèves dans leur prose ; mais ils ne laissaient pas de les distribuer avec art : et nos poètes ont la même facilité, d'où résultent les mêmes avantages. » Les Français ont même un avantage marqué sur les anciens : « Nous ne sommes pas obligés, comme eux, continue l'abbé, de former et d'assembler des pieds ; mais... il nous suffit de mettre ensemble, ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, suivant le besoin. » —

Le nombre oratoire ou pathétique, voilà donc l'essentiel dans la prosodie française. Le nombre oratoire : Wieland en parle à propos de Démosthène, de Cicéron et de vers allemands. Le poète allemand doit tendre à deux buts, à l'harmonie et au nombre²⁵. Wieland formule la même exigence lorsque ailleurs²⁶ il parle d'harmonie et de rythme. Quand le poète aura donné ces deux qualités à son vers, on pourra lire ceux-ci comme s'il s'agissait de prose animée. Ils resteront des vers²⁷.

À défaut de mètre imposé par la prosodie, Wieland admet le rythme dicté par le sens du discours ou par les réactions psychologiques de l'orateur²⁸. Il voyait le centre de la question du rythme poétique français.

Ce n'est pas que Wieland n'ait profondément senti les avantages d'une prosodie telle que la lui offraient le grec, le latin ou l'allemand. Il a goûté avec la joie subtile du parfait connaisseur les beautés d'un vers aux accents expressivement marqués²⁹. Pourtant, dans ses propres vers, il ne cherche pas à tirer parti de tous les moyens que sa langue maternelle mettait à sa disposition. Dans son œuvre, il n'y a pas de strophes antiques comme chez Klopstock ; l'hexamètre est chez lui un péché de jeunesse ; ses « vers libres » ont une accentuation rythmique moins forte que ceux de Goethe ou de Hölderlin. Pour Wieland poète, Wieland praticien si j'ose dire, les possibilités rythmiques

23. *Ib.*.

24. p. 51.

25. XXXVIII, 188 : « Wohlklang und Numerus ».

26. XVII, 8, 11, 13.

27. *Ib.*, 9.

28. *Ib.*.

29. Un bon exemple, XXXVII, 80.

de la langue allemande ne mènent pas au vers aussi nettement scandé que chez tels autres poètes. Elles aboutissent au principe du nombre oratoire.

Wieland n'a pas voulu bouleverser les âmes par ses poèmes. Il a voulu divertir, avec un peu d'agréable didactisme. Il a voulu voir ce qu'il saurait obtenir comme versificateur. Il lui a fallu un style de conversation, un style de conte ou de récit fait sur le ton d'un homme du monde. Ce mode d'expression, il l'a porté à la perfection, menant à bien la tâche entreprise par Hagedorn et Gellert³⁰, adaptant à ses besoins à lui ce que la formule du nombre oratoire pouvait avoir de trop pompeux.

Il faut remarquer que la liberté de ces vers ne va pas à l'encontre du génie de la langue poétique allemande : le « Knittelvers » chez Goethe suit une loi analogue : lui aussi est « construit d'après le principe de l'accentuation ; le nombre des syllabes est variable »³¹ comme celui de ses temps forts. Lui aussi est placé entre le vers libre du type employé dans *Ganymède* ou *Prométhée*, et le vers de forme fixe dans *Iphigénie* ou dans la *Dédicace* de *Faust*. En choisissant le « Knittelvers », Goethe a obéi à la nécessité de créer pour chaque mouvement de la pensée ou du sentiment un revêtement adéquat. Sans le savoir, il est parti d'un vers de provenance française, précisément le « Knittelvers » de Hans Sachs, et l'a transformé selon l'esprit de la poésie allemande³². Wieland, l'auteur d'œuvres qui vont des *Contes comiques* à *Obéron*, a subi la même obligation, mais en ayant recours à des modèles dont il connaissait l'origine française : ce sont des poètes légers français, des Allemands inspirés par La Fontaine, peut-être c'est La Fontaine lui-même ; enfin, il y a une influence italienne, celle de l'Arioste dont la forme sera imitée très librement dans *Obéron*³³. Wieland s'explique dans la préface de la première édition du *Nouvel Amadis*, de 1771³⁴. Il veut la liberté de pouvoir faire des vers de six, cinq ou quatre pieds, et d'user, selon son gré, tantôt de l'anapeste, tantôt de l'iambe. Il ne se trouve plus obligé de rejeter une foule de termes et de locutions dont l'allure rythmique va à l'encontre des iambes. Que dit d'Olivet ? « Nous ne sommes pas obli-

30. Saran, 330.

31. Saran, 332.

32. Valentin, 283 ss.

33. Saran, 330.

34. XVII. 8.

gés... de former et d'assembler des pieds; mais... il nous suffit de mettre ensemble ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, suivant le besoin »³⁵. C'est le nombre oratoire qui deviendra chez Wieland l'allure librement et discrètement rythmé d'un récit³⁶.

Derrière l'Arioste surgit, avec son influence directe ou indirecte, la technique française. Par la voie latine Wieland arrive au même but que Goethe par la voie allemande. Le contact avec les Français et l'Italien ne l'a pas poussé hors du domaine du vers allemand. L'impulsion étrangère n'a jamais induit Wieland à faire violence au génie de son idiome national. Fait remarquable : Wieland, si décrié pour avoir subi tant d'influences non allemandes, n'a pas écrit d'ottaverrimes régulières, ni de sonnet comme maint autre poète que l'on dit plus authentiquement allemand. On répliquera que Wieland a adopté cette technique d'apparence nonchalante parce qu'elle était conforme à son génie à lui. L'objection à sa valeur. Il n'en reste pas moins vrai que ce génie individuel ne perd pas le contact avec le génie national.

Chez les Français, Wieland a en premier lieu appris qu'on pouvait manier la langue et le vers avec une aisance et une légèreté expressives. Il a cherché à en faire autant en allemand; pour cette besogne il a mis à contribution les ressources supplémentaires de son idiome national, la sonorité onomatopéique et l'accent tonique plus marqué.

Mais ce n'est qu'un des points par lesquels se manifeste l'esprit allemand de Wieland poète. Entre lui et la poésie française du XVII^e siècle finissant et du XVIII^e siècle, il n'y a pas que des différences de forme. Il y a dissemblance de fond. Des forces sociales interviennent ici, avec leurs conséquences psychologiques.

La vie des salons et la mondanité étaient moins développées en Allemagne qu'en France³⁷. En France, la vie aurait permis à Wieland de donner satisfaction à son besoin d'élégance mondaine, à son goût pour les tableaux gracieux observés sur le vif, à son érotisme de cerveau cultivé. En Allemagne le rêve a dû suppléer en grande partie à la réalité qui faisait défaut. Aussi l'érotisme de Wieland, allant en diminuant, mais existant jusqu'à l'époque d'*Aristippe*, s'exprime-

35. Olivet, p. 51.

36. *Obéron* contient de très beaux exemples de cette force discrète et expressive du rythme : rythme énergique : VI, 99-102; doux : V, 86; VI, 3; rapide : IV, 35; VI, 89.

37. XXXVIII, 161.

t-il avec plus d'intensité évocatrice que chez les poètes français. Ceux-ci, plus ou moins saturés de ces jouissances, écrivaient d'après des souvenirs et tombaient trop facilement dans le poncif, dans le développement rhétorique. Wieland est plus personnel, plus évocateur, plus énergique³⁸; il a sa plume guidée par le désir, c'est-à-dire par une forme du sentiment. Ce sentiment, manifestation de l'individualisme, était tué en France par l'esprit de société³⁹, autrement que sur la rive droite du Rhin. De là, chez Wieland poète, des nuances psychologiques qui font défaut aux Dorat, Bonnard, Piron... Ce sont l'humour dans le *Conte d'été* ou le *Conte d'hiver*⁴⁰, la gaité qui ne craint pas de s'exprimer et de rire comme le peuple dans la *Titanomachie* ou dans *Perronte*⁴¹, l'attachement au pays natal⁴², l'abandon à une passion dévorante encore dans le *Conte d'hiver*⁴³, le culte pathétique de l'amitié dans *Gyron*, l'amour absolu d'Huon et de Rézia, enfin le sentiment de la nature.

Celui-ci mérite une mention spéciale. Ce n'est pas que la France du XVIII^e siècle ait manqué de se sentiment⁴⁴. Mais son expression poétique a été faussée par des influences qui venaient précisément des salons; en outre elle a été viciée par des souvenirs littéraires. Si Wieland a été plus vrai que les Français, si chez lui la nature n'est pas réduite à la formule livresque, c'est que la personnalité était plus forte que ses modèles littéraires. Certes, il n'arrive pas à la précision presque scientifique d'un Brockes, ni à la formule de Goethe qui sait vivifier par ses états d'âme un monde extérieur vu et évoqué avec une exactitude qui saisit la variété des spectacles sans donner dans la mesquinerie. Mais il y a chez Wieland plus de fraîcheur⁴⁵, des perceptions plus immédiates que chez les Français. *Le Chant de Poi-*

38. cf. *Hann*, v. 21, 105 ss.; *Gandalin*, 1094 ss.; *Obéron*, VI 20-21, 32, 68, 97; VII, 16.

39. Brumetièrre, I, 38.

40. puis *Obéron* II, 32 ss.; VI, 25, 42 s.; *Hann*, v. 193 ss.; *Schah Lofo*, passim; *Gandalin*, 1.072 ss..

41. *Titanomachie*, Hempel XXIX, 240, 242; *Perronte*, v. 75 ss, 220 ss.

42. *Obéron*, IV, 22.

43. *Wintermädchen*, v. 972 ss.; 1.070.

44. Mornet, p. 16 s., et passim.

45. *Vogelsang*, v. 58 ss.; *Gandalin*, v. 1.586, 1.619.

selet, tels passages d'*Obéron* en témoignent ⁴⁶. Pour Wieland, la nature a sa vie à elle; point n'est besoin de lui donner une âme en faisant d'un arbre le monument d'une amitié, ou d'une ruine le symbole de la fragilité des choses humaines ⁴⁷. Le vice de la poésie française, c'est la prédominance du raisonnement, lequel est « chose fort différente du bon sens, appuyé sur la nature et sur l'observation » ⁴⁸. Le raisonnement met une distance trop grande entre le poète et la nature. Wieland poète ne raisonnant pas, est proche d'elle. Aussi n'est-ce pas chez lui que la nature « reste mensongère et froide quand il fallut l'exprimer en vers », ainsi que la critique est bien obligée ⁴⁹ de le reprocher aux Français.

Par des différences de forme qui sont un enrichissement, par des émotions plus fortes et plus variées qui en sont un autre, Wieland se distingue des Français. Il doit ces avantages aux qualités de la langue allemande et à sa propre personnalité. De beaucoup il dépasse ceux qui furent, en une langue étrangère, les maîtres de ses débuts. Richesse plus expressive du rythme, force du sentiment, la France les réacquerra plus tard. En langue étrangère, Wieland représente la poésie française à un stade plus évolué que dans son pays à elle. La transplantation de la poésie française en un terreau étranger a précipité une évolution qui, en France même, ne se fera que sous l'influence du temps. Wieland a gagné au contact de la France. Mais les rameaux qu'il a pris dans les jardins de chez nous pour les greffer sur ses arbres à lui, ont donné des fruits plus rapidement sous le ciel d'Allemagne. Ainsi, après un Hagedorn et les Anacréontiques, Wieland, étant d'abord lui-même et ensuite l'élève des Français, donne à la poésie allemande ce qui lui manquait encore : un charme tellement joli par son allure psychologique, tellement remplie de vie concrète, variée et gracieuse, et servie à un tel point par une facture ferme sous une apparente nonchalance, que l'on peut parler, que l'on est obligé de parler de mélodie nouvelle et de perfection.

46. *Obéron*, I, 19; VII, 48; III, 52; VI, 10; III, 57 en dépit de la formule mythologique. Il y a même du naturalisme au sens du 19^e siècle dans la vision et dans l'expression : *Vogelsang*, v. 265 ss.; *Obéron*, V, 37, 58; peut être cité ici, bien qu'il ne s'y agisse pas du sentiment de la nature.

47. Mornet, 294.

48. Petit de Julleville, VI, 638.

49. Mornet, 302.

III.

Dans l'aperçu historique qu'est l'avant-propos de la *Poétique* de Marmontel¹, Wieland avait pu trouver une allusion à la *Querelle des anciens et des modernes*. Elle a dû réveiller en lui des souvenirs remontant bien loin dans le passé. En effet, au plus tard à Zurich il avait entendu parler de cette grave dispute littéraire, plus que littéraire même, puisqu'elle opposait l'ensemble de deux civilisations. La *Poétique critique* de Breitinger avait emprunté à La Motte la théorie de la fable². Fontenelle récolte les éloges de Bodmer pour ses vues sur l'églogue³. Le patriarche de Zurich suivait, même, toute la *Querelle*. Tantôt il est du côté de Houdar de la Motte, de Fontenelle, de Saint-Evremond; tantôt de celui de Boileau et de Mme Dacier⁴.

Wieland a été doublement mêlé au litige. Il l'a été comme poète et comme historien. La position qu'il a prise comme auteur d'*Alceste*, est dictée en partie par des considérations historiques. Il a modifié les données de la tragédie antique parce qu'il a su que les mouvements psychologiques, leurs manifestations extérieures, le jugement qu'on porte à leur égard varient selon les peuples et les époques. Ce relativisme⁵, toutes contestables qu'ont été ses suites dans le cas particulier d'*Alceste*, est une preuve de courage. Wieland dit lui-même qu'en critiquant les sacro-saints anciens on risque d'être traité d'imbécile, de barbare et de criminel⁶. Cette attitude est encore une preuve d'impartialité et d'intelligence. Dans cette *Querelle des anciens et des modernes*, Wieland voit que la comparaison tentée exige « les connaissances les plus variées, un coup d'œil pénétrant et précis, un esprit sans partialité ni prévention »⁷. Il parle en homme qui a la notion juste des qualités qui font l'historien.

Ce n'est pas encore le lieu de parler de ce litige dans toute son ampleur¹. Pour l'instant il ne s'agit que de l'aspect littéraire de la querelle.

1. I, 6-7.

2. Betz, 209.

3. *Ib.*, 198.

4. *Ib.*, 193.

5. XXXVII, 11.

6. XXXVIII, 189.

7. XXXVII, 11.

1. cf. VII^e partie, chap. 1^{er}, fin.

Par quels noms les deux camps sont-ils représentés chez Wieland ? Les anciens le sont uniquement par Mme Dacier² et sa traduction d'Homère. La préface de cette *Odyssée* française est un document d'une certaine importance dans le dossier de la grande querelle et laisse entrevoir " la fougue avec laquelle l'excellente femme pourra défendre, le jour venu, ses chers anciens contre les faux jugements des modernes. Mais Wieland a-t-il connu le texte essentiel que sont les *Causes de la corruption du goût* ? Rien ne permet de l'affirmer.

Le parti adverse a délégué des champions plus nombreux. Wieland a certainement connu la position prise par Saint-Evremond et par Fontenelle. Il ne parle pas expressément des vues des deux Français en cette matière. Mais des allusions à certains points de l'esthétique littéraire de l'un et de l'autre permettent d'affirmer qu'il était informé de leurs conceptions³. L'abbé Terrasson est fustigé⁴. A telle page, La Motte est cité avec lui⁵. Cependant le nom qui semble résumer pour Wieland tout le procès est celui de Ch. Perrault, auteur du fameux *Parallèle*⁶. Il est nommé en 1774. Approximativement à la même époque — en 1773 — il apparaît encore⁷. Les *Abdéritains*⁸ contiennent une allusion à ces progrès techniques qui assurent la suprématie des modernes, à en croire ceux-ci. Il faut indubitablement songer à un des arguments soutenus dans le *Parallèle* en faveur de l'époque de Louis XIV, l'argument du perfectionnement que le temps apporte au savoir technique.

Le passage du roman satirique est révélateur. Wieland y parle d'Euripide présenté comme poète d'un talent puissant, d'un talent capable de subjuguier jusqu'à ces Béotiens de Thrace que sont les Abdéritains. En face de la poésie et du théâtre anciens représentés avec tant d'éclat par un homme, le théâtre et la poésie modernes ne sont évoqués que par un détail administratif, commercial : ce sont

2. *Amadis*, III, note 12.

3. Édit. 1761, pp. 3, 62.

4. Pour Saint-Evremond, plus rationaliste que sensible en matière d'art, cf. XXXVIII, 133 ; à certaine époque, vers 1765, Wieland faisait ses délices du philosophe français ; cf. Hassencamp, 54, 125 ; *RLC*, 1926, p. 324 ; pour Fontenelle, dont Wieland n'aime pas les bergers galants, XXXVIII, 143.

5. XXXVII, 84.

6. XXXVIII, 190.

7. XXXVII, 452.

8. XXXVIII, 190.

9. VII, 116.

les affiches qui annoncent le spectacle offert au public. Toute déformante, toute satirique qu'est cette confrontation, elle est significative. Qu'on se souvienne des noms des modernes cités, ça et là, par l'Allemand, qu'on les oppose, eux si petits, au grand nom d'Euripide: il apparaîtra que Wieland a bien saisi l'enjeu littéraire de la *Querelle*. Il a compris qu'on se battait pour la sauvegarde ou la destruction de la poésie. Du reste, les griefs qu'il formule à l'égard des modernes ne laissent aucun doute, et derrière les noms surgit le problème. —

Voici Saint-Evremond. Que lui reproche-t-il ? D'être trop rationaliste ¹⁰. Le Français oublie que l'œuvre d'art doit faire appel au sentiment, à la sensibilité, aussi bien qu'à l'esprit; il réduit les moyens de l'artiste et enferme ses possibilités d'action dans des limites trop étroites.

à Fontenelle ¹¹, il introduit dans sa poésie trop de mièvrerie. C'est la fin de toute vie quelque peu intense, donc de toute œuvre d'art. Wieland songe indubitablement au *Discours sur la nature de l'épique*. En opposant Fontenelle à Gessner, il se trompe sur la valeur des œuvres du Suisse. Mais il a au moins vu que chez celui-ci le sentiment était enfermé dans des bornes moins étroites que chez Fontenelle ¹². A-t-il d'autre part su quel dangereux goût de l'abstraction régnait dans les *Réflexions sur la poétique* ? S'est-il souvenu que pour Fontenelle la poésie n'avait que le « mérite de la difficulté vaincue » ? ¹³ A-t-il connu la *Digression sur les anciens et les modernes* ? Autant de questions auxquelles on ne peut répondre que par un « probablement » basé sur des conjectures.

Pour La Motte, la série des questions sans réponse certaine continue. Wieland a-t-il su que Houdar était encore plus dangereux, qu'il a eu la hardiesse d'aller jusqu'aux dernières conséquences enfermées dans la pensée d'un Fontenelle, qu'il veut supprimer le vers, qu'il le supprime réellement ? Aucun texte de Wieland ne parle de cette témérité sacrilège. Mais il est presque certain qu'il en a été informé. Comment ? Par le *Discours* préliminaire du deuxième *Edipe* de La Motte ? Par ses *Odes* en prose ? Par la *Préface* qu'écrivit

10. XXXVIII, 133. Bien qu'il n'y soit pas nommé, il est indubitablement visé; bien que se rapportant à l'opéra, sa manière de voir a une portée qui dépasse le genre; cf. Fuchs, *Opéra, RLC*, 1930, 617 ss..

11. XXXVIII, 143.

12. Baldensperger, *RHL*, 1903, p. 492.

13. Petit de Julleville, VI, 6.

Voltaire pour son *Œdipe* à lui¹⁴ ? Par Bodmer ? Je ne sais. En tout cas, la lutte contre le vers est, à côté de la dispute avec Mme Dacier, la seule raison qui ait pu assigner à Houdar une place parmi les modernes qu'énumère Wieland. Après Saint-Evremond et Fontenelle sapant le fond de l'œuvre poétique, La Motte en vint à la forme poétique, si tant est que *forme* et fond puissent être séparés et distingués. Toujours est-il que la tentative de La Motte montre brutalement de quoi il s'agit. —

Après l'attaque qui menaçait la poésie dans ses manifestations contemporaines, le danger était encore mis en évidence par des controverses menées sur le plan de l'histoire littéraire.

Il est regrettable que Wieland ne dise rien de l'*Iliade* traduite par La Motte, bien que le propos n'eût guère apporté de lumière nouvelle. Il est permis de supposer qu'il a lu les *Réflexions sur la critique*. Dans un jugement d'allure générale, Wieland reconnaît que Houdar n'a pas dit que des inepties sur les anciens¹⁵. Ces *Réflexions*¹⁶, en effet, ne s'attaquent pas avec parti pris à Homère et aux vieux auteurs. Elles posent au contraire des principes de critique littéraire que Wieland n'aurait pas reniés.

La seule mention que celui-ci fasse de la querelle particulière livrée autour d'Homère, est l'évocation de l'abbé Terrasson, « esprit sec et fermé à toute poésie »¹⁷. On voit comment Wieland réagit sur la doctrine que « rien ne prépare mieux que les mathématiques à bien juger des ouvrages d'esprit »¹⁸ et qui découvre dans la morale « l'âme des grands poèmes »¹⁹.

Tous ces gens veulent réduire la poésie à une fonction de l'esprit, rien que l'esprit. Ils font fi du rôle que tient nécessairement la personnalité humaine dans toute la richesse de ses dons. Ils rejettent les sentiments, les sensations et leur jeu libre et nuancé d'après les goûts et les besoins individuels. Les modernes n'ont pas vu que l'activité de l'artiste créateur suit ses lois particulières et qu'elle interrompt, brusque, fait dévier un développement qui semble dicté par un long passé.

14. Moland II, 53 ss.

15. XXXVIII, 190.

16. cf. le chapitre *De Vestimo des Anciens*.

17. XXXVII, 84.

18. Terrasson, *Dissertation critique sur l'Iliade*, préf. p. 65, cité Rigault.

418.

19. *Ib.*, p. 419.

Perrault plaide dans son *Parallèle* l'idée fausse qui se trouve à la base de toute la *Querelle*. Il est sans doute permis d'affirmer, d'après le passage déjà cité des *Abdéritaïns*²⁰, que Wieland a bien saisi l'importance du rôle du Français. Celui-ci, en effet, croit que la « Poésie » et l'« Éloquence » profitent de la loi du progrès exactement comme les « Arts et la Science ». Puis, il n'a pas le sens de la poésie. De là, les jugements si faux sur la valeur comparée des anciens et des modernes²¹. Wieland a compris la *Querelle des anciens et des modernes* dans son erreur initiale et dans les conséquences désastreuses de celle-ci. Il a mesuré la place et le poids du livre de Perrault. Cela lui a permis d'écrire que cette confrontation des Grecs avec les XVII^e et XVIII^e siècles péchait contre l'esprit scientifique et contre l'équité²². Cela l'a amené à parler de la « renommée fâcheuse » du *Parallèle*²³, — sans l'empêcher de reconnaître que sur tel point de détail l'auteur pouvait avoir raison²⁴. —

Ici une question se pose au sujet de Boileau. Les La Motte et les gens de son groupe ont suivi une marche qui avait son point de départ dans une époque où l'influence de Despréaux ne s'était pas encore fait sentir²⁵. Les modernes n'étaient que cartésiens. Cartésien, Boileau l'était également, mais en plus il était naturaliste et sentait la valeur esthétique des anciens. Wieland a-t-il saisi le rôle de l'auteur de l'*Art poétique*, l'homme qui sauvegardait le contact entre la poésie et la vie grâce à l'enseignement des Grecs et des Latins ? On peut croire à Wieland assez de finesse et de pénétration pour répondre affirmativement. Il a sans doute vu que la lutte contre les anciens exigeait la lutte contre Boileau qui avait puisé en Grèce et à Rome sa notion du Vrai et du Beau. —

Par les reproches faits aux champions des modernes, Wieland est moralement tenu à se montrer meilleur juge que ces contempteurs des Grecs et des Romains. Il y arrive. Sa connaissance de la langue d'Homère lui permet de juger sur pièces et de découvrir des beautés réelles et émouvantes là où un moderne ne voit que du verbiage : le

20. cf. plus haut, p. 452.

21. cf. Lanson, *Boileau*, 168-170.

22. XXXVII, 12.

23. XXXVII, 452.

24. XXXVIII, 190.

25. Lanson, *Boileau*, 158 ss..

26. XXXVII, 80.

tout petit exemple qu'est l'analyse du rythme de tel vers de l'*Illiade*²⁶ le montre. D'autre part, ce familier des Grecs n'hésite pas à dire que les anciens ne sont pas supérieurs aux modernes partout et toujours. Il n'oublie pas qu'il a lui-même cherché à amender Euripide, reconnaît que Racine est parfois supérieur à ce poète grec²⁷ et que Pindare travaillant d'après des principes qui ne correspondent pas au génie des langues modernes n'est pas un modèle absolument valable²⁸. Wieland fait donc certaines réserves à l'égard des anciens et admet qu'on les critique. Mais il se dresse contre les prétentions de gens qui se mêlent de questions auxquelles ils n'entendent rien.

Comment résumer, concentrer en un mot les griefs de Wieland ? On pourrait peut-être dire que selon lui les modernes n'ont pas le sens de la vie, partant de l'art, de la poésie. Ce culte, cette préoccupation de l'art qui est vie rendue sensible avec une force particulière, est aussi le principe qui dicte l'attitude de Wieland en face des différentes doctrines littéraires dont la France lui a offert l'exemple. Il a su que pour créer une œuvre d'art capable de s'imposer, sa nation à lui avait besoin d'une forte discipline esthétique, d'une école d'élagage, de concentration, d'ordre : il préconise l'imitation de la tragédie classique française. Mais il sent aussi que cette forme risque de devenir trop rapidement une formule. Il se tourne vers le drame de Diderot, apercevant les racines profondes qu'il plonge dans le terrain des émotions familières à l'homme moyen. Pour son compte d'artiste créateur, après la tentative sans lendemain qu'est *Alceste*, il reconnaît en quoi la France peut lui être vraiment utile. Il ira vers le style marotique qu'il modifiera selon les besoins et les goûts de sa personne et de son pays. Il prendra à d'autres domaines de la poésie française ce qui peut être fécond. Si donc ses contacts avec les lettres françaises ont pu le mener pour un temps dans une fausse voie, il se ressaisit vite. Wieland créateur n'a pas été mis longtemps en danger par Wieland connaisseur et historien de la littérature.

D'autre part, les goûts et les besoins du poète n'ont fait lancer au critique aucun anathème *a priori*. Il reste l'homme de la vision nuancée dans cette *Querelle* où furent malmenés ses chers anciens. Wieland aurait-il chance de représenter avec mérite un type intellectuel assez rare, celui où le don créateur est logé, en bonne entente, à

27. XXXVII, 125-126.

28. XXXVIII, 189-190.

côté de l'esprit historique et critique, c'est-à-dire impartial et ouvert ? La conclusion portant sur toute l'activité de Wieland historien des lettres françaises doit chercher à répondre à cette question.

CONCLUSION.

Les lignes qui précèdent ont pu créer chez le lecteur un préjugé fort favorable à Wieland historien, c'est-à-dire, répétons-le, esprit impartial et ouvert. Mais les « Règles et doctrines » en face desquelles Wieland a fait preuve de ces qualités ne sont que quelques questions isolées. Il faut aller plus loin et se demander ce que vaut son tableau des lettres françaises. Cette vue d'ensemble décèle-t-elle un homme suffisamment informé ? Wieland a-t-il exprimé un avis sur les lettres françaises ? Est-ce que sa personnalité a imprimé sa trace dans le tableau qu'il brosse ? Dans l'affirmative, que nous apprend cette empreinte ?

Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'étendue de l'information wielandienne. Cet Allemand embrasse six siècles d'histoire littéraire française depuis Héloïse et Chrétien de Troyes jusqu'à la vieillesse de Voltaire et à Linguet.

Pour le moyen âge, il passe sous silence les chansons de geste et le drame dont il ne parlera qu'à propos du XVI^e siècle. Mais il connaît des œuvres représentatives de tous les autres genres : romans de chevalerie, fabliaux, lyrisme, poème didactique, histoire. Ses propres poèmes montrent par *Gyron* et *Obéron* qu'il a vu le vrai pathétique contenu dans certains contes de chevalerie ; l'ironie répandue dans le *Conte d'été* et encore dans *Obéron* témoigne qu'il a d'autre part saisi les exagérations de ces récits héroïques, qu'il s'agisse d'un amour trop spiritualisé ou de prouesses invraisemblables. Quant aux fabliaux, il ne mentionne pas leur caractère « gaulois ». Il semble pourtant téméraire d'en déduire qu'il ne s'en est pas aperçu. Wieland a senti la fraîcheur dont était capable le lyrisme médiéval français, fils de la poésie provençale. Il était au courant des formes fixes que revêtait volontiers ce lyrisme. Il ne lui a pas échappé que l'inspiration primesautière allait être brutalement écrasée par des préoccupations morales, didactiques, ou devait se trouver réduite à la grossièreté obscène. Mais placé en face des chroniqueurs, il ne voit aucune évolution qui pourtant existe et aboutit à Commynes.

Nulle part Wieland ne relève dans les lettres du moyen âge des signes précurseurs qui annoncent des temps nouveaux. Arrivé au XVI^e siècle, il se borne à constater que ceux-ci sont venus en dépit d'indices contraires tels que la vogue de l'*Amadis de Gaule*. Cerveau indépendant, ami des anciens, l'Allemand prise hautement Rabelais et Montaigne. Le lyrisme plus affiné de forme, plus personnel d'inspiration le charme, bien que ce qu'il dit n'aille pas au fond de l'œuvre de Marot et de Louise Labé : il passe sous silence ce qui reste de médiéval chez le premier et n'insiste pas assez sur la flamme dans les vers de la seconde. Il ne semble pas avoir observé de bien près le renouvellement des formes d'art dans la poésie ; sans quoi il aurait parlé plus longuement de Ronsard et de la Pléiade et aurait montré la signification du sonnet qui apparaît chez la belle Cordière. La brève remarque sur les vers de M^{me} des Roches ne suffit pas à combler cette lacune. Ce que Marguerite de Navarre apporte de nouveau dans ses *Contes*, lui échappe de même. Pourtant, là, il a aperçu les rapports avec l'Italie, comme, à propos de l'esprit du milieu où vivait Louise Labé, il mentionne la vogue de l'Arioste. Il a entrevu le phénomène comparatiste qu'est l'italianisme dans la France du XVI^e siècle. Il lui arrive de parler de l'hispanisme à propos de M^{me} des Roches. Nous devons admettre qu'il s'est aperçu de l'influence naissante des Grecs en nous appuyant par exemple sur la mention des *Satyres et des Grâces* de Marguerite de Navarre, des *Vers dorés* de Pythagore traduits par Mme des Roches, de l'*Électre* de Baïf : alors qu'il connaît cette adaptation d'une tragédie grecque, on peut s'étonner qu'il ne parle que de la forme médiévale du théâtre. Wieland était donc au courant de certains éléments formels que la Renaissance avait introduits en France. Il est doublement regrettable qu'il ne s'intéresse qu'au côté intellectuel de l'époque et qu'il ne souligne pas l'élaboration d'un nouvel idéal de beauté. Et pourtant, pratiquant les textes mêmes, il a dû être frappé par les apports nouveaux à côté des survivances du moyen âge. Dans l'ensemble, l'esthétique du XVI^e siècle le laisse assez indifférent. Au contraire, dès le XVII^e siècle, la valeur esthétique des œuvres devient le point qu'il fait ressortir en tout premier lieu.

Le XVII^e siècle est pour Wieland une marche vers la clarté du fond et la pureté de la forme. La boursoufflure psychologique, le faux brillant de la prose ou du vers font le départ entre les bons auteurs et ceux qui ont été dépassés et abandonnés à juste titre. D'un côté,

il y a d'Urfé, M^{lle} de Scudéry, Scarron et Balzac ; de l'autre, se rangent les écrivains qui vont du Pascal des *Provinciales* à Racine. Le culte de l'antiquité est la grande force qui a mené les Français classiques à leur perfection. La *Querelle des anciens et des modernes* a montré à Wieland ce que seraient devenues les lettres françaises sans l'Hellade et sans Rome.

Sans doute, les préoccupations du moraliste ne se démentent pas. C'est à ce titre qu'une certaine valeur est reconnue à l'*Astrée*, qu'une mention va à La Fontaine, à La Rochefoucauld, à La Bruyère, qu'il est question de Bussy-Rabutin. Mais, encore une fois, Wieland voit dans cette époque avant tout l'assouplissement, l'allègement de la forme d'art : Racine et Chaulieu. Le fait que l'on est obligé de rapprocher deux noms aussi disparates est quelque peu inquiétant. Il pose une question de principe. On se demande si Wieland a suffisamment aperçu la somme de sentiments et de pensées que le siècle a remuée. On doute qu'il ait vu jusqu'à quel point Racine a sondé l'âme humaine. On craint que l'« euphonie » du tragique n'ait caché à l'Allemand les abîmes qu'elle ne voile pourtant qu'au lecteur superficiel. Il est également significatif que Wieland ne se soit pas arrêté au côté chrétien du XVII^e siècle. Bossuet doit se contenter d'un éloge accordé à sa prose. Les *Pensées* et leur inquiétude ne sont même pas évoquées. Fénelon figure chez Wieland comme le poète d'une Hellade idéale, comme éducateur de prince et pour des raisons philosophiques qui sont loin de la doctrine officielle de l'Église. Le champion de l'amour pur se place à juste titre à l'entrée du XVIII^e siècle plus épris de liberté de pensée et d'individualisme que les cent années précédentes. Le chrétien hétérodoxe rejoint un Saint-Evremond qui n'était plus chrétien du tout.

Cette attitude en face du XVII^e siècle explique celle que prend Wieland à l'égard du XVIII^e. La pensée du temps change. Le lecteur qui restait à distance du fonds d'idées de l'époque de Racine et de Bossuet se rapprochera de l'esprit de la période suivante. Il aime la libre pensée d'un Voltaire, sa préoccupation de rendre plus doux le séjour des humains sur cette terre, son aversion pour toute métaphysique. Wieland loue Diderot d'avoir conquis pour la scène des sujets nouveaux ; c'est la pensée politique, la force morale, l'émancipation du sentiment dans les écrits d'un Rousseau qui parlent le plus à son esprit et à son cœur. La matière traitée par Crébillon fils et des auteurs d'une inspiration semblable est volontiers étudiée. Il en est

de même des œuvres des poètes. Enfin la France du XVIII^e siècle ouvre à Wieland les portes des littératures orientales et lui fournit des contes arabes et persans.

Tout cela ne signifie pas, évidemment, que l'évolution de l'esthétique littéraire ne soit pas suivie avec intérêt. La marche du théâtre est observée, que celui-ci se rapproche des sphères d'intérêt de la bourgeoisie, qu'il décèle une influence populaire ou qu'il reçoive des inspirations de l'étranger. Wieland parle du drame de Diderot et des pièces de boulevard aussi bien que de la comédie italienne. Il voit s'élargir le domaine du récit en prose et en aperçoit le nouveau contenu philosophique, sociologique ou psychologique. Mais ce qui reste significatif, c'est le culte voué à Voltaire dramaturge et poète. Par le style qu'il adopte dans ces genres, Voltaire procède du XVII^e siècle, tout comme les Parny ou Colardeau sont les fils spirituels d'un Chaulien. Wieland se souviendra de ces formes d'art dans ses propres créations. Et, abstraction faite d'*Alceste* dont l'auteur n'est pas intégralement responsable, il versera un contenu purement XVIII^e siècle dans un récipient qui provient, dans son essence, du XVII^e.

Des lacunes dans la connaissance que l'Allemand avait de l'époque comprise entre La Bruyère et Linguet ? Il n'y en a pas d'essentielles¹ quand on songe à l'origine de ces aperçus et aux intentions de Wieland quand il les écrivait. Mais avant d'examiner ces points, il importe de rechercher ce que l'auteur dit de la marche de la littérature française au cours du temps. Ainsi il apparaîtra si, pour l'essentiel, il a vu juste en dépit d'omissions que l'homme de métier pourrait être tenté de lui reprocher.

A telle page², Wieland définit la place historique des lettres françaises par rapport à la littérature allemande et dit très brièvement un mot sur leur état au moment où il écrit. Les lettres françaises sont arrivées à un sommet avant que le fait analogue ne se soit produit sur la rive droite du Rhin. C'est un effet du hasard. Mais Wieland n'en tire pas argument pour diminuer la valeur des œuvres françaises et note, au contraire, leur supériorité sur les écrits allemands. A une époque où ceux-ci étaient des monuments de barbarie, la France avait déjà produit Molière, Racine, d'autres encore. D'ail-

1. Bien entendu il faut tenir compte de ce qui sera exposé dans la X^e partie (Wieland et la pensée française).

2. XXIX, 96.

leurs, les littératures nationales qui n'ont commencé à se développer que tardivement ont peut-être des raisons de s'en féliciter, d'autant plus que les lettres françaises suivent une courbe descendante.

Comment se présente dans son ensemble l'évolution des lettres françaises ?

Le moyen âge est l'époque de la sève et de la vigueur. Wieland nomme les vieux romans ou des extraits qu'on en a faits, avec les romans de chevalerie comme une nourriture substantielle pour son esprit. Il les cite à côté du « père Homère, de Moïse et des prophètes »³. La Renaissance est louée pour la même raison : elle a, en plus, l'attrait de toutes les idées nouvelles qu'elle remuait. Montaigne, Rabelais, voire Brantôme, voilà des hommes⁴. L'élégance de la forme manque aux auteurs de cette époque⁵ ; cela est sans importance : Wieland n'a-t-il pas exalté Hans Sachs en dépit du même défaut ? Par contre, le XVII^e siècle trouve grâce devant les yeux de l'Allemand essentiellement pour la perfection esthétique des œuvres, nullement pour la force qui s'y trouve enfermée. Les deux premiers tiers du siècle suivant sont sans doute du goût de Wieland puisque, écrivant vers 1775, il n'en veut qu'à ses contemporains. Les invectives lancées contre eux révèlent cependant par quoi la littérature de toute l'époque était menacée, d'abord virtuellement, ensuite réellement. Sans doute même les poètes les plus médiocres y sont maîtres d'une diction élégante, composent des vers qui savent charmer, et trouvent la phrase habilement tournée⁶. Mais au fur et à mesure que le siècle avance, la tenue morale baisse pour faire place à un irrespect effréné⁷. La littérature française, trop épicée, a gâté chez certaines gens le goût des écrits simples⁸. Dans la lettre à F.-H. Jacobi déjà citée⁹, Wieland s'explique avec abondance. Depuis un bon moment, la littérature française ne lui dit plus rien qui vaille. Il s'emporte notamment contre les

3. A F.-H. Jacobi ; 12 II, 1777 ; F. H. Jacobi *auserlesener Briefwechsel*, I, 255-256.

4. « ...das waren andere Leute » que les petits écrivains français contemporains ; même lettre. Il se peut que dans ce goût pour le XVI^e siècle il faille retrouver une influence de Goethe (cf. M. V. Bouillier, dans la *RLC*, 1925, p. 572).

5. XXXVI, 93.

6. XXXVI, 92.

7. I, 187.

8. XXXVIII, 414-415.

9. 12 II, 1777, F. H. Jacobi *auserlesener Briefwechsel* I, 255-256.

« philosophes, économistes, encyclopédistes, avec leurs prétentions, sentiments, afféteries, avec leur maudit langage emphatique ». Toute cette production manque de sincérité et tous ces auteurs n'écrivent que pour se faire valoir. « Per me, ils pourraient aller à tous les diables, et les Anglais avec eux », invective Wieland. Explosion de nationalisme ? Non. Mais besoin d'une nourriture spirituelle plus solide. Car c'est précisément à la suite de cette sortie que sont mentionnés avec éloge Montaigne, Rabelais et Marot. Cependant la pacotille que la France jette vers 1775 sur le marché littéraire emplit Wieland d'un dégoût insurmontable¹⁰. Ailleurs, il s'en prend à la forme, à un excès de forme. Tout n'est que décence tyranniquement imposée. Le théâtre est édulcoré par les « formes conventionnelles » et par la « phraséologie » : « toute liberté du génie ou de la fantaisie est étouffée » . Nul doute que Wieland n'attribue une bonne part de cet état de choses à l'influence de l'Académie française¹². Puis il faut compter avec l'excessif raffinement des mœurs mondaines¹³. Le résultat est que le XVIII^e siècle littéraire a fini par être l'époque des bavards et des manières impuissantes¹⁴. C'est le déclin des lettres françaises, mais déclin par rapport à des époques de splendeur, nullement infériorité par rapport à l'Allemagne¹⁵ qui vit encore toujours dans la « misère littéraire »¹⁶. Et en quoi consiste ce déclin ? A sacrifier le contenu à la forme. —

Cette conclusion est juste, résultat d'une enquête personnelle et suffisamment étendue : la littérature française aura en effet besoin d'un rajeunissement ; ce sera le romantisme. Il aura une de ses origines en Rousseau. Comme il est piquant de voir que le même Rousseau est l'homme aussi bien que l'auteur qui mieux que tout autre écrivain de langue française a tenu Wieland sous son empire. Les lettres françaises devaient être revigorées par un nouveau contenu humain ; et Wieland admirera précisément l'homme en Rousseau. Wieland, cet « esprit riche »¹⁷, a su la communion intime qui est néces-

10. « ...dass mir gar abscheulich vor dem modernsten französischen Kram eckeln muss » : *l. c.*

11. XXXVI, 157.

12. XXXIII, 166.

13. XXXVI, 157.

14. XXXV, 356, 359.

15. XXXVIII, 109.

16. A. Gleim, mai 1782, *A. B.*, III, 340.

17. « Wieland, wie reich ist dein Geist ! » (*Xenien*).

saire entre la vie et les lettres si celles-ci doivent être et rester vivantes et fertiles.

Cette notion, profondément ancrée en Wieland, est un des principes qui l'ont guidé comme historien des lettres. On l'a vu dans les appréciations portées sur le moyen âge et la Renaissance où il goûte la force des tempéraments et des caractères. La conviction que l'œuvre n'est rien sans la personnalité l'a encore, pour une part, poussé à écrire sa série d'études biographiques où figurent une Héloïse, une Marguerite de Navarre, une Louise Labé. Mais ce désir de retrouver l'homme dans l'œuvre a faussé le jugement de Wieland en face de certains textes représentatifs du XVII^e siècle. Sans doute, il comble d'éloges un Racine. Mais il n'en parle pas du ton qu'il trouve pour un Montaigne ou un Rousseau... Le cœur n'y est pas. Le style Louis XIV est trop sévère, il y règne un air de cour trop somptueux et trop tyrannique. Le fond et la force d'une œuvre sont trop cachés et trop comprimés chez l'auteur d'une *Bérénice* et semblent être sacrifiés à une forme pompeusement étalée chez un Bossuet. Sans doute, Wieland voulait la correspondance de la forme et du fond dans l'œuvre d'art. Mais si cet équilibre devait être rompu, que ce fût au profit du fond. Il faut craindre qu'il ne l'ait vu faussé au bénéfice de la forme au XVII^e siècle.

Wieland a compris le principe de l'esthétique classique française ; mais l'application qui en a été faite dans les grandes œuvres de Racine ne l'a pas touché vraiment, ne l'a pas remué, bouleversé : le classicisme français ne correspondait pas à l'être intime de cet Allemand qui, j'en ai peur, y voyait bien plus une discipline utile qu'une source de joies désintéressées. Il faut aussi craindre qu'en face de cette doctrine Wieland n'ait pas eu assez de souplesse pour se dégager suffisamment du facteur social et du facteur national¹⁸. Mais alors il faut s'étonner qu'il n'y ait dans son œuvre qu'une seule allusion au côté bourgeois du siècle, à cette veine exploitée avec tant d'éclat par Molière et par Boileau : Wieland se compare une fois à La Fontaine, le « bonhomme La Fontaine ». C'est tout ; mais cela est assez révélateur.

En effet, pour se sentir à son aise, Wieland avait besoin d'une atmosphère de simplicité dans laquelle, peut-être, un peu de laisser-aller ne lui déplaisait pas. Ça et là, il goûtait la mondanité, mais à

18. cf. XXXVIII, 123.

la manière d'un bon bourgeois souabe : il fallait qu'elle restât dans les limites d'un salon qui ne fût pas trop guindé dans son respect des règles du grand monde ; le cas échéant, le boudoir pouvait lui suffire comme cadre. Cet air d'où le cérémonial trop exigeant est banni est celui qu'on respire dans ses poèmes. Il explique aussi que les poètes légers tiennent une grande place dans le tableau des lettres françaises : l'artiste créateur guide un peu la plume de l'historien littéraire. Pour la même raison le poète de *Gyron* et d'*Obéron* fait la part trop belle aux contes et récits de chevalerie, mais passe sous silence un fait littéraire tel que la chanson de geste¹⁹.

Si donc le tempérament de l'homme et du poète a laissé sa trace dans l'activité de l'historien des lettres, son orientation intellectuelle et ses attaches sociales en ont fait autant. Wieland est bourgeois, et bourgeois du siècle des lumières. Cela apparaît dans les pages qu'il consacre à Villehardouin et à Joinville ; on y voit sa tendance antiféodale et hostile au christianisme catholique, et sa propagande discrète mais certaine contre l'ignorance et le fanatisme du moyen âge. Cela apparaît encore dans la trop brève mention faite de Bossuet et dans le silence dont sont enveloppées les *Pensées* de Pascal. Si Wieland passe à côté de certaines œuvres d'une haute tenue littéraire mais d'un contenu qui ne l'intéressait pas, il est d'autre part sollicité par des écrits d'une forme encore imparfaite, mais dont le fond était une nourriture pour le moraliste ou renseignait sur le mouvement des idées. Wieland ne court pas le danger de tomber dans l'esthétisme. —

Comment expliquer que Wieland, poète au métier si précis et subtil, fasse parfois assez peu de cas de la forme littéraire quand il parle en historien des lettres ? Probablement parce qu'il avait à cœur que certaines idées fussent lancées, et cela au prix de n'importe quel sacrifice esthétique. Il savait que défendre ou simplement exposer une idée pouvait être une tâche absorbante au point que le patient travail d'artiste en souffrait... C'était une expérience qu'il avait faite souvent, non pas dans la mesure des grands hommes de la Renaissance, mais dans le cadre plus modeste du *Teutsche Merkur*.

Les contraintes qui pesaient sur le directeur de revue, sur le journaliste, voilà le dernier point qu'il ne faut pas oublier quand on veut arriver à un jugement équitable. Wieland était obligé de penser

19. Le comte Tressan, dans la *Dissertation sur la langue française*, BR, 1779, mars, 186 s., connue par Wieland, en parle.

aux goûts de ses abonnés ; de là, certaines pages que n'ont pas dictées de pures préoccupations d'historien des lettres, mais la recherche de ce qui était pittoresque ou intéressant dans un sens un peu banal ; quelquefois sans doute, Wieland, pressé de réunir les matériaux pour un numéro de son *Merkur*, n'a pas pesé trop scrupuleusement la valeur des sujets traités : voyez les quatre dernières études sur des femmes auteurs françaises. Mais ce sont là des cas assez rares. — Le journaliste en Wieland a encore été amené à suivre de plus près le mouvement des lettres contemporaines. Aussi, ses jugements sur le XVIII^e siècle finissant ont-ils une importance matérielle qui n'est pas en proportion avec la valeur de la matière étudiée : ils sont bien plus développés que ceux qui traitent des époques antérieures. En outre le journaliste ne voulait pas être complet, comme cela eût été le devoir d'un historien qui n'aurait été qu'historien. Ainsi, le lyrisme de Christine de Pisan est caractérisé d'assez près, alors que Ronsard doit se contenter d'une simple mention et que Villon n'est même pas nommé. Et cependant il est certain que Wieland en savait sur les lettres françaises bien plus long qu'il n'y paraît. —

Wieland n'a pas voulu informer systématiquement ses lecteurs sur les lettres françaises. Il les a étudiées en poète et par intérêt de journaliste ; il a aussi été guidé par les préoccupations du moraliste que sollicitent telle âme individuelle ou tel état d'esprit collectif dans le présent ou dans le passé. Le tempérament de Wieland apparaît dans ces recherches. Il juge en homme de son temps, en bourgeois et, ça et là, peut-être en Allemand. On ne saurait pourtant dire que sa vision s'en trouve notablement faussée, ni en face des hommes, ni en face des œuvres²⁰.

Sans doute certaines parties du tableau sont restées à l'état d'esquisse. Mais leur place est au moins marquée. Wieland a vu et indiqué l'essentiel de la littérature française. Il a pris la liberté de ne s'arrêter plus longuement qu'à ce qui lui convenait et de ne développer que ce qui lui plaisait. Ces arrêts et ces développements sont la marque

20. S'il pousse, par exemple, au noir le portrait de Villehardouin, l'esprit du XIII^e siècle est vu avec justesse. La valeur humaine de l'époque recueille des éloges dans les pages sur Joinville. S'il met en lumière la lourdeur allégorique et didactique des écrits de Christine de Pisan, il sait apprécier la vraie poésie, quand le temps la lui offre. Le seul cas où l'on aurait aimé voir un peu plus d'objectivité chez Wieland, est le cas de Voltaire.

de sa personnalité et ne prétendent pas correspondre à la valeur absolue des œuvres auxquelles ils sont consacrés. La probité et l'impartialité de l'historien n'en sont pas compromises.

Enfin, il faut rendre à Wieland l'hommage d'être allé aux textes originaux autant que faire se pouvait, et d'avoir lu avec discernement les ouvrages de seconde main.

Cet Allemand a porté aux lettres françaises un intérêt profond. Il mettait un grand sérieux, une grande conscience à les étudier. Ce ne fut pas peine perdue. Réunis en synthèse, ses réflexions, études et jugements forment un exposé auquel on ne saurait équitablement contester la sûreté et l'ampleur de l'information.

Troisième Partie

WIELAND ET LA LANGUE FRANÇAISE

INTRODUCTION.

Wieland connaisseur des lettres françaises se double-t-il d'un connaisseur également averti de la langue française¹ ? La question se pose tout naturellement.

-
1. Bibliographie : F. Baldensperger, *Comment le XVIII^e siècle expliquait l'universalité de la langue française* (Études d'histoire littéraire, 1^{re} série, Paris, 1907, 1-54).

Bédier-Hazard, *Histoire de la littérature française*, 2 vol., Paris, 1924.

Rheinische Beiträge zur Gelehrsamkeit in Mannheim, 1781, mars, 214-228 : *Über Wielands Ausfall auf die deutsche Sprache* (anonyme).

Paul-L. Betz, *Bodmer und die französische Literatur* (Bodmerdenkschrift, Zürich, 1900, 163-239).

de Bourgoing, *Souvenirs d'histoire contemporaine, Episodes militaires et politiques*, Paris, 1864.

F. A. Brandstätter, *Die Gallicismen in der deutschen Sprache*, Leipzig, 1874.

F. Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris, 1905 ss.; 8 volumes parus.

F. Brunot et Ch. Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, 1933.

M. Evers, *Deutsche Sprach- und Stilgeschichte*, 1899.

Feldmann und Pietsch, *Wieland als Sprachreintiger* (*Wissenschaftliche Beihefte zur Zeitschr. d. allgem. deutsch. Sprachvereins*, Reihe 4, Heft 22 (1903), 58 ss.).

J.-J. Honegger, *Kritische Geschichte des französischen*

Or, des documents en nombre suffisant permettent de préciser jusqu'à quel point Wieland avait la pratique de notre idiome. En outre nous possédons des témoignages de contemporains sur la valeur de son français parlé ou écrit. On verra que Wieland soutient honorablement pareil examen. Dans une certaine mesure, la force de l'influence du français sur Wieland se trahit du reste jusque dans sa prose ou dans ses vers allemands. La fréquence de l'usage que l'auteur a fait du français aux différentes époques de son activité devra être

Kultureinflusses in den letzten Jahrhunderten, Berlin, 1875.

- R. Ischer, *Kleine Studien über Wieland*, Berne, 1904.
H. J. Kaemmel, *Der Einfluss der französischen Sprache und Litteratur auf die höheren Stände Deutschlands seit der Mitte des XVI. Jahrhunderts*: Progr., Zittau, 1853.
L. Lubovius, *Sprachgebrauch und Sprachschöpfung in Wielands prosaischen Hauptwerken*: Dissert., Freiburg i. Br., 1901.
K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, 2^e édition, t. II, Copenhague, 1924.
G. Paris et A. Jeanroy, *Extraits des chroniqueurs français*, Paris, 1922.
Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, 8 vol., Paris, 1896 ss..
Radlof, *Frankreichs Sprach- und Geistesstyranney über Europa seit dem Rastadter Frieden des Jahres 1714*, Leipzig, 1814.
L. Reynaud, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, 2^e édition, Paris, 1915.
V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897.
H. Rückert, *Geschichte der neuhochdeutschen Schriftsprache*, 2 vol., Leipzig, 1875.
F. Rühls, *Historische Entwicklung des Einflusses Frankreichs und der Franzosen auf Deutschland und die Deutschen*, Berlin 1815.
B. Seuffert, un passage dans *Wielands Berufung nach Weimar*, (*Vierteljahrshr*, II, 584).
F. Thalmayr, *Über Wielands Klassizität, Sprache und Stil*: Progr., Pilsen, 1894.
E. Tonnelat, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1927.
J. E. Wackernell, *Die deutsche Sprache im Zusammen-*

étudiée; cette enquête permettra d'apporter une contribution à l'histoire de la fortune de la langue française en Allemagne. — Sur le plan de l'information théorique, maint passage de l'œuvre de Wieland contient un jugement sur tel aspect de la langue française. Puis, l'Allemand a observé en historien avec un intérêt évident la marche ascendante qui va de Marie de France à Rousseau et à Voltaire.

hang mit der Kulturentwicklung des deutschen Volkes (Zeitschr. d. allgem. deutschen Sprachvereins, IV (1889), 28-41).

O. Weise, *Unsere Muttersprache*, Leipzig, 1919.

A. Wittstock, *Zur Geschichte der deutschen Sprachreinigung* (Magazin f. die Lit. d. In- und Auslandes, 1888),

CHAPITRE I.

LA CONNAISSANCE PRATIQUE DE LA LANGUE.

Vers 1740 a commencé en Allemagne la deuxième apogée de la langue française¹. Wieland lui-même note encore en 1782² que celle-ci est soigneusement enseignée dans les classes supérieures de la société allemande, au moins en vue de la conversation, alors que l'idiome national est négligé³. Wieland parlant le français n'est qu'un Allemand de plus parmi tant de ses compatriotes et contemporains qui en faisaient autant.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher avec plus de détail comment Wieland a acquis ses connaissances⁴. Il convient plutôt de montrer où elles en étaient vers 1772.

A cette époque, Wieland savait bien le français depuis fort longtemps. Un exposé fait à Zurich en 1759 à trois élèves en témoigne. Selon M. Seuffert qui l'a publié⁵, Wieland faisait à cette époque un

1. Brunot, dans Petit de Julleville VI, 869; Reynaud, *Influence française*, 250 ss..

2. XXXVIII, 24.

3. cf. les plaintes patriotiques de Rühs, p. 328 et de Radlof, p. 26 ss..

4. Le *catal.* de sa bibliothèque note (pour l'époque avant 1790) : n° 22, Boyer, *Dictionnaire François-Anglois et Anglois-François*, I, II, Lyon, 1756; n° 23/28, Schwan, *Dictionnaire de la langue Franç. et Allem. et Allem. et Franç.*, I-VI, 1782, Mannheim; n° 40-42, de la Vaux, *Dict. franç. et allem. et allem. franç.*, 3^e édition, Berlin, 1789; n° 62, Girard, *Synonymes*; sans lieu ni date (édition antérieure à Girard, *Dict. univers. des synonymes*, Paris, 1801, 3 vol., *catal.*, 2^e partie, n° 67/62.) Wieland a certainement connu *Les vrais principes de la langue françoise ou la parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*, 1747, 2 vol., par l'abbé Girard. Bodmer et Breitinger ont suivi ces *Principes* dans leurs *Grundsätze der deutschen Sprache* (Betz, 213). En 1759, Wieland mentionne les *Tropes* de Monsieur de Marsay. (*A. B.*, II, 16), qui figurent, dans la nouvelle édition par Formey, à sa bibliothèque (*cat.*, n° 2.804). Cf. aussi Böttiger dans Raumer, *Histor. Taschenbuch*, X (1829), 385.

5. Seuffert, *Vierteljahrsschrift* II, 585-594.

usage courant et aisé de notre langue". Dans ce document, le français est manié avec sûreté et sans effort, même dans des périodes amplement développées : ça et là, fort rarement, une petite faute de grammaire, un terme impropre, une maladresse de construction, une lourdeur frappent le lecteur, on voudrait dire : le surprennent. Et encore faut-il considérer que le texte transmis n'est pas le manuscrit original de Wieland⁷ et peut contenir des fautes dont celui-ci n'est pas responsable.

Wieland arrivé à pareille possession de la langue continue bien entendu à se servir du français. Des lettres à Zimmermann ou à F.-H. Jacobi et notamment la correspondance avec Sophie de la Roche le montrent. Dans le monde de Julie de Bondeli, puis à Warthausen, le français était indispensable. Entre 1760 et 1769, Wieland n'a guère lu d'œuvres écrites en allemand, mais s'est nourri presque exclusivement de textes français, italiens et anglais⁸. Avec Goertz, puis avec la duchesse douairière de Weimar, les pourparlers se font en français⁹. Ils sont consignés dans un ensemble de pages assez important. Celles-ci forment, pour 1772, une synthèse substantielle des connaissances pratiques que Wieland avait du français et sont un témoignage semblable au discours de 1759.

Dans ces lettres, on trébuche par endroits¹⁰ sur des fautes de

6. « sie (die französische Sprache) war ihm danach sehr geläufig », *l. c.*, 584.

7. Seuffert, *l. c.*

8. *A. B.*, III, 384-385.

9. 16 lettres du 22 III. 1772 au 13 IX. 1772, publiées par M. Seuffert, *Vierteljahrschrift*, I, 360-401.

10. *Impropriétés, xénismes* :

« un procédé franc et généreux gagnera tout sur lui » (363)

« plus digne de ma destination future » (370) : Wieland veut parler de sa position future.

« chérissime » à plusieurs reprises (p. ex. 373, 386, 390, 395, 396, 399).

« à en (des idées philosophiques, etc.) former un Toutensemble » (377) : Wieland veut dire « un tout cohérent ».

« je crains que cette circonstance ne vous fera pas faire meilleur sang » (379).

« il n'y a que le but de la Carrière en prospect » au lieu de : en vue (*ib.*).

« ouvrir mes leçons publiques » (*ib.*).

« se trouver dans son chemin » (380).

« persuasion » au lieu de « conviction » (385).

« le théâtre... menace une ruine universelle » (395-396) : emploi figuré de « menacer » interdit.

grammaire. Sauf « si » suivi du conditionnel, des erreurs dans l'emploi des négations et les participes passés conjugués avec avoir sans être accordés avec le complément direct qui précède, elles ne sont pas graves. Les impropriétés, les constructions vicieuses sont péchés bien véniels de la part d'un étranger. L'étranger apparaît encore quand l'auteur se laisse aller à mêler de l'allemand au français : il ne trouve pas immédiatement le terme technique ou l'expression imagée voulus.

« magisterialement » (396).

« profit » où l'on s'attendrait à « bénéfice » (400).

Fautes de grammaire : « si » plus conditionnel, (360, 373, 374, 377, 378, 379, 380) ; mais Wieland emploie aussi l'imparfait quoique de façon fort intermittente (361, 380).

Part. passé conjugué avec avoir, sans accord avec le compl. direct qui précède (360, 373, 374, 377, 378, 379, 380) ; mais construction correcte, p. 361.

Verbe réfléchi conjugué avec avoir (371).

Verbe impersonnel employé dans une forme personnelle : « c'est un philosophe qui lui faut » (377).

Fautes dans l'emploi des modes ou des temps : « il se peut que l'homme aux Gazettes... traiterait ceci de suggestions » (370) ; « je crains que cette circonstance ne vous fera pas... » (379) ; « il n'y a que le but de la carrière... qui peut faire tenir bon dans une pareille situation » (379) ; « la meilleure qu'il y a eu en Germanie » (396) ; faute analogue à la page 397 : « qu'ils le prennent comme ils peuvent » (380) ; mais (386), construction correcte : « la plus irrésistible lettre que j'aie jamais reçu ».

Fautes dans l'emploi des négations : « mais jamais il oubliera des bienfaits reçus » (363) ; à la même page, la même faute une deuxième fois : « ce ne sera pas... aucune autre vue qui m'attirera... » (385) ; « rien est plus certain » (399).

Confusion de l'article partitif et de l'article indéfini : « cette cour où je manque absolument des occasions de me former » (369).

Fautes d'accord : « Elle qui jouit d'une gloire qu'elle partagent... » (367) ; « avec une attention et une dextérité tout-à-fait particulière » (377) ; faute analogue p. 377 ; « la soi-disante tragédie » (371) ; accord vieilli au 18^e siècle ; cf. Bruneau-Brunot, p. 689.

Fautes de morphologie : « renvoyera » (373) peut à la rigueur se défendre, pour l'époque ; cf. Nyrop, II, 157.

Fautes de genre : « un étude continu et appliqué » (363).

Fautes dues à une insuffisance d'analyse syntaxique : « telle qu'elle j'ai l'honneur de vous la renvoyer » (372).

Constructions vicieuses : « il seroit bien naturel, si l'opinion avantageuse qu'il paroît avoir conçue de moi, le disposeroit à ne point me présenter que le beau côté » (361) ;

« il lui sera d'autant plus fidèle parce que son âme, actuellement forte, résistera avec vigueur » (362) ;

« à empêcher qu'ils ne deviennent pas des Vices » (363) ;

Pourtant, par des tournures de phrase choisies avec bonheur, il sait conférer un caractère bien français à son style. Des passages assez longs donnent l'impression que la langue lui est familière et coule de source. Il n'en reste pas moins vrai que cette écriture est impersonnelle, même là où elle est d'une correction absolue. Il est évident — et cela ne saurait être un reproche — que Wieland ne pensait pas

« quoique à la cour on soit dans la coutume » ;
 « si vous continuez dans ce train » ;
 « M. de Haack lui-même ne m'en a pas dit le mot » ;
 « être très-déterminé à ne se laisser plus traiter comme un enfant » (369) ;
 « un prince héréditaire... qui doit être censé de ne plus être enfant » (370) ;
 « je me suis engagé de composer » (372) ;
 « je suis déterminé de » (373) ;
 « j'ai rêvé sur nos projets » (*ib.*) ;
 « si je consens d'être (374) ; la même faute, p. 381 ;
 « considérer dans le vrai point de vue » (374) ;
 « ne fâchez-vous pas des lenteurs » (*ib.*) ;
 « quoique... je ne me sente pas ni assés Professeur ni assés Charlatan » (376) ;
 « l'affaire tire à la conclusion » (378) ;
 « faire convenir mes Amis... que j'aurais tort de la refuser » (380) ;
 « hésitera... de... ; consentira... de » (387) ;
 « si Me La Duchesse ne s'y mêle pas... », au lieu de « s'en mêle » (388) ;
 « tout ce que Vous m'avez à dire » (390) ;
 « la manière avec laquelle » (391) ;
 « s'entretenir sur » (398) ;
 « revenir au plus tôt que possible » (*ib.*) ;
 « je suis résolu de » (399) ;
 « imprimé aux dépens de moi-même et de mes associés » (399) ;
 « qui entend le théâtre » (400) ;
 « s'engagera de... » (*ib.*) ;
 « il sera prêt de contracter » (*ib.*).

Exemple de tourdeur :

« mais sûrement, Vous ne savez pas combien... je Vous aime... et que sais-je moi-même où me pourra mener ce sentiment joint à celui que Vous me connaissez pour Votre jeune Tifan » (373).

Termes allemands ou latins dans un texte français (exclusivement dans les lettres à Goertz) :

« de faire tout d'un coup Links um kehrt euch » (369) ;
 « qu'on m'allèguera bientôt le dicton : « Niemand kann zweyen Herren dienen » (369) ;
 « Peut-être que nous aurons assez d'esprit et d'invention wenn wir unsere beyden Köpfe zusammenlegen pour trouver quelque moyen » (373) ;
 « soyez assuré de ceux (les sentiments) que Je Vous ai voué in Secula Seculorum » (374) ;
 « Non omnia possumus omnes, sagt Partridge im Tom Jones » (379) ;
 « que je Vous expliquerai quelque jour oreteuus » (380) ;

vraiment en français quand il écrivait ou parlait. Une des lettres¹¹ met les choses au point : de son propre aveu, il n'écrivait un français acceptable qu'« en étant de sang-froid ». —

Sur l'usage oral qu'il savait faire de la langue étrangère, on possède un document précieux. En décembre 1771, Wieland énumère les langues qu'il ne sait pas parler, mais seulement lire : ce sont le grec, le latin, l'italien, l'anglais¹². Le français est donc bien la seule langue étrangère dont il ait une connaissance autre que livresque. Aux alentours de 1770, il l'a parlé sans doute avec une aisance suffisante¹³ bien qu'avec des défauts de prononciation¹⁴. Le péché est véniel. Français et Allemands avaient et ont, dans la plupart des cas, tout intérêt à s'accorder sur ce point leur indulgence discrète et réciproque.

Qu'on n'oppose pas à Wieland le français plus correct d'un autre Allemand, Frédéric II. Le roi de Prusse ne parlait l'allemand que fort mal. Il n'était pas obligé de passer d'une langue à une autre, exercice intellectuel assez astreignant quand on vise à la perfection, ou simplement à la correction. Frédéric n'était pas Allemand par sa lan-

« notre jeune ami du Faustrecht » (380) ;

« quand il aura pris possession von dem Stuhle seiner Väter » (381) ;

Wieland abandonne le français pour l'allemand auquel il mêle du français (387) ;

« avec un Rescript » (391) ;

p. 395, passages allemands dans un texte français.

« votre troupe dont M. Eckhof n'est que le Locum-tenens » (395) ;

« de lui accorder einstweilen mir zu lieb, Votre protection » (396) ;

« Vous avez des allezeit fertige Poeten à Weimar » (397) ;

« Sed plura de his coram » (399).

11. Du 19 VII. 1772, à Anne-Amélie, I. c., 285.

12. Jacobis anserlesener Briefwechsel, I, 55.

13. Luigi Angiolini, gentilhomme italien, est à Weimar en août 1799. Il voit Wieland à Osmannstätt : « ...er (Wieland) hat mir seinen Äusserungen nach einen bedeutenden Eindruck gemacht in dem langen Zweigespräch, das er in französischer Sprache mit mir führte, ob ihm gleich diese aus Mangel an Übung nicht mehr geläufig ist » (*Euphorien*, IX (1902), 419). — cf. aussi, de 1808, *D. B.*, II, 153, lettre du 8 X. : « Da ich ein sehr ungeübter, schwerzüngiger Orateur bin... ».

14. cf. Bourgoing, p. 92, passage que M. F. Baldensperger a bien voulu me signaler: Wieland, en parlant de son *Socrate en délire*, prononce Socrate « antélyre » ; la relation de Bourgoing se rapporte à 1808. — Wieland, soit dit en passant, avait beaucoup d'estime et de sympathie pour le « verehrungswerte Bourgoing » (C. W. Böttiger dans *Rauers hist. Taschenbuch*, X (1839), 452).

gue. Wieland l'était ; il n'était même pas Allemand tout court ; il était écrivain, poète allemand. En parlant français, il avait à lutter contre des appels autrement forts que l'élève de Voltaire.

Des Français ont apprécié Wieland maniant leur langue. Même quand on fait à la courtoisie intéressée une large part, l'éloge d'une Française comme M^{me} La Fite a un certain poids. Demandant à Wieland une sorte de lettre-préface pour une traduction française d'un roman de Sophie de la Roche, elle écrit en effet que ses compatriotes « verront avec joye qu'un Auteur dont ils admirent et traduisent les ouvrages possède aussi bien leur langue »¹⁵. Wieland se sentait assez fort pour collaborer à des traductions françaises de certaines de ses œuvres¹⁶. Il est significatif qu'un Français comme Marbois ait accueilli les suggestions de l'Allemand qu'était Wieland. Qu'on n'allègue pas les fautes de français que celui-ci fait ailleurs : on peut fort bien commettre certains petits solécismes, voire certaines fautes de grammaire et savoir apprécier avec sûreté les nuances subtiles d'une langue.

Marbois a dû en juger ainsi. Le *Mercure de France*¹⁷ en apporte le témoignage. Faisant le compte rendu de la version de *Socrate en délire*, il écrit : « Cette traduction a le mérite d'avoir été revue par l'écrivain original, par M. Wieland lui-même. Les corrections qu'il y a faites, dit le traducteur, décèlent toutes une connoissance approfondie de notre langue, et de ces nuances délicates que le goût seul apprend à saisir ». —

Deux ans plus tard, d'Ansse de Villoison propose que Wieland, « ce sçavant poète, devroit se traduire lui-même en Français, lui qui sçait si bien cette langue »¹⁸ ; on peut prendre note de ce témoignage, mais sans oublier que l'illustre helléniste avait l'éloge facile et hyperbolique¹⁹.

En 1758, au dire de Zimmermann²⁰, le français « sçyait » à Wieland « infiniment mieux » que l'allemand. Le jeune auteur proteste, peut-être avec une véhémence outrée. Il me paraît fort probable que

15. Archives Goethe-Schiller, fonds Wieland, carton II, dossier V ; en date du 27 XII. 1770.

16. cf. la partie suivante.

17. 1773, oct., I, p. 71.

18. Cité Steinberger, *Bibliogr. der Wieland-Übersetzungen*, 7.

19. cf. Ch. Joret sur d'Ansse de Villoison (*RHL*, II, 543 ss. et notamment 546).

20. *A. B.*, I, 267.

Wieland aurait pu faire bonne figure dans les lettres françaises s'il avait voulu consacrer à notre langue tous les efforts qu'il avait voués à la sienne²¹. —

L'usage du français a été d'une importance différente aux différentes époques de l'activité de Wieland. L'approche de 1770, puis Weimar marquent le déclin. La correspondance avec Zimmermann, tantôt française, tantôt allemande jusqu'en août 1768¹, est exclusivement rédigée en allemand à partir de cette date.

En 1769², la moitié d'une lettre à Gleim est rédigée en français; deux années plus tard, il n'y a plus que quelques phrases françaises de conclusion dans les pages écrites au même correspondant³. Puis, l'idiome étranger disparaît pour ainsi dire complètement. Dans les lettres échangées avec Jean-Georges Jacobi, un aspect semblable s'offre. En 1769⁴, la fin d'une lettre est écrite en français. En 1771, il y a encore quelques phrases françaises⁵. Puis, c'est, là aussi, l'abandon de notre langue.

Le frère, F.-H. Jacobi, peut lire un passage français inséré dans une lettre allemande encore en 1775⁶. Quatre années auparavant, il avait reçu des lettres entièrement écrites en français⁷. La correspondance avec Reich marque bien cette époque de transition. En 1772 et 1773, Wieland mêle à ces lettres écrites en allemand des passages entiers rédigés en français. Il y indique son adresse en français⁸.

L'exemple le plus instructif des progrès faits par l'allemand dans les lettres de Wieland est cependant fourni par la correspondance avec Sophie de la Roche.

Il faut voir dans cette correspondance rédigée en français de part et d'autre une occasion recherchée par Wieland qui voulait se

21. cf. V. Rossel, 423.

1. A. B., II, 305 ss.

2. le 8 XII; A. B., II, 342 ss.

3. 3 XI, 1771, A. B., III, 83.

4. A. B., II, 344 ss. — 24 XII, 1769.

5. A. B., III, 37; 25 III, 1771. — ib. 57-58; 1er VII, 1771.

6. *Auserl. Briefwechsel*, I, 208; 9 IV, 1775.

7. Hassencamp, p. 265, fin 1771; cf. aussi *Auserles. Briefwechsel* I, 50-54, 58 ss., de 1771 et 1772.

8. 14 IX, 1772 et 28 I, 1773; Archives Goethe-Schiller, fonds Wieland, n° 71,8 et 71,9.

perfectionner en français ou, du moins, ne pas oublier le français qu'il savait⁹. Ceci n'empêche pas le poète d'inviter son amie, en mai 1767, à rédiger en allemand les œuvres littéraires auxquelles elle songe¹⁰. Le 25 février 1770, Sophie se sert de sa langue nationale¹¹ parce que Wieland lui a demandé de faire ainsi. Wieland lui répond en allemand¹² ; Sophie de son côté veut bien se servir de la même langue à condition qu'elle s'y sente poussée « par sa tête et sa plume ». Et celles-ci la poussent vers le français. Seul le début de la lettre du 4 mars est rédigé en allemand. Le 18 mars, grandes lamentations : « Sie plagen mich, Wieland, mit Ihren deutschen Briefen » : car tout ce que Sophie éprouve pour Wieland et peut avoir à lui dire réclame l'emploi du français¹³. Aussi, le français apparaît-il dans certains passages pour triompher sur toute la ligne dès le 25 mars¹⁴. Le 25 juillet 1770 une longue lettre française se termine par un post-scriptum allemand à l'adresse du petit Fritz La Roche qui vivait chez Wieland¹⁵. En mai et en juin 1771, de l'allemand se mêle au français dans la même lettre¹⁶, comme des préoccupations causées par des travaux littéraires se mêlent aux effusions de Sophie. Puis c'est l'alternance des deux langues, employées exclusivement chacune à son tour. A partir du 19 février 1772¹⁷, la langue nationale a vaincu définitivement. — Ce tableau a son équivalent du côté de Wieland. Aussi dans ses lettres à lui, l'allemand apparaît timidement en 1770¹⁸. 1771 voit des lettres tantôt allemandes, tantôt françaises¹⁹. Puis, pendant quatre années, les documents manquent. En 1775 et en 1777, Wieland écrit à son amie en allemand²⁰. Là aussi, c'est le triomphe définitif de la langue nationale.

Citons encore le cas de Jean de Muller qui se situe dix ans plus tard.

9. Je dois cette explication à l'amabilité de M. V. Michel.

10. Hassencamp, 146.

11. Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland, publiées par V. Michel; *Revue germ.*, 1925, 157.

12. *l. c.*, 159.

13. *l. c.*, 161.

14. *l. c.*, 163.

15. *l. c.*, 440.

16. *R. Germ.*, 1926, 170-172.

17. *l. c.*, 311.

18. *D. B.*, I, 149 ss.; 20 III, 1770.

19. Hassencamp, 249-264 passim.

20. Hassencamp, 270; *D. B.*, I, 153 ss..

Le 17 septembre 1780, Jean de Muller reçoit un billet français de Wieland²¹, après un certain nombre de lettres allemandes. Mais déjà en 1781²², des pages, rédigées en français, se terminent par un alinéa écrit en allemand et contenant la proposition d'user de la langue nationale des deux épistoliers. La lettre suivante, du 9 avril, ne se conforme pas encore à ce vœu. Mais toutes les lettres ultérieures le feront.

1768 marque le commencement de l'abandon du français. En 1771, le mouvement en faveur de l'allemand est nettement en progrès, en dépit des lettres officielles ou semi-officielles écrites, l'année suivante, à la duchesse douairière, puis à Gœrtz et Kaunitz²³. L'année 1781 semble bien être la date de l'abandon complet de l'allemand dans les relations épistolaires avec des Allemands. Il est permis d'admettre que les lettres encore inconnues de Wieland n'apporteront guère d'informations contraires. —

Wieland était en avance sur la moyenne de ses compatriotes²⁴. A quoi attribuer cet état de choses ?

Ce ne sont pas des considérations politiques ou mondaines qui ont agi : voyez les lettres échangées avec Anne-Amélie. Il y a d'abord un fait biographique : Wieland quitte Biberach d'où Warthausen et son atmosphère française n'était pas loin, et se rend à Erfurt. Là, il entendait moins souvent la langue étrangère. De plus, la sorte d'ostracisme dont il avait frappé les lettres allemandes jusqu'en 1769, cesse²⁵.

Puis, il y a des raisons d'ordre littéraire et national. L'abandon du français par Wieland s'insère dans le courant d'émancipation nationale qui se faisait alors sentir en Allemagne, avec Klopstock, Lessing, le « Sturm und Drang »²⁶. L'évolution qui s'ébauche chez Wieland dès 1768 est encouragée par l'action du milieu de Weimar où Gœthe séjournait depuis 1775 et où Herder vint le rejoindre une année plus tard. Une lettre de M^{me} de Stein à Zimmermann nous montre un Gœthe réclamant l'emploi de la langue allemande par les Allemands ; Herder estimait que celui « qui écrit dans une langue étrangère ressemble à un homme abandonnant sa maison à

21. A. B., III, 314.

22. L^{re} 31 III : A. B., III, 317 ss.

23. D. B., I, 308 ss.

24. cf. plus haut, p. 330.

25. A. B., III, 384-385.

26. Reynard, 356.

lui pour aller en habiter une étrangère »²⁷. Puis, en dehors des exhortations directes de ces hommes, il y a tout simplement le fait que Weimar est l'endroit où s'élabore l'essentiel de la littérature allemande renaissante. C'est une atmosphère qui influe nécessairement sur les esprits. A certains moments Wieland a dû sentir qu'il y avait quelque incompatibilité entre sa qualité d'écrivain allemand influent et l'emploi de la langue française dans ses relations avec des compatriotes. Mais cette considération ne lui a jamais interdit de rester serein et juste en face de la langue française.

27. cf. Weise, *Unsere Muttersprache*, 107, 256 et Wackernell, 39.

CHAPITRE II.

L'INFLUENCE DU FRANÇAIS SUR LA LANGUE ET LE STYLE DE WIELAND.

Le contact étroit avec une langue étrangère a-t-il influé sur la langue maternelle de Wieland ? Question capitale. La réponse dira si l'écrivain était qualifié pour être auteur allemand. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'influences de style, d'influences esthétiques, dont il a été question à propos de Voltaire et à propos de la poésie française. Il s'agit d'influences linguistiques. Or, celles-ci sont nulles, dans ce sens que l'esprit de la langue allemande chez Wieland n'a pratiquement pas été altéré par le français. Une étude plus serrée le montre nettement.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que bien souvent Wieland parle des choses de France. Pour les évoquer dans leur précision ou pour créer une atmosphère, il use du terme français¹. Certain passage où il parle des mœurs mondaines françaises fournit un bon exemple². Il choisit le même procédé pour donner telle idée du caractère national français³, pour souligner une différence dans la vie intellectuelle en France et en Allemagne⁴ ou pour désigner un type

1. Je n'ai pas cité tous les passages qu'il aurait été possible de noter. Je me suis borné à donner des exemples en un nombre qui, il est vrai, est relativement grand.

2. XXXVI, 31, 32, 33, 37, 39, 42; cf. aussi XXXII, 182 et VII, 161.

3. XXXV, 172: « sehr fatiguiert »; « Gloire » *ib.*, 128; « Gloriole », *ib.*, 171; « Hommage », *ib.*, 131; « superbe », *ib.*, 130; puis l'étude sur Linguet, XXXVI, 129 ss., *passim*.

4. « Gens de lettres », XXXVI, 146; « Bel-Esprit », XXXVII, 189, XXXVIII, 448.

de personnes qui a en France une allure particulière au pays⁵. Ce procédé de style peut fort bien se défendre.

Tels autres termes ont été adoptés parce que l'allemand n'a pas leur équivalent au dire de Wieland lui-même⁶. Dans certains cas, on peut partager la manière de voir de l'écrivain. L'indulgence est encore permise quand il s'agit de mots français employés pour leur pittoresque⁷ ou par badinage en vue d'un effet comique ou ironique⁸.

Quand Wieland insère dans ses écrits allemands des termes français⁹ qui ne se recommandent par aucune nuance particulière, il ne faut pas lui en faire un reproche trop sévère. Certains de ces éléments étrangers sont employés dans des lettres où un peu de laisser-aller est permis : puis la langue allemande est moins soucieuse du quant-à-soi de son vocabulaire que la langue française ; enfin, il ne faut pas oublier que Wieland écrivait il y a environ cent-soixante ans. —

Voilà pour l'emploi de termes isolés. —

Puis, il y a des phrases françaises ou des fragments de phrases

5. « Poissarde », XXXVII, 70 ; « fille » (prostituée), XXIX, 176 ; « Gri-sette », XXXVIII, 164 ; « Catin », 427 ; « Badaud », XXXV, 140 ; « cagot », lettre à von Klein, *Cottasches Morgenblatt für gebildete Stände*, 1820, 642.

6. XXXII, 103 ; XXXVIII, 203, 394 ; XXXVI, 133, 295 (pour « Air »). Ici, on peut sans doute citer « bonhomie » XXXIII, 245 ; XXXV, 310 ; « Ostrogoths », XXXII, 41 ; « Pot-pourri », XX, 32 ; XXXVI, 234 ; « Tête à tête », XI, 235.

7. « bouquin », XXXIII, 240 ; « cheval de bataille », XXXV, 362 ; « Co-cagne », *Pervontc*, v. 381 ; « Tracas », XXXVI, 131 ; « Galimathias », VII. 93 ; « Moquerelle » (sic), *Aus F. H. Jacobis Nachlass*, I, 19 ; « mauvais plaisant », XXXVII, 462 ; « petulant », *A. B.*, III, 181, cité par M. Seuffert, *Viertel-jahrschrift*, VI, 230 ; « Salmigondy », XXXVI, 236 ; « tic », XXXVI, 133 ; des noms propres comme « Zéphyrette », XI, 222.

8. « Occiput », *An die durchlauchtigste Herzogin Anna Amalia...*, 1783, *Euphorion*, I, 702 ; « Antichambre » (rimant avec « Amber »), XI, 216 ; « heilige Nitusche », XI, 231. — *Sommermärchen*, v. 483, « Raillerie » ; v. 491, « pardonnez-moi » ; v. 495, « ma foi » ; sur *Gandalin*, cf. plus haut, p. 100.

9. « mein Geist ist noch nicht wieder in seiner Assiette », Wieland à F. H. Jacobi 13 V. 1774 (*Jacobis auserles. Briefwechsel*, I, 162) ; « crayon », XXIX, 250 ; « eine Centaine von Stanzen », (Wieland à Merck, 1^{er} VIII. 1779) ; « Cider » XXXVIII, 577 ; « detestabel », XXXVI, 238 ; « dubliert ein Vorgebirg », *Pervontc*, v. 619-620 ; « entre nous », lettre à Merck, 19 VIII. 1779 ; « ihm (à Obéron) die Rundung und das Fini zu geben », Wieland à Merck, 20 XI. 1779 ; « Métier », XXXVII, 95 ; « Politesse », XXXVII, p. XIV ; « Poltronnerie », XXXVIII, 113 ; « Procès sans fin », XXXVI, 252.

françaises insérés dans un texte allemand. Wieland use assez discrètement de ce procédé. Il y a recours pour des raisons de concision¹⁰, de pittoresque¹¹, de badinage¹², d'expressive force évocatrice¹³ ou parce qu'il s'amuse d'une locution qui sait voiler élégamment une bévue ou un geste de valeur contestable¹⁴.

Jusqu'ici, il n'a été question que d'éléments français introduits sans changement dans un ensemble allemand. Il y a des passages où l'influence du français est plus subtile. Il y a la forme française ou francisée de certains noms, propres ou communs. Mais ces cas sont très rares, presque inexistants¹⁵. Rares sont aussi les cas où Wieland use d'une racine verbale française qu'il affuble d'une désinence permettant la conjugaison à l'allemande¹⁶. Une fois il emploie un substantif intégralement français pour le munir, deux pages plus loin, d'une terminaison allemande¹⁷. Il faut du reste rendre à Wieland la justice de reconnaître qu'il ne s'est pas borné à ce procédé sommaire pour enrichir sa langue maternelle¹⁸ : il cherche, à l'occasion, à remplacer le terme d'origine étrangère par un équivalent

10. « pour la rareté du fait », XXXV, 344; « exactement rien », lettre à Lavater, du 29 VII. 1776 (*Euphorion*, VII, 708).

11. « d'avoir jetté sa poudre aux moineaux », lettre à Wezel, du 22 VII. 1776 (Arch. Goethe-Schiller, fonds Wieland, carton II, dossier *Briefe von Wieland*).

12. A propos du *Sommernächten* qui devait primitivement porter le titre de *Kindermärchen*, Wieland constate que « unser liebes Vire la bagatelle Kertzerei ist, au gré des gens sérieux » (lettre à Merck, 22 IX. 1777, *Merck-briefe* II, 102).

13. « Klug wer (il s'agit d'un jeune écrivain) sich nicht durch das erste laute l'auteur ! l'auteur !, verführen lässt, hervorzutreten » ; XXXVIII, 407.

14. « sa religion a été surprise, wie die Franzosen par euphémisme von ihren Königen sagen », XXXVII, 607.

15. « Ulysses », VII, 22; « Arkesilas », VIII, 112; « Clovis », XXXV, 416; « Schasmin », *Gandalin*, v. 1477 et *Siet und Klärchen*, v. 287; « Moskee », XX, 178 (en 1712, on note pour la première fois Moschee; Weigand, *Deutsches Wörterbuch*).

16. « approschieren », *Gandalin*, v. 444; « autorisieren », XXXVI, 148, note; « brodieren », IV, 87; XI, 227; « chamarrirt », XXXVII, 465; « reecrieren », XXXV, 400; cf. aussi Ischer, p. 21 et Feldmann-Pietsch.

17. « Bastardise, Bastardei », XXXVII, 77, 79.

18. cf. Thalmayr, p. 24-25.

authentiquement allemand¹⁹. Une fois il substitue au mot français un mot latin; la sonorité latine sans nasalisation lui semblait plus conforme à l'esprit de la langue allemande; peut-être croyait-il aussi que le terme latin était plus familier à ses lecteurs que le terme français²⁰.

Wieland va plus loin dans ses tentatives d'enrichir sa langue maternelle. Il traduit des termes français, des locutions françaises. Il y a là une préoccupation louable. Mais elle n'a pas toujours été couronnée de succès. L'usage n'a pas donné droit de cité à tous les néologismes de Wieland²¹.

La présence d'apports français dans la langue de Wieland est un fait assez rare et qui peut se défendre ou s'excuser : presque toujours, l'écrivain veut obtenir certains effets de style grâce à des mots ou à des tournures empruntés au français; ou bien, entraîné, même en écrivant, par son goût de la conversation, il s'inspire de la langue telle qu'on la parlait à l'époque dans certains milieux. Mais il ne fait pas plus violence au génie de son idiome national qu'un Schiller ou un Goethe²². Il le respecte. Wieland ne s'oublie jamais à écrire comme par exemple Bodmer des pages dont à peine la moitié du vocabulaire est allemande. Au moins dans les textes destinés à être publiés, le Wieland de la maturité²³ ne se tient pas trop loin des bornes où s'enferme vers 1900 ou 1930 un Allemand cultivé et respectueux de sa langue²⁴. Cet auteur du XVIII^e siècle ne pêche contre la pureté étymologique de son idiome guère plus que Nietzsche avec

19. « Nuances » devient « Schattierung », XXXVIII, 15; « Ressources », « Hilfsquellen », XXIX, 63, note; mais le terme français réapparaît plus tard, XXXIII, 192; cf. aussi Lubovius, p. 41, 42.

20. « Baladin » remplacé par « Histrio », XXXVIII, 86.

21. « den Bräutigam zu hören glaubte, der sich beklagte, dass seine Braut zu schön sei », XXXVIII, 148; « gesiegelte Briefchen » = lettres de cachet, XXXIII, 98; « des Himmels Chronik ist ein wenig ärgerlich », XI, 227; « zu den Engeln lachen », XXIX, 246; « Für sich ein jeder, Gott für Alle », XXIX, 246; « so geschmeidig wie Handschuhe », VII, 152; « blaues Märchen », XI, 83; « Mensch von Nichts, wie die Franzosen sagen », XXV, 358; « in Ausgabe von Mitleiden setzen », XXXVIII, 120; « die uns ins Weisse sehen wollen » = regarder au blanc des yeux, *Pervontc*, v. 1020; « wohlgemacht » bien fait, en parlant de la prestance d'une personne, IV, 68.

22. cf. Brandstätter, p. 73, 74, 78, 81, 97, 129, 167, 180, 214, 242, 246.

23. Ischer, 11.

24. L'attaque de l'auteur anonyme dans les *Rheinische Beiträge*, 224 s. n'est plus justifiée à l'époque où elle se place (1781).

ses « délicatesses », ses « nuances », son « par excellence », ou qu'un Bismarck qui, dans un discours d'une tenue fort nationale, usait d'un terme français pour parler de soldats « rompus au métier ». La langue allemande était en bonne garde entre les mains de Wieland. Dans cet ordre d'idées un jugement porté par J.-H. Meister en 1789²⁵ est significatif. Il écrit au poète allemand : « Cette langue que vous avez enrichie de tant d'ouvrages immortels n'a mérité d'être la vôtre que parce que vous avez su tour à tour la rendre susceptible de tous les caractères du génie d'Homère, de Shakespeare, de l'Arioste, d'Horace et de Lucien. » En dépit de ce que Wieland doit aux poètes français et à la prose de Voltaire²⁶, aucun auteur français n'est nommé ici où des influences de style sont visées. A plus forte raison, le français serait-il passé sous silence si Meister avait songé à des influences linguistiques portant atteinte à l'essence de la langue. Insertion de quelques locutions ou termes étrangers, assouplissement du style, goût pour le terme précis²⁷, incitation toute générale à tendre vers la perfection dans sa langue comme les Français y tendaient dans la leur, voilà à quoi se ramène l'action de notre idiome sur celui de Wieland. Pour mettre les choses au point, il faut encore dire qu'à cette influence du français viennent se joindre les exemples fournis par d'autres langues. C'est la philosophie qu'il convient de tirer de la lettre de Meister.

25. Cité par M. Seuffert, *Anz. f. deutsch. Altertum*, XIII, 268 s.

26. cf. plus haut, p. 384, 448.

27. XXXVI, 176.

CHAPITRE III.

WIELAND JUGE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Comment Wieland voit-il cette langue qui est, comme toute autre, l'expression d'un génie national déterminé¹ ? Il y distingue des qualités sensibles et des qualités intellectuelles ou morales : l'effet produit sur l'organisation physiologique de l'auditeur, l'action exercée sur son esprit et son cœur.

Dans le premier domaine, Wieland note deux aspects du français : c'est une langue qui sait être singulièrement preste et rapide². Une autre qualité vient s'ajouter. De même que le grec, le latin et l'italien, le français rend les auditeurs difficiles³ par la douceur et l'harmonie. Comparé à ces langues, l'allemand est un parler rude qui hennit et ne se prête pas au chant. D'autre part, Wieland estime que les avantages du français ont dû être achetés au prix d'un incontestable appauvrissement ; le français manque d'énergie, de force expressive quand il s'agit de reproduire le plus fidèlement possible les visions et les bruits somptueux, majestueux, terribles de la nature⁴. Le français n'est pas une langue poétique. Les qualités d'ordre intellectuel y priment⁵.

Cela apparaît dans les possibilités qu'elle offre à l'analyse des mouvements psychologiques. La langue française, ainsi que Wieland

1. XXXVIII, 104.

2. Lettre à Jacobi, 10 IV. 1771, A. B., III, 43 ; cf. aussi le jugement sur la prose de Voltaire, plus haut, p. 381.

3. « verwöhnen », XXXVIII, 100.

4. XXXVIII, 187-188 ; le texte parle de la langue italienne ; mais comme celle-ci est, en tel autre passage, associée au français pour être opposée à l'allemand, on peut faire état de ces lignes pour le français, XXXVIII, 98-102.

5. cf. un jugement analogue de Leibnitz, dans les *Unvorgreifliche Gedanken*, cités Tonnelat, 158,

l'écrit en 1759 à Zimmermann⁶, a un plus grand choix de mots que l'allemand pour parler des suprêmes degrés des émotions⁷ belles et agréables. Cette idée est reprise vingt-trois ans plus tard avec plus de pénétration nuancée, avec plus de largeur aussi. Le français, dit Wieland, est plus apte que l'allemand à scruter et à combiner les manifestations les plus subtiles de la raison et de la sensibilité [« Witz und Empfindung »], facultés dont les natures sont si différentes et pourtant si proches l'une de l'autre⁸.

Cette souplesse à se mouvoir dans l'enchevêtrement des réactions psychologiques est probablement présente à l'esprit de Wieland lorsqu'il reproche au français de favoriser les phrases creuses, les sophismes⁹, les ambiguïtés¹⁰. Au lieu d'ambiguïtés, il aurait dû parler d'euphémismes qui n'induisent personne en erreur. Par contre, il voit fort bien que certains esprits aiment à être trompés, ne veulent pas se voir arrachés aux illusions de leur vanité. Il les croit particulièrement nombreux en France. Aussi, la langue leur offre-t-elle un abondant choix de termes pour voiler des situations fâcheuses. Wieland fait entendre qu'il y a un vocabulaire français qui ne devrait tromper personne, mais par lequel on se leurre bien volontiers soi-même¹¹. La faiblesse à l'égard d'un défaut analogue, en l'occurrence la décence poussée trop loin, force l'écrivain français parfois à employer des termes franchement mièvres¹². Ailleurs, Wieland juge que ses voisins de l'ouest ont affaibli et appauvri leur langue en voulant la rendre trop élégante et douce¹³, danger qui n'a pu être conjuré dans une certaine mesure que par l'action des grands écrivains en opposition avec les classes supérieures de la société¹⁴.

Cela n'empêche pas la langue d'avoir conservé des étymologies qui ne sont pas de bonne compagnie : et Wieland de rap-peler¹⁵ ces « culs qui se pavanent si souvent à contre-temps » et que

6. A. B., II, 35.

7. « Affekte ».

8. XXXVIII, 99.

9. XXXVI, 133.

10. II, 126.

11. XXXV, 172.

12. XXXVI, 157.

13. « zärtlich » ; 1752, A. B., I, 101-102 et XXXVIII, 14.

14. XXXVIII, 21.

15. XXXVI, 155.

« Voltaire avait déjà amèrement reprochés » à ses compatriotes dans la *Lettre aux Velches*¹⁶.

Wieland n'exagère pas l'importance de pareils éléments dans la langue française. Il y a dans chaque idiome, dit-il, plusieurs styles [« Schreibarten »]¹⁷ dont chacun a son vocabulaire. Pour la France, l'auteur allemand énumère le langage de la tragédie, ceux du grand lyrisme, de la comédie relevée [« edlere Komödie »], de la bonne société, du badinage marotique. Mais toutes ces variétés de la langue littéraire ont des qualités communes; ce sont¹⁸ la correction grammaticale, l'élégance et l'art de trouver le terme qui convient¹⁹.

Ce jugement date de 1782. Wieland a acquis une vision plus nuancée des choses depuis 1759 où il signalait à Zimmermann la « fausse maxime française d'écrire la même langue en vers et en prose »²⁰.

Langue où les qualités intellectuelles prédominent, le français brille donc par la clarté, la précision²¹, le respect des règles, l'art des nuances. Affiné et poli, l'idiome paie ces avantages par un certain appauvrissement, une certaine perte de force. Mais il se veut tel qu'il est devenu.

Cette langue est jalouse de son caractère particulier. Elle se défend par son conservatisme, notamment en poésie²². Certains ter-

16. Wieland agrmente sa remarque de traductions allemandes de termes français formés avec « cu »: « rückarschen, Lampenarsch, Artischockenarsch ». — C'est probablement en souvenir de ce passage que le prince de Gotha écrit à Wieland (*LD*, VII, 15; 26 XII (?) 1783) au sujet du mot « schmollen »: « ...ich glaube, schmollen sey eigentlich seinen Verdruss durch hervorragende dicke Lippen sehen lassen; was ich auf französisch habe nennen hören: faire le cu de poule; der Mund nimmt nämlich diese liebliche Gestalt an. Die Franzosen lieben die Redensarten noch weit mehr als die Florentiner, worinn dieser Teil des menschlichen Körpers vorkommt. Für die Güte der französischen Redensart kann ich nicht stehen; Hr. von Villoison mag darüber Richter seyn; vielleicht wird er faire le cu d'oiseau aus Liebe zu seinem Namen vorziehen ». — cf. aussi: « Leute de cul et de tête (wie die politen Franzosen sagen)... ». Wieland à Gleim, *A. B.*, III, 122; 4 V. 1772.

17. XXXVIII, 27 s..

18. *Ib.*, 28.

19. Ainsi je traduis « Schicklichkeit »; le terme « décence » avec sa nuance morale est inapplicable ici; Wieland citera, en effet, le style de la *Pucelle* de Voltaire.

20. *A. B.*, II, 7.

21. XXXVI, 176: « die von den älteren französischen Kritikern so sehr urgierte expression unique ».

22. XXXIII, 166 et XXXVIII, 28.

mes ont un cachet si particulier qu'ils deviennent intraduisibles²³; ce que la langue française prend aux autres langues, elle le modèle selon son propre génie avant de se l'incorporer²⁴. Wieland voit bien que cet idiome est un organisme fortement constitué et conscient de sa nature bien à lui. Et le français a fait ses preuves non seulement en France, mais encore hors de France. Il est devenu la langue des cours et de la bonne société dans la majeure partie de l'Europe. Ses titres à cette position privilégiée sont incontestables²⁵.

Bien entendu, Wieland sait que la nature d'une langue s'explique par le génie de la nation²⁶. C'est un phénomène de longue durée que cette action des hommes sur leur parler. On voit que le français « a été travaillé depuis des siècles », dira l'Allemand en 1795, en faisant l'éloge de la précision par laquelle « les Français dépassent même les Grecs et les Latins »²⁷. Dans ces propos sont condensées bien des observations que Wieland avait faites en suivant l'évolution du français à travers ses différentes époques.

23. XXXVI, 31, 33, 39, 42.

24. XXIX, 240, note.

25. XXXVIII, 106; 1782.

26. XXXVIII, 104.

27. Böttiger, I, 160.

CHAPITRE IV.

WIELAND ET L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Un moyen tout empirique permet à Wieland de poser un premier jalon dans l'histoire de cette langue: il y a les auteurs dont il ne comprend les textes qu'avec difficulté; il y a ceux dont il lit les œuvres à livre ouvert. La ligne de démarcation qui passe entre les deux groupes laisse Rabelais parmi les auteurs difficiles¹. Lazare de Baif² s'y range sans doute à côté de lui. Pour Marot et Montaigne, on ne possède aucune indication de la part de l'Allemand, pas plus que pour Ronsard et pour Louise Labé. Cependant, indirectement celle-ci offre un point de repère. On peut avancer, sans crainte sérieuse de se tromper, que son idiome a été facilement accessible à Wieland. Ce parler était régi par une syntaxe qui s'éloignait un peu de celle du français moderne; mais l'analyse n'en offrait nulle difficulté à un lecteur rompu aux textes latins et grecs bien plus compliqués et enchevêtrés dans leur structure. Le vocabulaire de ces poésies était concret, une flamme intérieure le réchauffait et lui donnait une force communicative. La sympathie avec laquelle Wieland parle de la poétesse ne peut venir que de son œuvre lue avec intérêt et goûtée avec un vif plaisir; autant d'indices rendent probable, presque certaine, une lecture facile. Chez M^{me} des Roches³, Wieland se sent déjà près de Malherbe, c'est à dire en terrain sans embûches⁴. Brantôme qui écrit vers 1590 est un des auteurs favorisés de l'Allemand⁵. Le français moderne commence pour celui-ci dans la deuxième moitié du XVI^e siècle.

1. cf. plus haut, p. 297.

2. XXIX, 140.

3. XXXVI, 96.

4. cf. plus haut, p. 304,

5, *Ib.*, 304,

Wieland voit-il avec plus de détails la marche poursuivie par le français ? Oui. Il nous a laissé sur cette question un certain nombre de remarques et de jugements.

Les voici d'abord pour le moyen âge, c'est-à-dire pour la majeure partie de la période non moderne.

Wieland remonte assez haut dans le passé, jusqu'au temps de Philippe I^{er}, pour dire un mot des origines de la langue française⁶. Citant Tressan et sa *Dissertation sur l'état de la littérature française sous les règnes de Louis VIII, Saint Louis, Philippe le Hardi et Philippe le Bel*⁷, il indique la triple racine, celtique, germanique, latine, de la « langue romane » d'alors. Il constate aussi que ce « jargon » était encore inapte à rendre les mouvements d'âmes comme celle d'Héloïse et d'Abélard. Mais dès les débuts du XII^e siècle, puisque c'est à cette époque que Wieland place, à tort, Rusticien de Pise⁸, la langue prend une certaine allure, au dire de l'Allemand⁹. Villehardouin ne profite pas de cette marche ascendante ; mais s'il a écrit un français « pesant, maladroit, rude », sa condition de chevalier en est responsable. Car dans la poésie de l'époque, la langue a déjà du charme et de la grâce¹⁰. Guillaume de Lorris continue ce travail de perfectionnement¹¹.

Savoir exprimer directement, sans voile, les pensées et les sentiments simples est une des caractéristiques essentielles du parler du moyen âge, ainsi que le disaient à propos de Villehardouin et de Joinville les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹². Cette qualité a son charme et son mérite. Wieland voudrait trouver pour *Gyron* un allemand qui se rapprochât de ce « gaulois », ainsi qu'il appelle, à l'occasion, la langue de cette époque.

Sur le XIV^e siècle, Wieland est muet. Il ne parlera de la langue française que pour dire un mot de son état au passage du XIV^e au XV^e siècle. Elle est encore loin d'être l'instrument de précision qu'elle deviendra plus tard. L'idiome est naïf au point de trahir, de dépasser

6. XXXVI, 53.

7. BR 1779, mars, 186 ss..

8. cf. plus haut, p. 287.

9. XXXVI, 54.

10. *ib.*, 21.

11. *ib.*, 54.

12. *Mél.*, II, 304, 331.

souvent la pensée de l'auteur qui en use¹³. La remarque est faite au sujet de Christine de Pisan.

La Renaissance n'est représentée que par quelques aperçus brefs. La langue de Lazare de Baïf est placée sur le même niveau que celle de Commynes. De Baïf est à Crébillon père ce que Hans Sachs est à Wieland¹⁴. Ce parler manque de souplesse et de suavité. Le français de ce temps est resté loin en arrière de l'italien¹⁵. Pourtant, la fin du siècle voit déjà l'approche de la pureté et de la clarté¹⁶.

Enfin c'est le français moderne, ce parler qui dès le XVII^e siècle a une telle avance sur la langue allemande¹⁷. Inutile de revenir sur la caractéristique d'ensemble que Wieland en a faite. Mais quel a été l'effort qui a porté pareil fruit ? Et ce fruit, a-t-il eu la même saveur de Malherbe à Rousseau ?

Au gré de Wieland, ce sont les bons auteurs d'une nation qui perfectionnent une langue, ce ne sont pas les classes cultivées de la société. L'essor rapide du français au XVII^e siècle est dû aux grands écrivains du temps. Et ce sont, cités au courant de la plume, Arnaud, Pascal, Bourdaloue, Fénelon, Bossuet, La Bruyère, Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine. Évidemment, ces hommes ont trouvé une langue déjà fort développée. Mais ils n'ont pas suivi le goût du public qui faisait ses délices des Calprenède, Boyer et Pradon. Ils sont allés à l'école des anciens. Les grands auteurs n'ont pas été les esclaves de leurs lecteurs ; ils en ont été les maîtres¹⁸.

La langue du XVIII^e siècle n'est plus celle du XVII^e. L'idiome va en gagnant en souplesse et en légèreté. Le moindre bel esprit contemporain de Wieland écrit mieux que Bussy-Rabutin, ainsi que le dit l'Allemand¹⁹, peut-être inspiré par un passage de la *Bibliothèque des Romans*²⁰. Mais ce n'est pas l'unique richesse nouvelle. « On sentait, dit Wieland,... que même les grands écrivains de l'époque de Louis XIV avaient laissé de la besogne à leurs successeurs.

13. XXXVI, 64; cf. aussi XXXV, 20.

14. XXIX, 40.

15. XXXVI, 163.

16. *ib.*, 96.

17. XXIX, 94.

18. XXXVIII, 13.

19. XXXVI, 54.

20. *BR* 1778, janvier, I, 222.

Le progrès des lumières et l'affinement de la sensibilité, l'acquisition d'idées nouvelles plus vastes et plus claires exigeaient que la langue s'enrichît et se modifiât. » Il y eut d'abord des protestations contre les innovations risquées par les écrivains. Mais ceux-ci eurent gain de cause. Là encore, il y eut action des bons auteurs, nullement action de la part de la société cultivée. C'est l'époque des Crébillon père, des Montesquieu, Buffon et Rousseau²¹. Mais c'est aussi celle des philosophes, économistes, encyclopédistes au langage boursouflé par l'emphase²², ou faussé par le manque de précision²³.

Wieland s'élève avec force contre l'idée d'enfermer une langue dans les limites étroites où se meuvent les intérêts et les préoccupations d'une classe sociale²⁴. C'est une contrainte qui lui semble inadmissible à l'égard de tous les idiomes. Si les écrivains français l'ont repoussée²⁵, leur langue a pourtant souffert d'un autre enserrement. La forte centralisation politique et administrative du pays, puis l'Académie française sont des entraves qui empêchent le développement libre et varié des esprits originaux²⁶. Wieland est du reste loin de n'adresser que des blâmes à cette centralisation et à cette Académie. Elles ont contribué à cette chose précieuse qu'est l'unité de la langue littéraire en France. Le principal moyen de cette action unifiante a été le *Dictionnaire*. Et Wieland a certainement regretté que la grammaire de l'Académie n'eût pas encore paru de son temps²⁷. Ainsi Wieland entrevoit, mieux même, reconnaît dans l'Académie la gardienne de la tradition de l'époque de Louis XIV, de cette époque dont les écrits continuent à être la base de la langue française parfaite²⁸. Cette perfection a fait que c'est aussi au XVII^e siècle que le français a acquis à juste titre la suprématie dans

21. XXXVIII, 14, 21.

22. Lettre à F.-H. Jacobi, 12 II, 1777 (*F. H. Jacobis auserl. Briefwechsel*, I, 256).

23. cf. la note de Wieland dans Meister, *Von der natürlichen Moral* (trad. allemande de Schultbess, avec des notes de Wieland; Leipzig, 1789) p. 125, où il est reproché à Meister d'employer certains termes sans les définir avec précision ou sans s'en tenir, une fois pour toutes, à la définition adoptée. Wieland dit que Meister « wie man sieht, nicht ganz von der Ansteckung der bösen Geister der heutigen französischen Litteratur frey geblieben ist... Ein Philosoph muss nie mit Worten spielen. »

24. XXXVIII, 34.

25. XXXVIII, 21.

26. XXXIII, 166.

27. XXXVIII, 50.

28. *ib.*, 21.

la majeure partie de l'Europe²⁹ — seule remarque que Wieland fasse sur l'histoire extérieure de la langue.

Bien que ce dernier aperçu soit fort bref, il faut s'y arrêter un instant.

Le propos se place en 1782 ; le fameux discours de Rivarol sur *l'Universalité de la langue française* est de 1784. Wieland ne semble pas l'avoir connu ; mais la question que traite ce texte était d'actualité.

Que signifie la réponse que Wieland y fait ? Il dit que grâce à un concours de circonstances favorables, la langue française est devenue depuis l'époque de Louis XIV l'idiome universel des cours et de la société dans la majeure partie de l'Europe. Qu'on se rappelle que selon Wieland notre langue a dû, au XVII^e siècle, son lustre aux grands écrivains. Ce sont donc eux qui se trouvent à la base de la diffusion du français. Mais ensuite, quelles sont, d'après lui, les circonstances qui ont agi ? Ici, il faut avouer qu'on ne peut parler que d'hypothèses plus ou moins probables. On peut songer aux suites de la politique de Louis XIV³⁰, à la manière dont le roi savait mettre les princes allemands en dépendance de la France. Cependant, Wieland n'a guère dû croire que les procédés de Louis XIV aient créé un mouvement de sympathie en faveur de la langue : il a déploré les effets de cette politique pour son pays à lui³¹. Il a plutôt dû avoir en vue l'expansion de la civilisation aux cours d'Allemagne, et estimer que par là les Allemands étaient obligés, pour des raisons d'ordre pratique, à apprendre le français. Ensuite, s'il a accordé une très grosse importance aux grands auteurs et à l'Académie pour l'histoire intérieure du français, sa propre expérience lui montrait ce que pouvaient signifier des œuvres « agréablement frivoles »³² pour la diffusion d'un idiome à l'étranger, sans que pour cela il ait trop réduit la part d'un Racine par exemple³³. La supériorité que le français avait au XVII^e siècle sur l'allemand est explicitement reconnue par lui ; encore vers 1770, il concède que notre langue a certaines qualités qui font défaut à la sienne³⁴. Il a été assez au courant de l'anglais et de

29. *ib.*, 106.

30. Baldensperger, *Universalité*, 3.

32. Baldensperger, 14.

31. XXXVI, 20.

33. XXXVIII, 110.

34. cf. plus haut, p. 485 s..

l'italien pour établir un parallèle entre ces langues et le français : sans doute il classe de pair, ou à peu près, l'italien et le français pour la suavité³⁵ ; il semble néanmoins permis d'admettre qu'il a reconnu au français « cette sorte de moyenne supériorité » dont parle M. Baldensperger³⁶. Wieland ne dit-il pas que le bon goût³⁷ est la caractéristique essentielle des lettres françaises ? Celles-ci avec leurs qualités ne dépendent-elles pas pour une bonne partie des qualités de la langue, et le bon goût n'est-il pas fait d'un ensemble de moyennes estimées justes ? Sans doute, et bien qu'il n'insiste pas sur ce point, Wieland a-t-il également senti le prix de la clarté française. On peut sans témérité avancer ce jugement général en songeant que pour lui le français est la langue des analyses psychologiques précises. Enfin, rien que les souvenirs des cercles de Julie de Bondeli et du comte Stadion ont rappelé à Wieland ce que les qualités « sociales » avaient fait pour l'expansion du français. Dans ces milieux, il avait trouvé, de plus, comme un résumé des raisons qui favorisaient cette diffusion : la politique agissant dans le sens précisé plus haut, l'apport des lettres, sérieuses ou frivoles, le génie de la langue mis en valeur par les livres et par la conversation, enfin, les sollicitations d'un type humain qui était alors porté à la perfection en France, cet « honnête homme », prototype de l'*Homo europæus* de l'époque et pouvant être réalisé par les classes moyennes³⁸, donc par Ch. M. Wieland de Biberach.

Et l'avenir du français hors de France, qu'en dit Wieland ? Il ne prétend pas que notre langue jouira éternellement de la faveur universelle ; qu'on n'oublie pas le recul du français chez Wieland même. Mais il doute que jamais l'allemand puisse prendre une place que le français avait conquise à de justes titres.

35. XXXVIII, 100.

36. Baldensperger, *l. c.*, 47, 51.

37. XXXVIII, 119.

38. Baldensperger, *l. c.*, 18.

CHAPITRE V.

VALEUR DES JUGEMENTS DE WIELAND.

Que valent les aperçus de Wieland sur le caractère et l'histoire du français ?

Son jugement sur la nature plutôt intellectualiste de la langue est exact¹, d'autant plus que Wieland a sans doute pensé du français ce qu'il a dit de l'allemand, à savoir qu'un écrivain de valeur peut faire disparaître de ses œuvres bien des faiblesses, bien des défauts qui semblent inhérents à la langue qu'il manie². Ne serait-ce que pour avoir lu Diderot et Rousseau parmi les contemporains, Rabelais parmi les auteurs du temps passé, qu'il a dû se rendre compte de la force sensible que pouvait atteindre le français écrit par un homme de génie. Ce que Wieland dit de l'étroitesse du vocabulaire français n'est donc pas valable, aussi dans son esprit à lui, que pour la langue de l'homme moyen. A l'auteur de génie, cet idiome n'impose pas plus d'entraves que n'importe quelle autre langue de civilisation. On ne court certainement aucun risque d'erreur en définissant ainsi le point de vue de l'auteur allemand.

Dans ses considérations historiques, Wieland, à la suite du comte Tressan, a une vision juste de la triple origine linguistique du français³. S'il fait commencer le développement de la langue vers 1120, il a encore raison, du moins approximativement⁴. Pourtant, il faut

1. « Notre prose, dit Lemontey, s'arrêta au point où, n'étant ni hachée ni périodique, elle devint l'instrument de la pensée le plus souple et le plus élégant », Sainte-Beuve, *Lundis*, I, 76.

2. XXXVIII, 188.

3. Brunot, I, 51-60.

4. On admet dès le XI^e siècle, l'existence « de grandes œuvres en français » (M. Faral dans Bédier-Hazard, I, 1) ; elles supposent une langue déjà évoluée.

s'entendre ici. Wieland se fonde sur Rusticien de Pise qui vivait environ cent cinquante ans après la date admise par lui. Mais il cite Thibaut de Champagne et la grâce de son lyrisme, qu'il situe vers 1200⁵. Pour pouvoir s'exprimer aussi bien qu'il l'a fait, le poète français a dû disposer d'une langue déjà évoluée. Si Wieland croit que la lourdeur du style de Villehardouin est due au fait que cet auteur était chevalier, il émet une opinion qui a été formulée encore après lui et par des hommes plus compétents que lui⁶. Wieland est excusable de ne pas avoir vu aussi juste que des spécialistes du rang de M. Bédier ou de M. Jeanroy qui, eux, réhabilitent l'écriture du Champenois⁷. Par contre, Wieland note avec raison le perfectionnement que la langue reçut au XIII^e siècle. Car il faut admettre que la richesse à laquelle arriva l'ancien français au terme de son histoire⁸ était le fruit d'une maturation à travers le temps. Le « lexique était extrêmement abondant »⁹ ; « les idées abstraites n'étaient pas autant, qu'on l'a dit, dépourvues d'expression »¹⁰ ; le pittoresque ne manquait pas¹¹ ; la syntaxe est souple au point de rappeler parfois le grec ancien¹².

Ces qualités semblent contredire ce que Wieland avance sur l'allure de simplicité de l'ancien « gaulois ». Pourtant, l'Allemand a éprouvé un sentiment juste. Les libres allures syntaxiques de cette langue avaient pour résultat « une certaine indécision ». « La phrase de l'ancien français est constituée beaucoup moins nettement que la nôtre »¹³. « Il faut ajouter que la vieille langue, comme toutes les langues populaires, préfère les phrases coordonnées aux phrases subordonnées »¹⁴.

On peut excuser Wieland de ne pas avoir souligné que Christine de Pisan n'écrit plus l'ancien français, mais représente le moyen français¹⁵. L'Allemand n'était pas spécialiste. Placé en face des textes

5. XXXVI, 21.

6. cf. Aubertin dans Paris-Jeanroy, p. 15.

7. Dans Bédier-Hazard, I, 80-81 ; Jeanroy, dans *Paris-Jeanroy*, 15.

8. Brunot, I, 348-357.

9. *ib.*, 349.

10. *ib.*, 350.

11. *ib.*.

12. *ib.*, 353.

13. Brunot, I, 354.

14. *ib.*, 356.

15. *ib.*, 403.

de la poétesse du XIV^e siècle finissant, du XV^e siècle commençant, il s'est senti essentiellement devant un langage qui n'était pas moderne. Pourtant, s'il note le fait que l'expression chez Christine trahit la pensée, faut-il y voir comme l'intuition de cette anarchie, de cette incertitude dans l'emploi des règles qui caractérisent l'époque au dire de l'historien moderne de la langue française ?

Pour la Renaissance, il y a lieu d'examiner ce qui a pu faire tracer à Wieland cette ligne de démarcation qui classe Rabelais parmi les auteurs à la langue difficile. Le grand romancier a utilisé¹⁶, à plaisir, des « jeux de mots, les lapsus, les termes assonancés ou enchaînés par l'allitération ». Ses écrits abondent en coq-à-l'âne, contiennent des devinettes, des « attrapes ». C'est du langage populaire et familier et qui date du XVI^e siècle, remonte même plus haut, un « style... plus oral qu'écrit ». Puis, il y a les empreintes de l'humanisme, empreintes, il est vrai, qui devaient facilement révéler leur sens à un Wieland. Ce vocabulaire hétéroclite était mis en œuvre dans une écriture bourrée « de parenthèses... sans que le conteur ait recours à un artifice de style pour indiquer que sa voix change d'intonation dans ces incidents de sa causerie ». Mais tout cela, vocabulaire et syntaxe, est propre à Rabelais. Si Wieland a trouvé dans *Gargantua* tant de difficultés, la faute en incombe plus à Rabelais qu'à son époque. Ainsi s'explique le silence de l'Allemand sur la langue de Marot, de Montaigne et de Marguerite de Navarre.

Quant au XVII^e siècle, Wieland voit avec justesse la date marquée par Pascal¹⁷ ; mais il a tort de concéder à toute la langue de Malherbe des mérites qui ne reviennent qu'à ses vers¹⁸. En outre, il n'apprécie pas à leur juste valeur l'influence et l'importance du public dans l'histoire de la langue. Dans son jugement se retrouve peut-être le reflet d'un souvenir des *Précieuses ridicules*. Et pourtant, si la langue des grands auteurs a dû lutter, au début, contre le goût du public, ce même public a de toute évidence subi ensuite l'attrait des écrivains pour s'inspirer de leurs principes¹⁹. Wieland, écrivain lui-même et sachant par expérience à quel point ses lecteurs à lui étaient

16. M. Plattard dans Bédier-Hazard, I, 163 s..

17. « ... la prose française qui avait fait sa classe de grammaire avec Vaugelas et sa rhétorique sous Balzac, s'émancipe tout d'un coup et devient la langue du parfait honnête homme avec Pascal ». Sainte-Beuve, *Lundis*, I, 75.

18. Brunot, III, 2, 688.

19. *ib.*, IV, 1, 74 ss..

difficiles à éduquer, est excusable de ne pas avoir vu avec assez de précision les deux forces qui ont mené le français à son apogée : il est pardonnable d'avoir confondu public allemand et public français.

Dans le jugement sur la langue du XVIII^e siècle, il ne faut pas trop s'étonner de ne pas trouver le nom de Voltaire. Voltaire représente à merveille le caractère intellectualiste de la langue française, aspect que celle-ci a eu dès la période précédente. Il pousse l'intellectualisation jusqu'à ses dernières possibilités et n'apporte rien d'essentiellement nouveau. Or, Wieland veut précisément citer des auteurs auxquels l'idiome doit des moyens d'expression encore ignorés. Il ne dit pas avec détail ce que Crébillon père, Montesquieu, Buffon ou Rousseau ont d'original dans leur style. On est réduit à des conjectures sur sa pensée. Par son faux pathétique, Crébillon a peut-être trompé Wieland qui entendait des accents inconnus à Racine et s'abusait sur leur valeur réelle. Dans l'œuvre de Montesquieu, il y a la sérénité calme d'un exposé où l'intelligence tend à l'objectivité sans s'interdire, s'il le faut, l'ironie, l'image, l'enthousiasme : de plus, il y a un vocabulaire nouveau²⁰. D'un autre côté, il y a chance que Wieland fasse la part trop belle à Buffon. Buffon était trop noble, et par là trop près du siècle précédent. Ou bien, l'Allemand a-t-il été frappé davantage par la précision scientifique que le style du naturaliste prend à certains passages²¹ ? Pour Rousseau, il est, de toute évidence, légitime de parler d'apports nouveaux. Wieland a trop pratiqué l'œuvre du Genevois pour ne pas saisir le caractère si personnel de ce style à l'ample mouvement oratoire, coloré et réchauffé par l'ardeur de la vie intérieure : certainement il a senti et goûté l'allure incisive de l'argumentation logique et serrée où Jean-Jacques était passé maître. Rousseau a trouvé un style nouveau pour les spéculations philosophiques et politiques, comme il en a créé un pour peindre les choses réelles ou les élans de la sensibilité. Si Wieland avait davantage pratiqué Bossuet, il aurait pourtant, selon toute probabilité, parlé de la parenté qui unit le style oratoire du prédicateur catholique à celui du protestant devenu l'apôtre du déisme²².

20. M. Mornet dans Bédier-Hazard, II, 71.

21. *ib.*, 83.

22. cf. Faguet, *XVIII^e siècle*, 415-417.

CONCLUSION.

L'intérêt profond que Wieland a eu pour les lettres françaises se retrouve tout naturellement dans l'étude qu'il a faite de la langue française.

S'il a abandonné, à certain moment, l'emploi du français dans son commerce épistolaire avec des compatriotes, il n'y a aucun nationalisme étroit ou hargneux dans cette décision. Cela apparaît à la sérénité dont il ne se départ jamais, qu'il juge son propre idiome national ou qu'il parle de la langue étrangère. S'il arrive à pareille attitude, c'est, dans une grande mesure, pour avoir aimé le français. Il le dit en 1784, dans un texte tout criblé d'ironie à l'égard de certains défauts nationaux de ses voisins de l'ouest¹. La déclaration n'en a que plus de valeur. Wieland sait atteindre cette hauteur intellectuelle et morale où l'amour et la justice peuvent se trouver unis. L'Allemand est ici vraiment grand seigneur de l'esprit.

1. XXXV, 173.

Quatrième Partie

WIELAND ET LE PROBLÈME DES TRADUCTIONS

INTRODUCTION.¹

Sa connaissance de la langue française donne à Wieland qualité d'aborder avec autorité le problème de la traduction. Il étudiera les versions françaises d'œuvres allemandes aussi bien que des transpositions allemandes de livres français. En outre, il s'occupera de la théorie de la traduction¹.

1. Bibliographie : F. Gundolf, *Shakespeare und der deutsche Geist*, Berlin, 1927.

II. Heiss, *Der Übersetzer und Vermittler Michael Huber*, Erlangen, 1907.

R. Ischer, *Ein Beitrag zur Kenntnis von Wielands Übersetzungen* (*Euphorion*, XIV, 242-256).

P. Reynaud, *L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Paris, 1922.

V. Rossel, *La littérature allemande en France au XVIII^e siècle* (*RHLL*, 1895, 169-200).

J. Steinberger, *Bibliographie der Wieland-Übersetzungen*, Göttingue, chez l'auteur, 1930.

B. Seuffert, *Prolegomena*, III, IV.

Cf. aussi la bibliographie de la partie suivante sur « Wieland comparatiste ».

CHAPITRE I.

WIELAND CRITIQUE DE TRADUCTIONS FRANÇAISES ET ALLEMANDES.

En 1781, Wieland a l'occasion de parler d'œuvres allemandes traduites en français. Ce sont des travaux qu'il juge très durement². Il a raison de dire que la plupart des originaux n'ont pas été traduits, mais travestis³.

Sur ce point, il avait sa religion éclairée depuis longtemps. Dès 1762, il appelle certains traducteurs « des gaillards fort peu qualifiés »⁴. Il n'a pas changé d'avis en 1795⁵. Son opinion valait aussi pour des œuvres anglaises traduites en français⁶. Elle ne visait pas seulement des Français, mais encore des Allemands se hasardant à faire des traductions françaises⁷. Et bien que Wieland ne parle qu'assez rarement de productions littéraires allemandes transposées en français, il devait en connaître, en gros, la bibliographie. Son jugement avait pour base un contact suffisamment étroit avec les textes.

Comme traducteurs, il cite Tscharner et Michel Huber, celui-ci avec son *Choix de poésies allemandes*⁸. Derrière eux surgissent les noms de Haller et de Hagedorn⁹, de Klopstock et de Gessner ; Rabener aussi est nommé¹⁰. Mais c'est naturellement Gessner qui tient la

2. cf. la partie suivante.

3. Reynaud, 51 s.; Heiss, 31 ss., 72.

4. A. B., II, 191.

5. Böttiger, I, 159 s., datant de 1795.

6. XXXVI, 173.

7. Friedel, cf. la partie suivante; Junker, d'après Böttiger, l. c..

8. 1758, A. B., I, 262, resp. 1767, A. B., II, 277; sur Tscharner cf. Tobler; sur le *Choix*, cf. Heiss, 23 ss. et Rosières, 330 qui donne la liste des auteurs représentés dans cette anthologie.

9. A. B., I, 117.

10. *ib.*, II, 191.

plus grande place. Wieland a dans sa bibliothèque les *Contes moraux et nouvelles idylles* parus à Zurich en 1777 ; en 1780 il annonce dans le *Merkur*¹² une édition de luxe du Suisse, traduit par Huber¹³. En 1781, il a l'occasion de parler longuement de la traduction du *Théâtre allemand* de Friedel¹⁴. Il exprime sur la manière dont celui-ci a compris sa besogne d'adaptateur un jugement qui a une portée générale.

L'art de la traduction telle que Friedel la pratique semble être assez du goût des Français¹⁵. Le *Journal de Paris* a l'occasion de parler du *Page* d'Engel, traduit d'un côté par un inconnu signant J. H. E. — c'est Eberts¹⁶ —, de l'autre côté par Friedel. Le premier n'a pas su éviter certaines expressions et certains tours de phrases qui, peut-être supportables en allemand, ont en français « une sorte de trivialité ». En outre, note Wieland, dans le travail de Friedel, des passages choquants pour le sentiment français ont été biffés. Tout permet donc d'espérer que M. Friedel traducteur ne compromettra pas la bonne renommée des Muses allemandes. —

Dans cet état de choses est virtuellement enfermée une suite que Wieland ne tardera pas de mettre en lumière quelques mois plus tard¹⁷. C'est la constatation que les traductions vont en s'éloignant toujours davantage de l'esprit des originaux. Ainsi l'exige l'inébranlable besoin de bienséance qui caractérise la langue française : les convenances et les formules toutes faites, les phrases fixées à tout jamais ont tué en France toute la liberté personnelle d'un auteur. Le succès que peut rencontrer l'entreprise de M. Friedel ne reviendra finalement plus du tout aux auteurs des originaux, mais aux remanieurs de ces textes. —

De façon générale — la critique moderne est bien obligée de le

11. *catalog.*, n° 1368.

12. 1780, III, 55 ss.

13. En 1773, le *Merkur* fournit par un collaborateur du nom de Giessen, encore d'autres renseignements (*T. M.*, 1773, II, 206) : les Français viennent de traduire *Le fils reconnaissant* d'Engel, le *Hermann* de Klopstock, librement adapté sous le titre des *Chérusques*, *Le faux ami* de Brandes, la *Morale* de Gellert, et *Mademoiselle de Sternheim* de Sophie de La Roche. On a même, continue le chroniqueur, annoncé une traduction des *Odes* de Ramler, et cette promesse ne laisse pas d'être inquiétante.

14. cf. la partie sur « Wieland comparatiste ».

15. XXXVI, 156 ; cf. aussi *Mercur de France*, 1781, août, 117.

16. *Le page*, comédie en un acte, pour les enfants, traduite de l'allemand (de J.-J. Engel) par J. H. E., Paris, L. Cellot, 1781, in 8° (Barbier, III, 759).

17. XXXVI, 156 note, et 157.

constater —, la qualité de toutes les traductions françaises d'œuvres allemandes ne laissent pas d'être inquiétante¹⁸. On s'en aperçoit rien qu'en feuilletant par exemple la collection de la *Bibliothèque des Romans*¹⁹. Là apparaît le danger couru par tout texte allemand tombé entre les mains d'un adaptateur en France. Wieland était personnellement payé pour le savoir. Aussi ne parle-t-il des traductions de la *Bibliothèque* et des versions parues ailleurs²⁰ que pour pousser presque toujours des plaintes amères.

Les premiers propos de Wieland sur les traductions de telle de ses œuvres ne contiennent encore, il est vrai, nulle remarque critique¹. L'auteur se sent flatté de voir ses écrits pénétrer en pays étranger. L'entreprise l'attire. « Tentare licet », écrit-il à Zimmermann en 1758². Puis, ce sont des avertissements qui lui apprennent la médiocrité de la plupart de ces traductions³. Il songe néanmoins à faire pa-

18. Van Tieghem, 15.

19. Œuvres qui ne sont pas de Wieland :

1776, nov., 5-13, Avant-propos sur le roman allemand; 14-26, *Teut-dannck*.

1778, sept., 106 ss., *Histoire de Melle de Sternheim*; 116-121, *Anecdote allemande ou Histoire de Melle de Blenheim*.

1780, juillet, I, 25-74, *Conradin*; août, 3-18, *Aventure merveilleuse de Jean de Passau*.

1781, mars, 86-120, *Mémoires de Melle de Sternheim*.

1784, janvier, 3-60, *Léonhard et Gertrude, ou Mœurs villageoises*.

20. cf. la bibliographie de Steinberger. — La *Gazette des Deux-Ponts* (1778), 553 s. contient une sorte de déclaration de principe en face de laquelle on reste consterné. Voici ce qu'on y lit : « On connaît assez l'*Agathon* de M. Wieland dont on a déjà des traductions en Anglois, en François, etc. Malgré la réputation méritée de son Auteur, ce Roman politique a peu réussi hors de l'Allemagne. Il est trop surchargé d'érudition, de digressions, de déclamations, etc. L'auteur de cette nouvelle traduction a voulu faire disparaître tous ces défauts; il a élagué, abrégé, décomposé, et recomposé tout l'ouvrage; il y a même ajouté du sien... ». Suit une critique qui s'élève contre des platitudes, des lourdeurs de style et des anachronismes (*Armide*, *Roland*, *Trajan*, *Héliogabale*...). Il s'agit de l'*Histoire d'un jeune Grec; conte moral. Traduit de l'Allemand de M. Wieland... Par l'auteur de la traduction des Instructions d'un Père à ses filles*. A Leyde et à Paris, 1778 (cf. Steinberger, p. 16, n° 42). — Cf. aussi Rossel, 194 ss.

1. 1758, A. B., I, 257.

2. S XI. 1758, A. B., I, 304.

3. 1762, A. B., II, 191.

raître un *Agathon* français⁴ : « ...un certain M. Schwarz ...faute de savoir que faire de son loisir, s'occupe à le traduire en français », mande-t-il plus tard à Sophie⁵. Pourtant, ce n'est pas Schwarz, mais Jos.-P. Frénays qui se chargera en définitive de cette besogne⁶. Et déjà, on approche de la période des déconvenues et des griefs.

En 1771, le poète proteste contre la « triste traduction » qu'on a faite à Paris de ses *Contes comiques*⁷. L'année suivante, pour plus de sûreté, il collabore avec Marbois qui va faire une version de *Socrate en délire*. Le texte français contient des additions par rapport à l'original allemand. A en croire Böttiger, Wieland aurait même corrigé des solécismes du Français⁸. Huit ans plus tard, l'auteur est outré⁹ de son *Agathon* publié par la *Bibliothèque des Romans*. L'œuvre a été interprétée à contresens et s'est trouvée défigurée de la façon la plus ridicule. « Il n'est pas probable, dit Wieland, qu'un auteur à qui, par-dessus le marché, on a voulu rendre hommage, ait été malmené plus cruellement. Il faut en convenir : la manière dont le traducteur ou l'auteur de l'extrait ou tous les deux modernisent l'histoire d'Agathon et de Danaé et en font une caricature, dépasse tout ce que leurs compatriotes ont réussi à faire dans ce genre. » Suit un exemple des anachronismes qui se trouvent dans le texte français.

Malheureusement la plupart des œuvres de Wieland n'ont pas eu de sort meilleur¹⁰. L'auteur le dit lui-même. Ces appréciations générales montrent avec quelle rigueur il faut interpréter les propos qui, en 1795, qualifient d'intraduisibles *Oberon* et *Musarion*¹¹. En termes voilés, ils font comprendre que ces deux textes ont été mal rendus en français.

Pour *Musarion*, il est impossible de préciser de quelle version il s'agit, de celle de Rôthe (ou Rochde) à Lausanne (1769) ou de celle de Laveaux (Bâle, 1780 et s.)¹². Quant à *Oberon*, Boaton est en jen.

4. 1763, A. B., II, 215, 277.

5. Le 2 mai 1767, Hassencamp, 147.

6. 1768, Lausanne et Paris, cf. Hassencamp, 147.

7. « elende Übersetzung » ; lettre à Jacobi, 6 XI. 1771, A. B., III, 85.

8. Böttiger, I, 163.

9. XXXVII, 71.

10. *ib.*.

11. Böttiger, I, 159-160.

12. cf. Goedeke et Steinberger.

Son travail est « détestable ». Wieland le dit sans ambages dans une lettre à Sophie, datée du 16 février 1785. La manière dont le poème et d'autres œuvres encore ont été rendus en français a fait à leur auteur un « tort irréparable » en France. Les traductions sont lamentables et semblent faites par des écoliers sans le moindre goût. Elles rendent Wieland ridicule et lui donnent l'air d'un homme prétentieux ; aussi ne consentirait-il à séjourner à Paris que sous un nom d'emprunt¹³.

Dans la même lettre, le poète se plaint amèrement encore du *Nouvel Amadis* présenté par la *Bibliothèque des Romans*. D'abord, ce recueil a eu le tort de publier un extrait du poème sans suffisamment souligner le caractère de l'œuvre, sans dire ce qui en fait la valeur, sans préciser que l'art du vers et le style en sont l'essentiel et interdisent toute tentative de la présenter en extrait. Ensuite, il fallait indiquer qu'il n'y a aucun rapport entre le *Nouvel Amadis* et l'*Amadis de Gaule* du comte de Tressan, celui-ci étant de beaucoup postérieur à celui-là : et finalement, tout parallèle entre deux œuvres si différentes est une ineptie qui manque de courtoisie. Nul jugement comparé n'est permis en un cas semblable.

Quant aux différentes traductions de *Don Silvio*, Wieland ne mentionne que celle qui a paru au tome XXXVI du *Cabinet des Fées*. Elle aussi est « lamentable »¹⁴. M^{me} d'Ussieux l'a faite.

Pour que ce triste tableau ne soit pas sans lumière, Wieland, en oubliant sans doute le *Socrate* de Marbois, cite, à la fin de la lettre à Sophie, la « seule bonne traduction » faite d'un de ses écrits. C'est *Sélim et Sélima*, transposé en vers français par Dorat. « Si Dorat avait pu me lire et comprendre intégralement dans ma langue, dit Wieland, il aurait été le seul homme capable de traduire *Musarion* et d'autres œuvres de ce genre. Car de beaux vers doivent être traduits en beaux vers, ou c'est se moquer des lecteurs et de l'auteur qu'on prostitue par une transposition prosaïque et infidèle d'un poème qui, étant dépouillé des grâces de l'expression, du style et de la versification, perd au moins 3 quarts de son mérite »¹⁵. —

13. Hassencamp, 272 ss.; cf. *ib.*, 274 note 6, le jugement moins dur porté par Süpfle sur cette traduction.

14. « elende Übersetzung des *Don Silvio* » ; lettre à Léonard Meister, 10 IX. 1787, A. B., III. 377.

15. Le passage à partir de « ou s'est se moquer » en français; Hassencamp, 275.

La lettre à Sophie montre qu'au gré de Wieland ses œuvres poétiques valaient essentiellement par leur forme, et que leur fond ne pouvait guère enrichir les nations étrangères ¹⁶. Mais ces propos montrent aussi, joints à quelques autres, que ce n'est pas par principe que l'Allemand repoussait l'idée de voir ses livres traduits en une langue étrangère. Il voulait, très légitimement, que ces transpositions ne fussent ni des trahisons ni des insultes ¹⁷.

.

16. cf. la partie suivante et Steinberger, 5, 6.

17. Steinberger, 7, 8. — Sur des traductions allemandes d'œuvres françaises, une seule remarque chez Wieland, sauf erreur. Il s'agit du travail de Dyck et Mylius; cf. la partie suivante et XXXVI, 155.

CHAPITRE II.

WIELAND THÉORICIEN DE LA TRADUCTION.

WIELAND TRADUCTEUR.

Sans doute, Dorat s'est rapproché de la traduction idéale telle que Wieland la définit ailleurs. Il réclame¹ une langue pure, un style élégant, des périodes harmonieuses et équilibrées, de la clarté et de la fidélité². Les deux dernières qualités font l'essence même de la traduction. Les autres font de celles-ci une œuvre de goût. La rime confère à certains poèmes une valeur accrue, à condition que nulle autre beauté ne leur manque : mais la rime ne saurait remplacer une seule qualité qu'on lui aurait sacrifiée. Quant au rythme métrique, il faut le conserver à tout prix³. S'exprimant d'une façon plus succincte, Wieland dit qu'il faut moins rendre la forme extérieure d'un poème que la « poésie de son style, son coloris poétique, son expression particulière »⁴. Il s'agit d'atmosphère⁵. Le lecteur ne doit rien perdre de la saveur du texte original⁶.

Pour atteindre ce but, Wieland renonce souvent à la fidélité littéraire réclamée par le savant⁷. Tantôt, il a recours aux périphrases,

1. XXXVII, 612.

2. Cf. XXXVI, 176 : « die von den älteren französischen Kritikern so sehr urgierte *expression unique* ». Un bon exemple du soin que prend Wieland de respecter cette règle dans ses traductions se trouve dans *Von der natürlichen Moral, aus dem Französischen des Hrn. M^{oo} von Hrn. Sch^{ooo} übersetzt und mit einigen Anmerkungen begleitet von C. M. Wieland*, Leipzig, 1789, p. 183 s., note relative à la traduction du terme « insouciance ».

3. XXXVII, 211 ; de 1794.

4. XXXVI, 316.

5. XXXVII, 80, 624.

6. *ibid.*, 280.

7. XXXVII, 621.

tantôt il croit devoir serrer le texte d'aussi près que possible. Il ne procède ainsi qu'à bon escient. Il veut avant tout que l'on respecte le génie de la langue allemande d'une part, le sens et l'esprit des textes étrangers d'autre part. L'« euphonie » qu'il demande dans tel passage n'est bien entendu pas une exigence absolue. La page où il en parle a en vue la traduction d'œuvres poétiques de l'antiquité.

Wieland n'a pas eu l'occasion d'appliquer ces principes en traduisant lui-même des vers français. *Le Chant de l'oiselet* et *Pandore* offrent des récréations poétiques, nullement des traductions au sens strict du terme. Quant à la chanson de Blondel et de son roi, dans les pages consacrées à Richard Cœur de Lion et à son « minstrel », elle est presque une œuvre originale. Wieland est parti des données générales fournies par son modèle français et a écrit huit strophes qui doivent être considérées comme étant bien à lui. Le poète dit lui-même qu'il a voulu dépasser la version française que sa source donne d'une poésie provençale, pour se rapprocher de celle-ci — sans la connaître, comme l'historien de Wieland est obligé d'ajouter. L'Allemand n'a pas traduit, ici. Il a cherché à écrire, dans sa langue, des vers tels que, selon lui, un roi poète de la grande époque de la chevalerie les aurait conçus et composés⁸.

Si des vers français traduits en allemand font défaut dans l'œuvre de Wieland, celle-ci offre par contre des spécimens de prose française rendue en allemand⁹. Ce sont des textes de Voltaire et de Linguet, des passages des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, du *Journal de Paris*, du *Cabinet des Fées* où figure comme auteur illustre Hamilton. A cette énumération faite par M. Seuffert, il convient d'ajouter les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* pour l'étude sur Christine de Pisan, et le *Parnasse des Dames* dont certains passages ont été traduits pour les pages sur Marguerite de Valois et Pernelle du Guillet. Enfin, le vieux roman en prose de *Gyron le Courtois* a été par endroits véritablement traduit en vers allemands¹⁰.

8. cf. plus haut.

9. XXXVI, 111-112. La source est BR 1776, juillet, II, 172-175; Wieland attribue les vers français à Mlle L'Héritier de Villadon. C'est une erreur. Les vers de la BR ne correspondent pas à ceux du roman original de Mlle L'Héritier; cf. *Aku A.* I, 14, 97; *ib.*, M. Kurrelmeier dit à tort que le roman de Mlle L'Héritier a été connu de Wieland; celui-ci a eu pour source la BR, I, c., p. 163 ss.; cf. plus haut, p. 149 s..

10. Seuffert, *Prolegomena*, III, IV, n° 13, 21, 24, 29, 43-45, 47-50, 59-61.

11. cf. plus haut, p. 78.

Quand on veut analyser ces textes de Wieland en tant que traductions, il faut tout d'abord éliminer la majeure partie de *Dschinistan*. La plupart de ces contes ne sont pas une traduction au sens technique du mot. Quand l'auteur allemand s'y éloigne de l'original, ce n'est pas un recul pris pour mieux sauter ; les libertés qu'il se permet ne sont pas dues au désir de mieux recréer l'atmosphère des modèles français. Ceux-ci sont réduits au rôle de matière première que Wieland façonne à son gré ¹². — Et que dire des passages qui suivent le texte français au point qu'ils ont droit à être qualifiés de traductions ? ¹³ Ce qu'il faut dire de toutes les traductions en prose de Wieland : qu'elles ne trahissent pas le sens des originaux, mais qu'elles gardent l'empreinte du style de l'écrivain allemand. Celui-ci avait une forme trop personnelle pour s'en dépoñiller au profit des particularités de l'écriture d'autrui ¹⁴. Cette attitude n'a du reste de l'importance que lorsque des auteurs comme Voltaire ou Hamilton sont en jeu. Mais alors l'inconvénient est frappant. Rien dans la traduction que Wieland a faite des pages de l'*Histoire universelle* ne décèle la concision et la rapidité de l'original. Quand il s'agit de Hamilton, on arrive à des conclusions de la même nature ¹⁵. — Il faut se résoudre à une constatation un peu déconcertante : les pages qui approchent le plus de la traduction au sens exigeant du terme se trouvent dans *Gyron*. Wieland avait besoin de la contrainte du vers pour bien rendre de la prose française. —

La traduction idéale est celle qui reproduit dans leurs particularités précises et nuancées le fond et la forme d'un original. Wieland n'y a pas tendu. Peut-être croyait-il que ce serait un essai vain de sa part, puisque contraire à sa nature. Dans le cas de *Gyron*, l'inspiration de son modèle coïncidait avec l'atmosphère que le poète allemand voulait créer. De ce fait disparaissait la contrainte qu'il n'a jamais acceptée de subir. Car si Wieland traducteur a cherché à comprendre les modes de penser d'autrui, il les a toujours exprimés en restant fidèle à lui-même. Aussi comme traducteur il n'a pas sacrifié sa personnalité ¹⁶.

12. cf. plus haut, p. 154; *Proleg.*, III-IV, p. 42-43.

13. cf. plus haut, p. 173.

14. cf. aussi *Aka A.*, I, 14, 3 (Seuffert).

15. cf. plus haut, p. 167.

16. Goethe, *Jub.-Ausg.*, V, 303 s..

Ces pages ont cherché à élucider le problème que pose la valeur intrinsèque des traductions faites tant par Wieland que par d'autres auteurs dont il devient le critique ; elles ont également essayé de voir clair dans la question de la traduction idéale telle que la conçoit l'Allemand. Or, tout cet ensemble n'est qu'un des aspects des « vivants rapports »¹⁷ qui existent entre les littératures et les nations. Il est temps d'aborder dans son ampleur une étude qui peut s'intituler « Wieland comparatiste ».

17. Baldensperger.

Cinquième Partie

WIELAND COMPARATISTE

INTRODUCTION.¹

Il eût été surprenant que Wieland, esprit si informé de tant de choses littéraires de l'étranger, ne fût pas allé à la recherche des

-
1. Bibliographie : F. Baldensperger, *L'Allemagne et les Allemands vus à travers la littérature française* (Bibl. univers. et Revue suisse, 1907, II, 526-546). — *Gessner en France* (R. H. L., 1903, 437-456). — *Littérature comparée, le mot et la chose* (R. L. C., 1921, 5-29). — *Ist die Literatur der Ausdruck der Gesellschaft ?* (trad. M. Beaufils; *Deutsche Vierteljahrsschr. f. Lit.-Wissensch. u. Geistesgeschichte*; Bd. VII, Heft I).

Paul-L. Betz, *Bodmer und die französische Literatur* (dans la *Bodmerdenkschrift*, Zurich, 1900, p. 163-239).

J. Gärtner, *Das « Journal étranger » und seine Bedeutung für die Verbreitung der deutschen Literatur in Frankreich*, Mayence, 1905.

W. Golther, *Die deutsche Dichtung im Mittelalter*, Stuttgart, 1922.

H. Heiss, *Der Übersetzer und Vermittler Michael Huber*, Erlangen, 1907.

R. Ischer, *Ein Beitrag zur Kenntnis von Wielands Übersetzungen* (*Euphoriön*, XIV, 242-256).

Ch. Joret, *Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*, Paris, 1884.

J. Reinach, *De l'influence littéraire de l'Allemagne sur la France* (*Revue pol. et litt.*, 4 mai 1878).

i d L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle, Paris, 1922.

« vivants rapports »² qui unissent les diverses littératures. Et, en effet, avant la création de la discipline appelée littérature comparée, cet Allemand a fourni, par ses investigations sur les rapports littéraires entre nations différentes, un de ces précédents dont parle quelque part M. Baldensperger³.

« Vivants rapports ! » — Wieland ne s'est pas borné à la besogne superficielle de rapprocher des textes. Il est allé plus loin. Il a saisi l'action qui s'est exercée, par delà les frontières nationales, d'œuvre littéraire à œuvre littéraire. Il a tendu parfois à se rendre compte de l'influence exercée par une littérature sur une autre dans son devenir⁴.

A l'occasion, Wieland s'adonne aux recherches qui relèvent de la littérature comparée. Il connaît la chose, s'il ignore le mot. Et la France, qu'elle donne, accueille ou repousse, prend presque toujours part aux échanges dont il parle.

- R. Rosières, *La littérature allemande en France de 1750 à 1800* (*Revue bleue*, 15 sept. 1883).
- V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897. — *Histoire de la littérature française hors de France*, Paris, 1895. — *La littérature allemande en France au cours et conf.*, 5 III. 1896). — *Les premiers vulgaires* dans « Histoire des relations... ».
- Th. Süptle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, 2 vol.; Gotha, 1886-1890.
- J. Texte, *L'hégémonie littéraire de la France au XVIII^e siècle* (*Rev. d. Cours et conf.*, 2 I. 1896). — *Klopstock, Wieland et Lessing en France au XVIII^e siècle* (*ibid.*, 16 IV. 1896). — *Les origines de l'influence allemande dans la littérature française au XIX^e siècle* (*R. H. L.*, 1898, 1-53). — *Les relations littéraires de la France avec l'Allemagne avant le milieu du XVIII^e siècle* (*Rev. d. cours et conf.*, 5 III. 1896). — *Les premiers vulgarisateurs de la littérature allemande en France* (*ibid.*, 2 IV. 1896).
- G. Tobler, *Vincenz B. Tscharnet*, Berne, 1895.
- P. Van Tieghem, *L'année littéraire comme intermédiaire en France des littératures étrangères*, Paris, 1917.

2. Baldensperger, *Litt. comp.*, 5.

3. *ib.*

4. *ib.*, 7.

CHAPITRE I.

WIELAND OBSERVATEUR DU FAIT INTERLITTÉRAIRE.

Wieland constate, à bien des passages de son œuvre, les relations qui s'établissent entre littératures. Il sait ce que Rome doit à la Grèce, il sait que la France a des dettes à l'égard de la Grèce et de Rome, de l'Italie, de l'Espagne⁵. Les relations entre le lyrisme de langue d'oïl et celui de langue d'oc ne lui sont pas inconnues⁶, pas plus que celles qui rattachaient Pope au classicisme français. Le problème complexe d'*Amadis* a retenu son attention⁷. Mais de toutes ces relations, sauf de la dernière, Wieland ne parle que brièvement : quelquefois il ne dit même pas qu'il en connaît l'existence, bien qu'il n'ait pas pu ne pas en être informé. Tel est le cas de Pope⁸.

*
**

Par contre, les rapports entre les littératures de France et d'Allemagne sont étudiés dans des aspects fort variés et font l'objet de bien des remarques, de bien des pages. Leur ensemble ne constitue pas un exposé suivi. Mais il permet de voir que Wieland s'est bien rendu compte que ces relations ont existé aux époques les plus diverses. Il en note dès le temps de l'épopée courtoise allemande. A propos de l'*Iwein* de Hartmann d'Aue, il dit que « tous les vrais poèmes de chevalerie allemands aux XIII^e et XIV^e siècles ne sont ni plus ni moins que des adaptations d'œuvres provençales ou françaises »⁹. Quant au lyrisme, Wieland aperçoit des similitudes entre troubadours et *Minnesänger* ; ils étaient les chantres de l'amour ; bon nombre de ces poètes se rencontraient en Provence aussi bien qu'en Allemagne

5. cf. plus haut, p. 264 ; passim. le chap. sur les « Règles et doctrines littéraires » ; enfin, la conclusion de la II^e partie.

6. cf. plus haut, p. 291.

7. cf. plus haut, p. 293 s..

8. XXXVI, 55.

9. Propos cité dans Raumer, *Gesch. d. germ. Philologie*, Munich, 1870, p. 270.

parmi les grands seigneurs. Certaines cours, dans les deux pays, étaient des centres où ils se rassemblaient. Puis, il y a eu des contacts entre poètes de nations différentes lors des croisades¹⁰. Wieland admet donc tout au moins des analogies dans l'inspiration des poésies et dans le style de la vie de ces poètes. Il ne ressort pas de ses écrits s'il a vu dans le *Minnesang* allemand la sœur ou la fille de la poésie des troubadours. Ce qu'il dit de l'épopée courtoise fait plutôt admettre qu'il ait penché vers l'hypothèse de la filiation.

L'existence de ces problèmes comparatistes lui avait d'ailleurs été révélée certainement dès Zurich par Bodmer¹¹. Le Suisse avait pourtant une vision moins nuancée de la question : Bodmer fait par exemple venir Lancelot du Lac de Provence¹², alors que Wieland savait fort bien l'origine bretonne de cette légende¹³.

Aux approches de la Renaissance et durant la Renaissance, les ponts entre l'Allemagne et la France ne sont pas rompus : Wieland ne l'ignore pas. Il dit que la *Nef des Fous* de Sébastien Brant est transposée en français¹⁴, et qu'en Allemagne on a traduit la version française de l'*Amadis de Garle*¹⁵. En fait de textes de la littérature populaire, l'*Eulenspiegel* est adapté et adopté en France¹⁶. Des œuvres françaises des XVII^e et XVIII^e siècles ont été lues dans le texte original ou traduites tant bien que mal en allemand¹⁷, et ont fait naître des imitations allemandes qui n'étaient trop souvent que « d'assez mal venus bâtards franco-allemands »¹⁸.

Cependant, Wieland ne parle avec abondance que des lettres allemandes en France : c'était un problème où il ne voyait pas clair de façon aussi immédiate et directe que dans la fortune des lettres françaises dans son propre pays. C'était une question à laquelle il se trou-

10. cf. XXXVI, 108.

11. Betz, 221 ss.

12. *ib.*, 222.

13. plus haut, p. 287.

14. XXXV, 275.

15. XXXVI, 163.

16. *ib.*, 36.

17. XXXVI, 155 parle avec éloge des traductions faites par Dyck et Myllus. — Il s'agit de Joh. Gottfr. Dyck, *Komisches Theater der Franzosen*, 1777-1786, 10 vol., et de Wilhelm Christheif Sigmund Mylius, *Molière für Deutsche*, 1780.

18. XXXVIII, 119 s..

vait mêlé pour sa propre personne¹⁹. C'était enfin un point qui pouvait intéresser ses lecteurs.

*

Une querelle de boutique, querelle plus intéressée qu'intéressante, et bien plus commerciale que littéraire, lui permet en 1781 de parler avec quelque détail du rôle du théâtre allemand chez nous.

A en croire le *Journal de Paris*, dit-il, des romans, des contes, le lyrisme allemands ont été goûtés en France¹. Il n'en est pas de même des œuvres dramatiques. On a traduit quelques drames et quelques comédies. Ils n'ont obtenu aucun succès. La faute en est ou bien aux auteurs, ou bien aux traducteurs qui ont fait un mauvais choix. Wieland ajoute une troisième explication aux raisons fournies par le périodique français : il se pourrait que les traducteurs eussent mal traduit. Il arrive qu'ils ne connaissent pas suffisamment les deux langues ; ou bien ils manquent de jugement, de goût, de talent et sont, par là, incapables de mener à bonne fin la tâche entreprise. L'un des deux cas a chance de se vérifier pour la plupart des œuvres allemandes qui ont eu le malheur d'être transposées en français².

L'abbé Maydieu, continue l'auteur allemand, a traduit, c'est-à-dire corrigé et embelli *Édouard Montrose*³. Dans sa préface, le Français soutient que les auteurs dramatiques d'outre-Rhin ignorent leur métier. Friedel, professeur des pages à la grande écurie du roi à Versailles, prétend au contraire, dans une lettre datée du 28 août et publiée par le *Journal de Paris*, que l'abbé Maydieu, traducteur, n'a pas su faire son choix.

Voici les griefs de Friedel. Maydieu a voulu juger le théâtre allemand d'après une seule œuvre : à titre d'échantillon destiné au public français, il a présenté une pièce mal écrite. *Édouard Montrose*, continue Friedel, et Wieland le cite textuellement, a été fort mal

19. cf. la partie précédente.

1. N° 244, de l'année 1781, d'après Wieland, XXXVI, 143. — Wieland cite Haller, Gessner, Klopstock, ses propres œuvres à lui « d'autres encore » ; cf. Lanson, *Bibliogr.*, p. 570 ss. ; Reynaud, *Influence allemande*, 28 ss..

2. cf. Reynaud, *l. c.*, 30, 31, 51 s..

3. par F. O. Diericke (cf. Goedeke, IV, 1, p. 132, éd. 1916). La pièce figure au tome XVI du *Theater der Deutschen*, publié en 19 vol. de 1768 à 1783.

accueilli en Allemagne¹. Depuis qu'il a été écrit, c'est-à-dire depuis 1776, il ne figure à aucun répertoire dramatique des villes allemandes importantes : les journaux, par exemple l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, tome XXIX, p. 503, le jugent très défavorablement : et c'est par une pièce pareille qu'on veut montrer aux Français à quel point les lettres allemandes retardent. Mais heureusement il y a en France une foule de gens de lettres familiarisés avec les bons auteurs dramatiques d'Allemagne, les Lessing, Engel, Goethe, Gotter, Brandes, Weisse, Wezel, d'autres encore... « Les Allemands n'ont pas un théâtre aussi riche que les Français, continue Friedel : pourtant ils ont des pièces tout à fait excellentes, dont je me suis proposé de publier prochainement des traductions en dix volumes. »

Wieland poursuit l'exposé des faits, toujours d'après la même source. Le 14 septembre, Friedel publie, encore dans le *Journal de Paris*, le prospectus de son *Nouveau théâtre allemand ou Recueil des pièces modernes qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*. Pourquoi cette entreprise littéraire ? Parce que le théâtre d'une nation est le seul moyen² de bien juger les mœurs et le caractère d'une nation.

Après des considérations sur le bien-fondé de cette manière de voir, et sur ses suites désastreuses pour la bonne renommée de l'Allemagne auprès des étrangers³, Wieland rend la parole à Friedel⁴. « L'Allemagne, dit celui-ci, possède en ce moment toute une floraison de gens de lettres d'un mérite rare et brillant : il a bon espoir de pouvoir augmenter plus tard le nombre de volumes fixé provisoirement à dix. »

Friedel a donc lancé un double défi à Maydiou ; il lui reproche de ne pas savoir faire un bon choix parmi le théâtre allemand et procède lui-même à cette sélection. Maydiou répond par le silence qui, probablement, doit signifier son dédain. Mais Friedel en donne une autre interprétation ; pour lui, l'adversaire s'avoue vaincu⁵.

Or, quelques semaines plus tard, Maydiou trouve un champion de sa cause. Un « Gentilhomme allemand » surgit en *deus ex machina*. Il prend la défense de la thèse de l'abbé, à savoir que le théâtre alle-

4. XXXVI, 144.

5. XXXVI, 145.

6. XXXVI, 145.

7. XXXVI, 146.

8. XXXVI, 147.

mand, pris dans son ensemble, est dépourvu de valeur. Il expose sa manière de voir dans le *Journal de Paris*, au numéro 268, en date du 25 septembre, sous forme d'une lettre adressée aux éditeurs.

Wieland en donne la traduction fidèle ; il n'omet que quelques passages qui ne touchent pas au sujet principal. Voici le contenu⁹.

La lettre que Friedel a publiée le 27 août¹⁰, dans le *Journal de Paris*, n'est une insulte pas seulement pour Maydieu. Tous les Allemands en sont touchés ; car ces lignes pourraient faire naître et soutenir en Allemagne des préjugés nuisibles¹¹. L'auteur de la présente lettre, gentilhomme allemand, défendra les intérêts de ses compatriotes. Frédéric II a porté sur le théâtre allemand le jugement qu'il ne possédait pas une seule pièce dont un homme de goût pût soutenir la représentation, ni, à plus forte raison, la lecture. En même temps, le roi a indiqué à ses sujets les moyens de se perfectionner en cette matière. Il est donc étonnant de voir M. Friedel, sujet prussien, s'insurger contre son maître et ses propositions en croyant pouvoir offrir au public français de nombreux volumes de chefs-d'œuvre dramatiques allemands. Dans ces conditions, M. Friedel n'aurait pas dû reprocher au traducteur d'*Édouard Montrose* d'avoir jugé le théâtre allemand d'après la pièce la plus mauvaise ; c'était courir le risque de compromettre le succès commercial de son entreprise. Car nulle œuvre dramatique allemande traduite ne touche davantage, ne plaît davantage à la lecture que le drame présenté par M. Maydieu. En outre, *Édouard Montrose* a été joué avec succès en 1780 à différentes reprises à Munich, devant une assemblée innombrable de spectateurs en larmes.

Quoi qu'il en fût, M. Maydieu a eu raison de ne pas tenir compte de l'attaque épistolaire dirigée contre lui ; qu'il continue à montrer aux Allemands comment ils devront s'y prendre pour bien profiter des leçons du grand Frédéric. Un des meilleurs moyens de stimuler leur zèle serait fourni par des traductions où le style le plus noble et le plus pur s'allierait au sentiment le plus délicat des bienséances. Ces traductions montreraient aux Allemands la beauté à laquelle ils devraient être capables d'atteindre, et les fautes qu'ils devraient évi-

9. XXXVI, 147-149.

10. Auparavant — XXXVI, 142 — elle était du 28.

11. A savoir que les Allemands se considèrent comme de bons auteurs dramatiques ; cf. XXXVI, 150.

ter, M. Maydieu, grâce à son *Édouard Montrose*, a fourni un pareil modèle. —

Voilà les faits. Wieland remarque très justement que ce gentilhomme allemand voulant préserver ses compatriotes du péché de vanité aurait dû publier sa missive dans un journal allemand¹². Là, elle aurait pu porter fruit. Mais deux autres points doivent encore être considérés. Pour paralyser l'effet que pourrait faire sur les Allemands la traduction envisagée par Friedel, le gentilhomme appelle Frédéric II au secours de sa thèse ; puis, il expose les leçons qui se dégagent du travail de Maydieu¹³.

Cherchant à saboter le travail projeté par Friedel, exaltant par contre celui de Maydieu, le prétendu gentilhomme allemand, si sévère pour sa propre nation, semble être à Wieland l'abbé Maydieu en personne. Il écrit un français tel qu'il ne s'en trouve guère sous la plume d'un Allemand¹⁴ ; on pense à un homme d'esprit qui serait plutôt chez lui en France. Un gentilhomme allemand n'aurait en outre guère cru que l'avis d'un simple particulier tel que Friedel eût pu faire de si grands ravages en Allemagne. Pas plus, il ne se serait basé sur l'autorité d'un roi dans une question où l'autorité doit être remplacée par la compétence. Un Allemand n'aurait pas parlé de l'écrit de Frédéric sur la littérature allemande, ou bien aurait formulé les réserves qui convenaient¹⁵ ; et un gentilhomme allemand n'aurait pas reproché à Friedel de ne pas penser comme son souverain. Émettre pareille exigence est déplacé quand il s'agit de l'Allemagne, mais ne l'est pas quant à la France où l'Académie couronne un écrit aussi basement servile que l'*Éloge du duc de Montausier* par La Cretelle¹⁶.

Wieland a sans doute jugé que cette mince querelle d'hommes de lettres ne méritait en elle-même guère l'honneur de figurer au *Mercur*. Aussi, joint-il à l'exposé et à la discussion de ces faits quelques considérations sur le théâtre allemand et sur sa fortune en France. Il regrette la publication projetée par Friedel, comme une « entreprise qui

12. XXXVI, 150.

13. *ibid.*, 151.

14. *ibid.*, 152.

15. Il est piquant de noter que Wieland considère, dans une lettre à Gleim (mai 1782, A. B., III, 340) « den König von Preussen — der uns doch wohl kennen muss. — für einen sehr glaubwürdigen Zeugen unsers litterarischen Jammers... ».

16. XXXVI, 153 ; d'après le *Mercur de France*, 1781, sept., 152 ss.,

fera difficilement honneur à l'Allemagne »¹. Il conteste l'utilité pour les Français et pour les Allemands, de voir des productions dramatiques allemandes traduites en français, même si les Allemands « pouvaient faire valoir une seule œuvre de haute qualité sur chaque trentaine de pièces pitoyables ou moyennes qui ont été écrites pour leurs scènes depuis Gottsched jusqu'au moment présent ». Dans l'état actuel des choses, ces traductions ne provoqueraient que des jugements erronés de la part des étrangers. Ceux-ci devraient auparavant être renseignés sur les raisons pour lesquelles les Allemands, en bien des matières littéraires, peut-être en toutes les matières, sont « restés à un tel point inférieurs à eux-mêmes », en dépit des résultats déjà acquis. — D'autre part, les Français ont-ils besoin des quelques bonnes pièces allemandes qui existent ? Certainement pas : ils en ont tant et de tous les genres, qu'ils pourraient en fournir le monde entier. Puis, il y a entre certaines pièces allemandes, précisément les meilleures, et le théâtre français une telle différence de principes esthétiques, que le succès de ces œuvres à Paris en est rendu impossible. D'autres risquent de passer pour de simples pastiches d'originaux français. Et le résultat ? Dans quelque café de Paris, on ferait à l'auteur le compliment de s'être assez bien tiré d'affaire pour un Allemand².

Il est vrai que la production dramatique française semble être en baisse, à en croire les Français eux-mêmes³. Ce n'est pas, au sens de Wieland, une raison de compromettre le théâtre allemand en l'important en France. Que les Français apprennent à traduire avec le soin et la compétence d'un Dyck ou d'un Mylius⁴ et présentent des pièces allemandes rendues en français ; personne ne pourra les en empêcher. Mais à quoi bon faire soi-même tout pour s'exposer à des déboires ? —

Ces considérations, pas plus que la lettre du gentilhomme allemand, n'ont arrêté Friedel dans son projet ; ainsi qu'il l'annonce au numéro 269 du *Journal de Paris*, il répondra à son prétendu compa-

1. XXXVI. 154.

2. XXXVI. 155.

3. cf. p. ex. Voltaire, *Au roi de Chine*, Moland, X, 419 ; Linguet, à qui Wieland songe presque sûrement, a écrit (*Annales* I, 73) : « Aujourd'hui même, si la tragédie est morte à Paris... Si la comédie devenue précieuse ou barbare, ne fait plus qu'ennuyer ou effrayer... ».

4. cf. plus haut, p. 514, n. 17.

triote par la première partie de son *Nouveau théâtre allemand* qui paraîtra sans faute pour le premier janvier 1782. Friedel saisit cette occasion pour mettre au point un détail qui semble lui tenir à cœur, voire l'atteindre dans son honneur. Il précise qu'il n'est pas professeur de langue allemande à Versailles, mais professeur en survivance des pages de la grande écurie du roi.

Ici, il faut se rappeler ce qui a été dit de la qualité des traductions de Friedel⁵. Qu'on ajoute que, selon Wieland même⁶, l'entreprise a trouvé des encouragements avant tout en Allemagne; que les Français desquels on croit qu'ils s'intéressent aux productions dramatiques allemandes, sont trop souvent des Allemands; que le prétendu théâtre allemand s'est dépourvu de presque tout son caractère national: alors il apparaîtra que pratiquement il n'y a nul contact entre les Français et le théâtre allemand.

Comment apparaît l'action des autres genres littéraires représentés par des œuvres allemandes en France? Sur ce point, Wieland fournit une indication précieuse dans une lettre adressée à Gleim, en 1782⁷. A propos du passage de Raynal et d'Ansse de Villoison à Weimar, il écrit: « ...les Français sont depuis quelque temps convaincus *qu'à l'heure qu'il est* », nous autres Allemands sommes en Europe la seule nation favorisée par les Muses. Vous ne sauriez imaginer les compliments que Raynal et Villoison... nous font à ce sujet, et à quel point je suis, pour mon compte, ennuyé par ces compliments. Car, à mon sens, notre chère nation est encore fort enfoncée dans la barbarie; moi-même, je ne suis qu'une lumière à l'éclat bien faible; toute notre littérature n'en est encore qu'à ses premiers débuts, et le roi de Prusse qui, ma foi, doit nous connaître porte sur notre misère littéraire un témoignage qui mérite croyance. Enfin, mon cher Gleim, ces Français sont bien bons de nous prendre pour de *grands hommes*⁸; mais, pour ma part du moins, je ne tire nulle satisfaction d'un éloge immérité, et souffre d'ordinaire comme une âme en peine, quand j'entends vanter les splendeurs de notre pauvre littérature sur un ton aussi boursofflé, notamment lorsque le jugement est fondé sur des

5. cf. plus haut, p. 502.

6. XXXVI, 157.

7. Pour l'énumération des œuvres allemandes traduites en français et citées par Wieland, cf. la partie précédente.

8. Mai 1782, A. B., III, 340 s..

9. En français dans l'original.

ouï-dire et *sur la foi de mauvaises traductions*⁹, alors que notre situation n'a jamais été plus lamentable. »

Cette lettre ne parle qu'implicitement de l'action littéraire allemande en France. En 1785¹⁰, Wieland remplace ce long développement par une formule ramassée et pittoresque : importer à Paris des traductions françaises d'œuvres allemandes est aussi intelligent que d'envoyer des soieries de Berlin à Lyon. Le propos a l'avantage de se prononcer sur l'opportunité des apports allemands chez nous.

Bien plus tard, en 1795, Wieland revient encore à cette question, en la limitant à ses œuvres à lui. Dans une conversation avec Böttiger¹¹, il évoque les essais faits par les étrangers en vue de traduire ses écrits, et proteste contre ces tentatives. Il n'a pas écrit pour des Anglais, des Français ou d'autres nations : ces gens-là savaient toutes ces choses bien mieux qu'il n'aurait été capable de les leur dire. — En d'autres termes, et pour résumer ce qui précède, dans tous les genres littéraires, les œuvres allemandes importées en France n'ont pas plus de raison d'être que les productions dramatiques allemandes.

*

Ce jugement est-il exact ? Ce n'est pas la valeur de la littérature allemande de l'époque qui est en question, ici. Là, Wieland a vu juste¹. Il s'agit de savoir s'il a discerné avec assez de netteté l'action de cette littérature en France, s'il s'est rendu compte qu'une littérature inférieure en valeur et adultérée, pour comble de malheur, par des traductions mal faites peut quand-même exercer une influence féconde sur une littérature plus évoluée.

Ici, Dorat aurait pu lui signaler le point capital qui a permis à l'Allemagne d'avoir une influence sur la France. Dans cette *Idée de la poésie allemande*, étude que Wieland a certainement connue², Dorat expose que, si le goût allemand n'est pas à l'abri de toutes les critiques, l'âme allemande est bien belle³. C'était une thèse pareille ou

10. Hassencamp, 274.

11. Böttiger, I, 159.

1. cf. Heiss, 24, 29.

2. Elle figure en tête de *Sélim et Sélima*, traduit par Dorat : cf. Reynaud,

33.

3. Texte, *Les origines*, 3 : *Vulgarisateurs*, 138, 140 ; Heiss, 70. Dorat, V, 461-467, 469-471

analogue⁴ qu'un Français pouvait sans doute soutenir en apercevant cette âme allemande par exemple à travers l'œuvre d'un Gessner⁵ ou d'un Gellert⁶. Mais cette conception devait sembler erronée à Wieland qui voyait ses compatriotes en chair et en os, sans le nimbe de la poésie. Le prestige essentiel que Dorat reconnaissait aux œuvres allemandes n'opérait pas chez l'Allemand. Et celui-ci, de son côté, était profondément choqué par l'insuffisance de la forme poétique des auteurs de son pays⁷.

L'optique de Wieland reste ici tout allemande; il ne se met pas à la place d'un Français pour juger les lettres allemandes. Au moins pour Gessner cela ne lui aurait pourtant pas été difficile. Il goûtait lui-même le poète suisse qu'il plaçait très haut⁸, et savait sa vogue en France : le fait que Diderot associait deux de ses œuvres à des écrits de Gessner⁹, aurait pu être instructif pour Wieland, même dans le cas où il ne se serait pas aperçu des dettes contractées à l'égard du Suisse par Dorat, Florian et Bernardin de Saint-Pierre¹⁰, ou n'aurait pas vu que Gessner a frayé le chemin aux lettres allemandes en France¹¹, tout en « helvétisant » la vision qu'on se faisait chez nous de nos voisins d'outre-Rhin¹².

Ici, se pose une question de principe.

Wieland semble avoir cru que la marche des littératures est le résultat exclusif des œuvres grandes et durables. Il ne paraît pas avoir saisi l'importance que peut avoir le goût du grand public pour les livres médiocres, quand ceux-ci correspondent par leur contenu à des besoins psychologiques des lecteurs¹³. Jugeant la possibilité d'action d'une œuvre d'après sa valeur littéraire, il a dû sourire en lisant les éloges dont Dorat¹⁴ comble Schmidt, Lichtwer, Gellert.

4. cf. *Mercur de France*, 1772, janvier, I, 101, à propos des *Grâces* et de *Psyché entre les Grâces* de Wieland même : « Les Grâces Allemandes n'ont peut-être pas la légèreté et l'élégance des Grâces Françaises; mais elles ont surtout droit de plaire à ceux qui aiment à se rapprocher de plus près de la nature. »

5. Baldensperger, *Gessner*, 437, 444 ss.

6. Rossel, *Litt. alle.*, 177.

7. cf. la citat. chez Ischer, 249 et A. B., III, 341.

8. XXXVIII, 144.

9. cf. plus haut, p. 32, et Rossel, *Litt. allem.*, 181.

10. Baldensperger, *Gessner*, 447-450.

11. *ib.*, 454.

12. *ib.*, 455.

13. cf. Baldensperger, *Allemagne*, 534.

14. Dorat, V, 468.

Wieland ne semble pas avoir tenu suffisamment compte du témoignage des périodiques et journaux qui auraient pu le renseigner sur la fortune des lettres allemandes en France et le faire réfléchir sur les causes de ce succès. Il a certainement eu connaissance des appréciations favorables consignées dans telle feuille du jour¹⁶. Mais il s'est borné à en prendre note sans scruter le phénomène littéraire qu'elles cachaient.

Qu'aurait pu lui dire la lecture de ces périodiques ?

Dorat écrit¹⁶ que l'abbé Arnaud fut un des prophètes des lettres allemandes en France, « dans un journal très bien fait, qu'il a trop tôt interrompu... La poésie allemande lui est surtout redevable de la faveur qu'elle a conservée parmi nous¹⁷. » Il s'agit du *Journal étranger* qui montre les débuts de l'influence littéraire allemande en France, aux alentours de 1760¹⁸. Wieland a connu la feuille, en son temps¹⁹, pour y avoir lu de ses propres contes traduits en français²⁰. Il a su que l'abbé Arnaud en était le directeur²¹.

Il y avait encore d'autres publications. Wieland n'ignorait pas que l'*Année littéraire* n'était pas fermée aux choses d'Allemagne²². Le *Journal de Paris* est suivi régulièrement depuis 1780²³; il a fourni la matière des pages consacrées à Friedel et à Maydiou²⁴. Une place revient à la *Bibliothèque des romans*²⁵, au *Mercure de France*²⁶, au

15. cf. XXXVI, 143, la première phrase avec son « sollen ».

16. V, 461.

17. Intérêt véritable et qui n'est pas la suite de surnoisées menées allemandes; Reynaud, 18-28 à confronter avec le compte-rendu de M. Baldensperger, *R. L. C.*, 1923, 490.

18. cf. Heiss, 23 et Gärtner, notamm. 30 ss..

19. 1758, *A. B.*, I, 257; II, 118.

20. Gärtner, 41 cite *Zenim und Gulhindy, Der Unzufriedene, Batsora, Die Unglücklichen*; puis, 58, un extrait du *Plan einer Akademie zur Bildung des Verstandes und Herzens junger Leute*.

21. Wieland à Bodmer, lettre du 30 I. 1760 (*A. B.*, II, 118).

22. 1764, *A. B.*, II, 255. Van Tieghem, 109-127.

23. Années 1780-1787 en 17 volumes; 1788, I, II; 1790-1792 en 7 volumes; *cat.*, n° 2.024-2.048.

24. cf. plus haut, p. 515 ss..

25. cf. plus haut, p. 503 ss..

26. Août 1781, 117, à propos du *Page d'Engel* traduit par Friedel; 1772, janv., I, 97 ss., sur les *Grâces* et *Psyché* entre les *Grâces* de Wieland; janv., II, 83 ss., sur les œuvres de « M. Jacobi, chanoine à Halberstadt »; 1772, juin, 129, sur les *Nouvelles idylles* de Gessner.

*Journal encyclopédique*²⁷. Partout, les lettres allemandes trouvaient, à l'occasion, un écho. Partout apparaissaient les signes de l'intérêt que la France portait à l'Allemagne littéraire. Le *Teutsche Merkur* lui-même parlait parfois de ce sujet²⁸. Mais Wieland semble avoir été plutôt porté à écouter le son de cloche différent que rendaient par exemple les *Annales* de Lingnet²⁹.

Quoi qu'il en soit, les avis favorables de la presse, même combinés avec les propos d'un Villoison et d'un Raynal³⁰, n'ont pas ouvert les yeux de Wieland sur le rôle indiscutable que les lettres allemandes pouvaient remplir et remplissaient réellement³¹ en France. Hypnotisé par la médiocrité littéraire des œuvres de ses compatriotes, Wieland n'a vu que l'insuffisance esthétique de ces livres et a négligé l'appel de leur fond. Ce fond existait, bien qu'il ne fût pas riche³². En le considérant comme absolument inefficace, Wieland a estimé que l'attitude du public français était un contresens. Mais c'est sa propre manière de juger, tout excusable qu'elle est, qui en constitue un. Le rôle de la psychologie et celui de l'art y sont confondus.

*

Quand on voit avec quelle impartialité Wieland parle des mérites littéraires de sa propre nation — mérites fort contestables, selon lui —, on lui accordera aussi en pleine confiance le droit d'émettre un avis sur l'attitude des Français dans le problème des échanges spirituels entre les deux pays.

Il formule deux griefs.

Les Français ne savent pas l'allemand. Ils se soucient fort peu des choses d'Allemagne.

Bailly, l'auteur des *Lettres sur l'Atlantide*, est un exemple flagrant de l'ignorance de ses compatriotes en matière de langue étrangère. Le savant avoue ne connaître le sens que d'un seul mot alle-

27. Texte, *Origines*, 2; Wieland semble avoir lu le *Journal encyclopédique* au moins de façon intermittente; cf. pour 1764, A. B., II, 254; pour 1767, *ibid.*, 282 et Hassencamp, 151; pour 1777, *Hempel*, XI, 815.

28. cf. plus haut, p. 502.

29. cf. plus haut, p. 278 ss.

30. cf. plus haut, p. 520.

31. Reynaud, 305; Rossel, *Litt. allde.*, 169, 176, 177, 180 ss., 189,

32. Heiss, 78; Rosières, 332.

mand¹ : c'est le mot « Berg ». Dorat qui pourtant a fait la meilleure traduction d'une œuvre de Wieland était « incapable de lire et de comprendre entièrement l'original »². Linguet³ ne sait probablement pas assez d'allemand pour lire le titre d'un ouvrage rédigé dans cette langue. En 1781⁴, Wieland admet comme hypothèse très probable que les traducteurs en France ne savent pas suffisamment les deux langues pour faire besogne honnête et utile. Il semble que ce n'est que de Boufflers que Wieland ait eu meilleure opinion⁵.

Wieland prétend en outre, que les Français n'ont qu'un intérêt fort médiocre pour ce qu'est l'Allemagne, pour ce qui se passe en Allemagne. « Quand on songe, dit-il⁶, à quel point les deux nations sont voisines l'une de l'autre, et à quel point elles ont eu, depuis des siècles, affaire l'une à l'autre, bien que presque toujours pour le malheur de l'Allemagne, je ne connais rien de plus bizarre que l'extrême ignorance où se trouvent la plupart des savants français à l'égard de nos constitution, histoire, langue, littérature. On dirait vraiment qu'il ne leur semble pas valoir la peine d'être aussi bien informés sur l'Allemagne que sur la Laponie ou le Kamtchatka. » Avis datant de 1780 et répétant un jugement porté, une année auparavant, sur les hommes de lettres et les habitants de la France en général⁷. Cette ignorance n'empêchera pas un écrivain français de faire à un auteur allemand dont il ne connaîtra que le nom les plus beaux compliments du monde et de lui dire qu'il s'est très bien tiré d'affaire pour un homme de sa nation⁸.

Si le jugement de Wieland sur les Français ignorant la langue de leurs voisins d'outre-Rhin a chance d'être bien fondé⁹, il est déjà devenu trop dur, à son époque, quant au degré de notre initiation aux choses d'Allemagne autres que la langue¹⁰. Mais il reste à Wie-

1. XXXVI, 20.

2. Hassencamp, 275.

3. XXXVI, 137.

4. *ib.*, 143.

5. cf. plus haut, p. 325, 505.

6. XXXVI, 20; le propos de Wieland est amené par une réflexion de Paulmy qui regrette, dans ses *Mélanges* (I, 128), que la France ne soit pas encore dotée d'une bonne histoire d'Allemagne.

7. XXXVI, 137, 139.

8. *ibid.*, 144, note 2; cf. aussi Heiss, 73 ss..

9. Reynaud, 25; Texte, *Origines*, 2; Heiss, 77.

10. Texte, *l. c.*; Rossel, *Litt. allde.*, 186.

land le mérite de vouloir chercher une explication à ces phénomènes.

Il estime que les lettres allemandes de son époque ne peuvent rien donner aux Français, qu'elles ne le peuvent pas encore. Il pousse ses investigations plus loin et arrive à constater une différence telle entre les principes esthétiques des deux peuples, qu'il doute fort de la possibilité d'une compréhension réciproque.

Et voici comment se présente la situation des lettres allemandes en France, au gré de Wieland. L'infériorité de la littérature germanique, la mauvaise qualité des traductions qui faussent les originaux, l'absence de toute connaissance de la langue allemande chez les Français, le manque d'intérêt véritable de ceux-ci pour les productions intellectuelles ou artistiques de leurs voisins, enfin la différence des conceptions esthétiques chez les deux nations interdisent aux Allemands toute possibilité d'action.



En face de l'influence littéraire allemande, nulle en France selon lui, Wieland voit l'immense action des lettres françaises en Allemagne. Ses propres œuvres à lui en ont profité. Mais explique-t-il, en termes nets ou d'une autre façon, cette fortune de notre littérature ? N'a-t-on qu'à présenter, avec les signes contraires, les raisons qui ont agi en France contre l'Allemagne, pour toucher à la solution du problème ?

La supériorité des lettres françaises, Wieland ne l'a jamais niée. La langue et la littérature ont évolué plus tôt en France qu'en Allemagne¹. Celle-ci a eu de bonnes traductions de certaines œuvres françaises². On savait le français, sur la rive droite du Rhin. Des Allemands authentiques ont étudié et aimé les lettres de leurs voisins. Et puis, l'Allemagne en prenant contact avec la France, n'avait pas encore de doctrine esthétique fixée qui convint à son génie particulier. Elle a donc été perméable à l'influence française.



Ces considérations, Wieland les énonce, ou bien il est permis de supposer avec certitude qu'il les a faites sans les formuler dans ses écrits. Ainsi l'on arrive à dégager un principe qui, selon l'Allemand, régit les rapports littéraires entre les peuples : seule une littérature évoluée a des possibilités d'action. Une nation, arrivée à prendre con-

1. cf. plus haut, p. 491, 513.

2. *ib.*, 514, n. 17.

science d'elle-même et ayant trouvé pour son génie l'expression artistique achevée, est sourde aux appels venus de l'étranger qui est resté au-dessous d'elle.

Wieland croit-il à des relations fertiles entre littératures qui traitent entre elles d'égale à égale ? Aucun avis ne se trouve formulé chez lui. Mais il a trop vu que , par exemple, Pope était le débiteur de la France, pour qu'on ne puisse répondre affirmativement à sa place. Le classicisme de cet Anglais a été aux yeux de l'Allemand certainement un des phénomènes qui décèlent un courant d'aspirations communes à deux nations, voire à plusieurs nations. L'italianisme et l'hispanisme en France au XVII^e siècle, l'esprit rationaliste dans les lettres européennes de son époque en font autant. Wieland a eu conscience que le fait littéraire pouvait devenir un fait supranational. Aucun doute n'est permis sur ce point.

Il croyait, de façon générale, que l'esprit souffle comme il veut. Quitant le domaine des lettres pures, il voit la communauté d'esprit des humanistes³ ; il connaît la vogue de l'Arioste et de l'*Amadis* au XVI^e siècle en France, fait plutôt psychologique, peut-être, qu'artistique. Sortant de l'enceinte où se ment la parole écrite, Wieland pénètre dans le domaine de la musique : des luttes pour la réforme de l'opéra se livrent en même temps en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne⁴. Là encore, les frontières nationales se trouvaient franchies.

3. cf. les études *Merkwürdige Personen des 16. und 17. Jahrhunderts*, XXXV, 273 ss..

4. cf. Fuchs, *Opéra*, et la partie suivante du présent ouvrage.

CHAPITRE II.

MÉTHODES D'INTERPRÉTATION DU FAIT INTERLITTÉRAIRE.

Toutes ces données réunies permettent une enquête sur les points de vue auxquels Wieland s'est placé pour ses investigations et considérations comparatistes.

Il faut tout d'abord lui rendre l'hommage qu'il est toujours allé simplement à la recherche des antagonismes de doctrines et que ses études ne se sont jamais « compliquées de susceptibilités patriotiques »¹. Certes, il a le souci de voir monter vers la richesse et la perfection les lettres de son pays : mais cette préoccupation légitime ne dégénère pas en nationalisme étroit et bargneux et faussant une critique qui doit se tenir sur le plan serein de la vérité désintéressée. Wieland ne cherche pas d'armes, qu'elles soient « offensives ou défensives »² ; il va à la quête d'outils de travail ou se met en route pour des sources de joie. Il fait besogne de vrai comparatiste en ce sens qu'il veut expliquer des désaccords littéraires « par autre chose que des bizarreries ou des barbaries ». On entrevoit qu'il essaie de dégager des « ensembles de circonstances déterminantes ». Il arrive à la notion de la « relativité de l'art »³.

Wieland, installé solidement dans ces principes, pouvait voir s'ouvrir devant lui deux voies pour les recherches comparatistes : l'une, orientée vers l'analyse du substratum social ou physique des littératures ; l'autre, conduisant à l'études des apports divers qui finissent par former une œuvre littéraire⁴.

Il est significatif pour Wieland, artiste créateur, qu'il attribue bien plus d'importance au fait physique qu'au fait social lorsqu'il

1. Baldensperger, *Litt. comp.*, 10.

2. *ib.*.

3. *ib.*, 11 ; cf. *Hempel*, VII, 29-30.

4. Baldensperger, 12.

s'agit d'une création autochtone⁶. Alors, la littérature n'est pas, pour lui, essentiellement « l'expression de la société ». — Le point de vue change, quand des courants internationaux entrent en jeu : le *Roland furieux* et l'*Amadis de Gaule* ont fait fortune en France grâce aux goûts chevaleresques de la noblesse sous François I^{er}⁷. Le drame de Diderot trouve bon accueil en Allemagne parce qu'il correspond à des besoins bourgeois⁸. La réaction en face d'une influence étrangère contient des éléments d'ordre collectif. La création artistique, par contre, relève de l'« autonomie de l'activité intellectuelle et artistique »⁹.

Si Wieland voit une certaine communauté littéraire s'établir sur des bases sociales, il saisit d'autre part que la migration de certains thèmes, de certains sujets, de certaines techniques crée des points de contact entre les littératures. L'*Abderitica mens*, « motif » utilisé par Wieland même, le théâtre classique avec ses sujets empruntés aux Grecs, puis, sur un plan moins élevé, telle ou telle fable milésienne⁹ et la vogue des *voyages sentimentaux*¹⁰ sont là pour le prouver.

Cette connaissance de certaines interrelations spirituelles a amené Wieland à esquisser à l'occasion « l'exposé lié »¹¹ d'un mouvement qui, certes, n'est pas purement littéraire, mais tient par certains côtés à la littérature. Ce sont les pages qu'il consacre à l'histoire de l'opéra¹². Le procédé ne sera appliqué sur une grande échelle que vers 1830¹³.

On découvre dans la pensée de Wieland encore d'autres anticipations méthodologiques. Que l'on se rappelle la brève esquisse de l'histoire du drame¹⁴. L'auteur y montre comment le genre venu de France et d'Angleterre dégénère en Allemagne. L'aperçu contient déjà, en germe, la théorie de l'évolution des genres¹⁵, et Wieland, en rédigeant ces quelques lignes, s'est placé sur le plan comparatiste. —

5. VII, 29-30 à rapprocher de XXXVIII, 13.

6. XXXVI, 85 s..

7. cf. plus haut, p. 437.

8. Baldensperger, *Ist die Literatur...*, 17.

9. XI, 81.

10. Fuchs, *Abderiten*, index, « Reisen empfindsame ».

11. Baldensperger, *Litt. comp.*, 15.

12. Fuchs, *Opéra*.

13. Baldensperger, *l. c.*

14. XXXVIII, 120.

15. Baldensperger, *l. c.*

Wieland comparatiste, cela apparaît nettement, recherche les grands courants interlittéraires. Sa conception de la traduction a déjà pu le laisser entrevoir. Il ne va pas à la quête de l'adultération d'un fait primordial¹⁶. Le phénomène s'explique par la tendance profonde de l'auteur. La littérature était pour lui un aliment spirituel; elle n'était pas l'objet d'un travail de philologue, de micrologue. Wieland n'était pas aussi livresque qu'il paraît l'être quand on songe à ses lectures et à son labeur d'écrivain qui travaillait pour vivre. Derrière l'œuvre littéraire, Wieland cherche l'esprit, la vie. Favorisé et porté par le courant de son siècle, son activité dépasse les limites nationales. Cet Allemand se sent lié par des « liens électifs »¹⁷, au moins autant que par la communauté créée par le hasard entre lui et sa nation¹⁸. Il ne croit pas à l'« irréductible identité » du génie d'un peuple¹⁹. Il en est tellement éloigné qu'il voit, au contraire, dans le contact entre les nations un avantage pour les littératures restées en arrière et pour la naissance d'un sentiment de solidarité universelle²⁰. L'esprit est plus fort que le sang. Wieland en était convaincu²¹, et cette conviction l'incitait nécessairement à retrouver dans les lettres ces contacts qu'il sentait exister entre son esprit et d'autres esprits. Excellent point de départ pour toute besogne comparatiste. —

Sur le plan où se situent ces recherches, on ne peut faire à Wieland qu'un seul reproche. En jugeant l'influence allemande en France, il a surestimé la portée que peut avoir la valeur esthétique d'une œuvre, et a attribué trop peu de poids à l'action purement sentimentale ou morale. Puisque telles œuvres allemandes lui semblaient négligeables dans leur pays d'origine, il croyait qu'elles le seraient aussi en France. Il n'a pas vu la mobilité des causes qui déterminent l'admiration pour un écrit ou toute autre création de l'esprit²². Ainsi, le comparatisme d'un Brunetière ne tenait compte que des « courants actuellement mémorables »²³. L'éloignement dans le temps a vicié le jugement du critique français du XIX^e siècle finis-

16. *ib.*, 20.

17. *ib.*, 18.

18. Fuchs, *Abdritten*, index, « Kosmopolitismus ».

19. Baldensperger, *l. c.*, 17.

20. XXXVI, 309.

21. XXXVIII, 173.

22. Baldensperger, *l. c.*, 26.

23. *ib.*, 24.

sant; l'éloignement dans l'espace avait faussé l'optique de Wieland. L'erreur paraît pardonnable.

Sans doute, les recherches littéraires comparatistes n'existaient-elles à l'époque que sporadiquement, sous forme fragmentaire. Il est d'autant plus à l'honneur de cet homme du XVIII^e siècle, qu'il se soit parfois engagé dans cette voie. Il l'a fait parce qu'il avait la juste notion de l'interdépendance, de la solidarité des littératures. Et cette notion, il l'avait à un tel point, qu'il a vu et appliqué, en passant, il est vrai, mais pourtant de façon indiscutable, des méthodes qui n'allaient naître à une vie durable et féconde que longtemps après lui.

On peut saluer, on doit saluer en Wieland un des précurseurs du comparatisme d'aujourd'hui.

Sixième Partie

LES BEAUX ARTS

INTRODUCTION.

Le souci de la forme est commun aux lettres ainsi qu'aux beaux-arts. De plus, Wieland avait une conception fort littéraire de la peinture et de la sculpture. Dans le domaine de la musique, c'est, entre autres questions, celle du livret d'opéra qui l'a sollicité. Il semble donc tout indiqué de parler de Gluck et de Greuze après Racine et Diderot.

Les problèmes qui se rattachent à la musique seront étudiés en premier lieu. Dans ce domaine, Wieland a consacré le plus clair de ses efforts à quelques livrets d'opéra ou d'opéra comique. En outre, il a écrit une étude sur la réforme de l'opéra. Certains liens rattachent donc chez lui les préoccupations musicales aux préoccupations littéraires. En outre, la réforme de l'opéra qui était un phénomène européen, apparaît bien comme tel chez Wieland ; parler de ce problème, c'est donc apporter une documentation qui, bien que ne relevant pas des lettres pures, peut encore profiter à l'exposé comparatiste de la partie précédente.

CHAPITRE I.

LA MUSIQUE.¹

Dès avant son établissement à Weimar, Wieland avait pris contact, par certains travaux littéraires, avec la musique, avec la musique française. Voici qu'il écrit, par exemple, en 1769, un prologue

1. Bibliographie : V. Barbaret, *Le Sage et le Théâtre de la Foire*, Paris, 1887.

Freiherr von Biedenfeld, *Die komische Oper der Italiener, der Franzosen, und der Deutschen*, Leipzig, 1848.

G. Chouquet, *Histoire de la musique dramatique en France*, Paris, 1893.

J. Combarieu, *Histoire de la musique*, 3 vol., Paris, 1913 ss..

G. Cucuel, *Les créateurs de l'opéra comique français*, Paris, 1914.

R. de Curzon, *La musique* (Bibliothèque française, Plon), Paris, 1914.

G. Desnoiresterres, *Gluck et l'opéra en 1774* (*Revue britannique*, 1872, juin, 407 ss.).

Rob. Eitner, *Die deutsche komische Oper* (*Monatsschrift f. Mus.-Gesch.*, 1892, 37-41, 51-59).

Encyclopédie de la musique; 1^{re} partie, *Histoire de la musique*, t. 2, 3; Paris, 1914.

A. Font, *Essai sur Favart*; Paris, 1894.

A. Fuchs, *Wieland et l'esthétique de l'opéra* (*R. L. C.*, 1930, 608-633).

Th. Gérold, *L'évolution des idées de Goethe sur la musique* (*Mélanges Goethe, ... publiés... par l'Université de Strasbourg*, p. 249-284; Paris, 1932).

E. Gros, *Ph. Quinault*; *Paris-Aix-en-Provence*, 1926.

E. Hirschberg, *Die Enzyklopädisten und die französische Oper im 18. Jahrhundert*; Leipzig, 1903,

pour le *Soliman* de Favart². En juillet 1772, il fournit le canevas d'un ballet intitulé *Idris et Zénide* et qui se place partiellement sous l'influence du *Pygmalion* de Rousseau. Puis, en octobre, après le départ d'Erfurt, *Aurora*, scène lyrique (Singspiel) qui ne doit rien à la France, est menée à bonne fin. Parmi les autres œuvres qui suivent et qui ont des rapports avec des questions de musique³, il n'y a lieu de parler ici que d'*Alceste* et des écrits théoriques dont elle a été le point de départ. Wieland y prend position dans la querelle européenne de l'opéra. Là, il a contracté des dettes à l'égard de la France.

Ne reparlons pas du livret d'*Alceste*⁴. En ce moment, il ne s'agit que de musique.

**

Comment Wieland voyait-il à cette époque — vers 1775 — la situation de l'opéra en Europe ? Il sait qu'il y a d'un côté l'opéra vieux style tel que le définit par exemple Sonnenfels dans ses *Lettres sur le théâtre de Vienne*, ou Algarotti dans son *Essai sur l'opéra*. D'autre part, il y a la tragédie lyrique comme la réalise Gluck en qui se réunissent tous les courants réformateurs, révolutionnaires⁵.

Pour Wieland, le grand théoricien réformiste est Algarotti⁶. Mais cet Italien n'est pas le seul auteur qui ait touché à la question. Wieland a soin de dire que les critiques les plus estimés en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne ont condamné l'ancien opéra

L. de la Laurencie, *Le goût musical en France*, Paris, 1905. — Lully, Paris, 1911.

B. Marx, *Gluck und die Oper*, 2 vol., Berlin, 1863.

E. Marx, *Wieland und das Drama*, Strasbourg, 1913.

E. Rolland, *Musiciens d'autrefois*, Paris, 1908.

B. Seuffert, *Wielands höfische Dichtungen (Euphorion, I, 520-540, 693-717)*.

Ed. Stilgebauer, *Wieland als Dramatiker (Kochs Zeitschr. f. vergl. Lit.-Gesch., N. F. 10 (1896), 300-322, 419-437)*.

Walter, *Geschichte des Theaters und der Musik am Kurpfälzischen Hof*, Leipzig, 1898.

2. *Proleg.*, V, n° 157.

3. cf. plus haut, p. 175.

4. *ib.*, 432 ss.

5. XXXVIII, 131 et Fuchs 608 ss..

6. Fuchs 612.

comme une monstruosité. Dryden, Addison et Johnson sont cités⁷. Wieland songe probablement aussi aux attaques des Gottsched ou Sonnenfels⁸.

Puis il y a des Français dont il nomme au moins Saint-Evremond⁹, tout en pensant à bien d'autres encore. Il peut être utile de rappeler l'essentiel de ces idées.

Saint-Evremond est prévenu¹⁰ contre les opéras. Il estime que le merveilleux qui y règne lasse vite l'esprit et les sens. Le récitatif est ennuyeux ; il n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole. Une longue attention fatigue l'âme qui ne trouve nul aliment pour le sentiment et ne fait qu'attendre la fin du spectacle. Tous les opéras paraissent méprisables à Saint-Evremond par la disposition du sujet et par la mauvaise facture des vers. L'âme, d'intelligence avec l'esprit plus qu'avec les sens, refuse de se laisser conquérir par ce genre de spectacle.

Puis, faire chanter toute une pièce est contre nature. « C'est perdre l'esprit de la représentation qui sans doute est préférable à celui de l'harmonie. » Celle-ci ne doit être qu'un simple accompagnement. Pourtant, il y a des passages pour lesquels le chant est de rigneur. Ce sont les vœux, les prières, les sacrifices... les passions tendres et douloureuses, l'amour naissant, l'irrésolution d'une âme où combattent plusieurs mouvements. Tout ce qui est conversation, intrigue, affaire, est propre aux comédiens qui récitent, mais est ridicule pour les chanteurs. Puis, c'est le jugement global : « Les Grecs faisaient de belles tragédies où ils chantaient quelque chose ; les Italiens et les Français en font de méchantes où ils chantent tout ». Un opéra est un « travail bizarre de poésie et de musique où le poète et le musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage ».

Saint-Evremond énonce encore un principe qui doit se montrer fécond par la suite : dans les comédies où l'on met du chant — c'est la formule à laquelle il arrive pour les pièces lyriques —, il faut laisser au poète l'autorité principale pour la direction de toute l'œuvre.—

7. XXXVIII 131.

8. Fuchs 608.

9. XXXVIII, 131.

10. Saint-Evremond, *Sur les opéras ; A Mr, le duc de Buckingham ; Œuvres*, Amsterdam, 1726, t. V, 282-298.

La Bruyère avec qui Wieland est également familiarisé¹¹ est un autre adversaire du genre. On connaît la sortie dans les *Ouvrages de l'esprit*¹², avec l'exorde si soigneusement envenimé : « ...l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée ». La musique est belle, la « dépense... toute royale », le résultat, ennuyeux. La pièce est mal construite : tantôt, on désire la voir continuer, tantôt on voudrait quelle finit, parce qu'il ne s'y trouve ni mise en scène, ni action, ni « choses qui intéressent ». Il n'y a que des vers, il n'y a pas de poésie. Les yeux en sont pour leur compte « depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'Amphion et de sa race », entendez Lulli et sa famille¹³. La notion juste des choses s'est perdue au point que l'opéra n'est plus qu'un « concert, ou... des voix soutenues par des instruments ». On a eu tort de reléguer le merveilleux. Si une tragédie de Racine n'en a pas besoin, « il en faut aux opéras, et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement ».

La Bruyère admet donc le principe de l'opéra avec son merveilleux, sa musique et son chant ; il conteste cependant qu'on ait fait des réalités de toutes les possibilités offertes par le genre et son esthétique. Retenons particulièrement la critique dirigée contre le mauvais agencement des événements qui se déroulent sur la scène, et contre la mauvaise qualité poétique du livret. —

Les *Réflexions sur l'opéra* de Rémond de Saint-Mard¹⁴ sont, elles aussi, favorables au merveilleux. Sans doute, le merveilleux va-t-il à l'encontre de la vraisemblance, « Mais... qu'on nous avertisse, disent les spectateurs chez Rémond, qu'on y manquera..., nous dispensons de cette vraisemblance..., pourvu qu'on nous dédommage de son absence. » Propos au fond duquel se trouve l'idée d'une sorte de convention tacite entre le poète et l'acteur d'une part, les spectateurs d'autre part. — Après le merveilleux, la musique est une des grandes forces de l'opéra. « Il y a dans la musique, écrit le critique, une je ne sais quelle analogie avec nos passions, une certaine force pour les peindre, à laquelle les paroles toutes seules n'atteindraient jamais et dont les passions, pour être exprimées dans toute leur énergie, auront

11. cf. plus haut, p. 311, et le discours fait par Wieland à ses élèves à Zurich, *Scufferts Vierteljahrschr.*, II, 589-594.

12. *Caractères*, I, 47.

13. Note de M. Cayrou.

14. *Œuvres*, Amsterdam, 1750, V, 141-284.

toujours besoin... ; le chant... loin d'être hors de la nature, sera dans tous les temps et dans tous les pays l'image la plus naïve de nos mouvements et le langage le plus fidèle de la passion. » La musique et le chant n'étaient du reste pas absents de la tragédie grecque qui connaissait même les « danses dessinées ». Aussi, à part les invraisemblances du merveilleux, l'opéra est presque une tragédie grecque.

Si Rémond de Saint-Mard accepte d'enthousiasme le principe de l'opéra, il formule cependant d'importantes critiques. Le poète, le musicien, le machiniste et le maître de ballet qui devraient tous collaborer étroitement pour arriver à faire œuvre une, s'entravent mutuellement dans leurs efforts. L'exemple de Lulli et de Quinault montrent l'influence fâcheuse que le compositeur a souvent eue sur l'auteur du livret. Et déjà se trouve exprimé le vœu que le musicien et le poète ne fassent qu'une seule et même personne. Du reste, si la tâche du poète est primordiale, elle est, en revanche, fort lourde. Il faut une exposition faite sans la moindre obscurité. Il importe d'être court et de développer pourtant les mouvements psychologiques de façon suffisante. Le vocabulaire mis à la disposition du librettiste est réduit, car il faut des mots doux et faciles à prononcer. Le domaine psychologique a également des limites étroites. On ne veut pas le noble, le grand, le mystérieux ; on veut le tendre, le passionné, le gracieux. Le poète du livret n'a qu'un avantage sur l'auteur d'une tragédie : il ne lui faut traiter que des sujets simples.

Si, dans les opéras actuels, le poète se trouve entraîné à faire des fautes, le compositeur n'est pas logé à meilleure enseigne. Trop volontiers il sacrifie la mélodie à l'harmonie. Les airs de violons, à force d'être savants, n'arrivent plus à émouvoir l'âme. Les duos exécutés par les deux partenaires en même temps sont ridicules. Les airs chantants sont fardés et bizarres. Le récitatif n'est plus uni, simple, semblable à la déclamation des Grecs dans leurs tragédies. L'opéra, étant presque une tragédie, souffre de ce qu'on y néglige le jeu et la déclamation et n'y cultive que le chant. Les acteurs et les actrices oublient leur tâche. Les ballets tiennent une trop large place. Et c'est la même conclusion que chez La Bruyère : l'opéra n'est pas ce qu'il pourrait être. Parmi les griefs formulés par Rémond de Saint-Mard, Wieland en retiendra avant tout deux : c'est le reproche que la musique manque à sa tâche d'être psychologiquement expressive ; c'est la constatation que le poète doit avoir la haute main sur l'œuvre tout entière. —

Diderot, tout en rejetant le merveilleux, contrairement à Saint-

Mard, rejoint celui-ci par le souci de la vérité psychologique. Il se plaint de voir séparés l'un de l'autre les arts qui contribuent à créer un opéra, et veut voir, lui aussi, le musicien subordonné au poète. Il faut « placer la véritable tragédie, la véritable comédie sur le théâtre lyrique ». Quant à la tragédie cependant, seule la tragédie ancienne peut être établie sur la scène lyrique. Car pareille pièce devra être « mesurée ». Puis, Diderot montre par un exemple comment le musicien doit, de façon naturelle, peindre toutes les nuances d'un état d'âme¹⁵. —

Et voici Rousseau qui place son mot dans la *Nouvelle Héloïse*¹⁶ et dans le *Dictionnaire de musique*¹⁷.

Les décors sont lamentables, lit-on dans le roman, et détruisent toute illusion. Jean-Jacques ne daigne pas parler de la musique, mais réserve ses sarcasmes au chant, « ...cris affreux, ...longs rugissements dont retentit le théâtre durant la représentation ». Le jeu des acteurs est un déchainement de gesticulations qui n'ont rien de naturel. L'orchestre fait entendre « un charivari sans fin d'instruments sans mélodie..., une espèce de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure ». Les ballets sont beaux mais déplacés. « Dans chaque acte, l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, et que le parterre voit debout. » De plus, l'emploi de la danse anéantit l'unité des moyens d'expression. « Un opéra où l'action se passerait moitié en chant, moitié en danse, serait plus ridicule encore que celui où l'on parlerait moitié français, moitié italien. » Le plus grand défaut est cependant « un faux goût de magnificence par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poème épique que ridiculement sur un théâtre ». « La musique française, la danse et le merveilleux, mêlés ensemble, feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. »

Le *Dictionnaire de musique* dépasse le stade de la critique pour proposer des réformes. La musique doit donner une force nouvelle à la poésie et en triompher en la couronnant¹⁸. Dès que la musique eut appris à peindre et à parler, le merveilleux, primitivement cultivé,

15. 3^e entretien sur le *Fils naturel*, Assezat, VII, 157 ss.,

16. II^e partie, lettre 23.

17. Art. *Opéra*.

18. Musset-Pathay, XIII, 35.

fut abandonné pour la représentation des mouvements de l'âme¹⁹. L'opéra n'admet pas comme sujets « les délibérations politiques, tous les projets de conspiration, les expositions, les récits, les maximes sentencieuses, tout ce qui ne parle qu'à la raison... L'énergie de tous les sentiments, la violence de toutes les passions, sont... l'objet principal du drame lyrique »²⁰. La musique cherche parfois à se passer de la poésie. Car s'il est vrai que la musique se propose « de rendre les idées et les sentiments du poète..., elle prend en quelque sorte un autre langage ; et quoique l'objet soit le même, le poète et le musicien, trop séparés dans leur travail, en offrent à la fois deux images ressemblantes, mais distinctes, qui se nuisent mutuellement. » Il faut donc, pour réussir, qu'il y ait collaboration étroite entre le poète, le musicien et l'acteur qui doivent être de valeur égale et ne pas chercher à s'évincer mutuellement²¹.

La peinture n'est pas aussi sujette que la poésie à faire avec la musique une double représentation du même objet²². Créant les décors où se déroule l'action, elle est le troisième art qui, uni à la poésie et à la musique, forme avec celles-ci « un tout très bien lié »²³, précisément l'opéra. Mais la danse — et cela ne saurait surprendre après la lecture de la *Nouvelle Héloïse* —, la danse est exclue par Rousseau de cet ensemble organique. Elle trouvera une place après la représentation de l'opéra. Le ballet formera « comme une petite pièce après la tragédie » ; ce nouveau spectacle ne « tient pas au précédent »²⁴.

Lutte contre le merveilleux, musique renforçant la représentation des passions et des sentiments énergiques, recherche d'un art synthétique menant à l'œuvre une, voilà Rousseau. —

Voltaire se contente de lancer quelques fléchettes acérées, par exemple dans *Candide*²⁵, à ces « mauvaises tragédies en musique » qui manquent absolument d'unité organique et où le souci de la vérité est bafoué insolemment²⁶. Mais l'auteur n'apporte rien de nouveau à côté des textes d'un Diderot ou d'un Rousseau. —

Il est instructif de mesurer la fortune d'une idée par l'écho qu'elle

19. *ib.*, 42.

20. *ib.*, 43.

21. *ib.*, 45.

22. *ib.*, 48.

23. *ib.*, 51.

24. *ib.*, 54.

25. chap. XXV.

26. cf. aussi les préfaces d'*Edipe* et de *Sémiramis*, citées Hirschberg, 129,

trouve dans la presse, notamment quand la presse représente les courants moyens, modérés de l'opinion. Le *Mercur de France* a pu montrer à Wieland que la question de l'opéra était à l'ordre du jour à Paris. Non seulement, une traduction française de l'étude d'Algarotti sur la réforme de l'opéra avait paru dans cette revue dès 1757²⁷. Mais voici en 1772, donc à l'époque où le poète allemand écrivait son *Alceste*, des comptes rendus qui montrent bien que certaines idées sont en marche. La nouvelle manière de Gluck y est analysée et exaltée. On accueille avec enthousiasme cette *Iphigénie en Aulide* qui s'inspire de Racine, mais adopte un texte simplifié. Dans cette pièce, écrit le critique musical, on a pu introduire organiquement des divertissements brillants. « Un chant simple, naturel, toujours guidé par l'expression la plus vraie..., une variété inépuisable dans les sujets et dans les tours » distingue cette œuvre. Le compositeur y a obtenu « les plus grands effets de l'harmonie... dans le terrible, le pathétique et le gracieux » ; le récitatif est « rapide, noble et expressif ». Gluck, au dire du *Mercur*, a d'ailleurs estimé que les Italiens se sont écartés du véritable opéra, contrairement aux Français, et que « le genre français était le véritable genre dramatique musical ». Ce qui a gêné les Français, toujours selon Gluck et le *Mercur*, ce sont les auteurs des livrets, textes spirituels, galants, trop doux²⁸.

Le compte rendu d'une représentation de *Castor* de Rameau arrive à des conclusions qui rejoignent le courant général des critiques réformistes. Il faut « consulter tous les arts que l'opéra met en œuvre et les diriger tous vers une même fin ». C'est donc l'opéra, œuvre d'art synthétique, qui est réclamée. Et qui dirigera ce travail d'équipe ? C'est le poète. « L'édifice de la scène lyrique ne portera sur des fondements solides qu'autant que la main des bons poètes y placera les premières pierres. On peut faire d'excellente musique sans paroles, mais on ne fera jamais de bon opéra sans de bons poèmes. C'est donc à nos écrivains distingués à favoriser les progrès de la musique »²⁹. —

On le voit : dans la France de cette époque, il y a une opinion moyenne qui exige de l'opéra réformé certaines qualités indispensables. Ce sont la vérité des mouvements psychologiques, l'expression adéquate des sentiments par la musique, le livret bien construit et écrit dans une langue poétique, la collaboration de tous les arts inté-

27. Mai, p. 40 ss.,

28. *Mercur de France*, 1772, oct., II, 169 ss.,

29. *ibid.*, avril, I, 159 ss.,

ressés en vue d'une œuvre synthétique et, enfin, le rôle prédominant dans cette collaboration laissé au poète.

Saint-Evremond s'était singularisé par son attitude relativement hostile à la musique. Il n'a pas trouvé d'émules après lui. Mais, comme lui, Diderot et Rousseau sont ennemis du merveilleux dans l'opéra.

Wieland connaissait l'atmosphère dans laquelle baignait le problème de l'opéra ; notamment, il était informé du mouvement des idées en France¹. Mais en exposant ses projets de réforme à lui, il s'inspire de près d'une étude dont l'auteur, Algarotti, était Italien.

L'*Essai sur l'opéra* qu'écrivit celui-ci est en effet la source principale de l'*Essai* de Wieland *sur la tragédie lyrique allemande*². La simple énumération des points de contact entre les deux textes fait nettement apparaître la filiation.

En développant son plan, Wieland « dit qu'il parlera d'abord du choix du sujet ; puis, de la manière dont le poète devra traiter celui-ci ; en troisième lieu, des obligations du compositeur, de la déclamation musicale et de la technique du chanteur ; ensuite, de l'union du chant et de l'art de l'acteur ; de l'emploi des instruments, des costumes, des décors, des danses et d'autres questions accessoires...

Algarotti avait établi pour son *Essai* à lui le plan suivant : du livret, de la musique, de la manière de chanter et de déclamer, des ballets, des décors...

La concordance est frappante. Dans le *Merkur*, Wieland avait d'abord proposé les idées de son étude comme des idées personnelles. Plus tard, il n'a plus eu cette hardiesse »³.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer dans le détail la filiation entre les pages de l'Italien et celles de l'Allemand. Cela a été fait ailleurs⁴. Mais il importait de montrer l'état de la question en France pour pouvoir ajouter qu'Algarotti résumait la manière de voir des réformateurs musicaux français⁵, tout comme le faisait en Autriche un von Sonnenfels⁶. —

1. Pour Saint-Evremond et Rémond de Saint-Mard, cf. plus bas, note 7 ; pour Diderot, cf. plus haut, p. 436 ss. ; pour Voltaire et Rousseau, *ibid.*, p. 347 s., resp. 387.

2. *Versuch über das deutsche Singspiel*, XXXVIII, 126-153.

3. Fuchs, 615.

4. Fuchs, *Opéra*.

5. Roland, 225.

6. Rolland, 225 ; texte de Sonnenfels en traduction chez Fuchs, 608 s. ;

En suivant Algarotti, Wieland suivait donc indirectement des Français : c'est le point essentiel qu'il convient de souligner⁷. Ajoutons encore que certainement Wieland s'est rendu compte des liens qui unissaient la pensée de l'Italien à celle de chez nous. Ces rapports sont, en effet, d'une évidence immédiate. Mais il y a un problème plus important que celui de la position d'Algarotti dans le mouvement des théoriciens réformistes. Il faut se demander quelle est la place qu'occupe Gluck parmi les différentes écoles nationales. Est-ce que l'historiographie de la musique a su classer dans une école nationale déterminée — Allemagne, France, Italie — celui qui fit une réalité de la révolution de l'opéra ? Et s'il faut insérer Gluck dans l'histoire de la musique française, est-ce que Wieland l'a su ?

M. Romain Rolland⁸ a répondu à la première de ces questions. Gluck n'a jamais répudié son italianisme d'avant Paris. La révolution musicale à laquelle il a attaché son nom est préparée par lui dès 1750. Vers 1765, il parle d'un « nouveau genre d'opéra italien », rénovation dont le mérite revient à un Italien, Calzabigi : sur ce dernier point, le compositeur lui-même s'est prononcé avec force. Mais cette réforme qui en principe était réclamée depuis le début du siècle par des Français et des Italiens⁹ était proche des idées des Encyclopédistes : elle était « dans l'air »¹⁰. Très probablement, Calzabigi a connu l'*Essai* d'Algarotti qui résume les idées des philosophes français et qui a paru en italien, en 1755 ; deux années plus tard, c'est la traduction française ; *Orfeo ed Euridice* avec son livret dû à Calzabigi est de 1762 ; c'est déjà une œuvre réformatrice¹¹. Que l'on fasse, contre toute vraisemblance, chez cet auteur une large part à une initiative originale, absolument indépendante des Français ; qu'on y ajoute encore l'instinct personnel de Gluck artiste créateur, il n'en reste pas moins vrai que le grand musicien « s'efforce de lier et de développer l'action, d'y mettre de l'unité, de rendre le récitatif dramatique et vrai, d'imiter

le nom de Sonnenfels simplement cité en 1782, XXXVIII, 21.

7. Dans son *Versuch*, il n'y a pourtant que quelques rares passages inspirés par le contact immédiat avec les Français. C'est la polémique voilée contre Saint-Evremond (XXXVIII, 133) et l'emprunt relatif à la connivence du spectateur et de l'auteur de l'opéra en face du merveilleux : Rémond de Saint-Mard en est la source. (*ib.*).

8. 229-234.

9. Lionel de la Laurencie dans l'*Encyclopédie de la musique*, III, 1434.

10. *ibid.*.

11. *ibid.*, 1429. Dès 1764, Calzabigi demande pour l'opéra un texte serré,

la nature ». En d'autres termes, Gluck marche sur les traces des Français. De plus, dans certains *Lieder*, il avait inventé, « dans l'esprit de Rousseau, des mélodies spontanées qui parlent simplement au cœur » ; le style de ces œuvres-là était « plus près de l'opéra comique que de l'opéra français », entendez que de l'opéra ancien style ; et dans des airs qu'il écrivit pour des opéras comiques français, le compositeur allemand sut mettre « une clarté, une justesse, une sobriété parfaites, des qualités toutes françaises ».

Par tout cela, Gluck savait qu'il devait plaire aux Encyclopédistes. Quand il alla à Paris, il méditait la conquête musicale de la France¹² : « il appuya ses idées de réforme sur les théories de Rousseau »¹³. Un point reste donc acquis ; le voici : qu'à l'origine de l'action réformatrice de Gluck se trouve ou ne se trouve pas une influence française, il est certain qu'à un moment donné il a voulu s'insérer dans le mouvement de la musique française.

Gluck, l'Allemand formé à l'école italienne, a donc sa place dans l'histoire de la musique française pour avoir fait une réalité de ce qui, avant lui, n'était que des théories de théoriciens presque exclusivement français. Son art sera « l'art rêvé par les Encyclopédistes »¹⁴. « S'il écrivit pour la scène française et s'il... parvint sur cette scène à réaliser complètement sa réforme, c'est... qu'il s'était convaincu que le genre français était le véritable genre dramatique musical »¹⁵. Gluck, l'Allemand, représentera un jour la musique française opposée à la musique italienne dans la lutte où s'affronteront gluckistes et piccinistes¹⁶.

Le grand compositeur se souciait du reste fort peu de ces questions de nationalité. Il aspirait à un art international. Là encore, il nous a laissé son propre témoignage¹⁷. —

Or, Wieland a saisi l'identité de pensée dans les réalisations de

énergique, passionné, touchant, harmonieux. « Il cherche donc à composer des drames ramassés et énergiques où les grands mouvements de l'âme auraient une place prépondérante, et ainsi naquit *Orfeo ed Euridice* (1762). A partir de ce moment, on peut dire que la réforme dramatique était chose accomplie ».

12. *Encyclopédie de la musique*, III, 1430.

13. R. Rolland.

14. R. Rolland, 240 ; cf. aussi *Encycl. mus.*, III, 1434.

15. *Encycl. de la musique*, III, 1437.

16. *ib.*, 1481 ; cf. aussi von Biedenfeld, 30.

17. Dans le *Mercure de France* de février 1773, cité *Encycl. de la musique*, III, 1438.

Gluck et dans les théories des Encyclopédistes. Après avoir exposé, dans son *Merkur*, les réformes qu'il réclamait et qui étaient celles d'Algarotti, partant celles des Français, il écrit : « Enfin, nous avons vécu l'époque où le génie puissant de Gluck s'est attelé à cette grande tâche » qu'était le renouvellement de l'opéra, la création du drame lyrique. Puis l'étude cite *Orphée et Eurydice*, *Alceste* et *Iphigénie*¹⁸. Wieland sait au moins qu'*Iphigénie* était un livret écrit en français : il sait probablement qu'il existe une version française d'*Orphée et Eurydice*¹⁹ à côté de la version italienne. Il voit donc qu'il y a des théories françaises, mais aussi des réalisations de théories françaises dans l'œuvre de Gluck.

Quant à la position historique du compositeur, Wieland a pu constater que celui-ci avait songé d'abord à la réforme de l'opéra italien ainsi qu'en témoigne la dédicace de l'*Alceste* italienne²⁰ ; puis, Wieland n'a pas pu ne pas voir la conformité des théories de Gluck et de celles des Français ; il a connu les triomphes du musicien à Paris et trouvé tout naturel que celui-ci ait préféré le champ d'action qu'était cette ville, à l'Allemagne, pays habité par de « bonnes gens sans vivacité ni sensibilité »²¹. Mais que l'on songe, en dépit de cette appréciation, à la lettre où Wieland parle d'un livret qu'il écrira peut être pour Gluck, puis du texte que Goethe doit composer, encore pour

18. XXXVIII, 153.

19. Bien qu'en 1776 il parle d'*Orfeo ed Euridice* et cite le « Che faro senza Euridice » : lettre à Keyser, *Grenzboten*, 1870, IV, 502. — Je ne parle pas de l'*Alceste* française qui est de 1776, alors que XXXVIII, 153 est de 1775.

20. Wieland a connu l'opéra ; cf. lettre à Sophie de la Roche, du 18 VIII, 1771, Hassencamp, 255 ; lettre de Sophie à Wieland, sept. 1771, *Revue germanique*, 1926, 304 ; cf. aussi la *Dédicace* d'*Alceste* (trad. chez Curzon, p. 265) : « ...il n'y a point de règle d'ordre que je n'aie cru devoir sacrifier de bon gré en faveur de l'effet ». — Wieland, XXXVIII, 149 : « ...dass man den Wert einer musikalischen Komposition bloss nach den Wirkungen, die sie auf unser Gemüt macht, bestimmen müsse ». — *Dedicace*, p. 264 : « je crus qu'elle (la musique) devait être au poème ce que sont à un dessin correct et bien agencé la vivacité des couleurs et le contraste bien assorti des lumières et des ombres qui servent à animer les figures sans en altérer les contours ». — Wieland, XXXVIII 150 : « Denn was unternimmt der Komponist, der das Werk eines Dichters in Musik setzt, anders als die Zeichnung und Skizze eines andern auszumalen ? ».

21. « unsere guten, dumpfen und stumpfen Landsleute » ; lettre à Keyser, 26 VII, 1776, *Grenzboten*, IV, 464.

Gluck²², et l'on conclura sans risque d'erreur que Wieland a vu avec justesse la position du grand musicien dans l'histoire de l'art européen. Wieland a reconnu en Gluck un Allemand pour l'art duquel les frontières nationales n'existaient pas et qui, après avoir travaillé dans le champ de la musique italienne, a tenu une place de première importance dans l'histoire de la musique française²³, celle-ci considérée tout simplement comme une manifestation particulière d'un art supranational, d'un art humain²⁴. Peut-être, Wieland a-t-il senti que Gluck représente un de ces moments dans l'histoire de l'esprit humain où deux génies nationaux — le sentiment spontané de Gluck, si proche de la nature, le besoin de bon sens et de psychologie juste des Français — s'unissent dans un effort dirigé contre ce qui avait fini par être faux.

*
**

Gluck et la réforme de l'opéra, voilà donc la grande question qui intéresse Wieland dans la vie musicale en France. Quand il parle ailleurs de musique française, c'est en passant; le fait ne se produit du reste que très rarement.

Citons, simplement pour être aussi complet que possible, la mention faite de Goudimel¹: Wieland en parle probablement, presque certainement, à cause des mélodies composées par le Français et adoptées par les Allemands pour les psaumes².

Puis, le couple Quinault-Lully apparaît ça et là dans un texte de Wieland.

Quinault est cité comme auteur de livrets d'opéras. Il pourra apprendre à J.-G. Jacobi à écrire de beaux vers harmonieux et sans lourdeur³. En 1773, l'*Alceste* de Quinault apparaît comme ayant servi de modèle à une *Alceste* allemande de Massen, poète inconnu s'il en fut⁴ et qui a lamentablement malmené le texte original. Une autre adaptation allemande ne vaut pas mieux; mais au moins son auteur,

22. La lettre de Wieland à Gluck, 18 VII. 1776, *D. B.*, I, 315 ss..

23. cf. XXXV, 136, la mention faite de la querelle des gluckistes et des piccinistes.

24. XXXVI. 149.

1. XXXVIII, 135.

2. Reynaud, *Infl. franç.*, 2^e éd., 236.

3. Lettre à Jacobi, 19 III. 1770, *A. B.*, II, 361.

4. XXIX, 91 ss..

Jean Ulric König⁵, a biffé les scènes comiques qui font tant de tort à l'œuvre de Quinault⁶. Notons enfin que l'*Alceste* de Wieland est absolument indépendante de celle de Quinault⁷.

Lully est inséparable de Quinault. A son sujet, Wieland ne fait guère qu'une remarque — qui est trop sommaire pour être juste — : ses chœurs « splendides » ne sauraient être dépassés, au jugement général⁸; mais ses airs ne les valent pas. En majeure partie, ils n'ont jamais été ce qu'ils auraient dû être. Wieland veut sans doute dire que l'effet produit sur l'âme des auditeurs est parfois sacrifié à l'éta-lage d'une technique savante, trop savante⁹. Probablement, Lully s'écarte trop, au gré de son critique d'occasion, de cette vérité psychologique que Gluck a remise en honneur. —

De Rameau, Wieland ne parle pas. On ne saurait cependant douter qu'il ne l'ait connu, au moins de nom et de renommée. Un passage des *Bijour indiscrets*¹⁰ avait pu lui révéler la différence entre les manières de Rameau et de Lully.

A côté de l'opéra, Wieland réserve une très petite place à l'opéra comique ou à un genre voisin de l'opéra comique. Favart, dont *Annette et Lubin* est cité dès 1763¹¹ et pour le *Soliman* duquel l'Allemand avait écrit un prologue en 1769¹², est encore mentionné dans une lettre à Jacobi¹³ : rien d'étonnant à tout cela, les œuvres de Favart jouissant d'une grande vogue en Allemagne. — *Les deux chasseurs et la laitière* de Duni figurent à une page qui date de 1773¹⁴. Grétry et Monsigny, bien que certainement connus de Wieland, sont passés sous silence.

Au début, l'opéra comique ne semble guère avoir eu la faveur de

5. *ib.*, 97.

6. cf. R. Rolland, 173; sur le comique dans l'*Alceste* de Quinault, cf. Gros, 598; le jugement de Wieland sur ce point semble trop dur.

7. Lettre à Meusel, A. B., III, 166, du 17 IX. 1773, postérieure d'une année à la rédaction du livret de Wieland.

8. cf. R. Rolland, dans l'*Encycl. de la mus.*, III, 1360.

9. XXXVIII, 149, 168.

10. de la Laurencie, *Lully*, 196.

11. *ib.*, 186 ss.; R. Rolland, 173.

12. Assezat, IV, 174, cité Hirschberg 11, 12, note 2.

13. Hassencamp, 78.

14. *Proleg.*, V, n° 157.

15. 22 II, 1770; A. B., II, 350.

16. XXXVIII, 219; sur Duni, cf. Hirschberg, 16 ss..

Wieland, auteur du livret d'une tragédie lyrique. En 1773, il parle d'un « genre hybride »¹⁷; pourtant, il s'inspirera plus tard d'un texte tiré du *Théâtre de la Foire* de Le Sage pour écrire une *Pandore*, comédie à ariettes, « ein Lustspiel mit Gesang »¹⁸. Wieland suivait le goût du public qui faisait ses délices de cette sorte d'œuvres¹⁹. Mais, comme s'il avait voulu se conformer à la marche du genre vers le sérieux²⁰, il donne à son livret à lui un poids qu'avait ignoré son modèle²¹.



Comme on le voit, un seul moment de la musique française a sollicité avec force l'attention de Wieland : c'est la réforme de l'opéra par Gluck et ses antécédents idéologiques. Là, il s'agissait d'un art qui allait tout droit au cœur et qui était capable de traiter les sujets les plus pathétiques. A ces prestiges est venu se joindre le contact que cette école prétendait reprendre avec les Grecs. En plus, le simple et le naturel triomphait du guindé, du maniéré, du mondain et l'événait. Il y avait là des appels psychologiques et littéraires auxquels Wieland n'a pas su résister. Ici, on touche au fond même de son être.

A côté de la question dont Gluck est le puissant symbole, tout ce que Wieland dit de la musique française témoigne simplement de connaissances comme pouvait les avoir tout honnête homme qui fréquentait les théâtres et aimait la musique²².

17. XXXVIII, 184.

18. cf. plus haut, p. 176.

19. Eitner, 51 ss., notamm. 55; puis, pour Weimar, von Biedenfeld, 55.

20. Cucuel, 7; von Biedenfeld, 32.

21. Sur l'évolution du genre en France, cf. le rapide aperçu dans le *T. M.*, 1773, I, 188-192 où figurent aussi les noms essentiels : Favart, Sedaine, Marmonet, Duni, Monsigny, Philidor, Grétry; puis, quelques noms d'acteurs et d'actrices. L'article n'est pas de Wieland.

22. Citons pour mémoire et comme une sorte de curiosité, la lettre où le prince Auguste de Gotha parle à son cher Wieland de la musique que Philidor a écrite pour le *Chant séculaire* d'Horace (*LD*, VII, 3, en date du 10 IV. 1788); le prince en avait envoyé un exemplaire à Wieland; cf. *cat.* de la bibl. de Wieland, n° 3304 : *Horatii Carmen sacculare, Lyricis concentibus restitutum* A. D. Philidor, 1788; dès 1780, Wieland avait d'ailleurs été très probablement informé de l'existence de cette musique par le *Journal de Paris* (8 janvier, p. 33 et 21 janvier, p. 88 s.).

CHAPITRE II.

LES ARTS PLASTIQUES.¹

Parmi les arts plastiques représentés par des œuvres françaises, seuls la peinture, la gravure et le dessin ont laissé des traces dans

1. Bibliographie : E. Bénézit, *Dictionnaire... des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*; 3 vol., Paris, s. d..

H. Cohen, *Guide de l'amateur de livres à gravures du 18^e siècle*, 6^e édition, Paris, 1912.

Ét. Deville, *Index du « Mercure de France », 1672-1833... concernant les Beaux-Arts et l'Archéologie*, Paris, 1910.

L. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*, 3^e éd., Paris, 1876.

Ed. Egli, *Diderot et Schiller (R L C, I, 68-127)*.

Ed. et J. de Goncourt, *L'art au 18^e siècle*, 3^e éd., 2 vol., Paris, 1880.

Ed. de Goncourt, *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau*, Paris, 1875.

Ch. Joret, *Houdon et le duc de Weimar Charles-Auguste (Bulletin Soc. Hist. de Paris, 1896, p. 61-64)*.

Lübke-Semrau-Hnak, *Grundriss der Kunstgeschichte*, 5 vol., Esslingen, 1913.

E. Meaume, *Recherches sur la vie et l'œuvre de Callot*, Nancy, 1860.

A. Michel, *Histoire de l'art, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, tomes VII, 1-VIII, 2, Paris, 1921-1924.

Portalis, *Les dessinateurs d'illustrations au XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1877.

Portalis et Béraldi, *Les graveurs du 18^e siècle*, 3 vol., Paris, 1881.

L. Réau, *L'art français sur le Rhin au 18^e siècle*, Paris, 1922.

L. Réau, *La gravure en France au 18^e siècle*, Paris-Bruelles, 1928.

L. Réau, *Histoire de l'expansion de l'art français*, Paris, 1926.

L. Réau, *Houdon*, Paris, 1930.

S. Rochelande, *L'art français au XVII^e siècle dans ses rapports avec la littérature*, dans Petit de Julleville, V, 660-721.

l'œuvre de Wieland². Et encore ne parle-t-il que d'artistes du XVII^e et du XVIII^e siècle.

Il ne remonte pas au delà de Callot. « Jacques Callot, dit une note du *Nouvel Amadis*³, était au siècle précédent un des plus habiles et des plus féconds dessinateurs et graveurs sur cuivre. Il excellait dans la représentation de personnages à très petite échelle et dans des caricatures burlesques. » La remarque vise l'œuvre entière de Callot ; Wieland ne songe pas à des pièces ou à des suites déterminées. Les quelques lignes évoquent à juste titre le pullulement de figures rassemblées sur un petit espace et le détail caricatural qui se retrouve si souvent chez l'artiste lorrain. Il est par contre regrettable que la technique favorite de Callot, plutôt aquafortiste que graveur sur cuivre, soit passée sous silence.

Claude le Lorrain⁴ est placé au rang des Michel-Ange, des Raphaël et des Corrège. Il avait « à un degré élevé le sens profond du divin dans la nature ». Wieland veut dire que l'artiste cherchait à faire apparaître dans ses œuvres le Beau idéal. Le Lorrain en allait à la poursuite si âprement qu'il ne cessait d'effacer ou de corriger ce qu'il avait peint. Seul un de Piles⁵, ajoute Wieland, peut voir dans cet effort un signe de « pesanteur d'esprit ». L'Allemand a bien saisi chez Claude ce besoin d'idéalisation qui, fondé sur la plus soigneuse

K. Rosenkranz, *Diderot's Leben und Werke*, 2 vol., Leipzig, 1866.

Servières, *Dresde*, Paris, 1911.

J. Steinberger, *Wieland in Mainz (Stachelschriften 3)*, Heidelberg, 1925.

Thieme-Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler, von der Antike bis zur Gegenwart*, Leipzig : 26 s., vol. parus en 1932.

J.-G. Wille, *Mémoires et journal*, publiés... par G. Duplessis, 2 vol., Paris, 1857.

2. la trop fugitive mention de Houdon (cf. plus bas, note 43) ne compte vraiment pas.

3. éd. de 1771, chant VI, note 8.

4. XXXV, 255.

5. « ... il a fait des tableaux qui lui ont acquis par le monde une réputation immortelle dans le genre de peinture qu'il a embrassé. On peut conjecturer par là ce que vaut la constance dans le travail contre la pesanteur de l'esprit. Il avoit de la peine à opérer, et son ouvrage ne répondant pas à son intention, il étoit quelquefois huit jours à faire et à refaire la même chose. » *Abbrégé de la vie des Peintres, avec des réflexions sur leur ouvrage*. Par M. de Piles, Amsterdam, 1767, p. 483.

étude de la nature, est, en effet, l'expression d'une âme pure, sereine et pieuse⁶.

Pour offrir aux abonnés de son *Merkur* une lecture qui pût leur plaire, Wieland relate d'après les *Anecdotes des Beaux-Arts*⁷ quelques détails biographiques sur des artistes qui gravitaient autour de la cour de Louis XIV. Mignard — c'est Pierre Mignard — y apparaît comme premier peintre du roi et jouissant, de son vivant, d'une gloire exagérée⁸. L'artiste a su imiter admirablement la manière de quelques grands Italiens. Aussi réussit-il à faire passer, auprès de Le Brun, un faux Guide pour une œuvre authentique⁹. Mignard et Le Brun se trouvent, du reste, encore évoqués pour voir le duc de Montausier caractériser leurs manières respectives par leurs noms¹⁰.

Mais Wieland ne se borne pas à parler de la couleur de Le Brun : dès 1759¹¹, il signale à Zimmermann « une certaine grandeur pompeuse et boursofflée ». Il a de l'admiration pour le peintre de la galerie du palais du Luxembourg¹² ; cependant, l'homme lui paraît manquer de vraie humanité. Sans un mouvement d'indignation, il a laissé Le Sueur dans l'ombre. Celui-ci était un génie bien plus puissant. Méconnu par Louis XIV, il a du moins été jugé à sa juste valeur par un vrai connaisseur comme tel nonce du pape¹³ visitant l'hôtel de Lambert à Thorigny. La postérité l'a réhabilité. Le Sueur s'appelle maintenant le Raphaël français¹⁴. Wieland semble souscrire à ce jugement, probablement séduit par le sentiment qui s'exprime dans l'œuvre du peintre¹⁵.

Rigaud trouve une brève mention comme l'un « des plus célèbres portraitistes français » et comme sachant se moquer cruellement de ses modèles¹⁶.

6. Lübke, IV, 195, 197.

7. cf. les notes suivantes, et plus bas, note 1.

8. *Anecdotes*, II, 696 : « Il partage avec Le Poussin et Le Brun la gloire d'être le plus fameux peintre de l'École Française. »

9. XXXV, 398 ; *Anecdotes*, II, 134 s..

10. XXXVI, 399, d'après *Anecdotes*, II, 136.

11. A. B., II, 32.

12. Il veut peut-être parler de Versailles ; XXXVII, 465.

13. *Anecdotes*, II, 153 s..

14. *ibid.*, 147 ; XXXV, 399.

15. « besecfter Gefühlsausdruck » Thieme-Becker.

16. XXXV, 397-398 ; à rapprocher d'*Anecdotes*, II, 199-200 qui pourtant ne sont pas la source du bon mot raconté par Wieland ; je n'ai pas pu en déterminer la provenance.

Complétons cette liste d'artistes du XVII^e siècle par La Fage — Nicolas de la Fage —, cité pour ses scènes voluptueuses ¹⁷. —

Parmi les peintres du siècle suivant, Watteau est placé assez bas. Il n'est pas un artiste que les Grâces ont favorisé : il a ignoré le Beau idéal ¹⁸. Il n'est pas l'homme à peindre une transfiguration à la manière de Raphaël ¹⁹ ou de représenter Dieu dans sa grandeur et dans sa magnificence. Il est fait pour les scènes de comédie, les sujets mondains, les *conversations* ²⁰. Wieland est du reste assez large d'esprit pour reconnaître que la variété de style et d'inspiration est chose souhaitable. A côté d'un Michel-Ange, il faut des Watteau, des Greuze, des Vernet ²¹.

De prime abord, il surprend de noter qu'en 1769 ²² Watteau soit opposé à Boucher, peintre qui est « chez lui au pays des idées ». On se serait attendu que Wieland saisisse immédiatement dans la prédilection de Boucher pour les scènes mythologiques un simple prétexte. Aussi, l'erreur ne dure-t-elle pas. Placé au début sous la protection des Grâces, le peintre de tant de chairs blanches et potelées est considéré, six ans plus tard, en 1775, comme allant à l'encontre des enseignements de ces déesses ²³. Pour Wieland, celles-ci doivent être les ordonnatrices des festins, des danses, de toute l'existence sur l'Olympe ; c'est les dégrader que d'en faire les compagnes et suivantes de la déesse de l'Amour ²⁴.

Wieland dit à Watteau et à Boucher un *non* prononcé avec plus ou moins de force. Mais Greuze, voilà son homme. Il le voit comme Diderot l'a vu, et il se peut que les *Salons* dans la *Correspondance* de Grimm ²⁵ y aient contribué. *Danischmend* ²⁶ contient une scène inspirée par l'*Accordée de village* ; de cette toile, Wieland possédait presque sûrement une gravure due à Flipard ²⁷. — Le passage date de 1775, année où le peintre est nommé encore une autre fois ²⁸. En 1778,

17. I, 71.

18. A. B., II, 317.

19. XXXVIII, 182.

20. A. B., IV, 14, 111.

21. XXIX, 242.

22. A. B., II, 317.

23. XXXVIII, 148 « der Antigrazienmaler Boucher. »

24. *ibid.*, 147.

25. Rosenkranz, II, 163.

26. XX, 68 ss..

27. *cat.* de la biblioth. de Wieland, p. 110 s.,

28. XXXIX, 242.

à propos du récit du voyage de Forster, il est question de tableaux de famille tahitiens supérieurs à ceux de Greuze²⁹. Ce passage montre de façon très nette l'attachement tout sentimental que Wieland avait pour les toiles de ce Français. - A la même époque, il est enfin fait allusion à la *Philosophie endormie* « gravure connue » d'après Greuze³⁰.

Vernet — Claude-Joseph — trouve une rapide mention³¹ qui est peut-être le reflet d'une appréciation enthousiaste formulée par Diderot dans la *Correspondance* de Grimm, en février 1774³². Le nom de l'artiste était en outre souvent cité par le *Mercur de France*³³.

Fratrel, artiste français installé à Mannheim et très estimé par ses contemporains³⁴, est nommé dans une note que Wieland avait publiée dans son *Merkur*³⁵. Auparavant déjà, il s'était occupé du peintre-graveur en remerciant Merck d'une note relative à quelques estampes³⁶.

En 1786, un art nouveau est révélé à Wieland sinon par contact direct et présence réelle, du moins par des informations épistolaires³⁷. Une lettre de Rome lui parle des *Horaces* de David : le dessin est correct, les couleurs forment des harmonies vraies et sont vigoureuses sans être trop sombres ; les tons noirs sont maniés avec plus d'habileté que dans les œuvres précédentes ; le style est noble, sans boursofflure ni faux clinquant ; la composition utilise le contraste que forment la décision des Horaces et l'abattement extrême du groupe des femmes. Wieland accepte le jugement de son correspondant ; il est frappé par la remarque sur le coloris et dit : « Heureux l'homme qui, à pareille occasion, peut voir de ses propres yeux ». —

On est loin de cette austérité quand on en vient aux graveurs du XVIII^e siècle. Wieland, auteur de livres qui pouvaient réclamer l'embellissement par l'illustration, s'intéresse tout naturellement aux arts graphiques, Coypel — Charles-Antoine — n'apparaît nulle part

29. XXXV, 94.

30. XXIX, 176.

31. *ibid.*, 242.

32. *Corresp.*, X, 358.

33. cf. plus haut, p. 10, n. 23.

34. Thieme-Becker.

35. *T. M.*, 1781, IV, 257.

36. Oct. 1778, *Merckbriefe*, I, 146 ; *T. M.*, 1778, IV, 75-81.

37. *T. M.*, 1786, I, 178-186.

comme peintre; seul, l'artiste qui a mis son savoir-faire au service des *Fables* de La Motte est mentionné. Wieland serait heureux de trouver pareil collaborateur pour une édition d'*Idris*³⁸. — Flipard, graveur travaillant d'après des œuvres de Greuze, a déjà été nommé. Eisen fait des vignettes pour les *Baisers* de Dorat³⁹; Le Barbier, des cuivres pour l'édition de luxe de Gessner traduit par Huber⁴⁰. Cependant, de pareils artistes n'entraient pas en ligne de compte pour les livres de Wieland⁴¹. Pour son *Agathon*, il songeait à des dessins de Mirys gravés par Noyé⁴²; mais l'édition ainsi projetée ne semble avoir jamais vu le jour⁴³.

En dehors de ces graveurs-illustrateurs, il faut citer des artistes qui ne travaillaient pas dans un but pareil. C'est d'abord Daullé⁴⁴ dont Wieland possédait une estampe d'après Poussin. Puis, il y a Wille. Wieland avait déjà connu à Berne ce Hessois arrivé à la renommée à Paris et qui a droit à une belle place parmi les artistes français⁴⁵. Une lettre écrite en 1770 par Wieland à Reich fait allusion

38. *D. B.*, I, 46.

39. XXXII, 222. Eisen n'y est pas nommé; mais il ne peut s'agir que de lui; son édition des *Baisers* était un « des livres les plus éblouissants du 18^e siècle » (Michel, VII, 533).

40. XXXV, 406.

41. Eisen a illustré la traduction de *Sélim et Sélima* due à Dorat (Cohen, col. 323).

42. Mars 1778 (sans jour), Himburg à Wieland, *LD*, II, 76 : « ... Gestern erhielt ich aus Paris das Erste noch nicht ganz vollendete Kupfer zu dem Agathon. Ich leg es zur Einsicht bei, bitte mir es aber mit umgehender Post mit einer Kritik begleitet wieder aus. Der Zeichner ist Mr. de Mirys u. der Kupferstecher M. Noyé. Nächste Michaelis hoffe ich die 12 Blätter zu liefern. Die Geschichte kostet mir über 400 Rh.. Wenn ich den Verlag des *Agathon* erlangen könnte, würde ich davon eine Auflage machen wie die Engländer mit einer Edition des Shakespeare gemacht haben, das ist, auf geglättetes Papier mit ganz neuen Lettern. »

43. En 1870 (XXXVI, 150), Wieland cite l'édition de l'*Heptaméron* publiée à Berne, la même année. Dans le cas où il l'a feuilletée, elle aura pu lui révéler des gravures dues à Freudenberg, d'après des dessins de Longueil. — En 1784 (XXXV, 150), il mentionne le portrait des frères Montgolfier, gravé par de Launoy le jeune d'après le médaillon de Houdon. Il en parle d'après le *Journal de Paris*, 1783, p. 1.196; cf. *Aka A*, XV, 15.

44. *Jupiter et Callisto*; *catal.*, p. 110-III.

45. Portalis-Béraldi, III, 2, 630 ss.

au graveur⁴⁶. Wille a reçu à Paris la visite de Charles-Auguste⁴⁷. En outre, l'artiste était en relations épistolaires avec Merck⁴⁸. En 1785, Sophie de la Roche partit pour Paris munie d'une lettre de recommandation écrite par Wieland à l'artiste⁴⁹. La seule trace que celui-ci ait laissée comme graveur dans l'œuvre de Wieland est une allusion à la *Mort de Pompée* d'après une toile de Poussin⁵⁰. En outre, l'écrivain possédait⁵¹ *l'Instruction paternelle* d'après Terburg. — Un autre graveur, Beauvarlet, était encore connu à Wieland par une gravure qui figure au catalogue de sa bibliothèque⁵².

Est-il permis de mentionner, pour finir, un marchand d'estampes qui passe rapidement dans un article du *Merkur*? C'est Le Noir, « Marchand d'estampes du Roi »⁵³. Il a édité des gravures qui perpétuent le souvenir de l'ascension de la montgolfière.



Les traits biographiques sur Mignard, Le Brun, Le Sueur et en partie sur Rigaud sont tirés des *Anecdotes des Beaux-Arts*, ainsi que Wieland le dit lui-même¹. En outre, il fait mention de l'*Abrégé de la vie des peintres* par Piles² : le jugement de celui-ci sur Claude le

46. Lettre à Reich, du 25 I. 1770, Weimar, Arch. Goethe-Schiller, Wieland, cote 71, 3. — Reich a envoyé à Wieland ses œuvres dans une édition qui fait les délices de l'auteur. Il l'en remercie et ajoute : « ... und mich freut, dass Ihr Freund Wille (der auch der Meinige ist), durch Sie in den Stand gesetzt worden, den Parisern zu zeigen, dass es nur von uns abhängt, ihnen auch die einzigen Vorzüge, die sie noch vor uns behauptet haben, des Geschmacks und der Eleganz, streitig zu machen. » — Il doit s'agir d'éditions illustrées de *Musarion*, *Diogenes*, des *Beiträge* et des *Grazien*, publiées en 1769 et 1770 avec des illustrations de Stock et d'Oeser; cf. Seuffert, *Proleg.*, VI, p. 87.

47. Wille, II, 7, 11, 12.

48. *Merckbriefe*, II, 411 s., et Wille II, 75 s.,

49. Hassencamp, 149 note et 277.

50. *T. M.*, 1779, I, 176; cf. *Proleg.*, V, 578.

51. *cat.*, p. 110 s.,

52. *Ibid.*, *Acis et Galathée*, d'après Luca Giordano; cf. Portalis-Beraldi, I, 1, 142.

53. XXXV, 129, d'après le *Journal de Paris*, 1783, n° 242, p. 998 (*Aka A. XV*, 5).

1. XXXV 397; *Anecdotes des Beaux-Arts*, contenant tout ce que la peinture, la sculpture, la gravure... offrent de plus piquant chez tous les peuples du monde... par M^{lle} M^{me}, Paris, 1770, 2 vol. in-8°. L'auteur est Pierre-Jean-Baptiste Nougaret (Barbier, *Anonymes*),

2. cf. plus haut, note 5,

Lorrain provoque des protestations³ sans que ce ne soit d'ailleurs la seule fois⁴. A la rigueur on pourrait encore supposer que le livre ait confirmé Wieland dans son opinion sur le coloris de Le Brun⁵ : c'est tout ce que les remarques sur les peintres français doivent à l'*Abrégé*. En dehors de celui-ci, Wieland connaît encore le *Cours de peinture* du même auteur⁶. L'*Académie des Sciences et des Arts* de Bullart⁷ qui parle de la gravure sur cuivre comparée à la peinture⁸, a peut-être aidé à comprendre Callot. —

Autre problème qui relève encore de la recherche des sources.

Il faut se demander si Wieland juge d'après des impressions que lui a laissées la vue d'originaux. On peut répondre affirmativement, il faut sans doute répondre affirmativement quand il s'agit de gravures et de dessins. L'œuvre de Callot était vaste et largement diffusée; il en était de même pour les Flipard ou les Wille. Les éditions illustrées par les Eisen et les Coypel n'étaient pas inaccessibles. Quant aux dessins de La Fage, ils étaient, à l'époque, recherchés par les collectionneurs et reproduits par la gravure. Il se peut très bien que Wieland en ait par exemple vu chez Stadion, d'autant plus que l'artiste est nommé dans *Agathon*, œuvre écrite à l'époque où Wieland fréquentait à Warthausen. —

Le problème devient plus ardu pour les toiles. Qu'a-t-il vu en 1771, à Mayence, dans la collection de Stadion ? On ne sait⁹. Peut-être a-t-il pu contempler à Mannheim les trois Vernet que l'électeur Charles-Théodore avait commandés pour sa galerie¹⁰. Des Vernet encore à Gotha¹¹; dans la même ville, une étude de Greuze pour son morceau de réception, *Sévère et Caracalla*¹². Les trésors de Dresde n'ont pu être vus par Wieland qu'en 1794, date d'un voyage qu'il fit à la capitale de la Saxe. Mais rien n'indique que les Poussin, Claude Lorrain, Rigaud et Watteau qui s'y trouvaient l'aient incité à une visite¹³.

3. XXXV. 355.

4. XXXVII. 475, à propos d'Apelle.

5. de Piles, 470. 478.

6. XXV, 150 (1798).

7. 2 vol. in-fol., Paris, 1682; cité par Wieland, XXXV, 362.

8. Bullart, II, 465 ss..

9. Steinberger, 18.

10. Réau, *Rhin*, 25.

11. Réau, *Expansion*, 173.

12. *ibid.*.

13. *ibid.*, 172.

Les recherches tentées pour d'autres villes qui s'enorgueillissaient d'œuvres d'art françaises seraient vouées à un échec tout aussi certain. Nulle trace sûre qui guiderait le fureteur ne se trouve dans la vaste œuvre ou dans la vie de Wieland.

Presque toujours quand il parle de peintures françaises, il faut donc, je crois, admettre qu'il juge d'après des reproductions par la gravure. Il en est ainsi pour les portraits par Rigand et les parties de la galerie de Versailles qu'a peintes Le Brun : Wille les a gravés¹⁴. Il était en relations avec Merck. C'était là un canal qui a certainement mené pareilles reproductions jusque chez Wieland. Les cours de Gotha et de Weimar pouvaient remplir des fonctions analogues¹⁵.

Et voici ce qui corrobore encore l'hypothèse des reproductions remplaçant la vision directe des originaux : Wieland ne parle jamais des couleurs d'une toile sauf lorsqu'il s'agit de Le Brun où le nom de l'artiste a servi de point de départ, et quand il reproduit, sur David, la lettre d'un correspondant. —

Il convient d'ajouter que les pages où l'auteur parle d'artistes français ne contiennent pas tout ce qu'il a su en cette matière. Cela va presque de soi. Sans qu'il le nomme, Poussin par exemple est représenté chez lui par les gravures de Daullé et de Wille¹⁶.

Tous ces faits révèlent chez Wieland un intérêt fort médiocre pour les arts plastiques et une méconnaissance foncière du point essentiel de la critique d'art. Dans cet ordre d'idées, il y a un détail encore plus caractéristique que tout ce qui précède.

Fort probablement, Wieland a fait à Gotha la connaissance personnelle de Houdon qui y séjourna en 1771 et en 1773¹⁷ « pour exécuter le monument funéraire » de la grande-duchesse douairière « Louise Dorothée et pour modeler en buste ou en médaillon les portraits des membres de la famille » régnante. A Gotha se trouvaient des répliques en plâtre des principales œuvres du grand sculpteur¹⁸. « Le duc Charles Auguste... profita d'un voyage à Paris en 1775 pour visiter l'atelier de Houdon : il lui acheta pour quatre louis un buste en plâtre de Gluck (Bibliothèque de Weimar) et lui demanda par

14. Portalis-Béraldi, III, 2, 664 ss. et 671.

15. La première était en relations assez suivies avec Houdon (cf. plus bas) : Charles-Auguste avait vu Wille à Paris (cf. plus haut, note 47).

16. plus haut, notes 44 et 50.

17. Réau, *Expansion*, 173.

18. Réau, *Houdon*, 77; Dussieux, 237.

l'intermédiaire du philologue d'Ansse de Villoison une note sur les ouvrages de sculpture exposés au Salon »¹⁹. Or, Wieland est muet sur Houdon et son œuvre, à l'exception d'une remarque sur le médaillon des frères Montgolfier ; et celle-ci est inspirée par un passage du *Journal de Paris*²⁰.



L'intérêt des présentes investigations réside ailleurs que dans l'étude d'insignifiantes sources littéraires ou dans la recherche d'originaux connus par Wieland. Il importe avant tout d'insister sur le choix que celui-ci a fait parmi les artistes de chez nous, et sur la tendance esthétique que révèle ce choix.

Alors apparaît le goût « littéraire » et bourgeois de Wieland. Le goût littéraire lui fait prendre plaisir à des anecdotes d'artistes²¹. Wieland parle de la *Mort de Pompée* de Poussin-Wille ; il cherche une sorte de philosophie dans les toiles de Claude le Lorrain. Un moment donné, il cite Boucher, peintre de scènes mythologiques, pour l'opposer à Watteau, réaliste. De toute évidence, les *Horaces* l'enthousiasment par le souvenir historique et par l'appel idéologique qu'ils renferment. Enfin, Wieland transpose dans une scène de roman une œuvre de Greuze. Greuze satisfait et les goûts littéraires et les goûts bourgeois de Wieland. Partiellement, on retrouve ici la même psychologie qui a opposé Le Brun, grand seigneur adulé et choyé, à Le Sueur, pauvre diable méconnu.

Aussi, le jugement de Wieland risque fort d'être faussé. Il ne vise pas en premier lieu des peintures, des techniques, des solutions apportées à des problèmes de forme. Il voit trop le sujet, et trop peu la facture d'une toile ou d'une gravure²². Il a des paroles d'admiration pour David ; il est ému devant un Greuze ; il ne semble pas avoir vu la valeur du très grand peintre qu'est Watteau.

Sur ce dernier point, il est bien de son temps. Voltaire, Diderot,

19. Réau, *Expansion*, 174.

20. Médaillon par Houdon, gravé par de Launay le jeune, XXXV, 150) : cf. *Aka A*, XV, 15.

21. Où, soit dit en passant, il contribue à répandre la légende de l'antagonisme entre Le Brun et Le Sueur ; les recherches modernes ne la laissent plus subsister ; cf. Michel, VI, 226.

22. C'était d'ailleurs la tendance de l'époque ; cf. sur Schiller et Diderot, dans cet ordre d'idées, Eggli, 89.

Caylus n'appréciait pas cet artiste. Wieland a certainement connu le jugement dédaigneux exprimé dans le *Temple du Goût* ²³.

Wieland est encore conformiste dans son engouement pour Grenze. Mais là il n'avait certainement pas besoin d'être encouragé dans son attitude par l'opinion courante. En jugeant ce peintre, il pouvait se passer des avis que Diderot exprimait dans ses *Salons* et qui lui parvenaient, au moins partiellement, grâce à la *Correspondance* de Grimm. Son propre tempérament était assez proche de cet art sermonneur, sensible, anecdotique ; mais la sensualité un peu hypocrite de ces toiles n'a guère dû agir sur l'homme mûr et le père de famille.

La méconnaissance de Watteau est excusable si Wieland n'a pas vu d'originaux. Mais le silence sur Houdon ne saurait être pardonné. Il laisse apparaître un Wieland incapable de comprendre un art qui n'agit que par des moyens purement artistiques. Comment aurait-il, autrement, pu faire un silence si absolu sur les réussites admirables du grand sculpteur ? S'extasier sur un Grenze, n'avoir pas un mot pour Houdon, voilà qui est significatif et grave.

23. Michel, VII, 120.

Septième Partie

WIELAND DÉBITEUR DE L'ÉRUDITION FRANÇAISE

INTRODUCTION.

Wieland a été poète, historien des lettres, penseur ; il a goûté les arts. Partout, dans ces domaines de son activité, la France apparaît. Rien d'étonnant à ce que l'érudit qu'il devient de plus en plus avec l'âge ait également contracté des dettes à l'égard de notre pays. On découvre, en effet, l'influence française partout où a passé Wieland savant, qu'il s'agisse d'antiquité classique, d'histoire littéraire, religieuse ou politique, de géographie et de questions limitrophes, ou enfin d'investigations faites en tout sens à l'aide de dictionnaires, ces instruments utiles mais trop souvent passés sous un silence pudique.

CHAPITRE I.

L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE ¹.

Pour ses traductions ou lectures d'œuvres grecques et latines, Wieland a eu recours à des versions françaises. Mais il n'est pas possible de préciser pour toutes le moment à partir duquel elles lui ont été connues ; pour certaines, en dépit de quelque vraisemblance, le contact reste même hypothétique.

Publiant, en 1788 et en 1789, son *Lucien* allemand, Wieland n'a pas seulement utilisé la traduction de Massieu — pour celle-ci le contact est certain ² —, mais fort probablement encore celle de Perrot d'Ablancourt ³. D'autre part, il est impossible de fixer le moment où il a connu les traductions d'Aristophane par And.-Ch. Brotier, C.-M. Plouquet, ou Poinciset de Sivry — si seulement il les a connues toutes ⁴. Mais il a certainement pratiqué, en 1798, l'Aristophane de

1. Bibliographie : M. Döll, *Wieland und die Antike*, Munich, 1896.

Ch. Joret, *J.-B. Gaspard d'Ansse de Villoison et la cour de Weimar (RHL, 1895, 523-549 ; 1896, 161-191, 346-375)*.

Jos. Scheidl, *Persönliche Verhältnisse und Beziehung zu den antiken Quellen in Wielands « Agathon »* ; dissert., Munich, 1904.

B. Seuffert, *Prolegomena*, III-IV, Berlin, 1905.

Jos. Steinberger, *Lucians Einfluss auf Wieland*, Göttingue, 1902.

2. XXXVII, 352, 355 ; *cat.*, n° 296-301 ; *Lucien*, trad. Massieu, Paris, 1781 ; est-ce à cette édition que se rapporte la lettre par laquelle, en date du 5 X. 1786 (*LD*, VII, 26), le prince Auguste de Gotha annonce à Wieland « *die Dialogues de Lucien ?* ».

3. *cat.*, n° 295 ; *Lucien*, trad. Perrot d'Ablancourt, Amsterdam, 1694.

4. Seuffert, *Proleg.*, III-IV, p. 26.

M^{me} Dacier⁵. L'Homère de l'excellente femme trouve une mention en 1771⁶.

Avec cet Homère, on quitte les auteurs qui ont intéressé Wieland traducteur, et c'est la série des écrivains lus dans d'autres intentions que celle de trouver une aide pour une adaptation allemande. Afin de ne pas séparer, après la mort, des époux unis dans la vie, nommons d'abord le Plutarque⁷ et l'*Apologie de Socrate*⁸ d'André Dacier. Puis, ce sont, représentant les époques les plus diverses de la littérature grecque, l'Isocrate de l'abbé Auger⁹, la *Poétique* d'Aristote avec la traduction de Batteux dont Wieland s'est servi très probablement¹⁰, les *Pastorales* de Longus en édition grecque et latine d'Ansse de Vil-loison¹¹, la *Vie d'Apollonius* par Philostrate¹², l'Athénée de Lefebvre de Villebrune¹³, les *Lettres* d'Aristénète en textes grec et latin¹⁴, et, enfin, du XII^e siècle après Jésus-Christ, la traduction latine que Gaulmin fit d'*Ismène et Isménias* d'Eusthate¹⁵.

A côté de ces traductions, consacrées chacune à un auteur, le recueil de Brumoy a figuré dans la bibliothèque de Wieland et a souvent été consulté¹⁶. Cela va de soi, ou presque ; l'absence du livre eût été singulière chez un homme qui, ainsi que Wieland, s'occupait de textes grecs.

Si le traducteur de Lucien et d'Aristophane a contracté des dettes envers la France, il n'en est pas de même du traducteur d'Ho-

5. XXXVII, 225 ss.; cat., n° 355 : *Comédies d'Aristophane*, Altenbourg, 1762.

6. *Amadis*, III, note 12.

7. cat., n° 302-311 : Plutarque, *Hommes illustres*, trad. Dacier, I-X, Amsterdam, 1735. — Cat., 2^e partie, n° 22-30 : Plutarque, *La vie des hommes illustres*, trad. par Mr. Dacier; nouvelle édition augmentée d'un tome neuvième, Paris, 1743.

8. XX, 22, note.

9. cat., n° 288-290 : *Œuvres d'Isocrate*, trad. en français par Auger, I-III, Paris, 1781; Wieland en parle en 1796, XXXVII, 304, 317, 319.

10. cf. Fuchs, *Abderiten*, commentaire des pages VII, 45, 13 ss.

11. Paris, 1778; cat., n° 260.

12. Trad. en français par Castillon, 4 vol., Berlin, cat., n° 291-294.

13. cat., n° 151-155, 5 vol. avec fig., Paris, 1789.

14. cat., n° 238, Paris, 1739.

15. XXXVII, 395. — Faut-il citer ici, bien que Spanheim ne fût pas Français, ses *Césars de l'Empereur Julien* (Paris, 1683, cat., n° 150) ?

16. cat., n° 270-282 : Brumoy, *Théâtre des Grecs*, I-XIII, Paris, 1785. — Des mentions dans l'œuvre : 1773 : XXIX, 64, 67; 1796 : XXXVII, 139 ss.; 1798, XXXVII, 150, 182, 224.

race. Comme poètes lyriques latins traduits en français, on ne trouve chez Wieland que Persé¹⁷ et Propertius¹⁸. En fait de prosateurs, il y a Cicéron, représenté par les *Tusculanes* de Bouhier-Olivet¹⁹ et par les *Lettres à Atticus* dans la traduction annotée de Mongault²⁰, puis Apulée et son *Ane d'or*²¹.

Les philologues et les commentateurs viennent compléter les services rendus par les traducteurs. Quelques-uns sont représentés dans la bibliothèque de Wieland par les éditions qu'ils ont procurées, d'autres sont mentionnés dans son œuvre. Voici Saumaise, suprême autorité quand il s'agit de l'authenticité d'un texte grec¹. Voici Guillaume Budé, à son époque triumvir littéraire avec Érasme et Louis Vivès². Voici, seigneur de moindre importance, La Croze qui s'est occupé de Lucien³. Voici le Père Hardouin, éditeur et commentateur de Plin l'Ancien⁴.

Puis Wieland cite des savants qui parcourent le monde en quête de manuscrits. On peut presque passer sous silence Paul Lucas, voyageant au Levant sur l'ordre de Louis XIV : Lucas était médecin, il n'était pas philologue⁵. Les deux Fourment et Sevin étaient par con-

17. *Satires*, trad. par Dusaulx, Paris, 1772; *cat.*, n° 472.

18. *Élégies*, trad. par Longchamps, Amsterdam-Paris, 1772; *cat.*, n° 473.

19. 3 vol., Amsterdam, 1739; *cat.*, n° 430-432.

20. 6 vol., Amsterdam, 1741; *cat.*, n° 436-441.

21. Texte latin et trad. française, an., avec figures, Paris, 1787; *cat.*, n° 474-475. — Citons encore les éditions suivantes procurées par des Français : *cat* n° 132, Homeri *Iliad*, ed. Anse de Villoison, Venise, 1788.

« 137-138, Chariton, *Chéréas et Callirhoé*, ed. Ph. d'Orville, Amsterdam, 1750.

« 374, Tacite avec des notes de la Houssaye, Paris, 1690.

« 478-480, *Virgillii opera*, studio Philippi, Paris, 1744.

« 486, *Petronii Satyricon*, editio Bourdelotii c. glossario petroniano, Lyon, 1644.

cat., 2^e partie, n° 99, Florus, cum notis Salmasii, Graevii..., Leyde, 1732.

1. XXXVII, 267; Wieland s'inspire probablement d'un passage de Baillet, *Jugements des savants* (édit. de 1722, 8 vol.), II, 231; Saumaise, « le mieux versé des Critiques dans les Auteurs anciens », d'après Voes, Wieland possède les *Plinianae exercitationes*, 2 vol., Utrecht, 1689; *cat.*, n° 370.

2. XXXV, 358; la formule vient encore de Baillet, II, 154.

3. XXXVII, 347; Mathurin Veyssières de la Croze (cf. Fabricius, *Bibliotheca graeca*, t. V (1796), 361.

4. XXXVII, 473, note.

5. XXXV, 22 ss.; Wieland a consulté le récit que Lucas a fait de son voyage (cf. *Aka A.*, I, XV, (63 s.)).

tre du métier. Ils sont évoqués d'après les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*⁶. Avec eux, il cite Ansse de Villoison. Il faut s'arrêter à cet homme.

Pour Wieland, Villoison était plus qu'un érudit au nom illustre ; il était un contemporain en chair et en os. Sur lui, les premières nouvelles sont sans doute transmises par Knebel, lors du voyage ou après le voyage que celui-ci fit à Paris avec Charles-Auguste et Gørtz⁷ ; c'est au plus tard à cette époque que Wieland apprend qu'Ansse a publié une édition du *Lexique grec de l'Illiade et de l'Odyssée* d'Apolonius⁸. En 1776, le jeune duc envoie à l'helléniste son portrait ; Villoison exprime ses remerciements par un quatrain en vers latins dont des copies sont remises à Anne-Amélie, à Gørtz et à Wieland⁹. Wieland reçoit également copie de l'épithalame que le Français compose pour Charles-Auguste et Louise¹⁰ ; le poème est accompagné d'une lettre¹¹ qui assure l'auteur d'*Agathon* du respect de l'helléniste. Plus tard encore, Villoison continue à faire, par l'intermédiaire de Knebel, sa cour à « l'immortel » et « grand M. Wieland... ce poète célèbre qui réunit l'érudition la plus profonde aux charmes du style et de la poésie ». Puis, c'est une sortie contre Voltaire, « le plus ignorant des hommes », et un hommage aux poètes allemands, très savants et bien supérieurs à leurs confrères français en Apollon¹².

Ansse reste d'abord jusqu'en 1775, puis encore plus tard¹³, mêlé à l'existence de Wieland. Il devient pour une certaine durée le correspondant littéraire de Charles-Auguste¹⁴, et sans nul doute plus d'une nouvelle de Paris arrive par ce canal à la connaissance de l'écrivain allemand. Ces informations devaient avoir un certain piquant, parce qu'elles émanaient d'un adversaire des « philosophes »¹⁵.

En 1779¹⁶, Wieland annonce que Villoison a découvert un « manuscrit des œuvres d'Homère, de très grosse importance », et saisit

6. Hempel, VIII, 66 ; cf. Fuchs, *Abderiten*, comment. rel. à ce passage.

7. Joret, 1895, 528 ss..

8. *ibid.*, 528, 531.

9. *ibid.*, 540.

10. *ibid.*, 542.

11. *ibid.*, 546.

12. *ibid.*, 549.

13. Joret, 1896, 190.

14. *ibid.*, 162.

15. *ibid.*, 164.

16. XXXVII, 87 ; cf. aussi VIII, 66.

l'occasion pour dire un mot sur la valeur scientifique de l'helléniste. Mais un peu plus tard, il doit avouer que le trésor présumé se transformera très probablement en cendres ¹⁷.

Puis, en 1782, il fait la connaissance personnelle du Français, « prodige de philologie, de connaissances linguistiques, de lectures grecques, orientales et italiennes ; de plus, continue-t-il, un des hommes les plus vifs que j'aie vus, très accommodant, gai et enjoué, sans un trait du visage qui puisse seulement faire supposer qu'il a sué et gelé pendant trois ans et demi dans une bibliothèque de Venise, occupé à copier de vieux commentateurs d'Homère et à faire des extraits de manuscrits grecs, hébreux et arabes » ¹⁸.

Pour le Français, Wieland reste toujours « l'immortel M. Wieland » qu'il aime autant qu'il l'admire ¹⁹ ; ces sentiments se concrétisent dans la dédicace des *Epistolæ Vinarienses* offertes en hommage à la duchesse Amélie, au poète allemand, et à Charles-Auguste ²⁰, — et dans un quatrain latin pour le buste de Wieland au parc de Tiefurt ²¹.

Ansse de Villoison comble Wieland d'éloges que celui-ci sait ramener à leur juste valeur : il ne les mérite pas et n'est « qu'une lumière à l'éclat bien faible » ²².

En 1783, Wieland traduit pour le *Merkur* ²³ les vers latins que Villoison a composés pour la naissance du fils de Charles-Auguste et de Louise, traduction accompagnée d'une caractéristique des travaux d'érudition du Français. Puis, c'est, en mars, le départ de Weimar pour la France et pour la Grèce, notamment pour le mont Athos ²⁴.

Après cette date, Ansse n'apparaît plus que deux fois dans les écrits de Wieland ²⁵ : on y trouve une brève évocation, un portrait moral du savant : le « merveilleux ami V**** » est aussi proluxe que toujours ; il est resté le rat de bibliothèque qu'il a été ; cette « bonne âme » a conservé le don de « voir toutes choses et lui-même sous la forme la plus agréable ou du moins sous une forme qui lui plaît » ;

17. XXXVII, 94.

18. Joret, *l. c.*, 349.

19. *ibid.*, 352.

20. *ibid.*, 354, 357 ss.

21. *ibid.*, 365.

22. Lettre à Gleim, en date de mai 1782, *A. B.*, III, 338 ss.

23. *T. M.*, 1783, I, 192 s.

24. Joret, *l. c.*, 369, 371.

25. *ibid.*, 372 s.

son caractère est doux ; et l'homme est helléniste jusque dans la moëlle des os.

La connaissance des textes a besoin d'être vivifiée par des vues plus amples que celles qui président à l'établissement d'une édition philologique correcte. Derrière la lettre, il faut saisir la vie dans le grouillement de ses manifestations concrètes comme dans ses lois ramenées aux formules abstraites.

Wieland l'a fort bien su. Dans son étude de l'antiquité, il a eu recours aux historiens tout court, aux historiens de la civilisation, aux historiens de la philosophie, aux géographes. La France lui est venue en aide tout d'abord par la magnifique série de l'*Histoire* et des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*¹, puis par les *Antiquitates graecæ et romanae* de Montfaucon². Comme ouvrages d'ensemble, il faut citer Rollin, dont Wieland possédait des tradue-

1. cf. Fuchs, *Abderiten*, index, *Académie des Inscriptions*; ensuite :

Hempel, XXXI, 164 : Fréret, *Recherches sur la chronologie de l'histoire de Lydie*; *Mém.*, V, 273-317.

Hempel, XXXIII, 55 ss. : une étude de Burigny (*Mém.*, XXVII, 395 ss.) est la source principale d'*Athénion*.

Hempel, XXXVII, 452, 453 : des études de l'abbé Sallier (*Mém.*, VIII, 97 ss.) et de Caylus (*Mém.*, XXIII, 320 ss.) sur la perspective chez les artistes de l'antiquité.

Hempel, XXXVII, 458 : de la Nauze et son étude *Sur la manière dont Pline a traité de la peinture* (*Mém.*, XXV, 215 ss.).

Le cat. mentionne :

n° 2254-2272 : *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres depuis son établissement jusqu'à présent*; t. I-XIX, La Haye, 1718-1781.

n° 2273-2274 : *Histoire suivie de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. I, II, Amsterdam, 1743.

n° 2275-2355 : *Mémoires de littérature tirés des Registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. I-XVII, XIX-LXXXI, Paris, 1772-1781.

J'ai pu me reporter à l'édition suivante : *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions... avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette Académie*, 43 vol., Paris, 1736-1786. — Ce n'est pas celle qu'a utilisée Wieland, d'où les différences de citations dans ses textes et dans le présent exposé.

2. in *compendium redactæ a J. J. Schatzio*, c. fig., Nuremberg, 1757; cat., n° 512.

tions allemandes³, l'*Origine des lois, des arts et de leurs progrès chez les anciens peuples* par A.-Y. Goguet et A.-C. Fugère⁴, et le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* de Caylus⁵; nommons aussi les utiles et arides *Tables chronologiques pour servir à l'histoire universelle*, publiées par un auteur anonyme à Strasbourg, en 1772⁶.

Comme études consacrées à des matières particulières et où l'historien de l'antiquité trouvait à glaner, on relève chez Wieland les histoires de la philosophie de Deslandes, de Formey⁷ et de Savérien⁸, puis les *Recherches philosophiques sur les Grecs* de Pauw⁹, Hollandais d'origine, mais de nationalité intellectuelle française. Dans le domaine de l'histoire de l'art, il a pu trouver certains renseignements chez Piles, dans l'*Abrégé de la vie des peintres*¹⁰ et dans le *Cours de peinture*¹¹. En passant à des travaux encore plus spécialisés — ceux qui figurent aux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* ne sont plus en question ici —, on rencontre la *Lettre sur l'Atlantide* de Bailly¹², une *Vie de Socrate* de Charpentier¹³, et une grosse étude en trois volumes que l'abbé Capmartin de Chaupy a consacrée à la *Découverte de la maison de campagne d'Horace*¹⁴. —

C'est certainement pour une bonne part en l'honneur de l'antiquité que Wieland a lu des récits de voyages en Grèce, en Italie, voire

3. *cat.*, n° 815-826; Rollin, *Geschichte aller Zeiten und Völker*, 12 vol., Dresde et Leipzig, 1763; n° 827-843, *Römische Historie*, 16 vol., Leipzig, 1770. — Wieland mentionne Rollin deux fois: XXXVII, 70 et 446 ss.; cf. aussi Aka A, I, XIV, 93.

4. 3 vol., Paris, 1758, *cat.*, n° 1342-1344.

5. XXXII, 306 et Aka A, I, XV, 50.

6. *cat.*, n° 617; Meusel en dit dans sa *Bibliotheca historica*, I, 1, p. 254 (Leipzig, 1782): « Auctor dicitur Frid. Rudolf Salzmann, Argentoratensis ».

7. cf. Fuchs, *Abderiten*, index, « Deslandes » et « Formey ».

8. XX, 22.

9. XXXVII, 35, de 1790.

10. XXXVII, 475.

11. XXV, 150; le passage date de 1798, mais probablement Wieland a connu l'ouvrage avant 1789.

12. XXXVI, 20; *cat.*, n° 2838, Londres, 1779. A propos de Bailly, relevons dans le *cat.*, n° 526, les *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, par Rabaud de Saint-Etienne, Paris, 1787.

13. XX, 22.

14. Le prince Aug. de Gotha l'a emprunté à la bibliothèque publique de Gotha pour Wieland et traite l'ouvrage de compilation indigeste et lourdement écrite; lettre du 7 (?) XII, 1781. (*LD*, VII, 9).

en Égypte et en Orient. Paul Lucas a déjà été mentionné¹⁵. Le *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, dû à un Français, Spon, et à un Anglais, Wheler, a figuré dans la bibliothèque de Wieland¹⁶. Le *Voyage littéraire de la Grèce* de Guys a été utilisé pour les *Abderitains*¹⁷. Fort probablement, l'Allemand a connu Houel et son *Voyage pittoresque des îles et de la Sicile, de Malte et de Lipari*¹⁸ ; les *Lettres sur l'Italie* de Dupaty avaient leur place dans sa bibliothèque¹⁹. Wieland a connu le *Journal* que Savary publia sur son voyage au Levant²⁰ ; en 1788 et en 1789 il s'occupe, d'une façon qu'il est impossible de préciser, d'une traduction des *Lettres sur la Grèce*²¹ du même auteur, et sa bibliothèque contenait une édition allemande du livre du Français sur l'Égypte²². Enfin, pendant les premiers mois de 1788, Schorcht dut « travailler jour et nuit, selon le désir et sur l'instigation de M. Bertuch », à terminer avant Pâques la traduction de la deuxième partie de Volney²³. Wieland connaissait donc aussi ce voyageur et son récit²⁴.

*
**

Est-ce que Wieland exprime un avis d'ensemble sur cette érudition française ? Oui. Certains savants français, dit-il, n'ont pas le respect des détails historiques transmis par les auteurs anciens¹ ; d'autres ont la mauvaise habitude de fausser l'orthographe des noms

15. cf. plus haut, p. 562.

16. Amsterdam, 1679 ; *cat.*, n° 1105.

17. cf. Fuchs, *Abderiten*, index, « Guys » ; *cat.*, n° 1070-1071 (Paris, 1771).

18. 1782-1787 ; cf. Deibel-Gundelfinger, *Goethe im Gespräch*, 3^e édit., Leipzig, 1907, p. 22 s..

19. Rome, 1788 ; *cat.*, n° 1082.

20. *T. M., Anzeiger*, 1788, p. XXX s..

21. Seuffert, *Proleg.*, III-IV, p. 17, note et VI, p. 33, note.

22. *cat.*, n° 1027, Savary, *Egypten, aus dem Französischen*, von Schneider, m. Karten, Berlin, 1786.

23. Schorcht à Wieland, le 20 IV. 1788. (*LD*, V, 10).

24. *cat.*, n° 1034, Volney, *Reise nach Syrien und Egypten*, Iéna, 1788. — Où classer Valentin Jameray Duval, à l'activité si diverse ? Donnons-lui une place ici, pour son amour des antiquités. Wieland songe, un moment donné, à traduire les œuvres de Duval (lettre à Reich, du 14 X. 1784, arch. Goethe-Schiller, fonds Wieland, n° 71,19), mais abandonne ensuite le projet, un autre traducteur l'ayant gagné de vitesse (lettres comme ci-dessus, du 15 XI, 1784, cote 71,23 et du 22 XI. 1784, cote 71,24),

1, XXXVII, 70,

grecs² ; mais les membres de l'Académie des Inscriptions ne semblent pas tomber sous le coup de cette condamnation sévère³.

Ce jugement trouve un petit complément à propos de la *Querelle des anciens et des modernes*. Le côté littéraire de cette bataille a déjà été évoqué⁴. Mais Wieland a également vu que les adversaires se sont affrontés sur des questions plus graves que celle du maintien ou de l'abolition du vers. Il savait qu'il s'agissait de faire l'inventaire de deux civilisations et d'en établir le bilan. Sans doute, Wieland n'énumère pas tous les points du litige. Mais certaines remarques faites en passant montrent qu'il saisissait l'envergure de cette confrontation⁵.

Il sait que la querelle dure depuis environ cent ans. Il relève des fautes d'argumentation, indignes d'un érudit, chez Perrault⁶ ; il s'en prend, en 1786, à un contemporain — il s'agit de Jean-Antoine Roucher⁷, collaborateur à la *Bibliothèque universelle des dames* —, auteur d'une *Histoire de la Grèce*⁸, quelquefois trop partielle en faveur de l'époque moderne. Wieland sait qu'une comparaison comme la *querelle* est une entreprise qui « exige les connaissances les plus variées, un coup d'œil pénétrant et précis, et un esprit sans partialité ni prévention⁹ ». Il estime que la confrontation à laquelle on se plait depuis un certain temps pêche par manque de justesse et d'équité. Car tous les points de détail qu'on agite, ne touchent pas au centre de la question. Les écrivains qui les mettent en avant oublient que la Grèce est

2. XXXVIII, 60.

3. *ibid.*, 61.

4. cf. plus haut, p. 451 ss..

5. Il constate, en effet, que tel partisan des modernes cherche à diminuer l'importance de la philosophie grecque (XXXVII, 12) et que Perrault n'admet pas que les anciens aient connu la loi de la perspective (*ibid.*, 452). Wieland sait aussi — une allusion aigre-douce dans les *Abdérétains* le montre (VII, 116) — que les modernes étaient particulièrement fiers de l'avance qu'ils avaient sur les anciens en matière technique. Mais Wieland n'en donne pas pour cela d'emblée tort aux modernes. Il reconnaît que certains de leurs points de vue sont fondés (XXXVIII, 190) ; il admet volontiers que les Grecs peuvent être dépassés. Pour les arts plastiques, il est convaincu que la supériorité de la statuaire grecque n'était pas due à la supériorité des sculpteurs grecs : ceux-ci recevaient tout simplement des impulsions qui manquent aux modernes ; ils avaient davantage l'occasion d'étudier le corps nu (XXXVII, 409).

6. cf. plus haut, p. 455.

7. Barbier, *Anonymes*, I, col. 421 b.

8. XXXVII, 12.

9. XXXVII, 11.

la source de toute la civilisation moderne ¹⁰ et que toute institution humaine est chose relative. L'exhortation à la prudence que Wieland formule à l'occasion ¹¹ n'est pas très flatteuse pour les Français qui ont été mêlés à la *querelle*. Mais Wieland a su distinguer érudits et pseudo-érudits. Il a écarté ceux-ci, et estimé ceux-là.

10. *ibid.*, 12.

11. *ibid.*, 11.

CHAPITRE II.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ¹.

Dans ses contacts avec les lettres anciennes, Wieland, on l'a vu, a cherché bon nombre d'informations auprès des commentateurs, des philologues, des historiens. Peu à peu se développe en lui le traducteur et l'exégète de certains auteurs anciens ; ainsi s'explique son intérêt pour les Saumaises, les La Croze et autres.

Un fait analogue, bien qu'infiniment moins marqué, caractérise son attitude en face des lettres françaises. Là aussi, il a eu recours à des travaux d'érudition. Sa curiosité s'est même étendue jusqu'aux productions littéraires provençales.

Millot, auteur d'une *Histoire littéraire des Troubadours*, a déjà été cité ² comme ayant probablement été connu de Wieland. Massieu qui a écrit une *Histoire de la Poésie française avec une défense de la Poésie* (1739), l'a renseigné sur les rapports entre les poètes et les seigneurs du moyen âge féodal ³. Par son contenu, le livre dépasse déjà les frontières de la Provence.

Il en est de même de la *Dissertation* de Tressan où Wieland a puisé des informations sur les commencements de la langue et de la littérature françaises ⁴. Comme autres érudits ayant consacré leurs

1. Ce chapitre doit être complété par la VIII^e partie sur les « Recueils, revues... ».

Bibliographie : P. Bonnefon, *Les dernières années de Ch. Perrault* (*R H L.*, 1906, 606-657).

E. Faguet, *Dir-huitième siècle*, Paris, s. d.

G. Lanson, *Manuel bibliographique...*, Paris, 1921.

Saint-Surin, *Notice sur A.-L. Thomas*, au tome 1^{er} des *Oeuvres complètes* de Thomas, 6 vol., Paris, 1825.

2. plus haut, p. 102, 291.

3. *Hempel*, XXXVI, 108-110, à rapprocher de Massieu, p. 96 s., 105 ; cf. *Aka A*, I, XIV, 97.

4. plus haut, p. 490.

travaux à ces périodes de début, il faut nommer le *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise* de Fauchet⁵, puis le *Traité d'Huet de l'origine des romans*⁶. Du Cange est cité comme ayant procuré une édition de Villehardouin⁷. Boivin jeune et l'abbé Sallier, collaborateurs aux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, ont fourni d'amples renseignements pour l'étude sur Christine de Pisan⁸. Quant au XVI^e siècle, Guillaume Paradin et son *Histoire de Lyon*, ainsi que La Croix du Maine et Du Verdier avec leurs *Bibliothèques françaises* ne semblent avoir été connus de Wieland que de seconde main⁹. Par contre, les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la République des Lettres* par Nicéron ont été certainement utilisés¹⁰. L'abbé d'Olivet, spécialiste de la question du vers, a également eu son importance¹¹. Le jeune Wieland a pratiqué l'*Histoire littéraire de la France* des bénédictins¹². L'homme mûr se borne à mentionner simplement Dom Rivet¹³.

A la fin de ces lignes consacrées à l'historiographie littéraire, les *Éloges*, cette érudition un peu particulière, doivent trouver leur place. Wieland a vu ce que le genre avait de dangereux. Il estime qu'il est juste et utile de perpétuer le souvenir d'hommes de valeur qui viennent de mourir¹⁴. Mais il ne veut pas de panégyriques, d'éloges au sens propre du terme. Il ne goûte pas ce que les Français, ces « voisins loquaces d'outre-Rhin », appellent des « morceaux d'éloquence ». Wieland reproche à l'éloge d'obscurcir le vrai mérite, comme une draperie trop ample cache la belle forme d'un corps. La froideur de l'auditeur augmente avec le nombre des superlatifs employés. Le grand mouvement oratoire et les termes trop laudatifs rendent méfiant. « Plus le panégyriste emploie d'esprit et d'art, plus son intention de surprendre

5. XXXVI, 113.

6. Wieland n'en parle qu'en 1800; (XXXVI, 168); mais le *Traité* imprimé en tête de la *Zayde* de Madame de La Fayette lui était fort probablement connu depuis longtemps, peut-être depuis Zurich; cf. Betz, dans la *Roßmerdenkschrift*, p. 222.

7. XXXVI, 21.

8. cf. plus haut, p. 228 ss..

9. *ibid.*, 252, 258.

10. XVII, 180; XXXV, 328; plus haut, p. 310.

11. *ibid.*, 445 ss..

12. Wieland, *Geschichte der Gelehrtheit*, 34.

13. XXXV, 345.

14. XXXVIII, 530.

notre jugement apparaît, et moins il doit compter sur le succès. » Son éloquence, ses périodes savantes, ses figures de rhétorique, ses couleurs, son emphase n'entraînent pas la conviction. L'exposé historique réclame la simplicité — qui ne doit pas être confondue avec la platitude.

Wieland ne tiendrait pas à cultiver ce genre, eût-il pour lui l'aide des Paul Jove, Scévole de Sainte-Marthe, Le Mire, Bullart, Perrault, Fontenelle, voire celle de Thomas qui dépasse tous ses concurrents¹⁵.

En 1781, trois ans après cette diatribe, Wieland a l'occasion de citer, en passant et dédaigneusement, l'*Éloge du Duc de Montausier* par La Cretelle¹⁶. Cette triste production littéraire, publiée par le *Mercur de France*¹⁷, ne mérite pas mieux. Mais elle est postérieure à la caractéristique générale du genre, et, même publiée antérieurement, n'aurait pu, à elle seule, permettre un jugement d'ensemble. Est-ce que, en revanche, derrière les noms cités par Wieland, il y a une connaissance assez approfondie des textes ?

Écartons, dans une recherche sur des apports français, les *Elogia* latins de l'Italien Paolo Giovio et du Belge Le Mire. Il y a alors, en premier lieu, Scévole de Sainte-Marthe avec qui l'auteur allemand n'a guère eu de contact direct ; il en parle d'après l'*Académie* de Bullart¹⁸, recueil d'éloges elle-même. Wieland l'a connue et pratiquée ; les deux in-folio sont « son cheval de bataille »¹⁹ ; il cite et utilise à l'occasion l'éloge qu'ils font de Julienne Morelle²⁰ et en souligne à juste titre les termes pompeux. Il a encore consulté l'ouvrage sur Fracastor²¹, Peïrese²², Anne-Marie Schurmann²³, Paul Jove²⁴, Juste Lipse²⁵, Érasme²⁶, Louis Vivès²⁷, Le Fèvre d'Étaples²⁸ et, fort proba-

15. *ibid.*, 532 s..

16. XXXVI, 153, note.

17. De 1781, sept., p. 152 ss..

18. *Académie des Sciences et des Arts contenant les Vies et les Éloges historiques des Hommes illustres...*, par Isaac Bullart, 2 vol. in-fol., Paris, 1682.

19. XXXV, 362.

20. *ibid.*.

21. *ibid.*, 371 s..

22. *ibid.*, 369 s..

23. *ibid.*, 344 ss..

24. XXXVIII, 532.

25. XXXV, 374 ss..

26. *ibid.*, 329 ss..

27. *ibid.*, 356 ss..

28. *ibid.*, 366 ss..

blement, Callot²⁹. Chaque fois, il aurait pu faire, sur le style de Bullart, la remarque que lui ont inspirée les pages sur Julianne Morelle.

Perrault nommé après Bullart doit sa place à ses *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVII^e siècle*. Le livre ne mérite pas le mépris que Wieland lui réserve³⁰, tout en ne valant pas les *Éloges* dus à la plume de Fontenelle. Là, Wieland a vraiment tort en formulant un jugement qui condamne. Les *Éloges historiques des Académiciens* sont « des chefs-d'œuvre. C'est le vrai ton convenable dans une académie des sciences, simple, net, tranquille, grave, avec une sorte de bonhomie, sans la moindre recherche soit d'éloquence, soit d'esprit... toutes ces courtes biographies de laborieux chercheurs sont de petites merveilles de vérité, de tact et de goût »³¹.

Reste Thomas, André-Léonard Thomas, auteur d'un *Essai sur les éloges* où le genre est étudié à toutes les époques, chez toutes les nations depuis « tous les premiers peuples »³² jusqu'au « genre actuel des Éloges parmi nous », c'est-à-dire parmi les Français de 1770³³. Thomas a lui-même composé des éloges : éloges de Marc-Aurèle, de Louis, dauphin de France, de Maurice, comte de Saxe. Un article du *Merkur*³⁴ avait signalé l'*Essai* en termes extrêmement laudatifs. Wieland lui-même ne précise pas sa position. Il n'a en vue que les *Éloges* de l'auteur. A travers la caractéristique globale qu'il fait du genre, on voit nettement qu'il ne pense pas grand bien de ces discours. Selon lui Thomas représente, au plus haut point, la boursofflure et l'emphase qui déparent trop souvent ces panégyriques. On pourrait peut-être chicaner Wieland sur le degré auquel il croit que ces défauts sont arrivés chez Thomas ; on ne saurait contester qu'il a vu avec justesse la nature même de ceux-ci. La meilleure preuve est fournie par le Français en personne. « On s'était récrié tant de fois contre son emphase et son obscurité », qu'en rédigeant son *Éloge de Marc-Aurèle*, « il s'étudie surtout à être naturel et clair »³⁵. —

29. cf. plus haut, p. 549, 555. Pour les passages auxquels se rapportent les notes 20 à 29, je ne renvoie pas aux pages et volumes de Bullart ; les index y sont faciles à consulter.

30. Bonnefon, 621.

31. Faguet, 51 s..

32. Chap. 3 de l'*Essai*.

33. *Ibid.*, chap. XXXVIII.

34. 1773, II, 272 s..

35. Saint-Surin dans la *Notice sur Thomas*, p. LVI du t. I^{er} des *Œuvres complètes* de Thomas, Paris, 1825.

En résumé, Wieland a vu juste en condamnant un genre vicié dans son fond. Car comment ne pas risquer, presque toujours, de fausser la vérité quand on ne recherche pas ce qui a été, mais que l'on se propose délibérément de montrer que ce qui a été, a été beau³⁶. Wieland a eu raison en préférant aller à des auteurs peut être moins brillants, mais plus sûrs.

*
**

L'intérêt de Wieland érudit créateur, si pareil terme peut être employé pour caractériser le traducteur et commentateur des anciens qu'il a été, est allé aux Grecs et aux Romains bien plus qu'aux Français. Cela explique que le présent chapitre est bien plus pauvre en matière que le précédent. Pour une raison analogue, les pages suivantes mériteront encore davantage reproche semblable³⁷. Elles sont consacrées à la pensée religieuse.

36. Wieland possède encore, mais ne semble pas avoir utilisé Teissier, *Eloges des hommes savants*, 4 vol., Leyde, 1715 (cat., n° 3.161-3.164).

37. Les lettres sont une manifestation de l'esprit artistique tout comme le sont les beaux-arts. Dans ce domaine-ci, qu'il soit permis de le dire à cet endroit, Wieland ne doit presque rien à l'érudition française. Il s'est servi de deux ouvrages de Piles, les *Anecdotes des Beaux-Arts*, et peut-être de l'*Académie* de Bullart (cf. plus haut, p. 555). Cet ouvrage parlait, à la fin du tome premier, des « illustres peintres, architectes et statuaires d'Italie » ; à la fin du deuxième, des « peintres illustres du Pays-Bas et d'autres en deçà des monts ».

CHAPITRE III.

L'HISTOIRE RELIGIEUSE.

Les quelques lignes qu'on va lire n'apprennent rien d'essentiellement nouveau sur Wieland. Elles ne sont qu'un catalogue, et les conclusions qu'elles permettront de tirer feront apparaître une tournure d'esprit qu'il a été possible de voir déjà à d'autres occasions.

On relève dans la bibliothèque de Wieland la *Morale de Confucius, philosophe de la Chine*¹, témoignage d'une religion qui se préoccupe en tout premier lieu de directions éthiques à donner aux hommes. A côté de cette conception tout épurée d'apports que Wieland aurait qualifiés de superstitieux, celui-ci n'a pas refusé d'étudier une pensée infiniment moins évoluée, orientale ou occidentale, soit dans la *Vie de Mahomet* de Gagnier², soit dans les *Monuments de la mythologie des Celtes* par Mallet³. Quant au christianisme, Wieland parle avec mépris de Tillemont, auteur calomniateur⁴, sans préciser à quel ouvrage il pense. Puis, il a connu le *Platonisme dévoilé*⁵ où Mathieu Souverain, réfugié français vivant en Hollande, cherche à montrer que la doctrine de la Trinité a sa source dans des idées platoniciennes⁶. La lutte entre le catholicisme et le déisme se retrouve dans les *Lettres flamandes ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue Religion naturelle* par l'abbé R.-J. Duhamel⁷. Le cardinal Ximénès avec qui on rentre dans le domaine de l'orthodoxie est pour Wieland le « grand Ximénès » et le représentant de

1. Par J. de la Brune, Londres, 1783; cat., n° 2.925.

2. XXXIII, 234; cf. *Aka A*, I, XV, 27.

3. XXXVIII, 196 ss..

4. XXXVII, 366, 381.

5. XX, 22 (Cologne, 1700).

6. Michaud, *Biogr. univers.*

7. Lille, 1753; cat., n° 2.944.

l'esprit monacal idéal⁸. L'*Histoire du cardinal Ximénès* par Fléchier⁹ a fourni une documentation plus ample. Wieland connaît, bien que peut-être de seconde main et seulement de nom, par les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, l'*Histoire de la Constitution Unigenitus* du Père Lafiteau¹⁰. Sur l'ensemble du passé de l'Église, il n'est pas impossible qu'il se soit renseigné chez l'abbé Fleury¹¹. Les côtés troubles ou terribles de la pensée religieuse se reflètent dans l'*Apologie pour les grands hommes faussement accusés de magie*, par G. Naudé¹², puis dans la *Philosophie hermétique* de Lenglet-Dufresnoy¹³. L'abbé Raynal que Wieland a connu personnellement¹⁴ n'a pas laissé de trace dans l'œuvre de celui-ci; il ne semble pourtant guère douteux que Wieland ait pratiqué dans une certaine mesure l'*Histoire philosophique... du commerce des Européens dans les Indes*¹⁵, ce livre qui est l'« histoire des cruautés catholiques dans les deux Indes » (Mornet). —

Une des conclusions qui résultent de cette énumération de textes est l'intérêt sans préventions que Wieland apportait aussi à l'étude des questions religieuses. Puis, il trouvait dans ces lectures de nouveaux appuis pour ses chères conceptions relativistes. Mais il ne faut probablement pas faire de lui un lecteur bien assidu de ce genre de littérature savante. Comme érudit, il avait des curiosités qui allaient ailleurs; et nulle inquiétude religieuse ne le troublait plus.

8. XXXIII, 188.

9. *cat.*, n° 613.

10. *Hempel*, XXXVI, 19; *Mél.*, I, 34.

11. *Histoire ecclésiastique*, 20 vol., 1691 ss.; lettre à Zimmermann, du 6 IX, 1758, (A. B., I, 283); *Hempel*, XXXVI, 19.

12. XX, 22.

13. XXXV, 17.

14. cf. lettre à Gleim, mai 1782 (A. B., III, 338 s.).

15. Joret, dans *R. H. L.*, 1896, 348; *cat.*, 2^e partie, n° 48-54, Raynal, *Hist. phil. et polit.*, I-VII, La Haye, 1774.

CHAPITRE IV.

L'HISTOIRE POLITIQUE.¹

S'il a été dit qu'il ne fallait probablement pas faire de Wieland un lecteur bien assidu de textes relatifs à l'histoire religieuse, il semble indiqué de prendre les mêmes précautions lorsqu'il s'agit d'histoire politique.

En aucun domaine de l'érudition, il est vrai, Wieland ne paraît devoir à la France davantage que dans ce domaine-là — du moins quand on n'a en vue que le nombre de titres qui réclament d'être énumérés. Mais on serait bien aise de savoir avec certitude à quel moment ces textes ont pris place dans sa bibliothèque. Proviendraient-ils, comme tant d'autres livres aux belles reliures², de Warthausen ? Wieland en serait-il devenu propriétaire par le hasard d'un héritage ?

Quoi qu'il en soit, il faut se borner, encore une fois, à dresser un simple catalogue.

A bon droit, on placera en tête Lenglet-Dufresnoy et sa *Méthode pour étudier l'histoire*. Celle-ci, avec son répertoire bibliographique, a certainement été au moins parcourue ou feuilletée³; et puisque les méthodes sont en question, on peut rappeler la polémique — unilatérale — de Wieland contre Voltaire⁴. Si les deux auteurs arrivent à nier la certitude des résultats de l'historiographie, il faut pourtant se garder de voir en Wieland, pyrrhonien sur ce point, un élève des seuls Français⁵.

1. Bibliographie : W. Deetjen, *Wielands Bibliothek (Funde und Forschungen. 1 ss.)*, Leipzig, 1921.

G. Monod, *Bibliographie de l'histoire de France*, Paris, 1888.

2. Deetjen, 5.

3. XXXVI, 19.

4. cf. plus haut, p. 254 s.; Fuchs, *Abdcruten*, comment. de VII, 168, 26.

5. XX, 56.

En passant aux ouvrages historiques, citons encore Voltaire, puisqu'il vient d'être nommé⁶. Ensuite, il faut en premier lieu faire état de Du Chesne. Wieland le connaît depuis longtemps, au moins depuis Zurich. En effet, la brève histoire de l'érudition⁷ qu'il dicta à ses élèves en 1757 mentionne le « célèbre éditeur des *Scriptorum Franciæ* » : en 1780, le savant est encore cité⁸ à propos du flacon merveilleux de saint Rémi. Wieland, en renvoyant à sa source, traduit le passage relaté par Hincmar, archevêque de Reims, et se sent assez porté à y retrouver le prototype du banap d'Obéron dans le vieux roman d'Huon de Bordeaux. À côté de Du Chesne, il faut faire une place à l'*Histoire de France* de Mézeray⁹ et au travail qui y fait suite : c'est le *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France sous le règne de Louis XIII et Louis XIV* par Henri-Philippe de Limiers¹⁰. Wieland parle avec quelque scepticisme du Père Daniel et de son œuvre d'historiographe¹¹. Le catalogue de sa bibliothèque mentionne les ouvrages de Velly et de Le Gendre¹². À côté de ces volumes d'allure générale où la politique extérieure prend une grande place, les *Annales de la Cour et de Paris pour l'année 1697 et 1698* par Sandras de Courtilz¹³ et la *Vie de Madame de Maintenon* par Louis-Antoine de Caracioli¹⁴ parlent d'événements particuliers qui relèvent de l'histoire intérieure du royaume.

Mais ce qui, plus que ces ouvrages, a attiré le poète de Gandalin et de Gyron, l'auteur du *Miroir d'or*, ce sont des textes relatifs aux coutumes, à l'organisation, aux institutions du pays. Voici Jean-Baptiste de la Curne de Sainte-Palaye avec son étude *Sur la lecture des anciens romans de chevalerie* et ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, publiés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*¹⁵, le dernier des deux travaux ayant également paru en

6. cf. plus haut, p. 349 ss.

7. Wieland, *Geschichte der Gelehrtheit...* hgg. von L. Hirzel, Frauenfeld, 1891, p. 33.

8. XXXV, 410.

9. *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à maintenant*; nouv. éd., Paris, 4 vol., 1685; cat., n° 575-578.

10. 4^e éd., Paris, 1752; cat., n° 770.

11. I, 52.

12. Velly, *Histoire de France*, Paris, 1755; Wieland ne possède que deux volumes sur trente; cat., n° 757-758. Le Gendre, *Nouvelle Histoire de France*, 8 vol., 1719; cat., n° 715-722.

13. Cologne, 1701; cat., n° 2.168.

14. Paris, 1786; cat., n° 2.806.

15. cf. Lanson, *Bibliogr.*, n° 9.494.

volume comme ouvrage indépendant¹⁶. Si Wieland n'a pas appris à connaître l'auteur par contact immédiat, Millot¹⁷ a pu attirer son attention sur lui. Le poète a beaucoup apprécié les *Mémoires* comme commentaire tout trouvé de ses propres poèmes de chevalerie : à propos de *Gyron* et de *Tristan* il le dit à Merck, l'invite à rédiger pour le *Merkur* un extrait de l'ouvrage français et lui offre de lui envoyer « les tomes 34 et 35 des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, 12^e édition, où se trouvent les *Mémoires* susnommés, y compris les notes, in-extenso »¹⁸. Merck donne une suite favorable à cette demande, et ses pages paraîtront au *Merkur* du mois d'avril¹⁹.

Pour une époque ultérieure, Wieland n'a connu sans doute que par leur titre les *Recherches de la France* qu'Étienne Pasquier avait publiées à Paris, en 1665²⁰. Par contre, il avait dans sa bibliothèque les travaux de Tillet, de Dupuy et de Boulainvilliers, dont notamment les deux derniers, par l'exposé des droits du Parlement de Paris et par la critique de l'absolutisme trop poussé de Louis XIV, pouvaient solliciter son attention²¹.

À côté de ces vues d'ensemble, Wieland connaissait et possédait des études consacrées à des périodes plus courtes ou à des questions de détail. Voici l'*Histoire de Suger, abbé de Saint-Denis* par Dom

16. 1759-1781, 3 vol.; cf. l. c., n° 12.208.

17. *Hist. litt. des troubadours*, Paris, 1774, t. Ier, p. V ss.; la *Bibl. des Romans*, 1777, févr., 45 n'entre pas en ligne de compte pour des raisons d'ordre chronologique, cf. la note suivante.

18. Lettre du 16 I. 1777, *Merckbriefe*, II, 87; cf. aussi *Merckbriefe*, I, 101 s., où, en date du 27 I. 1777, Wieland annonce à son ami encore l'envoi du « 28 ten Theil der *Mémoires*... worin die *Dissertation sur la manière de lire les anciens romans* etliche gute Nachrichten und Bemerkungen liefert ».

19. *Merckbriefe* II, 89, lettre de Wieland à Merck, du 4 IV. 1777; *T. M.*, 1777, II, 29-39.

20. cf. plus haut, p. 265.

21. Tillet, *Recueil des Roys de France, leurs couronne et maison, ensemble le rang des grands de France*, 2 vol., Paris, 1618; cat., n° 601. — Dupuy, *Traité touchant les droits du Roy*, Paris, 1655; cat., n° 583. — *Traité de la majorité de nos rois et des régence du royaume, avec les preuves tirées tant du trésor des chartes du roi que des registres du Parlement et autres lieux. Ensemble un traité des prééminences du Parlement de Paris*, Paris, 1655. Wieland possède une édition de 1722, Amsterdam; cat., n° 735-736. — Boulainvilliers, *Etat de la France dans lequel on voit tout ce qui regarde le gouvernement ecclésiastique, le militaire... et en général tout ce qui peut faire connaître à fond cette monarchie*; Londres, 1727, 3 vol. in-fol., cat., n° 579-581.

Gervaise²² et l'*Histoire de Bertrand du Guesclin* par Hay du Chastellet²³; puis, de l'époque de Louis XII, la *Vie du cardinal d'Amboise* par le Gendre²⁴, et, relatif aux troubles en Flandres, en 1570, le *Bref discours anonyme des choses qui se sont passées tant en France, Flandre et en d'autres pays*²⁵. Avec Aubery on pénètre dans l'époque de l'hégémonie française au XVII^e siècle²⁶. Bougeant informe sur l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*²⁷; et ensuite, c'est une lacune jusqu'au temps de la Révolution de 1789. —

Comme travaux historiques qui insèrent le passé de la France dans un cadre plus vaste que le cadre national, il n'y a que quelques titres à mentionner. Voici l'*Histoire universelle* par Jacques de Charron²⁸ et l'*Histoire des Celtes* par Pelloutier²⁹ qui, l'une comme l'autre, traitent des problèmes du passé national français, mais les dépassent également. Ensuite, il y a des travaux consacrés à des pays autres que la France. Saint-Réal dont les *Oeuvres*³⁰ figuraient dans la bibliothèque de Wieland a écrit les *Mémoires de la duchesse de Mazarin*; mais on lui doit aussi la *Conjuration des Espagnols contre Venise*. Des événements d'Angleterre sont relatés par Mlle de Kéralio³¹ et par l'abbé Joachim Le Grand³²; Dalesac parle des choses de Pologne³³; Mlle de Lussan raconte l'*Histoire de la Révolution du royaume de Naples*³⁴.

22. 3 vol., Paris, 1721; cat., n° 752-754.

23. Paris, 1666; cat., n° 592.

24. Rouen, 1724; cat., n° 3.167-3.168.

25. Bale, 1579; cat., n° 762-763.

26. *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal duc de Richelieu*, 2 vol., Paris, 1660; cat., n° 588-589. — *Histoire du cardinal duc de Richelieu*, Paris, 1660; cat., n° 590.

27. Paris, 2 vol., 1727; cat., n° 759-760.

28. Paris, 1621; cat., n° 586-587.

29. nouv. éd. par Chiniaac, 2 vol., Paris, 1771; cat., n° 615-616.

30. 4 vol., Londres, 1783; cat., n° 2.919-2.922. Pour son caractère philosophique et moral, il faut mettre à part le *Césarion* ou *Entretiens divers* du même auteur, Paris, 1684; cat., n° 2.987.

31. *Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre*, 5 vol., 1786-1789; cat., n° 685-689.

32. *Histoire du divorce d'Henri VIII... et de Catherine d'Aragon*, 3 vol., Paris, 1688; cat., n° 723-725.

33. *Les anecdotes de Pologne* ou *Mémoires secrets du règne de J. Sobieski*, Paris, 1699; cat., n° 2.811-2.812.

34. 4 vol., Paris, 1757; incomplète chez Wieland dont le cat., (n° 773-775)

Les ouvrages de Saint-Réal ne pouvaient plus provenir du fonds de Warthausen. Mais comment expliquer autrement que par un legs la présence, parmi les livres de Wieland, de collections de véritables textes diplomatiques tels que le *Recueil des traités de paix, de trêve, de neutralité... faits entre les empereurs, rois, républiques* par Jacques-Bernard³⁵ ou ce *Recueil historique contenant diverses pièces curieuses de ce temps* sur les causes de la guerre de Hongrie³⁶ ? La même question se pose encore pour le *Discours des justes causes qui ont contraincts les États-Généraux des Pays-Bas... contre le Sr. Don Jehan d'Autriche*³⁷ et pour quelques autres titres qui décèlent un contenu bien trop spécial pour intéresser Wieland³⁸. —

Dans cette bibliographie, un point est significatif et mérite d'être relevé : à considérer l'année de leur publication, ces textes historiques peuvent, dans leur majorité écrasante déjà avoir appartenu au comte Stadion. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul de ces volumes qui porte une date postérieure à la mort du vieux gentilhomme. En d'autres termes, Wieland n'a pas été sollicité assez fortement par les questions historiques pour acquérir des nouveautés³⁹. Les volumes qu'il possédait, il a pu les feuilleter dans des moments de désœuvrement — ils étaient rares dans sa vie —, ou de lassitude; mais on ne saurait interpréter leur présence parmi ses livres comme le signe d'un intérêt essentiel.

L'aspect change quand on quitte l'histoire pour la géographie et des domaines qui s'y rattachent.

ne mentionne que les tomes 2, 3, 4. Citons encore, pour avoir été traduite par un Français, Blaise de Vigenère, l'*Histoire de la décadence de l'Empire grec*, de Nicolas Chalcondyle, 1577 et 1584; *cat.*, n° 596-598 (une édition de 1618, Paris, en 3 vol.).

35. 6 vol., Paris, 1693; *cat.*, n° 603-608.

36. Cologne, 1666, par Louis du May; *cat.*, n° 2.946.

37. Anvers, 1577; *cat.*, n° 761.

38. *Maximes politiques du pape Paul III*, par Aymon, la Haye, 1716; *cat.*, n° 731. — Ant. Béchet, *Histoire du ministère du cardinal Martinésius... régent de Hongrie*, Paris, 1715; *cat.*, n° 768-769. — Blanc, *Histoire de Bavière durant le règne de l'électeur Maximilien*, 4 vol., Paris, 1680; *cat.*, n° 764-767.

39. Pour la période à partir de 1789, les rayons de sa bibliothèque se regarnissent un peu d'ouvrages historiques.

CHAPITRE V.

GÉOGRAPHIE, ANTHROPOLOGIE, ETHNOGRAPHIE.

C'est sans doute le besoin d'évasion, le besoin de rêve qui ont tout d'abord poussé Wieland à la lecture des récits de voyage¹. Il en possédait dans sa bibliothèque deux recueils importants : l'*Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und zu Land*², réplique allemande de l'entreprise de l'abbé Prévost³, et la *Neue Sammlung von Reisebeschreibungen*⁴; les deux collections reproduisaient des apports français que l'écrivain a su mettre à profit. Voici le voyage de Rubruquis, contemporain de saint Louis⁵; voici Frézier⁶, explorateur de la Terre de Feu en 1732; et voici Bernier⁷ et la relation de ses pérégrinations en Orient. — Les *Lettres édifiantes et curieuses* des jésuites, bien que représentant une littérature un peu particulière, doivent également être citées⁸; Wieland leur doit probablement la description de l'Éthiopie dans les *Abdéritains*⁹. En dehors de ces recueils, il faut encore renvoyer aux *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹⁰, puis nommer quelques récits isolés.

Le *Voyage du Sieur Paul Lucas fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Afrique*, deux volumes pu-

1. cf. aussi plus haut, p. 566 s.

2. *welche bis itzo in verschiedenen Sprachen von allen Völkern herausgegeben wurden*, 18 vol., Leipzig, 1747-1764; cat., n° 970-987.

3. *Vorbericht* du t. I^{er}.

4. 10^e vol., Hambourg, 1780-1790; cat., n° 1.009-1.018.

5. *Hempel*, XXXVI, 29; *A. Hist.*, VII, 370 ss.

6. *Hempel*, XXXI, 167; *A. Hist.*, XII, 91-117.

7. *Hempel*, XX, 80; *A. Hist.*, XI, 99-128.

8. Paris, 34 vol., de 1702 à 1776; Wieland en possédait les seize premiers; cat., n° 1.050-1.065.

9. Fuchs, *Abderiten*, index, « *Lettres édifiantes* ».

10. *Hempel*, XXXV, 63, cite de Loziers-Bouvet et le cap de la Circoncision, probablement d'après *Mél.* (LXVIII, 408) dont les tomes XXXIII à LXVIII sont consacrés aux « livres d'histoire et de géographie ».

bliés en 1712 à Paris, a servi pour l'étude sur Nicolas Flamel¹¹. Le *Journal du chevalier de Chardin en Perse et aux Indes orientales*¹² est mentionné¹³. Mais avant tout, il faut citer Bougainville et son *Voyage autour du monde en 1766 jusqu'en 1769*. Le livre a fait une impression profonde sur Wieland. Celui-ci est en tout premier lieu resté sous l'impression de ce paradis qu'est Taïti décrite par le navigateur français¹⁴; il ne peut pas oublier les Taïtiennes et leur charme¹⁵; peut-être a-t-il songé à leur caractéristique par Bougainville en traçant le portrait moral de Gulleru dans les *Adérivains*¹⁶. L'île trop heureuse est opposée à la Terre de Feu pour montrer que les extrêmes nuisent à l'homme¹⁷; là encore, il est permis de penser au livre du marin français¹⁸. —

Cependant Wieland a eu encore des raisons plus profondes que celles énumérées en tête de ce chapitre, pour lire pareils ouvrages. Deux idées qui lui étaient chères, celle que tout est relatif, et celle que les races humaines sont des races de frères, ont trouvé un aliment en de telles lectures¹⁹. Puis, l'écrivain qui n'aimait pas les constructions *a priori* rencontrait là des données qu'il pouvait opposer aux constructeurs ou inventeurs d'hommes primitifs²⁰. La géographie²¹ est pour lui essentiellement une porte ouverte sur l'anthropologie et sur l'ethnographie.

Pour la première de ces sciences, la France n'a pourtant fourni que peu d'apports: ce sont trois comptes rendus empruntés à *l'Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* et exposant des

11. cf. plus bas, les pages sur Flamel.

12. 3 vol., Amsterdam, 1711.

13. XX, 26.

14. Lettre à Gleim, du 4 V. 1772, A. B., III, 120; *Hempel*, XXXV, 85, 88.

15. XXXII, 254.

16. Fuchs, *Adëriten*, commentaire de VII, 38, 24.

17. XXXI, 154.

18. XXXIII, 107, à rapprocher de Bougainville, 154; cf. aussi le rapprochement établi par M. Kurrelmeyer, *Aka A*, I, XIV, 142 s..

19. VII, 29 resp. 34 à rapprocher de Bougainville, 17 resp. 35.

20. XXXV, 85; à rapprocher de Bougainville, 154, où il est question de l'« état de nature ».

21. Comme livre de géographie dû à des Français, le *cat.* ne mentionne que Buffier, *Géographie universelle (cat.)*, n° 3.180, Paris, 1758; peut-être a-t-il connu Cantillon, *Délices du Brabant et de ses campagnes*, Bruxelles, 1757; cf. plus haut, p. 102, n. 26.

recherches faites par Nicolas Henrion, l'abbé Tilladet et Mahudel²². Les trois savants discutent la question des géants. Henrion admet leur existence dans les premiers temps de l'humanité. Tilladet également; Mahudel, de sens plus rassis, met les choses presque au point et ramène à douze pieds la taille la plus grande des géants. Pour Wieland, homme de l'observation, il y a là une excellente occasion de montrer la valeur qu'ont, en matière scientifique, les faits. D'après certains récits²³, la Patagonie était peuplée²⁴ de gens qui mesuraient le double des Européens. On les met sous la toise : ils ont six pieds à six pieds et demi.

Plus que par l'anthropologie, Wieland est sollicité par l'ethnographie — le terme pris dans un sens très large et allant des simples pratiques de la vie courante jusqu'à la vie spirituelle dans toutes ses nuances superstitieuses ou spéculatives. Il semble permis de nommer ici Pauw : tout Hollandais qu'il était, il possédait la nationalité intellectuelle française. Wieland avait dans sa bibliothèque²⁵ les *Recherches sur les Américains*; il les a utilisées²⁶. Il en est de même²⁷ du livre consacré aux Égyptiens et aux Chinois et qui s'attaque à l'hypothèse d'après laquelle ceux-ci seraient les descendants de ceux-là²⁸; Wieland y a encore puisé des notions sur la vie sociale²⁹. Passant à d'autres auteurs et à d'autres domaines, il fait allusion à la vie religieuse des Hindous : le culte phallique du lingam dans *Danischmend* et l'histoire fabuleuse de Brama, Rutren, Schiwen³⁰ proviennent de

22. Hempel, XXXI, 164 ss.; *Histoire de l'Acad.*, V, 379-382; I, 125-128; III, 158-162.

23. *Hist.*, III, 159 s..

24. Hempel, XXXI, 167.

25. 3 vol., Berlin, 1770; cat., n° 1.072-1.074.

26. I, 66; XXXV, 125.

27. 2 vol., Berlin, 1773; cat., n° 2.384-2.385.

28. XXXVIII, 121, note.

29. XXXIII, 191; en Chine, on jette les nouveau-nés qui seraient à la charge des parents, à la rue ou à l'eau; de Pauw, Berlin, 1773, I, 60 s.. — Voici un jugement de Wieland sur de Pauw : « Ich finde ihn mehr Sophist als Philosoph; es ist nichts, was ich nach seiner Methode nicht behaupten und durch Facta beweisen will. Er blendet bei der ersten Lektüre durch seine grosse Belesenheit, seinen schimmernden Witz, seinen Styl, seinen Enzyklopädisten-Ton. Aber lesen Sie ihn zwei oder dreimal, und ich wette, der Zaubernebel wird verschwinden » (Wieland à F.-H. Jacobi, en date du 22 XI. 1773, F. H. Jacobis *auserlesener Briefwechsel*, I, 150).

30. XX, 81 ss..

La Croze³¹, Mignot³² et l'*Essai historique sur l'Inde*³³ ont été consultés encore pour des questions de mythologie orientale. —

Dans la bibliothèque de Wieland il y avait deux ouvrages dont les titres laissent entrevoir les préoccupations intellectuelles de leur propriétaire en face des faits ethnographiques. L'un est dû à Antoine Galland; ce sont *Les paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*³⁴. L'autre, par Demeunier, est intitulé *L'esprit des usages et des coutumes des différents peuples*³⁵. Cet *Esprit des usages* était pour Wieland une série d'illustrations à la thèse « relativiste » chère à son cœur; les *Paroles remarquables* étaient à son gré une arme qui devait sans doute diriger sa pointe, encore dans le sens relativiste, contre les exigences absolues de la morale chrétienne. Et puis ceci conduit vers d'autres champs où a glané Wieland. Ce relativisme était, en effet, un des attrait principaux qu'il trouvait à cet ouvrage de chevet qu'était le *Dictionnaire* de Bayle.

31. La Croze, 570 ss., 583, 607, 617 ss.; je cite d'après une traduction allemande : *Herrn M. V. la Croze, Abbildung des Indianischen Christenstaats, Aus dem Französischen ins Deutsche übersetzt...* von M. Georg Christian Bonstedt, Leipzig, 1739. Titre français : *Histoire du Christianisme des Indes*, La Haye, 1724. — La Croze est remonté, ainsi qu'il le dit dans la préface (p. 3 de l'édition allemande), à l'*Histoire ecclésiastique du Maabar*, par l'Anglais Geddes.

32. XXXV, 50.

33. XX, 82.

34. *Traduction de leurs ouvrages en arabe, en persan, en turc, avec des remarques*, Paris, 1694; cat., n° 2.940.

35. 3 vol., Londres, 1776; cat., n° 2.205-2.207.

CHAPITRE VI.

DICTIONNAIRES.¹

Bayle a déjà été le compagnon de jeunesse de Wieland. Il l'a pratiqué dès Kloster Bergen². Sauf durant la période de mysticisme aigüe, on retrouve ensuite ces in-folio tout le long de l'existence de l'écrivain, du penseur, du curieux³. On voit Wieland volontiers penché à ses heures perdues sur ces volumes ouverts au hasard, à une page quelconque; on le voit piller le dictionnaire pour ses travaux: pour les *Abdérîtains*, il n'a pas eu recours à moins de dix-huit articles⁴. Le journaliste forcé de fournir de la copie à son *Merkur* va souvent, bien souvent, à cette précieuse mine de renseignements. Il l'a à côté de lui en écrivant ses pages sur Agrippa de Nettesheim⁵, en parlant de Machiavel⁶, de Golius ou d'Hottinger⁷, de Lispe⁸, de Peiresc⁹, de Lefèvre d'Étaples¹⁰, de la secte hérétique des Fraticelli¹¹ ou d'Adam¹². On le voit: la richesse du *Dictionnaire* qui touche à la philosophie, à la politique, à la géographie, à l'histoire religieuse, à l'histoire tout court — voyez les *Abdérîtains* —, profite bien aux écrits

1. cf. aussi plus haut, p. 470, n. 4 (dictionn. linguistiques).

Bibliographie: Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. Ier.

Faguet, *Dix-huitième siècle*, Paris, s. d.,

2. cf. Raumer, *Hist. Taschenbuch*, X, (1839), p. 384.

3. La 4^e édit., procurée par Desmaizeaux, 4 vol., Amsterdam, 1730, figure au cat., 2^e partie, n^o 157-160. On voit la première partie mentionner également un exemplaire (n^o 74-77). Est-ce la même édition?

4. Fuchs, *Abdérîten*, index, « Bayle ».

5. XXXV, 320 ss.,

6. XXXVI, 178 ss.,

7. XX, 30; Bayle, art. Hottinger.

8. XXXV, 374 ss.,

9. *ibid.*, 369 s.,

10. *ibid.*, 366 ss.; Bayle, art. Fèvre.

11. XXIX, 247.

12. XXXI, 163.

de Wieland. Celui-ci compte Bayle parmi ses outils de travail aussi quand il se fait historien de la littérature. Les *Abdérîtains* déjà mentionnés le montrent également ; il faut ajouter les pages sur Louise Labé¹³ ou sur Marguerite de Valois¹⁴. L'étude sur la Belle Cordière prouve du reste que Wieland ne lit pas Bayle en oubliant l'esprit critique dont l'érudit français s'était fait une règle. Il constate qu'en parlant de Louise, Bayle a fait fi de son équité habituelle¹⁵. Et là, on touche à l'essentiel de la dette que Wieland a contractée à l'égard du *Dictionnaire*. Il a pris chez lui une leçon sur la manière de confronter les textes, de tourner et de retourner une question dans tous les sens, d'apprendre à peser les témoignages transmis par l'histoire, de douter afin de ne pas être témérairement affirmatif. Il a trouvé, en un cas concret et plus instructif qu'une règle abstraite, l'enseignement du doute méthodique dans la recherche scientifique. —

A côté de Bayle, les autres dictionnaires ne comptent guère. Moréri qui en est historiquement inséparable n'existe pour ainsi dire pas pour Wieland¹⁶. L'*Encyclopédie* a fourni un apport d'ordre esthétique aux *Abdérîtains*¹⁷ et peut-être à l'étude du marotisme¹⁸. La longue série de ces in-folio a été remplacée chez Wieland par les quatre petits volumes plus maniables de l'*Esprit de l'Encyclopédie*¹⁹. Mais là encore, on ne saurait parler que d'un usage fort intermittent, de même que lorsqu'il s'agit de la bibliothèque orientale d'Herbelot²⁰. Déjà le jeune Wieland qui aimait un Orient poétique, doux et pur, connaissait l'existence de cet ouvrage²¹. En 1771, le *Nouvel Amadis*²² cite « Dedschial », l'antéchriste des mahométans d'après Herbelot²³. Puis, c'est dans *Danischmend*, fiction placée dans une Inde irréaliste, que

13. cf. plus haut, p. 254.

14. *ibid.*, 238 ss..

15. XXXVI, 88.

16. Une mention dans le *Nouvel Amadis*, VII, note 2; *cat.*, 2^e partie, n° 155-156, Moréri, *Le grand dictionnaire historique*, IX^e édit., 2 vol., Amsterdam, 1762.

17. Fuchs, *Abderiten*, index, « *Encyclopédie* ».

18. cf. plus haut, p. 439.

19. Fuchs, *Abderiten*, « *Esprit de l'Encyclopédie* » ; cf. aussi plus bas, index, sur la cabale, à propos de Nicolas Flamel.

20. *cat.*, n° 99-104, nouv. édit. en 6 vol., Paris, 1781-1783.

21. Lettre à Schinz, du 15 VII, 1752, A. B., I, 100.

22. Chant IX, note 1.

23. cf. dans l'édit. de Maetricht, 1776, art. Daggial ou Deggial : « ...l'Antéchriste que les Mahométans appellent de ce nom ».

se trouvent le plus souvent des emprunts faits à la *Bibliothèque orientale*²⁴. Dans *Schah Lolo* le nom d'Eblis et, dans une page écrite en 1788²⁵, celui de Deidschial déjà nommé ont la même provenance. Toutes ces bribes d'érudition n'ont du reste de l'importance que dans ce sens qu'elles montrent la curiosité intellectuelle de Wieland et son savoir-faire quand il s'agissait de trouver des sources où il était facile de puiser. Elles ne permettent guère de voir plus avant dans son esprit comme le contact avec Bayle en donne la possibilité. En effet, sauf celui-ci, tous les dictionnaires, même l'*Encyclopédie*, sont pour l'Allemand des ouvrages de référence, non pas des livres qui apprennent à penser. C'était du reste, sauf pour l'entreprise de Diderot, de d'Alembert et du chevalier de Jaucourt, le rôle qu'ils s'étaient assigné²⁶.

CONCLUSION.

On a vu la multiplicité des dettes de Wieland érudit à l'égard de notre pays. Ces lectures lui ont permis de se faire une idée assez juste des recherches savantes en France puisqu'il n'y a en somme qu'un seul grand nom représentatif — celui de Dom Calmet — qui manque. Pour un travailleur qui n'était pas spécialiste, le résultat est fort honorable.

La manière dont les connaissances ainsi acquises se répartissent selon les différents domaines mettent en relief la physionomie intellectuelle de Wieland. Son intérêt se concentre toujours davantage sur l'antiquité classique. C'était sans doute un refuge dans le temps, comme l'évocation des pays et des peuples étrangers était un asile dans l'espace. L'histoire politique ne le sollicite guère à cette époque, pas plus que l'histoire des religions. Son siège en matière de métaphysique était fait depuis longtemps : il était solidement établi :

24. XX, 14, 17, 30, 103.

25. XXXII, 322.

26. Mentionnons encore le *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres*, 2 vol., par J. F. de La Croix, Paris, 1709, cité par Wieland (XXXVII, 53, 55) comme se trouvant à la base de la *Geschichte berühmter Frauenzimmer nach alphabetischer Ordnung* (6 vol., Leipzig, 1772 ss.), et Valmont de Bomare. *Dictionnaire d'histoire naturelle*, 5 vol., Paris, 1765, cat., n° 94-95. Peut-être faut-il ajouter à cette liste le *Dictionnaire géographique* de Bruzen de la Martinière (cf. Fuchs, *Abderiten*, index, « Bruzen »).

Wieland n'a plus senti la nécessité morale de s'occuper de ces questions. La fidélité gardée à Bayle est significative : le *Dictionnaire* fournissait des matériaux pour bien des recherches ; de plus il était enveloppé d'une atmosphère intellectuelle bonne à respirer.

Quant au jugement que Wieland portait sur la valeur scientifique de tous ces ouvrages, l'avis formulé sur les hellénistes et les latinistes français fournit une indication d'ordre général : en principe, chaque cas est apprécié isolément ; la critique accidentelle de Bayle montre, parce que accidentelle, l'estime dont jouissait le *Dictionnaire*. D'autre part, Wieland a pour Mignot, auteur d'une histoire de l'empire turc, des paroles dures¹ et qui sont le point de départ pour un jugement d'ensemble. Pour Wieland, l'érudition française de son époque est en décadence. Elle fournit en quantité industrielle des produits sans valeur scientifique. Ce blâme prononcé contre les contemporains contient un éloge des générations passées, et une reconnaissance de dette à leur égard. Il a en outre le précieux avantage d'être prononcé par un homme que n'aveugle aucune prévention nationale².

1. *T. M.*, 1774, I, 366 reproche à Mignot de ne pas indiquer ses sources et de ravalier ainsi son travail au niveau d'un roman.

2. « ...diese Art, auf die flüchtigsten und unvollständigsten Kenntnisse oder auf Treu und Glauben eines andern unwissenden Sprechers in den Tag hinein zu entscheiden, in Frankreich, England und auch unter uns je länger je gewöhnlicher wird » (XXXVI, 312).

Huitième Partie

RECUEILS; REVUES ET « CORRESPONDANCES » ; UN JOURNAL ; INFORMATIONS ÉPISTOLAIRES ET ORALES

INTRODUCTION ¹.

A côté de l'érudition tournée vers le passé et se chargeant dans une certaine mesure de faire le tri des événements et des renseignements, une place revient à un ensemble d'informations d'une autre

1. Bibliographie : K. Buchner, *Wieland und die Weidmannsche Buchhandlung*, Berlin, 1871.

J. Gärtner, *Das « Journal étranger » und seine Bedeutung für die Verbreitung der deutschen Literatur in Frankreich*, Mayence, 1905.

E. Hatin, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, 1866. — *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, 8 vol., Paris, 1859.

Ch. Joret, *J.-B. Gaspard d'Ansse de Villoyson et la cour de Weimar* (R. H. L., 1895, 523-549; 1896, 161-191, 346-375). — *Les Français à la cour de Weimar (1775-1806)*; Paris, 1899.

A. Koch, *Baron Melchior von Grimm und seine Pariser Briefe* (Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit., VII (1886), 219-225).

R. Lote, *La France et l'esprit français jugés par le « Merkur » de Wieland (1773-1797)*, Paris, 1913.

nature. Elles offrent des matériaux sans les travailler comme le ferait un chercheur savant ou un penseur. Leur but est d'amuser, de distraire, de tenir au courant de la vie des contemporains, de relater les faits du jour.

Presque toutes les données² fournies par ces sources ont déjà été exposées dans les pages qui précèdent. Maintenant, il semble indispensable de présenter, dans une vue d'ensemble, d'où provient cette somme de connaissances. Après les intérêts de Wieland érudit, c'est l'activité de Wieland ami des belles-lettres, dispensateur d'un savoir agréable, journaliste ou simple curieux qui occupera la scène. Et encore faut-il avouer que la ligne de démarcation entre ce Wieland-ci et Wieland savant est un peu incertaine.

-
- G. Rubensohn, *Die « Correspondance littéraire » unter... Grimm und... Meister*, dissert., Berlin, 1917.
 E. Schärer, *Melchior Grimm*, Paris, 1887.
 H. Wahl, *Geschichte des « Teutschen Merkur » (Palaestra, CXXVII)*, Berlin, 1914.

2. Sauf celles qui sont réservées pour la IX^e partie.

CHAPITRE I.

LES RECUEILS

Il y a un recueil qu'il convient de placer en tête de ce chapitre : car il a inspiré à Wieland l'idée de lancer une entreprise similaire en Allemagne. C'est la *Bibliothèque universelle des dames*¹ : d'où sort chez Weidmann et sous la direction de Wieland une série de six volumes qui doivent s'appeler d'abord *Allgemeine Frauenzimmerbibliothek*, mais porteront en définitive le titre de *Allgemeine Damenbibliothek*². Ce sera « un recueil encyclopédique de toutes les notions et connaissances que doit acquérir chaque femme d'une certaine condition » pour ses plus grands plaisir et perfectionnement intellectuels³.

La première idée de cette entreprise littéraire et commerciale vient de l'écrivain, non pas du libraire. Wieland a conçu ce projet avant d'avoir seulement vu la *Bibliothèque des dames*. Le *Journal de Paris* l'a mis sur la piste⁴.

L'édition allemande ne devra pas avoir l'importance de l'original français : tout n'est pas intéressant dans celui-ci et il faudra pratiquer des coupures ; d'autre part, des additions seront sans doute parfois désirables⁵. Aux vingt quatre volumes annuels français, de trois cents pages in-18 chacun, correspondront environ douze volumes alle-

1. A partir de 1785 ; 154 vol. in-18 : morale, 17 vol. ; théâtre, 13 vol. ; romans, 24 vol. ; mélanges, 15 vol. (Lanson, *Bibliogr.*, n° 392).

2. « Denn die Damen in der engeren Bedeutung lassen sich nicht gern unter die Rubrik Frauenzimmer stecken ; und die übrigen mögen es wohl leiden, wenn sie (nach französischer Sitte) Damen gescholten werden ». Lettre à Reich, du 25 IV. 1785, arch. Goethe-Schiller, fonds Wieland, 71, 35. — Reich acquiesce : « Eitelkeit leitet mehr Menschen als gesunde Vernunft ». Lettre à Wieland, du 29 IV. 1785, *L. D.*, IV, 26.

3. *Allgem. Damenbibl.*, I ; Vorrede, p. XVII.

4. cf. *Journal de Paris*, du 7 XII. 1784, p. 1.445 s., et la lettre à Reich vers le 20 VI. 1785 ; comme plus haut, 71, 36.

5. à Reich, 22 XII. 1784 ; comme plus haut, 71, 25.

mands de force moyenne⁶. Au moins deux hommes de lettres compétents se chargeront de la traduction sous la surveillance de Wieland⁷. L'un d'eux est Reinhold⁸ ; l'autre, Schorch, fort probablement⁹. Wieland espère que les livres se vendront suffisamment bien — il compte sur un débit de mille à douze cents exemplaires¹⁰ —, mais laisse au libraire toute liberté de faire cesser la publication à sa convenance dans le cas où cette prévision ne se réaliserait pas. La maison Weidmann-Reich n'a sans doute pas vu aussi grand que Wieland ; car celui-ci parle tout à coup de quatre volumes annuels, au lieu des douze, primitivement prévus. A cette occasion, l'écrivain souligne encore une fois qu'il ne veut publier que des travaux valant la peine d'être imprimés¹¹. Le 25 avril 1785, il reçoit enfin le premier exemplaire du recueil français¹². D'une lettre qu'il faut dater approximativement du 20 juin 1785¹³, il résulte que l'auteur allemand a besoin d'au moins cinq volumes français pour trouver la matière d'un volume des siens. Après toutes sortes d'accrocs dans l'impression, l'ouvrage peut être annoncé au catalogue de la foire de la Saint-Michel¹⁴. Éditeur et écrivain se mettent d'accord sur le libellé du titre¹⁵. Mais l'affaire ne réussit pas. En 1789, après avoir publié six volumes, Reich est obligé d'abandonner l'entreprise. Le public ne lui faisait qu'un accueil médiocre. On ne goûtait que peu cette série de chapitres trop arides où il était question de géographie, d'ethnographie et d'histoire — matières si peu en harmonie avec le nom illustre et fêté du poète qui figurait comme patron sur le titre¹⁷.

6. « mässige Bändchen ».

7. « gelehrte Arbeiter » (*T. M.*, 1784, III, 277 ; Wieland rend « homme de lettres » par « Gelehrter »).

8. à Reich, 10 I. 1785 ; comme plus haut, 71, 26.

9. à Reich, 19 IX. 1785 ; comme plus haut, 71, 44.

10. Lote, 4.

11. à Reich, 20 II. 1785 ; comme plus haut, 71, 20.

12. à Reich, 3 III. 1785 ; comme plus haut, 71, 30.

13. à Reich ; comme plus haut, 71, 35.

14. à Reich ; comme plus haut, 71, 36.

15. à Reich, 8 IX. 1785 ; comme plus haut, 71, 43.

16. *Allgemeine Damenbibliothek. Eine freye Übersetzung des französischen Werkes dieses Namens mit den nöthigen Veränderungen und Zusätzen und einer Vorrede von Hrn. Hofrath Wieland.* (Feuille in-8°, datée du 4 X. 1785, sans cote, mais à la suite de 71,46, au fonds Wieland des Arch. Goethe-Schiller).

17. Büchner, 105.

Avec courtoisie et loyauté, Reich se déclare pourtant prêt à lancer encore un septième volume « dans le cas où M. le traducteur de la *Damenbibliothek* aurait déjà fait avancer son travail au point que l'arrêt de la publication au sixième volume lui causerait un préjudice »¹⁸. Reinhold ne semble pas avoir eu poussé grandement sa besogne, à ce moment ; car le septième volume n'a jamais vu le jour¹⁹. —

Quel est le rôle littéraire de Wieland dans cette entreprise ? Y a-t-il sur ce point des données plus précises que celles qui ont déjà été fournies ? Oui. La correspondance avec l'éditeur apporte des renseignements complémentaires. Wieland s'est engagé à surveiller le travail de ses traducteurs qui semblent bien, à un moment donné, avoir été réduits à ne plus être qu'un seul²⁰ : l'écrivain fait deux fois cette promesse²¹. Mais il ne veut pas passer pour le directeur²² de l'entreprise. Il estime qu'en figurant sur le titre comme l'auteur de la préface²³, il en a fait assez pour recommander le recueil. D'autre part, il ne voudrait pas que celui-ci fût considéré comme son œuvre à lui.

Cependant, rien ne permet d'en conclure que Wieland ait négligé ses devoirs de directeur. L'exemple du premier et du deuxième volume, les seuls sur lesquels nous avons des renseignements, peut sans doute être considéré comme significatif. L'écrivain s'est donné à sa tâche au point de refaire du commencement à la fin une étude historique sur la chronologie²⁴ qui dans sa forme première, originale, « ne pouvait être lue ni par les dames françaises, ni par les dames allemandes » ; et voilà pour le premier volume. Pour le suivant, Wieland a soin de mettre ses lectrices en garde contre les vues que va leur exposer l'historien français d'*Athènes sous Périclès*²⁵. Reinhold, de son côté, fournit également un gros effort, au point que grâce au travail des deux hommes leur bibliothèque à eux « finira par être presque un original allemand ; à tel point Messieurs les Francs de l'ouest qui ont annoncé cet ouvrage avec tant de fracas et ont fait naître de si grands espoirs, ont besoin des rectifications et amende-

18. Lettre de la librairie Weidmann à Wieland, du 2 XII. 1789, *L D*, VI, 43.

19. cf. la note de Düntzer, *Hempel* XXXVII, 5.

20. cf. l'avant-dernière note.

21. à Reich, 8 IX. 1785, Arch. Gœthe-Schiller, fonds Wieland, 71, 43.

22. « Herausgeber », plus loin : « Aufseher ».

23. Où il parle encore (p. XIX) de « Rat » et « Aufsicht » dont il fait bénéficier l'amî qui se charge de publier la *Damenbibliothek*.

24. *Das Nöthigste von der Chronologie* (t. 1^{er}, p. 175-234).

25. *Hempel*, XXXVII, 5 ss..

ments apportés par la main d'un Allemand travaillant plus méthodiquement et allant davantage au fond des choses ». Il faut noter que si Wieland parle ici de son travail à lui, il ne cherche pas à amoindrir l'apport de Reinhold à qui il rendra hommage encore dans la même lettre ²⁶. Jusqu'au troisième volume inclusivement qui est le dernier à être préfacé par lui et à porter son nom sur le titre ²⁷, la part de Wieland semble donc bien avoir été celle d'un « directeur et surveillant » qui n'intervenait qu'exceptionnellement de façon plus marquée, mais remplissait toujours avec conscience la fonction à laquelle il s'était engagé ²⁸.

Grâce au parti que Wieland a su tirer des textes de la *Bibliothèque universelle des romans*, celle-ci occupe, en dépit de la *Bibliothèque des dames*, pour l'historien du poète et de l'écrivain la principale place.

Le recueil montre dans son influence le double caractère, mi-érudit, mi-littéraire, que l'introduction de cette partie du présent travail a laissé entrevoir. La *Bibliothèque des romans*, fondée et dirigée pendant les premières années par le marquis Paulmy, comme Wieland le sait ¹, a été très précieuse pour le poète. Il lui doit la matière première dont il a fait *Hann et Gulpenhé, Pervonte, Gyron, le Conte d'été, Obéron* ; elle a fourni des apports pour *Gandalin* et inspiré l'idée d'un *Tristan* ². Le récit historique sur *Richard Cœur de Lion et Blondel* a coulé de la même source ³. Wieland a ensuite emprunté à la *Bibliothèque* des éléments d'érudition littéraire pour ses études biographiques sur Héloïse, Christine de Pisan et Anne Mallet de Graville ⁴. L'occasion se présentant, le recueil a renseigné sur quelques menues questions éparpillées tout le long de l'histoire des lettres françaises : sur l'influence qui est allée du lyrisme provençal au ly-

26. à Reich, 19 IX. 1785 ; comme plus haut, 71, 44.

27. Seuffert, *Proleg.*, VI, n° 892-893.

28. A la suite de cette *Bibliothèque des dames*, notons que Wieland possédait la *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, publiée par Mlle de Kéralio, Paris, 1788, t. 1, 5, 6, 9-14 ; cat. n° 2.844-2.852.

1. XXXVI, 35.

2. cf. ces chapitres.

3. *ibid.*.

4. *ibid.*.

risme de langue d'oïl et sur Thibaut de Champagne⁵, sur Rusticien de Pise et les romans de chevalerie⁶, sur le *Roman de la Rose*⁷, le *Grand Cyrus*⁸, Malherbe⁹, Godard de Beauchamps¹⁰, et, problème d'actualité, sur la littérature allemande en France¹¹. Dans le domaine linguistique, Wieland y a trouvé la *Dissertation* de Tressan sur l'histoire de la langue française¹².

La *Bibliothèque* a commencé à paraître en 1775. Ses débuts pouvaient satisfaire. Mais dès 1781, Wieland constate qu'il y a déclin et décadence¹³. Aussi, la période où il a eu le plus souvent recours au recueil, finit-elle vers cette époque. Notons encore qu'il se plaint amèrement, en 1779, 1785¹⁴ et 1787¹⁵, de la façon dont ses romans ont été publiés par la *Bibliothèque*, et dont celle-ci informe son public sur la biographie de Christophe-Martin Wieland. —

A côté de la *Bibliothèque des romans*, il faut en bonne logique nommer le *Cabinet des fées*¹⁶ : lui aussi est une des sources essentielles de Wieland conteur. Le recueil se trouve à la base de *Dschinnistan*. Il fournit en outre à l'écrivain allemand l'occasion de protester contre des informations erronées sur sa personne¹⁷. La longue série des *Voyages imaginaires, visions et romans cabalistiques*¹⁸, bien que figurant sur les rayons de la bibliothèque de Wieland, n'est nommée nulle part. Il se peut pourtant qu'il y ait quelques rapports entre son acquisition et l'élaboration de la *Salamandre et la statue* ou de la *Pierre philosophale*, récits insérés dans *Dschinnistan* et traitant des

5. cf. plus haut, p. 291.

6. *ibid.*, 287.

7. *ibid.*, 289.

8. *ibid.*, 301.

9. *ibid.*, 304.

10. *ibid.*, 328.

11. *ibid.*, 523.

12. *ibid.*, 490.

13. XXXVI, 84.

14. cf. plus haut, p. 505.

15. Lettre à Léonard Meister, à Zurich, en date du 10 IX. 1787 (A. B., III, 376). La lettre renvoie à BR, 1778, août, 72; mars 1781, p. 86; mars 1782 « au commencement »; « janvier 1781, vol. 2 au commencement, etc... ».

16. cf. plus haut, p. 152 ss..

17. Lettre à Léonard Meister, de Zurich, en date du 10 IX. 1787 (A. B., III, 376) : « ... auch im vol. 37 des *Cabinets des fées*... ist eine magere und zum Theil unrichtige notice von dem Verfasser desselben [de *Don Silvio* dont il avait été question], ich weiss nicht von wem gegeben worden. »

18. cf. plus haut, p. 319.

questions de magie. La *Bibliothèque bleue* ne trouve qu'une mention dédaigneuse¹⁹. C'est à peine si les *Bibliothèques de campagne* étaient logées à meilleure enseigne. C'étaient des « assemblages de petits romans les plus connus et les plus estimés »²⁰. Wieland a su qu'il existait plusieurs recueils de ce genre et de ce nom²¹; il en possédait un dont un jour Schiller lui emprunte quelques volumes²².



L'atmosphère change, on y retrouve un souci plus ou moins grand de précision scientifique, quand on quitte ces collections et recueils pour certains autres dont quelques-uns sont de bons instruments de travail.

Voici les *Fabliaux et contes des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles* de Barbazan¹, les *Fabliaux et contes* de Le Grand d'Aussy, source de Wieland pour Marie de France², les *Annales poétiques* et le *Parnasse des dames*. Les deux derniers ouvrages ont fourni des textes de femmes poètes françaises ou des renseignements sur elles³. Parfois, Wieland a complété les données de l'un des recueils par celles de l'autre. En fait d'anthologies lyriques, il convient de noter encore, simplement à titre de mémoire, l'*Élite de poésies fugitives*, le recueil « connu »⁴ de Blin de Sainmore, et l'*Almanach des Muses*, supérieur à l'ouvrage correspondant allemand et modèle de bon goût⁵. La liste des collections d'œuvres poétiques sera terminée quand on aura encore rappelé le *Théâtre de la Foire*⁶ avec la pièce d'où Wieland a su tirer sa *Pandore*.

19. XXX, 10.

20. *Mél.*, II, 45.

21. *Mél.*, II, 45, 78 s., 100; *Hempel*, XXXVI, 36.

22. lettre de Schiller à Wieland, sans date, mais de l'époque du *Geisterseher*, donc vers 1787 (*Cottasches Morgenblatt*, 1855, p. 785).

1. cf. plus haut, p. 69, 290.

2. *ibid.*, 193, 290.

3. Les *Annales* pour Marguerite de Navarre, plus bas, p. 242 s.; pour les Dames des Roches, *ibid.*, 266 s.; pour Marie de Romieu, *ibid.*, 268. — Le *Parnasse* pour Marguerite de Navarre, *ibid.*, 241 s.; Louise Labé, *ibid.*, 255 s.; Pernette du Guillet, *ibid.*, 262; les Dames des Roches, *ibid.*, 266 s.; Marie de Romieu, *ibid.*, 268. Le *Parnasse* est encore la source d'un renseignement sur Malherbe, *ibid.*, 304.

4. XXXVI, 306.

5. XXXVIII, 166 (1773) et *T. M.*, 1773, I, 84.

6. cf. plus haut, p. 176 ss..

L'importance respective de l'érudition ou de la vulgarisation et des belles-lettres change quand on arrive aux *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*. Wieland dit brièvement ce qu'est ce recueil⁷ dont Contant d'Orville a assumé la publication d'après des matériaux de la bibliothèque du marquis Paulmy. La longue série de ces volumes a figuré parmi ses livres⁸. Le poète n'y a puisé que la matière — italienne — de *Clélie et Sinibalde*⁹. L'historien des croyances superstitieuses ou religieuses s'y est documenté sur Nicolas Flamel, le Procès de Béliar, le *Trésor de l'âme*¹⁰; l'historien littéraire, à part quelques minces apports sur diverses questions effleurées en passant¹¹, y a largement puisé pour ses pages sur Villehardouin et Joinville¹², et y est encore allé en parlant des femmes de lettres françaises¹³. L'idée de rédiger leurs biographies plus ou moins développées lui a du reste été inspirée par les *Mélanges*¹⁴. De là viennent encore des vues d'ensemble sur le théâtre de société et sur le roman en France¹⁵. En décrivant la vie mondaine française, Wieland reste encore redevable à Contant d'Orville-Paulmy¹⁶. Même en matière de géographie¹⁷ il y a trouvé des informations.

Le recueil offrait, en effet, une matière de grande variété¹⁸. La qualité des renseignements inspire confiance, et Wieland a raison en qualifiant Paulmy d'homme équitable et de bon sens¹⁹, en dépit de

7. XXXVI, 17 ss..

8. t. 1-70 (sauf le t. 12), Paris, 1779-1788; cat., n° 2.626-2.693.

9. cf. plus haut, p. 56 ss..

10. cf. la IX^e partie, chap. 2 du présent travail; puis Hempel, XXXII, 212.

11. Romans de Charlemagne, cf. plus haut, p. 288; *Roman de la Rose*, *ibid.*, 289; Godard de Beauchamps, *ibid.*, 328; histoire de la langue, *ibid.*, 490.

12. *ibid.*, 195-208.

13. XXXVI, 51.

14. XXXVI, 37, 51.

15. cf. plus haut, p. 329, 322 ss..

16. cf. la IX^e partie, chap. 3 du présent travail.

17. cf. plus haut, p. 582.

18. cf. la table des matières en tête du dernier volume de la collection : historiographie, histoire littéraire, histoire de la civilisation, théologie et jurisprudence, philosophie, sciences et arts, politique, grammaire, rhétorique, physique, histoire naturelle, médecine, chimie, alchimie, mathématiques, sciences militaires, architecture, arts mécaniques, géographie et histoire, le tout présenté dans un exposé tourné essentiellement vers le passé.

19. Hempel, XXXII, 212.

quelques restrictions sur le caractère hâtif de telle appréciation en matière littéraire²⁰. —

Encore un mot sur deux recueils qui relèvent de l'érudition pure. Ce sera un menu complément de la partie précédente de cet ouvrage. Les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* qui ont instruit Wieland helléniste, latiniste et anthropologue²¹, ont aussi apporté leur contribution à l'historien des lettres françaises; il leur doit l'essentiel de son étude sur Christine de Pisan²². Puis, il a consulté, l'occasion se présentant, les *Jugements des savants* de Baillet²³.

20. XXXVI, 26.

21. cf. plus haut, p. 564, 583 s.,

22. *ibid.*, 228 ss.,

23. *ibid.*, 562, note 1,

CHAPITRE II.

LES REVUES ET LES « CORRESPONDANCES ».

Il y a de la parenté entre des recueils tels que les *Mélanges* ou la *Bibliothèque des romans* et des revues comme le *Mercur de France* ou les *Annales* de Linguet. Le contenu de ces ouvrages se ressemble par la variété des matières offertes au public ; puis, ils s'adressent aux mêmes lecteurs cultivés. Ce qui caractérise les revues exclusivement, c'est le souci de l'actualité qu'elles suivent et dont elles reflètent les aspects.

Rien que le nom de la revue fondée et dirigée par Wieland fait penser à son équivalent de chez nous, le *Mercur de France*. F.-H. Jacobi suggéra le type et le titre du périodique projeté sérieusement dès 1772 : que Wieland, écrit-il, « entreprenne... un journal dans le genre du *Mercur de France* »¹. Aux termes de l'avertissement lancé par Wieland au mois de décembre de la même année, la désignation *Teutscher Merkur*, simple pis aller, devait en effet caractériser la nouvelle revue comme une sorte de réplique du périodique français. Sauf pour les énigmes et les logogryphes, le plan du *Mercur de France* inspirera celui du *Teutsche Merkur*².

Il y eut pourtant des hésitations sur le point jusqu'auquel cette ressemblance devait être poussée³. Mais le principe subsista. Les dérogations qu'il fallut y apporter furent dictées par les différences entre la vie en Allemagne et la vie en France⁴.

On ne saurait mieux caractériser le rapport entre les deux pu-

1. Wahl, 9, 39.

2. *ibid.*, 39.

3. *ibid.*, 40.

4. *ibid.*, où il est renvoyé à la *Vorrede* du *Merkur* (cf. Hempel, XXXVIII, 668).

blications que ne l'a fait M. H. Wahl dans son *Histoire du « Teutsche Merkur »*⁵.

« Il fallait supprimer tout ce qui faisait du *Mercure de France* un périodique publié dans une grande ville pour les gens du monde... Ainsi disparut la chronique mondaine avec ses promotions et nominations, mariages, baptêmes et morts, histoires galantes, réceptions aux académies, plaidoyers, sermons, arrêts. La rubrique des spectacles qui occupait une large place devint une sorte « d'éphémérides générales du théâtre allemand » qui devaient êtres publiées à intervalles variables. Les nouvelles politiques ne seraient que trimestrielles. De façon générale, les seize volumes du *Mercure de France* furent réduits au nombre de quatre livraisons, chacune de trois fascicules mensuels. L'as de rubrique spéciale consacrée aux arts : « nous possédons déjà des journaux qui comblent presque tous les vœux de l'amateur, voire du connaisseur... Seules, les œuvres d'art qui font époque et enrichissent le patrimoine national seront mentionnées, à l'occasion ».

Or, voici les différents domaines cultivés par le *Mercure de France* :

Pièces fugitives en vers et en prose, y compris l'énigme, le logogryphe et la chanson obligatoire.

Sciences et belles-lettres.

Nouvelles littéraires, extraits et annonces,

Nouvelles politiques.

Spectacles (Opéra comique), Comédie française, Comédie italienne, concert.

Anecdotes, événements...

Inventions et découvertes⁶.

Toutes ces matières, tous ces intérêts se retrouvent dans le *Teutsche Merkur* qui ajoute des traductions, des révisions de critiques et de jugements littéraires⁷, des « communications au public et d'autres curiosités relevant des lettres »⁸. Mais le périodique allemand ne daigne pas faire accueil aux énigmes et aux logogryphes; ce genre de divertissement sera remplacé par des problèmes touchant « à la philosophie de la vie »⁹. Ces différences sont de peu d'importance. Il y en

5. 40-42.

6. Reprod. d'après Wahl, 41 s..

7. Sur ce point, cf. Wahl, 64 s..

8. *ibid.*, 42.

9. Le changement d'attitude en 1775/1776 n'est que temporaire et d'une très courte durée; cf. *Hempel*, XXXVIII, 157 s. et Wahl, 91.

a une qui compte davantage : la vie des théâtres était le centre du *Mercur* ; la critique littéraire, celui du *Merkur*¹⁰. Néanmoins, la confrontation des plans du *Mercur* et du *Merkur* montre à l'évidence qu'il s'agit, de la part de la revue allemande, d'une « véritable imitation »¹¹.

Comme le dit encore M. Wahl, Wieland a remplacé le type du périodique littéraire allemand consacré, jusqu'au *Merkur*, exclusivement aux critiques et aux comptes rendus, par quelque chose de nouveau. Wieland a créé dans son pays la revue littéraire au sens moderne du mot. Et c'est sous le signe du *Mercur de France* que s'est placée cette innovation féconde¹².

En dépit du dédain que l'écrivain montre pour le périodique français¹³, celui-ci a eu une importance capitale. C'est tellement vrai que lors de la crise du *Merkur* en 1788, le directeur de la revue agonisante cherche à la raviver en s'inspirant une deuxième fois de la présentation de son vieux modèle français¹⁴. Ce sont là des points qui comptent grandement, et le peu d'emprunts que Wieland a faits au *Mercur* pour des questions et des renseignements de détail n'y changent rien¹⁵. Notons, pour finir, qu'une parcelle du passé de la revue française était présente aux yeux de Wieland sous la forme d'un exemplaire des *Affaires du temps*, annexe du *Mercur galant*, prédécesseur du *Mercur de France*¹⁶.

Les *Annales politiques et littéraires* de Linguet, très connues en Allemagne¹⁷, ont fourni le point de départ et la matière pour quelques pages sur leur auteur¹⁸. L'attitude désinvolte et méprisante de l'hom-

10. Wahl, 42.

11. « direkte Nachbildung », Wahl, 42.

12. *ibid.*, 42 ; cf. aussi p. 46 s., 83.

13. XXXVIII, 668 : le *Mercur de France* « ... dem Alles willkommen sein muss, was man ihm zuwirft... ».

14. Wahl, 175.

15. La vogue des sciences, *pus haut*, p. 5 ; sur les arts, *ibid.*, 10 ; sur Voltaire, *ibid.*, 376 ; sur les lettres allemandes en France, *ibid.*, 502, 523 ; musique, *ibid.*, 540 ; l'éloge de Montausier, *ibid.*, 572 ; mentionnons aussi que La Harpe, rédacteur du *Mercur de France*, collaborait au *Merkur de Wieland* (Wahl, 17, 118).

16. *Affaires du temps*, Paris, 1688 : *cat.*, n° 940 ; cf. Barbier, *Anonymes*, I, 76 c et *Hatin*, *Bibliographie*, 24.

17. T. Klein, dans *Stud. z. vgl. Lit.-Gesch.*, IV, 138 s.,

18. cf. plus haut, p. 275 ss.,

me en face des phénomènes intellectuels étrangers¹⁹ a frappé et indigné Wieland. En la personne de Linguet, zéléteur de l'absolutisme et de la religion, adversaire de Voltaire²⁰, les *Annales* ont montré à Wieland un aspect curieux de l'esprit français. Mais il n'y a pas lieu d'admettre que ce théoricien du despotisme ait incité Wieland à écrire *Schah Lolo* et les pages sur le *Droit divin des autorités*²¹.

L'apport des autres revues est encore plus mince que celui du *Mercur* et des *Annales*, au point qu'il faut se demander si le contact avec elles n'a pas été des plus intermittents et des plus superficiels. Les *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle sont citées d'après Bullart²². Le *Journal étranger* et l'*Année littéraire* ne sont mentionnés que lorsque Wieland est personnellement en question²³. Le *Journal encyclopédique* n'est guère logé à meilleure enseigne²⁴; mais la *Gazette des Deux-Ponts* semble avoir été suivie de plus près²⁵. On trouve aussi un périodique de vulgarisation bien fait; c'est le *Journal de lecture*²⁶, rédigé surtout pour des étrangers²⁷. Les *Cahiers de lecture*²⁸ représentent de façon directe l'influence française en Allemagne; c'est, en effet, une revue mensuelle destinée aux dames et écrite en français, mais publiée en Allemagne par des Allemands²⁹.



Les « correspondances » représentent une sorte de revue confidentielle écrite. Il a déjà été question¹ de celle qu'ébauchait Viljoison pour Charles-Auguste. Les *Mémoires secrets* ou, pour employer le terme du *Merkur*, le *Journal d'un observateur* de Bachaumont, n'ont été

19. *ibid.*, 279 ss.

20. *ibid.*, 375, note 30.

21. *ibid.*, 392.

22. XXXV, 372; cf. plus haut, p. 572.

23. *ibid.*, 523.

24. *ibid.*, 524 et XL, 815, récit d'une guérison miraculeuse.

25. cf. la note de Düntzer, XXXVIII, 530.

26. XX, 26.

27. Iote, 49 et Hatlin, *Bibliographie*, 51; ce *Journal de lecture* n'est pas identique avec celui qui figure au *cat.*, n° 2.400-2.407 (années 1782-1783); cf. Schärer, *M. Grimm*, 433.

28. Années 1784-1793, I, au *cat.*, n° 2.356-2.383; cf. aussi XXXIV, 13.

29. Chez Ettinger, à Gotha; cf. *Aka A*, I, XV, 85.

1, cf. plus haut, p. 563.

connus de Wieland que sous leur forme imprimée — s'il les a connus et si c'est lui qui en a tiré un article sur les derniers jours de Voltaire². D'autre part, il est certain qu'il a pu profiter de la *Correspondance* de Grimm et de Meister. Fait caractéristique : les données sur lesquelles s'appuie cette affirmation sont minces et relèvent presque exclusivement du domaine des déductions. Aussi n'arrive-t-on qu'à des conclusions tout à fait générales.

Dès 1754, la duchesse Louise-Dorothée de Gotha³ était abonnée à la *Correspondance* et profitait ainsi, avec les siens, bien entendu, de nombreux inédits français. *Jacques le Fataliste* était par exemple du nombre et fut prêté à Wieland par le prince Auguste de Gotha, son ami et fervent admirateur⁴. Probablement, le poète a connu par la même voie le *Rêve de Dalember*⁵. Wieland dit d'ailleurs que toute la famille de Gotha était pleine de bienveillance pour lui⁶, et fait en particulier l'éloge du prince Auguste qui l'a obligé de bien des façons⁷. On peut donc légitimement supposer que le geste qui fit connaître à Wieland le roman de Diderot se soit réitéré pour d'autres communications⁸.

Puis, à partir d'un certain moment qui se situe probablement après 1780⁹, Charles-Auguste de Weimar recevait également les précieuses lettres de Paris¹⁰. On sait que Goethe en eut communication¹¹. Aucun témoignage ne parle de Wieland ; mais l'ancien précepteur du

2. *ibid.*, 370 ss.

3. Rubensohn, 9.

4. Lettre de Mile Göchhausen à Merck, du 26 IV. 1780 (*Merckbriefe*, I, 242-243).

5. lettres du prince Aug. de Gotha à Wieland, du 7 V. 1789 (*L D*, VII, 44) et du 24 IX. 1789 (*L D*, VII, 48).

6. Lettre à Merck, 16 IV. 1777 ; *ibid.*, 106.

7. Lettre à Merck, 11 II. 1782, *Merckbriefe*, II, 197 ; cf. aussi toute la correspondance de Wieland et du prince à la bibliothèque d'État, à Dresde.

8. En tout cas, le prince a communiqué parfois à Wieland des renseignements tirés de la *Correspondance* ; cf. lettre du prince à Wieland, en date du 13 V. 1781, *L D*, VII, 6 : « Der Druck der neuen Ausgabe des Raynal ist zwar französischer Seits sehr verhindert worden, allein Herr v. Grimm schreibt, dass dieses Werk in Paris anlangt (sic) sey, und wir sind in der frohen Erwartung unseres Exemplars. »

9. En 1780, c'est le prince de Gotha, non pas Charles-Auguste qui prête *Jacques le fataliste* ; cf. note 4.

10. Rubensohn, 9.

11. Goethe, *Jub.-Ausg.*, XXXVII, 101.

duc, l'ami de toujours de la duchesse douairière, a également dû jouir de cette faveur.

Pourtant, il n'a guère dû passer dans son œuvre un renseignement venu de Paris par cette voie. Ce que l'on sait sur *Jacques le Fataliste* lu en manuscrit est connu par l'indiscrétion d'une tierce personne. Wieland ne parle jamais de la *Correspondance*. Le fait s'explique aisément. La plus sévère discrétion était recommandée par Grimm à ses abonnés¹². Ils ont passé la consigne à Wieland¹³ qui l'a loyalement et scrupuleusement respectée...

12. Rubensohn, 11.

13. On le sait du moins pour Goethe; Koch, 219 : « Selbst einem Goethe wurde seiner Zeit der Einblick in die Korrespondenz Grimms keineswegs leicht gemacht.

CHAPITRE III.

UN JOURNAL : LE « JOURNAL DE PARIS ».

Un seul journal existait en France depuis 1777 : c'était le *Journal de Paris*¹. Wieland y était abonné de 1780 à 1792, probablement sans interruption, bien que le catalogue de sa bibliothèque ne mentionne aucun volume pour 1789².

L'écrivain en a tiré en assez grand nombre des renseignements d'ordre littéraire³. Le *Journal* le tient, avec le *Mercur de France*⁴, au courant de la vie des théâtres à Paris⁵. Il lui a montré, par un exemple, les intrigues des gens de lettres de la capitale française⁶. D'autres domaines — celui des sciences et de leurs progrès, pour en citer un — sont également cultivés par le périodique. Le hasard a voulu que ce soit là que le *Journal de Paris* a dépassé chez Wieland le rôle d'un simple instrument d'information pour devenir la source d'une longue

1. cf. Lanson, *Bibliogr.*, n° 8484.

2. *cat.*, n° 2.024-2.048; années 1780-1787 en 17 vol.; 1788, t. I et II; 1790-1792, 7 vol..

3. Annonce d'une édit. de Marie de France (*Hempel*, XXXVI, 56), d'apr. *JdP*, 1781, p. 440;

annonce d'une édit. de Parny chez Hardouin (*Hempel*, XXXVI, 55), d'apr. *JdP*, 1781, p. 3, 147;

notice sur Dorat (de Wieland ?) (*T. M.*, 1780, III, 62-69) d'apr. *JdP*, 1780, n° 153; cf. Seuffert, *Proleg.*, V, n° 647;

Wieland fait allusion au *JdP* au sujet de Rousseau (XXXII, 95);

allusion à *Figaro*, probabl. d'apr. *JdP*; cf. plus haut, p. 227;

le journal le tient au courant de la publication de la *Bibliothèque des dames* (lettre à Reich, vers le 20 VI. 1785, *Arch.* Goethe-Schiller, fonds Wieland, 71, 36; cf. plus haut, p. 592);

Wieland parle d'un compte rendu que le *JdP* fait de la *Morale naturelle* de Meister (XXXII, 152).

4. cf. plus haut, p. 602 ss..

5. *ibid.*, 330.

6. *ibid.*, 515 ss..

série de pages sur l'aéronautique — source exploitée jusqu'à ses dernières possibilités.

La place que prendra l'analyse de cet exposé peut paraître disproportionnée. Mais que d'abord l'intérêt du sujet serve d'excuse. Et puis, après que certaine manière de Wieland historien des lettres, conteur, poète⁷ a été mise en lumière, les pages suivantes montreront comment travaillait parfois Wieland journaliste. Enfin, il faudra noter les réactions de l'Allemand et du philosophe.



C'est dès 1783 que le *Merkur* consacre de longues pages aux tentatives aéronautiques faites en France¹. Plus tard, en 1797², l'auteur complétera son exposé³. En outre, il ne pourra s'empêcher de parler assez souvent de ce sujet dans des lettres.

Les deux études⁴ du *Merkur* ont pour source presque exclusive le *Journal de Paris*⁵. La première, l'*Aéropétomanie*, frappe par son titre pédant qui veut ridiculiser⁶. Il y est question tout d'abord de l'enthousiasme provoqué à Paris par les montgolfières; Wieland se moque quelque peu de « M. Gudin de la Brenellerie, Académicien de Marseille », entraîné un peu loin, au gré du *Merkur*, par la fougue poétique⁷. Pourtant, il est reconnu que l'ascension du ballon des frères Montgolfier est un fait extraordinaire. En compagnie d'un coq, d'un mouton et d'un canard, l'un des frères a fait un voyage d'un quart de lieue.

Après cet exorde, le récit revient en arrière et relate des faits antérieurs à ce premier vol exécuté à Paris : ce sont les expériences que les deux industriels d'Annonay font avec un ballon à air chaud

7. cf. les recherches de sources sur *Christine de Pisan*, *Dschinnistan* et *Gyron*.

1. *T. M.*, 1783, IV, 69-96; 1784, I, 69-96, 140-170; *Hempel*, XXXV, 123-176.

2. cf. la note XXXV, 144.

3. *ibid.*, 176-192.

4. Il ne sera pas question, ici, des remarques faites incidemment sur la langue française et le caractère national français. Elles ont trouvé resp. trouveront leur place ailleurs.

5. Pour les détails cf. *Aka A.* I, XV, 4 ss..

6. XXXV, 145 s.; *Aka*, l. c. 8, 14-20.

7. XXXV, 123.

en s'inspirant des recherches de sir Robert Boyle sur la pesanteur de l'air⁸ ; puis, c'est l'entrée en scène de Faujas de Saint-Fond, des frères Robert, de Charles et d'Argand ; ces hommes remplacent l'air chaud par « l'air inflammable », et enduisent le taffetas dont ils se servent, d'une couche de « gomme élastique »⁹. Sans convier les premiers inventeurs, ils organisent au Champ-de-Mars une ascension de leur aérostat à eux. Elle a lieu le 27 août 1783, devant une foule où se trouvent maints sceptiques, voire certains représentants malveillants de la gent des physiciens. En dépit d'un accroc survenu le 25, le ballon s'élève au jour fixé¹⁰ et atteint une altitude de 2710 pieds¹¹. Après trois quarts d'heure, il atterrit à Gonesse. A l'enveloppe du ballon, on constate une ouverture par laquelle le gaz s'était échappé et qui était due à une explosion. Détail qui a frappé les spectateurs : Charles et les frères Robert ont tenu à l'écart Faujas et celui des frères Montgolfier qui était présent au Champ-de-Mars. La mésentente éclate bientôt publiquement. Au numéro 257 du *Journal de Paris*, les frères Robert déclarent que¹² Faujas de Saint-Fond ne s'est occupé que du côté financier, mais n'a eu aucune part à la préparation technique de l'ascension. Quant à l'explosion du ballon, la responsabilité en incombe à ceux qui s'étaient opposés à l'intention première qui était de retenir l'aérostat rattaché au sol. Faujas répond, bien entendu, dans un des numéros suivants du *Journal de Paris* — c'est le numéro 261 —, proclame qu'il n'a agi que pour servir la gloire des Montgolfier, rejette la responsabilité de l'explosion sur Charles et les Robert¹³, souligne ce que l'exclusion de Montgolfier a eu de choquant et précise sa part à la préparation financière et technique de la tentative. L'accident arrivé au ballon était dû aux frères Robert.

La querelle se prolonge pendant quelques jours qui sont mis à profit par certaines gens : M. Le Noir, un marchand d'estampes,

8. *ibid.*, 124.

9. *ibid.*, 125.

10. *ibid.*, 126.

11. Wieland aurait dû écrire « Klafter », le terme français étant « toise » ; en outre, il n'a pas vu que le *JdP* exprime une possibilité, nullement une réalité en fixant l'altitude atteinte par le ballon, à 2.710 toises : « S'il n'eût point crevé ni perdu de son gaz, il se seroit élevé à la hauteur de 2.710 toises » (*Aka*, I. c. 5).

12. XXXV, 127.

13. *ibid.*, 128.

M. Rouland, démonstrateur de physique expérimentale à l'Université de Paris¹⁴, M. Pilâtre de Rozier qui fait de la publicité pour une gravure commémorative — Wieland la décrit¹⁵ — dont la vente doit couvrir les frais d'une machine de forme nouvelle. Pilâtre de Rozier s'en servira pour une ascension, le ballon devant rester, cependant, captif. Le célèbre baron de Beaumanoir fait de son côté des expériences¹⁶ ; son ballon s'échappe dans la direction de Neuilly et disparaît à tout jamais. Puis, autre petit aspect commercial de cette affaire, Blondy, « Portier de la Cour au Cul-de-Sac de Rouen », vend des modèles réduits de ballons avec le gaz nécessaire pour les remplir : il sait profiter de l'engouement du public.

Les adversaires de Charles organisent, entre temps, une nouvelle expérience ; l'un des Montgolfier la fera en personne¹⁷, à Versailles. Pour soulever la machine, décrite avec détail par Wieland, on brûlera de la paille humide ; le ballon capable de soulever 1,200 livres, est lâché dans la première cour de Versailles, le 19 septembre. Il emporte un mouton, un canard, un coq et un baromètre, et vole pendant vingt-sept secondes¹⁸ pour atterrir à Vaucresson avec quelques avaries, mais sans que sa charge ait souffert. L'altitude atteinte est d'environ 290 toises, d'après les observations de MM. Jeaurat et Le Gentil.

Et voilà que naissent des discussions sur la supériorité du ballon de Charles et du ballon des Montgolfier¹⁹. L'échec relatif de la montgolfière encourage Charles et les frères Robert²⁰ ; et comme la querelle des jansénistes et des molinistes et celle des piccinistes et des gluckistes sont apaisées, il y aura sans doute à Paris un parti montgolfiériste et un parti robertiste. Toujours est-il que les partisans des Montgolfier attaquent leurs adversaires en les ridiculisant sur les théâtres des boulevards²¹ : les « grands Danseurs du Roi » jouent *le Naufrage d'Arlequin Pilote du Vaisseau volant* et *Guillot Physicien* ; à l'« Ambigu comique », on donne *Gilles et Crispin mécaniciens*, ou *l'Aérostatimanie*. —

Toute cette agitation fait renaître l'espoir que le dirigeable an-

14. *ibid.*, 129.

15. *ibid.*, 130.

16. *ibid.*, 131.

17. *ibid.*, 132.

18. *ibid.*, 133.

19. *ibid.*, 134.

20. *ibid.*, 135.

21. *ibid.*, 136.

noncé depuis si longtemps par Blanchard deviendra enfin une réalité²². Gudin de la Brenellerie exhorte Charles et les Robert à munir leur ballon de rames ou de voiles²³; qu'ils se hâtent, afin que nul Anglais audacieux ne leur dérobe leur invention.

Blanchard entre en scène, à ce moment, du moins avec une déclaration publiée par la presse : il fera une ascension en dirigeable. Mais depuis, la réalisation de la promesse s'est toujours fait attendre²⁴.

Les frères Montgolfier sont plus modestes : leurs machines ne doivent encore servir qu'à soulever plus facilement de grandes masses et à faire des observations atmosphériques. M. de Parcieux a fait des calculs dans cet ordre d'idées ; mais ils n'ont pas été favorables à l'expérience du 19 septembre... Wieland ne veut pas émettre d'opinion sur l'avenir de cette invention : il se tient sur la réserve comme l'a fait Benjamin Franklin²⁵.

À la fin de ce premier article, l'auteur ne se fait pas faute de mentionner de petits détails amusants en marge de ces tentatives aéronautiques : il y a des ballons qui portent des transparents pendant une fête de nuit chez le duc de Crillon-Mahon ; on invente des « coiffures et autres colifichets à la Montgolfier » ; enfin, c'est la prétendue histoire d'un malade traité avec une seringue qui contenait de l'hydrogène²⁶... traits qui sont bien dans le ton ironique de ces pages tout entières. —

Le second article révèle une attitude plus sereine. Le titre — *Les aéronautes* — n'a plus cette allure de persiflage qui caractérise l'*Aéropétomanie*. Le premier alinéa confirme cette impression ; il va jusqu'à faire une sorte d'amende honorable à Gudin de la Brenellerie, s'excuse de l'emploi que les pages précédentes ont fait du terme d'« aéropétomanie » en particulier, et du « sel comique » en général ; il reconnaît que les expériences françaises sont chose sérieuse. Wieland ne voudrait pas se trouver mêlé à la troupe des sceptiques à outrance qui s'obstinent dans leur attitude négative, moins en Angleterre qu'en Allemagne même ; il estime, au contraire, que l'enthousiasme dont

22. Wieland se rapporte au *J. de P.*, du 28 VIII. 1781, p. 966 ss.,

23. XXXV, 137.

24. *ibid.*, 138.

25. *ibid.*, 139, d'après la *Hamburger Zeitung* (cf. *Aka A*, I, XV, 7).

26. XXXV, 139, note, 140 s.,

les Français ont fait preuve dans l'affaire des aérostats est un trait louable de leur caractère national¹. Si l'oncle avec sa charge d'air inflammable dans le corps et s'envolant par une fenêtre était un spectacle amusant pour les Parisiens, les exploits de Charles, s'élevant à plus de quinze cents toises et faisant un voyage aérien de deux heures, sont un fait sérieux qui intéresse l'humanité tout entière; il y a là une invention due à la réflexion, nullement au hasard, et supérieure à toutes celles que l'on a faites depuis des milliers d'années. Et Wieland, sans préciser pourtant à quoi il s'attend de la part des nouveaux engins, exprime la confiance avec laquelle il suit le développement de l'aéronautique².

Puis il revient à l'exposé des faits qui se sont déroulés en France. Il rappelle le vol exécuté par la montgolfière, le 19 septembre 1783, et en arrive à la rivalité et à la polémique qui ont éclaté entre les partisans des Montgolfier et ceux de Charles. Wieland loue Charles d'avoir pris l'expérience d'Annonay pour point de départ, d'avoir réfléchi au problème qu'elle posait et d'avoir apporté des solutions nouvelles, tant théoriques que pratiques; en d'autres termes, Charles n'a rien volé à Montgolfier, et la charlière n'est pas la montgolfière³. Wieland veut bien admettre que Montgolfier soit étranger aux intrigues montées contre son rival; mais il souligne un passage du *Journal de Paris*⁴ où une lettre écrite soit par le papetier d'Annonay, soit par un de ses amis, conteste tout avenir au ballon imaginé par Charles: le procédé au gaz est trop coûteux; la première tentative n'aurait pas de suite⁵.

Charles promet de répondre tout simplement par des faits. Dans la maison et dans le jardin de M. Réveillon, Montgolfier, aidé de Pilâtre de Rozier, travaille de son côté au perfectionnement de son invention à lui; la nouvelle machine est décrite par Faujas de Saint-Fond, le 20 octobre. Il a soin de souligner que les frais en incombent exclusivement au constructeur, alors que Charles s'est adressé à des souscripteurs. Ce regard d'envie jeté sur Charles amène Wieland à parler de l'attitude que le parti des Montgolfier a eue jusqu'au 1^{er} décembre⁶.

1. *ibid.*, 145 s..

2. *ibid.*, 147.

3: J'emploie ces deux termes bien qu'ils ne se trouvent pas chez Wieland.

4. n° 268 (indiqué par Wieland).

5. XXXV, 148.

6. Jour où Charles fit une ascension pleinement réussie; cf. XXXV, 157.

à l'égard de son concurrent, et sur les intrigues et mesquineries qui se manifestent dans l'entourage des Montgolfier⁷.

Il est donc question d'une estampe qui représente et exalte les deux Montgolfier, tandis qu'elle n'a pour Charles qu'une mention dédaigneuse. Wieland revient encore à la farce de l'oncle gonflé d'air inflammable, et croit pouvoir y retrouver la main des montgolfiéristes ; en effet, la pièce est dirigée contre l'idée qu'avait Charles de faire des essais de véritable aéronautique, alors que les Montgolfier repoussaient encore tous les projets de ce genre et voulaient se borner à soulever de lourdes charges ou à faire des ascensions aux fins d'observations scientifiques : au moins sur ce dernier point, Montgolfier tendait à précéder Charles⁸ ; et Faujas informe le public que Pilâtre de Rozier a fait six ascensions en montgolfière captive, entre le 15 et le 20 octobre, soit seul, soit en compagnie de Giroud de la Villette et du marquis d'Arlandes. A ces occasions, Pilâtre a fait preuve d'une telle habileté, qu'il est appelé à présider à l'expérience du 21 novembre au château de la Muette, devant le dauphin et sa cour. Il fait une ascension avec le marquis d'Arlandes⁹, réussit à survoler Paris en manœuvrant habilement, et atterrit en rase campagne après un vol de vingt à vingt-cinq minutes qui l'a transporté à environ cinq mille toises de son point de départ. Procès-verbal de l'heureux exploit est dressé et signé par les ducs de Polignac et de Guines, par les comtes de Polastron et de Vaudrenil, par M. de Hunaud, par le célèbre Benjamin Franklin et par trois membres de l'Académie des Sciences, à savoir MM. Faujas de Saint-Fond, Delisle et Leroy¹⁰.

C'est ensuite l'exécution du marquis d'Arlandes qui avait voulu injustement s'attribuer dans cette expérience un rôle important ; le passage est fondé sur des déclarations de Montgolfier qui sont peu flatteuses pour le gentilhomme et précisent que Pilâtre était le vrai héros de l'exploit. Wieland souligne aussi la différence qu'il y a entre l'agitation et la mesquinerie du parti montgolfiériste et le calme de Charles ; il a pourtant soin de ne pas confondre Montgolfier et Pilâtre de Rozier avec le clan de leurs partisans, dont « l'excellent M. Giroud de la Villette » trouve une mention particulière, amusée et sans fiel¹¹.

7. XXXV, 149.

8. *ibid.*, 150.

9. *ibid.*, 151.

10. *ibid.*, 152.

11. *ibid.*, 153-156.

Après cette digression sur les côtés trop humains d'une entreprise glorieuse, Wieland revient à l'essentiel. Lequel des deux partis, se demande-t-il, a obtenu jusqu'à présent les résultats les plus importants ? C'est Charles et Robert, par leur ascension du 1^{er} décembre, aux Tuileries. Charles a eu le geste élégant d'y rendre hommage à Montgolfier précurseur. Puis c'est, d'après le récit de Charles, l'exposé du voyage aérien¹² qui comporte une escale à Nesle où Charles dépose son compagnon. Les ducs de Chartres et Fitz-James, et Farrer, un Anglais, signent le compte rendu de Charles qui repart seul, s'élève à 1.524 toises d'altitude, voit le thermomètre tomber de 7 degrés et demi au-dessus de zéro à 5 degrés au-dessous et atterrit à La Tour-du-Lay, après un trajet qui a duré trente-cinq minutes. Wieland mentionne à cette occasion les pages enthousiastes qu'un certain Pivan de la Forest, de Pontoise, a adressées au *Journal de Paris*, et avoue qu'il comprend fort bien la joie éprouvée par ce correspondant d'occasion¹³. L'Allemand rend un hommage sincère et enthousiaste au courage, au talent et aux connaissances des aéronautes qui ont dépassé d'un bond prodigieux les essais faits en 1781 par Cavallo avec ses bulles de savon remplies de gaz¹⁴. La navigation aérienne est pour Wieland la plus grande invention depuis la navigation sur l'eau¹⁵, et Charles mérite par son caractère de l'avoir faite.

Le *Mercur* reproduit le récit que Charles a fait de sa deuxième ascension et souligne le calme absolu avec lequel le savant s'est observé lui-même. Wieland ne manque pas non plus de communiquer à ses lecteurs la page vraiment belle où Charles évoque son vol à 1.700 toises d'altitude dans le crépuscule ; le passage où l'aéronaute entrevoit la possibilité du vol dirigé n'est pas omis, pas plus que l'affirmation de pouvoir tenir l'air environ vingt-quatre heures¹⁶.

A juste titre, Wieland trouve opportun de comparer le système aérostatique des Montgolfier avec celui de Charles et de montrer toute la supériorité de l'emploi du gaz¹⁷. Seules, des raisons d'ordre psychologique ont pu amener certaines gens à rester partisans de l'air chaud, après les expériences du 21 novembre et du 1^{er} décembre.

12. *ibid.*, 157-158.

13. *ibid.*, 159.

14. Sur les sources relat. à cette expérience, cf. *Aka A.* I, XV. 15 s.,

15. XXXV. 160.

16. *ibid.*, 161-164.

17. *ibid.*, 165.

Le procédé de Charles est simple et sûr, contrairement à celui de son rival, comme Wieland l'expose en s'inspirant de Saussures¹⁸. L'unique danger que comporte cette technique, est celui de l'explosion : mais on peut y parer par un jeu de soupapes. Il n'en reste pas moins que la perte de gaz ainsi que la perte de lest sont de graves inconvénients auxquels il faut absolument chercher à remédier. Un certain M. Lapostolle, d'Amiens, a fait espérer la fabrication d'un tissu qui empêcherait au moins les fuites de gaz à travers l'enveloppe du ballon¹⁹. Lapostolle a d'ailleurs déjà trouvé un procédé pour tirer à bon compte un gaz léger de la houille. —

Le problème qui reste à résoudre est donc essentiellement le problème du ballon dirigeable. Wieland mentionne les essais faits dans ce sens par Vallet avec « certaines ailes élastiques », mais réserve son jugement jusqu'à plus ample information²⁰.

Les dernières pages qu'il consacre en 1784 à l'aéronautique relatent l'aventureuse tentative ou, selon lui, la pseudo-tentative d'un vol de Lyon à Paris. Une montgolfière devait y servir. Le *Mercur* en parle pour mettre en lumière la supériorité du système de Charles et l'infériorité de celui des Montgolfier.

L'aéronef, baptisé le *Flesselles*, d'après l'intendant du roi à Lyon, devait être conduit par Pilâtre de Rozier et transporter huit personnes et environ cent cinquante quintaux de marchandises... Lyon est en émoi²¹, Paris reste plus calme et assez sceptique — sceptique au point que personne ne veut s'associer à un pari où d'un côté sont engagés vingt-cinq louis d'or²² et de l'autre, « la gloire et la vie de MM. Montgolfier et Pilâtre ». — Cependant, à Lyon, le ballon est en partie détruit par le feu²³ ; on le répare rapidement ; mais le grand voyage ne sera pas exécuté et tout se bornera à une petite ascension qui portera le ballon à cinq cents toises d'altitude et lui permettra d'atterrir à peu de distance de son point de départ. Dans sa nacelle se trouvaient sept personnes²⁴.

Quelle est la raison qui a empêché la machine de prendre son vol

18. *ibid.*, 165-166.

19. *ibid.*, 167.

20. *ibid.*, 168-169.

21. *ibid.*, 169.

22. *ibid.*, 170.

23. *ibid.*, 171.

24. Dont Wieland indique les noms ; *ibid.*, 172-173.

pour Paris ? Il y a une version officielle ²⁵ qui sauve la face des Montgolfier et de Pilâtre de Rozier ; et il y a tout simplement, d'après Wieland qui a raison, la faillite du procédé technique à l'air chaud ²⁶.

Wieland publiciste ne reprendra le sujet de l'aéronautique qu'en 1797 ; en 1784, il s'arrête à un moment où la supériorité du ballon à gaz lui semble indiscutablement démontrée ; ce moment marque la fin de la première étape brève, mais décisive, que connaît la navigation aérienne.

Malgré le silence du *Mercur*, son directeur continue à se préoccuper de l'aéronautique. Cet intérêt se reflète dans de brefs passages de telle œuvre et tel article, et avant tout dans la correspondance.

Le premier groupe ¹ de ces mentions est sans importance ; le deuxième, par contre, bien que n'apportant rien d'essentiellement nouveau, met certains points dans une lumière plus forte.

Ainsi, une lettre parle d'expériences auxquelles s'est livré Charles-Auguste avec un petit ballon dans la maison de sa mère ² ; ailleurs ³, Wieland apparaît plein de méfiance à l'égard du procédé technique de Montgolfier : le voyage de Lyon à Paris est voué à un échec presque certain ; l'avenir appartient à Charles dont il a « pris le parti, corps et âme ». Son de cloche semblable dans des pages adressées à Merck ⁴ ; elles parlent avec quelque commisération de la « brève petite promenade péniblement achevée » par le marquis d'Arlandes et par Faujas de Saint-Fond, caractérisent sans fard ni réticence la cabale montée par Montgolfier contre son rival et soulignent la nécessité de trouver un gaz plus sûr que l'air chaud de Montgolfier et aussi moins coûteux que « l'air inflammable » de Charles. Une année plus tard ⁵, Wieland envisage déjà avec un certain optimisme le problème du dirigeable.

Mais tous ces détails ne sont pas l'essentiel ; l'écrivain le voit ailleurs, sur un autre plan. Pour Wieland, le succès de l'aéronautique

25. *ibid.*, 172.

26. *ibid.*, 176.

1. Poésie adressée à Anne-Amélie pour le 1^{er} I. 1784, dans Franzos, *Deutsche Dichtung*, VIII, 1890, p. 254 ; T. M., 1784, II, 172, 174 ; Hempel, XII, 191 ; XXXIII, 164, 235.

2. Wieland à Merck, le 4 II. 1784, *Merckbriefe*, II, 233 ss.

3. Lettre à Archenholz, du 1^{er} II. 1784, *Cottasches Morgenblatt*, 1828, 411.

4. 5 I. 1784, *Merckbr.*, II, 228 ss.

5. Lettre à Merck, du 3 I. 1785, *ibid.*, 434.

est une « conquête philosophique »⁶, c'est-à-dire un triomphe de l'esprit scientifique. Il est convaincu que cette invention est infiniment plus lourde de conséquences que ne le pensent les maîtres du monde, les « Monsignori »⁷. « A moins de me tromper du tout au tout, écrit-il, ou à moins que les philosophes, eux aussi, ne soient d'une cécité extraordinaire et persistante, le monde leur appartiendra entièrement, d'ici cent ans. Quiconque s'est rendu maître de la nature et de la technique⁸, ne peut pas ne pas se rendre maître des hommes ». —



Derrière Wieland journaliste apparaît Wieland politique et penseur. C'est un éloge et une recommandation. Puis, il faut souligner que si l'écrivain se laisse parfois aller à l'impulsion d'un moment d'humeur, il ne croit pas déchoir en rectifiant lui-même les erreurs qu'il a pu faire naître dans l'esprit de ses lecteurs. Il a le souci de l'information aussi exacte que possible. Intelligence et bonne foi, ne sont-ce pas des qualités primordiales du bon journaliste, qualités sans lesquelles le souci de l'actualité est une curiosité vaine, à moins qu'elle ne devienne un défaut malfaisant ?

6. *ibid.*, 228.

7. Le clergé ?

8. Je rends ainsi le « Kunst » du texte allemand. — Sur d'autres progrès techniques et scientifiques relatés par Wieland d'après le *J. d. P.*, cf. XXXV, 176; XXXIII, 235, la baguette du sourcier (voir *Aka A*, I, XV, 17); XXXIII, 235, marcher sur l'eau (voir *Aka l. c.* 28).

CHAPITRE IV.

INFORMATIONS ÉPISTOLAIRES ET ORALES.

Les lignes suivantes n'ont pas la prétention de découvrir des sources d'où Wieland ait pu tirer des renseignements précis. Il s'agit plutôt de montrer, sur une échelle très modeste, quelques-uns des canaux par lesquels des choses de France, autrement que par le livre, la revue, le journal, sont arrivées à être connues en Allemagne. Ce qui est en question, ce sont des moyens d'information, ce ne sont pas des informations mêmes. Que ce bref exposé soit considéré moins comme une contribution à l'étude de l'œuvre wielandienne que comme un apport — très mince — à l'histoire de l'expansion spirituelle française au XVIII^e siècle.

Je n'ai guère trouvé trace d'une correspondance échangée entre Wieland et un Français, de 1772 à 1789. En tout cas il n'y a pas de correspondance qui ait eu la moindre portée. Il y a eu les lettres banales de Villoison à Wieland¹. Treuttel, le libraire de Strasbourg, écrit quelques pages, rédigées tantôt en français, tantôt en allemand et qui se rapportent à des envois de livres ; parfois, très rarement, elles contiennent une petite donnée d'une nature différente². Mercier adresse à Wieland, directeur du *Merkur*, une lettre où il se défend contre des insinuations lancées par un journaliste français dans un périodique allemand³. Et je crois bien que c'est tout.

A ces lettres de Français on aura beau ajouter des pages écrites

1. cf. plus haut, p. 563.

2. Lettre du 27 X. 1785 (*L. D.* V, 85) : « Depuis que nous voyons ici journellement des miracles magnétiques en nombre, il paroît que les antagonistes perdent leur procès ».

3. Wieland fait un peu la grimace, mais défère, par solidarité professionnelle, au désir du confrère d'outre-Rhin ; la lettre de Mercier se trouve au *T. M.*, 1784, 277-282.

de Paris par « l'aimable et bon » Knebel qui accompagna Charles-Auguste en 1774⁴, et celles, tout hypothétiques, que Sophie La Roche, séjournant à Paris en 1785⁵, a pu écrire en anticipant sur son futur *Journal d'un voyage à travers la France* — l'ensemble de ces informations par voie épistolaire ne compte vraiment pas.

Il faut attribuer une plus grande importance — ce qui ne veut pas dire : une grande importance — à des conversations, à des échanges de vues entre Wieland et des Allemands ayant voyagé en France, et des Français voyageant en Allemagne. Nous n'en connaissons que quelques-uns. Mais certains noms sont représentatifs.

Il faut sans doute nommer Knebel en premier lieu. Knebel est encore absent que Wieland prévoit déjà les conversations qu'ils vont avoir⁶. Revenu de Paris, le voyageur pouvait, en effet, faire des relations fort instructives. N'avait-il pas assisté à une séance de l'Académie, été à Versailles, à la cour, vu de futurs révolutionnaires ? N'avait-il pas été présenté à Dorat et à Cacault ? Puis, il avait fait la connaissance de Diderot, de Wille, d'Ansse de Villoison auxquels il faut probablement ajouter Grimm et Junker. Charles-Auguste pouvait daigner compléter ces informations en parlant du salon de M^{me} Chénier (la mère des poètes), ou de la rentrée publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ou encore d'une visite au Louvre⁷. A ces noms, il faut joindre celui de Herder — qu'on se rappelle son voyage de 1769 —, celui de Bode⁸ qui était en France en 1787, et celui de F.-H. Jacobi qui, séjournant dans notre pays, y a vu Diderot à Paris et Voltaire à Ferney⁹. Grimm a fait à Weimar la connaissance personnelle de Wieland¹⁰ ; mais son passage ne semble pas avoir laissé un souvenir aussi durable et vivace que celui de Raynal et de Villoison en 1782. Raynal déverse sur son auditoire le torrent de ses

4. Wieland à Gleim, A. B., III, 199 s..

5. Sophie fait un voyage à Paris et en France, à cette époque ; cf. Hasencamp, 272 ss..

6. Lettre de Wieland à Knebel, du 26 III. 1775 (*Knebels Mt. Nachlass*, Leipzig, 1835, II, 211).

7. Ch. Joret, dans *R H L*, 1895, 524-529 ; et dans *Les Français...*, 7. Knebel, *Lit. Nachlass*, I, p. XXVII s..

8. Le traducteur de Montaigne ; cf. Bouillier, dans *R L C*, 1933, p. 7 ss..

9. Lettre de Jacobi à Wieland, 5 X. 1773 (*F. H. Jacobis auserles, Briefwechsel*, I, 145 s.) ; lettre du prince Aug. de Gotha à Wieland, 24 IX. 1789 (*LD*, VII, 48).

10. Wieland à Gleim, en date du 15 VIII. 1774 (A. B., III, 193).

aperçus, récits, ragots, anecdotes, et Villoison fait, avec un peu moins de vacarme, la même besogne¹¹.

La valeur de ces entretiens ne réside pas en premier lieu dans la somme d'informations précises qu'ils transmettaient. Ils agissaient plutôt par l'atmosphère vivante qu'ils créaient autour du savoir acquis par les livres : ils entretenaient l'intérêt pour les choses de France : ils entretenaient par là-même — je crois qu'on peut le dire sans vain orgueil national — l'élan intellectuel, le plaisir de vivre, chez Wieland et chez bien d'autres gens encore. Dans la petite ville de Weimar où les distractions étaient rares, on aimait et recherchait certainement ces conversations qui rompaient la monotonie de l'existence quotidienne et n'étaient pas du temps perdu.

CONCLUSION.

Pris dans son ensemble, l'apport de tous ces recueils, de tous ces ouvrages périodiques, de ces lettres et de ces conversations tient une place très grande dans l'œuvre et aussi dans la vie de Wieland. Le poète, le conteur, l'érudit, le journaliste, l'homme simplement curieux de ce qui se passait en France ont contracté une dette, emprunté des capitaux qu'ils ont fait fructifier avec plus ou moins de bonheur, et de bien des manières. A côté du profit intellectuel, littéraire, il ne faut pas oublier un bienfait d'un ordre plus simplement humain. Wieland recevait une régulière, une périodique impulsion spirituelle, morale qui lui venait de France et où il pouvait se retremper. S'il a été le travailleur infatigablement tenace qui a recueilli l'hommage posthume de Goethe, il le devait pour une bonne part à ces apports français et à la façon dont ils lui étaient transmis.

11. Wieland à Gleim, mai 1782 (*A. B.*, III, 338).

Neuvième Partie

LA FRANCE ORGANISME VIVANT

INTRODUCTION .

A lire une lettre ou un livre, on se sent parfois tenté de s'en représenter l'auteur, de tracer son portrait idéal. Par un mouvement psychologique analogue, Wieland a cherché à découvrir, au-dessus et au delà des textes imprimés, des lettres et des conversations, le vi-

1. Bibliographie : d'Alméras, *Cagliostro*, Paris, 1904.

Bila C., *La croyance à la magie au XVIII^e siècle en France*, Paris, 1925.

Bled V. du, *La Société française du XVI^e au XX^e siècles*, 8 vol., Paris, 1903 ss..

Delaporte V., *Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1891.

Goncourt Ed. et J. de, *La femme au XVIII^e siècle*, Paris, 1862.

Kovalevsky M., *La France économique et sociale à la veille de la Révolution*, Paris, 1911.

Lavisse E., *Histoire de France*, 9 t. en 12 vol., Paris, 1900 ss..

Lote R., *La France et l'esprit français jugés par le « Merkur » de Wieland, (1773-1797)*, Paris, 1913.

Meusel J.-G., *Bibliotheca historica*, 11 vol., Leipzig, 1782-1793.

Monod G., *Bibliographie de l'histoire de France*, Paris, 1888.

Mornet D., *Les origines intellectuelles de la Révolution XVIII^e siècle*, Paris, 1911.

Mornet D., *Les origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris, 1933.

sage de la France, à reconstruire en quelque sorte la personne morale du pays. L'intérêt de l'écrivain allemand est plus que l'attrait ressenti par un curieux ou par un savant. C'est un intérêt qui se révèle comme étant le fruit d'un profond besoin moral. Cela apparaît dans un fait caractéristique. La France du passé ne le sollicite guère ; dans l'histoire religieuse, il ne relève que des points pouvant fournir des armes à l'action rationaliste ; ce qui l'attire vraiment, c'est la France contemporaine dans son aspect social, cette France où, Français, il aurait été appelé à vivre et qu'Allemand il eût tant aimé à connaître.

-
- Rocquain F., *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution*, 1715-1789, Paris, 1878.
- Schiele-Gunckel-Scheel, *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, 1^{re} éd., 5 vol., Tubingue, 1909 ss.
- Sée H., *La France économique et sociale au XVIII^e siècle*, Paris, 1925. — *L'évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1925.
- Seuffert B., *Wiclands Berufung nach Weimar* (Viert.-Jahrschr., I, 342-435).

CHAPITRE I.

LA FRANCE POLITIQUE VUE PAR WIELAND.

Ce que Wieland dit de l'histoire politique de la France n'a pas le moindre caractère personnel. Il s'agit tout simplement d'allusions à des faits plus ou moins bien connus par le grand public. L'écrivain s'est documenté chez Meusel¹, J.-G. Büsch², Boysen et Häberlin³, Gebauer⁴ ; peut-être a-t-il aussi consulté certains mémoires ou autres écrits contemporains des événements dont il parle⁵.

On peut relever que, pour Wieland, Charlemagne est « au fond » un prince allemand⁶, et les Français, d'« anciens frères et compatriotes d'outre-Rhin »⁷ ; quelque part, il les appelle les « Francs de l'ouest »⁸, sans doute en souvenir du traité de Verdun. Dans les études consacrées à Joinville et à Villehardouin⁹, il touche aux croisades, phénomène historique qui relève et de la politique intérieure et de la politique étrangère. Le XIV^e siècle avec Charles V, souverain cher au cœur de Wieland¹⁰, est évoqué à propos de Christine de Pisan¹¹. A cette époque, constate l'auteur, la position du roi paraît

1. *Geschichte von Frankreich*, 4 vol., Halle, 1771-1776; *Hempel*, XXXV, 17; XXXVI, 21. — *Französische Biographie*, t. I^{er}, Halle, 1771 (*cat.*, n° 875).

2. *Geschichte (il faut lire : Grundriss) der (merkwürdigsten) Welthandel neuerer Zeit*, Hambourg, 1781; *cat.*, n° 930; cf. Meusel, *Bibl. hist.*, I, 1, 242.

3. *Allgemeine Welthistorie*, 30 vol., Halle, 1767-1772; *cat.*, n° 783-812.

4. *Allgemeine Welthistorie* (*Hempel*, XXXVI, 21); il doit s'agir du *Grundriss zu einer umständlichen, Historie der vornehmsten Reiche und Staaten*, Leipzig, 1733 (Meusel, *Bibl. hist.*, I, 1, 211).

5. Ces textes, classés d'après les époques, seront cités en note ; il ne semble pourtant pas que Wieland y ait eu recours bien souvent.

6. XXXVIII, 51.

7. XXXV, 146.

8. *ibid.*, 174.

9. cf. plus haut, p. 195 ss..

10. XXXVI, 58, 60.

11. cf. plus haut, p. 269 ss..

encore peu consolidée en France¹². Jean sans Peur, duc de Bourgogne et assassin du duc d'Orléans, frère de Charles VI¹³, rappelle les désordres du royaume sous ce prince au règne désastreux et toujours aux prises avec des difficultés financières¹⁴. Ces remarques sont simplement faites en marge d'autres questions traitées par Wieland. Cela explique qu'un événement aussi important que la guerre de Cent ans ne se trouve pas mentionné comme phénomène d'ensemble, mais ne figure que dans une allusion. Ensuite c'est Louis XI régnant sur une France qui retrouve force et santé¹⁵. Wieland sait que sous le règne suivant, celui de Charles VIII, la France s'accroît de la Bretagne¹⁶; Louis XII est évoqué comme le père de son peuple¹⁷. François I^{er} avec ses goûts de chevalier errant¹⁸ en dépit du surnom qui faisait de lui le « père des lettres »¹⁹ forme, sans doute, dans l'esprit de l'écrivain, contraste avec le roi aux conseillers bourgeois, Louis XI. Henri II et Charles IX vivent à une époque que caractérise la corruption des mœurs²⁰. Henri III figure indirectement chez Wieland par l'évocation de Clément²¹. Henri IV²² a toute la sympathie de l'écrivain. Il est un des meilleurs rois qui aient jamais vécu²³; tout prince qu'il était, il avait le respect de la liberté humaine dont le franc-parler est un aspect particulier²⁴. Il a été plus qu'un grand monar-

12. XXXVI, 58.

13. *ibid.*, 72.

14. XXXV, 19.

15. XXXVII, 415; *Le cabinet du Roy Louis XI*, Paris, 1664 (*cat.*, n° 2.899).

16. XXXVI, 20, allusion à l'abbé Irail et à son *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, 2 vol., Paris, 1764 (cf. *Mél.*, I, 227).

17. XXXVI, 76; *Lettres du Roy Louis XII et du cardinal d'Ambroise*, publiées avec des notes par J. Godefroy, Bruxelles, 1712 (*cat.*, n° 726-729).

18. XXXVI, 86; *Mémoires de la vie d'A. de Thou*, Amsterdam, 1714 (*cat.*, n° 2.694); de la Noue, *Discours politiques et militaires*, Bâle, 1587 (*cat.*, n° 2.022); (*Perroniana* et) *Thuana*, Cologne, 1691, (*cat.*, n° 2.897).

19. XXXV, 366.

20. XX, 28 s..

21. XXXIII, 200; Villeroy, *Mémoires d'Etat*, 7 vol., Amsterdam, 1725 (*cat.*, n° 958-964).

22. *Mémoires du prince de Condé*, 2 vol., Cologne, 1694 (*cat.*, n° 945-946); Iigny, *Les ambassades du cardinal du Perron*, Paris, 1623 (*cat.*, n° 610); *Perroniana* (et *Thuana*), Cologne, 1691 (*cat.*, n° 2.897); Jeannin, *Négociations*, Paris, 1656 (*cat.*, n° 594); de Bassompierre, *Journal de ma vie*, 4 vol., Amsterdam, 1723 (*cat.*, n° 2.991-2.993, 965).

23. VII, 16.

24. XXXV, 398.

que ; il a été « un des magnats du genre humain tout entier »²⁵. Bref, Henri IV est le seul roi auquel Wieland aurait fait assez confiance pour vouloir vivre sous son règne²⁶. Que Sully, très grand ministre²⁷, et Ravallac²⁸ sont mentionnés, est normal.

Puis, après la période trouble des débuts de Louis XIII²⁹ et de Louis XIV³⁰, c'est le commencement de l'hégémonie française et cette hégémonie elle-même³¹, période que l'Allemand ne considère que d'un œil mélancolique. Ce n'est pas qu'il jalouse la nation voisine ; mais il estime qu'elle a beaucoup fait souffrir son pays à lui³². S'il ne parle de Richelieu que comme fondateur de l'Académie française et mauvais juge en matière poétique³³, et de Mazarin que pour faire allusion à son fameux « Ils chantent, mais ils paient »³⁴, cela ne signifie naturellement pas qu'il ait ignoré le grand rôle historique des deux cardinaux. Louis XIV, tout comme Richelieu, figure chez Wieland essen-

25. XXXII, 117.

26. cf. plus haut, p. 401 s.

27. XXXIII, 7 ; Sully, *Denkwürdigkeiten*, a. d. Franz., 7 vol., Zurich, 1786 (cat., n° 851-857). Citons encore, pour cette époque, la *Satire Ménippée*, Ratisbonne, 1677 (cat., n° 2.972).

28. XXXIII, 260.

29. Morgues, *Pièces pour la défense de la Roync Mère du Roy Louis XIII*, Anvers, 1637 (cat., n° 595).

30. Soudéry, *Discours politiques des rois*, Paris, 1653 (cat., n° 2.892).

31. *Ambassades de M. le maréchal de Bassompierre en Espagne, Suisse et Angleterre*, Cologne, 1668 (cat., n° 2.988 ne mentionne qu'un volume sur quatre) ; *Mémoires du duc de Rohan*, Paris, 1661 (cat., n° 2.994) ; *Mémoires de Pontis*, 2 vol., Paris, 1678 (cat., n° 750-751) ; *Mémoires de Chavagnac*, Amsterdam, 1701 (cat., n° 743) ; François de la Rochefoucauld, *Mémoires de la minorité de Louis XIV*, t. 1^{er}, Amsterdam, 1723 (cat., n° 2.989) ; cardinal de Retz, *Mémoires*, nouv. éd., 4 vol., Amsterdam, 1719 (cat., n° 733-734) ; duc de Guise, *Mémoires*, Paris, 1668 (cat., n° 612) ; Abbé de Saint-Pierre, *Discours sur la Polysynodie*, Londres, 1718 (cat., n° 609) ; baron François-Paul de Lisola, *Bouclier d'Etat et de justice contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle*, 1667 (cat., n° 2.965) ; Ancillon, *Mémoires*, Amsterdam, 1709 (cat., n° 772) ; comte d'Estrades, *Mémoires*, 6 vol., La Haye, 1719 (cat., n° 744-749).

32. C'est à cette époque, je crois, qu'il faut rapporter le passage XXXVI, 20 : « Wenn man bedenkt, wie nahe Nachbarn beide Nationen sind, und wie sie seit Jahrhunderten, wiewohl fast immer zu Deutschlands Unglück mit einander zu tun gehabt haben... ».

33. XXXVIII, 169 s.

34. II, 171.

tiellement comme mécène des artistes³⁵, notamment du théâtre³⁶, en compagnie de Colbert³⁷ qui apparaît avec Sully comme ministre hors de pair³⁸. L'écrivain voit du reste fort bien l'étroitesse du goût du Roi-Soleil qui n'aimait pas les plus belles toiles de Teniers parce qu'elles représentaient de vulgaires rustres³⁹. Le faste du règne ne fait que peu d'impression sur Wieland lorsqu'il doit juger la valeur de Louis XIV ; il ne croit pas que pareil règne, aussi éblouissant soit-il, marque l'apogée à laquelle peut arriver le genre humain⁴⁰. Et si certaines voix ont appelé Louis du surnom de Grand⁴¹, l'écrivain reste sceptique sur le bien-fondé de cette glorification⁴². D'autre part il ne tombe pas dans l'excès de certains contemporains qui font du roi un « petit-maitre de rien du tout »⁴³. Le reproche principal que Wieland faisait au monarque, sans pourtant en laisser le témoignage écrit ou oral, semble bien être fondé sur le peu de souci que Louis XIV prenait de ses sujets. Le surnom de Grand, dit Wieland en parlant de certains princes⁴⁴, « est un honneur équivoque qui est presque toujours acquis au détriment du genre humain : nul homme bon n'en fera l'objet de son ambition ou de son envie ». — Quant à la vie privée du roi, seule M^{me} de Maintenon a trouvé une mention dans une lettre à Sophie de la Roche⁴⁵.

C'est de façon indirecte qu'on arrive à quelques précisions supplémentaires sur l'attitude de Wieland en face de la France de Louis XIV. Le roi a fait de la France un organisme fortement constitué, opposé en cela au Saint-Empire. Pourtant, celui-ci a des avantages sur sa voisine de l'ouest, précisément en vertu des constitutions respectives des deux pays. Wieland énumère les points sur lesquels l'Allemagne lui semble plus favorisée, et fait par contre-coup le procès

35. Lettre à Retzer, vers décembre ou en décembre 1785 (*D. B.*, II, 70).

36. Lettre à Archenholz, 26 IV. 1784. (*Cottasches Morgenblatt*, 1828, 371).

37. *Neuer Amadis*, IX, note 3.

38. XXXIII, 7.

39. XXXVIII, 168.

40. XXXI, 161.

41. XXXV, 366.

42. *Ibid.*, 399.

43. « windichter Petit-Maitre », XXXII, 117 ; pas plus que M. Kurrel-meyer, je n'ai réussi à découvrir la provenance de l'expression (cf. *Aka A*, I, XIV, 126 s.).

44. XXXIII, 61.

45. En date du 14 II. 1781, (*E. D. B.*, I, 164). Lettres à Mme de Maintenon, t. II (sans autre indication ; *cat.*, n° 2.977).

des institutions françaises. Il leur reproche d'abolir la liberté de l'individu et du citoyen en matière politique, religieuse et philosophique; en France, les talents ont moins de possibilités de se développer librement selon leur loi intérieure et de conserver leur caractère à eux; la tyrannie spirituelle exercée par l'Académie, la cour, les riches et les grands est trop pesante.

Par contre, la France a appris à penser et à agir en nation; elle a pu faire en Europe une politique française bien active; et par suite de la centralisation administrative et, aussi, intellectuelle et mondaine, le pays, plus que l'Allemagne, a la possibilité de transformer ses virtualités en réalités⁴⁶.

Wieland ne parle pas de la Régence⁴⁷.

Louis XV^e a chance d'avoir fourni certains traits pour le personnage de Schah-Guebal dans *Danischmend*. Le sultan est appelé le Bien-Aimé⁴⁸ comme le roi de France à l'époque où son peuple se faisait encore des illusions sur son compte. Nurmahal, femme supérieure⁴⁹, mais ne dédaignant pas de pourvoir son amant de maîtresses jeunes et fraîches, passades qui ne tirent pas à conséquence⁵⁰, est fort probablement en cela une réplique littéraire de la marquise de Pompadour⁵¹. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'à l'époque approximative de la rédaction du roman, Wieland dit qu'une Pompadour décide par un regard de la destinée de toute une nation⁵²; et dans le roman même, la favorite agit, au sérail et dans le royaume tout entier, au gré de son caprice⁵³. Enfin, il n'est pas impossible que, encore dans la même œuvre, la « putain vénale »⁵⁴ qui arrive à être un personnage important, soit M^{me} du Barry. L'hypothèse que *Danischmend* con-

46. XXXIII, 164 ss.; cf. aussi XXXVIII, 668.

47. Mahmud le Gasnévide, *Histoire orientale; fragment traduit de l'arabe*, avec des notes (par J.-F. Melon), Rotterdam, 1729 (*cat.*, n° 2.253; il s'agit d'une histoire allégorique de la Régence; Barbier, *Anonymes*).

48. *Exposition des motifs apparents et réels qui ont causé et perpétué la guerre présente*, par M. R. G. D. M. R. D. M. (Jean Rousset), Amsterdam, 1746 (*cat.*, n° 3.171); *Mémoires des Commissaires du Roy et de ceux de S. M. Britannique sur les Possessions et les droits respectifs des deux Couronnes en Amérique*, 6 vol., Paris, 1756 (*cat.*, n° 2.223-2.228).

49. XX, 214 (de 1794).

50. *Ibid.*, 206 (de 1794).

51. *Ibid.*, 209 ss. (de 1794).

52. *Ibid.*, 26, il est question de la couleur Pompadour.

53. XI, 220 s..

54. XX, 211 (de 1794).

55. « Lohnhure », XX, 54.

tient des allusions à la France contemporaine devient encore plus plausible, quand on songe que le roman fait suite au *Miroir d'or*⁵⁶ et parle, sous une forme à peine déguisée, des méfaits des fermiers généraux⁵⁷ et des besoins financiers exagérés de la cour⁵⁸. Les fermiers généraux avec leurs richesses figurent encore ailleurs⁵⁹, de même qu'un autre fléau de l'ancien régime, les lettres de cachet⁶⁰.

Avec Louis XVI, on touche à l'actualité pathétique et brûlante. Certes, les témoignages de l'intérêt que Wieland y a pris sont fort rares. Ils sont en partie indirects ; il faut consulter les articles écrits par des collaborateurs du *Merkur* et accueillis par Wieland, directeur. Voici F.-H. Jacobi qui commente en quelque sorte une page politique de la revue¹ et écrit à son ami une lettre personnelle² où il s'enthousiasme pour Louis XVI abolissant la corvée royale, les jurandes, maîtrises et corporations³. Il s'agit de Turgot et des célèbres édits de 1776. Jacobi en applaudit notamment « à l'admirable début : Nous devons à tous nos sujets de leur assurer la jouissance pleine et entière de leurs droits... nous avons vu avec peine les atteintes multipliées qu'ont données à ce droit naturel et commun des institutions, anciennes à la vérité, mais que ni le temps, ni l'opinion, ni les actes mêmes de l'autorité qui semblent les plus consacrés, n'ont pu légitimer... » Et l'auteur de cette page enflammée d'ajouter : « Ah ! si Quesnay avait pu voir cela ». Pour ces Allemands, il semble permis de l'admettre, le roi de France au début de son règne apparaît comme le souverain qui veut atténuer sinon le principe de l'absolutisme, du moins les abus criants qui s'y étaient développés⁴. Mais les

56. Qui s'inspire en partie des choses de France ; cf. Seuffert, dans la *Viert. Jahrschr.*, I, 352 et 413 ss..

57. XX, 153 (de 1794).

58. *ibid.*, 148 (de 1794).

59. XXXII, 69.

60. XXXIII, 98.

1. *T. M.*, 1776. I, 286 s. ; II, 116 ss..

2. Lettre de Jacobi à Wieland, du 20 IV. 1776 (*Auserlesener Briefwechsel*, I, 240).

3. Lavisce, IX, I, 41 ss..

4. Le *Merkur* avait dit que les discours préliminaires de ces nouvelles lois étaient « des chefs-d'œuvre de législation, et suffisaient à rendre immortelles la claire intelligence et la sagesse de Louis XVI et des ministres qui l'entourent... On y découvre des principes philosophiques, des projets nobles et vastes, et il y règne un langage qui jusqu'alors était peut-être inconnu des trônes » (Lote, 121).

déceptions ne tardent pas de venir. En 1781, Wieland estime que Louis XVI a eu tort de remplacer Necker par Joly de Fleury⁵; la tolérance religieuse en France n'est pour ainsi dire qu'un vain mot⁶; et l'affaire du collier qui a atterré Goethe a sans nul doute impressionné également Wieland, bien qu'il soit muet sur ce point⁷.

La Révolution est dans l'air. Wieland l'attend avec un espoir immense, avec un cœur épris de dignité humaine et de liberté⁸. En 1772, il avait déjà dit, sous une forme qui voilait, ce qu'il pensait de la France politique et sociale, de cet organisme qui lui semblait si malade qu'une crise paraissait inévitable. La France apparaissait comme le pays du luxe, des mœurs déréglées, des favoris et des maîtresses, des juges iniques, de Versailles, création artificielle, et des provinces dépeuplées⁹. Puis, passant à des considérations plus générales, mais applicables à la France, l'auteur allemand avait montré la genèse et la marche de la révolution qui refera l'État : la noblesse a occupé une place démesurément privilégiée et a opprimé le peuple; le roi s'est servi du mécontentement populaire pour amoindrir la position de la noblesse; celle-ci est ravalée au niveau de la plèbe qui de son côté sera livrée aux aristocrates pour réprimer l'outrecuidance des couches inférieures. Les nobles deviennent courtisans. Wieland n'estime pas que la noblesse sera à la tête d'un mouvement de renouvellement national. Il compte, en cette occurrence, sur les bourgeois, « parti patriote ». Mais ensuite, ce qui restera des nobles — il prévoit donc une lutte où l'aristocratie subira de lourdes pertes — se ralliera aux bourgeois et cette ligue réussira à renverser les partis antinationaux. Ainsi se fera l'élection d'un roi créé par le vote d'une diète¹⁰.

Il n'est donc pas étonnant de rencontrer, entre 1772 et 1789,

5. Lettre de Wieland à Merck, du 8 VI. 1781 (*Merckbriefe*, I, 289). C'est la seule allusion à Necker, homme politique, que j'aie trouvée chez Wieland avant l'époque où il commence à s'intéresser à la Révolution de 1789. En cette année, mais en n'ayant pas exclusivement en vue Necker politique, il l'appelle « un des hommes les plus remarquables de notre époque » (*Meister, Nat. Moral*, introd., p. XIX). Il a beaucoup estimé le traité *De l'importance des opinions religieuses* de Necker (lettre de Götschen à Wieland, du 31 XII. 1788, *LD*, VIII, 23).

6. XXXII, 275; *Aka A*, I, XV, 46 s.

7. Comtesse de la Motte, *Mémoires justificatifs*, Londres, 1789 (*cat.*, n° 2.448).

8. cf. plus haut, p. 404.

9. Seuffert, *Viert.-Jahrschr.*, I, 352; cf. aussi *Hempcl*, XXXIII, 98.

10. Seuffert, *l. c.*, 421.

un Wieland qui appelle de ses vœux une monarchie constitutionnelle; le Tiers-état y aura sa place, et ce nouvel ordre des choses évitera sans doute les méfaits et les gestes désastreux des monarques depuis Louis XIV¹¹. Ce renouvellement de l'organisation politique sera produit par la marche des lumières¹². Les hommes, plus éclairés, n'accepteront plus l'arbitraire des ministres et du souverain. Wieland le dit, la pensée tournée précisément vers la France où les notables venaient de se réunir¹³.

Il se peut que par des relations orales ou écrites Wieland ait été au courant de l'agitation politique qui se faisait depuis un temps dans certains milieux intellectuels avancés à Paris¹⁴. On ne sait pas s'il a connu la littérature qui se rattachait à ce mouvement¹⁵.

Il voit pourtant que la révolution ne restera pas limitée à la France. Il parle d'une fermentation générale qui se manifeste sur le continent tout entier¹⁶. Nul doute qu'il n'ait vu la France en tête du mouvement. La France historique cède la place à la France politique; la curiosité plus ou moins accidentelle que l'érudit a eue pour le passé devient l'intérêt brûlant pour une cause où la destinée personnelle est en jeu.

11. cf. l'art. de Dohm dans le *Mercur*, déc. 1777 Lote, 124); si Wieland n'est pas l'auteur de ces pages, il les a toujours accueillies en sa qualité de directeur.

12. XXXII, 203 et plus haut, p. 402, lettre à Archenholz.

13. XXXIII, 142.

14. cf. Joret dans la *R. H. L.*, 1895, 526 : en 1774, contact, à Paris, de Knebel avec de jeunes révolutionnaires, entre autres, François de Neufchâteau; voir aussi Knebel, *Lit. Nachlass*, I, p. XXVIII; certains jeunes parlent à Knebel, en 1774-1775, de leurs idées égalitaires : « Sie schwatzten mir noch viel dergleichen vor — ich verstand es aber nicht ».

15. Mornet, *Origines intell.*, 536 ss..

16. Lettre à von Hillern, sénateur à Biberach, en date du 31 XII. 1781; Arch. Goethe-Schiller, fonds Wieland, dossier 94 *Briefe Wielands 1760-1798*.

CHAPITRE II.

LA VIE SPIRITUELLE DE LA FRANCE.

Religion — Superstitions — Sciences.

La vie religieuse en France, dans la mesure où elle fait partie de la vie publique, n'est traitée que très rapidement par Wieland, comme du reste c'est également le cas pour la spéculation religieuse.

En parlant des temps mérovingiens, l'écrivain cite saint Martin, évêque de Tours, décrit le respect que lui témoignaient Chilpéric, Clothaire I^{er} et Clovis et énumère les pérégrinations des reliques du saint à travers le pays, puis les guérisons miraculeuses qu'elles ont opérées¹. Bien entendu, Wieland n'est qu'ironie souriante en face de ces récits, comme il ne voit dans les croisades que les manifestations d'un « fanatisme déconcertant »² et des mobiles sans beauté ni pureté³. C'est sans doute pour des raisons analogues qu'il dit un mot des persécutions dont les juifs du XIV^e siècle avaient à souffrir⁴. La « Fête des Anes et des Fous »⁵ est une autre occasion pour le rationaliste de montrer les extravagances auxquelles le culte chrétien s'est prêté au moyen âge. La querelle des trois époux de sainte Anne n'est pas davantage évoquée dans un esprit d'édification⁶. C'est encore en rationaliste qu'il parle de deux documents littéraires des XIV^e et XV^e siècles. Ce sont le *Trésor de l'âme*⁷ et le *Procès de Béliar*⁸. Le *Trésor* est un recueil d'historiettes pieuses, le deuxième texte enseigne la procédure devant les tribunaux, en usant de la fiction d'un litige judiciaire entre Satan et Dieu.

1. XXXV, 415 ss.; je n'ai pas pu trouver la source.

2. XXXVI, 105.

3. cf. plus haut, p. 201 ss.

4. XXXV, 17, d'après Mensel, *Gesch. von Frankreich*, II, 549.

5. XXXV, 413 s., d'après une source que je n'ai pas pu trouver.

6. *ibid.*, 323, 367, d'après Bayle, art. Agrippa (Henri Corneille).

7. XXXV, 195-201, d'après les *Mélanges tirés d'une grande bibl.*, V, 8 ss

8. XXXV, 205 ss., d'après les *Mé.*, V, 19 ss.,

Passant à la Renaissance, Wieland parle brièvement d'après Bayle de la vie de Lefèvre d'Étaples⁹ pour fournir un exemple de la lutte entre les esprits éclairés et les obscurantistes de la Sorbonne d'alors. Au XVII^e siècle, il nomme les labadistes, ces adversaires mystiques du dogmatisme — de Labadie, Yvon et du Lignon¹⁰ —, et connaît les molinistes et les jansénistes¹¹, comme il est au courant de la lutte de Pascal et des jésuites¹². L'épisode des convulsionnaires dont il explique fort naturellement les guérisons opérées sur la tombe de l'abbé Paris¹³ lui est familier, d'après le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire auquel il renvoie dans une note du *Merkur*¹⁴. Ensuite, c'est un grand chagrin pour Wieland qu'en plein XVIII^e siècle la tolérance ne soit en France guère qu'une formule vide de sens^{15 16}.

Il est inutile de souligner que tous ces faits allégués par l'écrivain se placent dans son esprit sous un double signe : celui de la lutte pour la liberté de pensée et pour la tolérance, et celui de la lutte contre la superstition. Mais il convient de rappeler que l'inquiétude religieuse de certains Français a échappé à Wieland entraîné par son siècle ; du moins, il n'en parle pas.



L'esprit de la lutte contre l'orthodoxie et le dogmatisme religieux se trouve répandu dans toute l'œuvre de Wieland, tantôt sous forme de fiction romanesque, comme dans les *Abdérains*, tantôt sous forme de traité d'allure philosophique : les pages sur l'*Usage de la raison en matière de foi*¹ en sont un exemple. Voici à présent des témoignages littéraires du combat mené contre la superstition, et contre la superstition sous cet aspect particulier qu'est la magie.

9. XXXV, 366 ss., d'après Bayle, art. Fèvre.

10. XXXV, 346, d'après Bullart, sur Anne-Marie de Schurmann.

11. XXXV, 136.

12. cf. plus haut, p. 305.

13. XX, 47 ; *Siècle*, éd. Hachette, 760 s. ; *Merkur*, 1783, IV, 56.

15. XXXII, 275 ; pour les sources, cf. *Aka A.* I, XV, 46 s..

16. Relevons deux textes dans la bibliothèque de Wieland : *cat.*, n° 3.173, *Méditations sur les constitutions des religieux de l'ordre de l'Annonciade céleste*, Lyon, 1717 ; *cat.*, n° 3.174, *Lettres à un protestant touchant la déclaration du roy concernant la religion, donnée à Versailles le 14 mai 1724 (par Mare Guiton)*, Londres, chez Thomas l'Etonné, 2 vol., 1725.

1. *Über den freien Gebrauch der Vernunft in Glaubenssachen* (1788), *Hempel*, XXXII, 269-343,

Car le XVIII^e siècle, le siècle des lumières, était encore épris de sciences occultes². Wieland s'intéresse à la question. C'était un sujet qui pouvait plaire aux lecteurs du *Mercur*, et le rationaliste trouvait pour son activité l'occasion de porter des coups qui ne visaient pas que les Saint-Germain ou les Cagliostro.

Les pages où Wieland traite de ces problèmes se situent toutes entre 1780 et 1790. Ce sont, dans *Dschinnistan*, deux contes déjà analysés³; ce sont diverses allusions à la pierre philosophale et à des sujets semblables, un article consacré à Cagliostro et enfin une longue étude sur Nicolas Flamel. Notons aussi que sa bibliothèque contenait la série de volumes d'un recueil où se trouvaient réunis des *Voyages imaginaires, visions et romans cabalistiques*⁴.

C'est en 1781 qu'il semble permis de voir pour la première fois Wieland faire allusion à Saint-Germain et à Cagliostro⁵. Ces hommes prétendaient pouvoir mener l'humanité à ses buts les plus nobles et exalter les forces humaines jusqu'à les faire communier avec les forces divines; à en croire ces mages, ils possédaient la clé qui ouvrait les portes du monde invisible; ils étaient en rapport avec les esprits; ils disposaient de l'eau de Jouvence et de la pierre philosophale⁶.

A ces lignes il faut joindre des passages qui évoquent le magnétisme⁷ et le mesmérisme⁸. Wieland semble avoir été assez au courant de la question: il connaissait les expériences du comte de Puységur et de Lavater⁹. Une lettre de son libraire français, Treuttel, de Strasbourg¹⁰, lui dit qu'on signale en Alsace « journallement des miracles magnétiques en nombre ». On le voit: les préoccupations occultistes de l'époque se reflètent aussi chez l'écrivain. On s'attend à voir surgir Cagliostro autrement que par une allusion, voilée ou directe. Et, en effet, Wieland lui consacre quelques pages¹⁰.

2. BIIa, 5 ss.; cf. plus haut, p. 155-159, sur la *Pierre philosophale* et sur la *Salamandre et la Statue*.

3. Publié entre 1787 et 1789; cf. plus haut, p. 319.

4. XXXII, 355 et Aka A, I, XIV, 160.

5. XXXII, 362; cf. aussi, datant de 1787, XXXIII, 236.

6. XXXII, 236, de 1787.

7. XXXII, 391, de 1787.

8. *ibid.*; sur celui-ci et l'occultisme, cf. aussi XXXIII, 234 et Aka A, I, XV, 27.

9. Lettre du 27 X. 1785 (*L. D.*, V, 85).

10. Après les passages XXXII, 355 et XXX, 131 ss. qui sont de 1781 resp. de 1785; avant le passage XXXV, 39 qui est de 1788.

Cagliostro, tout Italien qu'il a été, a joué une partie de son rôle en France. Il convient d'en parler ici. L'attitude de Wieland est tout à son honneur intellectuel et moral ; il ne veut pas juger témé-
rairement, mais chercher à voir clair.

Wieland ¹¹ part des *Mémoires* d'après lesquels Cagliostro aurait été, en Égypte ¹², initié aux mystères chez les prêtres dans les temples. L'écrivain se défend de vouloir faire l'apologie du personnage ; mais pas plus, il ne veut le condamner tant que les accusations dont il est l'objet n'auront pas été prouvées devant un tribunal.

Il suppose que Cagliostro a tiré son savoir de la deuxième partie des *Lettres* de Savary sur l'Égypte ¹³. D'après Savary, le père Sicard, un jésuite, a visité le couvent de saint Antoine, sur le mont Kolzum ; il y a trouvé le supérieur plongé dans des recherches sur la pierre philosophale : les moines de ce cloître croyaient donc posséder la vieille science hermétique. Cagliostro a pu visiter ¹⁴ ce couvent, ou un couvent semblable, et s'y être fait initier à une fausse science magique, théurgique, alchimique qu'il considérerait de bonne foi comme un savoir sûr et véridique.

Plus tard, en 1788, Wieland n'est plus si indulgent. Il traite le Sicilien d'imposteur ¹⁵. Ce n'est pas qu'il trouve nécessaire d'en reparler longuement ; il ne l'évoque qu'en passant, à la fin d'une étude sur Nicolas Flamel, personnage du genre de Cagliostro.

Les pages sur Flamel, homme du XIV^e siècle ¹, font suite à un travail où un auteur inconnu en avait parlé, sous la signature G....e, dans un fascicule du *Mercur* ². Les nouvelles qui ont couru sur Flamel en leur temps, puis la sorte de confirmation qu'elles ont reçue par le récit de Paul Lucas, voyageur français de l'époque de Louis XIV, méritent un examen serré et sérieux au gré de Wieland qui aime ce genre de travail ; ensuite, il y a là une excellente occasion de réduire à sa juste valeur un récit merveilleux et de rompre une lance pour

11. *T. M.*, 1786, III, 93-96.

12. Il s'agit des *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro*, 1785 ; cf. d'Almérás, 16.

13. Lettre IV, p. 38 ; *T. M.*, p. 95. Sur Savary, cf. plus haut, p. 567.

14. *T. M.*, 96.

15. XXXV, 39.

1. *T. M.*, 1788, II, 460-472, 485-521 ; *Hempel*, XXXV, 7-40.

2. 1788, I, 347-366 : *Giebt es ein Mittel das menschliche Leben weit über das natürliche Ziel desselben zu verlängern?*

l'explication rationnelle d'un événement qui se présente sous un aspect miraculeux très solidement fondé³.

Wieland rappelle, en guise d'entrée en matière, l'exposé fait par l'inconnu et dont il vient d'être question. Nicolas Flamel, bourgeois de Paris vivant au XIV^e et au XV^e siècle, a pu s'initier aux plus grands arcanes de la philosophie. Un jour, il achète un vieux livre dont la reliure est formée de deux plaques de cuivre. Elles sont couvertes de caractères illisibles pour lui⁴. Après vingt et une années d'efforts pour les déchiffrer, Flamel se rend, en désespoir de cause, à Saint-Jean de Compostelle. Il rencontre sur le chemin de retour un médecin, juif converti, qui lui explique ces signes mystérieux⁵. Ainsi est révélé à Flamel le secret de la transmutation du mercure en argent, puis en or. Voilà ce que l'auteur qui a signé G.... a relaté d'après un livre rédigé par Flamel lui-même. Puis, M. G.... continue son récit et raconte les œuvres pies faites par l'alchimiste, les quatorze hôpitaux — dont celui des Quinze-Vingts — et les trois églises qu'il fonda à Paris, les donations dont il combla sept autres églises. L'attention de Charles VI est éveillée par les signes de tant de richesses⁶. Flamel est obligé d'avouer qu'il possède la pierre philosophale; en outre, il lui faut céder une copie de son grimoire; elle se trouve encore à la Bibliothèque du roi à Paris. Vers 1413, Flamel et Pernelle, épouse fidèle et discrète, meurent, âgés chacun de près de cent ans.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Paul Lucas, homme instruit, ennemi de la superstition, médecin, esprit éclairé, fait plusieurs voyages en Levant sur l'ordre de Louis XIV. Il raconte un entretien qu'il a eu à Brousse avec un derviche très instruit, parlant beaucoup de langues dont le français. Ce personnage prétend posséder le secret de prolonger la vie humaine⁷. Il parle également de la pierre philosophale. Lucas jette le nom de Flamel dans la conversation, et le derviche de prétendre que l'alchimiste français, un de ses amis les plus intimes, vit encore. Après avoir raconté la vie de Flamel, le Turc explique qu'en effet Flamel n'est pas mort : à sa place, et à celle de sa femme, on a enterré des bûches affublées de vêtements; ainsi, l'alchi-

3. XXXV, 7 s..

4. *ibid.*, 8.

5. *ibid.*, 9.

6. *ibid.*, 10.

7. *ibid.*, 11.,

miste et sa compagne ont quitté un pays où le séjour risquait de devenir dangereux pour des gens aussi riches qu'eux⁸; depuis ce temps, ils voyagent sans être connus à travers tous les pays; ils mènent une vie de vrais philosophes. En admettant que la relation de Lucas soit véridique, la question se pose donc de savoir comment un moine turc qui n'a jamais séjourné en France a pu être si bien informé de tous ces détails sur Flamel. Lucas, toujours selon la relation de G....e, refuse toute croyance au récit du derviche et laisse à chacun la liberté d'en penser ce que bon lui semblera⁹. —

Ce sont là les données auxquelles Wieland applique sa critique.

Et tout d'abord, il reconnaît que bien des points militent en faveur de Flamel et de son art occulte; ses dotations d'hôpitaux et ses fondations d'églises; l'affirmation d'un moine turc qui assure avoir vu le Français trois cents ans après sa prétendue mort; la connaissance qu'a ce moine d'une foule de détails biographiques sur l'alchimiste sans que l'on puisse expliquer ces informations autrement que par des confidences de Flamel en personne; le témoignage d'un homme tel que Lucas¹⁰: tout cela laisse rêveur. Il ne reste plus qu'à chercher par une critique serrée les moyens grâce auxquels on a réussi à présenter comme faits historiques des détails qui vont à l'encontre des lois de la nature.

Et Wieland d'apporter des renseignements nouveaux sur la personne de Flamel, sur ses prétendues richesses incommensurables, et sur ses fondations pieuses. — Flamel n'était pas qu'écrivain public, comme l'affirme M. G....e; il était en outre peintre miniaturiste. Les deux professions étaient lucratives, à l'époque. Puis, le critique cherche de façon assez convaincante à limiter le sens du terme qui fait de Flamel un fondateur d'églises. Pour Wieland qui renvoie à certains passages des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*¹¹, le Français n'a eu qu'une certaine part à ces gestes pieux¹². Mais même réduites à ces proportions, ces libéralités frappaient de la part d'un écrivain public et d'un peintre miniaturiste. Sommé de s'expliquer sur l'origine de ses trésors, Flamel indique un moyen surnaturel qui lui aurait permis de les acquérir: c'est la pierre philosophale; les

8. *ibid.*, 12.

9. *ibid.*, 13.

10. *ibid.*

11. *Mél.*, XLIII, 338, 397.

12. *Hempel*, XXXV, 14 s.,

gens de l'époque y croyaient volontiers ¹³. Le prétendu nécromancien, en livrant son grimoire à Charles VI, fut quitte de toute autre obligation.

Pour Wieland, il y a là un simple subterfuge ¹⁴ qui ne saurait vraiment jeter la lumière sur la source des richesses de Flamel. Wieland écarte avec G...e l'hypothèse émise par Naudé, mais infirmée par Lenglet du Fresnoy et d'après laquelle Flamel aurait escroqué des juifs expulsés à cette époque-là de France. Si ces malheureux ont fait la fortune du miniaturiste, c'est d'une autre façon. Flamel peut s'être approprié de telle ou de telle manière les richesses d'un juif lors des persécutions que la malheureuse race a connues en 1393 ¹⁵. Il se peut qu'il ait ensuite eu le désir de se laver de son péché par des donations faites à des églises et à des hôpitaux, l'époque étant du reste caractérisée par ce genre d'exercices de piété ¹⁶. Mais même si Flamel ne s'est pas enrichi au détriment de quelque Israélite, il reste d'autres hypothèses, toutes naturelles, pour expliquer sa fortune. N'a-t-il pas pu trouver, par exemple, un trésor dans sa maison ? En tout cas, Wieland n'admet pas l'explication fantaisiste qu'est la pierre philosophale ¹⁷. Pressé par le roi de faire de l'or, Flamel a cherché des faux-fuyants pour gagner du temps — chose fort possible à cette époque superstitieuse et troublée — et est arrivé à faire traîner les choses jusqu'à sa mort : ainsi il resta auréolé de la renommée d'avoir trouvé le grand arcane. Puis, fait qui a pu contribuer à illustrer son nom, au XV^e siècle plus d'un alchimiste a probablement publié ses œuvres à lui sous le nom de Flamel ¹⁸.

L'argument qu'on a voulu tirer du ton naïf des récits de Flamel ne prouve rien : toute la langue avait ce caractère, à l'époque ¹⁹. Mais il y a le témoignage de Paul Lucas ²⁰.

Ce voyageur passe pour être véridique. Wieland en convient ²¹. Mais, demande-t-il, n'a-t-il pas subi le sort de presque tous ceux qui

13. *Ibid.*, 15.

14. *Ibid.*, 19.

15. Persécutions relatées d'après Meusel, *Gesch. von Frankreich*, II, 459 (note de Wieland, *Hempel*, XXXV, 17).

16. *Hempel*, XXXV, 18; *Mél.*, XLIII, 338, 393, 395, 397.

17. XXXV, 21 s.

18. *Ibid.*, 19.

19. *Ibid.*, 20.

20. *Ibid.*, 22.

21. *Ibid.*, 23.

ont parcouru des terres éloignées, n'a-t-il pas exagéré ce qu'il a vu et n'a-t-il pas cédé à la tentation de raconter des choses inouïes ? Est-ce que sa relation sur les pyramides dans la contrée de Césarée²² n'est pas une exagération évidente ? En est-il autrement de son récit sur les femmes et les lions en Tunisie ? Est-ce qu'un esprit bien fait peut admettre ce que Lucas dit de l'évêque arménien qui laboure un lac²³ ? On répondra que non ; et pourtant, pareils miracles sont rapportés par le voyageur avec le plus grand sérieux du monde et avec la plus grande envie d'y croire. Rien ne prouve évidemment que Lucas ait voulu tromper ses lecteurs ; mais il apparaît en homme capable de se laisser tromper. Il faut donc faire porter l'effort de la critique sur l'informateur de Lucas, c'est-à-dire sur le derviche. C'est lui le menteur et l'imposteur. Wieland retient avant tout que d'après Lucas le derviche parlait le français comme un Parisien. Aurait-il été un derviche né en France²⁴ ? En tout cas, l'auteur allemand ne croit guère à Usbek comme son lieu de naissance. Puis, il souligne l'art avec lequel le prétendu Turc éveille en Lucas l'espoir de révélations médicales extraordinaires, et les préparatifs auxquels il invite le voyageur avant cette initiation. Par degrés, le derviche met son interlocuteur dans l'état d'esprit où l'on perd la notion lucide de certaines choses²⁵. L'alchimie et la cabale commencent à faire les frais de la conversation, la pierre philosophale, de même. Le derviche estime que son visiteur est arrivé au point où des sorties véhémentes contre toute philosophie rationaliste seront accueillies sans protestations²⁶. Le Turc apprend à l'homme d'Occident que les personnes initiées aux sciences occultes peuvent atteindre l'âge de mille ans — et que Flamel, lui aussi, l'a atteint. Le médecin avoue implicitement qu'il commence à croire à la survie de son compatriote du XIV^e siècle : la sûreté insolente que le derviche a mise dans ses affirmations a produit son effet²⁷ et l'imposteur peut continuer. Il raconte à sa façon comment Flamel est entré en possession du livre sur la fabrication de l'or, poursuit son récit par l'exposé tel qu'il se trouve chez M. G...e, et répète l'histoire de la prétendue mort de Flamel et de sa femme. Wieland

22. *ibid.*, 24. Wieland remonte à Paul Lucas même ; cf. *Aka A*, I, XV, 63.

23. *ibid.*, 25 ; source comme pour la note précédente.

24. *ibid.*, 26.

25. *ibid.*, 27 ; source ; Lucas ; cf. *Aka*, l. c..

26. *ibid.*, 28 ; source comme ci-dessus.

27. *ibid.*, 29 ; source comme ci-dessus.

souligne la différence d'inspiration dans le récit de Flamel même et dans celui du derviche : l'un veut se tirer d'affaire par son récit merveilleux ; l'autre, au contraire, insère celui-ci, en guise d'épisode, dans un tout plus vaste et qui doit éveiller la curiosité du médecin français²⁸.

Le derviche arrange son exposé de sorte que Lucas ne soit pas tenté d'attendre le retour du prétendu Flamel toujours vivant. Il parle aussi de la science cabalistique qui est tellement riche en enseignements extraordinaires que l'art de faire de l'or ne compte guère, mais devient chose négligeable et négligée. C'est une façon subtile d'expliquer la pauvreté dans laquelle vivent les initiés. Pour Wieland il n'y a aucun doute : le derviche fait partie d'une secte de prétendus initiés qui ne sont que des imposteurs²⁹. Il s'agit d'une association secrète poursuivant des buts cachés, mais nullement surnaturels³⁰. Wieland se sent tenté de la rattacher à la secte des rose-croix³¹, et s'étonne que Lucas n'ait conçu aucun soupçon contre son derviche³². Se reportant aux textes mêmes qui étaient la source de l'étude de G....e, il porte un coup droit à la foi que l'on peut ajouter au dire du médecin français. G....e avait prétendu que Lucas était resté sceptique à l'égard des choses miraculeuses qu'on lui avait racontées. Or, Wieland relève que celui-ci avoue simplement avoir passé sous silence « des choses encore moins croyables » ; par une analyse psychologique fort habile, il montre que Lucas était un sujet apte à devenir la victime de son interlocuteur. La bonne foi du médecin n'est pourtant pas mise en doute par Wieland³³. Le derviche, frère d'esprit des Saint-Germain, Schröpfer et Cagliostro, a fait ses contes merveilleux parce qu'il voyait en Lucas un adepte possible³⁴ ou bien au moins un propagandiste inconscient et utile. —

Le réquisitoire de Wieland contre Flamel, Lucas et le derviche se ramène donc à l'explication rationnelle de la provenance des richesses du prétendu nécromancien, à l'examen de la confiance que l'on

28. XXXV, 30-32 ; source comme ci-dessus.

29. *ibid.*, 33 ss. ; cf. *Esprit de l'Encyclopédie*, art « Cabale » : par contre, Wieland ne semble rien devoir aux *Lettres cabalistiques* d'Argens qu'il avait dans sa bibliothèque, cat., n° 2.228-2.243 (La Haye, 1741).

30. *ibid.*, 35.

31. *ibid.*, 36.

32. *ibid.*, 37.

33. *ibid.*, 33.

34. *ibid.*, 39.

peut faire à Lucas, et à l'analyse des procédés du derviche, ceux-ci considérés comme les procédés de tous les imposteurs. L'étude de Wieland est convaincante; elle omet seulement de rechercher comment le derviche était au courant de la vie de Flamel. L'auteur a peut-être négligé volontairement ce point; car il n'aurait pu qu'énumérer une série d'hypothèses naturelles qui ne pouvaient pas être prouvées, mais dont chacune eût été plus vraie que l'explication occultiste.

L'étude montre en tout cas comment Wieland savait allier aux occupations du journaliste les recherches de l'érudit. Il a certainement connu Naudé autrement que par la note de G...e³⁵; il a consulté les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* ainsi que le récit de Lucas; l'*Esprit de l'Encyclopédie* semble l'avoir renseigné sur la cabale; puis il y a des sources qui n'ont pas fourni de détails précis pour les pages sur Flamel, mais ont apporté des informations sur l'atmosphère et les tendances occultistes: ce sont l'abbé de Villars et son *Gabalus*³⁶, tel passage de *Savary*³⁷ et, peut-être, la *Giphantie* de Tiphaigne de la Roche³⁸.

À côté des prétendus miracles de la magie, les merveilles incontestables de la science. Wieland était un esprit trop exclusivement littéraire pour se sentir porté à s'occuper sérieusement de questions scientifiques, à leur consacrer un effort méthodique et conduit par la volonté d'entrer dans les détails. L'effet de cette structure intellectuelle se retrouve du reste encore dans sa façon de diriger le *Merkur*¹. Aussi, ce que Wieland dit des sciences en France est très sommaire. Il sait que Fontenelle a tendu à rendre l'astronomie accessible aux belles marquises²; il connaît également la vogue qu'ont eue les études de physique à Paris³. Mais tout cela ne décèle qu'un intérêt tout en surface. Wieland ne s'est départi de cette attitude qu'une fois: il a

35. Contrairement à l'avis de M. Kurrelmeyer (*Aka A.*, I, XV, 62). Naudé se trouvait à la bibliothèque grand-ducale; il a servi à Wieland pour les *Abdérinitains* (cf. Fuchs, *Abderiten*, index, « Naudé ») et pour *Danischmend*, XX, 22.

36. XXXIII, 234 et plus haut, p. 156.

37. cf. plus haut, p. 633.

38. La Haye, 1761; *cat.*, n° 2.622.

1. Lote, 11.

2. XI, 241 s.

3. cf. Joret dans *R. H. L.*, 1896, 164 s., 185 (lettres d'Ansse de Villoison); cf. aussi p. ex. *Mercur de France*, 1771, déc., 152; 1772, janv., II, 157 ss., 168 s.; mars, 176; sept. 163; 1773, janv., I, 169; mars, 184.

écrit une longue série de pages⁴ consacrées aux essais, échecs, réussites des Montgolfier et de Charles. Le puissant lyrisme qui émanait du fait que l'homme commençait à se rendre maître des airs, était sans nul doute une des raisons essentielles qui ont guidé, en l'occurrence, la plume de Wieland. Puis, il y avait le triomphe de la pensée scientifique, c'est-à-dire philosophique que représentait l'œuvre d'un Charles et des Montgolfier. Ils sont pour Wieland les auxiliaires des esprits lucides dans leur combat contre les obscurantistes⁵.

4. cf. plus haut, p. 607 ss..

5. *ibid.*, 616.

CHAPITRE III.

LA VIE SOCIALE — LE CARACTÈRE FRANÇAIS.

Dans son étude sur les aéronautes français, Wieland n'a pas pu s'empêcher de dire en passant, ça et là, un mot sur des mœurs et coutumes françaises ou sur le caractère national français. Ces brèves digressions sont significatives. Elles touchent, en effet, à des questions qui ont retenu plus d'une fois l'attention de l'écrivain. Aussi est-il possible de tirer de son œuvre un aperçu de la vie telle qu'elle se déroulait dans certains milieux français ; de plus, les écrits de Wieland contiennent de quoi tracer une esquisse du caractère national français.



La société française apparaît comme nettement divisée en différentes classes. Et comme les privilégiés de la vie tiennent la plus large place dans les œuvres littéraires, ce sont eux qui projettent leur reflet sur les pages de l'auteur allemand. Il ne parle jamais du paysan ou de l'ouvrier français — sauf implicitement, une fois où il plaint la situation des couches inférieures de la société du XIV^e siècle¹. La bourgeoisie n'apparaît que fugitivement — pour le XIV^e siècle encore, à propos de Christine de Pisan², et pour le XVI^e lorsqu'il est question de Louise Labé³. Pourtant Diderot, Marivaux ou Rétif de la Bretonne ont pu renseigner Wieland, l'ont certainement renseigné. Mais il n'a d'yeux que pour l'aristocratie et ses mœurs et coutumes, parfois estimables, mais le plus souvent brutales, futiles et brillant d'un faux éclat, corrompues au point de vicier les aspects normaux de la nature.

1. XXXVI, 72.

2. *ibid.*.

3. *ibid.*, 87.

L'aristocratie n'apparaît comme une véritable noblesse que dans un poème tel que *Gyron*⁴ : Wieland voit l'époque idéale où vivait son héros à travers La Curne de Sainte-Palaye et ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*⁵. Mais la grandeur de ces champions ne se retrouve pas dans la réalité historique. Les seigneurs du temps des croisades sont avec quelques rares exceptions des brutes⁶ ou bien des êtres dans lesquels se mêlent la grossièreté et la galanterie, la barbarie et l'affinement⁷. Au XIV^e siècle, la noblesse à laquelle la bourgeoisie commence du reste à faire concurrence sur ce point, se complait dans un fastueux train de vie. Ce luxe est d'autant plus choquant que la majeure partie du peuple ne connaît qu'une existence faite de misère et de privations⁸. Le luxe de l'aristocratie n'est même pas le pire des maux ; le dérèglement qui sévit à la cour est plus révoltant, et c'est encore à propos de Christine de Pisan que Wieland en parle⁹. L'illégitimité de la naissance n'a plus rien de déshonorant, pourvu que la chose se passe à l'ombre du trône. Bâtard de Navarre ou Bâtard de Savoie sont des appellations tout aussi répandues que les autres noms de ces hommes¹⁰. La corruption des femmes dans l'entourage d'Henri II et de Charles IX est relevée¹¹ d'après Brantôme. La vie scandaleuse menée à la cour de France sous le Bien-aimé, ainsi que l'inégalité des classes sociales continuant sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, trouvent leur reflet dans le *Miroir d'or*¹². Il convient pourtant de noter que le Wieland de la maturité ne met plus sur le même plan une Ninon et une M^{me} du Barry¹³.

Wieland finit presque par ne plus voir en France que les gens qui ont été les modèles pour les personnages du *Sopha* ou de livres semblables. Il est comme fasciné par ces milieux qui attirent l'attention, frappent la vue, mais ne représentent pas la force et la dignité d'une

4. cf. IV, 120.

5. Wieland à Merck, 16 I. 1777, *Merckbriefe*, II, 87.

6. cf. les exposés sur Villehardouin et Joinville, plus haut, p. 194 ss., 204 s..

7. XXXVII, 48.

8. XXXVI, 71 s..

9. cf. plus haut, p. 224.

10. XXXVII, 83.

11. XX, 28 s..

12. Seuffert, dans la *Viert.-Jahrschr.*, I, 421 et cf. plus haut, p. 626 s..

13. A. B., II, 289 (lettre à Zimmermann, du 13 XI, 1767) ; *Hempel*, XXXII, 240 (1775).

nation. Il parle avec ironie de l'existence que mène une grande dame parisienne en énumérant tout ce qui lui sert de prétendue occupation : « les mondanités, les théâtres, publics ou particuliers, les soupers, les cartes, les bals, le Colisée, le Vauxhall, les boulevards, le concert spirituel... les intrigues d'amour, la toilette, le sommeil »¹⁴. Dans sa maison de campagne, la mondaine trouve d'autres distractions¹⁵ : la lecture, le théâtre d'amateurs, les jeux de société, passe-temps qui accaparent souvent une bonne partie de la nuit. Cette vie se déroule dans une atmosphère d'où tout intérêt sérieux est banni¹⁶ ; les préoccupations vestimentaires sont la grande affaire¹⁷. Le raffinement mondain crée entre les époux une distance inconnue en Allemagne¹⁸. Tout n'est que frivolité ; en dernière analyse, les choses en sont arrivées à un tel point de corruption que parmi les « dames » parisiennes il se trouve aussi quelques milliers de « catins » de haut et de bas étage¹⁹.

Les domestiques ne valent pas mieux que leurs maîtres. Wieland trace le portrait²⁰ d'une soubrette française, assez laide, menteuse, flagorneuse, parlant très mal la langue étrangère, sans dignité personnelle, sans solidarité avec sa compagne de service, affectée, fausement sentimentale et intéressée.

Les enfants subissent nécessairement une influence qui fausse leur caractère naturel : Wieland frissonne à l'idée qu'une gentille petite fille allemande de deux ans et demi puisse tomber entre les mains d'une gouvernante française bien stylée pour son métier²¹. Fait qui caractérise ces milieux et ces existences : la vie mondaine a tellement dérégulé la nature que les sexes ont changé de caractéristiques et qu'il en est résulté un être hybride qui n'est plus une vraie femme ni un vrai homme²². La vie parisienne et la vie allemande s'opposent comme l'art, au sens péjoratif du terme, et la nature²³. En dehors de ces

14. XXXVI, 19 ; cf. aussi XI, 241 ss..

15. XXXVI, 30-46.

16. *ibid.*, 31.

17. XXXII, 41, 182 ; XXXV, 139 ; *cat.*, n° 2.447 : *Histoire des modes françaises*, Amsterdam et Paris, 1773.

18. XXXVI, 33.

19. XXXVIII, 427.

20. XXXII, 187 ss..

21. XXXV, 87 ; cf. aussi la lettre à F. H. Jacobi du 25 IV. 1777 (*F. H. Jacobi auserl. Briefwechsel*, I, 262).

22. *T. M.*, 1777, I, 135.

23. cf. la lettre de la note 21.

milieux mondains, Wieland ne parle guère que des hommes de lettres et des gens de théâtre comme représentants de la vie sociale française. Cela s'explique aisément par des intérêts et goûts personnels. Il connaît l'existence de ce que l'on pourrait appeler, d'un terme moderne, le prolétariat littéraire de Paris²⁴. Il sait l'ontrecuidance nationale qui anime certains écrivains de la capitale²⁵; il ne lui est pas inconnu que plus d'un de ces manieurs de plume n'a aucune valeur intellectuelle et n'est qu'un « bel esprit raté »²⁶, en dépit de ses prétentions de faire le bonheur de l'humanité²⁷. —

Quand on se rappelle l'importance que le théâtre a dans la vie mondaine française d'après Wieland même²⁸, il semble permis de dire ici que le nom de plus d'un acteur qui s'était illustré sur la scène française figure dans les œuvres de l'Allemand²⁹; celui-ci semble aussi avoir eu connaissance de certaines réformes que le comte de Lauragais a réalisées au profit du théâtre français³⁰.

La raison pour laquelle l'intérêt de Wieland se limite presque exclusivement aux couches sociales supérieures, a déjà été indiquée³¹; il faut aussi considérer que le sujet devait plaire à plus d'un lecteur, à plus d'une lectrice du *Merkur*, en dépit des foudres de M. le Directeur. Mais si l'on songe que Wieland a regretté amèrement de devoir mourir sans avoir vu Paris³², on est porté à croire qu'il pensait plus de bien de cette société dans son ensemble qu'il ne paraît à première vue. En effet, on ne risque pas³³ de se tromper en affirmant que vers 1780 ou 1785 il aurait encore dit, dans un jugement quelque peu complet sur Paris et sa société, ce qu'il a conseillé en 1759 à ses élèves de Zurich :

24. XXXVIII, 96.

25. XXXVI, 154 s..

26. *ibid.*, 151.

27. *ibid.*, 133.

28. cf. plus haut, p. 643.

29. Moÿère, Dominique (probablement le cadet), Carlin, Riccoboni (Antoine-François, probablement), Le Cain, XXXVIII, 185. Mlle Clairon, *T. M.*, 1773, I, 271. Mlle Raucourt, *ibid.*, II, 273. Molé, pl. h., 435, n. 19. La cantatrice Gabrieli qui, un moment, paraissait sur les scènes de Paris, XXXVIII, 217.

30. XXXVIII, 383; peut-être d'après l'*Épître dédicatoire de l'Écossaise* (cf. Moland, V, 405 ss.).

31. cf. plus haut, p. 642.

32. Lettre à Sophie de La Roche, du 16 II. 1785, Hassencamp, 272 s..

33. L'éloge de Paris fait en 1759 et qu'on va lire, se trouve plus succinctement dans une page datant de 1789 (XXXII, 152).

« J'ai dit beaucoup de mal de la nation que j'aime le plus, quoi que je n'en ai pas dit la centième partie de ce que leurs auteurs les mieux accrédités en disent. Je ne trouverois pas la fin si je me mettrois à dire tout le bien que j'en pourrois dire. L'esprit du luxe agissant sur le fond du caractère national des François a poussé les plus beaux fruits. Ce qu'Athènes étoit autrefois par rapport au génie des arts et de la philosophie, à la politesse, à l'élégance, Paris l'est aujourd'hui. Au milieu de cette ville voluptueuse et corrompue, vous trouveriez, si vous auriez le talent que l'ange Ithuriel accorde au Scythe Babouc, des sages, des patriotes, des gens aussi estimables par les qualités de l'esprit que par celles du cœur, des hommes, qui unissent l'art de plaire aux mérites solides, des beaux-esprits géomètres et des philosophes qui sacrifient aux grâces, vous y trouveriez des femmes sensées et même vertueuses, à qui on pardonne la raison et la vertu en faveur des agrémens de leur esprit et des charmes de leur commerce. En un mot vous y trouveriez toute sorte de talens et de mérites, et si vous auriez envie de vous former un modèle idéal d'un homme parfait, c'est en France, c'est à Paris que vous devriez chercher les originaux pour en prendre les différents traits dont l'assemblage formeroit votre homme accompli »³⁴.

Pour finir, il convient de dire encore un mot sur les sources d'où Wieland a tiré sa connaissance de la vie en France. Il est vrai qu'une recherche détaillée, précise est impossible — elle serait en outre un peu ridicule et stérile —, sauf pour certains côtés du tableau où l'Allemand s'inspire des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*³⁵. Quant aux autres données, elles proviennent d'ouvrages tels qu'*Adèle et Théodore* de Mme de Genlis³⁶, d'*Angola*³⁷, des *Contes moraux* de Marmontel³⁸, des *Tableaux de Paris* de Mercier³⁹, des romans de Crébillon⁴⁰, ou encore d'ouvrages dont la fiction à peine voilée évoquait

34. Seuffert, dans la *Vierteljahrschr.*, II, 590 s.; texte français de Wieland.

35. La vie d'une mondaine française d'après *Mél.*, t. 1^{er} et 2, passim.

36. XXX, 14 et *T. M.*, 1783, I, 184 ss.

37. cf. plus haut, p. 320.

38. *ibid.*, et Wahl, *Gesch. des T. M.*, 136.

39. *T. M.*, 1784, III, 277.

40. cf. plus haut, p. 319 s. Il est piquant et tout à l'honneur de Wieland que ce sont là des sources que les Goncourt ont également utilisées pour leur *Femme au XVIII^e siècle*; cf. cet ouvrage, éd. de 1862, pp. 25, 34, 123, 132, 141 s., 145, 150, 205, 210, 243.

la vie à Paris; ici, il faut citer *La capitale des Gaules ou la nouvelle Babylone* avec *l'Anti-Babylone*⁴¹, et la *Giphantie*^{42 43}. Il faut ajouter pour l'énumération des théâtres et spectacles la lecture du *Mercur de France* et du *Journal de Paris*⁴⁴; enfin, il y a l'information par les récits faits de vive voix⁴⁵. Il a dû s'y glisser maint détail piquant...

*
**

On n'a pas besoin de recourir à des témoignages d'avant 1772 pour mettre des lumières sur l'esquisse que Wieland trace du caractère national français.

Certes, l'écrivain allemand lui découvre des défauts. Les Français sont légers et superficiels; leurs auteurs, par exemple, produisent parfois des œuvres qui ont besoin d'être remaniées par des Allemands plus sérieux et précis¹. Aussi, Wieland souhaite-t-il, à l'occasion, à sa propre nation plus de sel attique, aux Anglais, un tempérament plus vif, aux Français, plus de persévérance². Ceux-ci ou du moins les Parisiens apparaissent trop souvent comme versatiles, accessibles à des engouements qui ne durent pas; chez eux, le temps et les railleries tuent l'intérêt pour une cause, si bien que Wieland se sent tenté soit de les qualifier d'éternels enfants, comme le grand-prêtre d'Héliopolis fit des Grecs en parlant à Solon³, soit de prétendre que le trop de soin donné au développement de la raison fait des Français des

41. *La capitale...* par Fougeret de Montbron, Bagdad, 1759; *l'Antibabylone*, par Ange Goudar, Londres, 1760 (*cat.*, n° 2.951).

42. La Haye, 1761, par Tiphaigne de la Roche (*cat.*, n° 2.622).

43. Wieland connaît ou entrevoit le rôle de Paris dans l'histoire politique et intellectuelle du pays (cf. plus haut, p. 626); il parle assez volontiers de la topographie de la ville; cf. les passages sur les aéronautes français, XXXV, 126 s., 132, 134, 149, 151; puis XXXII, 143; XXXV, 10; XXXVIII, 538; Une allusion à un détail de son histoire; fondation d'églises ou d'hôpitaux, XXXV, 10, 17, d'après *Mél.*, XL, 338, 393, 395, 397. Voir aussi *Aka A.*, I, XV, 219 s., sous « Paris ».

44. cf. plus haut, p. 606.

45. *ibid.*, 618 s.

1. Lettre à Reich, du 19 IX, 1785, Arch. Goethe-Schiller, fonds Wieland, 171, 44.

2. *T. M.*, 1774, I, 1 ss..

3. XXXV, 132, 140 s..

enfants ou des vieillards⁴. Des espoirs démesurés trop vite conçus⁵, l'esprit de parti, le goût pour les intrigues⁶ sont autant d'autres aspects de cette disposition de l'esprit parisien.

Cette mobilité dans la vie intérieure qui transforme, à l'occasion, un désastre en prétexte à ovation vient parfois en aide à la vanité blessée⁷ — à cette vanité qui a laissé son empreinte jusque dans la langue⁸ et fait ses ravages notamment parmi les gens de lettres. Le cas n'est pas bien grave lorsqu'il s'agit de quelque « coiffeur ou maître de danse »⁹, de quelque autre gringalet suffisant et superficiel en errance sur les grandes routes¹⁰, ou d'auteurs pour théâtres de société¹¹. Il n'en est plus de même, quand cette vanité se manifeste sur le plan des relations intellectuelles entre les nations où trop souvent des hommes de renom se laissent entraîner par le sentiment de la supériorité de leur pays à ignorer ce qui se passe au delà des frontières, à traiter avec mépris un peuple tel que les Allemands¹² et à ne pas vouloir sortir de l'horizon français¹³. On retrouve ici le jugement dur que le jeune Wieland portait sur le « caractère superficiel des Français, ces singes »¹⁴, et sur leur incapacité de travailler avec méthode¹⁵.

A plus de vingt ans de distance, Wieland relève encore un autre aspect désagréable du caractère français ou du moins de la catégorie de Français que sont les gens de lettres. Leur esprit et leur vanité les rendent féroces. En 1760, il écrit à Bodmer que les Français aiment les querelles entre savants, pourvu qu'elles soient menées de façon fine et méchante¹⁶. En 1784, il relève la même tendance psychologique chez le premier des hommes de lettres français, Voltaire¹⁷; la lettre de Wieland devient un réquisitoire contre le « bel esprit français » pris en bloc.

Mais qu'on y prenne garde : même en ajoutant à ces défauts

4. cf. la note de Wieland dans Meister, *Nat. Moral*, p. 228.

5. XXXV, 124.

6. *ibid.*, 126.

7. *ibid.*, 171 s..

8. cf. plus haut, p. 486.

9. XXXVI, 133.

10. *ibid.*, 138.

11. *ibid.*, 151.

12. XXXVI, 138 s. (Linguet).

13. XXXVI, 20 (Bailly) ; *ibid.*, 144, note 2 (les gens de lettres en général).

14. Lettre à Schinz, 26 III. 1752. *A. B.*, I, 56.

15. *ibid.*, 280, à Zimmermann, 6 IX. 1758.

16. « boshafft », *ibid.*, II, 118, lettre du 20 I. 1760.

17. cf. plus haut, p. 374, note 15.

d'autres traits, des peccadilles, il est vrai, comme le goût pour les beaux morceaux oratoires¹⁷ ou pour l'expression hyperbolique¹⁸, voire même, chose plus grave, une attitude bassement servile devant les grands¹⁹, le jugement d'ensemble de l'homme mûr est bien loin de l'opinion exprimée entre dix-neuf et vingt-cinq ans. Le Wieland de 1780 a appris que chaque problème a deux côtés, si ce n'est plusieurs côtés. Il écrit²⁰ : « Assez souvent, les défauts nationaux... ne sont que les conséquences naturelles... de ce caractère même qui prédispose un de l'honneur, l'amour de la gloire et un intérêt vif pour l'honneur national. » L'attitude des Français en face des tentatives aéronautiques de 1783 et de 1784 est significative, au gré de Wieland. L'interprétation qu'il en fournit montre en plus qu'il cherche à pénétrer en avant dans la psychologie de ses voisins d'outre-Rhin : il se trouve prêt à faire amende honorable pour les traits un peu acérés lancés certain jour. Il se défend dans les *Aéronautes*²¹ d'avoir voulu ridiculiser les Français par telles ou telles pages de l'*Acropétomanie*. Il n'est pas de ces patriotes qui veulent amoindrir et bafouer les « anciens frères et compatriotes ». Au contraire, l'enthousiasme même exalté des Français pour la gloire nationale est préférable, selon lui, à la froide indifférence que les Allemands auraient très probablement montrée en pareil cas. « Heureuse, dit Wieland, la nation qui a un sentiment si vif de la gloire nationale et met un zèle si ardent à honorer et à encourager tout vrai talent, à favoriser toute entreprise qui a éveillé l'attention des gens compétents, même lorsque l'utilité en est encore douteuse, et le succès, incertain. L'enthousiasme pour tout ce qui est beau et grand, est un trait de caractère national qu'il faut plutôt envier que railler »²². Pourtant, là où la solidarité

17. cf. plus haut, p. 376, note 4.

18. XXXVIII, 532; cf. aussi sur Raynal, la lettre à Gleim, mai 1782 : A. B., III, 338 s..

19. T. M., 1773, I, 189 : « ravir » ne doit pas être traduit par « entzücken », mais par « gefallen » : mais à vrai dire, il s'agit là simplement d'une question de traduction; cf. aussi la lettre à Gebler, 19 V. 1779 (D. B., II, 37) : « Das überlegte und ehrliche « Gut » eines deutschen Biedermanns taugt oft mehr als das « Göttlich » eines brausenden Französchens ».

20. XXXVI, 153.

21. XXXIII, 176.

22. XXXV, 145.

23. *ibid.*, 146; l'allusion à l'envie nationale des Français, XXXIII, 161, ne doit pas être prise trop au sérieux; les Anglais sont également critiqués dans ce passage qui se moque par-dessus le marché du Saint-Empire.

nationale reste sans panache, où elle n'est pas voyante et ne trouve pas de stimulant dans la vanité, en d'autres termes, lorsqu'il s'agit de simple sens social, le Français ne se laisse plus si facilement entraîner à des sacrifices importants. Wieland constate du reste que c'est là une vertu dont les Allemands ne sont pas davantage doués²⁴.

Si la vanité a pour compensation le sentiment de l'honneur national, la frivolité, cette fille de l'esprit mobile, a pour contre-partie l'intelligence rapide, vive, pétulante²⁵. L'écrivain ne songe pas seulement aux jeux désintéressés de l'esprit ou à l'activité scientifique ; il reconnaît volontiers que les travaux pratiques, utilitaires, de l'industrie et du commerce profitent également de cette disposition heureuse²⁶. Le bon goût et l'élégance y aident les Français²⁷.

Bien entendu, Wieland n'omet pas de signaler la galanterie française. Lui-même est loin, au moins en 1787, de la cultiver pour son compte personnel ; il dit aussi qu'il l'a ignorée dans ses amours de jeunesse. Tout cela, continue-t-il, « n'est pas français », bien que chez la nation voisine il y ait encore des gens ayant le goût de la vérité, du naturel et de l'honnêteté²⁸. Qu'on ne se trompe pas : Wieland ne fait pas absolument fi de l'attitude d'un Français en face du beau sexe. On a chance de ne pas faire fausse route en interprétant dans ce sens le passage où il constate qu'un Français de soixante-dix ou de quatre-vingts ans cherche encore « à plaire aux dames », alors qu'un Allemand de cinquante ans n'y songe plus du tout, dût-il être épris d'une femme²⁹. Être agréable aux dames, leur rendre service, voilà encore un trait caractéristique de nos voisins de l'ouest, dit-il, et ce n'est certainement pas en dernier lieu par là qu'ils sont devenus la nation la plus aimable de l'Europe³⁰.

Les Français sont-ils efféminés par cette tournure d'esprit ? Pas le moins du monde. Chez eux subsiste encore cet extraordinaire mélange de bravoure et de galanterie qui y a duré plus longtemps qu'ailleurs³¹. Et si l'on songe que le *Merkur* publie en 1783³² une anecdote

24. XXXIII, 164.

25. XXXII, 152.

26. XXXV, 129.

27. cf. plus haut, p. 554, note 46.

28. Lettre à L. Meister, en date du 28 XII. 1787 (A. B., III, 389 s.).

29. XXXVI, 44.

30. *ibid.*.

31. XXXVIII, 59.

32. *T. M.*, 1783, II, 180 s.,

— qu'elle soit due à Wieland ou non ³³ — qui met en lumière la délicatesse de sentiment d'un Français, on conviendra que l'écrivain reconnaît volontiers de belles qualités à la nation voisine. S'il formule des critiques, il ne le fait pas par mauvaise humeur ou par jalousie.

Quand on écarte quelques accès d'agacement, fort probablement excusables, ces critiques sont dictées par souci d'historien objectif et par suite d'une tendance pédagogique qui, si elle restait inefficace, était pourtant louable en elle-même. Relever les défauts d'une nation, dit Wieland, n'est pas une offense, mais c'est indiquer d'une façon qui mérite reconnaissance sur quel point et de quelle manière une nation peut se corriger ³⁴. Et voyez même cette *Aéropétomanie* si bourrée de raillerie : elle n'hésite pas à proclamer que l'aéronautique est une invention dont un peuple a le droit d'être fier ³⁵. Wieland veut être juste.

*
**

Est-ce que cette bonne volonté, cette volonté tout court, lui a permis d'atteindre la justice et la justesse ? Oui, dans ce sens que ce qu'il dit est exact. Non, parce que ce qu'il dit est incomplet ou, du moins, souffre d'un défaut d'éclairage. Quand il parle de la société française, il n'évoque pour ainsi dire que les classes les plus hautes. Quand il parle de la France, seuls ou presque seuls existent pour lui les Parisiens ; et encore met-il trop en avant les badands et les moqueurs, les poissardes et les talons rouges, les poupées de salon et les « catins ». La province dans sa variété de mœurs et de caractères et avec ses vertus solides de travail calme, tenace, de vie simple et honnête, ne figure guère chez lui. Les dames des Roches de Poitiers font une exception louable. Les Gascons avec leur vantardise ³⁶ en font une autre qui ne mérite pas le même qualificatif élogieux. Enfin, on aurait aimé que Wieland traçât lui-même le portrait intellectuel du Français. On n'en serait pas réduit à le reconstituer avec des données indirectes telles que des remarques sur le caractère de la langue ³⁷.

33. cf. Seuffert, *Proleg.*, VI, n° 785.

34. XXXIII, 176.

35. XXXV, 133.

36. XXXV, 138 ; *Mercckbriefe*, I, 401 et II, 72.

37. cf. plus haut, p. 485 ss.,

En tout cela, il ne faut pas oublier que cette image de la France et de son peuple est faite de matériaux que le hasard de ses travaux littéraires a mis entre les mains de l'écrivain. Wieland n'a nullement voulu tenter une évocation complète, caractéristique, où rien ne dût manquer. L'essentiel réside dans le fait qu'il y a là le fruit d'un effort dicté par la volonté d'être juste, et par la sympathie. Cette sympathie ne pouvait pas être absente de l'esprit de Wieland qui devait tant à la France, à cette « nation si affinée et civilisée qu'elle a dépassé toutes les autres »³⁸.

38. *Vorrede*, p. XVIII de la *Damenbibliothek*, I (1786).

Dixième Partie

WIELAND ET LA PENSÉE FRANÇAISE

INTRODUCTION ¹.

Après Wieland poète, érudit, journaliste ou simple curieux, il faut faire une place à Wieland penseur et à ses rapports avec la France. L'époque où la pensée française a eu pour lui l'intérêt primordial d'être une libération, d'élargir un horizon trop brumeux et trop resserré, est sans doute passée. Le contact entre Wieland et la

1. Bibliographie : Bock W., *Die ästhetischen Anschauungen Wielands*, Berlin, 1921.

Bréhier E., *Histoire de la philosophie*, t. II, *La philosophie moderne*, 2° : *Le dix-huitième siècle*, Paris, 1930.

Ermatinger E., *Die Weltanschauung des jungen Wieland*, Frauenfeld, 1907.

Fagnet E., *Le dix-huitième siècle*, Paris, s. d..

Fuchs A., *Geistiger Gehalt und Quellenfrage in Wielands « Abderiten »*, Paris, 1934.

Gross E., *G. M. Wielands « Geschichte des Agathon »*, Berlin, 1930.

Hettner H., *Geschichte der deutschen Literatur im achtzehnten Jahrhundert*, 7° édit., en 4 vol., Brunswick, 1925.

Holi K., *Grundlagen deutscher Ästhetik im XVIII. Jahrhundert* (*Ilbergs neue Jahrbücher*, XVI, 721 ss.).

Hubert R., *Les sciences sociales dans l'« Encyclopédie »*, Paris, 1923.

pensée de chez nous a cessé, en 1772, d'offrir l'attrait d'un drame et d'une lutte. Mais en mettant en parallèle la pensée de cet Allemand et la pensée française, on aura la possibilité de saisir, mieux que jusqu'à présent, la structure intellectuelle de Wieland ; on saura mieux dans quelle catégorie d'esprits le classer.

Certains penseurs, et Wieland entre autres, estiment que l'Absolu nous est inaccessible et que notre vision du monde dépend de notre organisation d'humains. C'est donc procéder selon l'esprit de l'auteur allemand que de placer au commencement de ces pages un exposé sur la théorie de la connaissance. Les voies dans lesquelles elle s'engage peuvent varier d'individu à individu ; elles changent d'après la manière dont celui-ci représente l'espèce. C'est assigner à la psychologie le rôle qui lui convient et qui est dominant. Théorie de la connaissance et psychologie commandent de leur côté l'attitude en face du problème métaphysique dont la religion n'est qu'un aspect. La question religieuse peut trouver et trouvera, en effet, chez Wieland une solution telle que des domaines où elle prétend exercer son action seule la morale sollicitera vraiment l'intérêt du penseur. La morale ayant sur le plan humain pour but de régler les rapports entre l'individu et ses semblables, les problèmes sociaux et politiques seront abordés ensuite. L'esthétique, étant une question absolument

Lanson G. et Naves R., *Extraits des philosophes du XVIII^e siècle*, Paris, 1933.

de Lavergne L., *Les économistes français du dix-huitième siècle*, Paris, 1870.

Lombard A., *L'abbé du Bos*, Paris, 1913.

Mornet D., *Les sciences de la nature en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1911.

Picavet F., *Introduction de l'édition du Discours préliminaire de l'« Encyclopédie »*, Paris, 1929.

Roscher W., *Geschichte der Nationalökonomik in Deutschland*, dans *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland*, Neuere Zeit, t. XIV, Munich, 1874.

Schenker M., *Charles Batteux und seine Nachahmungstheorie in Deutschland* (Unters. z. neueren Sprach- und Lit.-Gesch., hgg. v. O. Walzel, N. F., 11. Heft 1909).

Seuffert B., sur Keil, *Wieland und Reinhold* (Anz. f. deutsch. Altertum, XIII, 259 ss.).

v. Stein H., *Die Entstehung der neueren Ästhetik*, Stuttgart, 1886.

individuelle où les liens de l'homme avec les hommes n'ont aucune importance, se place à part, ainsi que les sciences, désintéressées dans la pensée du savant vraiment digne de ce nom.

C'est l'ordre dans lequel il sera tenté d'exposer la pensée de Wieland et de montrer attaches ou communautés de tendance avec la pensée française.

Vogt O., *Der « Goldene Spiegel » und Wielands politische Ansichten*, Berlin, 1904.

Walzel O., *Shaftesbury und das deutsche Geistesleben im 18. Jahrhundert* (Germ.-roman. Monatschrift, 1909, I, 416 ss.).

Windelband W., *Die Geschichte der neueren Philosophie*, 5^e édit., 2 vol., Leipzig, 1911.

Livre I.

LA PENSÉE DE WIELAND

CHAPITRE I.

LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE.

Dans une certaine mesure Wieland est sensualiste. Il affirme avoir tout le respect imaginable pour « Monsieur Locke et son grand principe : *Nil est in intellectu...* ». Mais il ajoute qu'il n'y a pas là de solution à tous les problèmes. Au tréfonds de l'âme humaine subsistent des phénomènes qui échappent à toute explication mécaniste. Le monde extérieur ne provoque pas les mêmes réactions chez tous les hommes¹ Wieland essaie-t-il du moins à préciser la ligne de démarcation jusqu'à laquelle la théorie de la connaissance peut pousser la recherche de la certitude sans risque d'erreur ? Et de quels moyens d'investigation se sert-il ?

Dans *Agathon*, le rationalisme trouve une large place. Il s'oppose aux rêveries de l'imagination qui « enveloppe le monde réel d'une lumière trompeuse »². Tous les plaisirs de l'imagination ont d'ailleurs les sens et les impressions sensibles pour point de départ et matière première³. Cette constatation indique déjà dans quel domaine le rationalisme doit faire ses investigations : c'est celui des réactions intérieures de l'homme, celui de ses goûts et de ses besoins. En face du monde extérieur, Hippias qui développe ces théories dans le roman

1. XXXVII, 443.

2. I, 114.

3. *ibid.*, 116-119.

adopte, en homme pratique, l'attitude du réalisme naïf⁴. Quant au monde supranaturel, il existe peut-être, mais est inaccessible aux recherches de l'homme⁵.

Hippias est donc rationaliste et sensualiste ; réaliste naïf à l'égard du monde extérieur, il n'est pas préoccupé par la question des causes premières⁶ et de la chose en soi ; seule, la vie pratique le sollicite. —

Wieland dépasse-t-il le domaine étroit où le personnage de son roman enferme ses certitudes ? Connaît-il d'autres outils de la recherche philosophique ? En d'autres termes, dans quelle mesure est-il Hippias, au moins sur ces points-là ?

Wieland a écrit une longue et proluxe étude *Sur la raison comme moyen d'investigation en matière de foi*⁷. Le problème métaphysique l'a donc intéressé, d'une façon ou d'une autre, et il se demande si la raison peut en trouver la solution. Non, répond-il, si l'on exige une preuve irréfutable de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Ces questions ne relèvent pas de la raison spéculative, mais d'une foi raisonnable. Un besoin moral veut que Dieu existe et que l'âme soit immortelle⁸. Cette croyance est inhérente à l'homme, de façon indestructible. Elle fait partie de son essence⁹. Wieland sort ici des limites de l'analyse psychologique ou physiologique où se plaisaient et s'enfermaient les intérêts philosophiques de son Hippias. Au rationalisme et au sensualisme s'ajoutent, comme instrument du philosophe, le sentiment¹⁰ et le volontarisme. A eux revient la tâche de construire une image du monde extrahumain.

Mais il ne faut pas perdre de vue deux points. Wieland estime que la métaphysique est par excellence le domaine de l'individualisme¹¹. Que valent alors, faut-il se demander, sentiment et volontarisme, quand on leur demande d'obtenir des résultats objectivement, universellement valables ? Peuvent-ils renseigner de façon irréfutable ?

4. *ibid.*, 124 s..

5. *ibid.*, 124.

6. *ibid.*, 114.

7. *Über den freien Gebrauch der Vernunft in Glaubenssachen* (XXXII, 269-313).

8. *ibid.*, 282.

9. *ibid.*, 314.

10. XX, 120.

11. XXXII, 20.

Même dans ses écrits livrés au public, Wieland a donné une réponse négative formulée clairement, bien qu'avec prudence¹². Il s'est prononcé avec plus de concision et d'énergie en écrivant à F.-H. Jacobi une lettre qui est une déclaration de faillite de toute spéculation, de toute investigation métaphysique, qu'elle recherche l'essence ou qu'elle recherche l'origine des choses, et quelles qu'en soient les méthodes¹³. Et il est mort en prononçant de sa bouche d'agonisant le *to be or not to be* du sceptique¹⁴.

Ce n'est que du monde sensible que doit s'occuper et se préoccuper le sage. Wieland a été paisiblement, mais fermement agnostique. Entre lui et son Hippias il y a accord de principe.

12. XXXII. 282.

13. « Sie kennen, mein Bester, jene berühmte Aufschrift zu Saïs : « Ich bin alles was ist, was war, und was seyn wird, und meinen Schleier hat noch kein Sterblicher aufgedeckt ». Dies ist meine ganze Dogmatik *in nuce* — weiter habe ich nicht kommen können. » Wieland à F.-H. Jacobi, lettre du 11 X. 1785 (Zoeppritz, *Aus F. H. Jacobis Nachlass*, 2 vol., Leipzig, 1869, t. 1^{er}, p. 64).

14. Goethe, lettre à Knebel, en date du 14 IV. 1813.

CHAPITRE II.

LA PSYCHOLOGIE.

Ce qui est agnosticisme en métaphysique peut être appelé plus modestement relativisme dans le domaine de l'esthétique¹. Cette considération ne nous éloigne pas du sujet à traiter après la théorie de la connaissance et qui est la psychologie. En effet, dans son analyse des réactions de l'homme en face de l'œuvre d'art, Wieland fait appel au *sentiment intérieur*², sachant bien à quel point ce sentiment est variable ; car il n'est que le reflet du moi qui lui-même se présente en mille couleurs chatoyantes et changeant parfois d'un instant à l'autre. Ce moi impose sa loi aux investigations métaphysiques, dicte l'attitude de l'individu à l'égard de la création artistique et colore les appréciations morales. L'homme ne peut pas faire abstraction de sa propre personne ; il ne peut pas sortir de lui-même.

Il prend naturellement plaisir à lui-même³, il est égoïste partout et toujours⁴. Mais Wieland distingue deux égoïsmes. Il rejette l'égoïsme raisonné, érigé en système et moralement condamnable ; il ne veut pas de l'attitude de l'homme qui n'aime que lui-même. Par contre, il admet comme base indestructible, naturelle, de notre vie intérieure cet autre égoïsme que l'on pourrait aussi nommer, sans nuance péjorative, égocentrisme, et où l'homme se prend ingénument pour mesure de toute chose. A défaut de concept général, l'homme devient le prototype d'après lequel il juge la valeur d'autrui⁵.

Cet égocentrisme se manifeste parfois sur un plan élevé. J.-H. Meister dit dans son traité *De la morale naturelle*, annoté en traduction allemande par Wieland, que l'idée d'ordre et de calme est

1. XXXII, 20.

2. VII, 35.

3. XXXII, 175.

4. *ibid.*, 168.

5. XX, 49, note 1 ; VII, 21, 106.

liée à l'idée de la joie de vivre. Dès que l'homme saisit les rapports entre des objets ou des idées, une lumière nouvelle se fait en lui; l'existence se trouve élargie, embellie et placée sur un plan supérieur. Pourquoi ? Parce que nous avons découvert qu'il y a un ordre conforme à l'organisation et à l'essence intime de l'homme⁶.

Mais comment une psychologie ainsi conçue agit-elle dans la simple vie courante ?

Ici apparaît la vanité⁷. Aucun homme méchant ne croit que les autres sont meilleurs que lui⁸, et ce n'est qu'avec des restrictions que Wieland proteste contre la thèse d'Helvétius selon laquelle tout individu se considère comme le premier de ses semblables⁹. Dans une lettre à F.-H. Jacobi¹⁰, l'auteur avoue être pour sa part également atteint de la folie universelle de mieux aimer être lui-même qu'un autre. —

Logique envers son propre agnosticisme, Wieland ne se hasarde nulle part à dire ce qu'est l'âme¹¹. Il parle simplement des états de cette âme, et des causes qui les provoquent. Il proclame que les derniers problèmes de la psychologie restent des mystères¹², et ne tente que quelques coups de sonde qui cherchent à analyser de simples modes, nullement l'essence de l'âme. Il reconnaît que l'éducation et le milieu ont une importance capitale pour la formation de l'homme moyen, contrairement à l'être d'exception doué d'une personnalité vigoureuse¹³. La profession fait varier la psychologie d'un individu par rapport à un autre¹⁴. L'état physique peut conférer des aspects

6. p. 8-10 de *Von der natürlichen Moral*, aus dem Französischen des Hrn. M** von Hrn. Sch** übersezt. Herausgegeben und mit einigen Anmerkungen begleitet von C. M. Wieland. Leipzig bey Georg Joachim Göschen, 1789. — Dans la *Vorrede des Herausgebers*, Wieland précise (p. XXII s.) qu'il a mis la lime à la traduction allemande (de Georges Schulthess; cf. *Proleg.*, VI, n° 997) et ajouté des notes « an den Orten, wo ich mit dem Verfasser nicht ganz einstimig sein sollte » (*Vorrede*, p. XIV). — Edition française de Londres, 1788, *cat.* n° 2.197.

7. XX, 56.

8. *ibid.*, 109.

9. XXXVII, 473 s.; cf. aussi I, 107.

10. Du 14 VIII. 1773 (F. H. Jacobis *auserles. Briefwechsel*, I, 133).

11. bien qu'il soit piquant de noter qu'il accepte sans protestation une phrase de Meister plaçant l'homme parmi les animaux (*Nat. Moral*, 90 : l'homme est infiniment supérieur « allen andern Tieren »).

12. XXXVII, 445.

13. XX, 50.

14. II, 11.

changeants aux réactions de la même âme¹⁵. Même ce qui détermine nos actions est d'origine physique¹⁶.

Agnostique quand il s'agit de l'essence de l'âme, Wieland est sensualiste et matérialiste lorsqu'il veut en expliquer les mouvements.

15. II, 144; VII, 60; XX, 87. « Les circonstances modifient le caractère de l'homme; elles le précisent et le rendent plus beau, mais l'adulterent aussi (verunstalten), l'effacent et le faussent »; note de Wieland dans la *Nat. Moral*, p. 203, cité par Seuffert, *Anz. f. deutsch. Altertum*, XIII, 269.

16. cf. *Nat. Moral*, 19 s. : il faut combattre les influences morales de certaines impressions physiques par d'autres impressions physiques; c'est un meilleur moyen que les forces réunies du sentiment moral et de la raison.

CHAPITRE III.

MÉTAPHYSIQUE ET PENSÉE RELIGIEUSE.

I.

Pour l'élaboration de la pensée métaphysique, la théorie de la connaissance et la psychologie sont tellement importantes que l'essentiel des idées de Wieland métaphysicien a déjà pu être entrevu dans les pages qui précèdent. Wieland renonce à scruter la question de la chose en soi, question qui n'a du reste aucun attrait pour lui. Il n'en est nullement inquieté et l'effleure à peine¹. Par contre, il parle des problèmes que sont d'abord la cause première des choses, ensuite, l'immortalité de l'âme.

Wieland professe — ou bien, plus exactement, il préconise à l'usage de ceux qui en ont besoin — le déisme. Selon lui, on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance un principe premier qui existe de toute éternité, mais dont l'essence reste inaccessible; seules, nous sont accessibles les lois immuables d'après lesquelles il se manifeste dans sa sagesse et dans sa bonté et nous mène dans la voie du perfectionnement sans fin, notre personnalité consciente n'étant pas anéantie par la mort². C'est cette idée avec son fonds d'agnosticisme qui se retrouve par exemple dans le chapitre où les Abdéritains parlent métaphysique sans arriver à des solutions satisfaisantes et où l'argumentation physico-théologique de Démocrite n'est qu'ébauchée³. C'est cette idée qui fait dire à Wieland que la monadologie de Leibniz n'explique pas les causes premières des phénomènes⁴. Mais c'est aussi cette idée qui lui fait écrire à Jacobi la lettre déjà citée sur la statue voilée de Saïs et où il n'est plus question de la cause première⁵.

1. XXXII, 280.

2. *ibid.*, 282; puis, *ibid.*, 39 et XXXIII, 135.

3. VII, 61-67.

4. XXXVII, 445.

5. cf. plus haut/ p. 656, note 13.

Eu égard à ce dernier document, que penser des déclarations publiques faites par Wieland dans l'étude *Sur l'usage de la raison en matière de foi* ? N'y a-t-il pas, là, un cas d'insincérité ? Pour répondre, il faut serrer le texte de près.

Et tout d'abord, n'oublions pas que Wieland n'affirme pas catégoriquement, *ex cathedra*, la vérité de son *credo*. Il parle d'un « degré élevé de probabilité »⁶, ce qui, il est vrai, ne l'empêche pas de parler ensuite de « vérités ». Puis, sa profession de foi est très vague : il l'a voulue ainsi. Comment ses conceptions psychologiques lui auraient-elles permis d'avoir recours à une formule plus développée ? N'aurait-elle pas contenu des détails inacceptables pour trop d'esprits ? Et n'aurait-elle pas été une malhonnêteté intellectuelle de sa part, alors que la proposition qu'il avait choisie pouvait à la rigueur être défendue par un sceptique ou un homme de sentiment ? L'existence de Dieu, cause première du monde, un rationaliste pouvait l'admettre comme exigence de la logique, comme résultat du besoin intellectuel de trouver un commencement à la série des événements, à l'écoulement des faits. La survivance de notre personnalité, un homme attaché aux siens, un être avide de perfectionnement et qui sentait peut-être confusément l'élan vital comme le vrai Absolu, pouvait la ressentir comme un besoin si fort qu'il équivalait à une certitude démontrée. Wieland, intimement agnostique, pouvait aller jusque-là. Il ne pouvait pas s'avancer davantage sans faire violence à ses propres convictions. Aussi s'est-il arrêté à ce point.

Cette loyauté de l'homme qui pense avec rectitude selon les lois de sa psychologie ne se manifeste pas seulement par le *non* opposé au dogme chrétien⁷. Elle fait aussi rejeter par Wieland le matérialisme en tant que doctrine positive. Sur ce point, il ne faut donc pas croire que je ne sais quel scrupule moral ait agi ; cependant, selon toute vraisemblance, Wieland a été heureux que nulle logique ne le forçât à adopter le système d'Helvétius. Probablement, un reste d'attachement sentimental à la pensée religieuse de son enfance et de sa jeunesse en aurait souffert même chez l'homme mûr et chez le vieillard⁸. —

Encore un mot sur un effet particulier des conceptions psychologiques de Wieland métaphysicien. La psychologie crée la diversité des

6. XXXII, 282.

7. cf. plus bas, p. 662.

8. cf. aussi XXXVII, 627.

points de vue et des réactions en face de tous les problèmes. Wieland connaît le fait, l'admet et en tire la conclusion qu'il faut être tolérant, plus que tolérant, qu'il faut être respectueux envers les croyances du prochain⁹. On pénètre dans le domaine de la pensée religieuse.

II.

La métaphysique n'a pas intéressé Wieland ; mais la religion l'a fait. Que le premier de ces termes serve à désigner ici la spéculation qui cherche la vérité sans préoccupations d'un autre ordre, et le deuxième, la spéculation qui, certes, s'inquiète également de la vérité, mais veut aussi servir l'individu et la société sur le plan moral, veut les « aider à vivre ». Il est permis de penser que cet aspect utilitaire, très noblement utilitaire, a contribué à ce que Wieland n'a pas proclamé son agnosticisme publiquement avec trop de force. Il ne voulait pas saper brutalement des croyances qui pour certains étaient et sont un appui¹. Il savait que très souvent il faut être un esprit *fort* pour être un esprit libre.

Si donc pour son propre compte Wieland repousse le christianisme² ainsi que toute autre doctrine métaphysique positive, il admet volontiers que d'autres le pratiquent. Seulement — moyen terme entre son agnosticisme et l'orthodoxie³ —, les croyants devraient ramener leur foi à sa pureté primitive. Car le Christ est venu pour extirper toutes les superstitions, et ce sont les chrétiens qui ont rendu son entreprise vaine. En d'autres termes, le christianisme primitif est tout près du déisme⁴, et Wieland estime possible une synthèse où s'allieraient la révélation chrétienne et une saine philosophie⁵. Le sentiment religieux est fondé sur une poussée obscure, innée à l'âme humaine,

9. XXXII, 299 s..

1. XXXV, 405.

2. En 1772, avant de commencer ses fonctions de précepteur, Wieland doit prêter serment sur la Bible ; il refuse (Seuffert dans la *Viert.-Jahrschr.*, I, 403) ; en 1788 (le 23 I.). Charles-Auguste lui écrit : « ... obgleich ich mit Ihnen auf die Ehre eines vollkommenen Lutheraners und Altechristen Verzicht thue... » (*Cottasches Morgenblatt*, 1855, p. 757).

3. cf. XXXV, 52 où il nomme ensemble la « christliche Offenbarung » et la « gesunde Philosophie ».

4. XXXII, 290, 298.

5. cf. p. ex. XXXVIII, 367.

et indéracinable. Le Christ n'est venu que la confirmer⁶. La nature et la révélation, tant que celle-ci n'a pas été déformée, concordent⁷.

A quoi cette religion ainsi définie doit-elle tendre ? A une foi simple en Dieu, à la pureté du cœur, à l'amour de Dieu et des hommes, à une vie consacrée à la vertu⁸. La vertu est faite d'amour du Bien, de bienveillance pour tous les êtres, de constance dans le malheur, de modération dans le bonheur, de patience, de paix, de serein contentement et d'espoir en un avenir meilleur⁹. Wieland, bien qu'il lui arrive de ne pas vouloir faire de la religion une « institution civile »¹⁰, lui attribue pourtant un rôle dans la vie de la collectivité : après avoir rendu des services durant les époques de brutalité et de grossièreté¹¹, elle est toujours un frein aux mauvais instincts de certaines gens : l'athéisme est bien plus dangereux que le fétichisme¹². La religion est un soutien de la société policée et de l'État¹³.

C'est le dernier argument de Wieland en faveur de la pensée religieuse. Toute cette attitude est crûment mise en lumière par un passage des *Abdéritains* : un personnage du roman veut savoir « si les grenouilles de Latone sont là pour les Abdéritains, ou bien les Abdéritains, pour les grenouilles »¹⁴. Wieland, bien entendu, place l'intérêt des humains plus haut que celui des animaux, fussent-ils sacrés. —

Cette liberté à l'égard des bases métaphysiques de la religion et cet utilitarisme social permettent à l'écrivain de dénoncer sereinement certains abus.

Il y a l'abêtissement qui fait accepter sans contrôle ni critique de prétendus miracles¹⁵ ; il y a les fausses vocations religieuses que l'on fait naître par des procédés déloyaux¹⁶ ; il y a le célibat des pré-

6. XXXII, 318 s..

7. *ibid.*, 290.

8. *ibid.*.

9. *ibid.*, 319.

10. *ibid.*, 318, mais aussi 336 s..

11. XXXV, 200.

12. XXXII, 205 ; cf. aussi VIII, 285.

13. XXXII, 336 s., 269 ; XX, 101 ss..

14. VIII, 108.

15. VIII, 48 ss..

16. XX, 50 ss. ; XII, 19, 25.

tres, cette institution contre nature¹⁷ et source d'adultères¹⁸; et il y a, enfin, tous les méfaits des mauvais serviteurs de Dieu, des *bonzes*¹⁹.

Dans les *Abdérîtains*, Wieland en a évoqué plusieurs représentants typiques²⁰. *Danischmend* touche au même sujet²¹ et résume les griefs qu'on peut faire aux pasteurs qui trahissent leur mission. Ils sont superstitieux, ennemis de la raison et de la vertu, hypocrites, hautains, cupides, dominateurs, rancuniers, semeurs de discorde, ignorants, bassement sensuels²². Avec les despotes, ils sont le pire des maux qui puisse frapper l'humanité²³. Les moines, réunis en couvents, trouvent si peu de grâce devant Wieland qu'il demanderait volontiers leur expulsion et leur expropriation — si pareil geste ne portait pas atteinte au principe de propriété²⁴. Fait remarquable : Wieland combat les abus de la religion au nom de l'intérêt social ; il n'use pas du même argument lorsque la propriété est en jeu. La propriété est plus essentielle dans la société que la foi.

Et pourtant ! Les services que les bons prêtres, les vrais prêtres dignes de ce nom, voire, jadis, les moines ont rendus à la société ont leur poids, et religion et prêtraille ne sont pas synonymes. Les avantages que la religion procure à la société sont si grands que les méfaits des *bonzes* ne les paient pas trop cher²⁵.

Des considérations utilitaires viennent au secours de la pensée philosophique. Ainsi apparaissent avec plus de netteté le fondement et l'orientation tout anthropocentriques de cet ensemble d'idées.

17. Toute la donnée de *Sixt und Klärchen* ; XX, 31 s..

18. XX, 50 s..

19. XXXII, 220.

20. Fuchs, *Abderiten*, 22 ss..

21. XX, 36-50, passim.

22. XX, 83, 89.

23. *ibid.*, 79, 84.

24. XXXIII, 203.

25. XXXII, 209.

CHAPITRE IV.

LA PENSÉE MORALE.

L'emploi qui vient d'être fait du terme *utilitaire* ne doit pas induire en erreur. Il n'a rien de péjoratif : il ne désigne nullement un désir de jouissance basse et égoïste, mais s'oppose à des préoccupations qui perdent le contact avec le monde sensible, notamment avec la vie des hommes. C'est un utilitarisme qui recherche le « bien général »¹. On a vu que l'argument social était en dernière analyse la meilleure arme de Wieland pour défendre la cause de la religion. Il est aussi l'étoile qui guide sa pensée morale.

Un *Art de vivre*, une *Thérapeutique de l'âme*, c'est ainsi que ce penseur appelait la philosophie. Les tendances psychologiques, le goût de l'action sur la moyenne des hommes, et le but pratique visé en dernière analyse confèrent à tous les écrits philosophiques de Wieland une allure pédagogique. Ce propos de M. Wahl² souligne bien le caractère des préoccupations morales de Wieland.

Si la direction sociale, altruiste et, si l'on veut, hédoniste de la morale wielandienne est connue, la base de celle-ci reste à définir. Il faudra aussi fournir quelques précisions sur les effets et les buts de cette éthique.

Il faut se souvenir que pour Wieland toutes nos actions ont des sources presque exclusivement physiques. Il faut aussi se rappeler l'importance de l'égoïsme dans sa pensée. L'égoïsme placé en tête d'une recherche sur la morale n'étonnera plus³. L'égoïsme selon

1. XXXIII, 173.

2. *Gesch. d. « Deutschen Merkur »*, p. 109.

3. cf. Meister, *Nat. Moral*, chap. 2, où Meister dit que l'homme primitif a la tendance de croire que tout est en lui-même. Une attitude semblable se retrouve chez l'homme évolué dès qu'il est fortement ébranlé ou sollicité par la sympathie. « Auf solche Weise hängt teilnehmendes Mitleiden, welches der erste moralische Eindruck zu seyn scheint, so zu sagen immer noch mit den bloss physischen Eindrücken zusammen... ». Wieland ne proteste pas.

Wieland est un besoin vital; il a toute la valeur d'une loi de la nature, il est une loi de la nature⁴. On est tenté d'y voir l'Absolu dans sa forme la plus sensible à Wieland et de l'appeler élan vital⁵.

En vertu de sa poussée, l'individu doit d'abord veiller à s'assurer sa subsistance et sa sécurité⁶ : être heureux est le but de la vie voulu par elle⁷. Seulement, le bonheur de l'honnête homme n'est pas un bonheur bassement sensuel. Il représente un idéal où la raison, la lucidité, la maîtrise de soi et la vie du sentiment, remède contre le rationalisme absolu, tiennent une grande place⁸. Le sens du Beau est en outre indispensable⁹.

L'individu une fois formé et installé, comme il convient, dans le monde, doit songer également au bonheur de ses semblables. Danischmend ne peut vivre qu'en étant le centre d'une sympathie et d'une activité qui répandent leurs bienfaits autour d'elles...¹⁰ Les temps du culte voué à Saint-Evremond sont passés.

Mais comment Wieland explique-t-il le passage de l'égoïsme à l'altruisme ? Il ne se préoccupe pas de spéculations morales abstraites¹¹. Il déclare simplement que l'homme heureux est également un homme bon¹², et que le bonheur collectif est indispensable au bonheur individuel¹³. Il semble bien que l'écrivain ait érigé en loi générale un penchant de son âme à lui, mais qu'à la base de sa pensée se trouve encore le sensualisme : nous vivons en imagination les souffrances que nous voyons subir par d'autres¹⁴.

Toujours est-il que Wieland définit la vertu une qualité par là-

4. cf. la manière dont Wieland rend, dans la *Nat. Moral*, p. II, l'épigramme, un vers de Boileau : « C'est l'erreur que je fuis » : « Ich streb aus Eigennutz vom Wahn mich loszuwinden... ».

5. cf. *Nat. Moral*, p. 46 s. : « Was die Übung unserer Kräfte verhindern, die Entwicklung unserer Fähigkeiten aufhalten, was, mit einem Wort *die Empfindung unsrer Existenz* (c'est moi qui souligne), diese erste Quelle aller Glückseligkeit einschränken kann, alles dieses ist offenbar unserer Natur zuwider. » — Wieland n'ajoute pas de note rectificative ; il est donc d'accord.

6. XX, 18.

7. XXXII, 29 ; *Nat. Moral*, p. VII.

8. XXXVII, 627.

9. VII, 17.

10. XX, 18 ; cf. aussi VII, 17.

11. XXXIII, 94.

12. XX, 72.

13. XX, 18.

14. XX, 13 ; puis, plus haut, la note 3.

quelle l'individu se rend utile à la collectivité. Elle est « bienveillance agissante et noble activité »¹⁵ ; et parce qu'elle relève de la vie pratique, toujours changeante et mouvante, la vertu est chose relative¹⁶ ; mais sa direction générale ne doit pas varier. Ses étoiles conductrices s'appellent paix, tolérance, bienfaisance, sociabilité et fraternité universelle¹⁷. —

À côté de ces généralités, Wieland n'a fourni que quelques rapides aperçus sur des points de détail. Obéissant à la nature, il ne fait pas grand cas de la chasteté, comme l'ont montré ses sorties contre le célibat ecclésiastique¹⁸. Il estime au contraire qu'il faut dans les limites de l'honnêteté faire droit aux besoins sexuels¹⁹. De façon générale, il faut laisser une certaine liberté aux passions. Elles donnent à la vie son intensité. Sans passion, l'homme deviendrait une abstraction²⁰. — Quant à ce que le commun appelle l'honneur, Wieland reste infiniment sceptique²¹.

Ainsi, dans le domaine de la morale, l'agnosticisme et les préoccupations pratiques se font également sentir. Le sensualisme a chance d'avoir alimenté cette partie de la pensée de Wieland. Aucun absolutisme ne se révèle dans cet ensemble d'idées. Toujours la règle de conduite est dictée, dans un sens relativiste, par la vie. Ce n'est pas un hasard que Wieland ait préfacé et annoté un traité de morale naturelle²². Cette morale cherche la source des actions humaines en dehors des prescriptions positives d'origine divine ou humaine²³. Elle incite l'homme à tendre à la maîtrise de soi et de ses forces et moyens, l'engage à l'action utile, à l'effort qui aspire au perfectionnement, et lui promet, enfin, le bonheur.

15. XXXVIII, 531.

16. VII, 56 ; XX, 154 ; XXXII, 17 ; XXXV, 93 ; cf. aussi *Nat. Moral*, p. 78 : « Das Gewissen ist nichts anderes als die innere Empfindung von dem, was sich für die Natur unseres Wesens schickt oder nicht schickt » ; le caractère subjectif de la conscience morale est encore souligné, p. 86. Wieland ne rectifie pas.

17. XXXVIII, 177 ; XX, 27.

18. cf. l'exposé précédent sur la pensée religieuse.

19. cf. la donnée générale du *Verklagte Amor*, notamm. XI, 238 s. ; en outre, VII, 85.

20. XXXI, 159 s..

21. VIII, 24.

22. cf. le chap. sur la psychologie, note 6.

23. *Nat. Moral, Einleitung*, sans pagination, après la page XXX.

CHAPITRE V.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — POLITIQUE.

On a vu l'orientation sociale de la pensée religieuse et morale de Wieland. C'est dire que les problèmes sociaux proprement dits et les questions politiques l'ont également préoccupé. Ainsi était né, en 1772, le *Miroir d'or*. Est-ce que après cette date l'auteur pouvait laisser apparaître avec la même liberté cette tendance de ses intérêts, alors qu'il était devenu « Prinzenerzieher » ? Est-ce que plus tard encore, ayant résilié ses fonctions de précepteur et devenu écrivain libre, des égards dus à la cour de Weimar et à la maison régnante ne l'ont pas entravé ? Se borne-t-il à proclamer la nécessité d'un sentiment social ou bien va-t-il jusqu'à préciser les exigences pratiques de ce sentiment ?

Il est certain que Wieland n'était pas aussi libre qu'il l'aurait désiré. Certaine lettre de 1786¹ écrite à Archenholz est assez révélatrice, bien qu'elle ne vise pas la famille régnante de Saxe-Weimar. Néanmoins, l'intérêt manifesté en 1772² pour les questions économiques et le bien-être ou le malaise social qui en dépendent a continué, bien que d'autres préoccupations fussent devenues plus fortes.

Danischmend proclame en 1775 qu'une société bien faite doit ignorer une répartition inégale des richesses et qu'un « travail modéré ainsi qu'une bonne nourriture » sont indispensables si une collectivité prétend être organisée comme il convient³. La liberté et la

1. cf. plus haut, p. 401.

2. En 1772, il écrit à F.-H. Jacobi (en français) : « Rien de plus sublime que l'économie politique selon moi... Mais nos princes et ceux qui les gouvernent, sont encore loin des vrais principes de cette science aussi simple que féconde en conséquences qui tendent au bien de l'humanité » (Jacobi, *Auserles. Briefwechsel*, I, 60).

3. XX, 72.

propriété, ces « droits de l'humanité », doivent être à l'abri de toute atteinte⁴, à tel point que Wieland apparaît à l'occasion nettement comme l'ennemi des monopoles⁵. D'autre part, et en dépit de l'idylle économique dans *Timandre et Mélissa*⁶ qui est nettement d'inspiration physiocratique, il ne veut pas du *laissez-faire, laissez-passer*. Il est d'accord avec l'abbé Galiani qui mène campagne contre les vues trop absolues de l'école de Quesnay⁷. Celles-ci, en effet, feraient naître trop d'inégalité, le luxe et des mœurs dissolues, ces causes de la dégénérescence des peuples⁸. Ce qu'il faut à une société pour prospérer, à un État pour rester fort, ce sont, réparties sur une population nombreuse⁹, des richesses sans disproportion trop choquante et l'égalité au départ pour tous les citoyens¹⁰.

II.

Le besoin de sécurité a poussé l'individu à fonder la société. Wieland suit un raisonnement analogue en déclarant que l'État a été créé pour l'individu et que l'opinion contraire est une hérésie¹. Le rêve de Danischmend, créateur d'un petit État idéal, est d'établir une « colonie de gens heureux »². Pourtant, la constitution idéale, applicable partout, n'existe pas. Car chaque organisation politique est le résultat organique des circonstances ; elle se forme en quelque sorte d'elle-même³. Mais sous quelle constitution Wieland aurait-il aimé vivre pour sa part ? Quelle est pour lui la constitution idéale ?

Il est inutile de revenir sur ce qui a déjà été dit à propos de Rousseau⁴. Hostile à toute construction *a priori* comme le *Contrat social* en représente une, Wieland est réaliste. Après avoir été pour quelque temps en coquetterie avec le républicanisme d'allure démo-

4. *ibid.*, 76.

5. XXXVIII, 546.

6. XXX, 168.

7. XX, 63 et XXXVIII, 545.

8. XXXI, 169 ; XXXII, 233.

9. *Gold. Spiegel*, éd. 1772, I, 220, note (cité Vogt, 82).

10. XXXIII, 135.

1. XXXIII, 191.

2. XX, 16 ; cf. aussi XXXVIII, 173.

3. XXXIII, 143 s..

4. cf. plus haut, p. 396 ss..

cratique — en 1775, à l'époque de *Danischmend*⁵ —, il finit par se rallier à la monarchie constitutionnelle où les droits du peuple seront sauvegardés et mis à l'abri de tout geste arbitraire. C'est, pour la pratique, sinon par son fondement idéologique, un acheminement vers un républicanisme avec une étiquette monarchiste — mais ce n'est pas du démocratism. Car la démocratie, il l'a détestée et crainte autant que le despotisme, plus encore que le féodalisme auquel il reconnaît de la valeur au moins pour les débuts⁶. —

À côté de cette question de principe qu'est le choix d'une constitution, il y a encore quelques problèmes, importants certes, mais pourtant secondaires.

Les lois qui ne sont pas éternellement valables⁷ doivent être en rapport avec les besoins et le bien-être de la société⁸. La justice sera rendue selon les formes, mais ignorera tout formalisme, source d'iniquité, et toute procédure spéciale⁹. La presse doit être libre. Sur ce point, Wieland est bien plus formel en 1785 qu'en 1773¹⁰. Enfin, on peut entrevoir chez lui, à certains moments, comme l'idée de la séparation de l'Église et de l'État¹¹.

*
**

Wieland touche ensuite à des questions qui dépassent l'organisation matérielle de l'État.

Voici le problème du sentiment national.

Wieland aime son pays. Il est indigné de Linguet qui traite avec une insolente désinvolture l'Allemagne politique et intellectuelle¹. Il veut que le *Merkur* dresse des statues aux grands Allemands². Il espère que la Germanie connaîtra un jour une floraison littéraire telle que la France l'a déjà vue³. Il regrette que ses compatriotes

5. XX 76.

6. XXXVI, 109.

7. VII 18; XXXIII, 96 s..

8. XXXIII, 96 s..

9. *ibid.*, 98 s., 91.

10. XXXIII, 171 et 95.

11. VIII, 109 (1779) ; par contre XXXII, 336 s. (1788).

1. XXXVI, 138 s..

2. XXXV, 311.

3. XXIX, 96.

négligent leur langue nationale ⁴. Charlemagne, un des plus splendides représentants que l'humanité ait jamais connu, est, tout compte fait, Allemand ⁵, et l'Allemagne, « une des premières nations du monde » ⁶. Le patriotisme est pour Wieland « chose sacrée » en dépit des excès ridicules de certaines gens ⁷ qui, par exemple, tout obscurs et inconnus qu'ils sont, tirent vanité du fait d'appartenir à une grande nation ⁸.

Il faut aimer son pays, sans le glorifier ni le dénigrer injustement ⁹. De même, le patriotisme ne donne pas le droit de manquer d'équité à l'égard d'une autre nation ¹⁰. Que le citoyen n'oublie pas qu'au-dessus de l'amour du pays il y a l'amour de la justice, et au-dessus de la patrie, l'humanité ¹¹. A sa façon, Wieland reprend la ferme et forte parole du Lessing d'*Ernst und Falk* : « ...es wäre... recht sehr zu wünschen, dass es in jedem Staate Männer geben möchte, die über die Vorurteile der Völkerschaft hinweg wären und genau wüssten, wo Patriotismus Tugend zu sein aufhöret ». --

S'étant placé à pareil point de vue général, Wieland n'étonne plus en demandant aux Allemands de développer leur individualité nationale, mais en leur recommandant aussi de ne pas perdre le contact avec les autres peuples ¹². Ainsi, l'écrivain s'élève contre une poésie d'un caractère qui, imitant les créations du passé littéraire national, trancherait brutalement sur celui des voisins. Pareille poésie ne serait ni possible ni désirable ; et si déjà il faut imiter, mieux vaut s'inspirer des Grecs civilisés que des Germains sauvages. Dans ce dernier cas on imiterait d'ailleurs un caractère national qui a cessé depuis longtemps d'être celui des Allemands du XVIII^e siècle. Maintenir ce caractère dans sa pureté par des procédés rétrogrades

4. XXXVIII, 105.

5. *ibid.*, 51.

6. XXXVIII, 15.

7. XXXIII, 163. — Pour sa propre personne, Wieland s'est bien gardé de ces excès. Il s'en est rendu coupable une fois, et de façon bien inoffensive, en proposant de remplacer les noms latins des mois par des appellations d'origine germanique. Bien vite, il reconnaît que son idée « ne rimait à rien » (« unge-reimt ») ; XXXVIII, 49, 55.

8. XXXVII, 340.

9. *ibid.*.

10. XX, 61.

11. XXXVIII, 177 ; XXXIII, 138, 133.

12. XXXVIII, 125.

ou par la xénophobie intellectuelle, c'est arrêter le développement spirituel de la nation. Wieland est pour l'esprit, contre la race ¹³.

Fidèle à cette conception d'un patriotisme où les intérêts légitimes des autres nations trouvent également leur compte, Wieland repousse toute politique de conquête ¹⁴, répudie le principe de la colonisation, brutal abus de la force brutale ¹⁵, et voudrait voir se réaliser la paix perpétuelle à laquelle il n'arrive pourtant pas à croire ¹⁶.

La politique peut être définie : l'histoire dans son devenir. En outre, elle est un aspect, peut-être l'aspect essentiel, de la civilisation. Un mot sur la philosophie de l'histoire et sur l'idée de civilisation telles que Wieland les conçoit a donc droit de figurer ici.

Wieland voit les deux côtés de la civilisation. Il sait qu'elle crée de la beauté, qu'elle rend les esprits plus lucides et que, peut-être, elle adoucit même les mœurs. Mais ce que l'humanité gagne ainsi en petit, elle le perd en grand. Par la civilisation, elle s'est vue dépouillée d'une partie de sa loyauté, de sa santé, de sa force, voire même de sa sensibilité primitives ¹. Les passions qui donnent à la vie son intensité s'affaiblissent ². La véritable apogée d'une nation ne coïncide pas avec son *âge d'or* : Charlemagne est plus grand qu'Alcibiade ³. Si donc, demandera-t-on, les progrès de la civilisation débilitent les peuples, la dégénérescence finale de l'humanité n'est-elle pas inévitable ? ⁴ Nullement, répond Wieland. Si une nation dégénère, des causes morales ont agi ⁵. Mais la nature a gardé intactes toutes ses forces créatrices à elle, et un peuple jeune et vigoureux remplacera celui qui sera usé ⁶. L'humanité ne perdra rien par la disparition d'une nation. La civilisation peut anéantir un peuple ; le genre humain pris en bloc est à l'abri. —

13. XXXVIII, 171 ss..

14. XXXIII, 91.

15. XXXV, 93 et XXXII, 29.

16. XXXVIII, 559 s..

1. XXXI, 162.

2. *ibid.*, 159 s..

3. *ibid.*, 161.

4. *ibid.*, 162.

5. *ibid.*, 169.

6. *ibid.*, 170.

C'est dans l'étude *Sur le prétendu déclin du genre humain*⁷ que Wieland fait ainsi le procès de la civilisation, à l'époque de *Gyron*, hymne à la grandeur des temps passés. Pourtant, dans ces pages mêmes sur la dégénérescence du genre humain, Wieland avait reconnu que la nature pure n'est pas bonne partout et toujours⁸. Il admet donc implicitement que la civilisation peut intervenir à titre de correctif. Il va plus loin, à certains moments : quand il n'est pas sous le charme sentimental, lyrique, obnubilant d'un engouement pour un passé en somme livresque, il se fait le champion de la civilisation et ne déclare plus préférer un roi du moyen âge à un homme de l'apogée grecque⁹. La civilisation, déclare-t-il — et ce sera le pendant optimiste du tableau relativement pessimiste de tout à l'heure —, la civilisation mènera au bonheur les peuples qui " verront l'avènement d'une époque où les instincts se seront adoucis, où la paix, la tolérance, l'esprit de solidarité et la bienfaisance triompheront. Ce seront les temps bénis de la grande fraternité universelle"¹⁰. —

Et tel est le sens de l'histoire de l'humanité : stimulés par le goût du Beau et de la perfection¹¹, conduits par la raison, sans emploi de violence, les hommes s'élèveront toujours plus haut vers un bonheur fait d'activité dans la liberté, l'égalité et la fraternité¹².

Cette marche de l'humanité vers les hauteurs lumineuses est la grande pensée et le grand espoir de Wieland. Son anthropocentrisme et son optimisme y trouvent leur expression la plus vaste et la plus généreuse. Fait digne d'être retenu : ici, le relativisme de Wieland est relégué à l'arrière-plan. Wieland a trouvé ce que Dieu est pour le croyant : l'Absolu auquel il voudrait se dévouer et se donner.

7. *Über die vorgedachte Abnahme des menschlichen Geschlechts*, 1777 (XXXI, 151 ss.).

8. XXXI, 154.

9. cf. l'idée exprimée XXXVIII, 172 s. (1773).

10. XXXVIII, 173.

11. *ibid.*, 176 s..

12. XXXII, 36.

13. Fuchs, *Abdritten*, 7 s. (relat. à un texte de 1788).

CHAPITRE VI.

L'ESTHÉTIQUE.

Le *leitmotiv* sensualiste de la théorie de la connaissance et de la psychologie wielandienne se retrouve dans l'esthétique. Il y rejoint ce qui a été appelé l'égoïsme. L'auteur dit quelque part¹ que l'idéal des artistes grecs était parfois une synthèse faite d'éléments épars pris dans le monde sensible environnant. Les Éthiopiens dont il est question dans les *Abderitains* préfèrent une Vénus noire à une beauté blanche, parce qu'ils vivent entourés d'êtres humains à l'épiderme foncé et parce qu'une déesse noire leur ressemble². Démocrite ne se reconnaît aucun droit de trancher le litige entre la conception esthétique éthiopienne et la conception grecque : il se pourrait que l'une et l'autre fussent également bien fondées³. Le relativisme de Wieland réapparaît.

Mais d'après quel critère se fera le travail et le choix d'où sortira l'œuvre d'art ? Un organe particulier intervient ici. Wieland l'appelle le *sentiment intérieur*. Lorsqu'il est affecté agréablement, il y a émotion esthétique⁴. Elle peut revêtir des nuances diverses. Il y a l'impression douce, larmoyante que Wieland a ressentie devant un Greuze⁵ ; il y a l'ébranlement profond causé par *Götz*⁶.

La critique du *Götz* loue Goethe de s'être inspiré de la nature⁷. Ainsi se trouve posé le problème des rapports entre l'art et la nature.

1. XXXVII, 437 ; cf. aussi XXXVIII, 174.

2. VII, 29 s..

3. *ibid.*, 34.

4. *ibid.*, 35.

5. cf. plus haut, p. 551.

6. XXXVIII, 373.

7. *ibid.*, 378.

8. XXXII, 38.

La nature est un point de départ en vertu des principes sensualistes. Un deuxième est fourni par le sens inné du Beau et de l'ordre et par l'instinct créateur⁹. Ainsi pourrait naître une œuvre de caractère naturaliste. Il n'en est rien chez Wieland. La nature fournit chez lui la matière première. Ensuite la personnalité de l'artiste doit intervenir pour terminer et mener à la perfection ce que la nature n'a fait qu'ébaucher¹⁰. Il faut rechercher l'harmonie entre la force et le feu primitifs de la nature¹¹ et le besoin d'ordre, de clarté et d'équilibre inné à l'homme¹². Dans son acheminement vers cette synthèse, l'artiste aura soin d'éviter le danger de l'abstraction. La forte impression sensible est une exigence capitale¹³. Ce but ne peut être atteint que par un cerveau surveillant lucidement l'instinct créateur¹⁴. Après avoir réclamé l'équilibre entre les matériaux employés, Wieland exige encore celui des facultés humaines mises à contribution.

Pour Wieland, l'œuvre d'art doit représenter de façon sensible le besoin humain de perfectionnement et d'idéal. Elle n'en est qu'une manifestation parmi d'autres¹⁵. Il y a là un élément utilitariste. Mais l'utilitarisme de Wieland n'est pas direct et sans grâce. Si l'œuvre d'art ne doit pas perdre de vue la portée morale, la portée sociale¹⁶, l'artiste ne créera pourtant point par désir d'être utile. L'utilité doit être un effet organique produit par la création artistique sans être voulu, et jamais la bonne intention moralisatrice ne peut remplacer des qualités esthétiques qui font défaut¹⁷. —

Il est piquant de noter à quel point Wieland peut oublier toutes ces constructions laborieuses et comme il ne songe plus à d'abstraites spéculations philosophiques quand il se trouve en présence d'un

9. XXXII, 30; XXXVIII, 174; cf aussi, VII, 125 le comparatif dans « von den schönern Formen... ».

10. XXXVIII, 172.

11. cf. l'exposé de l'esthétique de la tragédie qui a la valeur d'un exemple, dans Fuchs, *Abderiten*, 12 s.; puis XXXII, 38; XXXVIII, 189 où Wieland réclame pour la poésie « Wohlklang... Wahrheit, Regelmässigkeit, Eleganz und Grazie ».

12. XXIX, 254; Fuchs, *Abderiten*, 13.

13. Fuchs, *l. c.*.

14. XXXII, 36 s., 41.

15. XXXVIII, 174, 180 s..

16. VII, 121 s..

Gœthe " ou d'un Shakespeare ". Là, il lui suffit d'être ébranlé dans le tréfonds de son être. Puis, il y a Wieland créateur qui sait fort bien que l'artiste n'a pas besoin de justifier son œuvre devant lui-même ni devant la société. En tirant sa création de la matière informée, il a obéi à une poussée irrésistible. Il n'a pas pu ne pas lui obéir¹⁷.

Wieland est l'artiste qui cherche à voir clair dans sa propre psychologie. Aussi retrouve-t-on, en analysant cette pensée, le sensualisme et l'équivalent de l'agnosticisme métaphysique¹⁸. Wieland ne peut pas faire abstraction de son propre moi. Rien d'étonnant à le voir introduire dans ce domaine la notion des rapports sociaux, bien qu'il semble sentir obscurément qu'elle y est déplacée, et que sans nul doute il la perde de vue en créant ses meilleures œuvres. Alors, il ne suit plus que son instinct créateur, cette force qui ne connaît qu'elle-même et qui est individualisme au plus haut point.

17. XXXVIII, 373, 375.

18. XXXVI, 277.

19. cf. *Gandalin*, v. 16 s.; puis le propos suivant tenu par Wieland même qui parle de ses œuvres et dit à Lütkenmüller : « Es waren Erleichterungen meines inneren Menschen, die von sich selbst kamen, und sich nicht zurückhalten liessen, und oft war die eine kaum geschehen, so musste ich schon einer andern nachgeben (cité par E. Gross, p. 27). »

20. XXXII, 20.

CHAPITRE VII.

LES SCIENCES.

Après tout ce qui a été dit précédemment ¹ sur les sciences, on ne s'attendra pas à les retrouver ici occupant une grande place. En effet, les recherches scientifiques n'ont pas retenu l'attention de Wieland. Tout ce que l'on peut dire sur ce côté de ses occupations intellectuelles est sans portée. Il faut en quelque sorte en parler par acquit de conscience de chercheur.

Il est significatif que Wieland ne retient de Buffon que de rares petites informations sur tel animal ², mais ne parle pas des vues générales du naturaliste français. A côté de celui-ci, il faut citer Charles Bonnet et sa théorie d'emboîtement, combattue par Buffon, partisan de la théorie de dissémination ³. Faujas de Saint-Fond figure dans les pages sur l'aéronautique ⁴ et y est qualifié de « physicien connu ». Cela laisse supposer que Wieland était au courant au moins des titres de certaines études du Français, ne serait-ce que par le contact avec Goethe ⁵.

Tout cela, ce sont des détails sans conséquence. Il importe davan-

1. cf. plus haut, p. 602, note 15; 639 s.,

2. cf. Fuchs, *Abderiten*, index « Buffon »; aussi, XX, 35; IV, 108; la bibliothèque de Wieland contenait les œuvres de Buffon (*cat.*, n° 1.222-1.284) : *Histoire naturelle*, nouv. éd., t. I-XIII, avec fig., Paris, 1770. — *Histoire naturelle des oiseaux*, t. I-XVIII, avec fig., Deux-Ponts, 1783. — *Histoire naturelle des quadrupèdes*, t. I-VII, X-XII, avec fig., Deux-Ponts, 1787. — *Histoire naturelle des minéraux*, t. I-IX, Paris, 1783. — *Histoire naturelle générale*, t. I-XIII, avec fig., Deux-Ponts, 1786.

3. cf. Fuchs, *l. c.*, index « Bonnet Ch. ».

4. cf. plus haut, p. 608 ss.; XXXV, 125.

5. cf. lettre de Goethe à Merck, du 14 XI. 1782 (*Merckbriefe*, II, 259) « Schliesslich muss ich dir noch sagen, dass ich die zwey schönen Bücher besitze des Faujas de Saint-Fond über die Vulkane und den Versuch über die Mineralogie der Pyrenäischen Gebirge ».

tage de dire ce que Wieland attendait des sciences et de rappeler dans quel esprit il avait suivi les tentatives aéronautiques françaises. Il espère que l'effort scientifique qu'il appelle de façon fort significative l'effort philosophique, donnera aux hommes une maîtrise toujours accrue sur la nature et permettra enfin de détruire tout pouvoir arbitraire et despotique⁶. —

Là encore apparaît la préoccupation sociale et politique de Wieland, son anthropocentrisme. Cette position n'est sans doute pas celle du savant idéal. Mais elle est caractéristique pour l'époque et pour l'homme. Elle révèle en outre le centre autour duquel gravitent toutes les réflexions et méditations de Wieland penseur.

CONCLUSION.

Le centre de la pensée de Wieland, c'est l'homme¹ considéré comme individu et comme être social. Pour Wieland, notre qualité d'homme commande la théorie de la connaissance où il nous est interdit de rechercher ce qu'est le monde extrahumain et où nous sommes rejetés vers l'observation de notre moi, confinés dans l'observation de notre moi. En psychologie, l'être humain forme la préoccupation, le sujet d'étude unique. Cela est logique. L'anthropocentrisme de Wieland ne surprend qu'au premier moment lorsqu'on le retrouve dans le domaine métaphysique et religieux. Sur le plan moral réapparaît le même intérêt essentiel. Quant à la politique et aux questions qui y touchent, ce n'est pas l'État, mais la personne humaine qui imprime sa direction à la pensée. En matière d'esthétique, l'œuvre d'art ne peut pas ne pas dépendre de l'artiste, c'est-à-dire encore de l'homme; en plus, Wieland penseur voudrait qu'elle fût aussi au service de l'humanité. Cette attitude se retrouve enfin lorsque les sciences sont en cause.

Cet anthropocentrisme laisse entrevoir quels seront les moyens de l'investigation philosophique. On trouve le sensualisme, presque exclusivement, combiné avec le rationalisme. Toute cette pensée poussera du reste le principe anthropocentriste à sa dernière conséquence

6. cf. plus haut, p. 616.

1. XXXIII, 171,

et aboutira au subjectivisme. L'agnosticisme en découlera inévitablement. Pour ne pas sombrer sans appui, pour ne pas se dessécher, la pensée cherchera un principe directeur situé au-dessus de l'individu, mais au dessous de l'Absolu inconnaissable. Ce sera l'humanité. Le cercle se referme.

Wieland est l'homme de la philosophie conçue comme un *art de vivre*. Sa philosophie est essentiellement une philosophie de la vie pratique. Il remplace Dieu peut-être par la notion de l'élan vital, et certainement par la notion sociale de la vie. Cette vie n'étant que changement éternel, et la recherche du penseur se trouvant dans l'impossibilité d'embrasser plus qu'un horizon extrêmement réduit, Wieland, relativiste, se contentera de quelques points de direction et se refusera à tout esprit de système. Il est un agnostique qui va à la recherche du bonheur sur terre.

Livre II.

LES APPORTS FRANÇAIS DANS LA PENSÉE DE WIELAND

INTRODUCTION.

L'influence décisive exercée sur Wieland par la philosophie française, qu'il soit permis de le rappeler, se situe bien avant 1772. De plus, avec lui, on ne se trouve pas en face d'une « tête philosophique ». Il émet des idées sans aucune originalité. Wieland a essentiellement tendu à trouver, et il a en effet trouvé pour son compte personnel, quelques directives pour la vie pratique, des règles d'investigation et de conduite dont la découverte était possible à n'importe quel homme aux dons philosophiques fort moyens. Tout cela revient à dire qu'il n'a plus présentes à l'esprit, vers 1772 et plus tard, que des données tout à fait générales empruntées jadis à certains penseurs et tombées en quelque sorte dans le domaine public. Si l'on considère en outre que même dans le cas de Wieland il faut accorder une certaine importance à l'initiative personnelle, il apparaîtra avec évidence que la recherche des sources doit se borner à rappeler les contacts du passé et à mettre en lumière simplement un parallélisme de tendance là où il existe. Ceci sous réserve des points où une influence peut être démontrée sans possibilité de doute.

Procéder autrement équivaudrait à fausser la vérité historique dans l'exposé des rapports entre ce représentant de l'Allemagne et les Français, et à donner une idée erronée de l'intensité des intérêts philosophiques de Wieland. La brièveté des chapitres qui suivent n'est que le reflet de cet état de choses.

CHAPITRE I.

LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE.

Quand Wieland parle de Locke, il ne faut pas se laisser induire en erreur. La forte poussée sensualiste, il l'a subie de la part de penseurs français. Ce sont Malebranche et sa *Recherche de la vérité*, Montesquieu et l'*Esprit des lois*, l'*Essai de psychologie* et l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* de Charles Bonnet, puis l'*Esprit* d'Helvétius qui ont agi, à partir de 1755¹, avec leurs doctrines tout imprégnées de sensualisme. Le nom d'Helvétius revient le plus fréquemment sous la plume de Wieland : Helvétius est même le penseur dont après 1772 les idées sont restées, plus que toutes les autres, présentes à son esprit. Aussi se trouve-t-il parmi ses écrits quelques allusions aux vues sensualistes du Français². Mais ce n'est pas à Helvétius seul, c'est à tout un courant philosophique que Wieland a dû d'abandonner ses rêves d'un monde suprasensible et de les remplacer par l'expérience ; et si tels Français ne conçoivent notre vision du monde qu'en fonction de notre organisation d'humains et arrivent au relativisme et à l'agnosticisme, Wieland a fait comme eux ; il l'a fait après eux, il l'a fait pour une bonne part d'après eux.

L'attitude agnosticiiste de Wieland théoricien de la connaissance trouve du reste son reflet encore dans quelques propos sur certains philosophes français. On ne sera pas trop étonné de voir l'écrivain se prononcer moins fermement qu'on ne l'attendrait en raison de sa position de principe. Ainsi il estime que La Mothe le Vayer et Bayle ont poussé leur scepticisme trop loin³. Pourtant, le relativisme⁴ des deux hommes a dû le charmer. S'il ne parle pas de la liberté d'esprit

1. Gross, 66 ss.,

2. Fuchs, *Abderiten*, index, « Helvétius ».

3. XXXII, 18.

4. cf. Windelband, I, 373, pour la Mothe,

de Gassendi⁵, défenseur d'Épicure⁶, l'éloge qu'il fait de l'homme reste significatif, au moins dans une certaine mesure⁷. En 1789, l'attitude de Wieland à l'égard de d'Alembert, si admiré trente ans auparavant⁸, est un peu déconcertante : il lui en veut de ses attaques contre le christianisme et lui reproche, comme à Voltaire et à Diderot, de saper la foi en l'immortalité de l'âme⁹. Mais il oublie que d'Alembert¹⁰, plus encore que Voltaire, s'est refusé à tout dogmatisme métaphysique et qu'en la matière il ne peut pas davantage être placé à côté de Diderot : contre celui-ci, Wieland peut élever ses griefs à bon droit.

Il n'est guère probable que Wieland ait grandement pratiqué ces philosophes à l'époque de Weimar. Mais il est assez significatif que dans sa bibliothèque la pensée française sensualiste, sceptique, agnosticienne, voire matérialiste, soit représentée par des noms essentiels. Il est également caractéristique qu'il ait tenu à se procurer les œuvres posthumes d'Helvétius, et placé sur ses rayons un Condillac de 1780¹¹.

5. *ibid.*, 21 s..

6. *T. M.*, 1773, III, 165 s..

7. XXXV, 369.

8. *A. B.*, I, 255.

9. Meister, *Nat. Moral*, note p. 213.

10. cf. p. XVI de l'introduction du *Discours préliminaire*, édit. E. Picavet, Paris, 1929.

11. Charron, *De la sagesse* (cat., n° 2.902).

Condillac, *Cours d'études*, I-XII, Genève, 1780 (cat., 2^e partie, n° 87-98).

D'Alembert, *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, 5 vol., Amsterdam, 1763 (cat., n° 2.198-2.200 n'en mentionne que trois).

Helvétius, *De l'homme*, Londres, 1-2, 1773 (cat., 2^e partie, n° 65).

» *Du bonheur*, Londres, 1773 (cat., 2^e partie, n° 66).

» *Œuvres*, t. 1-7, Deux-Ponts, 1784 (cat., n° 2.057-2.063).

La Mettrie, *Œuvres philosophiques : l'Homme machine, Traité de l'âme, Abrégé des systèmes, l'homme plante, etc.*, Londres, 1751 (cat., 2^e partie, n° 31),

CHAPITRE II.

LA PSYCHOLOGIE.

C'est encore Helvétius qui apparaît quand on pénètre dans le domaine de la psychologie. Lorsque Wieland parle de l'égoïsme humain, l'auteur de l'*Esprit* l'a aidé à découvrir ce ressort de nos actions¹. Mais Wieland n'est plus d'accord avec le philosophe qui admet l'égalité native de tous les hommes et voit la seule source de leur différence dans l'éducation². Wieland attribue en outre pour la formation de l'âme aux influences physiques une importance plus grande qu'Helvétius qui croit essentiellement à l'action des forces morales³.

Chez Charles Bonnet, l'analyse physiologique des sensations prend une place plus grande que chez Helvétius. Celui-ci était moraliste et sociologue, celui-là, naturaliste. Les mouvements de l'âme sont expliqués, chez le Suisse, en partie à l'aide de vues matérialistes, mais seulement en partie. C'est ce que souligne Wieland dans une note parue au *Merkur*⁴ et fondée sur l'*Essai de psychologie* de Bonnet⁵. Si Wieland se sent attiré par Bonnet, c'est parce que celui-ci n'avait pas la prétention de donner une explication intégralement matérialiste des faits psychologiques et qu'il ne prétendait même pas trouver une explication qui expliquât tout⁶. En disant que le *Nil est in intellectu* de Locke n'élucidait pas tous les mystères de l'âme⁷, Wieland a très probablement songé au penseur suisse. Son mélange de sensualisme et d'agnosticisme a dû lui plaire.

1. cf. Fuchs, *Abdritten*, index, « Egoismus ».

2. Pour 1763, voir A. B., II, 217; pour 1775, *Hempel*, XX, 54.

3. Gross, 75 ss..

4. T. M., 1773, I, 159.

5. Londres, 1755 (*cat.*, n° 1.153).

6. Windelband, I, 411.

7. XXXVII, 413.

CHAPITRE III.

MÉTAPHYSIQUE ET PENSÉE RELIGIEUSE.

L'antimatérialisme de Wieland psychologue a son équivalent dans les rapports de Wieland métaphysicien avec les penseurs français. Ainsi, Diderot n'existe pas pour lui — Diderot penseur, bien entendu¹. F.-H. Jacobi qui a connu à Paris l'auteur des *Pensées philosophiques*² écrit en 1773³ que le philosophe considérait Wieland comme un athée de la plus belle eau — compliment qui a dû être médiocrement goûté. Pour des raisons analogues, le *Rêve de d'Alembert* que Wieland a lu très probablement⁴ a chance d'avoir été considéré comme un brillant et dangereux jeu de l'esprit.

En vertu de son agnosticisme et aussi à cause du rôle consolateur et conservateur de la religion, Wieland ne parle qu'avec humeur des libres penseurs français, sans toujours indiquer lesquels d'entre eux il a en vue : ces gens-là sapent la société et son ordre⁵; de plus, il y a parmi eux des écrivains qui ne savent ni penser ni s'exprimer avec la précision réclamée par l'honnêteté intellectuelle⁶.

Parfois, un nom surgit. Helvétius, dit Wieland, aurait été effrayé de toute cette débauche d'idées pernicieuses qui feront un jour le

1. cf. Klein dans les *Studien z. vgl. Lit.-Gesch.*, III, 438, où est établi un rapport entre les *Pensées philosophiques* et un passage d'*Agathon*.

2. Lettre du prince Aug. de Gotha à Wieland, en date du 24 VII. 1789, *L. D.*, VII, 48.

3. F. H. Jacobi *ausert. Briefwechsel*, I, 145 s. (lettre du 5 X. 1773).

4. Lettres du prince Aug. de Gotha à Wieland, du 7 V. 1789, *L. D.*, VII, 44 et du 24 IX. 1789, *L. D.*, VII, 48. D'après la première de ces lettres, le prince a envoyé à Wieland la *Vie de Diderot* par sa fille; le *cat.* mentionne *Aux Mânes de Diderot*, Paris, 1788, par J. H. Meister, in-12, 35 pages, Londres et Paris, Volland, 1788.

5. XXXII, 210, 214.

6. XXXV, 356; XXXVI, 309; lettre à Jacobi, du 12 II. 1777 (*Auserl. Briefwechsel*, I, 255 s.).

malheur de la société⁷ : Wieland connaissait la bonté du fermier général et son souci du bien public⁸. Par contre, Holbach ne trouve aucune grâce⁹. On peut s'étonner que Voltaire soit un jour **également** compris dans une condamnation semblable¹⁰ : le patriarche de Ferney, tout ennemi des prêtres et des superstitions qu'il était, restait pourtant déiste, était le champion de la tolérance et avait le souci de garantir l'existence de la société par la religion¹¹. Toutes ces raisons auraient dû lui concilier les sympathies de Wieland. Mais celui-ci a sans doute jugé que la fougue désinvolte de Voltaire était dangereuse comme forme en soi, abstraction totale faite des idées.

Certes, Wieland a pensé que l'esprit philosophique à l'anglaise et à la française qui déblayait si bien un terrain encombré de conceptions insoutenables avait du bon pour l'Allemagne¹². D'autre part, l'esprit trop mordant avec lequel certaines thèses libertines étaient présentées en France choquait et inquiétait l'homme qui n'avait plus l'âge où il fréquentait Warthausen et goûtait l'esprit pour l'esprit. Il n'est pas non plus impossible que le fils de pasteur se soit réveillé en lui. Ainsi s'expliquerait en partie l'attrait de la pensée religieuse de Rousseau¹³. Rousseau faisait appel au sentiment tout comme Fénelon que Wieland recommande en 1789 à ceux qui voudraient donner une base solide et inébranlable à une foi sans superstition ni dogme systématique et minutieusement arrêté¹⁴.

Mais en dépit des noms que l'on trouve ça et là chez Wieland, il ne faut pas vouloir ramener sa pensée religieuse et métaphysique à des influences déterminées. Wieland reflète l'opinion moyenne de son temps¹⁵.

7. XXXII, 214.

8. *T. M.*, 1780, III, 160.

9. Wieland à Archenholz, 1^{er} II. 1784, *Cottasches Morgenblatt*, 1828, 410.

10. Meister, *Von der nat. Moral*, note de Wieland, p. 213.

11. cf. plus haut, p. 345, 364.

12. *La philosophie endormie*; cf. Proehle dans *Kürschner, Nat.-Lit.*, LI, 181.

13. cf. plus haut, p. 345, 364.

14. Meister, *Nat. Moral*, p. 43. Wieland pense peut-être au *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*.

15. Hettner, III, 2, p. 27 ss., 142 ss..

CHAPITRE IV.

LA PENSÉE MORALE.

Helvétius doit encore être nommé quand on cherche le penseur français qui occupe la première place chez Wieland moraliste. C'est l'égoïsme qui forme la base de l'éthique des deux hommes¹ ; c'est de notre organisation physique que proviennent pour l'un et pour l'autre nos prétendus péchés² ; c'est de notre être physique que naissent, selon Wieland et selon Helvétius, nos passions qu'il ne faut pas tuer mais surveiller et sans lesquelles la vie serait terne et morne³. La manière dont l'égoïsme devient altruisme n'a nulle part été exposée chez Wieland ; mais on peut admettre qu'il est parti d'une donnée sensualiste, là aussi, et se trouve par conséquent près d'Helvétius⁴. Enfin, l'utilitarisme social et le relativisme qui dominent la pensée de Wieland sont absolument conformes à la manière de voir du Français⁵. Il en est de même de la recherche du bonheur comme ultime but de l'homme. Pourtant, sur ce point, il faut songer en dehors d'Helvétius⁶ encore à d'autres penseurs, notamment à Xénophon et à Shaftesbury⁷. Quand Wieland a connu le poème *Du Bonheur*⁸, sa pensée à lui était formée depuis longtemps.

Cette similitude d'orientation a créé une vive sympathie de Wieland pour Helvétius. Certes, il y a la sortie violente contre le philosophe à propos de l'*Encolpe* de Heinse : Helvétius, s'écrie Wieland, nullement Socrate, a appris à Heinse que le Beau moral était une chi-

1. Fuchs, *Abderiten*, 85 s..

2. XI, 237 ; cf. aussi Fuchs, *l. c.*, 131.

3. XXXI, 159 ; Helvétius, *Esprit*, 3^e disc., chap. 6 ss..

4. cf. le livre précédent, chap. IV.

5. *Esprit*, 2^e disc., chap. 13 et 20.

6. *ibid.*, chap. 13.

7. Fuchs, *Abderiten*, 6, 73 ss..

8. En 1772 ; cf. F. H. Jacobi ; *Auserles, Briefw.*, I, 91.

mère⁹. Cet emportement d'un jour ne compte pas ; d'ailleurs, il est dirigé contre celui qui a mal interprété le philosophe, nullement contre le philosophe même. Quelques mois auparavant, Wieland avait demandé à Jean Müller sur Helvétius un article écrit de façon que personne ne pût en être choqué¹⁰. En 1774, le *Merkur* annonce une traduction de l'*Homme*¹¹ : cela est significatif en dépit de la remarque qu'un commentateur aurait dû expliquer ce texte pour y séparer le bon grain de l'ivraie. Six ans plus tard, Wieland relate, dans sa revue, des traits de bonté et de simplicité chez le richissime fermier général et en raconte la mort courageuse¹². Et plus que tout compte l'apostrophe où se trouve exaltée la générosité et la noblesse des intentions altruistes d'Helvétius décédé depuis onze ans¹³.

Helvétius ne figure pas parmi les penseurs français dont Wieland regrette l'activité néfaste¹⁴. C'est dire que pour celui-ci le point de départ du philosophe était juste, que ses buts étaient dignes d'éloges et qu'il a dû exprimer le plus souvent des vues conformes aux vues de Wieland ; les réserves visent sans doute l'action d'Helvétius dans ce qu'elle avait d'antireligieux, donc de compromettant pour la société¹⁵, elles songent à une erreur dans l'appréciation de ce que peut la force de la personnalité vigoureuse, elles rejettent la confiance exagérée faite à la vertu de l'éducation¹⁶ et n'admettent pas une doctrine qui considère tous les humains comme également bien doués par la nature¹⁷. Enfin, Wieland croit à certaines idées innées à l'homme¹⁸, conception diamétralement opposée à l'allure générale du système du Français. Mais toutes ces divergences, même jointes au matérialisme, donc au dogmatisme d'Helvétius, sont pour Wieland peu de choses à

9. Lettre à Gleim, du 22 XII. 1773, *Schnorrs Archiv*, IV, 325.

10. Lettre du 10 V. 1773, *A. B.*, III, 155.

11. XXXVI, 177.

12. *T. M.*, 1780, III, 160 s.

13. XXXII, 214 ; des traits qui justifient l'appréciation de Wieland, se trouvent p. ex. dans *l'Esprit (Œuvres compl.)*, nouv. éd. en 3 vol., Paris, 1818, t. 1^{er}) p. 24 s., note (traite des noirs) ; p. 76 (l'intérêt public doit tout primer) ; p. 104 s. («... les hommes sont ce qu'ils doivent être... Toute haine contre eux est injuste... ») ; sur la bonté d'Helvétius, cf. aussi *Mercur de France*, 1772, février, 98 s., mars, 198.

14. cf. plus haut, note 10.

15. XXXII, 214.

16. XX, 50.

17. 1763, *I. B.*, II, 217.

18. XXXII, 38.

côté de l'altruisme généreux de l'auteur de l'*Esprit* qui ne se manifeste pas seulement dans la théorie et par la parole, mais encore dans la pratique et par l'action. Helvétius a voulu être utile à ses semblables. Il a réussi à l'être dans la limite de ses moyens. Il est mort courageusement. Pareils faits comptent dans les yeux de Wieland plus que de petites divergences de détail.

Il se peut fort bien qu'il ait aimé Helvétius parce que celui-ci a montré qu'on pouvait être libre penseur et honnête homme. Cela ne se concilie peut-être pas trop bien avec le culte pour Rousseau. Mais il fallait à la nature mobile de Wieland des saints pour bien des états d'âme. —

Il avait sa morale ancrée si solidement dans l'idéologie d'Helvétius, qu'encore en 1789 il préfaça, corrigea et annota la traduction allemande de la *Morale naturelle* de Meister¹⁹. Le désir de bonheur est encore le principe directeur²⁰; le rationalisme²¹ et le sensualisme²² y règnent, ainsi qu'un utilitarisme qui n'est pas sans beauté²³. L'altruisme est un sentiment inné à l'homme²⁴; mais là aussi il y a fort probablement du sensualisme²⁵; les passions sont des stimulants indispensables, mais qu'il faut surveiller²⁶. Les notes de ce livre n'apportent rien de nouveau sur leur auteur. Elles montrent avec le texte qu'elles commentent que Wieland est resté attaché à tout un ensemble de conceptions absolument opposées aux idées nouvelles du kantisme dont un représentant, Reinhold, était son gendre et cherchait à lui faire abjurer d'anciens dieux. Il n'y réussit pas²⁷. A ce point l'influence française était restée durable et forte.

19. cf. plus haut, 658, note 6.

20. p. VII de la préface de Wieland.

21. p. 13 s.

22. *Introduction* de Meister, sans pagination, après la p. XXX.

23. p. 11.

24. p. 23.

25. cf. plus haut, p. 665.

26. *Nat. Moral*, 74 s.

27. Seuffert, dans *Anzeiger f. deutsch. Altert.*, XIII, 267 s.

CHAPITRE V.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — POLITIQUE.

Si Wieland parle du « bien de l'humanité » à propos d'économie politique, il est dans le ton des physiocrates qui, eux aussi, cherchaient la *Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*¹. Eux aussi réclament la liberté et la propriété comme des droits naturels et imprescriptibles²; eux aussi considèrent le luxe comme dangereux³; eux aussi préconisent l'accroissement de la population⁴.

Wieland a connu la doctrine des physiocrates par des Allemands qui s'en étaient inspirés — ce sont Justi⁵ et Sonnenfeld⁶ —, puis par les textes mêmes des penseurs français. Il a certainement pratiqué Quesnay⁷ en écrivant son *Miroir d'or*⁸, puis l'*Ami des hommes* et la *Philosophie rurale* du marquis de Mirabeau⁹. Probablement, il a pris connaissance des articles *Fermiers* et *Grains* dans l'*Encyclopédie*. On sait le grand cas qu'il a fait des *Lettres sur le commerce des blés* de Galiani¹⁰. Ce sont là les travaux français d'où proviennent les quelques rares passages dans lesquels Wieland touche après 1772 aux questions d'économie politique. Il s'agit de réminiscences.

Il en est de même lorsque la politique est en jeu.

-
1. Sous-titre de la *Physiocratie* de Quesnay.
 2. de Lavergne, 186.
 3. *ibid.*, 105 sur Quesnay; 128 sur Mirabeau.
 4. Mirabeau, l'*Ami des hommes*.
 5. Vogt, 79 ss.; sur Justi, cf. *Abgem. deutsche Biogr.*, XIV, 752.
 6. *ibid.*, XXXIV, 629.
 7. *Physiocratie*, trois volumes sur six de l'édition d'Yverdon, 1768 dans la bibliothèque de Wieland (*cat.*, n° 2.819-2.821).
 8. Vogt, 79 ss.
 9. *cat.*, n° 2.698-99 resp. 1.209.
 10. XX, 63 et XXXVIII, 545.

Si Wieland voit dans le besoin de sécurité la base de la première société formée par des hommes ¹¹, a-t-il songé à Hobbes ¹², à Rousseau ¹³ ou encore aux physiocrates, Quesnay en l'espèce ¹⁴ ? Ou bien y a-t-il là le reflet de sa propre psychologie à lui ? Comment le dire ? Il faut se contenter d'insérer Wieland dans le grand courant de l'époque.

Après le *Miroir d'or*, Wieland n'est plus revenu au problème de l'organisation, plus ou moins définie dans ses détails, de l'État. Il n'émet que des idées générales, et sa haine du despotisme ainsi que son endémonisme politique sont issus de tout le courant philosophique de l'époque. Relèvent encore de la même orientation générale le relativisme politique et le goût pour un certain constitutionnalisme. Des influences littéraires et des expériences vécues ont agi en commun pour amener Wieland à cette manière de voir ¹⁵.

On peut tout au plus se hasarder à démêler dans cet enchevêtrement des souvenirs de Fénelon et de Montesquieu.

M. Seuffert croit qu'il y a chance de découvrir une source anglaise ¹⁶ à l'*Art de régner* que Wieland a écrit en 1773 ¹⁷. Une note faite par l'auteur à la suite du sous-titre peut faire paraître cette hypothèse comme justifiée. Il convient pourtant de noter la concordance de certaines pensées exprimées par Wieland et de tels ou tels principes développés dans *Télémaque* ¹⁸. Cette dépendance, si dépendance il y a, n'aurait rien d'étonnant, quand on songe au culte que Wieland vouait au célèbre roman utopique ¹⁹.

Quant à Montesquieu, Wieland l'avait beaucoup pratiqué à Erfurt où il avait fait des cours sur l'*Esprit des lois* ²⁰. De ces études,

11. XXXIII, 98.

12. Windelband, I, 157.

13. *Contrat social*, I, 6.

14. de Lavergne, 104.

15. Hettner, III, 2, 55 ss., 296 ss..

16. *Proleg.*, III, p. 9, note 1.

17. XXXIII, 89 ss..

18. Culte de la vertu et de la sagesse ; respect des lois et de la constitution ; politique de paix ; le peuple ne peut aimer qu'un prince qui le rend heureux ; sécurité contre les ennemis du dehors, contre le régime de l'arbitraire au dedans ; souci de la justice ; Fénelon et Wieland exhortent le prince à être un travailleur consciencieux et zélé ; le prince doit ignorer la faiblesse ; contact suivi du prince et de ses ministres ; il doit surveiller ses serviteurs et ses fonctionnaires ; pas de politique de conquête : seule la guerre défensive est licite ; dans la juridiction, ni arbitraire ni formalisme.

19. XXXVI, 36.

20. Böttiger, I, 211, cité Vogt, 23.

des souvenirs ont passé dans des écrits d'après 1772. Lorsque Wieland parle des rapports entre les lois et le Bien public, il faut très probablement songer au grand Français²¹, de même lorsque le danger des tribunaux spéciaux²², la vertu républicaine²³ ou les inconvénients de l'institution des convents²⁴ sont en cause. Enfin, l'influence de Montesquieu aurait agi pour détourner Wieland du démocratisme²⁵. Cette impulsion donnée dès avant 1772 n'a jamais cessé de dominer les vues politiques de Wieland. Mais il va de soi que le théoricien Montesquieu²⁶ n'a pas été la seule force qui a agi. —

Il faut se souvenir de ce qu'ont été à cette époque-là les *gazettes*²⁷, allemandes ou autres, pour voir dans la liberté réclamée par Wieland pour la presse une manifestation dictée par une situation matérielle, nullement par des spéculations abstraites ou des influences livresques. Il peut paraître plus licite de chercher des antécédents littéraires à ce qui prend chez l'auteur parfois une vague allure de séparation de l'Église et de l'État. Sur ce point, d'une pensée avancée, trop avancée au gré de certains esprits encore de notre époque, Wieland homme de 1780, a dû être heureux de pouvoir s'appuyer sur d'autres penseurs qui lui donnaient du courage. Il faut nommer Voltaire et Helvétius, puis, pour l'Allemagne, Basedow²⁸.

La tournure que prend chez Wieland le sentiment national semble due à deux causes. C'est d'abord le morcellement de l'Allemagne et l'impossibilité de développer la moindre activité politique dans un cadre allemand; ensuite, Wieland était pénétré de l'esprit universaliste de l'époque: il y passe de forts souffles français²⁹. Atmosphère française — Fénelon, Mirabeau, Bougainville, peut-être — encore dans la réprobation de toute politique de conquête et dans l'aversion inspirée par un odieux système de colonisation³⁰.

21. XXXIII, 96; *Esprit*, I, 1, 3.

22. XXXIII, 91; *Esprit*, XII, 23.

23. XXXIII, 25, 27; *Esprit*, III, 3.

24. XXXIII, 192; *Lettres persanes*, CXVII.

25. D'après Seuffert, dans *Viert.-Jahrschr.*, 1888, 350.

26. *cat.*, n° 2.164-2.167, Montesquieu, *Œuvres*, I-VIII (!), Deux-Ponts, 1784; *ibid.*, n° 2.208, *Temple de Guide*, Paris, 1772.

27. Hettner, III, 2, 293 s.

28. Fuchs, *Abderiten*, comment. de VIII, 109, 2.

29. Hettner, III, 2, 314 et Fuchs, *Abderiten*, 177.

30. *Télémaque*, livre V: l'Ami des hommes (Lavergne, 136, 138): Bougainville, *Voyage*, 247.

Atmosphère générale française — et allemande — encore dans l'optimisme avec lequel Wieland aborde le problème de la marche en avant de l'humanité vers la lumière et le bonheur. Si Rousseau peut se cacher derrière le pessimisme passager et tout relatif des études de l'époque de *Gyron*, Voltaire³¹, les physiocrates, un Suisse, Iselin³², le Lessing de *l'Éducation du genre humain* et d'*Ernst et Falk*, tous confiants quant aux ultimes buts assignés à l'humanité et représentants des convictions moyennes du temps, marchent de pair avec le Wieland de l'étude *Sur le secret de l'ordre des cosmopolites*. Certainement, en écrivant ces pages, il a été, ne serait-ce que passagèrement, moins sceptique que de coutume³³ à l'égard de l'abbé de Saint-Pierre.

L'eudémonisme et le rationalisme de l'époque ne trouvaient un tel écho dans l'âme et dans l'esprit de Wieland que parce qu'il les portait déjà en lui. Et il est significatif qu'en faisant l'analyse des *Cosmopolites* on est amené à la placer sous le signe de la trinité morale, généreusement idéaliste, par laquelle la Révolution française a exprimé ses aspirations les plus profondes. Cela, Wieland ne pouvait pas le trouver dans son pays à lui. A la situation de fait telle que la connaissait l'Allemagne de cette époque, Wieland n'a vu un remède que dans les idées venues de France. Il l'a très bien su³⁴.

31. Lanson, *Voltaire*, 127 s..

32. Hettner, III, 2, 324.

33. XXXV, 348; XXXVIII, 559 s..

34. cf. plus haut, p. 402, note 45.

CHAPITRE VI.

L'ESTHÉTIQUE.

Quand on parle des conceptions esthétiques du Wieland de la maturité, deux faits ne doivent pas être perdus de vue. D'abord celui que l'écrivain a arrêté depuis bien longtemps ses idées sur l'art; ensuite, et cela compte davantage, qu'il s'agit d'un poète qui chantait « comme chante l'oiseau qui habite dans la ramure ». Le Wieland de *Gyron* et d'*Obéron* n'a plus travaillé d'après des préceptes qui lui sont venus du dehors. Il a suivi son génie et a cherché, occasionnellement et rétrospectivement, à voir clair dans son propre moi. Il a voulu savoir ce qu'il avait fait; il n'a pas voulu savoir ce qu'il allait faire. Il a observé un mécanisme, il ne l'a pas construit. Pourtant, il faut indiquer le courant général que suit Wieland.

Tout d'abord il y a le principe qu'il faut imiter la belle nature, c'est-à-dire la nature idéalisée. L'artiste doit « faire un choix des plus belles parties de la Nature pour en former un tout exquis, qui soit plus parfait que la Nature elle-même, sans cependant cesser d'être naturel »¹. Wieland suit Batteux. Il y a là un enseignement venu de France; mais il faut également songer à la Grèce; Aristote a formulé une exigence analogue; lui aussi part de la nature pour l'embellir²; Pope, l'Anglais, s'est également tenu près de cette pensée³. Wieland a lu Batteux, Aristote, Pope, d'autres encore. Il est porté par un courant large et qui vient de loin.

Ce qu'il est plus important de signaler — car cela permet de s'approcher du centre de la personnalité de Wieland —, c'est le côté sensualiste de cette esthétique. « Le génie, écrit Batteux, sensualiste lui aussi, doit ... avoir un appui pour s'élever et se soutenir, et cet

1. Batteux, *Les Beaux-Arts réduits à un seul principe*, Paris, 1746, p. 8.

2. Fuchs, *Abdcruten*, 113 s..

3. HOLL, 727.

appui est la Nature » ⁴. Mais ce n'est là qu'un point de départ. Il ne faut pas imiter la nature « telle qu'elle est » ⁵. En précisant comment l'artiste doit procéder, en réclamant l'harmonie, Wieland ne semble guère plus s'inspirer de Shaftesbury; les enseignements de cet idéaliste qui ont eu leur importance pour l'homme jeune ont été remplacés par les impulsions de la psychologie de Wieland même. Le Wieland de la maturité ne croit plus aux bases transcendentes de la beauté telles que les conçoit l'Anglais. S'il exige l'harmonie, c'est en vertu de ses besoins personnels, et il se refuse absolument à en déduire l'existence d'un Absolu philosophique. L'harmonie chère à Wieland relève du sensualisme empiriste, nullement de la métaphysique. — L'idéalisation postulée ensuite se présente de façon analogue. On peut constater une similitude avec une pensée étrangère ⁶; mais ce qui a été déterminant, c'était la personnalité de Wieland avec ses besoins.

Mêmes mélanges d'apports étrangers et de dispositions personnelles, lorsqu'on en arrive à la synthèse de l'esprit lucide et du feu de l'enthousiasme ⁷, synthèse que l'artiste doit réaliser en lui. Mais qu'il est oiseux de faire des investigations dans ce sens, lorsqu'il s'agit d'un artiste créateur tel que Wieland en fut un. Une recherche plus urgente et moins stérile doit être faite. Où a-t-il trouvé le critère qui lui permet de dire s'il y a œuvre d'art ou non ?

C'est chez Crousaz dont la théorie des *sentiments agréables* lui fut connue par l'*Encyclopédie* ⁸. Il ne faut pourtant pas exagérer l'importance que cette découverte a pu avoir pour le poète. La formule est un peu plus explicite que le vocable *goût* chez Batteux ⁹; mais elle ne dit pas davantage. Le goût de Batteux, lui aussi, est un sentiment ¹⁰ et d'essence hédoniste ¹¹. Ce sont des mots que Wieland a utilisés pour désigner des réactions dont l'analyse était un de ses moindres soucis ¹². A cet égard, un passage des *Abderitains* est révélateur ¹³. Il y est demandé pourquoi une œuvre d'art plaît. La réponse de Wieland renvoie au *sentiment intérieur*, et l'auteur sait très bien qu'il y a là une déclaration de faillite. Sans doute on peut rappeler

4. Batteux, 12; puis 24, 68.

5. *ibid.*, 9.

6. *ibid.*, 24, 26 s..

7. *ibid.*, 30 ss., 99.

8. Fuchs, *Abderiten*, 100.

9. Batteux, 58 ss..

10. *ibid.*, 97.

11. *ibid.*, 63 s., 77, 94.

12. cf. son attitude dans des questions de morale, XXXIII, 94.,

13. VII, 35 s..

qu'on se trouve en présence d'Hutcheson, penseur de l'école de Shaftesbury ¹⁴. Il convient plutôt de souligner le sensualisme, le subjectivisme, l'agnosticisme du propos. Alors, il s'insère dans le courant général de l'époque et l'on rejoint Batteux ¹⁵, mais aussi Dubos ¹⁶.

Il y a encore l'utilitarisme chez Wieland, proclamé dans les pages du théoricien, mais appliqué avec beaucoup de discrétion par le poète. Cela aussi est partiellement français; on peut même citer Batteux, encore sur ce point ¹⁷. Mais il ne faut pas oublier tel Anglais, Grec ou Romain.

Les sources de la pensée de Wieland esthéticien, quelles sont-elles ? On rencontre Batteux et Dubos, Horace et Plutarque, Pope et Sulzer; il a connu Baumgarten ¹⁸, d'autres encore. Mais tous les textes de tous ces auteurs ont fourni bien peu de choses; la source essentielle de Wieland a été Wieland; il faut aussi rappeler que toute spéculation abstraite lui était assez indifférente. Une question de métier poétique, un problème de sonorité ou de rythme dans un vers l'ont certainement passionné bien plus que toutes les discussions sur le *sentiment intérieur*. C'est tant mieux pour lui; cela prouve qu'il était artiste ¹⁹.

14. Fuchs, *Abderiten*, 99.

15. Batteux, 103; sur le sensualisme de Batteux, *ibid.*, 126.

16. Fuchs, *l. c.*, 101.

17. Batteux, 69; puis, p. 117 ss., où il est question d'une utilité qui n'est pas voulue par l'artiste, mais qui résulte organiquement de l'œuvre d'art.

18. Baumgarten réclame, comme premier en Allemagne, la coordination de la raison et du sentiment (Hettner, III, 2, 70).

19. Les noms de Batteux et de Dubos ne paraissent pour ainsi dire pas dans les écrits de Wieland entre 1772 et 1789; je n'ai rencontré qu'une fois, sauf erreur, le nom de Batteux; celui de Dubos est cité simplement en passant XXXVII, 190; *Aka*, I, XIV, 457; Hempel, XX, 50 (comme pédagogue); les Archives Goethe-Schiller possèdent une lettre non datée, adressée à Reinhold : « Durch Hufeland erhalten Sie auch den verlangten Batteux und Dubos *Reflexions*, ein vortreffliches Buch ». *Cat.*, n° 1.721-1.724 : Batteux, *Einteitung in die schönen Wissenschaften*, mit Zusätzen von Ramler.

CHAPITRE VII.

LES SCIENCES.

Il est inutile de rappeler les noms qui ont déjà été cités dans le domaine des sciences¹. On peut y ajouter Bernardin de Saint-Pierre bien qu'il ne soit nommé nulle part et figure simplement dans la bibliothèque de Wieland². Wieland, s'il a lu les *Études de la nature* si dépourvues de toute valeur scientifique, a dû sourire de tant de candide finalisme, mais approuver la tendance générale qui met l'homme au centre de la nature. Sans doute a-t-il remplacé la téléologie métaphysique du livre par un principe empiriste, celui de la volonté humaine faisant avancer l'humanité. Car il a cru à l'homme et à l'humanité forgeant son propre destin. Le savant aide ses frères dans cet effort qui est l'Absolu dans la vie et dans la pensée de Wieland. Et là est la raison qui lui fait mettre le savant sur le même plan que le philosophe, appeler le savant un philosophe, identifier science et philosophie. Cela est éminemment français³.

CONCLUSION.

L'humanité, non pas Dieu, au centre des préoccupations; l'agnosticisme en théorie de la connaissance où les sens et la raison explorent le champ restreint qui leur est assigné; un goût marqué pour la psychologie qui s'interdit cependant les recherches portant sur les derniers secrets de l'âme; une métaphysique et une pensée religieuse où le principe premier, Dieu, ne tient qu'une place chichement mesurée

1. cf. plus haut, p. 677.

2. 2^e édit., 3 vol., Paris; cat., n° 1.206-1.208. Rappelons encore que Wieland possédait (cat., n° 94-98) Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'histoire naturelle*, 5 vol., Paris, 1765.

3. Lanson-Naves, p. 1.

et ne la tient pas pour lui même, mais simplement en qualité de surveillant de l'ordre général; une morale tout orientée vers le monde terrestre et le bien-être — noblement compris — de ses habitants; une pensée politique qui aboutit aux formules de la Révolution française; une esthétique relativiste, à base naturaliste, et teintée d'utilitarisme; le savant appelé philosophe — voilà les grandes lignes de la pensée de Wieland, pensée agnosticiste, sensualiste, relativiste, tellurienne. Les intérêts de la vie sensible, réelle au sens empiriste du mot, y comptent en premier lieu; la politique y tient la plus grande place.

Cet ensemble d'idées est tellement de son époque et tellement français, qu'il se rencontre inévitablement avec d'Alembert et Helvétius, Bonnet et Voltaire, Rousseau, Montesquieu ou Battenx et rend Wieland insensible aux prestiges du kantisme¹. Cette idéologie est tellement de son époque et tellement française que la place prédominante de la politique se retrouve dans le cerveau de Wieland et dans la réalité des événements historiques en France. En face d'apports aussi massifs, on est tenté d'oublier que l'Allemand a également contracté des dettes chez des Grecs, des Romains, des Anglais, des Italiens, des hommes de son propre pays. Sans doute, il faut aussi rappeler que la personnalité de Wieland compte dans l'établissement de pareil bilan. Mais la France et les apports français priment. La France est le signe sous lequel est placée toute cette époque entre 1772 et 1789. La conclusion générale du présent travail cherchera à ramasser en un faisceau toutes les données de la question et arrivera, je l'espère, à en fournir la vision nette.

1. cf. le propos de Wieland même, rapporté par C. W. Böttiger, dans *Raumers hist. Taschenbuch* X (1839), 430.

Conclusion Générale

Il ne faut pas se leurrer sur la portée que les emprunts faits en France par Wieland poète ont pour les relations vivantes entre lui et sa voisine de l'ouest. Les matériaux qu'il y a pris ne l'ont pas séduit par leur caractère français. L'auteur du *Chant de Poiselet* et de *Gandalin* a plus d'obligations aux enseignements français dont a profité sa forme qu'aux enrichissements ajoutés à son fonds de récits et d'histoires. S'il est vrai que la joie de l'artiste créateur est la suprême joie réservée à l'homme, et quand on songe à ce que la forme d'*Obéron* ou de tel autre poème doit à la France, Wieland a dû avoir parfois le cœur gonflé de gratitude profonde pour elle. Par les leçons venues de France, il se sentait en possession d'un instrument de travail toujours plus souple et plus précis. A côté de ce bénéfice dont profitait l'instinct créateur dans son fonctionnement même, les données matérielles fournies pour *Gyron*, les contes de *Dschinnistan*, ou *Pandore* sont de bien peu de poids.

L'aspect de la question change lorsque Wieland historien des lettres françaises est en jeu. Alors, les apports comptent grandement aussi par leur fond. L'Allemand suit cette littérature à travers six siècles. Il s'en informe avec une conscience à laquelle il faut rendre hommage et qui fait mûrir des résultats dignes d'estime. Il y voit un déploiement de qualités ou de défauts humains d'une variété extraordinaire. Wieland si curieux de psychologie a pu y observer l'homme; il a pu y saisir la lutte entre l'esprit des différentes époques et voir triompher la lucidité et l'ordre; il a pu y suivre la marche de quelques représentants de l'humanité vers la lumière. Comment Wieland, se souvenant de son propre chemin qui l'avait conduit à la pensée claire et au sentiment analysé, n'aurait-il pas observé avec intérêt, avec passion, parfois, une littérature qui débutait par des fables pour aboutir à un Montaigne ou à un La Rochefoucauld ? Et comment l'artiste en lui n'aurait-il pas été charmé par la forme achevée d'un vers de Chaulieu, vers léger qui certes restait sans la force

émotive inépuisable des tout grands poètes, mais était rapide et sans bavure ? Comment serait-il resté insensible à la prose française, mâle et drue chez un Pascal, preste, précise, allant si souvent d'un bond au cœur d'une question chez Voltaire, grave, pathétique et entraînant la conviction chez un Rousseau ? Ce que Wieland a aimé et compris dans cette littérature est si multiple, que la méconnaissance d'un Racine ou le silence sur le Pascal des *Pensées* perd beaucoup de son poids.

Quant à la langue, une aisance très grande dans son maniement, des connaissances poussées jusqu'à un point estimable dans le domaine des investigations esthétiques et historiques viennent compléter les dons apportés par les lettres. Si Wieland reste un des prosateurs du XVIII^e siècle encore lisibles de nos jours, il le doit pour une bonne part à la langue française. Elle a contribué à lui donner le sens de l'équilibre de la phrase et de l'euphonie des mots assemblés. Elle lui a inspiré le goût du jeu pour le jeu qui peut être considéré par certains comme bagatelle négligeable, mais offre incontestablement un point de départ d'où s'élancer vers des cimes plus hautes.

Il y a d'autres cadeaux de la France, précieux en ce qu'ils apportent une confirmation à de profonds besoins intellectuels et moraux de Wieland. Wieland voit l'esprit français ignorer les frontières nationales et communier avec le génie des peuples étrangers. C'est la France, croisée des routes de l'esprit, terre où se mêlent des voix venues de Grèce, de Rome antique et moderne, d'Espagne et d'Angleterre. Quel élan pareil spectacle n'avait-il pas dû donner aux vœux universalistes de Wieland rêvant d'une humanité fraternelle où régnerait l'esprit ? On peut admettre que dans cette vision d'ensemble les mésaventures subies en France par quelques textes allemands, eussent-ils été de Wieland même, se sont présentées sous un jour moins sombre.

Les beaux-arts français n'ont pas tenu une grande place dans l'œuvre et dans la pensée de l'Allemand. Wieland était un de ces hommes qu'avant tout le contact avec le livre rendait heureux. A le voir plongé dans une dissertation tirée des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ou dans tel autre docte volume, on voudrait dire de lui, mais sans l'ironie méritée par le pédantisme d'un Wagner :

« Ein selig Leben wärmet alle Glieder. »

Que de joies de chercheur n'a-t-il pas dû éprouver en allant aux trésors de l'érudition française ! Et quel symbole que ce *Dictionnaire* de Bayle qui ne le quitte pour ainsi dire pas, sa vie durant !

Puis, quelle aide le publiciste, harcelé souvent dans sa besogne, ne trouve-t-il pas dans les recueils, les revues et un journal français. Quelle aide, mais aussi, don plus précieux, quel stimulant qui arrive régulièrement dans le calme, le trop calme Weimar. Il faut se représenter ce qu'un écho venu de Paris pouvait signifier dans cette ville que Goethe avait fini par appeler le *trou*¹. Il faut chercher à se faire une idée vivante de ce que pouvait y apporter de fluide tonifiant le séjour trop rare de tel Français.

La France, le peuple de France, a également apporté des enseignements de prix. Wieland a vu se former et se manifester le fait collectif qu'est la civilisation française, cette civilisation qu'il a profondément admirée. A son gré, elle était le meilleur terreau pour l'honnête homme tendant à la perfection. Wieland a senti l'activité d'un sens de solidarité nationale dont il regrettait l'absence en Allemagne. Il a vu la marche vers la maturité politique qui allait briser les formes surannées et intolérables, et a souffert que son propre pays n'en fût pas encore arrivé là. La France politique a montré à Wieland que la volonté et la dignité humaines peuvent hâter l'avènement du jour de liberté.

C'est sans doute l'enseignement capital qu'il a tiré de son contact avec la pensée française, pensée hostile aux constructions dans l'Absolu invérifiable, pensée qui se refuse à rester confinée dans le domaine des spéculations inactives, pensée qui veut changer en réalité la justice découverte par l'esprit.

La France est pour Wieland une institutrice. Elle guide et éclaire l'artiste, le lettré, le penseur, l'homme pris dans les nécessités et les obligations de la vie vécue. Mais elle est encore plus, et il est temps d'insister sur un point que les lignes précédentes n'ont fait qu'effleurer. Il y a une question plus importante que l'inventaire des sources. Qu'est-ce qu'une source si elle ne parcourt pas de champ qu'elle peut rendre fertile ?

Ce champ que les courants venus de France ont irrigué, c'est l'esprit de Wieland, et cet esprit était proche de la France. Sans quoi, cet Allemand n'aurait pas pu profiter comme il l'a fait des enseignements des poètes français, ni suivre de si près la littérature française, expression du génie national ; sans quoi, la pensée française, son

1. Chamberlain, *Goethe* (Munich, 1912), 42; cf. *ibid.*, les jugements de Herder, Schiller, Merck et Wieland lui-même.

sensualisme, son rationalisme, son relativisme n'auraient pas pu trouver un tel écho en lui ; sans quoi, la face d'une France tournée plutôt vers l'humanité qu'elle veut aider que vers Dieu, l'aurait fait reculer.

Sans doute, Wieland reste Allemand. Il a mêlé aux apports poétiques français des aspects d'une sensibilité qui est bien de son pays, et sa prose n'a trop souvent rien de la rapide sveltesse du XVIII^e siècle français ; sans doute, sa pensée n'a pas voulu être aussi radicale que celle de certains philosophes français poussant leurs idées jusqu'à leurs dernières conséquences ; sans doute, il est resté Allemand dans son attachement à une forme de sentiment qui recherchait parfois le clair-obscur, la pénombre propice aux douces rêveries ; et sans doute, certains aspects trop froids et frivoles de la vie sociale française l'ont-ils repoussé. Mais l'essentiel reste : le culte de la forme d'art d'où Wieland tend à écarter et réussit le plus souvent à écarter lourdeur et raideur ; le besoin de ne pas se bercer ni se berner de grands mots grisants et obscurs, et le désir de rendre la terre plus habitable, et la vie, plus douce et plus juste. Wieland est allé vers ce but, tenant en main ces moyens essentiellement français que sont les moyens politiques tels que les concevait alors la partie novatrice de la nation française. Wieland a eu des compatriotes qui voulaient, eux aussi, un renouvellement de la vie en commun et de la chose publique ; mais aucun d'eux ne l'a fait en contact plus intime, plus familier avec la France que lui.

Voilà l'esprit de Wieland ; voilà le champ que la France a contribué à fertiliser. Comment l'a-t-elle fait ? Il ne s'agit plus du dénombrement érudit de textes lus par Wieland, ni d'énumérations d'idées suggérées. Il faut voir au delà. Alors la France apparaît comme une force qui accroît les forces de Wieland. Elle a exalté par ses œuvres à elle les joies de Wieland artiste et en a stimulé l'élan créateur ; sa littérature, retraçant une élévation vers la lumière, a agi dans le même sens et a fortifié le philosophe de l'histoire dans son optimisme ; la langue, par la perfection avec laquelle elle est ce qu'elle est, a encore dispensé des joies, donc de la vigueur ; débrouillant dans une certaine mesure l'écheveau des idées abstraites et des sensations, la France répand de la clarté, c'est-à-dire de la force de résistance pour les luttes de la vie ; promettant, par l'action, par la politique, de briser des chaînes et de venir en aide à l'humanité qui souffre, elle exalte Wieland par l'espoir immense de voir l'avènement de son Ab-

solu à lui. La France touche plus que le cerveau de Wieland ; elle touche son être tout entier. Elle est plus qu'une institutrice ; cette France rationaliste est une source de vie. Elle n'a pas fait l'impossible ; elle n'a pas changé Wieland en une force de la nature ; mais elle l'a aidé à soutenir cette activité tenace dont le louera, suprême hommage, un Gœthe.

M. E. Wechssler parle quelque part² des trois hauts faits de l'esprit français. Ce sont le classicisme, la propagation des lumières et la Révolution. Ce sont aussi les trois étoiles qui guident Wieland entre 1772 et 1789. Elles le mènent dans une voie où il créera une œuvre qui n'est pas allemande au sens du génie national étroit et replié sur lui-même, mais s'insère dans ce que M. Van Tieghem appelle la littérature européenne. Certes, cette œuvre ne tient pas son caractère européen des seuls apports français, ne serait-ce que parce que Allemagne et France ne sont pas les seules grandes nations d'Europe. Mais chez Wieland, les obligations envers la France sont prépondérantes et essentielles.

Et voici que se dégage le rôle de Wieland dans les relations spirituelles entre les deux nations. A l'époque de Gottsched, l'imitation des Français avait privé les lettres allemandes de toute originalité nationale. Puis c'est avec Lessing, Herder et le *Sturm und Drang* la réaction, légitime dans son principe, contre cet état de choses. Mais son sens de la mesure a permis à Wieland de se raidir et de défendre sa position contre les excès des révolutionnaires des lettres. Il s'est refusé à écarter la France et ses dons, et, avec lui, la France a connu son dernier rayonnement vaste et lumineux en Allemagne. On peut déplore que pareille synthèse n'ait pas eu de lendemain, et tout en laissant au napoléonisme sa bonne part de responsabilité, on peut regretter que les écrivains allemands aient tendu à développer leur nationalité intellectuelle en rupture brutale avec leurs voisins de l'ouest. Gœthe est là pour prouver qu'une attitude contraire était possible sans qu'aucune des deux grandes nations intéressées dans le litige y perdît.

Wieland a dit un jour, en 1789, que la France était par sa civilisation le premier pays du monde. Il serait déplacé qu'un Français recherchât le bien-fondé de l'assertion. Mais essayant de savoir ce qui

2. *Die Auseinandersetzung des deutschen Geistes und der französischen Aufklärung* (Deutsche Viert.-Jahrschr. f. Lit.-Wissensch., I (1923), p. 614.

a poussé cet Allemand à tenir pareil propos, il trouvera l'hommage d'une admiration qui prononce après une enquête large et variée, la reconnaissance spontanée d'une grande dette, et la déclaration d'un amour qui est convaincu de ne pas aller à un objet indigne.

La France est la seconde patrie spirituelle de Wieland.

Bibliographie

ABRÉVIATIONS

- A. B.* : *Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland an verschiedene Freunde*; publiées par H. Gessner, 4 vol., Zurich, 1815-1816.
- Aka* : *Wielands gesammelte Schriften herausgegeben von... der preussischen Akademie der Wissenschaften, I. Abteilung, Werke*; en cours de publication depuis 1909.
- Aka A* : L'édition ci-dessus, volumes contenant les éclaircissements, notes, etc...
- B* : BARBAZAN, *Fabliaux et contes des poètes françois des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, 2 vol., Paris, 1756.
- BR* : *Bibliothèque universelle des romans*, 112 vol., Paris, 1775-1789.
- cat.* (catalogue de la vente de la bibliothèque de Wieland) : *Protokoll über die verauktionierten Bücher und Kupferstiche aus Wielands Nachlass*, Weimar, 1814. (Archives Gœthe-Schiller à Weimar, fonds Wieland).
- Cdf* : *Le cabinet des fées, ou Collection choisie des contes de fées*, par Ch.-J. Mayer, 41 vol., Paris, 1785-1789.
- D. B.* : *Auswahl denkwürdiger Briefe von C. M. Wieland*, publié par L. Wieland, 2 vol., Vienne, 1815.
- H* ou *Hempel* : *Wielands Werke*, 40 tomes en 16 vol., Berlin, Hempel, s. d..
- HASSENCAMP* : *Neue Briefe C. M. Wielands, vornehmlich an Sophie La Roche*, publiées par R. Hassencamp, Stuttgart, 1894.
- HORN* : *Wielands Briefe an Sophie La Roche*, publiées par F. Horn, Berlin, 1820.
- KLEE* : *Wielands Werke*, hgg. von Gotthold Klee, Leipzig et Vienne (Bibliographisches Institut), 4 vol., s. d..
- L. D.* : Onze volumes de lettres écrites par des contemporains à Wieland; à la bibliothèque d'Etat à Dresde, cote h, 43, I-XI (cf. Goe-deke, éd. 1916, IV, 1, p. 539).

MdF : *Mercury* : *Mercury de France*.

Mél. : *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, 70 vol., Paris, 1779-1788.

Mém. : *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions.... avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette Académie*, 43 vol., Paris, 1736-1786.

Merckbriefe I, II, III : *Briefe an Joh. H. Merck von Goethe, Herder, Wieland...*, publiées par K. Wagner, Darmstadt, 1835 ;

Briefe an und von Joh. H. Merck, de même, Darmstadt, 1838 ;

Briefe aus dem Freundeskreise von Goethe, Herder, Höpfner und Merck, de même, Leipzig, 1847.

MOLAND : *Voltaire, Œuvres*, publiées par L. Moland, 50 vol. pl. 2 vol. de tables, Paris, 1877-1882.

MUSSET-PATHAY : *Rousseau, Œuvres*, publiées par Musset-Pathay, 23 vol., Paris, 1823-1826.

R H L : *Revue d'histoire littéraire de la France*.

R L C : *Revue de littérature comparée*.

T. M. : *Teutscher Merkur*.

ÉDITIONS UTILISÉES.

WIELAND : voir plus haut, *Aka, Hempel, Klec* ; ajouter : Kürschner, *National-Literatur*, t. 51-56, publ. p. H. Proehle, Stuttgart, s. d.

Obéron, publié par F. Muncker, Stuttgart, 1893.

Lettres, cf. Goedeke, 1916, IV, 1, 539-544 ; puis les *Lettres* publiées depuis 1916 dans différents journaux et périodiques.

Auteurs autres que Wieland :

Certaines éditions auxquelles je n'ai eu recours que rarement sont indiquées dans les notes mêmes.

BARBAZAN, cf. les *Abréviations* sous *B*.

BUSSY-RABUTIN, *Lettres*, de Messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, 6 vol., Amsterdam, 1731.

CHAULIEU, *Œuvres*, d'après les manuscrits de l'auteur, 2 vol., La Haye, 1777.

Correspondance de GRIMM et MEISTER, édit. Tourneux, 16 vol., Paris, 1877-1882.

- DORAT, *Œuvres*, 5 vol., Neuchâtel, 1775.
- GOETHE, *Sämtliche Werke*, édit. du jubilé, 40 vol., Stuttgart et Berlin, s. d..
- HAMILTON, *Contes*, 2 vol., Paris, 1828. — Pour *Zéneyde*, le t. I^{er} des *Œuvres diverses* du comte Antoine Hamilton, 6 vol., Londres, 1776.
- LA BRUYÈRE, *Les caractères*, publiés par G. Cayrou, Paris, 1926.
- MARMONTEL, *Poétique française*, 2 vol., Paris, 1763.
- Mémoires de l'Académie des Inscriptions...*, cf. les *Abréviations*, sous *Mém.*.
- Mille et une Nuits*, contes arabes, trad. par GALLAND, 4 vol., Paris, 1882.
- MONTEAUCON DE VILLARS (Abbé de), *Le comte de Gabalis*, 1 vol. in-12, Metz, s. d..
- OLIVET (Abbé d'), *Traité de la prosodie française*, avec une dissertation de M. Durand sur le même sujet, Paris, 1824.
- ROUSSEAU J.-J., cf. les *Abréviations* sous Musset-Pathay.
- SCARRON; pour la *Gigantomachie*, les *Œuvres*, nouvelle édition..., 5 vol., Paris, 1786; pour le *Roman comique*, la réimpression moderne des Éditions Jouaust, Paris, 2 vol., s. d..
- VOLTAIRE, cf. les *Abréviations* sous Moland; pour le *Siècle de Louis XIV*, l'édition de É. Bourgeois, Paris, 1922.

OUVRAGES DE SECONDE MAIN.

La bibliographie raisonnée se trouve en tête de chaque partie du présent ouvrage, resp. au début de certains chapitres.

D'ALMÉRAS H., *Cagliostro*, Paris, 1904.

AYNARD J., *Les poètes lyonnais*, Paris, 1924.

BALDENSPERGER-BEAULAVON..., *J.-J. Rousseau*. Leçons faites à l'École des Hautes Études sociales, Paris 1912.

BALDENSPERGER F., *L'Allemagne et les Allemands vus à travers la littérature française* (*Bibl. univers. et Revue suisse*, 1907, II, 526-546).

Comment le XVIII^e siècle expliquait l'universalité de la langue française (*Études d'histoire littéraire*, I^{re} série, Paris, 1907, 1 ss.).

Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France (*Études d'histoire littéraire*, 2^{me} série, Paris, 1910, 155 ss.).

Gessner en France (*R H L*, 1903, 437-456).

Littérature comparée, le mot et la chose (R L C, 1921, 5-29).

Ist die Literatur der Ausdruck der Gesellschaft ?
(trad. M. Beaufils, *Deutsche Viert.-Jahrschr. f. Lit.-Wiss.*, Bd. VII, Heft 1).

BARBERET, *Le Sage et le Théâtre de la foire*, Paris 1887.

BARET E., *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle*, 2^e édit., Paris, 1873.

BAUR A., *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, Paris, 1906.

BECHSTEIN R., *Tristan und Isolde in deutschen Dichtungen der Neuzeit*, Leipzig, 1876.

BÉDIER J., *Les lais de Marie de France* (*Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1891).

BÉDIER-HAZARD, *Histoire de la littérature française*, 2 vol., Paris 1924.

BÉNÉZIT E., *Dictionnaire... des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, 3 vol., Paris, s. d..

BETZ Paul-L., *Bodmer und die französische Literatur* (*Bodmerdenkschrift*, p. 163-239, Zurich, 1900).

V. BIEDENFELD FREIHERR, *Die komische Oper der Italiener, der Franzosen und der Deutschen*, Leipzig, 1848.

BILA C., *La croyance à la magie au XVIII^e siècle en France*, Paris, 1925.

DU BLED V., *La société française du XVI^e au XX^e siècle*, 8 vol., Paris, 1903 ss..

ROBERTAG F., *Wielands Romane*, Breslau, 1871.

BOCK W., *Die ästhetischen Anschauungen Wielands*, Berlin, 1921.

BODEMANN E., *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*, Hannover, 1874.

BÖHNKE H., *Wielands publicistische Tätigkeit*, progr. Oldenbourg, 1883.

BONNEFON P., *Charles Perrault, littérateur et académicien* (R H L, 1905, 549-610).

Les dernières années de Charles Perrault (R H L, 1906, 606-657).

BOOST P.-F., *Wieland und Voltaire* (*Rheinisches Archiv*, hgg. von Vogt und Weitzel XIII, 1814, 138-151).

BÖTTIGER K.-A., *Litterarische Zustände und Zeitgenossen*, 2 vol., Leipzig, 1838.

BÖTTIGER C. W., *Chr. M. Wieland...* (v. Raumer, *Hist. Taschenbuch*, X (1839), 359 ss.).

- BOUILLIER V., *La renommée de Montaigne en Allemagne*, Paris, 1921.
Montaigne en allemand : Christophe Bode, son grand traducteur (R L C, 1933, 5-13).
- DE BOURGOING J.-F., *Souvenirs d'histoire contemporaine, épisodes militaires et politiques*, Paris, 1864.
- BRANDSTAETER F.-A., *Die Gallicismen in der deutschen Sprache*, Leipzig, 1874.
- BRÉHIER E., *Histoire de la philosophie*, t. II. *La philosophie moderne, 2. Le dix-huitième siècle*, Paris, 1930.
- BRUNETIÈRE F., *L'évolution de la poésie lyrique*, 2 vol., Paris, 1922.
- BRUNOT F., *Histoire de la langue française des origines à 1900*, 8 vol. parus, Paris 1905 ss..
- BRUNOT F.-BRUNEAU Ch., *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, 1933.
- BUCHNER K., *Wieland und die Weidmannsche Buchhandlung*, Berlin, 1871.
- BURKHARDT C.-A.-H., *Repertorium zu Wielands « Teutschem Merkur »*, Weimar, 1872.
- CHAMBERLAIN H.-St., *Goethe*, Munich, 1912.
- CHOUQUET G., *Histoire de la musique dramatique en France*, Paris, 1893.
- CHUQUET A., *J.-J. Rousseau*, Paris, 1919.
- COHEN H., *Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIII^e siècle*, 6^e édit., Paris, 1912.
- COMBARIEU J., *Histoire de la musique*, 3 vol., Paris, 1913 ss..
- CRÔSET A. et M., *Histoire de la littérature grecque*, 2^e édit., 5 vol., Paris, 1899.
- CROSBY E.-A., *Une romancière oubliée, Madame de Riccoboni*, Paris, 1924.
- CRUPPI J., *Un avocat journaliste au XVIII^e siècle, Linguet*, Paris, 1895.
- CUCUEL G., *Les créateurs de l'opéra comique français*, Paris, 1914.
- DE CURZON H., *La musique (Bibliothèque française)*, Paris, 1914.
- DEETJEN W., *Wielands Bibliothek (Frunde und Forschungen, 1 ss.)*, Leipzig, 1921.
- DELAPORTE V., *Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1891.
- DESNOIRESTERRES G., *Voltaire et la société au XVIII^e siècle*, 8 vol., Paris, 1867-1876.
Gluck et l'opéra en 1774 (Revue britannique, 1872, juin, 407 ss.).

- DEVILLE ÉL. *Index du « Mercure de France », 1672-1833... concernant les Beaux-Arts et l'Archéologie*, Paris, 1910.
- DILTHEY W., *Das XVIII. Jahrhundert und die geschichtliche Welt (Deutsche Rundschau)*, 1901 (CVIII), 241 ss..
- DÖRING H., *Wieland*, Sangershausen, 1840.
- DÖLL M., *Wieland und die Antike*, Munich, 1896.
- DÜNTZER H., *Wielands Leben*, dans *Hempel*, I, 7-48.
Wielands « Oberon », 2^e édit., Leipzig, 1880.
- DUSSIEUX L., *Les artistes français à l'étranger*, 3^e édit., Paris, 1876.
- EGGLI Ed., *Diderot et Schiller (R L C, I, 68-127)*.
- EHRHARD A., *Les comédies de Molière en Allemagne*, Paris, 1888.
- EITNER R., *Die deutsche komische Oper (Monatsschrift f. Musikgesch., 1892, 37-41, 51-59)*.
- Encyclopédie de la musique*, première partie. *Histoire de la musique*, I, II, III, Paris, 1914.
- ERMATINGER E., *Die deutsche Lyrik*, I, Leipzig, 1921.
Die Weltanschauung des jungen Wieland, Frauenfeld, 1907.
- EVERS M., *Deutsche Sprach- und Stilgeschichte*, 1899.
- FAGUET E., *Seizième siècle*, Paris, s. d..
Dix-septième siècle, Paris, s. d..
Dix-huitième siècle, Paris, s. d..
- FELDMANN W. und PIETSCH P., *Wieland als Sprachreiniger (Wissensch. Beihefte z. Zeitschr. d. allg. deutsch. Sprachvereins, Reihe 4, Heft 22 (1903), p. 58 ss)*.
- FESTER R., *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, 1890.
- FONT A., *Essai sur Favart*, Paris, 1894.
- Freundesgaben für C. A. H. Burkhardt...*, Weimar, 1900.
- FUCHS A., *Geistiger Gehalt und Quellenfrage in Wielands « Abderiten »*, Paris, 1934.
Wieland et l'esthétique de l'opéra (R L C, 1930, 608-633).
- FUETER Ed., *Histoire de l'historiographie moderne*, trad. p. E. Jeanmaire, Paris, 1914.
- GAIFFE F., *Le drame en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1910.
- GAERTNER J., *Das « Journal étranger » und seine Bedeutung für die Verbreitung der deutschen Literatur in Frankreich*, Mayence, 1905.

- GERMANN R., *Wielands « Gandalin » (Probefahrten, 26)*, Leipzig, 1914.
- GÉROLD Th., *L'évolution des idées de Goethe sur la musique (Mélanges Goethe publiés par l'Université de Strasbourg, p. 249-284)*, Paris, 1932.
- GILLOT H., *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Nancy, 1914.
- GOLTHER W., *Tristan und Isolde*, Leipzig, 1907.
- DE GONCOURT Ed., *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau*, Paris, 1875.
- DE GONCOURT Ed. et J., *La femme au XVIII^e siècle*, Paris, 1862.
L'Art au XVIII^e siècle, 3^e édit., 2 vol., Paris, 1880.
- GOODWIN Ch. J., *Wielands « Oberon » und der griechische Roman des Achilles Tatius (Zeitschr. f. vgl. Lit.-Gesch., N. F., XIII, 210-217)*.
- GRÉARD O., *Des lettres d'Abélard et d'Héloïse et de leurs traducteurs*, Paris, 1869.
- GRISWOLD G. C., *Voltaire als Historiker*, Halle, 1898.
- GRÖBER G., *Grundriss der romanischen Philologie*, 4 vol., Strasbourg, 1904 ss..
- GROS E., *Ph. Quinault*, Paris - Aix-en-Provence, 1926.
- GROSS E., *C. M. Wielands « Geschichte des Agathon »*, Berlin, 1930.
- GRUBER J. G., *Chr. M. Wieland*, Leipzig, 2 vol., 1816.
- GUNDOLF F., *Shakespeare und der deutsche Geist*, Berlin, 1927.
- HATIN E., *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, 1866.
Histoire politique et littéraire de la presse en France, 8 vol., Paris, 1859.
- HEISS H., *Der Übersetzer und Vermittler Michael Huber*, Erlangen, 1907.
Deutschland und die klassische Tragödie der Franzosen (Internat. Monatssch. f. Wissenschaft, Kunst und Technik, 1918, 449-482, 545-562).
- HETTNER H., *Literaturgeschichte des XVIII. Jahrhunderts*, 3 parties, Brunswick, 1925.
- HIRSCHBERG E., *Die Enzyklopädie und die französische Oper im XVIII. Jahrhundert*, Leipzig, 1903.
- HOLL K., *Grundlagen deutscher Ästhetik im XVIII. Jahrhundert (Hbergs neue Jahrbücher, XVI, 721 ss.)*.
- HONEGGER J. J., *Kritische Geschichte des französischen Kultureinflusses in den letzten Jahrhunderten*, Berlin, 1875.

- HUBERT R., *Les sciences sociales dans l'« Encyclopedie »*, Paris, 1923.
- ISCHER R., *Ein Beitrag zur Kenntniss von Wielands Übersetzungen (Euphoriön, XIV, 242-256)*.
Kleine Studien über Wieland, Berne, 1904.
- JORET Ch., J.-B. d'Ansse de Villoison et la cour de Weimar (*R H L*, 1895, 523-549 ; 1896, 161-191, 346-375).
Les Français à la cour de Weimar (1775-1806), Paris, 1899.
Houdon et le duc de Weimar, Charles-Auguste (Bull. soc. hist. de Paris, 1896, 61-64).
Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789, Paris, 1884.
- JOURDA P., *Marguerite d'Angoulême*, 2 vol., Paris, 1930.
- KAEMMEL H. J., *Der Einfluss der französischen Sprache und Literatur auf die höheren Stände Deutschlands seit der Mitte des XVI. Jahrhunderts*; progr. Zittau, 1853.
- KLEIN Tim., *Wieland und Rousseau (Studien z. vgl. Lit.-Gesch., 1903, 425 ss.; 1904, 129 ss.)*.
- KOCH A., *Baron Melchior von Grimm und seine Pariser Briefe (Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit., VII (1886), 219-225)*.
- KOCH M., *Das Quellenverhältnis von Wielands « Oberon »*, Marbourg, 1880.
- KÖHLER R., *Die Quelle von Wielands « Hann und Gulpenheh » (Schnorrs Archiv, III, 416 ss.)*.
Zu Wielands « Clelia und Sinibald » (Kleinere Schriften, III, 101 ss.), Berlin, 1900.
- KORFF H. A., *Voltaire im literarischen Deutschland des XVIII. Jahrhunderts*, 2 vol., Heidelberg, 1917.
- KOVALEWSKY M., *La France économique et sociale à la veille de la Révolution*, Paris, 1911.
- LABÉ Louise, *Œuvres*, édit. publiée par Ch. Boy, 2 vol., Paris, 1887.
- LANSON G., *Boileau*, Paris, 1914.
Esquisse d'une histoire de la tragédie française, Paris, 1927.
Histoire de la littérature française, 14^e édit., Paris, 1920.
Voltaire, Paris, 1922.
- DE LA LAURENCIE L., *Le goût musical en France*, Paris, 1905.
Lully, Paris, 1911.
- DE LAVERGNE L., *Les économistes français du XVIII^e siècle*, Paris, 1870.
- LAVISSE E., *Histoire de France*, 9 t. en 12 vol. Paris, 1900 ss..

- DE LERBER W., *L'influence de Clément Marot aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Lausanne-Paris, 1920.
- Lettres d'Abélard à Héloïse*, traduites par E. Oddoul, 2 vol., Paris, 1839.
- Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, traduction nouvelle par Jacob, précédée d'un travail historique par Villenave, Paris, 1865.
- LÉVY-BRUHL L., *L'influence de J.-J. Rousseau en Allemagne (Annales de l'École libre des sciences politiques, 1887, 325 ss.)*.
- LICHTENBERGER H., *Introduction dans Goethe, Dramas de jeunesse*, trad. Herrmann, édit. Mouton, Paris, 1929.
- LION H., *Les tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, Paris, 1895.
- LOEBELL J. W., *Die Entwicklung der deutschen Poesie von Klopstocks erstem Auftreten bis zu Goethes Tode*, II, Brunswick, 1858.
- LOMBARD A., *L'abbé du Bos*, Paris, 1913.
- LÖSETH E., *Le roman en prose de Tristan...* (*Bibliothèque de l'École des hautes Études, sciences philologiques et historiques*, 82^e fasc.), Paris, 1891.
- LOTE R., *La France et l'esprit français jugés par le « Merkur » de Wieland*, Paris, 1913.
- LÜBKE-SEMRAU-HAAK, *Grundriss der Kunstgeschichte*, 5 vol., Esslingen, 1913.
- LUBOVICUS L., *Sprachgebrauch und Sprachschöpfung in Wielands prosaischen Hauptwerken*, Fribourg en Brisgau, 1901.
- MAHRENHOLTZ R., *Voltaire als Historiker (Herrigs Archiv, 1879, LXII, 31 ss.)*.
- Voltaire im Urteil der Zeitgenossen*, Oppeln, 1883.
- MARX B., *Glück und die Oper*, 2 vol., Berlin, 1863.
- MARX E., *Wieland und das Drama*, Strasbourg, 1913.
- MAYER K. O., *Die Feenmärchen bei Wieland (Scufferts Viert.-Jahrschr., V, 374 ss., 497 ss.)*.
- MEAUME E., *Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot*, Nancy, 1860.
- MEUSEL J. G., *Bibliotheca historica*, 11 vol., Leipzig, 1782-1793.
- MICHEL A., *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, t. VI, I-VII, II, Paris, 1921-1924.
- MONOD G., *Bibliographie de l'histoire de France*, Paris, 1888.
- DE MONTMORAND M., *Une femme poète du XVI^e siècle, Anne de Graville*, Paris, 1916.

- MORNET D., *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1907.
Les sciences de la nature en France au XVIII^e siècle, Paris, 1911.
Les origines intellectuelles de la Révolution française, Paris, 1933.
- MUNCKER F., dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Klasse der bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1903, II, 121 ss.; 1904, I, 81 ss. (sur *Pervonte et Clelia und Sinibald*).
- NYROP K., *Grammaire historique de la langue française*, 2^e édition, t. II, Copenhague, 1924.
- PARIS G., *Le lai de Poiselet*, Paris, 1884.
- PARIS G. et JEANROY A., *Extraits des chroniqueurs français*, Paris, 1922.
- PELISSIER G., *Voltaire philosophe*, Paris, 1908.
- PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature françaises...*, 8 vol., Paris, 1896 ss..
- PICAVET F., *Introduction dans d'Alembert, Discours préliminaire...*, Paris, 1929.
- PLAN P.-P., *J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps*, Paris, 1912.
- PORTALIS, *Les dessinateurs d'illustrations au XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1877.
- PORTALIS et BÉRALDI, *Les graveurs du XVIII^e siècle*, 3 vol., Paris, 1881.
- POTÉZ H., *L'éclogie en France avant le romantisme*, Paris, 1859.
- PROEHLÉ H., Biographie et documents biographiques dans Kürschner, *National-Literatur*, t. 51, I-C.
- RADLOF, *Frankreichs Sprach- und Geistestyranny über Europa seit dem Rastadter Frieden des Jahres 1714*, Leipzig, 1814.
- RANSOHOFF G., *Untersuchungen über Wielands « Geron »* (Seufferts *Viert. Jahrschr.*, III, 530 ss.).
- VON RAUMER R., *Geschichte der germanischen Philologie*, Munich, 1870.
- RÉAU L., *L'art français sur le Rhin au XVIII^e siècle*, Paris, 1922.
La gravure en France au XVIII^e siècle, Paris-Bruxelles, 1928.
Histoire de l'expansion de l'art français, Paris, 1926.
Houdon, Paris, 1930.

- REINACH J., *De l'influence littéraire de l'Allemagne sur la France* (*Rev. pol. et litt.*, 4 mai 1878).
- REYNAUD L., *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, 2^e édit., Paris, 1915.
L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle, Paris, 1922.
- RIGAULT H., *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1859.
- ROCHEBLAVE S., *L'art français au XVII^e siècle dans ses rapports avec la littérature*, dans Petit de Julleville, V, 660-721.
- ROCQUAIN F., *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution, 1715-1789*, Paris, 1878.
- ROLLAND R., *Musiciens d'autrefois*, Paris, 1908.
- ROSCHER W., *Geschichte der Nationalökonomik in Deutschland*, dans *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland, Neuere Zeit*, t. XIV, Munich, 1874.
- ROSENKRANZ K., *Diderot's Leben und Werke*, 2 vol., Leipzig, 1866.
- ROSIÈRES R., *La littérature allemande en France de 1750 à 1800* (*Revue bleue*, 15 sept. 1883).
- ROSSEL V., *Histoire de la littérature française hors de France*, Paris, 1895.
Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne, Paris, 1897.
La littérature allemande en France au XVIII^e siècle (*RHL*, II, 169-200 ; reproduit dans l'ouvrage précédent).
- RUBENSOHN G., *Die «Correspondance littéraire» unter... Grimm und... Meister*, Berlin, 1917.
- RÜCKERT H., *Geschichte der neuhochdeutschen Schriftsprache*, 2 vol., Leipzig, 1875.
- RÜHS F., *Historische Entwicklung des Einflusses Frankreichs und der Franzosen auf Deutschland und die Deutschen*, Berlin, 1815.
- SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. I^{er}, Paris, 1852.
Portraits littéraires, t. I^{er}, Paris, 1844.
Tableau... de la poésie française... au XVI^e siècle, Paris, 1869.
- SAINT-SURIN, *Notice sur A.-L. Thomas*, au t. I^{er} des *Œuvres complètes de Thomas*, 6 vol., Paris, 1825.
- SARAN F., *Deutsche Verslehre*, Munich, 1907.

- SAYOUS A., *Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, 2 vol., Paris-Genève, 1841.
- SCHEIDL J., *Persönliche Verhältnisse und Beziehungen zu den antiken Quellen in Wielands « Agathon »*, Munich, 1904.
- SCHENKER M., *Charles Batteux und seine Nachahmungstheorie in Deutschland (Unter. z. neueren Sprach- und Lit.-Gesch., hgg. v. O. Walzel, N. F., 11. Heft, 1909)*.
- SCHÉRER E., *Melchior Grimm*, Paris, 1887.
- SCHIELE-GUNCKEL-SCHEEL, *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, 5 vol., Tubingue, 1909 ss..
- SCHLÜTER F., *Studien über die Reimtechnik Wielands*, Marbourg, 1900.
- SCHMEER H., *Der Begriff der schönen Seele*, Berlin, 1926.
- SCHMIDT E., *Richardson, Rousseau, Goethe*, réimpression de l'édition de 1875, Iéna, 1924.
- SÉE H., *L'évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1925.
La France économique et sociale au XVIII^e siècle, Paris, 1925.
- SEIPT W., *Der Einfluss des französischen Rittertums und des « Amadis de Gaule » auf die deutsche Kultur*, Francfort, 1886.
- SERVIÈRES G., *Dresde*, Paris, 1911.
- SEUFFERT B., *Der junge Goethe und Wieland (Zeitschr. f. deutsches Altert., XXVI, 252-287)*.
Compte-rendu de Keil, Wieland und Reinhold (Anz. f. deutsches Altertum, XIII, 259 ss.).
Prolegomena zu einer Wieland-Ausgabe, I-VII, Berlin, 1904-1921.
Wielands Berufung nach Weimar (Seufferts Viert.-Jahrschr., I, 342 ss.).
Nachtrag zu Wielands Berufung... (ibid., II, 579 ss.).
Wielands höfische Dichtungen (Euphorion, I, 520 ss., 693 ss.).
Wielands « Perronte » (Ibid., X, 76 ss.; cf. aussi ibid. XXIV, 436 s.).
- SINGER L., *Über Wielands « Geron » (Zeitschr. f. deutsche Philol., XXV, 220 ss.)*.
- STADLER E., *Wielands Shakespeare*, Strasbourg, 1910.
- VON STEIN H., *Die Entstehung der neueren Ästhetik*, Stuttgart, 1886.
- STEINBERGER J., *Bibliographie der Wieland-Übersetzungen*, Goettin gue, 1930.

Lucians Einfluss auf Wieland, Goettingue, 1902.

Wieland in Mainz (*Stachelschriften*, 3), Heidelberg, 1925.

STILGEBAUER Ed., *Wieland als Dramatiker* (*Kochs Zeitschr. f. vergl. Lit.-Gesch.*, N. F. 10 (1896), 300 ss., 419 ss.).

STRECKENBACH M., *Madame d'Aulnoy, ihre Novellen und Romane* (*Roman. Forsch.*, hgg. v. R. Zenker, XLV, 2, 145-256).

SÜPFLE H., *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, 2 vol., Gotha, 1886 ss..

TEXTE J., *L'hégémonie littéraire de la France au XVIII^e siècle* (*Revue d. cours et conf.*, 2 I. 1896).

Klopstock, Wieland et Lessing en France au XVIII^e siècle (*ibid.*, 16 IV. 1896).

Les origines de l'influence allemande dans la littérature française au XIX^e siècle (*R H L*, 1898, 1 ss.).

Les relations littéraires de la France avec l'Allemagne avant le milieu du XVIII^e siècle (*Rev. d. cours et conf.*, 5 III. 1896).

Les premiers vulgarisateurs de la littérature allemande en France (*ibid.*, 2 IV. 1896).

THALMAYR F., *Über Wielands Klassizität, Sprache und Stil*, progr. Pilsen, 1894.

THIEME H. P., *Essai sur l'histoire du vers français*, Paris, 1916.

THIEME-BECKER, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler...* Leipzig, 26 vol. parus en 1932.

TOBLER G., *Vincenz B. Tscharnner*, Berne, 1895.

TONNELAT E., *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1927.

Über Wielands Ausfall auf die deutsche Sprache (art. anon. dans les *Rheinische Beiträge zur Gelehrsamkeit in Mannheim*, 1781, mars, 214 ss.).

UEHLIN R., *Geschichte der Racine-Übersetzungen in der vorklassischen deutschen Literatur*, Heidelberg, 1903.

VALENTIN V., *Goethe, Gotik und Knittelvers* (*Zeitschr. f. vergl. Lit.-Gesch.*, N. F., IX (1896), 281 ss.).

VAN TIEGHEM P., *L'« Année littéraire » comme intermédiaire en France des littératures étrangères*, Paris, 1917.

Les idylles de Gessner et le rêve pastoral dans le préromantisme européen (*R L C*, 1924, 41 ss., 222 ss.).

- VOGT O., « *Der Goldene Spiegel* » und Wielands politische Ansichten, Berlin, 1904.
- WACKERNELL J. E., *Die deutsche Sprache im Zusammenhang mit der Kulturentwicklung des deutschen Volkes* (Zeitschr. d. allg. deutschen Sprachver., IV (1889), 38 ss.).
- WAGENSEIL, *In welchem Sinne nannte man Wieland den deutschen Voltaire ?* (Lit. Almanach, 1828, 285 ss.).
- WAHL H., *Geschichte des « Teutschen Merkur »* (Palaestra, CXXVII), Berlin, 1914.
- WALZEL O., *Shaftesbury und das deutsche Geistesleben im XVIII. Jahrhundert* (Germ.-roman. Monatsschr., 1909, I, 416 ss.).
- WECHSSLER E., *Die Auseinandersetzung des deutschen Geistes und der französischen Aufklärung* (Deutsche Viert.-Jahrschr. f. Lit.-Wissensch., I (1923), 613 ss.).
- WEIGAND G., *Traité de versification française*, Bromberg, 1863.
- WEISE O., *Unsere Muttersprache*, Leipzig, 1919.
- WILLE J. G., *Mémoires et Journal*, publiés par G. Duplessis, 2 vol., Paris, 1857.
- WINDELBAND W., *Die Geschichte der neueren Philosophie*, 5^{me} édition, 2 vol., Leipzig, 1911.
- WITKOP Ph., *Die deutschen Lyriker*, t. I^{er} Leipzig, 1921.
- WITTSTOCK, *Zur Geschichte der Sprachreinigung* (Magazin f. Lit. d. In- und Auslandes, 1888).

Index Bibliographique

A

- Abbatutis (J.-A.), 44.
Abélard, 187-192 passim, 490.
Absolu métaphysique (L'), 661, **662**, 667, 680, 695 ; voyez Agnosticisme.
Absolutisme, 579, 603.
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 568, 618.
Académie française, 283, 462, 492, 508, 618, 624, 626.
Achille Tatius, 124.
Adam, 586.
Addison, 535.
Aéronautique, 68, 161, 331, **607-616**, 640 s., 678.
Affaires du temps (Les), 601.
Afrique, 582.
Age (Moyen), 69, 73, 195-231, **286-292**, 439, 457 s., 461, 464, 490 s., **495-497**, 570, 578, 622, 630, 634, 641, 674.
Agnosticisme, 347, 379, **657**, 658 s., 662, 668, 677, 679 s., 685, 696, 701.
Agrippa de Nettesheim, 586.
Alamanni (Luigi), 81.
Alceste, par Quinault, Massen, König, 545 s. ; voyez Gluck, Wieland.
Alchimie, 634, 636.
Alembert (Jean Le Rond d'), 278 s., 282 s., 414, 588, 683.
Algarotti, 534, 540 ss., 544.
Allemagne, Allemands, 278 s., 323, 329 s., 383, 435, 437, 460, 462, 470, 493, 513-526 passim, 529, 544, 597, 600, 622, 624 ss., 627, 643, 646 s., 671 s., 686, 690, 692 s., 703.
Almanach des Muses, 597.
Alsace, 632.
Altruisme, 687, 689.
Amadis, 100.
Amadis de Gaule, 25, 68, 97 s., 100, **293 s.**, 300, 322, 458, 505, 513 s., 527, 529.
Ambigu-Comique (Théâtre de l'), 330, 609.
Américains, 584.
Amour, 3ss., 52, 65, 67, 75 ss., 91 s., 94, 96, 97, 103, 134 s., 138, 387 ; voyez Célibat, Érotisme.
Anecdotes des Beaux-Arts, 554.
Annales poétiques, 242 s., 266 ss., 297, **597**.
Anne (Sainte), 630.
Anne de France, 298.
Anne-Amélie de Saxe-Weimar, 434, 436, 471, 478, 563 s..
Année littéraire (L'), 369, 523, 603.
Anselm Faydit (troubadour), 291.
Ansse de Villedison (J.-B. Gaspard d'), 377, 475, 520, 524, 557, 561, 563 ss., 603, 617 ss..
Anthropocentrisme, 425, 432, 658, 674, **679 s.**
Anthropologie, 583 s., 599.
Apollonius et son *Lexique grec de l'Illiade et de l'Odyssée*, 563.
Apriorisme, 584.
Apulée, 562.
Arbrissel (Robert d'), 68, 102.

Archenholz, 401, 669.
 Argand (A.), physicien, 608.
 Arlandes (Marquis d'), 611, 615.
 Argens (Marquis d'), 377.
 Arioste (L.), 98, 250 s., 301, 447 s., 458, 484, 527, 529.
 Aristénète, 561.
 Aristocratie, 396 ss., 628.
 Aristophane, 560 s..
 Aristote, 429, 433, 436, 438, 561, 694.
 Arnaud (directeur du *Journal étranger*), 279, 283, 523.
 Arnauld (Ant.; le « Grand Arnauld »), 304, 391.
 Arrodiann de Cologne, 81.
 Arts plastiques, **548-558**.
 Artur (du cycle breton), 75 ss., 81, 82 ss., 287.
 Asmodée, 57, 68.
 Astrologie 209 s..
 Astronomie, 4s., 639.
 Athénée, 561.
 Aubery, 580.
 Aubigné (A. d'), 310.
 Auger (abbé, traducteur d'Isocrate), 561.
 Aulnoy (M^{me} d'), 25, 102, 160, 168, 313 s., **315**, 317.

B

Bachaumont, voyez *Journal d'un observateur*.
 Baculard d'Arnaud, 320.
 Baif (Lazare de), 298, 458, 489, 491.
 Baillet et ses *Jugements des sçavants*, 599.
 Bailly (J.-S.), 524 s., 566.
 Ballets, 9 s., 175, 537 s., 541.
 Balzac, 301, **302 ss.**, 459.
 Barbazan, éditeur des *Fabliaux et contes des poètes français des 12^e, 13^e, 14^e et 15^e siècles*, 69, 74, 290, 597.
 Barrois (Le), (région de Bar-le-Duc), 101.
 Basedow, 367, 692.
 Basile (J.-B., auteur du *Pentaméron*), 44. — *Pentaméron* (source de Perronte), 44-55.
Basiliade (La), 313.
 Batteux (Abbé), 561, 694 ss..
 Baumbach (R.), 73.
 Baunty, 68.
 Bayle, 5, 102, 232, 238 ss., 250, 254 s., 258, 296, 303, 361, 585, **586 s.**, 588 s., 603, 631, 682, 700.
 Beauchamps (Godard de), 189, 328, 596.
 Beaumarchais, 327.
 Beaune, 4.
 Beauvarlet (graveur), 554.
 Beaux-Arts, 532-558, 700.
 Becker (W. G. B.; auteur d'une étude sur Rousseau), 415.
 Belloy (Pierre-L. de), 102, 328.
 Bernardin de Saint-Pierre, 522, 697.
 Bernier, 582.
 Bertuch, 567.
 Bèze, 298.
Bibliothèque bleue, 125, 137, 323, 597.
Bibliothèques de campagne, 300, 323, 597.
Bibliothèque universelle des Dames, 568, 592-595.
Bibliothèque universelle des Romans, 29 ss., 77 ss., 80, 82 ss., 93, 98, 101, 105 ss., 149 s., 159, 190, 192, 214, 228-231, 273, 287 ss., 294, 300 s., 304, 313, 321-324, 328, 337, 490 s., 504 s., 523, **595 s.**, 600.
 Bismarck, 484.
 Blanchard (Paéronaute), 610.
 Blondel de Nesle (troubadour, le « minstrel » de Richard Cœur de Lion), 102, 147-151, 291.
 Bloye (Demoiselle de Bloye, dans *Gyron*), 79.

- Boccace, 236, 272 s., 309.
 Bode (traducteur de Montaigne), 296, 618.
 Bodmer, 291, 335, 344 s., 382, 414, 451, 454, 514, 647.
 Boileau, 303, 305, 359, **429-432**, 451, 455, 463, 491.
 Boivin le Cadet, 225, 228, 571.
 Bondeli (J. de), 376, 414, 471, 494.
 Bonheur, 68, 345, 367, 379, 405 s., 412, 667, 670, 680, 689, 693.
 Bonnard, 3, 325, 449.
 Bonnet (Ch.), 678, 682, 684.
 Bonnivet, 237 ss..
 Borde, 414.
 Bossuet, 311, 361, 459, 463 s., 491, 498.
 Böttiger (K. A.), 64, 94, 367, 382.
 Boucher (F.), 10, 551, 557.
 Boufflers, 3, 325.
 Bougainville, 406, 583, 692.
 Bougeant, 580.
 Boucher-Olivet (traducteur de Cicéron), 562.
 Boulainvilliers, 579.
 Bourdaloue, 311, 491.
 Bourgeoisie française; 641 s..
 Bourges (Clémentine de), 249, 251, 254, 257, 260.
 Boyer, 306, 491.
 Boyle (Sir Robert), 608.
 Boysen, 622.
 Brabant, 97 s., 102.
 Brama. 584 s..
 Brandes, 516.
 Brangien, 68, 94.
 Branor (du cycle breton), 76 ss..
 Brant (Séb.), 514.
 Brantôme, 236, 238, 251, **298 s.**, 312, 461, 489, 642.
 Breitingen, 451.
 Bretagne, 623.
 Brookes (B. H.), 449.
 Brotier (And.-Ch.; traducteur de Lucien), 560.
 Brumoy (Le P.), 561.
 Budé (G.), 562.
 Buffon, 492, 498, 678.
 Bullart et son *Académie des Sciences et des Arts*, 555, 572 s., 603.
 Buridan, 5.
 Burlesque (Style), 7 ss., 438 s..
 Büsch (J. G.), 622.
 Busenbaum, 367.
 Bussy-Rabutin, 189 s., 192, **312 s.**, 459, 491.
- C**
- Cabale, 639.
Cabinet des fées, **153-172**, 317 s., 505, 508, 596.
 Cacault (F.), 618.
 Cagliostro, 155, **632 s.**, 638.
Cahiers de lecture, 603.
 Cailleau, 189, 326.
 Callot, 549, 555, 573.
 Calmet (Dom), 588.
 Calprenède (La), 306, 491.
 Calvinisme, calvinistes, 232 s., 238, 245.
 Calzabigi, 542.
 Cantillon (Ph. de), auteur des *Délices de Brabant*, 102.
 Canzler (C. Ch.; bibliothécaire du prince électeur à Dresde), 94-96.
 Capmartin de Chaupy (Abbé), 566.
 Caracioli (L.-A. de), 578.
 Cardigan (résidence du roi Artur), 82 ss., 90.
 Catinat, 4.
 Caumartin, 349 ss., 353.
 Caviceo (auteur des *Amours de Pérégrin et de Genièvre*, source de *Clélie et Sinibalde*), 56.
 — Ces *Amours*, 64-68.
 Caylus, 25, 164 s., 316, 558, 566.
 Cazotte, 320.
 Célibat, 68, 664 s..

- Celtes, 490, 575, 580.
 Cervantes, 131.
 Chansons de geste, 457, 464.
 Chardin (le voyageur), 583.
 Charlemagne, 110 ss., 127, 131 s., 143, 145, 288, 322, 622, 672 s.
 Charles V, 210 s., 224, 230, 290, 622.
 Charles VI, 216, 222, 623, 634.
 Charles VIII, 623.
 Charles IX, 623, 642.
 Charles (l'aéronaute), 331, 608, 615 passim, 640.
 Charles-Auguste de Saxe-Weimar, 377, 381, 554, 556, 563 s., 603 s., 615, 618.
 Charpentier (auteur d'une *Vie de Socrate*), 566.
 Charron (J. de), 580.
 Chaucer, 105 ss., 137, 139, 273.
 Chaulieu, 9, 11, 298, 310 s., 333, 379, 384, 438 s., 459, 699.
 Chéchanée, 35.
 Chénier (M^{me}, la mère des poètes), 618.
 Chevalerie, 2, 70, 81, 96, 145, 196-208 passim, 578 s., 623, 642.
 Chilpéric, 630.
 Chine, 584.
 Chrétien de Troyes, 82, 288, 457.
 Christianisme, 134 s., 138, 201, 205-208, 311, 334, 336, 409, 459, 464, 575, 585, 662, **663 s.**, 683.
 Christine de Pisan, 80, **209-231**, 232, 263, 267, 285, 289, 465, 491, 496 s., 622.
 Chroniqueurs, 195-208, 291 s., 457.
 Cicéron, 562.
 Civilisation, 68, 362, 387 ss., 391, **405-408**, 425, 673 s..
 Classicisme français, 304-310, **429-436**, 513, 703.
 Clément XIV, 367.
 Clément (assassin de Henri III), 623.
 Clément (J.-M.-B.), 370.
 Clothaire I^{er}, 630.
 Clovis, 630.
 Colardeau, 150, 189 ss., 325 s., 460.
 Colbert, 625.
 Colletet, 303 s..
 Colonisation, 692.
 Comédie à ariettes, 178, note 1 ; 329.
 Comédie-Italienne, 4, 328, 460.
 Comédie larmoyante, 5, 25, 327, 341, 437.
 Commynes, 29 ss., 457, 491.
 Condillac, 683.
 Condorcet, 283, 369, 374.
 Confucius, 575.
 Constitutionnalisme, 402, 671.
 Contant d'Orville, 598.
 Conte philosophique (genre littéraire), 381, 460.
 Conte de fées, 23, 25, 32, 43, 44, 54, 99 s., 152-174, 313, **314-319**, 442.
Contes persans, 317.
Contes tartares, 317.
Contes tures, 29.
 Contrat social, 390, 396 ; voyez *Contrat social*.
 Corneille (P.), **305 s.**, 343, 429, 435, 491.
 Corrège (Le), 549.
Correspondance (de Grimm), 10, 275, 376 s., 413 s., 551 s., 558, **604 s.**
 « Correspondances », 563, 603 ss. ; voyez *Correspondance*.
 Cosmopolitisme, 345, 672, 692.
 Costar, 304.
 Cotin, 303 s..
 Cours d'amour, 68.
 Coypel (Ch.-A.), 552 s., 555.
 Crébillon l'aîné, 328, 491 s., 498.
 Crébillon le jeune, 21, 25, 35, 43, 98, 101, 132, 309, 316, **319 s.**, 459, 642, 645.
 Croisades, croisés, 147 s., 151, 195-208, 360, 514, 630, 642.
 Crousaz, 695.
 Cycle breton, 2, 68, 75-96, 145, 287.

D

Dacier (A.), 561.
 Dacier (M^{me}), 451 s., 454, 561.
 Dame du lac (La; du cycle breton), 81.
 Danayn (du cycle breton), 75 ss..
 Daniel (le P.), 361, 578.
 « Danseurs du Roi » (Les « Grands »), 330, 609.
 Daullé (graveur), 553, 556.
 David (le peintre), 552, 556 s..
 David (le roi), 531.
 Dedschial, 587 s..
 Déisme, 346, 363 s., 409, 575, **663 s.**
 Delille (Abbé), 324.
 Demeunier, 585.
 Démocratie, 390, 393-405, 670 s., 692.
Demoiselle cavalière (La; des *Cent nouvelles nouvelles*), 101.
 Descartes, 429 s..
 Deslandes, 566.
 Despotisme, 34, 282, 393 ss., 405, 665, 671, 679, 691.
 Dessin, dessinateurs, 548, 549, 553.
 Destouches, 327, 329.
Dictionnaire de l'Académie française, 492.
 Dictionnaires, **470, note 4** ; 559, 585, **586 ss.**
 Didactisme, 24, 32, 43.
 Diderot, 10, 68, 321, 327, 414, 436 s., 456, 459 s., 495, 522, 529, 532, 537 ss., 541, 546, 551 s., 557 s., 588, 604 s., 618, 641, 683, 685.
 Dinazarde, 12.
 Dirigeable (ballon), 609, 614 s..
 Doolin de Mayence, 288.
 Dorat, 3, 189, 310, **325 s.**, 441, 443, 449, 505, 507, 521 ss., 553, 618.
 Drame bourgeois, 327, 329, 429, 436 s., 456, 460, 529.

Dresde, 555.
 Droit divin (principe politique), 33, **392-396**.
 Droit du plus fort, 282, 390, 393 s., 396, 402.
 Druides, 89.
 Dryden, 535.
 Du Barry (M^{me}), 626, 642.
 Dubois (réfugié, auteur d'une *Histoire des Amours d'Abelard et d'Héloïse*), 189 s..
 Dubois-Fontenelle (G.-Gaspard), 320.
 Dubos, 696.
 Du Cange, 195, 571.
 Du Chesne, 578.
 Duhamel (Abbé R.-J.), 575.
 Duni, 546.
 Dupaty, 567.
 Dupuy, 579.
 Du Ryer, 305.
 Duval, 567, note 24.
 Du Verdier, 250, 252, 258, 571.
 Dyck (J. G. ; traducteur allemand), 514, note 17 ; 519.

E

Éblis, 19, 21, 23, 588.
 Économie politique, 669 s., 690.
Édouard Montrose (par F. O. Dietricke), 515-518.
 Éducation, 389, 391, 410 s., 437, 684, 688.
 Égalité, 390, 402, 670, 684, 693.
 Église, voyez *Pensée religieuse*.
 Égoïsme, 658, 666 s., 675, 684, 687.
 Égypte, 567, 584.
 Eilhart d'Oberge, 96.
 Eisen, 553, 555.
 Élan vital, 662, 667, 680.
 Électricité, 4 s..
Élite de poésies fugitives, 597.
 Éloge (genre littéraire), 283, 518, 571-574.
 Emblème, 270 s..

- Empirisme, 695, 697.
Encyclopédie, Encyclopédistes, 278, 359, 438 s., 462, 492, 543 s., 587 s., 690, 695.
 Engel (J. J.), 502, 516.
Éphémérides de l'Humanité, 415 s., 420 s..
 Épicure, 683.
 Épopée courtoise allemande, 288, 513 s..
 Érasme (Didier), 562, 572.
 Erfurt, 478.
 Ergarabonde, 95 s..
 Ermenonville, 422.
 Érotisme, 35, 54, 324 ss., 336, 387, 443, 448 ; voyez Amour.
 Érudition française, 559-589, 598 s., 700.
 Escalibor (épée du roi Arthur), 81.
 Esplandian, 100.
Esprit (anthologie d'un auteur), 296, 328, 359, 413, 587, 639.
 Esthétique, 344, 383, 425, **428-457**, 458, 557 s., 587, 653 s., **675-677**, 679, **694-696**.
 États-Unis d'Amérique, 401 s..
 Éthiopie, 582.
 Ethnographie, 584 s..
 Eulenspiegel, 323, 514.
 Euripide, 433 s., 453, 456.
 Eusthate, 561.
 Évolution des genres, 529.
 Fanfreluche, 19, 24 s., 102.
 Fauchet (Cl.), 151, 194, 571.
 Faujas de Saint-Fond (B.), 607, 611 s., 615, 678.
 Favart, 534, 546.
 Fénelon, **311**, 323, 406, 459, 491, 686, 691 s..
 Fermiers généraux, 627.
 Ferney, 363, 369, 618.
 Fête des Anes et des Fous (La), 630.
 Fentury, 189, 326.
 Fielding, 320.
 Flamel (Nicolas), 598, 632-639.
 Fléchier, 311, 576.
 Fleury (Abbé), 576.
 Flipard (J.-J.), 10, 551, 553, 555.
Flore et Blanchefleure, 125.
 Flovian, 326, 522.
 Fontenelle, 451-454, 572, 639.
 Formey, 566.
 Fouquet de Marseille (troubadour), 291.
 Fourment (Les Frères), hellénistes, 562 s..
 Fracastor, 572.
 Français, 280, 524 ss., 594 s., 622, **646-651** (caractère), 701.
 France, 155, 600 s., **620-651**, 701.
 François I^{er}, 233, 237, 272 s., 295, 529, 623.
 Frances, 145, 622.
 Franklin, 610, 612.
 Fraternité, 402, 693.
 Fraticelli (secte), 586.
 Fratrel, 552.
Frauenzimmerbibliothek (Allgemeine), **592-595**.
 Frédéric II, roi de Prusse, 278, 373, note 15 ; 374, 377, 381, 401, note 40 ; 414, 474, 517, 518 et note 15 ; 520.
 Fréron, 369 s., 376.
 Frézier, 582.
 Friedel, 502, 515-520.
 Fugère (A.-C.), 566.

F

- Fabliaux, 82, 194, 290, 457.
Fabliaux et contes des XII^e et XIII^e siècles, voyez Le Grand d'Aussy.
Fabliaux et contes des poètes français des 12^e, 13^e, 14^e et 15^e siècles, voyez Barbazan.
 Fagnan (M^{me} de), 166, 316.

G

- Gagnier, 575.
 Galaor, 68.
 Galiani (Abbé), 670, 690.
 Galland, 29, 102, 585 ; voyez *Mille et une Nuits (Les)*.
 Ganymède, 91.
 Garasse, 68.
 Gascons, 650.
 Gassendi, 683.
 Gastines (Chevalier de), 319.
 Gaulmin (traducteur d'Eusthate), 561.
 « Gaulois » (langue française du moyen âge), 80, 490, 496.
 Gaussin (M^{lle}), 333, 338.
 Gauvain, 2, 82-91.
Gazette des Deux-Ponts (La), 375, 603.
 Géants, 584.
 Gebler (T. Ph. von), 381, 436 s.
 Gellert, 522.
 Genièvre (du cycle breton), 76 ss., 81, 82, 85.
 Genlis (M^{me} de), 153, 316, 645.
 Gens de lettres français, 606, 644, 647.
 Géographie, 559, 582 s., 586, 598.
 Gêrasmine (dans *Obéron*), 130 s..
 Gervaise (Dom), 189 s., 579 s..
 Gessner, 169, 321, 453, 501 s., 522, 553.
 Gleim, 347, 369, 476, 520.
 Gluck, 532, 534, 540, **542-545**, 546 s., 556.
 Goethe, 24, 26, 146, 321, 373, 383, 433 s., 437, 440, 442 s., 447 ss., 478, 483, 516, 544, 604, 619, 628, 675, 677 s., 703.
 Goguet (A.-Y.), 566.
 Goïfled (du cycle breton), 81.
 Golius, 586.
 Gomez (M^{me}), 301.
 Görtz (Comte), 10, 363, 377, 382, 471, 478, 563.
 Gotha (La cour et les princes de), 377, 413 s., 555 s., 604.
 Gotter, 516.
 Gottsched, 94, 535, 703.
 Goudimel, 545.
 Goût, 338, 342 s., 435.
 Graffigny (M^{me} de), 327.
 Grammont (Comte de), 312.
 Gravures, graveurs, 548, 549, 551-556.
 Grèce, Grecs, 435, 451-456 passim, 458 s., 488, 513, 535, 537 s., 547, **559-569**, 582, 599, 672, 694.
 Grécourt, 325.
 Gresset, 3, 310, 325.
 Grétry, 546.
 Greuze, 10, 532, 551 ss., 555, 557 s., 675.
 Gries (du cycle breton), 83-85.
 Grimm (M.), 377, 618 ; voyez *Correspondance*.
 Grivel (G., auteur de *l'Île incon nue*), 319.
 Gudín de la Brennellerie, 607, 610.
 Guerre de Cent ans, 623.
 Gueullette, 25, 30, 316 s..
 Gulhendam, 30.
 Gulpenhé, voir *Hann et Gulpenhé*.
 Guys, 567.
 Gyron, 2.

H

- Häberlin, 622.
 Hagedorn, 450, 501.
 Haller, 501.
 Hamilton, 3, 25, 35, 98, 100 s., 132, 152 s., 157, 159, 162 s., 167, **310 s.**, 316, 333, 379, 384, 438, 441, 508 s..
 Hardouin (Le P.), 562.
 Hartmann d'Aue, 91, 145, 513.
 Hay du Chastelet, 580.
 Hector de Mares (frère de Lance-lot), 81,

- Hector le Brun (du cycle breton), 76 ss..
- Heinse, 687.
- Hellénisme, voyez Grèce, Grecs.
- Héloïse, 186, **187-192**, 285, 289, 313, 326, 457, 463, 490.
- Helvétius, 5, 367, 659, 682-686, **687-689**, 692.
- Hénault (Président), 328.
- Henri II, 623, 642.
- Henri III, 312, 366, 623.
- Henri IV, 270, 354, 366, 401 s., **623 s.**
- Henrion (N.), 584.
- Herbelot, 587 s..
- Herberay des Essarts (N. d'), 25, 293.
- Herder, 94, 443, 478, 618, 703.
- Hincmar (archevêque de Reims), 578.
- Hispanisme en France, 264, 294, 458, 513, 527.
- Histoire de Huon de Bordeaux*, 105-144, 322, 578.
- Histoire de Joseph et de Zélicka*, 108.
- Histoire du jeune prince des Iles noires*, 14.
- Histoire du roi grec et du médecin Douban*, 13, 33-43.
- Histoire du tailleur et de sa femme*, 29 s..
- Histoire littéraire, 559, **570-574**, 598.
- Histoire littéraire de la France*, 571.
- Histoire politique, 577-581 ; voyez Historiens.
- Histoire religieuse, 559, **575 s.**, 586, 621.
- Historie (Allgemeine) der Reisen zu Wasser und zu Land*, 207, 582.
- Historiens, 361 s., 457 ; voyez Chroniqueurs, Mémoires, Historiographie.
- Historiographie, 349-363, 378 s., 577, 586.
- Hobbes, 691.
- Holbach, 686.
- Hölderlin, 427, 441.
- Homère, 452, 454, 484, 561, 563 s..
- Homme de la nature, 388, 391, 405 ss., 425.
- Horace, 24, 429, 484, 547, note 22 ; 566, 696.
- Hottinger, 586.
- Hondon, 556 ss..
- Houel, 567.
- Huber (M.), le traducteur, 501 s., 553.
- Huet, 571.
- Hume, 414.
- Huon de Bordeaux, 2 ; 105-144 passim, en particulier 128 s..
- Hutcheson, 696.

I

- Idées innées, 688.
- Immortalité de l'âme, 409, 656, **661, 683**.
- Individualisme, 656, 677, 696.
- Informations épistolaires, 617 s..
- Informations orales, 376 s., 414, **618 s.**, 646.
- Irwein (dans *Gyron*), 78.
- Isabeau de Bavière, 224.
- Isaïe-le-Triste, 2.
- Iselin (I.), 415 s., 420 s., 693.
- Isent, 2, 93, 155.
- Isocrate, 561.
- Italianisme en France, 264, 273, 299, 458, 513, 527.
- Italie, apports italiens transmis par la France, 1 ; voyez *Ciclic et Sinibalde*, Perronte.

J

- Jacobi (F.-H.), 275, 387, 461, 471, 476, 600, 618, 627, 657, 659, 685.
- Jacobi (J.-G.), 442, 476, 545.

Jansénistes, 631.

Jean sans Peur, duc de Bourgo-
gne, 222, 623.

Jeanne d'Albret, reine de Na-
varre, 270.

Jelängerjelier, 100.

Jésuites, 631.

Johnson (S.), 535.

Joinville et l'*Histoire et saint
Louis*, **204-208**, 285, 291 s., 312,
464, 490.

Joly de Fleury, 628.

Journal de lecture, 603.

Journal de Paris, 325, 327, 330,
375, 502, 508, 515 ss., 519, 523,
557, 592, **606 s.**, 646.

*Journal d'un observateur (Mé-
moires secrets... de Bachau-
mond)*, 370, note 9 ; 374 s.,
383, 603 s..

Journal encyclopédique, 375, 524,
603.

Journal étranger, 279, 283, 523,
603.

Jove (Paul), 572.

Juifs, 630, 636.

Junker, 618.

Justi, 690.

K

Kantisme, 689, 698.

Kaunitz, 478.

Kéralio (M^{me} de), 580.

Klopstock, 478, 501.

Knebel (K. L. von), 377, 563, 618.

Koch (M^{me}, interprète du rôle
d'Alceste dans la tragédie ly-
rique de Wieland), 333, 337.

Kramalot (château du roi Artur),
76.

L

Labadie (de), 631.

La Barre (chevalier de), 368.

Labé (Louise), **248-259**, 260, 263,
266 s., 294 s., 299, 458, 463,
489, 641.

La Beaumelle, 358 s., 369, 376.

La Bruyère, 311, 459 s., 491,
536 s..

La Calprenède, 306.

La Chambre (J.-F. de; auteur de
*l'Art de connaître les hom-
mes*), 108.

La Chapelle, 310.

La Cretelle, 518, 572.

La Croix du Maine, 252, 258, 571.

La Croze (Math. Veyssières de),
562, 570, 585.

La Fage (N.), 551, 555.

La Fare, 310, 312.

La Fayette (M^{me} de), 301.

Lafiteau (Le P.), 576.

La Fite (M^{me}), 475.

La Fontaine, **309 s.**, 447, 459,
463, 491.

La Harpe, 278 s., 338.

Lai, 290 s..

Lai de Voiselet (Le), 69-74, 290.

Lak (du cycle breton), 76 ss..

La Morlière, 320, 645.

La Mothe le Vayer, 682.

La Motte-Houdar, 324, 451-455,
553.

Lampédouse (Ile de), 68.

Lancelot, 68, 76 ss., 81, 196 ss.,
287, 514.

Langue française, 6, 80, 188 s.,
200, 246, 266 s., 289, 292, 298 s.,
303 s., 311, 338, 379, **467-499**,
502, 570, 596, 650, 700.

Laodagant (du cycle breton), 81.

La Roche (Sophie), 322, 347, 377,
471, 475 ss., 505 s., 554, 618,
625.

La Rochefoucauld, 311, 459, 699.

- La Roque (Comte de, dans les *Confessions*), 421.
 La Solle, 320.
 Lauraguais (Comte de), 644.
 Lavater, 9, 279 s., 283, 333, 335.
 Le Barbier (graveur), 553.
 Le Bègue de Presles (auteur d'une *Relation des derniers jours de... Rousseau*), 422.
 Le Brun, 550, 554-557.
 Lefebvre de Villebrune (traducteur d'Athénée), 561.
 Lefèvre d'Étaples (Jacques), 295, 572, 586, 631.
 Le Gendre, 578, 580.
 Le Grand (Abbé J.), 580.
 Le Grand d'Aussy et son recueil de *Fabliaux et Contes*, 193 s., 290, 597.
 Leibnitz, 661.
 Le Mierre, 3, 324.
 Le Mire, 572.
 Lenglet-Dufresnoy, 576 s., 636.
 Le Noir (marchand d'estampes), 554, 608.
 Lenz (J.-M.-R.), 91.
 Le Sage, 68, 176-185 passim, **320 s.**, 328, 547, 597.
 Lessing, 307 s., 367, 392, 435, 437, 478, 516, 672, 693, 703.
 Le Sueur, 550, 554, 557.
 Lettres de Cachet, 627.
Lettres édifiantes et curieuses, 582.
 L'Héritier de Villadon (M^{lle}), 149, 151.
 Liberté, 402, 669, 690, 693, 701.
 Lichtwer, 522.
 Lignon (du), 631.
 Limiers (H.-Ph. de), 578.
 Lingam (amulette), 584 s..
 Linguet et ses *Annales du XVII^e siècle*, 186, 275-284, 285, 375, 392, 457, 460, 508, 524 s., 600, 602 s., 671.
 Lintot (M^{me} de), 160, 316.
 Lipse (Juste), 572, 586.
 Littérature comparée, 511-531, 596.
 Littérature française, 186-466, 699 s..
 Lobeira (Vasquez), 294.
 Locke, 655, 682, 684.
 Logres (royaume d'Artur), 81.
 Longus, 561.
 Lorrain (Claude le), 549, 554 s., 557.
 Lorris (Guillaume de), 189 s., 289, 490.
 Louis (Saint), 204-208, 582.
 Louis XI, 291 s., 298, 623.
 Louis XII, 233, 240, 580, 623.
 Louis XIII, 578, 624.
 Louis XIV, 408, 452, 463, 491 ss., 550, 562, 578 s., **624 ss.**, 629, 642.
 Louis XV, 155, 216, 360, 626, 642.
 Louis XVI, 155, 627 s., 642.
 Louise de Saxe-Weimar, 563 s..
 Louvre, 618.
 Lucas (Paul), médecin et voyageur, 562, 567, 582 s., 634-639.
 Luchet (Marquis de), 373.
 Lucien, 3, 8, 11, 26, 155, 161, 364, 484, 560 ss..
 Lulli, 536 s., 545 s..
 Lussan (M^{lle} de), auteur des *Veillées de Thessalie*, 161, 580.
 Luxe, 642, 670, 690.
 Luxembourg (palais), 550.
 Lyon, 248, 260, 614 s..

M

 Machiavel, 586.
 Magazin (Christliches), 421.
 Magellan (gentilhomme portugais), 422.
 Magie, 156, 161; voyez Occultisme.
 Magnétisme, 632.
 Mahudel, 584.
 Maintenon (M^{me} de), 578, 625.

- Mairet, 305.
 Malebranche, 682.
 Malherbe, 189 s., 266 s., **304**, 313, 489, 491, 497, 596.
 Mallet, 575.
 Mallet de Graville (Anne), 272 ss..
 Maloanc (La dame de), 75 ss..
 Mancini (Hortense), 4, 349-353, 356 s., 360.
 Mannheim, 555.
 Marbois, 475, 504 s..
 Marguerite de Valois, **232-247**, 251, 263, 295, 299, 458, 463, 497.
 Marianne (dans les *Confessions*), 416-421.
 Marie de France, 193 s., 286, 469.
 Marivaux, 102, 108, 320, 328, 641.
 Mark (roi de Cornouailles), 155.
 Marmontel, 4, 278, 283, 305, **319**, 323, 328, 414, 437 ss., 451, 645.
 Marot (Cl.), 11, 255, 274, 297 s., 438 s., 458, 462, 497; voyez Marotique (genre).
 Marotique (genre), 7, 9, 310 s., 333, 384, **438-440**, 487, 489.
 Marquets (Anne de), 270 s..
 Martin (Saint), 630.
 Massieu (abbé; auteur d'une *Histoire de la Poésie française*), 102, 151, 291, 570.
 Massieu (traducteur de Lucien), 560.
 Matérialisme, 4 s., 659 s., 662, 687 s..
 Matières françaises traitées par Wieland poète, 2, 69-144.
 Matières non françaises, mais transmises par la France et traitées par Wieland poète, 1 s., **12-68**.
 Maugin (Jean; auteur du *Nouveau Tristan*, 1554), 95 s..
 Maydiou (abbé), 515-518.
 Mayence, 555.
 Mazarin (Cardinal de), 312, 350, 352, 357, 624,
 Mazarin (Duc de), 350, 352 s., 357.
 Meister (J.-H.), 484; son traité *De la Morale naturelle*, 658 s., 668, 689.
Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, 64 ss., 94, 195 ss., 204 ss., 228 ss., 238, 242 ss., 252, 262, 266, 268, 270, 272 ss., 288 s., 292, 294, 322 ss., 328 s., 490, 508, 576, 582, **598**, 600, 635, 639, 645.
 Méliadus (du cycle breton), 76 ss..
 Mélusine, 315.
 Mémoires, 298 s., 312 s..
Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 228-231, 361, 508, 563, **565** s., 571, 578 s., 583 s., 598, 700.
 Mendelssohn, 392.
 Mercier (J.-S.), 189, 319, 326, 617, 645.
 Merck, 9, 93 s., 276, 310, 347, 552 s., 556, 579, 615.
Mercure de France, 4 s., 10, 375 s., 523, 540, 552, 572, 579, **600** ss., 646.
Mercure galant, 601.
Merkur (Der Teutsche), 276, 322, 325, 333, 342, 349 ss., 370 ss., 414 s., 464 s., 475, 502, 524, 541, 550, 552, 554, 564, 573, 586, **600** ss., 603, 606 s., 617, 627, 631 ss., 639, 644, 649, 671, 688.
 Merlin, 84, 287.
 Merveilleux, 136, 431, 535 ss., 539, 541.
 Mesmérisme, 632.
 Méthaphysique, 364 s., 379, 429, 459, 588 s., 653, 656 s., **661-663**, 679, **685** s., 695, 697.
 Meun (Jean de; forme du nom d'après Wieland), 189 s., 192, 224, 289 s..
 Meusel, 622.
 Mézeray, 361, 578.
 Michel-Ange, 549, 551.
 Mignard (P.), 550, 554,

Mignot (Abbé), 372 s., 589.
Mille et une Nuits (Les), 4 s., 12-24, 33-43, 108, 317, 351.
Mille et un Jours (Les), 34, 43, 108, 171, **317 s.**, 351.
 Millot (Abbé Cl.-F.-X.), auteur d'une *Histoire littéraire des troubadours*, 102, 291, 570, 579.
Minnesang, 513 s..
 Mirabeau (Marquis de), 690, 692.
 Miracles, 409, 630.
 Mirys (dessinateur), 553.
 Mœurs en France, 216 s., 221 s., 225, 235, 251, 448, 628, **641-646**.
 Molière, 308 s., 460, 463, 491, 497.
 Molinistes, 631.
 Monarchie, 390, 393-405, 629, 671.
 Mongault (traducteur de Cicéron), 562.
 Monluc, 298.
 Monopoles, 670.
 Monsigny, 546.
 Montaigne, **295 s.**, 299, 457, 461 s., 489, 497, 699.
 Montenay (Georgette de), 270 s..
 Montesquieu, 34, 43, 281, 492, 498, 682, 691 s..
 Montfaucon (Dom Bernard de) et *Antiquités græcæ et romanæ*, 565.
 Montfaucon de Villars (Abbé ; auteur du *Comte de Gabalis*), 156 s., 159, 639.
 Montgolfier (Les frères), 68, 557, 607-615 passim, 640.
 Moralistes, 310 s., 459.
 Moralité (genre dramatique), 235, 237, 243, 245.
 Morelle (Julienne), 572 s..
 « Motif » littéraire, 529.
 Müller (J. de), 296, 373, 477 s., 688.
 Murat (M^{me}), 315.
 Museum (Deutsches), 415.
 Musique, 414, 532-547.
 Mylius (W.-Chr.-S. ; traducteur allemand), 514, note 17 ; 519.

Mystère (genre dramatique), 234 s., 241 ss..
 Mysticisme, 426.
 Napoléonisme, 703.

N

Naturalisme, 431-434.
 Nature, 408, 410, 449 s., 675 s., 694 s..
 Nature (Sentiment de la), 26, 73, 92, 425.
 Naudé (G.), 576, 636, 639.
 Necker, 628.
 Niceron, 301, 571.
 Nietzsche, 483 s..
 Ninon de Lenclos, 642.
 Nivelles de la Chaussée, 327.
 Noblesse française, 641 ss..
 Nombre oratoire ou pathétique, 446.
 Nonotte (Cl.-F.), 376.
 Nouvelle (récits), 319-324 passim.
Nouvelles (Cent nouvelles), 98, 101.
 Noverre, 9 s..
 Noyé (graveur), 553.

O

Obéron, 127 s., 136 s..
 Observation, 347, 584.
 Occultisme, 155 ss., 319, 576, 597, 631-639.
 Olivet (Abbé d'), 445 ss., 571.
 Opéra, 527, **532-546**, 547.
 Opéra comique, 329, 532, 546 s..
 Optimisme, 674, 693.
 Orient, orientalisme, 1, 25, 97, 100, 317 s., 460, 567, 575, 582 s., 584 s., 587 s. ; voyez *Conte d'hiver (Le)*, *Dschinnistan*, *Hann et Gulpenché*, *Schah Lolo*.
 Orneval (D'), 176, 328.
Orienstiern, 312.

P

- Pajon, 170, 172, 316.
 Palissot, 370.
 Pamphlet, 379, 381.
 Parade (pièce de théâtre), 329 s.
 Paradin (G.), 252, 258, 571.
 Paris, 97, 101, 145, 377, 543 s.,
 579, 601, 606-614 passim, 618,
 629, 634, 639, **643 ss.**, 646, 650.
 Pâris (Le diacre), 631.
 Parlement de Paris, 579.
Parnasse des Dames, 237, 241 ss.,
 250, 252, 255 ss., 262, 266 ss.,
 304, 508, **597**.
 Parny, 150, 189 ss., 310, 325, 441,
 443-460.
 Pascal, 68, 301, **304 s.**, 311, 459,
 464, 491, 497, 631, 700.
 Pasquier (Étienne), 265, 579.
 Passions, 687, 689.
 Patriotisme, 435.
 Paulmy (Marquis de), 195, 595,
 598; voyez *Mélanges tirés d'une*
 grande Bibliothèque.
 Pauw (de), 566, 584 et note 29.
 Peinture, peintres, 548-555.
 Peiresc, 303, 572, 586.
 Pelloutier, 590.
 Pensée morale, 405, 410, 425 s.,
 436, 653, **666-668, 687-689**.
 Pensée sociale, 54, 367 s., 406,
 409, 653, 664 ss., 676, 678, 686;
 voyez Sociabilité, Société.
 Perceval, 197 s..
 Pernetti (Abbé J.), 320.
 Perrault (Ch.), 25, 313, **315 s.**,
 452, 455, 568, 572 s..
 Perrot d'Ablancourt (traducteur
 de Lucien), 560.
 Perse, 562.
 Pétis de la Croix, 317; voyez *Mil-*
 le et un Jours (Les).
 Pétronille (Sainte), 68.
 Philidor, 547, note 22.
 Philippe-Auguste, 101 s..
 Philippe le Bel, 289.
 Philologues, 562 ss..
 Philosophie de l'histoire, 362, 367,
 405, 408, 673 s., 693.
 Philosophie française, 681-698.
 Philostrate, 561.
 Physiocrates, 161, 670, 690 s., 693.
 Physique, 4 s..
 Pièces de boulevard, 329 s., 460,
 609.
 Pilâtre de Rozier, 609, 611.
 Piles (R. de), 549, 554 s., 566.
 Pindare, 456.
 Piron, 3, 325, 449.
 Platon, 561, 575.
 Pléiade (La), 458.
 Pline l'Ancien, 562.
 Plouquet (C.-M.; traducteur de
 Lucien), 560.
 Plutarque, 353 s., 358, 561, 696.
 Poésie française, 246, 290 s., 297
 s., 309 ss., 324 ss., 378, 429,
 438-450, 457 s., 460 s., 484,
 487, 513, 595, 597, 699.
 Poètes anacréontiques allemands,
 3, 442, 450.
 Poinsinet A. A. H., 329.
 Poinsinet de Sivry (traducteur
 de Lucien), 560.
 Pompadour (M^{me} de), 4, 6, 626.
 Politique, 24, 33 s., 368 s., 390 s.,
 392-405, 586, 653, **670-673**,
 679, 686, 698, 701.
 Pope, 105, 137, 139, 189, 191, 326,
 369, 513, 527, 694, 696.
 Poussin, 553-557.
 Pradon, 306, 343, 491.
 Prêtres, 68, 665.
 Prévost (Abbé), 582.
 Prior, 3.
Procès de Béliar, 598, 630.
 Properce, 562.
 Propriété, 670, 690.
 Provence, 288, 291, 457, 513 s.,
 570, 595.
 Proverbe dramatique, 329 s..
 Province française, 650.
 Psychologie, 324, 653, **658-660**,
 661, 675, 679, **684**.
 Puységur (Comte de), 632,

Q

- Querelle des anciens et des modernes (La), 429, **451-456**, 459, 568 s..
 Quesnay, 627, 670, 690 s..
 Queux; voyez Gries.
 Quinault, 306, 537, 545 s..
 Quinze-Vingts (Hôpital des), 634.

R

- Rabelais, 246, **295 ss.**, 458, 461 s., 489, **497**.
 Rabener, 501.
 Race, 583, 673.
 Racine (Jean), 146, 302, **306-308**, 309, 328 s., 338, 340, 359, 379, 429 s., 432, 435, 456, 459 s., 463, 491, 493, 498, 532, 536, 540.
 Rameau, 540, 546.
 Raphaël, 10, 549 ss..
 Rationalisme, 43, 336, 345 s., 402, 426, 430 ss., 453, 527, 631 s., 655 s., 662, 674, 679, 689, 694, 703.
 Ravailiac, 624.
 Raynal (Abbé), 377, 520, 524, 576, 618 s..
 Réalisme naïf, 656.
 Récits de voyages, 566 s., **582 s.**
 Recueils, 592-599.
 Régence, 626.
 Reich, 476, 553, 593 s..
 Reinhold, 593., 689.
 Relativisme, 583, 585, 658, 674 s., 680, 682, 687.
 Religion, questions religieuses, 68, 73, 345, 362, 365 ss., 408 s., 426, 628, 630 s., 653, **663-665**, 679, **685 s.**; voyez Célibat, Déisme, Prêtres, Reliques, Tolérance.
 Reliques, 24, 630.
 Rémi (Saint), 578.
 Rémond de Saint-Mard, 536 s., Renaissance, 96, 232-274, 293-299, 458, 461, 463, 491; voyez Siècle (Seizième).
 Renaud de Montauban, 288.
 Republicanisme, 396-406, 425, 670 s..
 Rétif de la Bretonne, 321, 641.
 Retz (Cardinal de), 312.
 Rêve pastoral, 68, 108, 156, 169, 387, 405 s., 427.
 Révolution française, 401 s., 618, **628 s.**, 693, 703.
 Revues, 600-603.
 Rézia-Amanda (dans *Obéron*), 129 s..
 Riccoboni (M^{me} de), 301, 321.
 Richard Cœur de Lion, 102, 147-151.
 Richardson, 320.
 Richelieu, 312, 624.
 Rigaud, 550, 554 ss..
 Rivarol, 493.
 Robert (Les frères; aéronautes), 608, 613.
 Roches (Mad. et Cath. des), **264-267**, 268, 285, 299, 458, 489.
Rois mages (Les trois), 94 s..
 Roland, 94 s..
 Rollin, 361, 565.
Roman de Gyron le Courtois (de 1494), 81.
Roman de la Rose (Le), 189, 224, 230, 289 s., 596.
 Romans, **320-324**, 571, 598.
 Romans de chevalerie, 287, 293, 321 s., 457, 596.
 Romans utopiques, 313 s., **319**.
 Rome, 562, 565 s., 599.
 Romieu (Jacques de), 268.
 Romieu (Marie de), 268 s..
 Ronsard, 251, 297 s., 458, 465, 489.
 Rotrou, 305.
 Roucher (J.-A.), auteur d'une Histoire de la Grèce, 568.
 Rousseau (J.-B.), 442.
 Rousseau (J.-J.), 68, 108, 156, 182, 296, 314, 374, 385, **386-427** (Rousseau et Wieland

- avant 1772, 386-392; la pensée politique, 392-405; le problème de la civilisation, 405-408; le problème religieux et moral, 408-412; la vie de Rousseau, 412-424; vue d'ensemble, 424-427; 436, 459, 462 s., 469, 491 s., 495, 498, 541, 686, 689, 693, 700. — *Confessions (Les)*, 374, 413-424 passim. — *Contrat social (Du)*, 389, 391, **394-400**, 670. — *Devin du village (Le)*, 414. — *Dictionnaire de musique*, 538 s.. — *Discours sur les sciences*, 390, 414. — *Discours sur l'inégalité*, 388 s., 391, 407, 414, 418. — *Émile*, 388 s., 391, 409. — *Héloïse (La nouvelle)*, 386 s., 391, 405 ss., 409 s., 427, 538 s.. — *Lettre à Christophe de Beaumont*, 409. — *Lettre à d'Alembert*, 387, 391 s., 408. — *Lettre sur la musique française*, 414. — *Lettres écrites de la montagne*, 374, 409. — *Pygmalion*, 391, 534. — *Rêveries du promeneur solitaire*, 413, 421. — *Rousseau juge de Jean-Jacques*, 413, 422.
- Rubruquis, 582.
- Rusticien de Pise, 287, 289, 294, 490, 496, 596.
- Rutren, 584 s..
- S**
- Sabatier de Castres, 376.
- Sachs (Hans), 9, 292, 301 s., 439 s., 447, 461, 491.
- Saint-Cyran, 5.
- Saint-Évremond, 352, 358, 362, 451 ss., 459, 535, 541, 667.
- Saint-Foix, 328.
- Saint-Germain (Comte de), 155 s., 632, 638.
- Saint-Pierre (Abbé de), 693.
- Saint-Réal, 350, 352 s., 356, 361, 580 s..
- Sainte-Palaye (J.-B. de Lacurne de), 82, 578 s., 642.
- Sallier (Abbé), 571.
- Salomon, 13, 21, 23, 102, 351.
- Salon, 448, 618.
- Salon (exposition d'art à Paris), 557; voyez Diderot.
- Salzmann (F.-R.), 566, note 6.
- Sammlung (Neue) von Reisebeschreibungen*, 582.
- Sanchez, 5.
- Sandraz de Courtilz, 578.
- Sarpi (Paolo), 367.
- Saumaise, 236, 562, 570.
- Saurin, 189, 326.
- Saussures, 614.
- Savary, 567, 633, 639.
- Savérien, 566.
- Scarron, 7 ss., 11, 97-104, **301 s.**, 304, 459.
- Scepticisme, 682; voyez Bayle, Montaigne.
- Scève (Maurice), 260, 262.
- Scévole de Sainte-Marthe, 265, 572.
- Schéchian, 35.
- Scheffel (V.), 73.
- Schéhérazade, 15.
- Schiller, 427, 483, 597.
- Schiwen, 584 s..
- Schmidt (J. F.), 522.
- Schorcht (gendre de Wieland), 316, 567, 593.
- Schröpfer, 638. (
- Schurmann (Anne-Marie de), 303, 572.
- Schwind (M. de), 104.
- Sciences, 5, 379, 606, 639 s., 654, **678 s..**
- Scudéry (M^{lle} de), **300 s.**, 304, 459, 596.
- Second (Jean), 325.
- Sécurité, 691.
- Sedaine, 328.
- Sensiblerie, 24 s., 103.

Sensualisme, 655, 660, 667 s., 675 s., 679, 682, 687, 689, 694 s.
 Sentiment, 656, 686.
 « Sentiment intérieur », 430, 658, 675, 695 s..
 Sentiment national, 671 ss., 692.
 « Sentiments agréables », 695.
 Séparation de l'Eglise et de l'Etat, 366 s., 671, 692.
 Sevin, helléniste, 562 s..
 Shaftesbury, 364, 411 s., 695 s..
 Shakespeare, 105 ss., 137, 307 s., 338 s., 342 ss., 383, 435 s., 484, 657, 677.
 Siècle (Seizième), 233 s., 260, **293-299**, 458, 462, 489, 497, 571, 580, 641 ; voyez Renaissance.
 Siècle (Dix-septième), **300-313**, 458-461, 463, 491, 497 s., 514, 549 ss., 580.
 Siècle (Dix-huitième), 4 ss., 24, 31, **314-427**, 461 s., 465, 491 s., 498, 514, 549, 551-554, 631 s.
 Sires clercs (Les), 81.
 Sirven, 368.
 Smollet, 320.
 Sociabilité, 388.
 Société, 389, 391, 405 s., 425, 670, 691.
 Société française, 4 ss., 319 s., **641-646**.
 Sonnenfels, 534 s., 541, 690.
 Sorbonne, 631.
 Soubise, 6.
 Souverain (M.), 575.
 Spon, 567.
 Stadion (Comte), 494, 555, 581 ; voyez Warthausen.
 Stein (M^{me} de), 478.
 Sterne (L.), 273, 296 s..
 Strasbourg, 617, 632.
 « Sturm und Drang », 7, 308, 392, 433, 435, 478, 703.
 Sully, 401, 624 s..
 Sultan (type littéraire), 35, 132 s., 316.
 Sulzer, 377, 696.
 Superstitions, 598, 631-639.

Swertfeger (Nic. ; copiste, au XV^e siècle, d'un *Tristan*), 95.
 Système (Esprit de), 295, 680, 686, 688.

T

Table ronde, 68, 75, 81, 91, 287, 322.
 Tahiti, 408, 552, 583.
 Tarare (nom tiré d'un conte de fées de Hamilton), 100.
 Tencin (M^{me} de), 301.
 Teniers, 625.
 Terburg, 554.
 Terrasson (Abbé), 323, 452, 454.
 Terre de Feu, 408, 582 s..
 Théâtre, 235, 245, 298, 305-309, 326-330, 378, 414, 436, 457-460, 487, 515-518, 601, 606, 643 s., 646 ; voyez Comédie à ariettes, Comédie larmoyante, Drame bourgeois, Moralité, Mystère, Opéra, Opéra comique, Parade, Pièces de boulevard, Proverbe dramatique, Théâtre de société, Tragédie classique française.
Théâtre de la Foire, 176.
 Théâtre de société, 329, 598.
 Théorie de la connaissance, 653, **655-657**, 661, 675, 679, **682 s..**
 Thibaut de Champagne, 291, 496, 596.
 Thomas (A.-L.), 283, 572 s..
 Thou (Auguste de), 236.
 Tiers état, 54, 629.
 Tilladet (Abbé), 584.
 Tillemont, 575.
 Tillet, 579.
 Tiphaigne de la Roche, 639.
 Tolérance, 340, 342, 365 s., 374, 378 s., 628, 631, 663.
 Traduction et traducteurs, 78, 154, 173 s., 315-318, 322, **500-510**, 525, 560-562, 567.

Tragédie classique française, 108,
305-308, 328 s., 337-341, **429-436**, 456, 487.
Trésor de l'âme, 598, 630.
 Tressan (Comte de), 190, 294,
321 s., 490, 495, 505, 570, 596 ;
 voyez *Bibliothèque universelle
 des Romans*.
 Treuttel (libraire), 617, 632.
 Tristan, 2, 155, 287.
Tristan (manuscripts et versions),
 94-96, 322.
 Troubadours, 147, 291, 294, 513 s..
 Tscharnier, 501.
 Turgot, 627.

U

Universalisme, 692, 700.
 Urfé (H. d'), 4, 169, **300 s.** 304,
 459.
 Urgande, 19, 25, 68, 99.
 Uther (du cycle breton), 78.
 Utilitarisme, 367, 409, 426, 664,
 666, 676, 687, 689, 696, 701 .
 Uzim-Oschantei, 19, 23, 25, 30.

V

Vairasse (Denis), 313, 319.
 Vanité, 659.
 Varillas (Ant.), 238.
 Varlet (terme de chevalerie), 81.
 Velly, 578.
 Venise, 564.
 Vercellis (Comtesse de ; dans les
Confessions), 421.
 Verdun (Traité de), 622.
 Vernet (Cl.-J.), 10, 551 s., 555.
 Vers allemand et vers français,
 442-448.
 Versailles, 556, 609, 618, 628.
 Versification, 443-447.
 Vertu, 387, 391, 405 s., 410, **422**,
 424 s., 436, 667 s..
 Vie mondaine, 448 s., 598, 643.
 Vie près de la nature, 68, 405 s..
 Villehardouin et l'*Histoire de la
 Conquête de Constantinople*,
 195-203, 285, 290 s., 312, 464,
 490, 496, 571.
 Villon, 465.
 Visapour, 19.
 Vivès (L.), 562, 572.
Volksbücher du moyen âge alle-
 mand, 125, 288.
 Volney, 567.
 Volontarisme, 656.
 Voltaire, 9, 11, 26, 292, 301, 307,
 311, 313 s., 328, **331-385** (Vol-
 taire poète, 331-337 ; Voltaire
 auteur dramatique, 337-344 ;
 Voltaire conteur, 344-349 ; Vol-
 taire historien, 349-363 ; Vol-
 taire penseur, 363-369 ; la bio-
 graphie de Voltaire, 369-378 ;
 exposé d'ensemble des rapports
 de Wieland avec Voltaire, va-
 leur des jugements de Wieland,
 le caractère de Voltaire, les det-
 tes de Wieland, 378-385) ; 414,
 426, 438, 441, 457, 459 s., 469,
 484, 498, 508 s., 557, 563, 577,
 603 s., 618, 647, 683, 686, 692 s.,
 700. — *Alzire*, 337, 339 s., 344,
 346-349. — *Annales de l'Em-
 pire*, 361. — *Anti-Giton (L')*,
 334. — *Bastille (La)*, 334. —
Candide, 11, 333, 344, 369, 374,
 379, 383, 427, 539. — *Catiline*,
 337, 340. — *Cocuage (Le)*, 334.
 — *Diatribes du docteur Akakia*,
 370. — *Dictionnaire philoso-
 phique*, 361, 365. — *Écossaise
 (L')*, 370. — *Éloge historique
 de la Raison*, 366. — *Enfant
 prodigue (L')*, 327, 337, 341. —
Épître au roi de la Chine, 333.
 — *Épître dédicatoire à M. Fal-
 kener*, 338, 360. — *Essai sur les
 mœurs*, 151, 202, 315, 349, 360.
 — *Henriade (La)*, 334 s., 344,
 378 s., 441. — *Histoire de Char-*

les XII, 359, 361. — *Histoire de... Pierre le Grand*, 361. — *Idée de la personne... du roi de Prusse*, 381. — *Ingénu (L')*, 346 s. — *Irène*, 370 ss. — *Lettre aux Velches*, 487. — *Lettres philosophiques*, 343. — *Mahomet*, 337, 340 ss.. — *Mémoires pour servir à l'Histoire de Mr. de Voltaire*, 373. — *Mérope*, 337, 339, 344. — *Micromégas*, 171, 344, 346 ss.. — *Œdipe*, 454. — *Poème sur le Désastre de Lisbonne*, 368, 374. — *Précis du Siècle de Louis XV*, 361. — *Pucelle*, 68, 108, 333, 335 ss., 344, 378 s.. — *Sémiramis*, 337, 339, 344. — *Siècle de Louis XIV (Le)*, 4, 304, 338, 344, 349-363 passim, 631. — *Supplément au Siècle de Louis XIV*, 358 ss. — *Systèmes (Les)*, 333, 363 s.. — *Temple du Goût (Le)*, 558. — *Traité sur la tolérance*, 365 s., 368. — *Zadig*, 333, 344 ss., 348. — *Zaïre*, 333, 338 s., 360.

Voss (J.-H.), 317.

Voyages, 562 ss., voyez Récits de voyages.

Voyages de Zulma dans le pays des fées (Les), 157-159.

Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques, 319, 596, 632.

W

Warthausen 376, 471, 478, 555, 577, 581, 686.

Warton (Th.; historien littéraire anglais), 102, 151, 291.

Watteau, 10 s., 551, 555, 557 s..

Weimar, 619, 701.

Weisse, 516.

Wezel, 516.

Wieland. — Wieland Allemand,

26, 92, 284, 383, 385, 448 s., 463, 465, 607, 701 s.. — *Goût*, 557 s.. — *Humour*, 131 ss. — *Ironie*, 26, 104, 134. — *Langue* (dans ses rapports avec le français), 80, 104, 384, **486-484**. — *Pensée philosophique*, 182, 345, 383, 616, 640, 653, **655-680**. — *Procédés artistiques*, 6, 11, 22-26, 30-32, 43, 54 s., 72-74, 77-80, 91 s., 96, 102-104, 144, 146, **433 s., 439 s., 446-450**. — *Abdétritains (Les)*, 5, 25, 156, 296, 315, 321, 336, 340, 364, 367, 396, 411, 430, 432-435, 452., 455, 529, 567, 582 s., 586 s., 631, 661, 664 s., 675, 695. — *Adis et Dahy*, 153, **171**, 174, 317. — *Aéronautes (Les)*, **610-615**, 648. — *Aéropétomanie (L')*, **607-610**, 648, 650. — *Agathon*, 346, 386 s., 390 396, 398, 504, 553, 555, 563, 655 ss.. — *Alboflède*, 152, **162 s.**, 174. — *Alceste*, 102, 175, 306, 308, 333, 337 s., 384, **432-435**, 451, 456, 460, 534, 546. — *Amadis (Le nourel)*, 25, 100, 293, 316, 322, 348, 386, 447, 505, 549, 587. — *Amour inculpé (L')*, 1, **3-6**, 7, 25. — *Anecdotes sur les derniers moments de M. de Voltaire* (par Wieland ?), 370-373, 604. — *Aristippe*, 448. — *Art de gouverner (L')*, 400 s., 691. — *Athénion*, 396, 398. — *Aurora* (scène lyrique), 534. — *Bleu-de-ciel et Lupine*, 152, **166**, 174. — *Chandelier de fer (Le)*, 152, **164**, 174. — *Chant de l'Oïselet (Le)*, 2, **69-74**, 145, 290, 443, 449 s., 508, 699. — *Christine de Pisan*, **209-221**, 508, 571, 595, 599, 641 s.. — *Clélie et Sinibalde*, 1, **56-68**, 91, 321, 335, 598. — *Clémentine de Poretta*, 327, 436. — *Confessions d'Albucanaris (Les)*, 388.

- *Conte d'été (Le)*, 2, 75, **82-92**, 108, 145, 440, 449, 457, 575.
- *Conte d'hiver (Le)*, 1, **12-26**, 30, 33, 100, 102 s., 108, 146, 293 s., 310, 315, 316, 346, 384, 449. — *Contes comiques*, 3, 336, 386, 391, 447, 504. — *Contribution à l'histoire secrète de la raison et du cœur humains*, 387.
- *Danischmend*, 300, 367, 403, 405 ss., 409 ss., 551, 587, 626 s., 665, 669 s. — *Dans quelle mesure convient-il de faire connaître les actes répréhensibles d'hommes éminents ?*, 422 s..
- *Dans quelle mesure la crainte de compromettre... oblige-t-elle de ménager... un grand moraliste...*, 422. — *Déclin du genre humain (Sur le prétendu)*, 408-674. — *Don Silvio*, 23, 25, 386, 505. — *Dorat (Quelques mots sur Dorat, poète français) (par Wieland ?)*, 325. — *Droit divin des autorités (Du)*, **392-396**, **403**, **603**. — *Dschinistan*, **152-174**, 310, 315 ss., 318, 509, 596, 632, 699. — *Épîtres morales*, 406. — *Essai sur la tragédie lyrique allemande*, 541. — *Études d'histoire littéraire*, 187-285. — *Flamel (Nicolas) et le derviche de Brousse*, 632-639. — *Fête des Anes et des Fous (La)*, 630. — *Gandalin*, 2, 77, 93, **97-104**, 145, 147, 293, 302, 310, 315, 320, 578, 699. — *Grâces*, 387. — *Griffon du mont Kaf (Le)*, 152, **165**. — *Guillet (Pernette du)*, **260-263**, 508. — *Gyron le Courtois*, 2, 71, 74, **75-81**, 93, 108, 147, 287, 441, 449, 457, 464, 490, 509, 578 s., 595, 642, 674, 693 s.. — *Hann et Gulpenhé*, 1, **27-32**, 316, 595. — *Héloïse*, 187-192, 595. — *Hymne au Soleil*, 313. — *Idris et Zénide (poème)*, 10, 386, 553. — *Idris et Zénide (ballet)*, 175, 534. — *Joinville et l'« Histoire de saint Louis »*, **204-208**, 582, 598, 622. — *Koxkor et Kikequetzal*, 388. — *Labé (Louise)*, **248-259**, 587. — *Lettres écrites à un ami sur... Roussseau*, 415-421. — *Lettres à un jeune poète*, 302, 384. — *Linguct et les « Annales... du XVIII^e siècle*, **275-285**. — *Mallet de Graville (Anne)*, **272 ss.**, 595. — *Marguerite de Valois*, **232-247**, 508, 587. — *Marie de France*, **193 s.**, 597. — *Marquets (Anne de)*, 270 s.. — *Miroir d'or (Le)*, 21, 23, 101, 311, 319, 340, 389 s., 578, 627, 642, 669, 690 s.. — *Missive à nos jeunes poètes*, 324 s.. — *Mine et la Religieuse du Mädelstein (Le)*, 1. — *Morale naturelle (De la)*, par J.-H. Meister, annoté en traduction allemande par Wieland, 658, **659**, note 6 ; 668, **689**. — *Montenay (Georgette de)*, 270 s.. — *Mule sans frein (La)*, voyez *Conte d'été (Le)*. — *Musarion*, 504 s.. — *Nadir et Nadine*, 153, **170**, 174. — *Néangir*, 153, **172**, 174. — *Obéron*, 2, 75, 93 s., **105-144**, 145, 147, 155, 159, 288, 322, 328, 335, 337, 431 s., 440 s., 443, 447, 449 s., 457, 464, 504 s., 595, 694, 699. — *Palais de Vérité*, 153. — *Pandore*, 175, **176-185**, 328, 508, 547, 597, 699. — *Pertharite et Ferrandine*, 153, **167**, 174. — *Pervonte*, 1, **44-55**, 108, 146, 300, 431, 449, 595. — *Philosophie considérée comme art de vivre et comme thérapeutique de l'âme (La)*, 345. — *Philosophie endormie (La)*, 175, 294, 335, 552, 686, note 12. — *Pierre philosophale (La)*, 152, **155 s.**, 159, 174, 596. — *Poèmes*

composés de 1770 à 1777 (*Derniers*), 82. — *Procès de Belial* (*Le*), 630. — *Prologue pour le Soliman* de Favart, 534. — *Rameau d'or* (*Le*), 153, **168 s.**, 174. — *Richard Cœur de Lion et Blondel*, **147-151**, 508, 595. — *Roches* (*Mad. et Cath. des*), — **264-267**, 650. — *Romieu* (*Marie de*), **268 s.** — *Salaman-dre et la statue* (*La*), 152, **157-159**, 163, 174, 596. — *Schah Lolo*, 1, **33-43**, 344, 384, 390, 392 s., 404, 588, 603. — *Secret de l'ordre des cosmopolites* (*Sur le*), 402, 693. — *Sélim et Sélima*, 326, 505. — *Socrate en délire*, 387 s., 391, 474, note 14; 475, 504 s.. — *Stilpon*, 312, 340, 396 s.. — *Théano*, 389. — *Ti-mandre et Mélissa*, **152, 160 s.**, 174, 670. — *Titanomachie* (*La*), 1, **7-11**, 302, 336, 347, 438 ss., 449. — *Traduction de Lucien*, 560. — *Trésor de l'âme* (*Le*), 630. — *Tristan*, 75, **93-96**, 579, 595. — *Usage de la raison en matière de foi* (*De l'*), 631, 656,

662. — *Villehardouin* (*Geof-froy de*) et *l'« Histoire de la conquête de Constantinople »*, **195-203**, 598, 622. — *Vision d'un monde peuplé d'hommes heureux*, 405 s.. — *Voyage de plaisance aux champs Élysées* (*Un*), 396.

Wille, 553-557, 618.

X

Ximénès (Cardinal), 575 s..

Y

Yvain (du cycle breton), 78.

Yvon, 631.

Z

Zimmermann (J.-G.), 312, 344 s., 471, 475 s., 478, 486, 503, 550.

Table des Matières

	PAGES.
PRÉFACE	VII

PREMIÈRE PARTIE.

Wieland poète, conteur et auteur dramatique.

LIVRE I.

Les poèmes.

Introduction	1
--------------------	---

SECTION I.

ŒUVRES SANS PRÉDOMINANCE DES APPORTS FRANÇAIS.

Chapitre I. « L'Amour inculpé ». — Inspiration partiellement française. Allusions à la vie politique, littéraire, scientifique et sociale en France ; la philosophie matérialiste. Les sources. Les éléments français dans la langue. Rôle esthétique de tous ces apports	3
Chapitre II. « La Titanomachie ». — Inspiration analogue à celle de l' <i>Amour inculpé</i> . La part du marotisme ; Scarron et Hans Sachs. Allusions à Noverre et à certains artistes français. <i>Candide</i>	7

SECTION II.

MATIÈRES NON FRANÇAISES TRANSMISES PAR LA FRANCE.

Chapitre I. « Le Conte d'hiver ». — La source : Les <i>Mille et une Nuits</i> . Apports secondaires. Le travail de Wieland artiste	12
---	----

Chapitre II. « Hann et Gulpenhé ». — La source : les <i>Contes</i> transmis par la <i>Bibliothèque des romans</i> . Valeur esthétique du poème	27
Chapitre III. « Schah Lolo ». — La pensée politique dans le poème qui remonte aux <i>Mille et une Nuits</i> ; sources secondaires. Wieland introduit le didactisme, la fantaisie, une psychologie plus nuancée	33
Chapitre IV. « Pervonte ». — La <i>Bibliothèque des romans</i> et le <i>Pentaméron</i> de Basile. Wieland introduit une pensée morale qu'ignore sa source : autres différences. L'art de Wieland. La conclusion ajoutée en 1794 ne doit pratiquement plus rien au <i>Pentaméron</i>	44
Chapitre V. « Clélie et Sinibalde ». — Caviceo a fourni la matière première. Analyse du poème. Qui est Caviceo et ce qu'est son récit des <i>Amours de Pérégrin et de Genièvre</i> . Les <i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque</i> ont servi d'intermédiaire. Problèmes effleurés par Wieland ; souvenirs littéraires ; apports de l'actualité	56

SECTION III.

MATIÈRES FRANÇAISES.

Chapitre I. « Le Chant de l'Oiselet ». — Une recreation poétique du <i>Lai de l'Oiselet</i> transmis par Barbazan. L'œuvre exalte la poésie et la chevalerie	69
Chapitre II. « Gyron le Courtois ». — Analyse du poème. La source : la <i>Bibliothèque des romans</i> . Wieland ne s'attribue qu'un « petit effort de composition », la versification et le style. Influence de la langue archaïque du texte français. Sources de second ordre	75
Chapitre III. « Le Conte d'été » ou « La Mule sans frein ». — Wieland remonte à la <i>Bibliothèque des romans</i> ; l' <i>Iwein</i> de Hartmann. Wieland a vu dans sa matière première un prétexte au libre jeu de son esprit. Éléments français et éléments allemands dans la forme du poème	82
Chapitre IV. « Tristan ». — La forme que devait avoir le poème. La <i>Bibliothèque des romans</i> . Le travail n'avance pas ; cependant, le sujet hante le poète longtemps. Les sour-	

ces en dehors de la <i>Bibliothèque des romans</i> . Conjectures sur ce qu'aurait été ce <i>Tristan</i>	93
Chapitre V. « Gandalin ». — Analyse de l'œuvre. La source : l' <i>Histoire de l'amante invisible</i> dans le <i>Roman comique</i> de Scarron. Sources secondaires. Différences entre Wieland et Scarron	97
Chapitre VI. « Obéron ». — Les sources. Le poème par rapport au roman d' <i>Huon de Bordeaux</i> ; comment les caractères se trouvent modifiés ; dans quel esprit Wieland mène sa besogne ; atmosphère du poème ; principe directeur de Wieland pour l'ordonnance et la présentation de sa matière..	105

LIVRE II.

Un récit historique.

Chapitre unique. « Richard Cœur de Lion et Blondel ». — Éléments littéraires, historiques et philosophiques dont Wieland accompagne l'histoire de Richard. L'aventure de Richard. Wieland se fonde sur un récit de la <i>Bibliothèque des romans</i> ; comment il combine cette matière avec des données venues d'ailleurs	147
---	-----

LIVRE III.

Les contes en prose de « Dschinnistan ».

Introduction	152
Chapitre I. « La Pierre philosophale ». — Œuvre qui peut être qualifiée d'originale. Apports littéraires et autres	155
Chapitre II. « La Salamandre et la Statue ». — Le récit est dirigé comme le précédent contre les sciences occultes ; il ne peut pas être considéré comme œuvre originale	157
Chapitre III. « Timandre et Mélissa ». — Wieland remonte à M ^{me} de Lintot ; il ne peut pas prétendre avoir fait œuvre originale. Allusions à des événements et des préoccupations de l'époque	160
Chapitre IV. « Alboflède ». — Wieland a tort de qualifier d'originale cette œuvre inspirée de la <i>Zéneyde</i> de Hamilton....	162
Chapitre V. « Le Chandelier de fer ». — La transcription délayée d'un conte de Caylus	164

	PAGES.
Chapitre VI. « Le Griffon du mont Kaf ». — Ce texte serre parfois d'assez près l'original de Caylus	165
Chapitre VII. « Bleu-de-ciel et Lupine ». — Transcription assez fidèle d'un conte de M ^{me} Fagnan	166
Chapitre VIII. « Pertharite et Ferrandine ». — La « traduction assez fidèle » de contes pris dans le <i>Bélier</i> de Hamilton; le style de Wieland est inférieur à celui de sa source.	167
Chapitre IX. « Le Rameau d'or ». — Texte « librement traduit... d'après M ^{me} d'Aulnoy »; Wieland introduit quelques changements	168
Chapitre X. « Nadir et Nadine ». — Faite d'après un conte de Pajon, cette traduction libre n'est pas encore une adaptation	170
Chapitre XI. « Adis et Dahy ». — Adaptation d'un texte des <i>Mille et un Jours</i>	171
Chapitre XII. « Néangir ». — Traduction assez serrée d'un conte de Pajon	172
Conclusion	173

LIVRE IV.

Textes pour le théâtre.

Chapitre I. Vue d'ensemble. — Textes pour lesquels Wieland a fait des emprunts en France. La nature de ces apports.	175
Chapitre II. « Pandore ». — La source : le <i>Théâtre de la Foire</i> de Le Sage et d'Orneval. Wieland approfondit la pensée de l'original, nuance la psychologie, rend le dialogue plus vivant et plus varié; son œuvre peut être qualifiée d'originale	176

DEUXIÈME PARTIE.

Wieland historien et connaisseur des lettres françaises

Introduction	186
---------------------------	-----

LIVRE I.

Études biographiques et analyses d'œuvres.

Chapitre I. Héloïse. — Caractéristique de la correspondance d'Abélard et d'Héloïse. La fortune de ces lettres. Les sources de Wieland : la <i>Bibliothèque des romans</i> et le texte original des lettres. Caractère et valeur de l'étude de Wieland	187
Chapitre II. Marie de France. — Wieland remonte aux <i>Fabliaux et Contes</i> de Le Grand d'Aussy et au <i>Journal de Paris</i> . Il ne semble jamais avoir été en contact avec les textes mêmes de Marie.....	193
Chapitre III. Geoffroy de Villehardouin et l'« Histoire de la conquête de Constantinople ». — La source : les <i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque</i> . Portrait de Villehardouin ; l'atmosphère de l'époque. La langue de Villehardouin. Esprit et valeur de l'étude de Wieland.....	195
Chapitre IV. Jean de Joinville et l'« Histoire de saint Louis ». — La source : les <i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque</i> . Famille et personnalité de Joinville ; son œuvre. Saint Louis. Des anecdotes qui caractérisent l'époque. Sources secondaires. Esprit voltairien de Wieland.....	204
Chapitre V. Christine de Pisan. — Aspects de l'époque de Charles V. Famille et vie de Christine. L'œuvre. Portrait physique de la poétesse. Wieland admire la personnalité de Christine. La question des sources. Valeur de l'étude de Wieland	209
Chapitre VI. Marguerite de Valois, reine de Navarre. — Brève esquisse biographique. L'œuvre : les <i>Marguerites de la Marguerite</i> et l' <i>Heptaméron</i> . La personnalité de la reine : sa vertu, sa foi. Les sources. La valeur de l'étude de Wieland.....	232
Chapitre VII. Louise Labé. — La vie, le caractère, la renommée de Louise. Les sources de Wieland. Lacunes et erreurs de l'étude ; point de vue duquel elle a été écrite...	248
Chapitre VIII. Pernette du Guillet, dite la Cousine. — Spécimen de l'art de Pernette ; caractéristique de cette œuvre.	

	PAGES.
Précisions biographiques et bibliographiques. Lacunes de l'étude de Wieland. Ses sources.....	260
Chapitre IX. Madeleine et Catherine des Roches, mère et fille. — Détails biographiques ; l'œuvre. Les sources. L'étude de Wieland est presque de la compilation intégrale.	264
Chapitre X. Marie de Romieu. — Les sources et le caractère de l'étude.....	268
Chapitre XI. Georgette de Montenay et Anne de Marquets. — Bref aperçu de leur activité littéraire d'après les <i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque</i>	270
Chapitre XII. Anne Mallet de Graville. — Données biographiques ; <i>Palémon et Arcita</i> . Un petit problème de littérature comparée. L'art d'Anne. Les sources. Valeur des pages de Wieland	272
Chapitre XIII. Linguet et les « Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle ». — Linguet dans l'œuvre de Wieland avant l'étude du <i>Merkur</i> . L'étude du <i>Merkur</i> de 1779 : détails biographiques ; l'écrivain et le penseur ; dé mêlés de Linguet, avec d'Alembert entre autres. Les <i>Annales</i> et leur attaque contre d'Alembert et, incidemment, contre Lavater. Les sources de Wieland. Valeur de l'étude.	275
Conclusion	285

LIVRE II.

Vues d'ensemble.

Chapitre I. Le moyen âge. — Les romans de chevalerie : le <i>Roman de la Rose</i> ; les fabliaux ; le lyrisme ; un historien, Commines	286
Chapitre II. La Renaissance. — L' <i>Amadis de Gaule</i> ; les œuvres et les hommes qui représentent le XVI ^e siècle novateur : Marguerite de Valois, Montaigne, Rabelais ; le lyrisme : Marot ; les Mémoires. Wieland bien plus sollicité par les idées que par le renouvellement des formes d'art et de sensibilité	293
Chapitre III. Le dix-septième siècle. — D'Urfé, M ^{lle} de Scudéry, Scarron, Balzac. Le classicisme : Malherbe, Pascal,	

PAGES.

le théâtre (Corneille, Racine, Molière) ; la poésie ; simple mention faite de quelques grands noms ; Fénelon ; les Mémoires ; un roman utopique et les contes de fées.....	300
Chapitre IV. Le dix-huitième siècle. — Comment la matière sera présentée. - 1. Les contes de fées et les romans utopiques. - 2. Les nouvelles et les romans. - 3. La poésie. - 4. Le théâtre. - 5. Voltaire : Voltaire poète, auteur dramatique, conteur, historien, penseur ; la vie ; conclusion. - 6. Rousseau : avant 1772 ; après 1772 : la pensée politique, la question de la civilisation, la pensée religieuse et morale ; la vie de Rousseau ; conclusion	314
Chapitre V. Règles et doctrines littéraires. — Le classicisme et la tragédie classique. La poésie. La Querelle des anciens et des modernes	428
Conclusion	457

TROISIÈME PARTIE.

Wieland et la langue française.

Introduction	467
Chapitre I. La connaissance pratique de la langue. — Une série de lettres datant de 1772 permet une vue d'ensemble. Le français, seule langue étrangère que Wieland ait su parler. Il est arrivé à des résultats fort honorables	470
Chapitre II. L'influence du français sur la langue et le style de Wieland. — Signification de la présence d'éléments français dans la langue de Wieland. L'esprit de la langue allemande n'a pas été faussé chez lui. Recul de l'emploi du français	480
Chapitre III. Wieland juge de la langue française. — Qualités sensibles et qualités intellectuelles. Langages particuliers à l'intérieur de la langue. Conservatisme, besoin et force d'assimilation de la langue française	485
Chapitre IV. Wieland historien de la langue française. — La ligne de démarcation entre les textes immédiatement accessibles et les textes difficiles à lire. Les différentes époques de la langue. Le français hors de France	489

	PAGES.
Chapitre V. Valeur des jugements de Wieland. — Ils méritent éloge	495
Conclusion	499

QUATRIÈME PARTIE.

Wieland et le problème des traductions.

Introduction	500
Chapitre I. Wieland critique de traductions françaises et allemandes. — Il les juge durement	501
Chapitre II. Wieland théoricien de la traduction. Wieland traducteur. — La traduction idéale. Wieland n'a pas traduit de vers ; valeur de ses traductions en prose	507

CINQUIÈME PARTIE.

Wieland comparatiste.

Introduction	511
Chapitre I. Wieland observateur du fait interlittéraire. — Échanges littéraires entre différents pays. France et Allemagne : la querelle Friedel-Maydiou ; les lettres allemandes en France ; attitude des Français ; les lettres françaises en Allemagne	513
Chapitre II. Méthodes d'interprétation du fait interlittéraire. — Les « ensembles de circonstances déterminantes » ; rôle des faits sociaux ; recherche de certains « motifs. » ; « l'exposé lié » d'un fait spirituel européen ; l'évolution des genres sur le plan comparatiste ; une erreur de Wieland ; Wieland précurseur du comparatisme moderne	528

SIXIÈME PARTIE.

Les Beaux-Arts.

Introduction	532
Chapitre I. La musique. — L'opéra et sa réforme. Autres aperçus, rapides, sur la musique française : l'opéra avant Gluck, l'opéra comique	533
Chapitre II. Les arts plastiques. — Peinture, gravure, dessin. Le goût littéraire et bourgeois de Wieland. La question des originaux vus par Wieland, Silence sur Houdon	548

SEPTIÈME PARTIE.

Wieland débiteur de l'érudition française.

Introduction	559
Chapitre I. L'antiquité classique. — Traducteurs, philologues, commentateurs, historiens, voyageurs ; les recueils. Jugement de Wieland	560
Chapitre II. L'histoire littéraire. — Quelques noms ; les <i>Éloges</i>	570
Chapitre III. L'histoire religieuse. — Le peu de place que Wieland fait à ce genre de travaux	575
Chapitre IV. L'histoire politique. — Ouvrages méthodologiques ; études d'ensemble ; études particulières. Le rôle de la bibliothèque de Warthausen	577
Chapitre V. Géographie, anthropologie, ethnographie. — Raisons du goût pour les récits de voyage ; recueils ; récits consacrés à une seule expédition. - Anthropologie : les <i>Mémoires de l'Académie des Inscriptions</i> . - L'ethnographie : de Pauw	582
Chapitre VI. Dictionnaires. — Bayle ; autres dictionnaires..	586
Conclusion	588

HUITIÈME PARTIE.

Recueils, revues et « correspondances » :
un journal; informations épistolaires et orales.

Introduction	590
Chapitre I. Les recueils. — <i>Bibliothèque universelle des dames; Bibliothèque universelle des romans; Bibliothèques de campagne; Mélanges tirés d'une grande bibliothèque; recueils de moindre importance</i>	592
Chapitre II. Les revues et les « correspondances ». — <i>Le Mercure de France; les Annales de Linguet; la « correspondance » d'Ansse de Villosion; les Mémoires de Bachaumont; la Correspondance de Grimm</i>	600
Chapitre III. Un journal : le « Journal de Paris ». — <i>Son apport essentiel : le compte rendu des tentatives aéronautiques de 1783</i>	606
Chapitre IV. Informations épistolaires et orales. — <i>Les premières sont négligeables contrairement aux deuxièmes</i> ..	617
Conclusion	619

NEUVIÈME PARTIE.

La France, organisme vivant.

Introduction	620
Chapitre I. La France politique. — <i>Ces aperçus embrassent un millénaire ; Wieland sent les approches de la Révolution.</i>	622
Chapitre II. La vie spirituelle en France. — <i>Religion, superstitions, sciences</i>	630
Chapitre III. La vie sociale. - <i>Le caractère français.</i> — <i>Wieland voit avant tout les classes dirigeantes ; raisons de cette optique ; les sources de Wieland. - Défauts et qualités dans le caractère français</i>	641

DIXIÈME PARTIE.

Wieland et la pensée française.

Introduction	652
---------------------------	------------

LIVRE I.

La pensée de Wieland.

Chapitre I. La théorie de la connaissance. — Sensualisme, individualisme, agnosticisme ; intérêt essentiellement réservé au monde sensible	655
Chapitre II. La psychologie. — Relativisme ; le <i>sentiment intérieur</i> ; égocentrisme ; sensualisme et matérialisme dans l'explication des mouvements psychologiques	658
Chapitre III. Métaphysique et pensée religieuse. — Le déisme ; attitude hostile à tout système positif ; la tolérance. - Inspiration pratique de la pensée religieuse ; christianisme et déisme ; les effets de la religion	661
Chapitre IV. La pensée morale. — Utilitarisme moral ; bases de cette morale ; tendance sociale ; relativisme	666
Chapitre V. L'économie politique. - La politique. — 1. Très peu de choses sur l'économie politique. - Les rapports entre l'individu et l'État ; le problème des constitutions. Le sentiment national. La philosophie de l'histoire ; le problème de la civilisation	669
Chapitre VI. L'esthétique. — Sensualisme, égocentrisme, relativisme ; l'art et la nature ; utilitarisme esthétique ; signification des recherches de Wieland esthéticien	675
Chapitre VII. Les sciences. — Leur portée sociale et politique.	678
Conclusion	679

LIVRE II.

Les apports français dans la pensée de Wieland.

Introduction	681
Chapitre I. La théorie de la connaissance. — Influences sensualistes ; aperçus de Wieland sur certains philosophes ..	682
Chapitre II. La psychologie. — Helvétius et Bonnet	684

	PAGES
Chapitre III. Métaphysique et pensée religieuse. — Le radicalisme de certains penseurs effraie Wieland. Voltaire. Holbach. Helvétius. L'esprit philosophique français et anglais et l'Allemagne. Rousseau et Fénelon. Part de la personnalité de Wieland dans l'élaboration de la pensée religieuse	685
Chapitre IV. La pensée morale. — Helvétius. La <i>Morale naturelle</i> de Meister	687
Chapitre V. L'économie politique. - La politique. — Les physiocrates, Rousseau, Montesquieu, Fénelon : l'atmosphère de l'époque	690
Chapitre VI. L'esthétique. — Batteux et Dubos : influences non françaises ; rôle de la personnalité de Wieland	694
Chapitre VII. Les sciences. — Peu de données précises	697
Conclusion	697
Conclusion générale	699
Bibliographie	705
Abréviations	705
Éditions utilisées	706
Ouvrages de seconde main	707
Index alphabétique	719
Table des matières	741

Vu, le 21 novembre 1933.

*Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

L'Assesseur,

J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

ERRATA

PAGE	LIGNE	LIRE
IX	9	pouvait
16	15	bleus
39	24s.	où Wieland le fait
54	dernière	tout extérieure
83	2	nouvelle venue
93	Note 2.	ajouter: cf. aussi Golther, 260.
94	15	qu'inspirent
105	5	Chaucer
125	27	tant d'influence
182	dernière	monde de pensée
185	33	nouvelles
190	21	Paraclet
	22	intellectuelles
194	4	n'ait
195	13	Du Cange
200	18	chapitres
202	avant-dernière	est
204	Note 1.	français
205, 207...	Titre courant...	Saint Louis
208	29	l'apogée
228	Note 4.	XVII, 515-525.
230	dernière	textes-là
238	«	commence
240	24	Brantôme
243	6	dernière
246	18	porté
247	4	valeur
257	22	frappé
264	Note 1.	française
267	19	il n'a été
287	Note 1.	Sayous
291	Note 33.	BR 1779
	Note 35.	1776, juillet, II, 170.
	Note 36.	<i>poetry</i>
	Note 38.	<i>Aka A</i>
295	20	caractéristiques
298	Note 23.	Chaulieu La Haye
	Note 30.	XX, 28 s..

PAGE	LIGNE	LIRE
304	Note 38.....	à Chapelain, p. 135 s., 243 ;
332	Note 1. fin.....	<i>Zeitgenossen</i> , Oppeln, 1883.
347	Note 30	A Zimmermann, 6 IV.
349	10	témoignage
363	6	qu'on n'a pas
	10	comte Görtz
370	13s.	Bachau mont
	18	il me semble, essentiellement pour
382	25	cela a-t-il
387	4	erronée
	15	Jacobi : c'est
392	Note 1.....	Könige
410	Note 12.....	Schmeer, 37-40.
436	Note 1.....	<i>D. B.</i> , 11
438	5	poétiques
448	11-12	ottave rime régulières
453	6	la destruction
467	Note 1, l. 2....	française
472	14	379, 386
473	43	assuré je
492	Note 23, l. 5....	sieht
502	Note 13, l. 3....	<i>reconnaissant</i> , d'Engel
512	27	<i>siècle</i> (<i>Rev.</i>
514	Titre courant...	Wieland comparatiste
516	»	»
518	»	»
520	»	»
522	»	»
524	»	»
526	»	»
530	»	»
515	Note 1, l. 2.....	à lui, « d'autres
522	Note 9.....	p. 321
527	11	XVI ^e siècle
	16	Quittant
528	24	étude
532	2	Beaux-Arts
533	29	publiés
549	27	<i>Allgemeines</i>
550	Note 16.....	XXXV, 397-398
551	Note 28.....	XXIX, 242.
553	Note 43.....	En 1780
568	20	pêche
572	21	recueil
580	3	Le Gendre
586	13	Lipse
587	11	transmis

PAGE	LIGNE	LIRE
589	Titre courant...	Conclusion.
599	Titre courant...	Les recueils.
602	Note 15, l. 4....	<i>Merkur</i> de
606	Note 3, l. 10....	Arch.
620	2	France, organisme
625	Note 45.....	(<i>D. B.</i> , I, 164)
627	Note 56.....	<i>Viert.</i> -
629	2	Tiers état
	Note 11.....	1777 (Lote
	Note 14, l. 2..	entre autres,
630	2	en France
642	Note 6.....	p. 195
644	Note 32..	de la Roche
646	Note 1.....	71, 44.
647	Titre courant...	Le caractère français
	Note 17.....	p. 373
648	A intercaler après la ligne 8.	peuple de façon particulière à cer- taines vertus. Ainsi, la vanité nationale du peuple français est par exemple un défaut qu'il n'au- rait pas sans ces traits essentiels que sont chez lui un puissant sen- timent
	Note 17..	à biffer
649. 651...	Titre courant...	Le caractère français
656	Note 7.....	<i>Vernunft</i>
661	Note 5.....	p. 657
662	Note 7.....	p. 663
686	Note 13.....	p. 426
689	5	aux yeux
	Note 19.....	p. 659
	Note 25.....	p. 666
691	17	<i>Art de gouverner</i>
697	Note 1.....	p. 678
715	30	<i>Historische</i>
719 à 738.	1	Index alphabétique

Index alphabétique, lire.....Commynes, 291 s.,
Florian
Linguet et ses *Annales du XVIII^e*
siècle
Magazin (Christliches)
Merlin, 81
Métaphysique
« Minnesang »
Montfaucon... et ses *Antiquitates*
Museum (Deutsches)
Nonnotte
Nouvelle (genre littéraire)
Orient... *Gulpenhé*
Oxenstiern
Wieland... *Christine de Pisan*, 209-
231, ... ; *Conte d'été (Le)*, ... 595.
— *Contributions à ...* ;

IMPRIMERIE LOUIS JEAN, GAGLIANICO - PÉRIODIQUES
PUBLICATIONS LITTÉRAIRES & SCIENTIFIQUES
